



La construction de l'interceltisme en Bretagne, des origines à nos jours : mise en perspective historique et idéologique

Erwan Chartier

► To cite this version:

Erwan Chartier. La construction de l'interceltisme en Bretagne, des origines à nos jours : mise en perspective historique et idéologique. Linguistique. Université Rennes 2; Université Européenne de Bretagne, 2010. Français. NNT : b2010REN20048 . tel-00575335

HAL Id: tel-00575335

<https://theses.hal.science/tel-00575335>

Submitted on 10 Mar 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

SOUS LE SCEAU DE L'UNIVERSITE EUROPEENNE DE BRETAGNE

Université de Rennes 2

École doctorale – Sciences humaines et sociales

Unité de Recherche : CNRS/UMR 6590 Espaces Géographiques et Sociétés ESO

LA CONSTRUCTION DE L'INTERCELTISME EN BRETAGNE, DES ORIGINES A NOS JOURS

Mise en perspective historique et idéologique

TOME I

Thèse de doctorat

Discipline : Langues et cultures régionales

Présentée par Erwan CHARTIER

Soutenue le : 23 septembre 2010

Jury :

Monsieur Michel NICOLAS (directeur de thèse)

Professeur, Université de Rennes 2 – Haute Bretagne.

Monsieur Gwendal DENIS

Professeur, Université de Rennes 2 – Haute Bretagne.

Monsieur Dafydd JOHNSTON (rapporteur)

Professeur, Université d'Aberystwyth (Pays de Galles).

Monsieur Charles VIDEGAIN (rapporteur)

Professeur, Université de Pau et des Pays de l'Adour.

La construction de l'interceltisme en Bretagne, des origines à nos jours

Mise en perspective historique et idéologique

Résumé

Les premières relations interceltiques modernes remontent à 1838 lorsqu'une délégation bretonne est accueillie au pays de Galles. Elles connaissent un nouveau développement au début du XX^e siècle, avec des échanges entre intellectuels. L'interceltisme devient un argument idéologique des années 1920 aux années 1940, notamment pour le nationalisme breton naissant. L'interceltisme prend une tournure plus culturelle après la Seconde Guerre mondiale. Il se concrétise par l'acclimatation en Bretagne de nouveaux instruments comme la harpe celtique et la cornemuse écossaise, tandis qu'en 1971 est créé le Festival interceltique de Lorient. Avec la construction européenne et les mouvements de décentralisation dans les pays européens, un interceltisme institutionnel est également en train d'émerger. Depuis plus d'un siècle et demi, l'interceltisme est devenu une part importante du discours identitaire breton. Son développement éclaire l'histoire des mouvements politiques régionalistes ou nationalistes, ainsi que les évolutions du mouvement culturel breton.

Mots clés : interceltisme, panceltisme, celtisme, Bretagne, régionalisme, nationalisme.

Titre en Anglais : **Construction of Pan-Celticism in Brittany from the Origin up to Now**

Sous titre: A Historical and Ideological Perspective

Abstract

The first modern pan-Celtic exchanges go back to 1838, when a Breton delegation is received in Wales. They undergo a revival at the beginning of the 20th century thanks to intellectual relationships. From the 1920s to the 1940s, pan-Celticism becomes an ideological argument, used in particular by the emerging Breton nationalists. After WWII, pan-Celticism tends to be more culturally-oriented. It becomes a reality after the adoption in Brittany of new musical instruments such as the Celtic harp or the Scottish bagpipes, and the creation in 1971 of Lorient's Festival Interceltique. The European construction and the movements in favour of decentralization and devolution in European countries lead to the emergence of an institutional pan-Celticism. For more than one and a half centuries, the latter has gained influence in the Breton activists' speeches. Its development throws light on both the history of regionalist or nationalist political movements and the evolutions of the Breton cultural movement.

Keywords : pan-Celticism, Celticism, Brittany, Devolution, Regionalism, nationalism

Discipline : Langues et cultures régionales

Unité de Recherche : CNRS/UMR 6590 Espaces Géographiques et Sociétés ESO
Université de Rennes 2- Haute Bretagne
Place du recteur Henri Le Moal
CS 24307, 35043 Rennes cedex

SOUS LE SCEAU DE L'UNIVERSITE EUROPEENNE DE BRETAGNE

Université de Rennes 2

École doctorale – Sciences humaines et sociales

Unité de Recherche : CNRS/UMR 6590 Espaces Géographiques et Sociétés ESO

LA CONSTRUCTION DE L'INTERCELTISME EN BRETAGNE, DES ORIGINES A NOS JOURS

Mise en perspective historique et idéologique

TOME I

Thèse de doctorat

Discipline : Langues et cultures régionales

Présentée par Erwan CHARTIER

Soutenue le : 23 septembre 2010

Jury :

Monsieur Michel NICOLAS (directeur de thèse)

Professeur, Université de Rennes 2 – Haute Bretagne.

Monsieur Gwendal DENIS

Professeur, Université de Rennes 2 – Haute Bretagne.

Monsieur Dafydd JOHNSTON (rapporteur)

Professeur, Université d'Aberystwyth (Pays de Galles).

Monsieur Charles VIDEGAIN (rapporteur)

Professeur, Université de Pau et des Pays de l'Adour.

Remerciements :

Mes premiers remerciements vont, bien entendu, à Michel Nicolas qui a bien voulu diriger ce travail et a suivi avec patience les multiples fluctuations de mes recherches, tout en me prodiguant des conseils avisés.

Je tiens également à associer à ces remerciements les enseignants du CRBC de Rennes 2, particulièrement Gwendal Denis et Hervé Bihan, pour toutes les informations qu'ils m'ont fournies durant ce travail.

J'exprime toute ma gratitude à Soazig Lollier qui a exercé ses talents de correctrice sur ce texte, tout en me soutenant avec gentillesse et confiance, même dans les moments difficiles.

Je tiens bien évidemment à remercier toutes les membres de ma famille qui m'ont soutenu avec fierté dans cette aventure dont, bien entendu, mes trois fils qui m'ont donné le « *startijenn* » nécessaire pour continuer jusqu'au bout.

À l'heure où ce travail s'achève, j'ai enfin une pensée pour toutes ces personnes que j'aurai croisées sur les routes bretonnes ou dans cet archipel celtique si propice aux rencontres enrichissantes.

Sommaire

Remerciements :	3
Sommaire.....	5
Liste des abréviations	7
INTRODUCTION.....	9
PREMIERE PARTIE : LES PREMICES DE L'INTERCELTISME	93
Chapitre I. Romantisme et Celtisme, la construction d'une Celtie « enchantée »	95
Chapitre II. La génération La Villemarqué ou les débuts erratiques des relations interceltiques	135
Chapitre III. Les Bretons dans le mouvement panceltique	207
DEUXIEME PARTIE. L'INTERCELTISME OU LA RESISTIBLE ASCENSION D'UNE IDEOLOGIE DE LA LIBERATION (1918-1945).....	295
Chapitre IV. Les lendemains de Pâques 1916, une fascination irlandaise.....	297
Chapitre V. L'interceltisme des années 1930	379
Chapitre VI. Les relations interceltiques à l'épreuve de la Seconde Guerre mondiale	441
TROISIEME PARTIE. L'INTERCELTISME CONTEMPORAIN, UN INTERNATIONALISME POST-NATIONAL	487
Chapitre VII. La naissance d'un interceltisme culturel dans les années 1950	489
Chapitre VIII. Le temps des hérauts : un interceltisme multiforme (1970 – 2000)	533
Chapitre IX. Les anciens et nouveaux réseaux de l'interceltisme.....	613
CONCLUSION.....	687
Bibliographie	705
Table des matières	713

Liste des abréviations

- ABRI.** Association bretonne des relations interceltiques
ADCA. Archives départementales des Côtes d’Armor
ADF. Archives départementales du Finistère
ADIV. Archives départementales d’Ille-et-Vilaine
ADLA. Archives départementales de Loire-Atlantique
ADM. Archives départementales du Morbihan
ALE. Alliance libre européenne
ARB. Armée révolutionnaire bretonne
CELIB. Comité d’études et de liaison des intérêts bretons
CNBL. Comité national pour la Bretagne libre
CRBC. Centre de recherches bretonnes et celtiques
DGKS. Deutsche Gesellschaft für keltische studien (Société allemande pour les études celtiques).
ETA. Euskadi te askatasuna (Pays Basque et liberté)
FIL. Festival interceltique de Lorient
FLB. Front de Libération de la Bretagne
FRB. Fédération régionaliste de Bretagne
GAA. Gaelic athletic association (Association athlétique gaélique)
GI. Gauche indépendantiste
GRB. Groupe régionaliste breton
INLA. Irish national liberation army (Armée nationale irlandaise de libération)
IRA. Irish republican army (Armée républicaine irlandaise)
IRB. Irish republican brotherhood (fraternité républicaine irlandaise)
MOB. Mouvement pour l’organisation d’une Bretagne libre.
PB. Parti breton
PAB. Parti autonomiste breton
PNB. Parti nationaliste breton
PNIB. Parti national intégral breton
PNRB. Parti national révolutionnaire breton
POBL. Parti pour l’organisation d’une Bretagne libre
SAB. Stourm ar brezhoneg (le Combat pour la langue bretonne)
SNP. Scottish nationalist party (Parti nationaliste écossais)

SPI. Secours populaire interceltique

SSP. Scottish socialist party (Parti socialiste écossais)

UDB. Union démocratique bretonne

UFCEE/FUEV. Union fédéraliste des communautés ethniques européennes (plus connue sous la forme FUEV, ses initiales en allemand)

UPG. Union du peuple galicien

URB. Union régionaliste bretonne

Introduction

Depuis une dizaine d'années, les dirigeants du festival interceltique de Lorient (FIL) annoncent qu'avec plus d'un demi-million de visiteurs, cette manifestation culturelle serait la plus importante en France. Si l'on peut bien évidemment contester l'ampleur de la fréquentation réelle du FIL, force est cependant de constater qu'il s'agit d'un événement culturel et médiatique de masse, au rayonnement international, parmi les plus fréquentés d'Europe. Or, paradoxalement, l'élément constitutif de ce festival, son identité même, à savoir l'interceltisme, demeure finalement très peu connue. Employés depuis plus d'un siècle et demi, les termes d'interceltisme ou de panceltisme, souffrent d'abord d'une absence de référencement. Les dictionnaires français courants les ignorent ainsi superbement. Ni le *Larousse* ni le *Robert* ne fournissent ainsi de définition. Le *Larousse* explique juste que le celtisme est « la connaissance de tout ce qui concerne les Celtes ». Aucune des grandes encyclopédies (*Universalis*, *Britannica*) ne donne non plus d'articles détaillés sur ce phénomène.

Il est par ailleurs étonnant, lorsqu'on questionne les acteurs de l'interceltisme, de noter qu'ils n'ont en général aucune définition claire à apporter sur la ou les réalités que revêt ce concept. Plusieurs nous ont même donné l'impression de fuir toute tentative de classification, comme si un certain flou, une « brume toute celtique » se révélait fort commode plutôt que d'affronter les réalités d'un mouvement pourtant aujourd'hui plus que centenaire et aux aspects très divers, mais propice il est vrai aux mythes et aux légendes. La principale illustration de ce flou volontairement entretenu touche ainsi aux questions galiciennes et asturiennes. Pendant longtemps, l'interceltisme est resté cantonné aux six régions ayant possédé jusqu'à une période récente une langue celtique. Depuis les années 1930, une région espagnole, la Galice, s'est invitée dans les relations interceltiques. Si elle partage un certain nombre de faits culturels ou de problématiques politiques et identitaires avec les autres pays celtiques, on ne parle pas de langue celtique en Galice, même si on y joue de la cornemuse. La région voisine des Asturies, où l'on pratique également de la cornemuse, s'est aussi récemment invitée dans la « famille » celtique et le directeur actuel du festival interceltique de Lorient, Lizardo Lombardo est d'ailleurs d'origine asturienne. Néanmoins, beaucoup contestent la « celtitude » de la Galice et cette question a permis de noircir bien des pages dans la presse militante bretonne depuis le début des années 1930... Certains militants de l'interceltisme évoquent un risque de dilution en voulant englober des régions de langue non celtique. D'autres estiment qu'il faudrait dès lors intégrer par exemple des pays comme

l'Auvergne, l'ancien territoire des Gaulois Arvernes, où l'on joue aussi de la cornemuse, même si l'on parle une langue aussi romane que le galicien. En souhaitant intégrer des pays de forte immigration « celtique », comme les États-Unis, l'Australie, le Canada, l'ancien directeur du festival interceltique de Lorient, Jean-Pierre Pichard a lui-même entretenu une certaine confusion sur les limites déjà bien fluctuantes de la Celtie moderne.

L'interceltisme est en tout cas l'objet de récupération comme de rejet dans le mouvement culturel ou politique breton dont il nous semble qu'il a singulièrement nourri le discours et servi de source d'inspiration depuis le XIX^e siècle. La principale motivation de ce travail nous apparaissait donc comme consistant à définir l'interceltisme en tant que réalité historique et en tant qu'objet politique, d'étudier un concept passé dans le langage courant et souffrant pourtant de définition claire. À l'instar de bien des revendications bretonnes, l'interceltisme nous semblait d'ailleurs comme un « impensé ». Avant de prendre une tournure universitaire et de déboucher sur cette thèse, nous avons déjà entamé une certaine réflexion sur le sujet de par notre activité de journaliste travaillant sur des sujets interceltiques, notamment au sein de la rédaction du magazine *ArMen*. Depuis 1986, cette revue a en effet nourri l'interceltisme en Bretagne en proposant de nombreux sujets sur les pays celtiques, tout en s'interrogeant sur l'histoire et la réalité des relations entre les différents pays celtiques. Cette démarche a aussi été motivée par des travaux de recherches sur le mouvement breton et sur les discours qu'il véhicule. L'interceltisme nous paraissait en effet une composante importante de la construction d'un discours identitaire breton moderne, tout en n'ayant été que très partiellement étudiée. Cette étude s'est d'abord largement appuyée sur le dépouillement des revues culturelles ou militantes qui se sont développées parallèlement à ce mouvement breton protéiforme à bien des égards depuis le XIX^e siècle. Résidant à Quimper, nous avons pu bénéficier des fonds très importants dans le domaine de la presse bretonne conservés par les archives départementales du Finistère ainsi que par la bibliothèque municipale. Les archives du Finistère conservent par ailleurs le fonds d'un acteur important de l'interceltisme contemporain, ceux de Taldir Jaffrennou qui y a déposé une partie de ses archives. Outre le dépouillement de la presse culturelle ou militante bretonne, ainsi que des mémoires de plusieurs acteurs de l'Emsav, ce travail a été alimenté par une série d'entretiens avec des militants de l'interceltisme ou des chercheurs ayant travaillé sur des aspects précis de ce phénomène. Enfin, parallèlement à la constitution de ce corpus, nous avons tenté de rechercher des outils théoriques – notamment chez les théoriciens du nationalisme (Anderson, Hobsbawm, etc.) afin de conceptualiser l'interceltisme. Au vu de l'important corpus constitué, nous avons également rapidement décidé de se cantonner à l'étude du seul cas breton, même si des mises en perspectives avec l'évolution de l'interceltisme ou de la situation politique des

autres pays celtiques se révélaient bien évidemment nécessaires. Il est apparu nécessaire de séquencer l'histoire de l'interceltisme en plusieurs phases historiques, tout en rappelant les contextes internationaux dans lequel il s'est développé. L'interceltisme s'avère avoir traversé trois grandes phases qui ont laissé un héritage aujourd'hui bien réel.

La première phase se situe au XIX^e siècle et dans la première moitié du XX^e siècle, avec ce que l'on nomme alors le panceltisme. Ce mouvement est d'abord le fait d'intellectuels et d'érudits qui se penchent sur l'histoire et les traditions bretonnes et découvrent que leur pays possède de fortes similitudes avec d'autres régions du Royaume-Uni. Ils sont les premiers à traverser la mer pour rejoindre les « frères d'outre-Manche » et construisent une « Celtie enchantée », pour répondre au « désenchantement du monde » du XIX^e siècle qu'a évoqué Max Weber. Ce faisant, ils s'inscrivent dans un mouvement plus vaste de redécouverte des Celtes de l'Antiquité qui provoquent plusieurs vagues d'engouement pour le celtisme.

Après la Première Guerre mondiale, qui marque une rupture certaine, l'interceltisme prend une forme plus idéologique. Il fonctionne comme un vaste laboratoire d'idées pour un mouvement breton qui se radicalise politiquement et où le courant nationaliste devient de plus en plus important. Dans l'entre-deux-guerres, l'insurrection irlandaise de 1916 et la constitution d'un État libre d'Irlande semblent désormais constituer l'une des grandes références des *emsaverien*, les militants bretons, dont nombre se rêvent en soldats de l'IRA affrontant les Britanniques. L'interceltisme apparaît donc comme une idéologie de la libération pourtant fort résistible. Les « frères d'outre-Manche » n'aideront guère le groupe de militants bretons qui feront l'erreur de transposer à l'Europe de 1939, certains slogans irlandais affirmant que les difficultés anglaises sont des opportunités pour l'Irlande, au point de demander l'aide de l'Allemagne nazie pour obtenir une hypothétique Bretagne celtique et indépendante dans une nouvelle Europe aryenne.

Une troisième phase s'ouvre pour le mouvement breton comme pour l'interceltisme après la Seconde Guerre mondiale. Nombre de cadres de l'Emsav et de militants s'investissent dans le champ culturel, faute de pouvoir le faire dans le champ politique après le discrédit jeté sur l'Emsav par la collaboration du Parti national breton et du Bezenn Perrot. Les relations avec les autres pays celtiques, notamment par l'introduction de nouveaux instruments dans la musique traditionnelle bretonne, donnent une nouvelle réalité à cet interceltisme porté également par des artistes, comme Alan Stivell. Néanmoins, un certain interceltisme militant persiste, ainsi que les vieux réseaux érudits, tandis qu'au début du XXI^e siècle semble émerger un quatrième interceltisme, plus institutionnel et porté par la décentralisation et la dévolution de pouvoirs à des assemblées régionales.

Si l'interceltisme a revêtu des réalités différentes selon les époques, il est aussi indissociable du contexte international et particulièrement des autres pan-nationalismes qui se sont développés parallèlement et ont servi d'exemples ou de contre-exemples.

1. La question des pan-nationalismes

Il est vrai que les notions de « pan-nationalisme », de « supra-nationalisme » ou de « méga-nationalisme » demeurent également difficiles à définir, tant les significations peuvent varier suivant leur contexte géostratégique. Ici aussi, il est difficile de trouver en français des définitions usuelles au pan-nationalisme. Peut-être parce que la France n'a guère engendré de « pan-gallicisme », même si le mythe des frontières naturelles (Pyrénées, Alpes, Rhin) qui s'est développé sous le règne de Louis XIV, entendait rendre à la France les limites supposées de la Gaule dans l'Antiquité, c'est-à-dire un territoire englobant grossièrement la France actuelle, une partie de la Suisse, la Sarre, le Luxembourg, la Belgique et les Pays-Bas, voire une partie de l'Italie du Nord. Ce projet sera réalisé pendant quelques années sous le premier Empire, avec la création de départements transalpins et sur les actuels territoires belges et néerlandais. Mais il n'aura guère de suite après la chute de Napoléon I^{er}, la France favorisant même la création en 1830 d'un État belge dominé par les francophones. Aujourd'hui encore, le gouvernement français ne montre aucun enthousiasme face aux revendications « rattachionistes » de certains Wallons belges¹. Si aucun mouvement pan-gallican ne semble avoir émergé, depuis quelques décennies, les discours et les actions menées au nom de la francophonie laissent cependant entrevoir le développement d'un pan-nationalisme basé sur la pratique de la langue française.

Les pan-nationalismes peuvent se diviser en plusieurs groupes, l'un basé sur une idée d'internationalisme regroupant des communautés ethniques différentes mais reliées par des bases linguistiques, culturelles, historiques ou politiques communes et un second pan-nationalisme, basé sur une conception monoethnique. Ce dernier prend généralement des formes irrédentistes. Il inclut alors le rattachement à la mère patrie de territoires de langue ou de culture commune. L'irrédentisme italien de l'entre-deux-guerres en est un parfait exemple. Ce discours était marqué par la question de Trieste ou les visées mussoliniennes sur la Corse. Le pan-nationalisme monoethnique peut aussi prendre des formes multi-étatiques avec création de plusieurs États pour une même ethnie. On peut citer l'exemple contemporain des

¹ Le mouvement rattachioniste wallon propose qu'en cas d'éclatement de l'État belge en deux entités, flamandes et wallonnes, la Wallonie ne se constitue pas en état indépendant, mais demande son rattachement à la France. Il est très minoritaire en Wallonie.

Albanais, qui disposent de deux États, l’Albanie et le Kosovo. Plus récemment s’est ainsi développé un pan-turquisme, visant à créer des synergies entre les différents territoires de langue turque, à savoir la Turquie elle-même et plusieurs anciennes républiques soviétiques d’Asie centrale partageant cette même langue.

1.1 Le pangermanisme

Le plus connu et l’un des plus anciens des pan-nationalismes, le pangermanisme est de nature mono-ethnique. Il remonte aux années 1800, lorsque plusieurs penseurs théorisent le nationalisme allemand en réaction aux invasions napoléoniennes et au morcellement du territoire allemand. Depuis la Renaissance et le déclin du Saint Empire germanique suite à aux guerres de religion, l’espace germanique se retrouve fragmenté en une multitude d’États, certains minuscules, d’autres comme l’Autriche ou la Prusse, à vocation impériale. Depuis le Moyen Âge, des Allemands ont également constitué des colonies dans les Balkans ou les territoires russes et ukrainiens. Les nouveaux nationalistes allemands imaginent alors réunir l’ensemble des Européens d’ethnie allemande, les *Volksdeutschen*. Ces penseurs présentent la lutte contre l’empire napoléonien comme une guerre de libération qui doit permettre la constitution d’un nouvel État regroupant les peuples de langue allemande. Johann Gottfried von Herder est l’un des premiers à développer ces thèmes et développe une conception du *Volk* « peuple », basé sur le sang. Le *Volk* est d’ailleurs pour lui une « force organique vivante ». Dans son célèbre *Discours à la nation allemande*, en 1808 ; Johann Gottlieb Fichte évoque ainsi la « puissante nationalité allemande » et le *Volksgeist* allemand, l’« esprit du peuple ». « Un peuple, c’est l’ensemble des peuples qui vivent en commun à travers les âges et se perpétuent entre eux sans adultération, physiquement et moralement, selon les lois particulières au développement du divin », écrit-il encore dans le *Discours à la nation allemande*. Quand à Hegel, dans ses *Leçons sur la philosophie et l’histoire* (1822-1830), il contribue à forger une vision raciale et monoethnique de l’ensemble germanique :

L’erreur la plus fatale pour un peuple est d’abandonner ses caractères biologiques. [...] L’Allemagne proprement dite s’est gardée pure de tout mélange, sauf sur sa frontière méridionale et occidentale où la bande de territoire en bordure du Danube et du Rhin fut soumise aux Romains. La région entre l’Elbe et le Rhin est restée absolument indigène.

Ces penseurs développent donc l'idée d'une nation basée sur le droit du sang, et non sur celui du sol. Au cours du XIX^e siècle, ces pangermanistes vont œuvrer à l'unification allemande qui va être menée par la Prusse, tout en critiquant le caractère multiethnique de l'Empire austro-hongrois. Le chancelier prussien, Otto von Bismarck utilise habilement à la fois le nationalisme allemand et le pangermanisme pour parvenir à ses fins. En 1866, il écrase l'Autriche, puis obtient la constitution d'une confédération d'États allemands qui, aux côtés de la Prusse, obtiennent une brillante victoire sur la France en 1871. Dans la foulée, en 1871, est proclamé le Deuxième Reich, le deuxième empire allemand qui annexe les territoires germanophones d'Alsace et de Lorraine à la France. L'humiliation de la défaite et la perte de ces provinces de l'Est seront durement ressenties en France où, désormais, le pangermanisme sera présenté comme l'une des principales menaces. De nombreux Autrichiens commencent également à critiquer de plus en plus ouvertement la diversité ethnique l'empire des Habsbourg et demandent leur intégration dans le nouvel empire allemand où, à partir des années 1890, se développe une puissante Ligue pangermanique. Ce courant défend le *Volkstum*, « l'esprit de la race » et produit une abondante littérature, notamment en 1905, avec l'ouvrage de Joseph-Ludwig Reimer : *une Allemagne pangermaniste*. Il y interprète l'Histoire dans une vision pangermaniste, tenant de prouver la supériorité de la race allemande. Il y exalte également les apports allemands dans les nations voisines, dont la France, pour laquelle il s'inquiète d'ailleurs de sa « dégermanisation » et prône une nouvelle colonisation germanique, à l'instar de celle de la fin de l'Antiquité... Dans une même veine raciste, en 1911, Otto Richard Tannenberg publie *la Plus grande Allemagne* et réclame l'annexion de nombreux territoires européens à l'Allemagne qui, selon lui, ne rassemble à peine qu'un tiers des Allemands.

Le pangermanisme connaît un regain de vigueur après la Première Guerre mondiale. L'éclatement de l'Empire austro-hongrois a en effet placé de nombreuses minorités allemandes dans les nouveaux États slaves. Le pangermanisme va alors être particulièrement repris par le Parti national socialiste et son leader, Adolf Hitler, qui en avait repris la plupart des postulats dans *Mein Kampf*, « Mon combat », paru en 1925. Le pangermanisme être considéré comme l'une des causes du déclenchement de la Seconde Guerre mondiale. Après leur arrivée au pouvoir en 1933, les Nazis lancent une politique visant à reconquérir les territoires « germaniques ». L'Autriche est annexée en 1938. Quelque temps plus tard, Hitler obtient le démembrement de la Tchécoslovaquie et l'annexion de la région des Sudètes où vivaient trois millions d'Allemands. Un an plus tard, la guerre contre la Pologne est directement menée dans le but de récupérer les territoires où vivaient d'importantes minorités allemandes, notamment en Silésie. Seront ensuite intégrées au Troisième Reich de nombreuses régions où vivent des Allemands, comme l'Alsace-Lorraine, le Schleswig-

Holstein danois. En 1942, au plus fort de l'avancée allemande, Hitler peut se targuer d'avoir réussi à concrétiser l'idéal pangermanique de *Grossdeutschland*, la « Grande Allemagne ». La défaite de 1945 mettra fin au pangermanisme qui devient alors un tabou. Même si la réunification allemande a pu faire craindre à la réapparition d'une forme de pangermanisme, celui-ci ne semble plus guère séduire les Européens de langue allemande.

1.2. Le panslavisme

Parallèlement au pangermanisme - et le plus souvent concurremment - s'est développé un autre pan-nationalisme européen : le panslavisme. Les prémices de ce mouvement remontent aux XV^e et XVII^e siècles lorsque plusieurs intellectuels croates (Vinko Pribojkevic, Juraj Krizanic, etc.) développent l'idée d'une union des peuples slaves, notamment dans les Balkans en butte à l'expansionnisme turc. Le panslavisme est théorisé dans la seconde moitié du XIX^e siècle par le philosophe russe N.I. Danilevski qui prône une nouvelle solidarité des Slaves contre le pangermanisme, l'Empire austro-hongrois et l'Empire ottoman. Cette doctrine se heurte cependant très vite au fossé que constitue la question religieuse entre peuples slaves et les différends entre catholiques et orthodoxes. Néanmoins, la question panslave est un élément fondamental dans la géopolitique de l'Europe de l'est des années 1870 à 1910. La Russie utilise en effet cet argument pour rentrer en guerre contre les Turcs en 1877-1878. L'Empire ottoman perd alors un grand nombre de possessions européennes et la Russie gagne un important prestige auprès des Slaves des Balkans qui luttent également contre l'Autriche-Hongrie. Ils développent d'ailleurs l'idée d'une « Yougoslavie », une « Slavie du sud », où coexisteraient Slovènes, Croates, Serbes, Bosniaques, Monténégrins et Macédoniens. Ce panslavisme va avoir des conséquences importantes. En effet, si le pangermanisme constitue l'une des causes directes de la Seconde Guerre mondiale, la Première Guerre mondiale se déclenche en raison du panslavisme. En août 1914, un Serbe tue l'héritier au trône austro-hongrois à Sarajevo. L'Autriche-Hongrie déclare la guerre à la Serbie. Par solidarité panslave, la Russie déclare la guerre aux Empires centraux et, par un jeu d'alliance, l'Europe se retrouve à feu et à sang. Après le conflit, les « Slaves du sud » obtiennent la création de la Yougoslavie qui a éclaté dans les années 1990. L'argument panslave sera également repris par l'Union soviétique pendant et après la Seconde Guerre mondiale. Il continue de faire partie du corpus idéologique du nationalisme russe. Aujourd'hui encore, les relations diplomatiques entre la Russie, la Serbie et la Bulgarie sont très largement conditionnées par l'idée panslave.

1.3 Panarabisme et berbérisme

Plus récemment encore, on peut évoquer le développement d'un panarabisme militant depuis le XIX^e siècle. Contrairement à certaines idées reçues, ce panarabisme n'est pas lié à la question de l'Islam, une partie des théoriciens étant des Arabes chrétiens, à l'instar de Michel Aflaq, l'un des cofondateurs du parti Baas en 1947. Le panarabisme est en fait un nationalisme arabe qui a prospéré face à l'empire ottoman déclinant. Nombre des élites arabes y adhèrent après la Première Guerre mondiale, alors que les accords Sykes-Picot empêchent l'émergence d'un grand État arabe indépendant sur les décombres de l'ancien Empire turc. Après la Seconde Guerre mondiale et l'accession à l'indépendance de plusieurs États arabes, un bon nombre de partis et gouvernements se revendiquent du panarabisme. Un parti nationaliste arabe, le Baas est fondé en 1947 et ses membres prennent le pouvoir en Syrie et en Irak, avant de très vite s'affronter. Le panarabisme s'est aussi créé en réaction à la fondation de l'État d'Israël en 1947. Il a connu un second souffle avec l'accession au pouvoir de Gamal Abdel Nasser, en Égypte, en 1952. Avec ce dernier, le panarabisme devient le discours officiel de l'État égyptien. Mais force est de constater qu'à l'instar de bien des pan-nationalismes, le panarabisme n'a guère remporté de victoires durables. Même en apparence unis, les États arabes du Moyen-Orient n'ont jamais réussi à défaire Israël. Quant aux tentatives nassériennes de « République arabe unie », avec notamment une éphémère fusion entre l'Égypte et la Syrie de 1958 à 1961, elles n'ont pas résisté aux réalités de la politique internationale.

Il est à noter que la plupart de ces pan-nationalismes se sont appuyés sur un État souverain et sur des minorités dispersées. Le pangermanisme voit ainsi le jour au moment de l'unification allemande menée par la Prusse, le panslavisme a été encouragé par la Russie et le panarabisme par l'Égypte nassérienne. Il est beaucoup plus rare de voir se développer des pan-nationalismes à partir de minorités nationales sans États. Cela va pourtant être le cas de l'interceltisme avant la création d'un État libre d'Irlande dans les années 1920, puis la proclamation de la république d'Irlande en 1949. L'État irlandais, comme nous le verrons, ne s'est d'ailleurs guère illustré par la promotion d'un interceltisme vigoureux. L'un des buts de ce travail consiste à déterminer comment l'interceltisme peut être comparé à des courants d'idées comme le pangermanisme, le panslavisme ou le panarabisme qui, sous un discours de défenses de minorités nationales opprimées, ont bien souvent caché les velléités impérialistes de certains États...

Un autre mouvement nous semble cependant pouvoir être d'une certaine manière comparé à l'interceltisme. Il s'agit du berbérisme ou mouvement pan-berbère. La revendication berbère s'appuie en effet, comme pour les Celtes en Europe, sur le souvenir d'une grande civilisation qui a dominé un vaste espace, en l'occurrence ici l'Afrique du Nord, avant d'être en partie intégrée dans l'Empire romain. Les Berbères ont cependant sauvegardé leurs langues, le tamazight, après les invasions arabes du VII^e siècle. L'archipel berbère s'étend également sur plusieurs États, de l'Égypte au Maroc, en passant par la Mauritanie, le Niger et les îles Canaries. La question berbère est aujourd'hui récurrente en Afrique du Nord, avec des revendications culturelles et politiques qui ne sont pas sans rappeler certaines des revendications en vogue dans les pays celtiques. En effet, le discours pan-berbère s'appuie sur le souvenir d'un passé antique glorifié, sur une langue berbère antérieure à la conquête romaine puis arabe, sur des pratiques religieuses, sociales et culturelles spécifiques. À l'instar des pays celtiques, les pays berbères sont englobés dans des entités étatiques qui leur accordent plus ou moins de reconnaissance...

1.4. L'interceltisme, communauté imaginée

Évoquant les nationalismes modernes, l'anthropologue Benedict Anderson estime que la nation est « perçue à la fois comme une fatalité historique et comme une communauté imaginée »². De même, Anne-Marie Thiesse explique que « les faits d'identité nationale ne sont pas des faits de nature, mais des constructions, ils procèdent de processus volontaristes fondés souvent sur des faits imaginaires. »³ Curieusement, ces définitions semblent dépasser le seul concept de nationalisme, pour s'appliquer avec autant de pertinence à certains internationalismes, qu'il s'agisse, par exemple, du panarabisme, du panslavisme ou, dans le cadre de cette étude, à l'interceltisme. Ces internationalismes promeuvent, en effet, une idéologie qui entend rassembler des nations, des peuples ou des communautés possédant, certes, un fonds historique commun, mais que les vicissitudes de l'Histoire, la religion, la langue et de la géographie ont éloignés sans pour autant briser des liens ancestraux supposés entre les différentes composantes.

L'interceltisme moderne repose par exemple sur le souvenir, plus ou moins mythifié et souvent exalté, de la civilisation celtique antique et de ses multiples résurgences au Moyen Âge. Il pose comme postulat la persistance d'une unité culturelle celtique à l'époque moderne.

² ANDERSON, Benedict, *l'Imaginaire national, réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte, 2002, p. 19.

³ THIESSE, Anne-Marie, *la Création des identités nationales*, Paris, Seuil, 1999.

Afin de bien comprendre les arguments employés par les promoteurs de l'idée interceltique, il convient donc de se pencher sur cette grande civilisation européenne, née un millénaire avant notre ère dans les contreforts des Alpes et qui s'est répandue sur tout le Continent, de la Pologne au Portugal et de l'Écosse à la Turquie. Près d'une vingtaine d'États européens actuels peuvent en effet se prévaloir de racines celtiques. Nombre de grandes métropoles - Londres, Paris, Milan, Prague, Budapest ou Belgrade pour n'en citer que quelques-unes - ont été fondées par des Celtes.

L'évocation de cette civilisation celtique antique apparaît ici d'autant plus importante que les récentes recherches, notamment en archéologie, ont permis de renouveler l'approche de l'âge du Fer européen et de dépasser les textes des auteurs antiques, grecs et surtout latins, qui faisaient référence jusqu'à présent. Or, ceux-ci ont longtemps été une des sources principales sur le monde celte, en forgeant une image désormais dépassée, mais qui a durablement influencé les tenants de l'interceltisme.

En reflux à partir du II^e siècle avant Jésus-Christ, les Celtes ont été en grande partie intégrés dans l'Empire romain à l'exception de l'Écosse et de l'Irlande. Mais cette intégration n'a pas signifié une assimilation totale et un vieux fonds celtique a perduré. Par ailleurs, durant le haut Moyen Âge, plusieurs entités celtiques, préservant entre autre leur langue, ont émergé à l'ouest du Continent. Ces « Finistères » celtiques ont alors eu un rayonnement culturel important, principalement à travers l'activité intellectuelle des moines irlandais ou de la riche « matière de Bretagne », un ensemble de récits et de mythes liés au roi Arthur. Ces mythes celtiques sont, déjà au Moyen Âge, l'objet de récupérations politiques. Plus tard, ces Celtes médiévaux feront également partie des références des tenants de l'interceltisme contemporain.

Jamais oubliés, mais parfois méprisés à partir de la Renaissance en Europe, où la mode est alors plutôt au passé gréco-latin, les Celtes ressurgissent régulièrement du XVI^e au XVIII^e siècle. Ils font dès lors l'objet d'utilisations politiques et idéologiques. Enfin, pour chacune de ces époques, il convient d'examiner si un éventuel sentiment interceltique a réellement existé. En effet, l'idée d'interceltisme contemporain laisse supposer que, dans l'Antiquité ou au Moyen Âge, des liens ou des solidarités ont pu se développer entre les différentes entités dites celtiques, qu'il s'agisse de politique, de guerre, de religion ou de culture. Mais ces liens supposés ne relèvent-ils pas, là encore, du mythe ?

2. Le monde celtique dans l'Antiquité

Les origines de la civilisation celtique demeurent mystérieuses. Elles prennent racine dans les grandes migrations qui bouleversent le continent européen durant l'âge du Bronze, au deuxième millénaire avant notre ère, lorsque des peuplades indo-européennes, venant d'Asie, s'installent d'un bout à l'autre du Continent. La question des origines de ces premiers Celtes divise les spécialistes, plusieurs hypothèses ont été avancées sur l'existence de « proto-celtes » durant l'âge du Bronze final, sans qu'aucun modèle ne l'emporte. Évoquant la première civilisation celte, l'époque de Hallstatt, l'historien Venceslas Kruta estime que :



La civilisation du Hallstatt en Europe (source : musée de Hallstatt, Autriche).

*Le monde des princes
hallsattiens représente
indiscutablement le prélude à
l'entrée des Celtes dans
l'Histoire. Il paraît cependant
difficile d'y voir l'époque de la
constitution d'une ethnie
celtique qui aurait été jusqu'ici*

*fondue dans une masse plus ou moins indifférenciée d'Indo-Européens en voie de mutation. Tout indique au contraire que la spécificité des cultures qui conduiront aux Celtes historiques était clairement affirmée au moins dans le troisième quart du deuxième millénaire avant Jésus-Christ, mais probablement déjà avant, dès le début de l'âge du Bronze. L'impact du monde urbain de la Méditerranée contribuera toutefois à accélérer les mutations qui conduiront au siècle suivant à la formation de la culture laténienne.*⁴

Archéologues comme historiens s'accordent cependant à reconnaître que la civilisation celtique apparaît effectivement dans le nord des Alpes, à l'orée du premier millénaire avant notre ère. Dans l'actuelle Bavière et en Autriche s'épanouit alors un groupe culturel qui

4

Venceslas Kruta, *les Celtes, histoire et dictionnaire*, Paris, Robert Laffont, 2000, p. 155.

exploite le sel et tire parti des échanges transalpins. Puissant économiquement, il maîtrise un nouveau métal, le fer, plus résistant que le bronze, ce qui lui assure une nette supériorité militaire. Cet ensemble culturel du premier âge du Fer va s'étendre rapidement, mais les chercheurs demeurent divisés sur la question de savoir s'il s'agit d'une conquête militaire ou d'une rapide diffusion culturelle de savoirs et de pratiques sociales. À partir du V^e siècle avant Jésus-Christ, cette civilisation, qui domine l'Europe centrale, se diffuse rapidement, vers l'est et l'ouest, débordant sur la majeure partie du Continent et s'épanouit durant un second âge du Fer auquel la montée en puissance de Rome, à partir du II^e siècle après Jésus-Christ va mettre un terme.

2.1 Le premier âge du Fer, Hallstatt

C'est un petit village autrichien du Salzkammergut ; Hallstatt, qui a donné son nom à la première civilisation celtique, située dans une zone englobant les contreforts du nord des Alpes, de l'ouest de la République tchèque à la Bavière et au nord de l'Autriche. Le préfixe *Hall* signifie « sel » (« *holen* » en breton) et vient du vieux celtique. Il demeure très présent dans la toponymie de cette région, le pays de Salzbourg (la « ville du sel » en allemand). Condiment recherché et agent de conservation, le sel est essentiel à l'alimentation humaine et il est utilisé comme médicament. Il est une source de richesse dans toutes les civilisations rurales. Or, la montagne surplombant Hallstatt abrite une importante carrière de sel exploitée dès mille ans avant notre ère. L'extraction du sel de Hallstatt devient plus massive au VIII^e siècle avant Jésus-Christ. Une nécropole se développe non loin des mines. Découverte vers 1710, elle a été fouillée au XIX^e siècle et elle contenait près de deux mille tombes à incinération ou inhumation, datant du VIII^e au V^e siècle avant Jésus-Christ.

Ces sépultures ont livré un important mobilier, des objets domestiques, ainsi que des armes. La fouille des mines de sel a également entraîné la découverte d'objets de bois qui ont permis de proposer des datations précises du site. On y a aussi mis au jour des outils et des vêtements. Cette moisson d'objets a constitué un important corpus à partir duquel les chercheurs ont étudié la première culture celtique, au point de lui donner le nom de civilisation de Hallstatt, une classification entérinée par le septième Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques de Stockholm en 1874.

Ce premier âge du Fer, ou âge de Hallstatt, s'étend du VIII^e au V^e siècle avant Jésus-Christ. Concentrée à l'origine au nord et à l'ouest du massif alpin, cette civilisation s'est ensuite étendue en dehors du noyau d'origine, vers l'ouest et le bassin rhénan, la Suisse et la Bourgogne.

Basé sur une économie pastorale, ce premier âge du Fer est également marqué par un renforcement des hiérarchies sociales avec l'apparition de principautés et d'une aristocratie guerrière. Dotés d'armes performantes, forgées en fer, les guerriers hallstattiens sont parmi les premiers à combattre à cheval, comme l'indique la découverte de longues épées. Cette première cavalerie leur assure un avantage militaire indéniable. Ces guerriers à cheval sont commandés par des chefs de guerre possédant un statut supérieur et contrôlant des territoires d'une cinquantaine de kilomètres de diamètre.

En l'absence de textes sur les événements qui transforment l'Europe centrale et occidentale lors du premier âge du Fer, l'archéologie se révèle une source

précieuse, avec notamment la mise au jour de sépultures de personnages de haut rang, des princes « celtiques » qui dominent cette société. Le caractère guerrier de ces princes est attesté par la présence d'armes dans les tombes, mais aussi de chars d'apparat à quatre roues. On y trouve également des services à boisson, souvent en bronze, comprenant des récipients destinés à contenir des boissons alcoolisées et des objets pour les servir et les boire. Selon l'historien Venceslas Kruta :

Les “princes” celtiques hallstattiens paraissent jouer en effet un rôle central dans la vie spirituelle de la communauté, au point que leur sépulture monumentale devient souvent le noyau d’une nécropole qui s’installe quelquefois dans le tertre funéraire même ou se développe dans son entourage immédiat. Le “prince” est apparemment l’équivalent du roi tribal que nous décrivent les textes irlandais : garant de l’union



Le cratère découvert dans un tombeau du premier âge du Fer, à Vix, en Bourgogne. Cette très belle pièce, probablement fabriquée à Tarente, une cité grecque d'Italie, illustre l'importance des échanges entre les mondes celtes et méditerranéens. Il est visible au musée de Châtillon-sur-Seine (cliché : musée du châtillonnais).

*entre la communauté et son territoire ancestral, il est le compagnon de la déesse tutélaire, celui qui entretient la cohésion de son peuple en organisant des festins qui réunissent la communauté lors des grandes fêtes qui jalonnent le cours de l'année.*⁵

Ces princes hallstattiens contrôlent les échanges commerciaux qui se développent vers le Sud en raison de la création de comptoirs grecs en Méditerranée occidentale, au premier rang desquels se trouve Massalia (Marseille) et de l'essor de la civilisation étrusque en Italie. Ces échanges avec le monde méditerranéen sont attestés, par exemple, par les importantes découvertes effectuées à Vix en Bourgogne. Ce site était situé au point de rupture de charge du trafic fluvial sur la Seine. Les marchandises, particulièrement l'étain provenant de l'île de Bretagne, étaient ensuite acheminées par voie de terre jusqu'à la Saône, d'où elles descendaient vers la Méditerranée. Ce trafic explique sans aucun doute la richesse des sépultures des hauts personnages qui contrôlaient le site, dont la tombe à char de la « princesse de Vix » qui comprenait notamment un vase géant de bronze, un cratère vraisemblablement fabriqué à Tarente, en Italie. Les princes de la nécropole de Vix résidaient à proximité, dans une forteresse située sur le mont Lassois. Les archéologues y ont récemment mis au jour un important palais, construit sur un plan en abside. Une douzaine de sites comparables ont été découverts en Europe.

Basé sur le contrôle des échanges intercontinentaux, le système social et politique des princes hallstattiens est fragile, car dépendant de la conjoncture extérieure. Or, à la fin du VI^e siècle, les colonies grecques de Méditerranée occidentale sont en déclin, comme par exemple la principale cité faisant du commerce avec les Celtes, Massalia. Cette crise commerciale semble avoir eu des effets profonds. Les citadelles des princes hallstattiens sont abandonnées. On observe des changements dans les pratiques funéraires, un indice probant de mutation culturelle. De fait, vers 500 avant Jésus-Christ, le monde celtique entre dans une nouvelle phase.

⁵ Venceslas Kruta, *les Celtes, histoire et dictionnaire*, Paris, Robert Laffont, 2000, p. 139.

2.2 Le deuxième âge du Fer, La Tène

C'est un lieu-dit, situé sur les rives du lac de Neuchâtel, en Suisse, qui a donné son nom à la deuxième étape de l'expansion celtique en Europe. Au XIX^e siècle, des archéologues y ont mis au jour un important dépôt d'objets métalliques, des armes particulièrement, ainsi que des habitations en bois et un pont.



Le musée archéologique du Laténium, à Neuchâtel, en Suisse, propose aux chercheurs dans une vitrine unique, l'ensemble des objets découverts sur le site de La Tène. Dans la deuxième colonne à gauche, on distingue notamment les épées et les différentes armes mises au jour, un domaine où les Celtes du second âge du Fer excellaient (cliché : musée du Laténium).

L'importance de cette découverte et, cette fois encore, l'abondance du mobilier découvert, a servi de référence pour les chercheurs. L'époque de La Tène⁶ débute donc vers 500 avant Jésus-Christ et correspond à une extension importante de l'ère celtique. Dès cette époque, les traces archéologiques montrent que la culture celte s'étend alors aux îles Britanniques, en Gaule et dans la péninsule Ibérique. La fouille du site de Paule, en centre Bretagne, où s'est développée une importante ferme à partir du V^e siècle avant Jésus-Christ, qui se transforme ensuite en une ville fortifiée, a montré que les changements qui interviennent concernent une

⁶ Comme l'âge de Hallstatt, le terme d'« âge de La Tène » a été entériné par le septième Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques de Stockholm en 1874, sur propositions du savant suédois H. Hildebrand.



Un char celtique découvert à La Tène et conservé au musée du Laténium, à Neuchâtel. Les auteurs grecs et latins décrivent l'utilisation militaire de ces chars par les différents peuples celtes (cliché : musée du Laténium).

grande partie de l'Europe. Yves Menez, conseiller scientifique à l'Inrap⁷, dirige les recherches sur ce site. Il en souligne l'importance dans la compréhension de l'expansion de la civilisation celtique dans les régions atlantiques. Il estime que :

*Grâce à la découverte de Paule, on constate que des phénomènes similaires ont eu lieu au V^e siècle dans toutes les parties du monde celtique. Les vestiges mis au jour ici sont en rapport avec l'évolution des habitats de régions éloignées comme la Bavière. Loin d'être périphériques, des régions atlantiques comme l'Armorique sont d'ores et déjà pleinement intégrées dans la civilisation celtique.*⁸

Des tribus celtiques trouvent de nouveaux territoires en Europe centrale. Au IV^e siècle avant Jésus-Christ., elles franchissent les Alpes et s'installent en Italie du nord et dans les Balkans. Au début du III^e siècle, une nouvelle phase

d'expansion débute. Des groupes de guerriers celtes, avec leurs familles, franchissent ainsi le Bosphore et vont fonder la Galatie dans l'actuelle Turquie. D'autres poussent vers le sud de l'Italie, mais ils sont arrêtés par une nouvelle puissance émergente dans la péninsule : Rome. Cette extension de la civilisation celtique se fait-elle de manière violente et par des invasions massives ?

La chose est évidente dans certaines régions, mais elle doit être tempérée, comme le note Patrick Galliou :

Il faut imaginer, là encore, des processus d'acculturation croisés, des mouvements épisodiques d'artisans et de mercenaires. [...] Leur implantation dessine aussi en Europe tempérée, un tissu à large trame entre les mailles duquel se déplacent des

⁷ Institut national pour la recherche en archéologie préventive.

⁸ Entretien avec Yves Menez, juillet 2005.

*groupes humains d'importance et d'homogénéité inégale, dont les mouvements expliquent l'existence de tribus homonymes dans des régions éloignées.*⁹

Les débuts de La Tène sont marqués par la formation de chefferies plus modestes que les principautés hallstattiennes. D'après les sépultures fouillées, les différences sociales se resserrent. Les guerriers occupent toujours une place dominante dans cette civilisation, en témoignent les centaines de « tombes à chars », retrouvées dans une zone dont le cœur englobe la Champagne et la Sarre. Des guerriers y sont inhumés avec leurs armes et des vivres. Ils sont étendus sur des chars à deux roues qui ont remplacé ceux à quatre roues des tombes hallstattiennes.

Ces guerriers sont renommés dans tout le monde antique et sont souvent recrutés comme mercenaires. Denys de Syracuse en recrute ainsi en nombre au IV^e siècle avant Jésus-Christ. « Courant les chemins d'Europe pour leur propre compte ou celui de dynastes méditerranéens, ces guerriers celtiques contribuent largement à l'interpénétration des diverses cultures du Continent », estime Patrick Galliou¹⁰. À propos de l'expansion des Celtes, tant vers l'Orient que l'Occident, Venceslas Kruta note :

L'élément moteur semble avoir été dans les deux cas le même, des groupes d'individus voués à la guerre qui avaient été recrutés dans différentes régions et avaient trouvé un terrain d'accueil temporaire dans les nouveaux territoires danubiens. Bien encadrés, ils manifestèrent une étonnante capacité d'organisation qui



Exemple de décoration sur une épée celtique découverte sur le site de La Tène. Les spécialistes soulignent les difficultés de parvenir à ciseler dans le métal des détails aussi petits (cliché : musée du Laténium).

⁹ Patrick Galliou, « l'Âge d'or du monde celtique, l'Europe de La Tène », *ArMen* n° 98, novembre 1998, p. 14.

¹⁰ Patrick Galliou, « l'Âge d'or du monde celtique, l'Europe de La Tène », *ArMen* n° 98, novembre 1998, p. 12.

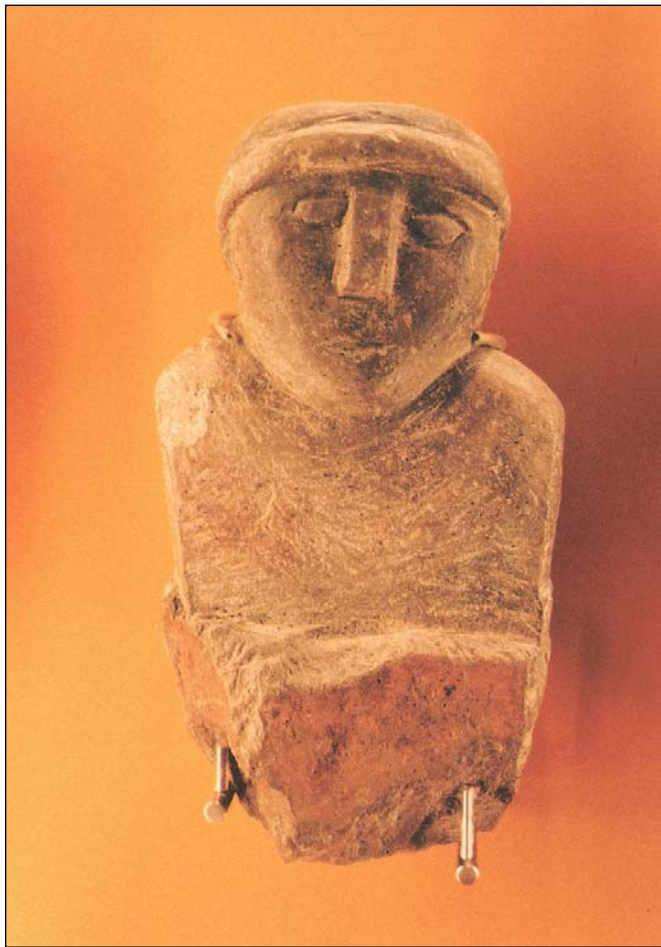
*leur a permis d'intégrer, lors de leur installation, des populations indigènes et de former ainsi de nouvelles communautés.*¹¹

Cette société est encore très rurale. L'habitat se développe dans les plaines et les vallées. Dans les régions occidentales, le statut de la propriété semble évoluer, comme l'indiquent les découvertes archéologiques récentes. Alors qu'auparavant, les groupes humains semblaient se déplacer régulièrement, après épuisement des terres cultivées, à partir du deuxième âge du Fer, des communautés s'installent durablement, pendant plusieurs générations, sur des sites

qui sont mis en valeur. Dans ce nouveau paysage, la ferme isolée devient un modèle. Elle possède des dépendances et un domaine où l'on pratique l'élevage et la culture de céréales.

Puis, à partir du III^e siècle survient un phénomène d'urbanisation. Les Celtes construisent des agglomérations, dont certaines sont fortifiées, les *oppida*, grâce à un mur construit avec des poutres de bois et des pierres. Ce *mur gallicus*, décrit par les auteurs latins, se révèle d'une solidité exceptionnelle, notamment contre les engins de siège antique. Les fonctions de ces *oppida*, communs à l'ensemble du monde celtique, demeurent mal connues. Certains, comme Bourges, sont de véritables villes fortifiées. D'autres, comme Gergovie, ne comprennent que très peu de bâtiments, ceux-ci se trouvant sur le site de plaine de Corent, à quelques kilomètres. Certaines de ces *oppida* auraient pu également servir de place de marché sécurisée, principalement pour le bétail.

La civilisation celte de la fin de l'âge de La Tène est un vaste espace économique, relativement prospère. Les différents



L'une des quatre statuettes gauloises découvertes à Paule, en centre Bretagne, dans les années 1990. Elles datent du Ve siècle avant notre ère et il s'agit probablement de représentations d'ancêtres des fondateurs de cet important site. Ce personnage porte d'ailleurs un torse, les colliers fréquemment arborés par les guerriers celtes. Cette statue est visible au musée de Bretagne, aux Champs Libres, à Rennes (cliché : Erwan Chartier)

¹¹ KRUTA, Venceslas, *les Celtes, histoire et dictionnaire*, Paris, Robert Laffont, 2000, p. 315.

territoires sont reliés par un réseau efficace de voies soigneusement aménagées. L'archéologie préventive en France a ainsi permis, depuis une trentaine d'années, de mettre au jour de longs tronçons de voies et de ponts gaulois qui auraient été auparavant attribués aux Romains. Les Celtes font également preuve d'une grande maîtrise de l'agriculture, ce qui a d'ailleurs pu exciter la convoitise des Romains. Enfin, il convient de noter un élément qui semble commun à la plupart des sociétés celtes antiques, mais aussi médiévales : le statut important accordé aux femmes. Ainsi, dans la société gauloise, on sait que les femmes étaient protégées par un certain nombre de dispositions juridiques, dont des contrats de mariage qui étaient très égalitaires en comparaison des sociétés méditerranéennes. Les femmes celtes pouvaient également être des guerrières, comme l'illustre la reine bretonne Boudica, à la tête d'une grande révolte contre les Romains au I^{er} siècle après Jésus-Christ.

Loin d'être fruste et archaïque, la culture celte ne cesse d'être un objet de recherches. Elle aurait pu encore se développer si la puissance romaine n'y avait mis un terme.

2.3 La civilisation celtique

À la charnière des III^e et II^e siècles, le monde celtique atteint son extension maximale et occupe un espace très important, comprenant les îles Britanniques, la péninsule Ibérique, une grande partie de l'Europe occidentale et centrale. Les Celtes sont présents dans le nord de la péninsule italienne, dans les Balkans et en Asie mineure. Pour autant, cette civilisation continentale ne constitue pas un État ou un empire centralisés, mais un ensemble complexe de peuples et de cultures régionales. Peut-on déceler une unité entre Celtes ? Certes, des affinités culturelles et linguistiques existent, mais rien ne vient corroborer une véritable unité politique. D'autant que les guerres nombreuses auxquelles se livrent les turbulents guerriers celtiques laissent à penser que de vives rivalités existaient entre les différentes tribus ou les coalitions de peuples. Patrick Galliou affirme que :

*Ce n'est pas une entité monolithique, mais une véritable mosaïque de communautés plus ou moins composites, avec des variantes de langues, de parures, de pratiques funéraires. [...] Un monde hétéroclite qui, manquant de structures politiques globales et d'une organisation militaire centralisée, est à la merci des peuples plus belliqueux et plus disciplinés.*¹²

Ou, comme l'estime Venceslas Kruta :

*La civilisation laténienne des anciens Celtes est donc loin de constituer une entité au contenu et à l'extension immuables. Elle recouvre une réalité complexe dont les éléments – du moins ceux que nous pouvons suivre à partir de la documentation disponible – se répartissent d'une manière assez inégale dans l'espace, définissant ainsi une succession de phases évolutives et une juxtaposition de faciès.*¹³

Néanmoins, des liens culturels, sociaux et religieux semblent communs à ce vaste ensemble celtique, sans pour autant l'unifier.

2.3.1 Des traits culturels et artistiques communs

Rien ne prouve donc que les Celtes de l'Antiquité aient eu la conscience d'appartenir à un même ensemble, mais peu d'éléments permettent d'affirmer le contraire. Cependant, si l'on considère qu'une certaine civilisation celtique a bien existé, celle-ci a dû reposer sur des éléments communs, culturels notamment et en premier lieu sur une intercompréhension entre

¹² Patrick Galliou, « l'Âge d'or du monde celtique, l'Europe de La Tène », *ArMen* n° 98, novembre 1998, p. 21.

¹³ KRUTA, Venceslas, *les Celtes, histoire et dictionnaire*, Paris, Robert Laffont, 2000, p. 14.



Le chaudron de Gundestrup, l'un des chefs-d'œuvre de l'âge du Fer en Europe. Ici une reproduction visible au musée du mont Beuvray, en Bourgogne (cliché : Erwan Chartier).

ces différents groupes. La question linguistique se pose donc de prime abord. En effet, les Celtes de l'Antiquité parlaient-ils une langue commune, dont on sait qu'elle peut être un facteur important d'unification ? L'historien Venceslas Kruta estime qu'il devait déjà exister des différences dialectales :

Le peu que nous savons des langues celtiques continentales du dernier millénaire avant Jésus-Christ permet d'ailleurs de supposer qu'existaient dès alors des parlers celtiques assez nettement différenciés et il est vraisemblable qu'ils avaient déjà subi depuis leurs lointaines origines des changements considérables. L'Europe ancienne connut donc plusieurs formes de langues celtiques. [...] La langue ne constitue que l'un des éléments, primordial certes mais non unique, à partir desquels se forment les

*cultures, où la religion, l'organisation sociale et le système économique, eux-mêmes indissociables du contexte géographique et historique, peuvent jouer tour à tour un rôle déterminant.*¹⁴

Jean-Louis Brunaux est encore plus catégorique dans son rejet d'une telle hypothèse :

*Les progrès enregistrés parallèlement depuis près d'un siècle par la linguistique comparative compliquent encore l'appréciation qu'on peut avoir des Celtes. Après avoir établi l'existence de plusieurs langues celtiques (gaulois, irlandais, gallois, breton), on postule une langue mère, le celtique, elle-même issue d'une langue originelle dite « indo-européenne ». La langue celtique originelle supposerait une communauté ethnique dont elle serait la meilleure représentante, avec la religion et l'art. Un tel évolutionnisme ethnique et culturel est très critiquable et ne résiste pas à des analyses plus précises.*¹⁵

Le spécialiste de la langue gauloise, Pierre-Yves Lambert estime que :

*À partir des traits morphologiques communs propres à tous les dialectes celtiques à un moment donné, on a pu restituer un « celtique commun » : l'établissement de cette proto-langue s'appuie, en amont, sur les lois phonétiques de la grammaire comparée indo-européenne et, en aval, sur la comparaison avec les langues celtiques insulaires. À la suite des travaux d'Antonio Tovar sur les documents celtiques d'Espagne et de Michel Lejeune sur le caractère celtique du lépontique, le celtique continental que l'on croyait monolithique, apparaît aujourd'hui dans sa diversité : il n'a jamais existé une langue unique parlée par tous les Celtes. On peut néanmoins affirmer que, malgré les divergences dialectales et les évolutions différentes, il y avait une intercompréhension entre certains dialectes, voire des dialectes communs à date plus haute.*¹⁶

Si la question linguistique reste donc posée, à défaut d'une documentation suffisante, une culture celtique commune a pu être fondée sur d'autres éléments. L'archéologie moderne et ses découvertes nous apportent ainsi quelques renseignements sur les pratiques artistiques des anciens Celtes. Né à l'époque hallstattienne, l'art celtique a été influencé par les cultures méditerranéennes, dont celles des Étrusques. Mais les Celtes ont également développé leurs propres formes artistiques originales. Paul-Marie Duval définit ainsi cet art celte :

Ce que les objets innombrables qui nous sont parvenus nous révèlent, c'est un ensemble original de qualités et de tendances : faculté d'assimilation doublée d'une puissance instinctive de transformation, réceptivité à l'égard des jeux de lignes ou des

¹⁴ KRUTA, Venceslas, *les Celtes, histoire et dictionnaire*, Paris, Robert Laffont, 2000, p. 10.

¹⁵ BRUNAUX, Jean-Louis, *Nos ancêtres les Gaulois*, Seuil, Paris, 2008, p. 153.

¹⁶ Pierre-Yves Lambert, « la Langue des Celtes », *l'Archéologue*, numéro 103, août 2009, p 14.

*liaisons souvent imperceptibles des reliefs les plus fins, propension à la fusion des formes et des sujets, prédilection pour les souplesses dynamiques et les gonflements végétaux, goût des créations hybrides, des figures amorcées ou évasives, incomplètes dont suggestives, des courbes entraînant et des confusions suggérées, recherche enfin des images fuyantes, des glissements du réel à l'irréel – mais aussi une rigueur sous-jacente, une organisation dissimulée, des combinaisons abstraites, une symétrie profonde sous une dissymétrie de surface, un calcul des mesures qui donnent leur présence et leur tension à des compositions apparemment libres et gratuites. Aspects multiples d'un art dont la souplesse fait le charme, et l'élégance la séduction, dont la rigueur secrète garantit la valeur, et la science l'authenticité.*¹⁷

Cet art complexe a longtemps été méprisé, notamment par le classicisme des XVIII^e et XIX^e siècles, avec ses érudits et ses artistes férus de réalisme gréco-romain. Il a fait l'objet d'une véritable redécouverte au XX^e siècle, fascinant des auteurs comme André Breton ou André Malraux. L'art celtique ancien, avec ses motifs étranges, ou plutôt les tentatives d'imitation font d'ailleurs désormais partie de l'identité celtique contemporaine et ont joué un rôle important dans la construction de l'interceltisme moderne.

2.3.2 Une société guerrière

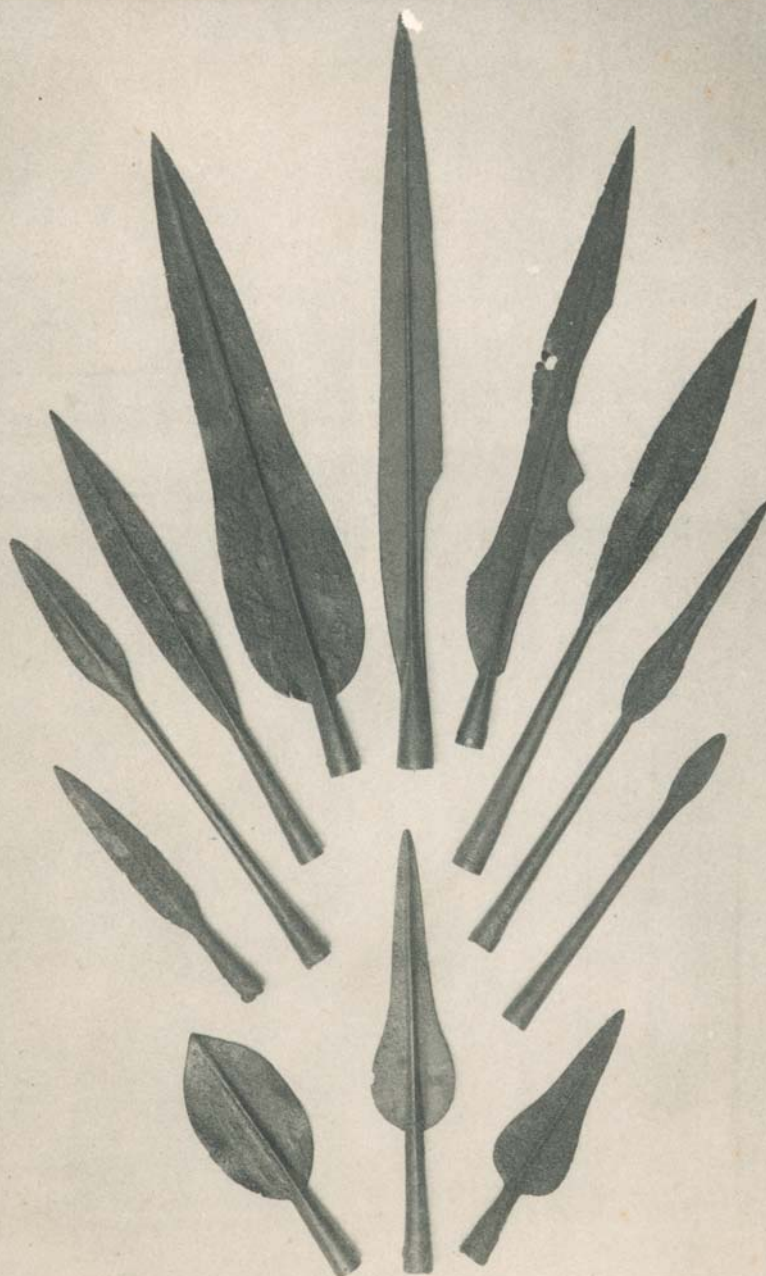
Des traits culturels communs semblent donc attestés entre peuples celtes. Il en est de même au niveau des structures sociales. Même si, là encore, les peuples celtes ne possèdent pas un modèle d'organisation politique et militaire unique. Pourtant, force est de constater l'existence de constantes sociologiques indéniables dont, en premier lieu, la place prépondérante accordée aux classes militaires. Ainsi, un des principaux changements entre l'âge de Hallstatt et celui de La Tène réside dans la montée en puissance de la caste guerrière. Désormais, les combattants semblent contrôler le pouvoir politique et deviennent des propriétaires fonciers. Ils peuvent être considérés comme l'ossature de la civilisation celtique de La Tène, d'autant qu'ils paraissent organisés en confréries qui dépassent parfois le cadre des simples peuples. « Des groupes très mobiles, organisés militairement et encadrés probablement par d'efficaces confréries guerrières, sillonnaient alors l'Europe, estime Venceslas Kruta. À la recherche de nouveaux territoires et de débouchés parmi lesquels figurait en première place le service mercenaire. »¹⁸

¹⁷

DUVAL, Pierre-Marie, *les Celtes*, Paris, Gallimard, 1977, p 8.

¹⁸

KRUTA, Venceslas, *les Celtes, histoire et dictionnaire*, Paris, Robert Laffont, 2000, p. 303.



Fouilles de la Tène N° 6 — Fers de lances (Musée de Neuchâtel)

Une série de fers de lance découverts sur le site de La Tène est acquis par Napoléon III. L'empereur des Français était en effet féru d'histoire antique et a lancé l'archéologie moderne en France, en commandant une carte recensant les différents sites de la guerre des Gaules. Dès le XIX^e siècle, en comparant les objets retrouvés sur différents sites européens, les archéologues ont mis en évidence l'existence d'une civilisation celtique couvrant une bonne partie du continent (cliché : musée du Laténium).

Évoquant les guerres entre les Romains et les Gaulois cisalpins, Polybe nous confirme l'existence de ces confréries guerrières celtes. « Ils faisaient les plus grands efforts pour constituer des “hétairies”, parce que chez eux l'homme qu'on craignait le plus et qui était puissant était celui qui passait pour avoir le plus grand nombre de serviteurs et de compagnons. »¹⁹ Enfin, l'archéologie nous livre parfois certains indices, comme ces motifs à double dragon, retrouvés sur des armes celtiques aussi bien en Ibérie que dans l'île de Bretagne ou dans les Alpes et qui laissent présumer de l'existence de groupes de combattants partageant des symboles communs.

La société celtique antique entretient des guerriers professionnels. Bien nourris, se livrant à des exercices sportifs quotidiens, ils présentent un état physique excellent. La fouille du site de Ribemont-sur-Ancre,

dans la Somme, a ainsi livré plusieurs milliers d'ossements de guerriers. Selon Jean-Louis Brunaux qui a étudié le site, leur stature est comparable à celle des hommes français d'aujourd'hui. Certains individus atteignent même une hauteur de 1,90 mètre, ce qui est exceptionnel dans l'Antiquité. Fondée sur les rapports entre hommes de guerre, cette société

¹⁹ BRUNAUX, Jean-Louis, *Nos ancêtres les Gaulois*, Seuil, Paris, 2008, p. 85.

présente bien des parallèles avec la société féodale au Moyen Âge. Il n'est sans doute pas un hasard que le terme « vassal » dérive du celtique *vassos*, signifiant « serviteur » ou « soumis ». Ces guerriers celtes, du moins l'élite d'entre eux, devaient donc ressembler aux chevaliers du Moyen Âge, unis par des coutumes et un code de l'honneur commun qui parcouraient eux aussi l'Europe occidentale. César les appelle d'ailleurs *equites*, qu'on peut traduire par « chevaliers ». Ils entretenaient à leur suite de nombreux hommes d'armes, dont les ambactes, des hommes d'armes issus du peuple qui par leurs exploits guerriers pouvaient voir leur statut social s'améliorer. Venceslas Kruta confirme ce poids des guerriers dans la société celtique :

*La société gauloise du I^{er} siècle avant Jésus-Christ était ainsi dominée par une aristocratie toute puissante qui contrôlait aussi bien la vie spirituelle que les activités politiques et économiques sur lesquelles son emprise ne s'exerçait pas seulement grâce au système de la clientèle, mais aussi par le prélèvement de taxes et d'impôts et par le monopole de la frappe de la monnaie.*²⁰

Selon Jean-Louis Brunaux, cette place des guerriers n'a pas été sans conséquences.

*Un tel mode de vie faisait des guerriers les maîtres incontestés de la société. C'est ce qu'ils furent assurément dans la plus grande partie de la Gaule, entre le V^e et le II^e siècle. Le fonctionnement politique subit leur influence. L'économie se plia aux contraintes et aux bénéfices de la guerre. La plupart des avancées technologiques leur sont redevables : agriculture et élevage durent être plus performants pour assurer la subsistance et les déplacements d'armées prodigieusement dépensières en aliments, en chevaux et en bêtes de trait.*²¹

L'artisanat et particulièrement la métallurgie profitent également de cette militarisation de la société. Réputés dans tout le monde antique, les forgerons celtes font preuve d'une extraordinaire maîtrise des métaux et forgent des armes efficaces. Ils innoveront et mettront au point de nouvelles protections, comme des cottes de maille ou des casques à visière et protège-joues dont s'inspireront les armées romaines pour leurs légionnaires.

²⁰ KRUTA, Venceslas, *les Celtes, histoire et dictionnaire*, Paris, Robert Laffont, 2000, p. 351.

²¹ BRUNAUX, Jean-Louis, *Nos ancêtres les Gaulois*, Seuil, Paris, 2008, p. 93.



En haut, des casques et des carnyx, des trompes de guerres, découverts à Tintignac, en Corrèze. L'embouchure de ces instruments représente des animaux (serpents, sangliers,...). Des oreilles métalliques articulées s'agitaient égelment lorsqu'on soufflait dedans (cliché : INRAP).

En bas, reconstituion par iage de synthèse de l'un des carnyx corréziens (cliché : INRAP).



Les armes laténiennes, découvertes dans les différents chantiers archéologiques d'Europe, montrent une extraordinaire diversité de décors et une grande maîtrise des techniques métallurgiques. Certains objets semblent cependant communs aux différentes armées celtiques, comme les carnyx, un instrument de musique dont on a découvert des traces de l'Europe centrale à l'Écosse et dont le fameux chaudron de Gundestrup comporte des représentations. Il s'agissait de grandes trompes de guerre qui participaient au tumulte des batailles. La découverte de cinq exemplaires entiers, à Tintignac en Corrèze, en mai 2005,²² confirme que ces instruments étaient destinés à impressionner l'ennemi, par leur son strident comme par leur aspect. La plupart se terminent par des têtes animales, serpents fabuleux ou sangliers. L'une d'entre elles était percée pour recevoir de grandes oreilles de bronze qui s'animaient lorsque le joueur soufflait dans la trompe qui mesurait près de deux mètres. On imagine l'effet produit par plusieurs de ces instruments sur l'ennemi... Historiquement, donc, le carnyx est l'instrument celtique par excellence, sans doute bien plus que la cornemuse, jouée dans diverses parties

²²

Erwan Chartier, « Des carnyx gaulois découverts en Corrèze », *ArMen* n° 146, mai 2005, p 62.

du monde depuis la plus haute Antiquité.

Si de nombreux points communs devaient unir les guerriers celtes, leur poids dans la société était également un facteur d'instabilité. La société celtique est régulièrement soumise à de graves tensions et les auteurs grecs et latins, comme l'archéologie, indiquent que les conflits ont été fréquents entre les différentes entités qui composent le monde celtique. Néanmoins, la guerre peut également être facteur d'équilibre et d'unité. Les grandes expéditions qui ont rythmé l'expansion celtique en Europe ont été l'occasion d'amalgames entre guerriers issus de différentes tribus. Dès le III^e siècle, d'importantes coalitions de peuples sont attestées dans le monde celtique, comme les Belges ou les Galates d'Asie. D'autre part, certains peuples exercent une forme de vassalité sur d'autres comme, en Gaule, les Eduens et les Arvernes qui contrôlent chacun tout un ensemble de tribus et s'affrontent pour le contrôle de la Gaule centrale. Enfin, face à un ennemi commun, les Celtes sont aussi capables de s'unifier. C'est ce que parviendra, en partie, à faire Vercingétorix à la fin de la guerre des Gaules.

La figure du guerrier et son rôle social sont un trait commun à la société celtique, mais ils peuvent être également un facteur de division. Or, en intervenant pour régler les conflits et faire jouer la diplomatie entre cités, une autre composante a pu avoir joué un rôle fédérateur dans la société celtique : les druides.

2.3.3 Les druides et la question religieuse

L'étude de la religion et de la spiritualité des Celtes anciens n'est pas chose aisée. En effet, leur panthéon est innombrable et, à côté de quelques dieux principaux, on recense plusieurs centaines de divinités, souvent régionales. Les Celtes semblent en effet n'avoir eu aucun problème à pratiquer diverses formes de syncrétisme religieux, là où ils s'installaient. L'exemple des Galates en témoigne. Une fois installés en Turquie, ils adoptent les cultes locaux en s'associant au clergé indigène. Une autre source d'ambiguïté réside dans l'interdiction faite par le clergé des Celtes de l'usage de l'écriture concernant les questions théologiques et liturgiques. Cet interdit peut s'expliquer par diverses raisons, dont le souci d'exercer la mémoire des élèves durant leur long apprentissage et, vraisemblablement, le souhait de maintenir dans un certain mystère les questions religieuses. Peut-être faut-il y voir également le souhait de ne pas figer dans le texte une *doxa* en perpétuelle évolution. Toujours est-il que la riche cosmogonie celtique ne nous est parvenue que de manière très fragmentaire et que nous ne disposons que peu d'éléments sur leur religion. Il est donc difficile de décréter



Les druides tels que l'on se les imaginaient au XVI^e siècle, dans l'ouvrage publié en 1532 de Jean Lefèbvre, *les Fleurs de l'Antiquitez des Gaules*.

qu'il existait une réelle unité religieuse entre les différentes composantes du monde celtique. Néanmoins, quelques traits communs semblent, là encore, se dégager.

D'autre part, la question de la religion des Celtes est quelque peu « piégée » du fait de sa récupération à l'époque moderne. En effet, dès le XVIII^e siècle apparaît un mouvement néodruidique, se réclamant des druides celtes de l'Antiquité et qui a contribué à véhiculer certains clichés et images erronées sur une question déjà fort complexe. Ce mouvement néodruidique, notamment ses branches bretonnes, corniques et galloises, a joué et continue de jouer un rôle important en matière d'interceltisme et sera évoqué plus

après. Mais il convient de bien différencier ces « néodruides » modernes des druides historiques qui, d'ailleurs, ne constituent qu'une partie du clergé celtique. Dans *la Guerre des Gaules*, César explique en effet qu'il existe trois ordres religieux : les druides, les bardes et les ovates. Mais les informations qu'il livre semblent avant tout empruntées à Poseidonios d'Apamée qui avait visité la Gaule au II^e siècle avant Jésus-Christ, plusieurs décennies avant César. Les renseignements que livrent les autres auteurs latins sont très vagues et anecdotiques. Ils laissent la place à toutes les interprétations.

Certains historiens se montrent très sceptiques sur l'idée d'un monde celtique unifié par le druidisme. Ainsi, pour Jean-Louis Brunaux, si les druides ont bien existé et s'ils ont joué un rôle important, ils sont cantonnés à un espace géographique restreint dans le monde celtique, à savoir la Gaule.

La communauté qu'ils formaient [les druides], sans doute au II^e siècle avant notre ère, et qui ne s'étendait qu'à la Gaule centrale et septentrionale, a été postulée pour

*tout le territoire européen où se rencontrent des objets reconnus comme celtiques. Dès lors, cette même communauté a été considérée comme une institution celtique, voire « panceltique ». On a fait des druides les promoteurs du celtisme dont leur mouvement est devenu l'une des principales institutions.*²³

Cette restriction géographique est cependant remise en cause par d'autres auteurs qui soulignent l'existence de traces de la présence de druides au moins dans l'île de Bretagne. Cela peut apparaître logique du fait qu'une partie du sud de l'Angleterre a été colonisée par des tribus belges au II^e siècle avant Jésus-Christ, ces derniers apportant probablement avec eux leurs pratiques culturelles et religieuses.

Jean-Louis Brunaux estime également que l'institution druidique avait pratiquement disparu au moment de la conquête romaine, du fait des mutations intervenues à la fin du II^e siècle dans la société gauloise, alors que d'autres chercheurs estiment que cette disparition est intervenue plus tardivement, sous l'effet de la conquête romaine, puis, dans le cas de l'Irlande, de la christianisation.

L'institution druidique remonterait à l'âge de Hallstatt. À l'origine, les druides auraient été les sages qui conseillaient les princes de l'époque. Ils semblent connus des auteurs grecs dès le V^e siècle avant Jésus-Christ. Dion Chrysostome écrit alors que les druides étaient des devins qui commandent à toute la population et surtout à leurs rois occupés à faire bombance sur des trônes en or. Les Grecs les comparent aux mages perses, connus pour leurs talents de devins et d'astrologues. Selon Jean-Louis Brunaux, « l'une des principales fonctions des druides dans les siècles qui suivront sera précisément l'acquisition d'un savoir encyclopédique où l'astronomie tient une place importante. »²⁴ Jean-Louis Brunaux voit avant tout dans les druides des philosophes, comparables aux pythagoriciens grecs, dont ils partageaient un ensemble de valeurs :

*Il s'agit dans les deux cas d'une philosophie de l'action dont le but est de rendre l'homme meilleur et le fonctionnement de la société plus harmonieux. Pour accomplir cette mission, leur mode de vie est également comparable : ils se rassemblent en confréries fermées où ils forment leurs disciples sur de très longues périodes.*²⁵

Druides et pythagoriciens défendaient également le principe de métempsycose, c'est-à-dire la transmigration des âmes et leur réincarnation régulière. Cette croyance, mentionnée par César, convient d'ailleurs fort bien à une société celtique très guerrière et semble être commune à une bonne partie des Celtes de La Tène.

²³ BRUNAUX Jean-Louis, *Nos ancêtres les Gaulois*, Seuil, Paris, 2008, p. 153.

²⁴ BRUNAUX, Jean-Louis, *Nos ancêtres les Gaulois*, Seuil, Paris, 2008, p. 155.

²⁵ BRUNAUX, Jean-Louis, *Nos ancêtres les Gaulois*, Seuil, Paris, 2008, p. 156.

Dans la société gauloise, l'institution druidique joue un rôle très important. En Gaule, les druides s'occupent de l'éducation, essentiellement des enfants de l'aristocratie, assurant de solides bases à leur influence sur les dirigeants des cités, qu'ils pouvaient sélectionner en vertu de leur philosophie. Selon César, ils contrôlaient également les institutions judiciaires. Ils avaient donc un rôle fédérateur et unificateur dans la société celtique antique. C'est du moins ce qu'avance Jean-Louis Brunaux :

*Très tôt, grâce à l'étendue de leur savoir et de leur sagesse fortement imprégnée d'éthique, les druides avaient acquis la réputation largement répandue en Gaule d'être des hommes justes. C'est à ce titre qu'on leur confia le soin de régler les différends les plus graves, ceux qui pouvaient dégénérer en conflits armés. Cette pratique de la médiation dans les affaires diplomatiques et militaires en fit rapidement des spécialistes pour arbitrer les querelles entre les peuples, dues à des motifs commerciaux et territoriaux surtout. [...] Ils purent d'autant plus facilement jouer le rôle d'arbitres, situés au-dessus des peuples, qu'eux-mêmes formaient des confréries qui transcendaient les clivages nationaux.*²⁶

Restés bien mystérieux, les druides celtiques ou gaulois ont incontestablement joué un rôle unificateur dans la société celtique antique. Mais la documentation et les sources restent trop parcellaires et lacunaires pour que l'on puisse évaluer précisément ce rôle et avancer l'hypothèse d'une unité philosophique ou religieuse du monde celtique. Cela est d'autant plus vrai que, là encore, l'idée de centralité semble étrangère à cette civilisation. L'hypothèse d'un clergé fortement hiérarchisé, unifié dans ses croyances comme dans ses dogmes, paraît improbable.

2.4 Celtes, Gaulois et Germains : problèmes de définition

Les Celtes n'écrivant pas, il est difficile de se représenter l'idée qu'ils se faisaient d'eux-mêmes. Se considéraient-ils comme Celtes, comme Galates ou comme Gaulois ? Ou bien leurs sentiments identitaires s'arrêtaient-ils aux limites de leurs peuples, voire aux subdivisions de ceux-ci ? Ou, probablement, l'identité ou l'altérité ne passaient-elles pas avant tout par un statut social, transcendant lui-même les questions ethniques ? À défaut de pouvoir trancher cette question, là encore faute de sources, il n'est pas non plus inutile de se plonger dans les témoignages des témoins contemporains, grecs et latins, et de la perception

²⁶ BRUNAUX, Jean-Louis, *Nos ancêtres les Gaulois*, Seuil, Paris, 2008, p. 159-160.

qu'ils ont développée de ce monde celte. En effet, le sentiment d'appartenance commun ne se forge-t-il pas d'abord dans le regard de l'Autre ? Dans ce que pense l'étranger et qui force à se positionner ? « Le nom de Celtes, appliqué aujourd'hui à l'ensemble de cette grande famille linguistique de souche indo-européenne, fut apparemment le premier terme à signification ethnique claire à avoir été utilisé par les anciens pour désigner leurs voisins occidentaux et septentrionaux », estime Venceslas Kruta.²⁷ Mais là encore, la question n'est pas simple à résoudre, car si la plupart des auteurs antiques voient une certaine unité dans cette civilisation, ils ne s'accordent pas tous sur ces limites comme sur les différentes appellations. De même, la question de la différence entre Germains et Celtes apparaît beaucoup plus ambiguë qu'il n'y paraît au premier abord.

Pour les auteurs grecs, puis latins, les Celtes sont d'abord des barbares, c'est-à-dire des étrangers à la civilisation hellène, puis gréco-latine. Au V^e siècle avant Jésus-Christ, Ephore les décrit ainsi comme faisant partie des quatre grands peuples barbares, avec les Scythes, les Perses et les Libyens. La majeure partie des auteurs grecs ou latins n'est pas toujours claire sur la différence entre Celtes et Gaulois. Les Grecs emploient les termes de *Keltoi* ou *Galatae*, les Latins, *Celtae* ou *Galli*. Ainsi, au II^e siècle avant Jésus-Christ, le grec Poseidonios d'Apamée qui a laissé une des descriptions les plus détaillées de la société celtique, emploie le terme de *Keltiké*, pour la Celtie, que reprendra Strabon dans sa *Géographie*. Mais il se sert également du terme *Galatos* pour désigner les Gaulois. Selon l'historien Jean-Louis Brunaux :

À partir des idées extrêmement divergentes qui émanaient de ces différents interlocuteurs, il [Poseidonios] avait fait une vaste synthèse sur les Gaulois, les Celtes et les Germains. Pour lui, tous ces peuples appartenaient à un vaste ensemble ethnique caractérisé par des traits physiologiques communs (hommes grands, plutôt blonds, à la peau blanche, aux muscles mous, souffrant de la chaleur) et des modes de vie assez similaires (rudesse, passion pour la guerre, préférence pour l'élevage sur l'agriculture, goût assez faible pour la vie sédentaire).²⁸

Jusqu'à César, les auteurs grecs et latins ne semblent pas faire de différence évidente entre Celtes et Gaulois. César emploie quant à lui le mot de *Gallia*, la Gaule, mais là aussi, il n'est pas exempt d'ambiguïtés. Dans les premières pages de *la Guerre des Gaules*, il divise la Gaule en trois parties : « L'une est habitée par les Belges, une seconde par les Aquitains et la troisième par ceux qui s'appellent dans leur propre langue "Celtes" et que nous [les Romains] appelons "Gaulois". Tous ces groupes diffèrent les uns des autres par la langue, les institutions et les lois [...] »

²⁷ KRUTA, Venceslas, *les Celtes, histoire et dictionnaire*, Paris, Robert Laffont, 2000, p. 17.

²⁸ BRUNAUX Jean-Louis, *Nos ancêtres les Gaulois*, Paris, Seuil, 2008, p. 37.

Comme plusieurs historiens contemporains, K.F. Werner réfute la description de César et défend la thèse que la Gaule comme la Germanie seraient en fait des inventions romaines. Le Rhin ne serait qu'une frontière artificielle, imaginée par César. Le concept de Gaule est d'ailleurs très relatif et des peuples celtes vivent ainsi des deux côtés du Rhin, censé les séparer des Germains. Des Germains que les auteurs grecs et latins décrivent comme proches des Celtes. Pour Christian Goudineau :

*C'est César, pour borner sa conquête, qui délimite les Gaules du Rhin aux Alpes. Les auteurs latins de l'époque avouent ne rien y comprendre, d'autant que l'espace celtique s'étendait bien au-delà du Rhin, vers l'est. Il s'agit d'un phénomène comparable à la colonisation européenne en Afrique au XIXe siècle : le conquérant décide de frontières arbitraires, pas forcément en adéquation avec les réalités humaines et culturelles.*²⁹

Les Celtes se voient-ils comme une nation ou, du moins, comme un groupe ethnique particulier ? Les auteurs grecs et latins sont ambigus. Poseidonios d'Apamée parle de *phylé*, un « groupe de tribus ». César évoque, lui, une « race gauloise » et une *natio*, « nation », qu'il oppose aux Germains. Les Celtes sont aussi divisés entre peuples, ou *civitas* selon César. Pour Jean-Louis Brunaux, le terme pose problème, car « il recouvre trois réalités, à la fois la région occupée par un peuple gaulois, ce peuple lui-même et l'État qu'il a mis en place. On se contente de traduire ce terme par « peuple-État », sans que cela soit très satisfaisant. »³⁰

La Celtie, comme la Gaule, forment, semble-t-il, un groupe ethnique complexe, difficile à décrire pour les auteurs antiques. Néanmoins, si ces derniers utilisent un vocable commun pour désigner ces différents peuples, on peut légitimement estimer qu'ils se fondaient sur une réalité. D'autre part, on peut également penser que cette vision des Grecs et des Latins sur les *Keltiké* ou les *Galli*, a eu une influence sur eux. Désignés comme un ensemble cohérent par des étrangers, les Celtes de l'Antiquité n'ont pu que développer une certaine vision globale de leur civilisation.

²⁹ Erwan Chartier, « Quand les Gaulois devinrent romains », *ArMen* n° 162, janvier 2008, p. 59.
³⁰ BRUNAUX, Jean-Louis, *Nos ancêtres les Gaulois*, Paris, Seuil, 2008, p. 54.

2.5 Celtes et romanisation

Curieusement, ce sont les Romains, les plus efficaces ennemis des Celtes qui vont, d'une certaine manière, les unifier... Historiquement, les rapports ont toujours été conflictuels entre Rome et les Celtes. Ainsi, une des premières mentions de Rome, vers 390, concerne son sac par des tribus celtes envahissant l'Italie. Du III^e au I^{er} siècle, l'*Urbs* vit d'ailleurs dans la crainte de ces « barbares du nord », une *terror gallicus* qui imprègne profondément la psyché romaine. Puissance militaire en devenir, les Romains commencent par soumettre les peuples italiques avant d'affronter les Celtes du nord de l'Italie qu'ils écrasent à la bataille de Télamon, en 225 avant Jésus-Christ. Certains peuples comme les Sénons sont exterminés. D'autres, comme les Boïens, sont renvoyés dans leur territoire d'origine, la Bohême. D'autres peuples encore, comme les Insubres dont la capitale était Milan, sont assimilés aux territoires romains. La constitution de la province de Gaule cisalpine, dans le nord de la péninsule, prépare d'autres conquêtes, dont celle des Celtibères après la défaite de Carthage et celles des Galates d'Asie mineure après l'intégration du royaume de Pergame dans l'orbite romaine. Vers 100 avant Jésus-Christ, les Romains créent la province de Narbonnaise dans le sud



Les Gaulois tels que l'on se les représentait au XIX^e siècle : La rédition de Vercingétorix à Alésia. Le chef gaulois jette ses armes aux pieds de César, il est représenté avec des cheveux longs, ce qui est douteux (tableau de Lionel-Noël Royer, (1899), musée Crozatier au Puy-en-Velay).

actuel de la France. Un demi-siècle plus tard, César entreprend la conquête de la Gaule, aidé d'ailleurs par de nombreux auxiliaires gaulois.

Vers l'an 40 après Jésus-Christ, les Romains conquièrent l'île de Bretagne, mais cette conquête va prendre plusieurs décennies et reste inachevée. En 122, l'empereur Adrien préfère construire un *limes*, une frontière fortifiée, pour protéger les possessions romaines de tribus celtes de l'actuelle Écosse. Quant à l'Irlande, les Romains semblent s'en être désintéressés et elle conserve une culture laténienne jusqu'au V^e siècle après Jésus-Christ. D'autres peuples celtes ne seront jamais romanisés, comme certaines tribus installées dans l'actuelle Slovaquie et dans les Carpates qui maintiendront des civilisations laténiennes jusqu'aux II^e et III^e siècles après Jésus-Christ. Ils s'intégreront ensuite aux tribus slaves ou germanes.

Épisode certes très violent, particulièrement dans le cas de la guerre des Gaules, la conquête romaine a-t-elle pour autant entraîné une disparition complète des cadres de la société celtique ? La réponse semble négative ou, du moins, fortement à nuancer suivant les régions. Ici aussi, il convient de se débarrasser de certains clichés issus de l'historiographie des XIX^e et XX^e siècles. Les manuels d'école de la troisième République ont contribué à véhiculer l'image d'une Gaule barbare, peuplée de Gaulois hirsutes vivant dans des huttes dans les forêts. « Civilisés » par les Romains, ces Gaulois se seraient ensuite fondus sans difficulté dans le monde latin, au point d'y perdre toutes leurs particularités. Cette théorie d'une acculturation complète des Celtes par les Romains se développe parallèlement à la colonisation par les Européens – Britanniques et Français essentiellement – de vastes territoires en Afrique, en Amérique et en Asie au XIX^e siècle. L'exemple des Gaulois colonisés pouvait donc se révéler fort à propos pour légitimer la colonisation européenne moderne et soutenir l'idée d'une intégration complète des peuples colonisés dans les nouveaux empires.

La question de la romanisation des Celtes vaincus semble en fait beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît. Avant la conquête, dès le II^e siècle avant Jésus-Christ, l'interpénétration entre les deux civilisations est déjà très appuyée. Comme le souligne Christian Goudineau :

*Loin d'avoir vécu repliés sur eux-mêmes, les principaux peuples gaulois avaient noué d'intenses relations politiques et économiques avec l'Italie qui ont laissé comme principales traces le commerce du vin, la création d'un monnayage, des nouveautés en matière d'élevage, ainsi que, probablement, certaines formes urbaines.*³¹

³¹ Erwan Chartier, « Quand les Gaulois devinrent romains », *ArMen* n° 162, janvier 2008, p. 58.



En bas, une pièce gauloise du trésor de Laniscat, découvert, en 2006, en centre Bretagne. Cette monnaie émise par la tribu des Osismes représente un guerrier à cheval, illustration de l'aspect guerrier des sociétés gauloises (cliché : INRAP).

Avant la conquête, les échanges entre les deux cultures sont importants. Les Romains se sont inspirés d'inventions celtiques, principalement en matière militaire. Les Romains ont déjà une importante présence commerciale et culturelle. « Une bonne partie de l'aristocratie gauloise parlait le latin lors de la Conquête, estime Christian Goudineau. Il existait des liens politiques très forts. Il est également probable que des Romains habitaient déjà en Gaule avant César. »³² Entre 58 et 52 avant Jésus-Christ, ce dernier conquiert la Gaule, où il doit rester jusqu'en 49 avant Jésus-Christ., preuve que la pacification est loin d'être terminée. Des insurrections éclateront jusqu'en 16 avant Jésus-Christ. Quant aux Bretons, au siècle suivant, ils mettront à plusieurs reprises les Romains en difficulté.

Conscients des difficultés de la pacification, les Romains sont d'ailleurs loin de supprimer les structures existantes. Les différents peuples gaulois gardent leurs cadres géographiques et sont organisés en cités, probablement dirigées par les anciennes élites, du moins celles qui avaient survécu à la conquête. En matière religieuse, comme ailleurs, les Romains semblent

³² *Ibidem.*, p. 59.

s'être montrés conciliants. Un certain syncrétisme prévaut, à condition que le culte impérial soit respecté. À côté, divinités celtiques et romaines sont parfois associées et une multitude de pratiques cultuelles celtes vont perdurer.

Surtout, les Romains qui souhaitent protéger leurs nouvelles frontières et préparer des campagnes militaires outre-Rhin, ménagent les Gaulois, particulièrement en Belgique. Certains peuples sont d'ailleurs installés près du Rhin pour fournir une assistance militaire. De nombreux Gaulois sont intégrés à l'armée romaine. Dès le début de la guerre civile qui l'oppose à Pompée, César lève ainsi la légion *Alauda* (« alouette » en français), composée essentiellement de Gaulois. Le pouvoir romain fera de même en Bretagne, dont de nombreuses troupes sont ensuite stationnées sur le limes rhénan. Il s'agit pour le pouvoir romain de canaliser et d'intégrer les élites guerrières celtes et de détourner à son profit leurs valeurs belliqueuses.

L'administration et l'armée romaine assurent la paix entre des peuples volontiers belliqueux entre eux. Ce faisant, les Romains contribuent à une nouvelle prospérité économique qui assure d'autant leur emprise sur les territoires celtes. La conquête se traduit également par l'émergence d'une nouvelle civilisation que certains chercheurs qualifient de celto-romaine. En apparence, les modes de vie latins et méditerranéens semblent devenir la norme. Des agglomérations sont créées qui sont autant de vitrines pour le monde romain. Une partie de l'aristocratie paraît s'être intégrée rapidement, même si elle conserve des particularités, comme son attachement aux grands domaines agricoles. Une certaine fidélité aux racines et aux ancêtres perdure, ainsi que l'illustre l'exemple de Paule, en centre Bretagne. Quelque temps après la conquête romaine, l'imposante forteresse et la petite agglomération qui s'était développée autour sont abandonnées. Les fortifications sont démantelées. Il est probable qu'une partie des occupants s'installe alors à Carhaix/Vorgium, la nouvelle agglomération, située quelques kilomètres plus loin et créée sous le règne d'Auguste, juste avant notre ère. Une seule partie du site continue d'être fréquentée, l'espace cultuel et funéraire, notamment un tumulus édifié au V^e siècle avant notre ère. Il abritait les sépultures de divers individus et il est probable qu'il s'agissait des fondateurs de la première ferme au début de l'âge de La Tène. Or, un petit édifice gallo-romain, certainement à vocation cultuelle, est construit à proximité. Des traces de fours, peut-être pour des banquets, ont également été mises au jour. Jusqu'au III^e siècle après Jésus-Christ, des individus fréquentent donc régulièrement le lieu, vraisemblablement pour honorer des ancêtres communs ayant vécu au V^e siècle avant Jésus-Christ. « Il est exceptionnel de voir se perpétuer un tel

phénomène sur huit siècles », note Yves Menez³³. Une telle pratique illustre la vitalité d'une mémoire du passé celtique dans certaines catégories de la population gallo-romaine.

Dans le peuple, et suivant les régions, les phénomènes de changement et d'acculturation ont été longs, complexes et parfois très partiels, en témoigne la résurgence de la culture celtique dans l'île de Bretagne à la fin de l'Antiquité. D'autres indices laissent à penser que la romanisation a été superficielle, comme la subsistance de langues celtiques aux premiers siècles de notre ère. Longtemps, les Celtes continuent de former un groupe culturel et linguistique, si l'on en croit, par exemple, la fameuse *Épître aux Galates* écrite au V^e siècle par saint Jérôme, lui-même d'origine gauloise. Il affirme en effet que « Les Galates ont seuls conservé leur langue particulière ; et cette langue est à peu de choses près celle dont on se sert à Trèves³⁴. » La chose est évidemment invérifiable. Le gaulois semble en tout cas parlé tardivement sur le Continent au début du Moyen Âge, comme en Auvergne au V^e siècle ou dans les Alpes.

Vaincus par les Romains après avoir contrôlé une grande partie de l'Europe, les Celtes représentent toujours une réalité à la fin de l'Antiquité. Intégrés à l'empire romain, ils vont en subir les crises et le délitement progressif lors des grandes invasions qui voient l'arrivée de nouvelles populations venues de l'est de l'Europe. Face à ces nouveaux arrivants, le domaine des Celtes diminue, n'empêchant pas l'émergence de nouvelles entités celtiques vivaces à l'Occident de l'Europe durant le haut Moyen Âge.

³³ Entretien avec Yves Menez, août 2008.

³⁴ Trèves, actuellement en Allemagne, était la capitale des Trévires, une tribu gauloise et l'une des principales agglomérations des Gaules. Au III^e siècle, elle devient une capitale impériale.

3. Les Celtes du Moyen Âge à la Renaissance



Les pays de langue celtique en Europe aujourd'hui
(source : celticleague.com).

À la fin de l'Antiquité, l'empire romain disparaît en Occident au profit de nouvelles entités, les royaumes dits « barbares », qui portent souvent le nom des peuples d'origine germanique qui s'y sont installés : Burgondes, Francs, Goths... Mais des substrats celtiques persistent. Certains font même preuve d'une étonnante vigueur et vont rester indépendants plusieurs siècles encore. Ils vont contribuer à maintenir vivante une certaine forme de culture celtique qui, à diverses époques, ressurgit à travers toute l'Europe.

3.1 Les Finistères celtiques

À la fin du III^e siècle, dans les années 280, l'empire romain est confronté à une grave crise. En Gaule, des insurrections éclatent. Aux frontières, les Germains se font de plus en plus pressants et, dans la Manche, des Saxons multiplient des raids. En Bretagne, l'archéologie confirme que cette période est une rupture. Dans les campagnes, de nombreuses villas sont incendiées comme à Mané-Vegen dans la rive d'Étel³⁵. Les villes se fortifient et diminuent en surface. Au IV^e siècle, l'Europe occidentale doit faire face

aux grandes invasions. Des peuples germaniques, dont certains sont fédérés, c'est-à-dire utilisés par les Romains comme troupes impériales, s'installent dans les provinces gauloises. Après la chute de l'empire romain d'Occident, en 476, ces peuples vont s'organiser en royaumes indépendants dont le principal - les Francs -, va donner son nom à une partie de l'ancienne

³⁵ Erwan Chartier, « l'Armorique romaine, une péninsule au cœur du monde », *ArMen* n° 159, juillet 2007, p. 8.

Gaule. À noter que des territoires gallo-romains demeurent indépendants de la tutelle germanique jusqu'à la fin de l'Antiquité. C'est le cas de la région de Paris qui résiste un temps aux Francs et à leur roi Clovis.

Une autre entité celtique émerge sur le Continent, il s'agit de l'Armorique, défendue semble-t-il par des troupes venues de l'île de Bretagne. À partir du IV^e siècle, peut-être auparavant, des Bretons commencent à s'installer à la pointe et sur la côte nord de la péninsule armoricaine. Cette migration paraît avoir été plus massive dans les deux siècles qui suivent. Ces Bretons apportent leur langue et certaines de leurs coutumes. Ils donnent leur nom à la péninsule qui va devenir la petite Bretagne. Les raisons de cette migration semblent complexes. Les Bretons insulaires ont pu fuir les invasions germaniques qui touchent aussi leur île que les légions romaines ont quittée en 410 après Jésus-Christ. Ils ont combattu les Pictes écossais et faire face aux raids des Irlandais. De plus, des Saxons et des Angles se sont installés dans le sud-est de l'actuelle Angleterre. Ils vont peu à peu repousser les populations brittoniques vers le nord et l'ouest. Du V^e au VIII^e siècle, plusieurs royaumes celtes perdurent dans l'île de Bretagne : le Gododdin dans le sud de l'Écosse, les principautés galloises et l'actuelle Cornouailles britannique. Mais l'avancée des Saxons et des Angles a séparé ces différentes entités, même si les liens entre elles et la péninsule armoricaine perdurent. Les royaumes celtes du nord disparaissent au VII^e siècle. Au IX^e siècle, la Cornouailles passe sous le contrôle des rois du Wessex, mais elle conserve jusqu'à nos jours de fortes particularités, ainsi qu'une langue celtique, le cornique, disparu au XIX^e siècle et recréé au siècle suivant. Des anciens Bretons insulaires, seuls les Gallois vont préserver longtemps leur indépendance, jusqu'au XII^e siècle. Ils conservent également leur langue, toujours vivante aujourd'hui et de fortes particularités. Ils sont reconnus actuellement comme l'une des nations du Royaume-Uni actuel.

À côté de ces peuples brittoniques, l'Irlande apparaît comme un conservatoire de la civilisation celtique. Jamais romanisée, elle a conservé une organisation sociale et politique héritée de l'âge de La Tène. La christianisation de l'île, à partir du V^e siècle, change la donne, mais l'Irlande conserve nombre de structures celtiques. Les moines irlandais vont transcrire un certain nombre de récits mythologiques et de textes législatifs qui fournissent l'une des principales sources documentaires pour comprendre la civilisation celte. Au V^e siècle, des Irlandais - les « Scots » comme on les nomme alors - fondent de petits royaumes sur l'île de Bretagne, comme au pays de Galles et surtout dans le sud-ouest de l'actuelle Écosse, où le royaume du Dal Riada va peu à peu s'étendre. Il va ensuite fusionner avec les principautés pictes, des peuples dont l'appartenance à la communauté celtique est cependant mise en doute par certains historiens. En tout état de cause, au haut Moyen Âge éclôt une autre entité celte,

dans le nord de l'île de Bretagne, l'Écosse qui demeurera un État indépendant jusqu'au XVI^e siècle, avant d'être uni, en 1707, à l'Angleterre. L'Écosse est aujourd'hui reconnue comme nation au sein du Royaume-Uni, où elle jouit d'une forte autonomie, depuis la dévolution acquise après le referendum de septembre 1997.

À la fin du VIII^e siècle après Jésus-Christ, les Celtes qui avaient dominé la majeure partie de l'Europe, plus d'un millénaire auparavant, ne perdurent plus en tant qu'entités indépendantes que dans l'extrême ouest de l'Europe, en Bretagne armoricaine, en Cornouailles, au pays de Galles, en Irlande, en Écosse et dans l'île de Man. Par ailleurs, les relations entre ces différents peuples sont loin d'être toujours amicales. Les royaumes bretons du haut Moyen Âge se font régulièrement la guerre, quand ils ne doivent pas repousser les raids des Pictes et des Scots. Ils sont aussi divisés linguistiquement, notamment entre peuples brittoniques et peuples gaéliques (Irlande, Écosse, Man). Éclaté en apparence, cet archipel celtique du haut Moyen Âge cultive pourtant des valeurs communes, comme l'illustrent le mythe émergeant du roi Arthur et le développement d'une forme de christianisme original.

3.2 Arthur et la résistance bretonne

Le roi Arthur a-t-il jamais existé ? Nul ne le sait et l'essentiel n'est sans doute pas là. Chercher les traces historiques et rationnelles de son existence relève d'une quête d'un improbable Graal. Le contexte de ses aventures supposées est lui plus intéressant, mais fort troublé. Elles ont en effet pour cadre une période que les historiens britanniques appellent les *Dark ages*, les « âges obscurs », en raison de la faiblesse des sources écrites. Il se situe à la charnière entre l'Antiquité et le haut Moyen Âge, à la fin de la présence romaine dans l'île de Bretagne. En 410 après Jésus-Christ, l'empereur Honorius écrit aux cités bretonnes pour leur demander d'assurer seules leur défense, essentiellement contre d'autres Celtes, les Scots d'Irlande et les Pictes d'Écosse. En 425, un chef breton, Vortigern, aurait fait appel à des mercenaires germaniques pour renforcer les Bretons. Mais ces Germains, trouvant le pays à leur goût, tentent de s'y installer. Des peuplades germaniques, les Saxons, les Jutes et les Angles entreprennent alors la colonisation de l'île. Les Celtes bretons les combattent et remportent quelques succès vers 500. Mais ce n'est qu'un répit et, au cours des siècles suivants, les Germains continuent leur progression. Après avoir contrôlé le riche estuaire de la Tamise, ils progressent vers l'ouest et le nord. Au VII^e siècle, les Bretons sont définitivement repoussés à l'ouest, en Cornouailles et au pays de Galles. Ces royaumes bretons sont loin d'être unis et se

déchirent entre eux. Pour arrêter les luttes fratricides et encourager la résistance contre les Anglo-Saxons, les Bretons développent alors une propagande qui héroïse les meilleurs combattants, rappelle les victoires passées et prophétise le départ des envahisseurs. C'est dans ce contexte qu'apparaît le personnage d'Arthur.

3.2.1 Arthur, héros bardique

Le nom d'Arthur est pour la première fois cité dans l'un des plus anciens textes en langue brittonique, le *Livre de Gododdin*, qui aurait été rédigé par l'un des grands bardes du haut Moyen Âge, Aneirin, vers 600. Ce texte nous est parvenu grâce à un manuscrit gallois de 1250. Il comporte plus d'un millier de vers, mais reste fragmentaire. Il raconte le siège d'une cité du royaume des Angles, Cattraeth (peut-être Catterick dans le Yorkshire) par l'armée du Gododdin, venue de la région d'Edinburgh. Il fait surtout le panégyrique des trois cents guerriers celtes tombés lors des combats, dont un certain Gwawddur, qu'évoque la strophe 102.

Il tuait aussi bien au centre que sur l'aile

Il excellait au front de la plus noble des compagnies

Il avait fait don, en hiver, des chevaux du troupeau

Il nourrissait les corbeaux noirs au rempart de sa forteresse

Bien qu'il ne fût pas Arthur

Au milieu des puissants à la bataille



Le site de Tintagel en Cornouailles britannique, associé à la légende arthurienne. Il abrite effectivement plusieurs bâtiments du haut Moyen Âge (cliché : office du tourisme du comté de Cornouailles).

Certains chercheurs ont vu dans cette mention à Arthur un ajout tardif du XIII^e siècle. D'autres soulignent la vraisemblance d'une telle allusion et insistent sur le fait que le *Livre de Gododdin* n'est pas un récit merveilleux, mais l'éloge des exploits de guerriers celtes massacrant des Germains. C'est-à-dire l'une des occupations favorites de l'aristocratie bretonne de l'époque, à laquelle Arthur ou ses avatars appartenaient. D'autre part, l'archéologie montre que si les populations anglo-saxonnes ont conquis assez rapidement l'est de l'actuelle Angleterre dans la seconde moitié du V^e siècle, elles sont stoppées dans leur essor dans la première moitié du siècle suivant. Cela tend à démontrer que les Bretons de l'époque ont su s'organiser efficacement et poser de réels problèmes militaires aux Anglo-saxons. Qu'un ou plusieurs chefs de guerre aient pu fédérer les Bretons semble envisageable. Ce sont leurs souvenirs qui sont sans aucun doute à l'origine du mythe arthurien.

Après le *Livre du Gododdin*, il faut ensuite attendre quelques siècles pour que de nouvelles mentions d'Arthur soient faites dans des textes en langue galloise. On en retrouve des allusions dans le *Livre de Taliesin*, dans le *Livre noir* et dans les *Triades*. Il s'agit de récits de natures très diverses, des poèmes, des chroniques, des récits semi-légendaires, où se croisent influences celtiques archaïques, références aux classiques gréco-latins et au christianisme. À l'origine, il devait s'agir de textes récités par des bardes, transmis et donc déformés de génération en génération avant leur transcription au X^e siècle ou vers l'an Mille.

Arthur y est décrit en tant que chef de guerre des Bretons et possède plusieurs titres, de celui d'empereur à chef des seigneurs, "*penn teyrned*". On y vante sa sagesse et, surtout, ses combats contre les Saxons. Mais son personnage commence à évoluer. De combattant, il devient aussi une figure mythologique, capable d'exploits guerriers extraordinaires contre les mortels comme les monstres surnaturels. Il est le héros de quêtes d'objets magiques dans des contrées lointaines ou dans l'Au-delà. Ainsi, dans *les Dépouilles de l'autre monde*, Arthur est associé à l'un des grands thèmes de la mythologie celtique, celui des chaudrons, objets dans lesquels certains ont vu la genèse du mythe du Graal. À bord de son navire *Prydwenn*, Arthur part dans une autre contrée celte, l'Irlande, à la recherche du chaudron d'abondance qui procure une force extraordinaire aux épées, sauf celles des pleutres. On retrouve également Arthur dans un conte des *Mabinogi*, *Kulhwch et Olwen*, où il montre sa capacité à assurer la défense de l'île en débarrassant la Bretagne du sanglier monstrueux, Twch Trwyth. Cette chasse fabuleuse va amener Arthur à pérégriner à travers tous les territoires celtes de l'époque. Accompagné d'hommes venus d'Armorique et de Bretagne, Arthur poursuit le

³⁶ AURELL, Martin, *la Légende du roi Arthur*, Paris, Perrin, 2007, p. 41.

sanglier en Irlande. Puis, Twch Trwyth passe au pays de Galles qu'il ravage, avant qu'Arthur ne parvienne à l'acculer et à le noyer dans la Severn. Dans l'affrontement entre le guerrier Arthur - dont le totem est l'ours et le sanglier, autre animal mythique des Celtes -, certains chercheurs, dont le médiéviste Michel Pastoureau, y ont d'ailleurs vu le récit déformé et mythifié de l'opposition, dans la société celtique archaïque, entre les castes guerrières et sacerdotales, entre les combattants et les druides.

À travers les récits cymriques archaïques, Arthur apparaît donc comme l'archétype d'un des personnages centraux de la civilisation celtique : le guerrier. Il est décrit comme entretenant une troupe autour de lui, se déplaçant sans cesse, guerroyant ou chassant des animaux fabuleux. Une caractéristique qui rappelle d'ailleurs une autre grande épopée celte, celle des guerriers de Finn Mac Cumhail, la garde rapprochée du haut roi d'Irlande. Comme Arthur et ses compagnons, ils vagabondent dans leur île qu'ils défendent en cas d'invasion. Finn et les Fenians se lancent également dans des quêtes lointaines, affrontent des monstres et des sorcières... Certains historiens ont même avancé l'idée qu'en raison de la proximité géographique du pays de Galles et de l'Irlande, du fait de l'existence de petites principautés irlandaises sur le littoral du Pembroke et du Dyfed, que la trame du récit arthurien a pu être fournie par l'épopée feniane.

Arthur est également nommé dans plusieurs vies de saints, écrites au début du XII^e siècle, une époque faste pour l'hagiographie au pays de Galles. À cette époque, les élites intellectuelles tentent de renforcer leur identité face à un nouvel envahisseur, les Normands. Ils financent des recherches historiques afin d'affirmer les racines celtiques du christianisme local et de renforcer la légitimité de leurs institutions. Ces *vitae* évoquent Arthur, mais d'une manière différente des récits bardiques. Ainsi, dans la *Vie de saint Cadog*, écrite vers 1100, Arthur y est désigné comme *rex*, roi, mais il est également présenté comme débauché et joueur. Le portrait est moins sévère dans la *Vie de saint Illtud*, un chevalier armoricain devenu religieux et qui rend visite au prestigieux roi Arthur. On retrouve encore des allusions peu flatteuses au roi Arthur dans les vies de Carannog et de Padarn. D'une manière générale, Arthur est cependant dépeint comme un guerrier invincible, combattant partout où se trouvent des Bretons, du pays de Galles à l'Armorique, en passant par la Cornouailles. Même présenté sous des travers honteux, Arthur est orchestré. C'est ainsi le cas par le copiste connu sous le nom de Caradog de Llancarfan, l'un des premiers à lier Arthur et Glastonbury, au monastère duquel il est arrivé vers 1130. Ainsi, la *Vie de saint Gildas*, rédigée par Caradog, met en scène le saint et Arthur. Or, une biographie précédente, rédigée au monastère de Saint-Gildas-de-Rhuys, dans le pays vannetais, n'évoque nullement une telle rencontre. De même, l'ouvrage de Gildas, *De la décadence de la Bretagne*, narrant l'histoire de l'île aux IV^e et V^e siècles, ne

fait aucune mention d'Arthur. En revanche, Caradog fait d'Arthur l'un des grands bienfaiteurs de Glastonbury, où Gildas aurait été quelque temps ermite. Pour le copiste, il s'agit d'une manière de rappeler que cette ville a été le premier archevêché de Bretagne, avant que Canterbury, l'Anglo-Saxonne, ne devienne le centre spirituel de l'île. Ce faisant, Caradog promeut Glastonbury comme l'un des hauts lieux de la chrétienté celtique et du légendaire arthurien, une théorie promise à un bel avenir.

Arthur apparaît également dans l'*Histoire des Bretons*, un ensemble de textes remontant aux VIII^e et IX^e siècles pour les plus anciens. Elle est attribuée à un moine, un certain Nennius. Inspirée par l'*Enéide*, cette Histoire fait de Brutus, un Troyen, l'ancêtre des Bretons. Outre l'invasion romaine, elle met en scène le combat légendaire entre le dragon rouge, symbolisant les Bretons et le dragon blanc des Saxons. Le dragon rouge est aujourd'hui devenu l'emblème du pays de Galles et demeure associé à Arthur.

Qu'ils soient rédigés en gallois ou en latin, ces textes du haut Moyen Âge nous donnent une vision patriotique d'un roi Arthur, défendant les Bretons et massacrant des Anglo-Saxons. Accompagné de guerriers valeureux, il parcourt les îles Britanniques et l'Armorique. Il est à la fois l'archétype du guerrier celtique et sa sublimation, car il incarne à la fois le souvenir de la grandeur militaire des Bretons et leur fol espoir, bien des siècles plus tard, de pouvoir encore repousser l'envahisseur à la mer.

3.2.2 L'utilisation du mythe arthurien par Geoffroy de Monmouth et les Plantagenêt

C'est au II^e siècle avant Jésus-Christ que la civilisation celtique a atteint son extension maximale, de la Turquie actuelle à la péninsule Ibérique, de l'Italie du nord à l'Écosse, de la Gaule à la Bohême... Divisés politiquement et ethniquement, les Celtes partageaient cependant un ensemble de valeurs, de mythes et de comportements. Comme la Grande-Bretagne du début du haut Moyen Âge, leur société était dominée par une caste aristocratique guerrière. Peut-être ce socle culturel commun fournit-il une des explications de l'énorme succès de la littérature arthurienne dans toute l'Europe, à partir du XII^e siècle ? Pourtant, s'il garde son caractère de valeureux combattant, la figure d'Arthur va encore évoluer pour répondre aux valeurs du bas Moyen Âge, particulièrement celle de la chevalerie et de l'amour courtois.

À la source du formidable engouement pour Arthur au bas Moyen Âge, on retrouve un certain Geoffroy de Monmouth, mort en 1155. Ce diplômé d'Oxford tire son nom d'une petite ville du sud-ouest du pays de Galles, contrée dont il maîtrisait parfaitement la langue. Il a en

effet affirmé s'être inspiré de vieux manuscrits écrits en gallois et il y a vraisemblablement collecté des récits oraux. Certains chercheurs estiment qu'il pourrait être d'origine bretonne armoricaine, nombre des habitants de la péninsule ayant suivi Guillaume Le Conquérant et les Normands lors de la conquête de l'Angleterre en 1066. D'ailleurs, le prieuré bénédictin de Monmouth était fortement lié à des Bretons, puisqu'il avait ainsi été richement doté, en 1080, par Wihenoc de Dol-de-Bretagne qui possédait des terres dans les environs. De même, l'admiration que Geoffroy de Monmouth développe dans ses textes pour les Bretons du Continent tend à accréditer cette thèse. Geoffroy de Monmouth est avant tout l'auteur d'un des premiers *best-sellers* de l'histoire

occidentale avec son ouvrage *Histoire des rois de Bretagne*, une véritable geste - au sens médiéval du terme - des Bretons. On en connaît en effet plusieurs dizaines d'exemplaires datant du XII^e siècle, un fait exceptionnel à une époque où les livres valent une fortune. En associant Bretons armoricains, Cornouaillais et Gallois au prestigieux roi Arthur, Geoffroy de Monmouth est ainsi l'un des premiers auteurs à faire l'apologie d'une certaine forme de « panceltisme ». Son Arthur est d'ailleurs un roi conquérant, contrôlant une multitude de royaumes dans les îles Britanniques et sur le Continent. Son Histoire va avoir un grand retentissement et servir de point d'inspiration à nombre d'auteurs qui, dans les îles Britanniques ou sur le Continent, vont développer la littérature arthurienne à travers notamment les premiers « romans », c'est-à-dire des récits en langue romane.

Geoffroy de Monmouth était proche de Robert de Gloucester, un homme puissant à la cour d'Angleterre où la littérature arthurienne va connaître un fort engouement. La nouvelle dynastie des Plantagenêt porte une grande attention au mythe Arthurien qu'elle va tenter de s'accaparer. Par exemple, les Plantagenêt encouragent des fouilles dans l'abbaye de Glastonbury. Elles aboutissent à la découverte d'une soi-disant tombe du roi d'Arthur et de la



Les chevaliers d'Arthur, gravure de Gustave Doret (XIX^e siècle)

reine Guenièvre. Originaires de l'ouest de la France, cette dynastie constitue un véritable empire au XII^e siècle, principalement avec le roi d'Angleterre Henri II et sa femme Aliénor d'Aquitaine. En finançant les écrivains, ils sont en grande partie responsables de la diffusion de la matière de Bretagne en Europe. Ce mécénat Plantagenêt obéit sans doute à certains objectifs de propagande. Établis récemment dans l'île au détriment des Saxons, les Normands ont pu voir d'un bon œil la diffusion de récits présentant ces derniers comme des envahisseurs eux-mêmes. Par ailleurs, en conquérant une partie du pays de Galles et en plaçant un des leurs à la tête du duché de Bretagne, les Plantagenêt ont sans doute vu dans le mythe arthurien un élément symbolique commun à leurs territoires disparates. Comme expliquer autrement le fait que l'héritier de Geoffroy, le fils aîné d'Henri II a été prénommé Arthur. Duc de Bretagne à la mort de son père et destiné à être sacré roi d'Angleterre, il sera assassiné par son oncle Jean sans Terre en 1202. Un crime qui met un terme au rêve de certains d'unifier l'île de Bretagne et sa sœur armoricaine sous le règne d'un nouvel Arthur. Il est vrai qu'à cette époque, le roi des Bretons insulaires du haut Moyen Âge semble avoir traversé la Manche, pour la petite Bretagne où la légende va également se développer.

3.2.3. *Arthur et l'Armorique*

Arthur est présent dans les chroniques bretonnes du Continent dès le XI^e siècle. À cette époque, le *Chronicon* du Mont-Saint-Michel mentionne qu'en 421, Arthur "fort et courtois" était roi des Bretons. À la même époque, dans la *Vie de saint Goueznou*, rédigée vers 1029, l'auteur évoque les combats d'Arthur contre les Saxons et ses actions sur le Continent. Geoffroy de Monmouth évoque à de nombreuses reprises le roi Hoël d'Armorique, cousin et fidèle soutien d'Arthur. Au XV^e siècle, alors que se développe une idéologie indépendantiste³⁷ en Bretagne, sous l'égide des ducs de la maison de Montfort, les chroniqueurs et historiens vont faire appel à Arthur pour légitimer la souveraineté de la principauté. Alain Bouchart y fait ainsi mention dans ses *Grandes croniques de Bretagne* (1514), dans laquelle Arthur vient aider les Bretons armoricains et combat même un géant à Paris. Plusieurs indices suggèrent que le roi Arthur aurait été un personnage populaire en Bretagne, à la fin du Moyen Âge, sans que l'on sache comment ce thème s'est diffusé. S'appuyait-il sur des récits bardiques du haut Moyen Âge ? A-t-il été influencé par des récits collectés par des Bretons en Grande-Bretagne, notamment après l'invasion normande de 1066, ou s'est-il diffusé en même temps que la matière de Bretagne dans toute l'Europe du XII^e siècle ? Toujours est-il que les Bretons semblent également avoir fait d'Arthur un de leur

³⁷ Entretien en novembre 2006 avec Jean Kerhervé, historien et spécialiste de l'État breton au XV^e siècle.

héros. Dans un de ses textes, le poète français Rutebeuf se moque ainsi de la croyance des Bretons dans le retour du roi Arthur, censé leur rendre leurs terres insulaires.

Par ailleurs, les premières représentations iconographiques d'Arthur se trouvent peut-être en petite Bretagne, dans l'église de saint Jacques et saint Guirec à Perros-Guirec. Il serait représenté sur des chapiteaux romans du XI^e siècle. Les historiens s'interrogent bien sur le fait qu'il s'agisse ou non du roi Arthur, mais la légende populaire l'a enterré non loin de là, sur l'île d'Aval en Pleumeur-Bodou. Il s'agit d'un petit îlot dont le patronyme rappelle assurément la légendaire Avalon, où Arthur est supposé dormir en attendant son retour. Un détail troublant, au début du XX^e siècle, est fourni par la découverte de sépultures de guerriers, vraisemblablement du haut Moyen Âge. Mais, lorsqu'on évoque la geste arthurienne en Bretagne, c'est particulièrement la forêt de Brocéliande qui vient à l'esprit. La légende, et quelques érudits du XIX^e et du XX^e siècle, ont créé un récit y plaçant plusieurs épisodes. Selon eux, Merlin qui y posséderait même un tombeau, ainsi que de la fée Morgane qui hantait le Val sans retour. Cette forêt du pays de Rennes est aujourd'hui devenue l'un des hauts lieux de la légende arthurienne.

Si l'engouement pour la matière de Bretagne et le légendaire arthurien ont connu une éclipse à partir du XVI^e, elle connaît un regain d'intérêt à partir de la fin du XVIII^e siècle avec le développement de la celtomanie, puis avec le courant romantique du XIX^e siècle. Nombre d'érudits et de folkloristes bretons vont alors mettre en valeur les hauts faits du roi Arthur. Comme on le verra, ce dernier est également au cœur de l'idée interceltique qui se développe au XIX^e siècle. Ainsi, Glastonbury devient une étape obligée pour les délégations bretonnes qui se rendent en visite chez les cousins gallois, comme celle de 1838, à laquelle participait La Villemarqué et qui est à l'origine du renouveau des relations interceltiques.

3.3 Les chrétientés celtiques

Les Celtes des îles Britanniques ont été christianisés à la fin de l'Antiquité et au début du haut Moyen Âge. Mais là encore, ils ont développé des formes particulières de spiritualité, en rapport avec leur organisation sociale, ainsi que le remarque le frère Marc Simon de l'abbaye de Landévennec :

Dans cette société à prédominance clanique, ignorante de la vie urbaine des cités, le fait le plus typique et le plus gros de conséquence avait été le développement massif d'un monachisme sui generis, inséré dans les petits royaumes locaux, influencé on ne sait trop comment par l'Orient, et cela au détriment de la parochia diocésaine, les monastères eux-mêmes prenant le relais de la cité épiscopale. De là toute une imprégnation de la vie disciplinaire et liturgique par un fort courant de spiritualité monastique marqué par l'ascèse et la pénitence, les records d'endurance dans la prière, le peregrinatio pro Dei amore à jamais immortalisé dans la Navigation de saint Brendan, sorte d'exil volontaire et volontiers missionnaire, enfin les « pénitentiels », heureux mariage de la discipline sacramentelle de la réconciliation et des vieilles coutumes juridiques du wergeld. À quoi s'attachait un attachement quasi passionnel à une date de Pâques ailleurs obsolète et à des rites liturgiques particuliers.³⁸

Isolés de Rome par les invasions barbares et la création de royaumes germaniques souvent païens ou convertis à des cultes jugés hérétiques comme l'arianisme, les Celtes occidentaux développent donc leur propre Église, qui n'en reste pas moins fidèle au pape. Les usages celtiques ou « scotiques » ne disparaîtront qu'au IX^e siècle. La hiérarchie catholique romaine entreprend alors une lutte méthodique contre cette forme de foi qui la heurte surtout par sa forme d'organisation, comme le souligne Olivier Loyer :

Pourquoi cet acharnement ? C'est que le monachisme décentralisé, qui est l'essence des chrétientés celtiques, est contraire à l'esprit romain. Il convient en revanche à la mentalité, comme à l'état social, des Celtes. Il permet en somme au christianisme de s'enter directement sur la souche barbare. Cela est vrai pour une part des Bretons, qui n'ont subi que faiblement la colonisation romaine ; cela est vrai surtout, et d'étonnante façon, pour les Gaëls, qui ne l'ont pas connue. Les chrétientés celtiques nous offrent ainsi l'exemple d'un christianisme extrême occidental qui ne doit pratiquement rien à l'ordre romain.³⁹

³⁸ LOYER, Olivier, *Les chrétientés celtiques*, Rennes, Terre de Brume Éditions, 1993, p. 10.

³⁹ *Ibidem*, p 116.

Un des éléments étonnants de ce christianisme celtique réside dans le fait qu'il s'est implanté dans tous les actuels pays celtiques, même si ses missionnaires se sont aventurés bien plus loin, fondant des monastères sur le Continent et jusque dans les Alpes ou en Méditerranée. Aux VII^e et VIII^e siècles, l'Irlande devient d'ailleurs un des grands foyers européens de culture. Dans les monastères, les moines recopient les classiques de l'Antiquité et les retransmettent ensuite sur le Continent. Ils transcrivent également de nombreux récits historiques et légendaires qui constituent aujourd'hui, l'une des principales sources pour comprendre la civilisation celtique archaïque.

On retrouve donc les usages « scotiques » dans les églises d'Irlande, d'Écosse, du pays de Galles, de Cornouailles et en Bretagne armoricaine. La péninsule est, il est vrai, christianisée par un certain nombre d'ecclésiastiques venus d'outre-Manche ou d'Irlande. Car, comme le souligne Olivier Loyer, « s'il faut chercher au pays de Galles le berceau du monachisme celtique, c'est en Irlande cependant qu'il faut en voir l'épanouissement. »⁴⁰ Ces moines se distinguent par l'apparence, particulièrement par leur tonsure. Les cheveux du front sont rasés en arc de cercle alors que les cheveux de l'arrière du crâne sont laissés longs. Ils promeuvent également une curieuse forme de croix à laquelle est associé un cercle, sans doute un rappel des cultes solaires païens. Cette croix celtique reste aujourd'hui l'un des symboles communs aux pays celtes et demeure très répandue, principalement dans les cimetières.

Signe de l'influence des autres pays celtiques sur la Bretagne du haut Moyen Âge, parmi les sept saints fondateurs qui auraient créé les premiers évêchés et structuré le futur territoire breton, la majorité vient du pays de Galles. C'est le cas de Paul-Aurélien à Saint-Pol-de-Léon, de Samson à Dol, de Tugdual à Tréguier et de Malo à Saint-Malo. Brioc de Saint-Brieuc est d'origine cornique. Saint Patern de Vannes serait armoricain d'origine, mais il aurait longtemps vécu en Bretagne insulaire. Ces saints ont fait l'objet d'un culte important au Moyen Âge. Il perdure d'ailleurs de nos jours et contribue à entretenir l'idée d'une communauté spirituelle entre la Bretagne et les îles Britanniques.

D'autres saints évangélisateurs venaient d'Irlande, à l'instar de saint Ronan, fondateur entre autre de Locronan, où il aurait christianisé une antique pratique païenne, la Troménie, remontant à l'époque gauloise. Ce sont ces missionnaires gallois et irlandais qui fondent également les nouvelles paroisses, les Plou et les Lan, qui correspondent en grande partie à l'organisation communale actuelle de la basse Bretagne.

⁴⁰ *Ibidem*, p 36.

Après la défaite du chef breton Morvan, l'empereur des Francs, Louis Le Pieux se rend en Bretagne en 818. Il s'assure de la soumission de la noblesse lors d'une cérémonie qui a probablement lieu à Carhaix, l'ancien chef-lieu gallo-romain des Osismes. Puis, il se rend à Landévennec, où il obtient du père abbé le renoncement aux « usages scotiques ». L'Église bretonne semble rentrer dans la normalité. Pourtant quelques décennies plus tard, le chef breton Nominoë qui a vaincu les Francs à plusieurs reprises entend assurer l'indépendance spirituelle de sa principauté. Il chasse les évêques d'origine franque et tente de faire reconnaître Dol-de-Bretagne comme siège d'archevêché afin de se séparer de la tutelle de l'archevêché de Tours. Ce « schisme » breton durera plus de deux siècles, jusqu'à la fin du XI^e siècle.



Détail de l'évangélaire de Landévennec où le copiste a dessiné une mouette (cliché : musée de l'ancienne abbaye de Landévennec)

Mais c'est surtout dans la pratique religieuse que les Celtes vont continuer à se singulariser. Olivier Loyer souligne cette continuité :

Ce serait une erreur d'affirmer qu'il n'en est rien resté. L'esprit qui animait cette épopée s'est, dans une certaine mesure, perpétué. On peut en effet découvrir, sous les divergences qui séparent aujourd'hui les pays celtes, la continuité d'une tradition. [...] L'esprit celtique est essentiellement religieux ; esprit hanté d'absolu et qui ne marchand pas son engagement quand il croit connaître le chemin qui mène à Dieu.⁴¹

Cette singularité va perdurer malgré la rupture qu'a constituée la conversion au protestantisme des Gallois, des Cornouaillais et des Écossais à partir du XVI^e siècle, alors que l'Irlande et la Bretagne restaient profondément catholiques.

On voit aisément quels traits caractérisent une telle nature. Au premier chef, le refus de tout compromis. Tempérament religieux tout d'une pièce. Au plan dogmatique, cela se manifeste par le choix de positions théologiques extrêmes : soit le calvinisme le plus sévère, soit le catholicisme le plus intransigeant. Cela se manifeste au plan moral par l'austérité, l'exigence inhumaine, le goût des performances ascétiques, que nous avons tant de fois soulignées. En second lieu, la simplicité de la foi. La foi du Celte, aussi complexe et baroque qu'elle puisse être, surchargée parfois

⁴¹ Ibidem, p 117.

de superstitions, est néanmoins tranchée. L'esprit du libre examen lui répugne. Il lui faut une doctrine qui ne permette pas le doute ; il lui faut tout prendre ou tout laisser⁴².

Le christianisme celtique a profondément marqué les différents pays celtiques au haut Moyen Âge et il est l'un des révélateurs les plus solides d'une communauté culturelle et spirituelle entre ces différents territoires. Même s'il disparaît au IX^e siècle, des traits communs subsistent. D'autre part, l'hagiographie en rappelant l'origine des saints bretons du haut Moyen Âge contribue certainement au maintien du souvenir de cette communauté culturelle. Le souvenir, voire le culte de ces saints celtiques du haut Moyen Âge sera d'ailleurs exploité par plusieurs des promoteurs de l'interceltisme contemporain.

3.4 Premières celtomanies européennes du XVI^e au XVIII^e siècle

Après l'important succès de la matière de Bretagne en Europe, l'engouement pour le fond celtique paraît, en apparence, péricliter au XVI^e siècle. Pétris de culture gréco-latine, les élites de la Renaissance puis des Lumières ne semblent guère intéressées ni par ces Celtes, considérés comme des barbares de l'Antiquité ni par les curieuses légendes arthuriennes, dont l'aspect merveilleux se heurte aux philosophies nouvelles, basées sur la raison. Pourtant, dès le XVI^e siècle, Celtes, Gaulois et Bretons font régulièrement leur apparition dans les débats philosophiques et historiques, avant de reconquérir l'Europe à la fin du XVIII^e avec le succès des textes ossianiques et de la celtomanie.

3.4.1 Les celtophiles de la Renaissance

La chute de Constantinople, en 1453, est considérée comme une rupture par nombre d'historiens. Elle annonce la fin du Moyen Âge et le début de l'époque moderne. L'empire byzantin s'effondre, mais nombre de savants, d'érudits et, surtout, de manuscrits grecs arrivent alors en Italie, entraînant une redécouverte de l'Antiquité qui va durer pendant plusieurs siècles. On relit donc les Anciens, ce qui ne va pas sans poser de questions, ainsi que le souligne Jean-Louis Brunaux :

⁴² *Ibidem*, p 118.

Les humanistes découvrent avec passion la littérature antique qui leur fait découvrir les anciens Grecs et Romains, et notamment le plus illustre d'entre eux, César, parce qu'ils reconnaissent très vite que les monumentales ruines qui encombrèrent encore le sol de France lui sont, d'une certaine manière, redevables. Le pont du Gard, les arènes de Nîmes, le théâtre d'Orange sont autant de témoignages de la supériorité incontestable du génie romain. Devant lui les Gaulois s'effacent littéralement ; on ne parle même pas à leur sujet de civilisation. Ce ne sont que des populations autochtones descendant des temps plus anciens. Toutefois, les esprits éclairés du XVI^e siècle perçoivent une contradiction au sein de ce schéma trop simple : comment expliquer que César ait eu à batailler près de dix ans contre des barbares incultes ?⁴³

Les historiens commencent donc à revaloriser l'image des Celtes, même si, à leurs yeux, ils restent des barbares et des ancêtres un peu honteux. Historiens français comme anglais préfèrent se chercher des antécédents plus glorieux, chez les Grecs ou les Latins. De même, les légendes arthuriennes ne font plus recette. Ainsi, Rabelais se moque du merveilleux celtique et des chevaliers de la Table ronde dans *Pantagruel* (1532) et il n'hésite pas à parodier le graal en dive bouteille. Montaigne se moque également de la matière de Bretagne : « un tel fatras de livres à quoi l'enfance s'amuse ».

Néanmoins, Celtes et Gaulois n'allaient pas tarder à être récupérés, principalement pour des raisons idéologiques, ainsi que le note Joseph Rio :

La constitution des États-nations modernes explique en grande partie l'intérêt manifesté envers les Gaulois : désir de connaître ses origines nationales, nécessité de comprendre les fondements du pouvoir du prince, de se forger une légitimité incontestable, d'afficher une ambition politique nouvelle... En France, chroniqueurs, historiens, érudits de cour, juristes, gouvernants, leur composèrent – certains avec passion – une histoire prestigieuse. Ces « premiers » peuples qui avaient, dans l'Antiquité, marqué de leur présence le territoire de la Gaule furent considérés comme un élément de permanence de la nation. Aussi, dans ce XVI^e siècle de troubles politiques et religieux, leur destin fut-il de devenir les ancêtres de la nation française, justifiant par cette ethnogenèse, son unité.⁴⁴

Dans le même temps, les savoirs se diffusent grâce, par exemple, à la naissance de l'imprimerie moderne à la fin du XV^e siècle. Les Européens partent à la découverte de la planète, font des inventions qui bouleversent la perception du monde. Jusque-là hégémonique, la religion catholique est remise en cause. Par le protestantisme bien sûr, mais également par

⁴³ BRUNAUX, Jean-Louis, *Nos ancêtres les Gaulois*, Seuil, Paris, 2008, p. 151.

⁴⁴ Joseph RIO, « Naissance du celtisme en France et en Grande-Bretagne du XVI^e au XVIII^e siècle », *Mémoire, oralité, culture dans les pays celtiques*, Rennes, PUR, 2008, p. 115.

la résurgence de certaines théologies et pratiques ésotériques. Le XVI^e siècle est celui de Calvin et Luther, mais également de Nostradamus, des Rose-Croix et autres alchimistes. Dans ce bouillonnement intellectuel et religieux, les Celtes et leurs druides ne tardent pas à refaire surface. Alors qu'ils avaient été oubliés au Moyen Âge, les druides sont à l'origine de toute une littérature pendant la Renaissance. Un certain Julius Bebelius écrit un ouvrage sur les druides en 1514. En 1532, Jean Lefèbvre publie *les Fleurs de l'Antiquitez des Gaules où il est traité des anciens philosophes gaulois appelez Druides*. En 1585, c'est un capucin, Noël Taillepied qui édite *l'Histoire de l'estat et république des Druides... depuis le déluge universel, jusqu'à la venue de Jésus Christ*, où il retranscrit des lois et des ordonnances supposées druidiques. Cette mode druidique connaît un nouvel épisode au siècle suivant, en 1623, avec la publication du *Réveil de l'antique tombeau de Chindonnax, Prince des Vacies, druides celtiques dijonnais*, par le docteur Guénébault. Dans un de ses champs de vigne, celui-ci a découvert une urne cinéraire de verre qui aurait comporté une inscription en caractère grec, désignant la sépulture comme celle du druide Chindonnax. La découverte fait grand bruit et l'objet est envoyé en cadeau au cardinal de Richelieu. Le « découvreur » obtient une belle notoriété grâce à l'ouvrage qu'il rédige ensuite.

Entre le XVI^e et le début du XVIII^e siècle, à travers toute l'Europe, pas moins de deux cent soixante auteurs dissertent sur les Celtes et les druides, selon la recension qu'en fait Jean Frickius, en 1744. Outre une lecture des auteurs classiques, ils se livrent à des interprétations souvent fantaisistes sur le clergé celtique antique, présentant le plus souvent les druides comme des sacrificateurs sanguinaires. C'est à partir de cette époque que l'association entre druidisme et mégalithisme commence à se développer. C'est le cas en Angleterre, où un antiquaire, John Aubrey, étudie les grands sites d'Avebury et de Stonehenge, dans lesquels il voit bien évidemment des temples druidiques. Or, parmi les disciples de John Aubrey, on trouve un personnage étonnant, John Toland.

3.4.2 Débuts du néodruidisme et franc-maçonnerie

Le 22 septembre 1717, John Toland (1169-1722), Irlandais libre penseur, crée avec un certain nombre de personnalités, la première organisation néodruidique, le Druid Order (DO). Un Breton Pierre de Maiseaux figure parmi les fondateurs présents ce jour-là à l'auberge du Pommier, à Londres. Le choix du lieu n'a rien d'un hasard puisque c'est là que, quelques mois plus tôt, la première loge britannique de la franc-maçonnerie spéculative a vu le jour. Ce courant du druidisme partage en effet un certain nombre de points communs avec les francs-

maçons. On retrouve ensuite parmi les membres du DO, le poète William Blake qui dirige l'organisation de 1799 à 1827. Le DO existe d'ailleurs toujours actuellement.

Le 28 novembre 1781, un autre mouvement néodruidique est créé à Londres. L'Ancient Order of Druids, AOD, d'inspiration apolitique et avant tout mutualiste. Ses statuts précisent en effet qu'on ne doit y parler « ni de religion, ni de politique, ni de langues, ni de femmes... » En 1833, une scission de l'AOD donne naissance à l'United Ancient Order of Druids, UAOD. L'AOD et l'UAOD existent toujours, notamment en Amérique du Nord où les membres de l'AOD ont joué un rôle important dans les mouvements sociaux. Ils seraient ainsi à l'origine de la fête du travail du 1^{er} mai, instaurée à la suite d'émeutes ouvrières à Chicago à la fin du XIX^e siècle. Or, il s'agit de la date de l'antique célébration de Beltaine, l'une des quatre grandes fêtes celtiques antiques.

Ces différentes organisations néodruidiques témoignent d'un fort engouement pour les civilisations celtes de l'antiquité, mais elles ne sont pas forcément liées aux phénomènes d'affirmation identitaires dans les différents pays celtiques. Il n'en est pas de même avec une troisième branche du néodruidisme qui voit le jour à la fin du XVIII^e siècle, le Gorsedd gallois qui a joué un rôle très important dans le développement des relations interceltiques. À Londres, le 21 juin 1792, jour du solstice d'été, un ouvrier gallois, Edward Williams, dit Iolo Morganwg, préside le premier Gorsedd de l'île de Bretagne qui réunit quelques émigrés gallois dans la capitale britannique. Revenu ensuite au pays de Galles, Iolo Morganwg a l'idée de lier les rituels du Gorsedd à une autre institution galloise alors en pleine renaissance, les Eisteddfod, des concours de poésie bardiques remontant au Moyen Âge. Morganwg est à l'origine d'un cérémonial - inspiré par le site de Stonehenge dans lesquels ses contemporains voyaient un temple druidique -, se déroulant dans un cercle de pierre. Il affirme aussi avoir retrouvé des bribes de l'ancienne sagesse druidique au cours de recherches et de collectes dans son Glamorgan natal. Solide fumeur d'opium et forte personnalité, Iolo Morganwg avait sans aucun doute beaucoup inventé...

Mais, en mêlant habilement souvenirs de l'Antiquité, sentiments gallois, compétitions culturelles et rituels divers, Iolo Morganwg venait de lancer un mouvement culturel qui demeure très important au pays de Galles. Ce mouvement a essaimé par la suite dans d'autres pays celtes. Ce que reconnaît l'actuel grand druide du Gorsedd⁴⁵ de Bretagne, affilié au Gorsedd gallois, Per-Vari Kerloc'h qui souligne :

Certes, Iolo Morganwg était avant tout un génial créateur. Mais il a inventé une utopie qui touche aujourd'hui des milliers de gens et qui, au bout de deux siècles, est

⁴⁵ Pour plus de commodité, il a été choisi d'utiliser le terme « Gorsedd » pour désigner les organisations galloises et cornouaillaises et « Gorsed » pour la Bretagne, où il est souvent orthographié ainsi.

*devenue une réalité. N'en déplaise à certains historiens, on a toujours le droit de créer en s'inspirant du passé. Le druidisme moderne n'est évidemment pas une reconstitution des rites de l'antiquité, mais le rappel d'un passé commun. Il est la démonstration que l'utopie peut se concrétiser.*⁴⁶

Un Gorsed de Bretagne a été créé en 1899, puis un Gorsedd de Cornouailles en 1928. Ces deux organisations dépendent du Gorsedd du pays de Galles et font donc du néodruidisme de Iolo Morganwg un des plus anciens mouvements interceltiques toujours en activité.

3.4.3 L'ossianisme

À Édimbourg, en 1760, paraît une plaquette de poésie dont le titre fort peu concis ne présageait guère du succès littéraire qui va suivre. *Fragments de poésie ancienne, recueillis dans les hautes terres d'Écosse, et traduits de la langue gaélique ou Erse*, est l'œuvre d'un jeune auteur écossais, James MacPherson. Il devait publier d'autres textes jusque 1765, dont le fameux *Fingal* en 1761. Le texte définitif, *les Œuvres d'Ossian*, a été réuni en 1773 et a ensuite été traduit dans de nombreuses langues européennes. Au-delà de leur retentissement littéraire, il s'agit d'un véritable phénomène culturel qui séduit toute l'Europe et annonce le romantisme. Il marque également le grand retour des Celtes dans la culture européenne.

Son auteur, James MacPherson, est écossais. Il est né en 1736 dans les Highlands, à Ruthven dans le comté d'Inverness. En 1753, il rentre au King's College d'Aberdeen. Il sera également étudiant à Édimbourg, avant de rejoindre son village natal pour y être enseignant. C'est à cette époque qu'il aurait commencé à collecter des récits historiques, plus particulièrement auprès d'un certain John Home, un érudit local qui



L'écrivain écossais James MacPherson (portrait de John Ronney, date inconnue, National portrait gallery, Londres).

⁴⁶ Entretien avec Per-Vari Kerloc'h, Quimper, novembre 2007.



Le Songe d'Ossian, peint par Ingres en 1813, illustre le succès de l'ouvrage de MacPherson sur tout le continent européen (musée Ingres, Montauban).

affirmait posséder de vieux manuscrits médiévaux venant des Highlands et des îles écossaises. Ce sont ces textes qui lui auraient servi de base pour ses ouvrages qu'il attribue à Ossian, un héros irlandais de l'Antiquité, fils de Fionn mac Cumhail, le fondateur de Fianna, la garde légendaire du haut roi de l'île au III^e siècle après Jésus-Christ.

L'authenticité des œuvres qu'aurait retrouvées MacPherson est aussitôt mise en doute par un certain nombre de savants britanniques. La force de la polémique sera d'ailleurs à la hauteur du succès littéraire remporté par l'œuvre de MacPherson. Plus mesuré, un écrivain anglais, Samuel Johnson qui s'est rendu dans le nord de l'Écosse pour enquêter sur MacPherson,

estime que ce dernier a bien trouvé des fragments d'épopées et de récits historiques qu'il a ensuite réécrits à sa propre convenance. Johnson ne cache d'ailleurs pas son admiration pour les talents littéraires de MacPherson. Une hypothèse reprise par les chercheurs modernes qui ont pu travailler sur des originaux retrouvés chez MacPherson après sa mort. L'écrivain écossais avait en effet refusé de son vivant de produire le fruit de ses collectes. Quoi qu'il en soit, MacPherson a composé une œuvre littéraire de qualité qui a marqué son époque et a influencé la littérature européenne, notamment les romantiques allemands comme Herder ou Goethe. Une partie des récits ossianiques a été ainsi incorporée dans *les Souffrances du jeune Werther*.

Les récits ossianiques ont été rapidement traduits et diffusés sur le Continent. En 1777, Pierre Le Tourneur s'en est occupé en français. Ils sont à l'origine d'une véritable celtomanie, car ils ont soutenu l'intérêt pour l'histoire ancienne et la mythologie des Celtes de l'Antiquité qui, grâce à une telle œuvre, devenaient les égaux des Grecs et des récits homériques. Pour ne citer qu'un exemple de l'influence exercée par l'œuvre de MacPherson, la traduction italienne des poèmes d'Ossian, effectuée par Melchior Cesarotti, a été l'un des livres de chevet de Napoléon Bonaparte. Ce dernier n'hésitait d'ailleurs pas à affirmer : « Voilà du grand, du sentimental, et du sublime. Ossian est un poète, Homère n'est qu'un radoteur ». Selon Philippe Le Stum :

*Chenier, Chateaubriand, Senancour cédèrent eux aussi à la fascination. La découverte d'une tradition celtique étrangère à l'héritage gréco-romain et au christianisme survenait alors que la France, qui venait de bouleverser le monde par une Révolution sans exemple, en entreprenait la conquête. La nation française chercha une ancêtre à sa gloire retrouvée et se mit en quête de son passé celtique.*⁴⁷

De même, à propos du succès de MacPherson, Joseph Rio estime que :

*La mode celtique nouvelle flattait la croyance à la survivance de mythes celtiques dans la tradition orale populaire. Ossian cristallisait cette sensibilité poétique différente et ouvrait sur un monde celtique inattendu, incitant à un retour aux sources. Chateaubriand y puisa sa première inspiration. On ne connut « l'imposture » de MacPherson que plus tard, Mais la publication de ces poèmes ossianiques lança un processus d'identification culturelle inconnu jusque-là, le collectage des chants et contes traditionnels*⁴⁸.

Supercherie historique ou non, grâce aux écrits de MacPherson, les Celtes ont conquis une nouvelle fois l'Europe à la fin du XVIII^e siècle avec d'autant plus de force que l'ossianisme annonçait le grand courant littéraire du début du XIX^e siècle, le romantisme.

⁴⁷ LE STUM, Philippe, *le Néodruidisme en Bretagne*, Rennes, Éditions Ouest-France, 1998, p 17.

⁴⁸ Joseph RIO, « naissance du celtisme en France et en Grande-Bretagne du XVI^e au XVIII^e siècle », *Mémoire, oralité, culture dans les pays celtiques*, Rennes, PUR, 2008, p. 129.

3.4.4 Le celtisme français

En France comme dans la plupart des États européens alors en construction, la question des origines va revêtir un enjeu particulier au niveau politique à la fin de l'Ancien Régime et pendant la Révolution.

3.4.4.1 Un peuple gaulois ?

Le débat sur le passé gaulois de la France est en effet loin d'être neutre. Il prend une connotation politique dès la Renaissance, avec une acuité particulière au XVIII^e siècle, ainsi que le souligne Joseph Rio :

Mais ce fut principalement au XVIII^e siècle que les érudits travaillèrent à établir des liens ethnologiques, linguistiques et culturels entre Gaulois et/ou Celtes de l'Antiquité et le peuple français, amplifiant et popularisant la pseudo-construction historique du XVI^e siècle. L'histoire des Gaulois devint une référence fondatrice de la nation. Elle est à lire comme un système de représentation pensé par et pour des élites et un pouvoir politique où domine un discours légitimant et mobilisateur.⁴⁹

Ce phénomène intervient alors que la royauté et le pouvoir de la noblesse sont de plus en plus contestés par le tiers-état, notamment par les nouvelles élites bourgeoises. À cette période se développe d'ailleurs l'idée que les nobles français sont les descendants des Francs et des Germains qui avaient déferlé sur la Gaule romaine, alors que le peuple français descendrait, dans sa grande majorité, des Gaulois et des Gallo-romains. C'est du moins ce qu'expose un historien, Nicolas Fréret, au roi Louis XIV en 1714. Il explique surtout que les Francs ne seraient pas issus des Grecs, mais de barbares germains. Indigné, l'abbé Vertot monte une cabale contre lui et le dénonce comme diffamateur de la monarchie. Louis XIV qui avait écouté poliment Fréret, l'envoie ensuite pendant six mois à la Bastille réfléchir à ses concepts historiques... Au demeurant, le *Mémoire sur l'origine des Francs* de Nicolas Fréret n'a été publié qu'en 1796. Un autre historien, Henri de Boulainvilliers, retourne les thèses de Fréret pour asseoir la légitimité d'une noblesse descendante d'un peuple conquérant. « Autant dire, estime l'historien Jean-Louis Brunaux, que les Gaulois étaient vus par les derniers prétendants du système féodal comme la lie des barbares, vaincus à deux reprises par les Romains puis par les Francs. »⁵⁰

⁴⁹ Joseph Rio, « naissance du celtisme en France et en Grande-Bretagne du XVI^e au XVIII^e siècle », *Mémoire, oralité, culture dans les pays celtiques*, Rennes, PUR, 2008, p. 115.

⁵⁰ BRUNAUX Jean-Louis, *Nos ancêtres les Gaulois*, Seuil, Paris, 2008, p. 25.

Pour les Gaulois, la perspective s'inverse avec la Révolution française. Ils sont notamment défendus par l'abbé Sieyès, pour qui ils sont « les racines du peuple ». Quant aux nobles, il propose de les renvoyer « dans les sombres forêts de Germanie ».

3.4.4.2. L'académie celtique

La création d'une académie celtique le 9 germinal an XII (30 mars 1804) illustre cet engouement français pour le passé gaulois. Cette académie se donne pour but de « retrouver le passé de la France, recueillir les vestiges archéologiques, linguistiques et coutumiers de l'ancienne civilisation gauloise » et de « trouver et réunir les titres de gloire légués à leurs descendants par les Celtes, les Gaulois et les Francs »⁵¹. En 1807, elle diffuse un guide d'enquête à toutes les préfectures pour recenser les monuments exceptionnels du patrimoine. Comme le souligne Bernard Tanguy, « Par-delà leur diversité, ces travaux auront pour dénominateur commun l'exhumation et l'étude du passé de la Gaule, enfouie dans le secret des provinces. »⁵²

Fondée sous le patronage de l'Empereur, on trouve de nombreux Bretons, dont l'antiquaire et préfet Jacques Cambry, considéré comme l'un des créateurs de l'ethnologie française et bretonne avec son ouvrage *Voyage dans le Finistère*. C'est lui qui préside l'académie celtique de 1804 à 1807. L'historien Bernard Tanguy estime que Cambry a été l'un des précurseurs de la mode celtique – et gauloise – en France :

*Découverte de la Bretagne, ce Voyage est aussi la rencontre avec la France profonde et son passé. « Vingt ans d'études et de recherches sur l'histoire, sur l'origine, sur la marche de tous les peuples » trouvent ici leur consécration. La conviction que « les traces originelles ne se conservent que dans les pays inféquentés », non seulement se mue en certitude, mais devient réalité. Comment ne pas dénoncer, dès lors, la conjuration de l'histoire qui fit perdre à la Gaule sa place éminente ? Cambry sera l'un de ceux qui vont le plus œuvrer en ce sens. Et lui qui, avant de mourir en 1807, aura la consolation de se faire peindre en druide, apparaîtra à ses compagnons de l'académie celtique comme l'incarnation d'une Gaule idéale.*⁵³

On compte aussi dans les rangs de cette académie Le Brigant, surnommé « le prince des celtomanes ». Le Carhaisien Théophile-Malo de la Tour d'Auvergne, grand admirateur des

⁵¹ E. JOHANNEAU, « Prospectus », *Mémoires de l'académie celtique*, tome II, 1808, p 1-5.

⁵² Bernard TANGUY, « Des Celtomanes aux bretonistes : les idées et les hommes », *Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne*, Champion-Slatkine, Paris 1987, tome II, p 294.

⁵³ Bernard TANGUY, « Des Celtomanes aux bretonistes : les idées et les hommes », *Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne*, Champion-Slatkine, Paris 1987, tome II, p 294.

Gaulois et des Celtes, est élu président d'honneur à titre posthume. On y trouve aussi le grammairien Le Gonidec qui jouera un rôle dans la genèse de l'interceltisme contemporain. Bernard Tanguy estime que :

On comprend qu'en réhabilitant un de ces « jargons barbares » que Barère jugeait « bon pour les fanatiques et les contre-révolutionnaires », et en plaçant sur un piédestal La Tour d'Auvergne, l'Académie ait rencontré chez les Bretons un accueil des plus enthousiastes : ils représenteront près d'un cinquième des membres non-résidents et des associés-correspondants.⁵⁴

Mais, on va le voir, chez ces Bretons le rapport au celtisme peut être ambivalent. Nombre d'entre eux semblent partagés entre le désir de mettre en valeur un passé antique commun à la France et à la Bretagne, mais aussi une certaine forme de patriotisme breton, pour lequel le celtisme est un moyen de dépasser le cadre français.

L'académie celtique ne va pas survivre à la chute de l'Empire. Descendants des rois francs, les Bourbons voyaient sans doute d'un mauvais œil l'exaltation d'un passé gaulois trop lointain. En 1814, l'académie celtique devient la Société royale des antiquaires de France, qui existe toujours et possède son siège au Louvre, à Paris. Ses statuts de 1829 n'écartaient pas l'étude du passé celtique, puisqu'ils précisait que la Société avait pour tâche « les recherches sur les langues, la géographie, la chronologie, l'histoire, la littérature, les arts et les antiquités celtiques, grecques, romaines et du Moyen Âge, mais principalement des Gaules et de la nation française jusqu'au XVI^e siècle inclusivement. ». Mais, dès 1817, dans les Mémoires de cette société, on pouvait découvrir cette critique de la celtomanie fréquente dans l'académie :

Des membres prépondérants conçurent sur les Celtes un système plus séduisant que solide. Pour l'appuyer, ils ne trouvèrent point dans les notions que l'Histoire nous fournit de ce peuple, des preuves suffisantes ; alors ils se jetèrent dans les champs illimités des conjectures, champs semés d'incertitudes et d'erreurs. Les Celtes, suivant eux, s'étaient élevés au plus haut degré des sciences, des arts, de la civilisation⁵⁵ ; ils soutenaient, ce qui est douteux, que le dialecte des bas Bretons était la langue que parlaient les Celtes. Ils s'égarèrent dans de fausses routes et avançaient ces paradoxes sur le ton qui semble présager au contradicteur une lutte désagréable, ce qui déplut à plusieurs membres, qui aimèrent mieux s'éloigner que combattre.

⁵⁴ B. TANGUY, « Des Celtomanes aux bretonistes : les idées et les hommes », *Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne*, Champion-Slatkine, Paris 1987, tome II, p 296.

⁵⁵ B. TANGUY, « Des Celtomanes aux bretonistes : les idées et les hommes », *Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne*, Champion-Slatkine, Paris 1987, tome II, p 297.

En France, les études celtiques rentraient alors dans une sorte de purgatoire, dont maints érudits et intellectuels bretons du XIX^e siècle allaient tenter de les sortir.

Née au début du premier millénaire avant notre ère sur les contreforts des Alpes, la civilisation celtique s'est ensuite répandue sur tout le continent européen et au-delà. Présents de l'Écosse au Danube, du Portugal à l'Anatolie, les Celtes ont constitué l'une des premières grandes cultures européennes. Si cette civilisation a développé des traits communs, notamment culturels et sociologiques, elle n'a pas formé un bloc homogène et uni. Les Celtes n'ont jamais constitué un empire, au sens romain du terme ou n'ont sans doute guère développé de sentiment national commun ni de véritable solidarité interceltique. Les incessantes guerres entre les différentes tribus celtes en témoignent. Néanmoins, les Celtes ont pu se penser comme un ensemble commun, particulièrement au travers du regard des étrangers, grecs, romains ou carthaginois dont les textes évoquent la Celtie comme une réalité du monde antique, même si ses frontières semblent parfois bien floues.

La civilisation celte est profondément polycentrique et revêt des aspects différents selon les régions et les époques. On peut émettre l'hypothèse que cette absence de centralité est à l'origine du fort engouement et des sentiments d'appartenance qui se sont développés dans les siècles suivants. La diversité de ses aspects permet une identification plus aisée. Ajoutons par ailleurs que l'extrême étendue des territoires que cette civilisation a touchés explique également la force de l'héritage des Celtes, ainsi que le souligne Venceslas Kruta :

*Un héritage celtique omniprésent et multiforme est donc commun à l'ensemble des régions de l'Europe qui s'étendent entre l'Atlantique, les grandes plaines du Nord, les steppes de l'Est et la bordure septentrionale de la Méditerranée. Il a marqué la vie quotidienne de leurs habitants de génération en génération et, même s'il n'est plus soutenu depuis près de deux millénaires par l'appartenance à une même communauté linguistique, il continue à exercer son influence occulte jusqu'à nos jours.*⁵⁶

La civilisation celte ne se limite pas à l'Antiquité. Incorporés peu à peu au monde romain, les Celtes ont préservé des caractères communs pendant longtemps. À l'extrême ouest de l'Europe, de nouvelles entités indépendantes ont émergé, dont les actuels pays celtes sont les héritiers. Christianisés, mais conservant des traits culturels originaux, ces pays celtes du haut Moyen Âge ont exercé une forte influence sur le Continent. Entre le VI^e et le IX^e siècle, l'Irlande est ainsi devenue un des grands foyers de culture en Europe et ses moines ont participé à l'évangélisation des royaumes barbares continentaux, contribuant ainsi

⁵⁶ KRUTA Venceslas, *les Celtes, histoire et dictionnaire*, Paris, Robert Laffont, 2000, p. 9.

l'émergence d'une culture commune européenne. Prenant appui sur les exploits légendaires des guerriers bretons face aux Anglo-Saxons au haut Moyen Âge, notamment ceux du roi Arthur, une littérature d'inspiration celtique apparaît à partir du VIII^e siècle. Il s'agit d'abord d'exalter la résistance des dernières principautés celtiques encore indépendantes. Mais, après la conquête normande de l'Angleterre au XI^e siècle, le mythe est récupéré et traverse la Manche. La littérature arthurienne et la « matière de Bretagne » connaissent un succès phénoménal dans toute l'Europe médiévale, illustrant la force et la vitalité de l'imaginaire celte. Cet héritage celte fait ainsi régulièrement l'objet de vagues d'engouement à partir de la Renaissance. Il commence également à être orchestré à des fins idéologiques et politiques, en Grande-Bretagne, en France et plus particulièrement en Bretagne. Unie au royaume de France en 1532, la Bretagne conserve en effet une large autonomie jusqu'en 1789 et, surtout, une identité particulière reposant notamment sur l'usage d'une langue celtique – la seule encore parlée sur le Continent – et d'un héritage historique complexe, où le passé celtique joue un rôle prépondérant ainsi que le souvenir des liens avec les autres peuples brittoniques. À partir du XIX^e siècle, l'étude du passé celtique comme le développement de liens avec d'autres pays celtes – rendu surtout possible par l'apaisement des tensions entre la France et la Grande-Bretagne – y prennent une connotation particulière.

La Révolution française marque une rupture dans l'histoire de Bretagne. En effet, en 1789, la province, qui avait conservé un statut spécifique et son propre système législatif et fiscal depuis l'union au royaume de France en 1532, disparaît en tant qu'institution spécifique. Elle est divisée en cinq départements par le nouveau régime. Si la Révolution est bien accueillie à ses débuts, certaines mesures comme la constitution civile du clergé et la levée en masse de trois cent mille hommes provoquent des réactions de rejet dans les masses paysannes qui vont exploiter les royalistes. Entre 1793 et 1796, une partie de la péninsule connaît une situation de guerre civile avec la chouannerie, événement qui va profondément marquer la vie politique en Bretagne pendant le XIX^e siècle. D'un côté, une bourgeoisie libérale, souvent urbaine, a pris le parti de la Révolution. Plutôt girondins et fédéralistes, ces républicains bretons ont d'ailleurs lutté contre les excès jacobins durant la Terreur. D'un autre côté, l'aristocratie terrienne demeure monarchiste et puissante dans la péninsule. Entre ces deux partis, l'immense majorité de la population bretonne, les paysans et les ruraux deviennent un enjeu. La défense de la "personnalité bretonne", de sa langue et de sa culture, mais également de ses "traditions" et sa "foi" apparaît dès lors comme une nécessité dans certains milieux. La défense d'une certaine identité bretonne va passer par l'étude et l'exaltation du passé de la péninsule, donc de ces racines celtiques. Mais les promoteurs de l'idée celtique se retrouvent dans tous les camps et des libéraux se passionnent pour le passé de la Bretagne.

De la fin du XVIII^e siècle à la fin du XIX^e siècle, plusieurs courants culturels et intellectuels vont mettre en valeur les Celtes en Bretagne. Ils sont souvent animés par des historiens qui redécouvrent l'histoire d'une péninsule à bien des égards différente de celle de la France dans laquelle elle est alors intégrée. Ce décalage historique alimente des discours régionalistes ou nationalistes qui vont trouver dans l'histoire celtique de la Bretagne des arguments de légitimité. Le breton, dernière langue celtique parlée sur le Continent, va aussi être mis en avant. Son antériorité par rapport au français, qui s'impose alors comme langue administrative et politique, n'est-elle pas l'illustration du bien fondé des défenseurs d'une « personnalité bretonne » ? En ce début de XIX^e siècle, l'interceltisme trouve donc ses premiers laudateurs chez les celtomanes, des antiquaires férus d'études celtiques à l'enthousiasme souvent excessif ainsi que chez les bretonistes, des érudits qui exaltent l'histoire de Bretagne. Il est vrai que ce passé présente des particularités, qu'il convient ici de rappeler rapidement car ils sont au cœur de bien des controverses historiques et expliquent l'influence et la force du « celtisme » en Bretagne.

4. La Bretagne, une péninsule celtique sur le Continent

Les racines du mouvement interceltique en Bretagne plongent, dans les racines antiques de l'Europe de l'âge du Fer. Elles reposent également sur l'histoire originale de la Bretagne. Cette mémoire a alimenté les postulats idéologiques des premiers mouvements nationalistes et régionalistes locaux, au sein desquels l'idée interceltique va d'ailleurs se développer durant le XIX^e siècle.

4.1 Un passé doublement celtique

4.1.1 *Le passé gaulois de l'Armorique*

La Bretagne possède la particularité d'avoir un passé en quelque sorte doublement celtique puisqu'elle a été intégrée dans l'Europe celtique dans l'Antiquité, avant de connaître une vague de peuplement celte, venue de Grande-Bretagne au haut Moyen Âge. Dès le VI^e siècle avant notre ère, en effet, elle s'insère dans la vaste civilisation celtique européenne, comme en témoignent nombre de découvertes archéologiques. Elle se distingue

du reste de l'espace celtique de l'époque par la présence de stèles funéraires, dites « stèles gauloises », en pierre, de forme conique ou sphérique. Les archéologues ont également retrouvé de nombreux « souterrains gaulois » à proximité des fermes. Il s'agissait de lieux de stockage de produits agricoles, peut-être de caches en période de troubles. On trouve des structures similaires en Cornouailles britannique.



La statuette à la Lyre, découverte sur le site gaulois de Paule, en centre Bretagne (cliché Erwan Chartier).



Quelques objets de l'âge du Fer en Armorique (céramiques, hachettes de bronze et, au fond à droite, des lingots de fer, présentés au musée de Bretagne à Rennes (cliché Erwan Chartier).

À partir du III^e siècle avant Jésus-Christ, l'actuel territoire breton fait partie de l'Armorique, vaste ensemble de tribus gauloises situées entre l'estuaire de la Somme et de la Gironde. Parallèlement aux progrès de l'agriculture, la population augmente. Elle vit dans une multitude de fermes isolées. Des agglomérations semblent également se développer, comme autour de la forteresse de Paule, en centre Bretagne. De vastes espaces fortifiés, les *oppida*, sont édifiés à l'instar du camp d'Arthur à Huelgoat, dans le Finistère, de Montafilant en Ille-et-Vilaine ou de Castennec dans le Morbihan.

Comme l'ensemble de la Gaule, les Armoricains sont vaincus par les Romains lors de la guerre des Gaules. César laisse quelques descriptions de ces « peuples de la mer ». Il indique que ceux-ci entretenaient des liens avec l'île de Bretagne et le reste de la Gaule. Les Vénètes – ou du moins les tribus de l'ouest de la péninsule – devaient en partie contrôler le commerce de l'étain et du cuivre, source d'importants revenus à cette période.

Par leur marine considérable, leur supériorité nautique bien reconnue et leurs relations commerciales avec l'île de Bretagne, les Vénètes étaient devenus un peuple

*très puissant, dont l'autorité s'étendait au loin sur tout le littoral de la Gaule et de la Bretagne insulaire. Ils possédaient un petit nombre de ports situés sur cette mer ouverte et orageuse à de grandes distances les uns des autres et rendaient tributaires presque tous les navigateurs obligés de passer dans leurs eaux.*⁵⁷

Après la conquête, l'Armorique est intégrée dans la nouvelle province de Gaule lyonnaise. Les anciens peuples gaulois conservent leurs frontières. Les Romains encouragent une nouvelle vague d'urbanisation, avec la construction de cités bâties suivant un plan méditerranéen. Vorgium, l'actuelle Carhaix, est la principale agglomération de la péninsule et le chef-lieu des Osismes. Le réseau routier gaulois, déjà important, se développe, ainsi que les échanges économiques avec le reste de l'empire. Dans la baie de Douarnenez sont ainsi créés des établissements de salaisons de poissons, où est produit le *garum*, exporté par la suite sur de longues distances. Les liens avec l'île de Bretagne sont renoués après la conquête romaine de celle-ci au premier siècle de notre ère. Un trafic maritime relie les deux côtés de la Manche, en témoigne l'activité de sites comme Mez-Notariou sur l'île d'Ouessant ou Le Yaudet, près de Lannion. Dans quelle mesure les Armoricains ont-ils été romanisés et la langue gauloise s'est-elle maintenue, particulièrement dans les campagnes, jusqu'à l'arrivée des Bretons parlant une langue celtique ? En introduction du *Barzaz Breiz*, Théodore Hersart de La Villemarqué, qui a été l'un des pionniers des relations interceltiques modernes estimait en effet que :

*L'Armorique souffrait néanmoins exception ; bien qu'elle fût partie de la Gaule, et qu'elle en parlât un dialecte, sa position géographique, ses forêts, ses montagnes et la mer l'avaient mise à l'abri des influences étrangères, et ses bardes conservaient encore au quatrième siècle de l'ère chrétienne leur caractère primitif.*⁵⁸

La question des Armoricains a longtemps constitué l'un des enjeux de l'historiographie bretonne moderne.

⁵⁷ César, *la Guerre des Gaules*, Livre III, 8.

⁵⁸ HERSART DE LA VILLEMARQUÉ, Théodore, *Chants populaires de la Bretagne, Barzaz Breiz*, réédition de l'édition de 1867, Paris, Librairie académique Perrin, 1963, p. XVI.

4.1.2 L'émigration bretonne en Armorique

L'Armorique romaine connaît une série de crises dans les années 270-280 de notre ère. Des villas – de vastes domaines agricoles – mais aussi des bâtiments publics comme le temple de Mars à Corseul, sont abandonnés ou détruits. Une partie des villes se dote de fortifications. Pour faire face aux raids de pirates germains dans la Manche, l'empire romain met en place un système de ports militaires, le « *Tractum armoricum* ». Sur la côte nord, les sites d'Aleth (Saint-Malo), du Yaudet (Trégor) et de Brest sont ainsi fortifiés. Il semble que dès le IV^e siècle, des militaires d'origine bretonne insulaire s'installent dans la péninsule. La découverte d'une sépulture de cette période, à Saint-Marcel dans le Morbihan, en 2005, tend à l'illustrer. L'homme enterré là porte un équipement militaire qu'on trouve alors dans les îles Britanniques.

Par la suite, et jusqu'aux VI^e et VII^e siècles, plusieurs vagues d'immigration confortent ce peuplement breton en Armorique. Les textes de l'époque sont à prendre avec précaution et les traces archéologiques de cette période restent minces, aussi est-il difficile de déterminer les causes et la réalité exacte de cette immigration bretonne. La question sera au cœur de l'un des grands débats de l'historiographie bretonne aux XIX^e et XX^e siècles. Une autre interrogation concerne bien évidemment les rapports entre les nouveaux arrivants et les Armoricains. S'agissait-il d'un peuplement pacifique, sur des terres inoccupées ou d'une conquête plus ou moins violente ? Toujours est-il que les immigrés bretons vont donner leur nom à la péninsule, qui devient la Bretagne, ce qui semble démontrer que ce peuplement a dû être important. L'historien breton Arthur de la Borderie, dont les écrits continuent d'influencer la vision contemporaine de l'histoire de Bretagne, expliquait ainsi que :

*C'est vers le milieu du V^e siècle (environ 460) que les Bretons, c'est-à-dire les indigènes de la Grande-Bretagne, contraints, poussés et chassés par les invasions barbares, particulièrement celles des Saxons et des Angles, commencèrent à quitter leur patrie originelle, pour venir chercher refuge dans la péninsule armoricaine. [...] Aussi, sans guerre et presque sans troubles, par une conséquence toute naturelle de leur supériorité numérique, les émigrés changèrent le nom de leur pays, qui d'Armorique, devint Bretagne – notre Bretagne – et le nom du peuple, qui de Gaulois ou d'Armoricains devint les Bretons.*⁵⁹

Les Bretons apportent avec eux leur langue, le brittonique, dont le breton moderne est issu. Un autre débat a opposé les tenants d'une langue bretonne totalement importée durant le haut

⁵⁹ Arthur Le Moyne de La Borderie, « Première colonies bretonnes dans la péninsule armoricaine », *la Revue de Bretagne et de Vendée*, tome IX, 1861, p 257-258.

Moyen Âge à la thèse suivant laquelle les populations armoricaines parlaient encore une forme de celtique qui aurait été régénérée par l'arrivée d'insulaire s'exprimant en bretonique. Aujourd'hui, le breton est la dernière langue celtique parlée sur le Continent.

L'arrivée des Bretons en Armorique correspond également à la christianisation de la péninsule grâce à des religieux venus de l'île de Bretagne et, pour quelques-uns d'entre eux, d'Irlande. Dans les îles britanniques se développe en effet au Moyen Âge un christianisme original, suivant sans doute la règle de l'Irlandais saint Colomba. Cette église celtique privilégie particulièrement le monachisme ; les monastères irlandais devenant d'ailleurs des foyers culturels et intellectuels qui rayonnent alors dans toute l'Europe. Les Bretons du haut Moyen Âge semblent avoir adopté en partie ces pratiques. En 818, l'empereur Louis le Pieux, venu recevoir la soumission des Bretons, ordonne à l'abbé de Landévennec, Matmonoc, d'adopter la règle de saint Benoît et d'abandonner les « usages scotiques », jusque-là observés. Ces religieux du haut Moyen Âge laissent également un certain nombre de vies de saints, des textes hagiographiques qui constituent une bonne partie du matériel historique pour étudier cette période. Dès le XIX^e siècle, la question des saints bretons et de l'église celtique sera au cœur du débat historique, portée notamment par Arthur Le Moyne de La Borderie qui en tire une nouvelle illustration de la particularité bretonne. De même, récemment, l'historien Noël-Yves Tonnerre a souligné :

L'histoire a toujours joué un rôle majeur dans l'affirmation de l'identité de la Bretagne. Partagés sur le plan linguistique, parfois divisés, les Bretons ont toujours eu conscience d'un patrimoine historique commun. Le souvenir de l'émigration bretonne et des pérégrinations de saints ont été un point d'ancrage fort, tant il est vrai que le très haut Moyen Âge présente ici par l'abondante littérature hagiographique une spécificité par rapport aux autres régions françaises.⁶⁰

Notons également que ces saints bretons du haut Moyen Âge, souvent non reconnus par Rome, ont continué de faire l'objet d'une grande dévotion jusqu'à nos jours, particulièrement les « sept saints fondateurs de la Bretagne ». Il s'agit de Samson, Malo, Briec, Tugdual, Paul-Aurélien, Corentin, Patern qui auraient créé les évêchés de Dol, Saint-Malo, Saint-Briec, Tréguier, Saint-Pol-de-Léon, Quimper et Vannes.

⁶⁰ Noël-Yves Tonnerre, « Douze siècles d'historiographie bretonne », in *Chroniqueurs et historiens de la Bretagne du Moyen Âge au milieu du XX^e siècle*, Rennes, PUR/Institut culturel de Bretagne, 2001, p. 10.

4.2 Une principauté indépendante

4.2.1 La Bretagne des rois

La question de la royauté bretonne durant le haut Moyen Âge a constitué un autre enjeu historiographique. Le prestige du terme « roi » est apparu comme un argument important chez les défenseurs de la souveraineté bretonne. Cependant, chez les anciens Celtes, puis chez les différents peuples de l'Europe occidentale au haut Moyen Âge, le terme de « roi » avait une signification variable et différente du concept que nous nous représentons aujourd'hui, au regard des derniers rois de France ou des actuelles monarchies constitutionnelles en Europe. En effet, le terme désigne alors un chef communautaire, disposant d'une autorité plus ou moins théorique sur un territoire plus ou moins important. Ainsi, dès le VI^e siècle, des « rois » sont signalés en Bretagne, dont le légendaire Gralon régnant sur la cité d'Ys. Au début du IX^e siècle, l'empereur Louis le Pieux tente d'imposer sa domination sur la péninsule. Il combat et vainc Morvan Lez Breizh, roi des Bretons de Cornouaille. En 818, probablement à Carhaix – l'antique Vorgium –, Louis le Pieux obtient la soumission des chefs bretons. Mais pour obtenir une soumission durable, l'empereur carolingien comprend que les Bretons accepteront plus facilement l'un des leurs comme dirigeant. Il nomme donc, en 832, un certain Nominoë comme son représentant - son *missus dominicus* - dans la péninsule armoricaine. Ce dernier reste fidèle jusqu'à la mort en 840 du fils de Charlemagne. L'Empire est ensuite partagé entre les trois fils de Louis, dont Charles le Chauve qui obtient la Francie occidentale. Avec l'aide des comtes de Nantes, des aristocrates francs de la dynastie des Lambert, Nominoë se rebelle rapidement contre Charles le Chauve. Il le bat à la bataille de Ballon en 845, un terrain marécageux des environs de Redon, où, selon les *Annales de Saint-Bertin* : « Charles ayant imprudemment attaqué la Bretagne de Gaule avec des forces limitées, les siens lâchent pied par un renversement de fortune. », Selon les *Premières annales de Fontenelle*, « Les Francs étant entrés en Bretagne, engagèrent le combat avec les Bretons, le 22 novembre, aidés par la difficulté des lieux et les terrains marécageux, les Bretons se révélèrent les meilleurs. » Cette bataille de Ballon n'a visiblement été qu'une escarmouche, la bataille de Jengland-Beslé, remportée par le fils de Nominoë, Erispoë, en 851, s'avérant beaucoup plus décisive pour la pérennité de l'indépendance bretonne. Néanmoins, Ballon a été retenu par un certain nombre d'historiens contemporains pour exalter cette souveraineté bretonne obtenue de haute lutte au IX^e siècle.

Comment les Bretons ont-ils pu mettre en échec à plusieurs reprises la puissante armée carolingienne qui, quelques décennies plus tôt, avait unifié une bonne partie de l'Europe sous le glaive de Charlemagne ? Utilisant les ressources du terrain, entraînant leurs ennemis dans des zones de marais, les Bretons les épuisent par des manœuvres de cavalerie et en les harcelant de javelots, avant de fondre sur eux et de les anéantir. Grâce au sens stratégique de ses chefs, en quelques années, la Bretagne de Nominoë - mort en 851 lors d'une expédition militaire à Vendôme - s'impose comme un acteur politique majeur dans l'ouest de la Gaule. Quelques mois après sa mort, en septembre 851 est signé le traité d'Angers. Charles le Chauve reconnaît la royauté d'Erispoë et lui concède les comtés de Rennes, de Nantes et le Pays de Retz, les actuelles frontières de la Bretagne historique. Après avoir défait les Francs, Nominoë et ses successeurs vont s'efforcer d'asseoir leur pouvoir, tant militaire que civil. Or, ce dernier passe à l'époque par le développement des institutions religieuses. Après avoir exilé nombre d'évêques « francs », Nominoë crée, en 848, un archevêché à Dol-de-Bretagne, qu'il érige en métropole pour faire concurrence à celle de Tours trop inféodée à son goût au pouvoir franc. Le « schisme breton » durera jusqu'au milieu du XI^e siècle, mais, malgré les tentatives des souverains bretons, le Vatican finira par donner raison à l'archevêché de Tours.

Pour certains historiens, comme La Borderie, cette période est en tout cas l'âge d'or de l'indépendance bretonne :

*Mais la grande époque, l'époque vraiment héroïque de l'histoire de la résistance bretonne, c'est le IX^e siècle : en ce temps la lutte prend des dimensions vraiment épiques, et l'opiniâtreté des Bretons, qui si souvent monta jusqu'à l'héroïsme, révèle toute sa puissance et se couronne de gloire. Charlemagne, par l'épée de ses lieutenants (en 786 et 799) avait conquis toute la péninsule, soumise alors pour la première fois au joug des Francs. On avait pu la prendre, le difficile était de la garder. De 811 à 825, six révoltes éclatèrent en moins de quinze ans, toutes échouèrent ; les deux intrépides pentyerns (ou chefs suprêmes), Morvan et Wiomarc'h y perdirent la vie, les rebelles à chaque coup furent écrasés ; mais pour les vaincre il fallut deux fois (818 et 824) l'empereur en personne avec ses fils, avec toutes les forces de l'empire ; mais écrasés à chaque coup, les rebelles se retrouvaient debout l'année d'après. Wiomarc'h et Morvan périrent à la peine, Nominoë réussit.*⁶¹

Pour ses campagnes militaires, Nominoë et Erispoë pouvaient s'appuyer sur une aristocratie guerrière nombreuse. Ils recrutaient également dans leur propre famille. C'est

⁶¹ Arthur Le Moyne de La Borderie « Caractère national de la race bretonne dans l'histoire », *la Revue de Bretagne et de Vendée*, tome I, 1864, p 22.

ainsi que le cousin d'Erispoë, Salomon obtient, en 852, le gouvernement du tiers de la Bretagne. Peut-être inquiet d'un possible rapprochement entre Erispoë et le roi des Francs, Salomon prend le pouvoir en 858. Il régnera une quinzaine d'années. Il augmente considérablement le royaume de Bretagne en obtenant une partie du Maine en 863, puis le Cotentin, l'Avranchin et les îles Anglo-Normandes en 867. Retiré au monastère de La Martyre, en Léon, pour y expier le meurtre de son cousin Erispoë, il est assassiné par son gendre Pascweten et celui d'Erispoë, Gervant. Ces derniers vont ensuite s'entre-déchirer dans une guerre civile qui fragilise la Bretagne pourtant soumise à un grave péril ; les raids des Vikings qui se multiplient au IX^e siècle. En 890, un nouveau souverain, Alain le Grand, parvient à restaurer une certaine autorité dans la péninsule. Après sa mort, la Bretagne sombre dans le chaos et les Normands s'installent à Nantes et sur le littoral nord. Il faudra attendre 937 pour voir un descendant des rois bretons, Alain Barbe-Torte, chasser les Scandinaves de la péninsule. Mais ce dernier, comme ses successeurs, ne porteront que le titre de duc de Bretagne et non plus de rois.

4.2.2 Les ducs de Bretagne, de grands féodaux européens

Vers l'an mille, la Bretagne devient donc un duché, intégré à l'Europe féodale qui se forme alors. La principauté est d'abord dirigée par des familles locales, celle des comtes de Rennes puis de Cornouaille, pendant que se forme une importante principauté, au XI^e siècle, dans le nord de la péninsule. Elle regroupe le Trégor, le pays de Saint-Brieuc et le comté de Lamballe. En 1066, les Bretons participent de manière active à la conquête de l'Angleterre, certains se taillant de vastes fiefs outre-Manche. Les échanges entre les deux côtés de la Manche favorisent également la diffusion de la matière arthurienne. Le duché de Bretagne demeure largement autonome vis-à-vis du royaume de France qui doit compter avec d'autres puissants féodaux dans la région, les ducs de Normandie devenus rois d'Angleterre et les comtes d'Anjou et du Maine, de la famille des Plantagenêt. Ces derniers constituent au XII^e siècle un vaste empire entre la Grande-Bretagne et l'ouest de la France. Henri II d'Angleterre finit par s'emparer de la Bretagne et place son fils Geoffroy à la tête du duché, ce qui provoque la révolte de quelques féodaux. Révolte dans laquelle un historien comme La Borderie voit une nouvelle preuve du caractère « résistant » de la race bretonne :

Henri II se croyait vainqueur pour avoir placé sur le trône de Bretagne son fils Geoffroy, en le mariant à l'héritière du duché ; mais cette nationalité bretonne qu'on jugeait abattue, - indestructible, inépuisable en ressources et en expédients, - adopta

*pour symbole le petit-fils du tyran, le jeune Arthur fils de Geoffroy, et elle s'en fit un rempart contre la tyrannie étrangère.*⁶²

En 1205, les Plantagenêt sont écartés de la Bretagne. Bien qu'issus de la famille capétienne, les ducs de la famille de Dreux cultivent également une large autonomie vis-à-vis des rois de France qui, cependant, élèvent la Bretagne en duché prairie du royaume et confèrent à la principauté un statut élevé. Au XIV^e siècle, en pleine guerre de Cent Ans, la Bretagne est déchirée, entre 1342 et 1365, par une guerre civile qui oppose les partisans de Charles de Blois, soutenu par la France, et Jean de Montfort, soutenu par l'Angleterre.

*Au XIV^e, grâce à la querelle de Blois et de Monfort pour la succession ducale, la Bretagne à son dam, devint le champ de bataille de la France et de l'Angleterre, explique Arthur de La Borderie. Les chevaliers firent merveilles en cette guerre, mais le pays fut ruiné ; et la masse de la nation, fort peu intéressée dans ces débats, n'y porta d'autre sentiment qu'une haine égale pour les étrangers, Anglais et Français, qui, sous prétexte d'aider l'un ou l'autre parti, la déchiraient. Cette double haine éclate vivement dans les chants populaires de l'époque : « Quoique l'Anglais soit méchant traître, il ne vaincra pas la Bretagne, tant seront debout les rochers de Maël. » C'est ce que chantaient les laboureurs de haute Cornouaille en passant la charrue sur les repaires des Anglais détruits par Du Guesclin. Et un proverbe du même temps disait : « Il n'est rien de tel que des os de Français, que des os de Français broyés, pour faire pousser du blé. »*⁶³

Les ducs de la maison de Monfort remportent la guerre de Succession et vont faire de la Bretagne une principauté indépendante jusqu'à la fin du XV^e siècle, où la péninsule est envahie par l'armée française au cours d'une guerre qui dure de 1487 à 1491. En 1487, la dernière armée bretonne est battue à la bataille de Saint-Aubin-du-Cormier. Les mariages successifs d'Anne de Bretagne avec les rois de France Charles VIII puis Louis XII permettent à la principauté de bénéficier d'un statut, mis en valeur par les historiens nationalistes dès le XIX^e siècle. Ainsi que le démontre ce commentaire d'Arthur de La Borderie :

Cent ans après environ, le temps et les circonstances aidant - circonstances trop longues à expliquer ici, - le rêve de Charles V se réalisa ; la Bretagne fut unie à la France. Elle ne fut pas vaincue, elle se donna, non sans réserves. Cinq closes principales, formellement garanties par Charles VIII, Louis XII, François I^{er},

⁶² Arthur Le Moyne de La Borderie « Caractère national de la race bretonne dans l'histoire », *la Revue de Bretagne et de Vendée*, tome I, 1864, p 29.

⁶³ Arthur Le Moyne de La Borderie « Caractère national de la race bretonne dans l'histoire », *la Revue de Bretagne et de Vendée*, tome I, 1864, p 30.

*confirmées depuis par chacun de leurs successeurs, résumant on peut le dire, toutes ces réserves et constituent ce qu'on appela jusqu'en 1789, le contrat d'Union.*⁶⁴

En tout état de cause, il ne semble guère exister de solidarité interceltique au bas Moyen Âge. Le principal fief breton en Angleterre, Richmond, est doté d'une imposante forteresse édifiée dans le nord du pays pour arrêter les raids écossais. Au début du XV^e siècle, quelques nobles Bretons semblent avoir participé à l'expédition de soutien au prince gallois Owen Glendour. Mais il s'agit d'une opération organisée par le roi de France. Entre 1487 et 1492, le roi d'Angleterre Henri VII Tudor, d'origine galloise, se garde bien d'intervenir contre le royaume de France, lorsque celui-ci envahit la Bretagne. Il est vrai que ce souverain, qui avait passé quatorze ans en exil à la cour des ducs de Bretagne, régnait alors sur une Angleterre affaiblie par la guerre des Deux Roses.

4.2.3 L'État breton du XV^e siècle, l'idéologie indépendantiste et les racines celtiques de la Bretagne

L'historien Jean Kerhervé a montré comment, sous la maison de Montfort s'est formée une véritable « idéologie indépendantiste »⁶⁵ parmi les classes dirigeantes du duché. Cette idéologie s'est appuyée sur un certain nombre de mythes, dont plusieurs ont trait au passé celtique de la Bretagne. Il s'agissait alors pour les ducs de Bretagne de s'appuyer sur une légende tout aussi prestigieuse que celle des rois de France. Deux mythes vont ainsi être particulièrement remis à l'honneur par les chroniqueurs proches de la famille ducale, Brutus et Conan Mériadec.

À la fin du XV^e siècle, souligne Joseph Rio, Pierre Le Baud et Alain Bouchart ne purent ignorer les menaces de plus en plus grandes exercées par un Louis XI ou un Charles VIII contre l'indépendance des ducs. Cette réalité put leur faire comprendre la nécessité de reprendre l'argumentaire historique qui prouvait que le royaume de Bretagne avait existé avant la monarchie franque, qu'on ne devait pas assimiler le pays à un fief de la couronne et que les ducs ne devaient pas l'hommage lige au roi. C'est dans ce contexte politique troublé que Brutus et Conan Meriadec furent en quelque sorte réinvestis d'une nouvelle mission nationale par les historiens au service des ducs.

⁶⁴ Arthur Le Moyne de La Borderie « Caractère national de la race bretonne dans l'histoire », *la Revue de Bretagne et de Vendée*, tome I, 1864, p 33.

⁶⁵ L'expression est de Jean Kerhervé, interview en novembre 2006, à Brest.

*Ils contribuèrent à prouver que le royaume de Bretagne était bien antérieur au royaume de Clovis.*⁶⁶

Le mythe de Brutus repose sur un conte, évoqué par Geoffroy de Monmouth, selon lequel les Bretons, ou « Brets », descendent d'un roi troyen, de la famille d'Enée, Brutus, qui se serait installé en Grande-Bretagne. Au début du XV^e siècle, *la Chronique de Saint-Brieuc* explique que :

*Cil Brutus emmena puis la lignée d'Eleni en l'isle d'Albion, qui or est appelée Engleterre, et Corinée, qui estoit descenduz de la lignie d'Anthenor. [...] Leur fonda une cité toute a la semblance de Troie la grant, Trinovaque, c'est-à-dire novele Troie. De celui Brut descendirent tout li rois qui puis furent en la terre jusques au tens que les Anglois, qui vindrent d'une des contrées de Saisoigne qui ert Angle, pristrent la terre, des quex ele est appelée Angleterre.*⁶⁷

S'il prête de prestigieuses racines aux Bretons - de la famille d'Enée, le fondateur de Rome... -, le mythe de Brutus spécifie bien que les Bretons viennent d'un ensemble plus vaste et descendent des habitants de l'île de Bretagne. La même *Chronique de Saint-Brieuc* ajoute d'ailleurs :

*Cette belle nation bretonne serait encore la première de l'Occident, si elle voulait se tenir unie et ferme contre l'étranger. Mais elle se laisse corrompre par l'or de ses ennemis, elle est imprévoyante de l'avenir et ne s'attache qu'au présent. Elle a déjà perdu l'Angleterre, et elle est maintenant soumise au Gaulois. Mais si Dieu n'y pourvoit, les temps sont proches où les Gaulois réaliseront leur constant désir de soumettre encore plus étroitement les Bretons qui autrefois étaient leurs maîtres.*⁶⁸

Les chroniqueurs bretons de la fin du Moyen Âge font également croire que la langue bretonne est héritée du langage troyen. Ils contribuent en tout cas à maintenir le souvenir d'une communauté historique entre la péninsule armoricaine et les îles Britanniques. Un souvenir également attisé par un autre mythe, celui de Conan Mériadec. Ce noble insulaire aurait débarqué en Armorique à la fin de l'empire romain, se serait établi vers Plougoulm, avant de conquérir la péninsule jusqu'à Angers. Il aurait fait tuer tous les indigènes mâles et aurait fait venir des Bretons insulaires pour peupler le pays. Dans la lignée du précédent mythe, les chroniqueurs bretons faisaient de Conan Mériadec l'héritier de Brutus. Mériadec aurait été couronné avec le diadème de Brutus, à Rennes. S'ils ne se rattachaient pas

⁶⁶ RIO, Joseph, *Mythes fondateurs de la Bretagne*, Rennes, Éditions Ouest-France, 2000, p. 107.

⁶⁷ VIARD, J., *les Grandes chroniques de France*, Paris, 1920, tome I, p. 11.

⁶⁸ *Ibidem*, p. 4-5.

directement aux Celtes, ces mythes tendaient à prouver que les Bretons avaient des ancêtres lointains et plus prestigieux que les Français et les Anglais. Cependant, la filiation troyenne n'allait guère survivre à la fin de l'indépendance bretonne, lorsque surgissaient d'autres ancêtres, ainsi que le remarque Joseph Rio :

*Il est intéressant de constater qu'en ce XV^e siècle où la trojanité exacerbée atteignit son apogée, ce fut sa roche tarpéienne, car les Gaulois allaient renaître à l'histoire au même moment, dans la Rome renaissante. Si la mythologie troyenne avait retrouvé quelque vie, dans le sillage des ducs de la fin de l'indépendance, ce fut aussi son chant du cygne. Car d'autres chroniques et d'autres histoires allaient bientôt découvrir aux Bretons d'autres origines tout aussi fortes de signification symbolique.*⁶⁹

4.3 Une province particulière

4.3.1 La Bretagne province

L'union de la Bretagne à la France ne s'est pas faite sans heurts et sans aléas. Après plusieurs années de guerre entre 1487 et 1491, marquées par la défaite de l'armée bretonne à Saint-Aubin-du-Cormier, Anne, héritière du duché, est mariée au roi de France Charles VIII. Mais ce dernier décède quelques années plus tard. Anne se remarie avec son successeur, Louis XII, qui avait d'ailleurs combattu aux côtés des Bretons à Saint-Aubin-du-Cormier. Entre-temps, Anne a renégocié son contrat de mariage avec des clauses beaucoup plus favorables à la Bretagne. Sa fille, l'héritière du duché, épouse François de Valois, le futur François I^{er}. Ce dernier va œuvrer à arrimer la péninsule au royaume. En 1532, il se rend en Bretagne dont les États doivent solliciter qu'il unisse la Bretagne à la France. La chose ne va pas sans difficultés, nombre de parlementaires des États refusant d'abandonner leur souveraineté. Les officiers royaux multiplient les pressions sur ces « opiniâtres », parmi lesquels on trouve le père du futur historien breton, Bertrand d'Argentré. Finalement, François I^{er} signe un édit d'union de la Bretagne à la France. Les nationalistes bretons le présentent comme un traité international illégalement aboli en 1789. La Bretagne devient une province, mais conserve une large autonomie, notamment en matière fiscale et judiciaire.

⁶⁹ RIO, Joseph, *Mythes fondateurs de la Bretagne*, Rennes, Éditions Ouest-France, 2000, p. 155.

L'histoire de la province est ensuite marquée par un certain nombre de révoltes. Certaines sont populaires comme en 1675, celle dite des « bonnets rouges » et du « papier timbré ». À l'origine, il s'agit d'une révolte fiscale, mais certains insurgés font figurer la défense « de la liberté Armorique » dans leurs doléances. Les aristocrates sont également à l'origine de plusieurs révoltes, dont celle du marquis de Pontcallec sous la Régence. Avec quelques nobles et l'appui du roi d'Espagne, il espérait fonder une « république des Armoriques », dirigée par des aristocrates. À la fin du XVIII^e siècle, plusieurs parlementaires et juristes bretons mènent une véritable fronde contre Louis XV qui a décidé de dissoudre les parlements provinciaux. Pendant plusieurs années, « l'affaire La Chalotais » enflamme la province, dont les droits sont rétablis après l'accession au trône de Louis XVI. Cette dernière révolte a vu la noblesse bretonne se poser en défenseur des libertés d'une « nation bretonne » dont elle estime être l'incarnation.

L'histoire de la Bretagne entre le XVI^e et le XVIII^e siècle ne résume pas à une succession de révoltes. Elle est aussi marquée par des processus d'intégration au royaume. La période se caractérise par des phases de développement économique et démographique. La Bretagne est alors insérée dans le grand commerce international et tire une partie de ses richesses du commerce des toiles, vers l'Angleterre avant les guerres du XVIII^e siècle et vers l'Espagne et ses riches colonies américaines.

Lorsque la France et la Grande-Bretagne ne sont pas en guerre, des relations économiques se développent alors entre la Bretagne et les îles Britanniques. Depuis le XVII^e siècle, des communautés irlandaises se sont aussi implantées en Bretagne. Ces Irlandais ou « Hibernois » vont parfois prospérer dans la péninsule armoricaine. Certains se sont ainsi fait armateurs et commercent avec leur pays d'origine. Plusieurs grandes familles irlando-bretonnes se distinguent, comme les Morrogh, Harrington, Porter à Saint-Malo, les Walsh, Borwn, O'Shiell, Lukker, Clarke à Nantes ou les Cranisbrough à Morlaix. Un collège des Irlandais, destiné à former des prêtres catholiques, est ainsi créé à Nantes. Il occupe l'ancien manoir du duc Jean V. Tous ces immigrants n'ont pas été accueillis les bras ouverts par les Bretons. Après la dure répression des armées d'Elisabeth I^{re} à la fin du XVI^e siècle, des milliers de miséreux arrivent en Bretagne. Aucune solidarité « interceltique » n'est de mise à leur égard, comme le souligne l'historien Jean Guiffan :

Ils ne tardent pas à former des bandes faméliques qui inquiètent rapidement les autorités et de nombreux décrets sont pris, entre 1603 et 1607, contre ces « Irois vaguants et mendiants ». Une seconde vague à partir des années 1620 entraîne une

*nouvelle série entre 1625 et 1640, Quimperlé et Saint-Pol-de-Léon allant jusqu'à interdire les Irlandais « au même titre que les chiens et les pourceaux ».*⁷⁰

La Révolution française va mettre fin au statut particulier de la Bretagne. Dans la nuit du 4 août 1789, les droits de la province sont abolis. Quelque temps plus tard, la Bretagne est divisée en cinq départements dont le territoire conserve cependant quasiment les limites historiques de l'ancien duché. Une partie de cette noblesse bretonne, qui entendait défendre les « droits de la nation » émigre ou est tuée. La période révolutionnaire sera aussi marquée par les guerres de Vendée et de la Chouannerie qui touchent surtout l'est et le sud de la péninsule. L'économie bretonne souffre aussi pendant la Révolution et l'Empire, en raison de la guerre avec l'Angleterre puis du blocus continental qui la coupent de ses débouchés internationaux.

La Révolution, comme le souvenir de l'Ancien régime vont profondément marquer la vie politique et culturelle de la Bretagne au XIX^e siècle.

4.3.2 Résistances culturelles et passé celtique

Intégrée au royaume de France en 1532, la Bretagne conserve des particularités culturelles, ne serait-ce que par la pratique de la langue bretonne qui demeure l'idiome majoritaire dans l'ouest de la péninsule. Plusieurs auteurs s'attachent à l'étudier et ces premiers linguistes vont être amenés à s'interroger sur ses origines et ses liens avec d'autres langages. L'Histoire constitue également un enjeu politique. Plusieurs historiens ont d'ailleurs fait de leur matière une forme de résistance au pouvoir central, tout en se penchant sur la question controversée des origines des Bretons.

4.3.2.1 Bertrand d'Argentré

Avec la Renaissance, l'Europe redécouvre les auteurs antiques, notamment les auteurs latins qui évoquent les Gaulois. Au XVI^e siècle, les historiens français procèdent également à une révision historique sur les origines de leur pays et revendiquent désormais les Gaulois comme ancêtres. Intégrée à l'ensemble français, la Bretagne va pourtant continuer à se singulariser, grâce particulièrement à Bertrand d'Argentré (1519-1590). Ce dernier est issu d'une famille de juristes. Son père a fait partie de ces « opiniâtres », les délégués aux États

⁷⁰ Jean Guiffan, « Irlande et Bretagne du V^e au XXI^e siècle », *ArMen* n° 172, septembre 2009, p. 8.



L'historien et juriste Bertrand d'Argentré, portrait vers 1590.

de Bretagne hostiles à l'union et qui ont tenté de tenir tête à François I^{er}. Il est également le petit-neveu de Pierre le Baud, aumônier et chroniqueur d'Anne de Bretagne. D'Argentré suit une carrière prestigieuse de juriste, il est ainsi sénéchal de Vitré en 1541 puis de Rennes. En 1552, il assure la charge de président présidial de Rennes. À son époque, il est considéré comme l'un des spécialistes de la « coutume de Bretagne », l'ensemble du corpus législatif qui régit la province. Il s'oppose avec force au parlement de Bretagne, dont la moitié des membres ne sont pas bretons et qu'il considère comme ignorants de la situation judiciaire de la province.

Homme de culture, humaniste, d'Argentré possédait l'une des plus riches bibliothèques du royaume. Il est aussi un historien patriote qui rédige une histoire de Bretagne en ce sens. Dès 1540, il développe la thèse que la Bretagne était autrefois indépendante et qu'elle n'est devenue française qu'à la fin du XV^e siècle. En 1577, les États de Bretagne contestent les nouveaux impôts décidés par le pouvoir royal. À leur demande, D'Argentré rédige une *Histoire de Bretagne* entre 1580 et 1582. L'ouvrage est saisi et censuré par Henri III pour « faits contre la dignité de nos rois, du royaume et du nom françois ». Une édition expurgée sort en 1588 et sera plusieurs fois rééditée. La version d'origine continuera cependant de circuler sous le manteau... C'est dans cette histoire que d'Argentré réfute la fable troyenne de Brutus et attribue un passé gaulois à l'Armorique. Mais, plus original, il soutient que ce ne sont pas les Bretons insulaires qui ont d'abord envahi l'Armorique, mais les Gaulois armoricains qui ont conquis l'île dans l'Antiquité, avant de revenir dans la péninsule au Moyen Âge. Joseph Rio estime que

*Il entendait prouver que la généalogie des Bretons ne devait rien à l'île, patrie des « ignares Anglais » ! Il refusait absolument qu'ils se flattent d'avoir donné le nom de leur pays à la Bretagne continentale. C'était une façon de dire l'antique indépendance du royaume breton.*⁷¹

D'Argentré exprime l'idée que la Gaule et la Bretagne ont été liées dans l'Antiquité :

⁷¹

Ibidem, p. 156.

*Il y a avoit Bretons et Bretagne en ceste partie des Gaules, auparavant qu'en l'Isle, d'où les premiers habitants partirent de nostre Bretagne gauloise, source et matrice de toute nation portant le nom de Bretagne.*⁷²

À l'inverse, d'Argentré a continué de faire de Conan Mériadec l'un des fondateurs de la Bretagne et à faire perdurer ce mythe ayant pour fonction de prouver aux Français qu'il avait existé des rois bretons. Les historiens français et la censure royale ont d'ailleurs très vite vu le danger des thèses de d'Argentré qui, le premier, mettait clairement en valeur les origines celtiques de la Bretagne au service d'un discours national. Il y exalte en effet « les origines, descendes et progression de cette nation, à vray dire naïve semence des Gaulois, restant seule en Occident. »⁷³ Pour d'Argentré, donc, il n'est pas question de renouer avec de quelconques peuples celtes ou gaulois subsistant en Europe, puisque la Bretagne continentale en est la seule héritière, « cette ancienne royale principauté, seule restant de l'honneur de l'ancienne Gaule ». Enfin, d'Argentré est l'un des premiers à rattacher le breton à la langue gauloise. Il a la prémonition du passé celtique de cette langue. « Ce “patriote provincial” comme l'ont qualifié certains, sut tirer parti du particularisme linguistique breton pour légitimer le passé gaulois. »⁷⁴

Ainsi que le suggère Joseph Rio, d'Argentré poursuivait ainsi des buts politiques autant que scientifiques. En mettant en lumière l'antiquité de la langue bretonne, il préparait également la celtomanie qui devait s'épanouir près de deux siècles plus tard :

*Dans ce contexte, traiter de l'origine du breton relevait, pour d'Argentré, non seulement du domaine de l'Histoire mais de la politique. Anglais, Germains ou Teutons le lui avaient fait comprendre. La lecture de son Histoire de Bretagne obligeait désormais à considérer la langue bretonne comme une donnée fondatrice et spécifique de la nation bretonne, tout autant, sinon plus, que la personne d'un Conan Mériadec. Ce vestige de la langue celtique primitive devait acquérir progressivement la noble figure de langue mère. Ce n'était pas un mince héritage pour la Bretagne d'avoir conservé la langue gauloise ! Au siècle du traité d'Union, cette originalité linguistique la dotait d'une nouvelle gloire. Compensation à son indépendance politique perdue ?*⁷⁵

⁷² D'Argentré, Bernard, *Histoire de Bretagne des roys, ducs, comtes et princes d'icelle, l'establisement du royaume, mutation de ce titre en duché, continué iusques au temps de Madame Anne, dernière duchesse et Royne de France, ar le mariage de laquelle passa le Duché en la maison de France*, Paris, chez Dv Pvys, 1588, p. 14r°.

⁷³ Ibidem, p 831 v°.

⁷⁴ RIO, Joseph, *Mythes fondateurs de la Bretagne*, op.cit. p. 198

⁷⁵ Ibidem, p 217.

4.3.2.2 Les mauristes bretons

En comparaison des périodes précédentes et ultérieures, le XVII^e siècle apparaît comme plus pauvre en matière historiographique. Il est vrai que l'idéologie absolutiste se renforce, prônant un centralisme accru. L'Histoire de Bretagne demeure un enjeu politique, notamment entre le pouvoir royal qui entend renforcer son contrôle sur la province et une aristocratie qui entend défendre ses droits et privilèges. À la fin du XVII^e puis au XVIII^e siècle, deux noms se dégagent dans l'historiographie de l'époque, Dom Morice et Dom Lobineau. Ils appartiennent à la congrégation des bénédictins de Saint-Maur, fondée en 1618.

*D'emblée, souligne l'historien Jean Quéniart, cette congrégation s'était caractérisée par une durée de formation particulièrement élevée : après l'entrée chez les bénédictins qui se faisait souvent après les humanités, la formation générale des mauristes, avant même qu'ils ne s'adonnent aux études spécialisées, comprenait huit années, dont cinq consacrées à la philosophie et à la théologie. Ce socle solide permettait de grandes exigences en matière scientifique.*⁷⁶

À la fin du XVII^e siècle, cette congrégation élargit ses préoccupations à l'histoire des provinces du royaume, dont celle de Bretagne, tâche confiée à Dom Guy-Alexis Lobineau, né à Rennes en 1667 et qui décède à Saint-Jacut en 1727. Il se consacre à la tâche à partir de 1695, sous le contrôle de l'autorité royale, mais également des États de Bretagne qui financent en partie ses recherches. En effet, le mauriste sait que la rédaction de cette histoire est sensible, notamment sur certaines périodes comme le haut Moyen Âge, comme le souligne Jean Quéniart :

*Sur le problème des origines, si sensible pour l'interprétation des relations entre la Gaule puis les royaumes francs et la Bretagne, Dom Lobineau s'en tenait à un savant équilibre. Deux thèses étaient alors avancées dans la rédaction primitive. D'une part, Lobineau affirmait que les Bretons s'étaient installés sans conquête, dans les régions plus ou moins désertes, sans soumission à qui que ce soit, ce qui renforçait l'idée d'une indépendance ancienne chère à la noblesse bretonne. Mais par ailleurs, il refusait l'idée d'une antériorité d'un royaume breton par rapport à la dynastie franque, ce qui donnait une relative satisfaction aux interprétations monarchiques, « romanistes » dira-t-on plus tard, de l'histoire.*⁷⁷

Son *Histoire* paraît en 1707. Auteur rigoureux pour son époque, Dom Lobineau ne peut cependant éviter de fâcher certaines susceptibilités. C'est le cas de la famille de Rohan,

⁷⁶ Jean Quéniart, « les Mauristes et l'historiographie bretonne », in *Chroniqueurs et historiens de la Bretagne du Moyen Âge au milieu du XX^e siècle*, Rennes, PUR/Institut culturel de Bretagne, 2001, p. 111.

⁷⁷ *Ibidem*, p. 117.

mécontente que Dom Lobineau présente comme une fable l'histoire de Conan Mériadec, un général breton du IV^e siècle, qui serait devenu roi d'une péninsule que lui aurait donnée l'empereur et usurpateur Maxime. Les Rohan prétendaient en effet descendre de ce Conan Mériadec, ce qui leur conférait une antériorité plus grande encore que les Mérovingiens... Les Rohan n'étaient d'ailleurs pas les seuls à s'attacher à Conan Mériadec. D'une certaine manière, il incarnait aussi les prétentions particularistes bretonnes, comme l'indique Jean Quénart :

*L'hypothèse de cette première dynastie, établie à la fin du IV^e siècle et donc bien avant la dynastie franque, illustre un passé glorieux de la province, qui ne pouvait que rejaillir sur la noblesse immémoriale et soutenir, quels qu'aient été les épisodes ultérieurs, ses particularismes face à la monarchie française.*⁷⁸

Malgré les pressions, Dom Lobineau accomplit un travail d'une grande exigence, qui continuera d'influencer les historiens des générations suivantes. Il contribue à populariser l'idée que les origines du peuple breton se trouvent bien outre-Manche. Son œuvre sera continuée par un autre Mauriste, Dom Pierre Morice, né à Quimper en 1693 et dont *l'Histoire de Bretagne* paraîtra en 1756, mais qui se montre moins rigoureux que son prédécesseur. D'autant que, lié au Rohan, Dom Morice reprend la fable de Conan Mériadec et diverses légendes sur les origines de la Bretagne.

D'autres religieux contribuent à l'étude de l'histoire et de la culture bretonne. Certains s'inscrivent dans le courant celtomane, exagérant l'ancienneté de la langue bretonne. À l'instar de Dom Pezron (1639-1705), né à Hennebont. En 1660, il devient cistercien à l'abbaye de Prières, en Billiers dans le pays de Vannes. Il apprend les langues orientales et écrit notamment un ouvrage contre une vision historique trop centrée sur la Bible hébraïque : *l'Antiquité des Temps rétablie et défendue contre les Juifs et les nouveaux chronologistes*. Il s'installe à Paris où il sera professeur et prieur. En 1697, le roi le nomme à l'abbaye de Charmoye qu'il quitte en 1703, année où paraît son *Antiquité de la nation et de la langue des Celtes autrement appelés Gaulois*, où il survalorise le rôle des Celtes et considère que le conservatoire de la race et des traditions gauloises se trouve en Armorique, principalement en basse Bretagne. Il ira jusqu'à apparenter les Celtes-Gaulois aux Titans de la mythologie antique, « Princes puissants & des hommes mortels ». Il estimait ainsi que « Sadorn, que les Latins ont appelé Saturne, fils d'Uranus, fut le premier Roy des Titans »⁷⁹ De même, il

⁷⁸ Ibidem, p 116.

⁷⁹ Dom Pezron, *Antiquité de la nation et de la langue des Celtes autrement appelés Gaulois*, p 65. « Sadorn » désigne le jour du samedi en breton.

souligne l'importance de la langue bretonne, « qui est encore vivante en quelques endroits des Gaules et d'Angleterre ».⁸⁰

Religieux sous Louis XIV, Dom Pezron a également pour but de flatter la monarchie et de trouver des racines prestigieuses à l'ensemble des Français. Pezron a cependant une grande influence en Bretagne, ainsi que le souligne Joseph Rio :

*Terreau fécond sur lequel devait croître l'identité culturelle des Bretons au XVIII^e siècle, la langue celto-bretonne vit fleurir dictionnaires, lexiques et « tables » de mots. Son vocabulaire disait son histoire culturelle. Depuis Dom Pezron, le breton était devenu la référence linguistique obligée, aussi fiable que les documents historiques proprement dits.*⁸¹

Certains de ses travaux mettaient d'ailleurs pour la première fois en évidence la parenté entre les langues bretonnes et galloises, laissant supposer des liens encore réels entre les deux régions, malgré la situation de guerre quasi permanente entre la Grande-Bretagne et la France à cette époque. Ainsi, dans la préface de son dictionnaire, Grégoire de Rostrenen, explique-t-il, en 1732, explique que les fils de Noé ont apporté quatorze langues en Europe :

*Du nombre desquelles est la Celtique, qui après la révolution de plus de quatre mille ans s'est conservée jusqu'à nous chez les Armoricaains & chez les Gallois, autrement dits Cymbres, Walles, ou Wallons, dans la partie occidentale de la Grande Bretagne.*⁸²

Sous l'Ancien régime, l'histoire de Bretagne est donc loin d'être neutre politiquement. Elle est même un enjeu entre le pouvoir monarchique qui entend centraliser les pouvoirs et demeure le précurseur de l'État nation français et les élites bretonnes où domine une noblesse nombreuse et volontiers frondeuse, jalouse de ses prérogatives mais aussi des droits et libertés de la province.

⁸⁰ Ibidem, p 74.

⁸¹ RIO Joseph, *op. cit.*, p 277

⁸² DE ROSTRENEN, Grégoire, *Dictionnaire françois-celtique ou françois-breton*, Rennes, Vatar, 1732, préface.

Les racines celtiques de la Bretagne constituent un élément de son identité. Elles légitiment la notion d'interceltisme qui peut se définir comme la recherche de relations entre les différentes régions européennes se réclamant d'une tradition celtique. Cette tradition possède cependant des sens différents. Elle peut-être définie, par exemple, par la pratique d'une langue celtique par une partie de la population, ce qui exclue cependant la Galice et les Asturies, deux régions ibériques se prévalant d'un passé celtique et mettant en avant des pratiques musicales originales. La notion de « pays celtiques » peut donc prendre plusieurs acceptations, certaines privilégiant l'histoire, la culture ou la langue. Quoi qu'il en soit l'interceltisme vise à développer les liens entre ces pays. Il va prendre plusieurs formes suivant les époques.

Une première partie est consacrée à l'étude des premières manifestations de l'interceltisme. Les relations interceltiques modernes prennent leur source au XIX^e siècle, lorsque des érudits et des intellectuels bretons étudient et mettent en valeur le caractère celtique de la Bretagne tout en découvrant des liens avec le pays de Galles et la Cornouaille britannique. Il s'agit d'abord d'un interceltisme intellectuel, pratiqué par des historiens, des linguistes et des folkloristes. Il prend une tournure concrète au début du XX^e siècle avec des rassemblements auxquels sont associés les Irlandais, les Écossais et les Manxois. La seconde partie étudie l'évolution de l'interceltisme des années 1920 aux années 1940. L'exemple de l'insurrection irlandaise de 1916 inspire alors de nombreux militants. Dans un contexte de forte montée des idéologies, l'interceltisme devient un enjeu pour un mouvement breton de plus en plus nationaliste. Au point que dans certains cas, l'interceltisme semble constituer lui-même une idéologie. Enfin, la troisième partie évoque l'interceltisme contemporain, tel qu'il a pu évoluer depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Dans les années 1950 et 1960, il prend en effet une tournure plus culturelle, à travers la musique notamment. Mais les dimensions intellectuelles et politiques demeurent présentes, tandis qu'un nouvel interceltisme, plus institutionnel, semble émerger ces dernières décennies.

Première partie : Les prémices de l'Interceltisme

Entre 1686 et 1815, la France et la Grande-Bretagne n'ont cessé de s'affronter militairement, un conflit que certains historiens qualifie de « seconde guerre de Cent Ans ». Contrairement à la première, cette guerre s'est essentiellement déroulée sur mer. Province maritime, la Bretagne est devenue une frontière. À la fin du XVII^e siècle, Vauban a entrepris d'en fortifier le littoral et plusieurs de ses ports ont acquis une fonction militaire et géostratégique majeure, comme Brest et Saint-Malo. Cet état de conflit permanent n'a guère favorisé le rapprochement entre peuples celtes. Le souvenir d'un fonds culturel et linguistique commun semblait presque s'être perdu au XVIII^e siècle quand quelques érudits le ressuscitent et mettent au point les premières comparaisons entre langues celtiques.

La chute du Premier empire en 1815 et les débuts de la révolution industrielle vont inaugurer une nouvelle phase de paix entre la France et la Grande-Bretagne, qui n'exclut cependant pas certaines périodes de tension. Le commerce et les échanges reprennent des deux côtés de la Manche. Ainsi, dès les années 1830, des paysans léonards traversent la mer pour vendre des oignons au Royaume-Uni. Surnommés les *Johnnies*, ils poursuivront cette activité jusqu'après la Seconde Guerre mondiale. Plusieurs de ces *Johnnies* se rendent également au pays de Galles où ils découvrent avec étonnement que les habitants de cette région comptent pratiquement comme eux et parlent une langue dans laquelle ils reconnaissent un grand nombre de mots. Mais la détente entre la France et la Grande-Bretagne au XIX^e siècle va aussi permettre un renouveau des échanges intellectuels dans lequel s'insèrent les premières relations interceltiques. Celles-ci s'inscrivent dans le double contexte du triomphe du Romantisme - un courant littéraire et philosophique qui exalte le fantastique, le rêve, la mélancolie, l'exacerbation des sentiments - et de redécouverte du passé ancien de l'Europe, avec la naissance de l'archéologie. En fouillant le sol européen, les antiquaires puis les savants mettent au jour un certain nombre d'objets qui présentent de grandes similitudes et laisse soupçonner de l'existence d'une grande civilisation antique, au temps des Celtes.

Les premières relations interceltiques au XIX^e siècle interviennent dans un contexte bien particulier, celui de la révolution industrielle et de la naissance du nationalisme. Dans Nations, nationalisme depuis 1780, l'historien Eric Hobsbawm développe l'idée de nation est relativement récente. Il insiste également sur le caractère construit de cette nation et estime

que cette construction intervient en trois phases : une première essentiellement culturelle et sans conséquences politiques, la seconde « se caractérise par l'apparition d'un groupe de pionniers et de militants de l'idée nationale et par le début d'une campagne politique autour de cette idée »⁸³. La troisième phase enfin voit l'adhésion des masses au programme nationaliste. Or, le XIX^e siècle va voir dans les différents pays celtiques l'émergence de mouvements d'affirmation identitaire régionalistes et nationalistes. Ce phénomène est en effet préparé par un certain nombre d'intellectuels qui vont exalter le passé. Pour Hobsbawm en effet, le nationalisme est fondé sur une représentation de la communauté, « sur la conscience d'appartenir ou d'avoir appartenu à une entité politique durable »⁸⁴.

Le proto-nationalisme breton va ainsi se nourrir du discours historique sur les anciennes libertés bretonnes, sur le souvenir de l'État breton médiéval et des luttes plus ou moins victorieuses contre la France et l'Angleterre. Mais ce passé breton possède également une forte dimension celtique. La construction d'une identité bretonne moderne va donc s'appuyer sur l'idée que la culture bretonne est l'héritière de la grande civilisation celtique de l'antiquité et du Moyen Âge, un legs du passé qu'elle partage avec quelques autres parties du Royaume-Uni. La comparaison et la mise en place de relations avec ces régions britanniques apparaissent dès lors aux intellectuels du XIX^e siècle comme un moyen efficace de mettre en valeur les particularités bretonnes.

L'étude des premières relations interceltique permet de dégager trois périodes. Dans les dernières décennies du XVIII^e siècle et au début du siècle suivant, des intellectuels mettent en lumière le caractère celtique de la Bretagne, non sans exagération parfois. Leurs travaux servent cependant de socle intellectuel à l'interceltisme. Celui-ci naît en 1838 avec le voyage d'une délégation bretonne au pays de Galles dans laquelle est présente La Villemarqué. L'auteur du *Barzaz Breiz* va tenter de développer ces premières relations interceltiques entre 1838 et 1867, mais ces dernières demeurent erratiques. Il faut attendre, dans un troisième temps, l'émergence d'une nouvelle génération d'intellectuels et de militants bretons pour que soit relancée l'idée interceltique dans les dernières années du XX^e siècle.

⁸³ HOBSBAWN, Eric, *Nations et nationalismes depuis 1780. Programme, mythe, réalité*, Paris, collection folio histoire, 2002, p. 31.

⁸⁴ *Ibidem*, p 139.

Chapitre I. Romantisme et Celtisme, la construction d'une Celtie « enchantée »

Le sociologue Max Weber a forgé le terme de « désenchantement du monde » pour qualifier le recul des pratiques religieuses, particulièrement les rites populaires et « magiques » dans le monde moderne. Pour nombre de penseurs du XIX^e siècle, effrayé tant par les progrès de la science que par les bouleversements sociaux qu'ils induisent, le monde moderne est vécu comme la fin d'une harmonie multiséculaire. Le rejet de la modernité par les romantiques correspond chez nombre d'entre eux à la recherche d'un paradis perdu, situé non pas dans une contrée lointaine, mais dans un passé exalté. Le début du XIX^e siècle est ainsi marqué par la redécouverte du brutal Moyen Âge ou par une fascination pour les sociétés antiques, notamment celles exaltant l'héroïsme. Ce courant s'oppose bien évidemment au rationalisme des Lumières.

Dans une Bretagne profondément marquée par les affrontements entre chouans et républicains, une partie des élites intellectuelles de l'époque va chercher à contrer ce rationalisme. Il n'est d'ailleurs pas anodin de constater que parmi les grandes figures du romantisme en France, on compte de nombreux Bretons, au premier rang desquels Chateaubriand et Félicité Lamennais. Dans la péninsule, sous la restauration, la noblesse occupe toujours une position importante. Elle entend conserver son influence dans la paysannerie qui constitue alors la majeure partie de la population, en exaltant des valeurs et un passé commun, dans lequel l'élément celtique va prendre une place non négligeable. Pendant une cinquantaine d'années, des érudits aux thèses plus ou moins farfelues, des linguistes et des historiens vont ainsi construire une Celtie « enchantée » ou du moins « réenchantée », dont la Bretagne est présentée comme l'ultime conservatoire sur le continent européen. Une vision exaltée des Celtes qui trouve d'ailleurs des héritiers jusqu'à nos jours.

1. Les celtomanes bretons de la fin du XVII^e siècle au début du XIX^e siècle

Le terme de celtomanie a, semble-t-il, été employé pour la première fois en 1809, en France, pour dénoncer le caractère passionné que prenait l'exaltation de la recherche du passé celtique chez quelques-uns. Selon Bernard Tanguy, ce serait Baudoin de Maison-Blanche qui aurait, dans ses *Mémoires*, forgé ce néologisme pour se moquer d'un érudit breton, Le Brigant. Le terme en est venu à désigner l'ensemble des érudits de l'époque qui se piquaient d'antiquités celtiques. Parmi eux, on retrouvait de nombreux Bretons. Dans quelle mesure ces celtomanes bretons ont-ils participé à jeter les bases de l'interceltisme moderne ?

1.1 Le Brigant, prince des Celtomanes

Jacques Le Brigant est né à Pontrioux en 1720 dans une famille de négociants. Il suit des études de droit avant de devenir avocat au Parlement de Bretagne, où il n'est guère présent, préférant passer son temps à étudier l'histoire de son pays. Il semble sympathiser avec la révolte parlementaire de la Chalotais contre le pouvoir royal, dans les années 1760-1770. Son combat ne sera pas juridique mais linguistique. Le Brigant est en effet l'un des premiers défenseurs de la langue bretonne. « Il faut parer à l'avenir les sarcasmes indécents, les décisions injurieuses. Les Bretons qui parlent leur langue ne sont point des rustres, comme le dit M. de Voltaire », écrit-il en 1772⁸⁵. En 1758, il publie *Découverte de la langue primitive*, où il développe l'idée que la langue celto-scythe est à l'origine de toutes les autres et que, si elle leur est antérieure, elle leur est supérieure... Le Brigant met au point une méthode, celle du monosyllabisme : il faut décomposer les mots, d'où qu'ils viennent et pas seulement des pays celtes, pour retrouver leur origine celtique.

Jacques Le Brigant va donc s'atteler à la tâche, écrivant de nombreux ouvrages qui ont connu un succès indéniable dans les années précédant la Révolution. S'il met du cœur à l'ouvrage, il le fait souvent avec excès. Il voit dans le breton la langue primitive de l'humanité, un langage universel. À ses yeux, le breton possède « des traits de délicatesse, de sublimité et de simplicité majestueuses, dont on ne saurait trouver le modèle ou l'exemple

⁸⁵ Alain Tanguy, « Le Brigant, prince des celtomanes », *Histoires de Bretagne, histoire des Bretons*, tome III, Éditions Le Télégramme, Morlaix, 2006, p. 33.

dans aucun autre idiome connu. »⁸⁶ En 1774, il publie ainsi un *Manuel instructif pour faciliter l'intelligence de quelques termes de la coutume de Bretagne*, où ses conceptions de l'étymologie se révèlent quelque peu extravagantes. Le Brigant s'établit en 1770 à Strasbourg, où il se lie avec le pasteur Oberlin qui partage sa passion pour l'étude des langues celtiques. Le partenariat se révèle fructueux et les deux hommes publient en 1779 l'ouvrage le plus rigoureux auquel aura participé Le Brigant : *les Éléments succincts de la langue des Celtes-Gomérîtes ou Bretons*.

Restait en effet à convaincre les brillants esprits des Lumières... Le Brigant entreprend de parcourir l'Europe pour diffuser ses idées. La puérité de ses arguments, ses excès de langage, son caractère difficile rendent la tâche difficile. À La Haye, il rencontre Voltaire qui massacre ses théories du celtique universel. Dans les salons parisiens, il fait rire. Il est ainsi victime d'un méchant canular : on lui propose de servir d'interprète à un jeune Tahitien, qui n'est en fait qu'un gamin des rues prononçant des sons gutturaux. Évidemment, le Brigant tombe dans le piège et affirme le comprendre, provoquant l'hilarité et les moqueries de l'assemblée...

Le Brigant ne se décourage pas. Il se vante d'avoir rencontré Louis XVI et d'avoir convaincu le souverain de lui verser une pension pour financer ses études. En 1787, il publie *les Observations fondamentales sur les langues anciennes et modernes*, un ouvrage attendu par « l'Europe, l'Amérique et une partie de l'Asie » affirme-t-il avec son habituelle vantardise. Le Brigant entend démontrer que toute langue morte ou vivante est compréhensible à quiconque connaît le breton... Le Brigant est d'ailleurs l'auteur de la formule « *Celtica negata, negatur orbis* » : qui nie Celtie, nie l'univers...

Marié deux fois, père de vingt-deux enfants, Le Brigant se retrouve seul pendant la période révolutionnaire. Son ami la Tour d'Auvergne soulage sa vieillesse en acceptant de prendre la place à l'armée de son dernier fils et ultime soutien, Jean... Affublé du surnom de « prince des Celtomanes », Le Brigant se retire à Tréguier où il réalise quelques traductions bretonnes et où il forme quelques disciples, dont Louis-Marie Le Duigou. Le Brigant meurt le 3 février 1804, l'année de la mise en place de l'académie celtique.

⁸⁶

Ibidem.



Théophile-Malo Corret de La Tour d'Auvergne, premier grenadier de la République et écrivain « celtomane » (portrait dans les *Origines gauloises*).

1.2 La Tour d'Auvergne et les Gaulois

Parmi les plus intéressants personnages de la Celtomanie figure sans conteste le Carhaisien Théophile-Malo Corret de La Tour d'Auvergne, homme au destin peu commun et qui conserve sa statue dans sa petite cité natale. Né en 1740, il intègre le collège de Quimper en 1749, où il réalise d'excellentes études. Il choisit la carrière des armes et intègre, en 1767, les mousquetaires du roi, dont il sort sous-lieutenant avant d'intégrer le régiment d'Angoumois. En 1781, profitant d'un congé de sept mois, il s'engage dans le régiment des Volontaires de Catalogne, qui combat contre la couronne espagnole et les Anglais. Fait capitaine en 1784, il est à Carhaix lorsqu'éclate la Révolution française. Contrairement à nombre d'officiers nobles, il refuse d'émigrer puis s'engage dans les armées de la république, en Savoie

et dans le Piémont en 1792, puis dans l'armée des Pyrénées en 1793. Mis à la retraite, il est fait prisonnier par les Britanniques dans le bateau qui le ramène de Bordeaux en Bretagne. Interné à Bodmin, en Cornouailles, il affirme avoir profité de ce temps à étudier les rapports entre le breton et le gallois. Il ne sera libéré qu'en 1796. Il se rengage l'année suivante pour remplacer le plus jeune fils de son ami Jacques Le Brigant, un autre celtomane. Après ce beau geste, il intègre, le 26 avril 1800, l'armée du Rhin comme simple soldat. Bonaparte lui décerne le titre de « Premier grenadier des armées de la République » qui ne lui porte guère chance : le 27 juin suivant, il meurt transpercé d'un coup de lance lors d'une escarmouche à Oberhausen, en Bavière. En 1889, sa dépouille est transférée au Panthéon.

Couvert d'honneurs par la République, La Tour d'Auvergne n'en est pas moins très attaché à sa Bretagne natale. Il consacre ses congés à l'étude du passé et des langues. Alain Tanguy estime que :

Son amour des langues en particulier était tel qu'il en vint bientôt à maîtriser, outre le breton et le français, le latin, le grec et l'hébreu, l'anglais, l'allemand, l'espagnol et le basque. Promoteur de cette celtomanie dont les généralisations puériles prêtent,

*aujourd'hui à sourire, il considérait le "celtique" comme l'idiome primitif duquel dérivent tous les autres.*⁸⁷

Le celtisme, ou l'interceltisme de La Tour d'Auvergne, est donc avant tout linguistique et historique. Attaché à sa province natale, dans laquelle il voit un sanctuaire de cette civilisation celtique, mère selon lui de toutes les langues du monde et de la civilisation en général, il ne développe cependant pas de patriotisme breton particulier. Il est vrai que l'époque ne s'y prêtait guère, en raison d'un nationalisme français totalement exacerbé par les guerres révolutionnaires. Ce nationalisme devait d'ailleurs faire de La Tour d'Auvergne un exemple édifiant pour les générations futures. Inaugurée en 1841, la statue de La Tour d'Auvergne à Carhaix voit chaque année se dérouler à ses pieds l'un des rares pardons « républicains » de Bretagne. Les reliques du héros - des boutons de son habit -, transportés dans un reliquaire néogothique, sont ainsi promenées dans la ville avant une cérémonie se tenant en présence des représentants de l'État. L'époque n'était pas non plus au rapprochement avec les autres pays celtiques, ces derniers étant alors intégrés au Royaume-Uni en guerre constante avec la France.

Si l'on considère que la celtomanie est une forme de pathologie dont les malades voient des Celtes partout, La Tour d'Auvergne appartient sans conteste à ce courant. Son œuvre écrite reste cependant modeste. Il a écrit une brochure sur l'histoire de Carhaix et un seul ouvrage, *Origines gauloises*. La première version, ne comptant que quatre-vingt-seize pages, est éditée en 1792 à Bayonne. La seconde, plus consistante avec trois cent quarante-deux pages, paraît en 1797. La dernière, qui sert de référence, a été éditée à Hambourg en 1801. Les sous-titres de cette dernière illustrent l'ambitieux programme que s'est fixé La Tour d'Auvergne : *Origines gauloises, celle des plus anciens peuples de l'Europe, puisées dans leur vraie source ou recherche sur la langue, l'origine et les antiquités des celto-bretons de l'Armorique pour servir à l'histoire ancienne et moderne de ce peuple et à celle des Français*. Comme Le Brigant, La Tour d'Auvergne survalorise la langue celtique et les Celtes dans l'Histoire et perfectionne la méthode monosyllabique qu'il nomme « paronomasie » pour retrouver l'origine celtique des mots. Pour La Tour d'Auvergne, les bas Bretons, particulièrement ceux de l'intérieur des terres sont les descendants directs des Gaulois et des anciens Celtes. Ils n'ont pas changé, ils sont « tels qu'ils étaient il y a vingt siècles »⁸⁸. De même pour la langue bretonne, indispensable à toute étude rigoureuse selon lui, lorsqu'il

⁸⁷ Sous la direction de CHARTIER (E), *Carhaix, 2000 ans d'histoire au cœur de la Bretagne*, Éditions ArMen, Telgruc-sur-Mer, 2005, p. 85.

⁸⁸ LA TOUR d'Auvergne, *Origines gauloises, celle des plus anciens peuples de l'Europe, puisées dans leur vraie source*, troisième édition, P.F Fauche, Imprimeur, Hambourg, 1801, p. 25.

affirme « cette langue nous donne la clé de toutes les allégories de l'ancienne mythologie »⁸⁹ ou « sans le secours de la langue bretonne, impossible de sortir du labyrinthe »⁹⁰ ...

Comme le souligne Jean Balcou,

Les Origines gauloises sont un livre de « preuves » où l'illumination des mythologies comparées conduit aussi à envisager les rapports entre « les usages, les mœurs et les coutumes, dans le physique comme dans le moral ». Or, ces rapports sont décrits avec non moins d'audace qu'étaient démontés les noms propres. Et rien de plus sérieux que ces délires, l'humour étant tout à fait hors de propos, car cela est « indigne de la gravité de l'Histoire »⁹¹.

Jean Balcou relève d'ailleurs plusieurs exemples des « recherches » de La Tour d'Auvergne où il explique par exemple que « “Adam” et “Ève” sont des mots purement celtiques puisque « par le mot “eva” nos enfants demandent à boire et par “adam”, ils demandent à manger ».⁹² La Tour d'Auvergne a parfois de bonnes intuitions. Il est l'un des premiers à rejeter le mythe de Brutus, supposé avoir fondé la Bretagne ou celui des Celto-Gomériles issus de Noé... Après avoir longtemps été en garnison en Biscaye, il a étudié le basque dont il démontre qu'il n'a rien à voir avec le breton. Il identifie les Gaulois comme Celtes et explique que ceux-ci occupaient, dans l'Antiquité, un vaste territoire, des îles Britanniques aux Balkans, de l'Ibérie à l'Europe centrale...

Pour Jean Balcou, « *les Origines gauloises* sont, en réalité, le livre des exclus de l'histoire et qui doivent redevenir des conquérants »⁹³, car c'est un livre revendicatif, « contre les élites du pouvoir, contre Paris et la cour, contre les Français qui, parce qu'ils les ignoraient, méprisaient les Bretons »⁹⁴. L'ouvrage de La Tour d'Auvergne est donc l'une des premières affirmations modernes de l'identité bretonne et, pour défendre la Bretagne, il fait appel aux Celtes, ceux de l'histoire antique, avec leurs guerriers valeureux et leurs druides et bardes savants.

Peu avant sa mort, il travaillait sur un dictionnaire polyglotte mettant en parallèle quarante-deux langues et destiné à mettre en évidence le rôle fondamental qu'il attribuait aux langues celtiques. Du moins peut-on le supposer puisque, après sa mort, ses manuscrits furent détruits conformément à ses dispositions testamentaires. Auréolé de gloire militaire et nationale, La

⁸⁹ *Ibidem*, p. 184.

⁹⁰ *Ibidem*, p. 71.

⁹¹ Jean Balcou, « le Celtisme de la Tour d'Auvergne », *Bulletin de l'Association bretonne*, tome CX, Congrès de Carhaix, 2001, p. 306-307.

⁹² *Ibidem*

⁹³ *Ibidem*, p. 311.

⁹⁴ *Ibidem*, p. 310.

Tour d'Auvergne devait en faire profiter un peu ces amis celtomanes qui se regroupèrent au sein de l'académie celtique.

1.3 L'influence de la celtomanie bretonne au début du XIX^e siècle

En voyant dans le breton et le celtique l'idiome original de l'humanité, en le faisant, pour certains, remonter à la construction de la tour de Babel et, de ce fait, « plus haut que la Bible », les celtomanes se disqualifiaient scientifiquement. Mais ne poursuivaient-ils pas un autre but ? Notamment les celtomanes bretons ? En attribuant une telle antiquité aux Celtes et à leur langue, n'essayent-ils pas, au fond, d'établir une nouvelle identité bretonne, une « bretonnité » fondée sur une histoire prestigieuse ? La celtomanie semble porter les germes de la renaissance culturelle bretonne du XIX^e siècle, basée sur les particularités de la péninsule autant que sur le souvenir glorifié des Celtes antiques.

Malgré leurs extravagances, Le Brigant et La Tour d'Auvergne ont fait des disciples. Surtout en Bretagne. Armand-Maudet de Penhoët (1764-1839), parcourt la Bretagne de 1805 à sa mort. Il est fasciné par les monuments de Carnac dans lesquels il voit un culte du serpent, qui l'amène à de troublantes associations. Il s'efforce ainsi de lier le bas breton au phénicien et cherche les preuves de l'implantation de cultes égyptiens dans la présence d'une statue, certes curieuse, à Quinipily, dans le Morbihan. Le chanoine Mahé (1760-1831), de Vannes, ne nuance guère son propos dans son *Essai sur l'Antiquité du département du Morbihan*, (1828). Il y soutient que le breton fut jadis parlé en Perse, en Espagne, en Italie et en Germanie, les « Estions » (Prussiens), parlant aussi une variante du bas breton. Il va jusqu'à soutenir que le breton était une langue autrefois couramment parlée jusqu'au cœur de l'Afrique...

Ami de Michelet, disciple d'Augustin Thierry et futur géographe et diplomate, le Trégorrois Guillaume Lejean porte un jugement plus nuancé dans la notice qu'il consacre à Le Brigant dans la *Biographie bretonne* de Levot. Il écrit en effet que :

Le Brigant était le point de départ de l'école celtique. On s'était déjà occupé de notre langue avec plus de savoir que d'esprit de système, et il était sorti d'excellentes œuvres, les livres de Dom Martin, Le Pelletier, Rostrenen, pour la langue, Caylus pour les antiquités. Avec la nouvelle école, c'était le contraire qui arrivait : l'esprit de système cherchait à suppléer au savoir et à la critique, et l'on eut Le Brigant, Guillon et les autres. [...] Je me hâte cependant d'expliquer une pensée qui pourrait être mal comprise. Certes, les antiquités celtiques doivent bien des choses à l'école dont nous

*parlons ? Les celtologues étaient des gens de bonne foi et de bonne volonté ; ils ne cherchaient pas l'éclat dans le paradoxe historique, mais ils obéissaient à une passion, un peu exagératrice, une réaction patriotique contre le mépris injuste où nos titres de gloire nationale et nos origines historiques étaient tombés. Ils arborèrent fièrement le drapeau de la vieille Gaule, et ils firent bien ; mais ils voulaient en faire le centre de tout ce qui existe dans les trois continents et ce fut une faute d'entraînement. Toute école qui cède à l'exclusivisme national est ainsi tentée de se croire l'empire du milieu, et de revendiquer comme vassale force civilisations qui n'ont même jamais connu son existence.*⁹⁵

Avec lucidité, Le Jean pointe les excès des Celtomanes, mais il leur reconnaît le mérite d'avoir lancé un mouvement de redécouverte de cette civilisation. En effet, remarque Jean-Yves Guimar, grâce à la Celtomanie, au XIX^e siècle, « un infléchissement se produit dans l'historiographie bretonne du premier demi-siècle [...] Car la celtomanie pose des questions neuves, même si elle leur apporte des réponses souvent aberrantes. »

Guillaume Le Jean s'interrogeait aussi avec pessimisme « Que restera-t-il de l'école celtique ? » Il ne pouvait se douter de l'étonnante postérité des celtomanes dont une partie de l'enthousiasme pour la civilisation celtique devait être reprise par des historiens plus ou moins sérieux, que ce soit en France avec les frères Thierry et en Bretagne par le courant bretoniste. Il ne soupçonnait peut-être pas non plus l'une des grandes forces des celtomanes, celle d'avoir fait rêver leur public. Ainsi que le résume Joseph Rio :

*Les celtomanes qui avaient parcouru d'innombrables in-folio d'histoire antique et européenne, « disséqué » les racines des mots des principales langues de culture, commencé à regarder vivre ou à écouter leurs contemporains paysans dans le « décor » et les monuments de leur contrée, avaient, de fait, commencé à rendre compte de l'originalité culturelle de leur pays dont ils ne soupçonnaient pas encore toute la valeur. Leurs pages passionnées provoquaient l'imagination et faisaient rêver.*⁹⁶

⁹⁵ LEVOT, Pierre, *Biographie bretonne, recueil de notices sur tous les Bretons qui se sont fait un nom*, 2 volumes, Paris, 1850-1857, p 203-204.

⁹⁶ RIO Joseph, *Mythes fondateurs de la Bretagne*, op. cit., p. 311.

1.4 Les premiers liens avec les Gallois : la Bible de Le Gonidec

Parmi les disciples de Le Brigant et de La Tour d'Auvergne se détache une figure, celle de Jean-François Le Gonidec. Membre de l'académie celtique, ses travaux de grammairien se révéleront d'une grande valeur.

Le Gonidec fait figure de passeur entre le courant celtomane et les bretonistes du XIX^e siècle. Il est aussi l'un des premiers à avoir réussi à nouer des liens avec des intellectuels gallois.

Jean-François Le Gonidec est né à Brest, le 17 mars 1775, dans une famille de la petite noblesse. Sa mère décède deux ans après sa naissance, son père quitte le pays et il est adopté par un oncle. À douze ans, il entre au collège de Tréguier où l'un de ses oncles est vicaire général de l'évêché. La Révolution le cueille là-bas. Le collège est fermé. À 19 ans, Le Gonidec est condamné à mort pour avoir dissimulé des armes et de la poudre au château de Kervéatoux. Il échappe par miracle à l'échafaud et il s'engage dans la chouannerie avant de se rendre en Angleterre en 1797. Au début du premier Empire, il rentre dans l'administration forestière de la

Marine et il est muté à Paris. En 1805, il est l'un des premiers membres de l'académie



Le médaillon représentant Le Gonidec sur sa tombe, au cimetière du Conquet (photo Erwan Chartier).

celtique, où il présente ses premières recherches. Dès 1806, il publie une *Grammaire celto-bretonne* qui lui vaut d'être nommé secrétaire de l'académie celtique. Il y rencontre aussi le poète Brizeux, qui se désole du désintérêt des autres membres pour les langues celtiques, en réaction aux excès des celtomanes :

*Ceux-ci, au lieu d'examiner, en vinrent à nier l'antiquité de la langue bretonne, méconnaissant que tous les mots donnés comme celtiques par les auteurs latins ou grecs sont conservés avec leur sens original dans la Bretagne Armorique ; ainsi des noms de lieux et d'hommes qu'on trouve en Écosse, en Irlande, en Galles et dans la Cornouailles insulaire.*⁹⁷

Le Gonidec continue ses travaux de grammairien sur la langue bretonne. Ils lui valent l'estime d'une partie de ses pairs. Sa notoriété va en effet le conduire à être contacté par d'autres Celtes pour un projet de traduction qui va marquer sa vie. En 1804 a en effet été fondée, à Londres, la Société biblique britannique et étrangère pour la diffusion des saintes écritures et leur traduction dans toutes les langues. Ses membres s'aperçoivent qu'il n'existe aucune traduction en breton, même si certains passages avaient auparavant été sans doute retranscrits dans cette langue. Contactée en 1814, la Société des antiquaires de France, qui a succédé à l'académie celtique, leur donne le nom de Le Gonidec. Mais les troubles liés au retour de Napoléon I^{er} lors des Cents-jours mettent un terme au projet.

Le révérend Thomas Price, un pasteur gallois érudit, entre alors en scène. Passionné de langues celtiques, ce gallois écrit le 13 avril 1816 à la british and foreign Bibl Society :

*J'ai rencontré plusieurs Français prisonniers de guerre natifs de Bretagne. De leur description de cette contrée, je suis amené à penser que le breton est la langue naturelle d'une très nombreuse partie du peuple en Bretagne et que la langue française est inintelligible à un grand nombre. La construction de la langue bretonne et son affinité avec l'ancien breton me persuadent qu'un Gallois peut, avec une petite application, se rendre capable de faire une traduction en langue bretonne. Je me permets de porter ces remarques à la connaissance de votre comité et si les services d'un Gallois peuvent un jour être nécessaires je serais honoré d'être employé.*⁹⁸

Dans les années qui suivent, Thomas Price reprend cette théorie, notamment dans les débats des sociétés savantes galloises. Il y développe l'idée que les Bretons, peuple frère des

⁹⁷ JARDIN, Louis, *la Vie et les œuvres de Jean-François-Marie-Auguste-Agathe Le Gonidec, grammairien et lexicographe breton (1775-1838)*, auto édition, Brest, Imprimerie commerciale, 1949, p. 46.

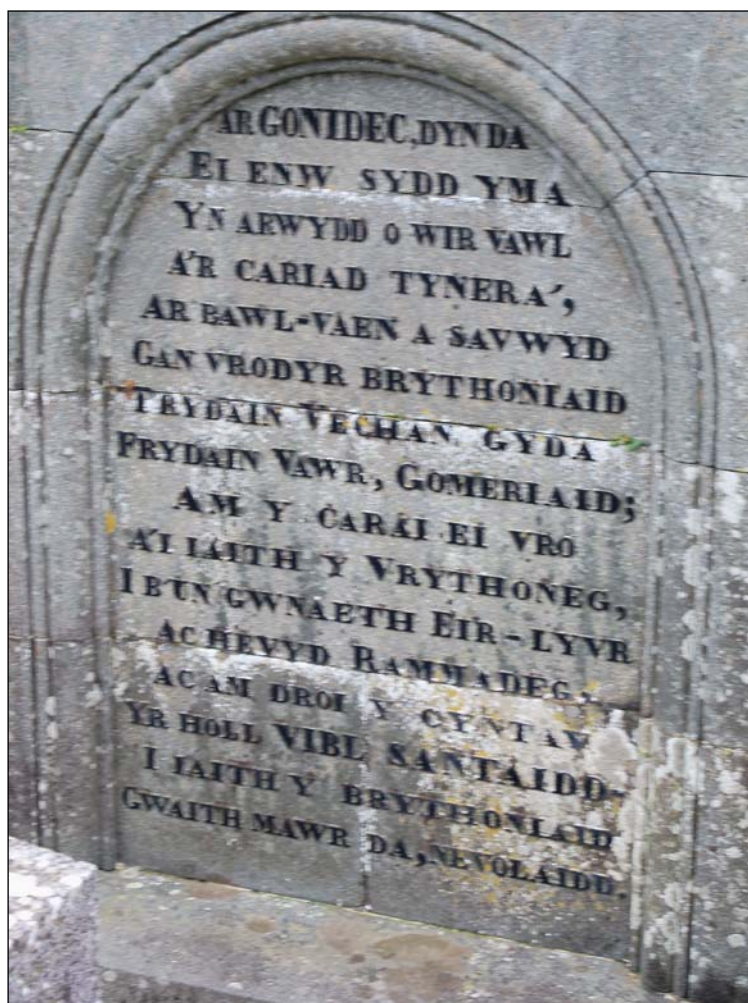
⁹⁸ Rapporté dans JARDIN, Louis, *la Vie et les œuvres de Jean-François-Marie-Auguste-Agathe Le Gonidec, grammairien et lexicographe breton (1775-1838)*, auto édition, Brest, Imprimerie commerciale, 1949, p. 76.

Gallois, demeure en proie à la superstition et à l'ignorance, du fait que la Bible n'est pas accessible dans leur langue. De plus, ils sont catholiques... C'est donc dans un but religieux que vont s'ébaucher ces premières relations interceltiques. Thomas Price était également obsédé par l'idée de remercier les Bretons armoricains d'avoir aidé, au V^e siècle, leurs frères insulaires à lutter contre l'hérésie prêchée par Pelage...

Les Gallois décident d'envoyer des éclaireurs pour se faire une idée plus précise de la situation en Bretagne. Durant l'hiver 1824-1825, un pasteur, David Jones, traverse la Manche et se rend Bretagne pour étudier le moyen de traduire la Bible dans la langue locale. Auparavant, il semble être rentré en contact avec Le Gonidec, alors installé à Angoulême où il travaillait à la rédaction d'un dictionnaire français-breton. Le Gonidec ne cache pas son enthousiasme de rencontrer un Gallois ! Il lui explique d'ailleurs « que toutes les fois où il arrivait une famille anglaise, il demandait si elle était du pays de Galles, mais invariablement sans succès. » Le pasteur ajoute que Le Gonidec « désespère de trouver un dictionnaire et une grammaire de la langue de Galles, pour lui comparer le breton. »⁹⁹

David Jones est aussi enchanté de l'accueil qui lui a été fait dans la péninsule :

Dans les différentes villes que j'ai visitées, toutes facilités me furent accordées pour mes recherches, non à cause de mes lettres de recommandations, mais du fait que



L'épithaphe en gallois sur la tombe de Le Gonidec, au cimetière du Conquet, dans le Léon (photo Erwan Chartier).

⁹⁹ Ibidem, p. 79.

*j'étais Gallois et, comme tel, reconnu parmi les Bretons, comme un frère d'un autre pays. Ce fut, en particulier le cas dans les Côtes-du-Nord et dans le Finistère.*¹⁰⁰

En 1825, les choses s'accélérent. La Bible Society charge le Gallois Thomas Price de superviser une traduction en breton de la Bible qui doit être effectuée par le Gonidec. La traduction du Nouveau Testament est achevée en 1827. Elle est publiée à mille exemplaires qui sont essentiellement vendus... au pays de Galles. Le clergé breton est en effet très méfiant à l'égard de ce livre publié sous la direction de protestants ! En 1827, l'évêque de Quimper a d'ailleurs mis en garde Le Gonidec des « inconvénients à mettre la traduction des livres saints dans les mains du peuple ».

En 1829, Thomas Price arrive en Bretagne. De Saint-Malo, il visite Rennes, Morlaix, Brest, Quimper, Quimperlé, Lorient, Vannes et Nantes, puis se rend à Angoulême pour retrouver Le Gonidec. Il lui amène un dictionnaire latin-gallois, afin qu'il se charge de la traduction de l'Ancien Testament. En 1833, Le Gonidec s'installe à Paris, où il continue de travailler à sa traduction de la Bible, ainsi qu'à ses travaux de grammaire. En 1837, il publie ainsi un *Dictionnaire franco-breton*. Le Gonidec a en effet travaillé à épurer la langue bretonne des emprunts trop fréquents au français. Avec sa grammaire, il a jeté les bases d'une langue littéraire moderne. Certains de ses disciples l'ont d'ailleurs surnommé *reizher ar brezhoneg*, le « restaurateur du breton ». Dans les années 1830, Le Gonidec réunit autour de lui un cénacle de jeunes Bretons, dont le poète Brizeux et un jeune chartiste, Théodore Hersart de La Villemarqué. Celui-ci adopte tout de suite la réforme orthographique prônée par Le Gonidec. Ce dernier est alors toujours en correspondance avec ses interlocuteurs gallois, avec lesquels il projette d'organiser une délégation bretonne à l'Eisteddfod de 1838. Mais, trop affaibli, il ne pourra y prendre part. Jean-François Le Gonidec meurt le 12 octobre 1838. Sa traduction complète de la Bible ne sera éditée qu'en 1866.

¹⁰⁰

Ibidem, p. 80.

2. L'influence des frères Thierry sur le passé celtique

Deux historiens français, d'opinion libérale, vont contribuer à populariser le passé celtique en France, Augustin et Amédée Thierry. Leurs différents ouvrages vont avoir un très large retentissement et, par ricochet, influencer sur certains intellectuels bretons.

Né à Blois le 10 mai 1795, Jacques-Nicolas-Augustin Thierry est considéré comme le grand historien français du début du XIX^e siècle. Il est en effet l'un des premiers à affirmer l'impérieuse nécessité de travailler sur les sources originales pour construire la recherche historique. Il se démarque également de ses confrères par la qualité de son style d'écriture, adoptant une narration très vivante de l'Histoire, presque romancée. Il a eu une influence importante sur les historiens du XIX^e siècle, notamment sur les Bretons. Il est vrai que son ouvrage sans doute le plus fameux,

Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands, de ses causes et de ses suites jusqu'à nos jours en Angleterre, en Écosse, en Irlande et sur le continent, évoque largement les Bretons insulaires et armoricains, souvent donnés en exemple.



Portrait d'Augustin Thierry, par Emile Lassalle, en 1840 (Louis Huart, Charles Philippon, *Galerie de la presse, de la littérature et des beaux-arts*, Paris, Aubert, volume 1, 1841)

2.1 La guerre des races, moteur de l'Histoire chez Augustin Thierry

Né pendant la Révolution, Augustin Thierry fait de brillantes études au lycée de Blois puis à l'École normale supérieure, où il passe une licence ès Lettres, en 1813. Entre 1814 et 1817, il devient le secrétaire de Saint-Simon, dont il partage les vues utopistes et sociales sur la société. Mais Augustin Thierry a également été influencé par la lecture des *Martyrs* de Chateaubriand et par les romans historiques de Walter Scott. D'où, probablement, cette tendance à une certaine mise en scène dramatique de l'Histoire qui le caractérise. Formé par l'historien Fauriel, il sait cependant faire preuve d'une grande rigueur, particulièrement dans l'analyse de ses sources. « Le grand précepte qu'il faut donner aux historiens, estime-t-il dans sa *Deuxième lettre sur l'histoire de France*, c'est de distinguer et au lieu de confondre ; car, à moins d'être varié, l'on n'est point vrai. » Alors que Saint-Simon prophétisait un nouveau christianisme, reposant sur un ordre social plus juste, Augustin Thierry entend faire éclater cette nouvelle transcendance en renouant les fils du passé car, selon lui, elle doit lier les hommes en les reliant à leurs ancêtres.

Journaliste au *Censeur* à partir de 1819, il se définit comme libéral et va chercher dans l'Histoire matière à alimenter son combat contre les partisans des Bourbons et de la Restauration. Au début des années 1820, il entreprend également d'analyser les recueils de lois anglo-saxonnes. Ce travail l'amène à publier, en 1825, son *Histoire de la conquête de l'Angleterre*, qui suscite l'enthousiasme du public. Il y développe l'idée que la liberté anglo-saxonne a influencé la mise en place d'une monarchie parlementaire en Grande-Bretagne, qu'il oppose bien évidemment aux tentations absolutistes de la monarchie française. De même que les conquêtes germaniques de la fin de l'Antiquité expliqueraient le ressentiment entre le tiers état et la noblesse.

Les conflits politiques du présent, estime l'historien Loïc Rignol, tirent leur sens des vieilles invasions qui, du fond des âges continuent de régir le destin de la société française. Celle-ci reste marquée par la brisure originelle de la conquête qui commande tous les événements ultérieurs. Le plus immédiat se comprend par le plus lointain. [...] Le schéma historique, partagé par ses contemporains, s'articule autour de deux moments forts. Au V^e siècle, la race des Francs asservit celle des Gaulois et organise une domination de classe à travers les institutions et les lois. [...] La lutte de classe, née de cette rivalité de classe, se perpétue jusqu'à la Révolution, second pivot de l'histoire nationale. Revanche des vaincus, elle renverse le pouvoir né de la conquête.

*Le tiers état, de sang gaulois, se libère enfin du joug du roi et de la noblesse d'origine franque.*¹⁰¹

Augustin Thierry théorise une véritable guerre des races, moteur d'une histoire qui touche aussi bien l'ancienne Gaule que la Grande-Bretagne. Les invasions barbares constituent donc un moment fondateur pour les Celtes et leurs descendants, bien plus que la conquête romaine.

*Je crus apercevoir dans ce bouleversement si éloigné de nous, la racine de quelques-uns des maux de la société moderne : il me semble que, malgré la distance des temps, quelque chose de la conquête des barbares pesait encore sur notre pays, et que, des souffrances du présent, on pouvait remonter, de degré en degré, jusqu'à l'intrusion d'une race étrangère au sein de la Gaule, et à sa domination violente sur la race indigène.*¹⁰²

Ou, explique-t-il encore :

*Nous croyons être une nation, et nous sommes deux nations sur la même terre, deux nations ennemies dans leurs souvenirs, irréconciliables dans leurs projets : l'une a autrefois conquis l'autre ; et ses desseins, ses vœux éternels sont le rajeunissement de cette vieille conquête éternée par le temps, par le courage des vaincus et par la raison humaine.*¹⁰³

Augustin Thierry va donc s'attacher à faire l'histoire de ce tiers état gaulois, de cette « glèbe » d'anonymes dont est issu le peuple français. Il attache une particulière importance aux communes du Moyen Âge dont les institutions annoncent, selon lui, la victoire de la démocratie élective moderne. « Ils nous ont précédés de loin, pour nous ouvrir une large route, ces serfs échappés de la glèbe, qui relevèrent, il y a sept cents ans, les murs et la civilisation des antiques cités gauloises. »¹⁰⁴ La mission qu'il s'assigne consiste donc à raviver la conscience du peuple grâce à son histoire, gauloise notamment, et à effacer l'intervalle de quinze siècles de conquête. Il faut donc évoquer ces aïeux celtes que l'Histoire officielle, que l'Histoire dominante, nie. Ses idées sur les races vont également marquer le débat intellectuel français. Pour Loïc Rignol :

¹⁰¹ Loïc Rignol, « Augustin Thierry et la politique de l'histoire. Génèse et principes d'un système de pensée », *Revue d'histoire du XIX^e siècle* [en ligne], n° 25, 2002, 4-5.

¹⁰² Augustin THIERRY, *Dix ans d'études historiques, troisième édition revue et corrigée*, Paris, Éditions Tossier, 1839, p. 7-8.

¹⁰³ *Ibidem*, p. 257.

¹⁰⁴ *Ibidem*, p. 335.

*La « race » se place au cœur de la révolution historique proposée. Son élargissement sémantique obéit à cette stratégie : elle opère le renversement politique de l'histoire, rendu nécessaire par l'œuvre révolutionnaire à continuer.*¹⁰⁵

Penseur libéral, Augustin Thierry accueille avec enthousiasme la révolution de 1830 qui chasse les Bourbon. Il est d'autant plus séduit que la monarchie de Juillet amène au pouvoir plusieurs historiens, dont Guizot. Ce dernier le chargera d'ailleurs d'une mission de collectage et de publication des chartes des communes de France, en 1836. Augustin Thierry voit en tout cas dans ce régime le triomphe de ces propres idées. Le tiers état ayant définitivement vaincu les deux autres ordres, il pense donc que la haine des races doit désormais céder le pas à la paix civile. La révolution de 1848, menée par les ouvriers contre la bourgeoisie, le perturbera au plus haut point, lui faisant remettre en cause une partie de ses théories :

*Si en effet les différences ethniques définissent les classes ennemies, le prolétariat et la bourgeoisie, étant de même souche celte ne peuvent se faire la guerre. La rivalité ne peut se comprendre qu'entre races différentes, c'est-à-dire entre Francs et Gaulois. Puisque le tiers état constitue « la nation entière moins la noblesse et le clergé », son émancipation marque l'affranchissement de tous les vaincus d'autrefois.*¹⁰⁶

La seconde République lui coupe une partie de ses rentes attribuées par Guizot. C'est donc dans un certain désarroi qu'il meurt à Paris, le 22 mai 1856, non sans avoir tenté de se rapprocher de l'Église, en expurgeant de son *Histoire de la conquête*, les jugements les plus hostiles à Rome.

2.2 Les Bretons chez Augustin Thierry

Dans son *Histoire de la Conquête*, Augustin Thierry évoque naturellement à plusieurs reprises les Bretons, ceux de l'Antiquité bien entendu, mais aussi ses contemporains pour lesquels on sent une pointe d'admiration, peut-être due à sa grande proximité avec Chateaubriand. En écrivant leur histoire, Augustin Thierry met également en lumière leurs particularités. Ainsi, s'il explique l'histoire de France par un conflit racial entre Gaulois et Francs, la situation bretonne lui semble différente, même si elle est parfois déterminée par des

¹⁰⁵ Loïc Rignol, *op. cit.*, p. 12.

¹⁰⁶ *Ibidem*, p. 28.

antagonismes de races, comme il l'explique sur ce passage concernant la mainmise des Plantagenêt sur la péninsule :

Agrandie par des guerres heureuses dans l'intervalle du neuvième au onzième siècle, la Bretagne, fut, dès le siècle suivant, travaillée de divisions intestines provenant de cette prospérité même. Ses frontières, qui s'étendaient jusqu'au-delà du cours de la Loire, renfermaient deux populations de race différente, dont l'une parlait l'idiome celtique, l'autre la langue romane de France et de Normandie ; et, selon que les comtes ou ducs de tout le pays jouissaient de la faveur de l'une de ces deux races d'hommes, ils étaient mal vus de l'autre.¹⁰⁷

Ce XII^e siècle voit d'ailleurs, selon lui, la ruine temporaire de la nation bretonne, sous la double action des princes Plantagenêt et des rois de France : « Dès lors, à proprement parler, il n'y eut plus de nation en Bretagne ; il y eut un parti français et un parti angevin ou normand, qui travaillèrent en sens divers pour l'une ou l'autre puissance. »¹⁰⁸ Pourtant, cette nation bretonne va s'incarner alors dans son peuple et résister. Augustin Thierry note d'ailleurs que le rapport du peuple breton vis-à-vis de la noblesse et du clergé est très différent de celui des Français, car dans la péninsule, l'opposition de race ne prévaut pas, la noblesse n'étant pas issue des guerriers barbares du V^e siècle :

La vieille langue nationale, abandonnée par tous ceux qui voulait plaire à l'un ou à l'autre des deux rois, s'altéra peu à peu dans la bouche des pauvres et des paysans ; eux seuls y tinrent fidèlement et la conservèrent, à travers les siècles, avec la ténacité de mémoire et de volonté qui est propre aux hommes de race celtique. Malgré la désertion de leurs chefs nationaux vers l'étranger, soit normand, soit français, et la servitude publique et privée qui en fut la suite, les gens du peuple en basse Bretagne n'ont jamais cessé de reconnaître dans les nobles de leurs pays des enfants de la terre natale. Ils ne les ont point haïs de cette haine violente qu'on portait ailleurs à des seigneurs issus de race étrangère ; et sous les titres féodaux de baron et de chevalier, le paysan breton retrouvait encore les tierns et les mac-tierns (chefs et fils de chefs) des temps de son indépendance : il leur obéissait avec zèle dans le bien comme dans le mal, s'engageait dans leurs intrigues et leurs querelles politiques, souvent sans les comprendre, mais par habitude et par le même instinct de dévouement qu'avaient pour leurs chefs de tribus les Gallois et les montagnards d'Écosse.¹⁰⁹

¹⁰⁷ Augustin THIERRY, *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands, de ses causes et de ses suites jusqu'à nos jours en Angleterre, en Écosse, en Irlande et sur le Continent*, Paris, Garnier frères éditeurs, 1825, livre troisième, p. 50.

¹⁰⁸ *Ibidem*, p. 55.

¹⁰⁹ *Ibidem*, p. 56

Comment ne pas voir ici une allusion à la situation bretonne pendant la Révolution, une partie de la péninsule restant fidèle au roi et aux nobles... Il est vrai qu'à l'époque où Augustin Thierry rédige son ouvrage, la Bretagne demeure en effet très monarchiste, légitimiste et, surtout, cléricale.

L'Histoire de la conquête de l'Angleterre débute par des considérations sur l'histoire antique de l'île marquée, selon Augustin Thierry, par l'établissement de deux races distinctes, les Kymris, ou Cambriens à l'ouest, les Logriens à l'est. Ils avaient eux-mêmes chassé des peuplades indigènes dans le nord de l'île et en Irlande où « ils s'y maintinrent sous le nom de Gaels ou Galls »¹¹⁰. À ces trois ensembles, Augustin Thierry fait également une place à un quatrième peuple qu'il fait venir d'Armorique « issu de la même race primitive et parlant aussi le même langage ou un dialecte un peu différent. »¹¹¹ Augustin Thierry reprend donc l'idée d'un peuplement de la Bretagne par des Armoricains, thèse soutenue depuis le XVI^e siècle par d'Argentré :

*Le lieu qu'ils habitaient antérieurement était la portion de la Gaule occidentale comprise entre la Seine et la Loire et, de même que les Logriens, ils obtinrent des terres en Bretagne sans beaucoup de contestations. C'est à eux que les anciennes annales et poèmes nationaux attribuèrent spécialement le nom de Brython ou Bretons, qui, dans les langues étrangères, servait à désigner d'une manière générale tous les habitants de l'île. On ignore le lieu précis de leur établissement ; l'opinion la plus probable est qu'ils se fixèrent au nord des Cambriens et des Logriens, sur la frontière de la population gallique, entre le golfe de Forth et celui de Solway.*¹¹²

L'île de Bretagne est ensuite conquise par les Romains. À la fin de l'Empire romain, l'île est en proie à des guerres civiles et aux incursions des Scots et des Pictes. Les Logriens font alors appel à des mercenaires saxons qui vont s'installer dans l'île et chasser les Bretons vers l'ouest. « Depuis l'embouchure de la Clyde jusqu'à la pointe de Cornouailles, demeuraient au pouvoir de la race indigène et surtout des Bretons-Cambriens ». Particulièrement au pays de Galles dont Augustin Thierry est l'un des premiers historiens français à traiter l'histoire, à en décrire les mœurs des habitants et, surtout, à mettre en lumière les liens qui l'unissent aux Bretons d'Armorique :

Ce territoire montagneux et peu fertile, aujourd'hui appelé pays de Galles, était l'habitation des Cambriens ; ils y offraient un asile sûr mais pauvre aux émigrés de

¹¹⁰ Augustin THIERRY, *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands, de ses causes et de ses suites jusqu'à nos jours en Angleterre, en Écosse, en Irlande et sur le continent*, Paris, Garnier frères éditeurs, 1825, livre premier, p. 14.

¹¹¹ *Ibidem*, p. 15

¹¹² *Ibidem*, p. 15.

tous les coins de la Bretagne ; aux hommes qui aimaient mieux, disent d'anciens historiens, souffrir et vivre indépendants, qu'habiter une belle contrée sous la servitude étrangère.

Car si une partie des Bretons se réfugie dans les montagnes galloises, une autre traverse la mer :

D'autres traversèrent l'Océan pour aller retrouver en Gaule un pays que leurs aïeux avaient peuplé en même temps que la Bretagne, et où vivaient encore des hommes issus de leur race et parlant leur langage. [...] Ils fondèrent sur cette péninsule un État séparé dont les limites varièrent souvent et en dehors duquel restèrent jusqu'au milieu du neuvième siècle, les cités de Rennes et Nantes. L'accroissement de population en ce coin de terre occidentale, le grand nombre d'hommes de race et de langue celtiques, qui s'y trouvèrent ainsi agglomérés, le préservèrent de l'invasion du langage romain, qui, sous des formes plus ou moins corrompues, gagnait peu à peu toute la Gaule. Le nom de Bretagne fut attaché à ses côtés et en fit disparaître les noms divers des populations indigènes pendant que l'île qui depuis tant de siècles avait porté ce nom le perdait elle-même.¹¹³

Ce passage nous semble particulièrement important, puisqu'Augustin Thierry est l'un des premiers auteurs moderne à qualifier la Bretagne de « celtique ». Terme qu'il définit ainsi « nom que les Romains et les Grecs donnaient aux populations gauloises. On est souvent obligé, faute de termes, d'appliquer ce nom indifféremment aux populations d'origine cambrienne et gallique. »¹¹⁴

Pour décrire la résistance des Bretons, Augustin Thierry a des mots que ne renieront pas les auteurs bretonistes de l'époque. Ainsi, après avoir expliqué le succès de la conquête de la Gaule par les Francs à cause du rôle des évêques catholiques qui, malgré la sauvagerie de ce peuple, le préféraient aux Goths et aux Burgondes, alors hérétiques aryens, Augustin Thierry souligne que les Bretons furent les seuls à refuser de se soumettre :

Seuls, ils osèrent tenter de soustraire leur petite contrée au destin de la Gaule entière. Dans cette entreprise pleine de hasards, ils réussirent à force de courage et de volonté. Ils soutinrent une lutte constante et acharnée contre les successeurs de Chlodowig et contre la puissance encore plus grande des rois dont la dynastie remplaça

¹¹³ Ibidem, p. 30.

¹¹⁴ Ibidem, p. 30.

*la race mérovingienne. Tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, ils maintinrent pendant quatre siècles leur existence nationale, sinon leur indépendance pleine et entière.*¹¹⁵

De même, les Bretons refuseront aussi de se soumettre dans le domaine religieux, ce qui ne semble pas déplaire à Augustin Thierry : « Suivant leurs idées et leur esprit de patriotisme exclusif, la prétention de l'archevêque de Tours étant pour eux sans nulle valeur, ils n'en tinrent pas le moindre compte ».

Cette lutte pour l'indépendance permet de relier les Bretons des deux côtes de la Manche, selon Augustin Thierry :

*Un double caractère de personnalité nationale, de répugnance au joug étranger, civile d'une part et religieuse de l'autre, est le trait saillant de son histoire. Sous ce rapport, la destinée que firent les Bretons réfugiés en Gaule eut quelque chose de conforme à l'énergie de résistance patriotique déployée durant des siècles par les Bretons demeurés dans l'île, au milieu de toutes les angoisses d'une nation vaincue défendant pied à pied les restes de son territoire envahi.*¹¹⁶

Dans son *Histoire de la conquête*, Augustin Thierry met donc en évidence les particularités de l'histoire bretonne continentale, même si ses habitants partagent, selon lui, un très vieux fonds commun avec ces Gaulois dont les descendants ont formé le tiers état. Selon lui, ces Bretons ont même été les seuls réels résistants à la noblesse d'origine franque. Il met leur histoire en parallèle avec celles des autres Celtes des îles Britanniques, dont Augustin écrit l'histoire et dresse le portrait contemporain. Il analyse avec lucidité la dure situation des Irlandais et des Écossais sous le joug anglais. Il évoque aussi les Cornouaillais, même si, relève-t-il, leur langue a disparu :

*Elle différait d'une manière assez remarquable du dialecte gallois, et avait probablement été parlée dans l'ancien temps par toutes les tribus bretonnes du sud et de l'est, par les hommes que les vieilles annales appellent Loëgris, et qui, avant d'aller rejoindre les Kymris dans l'île de Bretagne, avaient séjourné plus ou moins longtemps au sud-ouest de la Gaule*¹¹⁷.

Augustin Thierry décrit même le mouvement néodruidique gallois, fer de lance d'un renouveau culturel que les Anglais ont essayé d'interdire pendant les guerres révolutionnaires et de l'Empire.

¹¹⁵ *Ibidem*, p. 40.

¹¹⁶ *Ibidem*, p. 42.

¹¹⁷ *Ibidem*, conclusion, p. 357.

*Les habitants éclairés du pays de Galles n'ont pas perdu leur antique passion pour leur histoire, leur langue et leur littérature nationales. Les plus riches d'entre eux ont formé des associations libres dans le but de favoriser la publication de leurs nombreuses collections de documents historiques et pour ranimer, s'il est possible, la culture du vieux talent poétique des bardes. Ces sociétés ont établi des concours annuels de poésie et de musique, car ces deux arts, dans le pays de Galles, ne vont point l'un sans l'autre ; et, par un respect peut-être un superstitieux pour les anciennes coutumes, les assemblées littéraires et philosophiques des nouveaux bardes se tiennent en plein air sur des collines. Dans le temps où la révolution de France faisait encore peur au gouvernement anglais, ces réunions, toujours extrêmement nombreuses, furent interdites par l'autorité locale, à cause des principes démocratiques qui y régnait.*¹¹⁸

Ce mouvement néobardique sera à l'origine de la reprise des relations interceltiques entre Bretons et Gallois. Augustin Thierry aura peut-être contribué à le faire avancer. Son ouvrage reçoit un large écho dans le public et devient un classique. Il contribue en France à populariser un passé celtique qui n'est pas le seul apanage de la France. Augustin Thierry fait ainsi connaître à un large auditoire l'histoire de l'Angleterre, mais aussi des Bretons, des Gallois, des Irlandais et des Écossais. Des peuples reliés aux Français par des racines celtiques antiques. Mais c'est à son frère, Amédée, qu'est revenue la tâche de faire redécouvrir pleinement les Gaulois, dont il publie une histoire en 1828.

2.3 Les Gaulois d'Amédée Thierry

Frère cadet d'Augustin, Amédée se fait connaître en 1828 par une *Histoire des Gaulois*, succès d'édition qui lui permet d'obtenir une chaire d'histoire à l'université de Besançon. Néanmoins, considéré comme libéral, il est renvoyé sur décision de Charles X. Une décision arbitraire qui lui sert après la Révolution de 1830. Il devient préfet de Haute-Saône puis rentre au conseil d'État en 1838, où il demeurera malgré la révolution de 1848 puis le coup d'État de 1851. En 1860, il est nommé sénateur. Ce poste lui assure une rente de situation confortable. Son *Histoire des Gaulois* va contribuer au retour des Celtes sur le devant de la scène intellectuelle en France. L'auteur explique d'ailleurs que :

¹¹⁸ *Ibidem*, p. 333.



Amédée Thierry par Louis-Léon Gérôme (D.R.)

*Français, il a voulu connaître et faire connaître une race de laquelle descendent les dix neuvièmes d'entre nous, Français ; c'est aussi avec un soin religieux qu'il a été puiser dans les annales de vingt peuples, les titres d'une famille qui est la nôtre*¹¹⁹.

Comme son frère Augustin, il croit à une persistance de la race gauloise « la race gauloise s'y montre constamment identique à elle-même. »¹²⁰ Cette race, il la définit ainsi :

Les traits saillants de la famille gauloise, ceux qui la différencient le plus, à mon avis, des autres familles humaines, peuvent se résumer ainsi : une bravoure personnelle que rien n'égale chez les peuples anciens ; un esprit franc,

*impétueux, ouvert à toutes les impressions, éminemment intelligent ; mais à côté de cela une mobilité extrême, point de constance, une répugnance marquée aux idées de discipline et d'ordre si puissantes chez les races germaniques, beaucoup d'ostentation, enfin une désunion perpétuelle, fruit de l'excessive vanité.*¹²¹

Comme la plupart des historiens de l'époque, Amédée Thierry estime que les Celtes se divisent en plusieurs branches, « deux races, pour me servir de l'expression consacrée »¹²². Il reprend donc l'hypothèse des Gaels et des Kymris. Surtout, il distingue plusieurs « époques », la première étant l'état nomade, la seconde, l'état sédentaire qu'il pare de toutes les qualités : « on dirait, à suivre les scènes animées de ce tableau, que la théocratie de l'Inde, la féodalité de notre Moyen Âge et la démocratie athénienne se sont donné rendez-vous sur le même sol

¹¹⁹ Amédée THIERRY, *Histoire des Gaulois, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la complète domination romaine*, Paris, Sautet et Cie, libraires, Alexandre Mesnier, 1828, tome I, introduction, ij.

¹²⁰ *Ibidem*, p. iij.

¹²¹ *Ibidem*, p. v.

¹²² *Ibidem*, p. v.

pour y combattre et y régner tour à tour »¹²³. Le tout se termine par la défaite face aux Romains : « C'est partout le combat inégal de l'esprit militaire, ardent, héroïque, mais simple et grossier, contre le même esprit discipliné et persévérant. »¹²⁴

Amédée Thierry explique qu'il reste encore à son époque des vestiges de l'ancienne langue celtique :

*Mais, au milieu de tant de dialectes néolatins et néoteutoniques ; on trouve dans quelques cantons de la France et de l'Angleterre les restes de langues originales, isolées complètement des deux grands systèmes que nous venons de signaler comme étrangers. La France en refferme deux, le basque, parlé dans les Pyrénées occidentales, et le bas breton, plus étendu naguère, resserré maintenant à l'extrémité de l'ancienne Armorique ; l'Angleterre deux également, le gallois, parlé dans la principauté de Galles, appelé welsh par les Anglo-Saxons, par les Gallois eux-mêmes, kymraec ; et le gaelic, usité en haute Écosse et en Irlande.*¹²⁵

Il reprend la théorie des deux races celtes, les « Gallics » et les « Kymris » et estime que « la race parlant le gallic a occupé, dans des temps reculés, les îles Britanniques et la Gaule, et de ce foyer s'est répandue dans plusieurs cantons de l'Italie, de l'Espagne et de l'Illyrie »¹²⁶. L'autre race est celle des Kymris qui auraient chassé les Gallic de Grande-Bretagne et où ils se maintiennent au pays de Galles. Une race à laquelle se rattachent les Bretons :

*J'ai dit tout à l'heure que le bas breton ou armoricain, parlé dans une partie de la Bretagne française, était un dialecte kymrique. Le mélange d'un grand nombre de mots latins et français a altéré, il est vrai, ce dialecte ; mais les témoignages historiques font foi qu'au cinquième siècle, il était presque identiquement le même que celui de l'île de Bretagne, puisque les insulaires, réfugiés dans l'Armorique pour échapper à l'invasion des Angles, y trouvèrent, disent les contemporains, des peuples de leur langage.*¹²⁷

Néanmoins, Amédée Thierry estime que les deux langues, gallique et kymrique, descendent « sans nul doute d'une langue mère commune »¹²⁸. Enfin, « la population gauloise proprement dite se subdivisait en Galls et en Kymris » et « les Galls et les Kyrmis formaient des races appartenant à une seule et même famille humaine »¹²⁹.

¹²³ *Ibidem*, p. vij

¹²⁴ *Ibidem*.

¹²⁵ *Ibidem*, p. xiiij

¹²⁶ *Ibidem* p. xviij.

¹²⁷ *Ibidem*, p. xix.

¹²⁸ *Ibidem*, p. xx.

¹²⁹ *Ibidem*, p. xxj

Le concept des « deux races », gaélique et kymrique, est d'ailleurs la grande idée d'Amédée Thierry, qui va conditionner nombre de travaux historiques dans les décennies suivantes. La Gaule aurait d'abord été peuplée par les Galls ou Gaëls, petits et bruns, avant que n'arrive une seconde race, les Kymris, grands et blonds. Selon lui, les Gaulois seraient issus du mélange de ces deux races, dont les langues étaient parentes et viendraient d'une langue-mère commune. Ce à quoi serait venue s'ajouter une troisième race, les Belges.

Amédée Thierry se penche également sur l'ambigu problème du terme celte. « J'ai recherché quelle est la signification du mot Celte, sa véritable acceptation »¹³⁰. Autant dire que la réponse est assez étonnante et confuse : « D'abord César nous apprend qu'il est tiré de la langue des Galls : et, en effet, il appartient à l'idiome gallique actuel, dans lequel *ceilt* et *ceiltach* veulent dire un habitant des forêts. »¹³¹ Pour lui, les Celtes ne sont qu'une tribu locale, à laquelle il convient d'associer un autre peuple, les « Celtorii » :

*Ce peuple aurait donc fait partie de la ligue des Celtes ; or, tor, signifie élevé et montagne, et Celt-tor, habitant des montagnes boisées. Il paraîtrait de là que la confédération celtique, au temps de sa puissance, se subdivisait en Celtes de la plaine et en Celtes de la montagne. Cette faculté de modifier en composition la valeur du mot Celte serait une nouvelle preuve que c'était une dénomination locale et nullement générique.*¹³²

On l'aura compris, Amédée Thierry n'aura rien fait pour populariser le terme de celte, auquel il donne une étymologie plus que fantaisiste. Il est vrai que les textes antiques n'ont jamais été très clairs sur la différence entre Celtes et Gaulois, le premier terme étant plutôt utilisé par les Grecs et le second par les Latins. Toujours selon Amédée Thierry, ce serait donc la tribu des Celtes qui aurait conquis l'Ibérie, puisque les habitants de ce pays sont désignés sous le terme de Celtibères. Amédée Thierry est par contre l'un des premiers à évoquer la Galice, c'est-à-dire le nord-ouest de la péninsule Ibérique, considérée aujourd'hui comme celtique.

*Mais la confédération celtique n'accomplit pas seule cette conquête, et d'autres tribus l'accompagnèrent ou la suivirent, témoin le peuple appelé Gallaec ou Gallic, établi dans l'angle nord-ouest de la presqu'île, et qui, comme on sait, appartenait aux races gauloises.*¹³³

¹³⁰ *Ibidem*, p. xxix.

¹³¹ *Ibidem*.

¹³² *Ibidem*, p. xxxj.

¹³³ *Ibidem*, p. xxxij.

Ne croyant pas à la réalité du terme celte pour désigner l'ensemble de la civilisation de l'âge du Fer, Amédée Thierry en reste donc à son système des deux races, dont la race kymrique et que « la langue de cette race était celle dont les débris se conservent dans deux cantons de l'ancienne Armorike et de l'île de Bretagne »¹³⁴.

Amédée comme Augustin Thierry accréditent donc l'idée d'un peuple breton venu en grande partie de l'île de Bretagne, ultime vestige sur le Continent de cette race kymrique dont étaient en partie issue les Gaulois. Des Gaulois qu'ils font donc entrer dans l'histoire positive. Outre la caution qu'ils apportent aux historiens bretons de l'époque, les frères Thierry vont également avoir une influence sur l'historiographie bretonne, notamment avec leur système d'antagonisme de race qui va influencer les manières de raconter l'histoire de France et de Bretagne tout au long du XIX^e siècle. Certains des disciples des frères Thierry, dont le docteur Edwards, le médecin de Michelet et le fondateur de la Société d'ethnologie de Paris, vont se rendre en Bretagne qui est alors considérée comme une sorte de Gaule en réduction. Edwards affirme d'ailleurs avoir reconnu les deux races dans la péninsule. Selon lui, la haute Bretagne est peuplée de Gaëls et la basse Bretagne de Kymris, les seuls à avoir conservé leur langue.

2.4 Monarchie de Juillet et histoire locale

Les frères Thierry s'intéresseront également à la Bretagne à la fin des années 1830, lorsqu'ils lancent avec le docteur Edwards, la Société ethnologique de Paris. Edwards avait mené, dès 1831, des *Recherches sur les langues celtiques*, qui seront publiées en 1844.

Si grâce aux frères Thierry, la France redécouvre les Celtes, le milieu intellectuel parisien de la monarchie de Juillet n'est pas défavorable aux Bretons qui se taillent une belle place dans une république des lettres alors marquée par le romantisme. À l'ombre de Chateaubriand, d'autres auteurs connaissent le succès, comme le poète Brizeux et son *Marie*, paru en 1831. Émile Souvestre commence à se faire un nom dans la *Revue des Deux mondes*, où il écrit ses premiers articles en 1834. Le Malouin Félicité Lamennais est alors tout à sa gloire, mais commence à rompre avec le Vatican sur la question de la liberté. Les Bretons ne sont d'ailleurs pas les seuls à bénéficier de cet engouement qu'ils partagent avec d'autres régions. La redécouverte des monuments historiques avait été initiée sous l'Empire. Ainsi, en 1810, Montalivet, ministre de l'Intérieur, lance une grande enquête sur les monuments

¹³⁴ *Ibidem*, p. xl.

historiques. La décision était notamment justifiée par l'urgence de dresser un inventaire de certains monuments très endommagés lors de la période révolutionnaire. Dès la Révolution avaient également commencé à se créer des sociétés qui, au siècle suivant, allaient être qualifiées de « savantes ». Les travaux de ces sociétés concernent autant les sciences que l'histoire et l'archéologie alors naissante. En Bretagne, elles vont jouer un rôle très important dans la redécouverte de l'histoire régionale ainsi que dans la promotion de l'identité celtique de la péninsule. Enfin, en 1821 est créée l'École des chartes dont le rôle va être de former des historiens et des archivistes. Leur tâche est immense. C'est avec une grande lenteur que se mettent en place les dépôts départementaux d'archives dont une bonne partie des documents a été confisquée sous la Révolution.

Il ne faut d'ailleurs pas non plus oublier que la monarchie de Juillet fut un régime d'historiens qui vont mettre en place toute une série d'institutions ayant une grande influence sur l'historiographie bretonne. Dès 1830, Guizot crée le corps des inspecteurs des monuments historiques qui vont procéder aux premiers classements de sites et de bâtiments remarquables. L'écrivain Prosper Mérimée en fait partie. En 1835, il est notamment chargé par le ministre de l'Instruction publique de retrouver un manuscrit, celui des prophéties d'un certain Guiclan, ou Gwenc'hlan, évoqué par Grégoire de Rostrenen en 1732 et qui aurait été perdu pendant la Révolution. Au même moment, un jeune chartiste, Théodore Hersart de La Villemarqué, se lance également dans la quête du manuscrit qu'on prétend avoir retrouvé dans un presbytère des Montagnes Noires. Mais, en s'y rendant, on affirme à La Villemarqué, qui a obtenu la permission de l'évêque de Quimper, que le manuscrit a été remis à l'envoyé du ministre, Mérimée. L'affaire déclenche une cabale et provoque l'ire de Mérimée qui n'a jamais eu le manuscrit, mais doit s'expliquer devant le ministre et faire publier des droits de réponse dans les journaux. Il envisagera même de provoquer La Villemarqué en duel. Finalement, l'affaire en restera là et La Villemarqué publiera des poésies de Gwenc'hlan, présenté comme un « barde du V^e siècle ». Quant à Mérimée, il en conservera une vive amertume. « Les antiquités celtiques tournent la cervelle à qui s'en occupe », lâchera-t-il.

Par ailleurs, un comité des travaux historiques est mis en place par Guizot en 1832. Cet organe est chargé de rassembler les documents et les études envoyés par les correspondants départementaux nommés par enquête. Il fonctionnera surtout entre les années 1840 et le second Empire. Parmi les correspondants du comité des travaux historiques en Bretagne, on compte ainsi La Borderie, Levot, Pol de Courcy, Duchatellier, Geslin de Bourgogne, tous amenés à jouer un rôle important dans le débat intellectuel de la seconde moitié du XIX^e siècle. Il ne faut pas non plus sous-estimer le mouvement Caumont qui lance les études

régionales en Normandie dans les années 1820, et va inspirer la création de l'Association bretonne. Caumont a fondé, en 1834, la Société française pour la protection des monuments historiques, qui est aussi désignée comme Société française d'archéologie. Elle a pour but de lutter contre la destruction des monuments anciens. En 1839, non sans provocation vis-à-vis du pouvoir parisien, Caumont crée un institut des provinces qui ambitionne de regrouper les sociétés savantes et entend rivaliser avec l'Institut de France.

3. Le courant bretoniste au XIX^e siècle

Il ne faut pas négliger le bilan de la celtomanie dans la création d'un mouvement culturel et politique mettant en avant les spécificités bretonnes. Travail qui va se poursuivre à travers un nouveau mouvement, le bretonisme, à la fois littéraire et historique. Le courant bretoniste se distingue cependant des périodes précédentes par un supplément de rigueur, de réels échanges entre historiens et la production d'une historiographie plus ouverte, ainsi que le souligne Jean-Yves Guioimar :

*Ce qui frappe dans l'essor des études historiques bretonnes au XIX^e siècle, c'est précisément la rupture avec les canevas qui avaient dominé les historiens des XV^e-XVI^e siècles (Bouchart, d'Argentré...) et les bénédictins du XVIII^e. Les courants nouveaux s'intéressent aux Celtes, aux émigrations bretonnes, à la civilisation médiévale, idéalisée certes.*¹³⁵

Les idées bretonistes vont en effet se traduire par une exaltation du passé celtique de la péninsule et une ouverture aux autres contrées censées partager cette mémoire, notamment le pays de Galles.

3.1 Les origines du courant bretoniste

C'est donc sous la monarchie de Juillet, alors que souffle un vent tout relatif de liberté par rapport à la Restauration bourbonnienne, qu'un certain nombre de jeunes Bretons vont lancer un mouvement aux formes et aux idées multiples : décentralisation, émancipation provinciale, exaltation de la civilisation traditionnelle bretonne, celtisme... Ces hommes, nés sous le Directoire ou l'Empire, les Aurélien de Courson, Théodore Hersart de La Villemarqué, Guillaume Le Jean, Arthur de La Borderie et tant d'autres vont bouleverser la vision du passé breton et celtique. Ces « bretonistes » vont changer durablement l'image de la péninsule et leur influence est toujours bien présente. Il n'entre pas dans le cadre de cette étude d'étudier ce courant en détail, une tâche effectuée dans les années 1970 et 1980 par Bernard Tanguy et Jean-Yves Guioimar, mais de montrer combien leurs travaux intellectuels ont façonné l'image

¹³⁵ GUIOMAR Jean-Yves, *op. cit.*, p. 53.

d'une Bretagne « celtique » et dans quelle mesure ils ont travaillé à un rapprochement avec les autres régions celtiques d'outre-Manche.

Jean-Yves Guiomar estime à huit cent le nombre de curieux et d'érudits qui ont participé aux travaux des huit sociétés savantes bretonnes constituées à l'époque, « dont cinq cents productifs, allant de l'aimable dilettante ayant trouvé de vieux papiers dans son grenier jusqu'à l'historien professionnel »¹³⁶.

Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, les travaux historiques sont publiés sous forme de nombreuses brochures et abrégés qui rencontrent un succès certain dans le public. Parmi leurs auteurs, on peut retenir le nom d'Édouard Richer (1792-1834), l'un des principaux collaborateurs du *Lycée armoricain*, une revue nantaise. Il est l'un des premiers à douter du bien fondé de l'union de la Bretagne à la France, au XVI^e siècle. Selon lui, si le peuple breton a fait allégeance à de nouveaux maîtres, il n'est pas reconnu citoyen de sa nouvelle patrie qui le laisse dans sa misère. Selon Guiomar :

*Richer fut, avec Mellinet, l'âme du Lycée armoricain, où les grands thèmes littéraires, inspirés par la Bretagne, sont alors en train de naître. C'est incontestablement l'une des sources majeures du courant qui sera dominé par Souvestre et le jeune La Villemarqué*¹³⁷.

Parmi ces premiers historiens-écrivains bretons qui remettent à l'honneur le passé breton en ce début de XIX^e siècle, on peut également citer Pitre-Chevalier, auteur de *la Bretagne ancienne et moderne*, en 1844. En parallèle de ces personnalités, dans le premier tiers du XIX^e siècle, des groupes d'érudits se constituent dans la plupart des grandes villes bretonnes, des milieux qui vont faire preuve d'un intérêt croissant pour le passé breton et celtique. On peut citer la Société académique de Nantes, parmi les membres de laquelle un certain Ursin défend une vision large de l'histoire de Bretagne en 1828. « Devançant là encore le courant principalement illustré par La Villemarqué, indique Jean-Yves Guiomar, Ursin met l'accent sur un point capital en signalant qu'il existe, pour apprécier la culture européenne, des sources autres que grecques et romaines. »¹³⁸ À Vannes, les membres de la jeune Société polymatique du Morbihan étudient et s'efforcent de préserver les nombreux monuments mégalithiques, considérés alors comme « celtiques » et que les érudits morbihannais vont contribuer à attribuer à des périodes préhistoriques plus lointaines.

¹³⁶ *Ibidem*, p. 17.

¹³⁷ GUIOMAR Jean-Yves, *op.cit*, p. 27.

¹³⁸ GUIOMAR Jean-Yves, *op.cit*, p. 32.

À Quimper, Armand-René Mauffras Duchatellier (1797-1885) lance les études bretonnes et le bretonisme dans le département du Finistère. À partir des années 1830, Duchatellier propose un *Cours d'histoire locale* (1837), dans lequel il présente l'histoire antique de la Bretagne, le druidisme et l'occupation romaine par exemple, présentée comme une lutte entre les indigènes et la civilisation méditerranéenne. Plus original, il en appelle à l'histoire et à la littérature galloise pour « configurer cette civilisation originelle de la souche celto-bretonne ». Il insiste également sur les pères de l'Église bretonne « venus de la grande île de Bretagne, à la tête de population qui en émigraient. » Comme le souligne avec justesse Jean-Yves Guiomar :

*Sont rassemblés ici bien des thèmes qui vont par la suite dominer l'historiographie bretonne : l'unité celto-bretonne du pays de Galles et de l'Armorique, le problème des rapports entre l'organisation kymrique de la société galloise et gauloise et l'organisation féodale. Plusieurs écrits de Duchatellier reprendront d'ailleurs le problème des origines galloises, auxquelles il fait une grande place dans l'histoire bretonne. Son intérêt pour la civilisation bretonne ne se sépare pas d'un intérêt pour l'ensemble des civilisations.*¹³⁹

Jean-Yves Guiomar voit dans Aurélien de Courson, qui a travaillé dans le cadre du comité des travaux historiques de 1835 à 1863, l'un des autres pères du bretonisme. En 1835, il est chargé d'explorer les archives de Rennes. Il va notamment travailler pour Augustin Thierry auquel il fournira de nombreux textes, près de deux cents entre 1835 et 1838. Il s'intéresse rapidement aux questions posées par l'immigration des insulaires dans la péninsule au haut Moyen Âge. À l'instar d'Augustin Thierry, il envisage d'écrire une histoire du tiers état dans les cinq départements bretons, mais se rend compte que celui-ci serait plus breton que gaulois. Dans son *Essai sur l'histoire, la langue et les institutions de la Bretagne armoricaine*, paru en 1840, c'est désormais à une histoire du « peuple breton » et non du tiers état qu'il s'attelle. On peut d'ailleurs imaginer que la part belle faite aux Bretons dans les rééditions de *l'Histoire de la conquête* est aussi due aux échanges entre Thierry et Courson. Pour Aurélien de Courson, la Bretagne ne doit rien aux Francs et il fait remonter la féodalité à à l'époque des Celtes antiques, bien avant l'arrivée des Germains. Il défend cette thèse dans un autre ouvrage fondateur de l'historiographie bretonne et dont le titre est tout un programme, *l'Histoire des origines et des institutions des peuples de la Gaule armoricaine et de la Bretagne insulaire depuis les temps les plus reculés jusqu'au V^e siècle*, paru en 1843. Il estime que « le régime féodal, non pas tel assurément qu'il a existé en France au XI^e siècle, mais tel que nous le

¹³⁹ GUIOMAR Jean-Yves, *op.cit*, p. 41.

représentent les documents de la première et de la seconde race, avait été en pleine vigueur, bien antérieurement, chez les Gaulois et dans la Bretagne insulaire¹⁴⁰. »

Chez Courson également, l'idée d'une communauté historique entre Bretons continentaux et Gallois insulaires est donc mise en avant.

3.2 La classe d'archéologie de l'Association bretonne

Les érudits du courant bretoniste se rencontrent essentiellement dans les sociétés savantes qui connaissent un essor très important dans la première moitié du XIX^e siècle. Ces sociétés sont essentiellement locales et départementales, un échelon administratif pourtant créé sous la Révolution et ne tenant pas compte des anciennes entités qui maillaient le territoire breton avant 1789. Se posait donc la question d'une structure commune aux cinq départements bretons. Cela sera l'un des buts de l'Association bretonne, inspirée en partie de l'Association normande d'Alexis de Caumont. Cependant, elle n'a pas été d'abord créée par les historiens, mais par des notables soucieux d'améliorer l'agriculture dans la péninsule. Néanmoins, les historiens vont rapidement s'y greffer. Selon Jean-Yves Guiomar :

L'Association bretonne est d'abord née de la volonté de donner à la province une place dans la France nouvelle qui soit à la mesure de sa glorieuse histoire. Elle exprime le désir tout moderne de développer l'agriculture bretonne, base de l'économie régionale et assise sociale de la province. Mais la mentalité moderne des hommes de Juillet se greffe sur celle des Lumières qui au XVIII^e siècle associait couramment agriculture et belles-lettres [...] Progrès économique et social et vitalité culturelle vont de pair.¹⁴¹

La question agricole est alors en effet très importante. Dans la première moitié du XIX^e siècle, la Bretagne a vu son commerce international, celui des toiles notamment, ruiné par le conflit avec la Grande-Bretagne et le blocus continental sous l'Empire. Son agriculture reste encore très traditionnelle. La question de l'amélioration des techniques agricoles et, en parallèle, des progrès de l'instruction, devient donc primordiale tant chez les paysans que dans les élites de la péninsule. C'est dans ce contexte qu'est créée, en 1841, une « alliance bretonne », « fondée par des propriétaires de la province pour les progrès de l'agriculture et de

¹⁴⁰ Ibidem, p 109
¹⁴¹ Ibidem, p. 116.

l'industrie agricole ». Elle ne doit s'occuper que d'agriculture. Mais, parallèlement, un érudit, Jules Geslin de Bourgogne lance l'idée d'une « Société d'archéologie pour la Bretagne », en 1842. Les deux fusionneront donc au sein d'une Association bretonne. Son congrès fondateur s'ouvre à Vannes, le 20 septembre 1843. Une « classe » d'archéologie est instituée où se retrouvent alors les intellectuels bretonistes, dont Théodore Hersart de La Villemarqué et Arthur Le Moyne de La Borderie. Ils vont faire de cette classe - interdite par l'administration impériale en 1859 -, une organisation au service de leurs idées. En effet, le bretonisme ne s'occupe pas que d'histoire, c'est aussi un courant de pensée structuré, comme le remarque Jean-Yves Guiomar :



Au XIX^e siècle, Arthur Le Moyne de la Borderie a développé une conception « militante » de l'histoire de Bretagne (cliché : mairie de Vitré).

Mais le bretonisme, à la différence des autres courants – celui des romanistes par exemple, qui est son principal adversaire – a cherché à se constituer, à s'organiser. Il a créé la classe d'archéologie bretonne, il a tenté de fédérer les sociétés savantes sous sa houlette. Il s'est donné les moyens d'expression, au premier rang desquels la revue de Bretagne et de Vendée, créée en 1857 par La Broderie. Son essor, dès les années quarante, se produit au moment où la société française, ayant définitivement rompu avec la légitimité monarchique, entame la conquête de la démocratie, retardée par le manque de maturité de la seconde République et le coup d'État de 1851.¹⁴²

Nous verrons plus loin la place consacrée au celtisme et au panceltisme – terme qui désigne alors les efforts en vue de développer les rapports entre peuples celtes – accordée dans les différents organes bretonistes. Les questions historiques n'y sont pas neutres, particulièrement celles touchant aux origines de la Bretagne. Une question qui va être au cœur du débat intellectuel breton au XIX^e siècle. Le peuple breton descend-il des Gaulois armoricains, comme le pensent les adversaires des Bretonistes ? Ou vient-il de l'île de Bretagne, comme le soutiennent avec parfois de l'excès les amis de La Borderie et de La Villemarqué ? Et dans ce

¹⁴²

Ibidem, p. 19.

cas, n'a-t-il pas toute légitimité à recréer de forts liens avec les peuples frères d'outre-Manche ?

Car l'histoire sert à justifier, en témoigne le rôle d'un historien qui va profondément marquer le débat intellectuel en Bretagne, Arthur Le Moyne de La Borderie. Pour lui, « l'histoire est, à la lettre, une science patriotique par excellence », comme il l'exprime lors de l'inauguration du monument à la mémoire de Dom Lobineau, à Saint-Jacut, en 1886. Né le 5 octobre 1827, à Vitré, il entre à l'École des chartes dont il sortira premier. Entre 1853 et 1859, il travaille aux archives de Nantes, particulièrement sur le trésor des ducs de Bretagne, l'ensemble des archives privées et publiques duciales, une source inestimable pour l'histoire de la Bretagne au Moyen Âge. Il est également l'un des fondateurs de la Société archéologique et historique d'Ille-et-Vilaine, dont il deviendra le président en 1863. Il laisse une œuvre impressionnante, dont sa magistrale *Histoire de Bretagne* parue en plusieurs volumes à la fin de sa vie. L'historien Michel Denis estimait, en 2001, que : « aujourd'hui encore, aucun historien de la Bretagne ne peut s'abstenir de faire référence à ses travaux »¹⁴³. À vingt-cinq ans, La Borderie a également fondé la *Revue de Bretagne et de Vendée* où il va pouvoir exprimer ses idées patriotiques, voire nationalistes. En effet, pour lui :

*La Bretagne est mieux qu'une province, elle est un peuple, une nation véritable et une société à part, parfaitement distincte dans ses origines, parfaitement originale dans ses éléments. [...] La Bretagne, notre Bretagne, c'est une langue, la langue sacrée de nos aïeux. La Bretagne, c'est un caractère, un caractère national bien trempé ; par là même, c'est un peuple, non pas seulement une province, mais une nation qui a eu son existence propre, originale, indépendante.*¹⁴⁴

Elle est aussi une race, ainsi qu'il le définit dans un article de la *Revue de Bretagne et de Vendée*, en 1864, « Caractère national de la race bretonne dans l'Histoire ». Pour lui, en effet, il y a différentes races, définies par des traits spécifiques. Ainsi les Français font partie des races « qui vivent de l'esprit, qui conquièrent et qui triomphent par l'esprit, par la prédominance de leur langue, de leur littérature, de leur art »¹⁴⁵. Les Bretons sont, au contraire, une race résistante qu'il définit ainsi :

Mais il est aussi d'autres peuples insensibles à la gloire des conquêtes, au gain du commerce, à l'ivresse de la vie de ruine et de pillage, trop peu secondés, d'ailleurs par

¹⁴³ Michel Denis, « Arthur de la Borderie (1827-1901) ou "l'histoire, science patriotique" », in *Chroniqueurs et historiens de la Bretagne du Moyen Âge au milieu du XXe siècle*, Rennes, PUR/Institut culturel de Bretagne, 2001, p. 144.

¹⁴⁴ Discours d'ouverture de la chaire d'histoire de Bretagne à l'université de Rennes en 1890. Cité par Georges Minois, *Nouvelle histoire de Bretagne*, Paris, Fayard, 1992, p. 729.

¹⁴⁵ Arthur de La Borderie, « Caractère national de la race bretonne dans l'histoire », *Revue de Bretagne et de Vendée*, 1864, tome I, p. 18.

*les circonstances pour pouvoir étendre sur le monde leur empire intellectuel, qui restent sans ambition comme sans crainte sur le sol où Dieu les mit, le défendent intrépidement contre tout agresseur, maintiennent avec une fermeté opiniâtre leurs mœurs, leur langue, leur personnalité nationale, prêtes, pour sauver ces trésors, à résister, s'il le faut jusqu'au dernier sang.*¹⁴⁶

Mais par Bretons, La Borderie n'entend pas que les Bretons du Continent. Pour lui, si race bretonne il y a, elle existe des deux côtés de la Manche :

*Par Bretons, j'entends toute la race bretonne, c'est-à-dire, avec nous autres Bretons du Continent, ces Bretons de l'île, nos premiers auteurs, aujourd'hui nos frères, qui, après avoir occupé tout ce qui forme maintenant l'Angleterre, conservent encore leur langue et leur nationalité dans les montagnes de la principauté de Galles. Pourtant comme ces pages s'adressent surtout aux Bretons d'Armorique, j'insisterai de préférence sur leur histoire, mais sans m'interdire, à l'occasion, de puiser dans celle des insulaires, puisqu'entre ces deux peuples origine, mœurs, langue, caractère, tout est commun.*¹⁴⁷

L'Histoire est source d'exemples édifiants : « La Grande-Bretagne, avec l'Armorique gauloise, fut la première à repousser le joug de l'Empire pour reprendre son indépendance. »¹⁴⁸ Il souligne que seuls les Bretons résistèrent durant le haut Moyen Âge. « Ils défendirent le terrain pied à pied ; ils sauvèrent la Cambrie (pays de Galles), le Cornwall (Cornouailles anglaise) et y maintinrent leur indépendance. »¹⁴⁹ Quant à l'Armorique :

*Se mêlant sans violence dans la péninsule armoricaine, à la population gauloise alors très peu nombreuse, ils y fondèrent cette nation des Bretons continentaux, à laquelle nous appartenons nous-mêmes. Dans ce maigre coin de terre celtique, les descendants des pauvres émigrés bretons ont soutenu, non sans succès, plus de neuf cents ans d'une lutte inégale et opiniâtre de leur indépendance sacrée (du V^e au XV^e siècle, époque de l'union avec la France) : sur eux se sont rués tour à tour Francs, Normands, Anglais, Français, prêts à les anéantir ou du moins leur nationalité ; et cependant leur nationalité n'est pas morte.*¹⁵⁰

Pour La Borderie, il existe donc une « race bretonne », héritière des Celtes insulaires de l'Antiquité, qui a produit une « nation bretonne », installée dans la péninsule armoricaine.

¹⁴⁶ Arthur de La Borderie, « Caractère national de la race bretonne dans l'histoire », *Revue de Bretagne et de Vendée*, 1864, tome I, p. 19.

¹⁴⁷ Arthur de La Borderie, « Caractère national de la race bretonne dans l'histoire », *Revue de Bretagne et de Vendée*, 1864, tome I, p. 20.

¹⁴⁸ Arthur de La Borderie, « Caractère national de la race bretonne dans l'histoire », *Revue de Bretagne et de Vendée*, 1864, tome I, p. 20.

¹⁴⁹ *Ibidem*, p. 21.

¹⁵⁰ *Ibidem*, p. 21.

« L'esprit distinctif de la Bretagne, c'est son esprit de stabilité, sa force incalculable de résistance. Résistance au mal, à l'injustice, à l'oppression, surtout à l'invasion étrangère qui attaque le sol et le cœur de la patrie. »¹⁵¹ La Borderie s'intéresse par contre assez peu dans son œuvre à l'Antiquité celtique. Ce n'est pas là la période de prédilection de ce chartiste, bien plus familier des documents médiévaux que de l'archéologie alors balbutiante. Arthur de la Borderie refuse de même toute idée de syncrétisme entre le bardisme et le christianisme, ce qui le différencie d'un La Villemarqué ou d'un Charles de Gaulle, deux intellectuels qui ont joué un rôle majeur dans le renouveau des relations interceltiques.

3.3 Celtes et mégalithes

L'une des grandes questions de l'historiographie préhistorique du XIX^e siècle tient à l'attribution chronologique des mégalithes. Savants et historiens s'interrogent et se déchirent sur la civilisation qui a créé ces monuments imposants. Avec la redécouverte des Celtes au XVIII^e siècle, nombre d'antiquaires vont leur attribuer la construction des mégalithes, qui seuls paraissent dignes d'une aussi brillante culture. L'anglais William Stukeley estime ainsi que Stonehenge est un monument celtique. La question est d'autant plus sensible en Bretagne que la péninsule possède parmi les plus impressionnants monuments mégalithiques d'Europe. À la fin du XVIII^e siècle, le président de Robien, le grand antiquaire breton de cette période, s'intéresse naturellement à ces étranges pierres levées et à ces intrigantes tables de pierre. Il leur attribue une origine gauloise. Quelque temps plus tard, l'une des figures de la celtomanie bretonne, Théophile-Malo de La Tour d'Auvergne affirme aussi dans les *Origines gauloises* que les mégalithes sont d'origine celtique. Pour les désigner, il forge à partir du breton, les termes de *menhir*¹⁵² (pierre longue) et *dolmin* (table de pierre), ce dernier terme sera utilisé au pluriel, *dolmen* par Jacques Cambry dans son *Voyage dans le Finistère*. C'est cette forme qui sera retenue. L'imagination fertile de La Tour d'Auvergne leur attribue aussi une fonction, celle d'autels où les Celtes se livraient à des sacrifices humains. « C'est sur de tels autels, écrit-il, que les Gaulois, au rapport de Diodore de Sicile, juraient leurs traités, et que les druides, leurs prêtres, sacrifiaient à la divinité, choisissant le plus souvent des hommes pour victime. »

¹⁵¹ Michel Denis, « Arthur de la Borderie (1827-1901) ou "l'histoire, science patriotique" », in *Chroniqueurs et historiens de la Bretagne du Moyen Âge au milieu du XXe siècle*, Rennes, PUR/Institut culturel de Bretagne, 2001, p. 150.

¹⁵² En langue bretonne, les menhirs sont aussi désignés sous le terme de *peulvan*.

La légende noire faisant des mégalithes monuments druidiques est lancée. Dès 1795, une illustration du *Voyage dans le Finistère* de Cambry représente un auguste druide, juché sur un dolmen et haranguant de musculeux guerriers et d'accortes prêtresses. Par la suite, plusieurs ouvrages vont ancrer cette idée dans l'opinion publique, comme ceux du chevalier de Fréminville, de Maudet de Penhoët, qui voyait dans Carnac un culte au serpent inspiré par l'Égypte, ou de l'abbé Mahé. La mode du romantisme devait encore renforcer ce cliché. Chateaubriand, dans *les Martyrs*, évoque la druidesse Véléda, avec tous les clichés du genre : forêt de chênes, procession et chants lugubres, dolmen et sacrifice humain. En 1843, dans son *Morbihan, son histoire et ses monuments*, Cayot Délandre donne une vision tout aussi sanglante de l'usage des mégalithes : « Partout la pierre brute et colossale était choisie pour y interroger les entrailles des victimes, et pour rendre les oracles en plein air, en face d'un horizon immense, n'ayant au-dessus de leur tête que la voûte des cieux ». Dans les *Mystères du peuple*, en 1849, le romancier populaire Eugène Sue achève de renforcer la vision des mégalithes « druidiques » dans l'opinion publique. Il fait en effet débiter son récit à Carnac, par une scène de sacrifice humain, avec trois victimes, dont une druidesse de l'île de Sein... Comme le souligne Renan Pollès :

*Ces divagations aboutissent à une imagerie celtique dont les deux images-clefs sont le dolmen-autel, sur lequel s'accomplissent des sacrifices humains, et la cueillette du gui. Deux images antagonistes et pourtant complémentaires, comme tous les thèmes à la source des grands mythes. D'un côté, une vision noire, sauvage et souterraine, de l'autre, radieuse, pastorale et souriante. Les forces sombres de la nuit et l'éblouissement de la révélation d'un mystère caché. C'est l'ambiguïté même de ce couple qui fait sa force et son succès et lui assurera une étonnante longévité.*¹⁵³

Néanmoins, dans les années 1840 et 1850, l'archéologie encore balbutiante va changer la vision des mégalithes. Des archéologues danois, dont Worsae, mettent en place une chronologie dite des trois âges, et attribue les mégalithes aux civilisations de la pierre polie, dont on retrouve des objets dans les dolmens. La fouille de plusieurs dolmens permet de se rendre compte qu'il ne s'agit nullement d'autels, mais de tombeaux. On s'aperçoit alors que ces dolmens étaient enfouis dans des tumulus. En 1853, Mérimée, qui avait déjà eu maille à partir avec les celtomanes lors de l'affaire Gwenc'hlan, prend la défense de Worsae dans un article du *Moniteur* intitulé « Sur les Antiquités prétendues celtiques ». Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, la vision du mégalithisme évolue donc. Ces monuments sont attribués à la période du Néolithique, une idée qui se diffuse aussi en Bretagne. Dès les années 1850, plusieurs membres de la Société polymatique du Morbihan adoptent cette théorie et récusent

¹⁵³ Renan Pollès, « Mythes et mégalithes au XIX^e siècle », *ArMen* n° 88, septembre 1997, p. 53-54.

celle du « dolmen-autel ». La Société d'Émulation des Côtes-du-Nord semble avoir renoncé rapidement au caractère « druidique » ou « celtique » des mégalithes. Mais, dans la Société d'histoire et d'archéologie du Finistère, on continue à reprendre ce terme jusque dans les années 1880.

Car les partisans des mégalithes « druidiques » ne désarment pas. C'est notamment le cas de l'historien Henri Martin qui publie une *Histoire de France* en 1865. Il y écrit

*Un savant, M. Worsae, a dépensé beaucoup d'érudition pour retirer aux Gaulois les monuments dont nous venons de parler et les attribuer à un peuple inconnu qui aurait précédé les Gaulois en Occident. Nous pensons que ce peuple mystérieux nous paraît aussi imaginaire que Dracontia ou temple du Serpent dont quelques archéologues anglais ont prétendu couvrir le monde primitif.*¹⁵⁴

Les débats sont ainsi encore vifs en août 1867, lors du second congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistorique de Paris et tournent autour des mégalithes. Plusieurs savants développent l'idée que les dolmens et les allées couvertes sont des tombeaux et appartiennent à la civilisation de la pierre polie, bien antérieure aux Celtes. Selon Jean-Yves Guiomar :

*Worsae déclare qu'on "reconnaît aujourd'hui presque unanimement que ces monuments dont on faisait autrefois des autels druidiques ne sont autre chose que des tombeaux ; c'est déjà un grand progrès". Mais Henri Martin est d'avis que les monuments d'Irlande et de Bretagne sont du même âge et doivent être attribués à un même peuple, "les Gaëls ou Celtes primitifs", alors que Stonehenge appartient au druidisme de la dernière époque de l'indépendance gauloise. Et Martin de réaffirmer fortement la notion de monuments celtiques. Mais déjà, sur ce terrain, il est isolé.*¹⁵⁵

Henri Martin aura l'occasion d'exposer à nouveau ses idées quelques semaines plus tard, lors du congrès celtique international de Saint-Brieuc (voir chapitre II, sous-partie 3.2).

Le mythe des mégalithes « celtiques » va avoir une longévité exceptionnelle. Comme le souligne Renan Pollès :

À la fin du siècle, l'image construite par les celtomanes est si puissante et si bien enracinée qu'en dépit de toutes les protestations scientifiques, elle reste ancrée dans l'inconscient populaire, tout comme elle résiste à son élimination de l'idéologie officielle et en particulier des manuels scolaires. [...] Les rêves des Celtomanes ont profondément marqué le sentiment populaire et résistent à toutes les dénégations et toutes les preuves de leur irrationalité. C'est d'ailleurs cette irrationalité même qui leur

¹⁵⁴ Ibidem, p 56.

¹⁵⁵ GUIOMAR, Jean-Yves, *op. cit.*, p. 362.

*assure l'impunité. Ils continuent d'imprégner l'image de la Bretagne et montrent l'extraordinaire réussite de cette étonnante entreprise qui consistait à réinventer le passé d'un peuple.*¹⁵⁶

Si, dans les milieux scientifiques, les mégalithes sont donc depuis longtemps attribués aux civilisations néolithiques, il n'en est pas toujours de même dans le grand public qui continue, parfois encore aujourd'hui, à les attribuer aux Celtes ou aux Gaulois. L'influence d'une célèbre bande dessinée, dont l'un des héros est un Gaulois tailleur de menhirs, n'y est sans doute pas étrangère ! Mais elle n'est pas seule en cause. En 2001, un numéro spécial des très sérieux *Cahiers de Science et Vie* était consacré aux Celtes. En couverture, il affichait... une superbe photo de Stonehenge. Les clichés ont la vie dure. Dont celui d'une certaine Bretagne, parsemée de menhirs et de dolmens celtiques...

¹⁵⁶

Renan Pollès, *op. cit.*, p. 56.

Au début du XIX^e siècle, les Celtes continuent donc de passionner les érudits. C'est particulièrement le cas en Bretagne d'où sont issus les principaux animateurs de la celtomanie, ce courant de pensée parfois extravagant qui prêtait une influence exagérée aux Celtes et qui voyait dans le bas breton la langue mère de l'humanité. Si leurs théories fantaisistes font désormais sourire, les idées des celtomanes ont continué à alimenter un certain engouement pour la matière celtique. D'autant qu'après la Révolution, de nouveaux travaux, réalisés par des historiens prestigieux comme Augustin et Amédée Thierry, commencent à populariser la figure du Gaulois et des Celtes dans l'opinion française ainsi qu'en Bretagne. Augustin Thierry va contribuer à développer une image sympathique des Celtes. Il présente en effet les Gaulois comme les ancêtres véritables des Français, la noblesse étant issue des envahisseurs et barbares germains. Il insiste également sur la particularité des Bretons, venus de Grande-Bretagne et ayant fusionné avec les Armoricaïns. Historien, il fait enfin un tableau des peuples celtes de son époque, alimentant l'idée d'une communauté celtique par-delà les mers. Augustin Thierry qui a une influence importante sur les historiens et les intellectuels Français du XIX^e siècle n'est pas le seul. Des auteurs comme Michelet ou Guizot reprennent en partie ses théories. Il est aussi en relation avec des érudits et des historiens bretons, dont nombre appartiennent au courant bretoniste qui naît après la Restauration. Essentiellement animé par des historiens, ce mouvement va lui aussi travailler à mettre en lumière les particularités de l'histoire bretonne, particulièrement les origines des Bretons qu'ils relient à l'histoire prestigieuse des Celtes de l'Antiquité. Des Bretons présentés comme une « race résistante », ayant tenu tête aux Anglo-Saxons comme aux Francs.

La mise en valeur de ce passé celtique apparaît comme une sorte de revanche intellectuelle pour ces érudits bretons qui voient leur pays de plus en plus intégré dans la construction étatique française. Ainsi, les Bourbons se sont bien gardés, après la Restauration, de supprimer les départements. Au XIX^e siècle, la Bretagne continue d'être privée de toute représentation institutionnelle. La mise en valeur de son riche passé et de l'antériorité de ses origines par rapport à la France apparaît donc bien comme un moyen d'affirmer l'existence d'une communauté bretonne encore réelle. Même si, nous le verrons, les linguistes et les collecteurs de littérature populaire vont venir au secours de cette identité bretonne.

En mettant en valeur le passé celtique de la Bretagne, en mettant en évidence les liens historiques et linguistiques existant entre Bretons du Continent et de Grande-Bretagne, ces intellectuels ne pouvaient également que pousser à renouer des liens entre les différentes rives de la Manche. Le grammairien Le Gonidec en est le précurseur. Il entre en contact avec des Gallois qui lui confient la tâche de traduire la Bible en langue bretonne, ouvrant la voie à des relations intellectuelles appelées à se développer ensuite. Un autre facteur va jouer dans ce

mouvement de relations interceltiques, la situation entre la France et la Grande-Bretagne. Après plus d'un siècle d'affrontements, entre la fin du XVII^e siècle et 1815, les deux États s'engagent dans une paix durable. Malgré une méfiance mutuelle, les relations économiques, mais également culturelles peuvent reprendre. Les obstacles qui empêchaient Bretons et Gallois de communiquer se lèvent donc et les « frères » celtes vont se retrouver lors d'un voyage fondateur, en 1838.

Chapitre II. La génération La Villemarqué ou les débuts erratiques des relations interceltiques

En 1837, une jeune reine, Victoria, monte sur le trône du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande. Son règne va profondément marquer son pays et le monde. En effet, la Grande-Bretagne est alors la grande puissance de l'époque et domine les océans. Ses colonies se développent sur tous les continents, des Indes à l'Australie, du Kenya à la Nouvelle-Zélande, de Hongkong au Canada. De l'autre côté de la Manche, en France, Louis-Philippe est « roi des Français », depuis le renversement des Bourbons en 1830. Il est également anglophile et la monarchie parlementaire britannique est un modèle pour son régime. La vie politique est alors dominée par François Guizot, d'origine protestante. Ce libéral va œuvrer à la mise en place d'une première entente cordiale des deux côtés de la Manche. France et Grande-Bretagne sont également travaillées par les effets de la révolution industrielle qui bouleverse les modes de vie, le rapport au travail mais également le commerce international. Le monde ouvrier se développe, alimenté par l'exode rural. Des régions entières, comme le nord de la France, mais aussi la Cornouailles et le sud du pays de Galles se transforment et s'industrialisent. Un nouveau monde émerge, fait d'acier et de charbon, qui suscite parallèlement une nostalgie pour les sociétés paysannes anciennes. Alimenté par la vague romantique, un véritable engouement se fait jour pour les civilisations traditionnelles, présentées comme les sanctuaires d'une vie pastorale idéalisée. Cet engouement touche bien entendu les pays celtiques situés aux confins occidentaux de l'Europe.

Après plus d'un siècle de guerre, la France et la Grande-Bretagne se sont engagées dans un processus de normalisation de leurs relations diplomatiques. Cette détente entre les deux États favorise les échanges, tant intellectuels qu'économiques. Les deux étant d'ailleurs liés. C'est dans ce contexte qu'avec l'appui des autorités françaises, une délégation bretonne se rend à l'Eisteddfod d'Abergavenny, en 1838, le grand rassemblement culturel gallois. Ce voyage est le point de départ des relations interceltiques modernes, même si celles-ci vont demeurer erratiques jusqu'au début du XX^e siècle. Cet interceltisme, ou plutôt ce panceltisme comme on disait alors, est promu en Bretagne par un groupe d'intellectuels et d'érudits parmi lesquels domine la personnalité de Théodore Hersart de La Villemarqué, l'auteur du *Barzaz Breiz*. Mais si la génération La Villemarqué a posé les jalons des relations interceltiques, l'édifice reste fragile et il faut attendre quelques décennies pour qu'une nouvelle génération, celle des premiers régionalistes, ne relance le mouvement.

Impossible, en matière d'histoire culturelle de la Bretagne au XIX^e siècle, de faire l'impasse sur Théodore Hersart de La Villemarqué. Il est l'auteur du *Barzaz Breiz*, un recueil de chants et de poésies en langue bretonne, qu'il a collectés et traduits, parfois en les arrangeant au goût du jour. Il présente ainsi certains textes comme remontant à la fin de l'Antiquité et comme les vestiges ultimes du bardisme et du druidisme celtique. Admirateur du néodruidisme gallois, La Villemarqué n'hésite pas non plus à arranger certains de ses chants pour en faire des odes au panceltisme. Le *Barzaz Breiz* connaît un grand succès littéraire et lance une nouvelle mode du celtisme, en Bretagne, en France mais également en Europe. La riche littérature orale bretonne devient un sujet d'études et de collectage. Grâce au *Barzaz Breiz*, la culture bretonne acquiert une autre dimension. Sa légitimité semble d'autant plus affermie, qu'elle repose sur le lien avec la prestigieuse civilisation celtique de l'Antiquité.

Mais un an avant de publier son *Barzaz Breiz*, La Villemarqué avait fait partie de la délégation bretonne à l'Eisteddfod d'Abergavenny, un voyage fondateur, tant pour le développement de sa propre pensée que pour les relations interceltiques.

1- Le voyage de 1838 des Bretons au pays de Galles, point de départ des relations interceltiques

1838 marque assurément le début des relations interceltiques avec le voyage et l'accueil d'une délégation bretonne à l'Eisteddfod national du pays de Galles. Fort bien reçus, les Bretons vont être impressionnés par la solennité des cérémonies néodruidiques et par la vigueur de la culture galloise. Dès l'origine donc, les relations interceltiques semblent avoir rempli une double fonction pour les Bretons, à savoir assurer une certaine reconnaissance extérieure et procurer des exemples à imiter.

1.1 Les préparatifs

À l'origine de la venue d'une délégation bretonne à l'Eisteddfod de 1838 et des premières relations interceltiques, on trouve un personnage méconnu, au parcours pourtant très original : Alexis-François Rio. Né en 1797 à Port-Louis, il a passé une partie de sa jeunesse sur l'île d'Artz. En 1815, élève au lycée de Vannes, il prend part à la petite chouannerie, une brève insurrection en réaction au retour de Napoléon lors des Cent-jours. Cela lui vaudra la Légion d'honneur à dix-huit ans. Universitaire, écrivain, il entretient une correspondance avec de

nombreux savants et hommes de lettres européens. En 1833, Rio part au pays de Galles dans le but d'y étudier la langue. Il s'y marie l'année suivante avec miss Apolonia Jones, originaire de Llanarth Court, près d'Abergavenny. Rio qui s'est définitivement installé au pays de Galles se lie avec le révérend Thomas Price - le correspondant de Le Gonidec - qui l'introduit dans la Cymdeithas Cymreigyddion y Fenni, la société des galloisants d'Abergavenny, fondée en 1833, et à l'origine du développement des Eisteddfod.

En 1837, cette société souhaite lancer un prix visant à récompenser le meilleur essai sur « l'influence des traditions galloises sur les littératures des autres peuples de l'Europe ». Price incite le grammairien Le Gonidec à y participer. Mais ce dernier, exilé à Paris où il a trouvé un emploi à la Compagnie des assurances générales, l'ancêtre des AGF, décline l'invitation. « On ne doit pas plus désormais compter sur moi, que sur un homme mort », écrit-il à Thomas Price¹⁵⁷. De fait, Le Gonidec décède l'année suivante. Mais il a recommandé aux Gallois deux de ces disciples, Théodore Hersart de La Villemarqué et le poète Auguste Brizeux. Avec Le Gonidec, ils seront admis comme membres honoraires de la Cymdeithas Cymreigyddion y Fenni au début de 1838.

L'idée d'une délégation bretonne à l'Eisteddfod fait alors son chemin. Grâce au comte de Montalembert, dont il est l'ami et qu'il retrouve régulièrement à la Chênaie, la propriété des bords de Rance de Lamennais, La Villemarqué obtient une « indemnité littéraire » du ministre de l'Instruction publique, de Salvandy. D'un montant de six cents francs, elle est suivie d'un ordre de mission pour aller étudier la langue et la littérature galloises et leurs rapports avec la langue bretonne. Il doit également examiner les manuscrits gallois de la bibliothèque du collège de Jésus à Oxford. Selon Fañch Postic :

*La Villemarqué est attendu comme un personnage de haut rang. Rio l'en avertit :
 “Monsieur de La Villemarqué désigné par les ministres pour écrire un ouvrage sur le*



Lady Augusta Hall, l'hôtesse de La Villemarqué, en costume traditionnel gallois (source : site Cymdeithas Gwenynen Gwent).

¹⁵⁷

Fañch POSTIC, « Premiers échanges interceltiques », *ArMen* n° 125, novembre 2001, p. 34.



Le manoir de Llanover, à Abergavenny, où séjourner La Villemarqué.
(source : site Cymdeithas Gwenynen Gwent).

*pays de Galles est attendu comme le Messie. Déjà on se dispute qui l'aura, et il ne faut pas qu'il songe à passer l'hiver ailleurs que dans le pays de Galles.*¹⁵⁸

Si le voyage semble se préparer sous de bons augures, plusieurs personnalités vont cependant décliner l'invitation comme Le Gonidec, Auguste Brizeux et l'écrivain Lamartine. L'épouse de ce dernier, Mary-Ann Birch, est en effet d'origine galloise. Lamartine écrit un poème pour la délégation, *les Deux glaives*.

Composée de La Villemarqué, de Jules de Fancheville, Louis de Jacquilot de Boisrouvray et d'Auguste-Félix du Marc'hallah, la délégation bretonne quitte Saint-Malo le 29 septembre 1838. Après une escale à Jersey, puis l'arrivée à Southampton, elle se rend à Bristol le 3 septembre, avant de franchir la Severn et pénétrer au pays de Galles. Le 5 octobre, les Bretons sont à Abergavenny. La présence publique de la langue galloise enthousiasme La Villemarqué. « En arrivant à Abergavenny la première chose qui m'ait frappé les yeux est une affiche de la fête à laquelle nous venions avec ces mots bretons-gallois : *oed er beda r iais cymreg*. La langue galloise est de l'âge du monde. »¹⁵⁹

De Fancheville et du Marc'hallah sont logés chez les Rio. La Villemarqué et Jacquilot sont hébergés par lady Augusta Hall, surnommée Lady Llanover, du nom de sa résidence ou aussi l'« abeille de Gwent ». Née en 1802, elle est l'une des actrices du renouveau patriotique gallois du début du XIX^e siècle. Elle maîtrise la langue galloise et n'hésite pas à arborer le

¹⁵⁸ Fañch POSTIC, « Premiers échanges interceltiques », *ArMen* n° 125, novembre 2001, p. 36.

¹⁵⁹ Fañch POSTIC, « Premiers échanges interceltiques », *ArMen* n° 125, novembre 2001, p. 36-37

costume national. Elle a même gagné un prix à l'Eisteddfod de 1834. Avec son mari, Benjamin Hall¹⁶⁰, elle favorise le maintien des traditions et de la langue galloise sur ses terres. Ils ont également soutenu le lancement de la société des Cymreigyddion y Fenni et financé les Eisteddfodau, particulièrement ceux qui se sont tenus à Abergavenny. Ce qui provoque l'admiration de La Villemarqué et l'incite à une comparaison avec la Bretagne :

Si vous saviez quels efforts font ici le peuple et l'aristocratie galloise pour conserver la vieille langue et les vieilles mœurs ! C'est admirable ! Fait-on une quête pour les pauvres bardes pour leur acheter des harpes ? Tout de suite, en une heure, sept mille cinq cents francs ! Trois cents livres Sterling ! On est bien loin de cela en Bretagne. C'est vrai que nous sommes moins riches, mais on pourrait du moins ne pas travailler à détruire les usages, les costumes et la langue !¹⁶¹

Lord et lady Hall accueillent leur hôte par un concert de harpe, avec notamment le harpiste personnel de lady Hall, Thomas Gruffydd qui fera, en 1867, le voyage jusqu'à Saint-Brieuc pour assister au congrès celtique international.

1.2. L'Eisteddfod d'Abergavenny

L'Eisteddfod d'Abergavenny commence le 9 octobre, quelques jours après l'arrivée des Bretons. Le temps pour La Villemarqué de se remettre d'une mauvaise fièvre. Les cérémonies s'ouvrent le matin dans un petit village voisin, Spittey. Un cortège se forme. Il est ouvert par le barde Iddil Ifor, portant un poireau symbole du pays de Galles. Il est suivi du fils de Iolo Morganwg, Taliesin Williams et du druide Cawdarf qui portent des haches dorées. Ils précèdent les autres bardes et les auteurs qui ont remporté des prix aux Eisteddfod et arborent les médailles symbolisant leurs récompenses, puis viennent des chanteurs, des harpistes et des porteurs de banderoles. Sur l'une d'elles, on peut lire ce slogan très « interceltique » : « *Tra Mor, Tra Brython, eu Iaith a gadwant* » (« Par-delà la mer, au-delà des frontières du breton, ils garderont leur langue. »). Les membres du comité et la bannière des druides suivent ensuite. Le cortège est fermé par des cavaliers et des voitures.

¹⁶⁰ Benjamin Hall est resté célèbre pour avoir supervisé la construction de l'horloge et du beffroi du Parlement britannique à Londres. Le surnom de « big Ben » est une allusion à son embonpoint...

¹⁶¹ Fañch POSTIC, « Premiers échanges interceltiques », *ArMen* n° 125, novembre 2001, p. 37



Défilé de l'Eisteddfod d'Abergavernny en 1845 (source : site Cymdeithas Gwenynen Gwent)..

Le cortège qui s'étend sur deux *miles* met deux heures à rejoindre le Georges Hotel où se déroulent les cérémonies et où une vaste tente a été installée. Mille trois cents personnes s'y pressent, la plupart sont en costume gallois et arborent un poireau de satin et d'argent à la boutonnière. Différentes personnalités prennent la parole, dont Benjamin Hall, Thomas

Price et Rio. Louis de Jacquin s'adresse en français à l'assistance. Puis commence la remise des prix pour les écrivains, les musiciens et les artisans.

La soirée est consacrée à un dîner où se retrouvent trois cents personnes. Selon Fañch Postic :

Après les toasts d'usage, le président en porte un dernier à la délégation bretonne. La Villemarqué remercie en français, rappelant les liens du sang et de la littérature unissant Bretons et Gallois. Et, après avoir lui-même porté un toast aux « frères du pays de Galles », il entonne le « chant de l'Eisteddfod » qu'il a composé pour la circonstance et dont le révérend Price a préalablement lu une traduction anglaise.¹⁶²

La Villemarqué s'étonne à cette occasion de l'intercompréhension linguistique entre Bretons et Gallois :

Le soir du dîner, j'ai chanté ma chanson, dont l'effet m'a étonné moi-même, j'ai été étourdi d'applaudissements... Il s'est trouvé que par le plus étrange hasard, non seulement les paroles de mon chant breton composé pour la fête ont été parfaitement entendues par les Gallois, qui y ont trouvé les mots de leur langue, mais encore que l'air breton est populaire au pays de Galles : cela a beaucoup contribué à son immense succès.¹⁶³

¹⁶² Fañch POSTIC, « Premiers échanges interceltiques », *ArMen* n° 125, novembre 2001, p. 38.
¹⁶³ Fañch POSTIC, « Premiers échanges interceltiques », *ArMen* n° 125, novembre 2001, p. 39.

Concert de harpe au manoir de Llanover dans les années 1840 (source : site Cymdeithas Gwenynen Gwent).



Il paraît étonnant que les Gallois ont entièrement compris les paroles en breton du chant de La Villemarqué. Sans doute ont-ils pu être sensibles à certains mots, communs aux deux langues. Mais, en laissant croire que les deux langues sont presque similaires, La Villemarqué contribue à lancer un mythe qui va durablement s'ancrer concernant l'interceltisme moderne, l'intercompréhension linguistique, comme facteur d'union entre les différents peuples brittoniques modernes.

Le jeudi 10 octobre, deuxième jour de l'Eisteddfod d'Abergavenny, réserve une belle surprise à La Villemarqué. Après le couronnement des meilleurs bardes gallois, il se voit offrir une coupe précieuse. Ému, il remercie l'assistance avant de laisser la parole à Jules de Fancheville qui lit un poème sur la Bretagne, puis à Louis de Jacquelin qui déclame le poème composé par Lamartine. Des applaudissements et des hurras ponctuent ces lectures. En soirée, les participants se retrouvent pour un bal à l'Angel Hotel, où les costumes bretons remportent un beau succès.

Le vendredi est consacré aux cérémonies gorsédiques qui vont fortement marquer les Bretons. Après les chants d'usage, le grand druide Cawrdaf monte sur une estrade et présente l'épée d'Arthur à l'assistance. Il procède ensuite à l'intronisation des nouveaux bardes, dont La Villemarqué qui prend le surnom de « Bardd Nizon » (« le barde de Nizon »). Le jeune homme ne cache pas son émotion lorsqu'il écrit à sa famille pour raconter l'événement :

Je suis barde maintenant, vraiment barde ! Barde titré ! Et j'ai été reçu suivant les anciens rites du V^e et VI^e siècles, qui se sont transmis jusqu'à nous. On m'a fait jurer

sur l'épée nue, et on m'a attaché au bras droit le ruban bleu de l'initiation qui est la couleur des bardes. C'est mon chant qui m'a valu cet honneur, dont je suis tout fier. La réception a lieu, en général, sur une montagne, au milieu d'un cercle de pierre, devant un dolmen, le matin avant que le soleil soit au milieu de sa courbe. C'est très curieux à voir. L'installation bardique se nomme Gorsez. En sortant des cercles de pierres, on vous fait asseoir sur un fauteuil de velours cramoisi, à boiseries dorées, et toutes les harpes des bardes retentissent en votre honneur. ¹⁶⁴

Il maintient son analyse sur l'intercompréhension entre Gallois et Bretons : « Mon discours, écrit-il toujours, je l'ai prononcé en breton et si on n'a pas applaudi l'orateur, on a du moins applaudi le langage dont il s'est servi, à faire résonner les échos des montagnes. »¹⁶⁵

1.3 Prolongations au pays de Galles et dans l'Angleterre arthurienne

L'Eisteddfod s'achève et les Bretons doivent songer à revenir sur le Continent, à l'exception de La Villemarqué qui a été chargé d'une mission de collectage. Il commence par parcourir le pays de Galles. Il visite ensuite les sites de Stonehenge et de Glastonbury, dans le sud-ouest de l'Angleterre. Dans le premier, comme nombre de savants de l'époque, il voit un temple druidique dédié au soleil. La Villemarqué laisse également une description émue de Glastonbury, ville qu'il présente comme l'un des hauts lieux de la Celtie :

*Le cimetière des anciens rois et saints bretons [...] La première église bretonne élevée à côté d'une fontaine druidique que l'on voit dédiée à Joseph d'Arimathie qui passe pour le premier apôtre de la Bretagne. L'île où est située Glastonbury se nommait jadis, et se nomme encore île d'Avalon, ou l'île des pommes. C'était l'Élysée des druides et je ne m'en étonne pas ; c'est un immense verger, vert, frais, à l'abri des vents où le temps est charmant... C'est à Glastonbury que le roi Arthur a été enterré – j'ai vu son sarcophage en pierre, que l'on conserve encore et qui a été découvert au XII^e siècle. J'emporte de la terre, prise sous l'autel de Stonehenge, j'en emporte du cimetière de Glastonbury, j'emporte une fiole d'eau de la fontaine sainte – je veux que mon fils aîné se nomme Arthur, et soit baptisé de cette eau.*¹⁶⁶

Il revient ensuite au pays de Galles. Outre les mondanités, La Villemarqué rend visite, le 17 décembre, à Lady Charlotte Guest, à Dawlais, une rencontre qui sera sans doute déterminante dans sa carrière littéraire. Grande érudite et médiéviste, elle a entrepris de

¹⁶⁴ Fañch POSTIC, « Premiers échanges interceltiques », *ArMen* n° 125, novembre 2001, p. 39.

¹⁶⁵ Fañch POSTIC, « Premiers échanges interceltiques », *ArMen* n° 125, novembre 2001, p. 40.

¹⁶⁶ Fañch POSTIC, « Premiers échanges interceltiques », *ArMen* n° 125, novembre 2001, p. 40.



Lady Charlotte Guest, une autre hôtesse de la Villemarqué au pays de Galles (source BBC)

traduire les *Mabinogion*, ces récits légendaires et historiques gallois. Elle constitue donc un exemple pour le futur auteur du *Barzaz Breiz*. Mais une certaine rivalité semble s'être instaurée et l'accueil comme le séjour seront glacials entre les deux personnalités. À Dawlais, dans la région de Merthyr Tydfil, La Villemarqué découvre un autre visage du pays de Galles et de la Celtie, celui de la révolution industrielle. Les Guest ont en effet fait fortune grâce à leurs forges qui figurent parmi les plus importantes du monde. De même, le paysage a été bouleversé par l'extraction du charbon.

En janvier, le jeune Breton séjourne à Sawnsea, puis visite Caerleon, une ancienne ville romaine dont les arènes circulaires ont peut-être influencé la légende de la table ronde arthurienne. En février 1839, il est à Oxford où il peut consulter divers manuscrits. Il séjourne enfin à Londres où il fait la connaissance d'Alfred de Vigny et du prince Louis Bonaparte.

Rentré à Paris, La Villemarqué rédige son rapport de mission puis se consacre à l'édition de sa grande œuvre, le *Barzaz Breiz*, tout en restant fortement impressionné par les cérémonies druidiques et culturelles qu'il a vu au pays de Galles et qui lui donnent quelques idées pour la Bretagne... Il concluait ainsi l'introduction à l'édition de 1867 de son *Barzaz Breiz* :

Au Moyen Âge, les Bretons Cambriens et les Bretons de l'Armorique, dans toutes leurs solennités, chantaient cet antique refrain : Non ! Le roi Arthur n'est pas mort !

Le chef de guerre illustre, qui savait vaincre leurs ennemis, était encore pour eux, à cette époque, un symbole de nationalité politique.

Il y a un certain nombre d'années, au milieu d'une fête de famille que donnaient aux Bretons d'Armorique leurs frères du pays de Galles, en voyant flotter au-dessus de ma tête les vieux drapeaux de nos aïeux communs ; en retrouvant des mœurs semblables à nos mœurs, des cœurs qui répondaient à nos cœurs ; en prêtant l'oreille à des voix qui semblaient sortir des tombeaux, éveillées comme un miracle aux accents des harpes celtiques ; en entendant parler une langue que je comprenais, malgré plus de mille ans de séparation, je répétais, avec enthousiasme, le refrain traditionnel. Aujourd'hui, quand je détourne mes regards vers cette poétique terre de Bretagne qui reste la même alors que tout change autour d'elle, ne puis-je répéter avec les Bretons d'autrefois ; Non ! Le roi Arthur n'est pas mort !¹⁶⁷

¹⁶⁷ HERSART DE LA VILLEMARQUÉ, Théodore, *Chants populaires de la Bretagne, Barzaz Breiz*, réédition de l'édition de 1867, Paris, Librairie académique Perrin, 1963, p. LXXXII.

2. Du *Barzaz Breiz* au Breuriez Breiz : succès et aléas de la mode celtique en Bretagne

Si la Bretagne a bien connu une révolution culturelle au début du XIX^e siècle, elle le doit à un jeune homme de 24 ans, Théodore Hersart de La Villemarqué, tout juste rentré du pays de Galles où il a assisté à l'Eisteddfod d'Abergavenny et aux premiers échanges interceltiques. En 1839, il publie le *Barzaz Breiz*, un recueil de chants populaires qui va connaître un immense succès, puis déclencher une longue polémique sur l'authenticité des collectes effectuées. Auteur à succès, La Villemarqué est à l'origine d'un vaste engouement pour le passé celtique de la Bretagne qu'il ne va cesser d'exalter, parfois avec excès. Du pays de Galles, il a également ramené le projet de fonder une organisation néobardique, projet qui ne verra le jour qu'à la fin du siècle. Militant pour un développement des relations entre Bretons des deux rives de la Manche, ces efforts pour créer des Eisteddfodau bretons ne seront pas plus couronnés de succès.

Reste que La Villemarqué a marqué la vie intellectuelle en Bretagne au milieu du XIX^e siècle. De par son succès littéraire et sa reconnaissance, il a fait connaître la péninsule bien au-delà de ses frontières. Plus que tous les auteurs antérieurs, il a surtout contribué à forger l'image d'une Bretagne celtique et faisant partie d'une vaste communauté culturelle s'étendant aux îles Britanniques.

L'un des rares portraits de Théodore Hersart de La Villemarqué, conservé dans sa famille. L'auteur du *Barzaz Breiz* y est représenté à l'automne de sa vie (cliché : collection ArMen).



2.1 La Villemarqué, un MacPherson breton ?

Qui était le jeune homme qui découvre en 1838 la pompe et le faste des cérémonies néobardiques et qui discute avec passion avec les plus prestigieux érudits de la principauté ? Théodore Hersart de La Villemarqué est né en 1815, à Quimperlé, de Pierre-Michel-François-Marie-Toussaint Hersart de La Villemarqué et de Marie-Ursule-Claude-Henriette Feydeau de Vaugien, dame du Plessix-Nizon. Son enfance est partagée entre Quimperlé et le petit bourg de Nizon, près de Pont-Aven. S'il parle français en famille, le breton qui est la langue dominante dans les campagnes, lui est familier. À dix ans, il entre au collège des jésuites de Sainte-Anne-d'Auray, puis aux petits séminaires de Guérande et de Nantes. En 1833, il passe son baccalauréat de philosophie à Rennes. En 1834, il se rend à Paris et s'inscrit à l'École des chartes. Dès cette époque, il semble avoir commencé à collecter des chansons populaires. Il est en cela encouragé par sa mère. En juillet 1835, il prospecte ainsi dans la région de Nizon, puis se rend à Loqueffret, où il recueille une *gwerz* auprès d'une informatrice de 83 ans, une certaine Annaig Huon, mendiante de Kerigazul, en Nizon. Il se rend ensuite dans la région de Lesneven. L'année suivante, il est à Morlaix où il rencontre l'imprimeur Ledan et madame de Saint-Prix, une érudite qui a déjà rassemblé un certain nombre de chansons bretonnes anciennes. C'est elle qui lui communique le *Siège de Guingamp* et le poème *Merlin barde*. Il poursuit ensuite son *tro Breizh* des collecteurs bretons, visitant Jean-Marie Le Penguern à Taulé, Aymar de Blois à Ploujean, le comte de Kergariou à Lannion. Ces rencontres lui permettent de confronter les versions de chants qu'il possède déjà ou d'enrichir de nouveautés le fonds qu'il est en train de se constituer. Car La Villemarqué est aussi un collecteur de terrain. Donatien Laurent qui a retrouvé ses carnets de notes, estime qu'en 1837, son cahier de collecte contenait déjà près de trois cents pages de transcriptions.

En 1837, il commence la sélection des textes et leur publication. Selon Donatien Laurent, « il s'agit en fait de retrouver l'œuvre primitive par-delà les altérations inévitables qu'une transmission séculaire en milieu illettré n'a pu manquer de lui faire subir. »¹⁶⁸ La Villemarqué tranche entre les versions, modifie, « arrange » parfois. Chateaubriand lui-même, en 1835-1836, lui avait donné ce conseil : « Savoir choisir, se borner, s'en tenir à la fleur, faire preuve de goût, de tact, de discernement ; voilà ce qu'il prêchait aux jeunes faiseurs d'anthologie rustiques ; si vous n'y prenez garde, disait-il, le médiocre étouffera bientôt le bon. »¹⁶⁹ En août 1837, il a établi le plan de son ouvrage et il écrit au ministre de l'Instruction publique, Salvandy, pour lui demander l'autorisation de publier son recueil de chants populaires

¹⁶⁸ Donatien Laurent, « La Villemarqué et le *Barzaz-Breiz*, naissance de la littérature orale », *ArMen* n° 18, décembre 1988, p. 38.

¹⁶⁹ Ibidem, p. 39.

bretons. Il se heurte à un refus. Malgré les recommandations d'Augustin Thierry et de Fauriel, il se voit opposer un nouveau refus de la part du comité littéraire des travaux historiques. La Villemarqué se résigne donc à publier le *Barzaz Breiz* à compte d'auteur, après son voyage au pays de Galles.

2.1.1 La Villemarqué et le succès du Barzaz Breiz

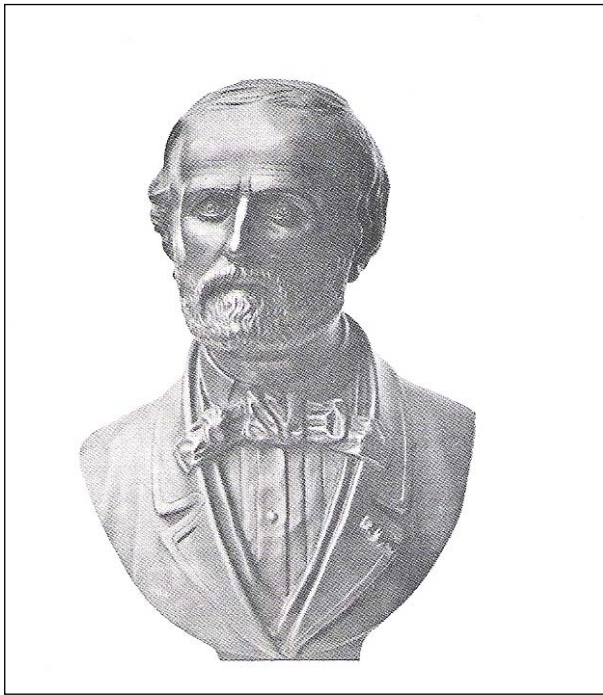
Dès les premiers mois suivant sa publication, le *Barzaz Breiz* rencontre un certain succès. Les comptes-rendus dans la presse sont élogieux. Plusieurs textes sont traduits à l'étranger. Encouragé, La Villemarqué poursuit ses travaux et ses collectes, en particulier auprès d'anciens chouans. Ces derniers lui livrent des chants de combat, un répertoire presque clandestin, réactivé à chaque révolte paysanne. En 1845, il publie donc une nouvelle édition du *Barzaz Breiz*, enrichie de trente « ballades historiques », dont certaines auraient été, selon lui, composées dès le IV^e siècle de notre ère. Il s'agit notamment d'un chant sur la submersion d'Ys, un dialogue entre un enfant et un druide - « Vesperoù ar ranned », « les Vêpres des grenouilles » - et un hymne guerrier à la gloire du soleil.

Sans trop de prudence, La Villemarqué présente en effet un certain nombre de ces chants comme des compositions bardiques et druidiques, créées à la fin de l'Antiquité. La Villemarqué annonce donc avoir retrouvé tout un vieux fonds celtique antique, expliquant d'ailleurs l'intérêt soulevé par le *Barzaz Breiz* et son accueil en Bretagne, mais également en France et en Europe, comme il l'expose en introduction de son édition de 1867 :

*Il ne s'agit donc pas ici d'un intérêt purement local, mais bien d'un intérêt français ; car l'histoire de la Bretagne a toujours été mêlée à celle de la France, et la France est aussi celtique par le cœur que l'Armorique est française aujourd'hui sous le drapeau commun. Ne puis-je pas dire après Fauriel, Jacob Grimm et Ferdinand Wolf qu'il s'agit d'un intérêt encore plus général ? L'accueil fait au Romancero breton dans toute l'Europe ne l'a-t-il pas prouvé ?*¹⁷⁰

Cependant, La Villemarqué entend également mener une œuvre de relèvement national. Plusieurs des chants édités en 1845 ont une connotation patriotique et sont souvent violemment hostiles « à l'ennemi français ». Selon Bernard Tanguy : « C'est dans ces pièces historiques ou pseudo-historiques que se révèle la pesanteur de l'œuvre. Les Gaulois et leurs

¹⁷⁰ Théodore Hersart de La Villemarqué, *Chants populaires de la Bretagne, Barzaz Breiz*, réédition de l'édition de 1867, Paris, Librairie académique Perrin, 1963, p. VIII.



Le buste de Théodore Hersart de La Villemarqué est conservé au musée départemental breton, à Quimper.

descendants français incarnent l'oppression et, comme tels, sont mis au rang de l'infamie, parfois avec une rare violence. »¹⁷¹

Mais la critique de cette deuxième édition demeure élogieuse. Dès lors, La Villemarqué s'impose comme une autorité scientifique. En 1846, il est fait chevalier de la Légion d'honneur. Cinq ans plus tard, sur recommandation de Jacob Grimm, il est élu à l'unanimité membre-correspondant de l'Académie royale de Berlin. En 1858, il entre à l'Institut de France. Selon Donatien Laurent : « Désormais, en Bretagne, rien ne sera plus comme avant : grâce au *Barzaz Breiz*, une langue de paysans et de gueux, si longtemps méprisée et dépréciée, va subitement conquérir honneur et dignité. »¹⁷² En témoigne aussi

cette appréciation de George Sand, dans *la Filleule*, en 1856 :

Une seule province de France est à la hauteur, dans sa poésie, de ce que le génie des plus grands poètes et celui des nations les plus poétiques ont jamais produit : nous oserons dire qu'elle les surpasse. Nous voulons parler de la Bretagne. Mais, la Bretagne, il n'y a pas longtemps que c'est la France. Quiconque a lu les Barzaz Breiz, recueillis et traduits par M. de La Villemarqué, doit être persuadé avec moi, c'est-à-dire intimement pénétré de ce que j'avance. Le Tribut de Nominoë est un poème de cent quarante vers, plus grand que l'Iliade, plus beau, plus parfait qu'aucun chef-d'œuvre sorti de l'esprit humain. La Peste d'Elliant, Les-Breiz et vingt autres diamants attestent de la richesse la plus complète à laquelle puisse prétendre une littérature, révélée à la nôtre par une publication qui est dans toutes les mains, depuis plusieurs années, n'y ait pas fait une révolution. MacPherson a rempli l'Europe du nom d'Ossian ; avant Walter Scott, il avait mis l'Écosse à la mode. Vraiment, nous n'avons pas assez fêté notre Bretagne et il y a encore des lettrés qui n'ont pas lu les chants sublimes devant lesquels, convenons-en, nous sommes comme des nains devant des géants. Singulières vicissitudes que subissent le beau et le vrai dans l'histoire de l'art !

¹⁷¹ Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne, op. cit., tome II, p 304

¹⁷² Donatien Laurent, « La Villemarqué et le Barzaz-Breiz, naissance de la littérature orale », *ArMen* n° 18, décembre 1988, p. 40.

C'est d'ailleurs George Sand qui forge le terme de « littérature orale », toujours en usage. La comparaison qu'elle fait entre La Villemarqué et MacPherson n'est pas non plus dénuée d'à-propos. Comme l'Écossais, le barde de Nizon va connaître la gloire littéraire puis subir une longue polémique concernant l'authenticité des textes collectés.

Mais, en ce milieu du XIX^e siècle, le succès que rencontre La Villemarqué en fait une personnalité incontournable en Bretagne. Il devient d'ailleurs l'un des leaders du courant bretoniste, ne cessant de mettre en avant l'idée d'une Bretagne « celtique ».

2.1.2 Aux origines de l'interceltisme breton ?

Dès ses débuts, La Villemarqué s'est penché sur la question des origines des langues celtiques antiques et de leur influence

sur les autres langues. Ainsi, au congrès historique européen, en 1835, il rend un mémoire ayant pour thème *la langue et la littérature celtique sont-elles entrées comme éléments dans la formation de la langue et la littérature de la France ?* À la fin des années 1830, il développe l'idée que les traditions littéraires, « bardiques » des peuples gallois et bretons possèdent une même origine qu'il faut chercher dans les traditions celtiques antiques. L'élément central de sa thèse est que le bardisme païen s'était poursuivi en se christianisant dans l'île puis en Armorique, à partir des V^e et VI^e siècles. Les bardes bretons insulaires du haut Moyen Âge ont, toujours selon lui, continué en l'améliorant, le bardisme primitif et cette poésie a fleuri en Armorique grâce aux migrations bretonnes, avant de conquérir toute l'Europe par le biais de la littérature arthurienne. Pour La Villemarqué, ce succès du bardisme n'aurait été possible qu'en raison de la survivance du druidisme dans la péninsule armoricaine, en témoignent les marques de syncrétisme entre religions païennes et chrétiennes, comme la Troménie de Locronan. En préambule du *Barzaz Breiz*, il explique ainsi que :



Illustration de l'édition de 1867 du *Barzaz Breiz*. Les Bretons y sont présentés comme un peuple pieux et superstitieux (cliché : Erwan Chartier)

*Les chants des poètes gallois contemporains de Gwenc'hlan, portent la même empreinte profonde de mélancolie, de fatalisme et d'enthousiasme ; ils respirent le même esprit prophétique et national ; toutefois, ils ne sont pas purement païens, ils offrent un mélange de superstitions druidiques et d'idées chrétiennes ; les auteurs ne haïssent point l'Église (ils le disent, du moins), et s'ils l'attaquent, c'est uniquement dans la personne de ces moines de race étrangère qu'ils flétrissent du nom de fourbes, de gloutons et de méchants.*¹⁷³

Pour La Villemarqué, donc, la Bretagne est le sanctuaire des traditions celtiques continentales, des traditions remontant aux Gaulois et régénérées grâce aux migrations bretonnes. Le propos est d'ailleurs clair dans un autre ouvrage, *l'Histoire de la langue bretonne*. Une vision qu'il va imposer à la classe d'archéologie de l'Association bretonne ainsi que dans les études celtiques en France. Ce faisant, il s'oppose d'ailleurs à un La Borderie qui estime que le druidisme a été combattu avec vigueur par les moines bretons du haut Moyen Âge et qu'il a été totalement éradiqué par les chrétiens.

Dans la longue introduction (près de quatre-vingt-dix pages) de l'édition de 1867 du *Barzaz Breiz*, il développe sa vision du panceltisme. Ainsi, le bardisme est présenté comme un trait commun aux peuples celtes qui, selon La Villemarqué forment une communauté linguistique :

*Un certain nombre de mots cités par les écrivains grecs ou latins comme appartenant à la langue des bardes de la Gaule ou de l'île de Bretagne, à commencer par leur nom lui-même, se retrouvent, avec le sens qu'ils leur donnent, dans la bouche des poètes modernes de la Bretagne française, du pays de Galles, de l'Irlande et de la Haute Écosse. Une foule de noms d'hommes, de peuples, de lieux mentionnés dans les écrits des anciens sont communs à ces différents pays, ou ont des racines communes. Les dictionnaires bretons, gallois, irlandais et gaéliques offrent une multitude de locutions semblables exprimant la même idée, et l'on pourrait, à l'aide de ces dictionnaires, composer un vocabulaire dont chaque expression appartiendrait à chacun des idiomes cités en particulier, et à tous en général. Enfin, leur grammaire présente des caractères fondamentaux identiques. Donc la langue des poètes modernes de la Bretagne, du pays de Galles, de l'Irlande et de la haute Écosse représente, plus ou moins, quant au fonds, celle des anciens bardes ; elle appartient à une couche aussi évidemment celtique que les idiomes romans appartiennent à une couche latine.*¹⁷⁴

¹⁷³ HERSART DE LA VILLEMARQUÉ, Théodore, *Chants populaires de la Bretagne, Barzaz Breiz*, réédition de l'édition de 1867, Paris, Librairie académique Perrin, 1963, P XXVI.

¹⁷⁴ HERSART DE LA VILLEMARQUÉ, Théodore, *Chants populaires de la Bretagne, Barzaz Breiz*, réédition de l'édition de 1867, Paris, Librairie académique Perrin, 1963, p. XIV.

Ce texte comprend quelques idées que La Villemarqué se fait des relations interceltiques. Il ne cesse d'évoquer des traits communs aux quatre peuples celtiques qui demeurent selon lui. Ainsi, sur le fait qu'on les traite souvent de barbares, La Villemarqué note que :

*Au reste, l'histoire de Bretagne n'offre pas seule ce phénomène ; il se rencontre dans celle des Gallois, des Irlandais et des montagnards de l'Écosse, qui ont été, à l'égard de l'Angleterre, dans les mêmes rapports nationaux que les Armoricaains à l'égard de la France ; il doit se présenter dans l'histoire de tous les petits peuples qu'ont fini par s'incorporer les grandes nations qui les avoisinent.*¹⁷⁵

Les relations culturelles entre Bretons insulaires et continentaux, entre Bretons et Gallois, sont constamment soulignées. Il ne cesse de relever des similitudes entre poètes gallois et bretons, ainsi que leurs habitudes communes. « Cette espèce de mnémonique s'appelait en Galles l'alphabet des bardes ; plusieurs aveugles s'en servent encore aujourd'hui en basse Bretagne pour se rappeler le thème et les diverses parties de leurs ballades. » Ou, plus loin :

*On sait aussi qu'il était défendu aux bardes cambriens, par leurs propres lois, de s'introduire dans les maisons sans en avoir préalablement obtenu la permission et qu'ils la demandaient en chantant à la porte. C'est un usage auquel les chanteurs bretons ne manquent jamais de se conformer.*¹⁷⁶

De même, met-il en parallèle les mythologies ou du moins les croyances populaires des quatre pays. Ainsi, des nains ou korrigans bretons, il estime que « Les Bretons comme les Gallois, les Irlandais et les montagnards de l'Écosse les supposent faux monnayeurs et très habiles forgerons. »¹⁷⁷

Pour l'anecdote, on pourra remarquer que La Villemarqué évoque aussi un défaut commun, l'intempérance :

*Or, il est un vice auquel le paysan breton, habituellement sobre, se livre trop volontiers aux jours de fête. La destruction de ce vice, commun à tous les peuples de race celtique, et qui paraît avoir été jadis autorisé par leurs lois religieuses, est devenue, depuis l'établissement du christianisme, l'objet des efforts persévérants non seulement du clergé, mais des bardes eux-mêmes.*¹⁷⁸

¹⁷⁵ HERSART DE LA VILLEMARQUÉ, Théodore, *Chants populaires de la Bretagne, Barzaz Breiz*, réédition de l'édition de 1867, Paris, Librairie académique Perrin, 1963, p. XII.

¹⁷⁶ *Ibidem*, p. XLI.

¹⁷⁷ *Ibidem*, p. LV.

¹⁷⁸ *Ibidem*, p. LXXV.

2.1.3. Un exemple de chanson populaire au service de la cause bretonne et du panceltisme : « la bataille de Saint-Cast », « Emgann Sant-Kast »

C'est dans la seconde édition du *Barzaz Breiz*, publiée en 1845 et augmentée de trente « ballades historiques », que Théodore Hersart de La Villemarqué propose une version d'une chanson évoquant la bataille de Saint-Cast. Elle sera publiée une seconde fois dans les *Mémoires de la société archéologique et historique des Côtes-du-Nord*, en 1858, lors du centenaire de la bataille. Cette commémoration s'inscrit dans un cadre politique particulier. Pour la tendance monarchiste du courant bretoniste, il s'agit en effet de mettre en valeur le rôle de la noblesse bretonne dans l'histoire de la province. En 1758, en effet, pour repousser les Britanniques, le gouverneur de Bretagne, le duc d'Aiguillon, a dû faire appel aux volontaires bretons, commandés par des aristocrates locaux. Ceux-ci vont d'abord fixer les Anglais dans les environs de Saint-Cast, puis les obliger à rembarquer avec de lourdes pertes le 11 septembre 1758. Cent ans plus tard, l'Association bretonne inaugure un monument commémoratif, une nouvelle occasion de mettre en avant les thèses bretonistes. Les autorités impériales ne s'opposent pas à la commémoration, mais ne semblent guère montrer d'enthousiasme pour l'événement. Un an plus tard, elles ordonnent la dissolution de l'Association bretonne.

Toutefois, dans sa version de « Emgann Sant-Kast », la « bataille de Saint-Cast », La Villemarqué n'a pas fait que mettre en valeur la combativité des Bretons. Il est le seul à évoquer un épisode assez étonnant : une scène de fraternisation entre soldats bretons et gallois. En entendant les Bretons chanter, les Gallois auraient compris les paroles et auraient refusé de combattre contre leurs frères celtiques.

Dans le contexte des commémorations de 1758, le chant du *Barzaz Breiz* va être largement diffusé. Selon Eva Guillorel :

*Le succès du chant publié par La Villemarqué tient à la tonalité panceltique qu'il développe, notamment à travers le motif d'une fraternisation britto-galloises : alors que les deux armées s'apprêtent à entamer le combat, Gallois et Bretons se reconnaissent des racines communes à travers un chant de guerre compréhensible dans leurs deux langues, qui les fait renoncer à se battre malgré les ordres des officiers.*¹⁷⁹

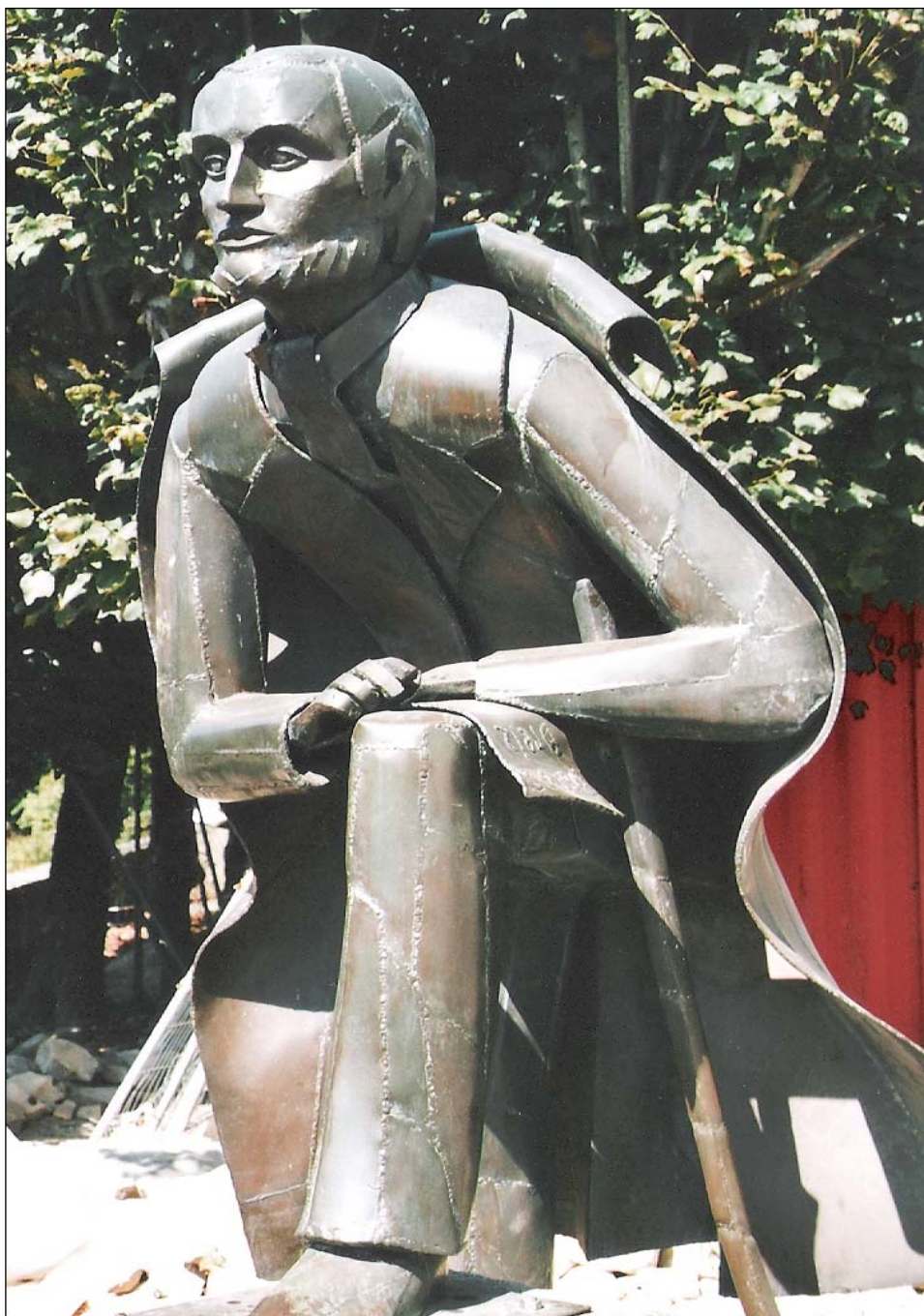
¹⁷⁹ Eva Guillorel, « Chanson politique et histoire : le combat de Saint-Cast et les Anglais sur les côtes de Bretagne au XVIII^e siècle », *Annales de Bretagne et des pays de l'ouest*, tome 114, n° 4, 2007, p. 168.

Mais, très vite, l'authenticité de ce chant, et particulièrement de cet épisode, va être remise en cause. La Villemarqué a indiqué que cette chanson lui avait été confiée par « M. Joseph de Calan, arrière-petit-fils d'un officier breton qui était à la bataille ». Toujours selon l'étude d'Eva Guillorel :

Il ne faut toutefois pas exclure la possibilité que La Villemarqué ait effectivement repris un air gallois pour conforter son discours de fraternité panceltique. La confrontation entre le texte envoyé à La Villemarqué et la publication qu'il en fait permet d'affirmer que le folkloriste s'est bien appuyé sur une chanson existante très vraisemblablement communiquée par Joseph de Calan, qu'il a ensuite largement retravaillée : le combat de Saint-Cast doit ainsi être rangé dans la catégorie des textes qui ont été le plus retouchés par La Villemarqué ; le commentaire qui l'accompagne dans le Barzaz Breiz permet quant à lui de retracer l'origine des sources et des lectures qui ont influé sur la réécriture de la pièce, dans le sens d'une glorification romantique de la nation bretonne et de ses liens fraternels avec les autres peuples celtiques.¹⁸⁰

En récupérant les carnets de collecte de La Villemarqué et en examinant les notes concernant ce chant, Donatien Laurent n'a pas retrouvé de traces de l'épisode entre Bretons et Gallois. Il semble donc bien que La Villemarqué se soit ici appuyé sur un authentique chant traditionnel, auquel il a rajouté un épisode visant à conforter ses idées de fraternité « britto-galloise ». « Emgann Sant-Kast » constitue un exemple marquant de l'utilisation de la littérature populaire bretonne en vue d'exalter les théories panceltiques de La Villemarqué.

¹⁸⁰ Eva Guillorel, « Chanson politique et histoire : le combat de Saint-Cast et les Anglais sur les côtes de Bretagne au XVIII^e siècle », *Annales de Bretagne et des pays de l'ouest*, tome 114, n° 4, 2007, p. 175.



La statue érigée en 1995, à Quimperlé, lors du centenaire de la mort de La Villemarqué (cliché Erwan Chartier).

2.2 Imiter les Gallois ?

Il apparaît donc que Théodore Hersart de La Villemarqué a non seulement participé à la première rencontre interceltique des temps modernes, l'Eisteddfod de 1838, mais qu'il a ensuite tenté de donner une consistance à ce mouvement. Auréolé du succès du *Barzaz Breiz*, il a apporté son prestige et sa caution au mouvement bretoniste, notamment dans sa composante littéraire. La Villemarqué a fait partie de ceux qui ont contribué à forger l'image d'une Bretagne « celtique » à l'époque moderne. Cette Bretagne forme une communauté culturelle avec les vestiges de la Bretagne insulaire, c'est-à-dire le pays de Galles et, par extension, avec les autres pays dits celtiques. Une identité reprise par nombre de ses disciples. Car si La Villemarqué a pensé à doter la Bretagne d'origines prestigieuses grâce aux Celtes antiques, il a également cherché à imiter les Celtes contemporains, notamment les Gallois qui l'avaient tant impressionné dans sa jeunesse.

Marqué par l'influence du Gorsedd du pays de Galles, Théodore Hersart de La Villemarqué va s'atteler à lancer une organisation aux buts moins ambitieux en Bretagne, la Breuriez Breiz (« fraternité de Bretagne »). Il semble en avoir eu l'idée dès 1843, mais la création officielle semble plutôt se situer en 1857. Mais, si La Villemarqué est un auteur reconnu, c'est un piètre organisateur et il peine à rassembler autour de lui ce qui aurait pu constituer une sorte d'académie bretonne. Le premier secrétaire de la Breuriez Breiz sera Charles de Gaulle. Parmi les membres, on y trouve également l'abbé Mathurin Quémard, recteur de Saint-Laurent dans le Trégor et qui devient le second secrétaire de la Breuriez Breiz en 1868. Ce prêtre s'intéressait ainsi au théâtre populaire breton. Il y a l'abbé Henri, de Quimperlé, qui a aidé La Villemarqué dans ses adaptations en breton du *Barzaz Breiz*. Gabriel Milin est un autre compagnon de La Villemarqué. Commis au port de Brest depuis 1847, il collecte des contes auprès des ouvriers venant de toute la basse Bretagne pour travailler à l'arsenal. Il publiera en 1870 un recueil intitulé *ar Marvailher brezounek*.

En 1865, désireux de s'intégrer au Breuriez Breiz, François-Marie Luzel édite un recueil de poèmes bilingues, aux accents patriotiques : *Bepred Breizad* (Breton toujours). On y trouve de nouvelles références aux Celtes avec le retour d'Arthur, le grand mythe interceltique :

Les vieux bardes nous auraient-ils menti en nous prophétisant la résurrection d'Arthur ? Non, il reparaitra au milieu de ses fidèles Bretons, et plus le vieux génie celtique aura été opprimé, plus son réveil sera éclatant et glorieux.

Luzel intègre la confrérie, mais s'en éloignera rapidement, suite à des divergences avec La Villemarqué. La principale activité de la Breuriez Breiz semble avoir été de donner des diplômes bardiques aux disciples et aux fidèles de La Villemarqué. Ces documents sont directement inspirés des diplômes délivrés par le Gorsedd gallois. En voici la traduction du texte breton :

BREURIEZ BREIZ

NOUS, CHEF-PILOTE de la CONFRERIE BRETONNE, ARCHI-INSTRUCTEUR de la LANGUE, CHEVALIER DE LA LEGION D'HONNEUR, à quiconque lira ce qui suit, santé, bonheur par-dessus tout aversion à l'égard du Breton mélangé.

Du fait que de nombreuses personnes dignes de foi, nous ont témoigné que M... est un orateur de choix, s'exprimant à chaque mot en breton de qualité, bien tourné et sans aucun mot français, nous voulons le nommer... Et le nommons ainsi par ces présentes lettres, en ordonnant à tous de s'incliner devant lui là où il marche, aussi bien sur les places des villes que sur les chemins de campagne ; et de peur que quelqu'un néglige de le faire en prétextant de son ignorance, ceci sera publié immédiatement dans chaque coin de Bretagne par celui qui est chargé de ce soin.

Fait au château de Quimperlé, le... du mois de... de l'année...

LE CHEF-PILOTE : Kermarker.¹⁸¹

La Villemarqué s'arroge donc le titre légèrement pompeux de « Pen-Sturier », chef pilote, qui n'est pas sans rappeler le titre d'Archi-druide en vigueur au pays de Galles. François-Marie Luzel après sa rupture avec La Villemarqué se moquera d'ailleurs de son ancien mentor en l'appelant « le grand Barde ». D'autres auteurs bretons, comme Le Men ou Prosper Proux ne sont pas plus modérés, affublant l'auteur du *Barzaz Breiz* de surnoms sarcastiques comme « Grand timonier », « Grand lama » ou « Grand cornac de la ménagerie celtique » (dans une lettre de Prosper Proux à Luzel en mars 1865)...

L'un des objectifs de La Villemarqué était de faire de la Breuriez Breiz un équivalent du Gorsedd gallois, dont il a pu prendre conscience de l'importance et de la force, lors de son voyage en 1838. Mais cette organisation n'aura que peu d'influence, La Villemarqué ne prendra même pas le soin d'en réunir régulièrement les membres. Des réunions auraient pourtant été nécessaires pour tenter d'imiter les Gallois sur un autre point : la mise en place

¹⁸¹ Reproduit dans Françoise Morvan, *François Luzel, biographie*, Rennes, Terre de brume/Presses universitaires de Rennes, 1999, p. 124.

régulière d'événements culturels similaires à l'Eisteddfod gallois. La Villemarqué semble pourtant avoir cette ambition. Dans l'introduction du *Barzaz Breiz* de 1867, il fait référence aux grands rassemblements bardiques, qui constituent pour lui des réunions druidiques récupérées par la religion chrétienne : « C'était aux solstices qu'avaient lieu en Cambrie, comme les assemblées druidiques, les plus grandes réunions chrétiennes ; c'était dans les lieux consacrés par la religion des ancêtres, au sommet des tumulus, parmi les dolmens, au bord des fontaines qu'on se réunissait ».¹⁸² Une description qui rappelle en fait plus les cérémonies néodruidiques des Eisteddfodau gallois que des cérémonies religieuses chrétiennes. Il en fait d'ailleurs une description plus détaillée, y ajoutant des épreuves sportives et estime que ces rassemblements ont survécu, sous une forme atténuée, en Bretagne grâce aux pardons.

*C'était à l'occasion des fêtes qu'on y célébrait que revenaient périodiquement ces espèces de jeux olympiques, où les bardes, en présence d'un concours immense, tenaient leurs séances solennelles, et disputaient le prix de la harpe et de la poésie ; où les athlètes entraient en lice et faisaient assaut de courage, d'adresse et de vitesse, à l'escrime, à la lutte, à la course et à vingt autres exercices semblables dont parlent les anciens auteurs ; c'était à ces fêtes que la foule trouvait dans la danse et la musique une diversion passagère aux soucis journaliers de sa misérable existence. Les sectaires intolérants qui divisent et dépoétisent le pays de Galles, leur ont enlevé tout caractère religieux ; et il n'en reste plus que des débris sauvés à grand-peine par les associations bardiques, ces gardiennes de la nationalité galloise, qui désormais ne s'appuie plus que sur les mœurs, la langue et les traditions. En Bretagne, elles ont conservé leur génie primitif, et la religion a continué d'être l'âme des touchantes solennités qui promettent encore à nos vieux usages, à nos croyances vénérables, à notre langue, à notre littérature rustique, de longues années d'existence.*¹⁸³

Une seule tentative d'organisation d'une forme l'Eisteddfod breton aura lieu en 1867 avec le congrès celtique international de Saint-Brieuc.

¹⁸² HERSART DE LA VILLEMARQUÉ, Théodore, *Chants populaires de la Bretagne, Barzaz Breiz*, réédition de l'édition de 1867, Paris, Librairie académique Perrin, 1963, p. LXXVII.

¹⁸³ *Ibidem*, p LXXVIII

2.3 L'appel aux Celtes de Charles de Gaulle

Charles de Gaulle est né le 31 janvier 1837, à Valenciennes, dans le nord de la France. Il n'est pas Breton, mais s'enflamme pour ce pays à la lecture de textes de Rio sur la chouannerie. « À partir de cet instant, je me suis senti Breton, me jurant, à moi-même, qu'un jour je saurais la langue de ma patrie d'adoption. »¹⁸⁴ À vingt ans, il tombe gravement malade et devient paralytique des membres inférieurs. Il restera cloué le reste de sa vie dans un fauteuil. Il s'installe à Paris, rue de Vaugirard et entreprend d'apprendre la langue bretonne dont il deviendra le promoteur zélé et parfois excessif, s'informant par ailleurs de la situation en Bretagne ainsi que dans les autres pays celtiques, grâce aux revues et aux correspondances qu'il entretient avec d'autres celtisants, au premier rang desquels le vicomte de La Villemarqué dont il s'estime être un « disciple ». C'est donc tout naturellement que de Gaulle intègre dans la Breuriez Breiz, sous le nom de Barz Bro C'hall. Il en deviendra le secrétaire pendant une dizaine d'années. Charles de Gaulle est l'auteur de poésies en langue bretonne. Il apprend aussi le gallois. Il décède le 1^{er} janvier 1880. Il est l'oncle du général de Gaulle qui déclamera certains de ses vers en breton, lors de son discours à Quimper, en 1969.

Marqué par sa maladie, qui le contraint à rester hors de Bretagne, Charles de Gaulle n'en a pas moins développé une grande activité intellectuelle. Il a également joué un rôle non négligeable dans l'histoire des relations interceltiques dont il est, d'une certaine manière, l'un des premiers à théoriser le développement, en travaillant à l'organisation du congrès celtique de 1867 et en s'investissant dans un projet de colonie bretonne et galloise en Amérique du Sud.

Publié en deux parties, en 1865, le texte *les Celtes au XIX^e siècle, Appel aux représentants actuels de la race celtique*, reste assez confus, mêlant considérations générales, descriptions des pays celtiques plus littéraires que vécues, appel à des projets plus ou moins réalistes... Son auteur a aussi des accents racialisants, révélateurs de son époque, pour rêver de cette future Celtie. Ainsi débute-t-il son texte par cette phrase « Je souhaiterais dire quelques mots sur l'état présent, sur l'avenir possible des peuples qui représentent dans toute sa pureté une race à laquelle appartienne un grand nombre des habitants de l'Europe. »¹⁸⁵

¹⁸⁴ OLLIVIER, Jean-Paul, *De Gaulle et la Bretagne*, Paris, Éditions France Empire, 1987, p. 9.

¹⁸⁵ Charles de Gaulle, « Les Celtes au XX^e siècle, Appel aux représentants actuels de la race celtique », *Revue de Bretagne et de Vendée*, deuxième semestre 1865, p. 257.

2.3.1 « Malaise de la race celtique »

Les Celtes appartiennent selon lui à la race aryenne, venue d'Asie et qui ont ensuite conquis l'Europe. On est d'ailleurs au début de la diffusion des thèses sur les peuples indo-européens, débat historique qu'a intégré Charles de Gaulle :

Pendant que les aînés de la race aryenne descendaient les pentes de l'Hindou-Kouch au chant des premiers hymnes védiques, d'autres tribus de la même famille, quittant aussi le berceau commun des peuples indo-européens, marchaient vers le soleil couchant, jusqu'à ce que la terre vînt à manquer à leurs pas. Ils ne s'arrêtèrent qu'à l'extrémité du Continent, là où les flots de l'Océan leur opposaient une barrière infranchissable. Arrivés à l'extrémité du vieux monde, ces émigrants de l'Asie se donnant le nom de Celtes, et peut-être celui d'Eres ou d'Aryens, rayonnèrent dans toutes les directions avec la force d'expansion de la jeunesse. Ils peuplèrent les Gaules et les îles Britanniques, occupèrent les deux rives du Rhin, se répandirent sur une partie de l'Espagne et s'établirent dans le nord de l'Italie où ils devaient se rencontrer un jour avec les Romains.¹⁸⁶

Charles de Gaulle développe cependant une curieuse théorie sur les Celtes qui seraient arrivés à l'ouest du Continent, avant de repartir vers l'est... Qu'importe puisque « le défaut de cohésion et d'entente perdit la race celtique. » Qu'est-il advenu de cette « race » - le mot est bien entendu à comprendre dans son contexte des années 1860 -, « si ardente à poursuivre son idéal de gloire militaire et d'aventures lointaines » ? Charles de Gaulle fait le constat que si elle n'a pas disparu, son territoire s'est considérablement restreint :

Quatre petits peuples revendiquent aujourd'hui en Europe le nom de Celtes. Deux d'entre eux appartiennent à la branche gaëlle, ce sont les Irlandais et les Écossais – ceux des hautes terres du moins – et deux autres de la branche bretonne ou kymrique, ce sont les Gallois et les Armoricaains. On doit y ajouter les Cornouaillais insulaires, qui n'ont cessé qu'à une époque récente de parler leur langue nationale.¹⁸⁷

De Gaulle se pose bien évidemment la question de la survie de la race. « Ces peuples, ou si l'on veut, ces débris d'une grande race, vont-ils disparaître pour jamais, comme autrefois ont disparu de la scène du monde les Sémites de Tyr et de Carthage, les Guanches des îles Canaris et les Étrusques de la vieille Italie ? » C'est en tout cas le destin qui est prédit par ceux qu'il estime être les ennemis de cette culture, particulièrement ceux qui estiment qu'au nom du progrès et de l'instruction, ces derniers vestiges de l'Antiquité doivent disparaître. Il s'insurge que les Celtes ne deviennent qu'un sujet d'études universitaires.

¹⁸⁶ Ibidem, p. 259.

¹⁸⁷ Ibidem, p. 259.

*Que l'étude du passé soit pour nous la source de graves enseignements et de fécondes leçons. Demandons-lui avant tout l'inspiration pour agir ; mais gardons-nous d'y employer toutes nos forces et ne nous consumons pas par d'inutiles regrets dans la contemplation des choses d'autrefois. Il faut savoir détacher nos regards du glorieux passé et des douloureuses épreuves de nos pères pour les reporter avec fermeté vers l'avenir, vers cet avenir toujours mystérieux, mais dont nous tenons, pour une grande part, les destinées entre nos mains.*¹⁸⁸

De Gaulle appelle donc à la résistance : « Si la mort dont on nous menace ne saurait être souhaitée par aucun ami de la justice et de la liberté, on doit comprendre aisément qu'une pareille perspective ne peut être envisagée de sang froid par tous ceux qui, dans les pays celtiques, ont conservé une étincelle de patriotisme. »¹⁸⁹ Pas question d'abdiquer, d'être absorbé :

*Ainsi le passé de la race celtique montre quelle est la valeur du génie qui l'inspire et témoigne assez de la fécondité de son avenir. L'étude de son état présent suffirait, à elle seule, pour rassurer l'observateur qui aurait pu pénétrer dans la vie intime des humbles et vaillantes populations rurales qui la représentent aujourd'hui dans toute sa pureté. Il sentirait fermenter dans leur sein une force mystérieuse et contenue, prête à produire de grandes choses dans toutes les branches de l'activité humaine dès qu'elle se trouvera dans des conditions plus favorable à son libre développement.*¹⁹⁰

Il dénonce un certain « malaise de la race celtique », car si « parmi les Celtes d'aujourd'hui, le plus grand nombre garde une foi inaltérable dans l'avenir ; d'autres, hélas ! qui désespèrent, s'inclinant devant l'arrêt de mort porté contre eux au nom du progrès, acceptent la défaite sans chercher le combat. »¹⁹¹ D'autant que les Celtes ne manquent pas d'appuis extérieurs et « leurs efforts trouveront des sympathies dans le monde entier ». Notamment des savants :

*Les recherches modernes sur les origines des peuples, la direction donnée aujourd'hui aux études historiques ont attiré sur notre race l'intérêt des étrangers et souvent réveillé chez nous-mêmes un patriotisme pour lequel nous trouvons, dans nos titres nationaux, de si puissants motifs ou une si éclatante justification*¹⁹².

Parmi les plus graves menaces qui pèsent à son époque sur les Celtes, Charles de Gaulle estime que la situation de la langue est une préoccupation. Il dénonce ainsi le dédain par

¹⁸⁸ Ibidem, p. 262.

¹⁸⁹ Ibidem, p. 261.

¹⁹⁰ Ibidem, p. 269.

¹⁹¹ Ibidem, p. 272.

¹⁹² Ibidem, p. 265.

lequel est traitée la langue bretonne et s'insurge de son absence dans les écoles. « Un des motifs principaux qui empêche le breton d'être le premier instrument d'éducation, c'est le manque absolu de livres bretons propres à l'enseignement des différents ordres de connaissance, les connaissances religieuses exceptées. »¹⁹³

2.3.2 Comment peut-on être celte ?

Même s'il constate « combien il est difficile aux Celtes de France de se mettre en communication avec leurs frères d'outre-mer et d'être informés de ce qui se passe chez eux »¹⁹⁴, il existe pour Charles de Gaulle un ensemble de valeur et de traits qui les relie. Quoi de commun entre un Breton, un Irlandais ou un Écossais ? La langue, l'esprit et la race, répond Charles de Gaulle :

*L'analogie des langues et des traditions, une certaine tournure d'esprit particulière qui leur est commune, souvent une certaine ressemblance dans les traits du visage proclament hautement leur étroite parenté. La division des Gaëls en Irlandais et en Écossais, celle des Bretons en Gallois et Armoricaïns ont eu lieu à une époque relativement récente. La séparation des Gaëls d'avec les Bretons est plus ancienne ; mais le temps écoulé n'a pas encore effacé les traces d'une commune origine. Les branches se sont écartées avant les rameaux, mais branches et rameaux partent également d'un même tronc.*¹⁹⁵

De Gaulle se penche longuement sur l'histoire des Celtes, notamment durant l'Antiquité et le Moyen Âge, une histoire qui justifie les combats à venir. « Pour nous, son passé est un garant de son avenir », estime-t-il. Civilisation originale, elle a apporté sa part à l'humanité. Charles de Gaulle y voit des apports parfois originaux, dont celui-ci :

La race celtique était régie, au temps de son indépendance, par un système d'institutions que l'on a cru longtemps particulier au Moyen Âge, ce fut encore chez elle que se prépara lentement ce merveilleux épanouissement de ce qu'il y a de plus pur et de plus généreux dans le cœur de l'homme : je veux parler de l'esprit chevaleresque.

¹⁹³ Ibidem, p. 277.

¹⁹⁴ Ibidem, p. 271.

¹⁹⁵ Ibidem, p. 260.

*Il faut en chercher l'origine, pour la plus grande part du moins, dans l'alliance féconde du génie celtique avec le génie chrétien.*¹⁹⁶

Les Celtes auraient donc légué au monde l'esprit chevaleresque, trait demeuré commun aux Celtes d'aujourd'hui. « Ouvrez les chants recueillis de la bouche des Highlanders, les collections irlandaises de miss Brooke, les poèmes des bardes de Cambrie ou d'Armorique, vous y trouverez une poésie tantôt enthousiaste et guerrière, tantôt mélancolique et résignée, quelquefois pleine d'âpreté, souvent peignant la tendresse et l'amour, mais toujours une poésie chaste, grave, religieuse, respirant l'exaltation du patriotisme et des sentiments les plus généreux. »¹⁹⁷

Les Celtes ont également des défauts communs, comme... la mélancolie. Avec, cependant, des degrés divers :

*Du reste, cette mélancolie, commune à toutes les factions de la pure race celtique, s'est empreinte plus profondément dans l'esprit breton qui se replie volontiers sur lui-même et aime à se nourrir de graves pensées. Chez les Gaëls, la mélancolie est plus souvent tempérée par cette gaîté et cette mobilité d'impressions dont paraissent avoir hérité les Français du centre et du midi. L'état de malaise que compriment les facultés natives d'une race pendant de trop longues générations, finit par agir puissamment sur le caractère des individus et se révèle avec une énergie particulière dans les âmes impressionnables. Il ne faut pas chercher ailleurs la cause de cette tristesse un peu sauvage que l'on a remarquée si souvent chez les écrivains bretons les plus grands.*¹⁹⁸

Cependant, rien n'est désespéré. « Mais chez les Celtes dignes de ce nom, la mélancolie n'a point altéré les sources de vie : ils ne savent pas encore désespérer. » Le relèvement est donc possible. Et Charles de Gaulle propose plusieurs projets.

Vivant sous la tutelle de deux puissants États, l'Angleterre et la France, l'exemple des autres pays celtiques peut-il inspirer les autres ? Charles de Gaulle est l'un des premiers à l'exprimer. Sous sa plume, les pays celtiques deviennent un laboratoire d'idées où les intellectuels bretons, par comparaison, vont aller chercher des réflexions et des justifications. Ce qui va être l'une des grandes fonctions de l'interceltisme jusqu'à nos jours. Ainsi, concernant la situation de la langue et de son enseignement, Charles de Gaulle estime qu'il y a peu à attendre chez les peuples gaéliques. Par contre, les efforts des Gallois sont susceptibles de faire modèle. « Les Gallois, malgré leurs écoles anglaises très souvent dirigées par des

¹⁹⁶ *Ibidem*, p. 267.

¹⁹⁷ *Ibidem*, p. 268.

¹⁹⁸ *Ibidem*, p. 273.

professeurs anglais, se sont mis courageusement à l'œuvre et ont publié un nombre considérable d'ouvrages d'instruction populaire composés dans leur langue nationale. »¹⁹⁹

2.3.3 Un panceltisme conservateur

Pour Charles de Gaulle, la solution doit passer par l'éducation. « Après l'union intime à réaliser entre toutes les parties de la population, la tâche qui réclame le plus impérieusement nos efforts, c'est de donner aux jeunes générations une éducation plus nationale et plus conforme à leurs besoins intellectuels et aux nécessités de leur position. »²⁰⁰ D'où, également, un appel à l'union. « Pour arriver au succès, il est nécessaire de réunir bien des volontés dans un même effort continu. Or, avant tout, et à tous les points de vue possibles, le premier but que nous devons atteindre dans les pays celtiques, c'est l'union morale. »²⁰¹ Cette union ne peut, selon lui, que passer par un dépassement des problématiques sociales. « Aujourd'hui, plus que jamais, tout ce qui tend à diviser les classes est un grave péril pour tous ». Car « En Irlande, dans la petite, comme dans la grande Bretagne, sachons rester ou devenir ce que la naissance nous a fait ou ce que l'habitation commune nous appelle à être. »²⁰² Une sorte de « ni droite ni gauche » qui sera l'une des constantes du mouvement régionaliste breton pendant longtemps.

De Gaulle fait en tout cas le pari de la jeunesse qui doit donc être formé aux idées nationales. Il exhorte les Celtes à prendre exemple sur la Pologne qui a ainsi contré la russification.

*C'est un devoir aussi pour nous, Bretons de l'île et du Continent, Écossais et Irlandais, de nous opposer à l'effacement de tout ce qui nous a permis jusqu'ici de rester nous-mêmes au milieu des deux plus puissantes organisations politiques de l'Europe ; il nous faut imprimer une direction vraiment celtique aux générations qui s'élèvent. Il faut avoir recours à la tradition de l'école, là où la tradition du foyer s'éteint. Si l'âge mûr ne nous écoute pas, et traite notre œuvre de chimère, il faut parler aux âmes qu'aucun souffle glacé n'a engourdies, qui peuvent croire encore que les peuples ont des intérêts plus sacrés à sauvegarder que leurs intérêts matériels.*²⁰³

La sauvegarde des langues celtiques est autant pour lui un impératif national que moral. Pour lui, le breton et la foi sont le « bouclier qui a protégé nos aïeux ».

¹⁹⁹ Ibidem, p. 278.

²⁰⁰ Ibidem, p. 337

²⁰¹ Ibidem, p. 280

²⁰² Ibidem, p. 283

²⁰³ Ibidem, p. 338.

*La conservation des idiomes celtiques importe aussi beaucoup du point de vue moral pour les populations qui les parlent et les lisent exclusivement. Dans notre heureuse Armorique, un mauvais livre écrit en breton est encore à trouver ; ailleurs, l'unité catholique a été malheureusement rompue, mais l'usage des langues indigènes peut encore y protéger, en effet, le christianisme et les vérités morales. "Le breton et la foi sont frère et sœur en Bretagne", dit un de nos proverbes. On ne peut blesser l'un sans atteindre l'autre.*²⁰⁴

Il constate qu'il existe quand même une grande différence au sein de la « race celte » entre catholiques et protestants. Or, dans le domaine littéraire, les Gallois semblent bien plus avancés que les Bretons. Cela ne manque pas d'interpeller l'auteur :

*Remercions de tout notre cœur nos frères Gallois d'avoir si bien fait fructifier leur part du trésor commun ; mais surtout imitons-les et surpassons-les si nous le pouvons. Ne les laissons plus, nous, catholiques d'Irlande et de Bretagne, faire rejaillir sur le protestantisme l'honneur d'une culture littéraire plus avancée. Tout nous convie à la défense des langues indigènes.*²⁰⁵

Charles de Gaulle voit cependant dans cette question un obstacle sérieux à l'union celtique qu'il prône.

*Un seul motif pourrait amener aujourd'hui de graves désaccords entre plusieurs membres de la famille celtique, c'est la différence de religion. Il n'y a pas d'intérêts au monde qui puissent entrer en balance avec ceux de la foi, mais ce serait mal les servir, à coup sûr, que d'en faire l'occasion de discussions capables de blesser la charité que nous nous devons mutuellement, comme chrétiens d'abord et comme Celtes ensuite.*²⁰⁶

Même donc les questions religieuses ne sauraient assombrir les projets qu'il détaille ensuite.

2.3.4 Des projets interceltiques

Après de longues considérations sur l'état passé et présent des Celtes, Charles de Gaulle en vient aux propositions plus concrètes. Prenant acte que l'Association bretonne a été dissoute, il imagine que les sociétés savantes locales et départementales seront désormais les fers de lance d'une rénovation bretonne et celtique à venir. Il écrit ainsi :

²⁰⁴ *Ibidem*, p. 341.

²⁰⁵ *Ibidem*, p. 343.

²⁰⁶ *Ibidem*, p. 357.

*Au vaste ensemble de l'Association bretonne, il faut substituer un système de rapports aussi intimes et aussi réguliers que possible entre les diverses sociétés locales du pays ; au défaut d'instruction nationale, donnée officiellement, il faut suppléer par les mille moyens que peuvent mettre à notre disposition les institutions libres, les sociétés d'adultes, les livres et surtout l'enseignement souverainement indépendant du foyer*²⁰⁷.

Non sans réalisme, il note que « pour la réalisation de ces projets, deux choses sont, avant tout, nécessaires : l'entente entre ceux qui doivent agir et l'argent qui fournit les moyens d'exécution ».

Concrètement, il propose d'encourager l'édition en langue bretonne, avec « des livres de lecture pour enfants », des « ouvrages de piété », des « ouvrages classiques très élémentaires », puis « dans le même genre, des ouvrages plus avancés : histoire universelle, histoire de la religion, histoire des peuples celtiques, éléments de mathématiques appliqués aux besoins ordinaires de la vie, à la marine, à la comptabilité, etc. », de la poésie, des traductions « de la littérature de divers pays, mais principalement de celle des pays celtiques ».

Ce dernier point lui paraît en effet important, car il permettrait une certaine régénération du breton :

*Les traductions ont toujours été regardées comme un excellent moyen d'assouplir et d'enrichir les langues ; elles y font passer insensiblement des tours, des images, des expressions qu'on n'y rencontrait plus auparavant. Pour conserver plus complètement à notre langue son caractère celtique, nous ferons de préférence nos emprunts dans notre propre famille.*²⁰⁸

En ce milieu de XIX^e siècle, la langue bretonne est encore très liée à la civilisation rurale traditionnelle. Pour Charles de Gaulle, il faut donc l'unifier, créer une langue littéraire dotée d'un vocabulaire moderne, de néologismes à même de traduire les avancées de la science et la société contemporaine. Aussi prône-t-il de se tourner vers les autres langues celtiques :

*Il faut nous servir d'abord des racines de notre langue pour informer des composés nouveaux, et ensuite, comme ce moyen ne saurait suffire, emprunter aux autres idiomes celtiques, - au gallois de préférence, et, autant que possible, prendre des mots communs au gallois et au gaélique afin de tendre à rapprocher ces branches sorties d'un même tronc, mais qui s'écartent de plus en plus avec les siècles.*²⁰⁹

²⁰⁷ Ibidem, p. 343.

²⁰⁸ Ibidem, p. 346.

²⁰⁹ Ibidem, p. 347.

Charles de Gaulle préconise également la création d'une école normale bretonne pour former les jeunes maîtres d'école. En matière religieuse, il imagine cet étonnant projet :

*S'il m'était permis d'exprimer un vœu plus ambitieux encore et, sans doute, d'une réalisation plus difficile, ce serait de voir un ordre religieux nouveau ou, du moins, une division spéciale d'un ordre religieux ancien, se consacrer, sous l'invocation des vieux saints savants des deux Bretagne, à la prédication et à l'instruction de la jeunesse de toutes les classes dans les pays celtiques, et cela principalement par le moyen des langues indigènes.*²¹⁰

En matière musicale, enfin, il recommande de se défier des influences extérieures, notamment françaises, et de revenir aux vieux chants de la tradition. « Peut-être pourrait-on, par leur moyen, populariser l'instrument celtique par excellence, la harpe d'Erin ou d'Armor », note-t-il.

2.3.5 L'union celtique

Le texte de Charles de Gaulle se veut un vibrant plaidoyer envers une « union celtique » qu'il appelle de ses vœux, mais ces contours restent flous :

*Les vœux que j'exprime ici pour la Bretagne, je les forme en même temps pour les trois autres pays dont les habitants nous sont unis par les liens du sang ; là, malgré bien des obstacles encore, leur réalisation sera plus facile, grâce à la décentralisation administrative et à la liberté d'expression. Mais nous ne devons pas nous contenter d'unir nos efforts à ceux de nos compatriotes immédiats dans chacune des fractions de la terre celtique, nous avons pour devoir de travailler au bien de la race toute entière. À la lumière de la tradition commune dont la science moderne vient de raviver l'éclat, nous nous retrouvons, portant chacun, avec une physionomie distincte, des traits d'une ressemblance frappante. Nous avons reconnu les tronçons du glaive. C'est bien le même acier, ma même trempe, le même fil, le temps est venu maintenant d'en rejoindre le métal "fibre à fibre".*²¹¹

Une première solution passe selon lui par « l'établissement de relations régulières et fréquentes entre les sociétés bretonnes de diverses natures et celles qui existent de l'autre côté du détroit ». Un projet alors dans l'air, puisque Charles de Gaulle fait partie des promoteurs du congrès celtique international qui se tiendra à Saint-Brieuc, en 1867 (voir chapitre II, sous-

²¹⁰ Ibidem, p. 349.

²¹¹ Ibidem, p. 351.

partie 3.1). Plus étonnant, Charles de Gaulle envisage de passer par le français pour resserrer les liens entre Celtes. « On devrait s'entendre, estime-t-il, pour publier en français, sur chacun des dialectes, une grammaire, des dictionnaires, des exercices gradués avec corrigés, des dialogues, un choix de textes les plus importants avec des annotations. » De même, il appelle à la création d'un « organe périodique consacré à l'ensemble de la race celtique ». C'est-à-dire, précise-t-il, que soit lancé « un recueil qui s'occupe de toutes les questions d'intérêt commun, se fasse l'organe de nos vœux, discute les théories qui se produisent et centralise les renseignements éparpillés dans cent endroits divers. » Même si la plupart des Celtes d'alors parlent l'anglais, Charles de Gaulle estime que cette « revue celtique paraîtrait en français, soit en France, soit en Grande-Bretagne »²¹².

Cette revue « devait être rédigée en français : il ne peut en être autrement pour une publication d'un intérêt aussi général », du moins jusqu'à ce que n'émerge une langue nouvelle, un espéranto interceltique qu'il définit ainsi :

*Je veux parler de la formation d'une langue savante rapprochée du type primitif et commun des idiomes néo-celtiques et qui servirait de moyen de communication entre les différentes fractions de notre race. Le vocabulaire se composerait, par ordre de préférence, de tous les mots communs aujourd'hui encore aux quatre dialectes, de ceux qui leur étaient communs à une époque antérieure, de mots artificiellement formés de racines communes et d'affixes communes. En général, les formes les plus anciennes et montrant mieux l'étymologie devraient être préférées. Lorsqu'une idée nécessaire serait exprimée par deux mots entièrement différents dans le gaélique et le kymrique, on les admettrait tous deux comme synonymes. La grammaire, aussi large et compréhensive que possible, se composerait de l'ensemble des lois philologiques communes et serait exempte d'irrégularités et d'exceptions.*²¹³

Enfin, pour cimenter l'union celtique, Charles de Gaulle lance une idée qui mettra du temps à faire son chemin, mais avec succès à la fin du XX^e siècle, de grands rassemblements interceltiques qui ont alors pris une tournure autre que celle qu'imaginait sans doute l'auteur...

Chacune des quatre fractions principales de la race convoquerait tour à tour à une grande fête nationale, des députations prises dans toutes les classes des trois autres contrées. Après un compte-rendu des travaux exécutés dans chaque pays depuis la dernière assemblée, on couronnerait solennellement les œuvres les plus utiles à la science celtique, et on décernerait des récompenses ou, au moins, des remerciements

²¹² Ibidem, p. 352.

²¹³ Ibidem, p. 354.

*publics à tous ceux dont les efforts auraient contribué au bien moral ou matériel des populations.*²¹⁴

Charles de Gaulle imagine que ces rassemblements pourraient avoir lieu « tous les trois ans de façon que, dans un cycle de douze années, le Shannon, la Clyde, la Saverne et le Leita verraient successivement rassemblés sur leurs bords une députation de chacun des membres séparés de la grande famille celtique. »²¹⁵

Car, ainsi, « mieux on se connaîtra, plus on apprendra à s'apprécier et à s'aimer mutuellement ». Par ailleurs, si la Bretagne faisait défaillance, Charles de Gaulle envisage une solution originale.

*Si ces réunions trouvaient quelque obstacle dans notre Bretagne, on pourrait les tenir provisoirement dans la Cornouaille insulaire. Ses habitants se sont laissés saxoniser de langue au siècle dernier, mais nous espérons que leurs cœurs sont restés bretons. La visite de leurs frères d'Armorique ne pourrait d'ailleurs que raviver leur patriotisme.*²¹⁶

2.3.6 Une colonisation celtique

Ce long *Appel aux représentants de la race celtique* se conclut par un développement sur une possible « colonisation celtique ». Le XIX^e siècle voit en effet le développement des empires coloniaux français et britanniques. De nombreux Écossais et Irlandais immigreront ainsi vers le Canada, la Nouvelle-Zélande ou l'Australie, dont ils vont contribuer à forger le caractère national. Poussés par la misère, la grande famine des années 1840 et les lois contre les catholiques, des millions d'Irlandais vont également immigrer vers les États-Unis où ils vont acquérir un poids politique et économique important. Charles de Gaulle constate ainsi que « chaque année un nombre considérable de Celtes vont chercher loin de leur pays natal un sol moins ingrat et des conditions sociales moins défavorables. »²¹⁷

Mais il y a un risque, estime-t-il, celui d'une fusion dans la masse des autres immigrants où l'élément saxon dominerait. « Chaque année, une force celtique considérable est ainsi perdue sans aucun profit pour notre race. » Il s'enthousiasme ainsi pour la colonie galloise de

²¹⁴ *Ibidem*

²¹⁵ *Ibidem*, p. 355.

²¹⁶ *Ibidem*

²¹⁷ *Ibidem*, p. 358.

Patagonie, dont l'apport breton se révélera un échec (voir chapitre III, 3.2). Il prône donc l'établissement de colonies « nationales » ou « celtiques ». En effet, pour Charles de Gaulle, le Nouveau Monde est une sorte de terre promise aux Celtes, continuellement en mouvement depuis l'Antiquité :

*Qui sait si cette part importante du continent américain, merveilleusement préservée jusqu'ici de toute colonisation européenne, ne nous a pas été gardée par Dieu même pour offrir à notre race un abri sûr où un grand nombre de ses enfants puisse se multiplier en toute sécurité et se préparer en paix à de nouvelles et glorieuses destinées ? Qui sait même si elle ne nous est pas réservée comme dernier asile dans le cas d'un immense et irréparable désastre qui frapperait la race tout entière ? En traversant l'Océan atlantique pour aller fonder dans un autre hémisphère une Hibernie, une Albyn, une Bretagne nouvelle, les Celtes ne feraient d'ailleurs que poursuivre la marche traditionnelle de leurs pères, commencée au pied du Caucase indien et suivie à travers les siècles vers le soleil couchant, jusqu'aux derniers rivages de l'Europe occidentale.*²¹⁸

Personnalité originale, Charles de Gaulle s'exprime ici en son nom propre. Les responsables de la *Revue de Bretagne et de Vendée*, évoquent d'ailleurs, en fin d'article que « les larges vues de M. Charles de Gaulle, qu'une certaine philosophie chagrine et sceptique ne manquera pas de trouver chimérique et d'accabler de son dédain ». L'écrivain Jules Vallès fait ainsi une description sans pitié de Charles de Gaulle et de ses théories dans un article du *Progrès de Lyon*, du 16 janvier 1865 :

Je ne finirai pas sans annoncer une brochure intitulée les Celtes au XIX^e siècle et signée Charles de Gaulle : non pas que je sois versé dans l'étude des langues qui meurent, et que je sache l'histoire des races sur le bout du doigt mais je connais l'auteur de la brochure, et je l'ai vu si plein d'amour pour son sujet, si enthousiaste, si convaincu qu'il n'est pas possible que la passion ne l'ait pas rendu éloquent ou étrange, à une page ou une autre. Figurez-vous qu'il rêve de ramener la France aux habitudes et au langage d'il y a des siècles, et il voudrait qu'on ne parlât plus français mais breton, que le biniou remplaçât le saxophone, et quand il se croise avec un marchand d'Oil des environs de Lorient ou Brest, il ôte religieusement son chapeau.

Il est paralysé des deux jambes, et il faut pour traîner cette moitié de cadavre une énergie de héros. Mais de la chaise dans laquelle il est assis, il envoie des lettres aux évêques d'Irlande, au roi d'Auricanie, aux légitimistes, aux républicains, à M. de La Villemarqué, à M. Henri Martin ; il rêve de se faire lier sur un cheval et d'aller commander ce qui reste de Gaëls et de Patagons : s'il n'y réussit pas, il ira dans un

²¹⁸

Ibidem, p. 363.

trou de Bretagne apprendre aux petits enfants la langue rude de leurs aïeux, et le dimanche, il se fera porter à l'église sur un âne.

Il aime le bien, il croit tenir le vrai, et il le défend en dépit des sceptiques, avec esprit et grand courage. Ce n'est point un maniaque, c'est un croyant, qui pousse la foi jusqu'au ridicule et à l'héroïsme ! Lisez sa proclamation !²¹⁹

Il n'empêche qu'un certain nombre des théories exprimées ici par de Gaulle aura un certain retentissement dans le monde des celtisants et des bretonistes de l'époque. Il est l'un des premiers à proposer un certain nombre de projets comme l'utilisation du breton dans l'enseignement, la création d'une langue interceltique, le rapprochement entre savant, le lancement de rendez-vous réguliers et d'une revue celtique, colonisation celtique... Plusieurs des idées exprimées ici trouveront une application dans les décennies suivantes, sans doute beaucoup plus tard que ne l'imaginait un Charles de Gaulle enthousiaste en 1865 et tout occupé à préparer le futur congrès celtique international qui devait voir le triomphe de ce celtisme qu'il appelait alors de ses vœux.

²¹⁹ Jules Vallès, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, collection La Pléiade, p. 490.

3. Deux initiatives interceltiques : le congrès celtique de Saint-Brieuc et le projet de colonie celtique en Patagonie

3.1 Une occasion manquée : le congrès celtique de Saint-Brieuc de 1867

En octobre 1867 s'ouvre dans la ville de Saint-Brieuc le premier congrès celtique international, organisé par la toute jeune Société d'émulation des Côtes-du-Nord qui en a publié par la suite les comptes-rendus complets²²⁰. Les organisateurs avaient prévu d'y proposer des débats de haute tenue sur l'histoire, l'archéologie et les langues de Bretagne et des pays celtiques. En le baptisant international et en invitant des délégations d'autres régions celtiques du Royaume-Uni d'alors, ils espéraient donner à ce congrès un fort retentissement hors des frontières de la péninsule. Ils escomptaient également que ce congrès soit le point de départ de l'instauration de relations interceltiques fortes et régulières, incluant l'organisation d'autres grands rassemblements.

Pour ces érudits bretons, l'évocation, voire l'exaltation de l'histoire bretonne et du passé celtique de l'Europe n'était pas neutre idéologiquement. Il s'agissait de défendre une personnalité bretonne menacée par l'unification nationale française, la révolution industrielle et une certaine idée du progrès. À ce propos, l'ethnologue Donatien Laurent note que :

*En vérité, face à l'hégémonie insolente d'une culture qui règne sans partage, qui, comme le claironne le nouvel académicien Hugo, dans son discours de réception le 3 juin 1841 "impose ses idées à l'Europe", "gouverne les esprits", le barde bas breton vient réclamer pour son pays l'antériorité de la race, de la langue, de la littérature, de la civilisation.*²²¹

²²⁰ Ces comptes rendus sont accessibles en version numérique sur le site de la Bibliothèque nationale de France, Gallica.

²²¹ Le Gallo (Y), (sous la direction de), *Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne*, Champion-Slatkine, Paris 1987, tome II, p. 306.

3.1.1 Organiser un Eisteddfod breton

La Villemarqué caressait le rêve de lancer un « Eisteddfod breton » sur le modèle gallois, et il pensait s'appuyer sur les réseaux bretonistes pour l'organiser et lui assurer une certaine crédibilité. Pour ses promoteurs, cet Eisteddfod doit à la fois consister en un congrès savant, où pourront triompher les thèses bretonistes et une réunion internationale, c'est-à-dire réunissant des frères celtes venus du Royaume-Uni. Mais, l'interdiction de l'Association bretonne a freiné le projet, initialement prévu pour 1865, ainsi que le rappellera La Villemarqué dans son discours en ouverture du congrès de 1867 :

*Au dernier Congrès breton, en septembre 1858, le directeur de la classe d'archéologie de l'Association bretonne terminait son discours d'ouverture en annonçant pour l'année suivante un congrès celtique ; il s'écriait, rempli d'espoir : "je vous y donne rendez-vous !" Le rendez-vous que je donnais ainsi pour 1859, trop solennellement sans doute, et que M. Geslin de Bourgogne a bien voulu rappeler en citant mes paroles, nous y sommes venus, Messieurs, mais un peu tard, j'en conviens.*²²²

L'Association bretonne dissoute, il fallait en effet trouver une autre organisation capable d'organiser un tel événement. Peu suspecte de sympathies légitimistes, la jeune Société d'émulation des Côtes-du-Nord et son président Geslin de Bourgogne, ont donc été pressentis, puis contactés par un certain nombre de personnalités. Comme Charles de Gaulle, alors secrétaire de la Breuriez Breiz et demeurant à Paris. Dans une lettre à Geslin de Bourgogne, de Gaulle présente son projet et atteste de contacts bien établis outre-Manche, permettant de donner un réel retentissement au congrès :

L'Association bretonne, dans la dernière année de son existence, avait invité les sociétés savantes du pays de Galles à envoyer des délégués à son prochain congrès ; la dissolution de l'Association ne permit pas de donner suite à ce projet. À défaut de l'Association bretonne, le Breuriez Breiz avait cherché et réussi à établir des rapports suivis avec le pays de Galles ; et, au milieu de 1865, le Cambrian Institute avait obtenu, du ministre de l'Intérieur de France, l'autorisation pour les Bretons des deux côtés de la Manche de se réunir. Ce projet, annoncé par les principaux journaux tant anglais que gallois de la principauté, avait excité beaucoup de sympathie : l'Exposition universelle offrait des conditions exceptionnellement favorables, dont il importait de

²²² Congrès celtique international tenu à Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord), Bretagne, en octobre 1867. *Mémoires*, Société d'émulation des Côtes-du-Nord, Saint-Brieuc, 1868, p. 133.

*profiter. Déjà, outre les savants isolés, deux troupes de pèlerins gallois, parmi lesquelles on comptait des artistes distingués, s'apprêtaient à visiter la Bretagne.*²²³

À noter que Charles de Gaulle possédait de réels contacts outre-Manche. Il s'était investi dans un projet de colonie bretonne et galloise en Patagonie, projet qui ne devait jamais voir le jour côté breton. Charles de Gaulle espérait cependant présenter son projet et recruter des volontaires à l'occasion de l'« Eisteddfod breton ».

Devant le refus des autres sociétés savantes, la Société d'émulation accepte de prendre en charge l'organisation du congrès. Ainsi que l'explique Geslin de Bourgogne :

*Pour organiser un congrès, on s'était adressé à plusieurs sociétés bretonnes, qui, tout en assurant de leur sympathie, avaient reculé devant les difficultés de l'entreprise ; dans l'extrême embarras où mettait ce refus, on s'était rattaché à l'espoir que la Société d'émulation des Côtes-du-Nord consentirait à se charger de cette tâche patriotique. M. de Gaulle et ses amis venaient donc, au nom de la Bretagne entière, demander à notre compagnie de vouloir bien préparer la réunion désirée. La Société d'émulation accueillit cette requête et, après avoir pris les garanties convenables, elle lança le programme suivant, combiné avec MM. De Gaulle, de La Villemarqué et Henri Martin.*²²⁴

Pour rassurer les autorités, un règlement du congrès est édité. Il stipule notamment, dans son article 2 : « La liberté la plus entière régnera dans les discussions, sous la seule réserve de respecter la religion de chacun et les institutions de la France et de l'Angleterre ». ²²⁵ Un appel à communication est lancé. « Toutes les questions concernant l'une et l'autre Bretagne pourront être traitées, si elles ont été soumises, avant le 8 octobre, à la direction de la Société d'émulation. » ²²⁶ Ce règlement révèle l'état des recherches en matière d'histoire celtique et bretonne à l'époque. Il illustre également les conceptions de « communauté celtique » qui commencent à se faire jour. Celle-ci est basée sur l'histoire, puisque le premier terme abordé entend s'interroger sur la « communauté d'origine des peuples celtiques – Établissement des Bretons dans l'Armorique – Relations autrefois fréquentes entre les Bretons du Continent et ceux de l'île – Leur interruption. » ²²⁷

Le deuxième thème abordé concerne plus particulièrement la réalité des relations interceltiques à l'époque et leur avenir. Cette série de questions constitue d'ailleurs un

²²³ *Ibidem*, p. 3.

²²⁴ *Ibidem*, p. 4.

²²⁵ *Ibidem*, p. 5.

²²⁶ *Ibidem*, p. 6.

²²⁷ *Ibidem*.

véritable programme en faveur de l'interceltisme moderne, tel qu'il sera amené à se développer quelques décennies plus tard, en intégrant par exemple les Irlandais et les Écossais :

Utilité du rétablissement des relations amicales. Moyens de les rendre fréquentes et régulières à l'avenir ; de les mettre à profit pour le progrès des études celtiques, et, en général, pour le bien moral, intellectuel et matériel des peuples – Extension de ces rapports aux Celtes d'Irlande et d'Écosse – Utilité, à ce point de vue, d'une Association générale, qui établirait des relations suivies avec les sociétés savantes des deux nations, et, au besoin, avec celles des nations étrangères ; qui fonderait des congrès périodiques et une revue celtique – Bases, moyens et modes d'action de cette association. Devrait-elle ne former qu'un seul groupe, ou se diviser en associations distinctes, mais unies, de chaque côté de la Manche ?²²⁸

Le programme reprend également l'une des erreurs d'interprétations historiques héritée de la celtomanie, à savoir l'attribution des mégalithes aux Celtes antiques. Les érudits et savants du XVIII^e siècle et du début du XIX^e siècle voyaient des temples druidiques dans les dolmens et les menhirs, alors que ces derniers sont bien antérieurs aux Celtes. Mais, en ces années 1860, un certain doute s'installait déjà concernant le mégalithisme : « Les mégalithes sont-ils l'œuvre exclusive des Celtes ? [...] Quelle date est-il possible d'assigner à ces monuments, ainsi qu'aux objets qu'ils referment ? », stipule le programme.

D'autres points traitent de l'art, des traditions, de la littérature et des comparaisons possibles entre Gallois et Bretons. « Quels sont les traits dominants du caractère de la race celtique, tels qu'ils se révèlent dans l'histoire, dans la littérature et dans l'art ? » De même, s'agissant de la langue, on a aussi affaire à un véritable programme de sauvegarde et de développement des langues celtiques :

Langues néo-celtiques. Leur parenté d'entre elles et avec l'ancien gaulois. Leur place dans la grande famille aryenne ou indo-européenne – Degré de parenté entre le breton-armoricain et le breton-gallois. Leurs rapports et leurs différences à diverses époques de leur histoire. Les dialectes armoricains contiennent-ils des éléments étrangers à ceux de la Bretagne insulaire ? – Intérêt que présente au point de vue de la morale, du patriotisme, de la science et de l'esthétique, la préservation et la culture, comme langues vivantes de ces idiomes. Quels sont les moyens les plus efficaces pour arriver à ce but ? – Quel est, dans les pays celtiques, l'état des littératures indigènes ? Quel est le caractère, le nombre ; quelle est la valeur et l'influence des publications qui se font dans les idiomes celtiques ? Quels sont les manuscrits ou documents inédits

²²⁸

Ibidem, p. 7.

*dont la publication offrirait le plus d'intérêt, au point de vue des diverses branches des études celtiques.*²²⁹

La presse parisienne annonce également l'événement. Dans *le Siècle* du 19 septembre, l'historien Henri Martin évoque ainsi la tenue prochaine du congrès :

*Il est évident qu'une session de quelques jours n'épuisera pas une matière aussi abondante ; mais il est à espérer que cette assemblée sera le point de départ de réunions destinées à devenir annuelles. Il est à désirer que le congrès de Saint-Brieuc prenne des proportions de quelque étendue, et nous ne pouvons qu'engager instamment les archéologues, les linguistes, les hommes qui se vouent aux études historiques dans nos départements à apporter leurs concours aux Bretons dans cette intéressante et nationale entreprise. Il est fort à désirer, disions-nous, que le congrès de Saint-Brieuc réussisse ; il le serait également que des congrès germaniques, scandinaves, italiques, ibériques examinent aussi, d'un point de vue également moral et scientifique, les antiquités, les traditions et, pour ainsi dire, les sources de vie nationale des principaux groupes européens.*²³⁰

Auteur d'une *Histoire de France*, Henri Martin n'est pas breton. Ce qui ne l'émue guère et ne l'empêche pas de participer au congrès et de se revendiquer lui aussi d'un certain celtisme :

*De très grandes masses d'hommes, dans toute l'Europe occidentale, et, parmi ces masses, la grande majorité du peuple français, sont d'origine celtique, quoique parlant des langues nouvelles. Beaucoup qui ne parlent plus la langue de nos aïeux, ont conservé le vieux cœur gaulois. L'orateur s'honore d'être de ceux-là. Il faut donc relier aux Celtes de langue leurs frères d'origine et tous les hommes qui, par amour de la science, ou par goût pour les traditions celtiques, s'intéressent à tout ce qui rappelle et tend à mieux faire connaître la vieille Europe gauloise.*²³¹

²²⁹ *Ibidem*, p. 7.

²³⁰ MARTIN (E), « Le Congrès celtique international de Saint-Brieuc », *le Siècle*, 19 septembre 1867, p 2.

²³¹ *Congrès celtique international tenu à Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord), Bretagne, en octobre 1867. Mémoires*, Société d'émulation des Côtes-du-Nord, Saint-Brieuc, 1868, p. 16.

3.1.2 Le triomphe des thèses bretonistes ?

Le congrès s'ouvre donc le 15 septembre 1867. C'est le palais de justice de Saint-Brieuc qui l'accueille. « Tout d'abord, explique le président la Société d'émulation, il fallait un local convenable, non seulement pour recevoir une foule qui pouvait être et qui a été, en effet, énorme, mais aussi pour donner la solennité désirable au premier Eisteddvod [sic] breton. »²³² Installé en Bretagne depuis de longues années, le pasteur Jenkins est l'un des intervenants du congrès de Saint-Brieuc. Il y rappelle les fondements historiques des Eisteddfod gallois, tout en insistant sur leurs aspects modernes :

*Ces sentiments que nous exprimons avec ardeur peuvent être justifiés par le caractère spécial de ce congrès et par ce qui en est le but. L'Azevod²³³, dans son origine, est une institution bardique. Dès les temps les plus reculés, les bardes tenaient des congrès ou assemblées publiques qui avaient leurs formes et leurs rites déterminés, et dont le but était de conserver leurs institutions et de communiquer aux assistants les préceptes de cette science dont seuls ils étaient les dépositaires. Ces assemblées tenues en plein air « Yn wynch haul a llygad golenni : à la face du soleil et à l'œil de la lumière » étaient caractérisées par une haute loyauté envers le Prince et un entier dévouement au maintien de la paix. Dans nos temps modernes, où l'instruction, les connaissances et les arts ont tout changé, l'Eisteddvod du pays de Galles s'est modifié pour mieux s'adapter aux circonstances et continue d'encourager le progrès des lumières sur le peuple, d'entretenir le bon goût, de fortifier les idées d'ordre et de moralité et d'augmenter le bien-être du peuple.*²³⁴

Le même Jenkins fera d'ailleurs une conférence sur « l'identité des dialectes bretons, cornouaillais (Angleterre) et gallois ». La langue est pour lui la preuve incontestable de l'existence d'une même communauté des deux côtés de la Manche :

Parmi les dialectes les plus anciens se trouvent ceux qui sont d'origine celtique et qu'on parle encore en Bretagne, au pays de Galles, en Écosse, en Irlande et autrefois en Cornwall. C'est donc avec une légitime sollicitude que la direction du Congrès celtique international a voulu encourager l'étude approfondie de ces dialectes antiques, et je viens, ici, aborder cette question en présentant respectueusement un essai dans lequel je me propose de faire ressortir l'identité des dialectes bretonnec, kernuec et kimraeg (breton, cornish et gallois) par la ressemblance qui existe encore

²³² Ibidem, p. 9.

²³³ L'Eisteddfod peut se traduire en français par l'expression « s'asseoir ensemble pour parler ». Le terme peut se traduire assez facilement en breton par la contraction d'« azez », s'asseoir et « emvod », réunion. D'où l'emploi du terme « azevod » ou « Eistedvod » chez certains participants.

²³⁴ Congrès celtique international tenu à Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord), Bretagne, en octobre 1867. Mémoires, Société d'émulation des Côtes-du-Nord, Saint-Brieuc, 1868, p. 20

*entre eux. [...] La Bretagne, en France, et le pays de Galles, dans l'île Britannique, sont deux provinces où l'on parle le breton et le gallois. Ces deux pays, séparés par la mer et une distance assez considérable, se ressemblent pourtant sous les rapports géographiques et par leur aspect montagneux et pittoresque. Chacun d'entre eux renferme une population celtique d'un million environ qui parle encore aujourd'hui la langue de ses admirables ancêtres, et y est attachée par un esprit de zèle patriotique et par un sentiment national de Celte.*²³⁵

Tous, cependant, ne partagent pas ce bel unanimisme. Le docteur Eugène Halléguen qui présentera une étude sur « l'Histoire littéraire de l'Armorique bretonne », présentée lors du congrès, défend l'idée que la culture bretonne continentale est directement issue de la civilisation gauloise :

*L'histoire littéraire de l'Armorique est la même que celle de la Gaule dont elle était une partie notable. Il y a seulement, dès lors comme aujourd'hui, une différence plus ou moins sensible entre le centre et l'extrémité du rayon de la civilisation, à mesure qu'on se rapproche de la pointe de la presqu'île.*²³⁶

Il exprime également ses doutes sur la pertinence des relations interceltiques :

*Nous espérons que nos frères des îles Britanniques nous suivront sur ce terrain de loyauté, qu'ils exposeront l'histoire vraie et le véritable état de leur littérature bretonne. Quel que soit d'ailleurs le parti pris par eux dans ce congrès, nous croyons pouvoir dire que notre histoire et notre littérature se soutiennent sans l'appui de l'île, dont on a beaucoup exagéré l'importance. Et pourtant, disons-le : avec le loyal concours de tous, notre littérature et notre histoire verraient s'ouvrir devant elles de nouveaux horizons.*²³⁷

La cérémonie se fait en présence des autorités de la ville et du département. Même si toutes les personnalités briochines ne sont pas présentes. Pour ne relever qu'un exemple, le conquérant de l'Indochine, le fameux amiral Charner, qui possède une maison au Val-André, s'est ainsi fait excuser : « Son excellence, M. l'amiral Charner veut bien exprimer toute sa sympathie pour le Congrès et déclarer qu'il y eût assisté, si une foulure au pied ne le retenait au lit. » Le préfet Demanche préside la cérémonie d'ouverture. Il se prononce d'un discours qui apparaît assez étonnant lorsqu'on connaît l'opposition de l'administration centrale française envers les langues régionales en général et du breton en particulier :

²³⁵ Ibidem, p. 252.

²³⁶ Ibidem, p. 274.

²³⁷ Ibidem, p. 275.

Ce que voudra le congrès, ce que d'avance nous voulons avec lui, c'est de mettre fin à cet état de malaise indéfinissable qui pèse sur la race et sur les idiomes celtiques, c'est pourvoir à l'éducation nationale, c'est de donner satisfaction à toutes les aspirations de noble indépendance qui sont et seront toujours un des caractères distinctifs de l'activité bretonne ; c'est de consolider le présent et de préparer l'avenir, en vulgarisant les poésies, les chants, les monuments littéraires, et en sauvegardant la langue indigène.

Une défense de la langue bretonne qui ne va, cependant, pas sans quelques bémols :

*Dans cette voie, nous vous seconderons de tous nos efforts ; mais nous ne pourrons cependant jamais oublier que c'est en français que se promulguent les lois du pays, que c'est en français que se donnent les commandements qui conduisent l'armée à la victoire, et que c'est en français que se rend la justice.*²³⁸

Le président de la Société d'émulation, Geslin de Bourgogne, après avoir présenté la société et vanté les progrès des études historiques en Bretagne, se lance dans une vibrante défense et illustration de l'interceltisme. Pour cela, il rapporte l'anecdote de la bataille de Saint-Cast, directement influencée par les théories de La Villemarqué qui a modifié une chanson traditionnelle pour laisser croire à une entente entre soldats gallois et bretons, ainsi qu'il a été vu plus tôt. Les thèses de l'auteur du *Barzaz Breiz* ont donc été retenues par un certain nombre d'intellectuels bretons de l'époque :

*On raconte que, le 11 septembre 1758, au moment où Anglais et Français se mesuraient avec une égale valeur, à quelques lieux d'ici, un corps de Bretons-Armoricains s'avancait fièrement sur la plage de Saint-Cast, en chantant une chanson de guerre. Tout à-coup, il s'arrête étonné, ému : le même refrain était répété par la troupe qu'il allait aborder à la baïonnette. Aussitôt, chacun des deux bataillons change de direction et va porter ailleurs des coups d'autant plus rudes : après douze siècles, les frères s'étaient reconnus et refusaient de s'entre-tuer.*²³⁹

Le président conclut par un appel au travail en commun :

*Messieurs, au nom de cette Société d'émulation qui vous offre l'hospitalité, permettez-moi de vous soumettre un vœu : n'oubliez pas que vous travaillez surtout pour l'avenir, que vous allez préparer les premières assises d'un monument qui doit réunir et abriter nos arrière-neveux.*²⁴⁰

²³⁸ Ibidem, p. 19.

²³⁹ Ibidem, p. 8.

²⁴⁰ Ibidem, p. 10.

Si le Congrès est bien celtique, son caractère international est à nuancer. Peu de Gallois ont traversé la Manche. Saint-Brieuc n'accueille d'ailleurs aucune délégation officielle, ainsi que le reconnaissent les organisateurs :

*Encore faut-il convenir que, de l'autre côté de la Manche, les sociétés savantes restèrent généralement dans une observation prudente ; et celles qui, comme l'illustre Société celtique de Glasgow, crurent devoir nous apporter un éclatant témoignage de sympathie, ne le firent qu'à la fin de la session. De sorte qu'il n'y eut qu'un petit nombre de savants à traverser la mer ; d'autres, plus nombreux, retenus par la saison avancée, se bornèrent à envoyer leurs adhésions. Mais une noble dame, Lady Llanover, nous adressa le gage le plus précieux, le plus charmant de fraternelle bienveillance, en envoyant vers nous son barde, le célèbre Gruffydd, le premier Telymor de l'est.*²⁴¹

Grande mécène de la culture galloise, lady Llanover avait reçu, une trentaine d'années auparavant, ainsi qu'il a été vu plus tôt, La Villemarqué lors de son passage à l'Eisteddfod d'Abergavenny de 1838. En envoyant son harpiste officiel, venu accompagné de sa fille, elle parvient heureusement à sauvegarder la coloration « interceltique » du Congrès. La Villemarqué les remercie chaleureusement, leur offrant, au nom du congrès et des Bretons, un anneau d'or au harpiste et une broche à sa fille. Parmi les intervenants, on relevait aussi le nom de Lukis, un Cornouaillais président d'une société d'archéologie.

Sans rentrer dans le détail de toutes les conférences, on peut constater qu'elles relèvent d'un haut niveau intellectuel et illustrent l'état des recherches historiques et archéologiques à l'époque. Le congrès est également l'occasion d'intermèdes plus ludiques. Ainsi, le 17 septembre, *la Foi bretonne* retranscrit le texte des *Deux Bretagnes*, une cantate de Sigismond Roparz, mise en musique par l'organiste guingampais, d'origine bruxelloise, Thielemans. Elle a été jouée le 15 septembre. Un morceau de musique qui débute par une belle ode à la fraternité celtique :

Vous qui venez de si loin pour embrasser des frères

Parlez-nous du pays où naquirent nos pères

Notre Bretagne à nous, ce sol que nous aimons

²⁴¹ *Ibidem*, p. 9.

Le congrès sera rythmé par plusieurs représentations et déclamations de poésie en breton, en gallois, en anglais et en français, dont des textes de Prosper Proux et de François Luzel. Une pièce bretonne, *le Mystère de sainte Triphine*, collectée par Luzel, y est également présentée.

3.1.3 La question des origines

Les bretonistes entendent faire de ce congrès une tribune pour le patriotisme breton. Ainsi, la *Foi bretonne* explique que :

*Un fait très digne de remarque est l'attitude patriotique du congrès. Chaque mot et chaque phrase concernant la nationalité bretonne sont accueillis avec enthousiasme et soulèvent les bravos frénétiques du congrès.*²⁴³

On y fait preuve d'un bel enthousiasme pour l'interceltisme et pour la cause bretonne, tout en se gardant cependant de trop critiquer la France et l'Angleterre, comme l'illustre cette citation de La Villemarqué :

*S'il est un point que le fait même de la présente réunion mette hors de contestation, c'est la commune origine des nations auxquelles nous avons tous ici l'honneur d'appartenir. Nous venons de différents points de la France et de l'Angleterre affirmer notre nationalité, nous venons fraterniser ensemble. Sans oublier les glorieux États dont nous sommes les serviteurs dévoués, nous aimons tendrement notre vieille mère celtique ; le nom de France est doux, celui d'Angleterre ne l'est pas moins pour ses fils ; mais les noms d'Erin, d'Écosse, de Cambrie, de Bretagne, de nos antiques provinces gauloises sont les premiers que notre bouche ait prononcés. Ils nous font souvenir du coin de terre où nous sommes nés, des jours de notre enfance.*²⁴⁴

Le 16 octobre, après les travaux historiques, un spectacle est donné en soirée. Le public écoute une « cantate *Aux Gallois les Bretons*, composée MM. Gaultier du Mottay, Le Bourdelès ». Le barde Gruffydd se produit à cette occasion. La journée du 17 octobre est consacrée à des préoccupations archéologiques. Une excursion est d'ailleurs

²⁴² « Les Deux Breagnes », *la Foi bretonne*, n° 13, 17 septembre, p. 1.

²⁴³ *La Foi bretonne*, n° 13, 17 septembre, p. 1.

²⁴⁴ *Congrès celtique international tenu à Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord), Bretagne, en octobre 1867. Mémoires, Société d'émulation des Côtes-du-Nord, Saint-Brieuc, 1868, p. 134.*

organisée l'après-midi, dans la campagne briochine. Les congressistes peuvent ainsi visiter le camp de Péran, datant du haut Moyen Âge et attribué aux Vikings. La séance du jour, le 18 octobre, étudie de plus près les langues bretonnes et galloises, ainsi que les littératures de ces deux pays. Un débat a lieu sur « l'état des littératures indigènes dans les pays celtiques », au cours duquel interviennent La Villemarqué, Halléguen, La Borderie, dans des échanges assez vifs.

Le congrès celtique international a en effet été marqué par des débats dépassant les habituelles querelles de spécialistes. Il devait voir le triomphe des thèses bretonistes, il sera en fait marqué par leur remise en cause. Dès le vendredi soir, Halléguen s'oppose à la Borderie et à La Villemarqué sur la question des origines des Bretons. « Le silence n'étant plus possible, explique-t-il, je dois relever, à tous risques et avec un courage imprudent peut être, le drapeau armoricain en face du drapeau breton ultra, sur le terrain de l'histoire armorico-bretonne. »²⁴⁵ Il se lance dans une violente diatribe contre Arthur de la Borderie qui ne s'attendait visiblement pas à être ainsi interpellé. Mis en cause par M. Halléguen, M. de la Borderie répond d'ailleurs d'une voix émue : « Quant à ce qui concerne l'amour de la vérité, il n'y a pas de discussion à établir dans cette assemblée : mais, chargé aujourd'hui de la présidence, ma tâche est des plus délicates, et je regrette que le docteur Halléguen n'ait pu faire connaître hier ses objections. »²⁴⁶

La Borderie avait fait un long exposé sur les origines insulaires des habitants de l'actuelle Bretagne. Non sans quelque peu exalter cette histoire comme le relate le compte-rendu de son intervention : « tant discuter sur les origines, dit en terminant le savant historien breton, parce que les Bretons insulaires ont seuls résisté aux barbares, et que le principe des nationalités qu'ils représentent est, dans ses bons côtés, le meilleur de nos titres de gloire. »²⁴⁷

Or, le docteur Halléguen entend défendre la thèse contraire, à savoir que les émigrants ont finalement été peu nombreux et que le substrat armoricain est resté très présent.

*Mais, les Armoricaïns, recevant les Bretons vaincus et exilés sur leur sol hospitalier, d'abord indépendant, puis entré volontairement avec toute l'Armorique dans l'empire chrétien des Gaules, fondé par leur accession volontaire et non par annexion forcée, que pensez-vous donc des Armoricaïns, généreux protecteurs et bienfaiteurs des malheureux Bretons exilés ?*²⁴⁸

²⁴⁵ *Ibidem*, p. 133.

²⁴⁶ *Ibidem*, p. 31.

²⁴⁷ *Ibidem*, p. 17.

²⁴⁸ *Ibidem*, p. 155.

La querelle des origines historiques des Bretons vient donc pimenter ce congrès. Mais ce n'est pas le seul point de friction entre intellectuels bretons de l'époque. Car, c'est surtout La Villemarqué qui va subir les plus dures attaques. Le congrès celtique international avait été choisi pour le lancement d'une réédition du *Catholicon* de Jean Lagadeuc, le premier dictionnaire français-breton-latin, imprimé à la fin du Moyen Âge. La réédition, attendue par les érudits bretons de l'époque, avait été préparée par l'archiviste du Finistère, Le Men et mise en vente à la librairie Guyon de Saint-Brieuc. Or, dans la préface, Le Men fustige avec véhémence *le Barzaz Breiz* qu'il présente comme une supercherie et auquel il dénie « la moindre authenticité au point de vue littéraire ou historique ». S'adressant à La Villemarqué, il conclut : « jouez au barde, à l'archi-barde ou même au druide, mais n'essayez pas de fausser l'histoire par vos inventions. La vérité se fera tôt ou tard, et de vos tentatives malhonnêtes, il ne vous restera que le mépris. »

La Villemarqué fait saisir les exemplaires, et Le Men devra préparer une nouvelle version, plus mesurée. Mais cette décision judiciaire ne met pas un terme à la polémique. Halléguen revient à la charge. Il dénonce la « déviation bretonne ultra » et presse La Villemarqué de s'expliquer. Cependant, ce dernier se mure dans le silence et affirme « n'avoir rien à dire, rien à ajouter ». Il refuse de fournir ses notes de collectages.

La querelle du *Barzaz Breiz* vient de commencer. Elle va durer un siècle, opposant les admirateurs de La Villemarqué à ses détracteurs qui ne voient dans l'auteur du *Barzaz Breiz* qu'un autre MacPherson. Il faut attendre les années 1970 et les travaux de Donatien Laurent qui a retrouvé les cahiers de collectage de La Villemarqué pour avoir une vision plus nuancée et équilibrée de cet ouvrage devenu un des classiques de la littérature bretonne.

Malgré le malaise dû à ces polémiques, la plupart des observateurs tirent un bilan positif du congrès, dont ils espèrent que l'expérience sera renouvelée. Ainsi, *le Publicateur des Côtes-du-Nord* évoque le congrès dans ces termes :

C'est une louable et féconde pensée que celle de penser à rapprocher les membres de la grande famille des Celtes, Gaëls et Bretons en rétablissant leur commune origine, par la comparaison de leurs mœurs, de leurs habitudes, de leur langage et l'ensemble des éléments qui forment leur histoire. On ne peut donc qu'applaudir à l'heureuse initiative de la Société d'émulation. Qui inaugure avec un véritable succès ces conférences qui seront désormais un lieu de rendez-vous pour tous les Bretons qui ont pour la langue et pour l'histoire de leurs pères un rapport sincère. Sans doute, les autres départements de basse Bretagne, enhardis par le succès de notre congrès

*ouvriront aussi, successivement, de semblables assises. S'il en était ainsi, si les cinq départements de la Bretagne s'entendaient, nous pourrions tous les cinq ans voir se réunir chez nous les hommes d'élite qui sont, en quelque sorte, les dépositaires et les conservateurs de notre langue maternelle et des usages en dehors de ceux des autres peuples qui caractériseraient la race celtique.*²⁴⁹

Le président de la Société d'émulation, Geslin de Bourgogne, estime lui aussi que le congrès n'est qu'une première étape :

*D'autres, après nous, feront mieux, sans nul doute : ils souderont à jamais ces membres depuis trop longtemps dispersés ; ils fonderont définitivement en Bretagne ces assemblées nationales et populaires, qui ailleurs, en Écosse surtout, contribuent puissamment à développer toutes les forces vives d'une population. Mais nous bénirons toujours le ciel de nous avoir donné, dans ce modeste essai, d'entrevoir les magnifiques horizons de l'avenir.*²⁵⁰

Nul, à l'époque, ne peut évidemment prévoir la tourmente des années à venir avec l'effondrement de l'armée française face à la Prusse, la chute du Second empire en 1870, puis l'instauration de la Troisième république. Des événements qui vont un temps perturber les travaux de ces savants bretons. Si, les recherches sur les Celtes et le passé de la Bretagne vont ensuite se poursuivre et être reconnues par l'université, les rêves de La Villemarqué s'écroulent de voir sa *Breurie Breiz* se transformer en académie druidique de la même importance qu'au pays de Galles. Érudits et folkloristes bretons vont se déchirer pendant de nombreuses années encore. L'histoire de Bretagne, et dans une moindre mesure, l'interceltisme deviennent des enjeux politiques ; deux visions nationalistes, l'une française et l'autre bretonne s'affrontant. Quant aux relations interceltiques, elles marquent indiscutablement le pas. Il faudra en fait attendre une nouvelle génération de militants et d'intellectuels, dans les dernières années du XIX^e siècle pour qu'elles soient relancées et que les Celtes des deux côtés de la Manche commencent à entretenir des relations régulières. Malgré tout, le congrès celtique international de Saint-Brieuc a marqué son époque. Il a été un moment important dans l'histoire culturelle de la Bretagne et demeure un jalon dans l'histoire souvent chaotique de l'interceltisme moderne.

²⁴⁹ *Le Publicateur des Côtes-du-Nord*, 3 novembre 1867, p. 2.

²⁵⁰ *Congrès celtique international tenu à Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord), Bretagne, en octobre 1867. Mémoires, Société d'émulation des Côtes-du-Nord, Saint-Brieuc, 1868, p. 10*

3.2 Un projet de colonie interceltique en Patagonie

Un autre projet « interceltique » marque les années 1860, celui de la création d'une colonie de Bretons et de Gallois en Argentine.

3.2.1 Un « *refuge culturel* » gallois en Argentine

L'épopée de quelques Gallois nationalistes, décidés à fuir les influences néfastes du monde anglo-saxon, est directement à l'origine de ce projet interceltique méconnu. En juillet 1865 débarque en effet un premier contingent de Gallois en Patagonie, arrivé là avec l'autorisation du gouvernement argentin qui voyait d'un bon œil l'établissement d'Européens sur un territoire sur lequel il peinait à asseoir son autorité. De leur côté, la centaine de Gallois qui arrivent dans les environs de Guelfo nuovo cherche un pays « vide », afin d'installer une « nouvelle Galles », loin de toute présence anglaise. Ils rebaptisent leur lieu d'arrivée Port Madryn, puis s'installent d'abord dans l'embouchure du fleuve Chubut, où ils fondent Rawson. Les débuts sont très difficiles et, au bout de trois ans, la colonie a failli être abandonnée. Mais les Gallois s'accrochent, effectuent des travaux d'irrigations et commercent activement avec les Indiens Tehuelches qui les sauvent en grande partie. Ils se dotent également d'une constitution, d'un drapeau et de leur propre monnaie.

À partir de 1874, la colonie commence à se développer grâce à l'arrivée de Gallois qui apportent du capital et des machines agricoles. Ils créent un second village, Gaiman. Les champs de blé commencent à être productifs. Les céréales sont écoulées vers Bueno Aires et les Malouines. Un troisième village, Trelew naît à proximité du chemin de fer que construit l'État argentin. Bientôt, deux nouvelles colonies sont lancées ; la première à six cents kilomètres à l'ouest, à Trevelin, aux pieds de la cordillère des Andes ; la seconde au sud, dans la plaine de Sarmiento. À la fin du XIX^e siècle, la Patagonie est peuplée par des colons venus du monde entier, mais l'élément gallois se maintient. Entre 1865 et 1911, trois mille Gallois se sont installés et ont fait souche en Argentine, et leur influence est toujours importante dans la vallée du Chubut. On recense aujourd'hui près de cinq mille locuteurs de gallois dans cette région et des Eisteddfodau y sont régulièrement organisés. De même, les échanges sont désormais fréquents avec le pays de Galles, grâce au développement du transport aérien. Car, comme l'estime Fernando Coronado, « si le rêve d'une “nouvelle Galles en Amérique du

Sud” n’a pu se concrétiser que pendant deux ou trois générations, les couleurs galloises sont toujours vives sur le grand tartan multicolore de la société patagone du XXI^e siècle. »²⁵¹

3.2.2 Utopies bretonnes

Dès 1865, le projet de colonie galloise en Patagonie, relayé par la presse galloisante, attire l’attention d’un éminent celtisant, qui maîtrise le breton et le gallois : Charles de Gaulle. L’oncle du futur général, membre de la Breuriez Breiz et auteur de l’*Appel aux Celtes*, va écrire à de nombreux journaux et personnalités gallois. On peut donc suivre le projet breton à travers la correspondance de de Gaulle et un ouvrage *Histoire d’une nouvelle Galles en Amérique du sud*, écrit en 1898, par Lewis Jones, l’un des leaders de la colonie,

Ainsi, de Gaulle s’adresse à Michael Daniel Jones, un pasteur gallois, théoricien de la colonie, dans une lettre datée du 21 avril 1865 :

*Il y a plus de deux ans, j’ai lu dans un journal français qu’un groupe de patriotes gallois avait décidé d’établir une colonie en Patagonie, afin d’y conserver ses caractéristiques nationales et de vivre plus librement ses mœurs, menacées en Grande-Bretagne, ainsi que d’y parler seulement la langue galloise. Telle nouvelle me parut extrêmement intéressante et éveilla une grande sympathie chez les membres de la Breuriez Breiz.*²⁵²

De Gaulle explique également que les régionalistes bretons voient ce projet d’un bon œil et qu’ils s’y intéressent fortement, au nom de la solidarité entre Celtes :

La confrérie pense depuis longtemps qu’il serait souhaitable que l’excédent de population de nos frères de sang, les Celtes, se réunît dans quelque pays vacant et qui leur convienne plutôt que de se disperser aux États-Unis, en Australie, etc. afin d’y préserver nos particularités les plus appréciées. Nous croyons qu’en Patagonie, ils



L’un des fondateurs de la colonie galloise, Lewis Jones, parmi un groupe d’Indiens Tuelches qui ont aidé les Gallois à s’établir en Patagonie (Source *Dalc’homp soñj* n°24)

²⁵¹ CORONADO (F.), « Utopies bretonnes en Patagonie », *ArMen* n° 137, novembre 2003, p. 38.

²⁵² CORONADO (F.), « Utopies bretonnes en Patagonie », *ArMen* n° 137, novembre 2003, p. 37.

*pourront préserver leurs mœurs nationales, développer leurs qualités et cultiver leur chère langue sans oppression ni danger de la perdre.*²⁵³

Puis, il annonce que les Bretons pourraient également y participer :

*Les Bretons n'ont pas montré jusqu'ici une forte tendance à l'émigration – et nous aimerions qu'ils ne changent pas – mais, si le jour arrive, nous souhaiterions les voir s'unir à leurs frères de sang et de langue, en Patagonie. Pour cela nous aimerions savoir si, le cas échéant, un groupe de Bretons serait le bienvenu au sein de la colonie. Très vite, ils parleraient correctement le gallois et seraient d'un renfort nationaliste réciproque.*²⁵⁴

Dans une autre lettre, en date du 9 novembre 1865, de Gaulle s'adresse à un autre promoteur de la colonie, Thomas Cadivor Wood :

*Si ma santé était meilleure et si j'avais assez d'argent, j'irais sans délais en Bretagne pour engager une ou deux douzaines de bergers et quelques familles de laboureurs pour qu'ils rejoignent le deuxième contingent. Ils pourraient partir d'ici en août prochain, quand nous célébrerons le premier Eisteddfod national²⁵⁵ (il n'y en a jamais eu auparavant). Alors, il serait possible de raconter les faits et les perspectives des émigrants, ce qui sans doute aurait un effet positif chez mes compatriotes. Quand viendrez-vous en France, ou plutôt en Bretagne ? Peut-être nous retrouverons-nous un jour sur les rives du Chubut ou du Rio Negro.*²⁵⁶

Au fil des mois, de Gaulle semble de plus en plus s'enthousiasmer pour ce projet de colonie, ainsi qu'il l'exprime dans un nouveau courrier à Wood :

*Si les Gallois et les Bretons étaient décidés à conserver leurs langues nationales, nul ne pourrait s'y opposer. Et si jamais la langue galloise ne prospérait pas parmi les Gallois dégénérés, elle survivrait pendant des siècles, sinon pour toujours, au pied des Andes et dans les plaines de Patagonie, des rivages du Rio Negro au détroit de Magellan, dans la terre où la nouvelle nation galloise-bretonne a commencé à s'établir.*²⁵⁷

Enfin, dans une nouvelle lettre au barde gallois E. Jones, Charles de Gaulle réaffirme une nouvelle fois son enthousiasme pour une entreprise commune entre Gallois et Bretons. Elle fut publiée dans la presse galloise sous le titre « Colonie galloise : unité et coopération entre

²⁵³ Ibidem

²⁵⁴ Ibidem

²⁵⁵ Charles de Gaulle évoque ici le congrès celtique, prévu initialement en 1866, puis reporté à Saint-Brieuc en 1867.

²⁵⁶ CORONADO (F.), « Utopies bretonnes en Patagonie », *ArMen* n° 137, novembre 2003, p. 37.

²⁵⁷ CORONADO (F.), « Utopies bretonnes en Patagonie », *ArMen* n° 137, novembre 2003, p. 37.

les Cambriens de la Grande-Bretagne et les Cambriens de la petite Bretagne (Bretons) ». De Gaulle y réaffirme donc l'idée d'une colonie commune, même s'il n'évite pas les problèmes religieux :

Vous dites que vous aimeriez retrouver beaucoup de membres de la vieille branche bretonne dans la vallée du Chubut, et que vous n'imaginez pas une quelconque raison qui puisse l'empêcher. Je crains qu'il y ait des obstacles, mais, si Dieu veut, avec du courage et de la persévérance, nous en viendrons à bout. Les Bretons se montrent réticents à quitter leur pays et nous n'avons pas assez de liberté de presse ni de liberté de réunion ou d'association nous permettant d'accomplir les buts aisément. Cependant, je ferai de mon mieux pour établir en Bretagne une association sœur de celle établie au pays de Galles avec des objectifs coloniaux. Il y a un autre empêchement : les différences religieuses ! Mais, j'espère qu'avec de la tolérance réciproque, la plupart des maux d'une colonie partagée pourront être évités [...]

Une lettre publiée par un lecteur dans le *Herald Cymraeg* du 10 juin 1865 faisait état des réticences de certains Gallois protestants à s'associer à des catholiques, fussent-ils celtes eux aussi :

*Une longue lettre écrite par quelqu'un de Bretagne laisse à penser que les Bretons pourraient s'associer aux Gallois dans cette colonisation car ils sont liés à nous d'antan. Dans ce cas-là, à mon avis, les Irlandais aussi pourraient avoir une place dans la colonie et emmener avec eux des prêtres catholiques. J'espère que les chers Gallois ne vont pas dévier vers les hérésies papistes mais qu'ils seront le sel de la communauté religieuse.*²⁵⁸

Ce qui n'empêchait pas de Gaulle de lancer un appel à l'union :

*Que tout Gallois utilise au mieux les conseils et mesures visant à renforcer la culture galloise ; qu'il emprunte le chemin qui promeut l'union entre les Cambriens de la Grande-Bretagne et les Cambriens armoricains, pour coopérer dans des buts honorables et surtout dans celui d'une colonie.*²⁵⁹

Mais cette vibrante invitation à une union entre « Cambriens » des deux bords de la Manche pour fonder une colonie commune ne semble guère avoir avancé que dans les rêves des dirigeants de la Breuriez Breiz, voir uniquement dans l'esprit de Charles de Gaulle, résidant à Paris ; les autres intellectuels bretons de l'époque ne semblent avoir marqué qu'un intérêt poli à cette imitative. L'échec du congrès de Saint-Brieuc, la querelle du *Barzaz Breiz*

²⁵⁸ CORONADO (F.), « Utopies bretonnes en Patagonie », *ArMen* n° 137, novembre 2003, p. 40

²⁵⁹ CORONADO (F.), « Utopies bretonnes en Patagonie », *ArMen* n° 137, novembre 2003, p. 39-40.

qui débutait, ont alors affaibli la confrérie de La Villemarqué, ainsi que l'estime Fernando Coronado : « Fragilisée, la Breuriez Breiz a d'autres problèmes à régler que de s'investir dans un projet de colonie sud-américaine. »²⁶⁰ Qu'en aurait-il été si les Bretons avaient traversé l'Océan pour renforcer les Gallois ? « Difficile de l'évaluer, estime Fernando Coronado. Cela aurait été, en tout cas, une expérience unique de construction d'une identité interceltique, dans un endroit du globe qui se prêtait fort bien à l'apparition de nouvelles nationalités. »²⁶¹

²⁶⁰ CORONADO (F.), « Utopies bretonnes en Patagonie », *ArMen* n° 137, novembre 2003, p. 40.

²⁶¹ CORONADO (F.), « Utopies bretonnes en Patagonie », *ArMen* n° 137, novembre 2003, p. 40.

4. Folkloristes et écrivains, sentiments celtiques

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, plusieurs auteurs vont également étudier le domaine celtique. Certains vont contribuer à faire connaître la riche littérature orale de Bretagne, même s'ils ne se situent pas dans la lignée de La Villemarqué et ne se montrent guère aussi sensibles aux théories panceltiques de l'auteur du *Barzaz Breiz*. C'est particulièrement le cas d'un autre grand collecteur de légendes bretonnes, François-Marie Luzel. Par ailleurs, d'autres écrivains bretons, qui ne sont pas spécialistes de la matière de Bretagne, vont, chacun à leur manière, participer à l'engouement pour le celtisme et à développer une certaine sympathie pour les peuples celtes contemporains, les Irlandais notamment.

4.1 François-Marie Luzel et la Breuriez Breiz Izel : plutôt Bretons que panceltes

Dans la foulée du succès du *Barzaz Breiz* et du développement du bretonisme, la seconde moitié du XIX^e siècle est marqué par l'essor des travaux sur la littérature orale et le folklore breton. Parmi ces nombreux passionnés, un auteur se distingue du lot par sa rigueur intellectuelle : François-Marie Luzel (1821-1895), dont l'itinéraire illustre à la fois l'influence de La Villemarqué et l'émergence d'un courant critique vis-à-vis de l'auteur du *Barzaz Breiz*. Né dans une famille de paysans trégorrois, à Plouaret, François-Marie Luzel doit à son oncle l'historien Julien-Marie Le Huërou de poursuivre ses études au collège royal de Rennes, où il a pour condisciple Arthur de La Borderie et Émile Grimaud, deux futurs animateurs de la *Revue de Bretagne et de Vendée*. Devenu professeur, il entretient une relation suivie avec Ernest Renan, ce dernier lui



François-Marie Luzel dans les années 1860
(source : éditions Apogée).

permettant d'obtenir des missions régulières du ministère de l'Instruction publique pour effectuer des collectages en basse Bretagne. Tout au long de sa carrière, François-Marie Luzel va recueillir un corpus impressionnant de chants, de contes, de légendes et de pièces de théâtre. Au début des années 1860, François-Marie Luzel avait pris contact avec La Villemarqué. En mai 1861, il dédicace l'un de ses poèmes, *War maro ma zad* (Sur la mort de mon père) *d'ann aotro* Theodor Hersart Kermarquer (La Villemarqué). Luzel se rapproche donc de ce qu'il nommera après, avec une certaine ironie, « le clan des bardes », la Breuriez Breiz. Puis, Luzel s'éloigne de La Villemarqué autant pour des raisons personnelles que pour des raisons scientifiques. Luzel entend présenter ses collectages tels qu'il les a recueillis. Dans ses différents recueils, il donne ainsi plusieurs versions des textes. Surtout, il remet en cause l'authenticité du *Barzaz Breiz*.

Après la rupture avec La Villemarqué, Luzel crée une nouvelle confrérie, destinée à être le pendant de celle de son ancien mentor et qu'il nomme sans trop d'originalité Breuriez Breiz Izel (confrérie de basse Bretagne). Luzel reprochait à La Villemarqué de n'avoir rien fait de son organisation bardique, ainsi qu'il l'écrit à Ernest Renan, le 9 août 1866 :

*Jamais il n'a rien fait pour ceux qui, prenant au sérieux leur titre de barde, par lui conféré, avec diplôme, ont tenté quelque effort pour épurer la langue de nos campagnes et faire revivre les anciennes poésies et traditions orales qui vont disparaissant de jour en jour ; bien plus, on serait tenté de croire qu'il voit ces rares tentatives d'un œil jaloux et qu'il ne reconnaît nul autre qu'à lui le droit de parler et d'écrire d'une façon compétente sur la langue et la littérature bretonnes.*²⁶²

L'association Breuriez Breiz Izel est créée en août 1869. On y trouve quelques transfuges de la Breuriez Breiz, comme Jean-Pierre Le Scour, qui en est le premier président, et Jean-Marie Le Jean, deux poètes trégorrois qui vont rapidement s'éloigner de Luzel. On y trouve surtout René-François Le Men, archiviste du Finistère et opposant de La Villemarqué. L'archevêque de Rennes et l'évêque de Saint-Brieuc en sont présidents d'honneur. Les dissidents semblent ne plus vouloir faire étalage de panceltisme, Luzel définissant son *Almanach Breiz Izel*, la revue du groupe comme un « recueil périodique, entièrement breton, et s'occupant exclusivement de littérature, d'histoire et d'archéologie bretonnes. »²⁶³ Le premier *Almanach* paraîtra en 1872.

Tout comme sa consœur, la Breuriez Breiz Izel n'aura qu'une influence et une action réduite. Mais le mouvement de Luzel marque l'émergence d'un courant régionaliste plus soucieux de se concentrer sur la culture populaire basse bretonne, sans recours excessifs aux

²⁶² Françoise Morvan, *op. cit.*, p. 164.

²⁶³ Lettre de Luzel à Renan du 24 juillet 1866.

grands mythes celtiques. À la fin de leurs vies, Luzel et La Villemarqué se réconcilieront cependant. En 1890, c'est La Villemarqué qui lui remet la Légion d'honneur. Les deux auteurs meurent la même année, en 1895.

4.2 Trois écrivains bretons et les Celtes : Paul Féval, Ernest Renan et Jules Verne

Les folkloristes et les historiens bretons ne sont pas les seuls à avoir contribué à l'engouement pour les Celtes au XIX^e siècle. Un certain nombre d'écrivains aussi qu'il serait ici fastidieux de tous énumérer. Nous en avons retenu trois, d'origine bretonne, dont le succès littéraire a eu un très large écho sur le public français et donc breton : Paul Féval, Jules Verne et Ernest Renan. Chacun à leur manière, ils ont exalté soit le souvenir des Celtes, soit leurs luttes contemporaines. Ils ont donc participé à cette vague du celtisme au XIX^e siècle, en raison notamment de leur renommée littéraire et dans des styles très différents : le roman populaire, le roman d'anticipation et la philosophie. N'appartenant pas au milieu « breton », même si Paul Féval a, par la suite, influencé certains militants régionalistes et nationalistes et si Ernest Renan est resté en relation avec des intellectuels bretons, en Bretagne ou à Paris, ils n'en ont pas moins apporté leur pierre à la diffusion d'une certaine celtophilie... Car, si à la même époque, l'université commence à s'intéresser aux Celtes, les études celtiques modernes ne touchent qu'une petite catégorie d'historiens. Alors que les œuvres de ces écrivains marquent un très large public. En cette seconde moitié du XIX^e siècle comme en d'autres époques, le celtisme est également affaire d'imaginaire.

4.2.1 Paul Féval, des sociétés secrètes irlandaises au patriotisme breton

Paul-Henry-Corentin Féval est né en 1816, à Rennes et il demeure l'un des grands noms du roman populaire, genre particulièrement en vogue au XIX^e siècle. À l'époque, sa notoriété égalait celle d'Alexandre Dumas.

Né dans une famille catholique et royaliste, Paul Féval fait des études de droit. Il devient avocat en 1836, mais abandonne rapidement cette profession, après une plaidoirie malheureuse. En 1837, il s'installe à Paris comme commis chez un oncle banquier, mais le monde la finance ne le passionne guère. Il s'essaie alors à la littérature, mais ses premiers textes sont refusés par les éditeurs. En 1841, un premier texte, *le Club des phoques* est enfin publié dans *la Revue de Paris*. Il lui permet d'être remarqué par des éditeurs. Anténor Joly, directeur de *l'Époque*, lui commande alors un roman équivalent aux *Mystères de Paris*



Paul Féval en *bragoù braz*, lithographie d'Etienne Carjat, vers 1862.

d'Eugène Sue. Paul Féval en fait *les Mystères de Londres*, dont le succès est immédiat en 1843. Sa carrière littéraire est lancée, elle sera très prolifique puisqu'on lui doit plus de deux cents ouvrages. Il s'est en effet essayé à tous les genres de romans, qu'ils soient fantastiques, historiques, de cape et d'épée... Son plus fameux ouvrage demeure bien sûr *le Bossu*. Paul Féval se revendiquait également breton et il a consacré plusieurs œuvres à la Bretagne, dont un certain nombre de romans exaltant les luttes bretonnes avant et après l'union de la Bretagne à la France. L'archétype en est le *Loup blanc*, paru en 1843, aux accents très nationalistes et anti-français. Olivier Mordrel, l'un des théoriciens du nationalisme breton dans les années 1920 et 1930, reconnaissait qu'une partie de sa vocation venait de la lecture du *Loup Blanc*.

En comparaison d'autres auteurs, Paul Féval se montre peu sensible au souvenir des Celtes ou un quelconque interceltisme. Cependant, il est passionné par les sociétés secrètes. Cela l'amène à s'intéresser à celles qui se développent en Irlande, suite à l'agitation qui secoue l'île au XIX^e siècle. Il consacre un roman, *les Libérateurs de l'Irlande* à la société des Molly-Maguire, apparue avec la Grande famine et qui fera souche aux États-Unis. Si l'intrigue est assez classique, typique du roman populaire du XIX^e siècle : fratrie divisée, oppresseur anglais caricatural, *landlord* brutal, romance d'amour sur fond de lutte épique, elle n'en tente pas moins de restituer les débats politiques entre partisans d'une autonomie modérée et indépendantistes radicaux, sur fond de Grande famine. Pour le grand public, au vu le succès de Féval, ce genre de roman contribue à faire connaître la lutte des Irlandais pour leur souveraineté et les atrocités de la Grande famine, puisque la rédaction du roman est presque contemporaine de ces événements. À noter que l'image des Irlandais n'est pas toujours flatteuse. Ainsi peut-on lire cette description des fameux *rebels* :

Ils sont ainsi faits, même aux heures d'ivresse ; La main qui pesa sur eux fut si lourde, qu'ils ne savent point encore se redresser comme des hommes à la lumière du jour et hardiment proclamer leurs haines. Ils furent esclaves, si longtemps que la vue

*du maître suffit encore à les courber. Ils peuvent bien, la nuit venue, prendre en main le fusil et la torche, ils peuvent incendier, combattre, mourir ; mais regarder un anglais en face est au-dessus de leurs forces.*²⁶⁴

4.2.2 L'univers celte de Jules Verne

Jules Verne demeure bien sûr l'un des autres grands écrivains populaires du XIX^e siècle, l'un des plus lus encore aujourd'hui. Si on le connaît surtout pour ses romans d'anticipation, une partie de son œuvre touche également aux mondes celtiques. Il est né en 1828 à l'île Feydeau à Nantes, ville à laquelle il restera toute sa vie fidèle, même s'il la quitte à vingt ans. Nantais, Jules Verne se sentait Breton. Au journaliste américain Robert Sherard, dans le *Stand magazine*, il le revendique clairement : « Nous, les Bretons, sont un peuple de clans »²⁶⁵. Mais Jules Verne se sent également Celte. Il a ainsi une sympathie particulière pour les Écossais, la légende familiale lui attribuant d'ailleurs un ancêtre calédonien, un certain Allot, venu servir dans la garde de Louis XI. Selon Bernard Rio : « Ce sont d'ailleurs les Écossais, davantage que les Anglo-Saxons qui campent les personnages les plus extravagants et les plus attachants de son œuvre romanesque »²⁶⁶. Parmi les Écossais « verniens », on trouve en effet le capitaine Speedy, dans le *Voyage à reculons en Angleterre et en Écosse* et dans le *Tour du monde en quatre-vingts jours*. Dans *Cinq semaines en ballon*, deux des principaux personnages sont encore Écossais ; Samuel Fergusson et Dick Kennedy. *Les Enfants du capitaine Grant* débute par une scène de pêche au large de la Clyde et se déroule ensuite dans un château du Loch Lomond. C'est alors l'occasion pour Jules Verne de se lancer dans un exposé sur l'histoire de



Jules Verne, photographie de Nadar
(source : wikipédia)

²⁶⁴ FEVAL, Paul, *les Libérateurs de l'Irlande*, tome I, *Les Molly-Maguire*, Éditions de l'Aube, Paris, 2006, p. 75.

²⁶⁵ Bernard Rio, « Jules Verne, vingt mille lieues chez les Celtes », *ArMen* n° 149, décembre 2005, p. 38.

²⁶⁶ *Ibidem*, p 39.

l'Écosse, ces grandes révoltes – celle de Rob Roy en particulier – et les malheurs qui furent faits aux Highlanders. Selon Bernard Rio, l'Écosse est pour Jules Verne « une patrie spirituelle ». Jules Verne a également été influencé par l'écrivain écossais Walter Scott, l'un des maîtres du roman historique au XIX^e siècle. Dans un entretien au *Stand magazine*, en 1890, Jules Verne rapporte que :

*Toute ma vie, je me suis délecté dans les œuvres de Walter Scott et durant un voyage dans les îles Britanniques, voyage que je n'oublierai jamais, mes jours les plus heureux furent ceux que je passai en Écosse. Je revois comme une vision la vieille et pittoresque ville d'Édimbourg, les Highlands-Sona et les sauvages Hébrides. Pour un familier des œuvres de Walter Scott, il n'est guère d'endroits d'Écosse qu'il ne puisse identifier avec les écrits du célèbre écrivain.*²⁶⁷

Jules Verne s'est d'ailleurs rendu à plusieurs reprises en Écosse, notamment en 1859, périple qui lui inspire *le Voyage à reculons en Angleterre et en Écosse*, mais aussi *les Indes noires* et *le Rayon vert*. En 1880, il visite à nouveau l'Écosse à bord de son navire, *le Saint-Michel III*.

Mais l'Écosse n'est pas le seul pays celte à exciter l'imagination de Jules Verne. Plusieurs de ses œuvres évoquent également l'Irlande. Les références à la cause irlandaises sont particulièrement nombreuses. Ainsi, dans *le Nautilus*, le fameux sous-marin de *Vingt mille lieues sous les mers*, le capitaine Nemo possède un portrait de Daniel O'Connell, le « libérateur » et le champion de l'émancipation des catholiques irlandais. Nemo semble d'ailleurs éprouver une certaine jubilation à couler des navires anglais. En 1893, Jules Verne écrit un roman à caractère social – comparé alors à *David Copperfield* de Dickens – sur un jeune irlandais ; *P'tit Bonhomme*.

*Le romancier s'est dépouillé des artifices extraordinaires pour conter l'errance et l'innocence dans un monde misère, pour montrer au monde entier le sort fait à l'Irlande par l'Angleterre, écrit Bernard Rio. Jules Verne dénonce vingt ans avant les pâques sanglantes de 1916, le système féodal irlandais, cette oppression économique, politique et culturelle dont le petit peuple est victime.*²⁶⁸

Quelques années plus tard, dans un nouveau roman, le soutien à l'Irlande en lutte est encore plus sensible dans *les Frères Kipp*, publié en 1902. Jules Verne y décrit avec sympathie les Fenians, les rebelles irlandais.

²⁶⁷ Ibidem, p. 40.
²⁶⁸ Ibidem, p. 42.

Et la Bretagne ? Elle n'est évidemment pas absente de l'œuvre de Jules Verne. Il laisse plusieurs descriptions de Nantes ainsi qu'un roman, *le Comte de Chanteleine*, publié en 1864. Républicain, Jules Verne fait ici l'apologie des rebelles chouans. Toujours selon Bernard Rio :

*Jules Verne tentait à cette publication qui puise ses références dans son univers familial et régional. Défenseur des minorités opprimées des cinq continents, l'écrivain payait ici sa dette envers des insurgés qu'il considérait comme des héros de la liberté.*²⁶⁹

Jules Verne n'est évidemment pas un auteur régionaliste ou nationaliste, mais son œuvre évoque de manière sympathique les peuples celtes, ainsi que leur lutte pour la liberté. À sa manière, il contribue donc à véhiculer une image positive des Celtes contemporains auprès d'un large public francophone.

4.2.3 Ernest Renan et la race celtique

Un autre écrivain breton, l'un des grands intellectuels français du XX^e siècle, va également s'intéresser aux Celtes : Ernest Renan. Né en 1823, à Tréguier, il a d'ailleurs appris le breton dans sa jeunesse marquée par une éducation au séminaire et par l'opposition entre son père, capitaine de navire et républicain convaincu et sa mère, issue d'une famille de commerçants royalistes et catholiques de Lannion. En 1838, grâce à sa sœur Henriette, il se rend à Paris où il étudie la philosophie. Élève brillant, il est reçu premier à l'agrégation de philosophie en septembre 1848. Quatre ans plus tard, il termine une thèse sur Averroès. Renan se passionne pour la philologie et entreprend d'étudier les langues sémitiques. Il est également chargé de plusieurs missions à l'étranger, notamment au Liban et en

Syrie en 1860. En 1862, il est nommé professeur d'hébreu au Collège de France, poste dont il va être rapidement suspendu sous la pression du clergé catholique. Il considère en effet la Bible comme un objet d'études comme les autres. De plus, il oppose l'esprit sémite à ce qu'il



Ernest Renan dans les années 1860
(source : wikipédia)

²⁶⁹

Ibidem, p. 44.

considère comme le génie de la race aryenne, dont la culture européenne, enrichie des apports grecs, serait l'héritière. La publication de sa *Vie de Jésus*, l'année suivante, provoque un nouveau scandale. Le pape Pie IX le qualifie de « blasphémateur européen ».

Ernest Renan restera attaché à la Bretagne et se passionnera aussi pour la culture celtique. En février 1854, il fait paraître un article sur la question, « la Poésie des races celtiques », dans la prestigieuse *Revue deux mondes*. Renan avait en effet été sensible à la publication des *Mabinogion* par Lady Charlotte Guest, de 1839 à 1849, ainsi que du *Barzaz Breiz*, en 1839. Selon Jean Balcou, en effet :

Ne serait-ce que pour des raisons esthétiques, Renan tombait sous le charme. C'est pourquoi son jugement sur La Villemarqué ne manque pas, du moins, de gratitude. S'il dénoncera sa « nullité critique » et ses présupposés « nationalistes », il lui reconnaît du moins une relative habitude du breton et ne semble pas mettre en cause l'authenticité.²⁷⁰

Ernest Renan introduit son étude sur les Celtes par une comparaison géographique. Selon lui, on ressent la même différence entre la Bretagne et les contrées qui l'entourent qu'entre l'Angleterre et le pays de Galles, entre haute et basse Écosse.

Lorsqu'en voyageant dans la presqu'île armoricaine on dépasse la région, plus rapprochée du Continent, où se prolonge la physionomie gaie, mais commune, de la Normandie et du Maine, et qu'on entre dans la véritable Bretagne, dans celle qui mérite ce nom par la langue et la race, le plus brusque changement se fait sentir tout à coup. Un vent froid, plein de vague et de tristesse, s'élève et transporte l'âme vers d'autres pensées ; le sommet des arbres se dépouille et se tord ; la bruyère étend au loin sa teinte uniforme ; le granit perce à chaque pas un sol trop maigre pour le revêtir ; une mer presque toujours sombre forme à l'horizon un cercle d'éternels gémissements. Même contraste dans les hommes : à la vulgarité normande, à une population grasse et plantureuse, contente de vivre, pleine de ses intérêts, égoïste comme tous ceux dont l'habitude est de jouir, succède une race timide, réservée, vivant toute au dedans, pesante en apparence, mais sentant profondément et portant dans ses instincts religieux une adorable délicatesse. Le même contraste frappe, dit-on, quand on passe de l'Angleterre au pays de Galles, de la basse Écosse, anglaise de langage et de mœurs, au pays des Gaëls du Nord, et aussi, avec une nuance sensiblement différente, quand on s'enfonce dans les parties de l'Irlande où la race est restée pure de tout mélange avec l'étranger. Il semble que l'on entre dans les couches souterraines d'un autre âge,

²⁷⁰

Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne, op. cit., tome II, p. 55.

*et l'on ressent quelque chose des impressions que Dante nous fait éprouver quand il nous conduit d'un cercle à un autre de son enfer.*²⁷¹

Pour lui, les actuels pays celtiques sont les conservatoires d'une race autrefois puissante et qui a laissé des œuvres intellectuelles majeures :

*On ne réfléchit pas assez à ce qu'a d'étrange ce fait d'une antique race continuant jusqu'à nos jours et presque sous nos yeux sa vie dans quelques îles et presqu'îles perdues de l'Occident, de plus en plus distraite, il est vrai, par des bruits du dehors, mais fidèle encore à sa langue, à ses souvenirs, à ses mœurs et à son esprit. On oublie surtout que ce petit peuple, resserré maintenant aux confins du monde, au milieu des rochers et des montagnes où ses ennemis n'ont pu le forcer, est en possession d'une littérature qui a exercé au Moyen Âge une immense influence, changé le tour de l'imagination européenne et imposé ses motifs poétiques à presque toute la chrétienté. Il ne faudrait pourtant qu'ouvrir les monuments authentiques du génie gallois pour se convaincre que la race qui les a créés a eu sa manière originale de sentir et de penser, que nulle part l'éternelle illusion ne se para de plus séduisantes couleurs, et que, dans le grand concert de l'espèce humaine, aucune famille n'égala celle-ci pour les sons pénétrants qui vont au cœur. Hélas ! elle est aussi condamnée à disparaître, cette émeraude des mers du couchant. Arthur ne reviendra pas de son île enchantée, et saint Patrice avait raison de dire à Ossian : « Les héros que tu pleures sont morts ; peuvent-ils renaître ? » Il est temps de noter, avant qu'ils passent, les tons divins expirant ainsi à l'horizon devant le tumulte croissant de l'uniforme civilisation. Quand la critique ne servirait qu'à recueillir ces échos lointains et à rendre une voix aux races qui ne sont plus, ne serait-ce pas assez pour l'absoudre du reproche qu'on lui adresse trop souvent et sans raison de n'être que négative*²⁷².

D'ailleurs, les Celtes présentent un autre avantage pour lui, ils sont de race pure. Tout au long de son œuvre, Ernest Renan a en effet développé des théories racistes, divisant l'humanité entre races supérieures et inférieures, classant notamment les Sémites parmi ces dernières. Par contre, les Celtes sont une race excellente :

Si l'excellence des races devait être appréciée par la pureté de leur sang et l'inviolabilité de leur caractère, aucune, il faut l'avouer, ne pourrait le disputer en noblesse aux restes encore subsistants de la race celtique. Jamais famille humaine n'a vécu plus isolée du monde et plus pure de tout mélange étranger. Resserrée sur la conquête dans des îles et des presqu'îles oubliées, elle a opposé une barrière infranchissable aux influences du dehors elle a tout tiré d'elle-même, et n'a vécu que de son propre fonds, De là cette puissante individualité, cette haine de l'étranger qui,

²⁷¹ Ernest Renan, « la Poésie des races celtiques », *la Revue des deux mondes*, février 1854, p. 474.

²⁷² Ernest Renan, « la poésie des races celtiques », *la Revue des deux mondes*, février 1854, p 475.

*jusqu'à nos jours, a formé le trait essentiel des peuples celtiques. La civilisation de Rome les atteignit à peine et ne laissa parmi eux que peu de traces. L'invasion germanique les refoula, mais ne les pénétra point. À l'heure qu'il est, ils résistent encore à une invasion bien autrement dangereuse, celle de la civilisation moderne, si destructive des variétés locales et des types nationaux. L'Irlande en particulier (et là peut-être est le secret de son irrémédiable faiblesse) est la seule terre de l'Europe où l'indigène puisse produire les titres de sa descendance, et désigner avec certitude, jusqu'aux ténèbres anté-historiques, la race d'où il est sorti.*²⁷³

Imprégné de littérature galloise - il cite notamment les travaux de Lady Guest -, irlandaise et écossaise, Ernest Renan prend soin de délimiter les peuples celtes contemporains, qu'il oppose aux Latins et aux Germains :

Pour éviter tout malentendu, je dois avertir que par le mot celtique je désigne ici, non l'ensemble de la grande race qui a formé, à une époque reculée, la population de presque tout l'Occident, mais uniquement les quatre groupes qui de nos jours méritent encore de porter ce nom, par opposition aux Germains et aux peuples néolatins. Ces quatre groupes sont :

1° les habitants du pays de Galles ou Cambrie et de la presqu'île de Cornwall, portant encore de nos jours l'antique nom de Kymris ;

2° les Bretons bretonnants, ou habitants de la Bretagne française parlant bas breton, qui sont une émigration des Kymris, du pays de Galles ;

3° les Gaëls du nord de l'Écosse, parlant gaélic ;

*4° les Irlandais, bien qu'une ligne très profonde de démarcation sépare l'Irlande du reste de la famille celtique.*²⁷⁴

La civilisation romaine l'a seulement « effleurée » et les Germains ne l'ont que « refoulée ». Elle est une race résistante et paradoxale pour Renan, puisqu'une fois conquise, elle reste fidèle à son nouveau maître :

On aperçoit sans peine combien des natures aussi fortement concentrées étaient peu propres à fournir un de ces brillants développements qui imposent au monde l'ascendant momentané d'un peuple, et voilà sans doute pourquoi le rôle extérieur de la race kymrique a toujours été secondaire. Dénuée d'expansion, étrangère à toute idée d'agression et de conquête, peu soucieuse de faire prévaloir sa pensée au dehors, elle

²⁷³ Ernest Renan, « la Poésie des races celtiques », *la Revue des deux mondes*, février 1854, p. 475.

²⁷⁴ Ernest Renan, « la Poésie des races celtiques », *la Revue des deux mondes*, février 1854, p. 475.

*n'a su que reculer tant que l'espace lui a suffi, puis, acculée dans sa dernière retraite, opposer à ses ennemis une résistance invincible. Sa fidélité même n'a été qu'un dévouement inutile. Dure à soumettre et toujours en arrière du temps, elle est fidèle à ses vainqueurs quand ceux-ci ne le sont plus à eux-mêmes. La dernière, elle a défendu son indépendance religieuse contre Rome, et elle est devenue le plus ferme appui du catholicisme ; la dernière en France, elle a défendu son indépendance politique contre le roi, et elle a donné au monde les derniers royalistes.*²⁷⁵

Isolés, les Celtes ont développé un certain nombre de caractéristiques. Renan attribue également un certain nombre de défauts aux Celtes :

*C'est dans cette vie retirée, dans cette défiance contre tout ce qui vient du dehors, qu'il faut chercher l'explication des traits principaux du caractère de la race celtique. Elle a tous les défauts et toutes les qualités de l'homme solitaire : à la fois fière et timide, puissante par le sentiment et faible dans l'action ; chez elle, libre et épanouie ; à l'extérieur, gauche et embarrassée. Elle se défie de l'étranger, parce qu'elle y voit un être plus raffiné qu'elle et qui abuserait de sa simplicité. Indifférente à l'admiration d'autrui, elle ne demande qu'une chose, qu'on la laisse chez elle. C'est par excellence une race domestique, formée pour la famille et les joies du foyer. Chez aucune race, le lien du sang n'a été plus fort, n'a créé plus de devoirs, n'a rattaché l'homme à son semblable avec autant d'étendue et de profondeur.*²⁷⁶

Pour Renan, la race celtique n'est pas une race impérialiste. Au contraire, sa perte vient de son manque d'ambition :

Ainsi la race celtique s'est usée à résister au temps et à défendre les causes désespérées. Il ne semble pas qu'à aucune époque elle ait eu d'aptitude pour la vie politique et l'esprit de la famille a étouffé chez elle toute tentative d'organisation plus étendue. Il ne semble pas aussi que les peuples qui la composent soient par contre, mêmes susceptibles de progrès. La vie leur apparaît comme une condition fixe qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme de changer. Doués de peu d'initiative, trop portés à s'envisager comme mineurs et en tutelle, ils croient vite à la fatalité et s'y résignent. À la voir si peu audacieuse contre Dieu, on croirait à peine que cette race est fille de Japhet. De là vient sa tristesse. Prenez les chants de ses bardes du sixième siècle ; ils pleurent plus de défaites qu'ils ne chantent de victoires. Son histoire n'est elle-même qu'une longue plainte, elle se rappelle encore ses exils, ses fuites à travers les mers. Si parfois elle semble s'égayer, une larme ne tarde pas à briller derrière son sourire ; elle ne connaît pas ce singulier oubli de la condition humaine et de ses destinées qu'on appelle la gaieté. Ses chants de joie finissent en élégies ; rien n'égale

²⁷⁵ Ernest Renan, *op. cit.*, p. 477.

²⁷⁶ Ernest Renan, *op.cit.*, p. 476.

*la délicieuse tristesse de ses mélodies nationales ; on dirait des émanations d'en haut, qui, tombant goutte à goutte sur l'âme, la traversent connue des souvenirs d'un autre monde. Jamais on n'a savouré aussi longuement ces voluptés solitaires de la conscience, ces réminiscences poétiques où se croisent à la fois toutes les sensations de la vie, si vagues, si profondes, si pénétrantes, que, pour peu qu'elles vinssent à se prolonger, on en mourrait, sans qu'on pût dire si c'est d'amertume ou de douceur.*²⁷⁷

Plus original, il la voit comme une race « féminine », avec ses qualités et ses défauts :

*S'il était permis d'assigner un sexe aux nations comme aux individus, il faudrait dire sans hésiter que la race celtique, surtout envisagée dans sa branche kymrique ou bretonne, est une race essentiellement féminine. Aucune famille humaine, je crois, n'a porté dans l'amour autant de mystère. Nulle autre n'a conçu avec autant de délicatesse l'idéal de la femme et n'en a été plus dominée. C'est une sorte d'enivrement, une folie, un vertige. Lisez l'étrange Mabinogi de Pérédur ou son imitation française, Perceval le Gallois : ces pages sont humides, pour ainsi dire, du sentiment féminin. La femme y apparaît connue une sorte de vision vécue, intermédiaire entre l'homme et le monde surnaturel. Je ne vois aucune littérature qui n'offre rien d'analogue à ceci. Comparez Geneviève et Iseult à ces furies scandinaves de Gudruna et de Chrimhilde, et vous avouerez que la femme telle que l'a conçue la chevalerie, — cet idéal de douceur et de beauté posé comme but suprême de la vie, — n'est une création ni classique, ni chrétienne, ni germanique, mais bien réellement celtique.*²⁷⁸

Peuple vaincu, peuple vivant dans l'imaginaire, les Celtes ont aussi en commun un penchant atavique pour l'intempérance :

*Cette race veut l'infini ; elle en a soif, elle le poursuit à tout prix, au-delà de la tombe, au-delà de l'enfer. Le défaut essentiel des peuples bretons, le penchant à l'ivresse, défaut qui, selon toutes les traditions du sixième siècle, fut la cause de leurs désastres, tient à cet invincible besoin d'illusion, Ne dites pas que c'est appétit de jouissance grossière, car jamais peuple ne fut d'ailleurs plus sobre et plus détaché de toute sensualité ; non, les Bretons cherchaient dans l'hydromel ce qu'Owenn, saint Brandan et Pérédur poursuivaient à leur manière, la vision du monde invisible. Aujourd'hui encore, en Irlande, l'ivresse fait partie de toutes les fêtes patronales, c'est-à-dire des fêtes qui ont le mieux conservé leur physionomie nationale et populaire.*²⁷⁹

²⁷⁷ Ibidem, p. 478.

²⁷⁸ Ibidem, p. 479.

²⁷⁹ Ibidem.

Les Celtes sont-ils appelés à être définitivement vaincus ? À disparaître dans les limbes de l'Histoire ? Ernest Renan qui déclarait à la fin de sa vie « nous autres Bretons, nous sommes tenaces... En cela, j'ai été vraiment Breton »²⁸⁰, pense que cette « race » a encore de la jeunesse et que nul ne peut prévoir ce que l'avenir lui réserve, ainsi qu'il l'exprime dans ce très beau passage :

*De là ce profond sentiment de l'avenir et des destinées éternelles de sa race qui a toujours soutenu le Kymri, et le fait apparaître jeune encore à côté de ses conquérants vieillis. De là ce dogme de la résurrection des héros, qui paraît avoir été un de ceux que le christianisme eut le plus de peine à déraciner. De là ce messianisme celtique, cette croyance en un vengeur futur qui restaurera la Cambrie et la délivrera de ses oppresseurs, comme le mystérieux Leminok que Merlin leur a promis, le Lez-Breiz des Armoricaïns l'Arthur des Gallois (2) Cette main qui sort du lac quand l'épée d'Arthur y tombe, qui s'en saisit et la brandit trois fois, c'est l'espérance des races celtiques. Les petits peuples doués d'imagination prennent d'ordinaire ainsi leur revanche de ceux qui les ont vaincus Se sentant forts au dedans et faibles au dehors, ils protestent s'exaltent, et une telle lutte décuplant leurs forces les rend capables de miracles. Presque tous les grands appels au surnaturel sont dus à des peuples espérant contre toute espérance. Qui pourra dire ce qui a fermenté de nos jours dans le sein de la nationalité la plus obstinée et la plus impuissante, la Pologne ? Israël humilié rêva la conquête spirituelle du monde, et y réussit.*²⁸¹



Portrait de Renan par Lucien Quarante, d'après un buste de René de Saint-Marceaux, publié dans la revue *l'Artiste*, en 1892.

Après cet article, Ernest Renan écrira à de nombreuses reprises sur la Bretagne. Il reste en contact avec le pays et se rend parfois à Tréguier, malgré les menaces de troubles de la part du parti clérical. Il prendra aussi une part active aux Dîners celtiques, qui réunissent des celtisants et des Bretons de Paris. Dans sa vieillesse, il reviendra sur ses souvenirs bretons, dans l'un de ses derniers ouvrages, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, paru en 1883. Non sans lyrisme, il décrit la Bretagne avec poésie, comme une contrée primitive, marquée par une étonnante culture populaire et par cette magie celtique qui continuait de le transporter. « Il y a

²⁸⁰ Conférence d'Ernest Renan à Lannion, le 11 août 1888

²⁸¹ Ernest Renan, « la Poésie des races celtiques », *la Revue des deux mondes*, février 1854, p. 479.

dans l'œuvre de Renan la permanence d'une musique bretonne et celtique », écrit Jean Balcou. Ernest Renan fait incontestablement partie de ces écrivains qui ont contribué à l'engouement pour la matière celtique au XIX^e siècle, notamment par son autorité intellectuelle, alors que les Celtes allaient enfin entrer à l'université française.

4.2.4 Les dîners celtiques

Sous le second Empire, une véritable mode des « dîners littéraires » se développe dans les restaurants parisiens. Beaucoup s'inspirent des « dîners Magny », créés par Sainte-Beuve en 1862. En 1879, on ne compte pas moins d'une quarantaine d'organisations qui s'y livrent régulièrement. Ces banquets sont parfois organisés par affinité géographique. Les Provençaux et les amis du Félibrige assistent ainsi aux dîners de la Cigale. Bretons et Normands banquettent à l'invitation de la Pomme, fondée en 1877. C'est au fondateur de la *Revue celtique*, Henri Gaidoz, que l'on doit l'idée d'une société celtique, réunissant pour des agapes régulières, les amis des études celtiques de la capitale ainsi que des Bretons. Le premier dîner celtique a lieu le 18 juin 1879, dans un café du quartier de la gare Montparnasse. Parmi les membres fondateurs, on trouve le celtisant Joseph Loth, Henri Gaidoz, Paul Sébillot et Narcisse Quellien. C'est grâce à l'entregent de ce dernier - originaire de Tréguier - qu'un hôte prestigieux figure également à la table : Ernest Renan qui vient d'être élu à l'Académie française. Charles de Gaulle n'a pu se déplacer. Quant à François-Marie Luzel, il restera en contact avec la société celtique, mais résidant en Bretagne, il ne participe guère aux dîners celtiques.



Une illustration du *Clocher breton* annonçant un « dîner » celtique en avril 1888.

Rapidement, Henri Gaidoz cesse de se rendre aux dîners celtiques qu'il avait contribué à fonder. Il souffre de problèmes de santé et, surtout, il ne souhaite guère croiser un autre

celtisant, Henri d'Arbois de Jubainville, nommé à la chaire d'études celtiques du Collège de France, que Gaidoz espérait pour lui-même. Il est vrai que ces dîners vont peu à peu évoluer. La première année, on y discute surtout de recherches sur la matière celtique, puis la présence d'Ernest Renan transforme les dîners en « messes renaniennes » où la foule se presse pour voir l'académicien. Narcisse Quellien, qui s'occupe désormais de l'organisation des Dîners, en fait un événement mondain. Renan parle en effet beaucoup lors de ces Dîners, dont il affirme qu'il en sort « comme d'un voyage en Bretagne, gai, relativement dispos, ardent au travail, rattaché à la vie ». Le 2 août 1884, le diner celtique est transporté à Tréguier, à l'hôtel du Lion d'or, où Ernest Renan arrive avec François-Marie Luzel et Paul Sébillot. La façade de l'hôtel de ville est pavoisée de drapeaux tricolores et d'écussons aux initiales d'Ernest Renan... L'année suivante, un autre dîner celtique se tiendra en Bretagne, à Quimper, à l'initiative de Luzel. De l'avis des participants, ce dîner est une réussite en raison de « son caractère armoricain et littéraire » qui commençait à s'estomper à Paris au profit des mondanités. Mais l'attitude intéressée de Narcisse Quellien provoque de vives tensions.

Renan assiste aux dîners celtiques jusqu'à l'année de sa mort, en 1892. Après cela, les dîners celtiques ont du mal à se maintenir en raison de la personnalité de Narcisse Quellien et de la concurrence d'autres organisations. Le dernier aura cependant lieu le 24 mai 1902. Il est marqué par une dispute énergique, provoquée par l'écrivain Charles Le Goffic qui avait évoqué la création des Bleus de Bretagne, une organisation anticléricale.

Il est difficile de tirer un bilan de ces dîners celtiques. S'ils semblent avoir été essentiellement des réunions mondaines autour de la personnalité d'Ernest Renan, ils illustrent cependant une certaine mode pour le celtisme à Paris. Si ce sont essentiellement des Bretons qui y participent, il n'est d'ailleurs pas inintéressant de constater qu'ils préfèrent qualifier de « celtiques » ces dîners. Le mot continue donc de provoquer un certain engouement. Ces dîners montrent également l'existence à Paris d'un petit milieu de savants et d'écrivains qui se montrent intéressés par la matière celtique. Disposant de relais, écrivant dans des revues prestigieuses, ils vont sans nul doute contribuer à diffuser et populariser cette matière bretonne. Le fait qu'ils aient pu se rencontrer régulièrement dans des dîners celtiques a sans doute pu créer une certaine émulation.²⁸²

²⁸² Il est à noter que, dans les années 2000, un Breton de Paris, Ronan le Flecher, a relancé les dîners celtiques. À chacun de ses rendez-vous, une personnalité bretonne est invitée à s'exprimer.

Dans les années 1850²⁸³, un ouvrage du comte de Gobineau fait sensation : *le Traité sur l'inégalité des races*, qui visait à séparer les différences entre les différentes « races humaines », noire, blanche et jaune. Considéré comme le père du racisme moderne, inventeur du mythe aryen, Gobineau y développe l'idée qu'aucune civilisation ne peut se développer sans l'initiative d'un peuple de race blanche, notamment des Aryens, peuple censé remonter à la Préhistoire et dont descendrait les Indous, les Aztèques, les Européens... Les idées de Gobineau vont alimenter le débat intellectuel de son époque, avant d'être récupérée et amplifiée par certains mouvements racistes, notamment les Wagnériens en Allemagne ou le penseur eugéniste Houston Chamberlain, l'une des principales références d'Adolphe Hitler. Dans la Seconde moitié du XIX^e siècle, sur fonds d'expansion coloniale, le racisme est donc une constante dans le débat idéologique en Europe. Les théories racistes imprègnent nombre d'intellectuels, même ceux qui n'estiment pas qu'il existe de races supérieures ou inférieures.

La Bretagne de l'époque ne pouvait guère être épargnée par ce genre de théories. En cherchant à exalter les racines celtiques de la péninsule, en cherchant à renouer les liens avec les frères gallois « de même race », nombre d'auteurs bretons se rapprochent des théories de Gobineau. C'est aussi dans ce contexte particulier qu'il faut comprendre *l'Appel aux Celtes*, quelque peu exalté de Charles de Gaulle, les projets de « conservatoire de la race », en Patagonie, ou certains écrits des bretonistes La Borderie et La Villemarqué, comme d'auteurs « républicains » comme Ernest Renan. Il est également à noter que durant cette période, si la « race » bretonne, kymrique ou celte est fréquemment évoquée, on ne trouve guère d'exaltation d'une éventuelle supériorité. Au contraire, le bas Breton comme le Celte apparaît comme l'ultime reliquat d'une civilisation archaïque.

Pour autant, le bilan de ces premières relations interceltiques ne saurait se résumer à des questions raciales. La période de 1838 à 1898 a vu se mettre en place les bases d'un mouvement interceltique moderne, fait d'échanges, d'influences diverses et de voyages entre les deux rives de la Manche. La délégation bretonne présente à l'Eisteddfod de 1838 a ainsi été profondément marquée par les cérémonies néodruidiques galloises et par la vigueur de la défense de la culture autochtone. Le jeune La Villemarqué n'a pu être que conforté lors de ce voyage dans son ambition de publier le « livre d'un peuple ». Quelques mois après son retour, il éditait en effet son *Barzaz Breiz*, qui devait avoir tant de retentissement. Les années 1830 marquent donc l'esquisse d'un mouvement interceltique, certes limité pour l'instant aux Bretons et aux Gallois. La période porte également en germe le mouvement identitaire breton

²⁸³ Édité une première fois en 1853, il est réédité en 1855.

qui va d'ailleurs se nourrir des influences interceltiques. Pourtant, même auréolé du succès littéraire de son *Barzaz Breiz*, La Villemarqué peine à fédérer autour de lui. Certes, quelques intellectuels, quelques poètes le rejoignent dans une *Breuriez Breiz* aux effectifs bien maigres. Il doit également faire face à des critiques et à une opposition qui s'exprime lors du congrès celtique international de Saint-Brieuc en 1867. Pour les Bretonistes, dont La Villemarqué et La Borderie, ce congrès devait voir le triomphe de leurs idées, amplifié par l'aspect international de l'événement. Mais seuls quelques Gallois se déplacent, tandis que les débats sont éclipsés par la remise en cause de l'authenticité des chants du *Barzaz Breiz*. L'Eisteddfod breton de Saint-Brieuc tourne au procès des Bretonistes, accusés d'avoir exalté le patriotisme breton et les racines celtiques de la Bretagne. Blessé, La Villemarqué refuse de répondre à ses accusateurs, tandis que La Borderie continue ses travaux historiques. Remarquons simplement que ces débats entre érudits d'un côté comme de l'autre ne touchent qu'une minorité de personnes, l'immense majorité des Bretons n'en n'ayant pas connaissance.

Pendant de longues années qui suivent, les mouvements breton et panceltique semblent en sommeil. Il est vrai que, en 1870, la défaite militaire française, la chute du Second Empire puis l'instauration progressive de la Troisième république changent la donne. Le nationalisme français est exacerbé, certains préparent la revanche contre l'Allemagne, d'autre la consolidation de l'empire colonial. Ernest Renan théorise l'idée nationale française, tandis que le patriotisme ambiant, amplifié par l'école obligatoire, touche désormais toutes les couches de la société. Cette poussée nationaliste explique sans doute en partie les difficultés d'un éventuel mouvement régionaliste ou nationaliste breton à s'exprimer. Il faut en fait attendre une nouvelle génération et les dernières années du XIX^e siècle pour voir émerger à la fois un mouvement régionaliste structuré et un mouvement pancelte.

Chapitre III. Les Bretons dans le mouvement panceltique

Après l'échec du congrès celtique international de Saint-Brieuc et les débuts de la querelle du *Barzaz Breiz*, un sérieux coup venait d'être porté aux relations interceltiques. « On voit que les équipes qui prirent le chantier désert du celtisme à l'aurore du vingtième siècle remuèrent vigoureusement les matériaux et bâtirent un édifice là où il n'y avait rien », estimait l'écrivain et journaliste Taldir Jaffrennou²⁸⁴ qui sera l'un des artisans de la nouvelle vague d'interceltisme. Il faut en effet attendre une trentaine d'années pour que se redessine un nouveau mouvement, d'une tout autre ampleur. Cette fois, il n'est plus le seul fait des Bretons et des Gallois, mais rassemble désormais des Écossais, des Irlandais, des Manxois, puis des Cornouaillais.

En Bretagne, cette reprise du « panceltisme » s'inscrit dans un contexte bien particulier, celui de la naissance d'un mouvement politique breton, qui demeure cantonné à un régionalisme prudent. Ce régionalisme va se nourrir du panceltisme qui lui fournit à la fois des arguments idéologiques et des exemples extérieurs, mais également une certaine reconnaissance internationale.

Ce panceltisme moderne se développe dans un contexte relativement tendu. L'Irlande est en proie à une agitation nationaliste qui prend une certaine dimension. Même si la situation est plus calme au pays de Galles et en Écosse, le nationalisme s'y développe également. En Bretagne, l'interdiction de prêcher en breton (1902), les lois de séparation de l'Église et de l'État créent également un climat de vive tension.

Au niveau international également, le développement du panceltisme intervient d'abord dans une période conflictuelle et tendue. La France connaît une nouvelle vague d'anglophobie sur fond de rivalités coloniales à travers notamment l'affaire de Fachoda et la guerre des Boers en Afrique du Sud. Mais Britanniques et Français doivent faire face à un péril commun : la montée en puissance de l'Empire allemand et vont sceller une nouvelle Entente cordiale en 1905, favorisant ainsi les rapprochements entre Celtes des deux côtés de la Manche.

Depuis le début du XIX^e siècle se sont développés plusieurs « pan-nationalismes » en Europe, dont les principaux sont le panslavisme - qui entend s'incarner en une solidarité entre peuples slaves sous l'égide de la Russie tsariste - et le pangermanisme. Ce dernier vise à rassembler tous les Allemands dans une même structure. Il a été pensé par les théoriciens du nationalisme allemand, dont Johann Fichte (1762-1814), qui déclare dans son *Discours à la nation allemande* : « Or voici ce qu'est un peuple au sens supérieur du mot, sens qu'il a si on

²⁸⁴ Taldir Jaffrennou, « Les débuts d'une Renaissance (1898-1904) vue à travers les lettres des Celtes étrangers à Taldir », *an Oaled* n° 51, premier trimestre 1935, p. 60.

admet l'existence d'un monde de l'esprit : un peuple, c'est l'ensemble des peuples qui vivent en commun travers les âges et se perpétuent entre eux sans adultération, physiquement et moralement, selon des lois particulières au développement du divin. » Paradoxalement, le pangermanisme se développe après 1871 et la création du deuxième Reich, l'Empire allemand, qui a unifié un certain nombre de territoires « germains », dont l'Alsace-Lorraine, perdue par la France l'année précédente. Dans les années 1890, une Ligue pangermaniste est créée. Elle entend promouvoir le concept de *Volkstum* (« esprit de race ») et critique l'aspect multiethnique de l'autre grand État germanique, l'Empire autro-hongrois. En 1905, un certain Joseph-Ludwig Reimer édite *Une Allemagne pangermaniste*, un ouvrage interprétant l'histoire dans l'intérêt du pangermanisme. Il tente de prouver la supériorité de la race allemande par ses apports culturels et historiques au sein des nations voisines, comme la France, la Belgique ou les Pays-Bas. L'étude raciale et ethnographique y tient une grande place. Concernant la France, Reimer, s'inquiète même de sa « dégermanisation » et propose une colonisation du nord et de l'est du pays. De tels arguments sont évidemment repris par la presse britannique et française pour illustrer les dangers que représente l'impérialisme allemand.

On remarquera d'ailleurs qu'aucun des tenants du panceltisme ne fait généralement de comparaisons positives avec le pangermanisme. Ses promoteurs insistent beaucoup plus sur l'idée de paix et d'ouverture.

1- Le panceltisme

Une première délégation bretonne avait traversé la Manche en 1838. Une trentaine d'années plus tard, seuls quelques Gallois faisaient le chemin inverse pour le congrès celtique de Saint-Brieuc de 1867 qui devait se révéler un semi-échec. Il faudra attendre trente nouvelles années et une autre génération de Bretons pour qu'une nouvelle délégation bretonne se rende à l'Eisteddfod de Cardiff, en 1899. Elle y rejoint des Écossais et des Irlandais afin de préparer le grand congrès panceltique de Dublin. Leur rencontre marque le point de départ du mouvement interceltique contemporain.

1.1 La naissance du panceltisme (1897-1900)

La presse bretonne militante se fait très peu l'écho d'initiatives en matière d'interceltisme avant 1897 et 1898, années qui marquent le renouveau des relations interceltiques et voient le lancement d'un mouvement durable qui va se développer tout au long du XX^e siècle.

1.1.1. Des échanges outre-Manche

L'initiative de lancer un mouvement durable de développement des relations interceltiques semble revenir aux Gallois et à leur organisation la plus structurée, le Gorsedd. En mai 1897, le Gorsedd gallois décide en effet de déléguer son barde-héraut à la fête nationale irlandaise à Dublin, le Feis Ceoil, dont c'était, cette année-là, la première édition. Le concept du Feis Ceoil avait été lancé par O'Neill Russel en 1894, afin de favoriser la collaboration entre la Ligue gaélique et la Société littéraire nationale et, ainsi, de créer un événement culturel fédérateur. Cet événement avait aussi été l'occasion d'inviter des représentants étrangers, dont des délégations des autres pays celtiques.

En retour, en août, une délégation irlandaise se rend à l'Eisteddfod de Newport. Irlandais et Gallois se rejoignent à nouveau lors d'une délégation au festival culturel gaélique écossais, le « Mod » en septembre 1897. Le Mod est un festival annuel et itinérant, créé en 1891, par plusieurs sociétés écossaises pour la défense et la diffusion du gaélique.

En mai 1898, des délégués écossais, gallois et bretons se rendent au grand festival culturel gaélique de Belfast, le Feis Ceoil. Lionel Radiguet représente la Bretagne. Quelques années plus tard, ce personnage haut en couleur en conservait ce souvenir quelque peu confus :

*La Bretagne qui eut, à la droite du lord-maire de la cité de Belfast, les honneurs de la première réunion vraiment pan celtique au Feis Ceoil de Belfast, en 1898 pouvait seule et pourra encore faire entendre aux Gallois, aux Gaels de Man et d'Écosse, aux Irlandais, le langage et l'intérêt supérieur de la racialité celtique jusqu'au jour où sonnera l'heure du renouveau de la mission de l'Irlande ? Le panceltisme de E Fournier d'Albe et de lord Castletown ne pouvait que mettre en fuite les Gallois, les Gaëls de Man et d'Écosse et encore plus les Irlandais que le tocsin lointain des cloches d'Ys, sur la rive armoricaine, avait réunis dans la communion d'un idéal racial, à Belfast et à Cardiff.*²⁸⁵

Lionel Radiguet souligne cependant un point important : la création de grands événements culturels réguliers dans chacun des pays celtiques a favorisé les relations interceltiques. Au terme de ces échanges, à Belfast, sur proposition d'Edmund Fournier d'Albe, il est décidé d'organiser un congrès panceltique à Dublin en 1900. L'idée est adoptée avec enthousiasme. *Le Clocher breton* se fait l'écho de cette rencontre :

*On sait que le mouvement de rénovation celtique qui se manifeste chez nous sous diverses formes et en particulier par les tentatives de décentralisation bretonne, n'est pas moins accentué dans la Grande-Bretagne. Aussi les fêtes celtiques de Feis Ceoil qui ont eu lieu au commencement de ce mois à Belfast ont-elles été des plus brillantes. Quatre nations celtiques : Irlande, Écosse, pays de Galles et Bretagne française étaient représentées par des délégués [...] On a entendu à ces fêtes de superbes mélodies gaéliques.*²⁸⁶

Les Bretons reçoivent une invitation officielle de la main même de Fournier d'Albe, venu en août 1898 à Morlaix au congrès fondateur de l'Union régionaliste bretonne. La création de l'URB a en effet été bien accueillie dans les milieux celtisants de Grande-Bretagne qui y ont vu l'émergence d'une organisation structurée et représentative. Fournier d'Albe est très chaleureusement accueilli. Un toast est porté à l'Irlande. Fournier d'Albe y répond ainsi :

J'éprouve un grand plaisir à répondre à votre toast à l'Irlande. Notre pays et le pays de Galles ont pour la Bretagne une profonde sympathie et s'intéressent vivement à ses efforts. Chez tous les peuples celtiques se produisent, depuis quelques années, des mouvements nationaux puissants, tendant à l'union de tous les partis politiques et religieux afin de défendre des intérêts communs. On s'est mis à cultiver la musique traditionnelle et la langue des ancêtres et, dès maintenant, le réveil celtique est universel et plein des promesses les plus glorieuses. C'est comme si l'esprit de la race

²⁸⁵ Lionel Radiguet, « chroniques celtiques », *ar Bobl*, n 263, 8 janvier 1910, p. 2.

²⁸⁶ *Le Clocher breton*, quatrième année, juin 1998, n° 36, p. 191.

celtique, de cette race la plus ancienne d'Europe était descendu de nouveau sur terre pour illuminer l'aurore d'un siècle meilleur.

*Madame, Messieurs, je bois à l'union celtique, à l'union mystique et bardique des peuples qui ont préservé leur héritage précieux et qui le garderont pour le transmettre à une postérité sans fin.*²⁸⁷

À la fin de l'année 1898, le 2 décembre, un comité pour son organisation est monté dans la salle du Chêne, de Mansion House, sous la présidence du lord-Maire de Dublin. Le président du comité, lord Castletown d'Upper Ossory, en définit ainsi les buts :

*Réunir des représentants des Celtes de toutes les parties du monde, Irlande, Écosse, Galles, Île de Man, Bretagne Armorique, Australie, pour manifester aux yeux de l'univers leur désir de préserver leur nationalité et de coopérer à garder et développer les trésors de langue, de littérature, d'art et de musique que leur légèrent leurs communs ancêtres.*²⁸⁸

On trouve plusieurs personnalités irlandaises dans ce comité, dont le poète Willam Yeats ou Douglas Hyde, le président de la Ligue gaélique, qui deviendra d'ailleurs le premier président de l'État libre d'Irlande. En Bretagne aussi, cette création suscite des réactions enthousiastes. Anatole Le Braz envoie un télégramme de félicitations : « Je salue de toute mon âme la nation d'Erin, fleur choisie de notre race. Je lui souhaite la bienvenue en mon nom et au nom de tous les Bretons. Qu'elle sache que nous, comme elle, nous resterons fidèles au rêve de nos communs ancêtres. »²⁸⁹ René Saib, dans *le Clocher breton*, rappelle lui les relations anciennes entre Bretons et Irlandais, notamment celles entretenues par La Villemarqué « dont les rapports avec sir Samuel Fergusson d'Irlande prouvent la grande cordialité qui existait dès ce moment entre les Celtes du Continent et des îles »²⁹⁰.

Les aléas de la politique internationale ne semblent pas trop perturber les tenants du panceltisme. Une vive tension a en effet éclaté entre la France et la Grande-Bretagne lors de l'affaire de Fachoda, entre septembre et novembre 1898. Les rumeurs de guerre vont bon train. En Bretagne, la marine française est ainsi placée en alerte et des places fortes, comme le fort de Berthaume en rade de Brest, sont réaménagées. Fin 1898, le comité d'organisation du congrès panceltique envoie ce télégramme aux dirigeants de l'URB :

²⁸⁷ « Le congrès de l'Union régionaliste bretonne à Morlaix », *le Clocher breton*, quatrième année, n° 39, septembre 1898, p. 226.

²⁸⁸ « Le mouvement panceltique », *La Revue nationaliste*, troisième année, n° 3, février 1899, p. 29

²⁸⁹ Rapporté dans *le Clocher breton*, janvier 1899, quatrième année, n° 43, p. 303.

²⁹⁰ *Le Clocher breton*, janvier 1899, quatrième année, n° 43, p. 302.

*En ce moment de crise entre les deux gouvernements, que les Celtes de France se rappellent qu'ils n'ont pas d'ennemis en Irlande ni au pays de Galles. Les liens de fraternité qui unissent les Celtes sont forts et éternels. Et ils sont les mêmes en paix comme en guerre.*²⁹¹

Les intellectuels bretons se veulent rassurants. Charles Le Goffic évoque ainsi la situation dans la presse nationaliste française :

*Nous serons au rendez-vous [du congrès panceltique de Dublin], m'a dit M. Charles Le Goffic, car nous savons qu'en nous rapprochant des Celtes de la Grande-Bretagne, nous servons la cause de la France. Nous pensons que l'idée celtique est une idée de fraternité ; que la politique, que le celtisme tendrait à faire prévaloir parmi les peuples, d'après ses traditions, ses livres sacrés, les Triades, d'après son âme même, c'est une politique d'amour et de concorde. [...] Ce curieux rapprochement entre nos Bretons de France et les Celtes de Grande-Bretagne ne date point, au surplus, d'aujourd'hui. Depuis quelques années, M. Vallée, Jaffrennou, Radiguet et l'éminent doyen de la faculté des lettres de Rennes, M. Loth, entretiennent des relations suivies avec les promoteurs du mouvement panceltique.*²⁹²

Ils se mobilisent en tout cas pour préparer ce congrès. Charles Le Goffic pousse à la création d'une Fédération bretonne à Paris, afin qu'elle ressemble les différentes organisations et personnalités culturelles pour envoyer des délégués au congrès préparatoire de Cardiff, lors de l'Eisteddfod. Dans *le Clocher breton*, René Saib s'enthousiasme de voir les Bretons se raccrocher à ce mouvement.

*C'est un fait. La Bretagne entre franchement dans le mouvement qui tend à l'union fraternelle des peuples celtiques, et si elle a, au moment actuel, été la dernière à y prendre part, elle semble vouloir hâtivement regagner le temps perdu.*²⁹³

Ce qui ne l'empêche d'ailleurs pas d'exprimer quelques craintes quant à un éventuel confusionnisme entre Bretons et Français.

*Il ne faudrait pas croire que les Celtes d'outre-Manche considèrent la France entière comme un pays celtique. Dans cette voie, nous serions peut-être suivis par l'Irlande, dont on sait les vives sympathies pour la France. Mais nous ne le serions ni par l'Écosse, ni même par le pays de Galles.*²⁹⁴

²⁹¹ « Le mouvement panceltique », *la Revue nationaliste*, troisième année, n° 3, février 1899, p. 29.

²⁹² « Le mouvement panceltique », *la Revue nationaliste*, troisième année, n° 3, février 1899, p. 29-30.

²⁹³ *Le Clocher breton*, quatrième année, n° 4, février 1899, p. 305.

²⁹⁴ *Le Clocher breton*, quatrième année, n° 4, février 1899, p. 306.

1.1.2 La délégation bretonne à l'Eisteddfod de 1899

Soixante et un ans après La Villemarqué et ses compagnons, des Bretons se rendent officiellement à un Eisteddfod gallois. Plusieurs d'entre eux ont laissé des descriptions de ce voyage qui les a profondément marqués, notamment François Jaffrennou (*Eur wech e oa...*, Éditions Armorica, 1944), François Vallée (dans divers articles en breton pour la revue *Gwalarn* dans les années 1920) et Charles Le Goffic (qui a reproduit des articles écrits alors dans *l'Âme bretonne*, parue en 1908).

Leur venue a été préparée dans la presse grâce à une série d'articles en gallois de Jaffrennou dans la revue *Cymru 'r Plant*. Plusieurs personnalités galloises avaient poussé à la venue de cette délégation, dont le révérend Hayde et le conseiller municipal nationaliste de Cardiff, Edward Thomas. Jean Le Fustec précède de deux semaines la délégation bretonne dont il est chargé d'organiser l'accueil. Mandaté par plusieurs journaux parisiens, il est présenté par le *Western Mail* comme « *eminent french journalist* ». Le Fustec, qui devait devenir le premier grand druide de Bretagne ne chôme pas au pays de Galles. Selon Philippe Le Stum :

*Se souvenant des vers de Lamartine prononcés à Abergavenny en 1838, il mit à profit son séjour pour faire forger par un artisan local un glaive dont la lame, divisée dans sa longueur en deux tronçons amovibles, portait sur l'un les armes du pays de Galles et sur l'autre un semis d'hermines bretonnes : ainsi allait pouvoir naître la cérémonie allégorique du « mariage du glaive ».*²⁹⁵

La délégation bretonne qui embarque, à Saint-Malo le 15 juillet 1899, sur le *Hilda*, est composée d'Auguste Cavalier, René Grivart, Lionel Radiguet, Anatole Le Braz, François Vallée, Guillaume Corfec, d'Émile Harmonic, Yves Riou, Célestin Le Gonidec de Traissan, Émile Cloarec de Ploujean, du marquis de l'Estourbillon, Charles Le Goffic et de François Jaffrennou. Plusieurs universitaires et personnalités ont décliné l'invitation, dont Henri Gaidoz, le directeur de *la Revue celtique*, Henri d'Arbois de Jubainville du Collège de France, Joseph Loth doyen de la faculté des lettres de Rennes, l'abbé Buléon, le comte de Kerdrel, président de l'Association bretonne, le comte de Chateaubriand.

Le voyage dure trois jours, des bancs de brume obligeant le navire à mouiller près de l'île de Wight. Les délégués bretons ont l'impression de revivre la grande épopée maritime des Celtes du haut Moyen Âge. « Comme on peut le juger par le ton lyrique de Taldir, les

²⁹⁵ LE STUM Philippe, *le Néodruidisme en Bretagne, origine, naissance et développement (1890-1914)*, Rennes, Éditions Ouest-France, 1998, p. 31.

délégués n'étaient plus des voyageurs du XX^e siècle naissant qui allaient au pays de Galles, mais ils étaient les hérauts d'une aube nouvelle des relations britto-galloises. »²⁹⁶ Outre des Gallois, ils doivent rencontrer des Écossais et des Irlandais, dont deux importants leaders nationalistes, Patrick Pearse et William O'Donnel.

Le seul inconvénient, pour les délégations bretonnes, semble être... de traverser l'Angleterre et ses habitants germaniques, comme en témoigne l'attitude de François Vallée sur le trajet de l'Eisteddfod de Cardiff en 1899.

*Cette intransigeance [vis-à-vis des langues françaises et anglaises] ne l'abandonna pas lorsque nous traversâmes plus tard l'Angleterre pour nous rendre à l'Eisteddfod de Cardiff, relate Taldir Jaffrennou qui était du voyage. Quoique très connaisseur de la langue anglaise, oncques ses lèvres n'en proférèrent un seul mot, afin de ne pas parler la langue du vainqueur dans l'île sainte de Bretagne.*²⁹⁷

²⁹⁶ SICHE (G.), « Trois écrivains bretonnants au pays de Galles », *Triade* (CRBC-UBO, Brest), 1995, p. 35.

²⁹⁷ LE MERCIER D'ERM, Camille, *Les bardes et poètes nationaux de la Bretagne armoricaine*, Pléhon et Hommage, Rennes, 1918, p. 359.



Les cérémonies de l'Eisteddfod de 1899 avec l'archidruide gallois. Au premier plan, en costume breton, on distingue de dos François Jaffrennou, en costume traditionnel breton et *bragoù braz* (source : Le Stum / CRBC).

François Vallée va recevoir à l'Eisteddfod l'investiture bardique, sous le pseudonyme d'Abherve, compose un poème en breton, *Keltia a vo da viken*, (la Celtie vivra à jamais)²⁹⁸ :

En amzer goz, eur wall-avel

O c'houeza n'o goueliou

Pell diouz douar krenv o c'havel

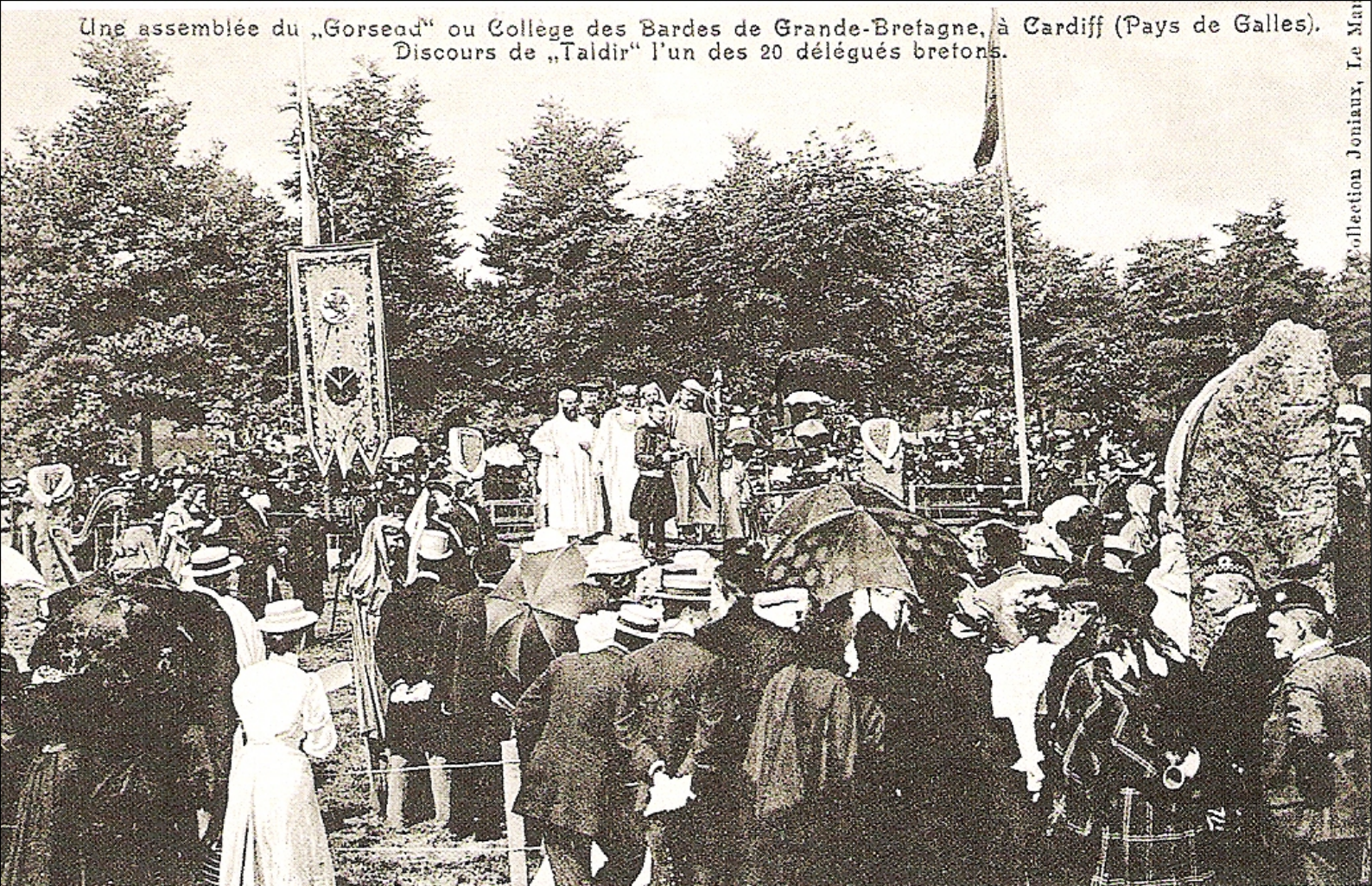
Agasaz hon tadou

En daou du d'ar mor hon gouen,

Ni a gano a-greiz kalon

*Keltia 'vo da viken*²⁹⁹

²⁹⁸ LE MERCIER D'ERM, Camille, *Les bardes et poètes nationaux de la Bretagne armoricaine*, Plihon et Hommage, Rennes, 1918, p. 62.



Taldir Jaffrennou, en costume breton, prend la parole lors de l'Eisteddfod de Cardiff. En bas, à droite, on distingue des membres de la délégation écossaise (source : CRBC).

Les Gallois les attendent à Newport pour les transporter à Cardiff. Les cérémonies débutent le 17 juillet par une grande réception. Le professeur Hubert Herkommer, membre de l'Académie royale des beaux-arts y présente « l'épée d'Arthur », longue de deux mètres qui impressionne fortement Jaffrennou. Dans le fonds Jaffrennou, conservé aux archives départementales du Finistère, on trouve en effet le programme de la réception organisée par le lord-maire de Cardiff à l'occasion de l'Eisteddfod de 1899. On y remarque des annotations manuscrites et méticuleuses, faites de la main de Taldir, sur les différents matériaux employés dans la fabrication de cette épée.³⁰⁰ Il devait déjà songer à créer une organisation néodruidique en Bretagne. Durant cette cérémonie, les Bretons rencontrent également pour la première fois le pasteur Roland Williams, archidruide du pays de Galles sous le nom de Hwfa-Môn.

²⁹⁹ Au temps passé, un vent funeste – Soufflant dans leurs voiles – Loin de la terre forte de leur berceau – chassa nos pères – Des deux côtés de la mer, notre race – Nous chanterons du fond de nous cœurs – Celtie vivra à jamais.

³⁰⁰ Archives départementales du Finistère, liasse 44 J 125.

Le lendemain, les délégués se retrouvent à l'hôtel de ville pour former un cortège ouvert par des sonneurs bretons. Signe d'une fraternité musicale toute celtique, ces derniers interprètent « *Seiziz Gwengamp* » (le Siège de Guingamp), un air inspiré par la « *March of the men of Glamorgan* ». Ils se rendent ensuite à Cathays Park, où a été élevé le cercle de pierres comprenant vingt-quatre menhirs, au centre duquel a également été monté un dolmen. Ce dolmen doit en effet servir de chaire à l'archidruide et aux personnalités importantes. On y trouve également une table sur laquelle sont exposées les pièces du « trésor » du Gorsedd, notamment la corn hirlas, la corne d'abondance en ivoire sertie d'or. Six mâts ont été dressés. Sur cinq d'entre eux flottent les drapeaux des nations celtes invitées (Écosse, Irlande, Bretagne, pays de Galles, Île de Man). Le dernier mât, sans étendard, symbolise la Cornouailles où la langue celtique avait alors disparu. Les cérémonies du gorsedd durent deux heures, au cours desquelles l'archidruide adresse un discours très patriotique. Les chants et les poèmes déclamés ponctuent la cérémonie.



La cérémonie de la présentation du gliave, lors de laquelle l'archidruide gallois demande si la paix règne sur l'île de Bretagne (source CRBC/le Stum).

Jaffrennou, qui avait appris le gallois avec François Vallée, est invité à prendre la parole. Il est connu au pays de Galles à travers des articles qu'il donne à la revue *Cymru 'r Plant*. Son allocution en gallois déclenche de vifs applaudissements. Puis, les Bretons et les Irlandais sont intronisés. Ils reçoivent une carte du barde héraut sur laquelle ils inscrivent leurs noms et le pseudonyme qu'ils souhaitent recevoir. Puis, à tour de rôle, ils montent sur le dolmen où l'archidruide leur serre la main et les présente à la foule. Jaffrennou prend le surnom de « Taldir » (front d'acier). Vallée opte, lui, pour « Abherve » (fils d'Hervé). Jaffrennou s'enthousiasme de ces cérémonies :



L'intronisation d'un barde français en 1904. Les premiers bardes bretons ont été intronisés en 1898, à Cardiff, lors d'une cérémonie similaire (source CRBC/Le Stum).

*Les Gallois ont un culte non dissimulé pour leur académie bardique. L'apparat solennel dont elle s'entoure, les antiques rites qu'elle observe, frappent leur imagination en même temps qu'ils contribuent à maintenir chez eux le culte de leur antiquité et l'amour de leur pays.*³⁰¹

Tous les participants ne sont pas aussi sensibles à la grandeur des cérémonies druidiques galloises. Ainsi, le chansonnier Durocher provoque la fureur de Jaffrennou en se choisissant comme pseudonyme « Kambronkaoc'h », mêlant le nom du général Cambronne, auteur du fameux mot et la traduction de celui-ci en breton...

L'Eisteddfod se termine le 22 juillet par une réunion panceltique à l'hôtel de ville. Elle est présidée par lord Castletown et les préparatifs du congrès de Dublin y sont évoqués. Les délégués sont également reçus par lady Herbert, appelée également lady Llanover, égérie du renouveau gallois et fervente militante des relations interceltiques. Elle avait d'ailleurs pour habitude de recevoir des lettrés celtes venus de partout. Lady Llanover leur ouvre également

³⁰¹

François JAFFRENNOU, « Impressions du pays de Galles, 2- le Gorsedd », *l'Union agricole*, 1899.

sa bibliothèque où sont conservés les manuscrits de Iolo Morganwg, fondateur du néodruidisme gallois.

Selon Philippe Le Stum, « L'Eisteddfod de Cardiff fut donc déterminant pour l'évolution du régionalisme »³⁰². Elle le fut aussi pour les relations interceltiques. Impressionnés par les cérémonies galloises, les Bretons reviennent chez eux avec de nombreuses références. Ils ont pu comparer les forces et les faiblesses de leur mouvement avec ceux des autres pays celtiques. Ils reviennent donc avec un certain nombre d'idées à appliquer en Bretagne. Enfin, le ressort psychologique d'un tel événement n'est pas à mésestimer non plus. Ces régionalistes bretons luttent alors pour une meilleure reconnaissance de la culture et de la personnalité bretonne. Or, à Cardiff, ils ont été reçus avec tous les honneurs parce qu'ils étaient Bretons, bien plus qu'en raison de leur citoyenneté française. Ils ont, en quelque sorte, reçu une reconnaissance internationale.

À noter qu'en retour, lors du congrès de l'URB du 22 au 27 août 1899, une délégation galloise vient visiter les régionalistes bretons. Parmi ses huit membres, on trouve Edward Williams, barde héraut du Gorsedd et l'un des leaders nationalistes de l'époque. Selon Philippe Le Stum « afin de conférer au congrès une tournure plus internationale, un Highlander de passage à Vannes accepta de représenter l'Écosse. On était certes loin des fastes panceltes de Cardiff. On tint pourtant à procéder pour la seconde fois à la cérémonie du glaive. »³⁰³

1.2 Le premier congrès panceltique de Dublin en 1901

Revenus du pays de Galles, les délégués bretons s'attellent donc à préparer le congrès panceltique prévu pour l'été 1900. Mais cet événement est cependant reporté d'une année, en raison de la guerre des Boers, en Afrique du Sud (octobre 1899-mai 1902), qui provoque de graves tiraillements en Grande-Bretagne. Les nationalistes irlandais et une grande partie de l'opinion irlandaise soutiennent en effet le combat des Afrikaners et dénoncent les atrocités commises par les troupes britanniques. Des Irlandais s'engageront même aux côtés des Boers. Les opinions et les mouvements gallois et écossais sont plus partagés. En Europe continentale, ce conflit déclenche une forte vague d'anglophobie, notamment en France et Bretagne.

³⁰² LE STUM Philippe, *le Néodruidisme en Bretagne, origine, naissance et développement (1890-1914)*, Rennes, Éditions Ouest-France, 1998, p. 34.

³⁰³ LE STUM Philippe, *le Néodruidisme en Bretagne, origine, naissance et développement (1890-1914)*, Rennes, Éditions Ouest-France, 1998, p. 36.

1.2.1 Le premier congrès panceltique

En décembre 1900, le comité d'organisation du congrès se transforme en Association celtique qui a pour objet « l'avancement des études celtiques et l'encouragement aux sympathies mutuelles et à la coopération entre les différentes branches de la race celtique, en tout ce qui intéresse leurs langages et leurs caractéristiques nationales. »³⁰⁴ La cotisation est fixée à dix shillings (12,50 F).

En janvier 1901, une revue, *Celtia*, est lancée. Fournier d'Albe en explique les buts :

Il importe de jeter des ponts sur les ravins qui séparent les langues sœurs. Pour nous, nous essaierons de faire communiquer davantage ensemble les littératures galloise et bretonne et de rendre l'Irlandais capable de lire le haut Écossais et le dialecte de l'île de Man.

C'est le plus sur moyen pour arriver à resserrer nos liens fraternels. Et c'est ainsi que les quinze millions de Celtes inabsorbés deviendront une force dans le monde.

*Celtia sera l'organe du celtisme militant, dirigé principalement contre la mortelle et démoralisante influence de la domination anglo-teutonique ; elle travaillera à relever la confiance en soi, à rendre plus forte la cohésion de la race celtique.*³⁰⁵

Le congrès est annoncé dans la presse régionaliste bretonne. Ainsi, *le Clocher breton* annonce que :

*C'est ce mois-ci que se tiendra à Dublin, capitale de l'Irlande, le grand congrès panceltique annoncé depuis plus de trois ans déjà. Il inaugurera le nouveau siècle et nous espérons que la semence qu'il jettera dans ce siècle sera féconde pour les nations celtiques. [...] Quoiqu'il arrive d'ailleurs, nous continuerons l'œuvre idéale qui surgit des brumes et que nous et d'autres façonnerons et édifierons définitivement. Nous l'avons dit souvent : c'est une œuvre de fraternité et d'union. Nous croyons que rien ne pourra l'empêcher d'aboutir.*³⁰⁶

Un certain nombre de délégués bretons sont du voyage, dont Jaffrennou, Lajat et son épouse. On trouve également Léon Le Berre, membre de l'URB et du Gorsed (druide Abalor). Il devait revenir rapidement en Irlande, à la mi-octobre 1902, à l'invitation de la Celtic association qui avait organisé une réunion d'études sur les possibilités d'action contre la circulaire Combes interdisant l'usage du breton dans le catéchisme. Léon Le Berre était

³⁰⁴ *Le Clocher breton*, sixième année, n° 66, décembre 1900, p. 115.

³⁰⁵ Traduction dans *le Clocher breton*, sixième année, n° 69, mars 1901, p. 129.

³⁰⁶ René Saïb, « le congrès panceltique de Dublin », *le Clocher breton*, n° 74, août 1898, p. 1.

chargé d'exposer la situation aux membres de la Celtic association. À cette occasion, on lui propose de rester en Irlande et d'enseigner le français à l'école normale des filles de Dublin. Léon Le Berre y demeure deux années, durant lesquelles il se lie d'amitiés avec Douglas Hyde, le fondateur de la Ligue gaélique et le futur président de l'Irlande. Revenu en Bretagne, il assure le secrétariat de rédaction d'*ar Bobl*. Il poursuivra ensuite une carrière de journaliste. On le retrouve dans un voyage organisé par le consortium breton, en juin 1927, dans les pays celtiques.

Le congrès est l'occasion de grandes déclarations qui jettent les bases de ce que doit être le panceltisme pour ses promoteurs. Le programme du congrès stipule que les buts du rassemblement sont :

*De réunir une fois en un temps donné des représentants des Celtes de toutes les parties du monde pour manifester aux yeux de l'univers leur désir de préserver leurs nationalités et de coopérer ensemble à garder et à développer les trésors de langue, de littérature, d'art, de musique que leur légèrent leurs communs ancêtres [...] de procurer à ces divers efforts une liaison entre eux, afin qu'ils se soutiennent mutuellement et que l'expérience commune soit partagée. Le congrès est placé sous les hospices de l'Association celtique, spécialement constituée pour aider l'avancement des études celtiques, pour éveiller entre les groupes celtiques une sympathie mutuelle et créer entre eux une sorte de coopération en toutes matières concernant leur langue et les caractéristiques nationales.*³⁰⁷

De même, le secrétaire de la Celtic association, Fournier d'Albe, déclare :

*Une alliance intime entre les différentes nationalités celtiques offrirait sans nul doute des problèmes formidables aux hommes d'État, mais, si elle a jamais lieu, elle sera l'œuvre des hommes politiques, et, comme telle, devra partager toutes les vicissitudes auxquelles leurs œuvres sont soumises. Notre tâche est bien différente. Nous avons à encourager le sentiment croissant de parenté qui anime les cinq petites nations ayant gardé leur langage. Nous avons à fortifier les points qu'elles ont en commun et à respecter leurs divergences, à les assister et à les soutenir dans leur lutte pour leur existence.*³⁰⁸

Le congrès débute le lundi 19 août par la réception des délégués. Le lendemain matin est organisé un grand défilé, ouvert par le gorsedd de Galles. Ensuite, « le cortège ainsi formé se rend directement au milieu d'une foule immense et sympathique, à la salle du congrès,

³⁰⁷ Le Clocher breton, janvier 1908, p. 1464.

³⁰⁸ Le Clocher breton, août 1901.

admirablement décorée d'emblèmes celtiques ».³⁰⁹

La cérémonie du Lia Ceniél se déroule pour la première fois. Il s'agit de la réunion de cinq blocs de pierres représentant les cinq nationalités celtiques. S'ensuivent divers discours portant sur l'économie et les arts. La mairie de Dublin accueille une réception le soir.

Le lendemain matin est consacré à la visite des monuments et des musées de la ville. Des conférences sur les langues celtiques ont lieu l'après-midi. C'est François Vallée qui fait un exposé sur la situation de la langue bretonne et se plaint de l'attitude de l'administration française à son égard.

Le troisième jour, ce sont les sections de musique, de costume, d'histoire qui se réunissent.

*Sur propositions de M. Fournier, l'assemblée décide que le costume national doit être porté au moins dans les circonstances où le sentiment doit être fortement exprimé et qu'il est à souhaiter qu'on fasse partout des efforts pour conserver dans le peuple le port de ce costume.*³¹⁰



Bernard Fitzpatrick, second baron de Castletown, ancien militaire britannique, parlementaire et leader du mouvement panceltique (cliché : Trinity college, Dublin).

Le soir, un second « concert celtique » est donné. À l'entracte, la cérémonie du glaive a lieu à nouveau. Ce sont Jaffrennou et Lajat qui portent la partie bretonne de l'arme. La quatrième journée est consacrée à l'archéologie et à la philosophie. Il est aussi décidé de remettre au prochain congrès la question de savoir si la Cornouailles britannique peut être encore considérée comme une nation celtique.

Après la clôture du congrès, un certain nombre de Bretons restent sur place, dont les Bretons qui sont invités chez lord Castletown, à Donerail, dans le comté de Cork. Taldir Jaffrennou fait une description élogieuse de son hôte :

Lord Castletown, celtisant distingué, président du congrès panceltique de Dublin est un homme de haute taille, d'un physique très sympathique : le nez est fort, la moustache blonde, les yeux bleus et plein de bonté. Son nom irlandais est "Mac Giolla

³⁰⁹ « Le congrès panceltique de Dublin », *le Clocher breton*, n° 75, septembre 1901, p. 3.

³¹⁰ Ibidem, p. 5.

Phadrig”. Lord Castletown a rendu les plus grands services au congrès tant par son éloquence persuasive que par sa générosité bien connue de tous.³¹¹

Jaffrennou découvre aussi la pauvreté de l’Irlande :

*Le samedi 26 août, nous prîmes l’express de quatre heures de l’après-midi : ce rapide brûla en deux stations les deux cents kilomètres qui séparaient Dublin de Doneraile ; à peine eus-je le temps de jeter un coup d’œil sur les plaines verdâtres de l’Irlande. Quelques champs de blé, de vastes prés, des troupeaux de petites vaches noires comme les vaches bretonnes, les chèvres efflanquées broutant dans les landes, me firent paraître l’Irlande bien pauvre et bien malheureuse – comme accablée d’une tristesse énorme qui lui fait subir sa destinée avec inconscience.*³¹²

1.2.2 Un personnage hors du commun : Edmund Fournier d’Albe

À la genèse des relations interceltiques du début du XX^e siècle, on croise fréquemment un personnage au destin singulier, Edmund Edwards Fournier d’Albe. Il est né à Londres en octobre 1868, d’un père d’origine française – comme l’indique son patronyme – et d’une mère probablement irlandaise. Cette généalogie explique sa prédisposition pour langues et sa parfaite maîtrise du français. Il fait sa scolarité au lycée de Düsseldorf, puis des études de physique et chimie au Royal college of science de Londres. En 1895, il s’installe à Dalkey, près de Dublin. Il entreprend d’apprendre l’irlandais et se lance dans la collecte de chants traditionnels, notamment dans le Donegal. Il lutte également pour la généralisation d’une signalétique en gaélique et le retour à une toponymie plus irlandaise.

Libre penseur, protestant, il est également l’un des promoteurs de l’espéranto en Irlande. Il est d’ailleurs l’auteur de la première traduction irlandaise-espéranto de l’histoire, en l’occurrence le *Livre de Lismore* et de la première émission de radio en espéranto, en 1926, à Édimbourg. En 1898, Edmund Fournier d’Albe va se lancer dans l’un des grands combats de sa vie : le panceltisme. Il est guidé par un idéal de paix et de fraternité à une époque qui ne l’est guère, ainsi que le souligne Gwendal Denis : « Nourri par un pacifisme sans doute

³¹¹ François Jaffrennou, « En Irlande », *le Clocher breton*, n° 76, octobre 1901, p. 258.

³¹² *Ibidem*, p. 257.

idéalisé, Fournier d'Albe pense que la réunion des Celtes en un vaste mouvement peut servir d'exemple à une forme de fraternisation universelle gage de cohabitation pacifique. »³¹³

En 1898, Edmund Edward Fournier d'Albe est ainsi à Morlaix, le 13 août, lors de la création de l'Union régionaliste bretonne. Son futur président, l'écrivain Anatole Le Braz le fait s'asseoir à côté de lui. François Jaffrennou nous en laisse cette description :

*Grand et maigre, les épaules tombantes, le dos légèrement voûté, ensacqué dans une redingote noire à revers de soie moirée, le visage rasé, de grands yeux d'acier très secs brillant derrière un binocle en or retenu par une chaînette de même métal agrafée à la boutonnrière. Edmund Edward Fournier d'Albe nous donna l'impression d'un clergyman doublé d'un landlord.*³¹⁴

Alors que lord Castletown est le mécène du mouvement panceltique, Fournier d'Albe en est l'organisateur, animant la revue *Celtia* et la Celtic association. Il est également la cheville ouvrière du congrès de Dublin et l'auteur d'un dictionnaire anglo-irlandais. Mais Fournier d'Albe, comme Castletown vont rapidement se heurter aux nationalistes irlandais. Dans ses mémoires, François Vallée se souvient en effet de sa rencontre avec Fournier d'Albe en ces termes :

*Je fis sa connaissance à Saint-Brieuc où il vint me rendre visite [...]. C'était un scientifique, mais son âme frémissait devant toutes les beautés du monde. [...] C'était un excellent musicien et je l'ai vu diriger une chorale irlandaise aux membres de laquelle il avait enseigné un poème breton de Berthou. Il n'est pas surprenant qu'il ait réussi à réveiller une conscience nationale dans les pays celtiques. Il reçut un accueil chaleureux en Bretagne, au pays de Galles, en Écosse et en Cornouailles. En Irlande, on s'opposa à lui en raison de sa croyance non-catholique et d'une certaine proximité avec les orangistes.*³¹⁵



Edmund Fournier d'Albe et son « spectroscopie acoustique », dans les années 1920.

Dans les années 1910, Fournier d'Albe poursuit une carrière universitaire. Il enseigne au Royal college of science de Dublin, puis à l'université de Birmingham. Cet esprit étonnant est le créateur de l'optophone, un instrument de conversion de la lumière en son qui utilise les

³¹³ Gwendal Denis, « Edmund Edwards Fournier d'Albe, esquisse d'un portrait », in *Bretagne et Irlande, pérégrinations*, TIR, 2009, p. 33.

³¹⁴ JAFFRENNOU, Taldir, *Articles, doctrines et discours* (1898-1911), Carhaix, Éditions ar Bobl, 1912.

³¹⁵ Traduit du breton par Gwendal Denis, op.cit., p. 34.

propriétés du sélénium pour rendre audible les perceptions spatiales. Concrètement, cet instrument était destiné aux aveugles, afin qu'ils puissent lire des livres. L'instrument détectait l'encre noire et la convertissait en sons. Mais le procédé était extrêmement lent et seuls quelques exemplaires de cette sorte de scanner ont été construits. Le 24 mai 1924, Fournier d'Albe est à l'origine d'une autre grande invention : la première transmission de photographie sans fil. Il s'agit d'un cliché du roi Georges V. En juin, c'est un « spectroscopie acoustique », une sorte de télévision dont il est l'un des pionniers.

Mathématicien brillant - on lui doit des travaux sur les fractales -, il s'intéresse aussi à l'astrophysique et s'interroge sur la nature de l'obscurité du ciel. Il est l'un des premiers à deviner que la lumière n'est pas forcément rectiligne.

Edmund Fournier d'Albe est donc un scientifique de haut niveau, ce qui ne l'empêche pas de verser dans des sciences moins rationalistes. Il s'intéresse ainsi au spiritisme, dans la droite ligne du français Allan Kardec (il s'agit de Léon Denizard-Rivail (1804-1869) qui avait pris ce nom à consonance bretonne, censé être celui d'un druide dont il estimait être la réincarnation...) Ce dernier ambitionnait en effet de lier « génie celtique » et monde invisible. Dans son éloge funèbre, l'astronome Camille Flammarion estimera que grâce à Kardec « le spiritisme n'est pas une religion, c'est une science ». Allan Kardec a eu une énorme influence, notamment au Vietnam et au Brésil. Parmi les travaux spiritistes de Fournier d'Albe, cette curieuse tentative de mesurer le poids des âmes... Ce pionnier des relations interceltiques est décédé en 1933 en Angleterre.

1.3 Les autres manifestations panceltiques du début du XX^e siècle

Après le succès du premier congrès panceltique de Dublin, la Celtic association décide d'organiser de nouveaux événements à date régulière. En fait, seuls deux congrès auront lieu avant le déclenchement du premier conflit mondial.

1.3.1 La question de la Cornouailles

Les premières relations interceltiques concernaient la Bretagne, le pays de Galles, l'Irlande et l'Écosse, mais, très vite la question de la Cornouailles britannique va se poser. Plusieurs initiateurs des relations interceltiques modernes considéraient en effet qu'il n'y avait pas lieu d'inviter des représentants cornouaillais du fait qu'aucune langue celtique n'y était plus parlée. La dernière locutrice ayant eu le cornique pour langue maternelle, Dolly Pentreath est

en effet décédée en 1795. Plusieurs locuteurs traditionnels continuaient cependant à le parler au XIX^e siècle, à l'extrémité sud-ouest de cette péninsule. Un délégué cornique, Hobson Matthews était cependant présent lors de l'Eisteddfod de Cardiff, en 1899. Le congrès de l'URB, en 1903, à Lesneven, avait également été l'occasion de la visite d'un Cornouaillais, Harry Jenner. Quelques années plus tard, Taldir Jaffrennou, qui avait rencontré à l'époque ces Corniques, estimait que la Cornouailles britannique n'était pas morte :

Quand je dis morte, entendons-nous : morte comme petite Nation, fondue dans le plasma anglais ? Et d'abord, cesse-t-on d'être une nationalité quand on cesse de parler sa langue mère ? La discussion se poursuit très vivement là-dessus en Irlande, entre ceux qui tiennent qu'il leur est indifférent de parler anglais ou quelque idiome que ce soit, et ceux qui veulent réimposer partout le gaélique minoritaire, parce qu'il est un signe extérieur sensible de la race. Nous poserions la même question en Bretagne. Il y a d'innombrables nationalistes parmi les Gallo-Bretons, dont les aïeux ont oublié le celtique depuis le XIII^e siècle.³¹⁶

En fait, dès 1902, il est décidé d'intégrer la Cornouailles au mouvement panceltique, après un discours d'Henri Jenner en cornique, lors d'une réunion de l'Association celtique. Selon Taldir, cet Henri Jenner était un « conservateur au British Museum de Londres qui pouvait composer des vers en langue cornique »³¹⁷. Des contacts semblent dès lors s'être noués entre Bretons et Cornouaillais. Taldir se souvient également avoir entretenu une correspondance avec un certain Robert Walling, fils du directeur du *Western Daily Mercury*, un journal quotidien local. Il lui affirmait :

Qu'il allait publier une colonne de cornique dans la feuille paternelle, et essayer de fonder une sorte d'Union régionaliste pour le Devon et le Cornwall. Robert Walling avait appris notre breton. Il m'écrivait le 7 septembre 1912 : "J'ai des recrues : mais on m'a conseillé de borner mon activité à la langue et à la littérature !" Sans doute l'enthousiasme anti-anglais du fils ne tranquillisait pas certains lecteurs, et le père gourmandait.³¹⁸

Taldir se souvient d'avoir eu des nouvelles à nouveau pendant la guerre, par le biais notamment d'un article du *West Briton*, de Truro, où Walling : « sous le pseudonyme d'Avonaur, il avait publié un chant de guerre : War-lerc'h an bresul ; galu dhan Gernewon (Après la guerre : appel aux Cornwallais). »³¹⁹

³¹⁶ Taldir, « le Long de la frange celtique », *le Consortium breton*, avril 1927, p. 293.

³¹⁷ *Ibidem.*

³¹⁸ *Ibidem*, p. 294.

³¹⁹ *Ibidem.*

1.3.2 Le congrès de Caernarvon

Taldir se souvient d'ailleurs d'avoir rencontré une délégation de Cornouaillais, lors du second congrès panceltique, qui se tient en 1904, à Caernarvon, au pays de Galles, preuve de l'intégration désormais acceptée de cette région au mouvement panceltique du début du XX^e siècle.

*L'année suivante, en 1904, je rencontrai au congrès interceltique de Caernarvon (Galles), une équipe de Cronwallais authentiques du pays, qui constituaient un noyau de patriotes décidés : J.-D. Enys, de Penryn ; sir Trélawny, de Liskeard ; T.R Bolithe, de Trangwainton ; Thurston Peter, de Redruth ; J.B. Cornish, de Penzance ; Rév. J. Percy Treasure, du Cheshire ; enfin un certain Duncombe Jewell, qui demeurait à Dublin, et prétendait avoir appris le cornique dès l'enfance, ce qui me paraissait une gasconnade. Ce qui était sûr, c'est qu'il existait un élément, assez faible il est vrai, qui faisait des efforts méritoires pour renouer le fil brisé de la tradition.*³²⁰

Selon la revue *Celtia*, citée dans *le Clocher breton*, il s'agissait « de couronner l'œuvre commencée à Dublin, par un congrès et des fêtes d'une magnificence sans précédent qui attireront l'attention du monde civilisé sur la renaissance de la race celtique et sonneront la marche triomphante des nations celtiques »³²¹. Quelques mois plus tard, ce même périodique ne cachait pourtant pas un certain scepticisme :

*C'est par ce contact qu'on pourra le mieux juger de la possibilité de l'union morale dont le rêve, depuis si longtemps plane tour à tour sur les familles lamentablement dispersées du vieux tronc ancestral. Nul ne peut contester la grandeur de ce rêve de paix et de fraternité celtiques. Peut-être, hélas !, est-il trop pur et trop beau pour être jamais réalisé par une race qui a constamment poursuivi au long des siècles quelque insaisissable idéal, pendant que les peuples voisins acquéraient, avec plus d'union et sans plus de scrupules, des avantages plus positifs. La race celtique se mentirait à elle-même en n'essayant pas jusqu'à la fin, d'accomplir ce qui peut être sa destinée.*³²²

La délégation bretonne est composée de Taldir, de François Even, de Théodore Botrel et de son épouse, du marquis de l'Estourbillon et de photographe Émile Hamonic. On y trouve également un missionnaire breton au pays de Galles, le père Goulven Trébaol. Le déroulement du congrès comprend les classiques du genre. Un cortège de *pipers* d'Irlande et d'Écosse, suivi des autorités locales, du Gorsedd de Galles puis des délégués étrangers ouvre

³²⁰ *Ibidem* p. 293-294.

³²¹ « Un Second congrès celtique », *le Clocher breton*, mai 1904, p. 751.

³²² René Saïb, « Le second congrès celtique », *le Clocher breton*, septembre 1904, p. 813.

les festivités. Une nouvelle cérémonie est cependant imaginée, celle du Lia Cineil, un monument de pierres dressées en signe de concorde celtique. Selon *le Clocher breton* :

*La pierre irlandaise du menhir symbolisant l'union des nations celtiques fut posée par le lord-maire de Dublin ; la pierre galloise par le maire de Caernarvon, la pierre des Highlands par M. Napier, la pierre bretonne par M. de l'Estourbillon, enfin la pierre galloise [manxaise ?] par le révérend Cooke.*³²³

Le président de la Celtic association, lord Castletown fait quant à lui une brillante allocution en faveur du panceltisme :

*Combien de fois, quelque Gaël ou quelque Kymris, isolé en ces terres lointaines, nourrissant les pensées de résurrection celtique, mais n'ayant jamais osé en parler, n'a-t-il pas soudain ressenti la vigueur de son espoir en se trouvant amené à connaître nos efforts communs, et à savoir qu'il n'était pas le seul à penser de même ? Rien que de se trouver enfin dans cette atmosphère d'espérance, de reconnaître son langage revivifié, il s'est enflammé à son tour avec ardeur et a marché dans la voie de la vie. Et il en est de même entre les nations. Venez et aidez-nous, semble-t-on entendre aux échos des plus lointains rivages.*³²⁴

Quelques mois après ce second congrès, Taldir en faisait également un compte-rendu très complet dans le premier numéro d'*ar Bobl*, qu'il vient de créer. La deuxième page du nouvel hebdomadaire est presque entièrement consacrée à l'événement.

Bien que notre premier numéro ne paraisse que quelques semaines après les superbes fêtes dont Caernarvon a été le théâtre, il nous a semblé qu'il était du ressort d'Ar Bobl d'en donner un compte-rendu aussi complet que possible d'après les rapports détaillés des journaux gallois, et ce pour plusieurs motifs : d'abord parce que des Bretons ont été mêlés à ce congrès et y ont représenté notre petite patrie de Bretagne, et en second lieu parce que de grands journaux, dits bretons, dits régionaux, ont cru bon de passer sous silence un congrès auquel se sont vivement intéressées la presse anglaise et allemande, ainsi que plusieurs journaux parisiens comme Le Gaulois, Le Soleil, La Croix.

Taldir aussi nous a laissé une description très complète des cérémonies qui ne sont évidemment pas sans rappeler celle de 1899, puisque le congrès se tient en même temps que l'Eisteddfod. Taldir semble ainsi sensible à la diversité des costumes :

³²³ « Le Congrès panceltique de Caernarvon », *le Clocher breton*, octobre 1904, p. 829.

³²⁴ *Ibidem*, p 830.

La salle présentait à ce moment l'aspect le plus pittoresque. Les toilettes élégantes des dames et les fracs des gentlemen y frôlaient les bragou-braz bretons et les kilts écossais. La diversité dans l'unité !

Très explicite, Taldir souligne l'importance de tels événements pour la conscience bretonne :

Les Bretons ne peuvent pas et ne doivent pas ignorer l'existence de semblables manifestations où s'agitent les destinées de leur propre race ; et nous devons à nos lecteurs de par notre programme, de combler cette lacune.

Le congrès panceltique est aussi l'occasion de déclarations politiques. Ainsi, le vendredi 2 septembre, les membres du congrès adoptent un vœu pour l'enseignement du breton dans les écoles de l'État français. Le mardi 6 septembre a lieu la cérémonie du glaive, amené par Taldir en sa qualité de barde héraut du tout nouveau Gorsed de Bretagne. Puis :

M. Jaffrennou prononça un discours en gallois, tandis que l'assistance acclamait les Bretons, unis de nouveau dans un seul et même peuple. Ce fut du délire lorsque Cadvan entonna le "Bro goz ma zadou" (Hen Wlad fy nohadau) repris en cœur par dix mille voix humaines. Ceux qui ont le bonheur d'assister à des manifestations aussi grandioses que celles de Caernarvon et de Rhyl sont retournés de ce pays de Galles pleins d'une nouvelle ardeur pour la défense et le développement de leur patrie bretonne et résolus plus que jamais à répéter à leurs compatriotes que la vraie voie du salut, du progrès et de la civilisation ne consiste pas pour eux à se lancer à l'aveugle dans les misérables partis politiques dont la France offre à l'Europe le triste spectacle, mais à tourner les yeux vers les frères gallois et à apprendre par l'exemple de leurs luttes et de leurs triomphes, qu'on ne peut devenir un peuple fort et uni sans avoir le culte de la langue nationale.

Le jeudi 25 août, une motion présentée par Jenner est adoptée pour que la Cornouailles soit reconnue comme nation celtique à part entière.

Sous la plume de Taldir, l'un des buts de l'interceltisme apparaît donc sans ambiguïté : en traversant la Manche, il s'agit de s'inspirer des « frères celtes » pour développer la conscience patriotique bretonne. Les grands rassemblements panceltiques doivent être des moments édifiants où les Bretons peuvent s'inspirer d'autres expériences. Ils peuvent aussi y trouver un soutien pour leurs luttes, ainsi que le soulignait Fournier d'Albe, quelques années plus tard :

Et les Bretons ont toujours, depuis, été justement convaincus que la sympathie active et pratique de leurs frères Celtes d'outre-Manche a été et reste à leur disposition dans leur héroïque résistance. "Nous sommes quinze millions !" telle fut l'exclamation

*historique de M. de l'Estourbillon à la chambre des députés quand certains de ses collègues se permirent de le plaisanter sur le petit nombre des tenants de la langue celtique. Nous sommes quinze millions ! Il avait raison.*³²⁵

C'est aussi particulièrement le cas du pays de Galles, lié à la Bretagne par l'histoire et la culture. D'ailleurs, le numéro 59 d'*ar Bobl*, daté du 4 novembre 1905, encourage les Bretons à revenir dans la principauté à l'occasion d'un nouvel Eisteddfod :

Nous encourageons vivement nos compatriotes à ne pas manquer une si belle occasion de voir de si près ce pays de Galles qui mérite bien la renommée universelle qu'il s'est acquise. Tous les Bretons qui l'ont visité une fois en ont gardé le plus profond souvenir.

Une nouvelle délégation bretonne traverse la mer. Elle comprend une célébrité, le chansonnier populaire Théodore Botrel, pourtant fort mal vu dans les milieux néobardiques bretons, mais ami de Taldir. Sa venue à l'Eisteddfod provoque d'ailleurs l'indignation d'Yves Berthou qui devait devenir grand druide en 1905. Mais Taldir parvient à calmer les choses, estimant que la notoriété de Botrel pouvait servir les ambitions du Gorsed, notamment en haute Bretagne. Il semble également que ce soit Taldir qui ait suggéré aux Gallois cette invitation. Botrel succombe sans résistance aux sirènes de l'interceltisme. Il compose un poème, *les Celtes*, dédié « à nos frères irlandais et gallois », reprenant les classiques du genre, évocation du passé glorieux de l'Antiquité, puis des séparations du haut Moyen Âge, solidarité et liens entre peuples celtes... On y lit ainsi :

Et c'est depuis ce temps que nous sommes frères

O Celtes Irlandais, Gallois des deux cantons !

Et c'est pourquoi, bravant tous les destins contraires

Cinglent vers vous, toujours, les Celtes bas Bretons !

Ou encore :

Nous referons la chaîne unique de naguère

Et, dès que son dernier anneau sera soudé

Nous enchaînerons les haines et les guerres

³²⁵ Edmund Fournier d'Albe, « les Celtes au XX^e siècle », *le Clocher breton*, juillet 1907, p. 1377.

En juin 1907, Taldir Jaffrennou et Léon Le Berre traversent à nouveau la Manche, pour Londres cette fois, afin d'y donner une conférence-concert, à l'invitation de cercles gallois. Quelques semaines plus tard, en août 1907, les bardes bretons sont présents à l'Eisteddfod de Swansea où les Gallois leur remettent un précieux présent :

Une luxueuse bannière ornée de broderies reproduisant, se détachant sur un semis d'hermines, les figures essentielles du symbolisme néodruidique : au centre un cadre vert entouré de douze pierres précieuses et un joyau central représentaient le cercle sacré du gorsedd bordé de menhirs ; sur le pourtour du cercle était brodé le cri eisteddfodique Heddwch (« Paix ») ; au-dessus, trois blocs de cristal de roches figuraient le levant, le solstice et l'équinoxe et les trois barres du tribann, aux couleurs bardiques, étaient rejointes par trois autres traits d'or montant du cercle et formant un compas ; sous le cercle se lisait la devise « Dorn euz dorn » « main dans la main », et tout autour de la bannière la formule : Roet gant Barzed Kymru en Abertawe 1907 da ganneded Barzed Breiz (« offert par les bardes de Galles à Swansea en 1907 aux délégués des Bardes de Bretagne »).³²⁷

1.3.3 Le congrès d'Édimbourg

Le congrès panceltique de Caernarvon a sans doute été l'apogée du mouvement interceltique du début du XX^e siècle. Les années qui suivent sont plus difficiles, en raison notamment de l'hostilité de la puissante Ligue gaélique envers l'Association celtique. La Ligue gaélique se préoccupait en effet beaucoup plus de lutter pour la souveraineté irlandaise et la renaissance de sa culture. Elle se méfiait surtout de lord Castletown, ancien combattant dans l'armée britannique lors de la guerre des Boers. Selon Taldir, ce sont d'ailleurs les querelles entre Irlandais qui ont mis fin au mouvement :

Que cet édifice ait été fragile, nous le concédons. Mais, s'il est aujourd'hui abandonné, la faute en revient aux Irlandais, qui ont fait tout ce qu'ils ont pu pour rebuter et décourager Edmond Fournier d'Albe, mort l'an passé [1934], sans être sorti

³²⁶ LE MERCIER D'ERM, Camille, *les Bardes et poètes nationaux de la Bretagne armoricaine*, Plihon et Hommage, Rennes, 1918, p. 439-440.

³²⁷ LE STUM, Philippe, *op.cit.*, p 82.

*de son effacement volontaire depuis vingt-six ans (1908). Entre la Celtic Society et la gaelic league, il y eut des tiraillements.*³²⁸

En 1907 pourtant, Fournier d'Albe se félicitait des efforts entrepris :

*Maintenant, les nations celtiques sont épaules contre épaules. Neuf années d'efforts littéraires et d'émulation ont démoli toutes les murailles d'ignorance et de méfiance qui les séparaient auparavant. L'idée de l'union panceltique se manifeste de plus en plus vigoureuse et aide au succès de tous ces mouvements pour les régénérations nationales et raciques. Le sentiment de la fraternité et de la solidarité entre les diverses branches de la famille celtiques devient de plus en plus pressant et décisif ; il donne sa note triomphante à chaque pas en avant dans la lutte pour recouvrer l'héritage commun de la Celtie, lutte où chacun succombait tour à tour alors qu'il combattait isolé. Et ce mouvement, qui a déjà donné de tels résultats, n'est qu'à ses débuts.*³²⁹

Dès 1907, alors que le mouvement panceltique s'essouffle et est en proie à des difficultés financières, des critiques commencèrent à se faire entendre. Elles viennent parfois des milieux régionalistes eux-mêmes. Ainsi, le numéro de novembre 1907, de la *Revue de Bretagne*, rapporte cette allocution du comte de Laigue, lors du congrès de l'Association bretonne à Lamballe :

L'association bretonne est restée le groupement des vrais bretons, aussi profondément attachés à leur petite patrie qu'ils le sont à la grande patrie française, désireux de travailler sérieusement et sans aucune excentricité, pour le bien de la Bretagne. [...] convaincus que l'esprit breton armoricain, produit de l'union des Celtes avec les Gallos Francs, est absolument différent de l'esprit gallois qui, lui, est saturé d'anglais et de Saxon.

Le même comte de Laigue ajoute : « tout est différent entre nous et les Gallois, sauf peut être la langue, tout jusqu'à la religion. » Le chanoine de Villerabel, qui préside le congrès, estime lui aussi : « contrairement à l'opinion de certains bardes bretons, que l'esprit breton armoricain est maintenant absolument dissemblable de l'esprit gallois, où l'élément anglo-saxon est entré pour une bonne part ». Ce à quoi répond René Saïb : « l'œuvre celtique actuelle est principalement de sentiment, c'est une œuvre sincère, une œuvre cordiale, une

³²⁸ Taldir Jaffrennou, « les Débuts d'une renaissance (1898-1904) vue à travers les lettres des Celtes étrangers à Taldir », *an Oaled* n° 51, premier trimestre 1935, p. 60.

³²⁹ *Le Clocher breton*, septembre 1906, p. 1219

œuvre d'aide mutuelle qui ne vise pas à briser violemment les cadres établis ; c'est une œuvre de concorde, de fraternité et de paix ».³³⁰

La Celtic association décide cependant d'organiser un troisième congrès panceltique à Édimbourg, en Écosse, pour 1907. L'Écosse fête en effet cette année-là le bicentenaire de l'union avec l'Angleterre. Il se déroule du 23 au 27 août. Comme à Caernarvon a lieu la cérémonie du Lia Ceneil avec, cette fois, une sixième pierre, celle de la Cornouailles. Le congrès est aussi une affaire de mode et d'apparat :

*Les costumes les plus remarquables furent les costumes écossais et bretons qui sont encore portés de nos jours ; mais plusieurs délégués gallois et irlandais avaient ressuscité, pour l'occasion, d'anciens costumes de leur pays qui furent non moins admirés, notamment celui de Madame Fournier d'Albe³³¹, costume refait d'après ceux du XI^e siècle en laine et soie blanches, portant attaché à l'épaule gauche, avec une broche de Tara, un plaid cramoisi, et, à la taille, une ceinture d'or d'un modèle antique.*³³²

C'est le marquis de l'Estourbillon qui représentait la Bretagne. Lord Castletown répéta les buts du panceltisme, à savoir « la conservation de la langue et des coutumes celtiques, faisant surtout valoir qu'il n'y a en cela aucune intention de séparatisme de la part des Celtes »³³³. Ce qui, en effet, ne devait guère plaire en Irlande où le nationalisme et l'indépendantisme ne cessaient de gagner du terrain. Comme à l'accoutumée, le congrès fut également l'occasion de communications savantes, en linguistique, en ethnologie et en archéologie. À noter la bien curieuse communication d'un certain George Mackay sur l'existence possible de tribus celtiques au Maroc. Bien que ne s'étant jamais rendu dans ce pays, il basait son raisonnement sur le fait que les Berbères présentaient des structures sociales similaires aux clans celtes... Sans vraiment avoir convaincu son auditoire, il concluait cependant : « S'il peut être prouvé que les tribus berbères font partie de la famille celtique, la paix celtique, dont la proclamation est l'objet principal de ce congrès, étende jusque sur elles ses bienfaits »³³⁴.

Le congrès est cependant marqué par des difficultés financières, avec un déficit de sept mille livres.

³³⁰ René Saïb, « l'œuvre celtique », *le Clocher breton*, janvier 1908, n° 151, p. 1464.

³³¹ Les relations entre Edmund Edwards Fournier d'Albe et sa femme étaient loin d'être aussi harmonieuses que le panceltisme fraternel professé par le secrétaire de la Celtic association. Les disputes étaient si fréquentes qu'elles se réglèrent parfois au tribunal... En 1914, une plainte pour agression poussa Fournier d'Albe à passer un an aux Indes, à l'université de Lahore. En 1924, Fournier d'Albe fut condamné pour coups et blessures par un tribunal de Londres.

³³² « Congrès celtique d'Édimbourg », *le Clocher breton*, octobre 1907, p. 1416.

³³³ *Ibidem*, p. 1419.

³³⁴ « Y a-t-il des tribus celtiques au Maroc ? », *le Clocher breton*, novembre 1907, p. 1438-1440.

1.3.4 Les congrès « belges »

En fait, le mouvement panceltique ne devait pas se relever du congrès d'Édimbourg. En 1908, lord Castletown cesse son mécénat et Fournier d'Albe se tourne vers d'autres préoccupations. La montée en puissance du mouvement nationaliste irlandais qui voyait d'un mauvais œil ce panceltisme « protestant » explique aussi cette mise en sommeil.

En novembre 1908 est cependant créée une Union celtique à Bruxelles, par l'Irlandais John de Courcy Mac Donnell. Elle ambitionne de prendre la relève de la Celtic association. Son but est de « resserrer les liens qui unissent les branches de la famille celtique, propager la connaissance de la langue et garder intactes les traditions et coutumes de chaque nation celtique. »³³⁵

La création de cette Union celtique s'expliquait par des raisons religieuses. John de Courcy était un fervent catholique, alors que les partisans de la Celtic association se recrutaient plus chez les protestants. L'Union celtique était d'ailleurs placée sous le patronage des archevêques de Belgique et d'Irlande. De Courcy justifiait ainsi le choix de la capitale belge comme siège de l'Union celtique :

*Il serait presque impossible de diriger un mouvement panceltique d'Irlande, d'Écosse, de Galles ou de Londres. La différence d'opinions politiques entre patriotes de ces pays (sauf au pays de Galles) est trop grande. [...] La seule objection contre la Bretagne est la peur qu'au moment où l'organisation deviendra forte, le gouvernement français la ruinera. La Belgique, au contraire, est le pays le plus libre du monde : on peut s'y développer sans entraves.*³³⁶

Dans le numéro 262 d'*ar Bobl*, daté du samedi 1^{er} janvier 1910, figure en deuxième page, une « chronique celtique », signée par Taldir. Jaffrennou. Il commente l'annonce de l'organisation d'un premier Congrès celtique en Belgique, à Bruxelles. Il juge que « ce n'est pas une trouvaille merveilleuse », car, « d'ores et déjà ce congrès est voué à l'insuccès, bien heureux s'il n'attire pas sur les panceltes les quolibets et les satires. » Dans le numéro suivant, fidèle à son style polémique, Lionel Radiguet est encore plus catégorique. Selon lui :

De restituer aux Celtes armoricains ce que l'histoire appellera un jour : la gloire d'avoir, les premiers, remis en branle les cloches de la ville d'Ys pour appeler au grand renouveau des peuples de la fange celtique.

³³⁵ *Ar Bobl*, 15 juillet 1911.

³³⁶ *Ibidem*.

Radiguet estime que seuls les Bretons possèdent la légitimité pour organiser un tel événement sur le Continent :

*Monsieur Fournier d'Albe n'avait pas encore fait parler de lui et de lord Castletown quand Le Temps de Paris, dénonçait en première page, à propos d'une souscription sensationnelle ouverte dans la Libre parole, les aspirations nettement panceltistes de quelques Bretons d'avant-garde ; quand notre distingué confrère gallo, François Bazin, morigénait dans le Salut de Saint-Malo ceux qui commençaient à se réclamer de l'évidente nécessité d'un Celtisme intégral. [...] Et la Bretagne, dépossédée au congrès de 1899 à Cardiff de son œuvre, de son magistère, continue seule de donner une direction doctrinale aux millions de partisans anonymes et secrets du celtisme intégral, du Panceltisme ; parce que la Bretagne, avant-garde continentale des peuples celtes, ne peut ignorer, elle, les inéluctables conséquences pour l'avenir du Celte, du Frank et du Saxon de l'évolution raciale de la Politique internationale.*³³⁷

Taldir et Radiguet paraissent donc craindre une récupération du congrès et du panceltisme par les Français.

Le premier congrès de l'Union celtique aura bien lieu en 1910, à Bruxelles. L'année suivante, au congrès de Malines, un communiqué de Berthou est lu en faveur d'un rassemblement celtique à Alésia. Mais aucun délégué breton ne semble présent. Un congrès « belge » était prévu pour 1913, à Louvain. Il sera annulé. Pendant quelques années, l'Union celtique publiera un bulletin confidentiel, le *Pan-Celtic quarterly* qui disparaît en 1914.

Dès cette époque, il n'y avait d'ailleurs pas que les ingérences françaises que les partisans du panceltisme pouvaient craindre. Trente ans plus tard, Taldir Jaffrennou se souvenait en effet avoir croisé plusieurs celtisants allemands, Heinrich Zimmer, Windisch, Kuno Meyer nommé lecteur à l'université de Glasgow en 1907. « Zimmermann était un étudiant berlinois, petit rouquin qui se collait à nous à Rhyl comme notre ombre en 1904. » Selon Taldir, ces étudiants n'étaient sans doute pas mûs par un intérêt pour les études celtiques :

*Personne, à l'époque, n'y voyait malice. Aujourd'hui, à la lumière de la guerre de 1914, je suis à me demander si ces Herren Professors n'étaient pas des informateurs du Nachriten bureau [sic]. Robert Boucard a montré dans les Dessous des espionnages allemand, anglais et français, combien le réseau aux milles malles des Services de Surveillance Internationale s'est développé dans les États modernes. Vous êtes partout entourés d'agents secrets si vous abordez la haute société.*³³⁸

³³⁷ Lionel Radiguet, « Chronique celtique », *ar Bobl*, n° 263, 8 janvier 1910, p. 2.

³³⁸ François Jaffrennou « L'Allemagne et la Celtie », *an Oaled* n° 51, premier trimestre 1935, p 54.

1.4 Le Panceltisme vu par l'écrivain Charles Le Goffic

Né le 14 juillet 1863 à Lannion, Charles Le Goffic fait partie des chantres de la Bretagne en ce début du XX^e siècle. En 1901, il est déjà un écrivain reconnu, par ses romans, ses articles dans différentes revues bretonnes et parisiennes ainsi que par ses talents de critique littéraire. En 1898, la parution de *Morgane la sirène* est un succès d'édition. On lui doit également quatre volumes de souvenirs et d'articles sur la Bretagne, parus entre 1902 et 1922, sous le titre *l'Âme bretonne*. L'apogée de sa carrière sera son élection à l'Académie française, en 1930, peu de temps avant sa mort survenue en 1932. Politiquement, Charles Le Goffic est plus ambigu. Il affiche certes un régionalisme parfois militant, il est ainsi l'un des fondateurs de l'Union régionaliste bretonne. Mais il est également un républicain convaincu, ce qui lui vaut quelques inimitiés dans les milieux régionalistes bretons. Cela ne l'empêche pas d'avoir été proche du royaliste Charles Maurras. À partir de 1899, il collabore un temps au journal *l'Action française*. Il est vrai qu'à la fin du XIX^e siècle, Charles Maurras s'est fait également le défenseur des provinces de France et d'une certaine décentralisation.

Charles Le Goffic a accompagné la délégation bretonne à l'Eisteddfod de 1899 et directement participé au développement des relations entre mouvements des pays celtiques. En 1901, il livre une synthèse de ses idées sur la question dans un long article, intitulé « le Mouvement panceltique », dans *la Revue des deux mondes*. Selon lui, ce mouvement est une réalité « il n'est plus à l'état d'aspiration vague, d'idée flottante et qu'il commence à se préciser en actes »³³⁹. Réalité qui se concrétise selon lui par un renouveau des langues celtiques et l'apparition de mouvements autonomistes et régionalistes. « Isolés d'abord, sans programme commun, ces divers mouvements se sont cherchés, rapprochés et, s'ils ne se sont point fondus encore, M. Zimmer estime qu'ils y tendraient ouvertement. »³⁴⁰ Régionaliste prudent, attaché à la France, Charles Le Goffic tient à rassurer les lecteurs quant à l'attitude des Bretons sur la question soulevée par les revendications nationales en Écosse, en Irlande et



Charles Le Goffic, portrait par Charles Lhullier, paru dans *la Plume* en 1891.

³³⁹ Charles Le Goffic, « le Mouvement panceltique », *la Revue des deux mondes*, p. 141.
³⁴⁰ *Ibidem*.

au pays de Galles : « On peut surtout marquer des réserves sur le rôle qu'une province française, la Bretagne, serait appelée à jouer dans le débat : en tout état de cause, cette province ne saurait s'affranchir de la stricte neutralité que lui imposeraient les convenances à défaut des lois générales du pays. »³⁴¹

S'il n'écarte pas un programme politique à venir, le panceltisme est avant tout culturel, comme il a pu le constater au pays de Galles :

*Sans doute, il était malaisé de trouver pour les congressistes un autre terrain d'entente que la littérature et l'art. Du fait que les familles de race celtique sont disséminées dans des États différents, étrangers ou souvent hostiles les uns des autres, il s'ensuit bien qu'un programme politique commun ne pouvait être élaboré du premier coup et sans danger. Mais il ne s'ensuit pas que chacune de ces familles n'ait pas, en dehors des questions de littérature et d'art, des aspirations et des tendances bien définies. [...] On pourra en déduire [...] s'il est croyable que l'opinion européenne ait un jour à compter avec le panceltisme comme elle compte dès maintenant avec le panslavisme et le pangermanisme.*³⁴²

Charles Le Goffic se lance ensuite dans la description de la situation dans les différents pays celtiques, auxquels il estime qu'on peut rajouter l'île de Man ainsi que la Cornouailles qui, si elle n'est plus celtique par son langage l'est encore par l'ethnologie. Une description qui l'amène à bien des comparaisons avec la Bretagne. Ainsi, L'Écosse conserve des traditions nationales malgré la triste situation des Highlanders, décrits ici de manière peu flatteuse :

*Quoi d'étonnant si toute conscience politique est morte chez ces larves faméliques et n'est-il pas extraordinaire plutôt que la domination anglo-saxonne, appuyée d'un presbytérianisme méticuleux et jaloux, n'ait pas étouffé ce qui subsistait dans la tradition et la langue de leur esprit national ? Mais on voit au contraire que, dans les Highlands comme en Bretagne, les vieux rites celtiques du mariage, de la naissance, de la mort, continuent d'être fidèlement observés.*³⁴³

Charles Le Goffic relève d'ailleurs les efforts des Écossais pour introduire, avec quelque succès, l'enseignement du gaélique dans les écoles. « De telles revendications, soulevées chez nous en faveur du breton, ne trouveraient aucun accès près des pouvoirs publics. »³⁴⁴

Chez les Gallois, il souligne l'importance du fait religieux. « Il n'est pas exagéré de dire que la substitution du méthodisme non conformiste à l'anglicanisme officiel fut le salut pour

³⁴¹ Ibidem.

³⁴² Ibidem, p. 143.

³⁴³ Ibidem, p. 148.

³⁴⁴ Ibidem, p. 149.

la nationalité galloise. »³⁴⁵ Un clergé non conformiste pour lequel il laisse transparaître une certaine admiration :

*Le clergé non conformiste, ici encore, fut le grand facteur de la rénovation. Né du peuple, il ne s'en est jamais écarté, lui parle sa langue, vit avec lui et de sa vie. Tout son effort est tendu vers la conservation du patrimoine national ; il n'en veut aliéner aucune parcelle ; il multiplie les écoles, il fonde des revues et des journaux ; il ressuscite les coutumes abolies.*³⁴⁶

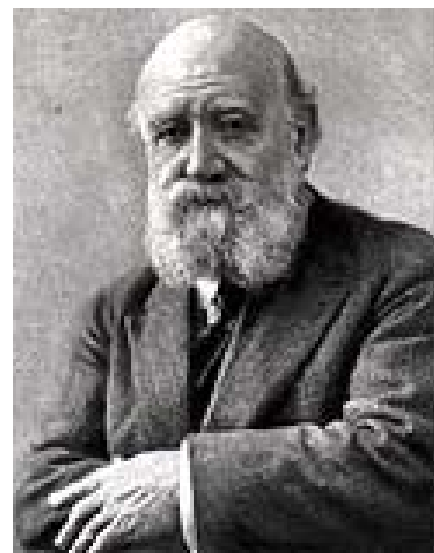
Charles Le Goffic qui a assisté aux cérémonies néodruidiques de l'Eisteddfod de Cardiff semble moins convaincu que certains de ses compatriotes sur le caractère authentiquement druidique de cet événement ou sur son aspect insolite voire grandiloquent. Car Le Goffic a bien compris que, au-delà de la pompe de l'Eisteddfod, il s'agit avant tout d'une affirmation identitaire :

*Le néodruidisme n'est d'ailleurs point, à proprement parler, une doctrine religieuse. Il s'y agit moins pour les affiliés de ressusciter une religion morte que d'honorer et de commémorer cette religion dans ce qu'elle avait de national : sur tout le reste, offices et rites, flotte une douce teinte d'ironie qui nous avertirait que les célébrants ne sont point leurs propres dupes. Qu'on n'y prenne garde pourtant : c'est ce respect de la tradition qui fait la force du sentiment nationaliste chez les Gallois et, par la conscience qu'il leur donne du passé de leur race.*³⁴⁷

Charles Le Goffic ne cache d'ailleurs pas une certaine admiration pour ce mouvement gallois qui a permis de préserver sa langue et de lui donner un statut :

*Un clergé indigène, populaire, vraiment national, une langue et des traditions demeurées vivantes, le pays de Galles a plus fait en somme pour sa libération future avec ces trois instruments pacifiques que la malheureuse Irlande avec ses agitations perpétuelles, ses révoltes et ses assassinats.*³⁴⁸

On le voit, Charles Le Goffic place plus de confiance et d'espoir dans la revendication galloise, basée essentiellement sur la culture et la langue, que sur les mouvements irlandais



Charles le Goffic lors de son entrée à l'Académie française (source Larousse).

³⁴⁵ Ibidem, p. 152.

³⁴⁶ Ibidem, p. 153.

³⁴⁷ Ibidem, p. 155.

³⁴⁸ Ibidem, p. 156.

dont il retrace cependant l'histoire, notamment récente lors des revendications pour le *Home rule*. Enfin, Charles Le Goffic évoque la Bretagne dont il espère qu'elle jouera un rôle majeur dans le panceltisme. « Une autre prophétie dit, il est vrai, que le signal de la rénovation partira de Llydaw, qui est le nom gaélique de la Bretagne armoricaine ».³⁴⁹ Ici aussi, la défense de la langue est mise en avant. « Cette langue a d'ailleurs une littérature à elle, un passé et un avenir. »³⁵⁰ Il souligne aussi l'importance des études celtiques à l'université, source de prestige et d'une nouvelle image de la Bretagne à l'extérieur :

*La semence était jetée ailleurs : les études celtiques refleurissaient de toute part et leur pollen invisible, par-delà les marches de Bretagne, par-delà le pays de France, allait éveiller l'Allemagne de Zeuss, l'Italie de Niagra et d'Ascoli.*³⁵¹

Charles Le Goffic rend hommage au travail effectué par l'Association bretonne, ainsi qu'à la nouvelle Union régionaliste bretonne dont il est membre. S'il s'agit de participer « à la reconstruction d'une vie bretonne », là encore, Charles Le Goffic fait profession de loyalisme à l'égard de la France, comme lors des représentations de théâtre breton, données à Ploujean en 1898 et qui ont été l'occasion de lancer l'URB :

*Aucun de ceux qui collaborèrent à cette belle manifestation ne couvaient de sentiments séparatistes, mais tous auraient pu prendre pour devise les fortes paroles que Michelet adressait un jour à Guillaume Le Jean : "l'important, c'est d'être Français, sans cesser d'être Breton".*³⁵²

Charles Le Goffic termine son tour d'horizon celtique par les communautés celtiques à l'étranger, dont la très influente communauté irlandaise d'Amérique. Pour finir, Charles Le Goffic s'interroge sur liens entre Celtes en ce début de XX^e siècle.

*Y a-t-il quelque unité dans les aspirations des Celtes du continent et des îles ? Peut-on ramener à une formule générale ces formules si diverses qui vont du séparatisme irlandais au régionalisme atténué des Bretons, en passant par l'autonomisme administratif des Gallois et des Écossais ? Je pense que oui. Séparatisme, autonomisme, régionalisme ne sont que des mots. Ce qui s'agite au fond de la communauté celtique, obscurément, confusément, c'est le sentiment de la race et des droits de cette race à la vie intégrale des races supérieures.*³⁵³

³⁴⁹ *Ibidem*, p 164.

³⁵⁰ *Ibidem*, p 165.

³⁵¹ *Ibidem*, p 166.

³⁵² *Ibidem*, p 169.

³⁵³ *Ibidem*, p. 172.

Par rapport aux périodes précédentes, on voit donc qu'il y a une évolution dans le raisonnement de Le Goffic qui voit une « race » commune entre l'Irlande, l'Écosse, la Bretagne et le pays de Galles, alors qu'auparavant, comme nous l'avons vu, c'était plus la « race bretonne », réunissant Gallois et Bretons qui était mise en avant. Le Goffic évoque ensuite la question de la langue :

*Tram or, tra Bryton ! Bepred ! Erin go bragh ! Le même sentiment réapparaît chez les Irlandais, les Gallois et les Bretons, la même volonté de survivre, la même protestation contre la mort. Et c'est pourquoi on les voit si jaloux de préserver leur langue, de la garder contre les empiétements des langues étrangères. Elle est la clef d'or, le magique sésame qui ouvre à deux battants les portes mystérieuses de l'avenir.*³⁵⁴

Charles Le Goffic est plus vague sur les aspects concrets que pourrait revêtir une solidarité celtique des deux côtés de la mer celtique. S'adressant à un public français, il tient également à prévenir toute tentative de séparatisme :

*Il semble qu'on puisse concevoir des craintes plus justifiées au sujet de cette renaissance de l'idée de race qui est au fond des communes aspirations celtiques. Mais ici, une première distinction est nécessaire : la solidarité qui tend à s'établir entre les Celtes de France et les Celtes de Grande-Bretagne ne doit point faire illusion : c'est affaire de sentiment et de sentiment seul. En d'autres termes, les Celtes de France n'entendent être Celtes que comme les Basques et les Flamands de France entendent être Flamands ou Basques c'est-à-dire qu'autant que la conscience de leurs origines n'implique ni rupture ni relâchement du lien national. Français d'abord et, si est possible, Celtes ensuite : formule rassurante et qui concilie tout.*³⁵⁵

Les Bretons sont donc des « Celtes de France », et bien Français. Leur panceltisme est donc une affaire de « sentiment ». Un sentiment bienveillant envers les mouvements d'émancipation en Irlande, en Écosse ou au pays de Galles qui est alors partagé par une large partie de l'opinion publique française, où l'anglophobie est encore bien ancrée. Cette anglophobie a d'ailleurs connu un regain de forme lorsque des informations ont été dévoilées sur la cruauté de la répression britannique lors de la guerre des Boers, en Afrique du Sud. À l'inverse, Charles Le Goffic pense d'ailleurs que le resserrement des liens entre les Celtes d'outre-Manche est susceptible de faire évoluer la situation. C'est sur cette certitude qu'il conclue son article :

³⁵⁴ Ibidem.

³⁵⁵ Ibidem, p. 173.

*Je ne suis pas devin et j'ignore ce qu'une telle idée peut donner dans l'application. Mais il arriverait qu'elle ne servît pas seulement à obtenir pour les Celtes de Grande-Bretagne une amélioration de leur régime, il arriverait qu'elle retentît un jour sur la politique générale du pays, qu'il ne faudrait pas montrer trop d'étonnement. L'Histoire est pleine de surprises, mais aucune plus que celle des peuples du Royaume-Uni.*³⁵⁶

À travers ce texte, Charles Le Goffic fait montre de ses talents de journaliste. La description des situations dans les différents pays celtiques est claire et documentée. Il aborde différents thèmes comme la défense de la langue, son enseignement, les revendications politiques et il se permet différentes comparaisons. Son texte est bien entendu loin d'être un appel à imiter les « frères celtes », les multiples dénégations de séparatisme qui le ponctue en font foi. Néanmoins, il suggère que les Bretons pourraient s'inspirer des quelques réalisations, galloises notamment, en matière de réalisations culturelles. Le panceltisme, comme plus tard l'interceltisme, commence donc à prendre l'une des fonctions qui le caractérise dans le discours identitaire breton, à savoir celui de comparatif avec d'autres peuples et celui de « boîte à idées ». On remarquera par ailleurs que Le Goffic est peu disert sur les réalisations concrètes du panceltisme. Il est loin de conceptualiser ce terme et reste volontiers flou, évoquant une affaire de « sentiment ». Il est vrai que ces relations interceltiques n'en sont encore qu'à leurs débuts, le recul manquant alors pour voir différents projets se mettre en œuvre.

1.5 François Vallée, linguistique et interceltisme

Fils d'Adolphe Vallée et petit-fils du fondateur des papeteries, François Vallée est né le 26 septembre 1860, dans la maison familiale jouxtant l'usine de Locmaria. D'une santé fragile, il ne peut suivre une scolarité normale, mais passe cependant son baccalauréat à 24 ans, puis une licence de lettres en 1885. Il envisage alors de devenir enseignant, mais ses problèmes de santé l'en empêchent et il rentre vivre avec sa famille, tout en décidant de se consacrer à l'étude du breton, une langue qu'il a apprise au contact des fils d'ouvriers de Locmaria. François Vallée parcourt la campagne à bicyclette et collecte avec patience de nombreuses expressions populaires qu'il consigne sur des fiches. En 1886, il parvient à convaincre le directeur du lycée Saint-Charles de Saint-Brieuc d'ouvrir un cours facultatif de breton. Parmi ses premiers élèves, il compte François Jaffrennou, le futur Taldir, auquel une longue amitié le liera. Intercédant auprès des autorités épiscopales, François Vallée obtient

³⁵⁶

Ibidem, p. 174.

également la création d'une page en breton dans la *Croix des Côtes-du-Nord* en 1896 puis, le 16 janvier 1898, il crée un supplément tout en breton, pour ce journal. De deux pages à l'origine, *Kroaz ar Vretoned* passe bientôt à quatre pages et sera publié pendant vingt-deux ans. François Vallée en est le principal rédacteur, abordant des sujets très généraux jusque-là peu publiés en langue bretonne.

À la même époque, avec Jaffrennou, il se lance dans l'apprentissage du gallois. En 1899, il est d'ailleurs de la délégation bretonne – la première depuis La Villemarqué en 1838 – qui se rend à l'*Eisteddfod* de Cardiff. Il y est intronisé barde du Gorsedd de Galles et prend le surnom d'Abhervé. Ce précurseur des relations interceltiques participera à d'autres *Eisteddfod* ainsi qu'au premier congrès celtique, à Dublin, en 1901. Membre fondateur de l'Union régionaliste de Bretagne (URB), en 1898, il participe également à la création du Gorsedd de Bretagne en 1900. Au cours de ces voyages au pays de Galles, qu'il a raconté dans ses *Emvorennoù beaj*, parus dans la revue *Sterenn*, éditée par Roparz Hemon au début des années 1940, François Vallée exprime son enthousiasme pour la culture galloise. Il y voit également un intérêt pour la langue bretonne. Comme le souligne Yann-Ber Piriou

*Possédant le grec, le latin, l'allemande, l'anglais à la perfection, il avait en outre poussé très loin l'étude du gaélique d'Irlande dans les grammaires de Douglas Hyde et de Eoghan O'Growney. Quant au gallois, il n'avait guère de secret pour lui. Il affirmait que cette dernière langue est au breton, ce que le latin est au français et qu'il n'est pas de véritable culture bretonne sans une bonne teinture de vieux gallois.*³⁵⁷

François Vallée fait paraître, en 1907, un dictionnaire breton/gallois : *Geriou keumaraek ha brezonnek*. Au lecteur bretonnant, il explique :

*À levrig-man n'eo ket ul levr a wiziegez an hini eo. Da rei dorn d'ar vrezonekerien da ziski ar c'heumraeg em eu savet anezan. Kavet e vo ennan a bep sort geriou, henvel an darn-vuia anezo ouz hon geriou brezonek, da vihana, eas a-walc'h da intent dre o zikour.*³⁵⁸

Passionné de culture populaire bretonne, il est l'un des premiers à enregistrer des chanteurs de tradition. En juillet 1900, grâce à un phonographe à rouleau de cire, il enregistre ainsi la célèbre Mahac'hit Fulup, de Pluzunet, que Luzel avait interrogée trente ans plus tôt. Grand défenseur de la langue bretonne, il publie une méthode d'apprentissage de la langue en 1902.

³⁵⁷ Yann-Ber Piriou, « le Peuple breton se penche sur son passé, Fransez Vallée », *le Peuple breton* n° 42, mai 1967, p 5.

³⁵⁸ ABHERVE, *Geriou keumraek ha brezonek*, Ti moulerzh sant Gwilhern, Sant Brieg, 1907, p. 3.

Rééditée une dizaine de fois, il s'agit du premier manuel moderne mis à disposition des apprenants.

À partir de 1912, il publie un certain nombre d'ouvrages de linguistique et d'histoire avec son collaborateur René le Roux, alias Meven Mordiern. En 1931 paraît l'ouvrage majeur de François Vallée, son *Grand dictionnaire français-breton*, dans lequel il intègre un certain nombre de néologismes pour limiter les emprunts au français. Ne goûtant guère les polémiques, François Vallée s'est tenu éloigné des grandes querelles des années 1920 et 1930. Il faisait alors figure de sage que les personnalités de tous bords aimaient venir consulter. Partisan d'une orthographe commune entre le cornouaillais, le léonard et le trégorrois (KLT), il jugeait cependant absurde une orthographe unifiée avec le dialecte vannetais qui lui semblait trop différent des trois autres. François Vallée s'est éteint en 1949, un an après avoir publié un ultime supplément à son *Grand dictionnaire*. Charles de Gaulle avait été le premier à avoir eu l'idée d'utiliser les autres langues celtiques pour forger des néologismes. François Vallée est le premier à concrétiser cette idée. Selon Hervé Le Bihan :

*C'est l'écrivain et linguiste François Vallée qui, dès la fin du XIX^e siècle, a théorisé le fait que le gallois pouvait être une source de néologisme et d'emprunts pour le breton moderne. Selon lui, comme le français puise dans le latin et le grec pour forger des mots nouveaux, le breton devait emprunter aux autres langues celtiques. Cela permettait de renouer le lien entre langue ancienne et moderne. Plus tard, Roparz Hemon aura une vision plus pragmatique. Il pensait que plusieurs mots pouvaient cohabiter, comme cela est le cas en anglais où il y a, par exemple, deux mots pour liberté : freedom et liberty. Dans le cas du breton, selon lui, on pouvait inventer à la fois un mot à partir de racines internationales en ajoutant des suffixes bretons et forger un néologisme à partir de vieux mots celtiques.*³⁵⁹

³⁵⁹ Erwan Chartier, « Hervé Le Bihan : l'interceltisme est une mise en réseau », *ArMen* n° 176, mai 2010, p. 52.

1.6. Le voyage d'Anatole Le Braz en Irlande

Un autre auteur breton s'intéresse au mouvement panceltique : Anatole Le Braz. Né à Saint-Servais dans les Côtes-du-Nord, il rencontre François-Marie Luzel à Quimper, ville où il devient professeur. En 1893, son ouvrage *la Légende de la mort chez les Bretons armoricains* lui vaudra un important succès littéraire. En 1898, il a déjà acquis une certaine reconnaissance littéraire lorsqu'il prend la présidence de l'Union régionaliste bretonne, poste qu'il cédera un an plus tard, au bout de son mandat.

Le Braz est également du voyage au pays de Galles, en 1899. Il ne fait pas montre du même enthousiasme que ses compagnons quant aux « frères celtes » d'outre-Manche. À propos de lord Castletown qui lui indique qu'il demeure loyaliste, Le Braz note :

*Que sa vraie pensée était simplement de permettre à des peuples vivants très isolés de se mieux connaître, de s'enhardir les uns chez les autres et de se sentir moins dépaysés en se retrouvant. D'autre part, une préoccupation d'art, le sentiment que ni la littérature ni l'esthétique des races celtiques n'ont dit leur dernier mot, qu'il y a à les susciter, à les provoquer au développement de leurs qualités originales. Au fond, tous ces gens sont très anglais et ils ont raison, et ils ne sont nullement utopistes. C'est bien ainsi que je comprends les choses. D'ailleurs, il était facile de voir qu'en somme nous étions ici des étrangers.*³⁶⁰

Après avoir été régionaliste en 1898-1899, Anatole Le Braz évolue politiquement. Auteur d'une thèse sur le théâtre celtique, il se voit confier un poste de professeur à l'université de Rennes. Républicain convaincu, il va alors s'éloigner du régionalisme, qu'il juge trop clérical et, surtout, par esprit de carrière. Il retourne alors totalement ses opinions et n'hésite pas à professer des idées jacobines et nationalistes françaises. Par la suite, celui que certains



Anatole Le Braz collecte des contes auprès de la Trégorroise Mahac'hit Fulub (source : Editions Apogée).

³⁶⁰ Anatole Le Braz, *Voyage en Irlande, au pays de Galles et en Angleterre*, Rennes, Terre de brume, 1999, p. 315-316.

militants bretons surnommaient « monsieur Chevréchoux » pour sa capacité à ménager tel ou tel camp, renouera avec le régionalisme. C'est néanmoins durant sa « crise de jacobinisme » qu'Anatole Le Braz se rend en Irlande en 1905, un voyage de plusieurs semaines, durant lesquelles il parcourt l'île et en retire des impressions mitigées qu'il a consignées dans des carnets de voyages retrouvés en Espagne par Donatien Laurent, puis publiés dans une édition récente, établie par Alain Tanguy.

Ainsi, les paysages lui rappellent fortement sa Bretagne natale :

*Murets de pierres sèches. Aspect du Cap de la Chèvre, moins rude. Des torrents sans cesse, descendus des collines, avec érosions profondes dans les prés tourbeux. Longue presque mince et assez plate, une sorte de Quiberon. Et de nouveaux la mer qui sculpte tout ce pays, scintillante sous le ciel orageux ; une échancrure profonde, un petit môle, un parc au fond, en face d'un groupe de cabins en ruines, parmi les ajoncs.*³⁶¹

Mais si les paysages de l'ouest irlandais suscitent un certain lyrisme chez lui, il n'en est pas de même des habitants qu'il rencontre. Même si, là encore, il leur reconnaît un air de parenté. « Dans le train, écrit-il, des têtes gaéliques, glabres, fines et un peu sournoises me rappelant trait pour trait les gens de Ploujean et d'entre Morlaix et Plestin. »³⁶²

Nulle fascination irlandaise chez l'auteur de *la Légende la mort*. Au contraire, sous sa plume acerbe, l'Irlande apparaît comme un pays primitif, frustré.

Même les Bretons qu'il rencontre ne trouvent guère grâce à ses yeux, à l'instar d'un certain Edouard Cadic, installé depuis quelques années dans l'île. « Il y a tant de diffusion et d'incohérence dans tout son récit qu'il est assez difficile d'y voir clair. Il est visiblement touché par l'imprécision celtique qui atteint, en ce pays, des proportions incommensurables. »³⁶³

On le sent agacé vis-à-vis des leaders du mouvement nationaliste qu'il rencontre. Ainsi, Michael Davitt, le fondateur de la Ligue agraire d'Irlande :

*C'est essentiellement un homme de lutte que Michael Davitt ; les mots qui reviennent sans cesse dans sa bouche, c'est fight, fighting, fighter. Il est bien un représentant parfait de cette race imaginative, sensitive et batailleuse. Personne n'incarne mieux son pays.*³⁶⁴

³⁶¹ Ibidem, p. 161.

³⁶² Ibidem, p. 99.

³⁶³ Ibidem, p. 76.

³⁶⁴ Ibidem, p. 252.

Il a des jugements durs sur le mouvement irlandais, symbole des mirages de ce qu'il nomme « l'ultra-Celtie » :

On dirait que tout le sort de l'Irlande se joue sur une question de nationalité, alors que c'est la question sociale, la seule dont ne s'occupent point les nationalistes, qui devrait être en cause. Il est vrai qu'à entendre tous ces orateurs chimériques, du jour où le Home rule sera proclamé, toute misère cessera immédiatement en Irlande, les tenants se transformeront en propriétaires et les cabins en palais ! Jamais le mirage celtique n'a été poussé aussi loin que cette terre de l'ultra-Celtie³⁶⁵.

Leur nationalisme exclusif l'exaspère et Le Braz constate que les Irlandais ne sont guère portés sur la reconnaissance internationale ou un quelconque panceltisme : « Au fond, ces Celtes d'extrême Occident sont des insulaires qui ne s'intéressent qu'à leur île, ne connaissent qu'elle (et encore la connaissent mal), bornent à elle tout l'univers, s'imaginent volontiers qu'il n'y a qu'elle qui mérite d'intéresser les nations. »³⁶⁶ Il définit d'ailleurs l'Irlande comme « la patrie archiceltique où le celtisme, de quelque façon qu'on l'entende, dans les choses comme dans les gens, est en quelque sorte élevé à sa suprême puissance, à son dernier coefficient »³⁶⁷.

Pourtant, le pays le touche, comme le note Alain Tanguy :

Dans ces notes d'Irlande, Le Braz s'emporte à tout instant, s'irrite pour un rien, multiplie les jugements caustiques, semble beaucoup moins soucieux de décrire que de critiquer, - bref, ne fait pas montre d'un détachement à toute épreuve... Comme si la réalité de ce pays étranger ne lui était finalement pas tout à fait étrangère. Comme s'il y retrouvait quelque part maudite de sa propre personnalité - quelque part enfouie au plus profond de son âme et qui resurgissait inopinément à la conscience.³⁶⁸

Par la suite, Le Braz révisera d'ailleurs son jugement et fera preuve d'une irlandophilie certaine. Il gardera des contacts avec l'île et entretiendra jusqu'à sa mort, en 1926, une correspondance avec Douglas Hyde. En 1911, il confiait ainsi à Yves Le Diberder :

Bien des fois, Paris m'a offert de me reprendre. Je n'ai jamais voulu. La seule concession que j'ai faite a été de revenir ici, à Rennes : ce fut presque à mon corps défendant. Je ne dis pas que j'ai eu quelque mérite à procéder ainsi : il ne s'agit pas de cela. J'ai fait ce qui était dans le sens de la nature, mais apparemment aussi que cette

³⁶⁵ Ibidem, p. 182.

³⁶⁶ Ibidem, p. 159

³⁶⁷ Ibidem, p. 86.

³⁶⁸ Ibidem, p. 269

*nature ne se concevait ni se supportait nulle part ailleurs qu'en Bretagne (j'ajouterais aujourd'hui : ou en Irlande).*³⁶⁹

Il prendra par ailleurs la défense de Roger Casement, lors de son jugement en 1916. Mais le cas de Le Braz illustre bien une certaine circonspection qui saisit les Bretons lorsqu'ils se rendent de l'autre côté de la mer celtique, ainsi que les limites de l'interceltisme face à la barrière de la langue - en 1905, Le Braz maîtrisait encore mal l'anglais -, les préjugés réciproques et l'impact de la vie politique française sur la Bretagne.

³⁶⁹ Cité par Georges Moël, *Anatole Le Braz se raconte*, Saint-Brieuc, auto édition, 1998, p. 210.

2. Panceltisme et régionalisme breton

2.1 La naissance du régionalisme breton

En 1870, à la fin du second Empire naît une nouvelle forme de contestation, le régionalisme, exprimé pour la première fois à Nancy. Cette année-là, une pétition en faveur des langues régionales et de la décentralisation administrative est également lancée, aussi bien par des républicains que des monarchistes. Dans ces débuts, le régionalisme breton sera d'ailleurs très influencé par Jean Charles-Brun, théoricien du régionalisme français, mais dont il va assez rapidement se distinguer.

Il faudra attendre encore quelques décennies pour que naissent, en Bretagne, une force organisée et un mouvement politique breton, connu sous le nom d'Emsav, terme breton signifiant le relèvement ou le soulèvement. Il a pour origine le lancement de l'Union régionaliste bretonne, en 1898.

2.1.1 La création de l'URB

Le 31 janvier 1891, le peintre Maxime Mauffra publie dans *l'Express de Brest*, un texte intitulé "Autonomie provinciale", dans lequel il appelle les intellectuels bretons à se fédérer au sein d'une société commune. Cela lui vaut les encouragements de Le Braz et Le Goffic, mais l'initiative semble en rester là pendant quelques années encore. En 1898 paraît un "Appel au peuple breton", signé par Mauffra et d'autres personnalités dont, encore, Le Braz et Le Goffic. Il appelle les Bretons à constituer une nouvelle organisation : « La question régionaliste a été fréquemment posée en ces derniers temps dans les journaux de Bretagne. Le moment est peut-être venu de la faire aboutir. » Ses promoteurs entendent en effet faire état de leurs craintes quant aux évolutions sociales. Ainsi, le texte explique :

La vie régionale est de plus en plus menacée en France. Toute initiative est ôtée à ces formations naturelles et historiques qu'on nomme la province et la commune, il n'y a plus chez nous que des administrateurs et des administrés. Un même régime économique pèse sur tout le pays, malgré la différence des intérêts et des besoins, et, pour le dire nettement, enfin, la question sociale ne prend tant d'acuité et ne paraît si grosse de conflits que parce qu'on la pose pour toute l'étendue du territoire quand elle

*devrait se circonscrire à quelques régions. Tel est le mal, il est encore guérissable, et la décentralisation peut refaire ce que la centralisation a détruit.*³⁷⁰

Ses craintes sont fondées sur les évolutions récentes de la société, ainsi que l'analyse Michel Nicolas :

*De façon concomitante, certains milieux de la petite et moyenne bourgeoisie et industrielle locale commencent à ressentir les effets négatifs du capitalisme concurrentiel. En résultera bientôt une accentuation du clivage Paris/Province. Les frictions observées entre grande industrie française et petite industrie bretonne vont logiquement se transposer vers les pouvoirs publics, du fait que ceux-ci fournissent le cadre géographique, juridique et administratif de la concurrence. Les milieux les plus concernés de la bourgeoisie et de l'aristocratie bretonnes se découvrent donc un ennemi commun : l'État. Le développement du mouvement ouvrier et la crainte grandissante qu'il inspire en fournissent un second : le socialisme.*³⁷¹

Cet appel est immédiatement suivi d'effets puisque, le 14 août 1898, à l'hôtel de ville de Morlaix, est fondée l'Union régionaliste bretonne (URB). Nombre d'intellectuels bretons étaient en effet rassemblés dans la ville pour la représentation d'une pièce de théâtre en breton, *le Mystère de saint Gwénolé*, donnée au château de Ploujean par une troupe d'acteurs bretonnants, créée par Émile Cloarec, maire de la commune et fervent régionaliste. Anatole Le Braz est élu président et cinq sections sont organisées : décentralisation administrative, économie, histoire et littérature, langue et littérature bretonne, beaux-arts. En 1903, les sections décentralisation et économie fusionnent.

L'URB est essentiellement constituée de notables. Selon Michel Nicolas, on y trouve notamment près d'un quart de nobles, 17 % de prêtres, 11 % de professions libérales, 11 % de commerçants.

*L'impact de l'URB reste modeste, à la mesure de son influence sociale. Car l'aristocratie cherche moins à mobiliser les masses (au risque de les voir prendre leur propre autonomie) qu'à conserver sur elles son emprise traditionnelle. Elle se préoccupe bien plus de maintenir son influence charismatique, ou ce qu'il en reste, que d'inaugurer une hasardeuse fonction tribunitienne.*³⁷²

³⁷⁰ L'« Appel au peuple breton » est reproduit dans NICOLAS, Michel, *Histoire de la revendication bretonne*, Spézet, Coop Breizh, 2007, p. 316.

³⁷¹ NICOLAS (M.), *Histoire de la revendication bretonne*, Spézet, Coop Breizh, 2007, p. 49.

³⁷² NICOLAS (M.), *Histoire de la revendication bretonne*, Spézet, Coop Breizh, 2007, p. 52.

2.1.2 L'exaltation de la Celtie dans les congrès de l'URB

L'activité de l'URB s'exprime par d'importantes et parfois imposantes manifestations culturelles à l'occasion de ses congrès. Au cours des banquets, bardes et poètes laissent libre cours à leur inspiration pour chanter la Bretagne et exalter une certaine image des pays celtes. Ils nous en laissent de nombreux poèmes, de qualité inégale, mais qui traduisent bien l'état d'esprit des régionalistes bretons du début du XX^e siècle sur les questions d'interceltisme. Par exemple, le comte Olivier de Gourcuff écrit un *Réveil celtique*³⁷³, pour le congrès de l'URB du 25 août 1899, à Vannes. On y trouve une description poétique, avec tous les clichés du genre, de ce qu'il considère être les quatre peuples celtes (Bretagne, Irlande, Galles et Écosse). Les traits communs aux différents Celtes sont aussi mis en avant. Il met également en scène un druide pour introduire son poème dans lequel on peut lire, dans les premières strophes :

Dans le rayonnement d'un magique décor,

J'ai vu Calédonie, Erin, Galles, Armor !

Les quatre sœurs venant par des sentes fleuries

Exaltaient dans leurs chants l'âme de leurs patries

Âme d'Écosse en fête, esquif fendant le flot

Âme d'Irlande en deuil, étouffant un sanglot

Âme des durs Gallois entre mer et montagne

Âme mélancolique et fière de Bretagne

La bruyère, le gui de chêne et le genêt

Qu'entre toutes les fleurs le Celte aime et reconnaît

Apportaient dans le vent leurs arômes rustiques

Aux chanteurs debout près des pierres antiques

³⁷³ Olivier de Gourcuff, « Réveil celtique », in LE MERCIER D'ERM, Camille, *les Bardes et poètes nationaux de la Bretagne armoricaine*, Pléhon et Hommage, Rennes, 1918, p. 318-319.

On le voit donc ici, la poésie n'exclut pas les considérations politiques, notamment sur le sort tragique fait à l'Irlande en cette fin de XIX^e siècle. L'Irlande catholique et martyre a d'ailleurs droit ensuite à ces vers :

L'Irlande aujourd'hui

S'intéresse à l'œuvre des Celtes unis ;

Elle veut qu'on prie et qu'on dresse

Des autels pour ses saints bannis

Fervente, elle sèche ses larmes

Pour défendre de nouveaux droits

Et quand d'autres ont pris pour armes

Des glaives, elle prend des croix !

Les Celtes seraient donc unis et notre poète tient à en exalter les liens :

D'autres Celtes sont là, car l'esprit est prophétique

Unit, par l'éternel langage des aïeux,

Des Bretons de Cambrie aux Bretons d'Armorique

La Celtie est tout autant exaltée dans un poème de Charles de Kerambars, vice-président de la Société archéologique du Finistère et conseiller municipal de Quimper au congrès de l'URB en 1905 et que Le Mercier d'Erm présente comme un « bardit panceltique » dans *les Bardes et poètes nationaux de la Bretagne armoricaine*³⁷⁴. Le Mercier d'Erm parle d'ailleurs de Kerambars comme un « philologue distingué, il parle et écrit plusieurs langues celtiques, y compris le dialecte cornique, usité naguère dans la presqu'île de Cornwall. On lui doit même une traduction cornique « Bro coth ow Tasow » de notre hymne national. » Le « Bro coth » sera interprété en l'honneur des Corniques présents au congrès de l'URB à Lesneven, en 1903.

³⁷⁴ LE MERCIER D'ERM, Camille, *les Bardes et poètes nationaux de la Bretagne armoricaine*, Plihon et Hommage, Rennes, 1918, p. 448.

2.2 Le « Bro goz ma zadou », un hymne binational

Malgré son riche passé historique et culturel, la Bretagne en cette fin de XIX^e siècle ne possédait toujours pas d'hymne officiel. Dans les milieux régionalistes est lancée l'idée de proposer un concours pour réparer ce manque.

Taldir Jaffrennou, va s'atteler à la tâche. Lycéen, il avait été frappé par la qualité de l'hymne national gallois, « *Hen wlad fy nadhau* » (le Vieux pays de nos pères) et entreprend de le traduire en 1897. Cet air a été inventé dans les années 1840 par un pasteur de Pontypridd, Evan James, membre du Gorsedd sous le pseudonyme de Ieuan Ap Iago. Selon la version officielle, c'est un dimanche de janvier 1846 qu'il composa deux couplets d'un poème intitulé « *Hen wlad fy nadhau* ». Il demanda à son fils, James James, qui était joueur de harpe, de composer une musique sur ce poème. Le lendemain, il avait imaginé l'air et le père composa d'autres couplets. Le chant semble n'avoir guère dépassé le cercle familial des James jusqu'en 1860, lorsqu'un compositeur, John Owen, le publie avec un nouvel accompagnement. Il rencontre un grand succès et, peu de temps après, il devient l'hymne officiel des Eisteddfodau, avant d'être choisi comme hymne national.

Lorsque Taldir en reprend la traduction sous la houlette de son professeur de breton au lycée de Saint-Brieuc, François Vallée, il en existait déjà une adaptation en breton. Elle était l'œuvre du pasteur Jenkins (voir chapitre III, partie III.3). Ce pasteur gallois, installé à Morlaix, y avait rajouté un couplet contre l'alcoolisme. Taldir publie sa version en 1898 dans *la Résistance de Morlaix* puis dans une brochure l'année suivante. Nul doute que Taldir a dû être impressionné par les chœurs gallois entonnant cet hymne lors de l'Eisteddfod de 1899 à Cardiff. Il n'est pourtant alors pas question de faire du « Bro Goz » un hymne, même s'il sera chanté lors du congrès de l'URB à Guingamp en 1900. C'est à partir de cette année qu'il connut un certain succès selon Taldir :

*Bro goz ma zadoù fut compris dans mon livre an Delen dir en 1900 et commença sa vogue dans les réunions des étudiants bretons de Rennes, qui en firent leur chant de ralliement. En 1903, à son congrès de Lesneven, l'Union régionaliste bretonne mit au concours un chant national breton. J'en présentai deux, le Sao Breiz izel et le Bro goz.*³⁷⁵

³⁷⁵

Taldir, « Origine du “Bro goz ma zadou” », an *Oaled* n° 52, deuxième trimestre 1935, p. 164.

Bro Goz ma Zadoù

Composition : Taldir Jaffrenou

Bro Goz ma Zadoù

1. Ni Breiziz a galon karomp hon gwir Vro !
Brudet eo an Arvor dre ar bed tro dro.
Dispont 'kreiz ar brezel hon Tadoù ken mat
A skuilhas eviti o gwad

Diskan

O Breiz, ma Bro, me gar ma Bro !
Tra ma vo'r mor 'vel mur n'he zro
Ra vezo digabestr ma Bro !

2. Breizh, douar ar Sent kozh, douar ar Varzhed
N'eus bro all a garan kement 'barz ar bed.
Pep menez, peb traonienn d'am c'halon zo ker ;
Enno kousk meur a Vreizhad ter !

Vieux Pays de mes Pères

(traduction)

1. Nous Bretons de cœur aimons notre pays !
L'Arvor est renommé partout dans le monde.
Sans peur dans la guerre, nos pères si généreux
Répandirent pour elle leur sang

Refrain

O Bretagne, mon pays, j'aime mon pays !
Tant que la mer formera un rempart autour d'elle
Sois libre mon pays !

2. Bretagne, terre des vieux Sains, terre des Bardes
Il n'est d'autre pays que j'aime tant au monde.
Chaque mont, chaque vallon à mon cœur est cher ;
Plus d'un Breton fougueux y repose !

Le *Bro Goz*, l'hymne national breton, a été composé en 1897 par Taldir Jaffrenou (1879-1956), d'après l'hymne national gallois *Hen Wlad Fy Nhadau* (Vieille Terre de mes Pères).

Les paroles et l'air du « Bro goz ma zadoù » (source site gwenn-ha-du.com)

L'URB choisit le « Bro goz » et le proclame donc chant national de la Bretagne. Par extension, il va être ensuite nommé « hymne breton » et parfois « hymne national breton ». En 1906, Maurice Duhamel en fait une nouvelle adaptation au piano. Le premier enregistrement sur disque est réalisé en 1910. L'hymne est lancé et connaîtra un certain succès même hors des cercles militants. Ainsi, en 1923, le président Raymond Poincaré est accueilli à la gare de Guingamp par le « Bro Goz », interprété par l'harmonie municipale... Le « Bro goz » continue aujourd'hui d'être interprété dans de nombreuses manifestations bretonnes et repris par des chanteurs célèbres, comme Alan Stivell dans les années 2000. La consécration du « Bro goz » a d'ailleurs sans doute été son autorisation lors de la finale de la coupe de France opposant Rennes à Guingamp, en mai 2009. L'hymne breton sera alors joué par la garde républicaine.

Près de trente-cinq ans plus tard, Taldir était encore fier d'avoir lancé cet hymne sur lequel il a toujours refusé de toucher le moindre droit, mais sans renoncer à tout contrôle :

Je n'ai défendu qu'une chose : c'est sa traduction en vers français chantables. Quand un pays a choisi son hymne national, il tient à le chanter dans sa langue et non dans une traduction, aussi habile soit-elle. [...] Grâce à lui, des milliers de nos compatriotes ont pris connaissance de leurs origines, se sont sentis pour un instant

*différent des autres Français. Un chant national, c'est actuellement tout ce qui nous reste de notre ancienne indépendance.*³⁷⁶

Taldir Jaffrennou ne nie pas avoir emprunté un air gallois. Il se compare laconiquement à Antoine-Augustin Parmentier : « Parmentier n'a pas inventé la pomme de terre, il l'a transplantée et acclimatée en France. Je n'ai pas inventé l'air du Bro goz ma zadou. Je l'ai transplanté et popularisé en Bretagne. »³⁷⁷

Le pays de Galles et la Bretagne ont donc le même hymne et le « chant national breton » peut donc être considéré comme un héritage du panceltisme du début du XX^e siècle. Un panceltisme qui est alors au diapason d'un régionalisme breton naissant, ce que ne nie pas le druide Taldir :

*Je suis arrivé à l'heure qu'il fallait avec mon air gallois et mes paroles : autour d'une chanson qui résumait les aspirations confuses de ma génération, j'ai galvanisé les énergies. Les circonstances s'y prêtant, mes amis l'ont adoptée.*³⁷⁸

2.3. L'interceltisme dans un journal régionaliste : *ar Bobl* (1904-1914)

L'idée de créer un organe régionaliste avait été émise dès 1902 par Léon Le Berre. Dès mars 1904, François Jaffrennou lance la revue littéraire *ar Vro* (« le pays »), qui était proche du Gorsed. Puis, associé avec Alexandre Le Goaziou, fils d'un imprimeur morlaisien, Taldir crée la maison d'édition *ar Bobl*, (« le Peuple »). Le 24 septembre 1904, il lance un hebdomadaire du même nom qui va rapidement rencontrer un certain public. *Ar Bobl* est paru jusqu'en 1914. Il s'agit d'un journal ouvertement régionaliste, comme l'indiquent ses sous-titres successifs : *Hebdomadaire de la Bretagne et des Bretons émigrés*, puis *Organe des intérêts de la Bretagne régionalisto-agricole-sociale-littéraire-information et annonces*. Cette orientation lui vaudra les foudres de certains cercles républicains et nationalistes français, qui accuseront *ar Bobl* de propagande séparatiste et demanderont son interdiction. En raison des engagements de son rédacteur en chef, Taldir, *ar Bobl* est également lié au Gorsed et au mouvement panceltique.

³⁷⁶ *Ibidem*, p. 165.

³⁷⁷ *Ibidem*

³⁷⁸ *Ibidem*

Le succès de l'hebdomadaire doit bien entendu beaucoup à la renommée de son dirigeant, François Jaffrennou, alias Taldir « front d'acier », né en 1879 qui a marqué pendant cinquante ans le régionalisme breton et le mouvement interceltique moderne. En 1904, Taldir avait déjà acquis une certaine notoriété littéraire. Entre sa vingtième et sa vingt-quatrième année, il a en effet publié sept recueils de poésie en breton, dont les cinq derniers seront traduits en français. Jaffrennou devient alors un véritable phénomène littéraire, encensé par Anatole Le Braz, Charles Le Goffic ou Joseph Loth qui soulignent le caractère novateur de son œuvre. En 1913, il soutiendra une thèse sur le barde Prosper Proux, dirigée par Georges Dottin. Il s'agit de la première thèse rédigée en breton à Rennes. Il sera mobilisé pendant la Première Guerre mondiale. En 1933, il devient grand druide de Bretagne. Son attitude pendant la Seconde Guerre mondiale lui vaut une condamnation et il meurt en exil à Bergerac, en 1956.

Outre le compte-rendu des événements et des initiatives panceltiques, le journal *ar Bobl* évoquent régulièrement de la situation dans les autres pays celtiques. On y trouve ainsi de nombreuses analyses sur la vie politique du pays de Galles et de l'Irlande. On reste d'ailleurs frappé par la bonne connaissance qu'ont certains des rédacteurs de l'actualité outre-Manche. Il est vrai que des personnalités comme Taldir Jaffrennou, bon anglophone, étaient abonnées à de nombreux journaux britanniques. La montée du nationalisme irlandais et des troubles dans l'île suscitent de nombreux articles sur la question. Ainsi, le retour du nationaliste O Donovan en Irlande, en 1904, est l'occasion pour Lionel Radiguet d'une longue diatribe sur les qualités guerrières des Irlandais et sur l'action violente. Il se fait d'ailleurs le chantre de la supériorité des Celtes sur leurs voisins et la justification du panceltisme :

*L'autre force dont O' Donovan semble pressentir l'avènement triomphal, c'est cette affirmation de la supériorité du cerveau des Celtes sur le cerveau des Anglo-Saxons et des Germano-Latins et autres hybrides avec lesquels nous cohabitons, dont le panceltisme représente la canalisation. Si les Celtes-Armoricains, les Celtes-Gallois, les Celtes-Irlandais, les Celtes-Ecossais, les Celtes d'Amérique et d'Australie peuvent arriver, tout en conservant leurs fortes individualités respectives à communier dans un même idéal de patrie sociale, ce sont eux qui régiront l'évolution future de l'empire britannique et de la grande république américaine.*³⁷⁹

Parmi les rédacteurs d'*ar Bobl*, on rencontre quelques personnalités assez pittoresques, dont Lionel Radiguet fait incontestablement partie. Breton de Landerneau, né en 1863, il se prévalait d'origines irlandaises et signait parfois sous le nom de Lionel O' Radiguet, de Lionel O'Dogherty Radiguet ou de son nom bardique « Barz Euza » (le barde d'Ouessant).

³⁷⁹ L.O'R (E.H.) [Lionel Radiguet, barde Enez Heussa ?], « En Irlande », *ar Bobl* n° 11, samedi 3 décembre 1904, p. 2.

Dans le numéro 19, (28 janvier 1905), Lionel O'Dogherty Radiguet est présenté comme quelqu'un « qui se dépense sans compter pour l'expansion extérieure du mouvement d'autonomie celte ». En fait, depuis 1904, Radiguet s'était installé en Suisse, pays dont il obtiendra la nationalité. Ce personnage relativement flamboyant était un grand voyageur. Selon Taldir, il avait voyagé dans le monde entier

*Aux États-Unis, en Chine, aux Indes. Il a publié une Grammaire chinoise et un roman autobiographique se passant autour de Bombay, Bayadère. Il fut candidat à la députation, en 1898, dans une circonscription de Saint-Malo, avec un programme autonomiste, mais il n'obtint qu'un succès relatif. Ensuite, il publia un certain nombre d'articles sensationnels, dont un reportage sur Guillaume II et la Bretagne qui mit Paris sur les dents.*³⁸⁰

En 1905, Radiguet avait également mis au point un *Avant-projet d'une constitution nationale pour la Bretagne indépendante* qui proposait de créer un État ducal divisé en comtés et comprenant la Bretagne augmentée de la Vendée, du Maine-et-Loire, de la Mayenne et de la Manche. Projet qui n'eut guère d'échos...

Plutôt confus, tant dans ses idées que dans ses écrits, Radiguet n'était pas le seul à évoquer la situation irlandaise. En 1910, Taldir Jaffrennou signe ainsi un article intéressant, intitulé « Irlande et Bretagne ». Il y traite de la situation politique irlandaise, et de l'impuissance des Irlandais à peser sur le Parlement britannique pour obtenir le *Home rule*, malgré le nombre de députés originaires de l'île et qui peuvent, sur d'autres sujets, jouer un rôle d'arbitres. Taldir propose une initiative plus originale et en appelle au panceltisme :

« Il n'y aurait qu'une issue possible au conflit latent qui divise la Grande-Bretagne en deux races bien distinctes : c'est que la représentation celtique forme véritablement au parlement un tout homogène lorsqu'il s'agira de revendications communes telles que : enseignement du celtique dans les écoles, décentralisation, etc. »

*Mais ce n'est peut-être pas la panacée ! « Et encore, même en s'organisant ainsi, il n'est pas sûr qu'une coalition irlando-scoto-galloise l'emporte. les Anglais de l'Anglo-Saxonomie ont réparti les sièges aux Communes de façon à conserver toujours la puissance du nombre. »*³⁸¹

Comme d'habitude, les autres peuples celtiques ont valeur d'exemple et cet article permet à Jaffrennou de développer plusieurs comparaisons qui pourraient être appliquées en Bretagne. Ainsi des Gallois continuent de le séduire avec leurs méthodes non violentes et leur

³⁸⁰ Taldir Jaffrennou, « un tract d'il y a trente ans », *an Oaled* n° 51, premier trimestre 1935, p. 46.

³⁸¹ Taldir Jaffrennou, « Bretagne et Irlande », *ar Bobl*, samedi 5 février 1910, p. 2.

dynamisme culturel. « Je ne vois d'issue favorable au conflit qu'en prenant l'Anglais par les bons sentiments, en entreprenant une politique de douceur et de persuasion ; la méthode galloise a donné ainsi de bons résultats. » En revanche, avec les Écossais, Taldir est moins tendre : « Les Écossais ont peu obtenu parce qu'ils ont peu demandé ; quand l'Écossais a sauvegardé le costume ancestral, il est content : cela lui suffit. »³⁸²

Concernant l'Irlande, les comparaisons avec la Bretagne ne manquent pas de saveur.

*À mon avis, les Irlandais sont, en face de l'Anglais, trop entiers, trop exigeants, trop irréconciliables. Entre eux, au contraire, ils passent leur temps à s'entrelarder de coups d'épingles. Ce sont, dans leurs journaux même les plus irlandaisants, de sempiternelles querelles confessionnelles et politiques, auxquelles se mêlent toujours des questions de personnes ; Comme cela ressemble bien à ce qui se passe en Bretagne ! Mais ce n'est pas seulement dans le caractère que l'Irlandais et le Breton se rapprochent : les mœurs paysannes, les superstitions, les légendes sont bien semblables. Je me suis cru, en traversant de pauvres villages de l'ouest de l'Irlande, avec leurs chaumières en genêt, rondes comme des taupinières, entourées de marmailles surprises, je me suis cru, disais-je, dans certains quartiers bien connus de Callac, du côté de Lann-Haye ou de Kerdudall... Et si vous avez assisté à une grand-messe dans un bourg de haute Cornouaille, vous rencontrerez en Irlande la même disposition : en haut les hommes, les femmes aux bas de la nef.*³⁸³

La comparaison vaut également pour le champ politique :

*Autant que les Irlandais nous sommes Bretons à l'étranger, autant aussi dans notre propre pays nous oublions cette qualité essentielle. Notre mouvement autonomiste n'est pas vieux, dix ans à peine et déjà l'observateur note en lui les mêmes symptômes que dans le mouvement irlandais ; les catholiques tirent d'un côté, les libres penseurs rejettent Feiz et gardent Breiz ; les républicains voudraient amener le gouvernement à des concessions en se déclarant ses amis, les anciens partis crient à la trahison lorsqu'ils voient un Breton à la fois républicain et breton. Bref, il en est de même en Irlande, mais en moins mal que chez nous. Eux du moins, Redmondistes ou O'brienistes, catholiques et protestants se retrouvent à 84 à la Chambre des communes et reconnaissent John Redmond pour leur leader au point de vue "nationaliste".*³⁸⁴

Car, mis à part le député régionaliste Regis de l'Estourbillon, bien peu de parlementaires bretons trouvent grâce dans les colonnes d'*ar Bobl*. Les comparaisons avec les autres pays celtiques sont donc régulières dans *ar Bobl* qui entend ainsi créer une conscience interceltique

382 *Ibidem.*

383 *Ibidem.*

384 *Ibidem.*

dans son lectorat. Le pays de Galles sert ainsi régulièrement d'exemple en matière linguistique. On peut lire, en avril 1910 :

*Au pays de Galles, le Genedl, les Amserau, le Herald, tout en gallois, ont de 8 à 12 pages, et tirent 30 000. Il n'y a pas en Bretagne, un seul hebdomadaire en français dont le tirage dépasse 25 000 encore n'ont-ils que 4 pages. Quant aux hebdomadaires tout en breton, bien que nous soyons de 1 million à 1,2 million de bretonnants, ils sont encore malheureusement dans l'œuf.*³⁸⁵

Pour ces régionalistes, le pays de Galles devient une sorte de miroir qui leur permet d'imaginer une autre Bretagne au prisme des événements qui touchent la péninsule. Ainsi, en 1905, dans un contexte de fortes tensions religieuses dues à la séparation de l'Église et de l'État, Taldir compare les deux pays, car : « Les Bretons doivent se tenir au courant de la vie galloise, c'est pourquoi nous croyons devoir leur expliquer la situation de ceux qui nous sont les plus proches par le sang. »³⁸⁶ Or, même en matière religieuse et bien que protestants, les Gallois sont une source d'inspiration pour Taldir :

*Les méthodistes Wesleyens gallois sont, dans leur pays, quelque chose comme les cléricaux en Bretagne. Ils réclament la liberté pour leur secte de se développer dans un pays qui leur est en majorité acquis et se refusent à payer l'impôt qui doit servir à payer les prêtres anglicans. [...] En un mot, ils réclament pour le pays de Galles, une Église nationale, indépendante de l'Église d'Angleterre.*³⁸⁷

Taldir conclut :

*Ajoutons que le protestantisme gallois, dans son particularisme, se rapproche beaucoup du particularisme religieux des Bretons dans la communauté catholique : les Gallois possèdent, comme nous, des saints nationaux qu'ils vénèrent, et beaucoup d'autres usages religieux que nous avons également. Avec l'entêtement que nous leur connaissons, il n'est pas douteux qu'ils n'arrivent ici encore, à obliger Londres à céder. Et puis, ils ont un Lloyd George !*³⁸⁸

L'hebdomadaire carhaisien se fait régulièrement l'écho d'initiatives destinées à renforcer les liens entre pays celtes. Cela semble être l'un des buts de la « rubrique celtique », publiée irrégulièrement. Ainsi, en avril 1905, *ar Bobl* lance l'idée de développer des échanges

³⁸⁵ « Les Journaux du monde », *ar Bobl* n° 276, samedi 9 avril 1910, p. 1.

³⁸⁶ *Ar Bobl*, n° 41, 1^{er} juillet 1905, p. 2.

³⁸⁷ *Ibidem.*

³⁸⁸ *Ibidem.*

épistolaires entre écoliers gallois et bretons. L'initiative en revient à un professeur gallois, Thomas Mathews, de Fishguard, qui écrit :

*Je voudrais, si faire se peut, nouer des liens de relations entre les petits garçons et les petites filles de Bretagne. Ces relations à mon avis peuvent être utiles aux uns comme aux autres. Elles pourraient s'établir par voix d'échange de lettres et de cartes postales illustrées.*³⁸⁹

Les Gallois sont même un exemple en matière d'émigration. Ainsi, dans la retranscription des débats du congrès de l'URB, où est évoquée la situation de la « colonie bretonne », constituée en vue de fournir de la main-d'œuvre aux carrières d'ardoises de Trelazé et d'Angers, dans le Maine-et-Loire. Les régionalistes se plaignent que les coutumes et la langue bretonne se perdent rapidement.

*M. Jaffrennou trouve à ce problème social une solution unique et seule pratique : imiter les Gallois. Il y a 50 ans les Gallois immigrés à Liverpool étaient en face des Anglais dans la même situation que les Bretons émigrés d'Angers, du Havre, de Saint-Denis et d'ailleurs. Ils se sont groupés et, ne pouvant dépasser les Anglais au point de vue matériel, les ont dépassés au point de vue intellectuel et moral, par le culte de leur langue et de leurs chants. Il faut que les bardes s'entendent pour faire le voyage d'Angers et de Trélazé, pour faire des conférences sur ce sujet aux émigrés et leur rendre d'abord et avant tout la fierté qu'ils ont perdue en face de l'oppression de l'étranger.*³⁹⁰

Si le panceltisme est régulièrement mis en valeur, Taldir et *ar Bobl* ne cautionnent pas toutes les initiatives. Certaines semblent, il est vrai, revêtir un caractère farfelu, comme ce projet de ligue celto-slave. Créée par quelques universitaires, ces buts sont, selon le député français Gerville-Reache, « de travailler à l'union étroite de tous les peuples d'origine celtique, gauloise, latine et slave »... que des représentants russes, français, espagnols et italiens. Ce qui fait réagir Jaffrennou :

Nous regrettons toutefois, et tous les Celtes avec nous, que la véritable Celtie, comprenant les nations irlandaise, galloise, écossaise et bretonne n'ait pas été admise à l'accord commun. Pourquoi, par exemple, exclure de la ligue la Grande-Bretagne, où la race est au moins aussi celtique qu'en France ? ... Il y a là un contresens que nous ne saisissons pas, mais qu'il suffira, nous le croyons, de noter aux membres de la Ligue pour qu'ils donnent aux petites nationalités celtes, la place à laquelle la pureté de leur origine donne droit, à côté des grandes nations. De même pour la Pologne et les

³⁸⁹ Ar Bobl, n° 31, 22 avril 1905, p. 2.

³⁹⁰ Ar Bobl, n° 52, 16 septembre 1905, p. 2.

*pays tchèques d'Autriche. Si l'on veut faire une ligue qui ne soit pas celte et slave que de nom, on doit également y appeler ces peuples opprimés.*³⁹¹

Hors de question pour Jaffrennou de voir confisquer l'idée celtique. C'est ce qui l'amènera d'ailleurs à s'opposer à l'organisation de congrès panceltiques en Belgique.

2.4 La fédération régionaliste de Bretagne et la revue *Brittia*

2.4.1. La Fédération régionaliste de Bretagne

En 1911, une scission a lieu au sein de l'URB. Elle est alimentée par des conflits de personnes, mais également par l'émergence d'une nouvelle sensibilité au sein du mouvement breton qui s'oppose à l'URB et à son président, le marquis de l'Estourbillon, jugés trop ruraux et cléricaux. Les dissidents fondent la Fédération régionaliste de Bretagne (FRB). Selon Michel Nicolas :

*La Fédération apparaît ainsi dominée par le « bloc urbain », c'est-à-dire les commerçants, industriels, artisans et les notables intellectuels. Quant aux aristocrates et au clergé, ils ne constituent ensemble même pas le quart des membres. On note aussi l'absence des classes populaires. La FRB révèle ensuite une rupture au point de vue religieux : le catholicisme ultra en est banni, au profit du christianisme social. Les adeptes de ce dernier, tels Jean Choleau et Pierre Mocaër, s'inspirent du Sillon.*³⁹²

Les bardes y jouent également un certain rôle, on observe parmi les fondateurs la présence de Taldir Jaffrennou et, surtout de Berthou. Il est vrai que le grand druide battait alors froid au marquis de l'Estourbillon. La FRB se démarque aussi de l'URB par un discours très « économique », sous l'influence notamment de Jean Choleau qui entend promouvoir l'industrialisation de la Bretagne. Dans les années 1920, la FRB évoluera d'ailleurs vers une grande région « Ouest », puis « Armorique » avec Nantes comme capitale et qui engloberait le Poitou, l'Anjou et le Maine à la Bretagne, provoquant alors une levée de boucliers chez les régionalistes et les nationalistes. D'audience réduite, la FRB ne développe guère de discours « celtique » ou « panceltique », ce qui n'empêche pas certains de ses membres d'être les promoteurs de cette idée, à l'instar de Pierre Mocaër. Ce dernier quitte cependant assez vite la

³⁹¹ François Jaffrennou, « La Ligue celto-slave », *ar Bobl* n°12, samedi 10 décembre 1904, p. 2.

³⁹² Michel Nicolas, *Emsav, op.cit.*, p. 61.

FRB. Mais le principal promoteur du panceltisme à la FRB demeure l'un de ses fondateurs, le vannetais Yves Le Diberder.

2.4.2 La revue *Brittia* et les pays celtiques

Peu de temps après la création de la FRB, Yves Le Diberder lance une revue, *Brittia*, « bulletin mensuel d'études et d'action nationale bretonnes », à travers laquelle il entend sensibiliser la population à la cause régionaliste bretonne, mais aussi, et le fait est nouveau, mieux faire connaître les autres pays celtiques. Dans le premier numéro, Le Diberder explique en effet que :

*Notre but est de continuer à refaire de la Bretagne une nation, et une nation celtique. Nous voulons reprendre avec méthode la vieille lutte – non terminée encore, pour notre honneur ! – qui se poursuit depuis dix siècles entre l'esprit roman et l'esprit celtique. Nous entendons que ce soit l'esprit celtique qui domine sans conteste.*³⁹³

Dans ce même numéro, Le Diberder annonce les grands axes de sa ligne éditoriale, parmi lesquels la promotion du celtisme et de l'interceltisme :

Dans ces intentions, Brittia publiera

- Des articles de vulgarisation sur l'histoire des anciens Celtes, tels que les "Notennou diwarbenn ar Gelted koz, o istor hag o sevenadur", de Meven Mordiern et Abherve.

- Des articles de vulgarisation sur l'histoire des pays celtiques jusqu'à la chute de leur indépendance.

[...] - Des articles de vulgarisation sur les anciennes littératures celtiques et des traductions en breton des principaux monuments de cette littérature, tels que les Mabinogion gallois et les vieux récits, épiques et autres, irlandais.

- Des études, accompagnées si possible de traductions, de la littérature gaélique moderne et contemporaine et de la littérature irlandaise d'expression anglaise, principalement du Théâtre de l'Abbaye, ainsi que de la littérature galloise moderne et contemporaine.

[...] - Des études de la littérature anglaise consacrée aux pays celtiques.

³⁹³

Brittia, n° 0, août 1912, p. 3.

- Des études sur le folklore des pays celtiques. Brittia s'efforcera particulièrement d'activer les recherches de folklore dont elle montrera l'intérêt et l'importance en Bretagne.

- Des études de la musique populaire des peuples celtiques ainsi que des essais contemporains de développement d'une musique celtique.

[...] - Des études d'art celtique.

- Des études des principaux représentant du génie celtique dans les lettres et dans les arts et des Celtes illustres les plus représentatifs sans distinction de la langue ni de nationalité.

[...] - Des études sur le relèvement des nations celtiques. Brittia suivra notamment avec un soin particulier le mouvement gaélique et fera de son possible pour mettre la Bretagne à même de profiter des grands exemples d'outre-mer.³⁹⁴

Le programme est ambitieux, mais Le Diberder va tenter de le mener à bien. Ainsi, dans les trois numéros suivants (septembre, octobre et novembre 1912), on trouve des études en breton vannetais sur le texte irlandais de Dierdre : *Derdriu pé Harlu Mibion Unesh*. Cette traduction lui vaudra quelques accrochages avec des universitaires - mais Le Diberder est coutumier des polémiques -, épisode rapporté quelques mois plus tard :

Enfin, nous pouvons dire de l'exil des fils d'Usnech, que si la forme pourrait en être certainement plus parfaite, tous ceux qui ont pu lire cette histoire ont avoué que « rien de pareil n'avait été écrit en breton » et que ce remaniement laissait derrière lui par le seul fait qu'il était une reconstitution logique, les traductions fragmentaires françaises ou anglaises. Cet effort a été remarqué de tous les celtistes qui ont bien voulu approuver cette innovation et non pas seulement à Paris ou à Rennes, mais en Irlande, mais en Écosse. N'y aurait-il que ceux qui nous parlent toujours de leur désir de voir paraître un mouvement littéraire en Bretagne qui se désintéresseront de ce vieux et tragique chef-d'œuvre de la littérature celtique sous prétexte qu'il n'est pas à la portée de leur paresse ?³⁹⁵

Dans le numéro 4, en décembre 1912, Maurice Facy disserte sur « l'avenir de l'art celto-breton » et propose : « il serait bon de songer à la création d'une école d'art décoratif celto-breton comprenant plusieurs sections, analogue à l'école d'art décoratif hongrois fondé à Budapest par le docteur Groh »³⁹⁶. On y trouve également une comparaison sur la situation de

³⁹⁴ Brittia, n° 0, août 1912, p. 6-8.

³⁹⁵ Brittia, n° 6, Miz Huavrer 1913, p. 173

³⁹⁶ Brittia, n° 4, miz Keverdu 1912, p. 93.

l'édition dans les différents pays celtiques, « Les exemples d'Outre-mer, les livres d'étrennes », signé par Ap Gruffez Ap Kenan :

Combien ne sont-ils pas mieux dotés outre-mer ! Laissons de côté les Gallois dont la situation est à part, puisque leur langue nationale est connue et pratiquée de tous. Mais en Écosse, en Irlande, où le mal est beaucoup plus grave qu'ici, les livres nationaux, voyages pittoresques ou romans historiques, ne manquent pas. Il va sans dire que cette fois encore, c'est l'Irlande qui tient le premier rang. [...] Et bien c'est comme ça qu'il faut raconter nos histoires bretonnes. C'est avec cet art si subtil et si puissant, quand on n'est pas de force à les reprendre et à les refondre. Qu'elles sont pauvrement ridicules près de cela, les puérilités que nous servent en français les écrivains et écrivaines d'une certaine société qui voudrait se faire passer pour bretonne ! Combien les dessinateurs du même groupe sont-ils infiniment moins captivants que la spirituelle Margaret Gregory, qui avec des traits et des couleurs très simples, mais choisis très habilement, nous apitoie sur la mort près du bois de pin au crépuscule, du petit taureau noir que vient de tuer le petit taureau vert – ou bien nous fait entrevoir les côtes d'Irlande, où la mer généreuse entre à plein flot au fond des terres, escortée du vent dont les foulées ont rejeté les arbres pour toujours.³⁹⁷

En avril 1913, Yves Le Diberder se lance dans une longue digression sur l'interceltisme, vu notamment du point de vue brittonique :

Que l'on se dise bien que c'est pour le moment le seul instrument efficace et pratique que nous ayons à notre disposition pour agir en Galles en faveur d'une entente intime entre nos deux nations. Et lorsque cette entente intime sera sortie du domaine du sentiment pur, pour être entrée dans une union également intime reposant sur des biens intellectuels communs, présents et positifs, sur une longue communion, alors seulement sera réalisée à nouveau l'œuvre d'Arthur : l'union invincible des Bretons du nord et de ceux du Sud contre l'ennemi commun : l'esprit étranger. Alors seulement nous pourrons penser sans folie - et avec profit pour la Bretagne - à attirer l'élite de Kernow-veur, cette Cornouailles devenue anglaise, notre vraie sœur – de qui nous sommes plus complètement séparés que les Gallois aujourd'hui – dans le mouvement brittonique pour le renforcer encore. Alors sera réparée et coordonnée la part qui nous intéresse le plus de la « frange celtique », alors sera reconstitué sur de profitables bases intellectuelles et pour une nouvelle course dans l'histoire, il faut le souhaiter, le « dominium » celtique qui se maintint vivace sur ces terres plusieurs siècles après la mort d'Arthur, et eut assez de puissance pour influencer profondément tout l'Occident. Et la race brittonique, fière et glorieuse à nouveau, pourra reprendre sa mission, si elle y croît ; c'est-à-dire, peut-être, ayant récupéré toutes les forces auxquelles elle peut aujourd'hui prétendre ; s'étant longuement recueillie dans le

³⁹⁷

Brittia, n° 4, miz Keverdu 1912, p. 106-107.

*« mystère de l'Occident, là où finit l'Europe », essayer de mener à réalisation suivant le mot d'un poète qui tient partiellement à elle et surtout a voulu reconnaître en elle, « le rêve et les poèmes d'une vie que rien ne pourra dégrader ni réduire. »*³⁹⁸

Enfin, un article sur les projets d'autonomie irlandaise, le *Home rule*, est l'occasion comme dans les autres titres régionalistes bretons, de faire des comparaisons avec la Bretagne.

*En ce cas, adieu le Home rule ! Devons-nous le regretter ? On n'en sait trop rien. En principe évidemment, nous souhaitons à l'Irlande de recouvrer sa liberté. Mais au point de vue celtique, ne serait-ce pas trop tôt pour elle ? Si l'Irlande ne doit pas être une nation celtique, elle ne nous intéresse pas. Ou du moins, elle ne saurait nous intéresser plus que le Cornwall ; et celui-ci est la nation celtique qui nous touche le plus près par la race, cette nation qui est véritablement notre sœur par le sang, qui fut même une partie authentique de nous-même, nous laisse maintenant à peu près indifférents. L'exemple donné aux autres nations celtiques serait infiniment plus fort et peut être comprendrait-on mieux en Bretagne que l'essentiel est de sauver la langue bretonne et qu'en la sauvant, on sauvera le reste. - Mais combien comprennent exactement ce qu'on veut dire par sauver la langue bretonne ?*³⁹⁹

2.5. Les premiers nationalistes

Alors que les références à la « nation bretonne », ou les appels à son relèvement sont fréquents dans les écrits du XIX^e siècle, il faut, paradoxalement, attendre le début du XX^e siècle pour voir émerger pour la première fois un mouvement breton ouvertement nationaliste, les autres formations s'étant jusque-là cantonnées au champ culturel, ou se revendiquant d'un régionalisme plus modéré. Très avant-gardiste, ce nouveau courant base son discours sur la défense de la langue bretonne et la valorisation de l'histoire, ce qui n'est guère original dans le contexte européen et surtout français de l'époque. On pourrait d'ailleurs y voir une sorte de mimétisme avec le nationalisme français d'alors, si, très vite, une troisième dimension ne semblait se dégager, consistant à chercher à légitimer ce combat en le comparant à celui d'autres minorités européennes. Dès lors, les exemples du pays de Galles et, surtout, de l'Irlande sont mis en avant.

³⁹⁸ Yves Le Diberder, « un lien avec les Galles », *Brittia*, n° 8, miz Imbrill 1913, p. 291.

³⁹⁹ Ap Gruffez Ap Kenan, « les Exemples d'outre-mer ; le *Home rule* pour l'Irlande », *Brittia*, n° 8, Miz Imbrill 1913, p. 308.



Sur cette carte postale des années 1920, on distingue la statue symbolisant l'union de la Bretagne à la France dans sa niche centrale, sur l'hôtel de ville de Rennes. Elle sera détruite lors d'un attentat retentissant en 1932 (source : mairie de Rennes).

2.5.1. La première formation ouvertement nationaliste bretonne

Une certaine agitation se fait sentir dans les milieux régionalistes bretons en cette année 1911. Le monument qui doit être érigé sur la façade de l'hôtel de ville de Rennes pour symboliser l'union de la Bretagne à la France en est la cause. Le problème réside dans le fait que l'œuvre du sculpteur Jean Boucher représente Anne de Bretagne à genoux, donc en position de soumission, devant le roi de France Charles VIII. Une attitude de vaincue que les régionalistes bretons refusent de voir ainsi représenter, arguant que la Bretagne ducal était un pays indépendant et qu'elle s'est agrégée en tant qu'État au reste du royaume. Pendant l'inauguration, un militant breton, Camille Le Mercier d'Erm perturbe la cérémonie avec un sifflet. Il est interpellé et aura droit à un procès qui bien entendu se transformera en tribune politique pour un nouveau courant de pensée : le nationalisme.

À la suite de cet événement, un petit groupe d'étudiants décide de lancer une nouvelle formation, le Parti national breton (PNB).

Créé lui aussi en 1911, il compte plusieurs membres de la FRB, mais entend rompre avec le régionalisme modéré. Selon Michel Nicolas :

Le PNB est constitué par des jeunes gens, étudiants pour la plupart, décidés à rompre avec les pratiques adoptées jusque-là par le mouvement. Cette nouvelle

*génération travaille à s'émanciper des torpeurs et renoncements de l'URB. Le nouveau parti exprime par conséquent une rupture avec le régionalisme, bien qu'il se pose comme son héritier.*⁴⁰⁰

Quel rapport ces jeunes militants vont-ils entretenir avec le mouvement panceltique qui s'est développé depuis une dizaine d'années, mais est alors en déclin ? S'ils ne semblent guère avoir émis le souhait de rentrer dans les structures panceltiques existantes, ces nationalistes n'ont pas manqué de s'inspirer des combats menés dans les autres pays celtiques et, bien entendu, en Irlande, où le nationalisme était alors en pleine expansion.

2.5.2 Les luttes celtiques dans les colonnes de *Breiz Dishual*

Malgré ses maigres effectifs, le Parti national breton et son journal, *Breiz Dishual* (Bretagne libérée) fait relativement grand bruit dans les milieux bretons de l'époque, sans doute en raison de la fermeté des opinions qu'il exprime, une nouveauté dans le contexte de fort nationalisme de l'époque, tout à l'heure de la revanche avec l'Allemagne. Toujours est-il que, désormais, les autres pays celtiques et surtout l'Irlande, deviennent une source d'inspiration au niveau politique, notamment pour justifier la création d'un courant nationaliste, en opposition au régionalisme qui, jusqu'à présent, dominait. Ainsi, dès l'éditorial du premier numéro du mensuel, paru en juillet 1912, on peut lire ce constat :

*Malgré le dévouement et l'activité de ses militants, le mouvement breton qui, sous l'étiquette régionaliste, travaille depuis bientôt quinze ans à l'instauration d'un nouvel état des choses moins agressif pour notre pays, ce mouvement semble n'avoir obtenu dans l'ensemble que de très médiocres résultats. Quand on compare l'action des régionalistes bretons à celle des nationalistes irlandais, quand on considère le succès qui couronne les efforts de ceux-ci et l'avortement qui paraît menacer les entreprises de ceux-là, on est obligé de reconnaître que la meilleure méthode n'est point du côté des Bretons.*⁴⁰¹

La comparaison a le mérite d'être claire. Quant à la recherche d'imitation avec le nationalisme irlandais, elle est promise à un bel avenir.

À l'instar de la revue *Brittia*, *Breiz Dishual* entend rendre compte de l'actualité des autres pays celtes. Ainsi, peut-on découvrir dans une petite annonce parue dans ce même numéro un

⁴⁰⁰ Michel Nicolas, *Emsav, op. cit.*, p. 69.

⁴⁰¹ *Breiz Dishual*, n° 1, juillet 1912, p 1.

appel à « nos confrères de la presse, et en particulier ceux de la Bretagne et des pays celtiques qui sont instamment priés de bien vouloir assurer l'échange régulier de leurs journaux et revues avec *Breiz Dishual*. » Cet effort pour relater l'actualité internationale s'inscrit bien sûr dans une volonté d'édification des militants bretons, ainsi que dans un souci de rompre un certain isolement. Job Loyant écrit d'ailleurs « En effet, le mouvement breton actuel correspond exactement au grand effort libérateur qui se manifeste en Europe et tend à reconstituer les patries naturelles. »⁴⁰² Après une longue énumération des minorités européennes en lutte, il cite en dernier les autres pays celtiques : « Enfin, notre sœur l'Irlande vient d'obtenir un peu de liberté et le pays de Galles n'est plus sous domination de l'Église anglicane. »

Il faut préciser que les nationalistes bretons ne sont pas les seuls à se comparer à leurs homologues irlandais. *Breiz Dishual* reproduit ainsi, en janvier 1913, un article de Max Nordeau dans le *Vossische Zeitung*, un des grands quotidiens berlinois de l'époque, parus en septembre de l'année précédente et intitulé « Bretons et Français ». L'auteur fait une analyse de la situation des minorités en France, ne cache pas que le mouvement séparatiste breton lui apparaît plus comme folklorique que sérieux mais note que :

*Dernièrement, des efforts furent tentés en vue de pousser les Bretons à s'insurger contre la langue et les manières françaises, voire même contre la domination administrative de la France. Entraînés par l'exemple des Celtes de Grande-Bretagne, des esprits se sont enthousiasmés et exercent leur activité par le moyen de divers groupements qu'ils ont constitués. Ils suivent avec attention les efforts faits en Irlande en vue de ressusciter le vieil idiome et d'en faire la langue dominante de l'île (à l'exception sans doute de l'Ulster orangiste) et ce but est déjà atteint dans le pays de Galles.*⁴⁰³

Il évoque aussi les incidents qui ont marqué l'inauguration du monument de l'Union de la Bretagne à la France, en 1911, puis la création du premier PNB. « Ce groupe a survécu à l'événement qui avait motivé sa création et il publie actuellement un journal sous le titre de *Breiz Dishual* afin de provoquer la formation d'un parti nationaliste breton, à l'instar des *fenians* d'Irlande. »⁴⁰⁴

⁴⁰² *Breiz Dishual*, numéro 2, août 1912, p. 2.

⁴⁰³ NORDEAU (M.), « Bretons et Français », *Breiz Dishual* n° 7, janvier 1913, p. 1-3.

⁴⁰⁴ NORDEAU (M.), « Bretons et Français », *Breiz Dishual* n° 7, janvier 1913, p. 1-3.

2.5.3 L'exemple du Home rule

L'Irlande est alors agitée par différents mouvements qui réclament une certaine autonomie pour l'île, le *Home rule*, loin pourtant d'être encore acquise. L'exemple de la lutte menée pour l'obtenir semble en tout cas inspiré le barde Mathilin Breiz, qui clame :

*Eun dudi eo gwelet unvaniez striz ar Boloniz enep d'an Alamanted, hini an Iwerzoniz enep d'ar Zaozon. Dre an unvaniez-ze e labouront eb eun doare talvodus meurved evit o Mamm-Vroiou, hag hepdale e vo gwellet, un dra zo zur, Iwerzon ar vroad-c'hoar, oc'h adkavout a pezh a felle d'ei, adkavout a c'hentan tout abaoe keit-all amzer : ar Home Rule.*⁴⁰⁵

Le même Mathilin qui, dans le numéro suivant, s'offusque cependant des excès que peut prendre l'interceltisme, lorsque le barde Abelor propose dans *le Pays breton*, de remplacer l'hermine par le dragon rouge comme emblème de la Bretagne. « *Miromp an aërouant ru hepken aouez hon gouenn, eun dlead eo evidomp-ni mirien ar Gelted. Hogen evel arouez hon mamm-vro, dalc'homp d'an herminigou.* »⁴⁰⁶

L'exemple de la lutte pour le *Home rule* inspire décidément les rédacteurs de *Breiz Dishual*. Ainsi, en juin 1913, un des échos relate :

*Le Bill du « Home rule » pour l'Irlande a été voté à la chambre des communes de Londres. À une majorité de 110 voix, l'élément celte l'emporte aujourd'hui sur l'élément saxon. Et nous, Celtes de Bretagne-Armorique, comparons notre situation sous le régime français à celle des autres Celtes sous le régime anglais ! Les Canadiens et Australiens sont virtuellement indépendants, les Gallois et les Écossais jouissent d'une autonomie très libérale. Les Irlandais vont vivre leur vie... Mais nous hélas !*⁴⁰⁷

Quelques mois plus tard, Pierre Mocaër consacre deux articles au *Home rule* dans les derniers numéros du journal, en avril et en mai 1914.

Cette question irlandaise présente donc pour Nous autres bretons, non seulement un intérêt particulier très vif, puisque les Irlandais sont de même race que nous et que, jusqu'à un certain point, la situation dans laquelle ils se trouvent offre des analogies avec celle de la Bretagne où le mouvement autonomiste prend, de jour en jour, de plus

⁴⁰⁵ « Bezomp Hon-Unan, Bezomp unanet ! », *Breiz Dishual*, n° 3, septembre 1912, p. 1 : « C'est un exemple de voir l'union complète des Polonais contre les Allemands, celle des Irlandais contre les Anglais. À partir de cette union, ils travaillent d'une manière grandement efficace pour la patrie et, une chose est sûre, on va voir l'Irlande, cette nation-sœur, retrouver ce qui lui manquait, retrouver la première depuis tant de temps : l'autonomie. »

⁴⁰⁶ *Breiz Dishual*, n° 4, novembre 1912, p. 1.

⁴⁰⁷ *Breiz Dishual*, numéro 12, juin-septembre 1913, p. 5.

*en plus d'ampleur. Il convient donc d'examiner la question du Home rule d'un peu plus près et d'acquérir quelques notions précises au sujet du Bill actuel.*⁴⁰⁸

Malgré une forte motivation de ses militants, le premier PNB et son journal *Breiz Dishual* n'ont qu'une audience fort limitée en Bretagne et même dans le « mouvement breton » dont la majeure partie des membres se retrouve dans les deux formations régionalistes, l'URB et la FRB. Néanmoins, le PNB demeure la première expression structurée moderne du nationalisme breton et, on le voit, il n'hésite pas à aller chercher ailleurs des exemples pour mieux faire passer son message. Promise à un bel avenir tout au long du XX^e siècle, la comparaison avec l'Irlande militante revient régulièrement dans les colonnes de sa revue. L'interceltisme est désormais utilisé comme argument politique dans les milieux militants bretons, particulièrement le combat irlandais. Les événements qui ont conduit à l'indépendance d'une partie de l'île à partir de 1916 vont, comme on va le voir, continuer à fortement inspirer les militants bretons. L'un des fondateurs du premier PNB, Louis-Napoléon Le Roux sera l'un des « passeurs » entre les mouvements nationalistes des deux pays.

⁴⁰⁸ Pierre Mocaër, « le « Home rule » en Irlande, le mouvement fédéraliste moderne », *Breiz Dishual* n° 3, deuxième année, avril 1914, p. 1.

3. Un interceltisme spirituel

Au premier congrès panceltique de Dublin, le président de l'association celtique, lord Castletown déclarait :

*Ce n'est pas seulement l'esprit qu'il faut cultiver, ni la tête, ni le cœur, mais aussi l'âme, et je le dis parce que je crois que c'est là la plus grande beauté de notre héritage celtique. Dans les lourdes vagues de l'incroyance et du doute, nous voyons les races celtiques élever au-dessus du monde leur pensée religieuse. Je ne parle pas d'un genre quelconque de religion, qu'il s'agisse de la puissante Église non conformiste du pays de Galles, du presbytérianisme écossais ou du profond catholicisme de Bretagne et d'Irlande, mais je dis que, dans tous les pays celtiques, la pensée religieuse, sous une forme ou sous une autre, est une des principales caractéristiques de la race.*⁴⁰⁹

Pourtant, la question religieuse s'est souvent posée en matière d'interceltisme. C'est particulièrement le cas en ce début de XX^e siècle, où elle très présente dans le débat politique en Bretagne. Les catholiques et les protestants ont participé chacun à leur manière au développement de ce mouvement interceltique. Celui-ci a enfin été porté par une nouvelle organisation, le Gorsed des bardes et des druides de la presqu'île de Bretagne, créée en 1901, dont une partie des références était associée de manière évidente au paganisme antique des Celtes.

3.1- Le Gorsed de Bretagne, une institution interceltique

Le mouvement néodruidique apparaît au milieu du XVIII^e siècle en Grande-Bretagne, dans des cercles proches de la franc-maçonnerie. Puis, dans les années 1790, un Gallois immigré à Londres, Iolo Morganwg, fonde le Gorsedd de l'île de Bretagne, un mouvement néodruidique qui va associer celtisme, événements culturels et patriotisme gallois et connaître un succès non démenti. En 1838, Théodore Hersart de La Villemarqué avait été intronisé barde par le Gorsedd du pays de Galles. De retour en Bretagne, il avait ambitionné de lancer un mouvement bardique ou néodruidique local. La création de la Breuriez Breiz s'inscrivait en ce sens. De même, le congrès celtique de Saint-Brieuc, en 1867, se voulait une tentative de lancer un « Eisteddfod breton » sur le modèle d'outre-Manche. Les problèmes *d'ego* et, surtout, le début de la querelle du *Barzaz Breiz* feront avorter ces projets. Après l'échec de 1867, il faut donc attendre la relève d'une nouvelle génération pour voir relancer l'idée d'un

⁴⁰⁹

Le Clocher breton, janvier 1908, p. 1464.

mouvement néodruidique breton, parallèlement au lancement du panceltisme à la fin de la décennie 1890.

3.1.1 La création du Gorsedd de Bretagne

Les membres de la délégation bretonne à l'Eisteddfod de 1899 étaient en effet revenus du pays de Galles avec quelques projets. Jean Le Fustec s'est ainsi procuré un exemplaire du règlement du Gorsedd et un ouvrage, le *Barddas*, considéré comme le fondement théorique du néodruidisme gallois. Arrivé en Bretagne, Le Fustec s'attelle aussitôt à leur traduction. De même, on relève régulièrement dans *le Clocher breton*, des traductions des *Triades*, du gallois en français, par Jaffrennou.

L'idée de créer une organisation néodruidique a germé dans plusieurs esprits, notamment dans les milieux bretons de Paris qui reçoivent la visite de nombreux compatriotes lors de l'Exposition universelle de 1900, où la Bretagne possède un pavillon. En effet, comme le remarque Philippe Le Stum :

L'effervescence qui apparaît lorsque l'on rapproche les diverses activités des nombreux acteurs du mouvement breton à l'aube du XX^e siècle ne doit pas tromper : dispersés, ils n'avaient qu'assez peu d'occasions de se rencontrer. Plusieurs exerçaient à Paris leur activité professionnelle, d'autres suivaient leurs études à Rennes ou Nantes, tel se trouvait à Morlaix, tels autres à Vannes, Quimper ou Lorient. L'Exposition universelle, rassemblant dans la capitale les principaux représentants du régionalisme accéléra l'exécution du projet né à Cardiff, et c'est en juin 1900, lors de réunions à Montmartre chez Le Fustec ou rue d'Allemagne, chez Yves Berthou, que fut prise la résolution de fonder avant la fin de l'année un groupe néodruidique breton. C'est là aussi, en présence, outre Berthou et Le Fustec, de Jaffrennou et Lajat, qu'en furent discutées les bases.⁴¹⁰

Or, quelle meilleure occasion pour concrétiser ce projet que le congrès de l'URB à Guingamp, où devait se rencontrer une bonne partie des régionalistes bretons ?

⁴¹⁰ LE STUM Philippe, *le Néodruidisme en Bretagne, origine, naissance et développement (1890-1914)*, Rennes, Éditions Ouest-France, 1998, p. 41.

Le 1^{er} septembre, donc, sous la conduite de trois présidents, Jean Le Fustec, François Jaffrennou, François Vallée, une petite assemblée se réunit dans la taverne de la veuve Le Falc'her, route de Callac (l'actuelle rue des Salles) à Guingamp. S'inscrivant dans une certaine tradition qui veut que la plupart des mouvements néodruidiques aient été créés dans des auberges, ils décident de créer le Gorsed barze



Plaque commémorative de la création du Gorsed de Bretagne, sur une maison de la route de Callac, à Guingamp (cliché : Erwan Chartier).

gourenez Breiz vihan, ou Gorsedd des bardes de la presqu'île de petite Bretagne. On remarquera l'absence du marquis de l'Estourbillon, de Le Goffic et de Durocher pourtant présents à Cardiff, mais qui semblaient moins enthousiastes à imiter les Gallois. On y trouve par contre Yves Berthou, Guillaume Corfec, le notaire Francis Even, Nouel de Kerangué, Alfred Lajat, Léon Le Berre, Yves le Moal, Charles Picquemard, Maurice Nicolas et chacun se dote d'un pseudonyme druidique.

Le Gorsed se pourvoit d'un comité exécutif ou Pouellgor. Le Fustec est nommé grand druide (*drouiz veur*), secondé par François Vallée. L'archidruide gallois est reconnu comme le supérieur hiérarchique du grand druide breton. D'autres participants reçurent des charges : Taldir Jaffrennou devient le barde héraut (*barz embanner*) et doit s'occuper de la communication et des relations avec la presse ; Lajat devient le porteur de bannière (*douger banniel*) ; Even, le porteur de la corne (*douger korn hirlas*) et Picquemard le porteur du gui (*douger huelvar*). Yves Berthou et Léon Le Berre intègrent également le *Pouellgor*.

Les statuts de la nouvelle société ne seront déposés qu'en 1908, dans le cadre de la loi sur la liberté d'association de 1901. La première décision fut d'informer le Gorsedd de Galles pour obtenir son parrainage. La réponse, positive, leur fut postée le 26 septembre. En effet, selon Philippe Le Stum : « le patronage gallois, plus qu'une bénédiction, conférait aux néodruides et néobardes armoricains la légitimité historique - ou supposée telle - indispensable à un groupe se réclamant de la tradition. »⁴¹¹

⁴¹¹ LE STUM Philippe, *le Néodruidisme en Bretagne, origine, naissance et développement (1890-1914)*, Rennes, Éditions Ouest-France, 1998, p. 46.

La création du Gorsed de Bretagne à Guingamp est un événement. Cette organisation va dynamiser le régionalisme breton et va contribuer à le populariser grâce notamment à des cérémonies, hautes en couleur certes, mais suivies par des milliers de personnes. En effet, comme le souligne Yves Le Gallo : « Dès lors, point de clerc de notaire un peu frotté de lettres bretonnes qui n'ait ambitionné de revêtir les robes successives, verte de l'ovate, bleue du barde, blanche du druide, et ne se soit doté d'un pseudonyme celtique à cliquetis d'acier ».⁴¹²

Surtout, au regard de ces liens avec le Gorsedd gallois, le Gorsed de Bretagne est la première véritable organisation interceltique (ou du moins interbritannique), avec le congrès celtique créé à la même période. Elle est toujours en activité et jouera, comme on le verra un rôle important dans l'histoire des relations interceltiques.

*Il n'est pas dénué d'intérêt de rappeler ici que les Assemblées annuelles du collège des druides et des bardes se sont continuées en Grande-Bretagne jusqu'à nos jours. Cette assemblée se nomme Gorsedd. Grâce à elle, la langue du pays s'est conservée florissante. Depuis l'année 1900, la Bretagne Armorique a vu, avec liesse et stupéfaction à la fois, ses bardes revêtir aussi les saies bleues à l'exemple de leurs frères des Îles et renouer après dix-huit siècles de dissolution, la tradition ancienne éternellement jeune.*⁴¹³

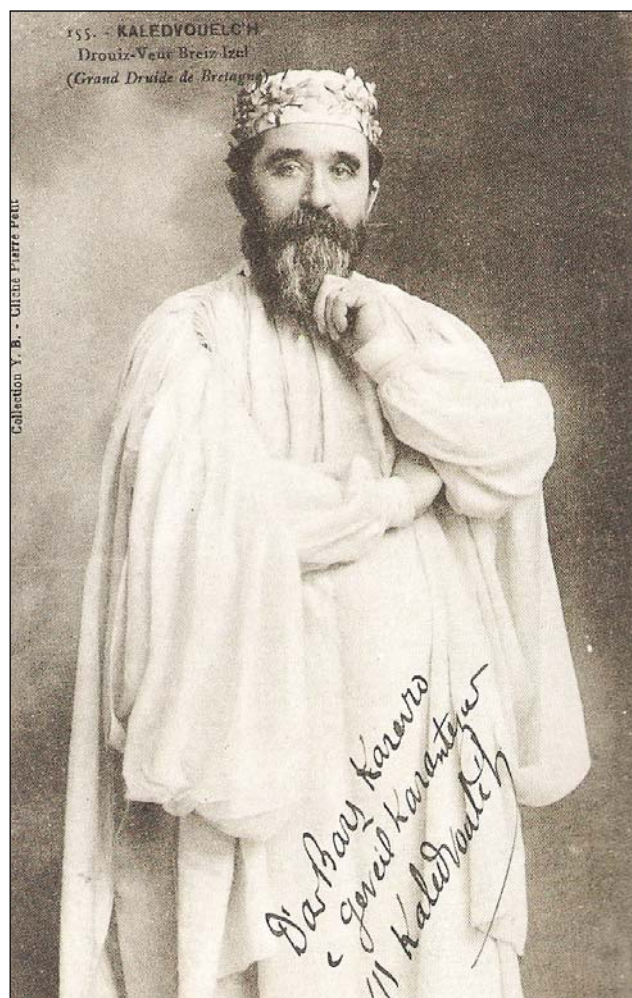
⁴¹² LE GALLO, Yves (sous la direction de), *Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne*, Champion-Slatkine, Paris 1987, p. 26.

⁴¹³ « Bardisme », *Ar Bobl*, n° 51, 9 septembre 1905, p 1

3.1.2 Les premières années du druidisme breton

Dans les années qui suivent, le Gorsed de Bretagne va poursuivre son développement, attirant à lui plusieurs intellectuels bretons. Les premières années de la nouvelle organisation néodruidique sont également marquées par un certain nombre de crises. Ainsi, le 21 août 1904, le grand druide Jean Le Fustec démissionne du Gorsed, de l'URB et de la Celtic association. Jean Le Fustec s'était en effet piqué d'ésotérisme et entendait communiquer avec l'Au-delà grâce à des tables tournantes... Il s'imaginait être la réincarnation de Lemenik, un guerrier cité dans le *Barzaz Breiz* et censé libérer la Bretagne. Jean Le Fustec conservera néanmoins une certaine aura dans le milieu néodruidique. Lors de son éloge, au cimetière de Montmartre, le 24 mars 1910, Yves Berthou estimait que : « C'est à lui qu'on doit la fondation du Gorsed de Bretagne, dont la mission, parallèle à celle des bardes de Grande-Bretagne, est de défendre l'esprit de la Race et de développer surtout l'esprit bardique. » Pour son successeur, Jean Le Fustec était « un barde et un Celte conscient et élu ».⁴¹⁴

C'est au congrès de l'URB à Gourin, à la fin septembre 1904, que sera réglée la succession. Yves Berthou devient le second grand druide breton, sous le nom de Kaledvouelc'h, du nom de l'épée magique du roi Arthur. Avec Berthou, la situation se tend à l'encontre de l'URB, avec laquelle le Gorsed va peu à peu prendre ses distances. Le grand druide breton ira même demander, en 1907, à son homologue gallois de n'inviter officiellement que le Gorsed de Bretagne. Les frictions seront constantes entre le marquis de l'Estourbillon, dirigeant de l'URB, et Yves Berthou. Alors que les réunions du Gorsed s'étaient jusqu'à présent tenues en marge des congrès de l'URB, la crispation des relations entre les deux organisations pousse les druides bretons à inaugurer une nouvelle formule. En



Yves Berthou est devenu le second grand druide de Bretagne sous le nom de Kaledvouec'h (source CRBC/Le Stum).

⁴¹⁴

Ar Bobl, n° 275, 2 avril 1910.

juillet 1906, les cérémonies se tiennent donc en parallèle des fêtes celtiques de Saint-Brieuc, devant donner une dimension nouvelle. Une importante délégation galloise était présente avec, notamment, l'archidruide Dyfed (Even Rees). Il était entre autres accompagné d'Edward Thomas qui s'était déjà rendu en Bretagne, d'Alfred Thomas, barde héraut, du peintre John Kelt-Edwards, et de plusieurs musiciens, dont le chansonnier Dewi Michael et de la cantatrice Maud Person. La délégation comptait une vingtaine de personnes. Lors du Gorsed kuz (Gorsed caché), les druides décident d'ailleurs d'organiser une classe de breton pendant les vacances d'été pour les Gallois séjournant dans la région et soucieux d'apprendre une langue sœur de la leur.

Outre l'interceltisme, les fêtes de Saint-Brieuc sont placées sous le signe de l'Entente cordiale qui règne alors entre la France et la Grande-Bretagne. Les « bardes des deux Bretagne » sont conviées à un banquet à la mairie de Saint-Brieuc. « Le traiteur y fit preuve d'à-propos en apportant aux convives entre autres spécialités armoricaines, un “consommé Prince de Galles” et un “menhir glacé” », indique Philippe Le Stum⁴¹⁵. Lors du banquet, Jaffrennou lit un message du ministre britannique du Commerce, d'origine galloise, Lloyd George, qui espère que « cette assemblée celtique contribue à maintenir entre peuples ce mot magique qui sert de devise aux Eisteddfod gallois, c'est-à-dire la paix ». *Le Clocher breton* se félicite d'ailleurs de l'aide apportée par l'administration centrale : « Les Celtisants bretons n'avaient pas été jusqu'à présent l'objet de si manifestes encouragements de la part du gouvernement de France et ce fait, très nouveau, est particulièrement notable. »⁴¹⁶ Il est vrai que, gage d'entente cordiale et de respect envers la France, les chanteurs gallois étaient allés jusqu'à interpréter la « Marseillaise » en gallois !

⁴¹⁵ LE STUM, Philippe, *op. cit.*, p. 77.

⁴¹⁶ *Le Clocher breton*, août 1906, p. 1189.



3224. - Cérémonies Druidiques

La cantatrice la plus célèbre de la nation celtique est appelée pour chanter l'hymne national repris en chœur par la foule

Prestation d'une chanteuse galloise, la cantatrice Maud Person, lors des fêtes gorsédiques de Saint-Brieuc, en juillet 1906. A la Belle époque, les cérémonies druidiques attirent des milliers de curieux (cliché CRBC/Le Stum).

En 1909, Jean le Fustec, retiré à Paris, évoque la possibilité de créer un centre breton-gallois, qui devait ensuite s'ouvrir aux représentants d'autres pays celtiques. Un comité se réunit en ce sens, mais en 1911, après sa mort. Il est animé par Paul Diverres puis Yann-Morvan Goblet. Le Fustec était cependant parvenu à organiser un « banquet de la Saint-David », à l'occasion de la fête nationale galloise, le 28 février 1909. Il réunit quelques Bretons de Paris et quelques Gallois présents dans la capitale française.

À partir de 1909, le Gorsed opère un « virage à gauche » et se rapproche des républicains. Un choix tactique en vue de se dissocier d'une URB jugée trop cléricale et conservatrice. Cette nouvelle orientation est aussi dictée par un réel opportunisme de la part du grand druide Yves Berthou qui caresse alors un nouveau projet : faire du château de Kerjean, à Saint-Vougay dans le Finistère et récemment acquis par l'État, un « palais du bardisme » en France. Berthou est ambitieux : « Je voulais faire de Kerjean le flambeau clair érigé sur l'Arvor [...]

le Lez Arzur – la cour d’Arthur – le conservatoire de l’Esprit celtique en Gaule, la fontaine de jouvence où l’art français viendrait un jour prendre jeunesse et vigueur »⁴¹⁷.

Pour faire avancer ce projet et donner des gages aux autorités, le Gorsed breton opère aussi un virage « gaulois ». Les néodruides bretons se souviennent que la France est l’héritière de la Gaule et que les Français peuvent également être associés, d’une certaine manière, au mouvement panceltique. Dès 1906, Taldir Jaffrennou développait sur le thème de la France gauloise :

*La France n’existe que sur le papier : ce pays eut nom et doit avoir nom encore la Gaule ; malgré les invasions et malgré les mélanges, le peuple qui habite et travaille sur son sol est d’origine celtique, et non pas franque et non pas romaine : les vrais Français de France, quels sont-ils ? Les Francs-Maçons d’une part et d’autre part les leudes féodaux que nous amena l’invasion germanique. Les Latins n’existent qu’à l’état embryonnaire au point de vue de race, encore qu’ils soient nombreux par le langage, les mœurs et les religions, mais nous maintenons que les deux tiers des Français sont des Gaulois.*⁴¹⁸

Dès lors, la Bretagne est présentée comme le sanctuaire des traditions celtiques en France. En 1909, Berthou imagine un autre projet panceltique, destiné à réveiller les masses gauloises de France. Il ambitionne de tenir un rassemblement druidique sur le site d’Alise-Sainte-Reine, en Bourgogne, considéré depuis les fouilles entreprises par Napoléon III, comme le lieu de la bataille d’Alésia, c’est-à-dire la défaite de Vercingétorix et la fin de l’indépendance gauloise.⁴¹⁹ Cette « assemblée nationale des Gaules », devait se tenir sous la présidence du grand druide breton et de l’archidruide gallois. Yves Berthou entre en contact avec des érudits et des élus bourguignons. En 1911, Yves Berthou fait une nouvelle tentative, avec l’appui de l’Union celtique fondée à Bruxelles. Mais l’affaire se solde par un échec.

À noter que le différent entre l’URB et le Gorsed devait avoir un effet direct sur les relations interceltiques. Dès 1908, de vifs échanges ont lieu avec les Gallois pour qu’ils cessent d’inviter officiellement l’URB aux Eisteddfodau. Le Gorsed breton se présente en effet comme la seule organisation légitime pour participer aux cérémonies eisteddfodiques. Pourtant, les Gallois continuent d’inviter le marquis de l’Estourbillon qui vient souvent accompagné d’une délégation nombreuse de régionalistes. Ces chamailleries protocolaires entre Bretons finissent par lasser les Gallois. À l’Eisteddfod de Wrexham, en 1912, on ne

⁴¹⁷ Yves Berthou, « journal d’un exilé », *ar Bobl*, 6 avril 1912.

⁴¹⁸ *Ar Bobl*, le 7 avril 1906.

⁴¹⁹ Ce site continue d’être très contesté, notamment depuis les années 1960 et les recherches de l’archéologue André Berthier sur le site jurassien de Syam, où la configuration du terrain semble plus correspondre au récit de Jules César sur le siège d’Alésia.

compte aucun délégué continental. En 1913, l'Eisteddfod se tient à Abergavenny et, pour le soixante-quinzième anniversaire des retrouvailles interceltiques de 1838, des Bretons sont invités. Seul Yves Berthou et Paul Diverrière sont officiellement présents.

3.2 Interceltisme et catholiques

À la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, la Bretagne demeure une terre très catholique et le clergé possède une grande influence sur les populations. En basse Bretagne, la majorité des prêtres sont bretonnants et prêchent en breton. La Bretagne possède par ailleurs la particularité d'être la seule région où l'État autorise la nomination d'évêques régionaux. Ainsi, un prêtre bretonnant d'origine trégorroise, Auguste-René Dubourg, devient évêque d'Autun en 1893, puis archevêque de Rennes en 1906. Le clergé breton a montré une certaine sensibilité pour la défense de la langue bretonne et d'un certain particularisme. Mais il semble en revanche peu sensible aux questions d'interceltisme.

3.2.1 De *Feiz ha Breiz* au *Bleun Brug*

En 1865, Léopold de Léseleuc, persuade l'évêque de Quimper de créer un journal en langue bretonne pour les habitants du diocèse. *Feiz ha Breiz* (« foi et Bretagne »), paraît de 1865 à 1884, sous la direction de Goulven Morvan, puis de Gaël Milin. Auteur d'une étude sur cette revue, Cedric Chopin remarque que :

*La question religieuse semble être le frein principal au développement de l'interceltisme. Autant on hésite à fréquenter les pasteurs gallois autant la pauvre Irlande sous le joug des méchants Anglais protestants soulève la sympathie des rédacteurs de Feiz ha Breiz. Cependant, il n'y a quasiment rien sur la langue irlandaise ou un quelconque sentiment interceltique.*⁴²⁰

Elle reparaît en 1899, avec une nouvelle génération de prêtres, dont l'abbé Jean-Marie Perrot qui en prend la direction officieusement en 1902, puis officiellement en 1907. La revue ne semble pas non plus montrer une sensibilité particulière à l'interceltisme, si ce n'est toujours pour dénoncer le sort fait aux catholiques irlandais. *Feiz ha Breiz* se félicite aussi d'une résolution adoptée par le congrès panceltique de 1904, dénonçant l'interdiction du

⁴²⁰

Entretien avec Cedric CHOPLIN, 2 avril 2010.

catéchisme en breton par le gouvernement français, puis les lois Combes sur la séparation de l'Église et de l'État.

Le mouvement panceltique semble également directement à l'origine du nom de la principale organisation catholique d'inspiration bretonne au XX^e siècle, le Bleun-Brug (« Fleur de bruyère »). Au congrès panceltique de Caernarvon, en 1904, il avait en effet été décidé que la bruyère serait désormais considérée comme l'un des symboles de la Celtie. Un principe également adopté lors du congrès de l'URB, en septembre 1904, à Gourin. *Ar Bobl* rapporte ainsi :

*Il avait été formellement décidé en assemblée générale que les six nations celtiques comme signe d'alliance et de fraternité adopteraient désormais une fleur unique et que chacune d'elles, ou du moins ses patriotes, se feraient un devoir de porter au jour choisi pour cette commémoration. La fleur choisie fut la bruyère ; le jour du 29 septembre de chaque année, en la fête de saint Michel. Il fut de plus convenu que la première des six nations qui en aurait l'occasion établirait cette fête du souvenir celtique par l'adoption, le 29 septembre, de la bruyère comme emblème celtique.*⁴²¹

En marge du congrès suivant de l'URB, en 1905, se tient une représentation théâtrale des Paotred Sant Noug, une troupe de patronage animée par Jean-Marie (Yann-Vari) Perrot. En relation avec la décision de Caernarvon, l'abbé Perrot décide donc de donner le nom de Bleun-Brug au mouvement culturel breton et catholique qu'il vient de lancer. Le mouvement panceltique aura donc eu une influence toute symbolique sur le Bleun-Brug et l'abbé Perrot qui, après la Seconde Guerre mondiale, se rendra d'ailleurs à un Eisteddfod et recevra des délégations galloises.

3.2.2 Cennad Catholig Cymru, des missionnaires bretons chez les Gallois

La conversion au protestantisme d'une bonne partie de la Grande-Bretagne est longtemps demeurée un traumatisme pour l'Église catholique. Néanmoins, outre l'Irlande, des communautés catholiques se sont maintenues au Royaume-Uni, notamment dans certains cercles aristocratiques. La hiérarchie catholique n'a jamais non plus abandonné l'idée de convertir les populations d'outre-Manche. Alors que des pasteurs gallois étaient envoyés en Bretagne au XIX^e siècle, il semble que, en réponse, des missionnaires bretons aient été envoyés au pays de Galles. Ces prêtres bretonnants pouvaient s'appuyer sur les proximités linguistiques entre le breton et le gallois pour toucher les foules. La revue *Brittia* de Le

⁴²¹ "La Fleur du souvenir celtique", *ar Bobl*, n° 5, 22 octobre 1904.

Diberder s'est fait l'écho de cette aventure. Dans le numéro 8, d'avril 1913, elle évoque en ces termes la revue des catholiques gallois, *Cennad catholig Cymru*. « De toutes les revues celtiques, en effet, celle dont *Brittia* se sent le plus proche d'elle, en raison de l'hostilité du milieu ambiant et des difficultés toujours nouvelles rencontrées au cours de l'entreprise, c'est bien *le Messenger catholique de Cambrie*. »⁴²²

La rédaction de *Brittia* rappelle ainsi les liens spirituels anciens existant entre les deux pays, notamment ceux tissés par les ecclésiastiques du haut Moyen Âge :

*On peut voir par tout ce que nous avons déjà dit quel intérêt peut représenter pour l'Église catholique la récupération de la province galloise. On le verrait encore mieux si on connaissait mieux en Bretagne l'histoire des premiers temps de l'église celtique [...]. On ignore trop en Bretagne la hauteur de ces figures de saints des premiers siècles de l'ère chrétienne. Saint Gildas est aussi grand qu'Arthur, que d'ailleurs il n'aurait pas craint de reprendre à l'occasion*⁴²³.

C'est aussi l'occasion de développer sur « élément celtique », censé réunir Bretons et Gallois du fait qu'ils appartiennent à « une race bien définie » :

*Car nous ne dirons jamais trop que tout ce qui concerne l'histoire de nos nations sœurs jusqu'à la soumission à la domination étrangère (soit un siècle ou deux encore après la chute de l'indépendance politique), cela nous sentons que cela nous concerne ; cela, nous le sentons comme nôtre ; car nous sentons ce réveil s'activer, se développer à ce contact, au point de nous envahir complètement, quelque chose d'insoupçonné, de qui n'est pas celte de sang. Et ce quelque chose, c'est évidemment l'élément celtique que nous portons en nous ; c'est le lien insaisissable qui nous unit à notre race ; c'est déposé en nous la pure parcelle précieuse dont on ne sait quoi, qui fait que nous sommes d'une race bien définie ; c'est le corps d'alliage qui, même en quantité infime, nous fait de cette qualité spéciale, et non d'une autre. Et il est bien évident que seul peut être considéré comme celtique ce qui parvient à tendre en nous cette fibre particulière.*⁴²⁴

Brittia raconte la genèse de cette mission, décidée en 1896, qui aurait directement motivé par le fait que les missionnaires parlent bretons et peuvent donc s'intégrer facilement dans la société galloise :

Adra-ma a errue d'an 8 a viz Genver 1896. An tad Soulier, supérieur braz Urz Obladed Mari, a ioa dirak an Tad santel ar Pab hag a rente kont dezhan euz oberou he Urz – « Ya, Tad santel, gouarnamant Breiz-Veur a ro d'éomp ar brasa frankiz en he

⁴²² « Un Lien avec les Galles », *Brittia*, n° 8, miz Imbrill 1913, p. 273.

⁴²³ *Ibidem*, p. 275.

⁴²⁴ *Ibidem*, p. 276-277.

rouantelez hag en he goloniou. E Bro-Zaos, er Skos hag en Irland, hon eus betek hen daouzek kouent, hag ar Vikel apostoloig, hanvet ganeoc'h a nevez evit Bro-Gymru, a c'houlenn diganen misonerien hag a komz brezonek » - « Red eo ho rei dezhan - Il faut les lui donner » eme an Tad santel ar Pab.⁴²⁵

Brittia fait ensuite un compte-rendu de l'envoi de deux prêtres bretons chez les Gallois, ainsi que de leurs difficultés.

On mit donc deux Bretons bretonnants, le Père Goulven Trébaol (de Plabennec) et le Père Mérour, à même de parler couramment le gallois, ce qui n'est guère difficile à qui sait bien le breton. Et, en 1901, la mission bretonne de Llanrwst, dans le comté de Denbigh, était fondée. En 1902, on en fondait une autre au milieu des carrières d'ardoises de Blaenau-Festiniog dans les sauvages régions du Merioneth. En 1903, cette mission fut transférée dans un petit port du Caernarvon : Poullheli. C'est le Père Mérour qui est dans ce dernier centre, tandis que le Père Trébaol est resté à Llanrwst. Comment fut accueillie la mission par les protestants gallois, on peut s'en douter. Insolence, grossièreté de ton, rien ne manqua à l'accueil. Disons tout de suite d'abord que cet accueil ne peut être reproché qu'aux protestants gallois que si l'on réproue la violence et la grossièreté de ton, la maladresse sans nom du langage de certaines feuilles catholiques de Bretagne et de France... Mais échec il n'y eut point. Le Père Trébaol et le Père Mérour accueillirent avec patience toutes les attaques et les tentatives de découragement. Bien évidemment, elles ne pouvaient les surprendre. Et peu à peu la mission fit des progrès.⁴²⁶

En 1910, les deux religieux fondent le *Messenger armoricain de Llanrwst*, *Cennad llydewig Llanrwst*, devenu ensuite le *Cennad catholig Gymru*. Quel intérêt pour les Bretons à convertir les Gallois au catholicisme ? Brittia estime que :

S'il est excellent et méritoire d'aller convertir les nègres du Congo ou ceux d'Haïti, il serait plus intéressant pour les nations celtiques de voir le haut clergé ou l'initiative privée orienter les jeunes dévouements qui s'offrent à la cause religieuse en Bretagne, vers l'évangélisation des Nations sœurs. Ce ne serait en somme que payer une dette nationale envers la Cambrie.⁴²⁷

⁴²⁵ *Ibidem*, p 277 : « cette chose est arrivée le 8 janvier 1896. Le père Soulier, supérieur de l'ordre des oblates de Marie, est allé devant le Saint-père, le pape il lui a fait un compte rendu des activités de son ordre. "Oui, Saint-père, le gouvernement britannique nous laisse une plus grande liberté dans le royaume et les colonies. En Angleterre, en Écosse, en Irlande, nous avons jusqu'à douze sites et le vicaire apostolique, nommé récemment par vous pour le pays de Galles demande des missionnaires qui parlent breton." "Il faut les lui donner", dit le Saint-père ».

⁴²⁶ *Ibidem*, p. 280.

⁴²⁷ *Ibidem*, p. 283.

Interrogé, le père Trébaol fait également le lien entre son action et les missions galloises menées en Bretagne.

*Je serais bien heureux, nous écrivait-il, de voir les Bretons prendre à la conversion de ce pauvre pays, le même intérêt que prennent les Gallois à la protestantisation de la Bretagne. Les Gallois n'ignorent pas la Bretagne, en effet, comme nous autres, bêtement romanisés que nous sommes, ignorons leur patrie. Et nous sachant tous plongés dans les horreurs du papisme, ils s'intéressent beaucoup aux deux missions qu'ils nous ont envoyées depuis une vingtaine d'années.*⁴²⁸

La mission bretonne n'eut en effet guère de succès et le pays de Galles est resté très majoritairement protestant. Mais l'allusion de Père Trébaol, n'est pas dénuée d'intérêt. En effet, les pasteurs gallois se sont intéressés aussi à la Bretagne armoricaine où ils ont envoyé plusieurs missions, couronnées parfois de succès.

3.3 Interceltisme et protestants

Si l'Église catholique a tenté de reconquérir la Grande-Bretagne, de l'autre côté de la Manche, les protestants n'ont pas non plus été exempts de velléités missionnaires. C'est notamment le cas des Gallois au XIX^e siècle. Le renouveau culturel gallois s'est en effet largement appuyé sur les églises protestantes, non-conformistes essentiellement, dont les pasteurs ont continué à prêcher en gallois. Le mouvement gallois s'est également nourri du souvenir des origines celtiques de la principauté. Un « celtisme » qui s'est très vite accompagné d'une redécouverte des liens avec la Bretagne continentale. Or, pour les protestants gallois, il était difficile d'imaginer que ces « frères bretons », parlant une langue similaire, continuent d'être dans l'erreur catholique. Dès 1818, un journal méthodiste, le *Golewad Cymru*, présente la Bretagne et exprime la tristesse que les neuf cent mille bas Bretons continuent de subir « le joug de fer du papisme »⁴²⁹. Après l'échec de la traduction de la Bible par le Gonidec, en 1827, et l'hostilité des autorités catholiques à ce projet, les Églises protestantes se persuadent que la seule solution est d'envoyer des missionnaires en basse Bretagne. Ces pasteurs gallois vont d'ailleurs rapidement apprendre le breton et prêcher dans cette langue. Ils sont à l'origine de petites communautés protestantes qui vont contribuer à tisser des liens des deux côtés de la Manche.

⁴²⁸ *Ibidem*, p. 283.

⁴²⁹ Jean-Yves Carlier, *Protestants et Bretons, la mémoire des hommes et des lieux*, Carrières-sur-Poissy, Éditions de la Cause, 2003, p. 205.

3.3.1 Le pasteur John Jenkins

Le premier missionnaire gallois à s'installer en Bretagne est John Jenkins. Il est né le 2 décembre 1807, à Llangynndir, Dans le Glamorganshire. Durant ses études, il s'intéresse à la langue et à l'histoire de la Bretagne armoricaine. En 1834, lorsque la Société continentale biblique demande à un Gallois de se rendre en Bretagne pour prêcher aux Bretons dans leur langue, c'est Jenkins qui est choisi. Avec sa femme Elisabeth Hook, il y arrive en septembre et s'installe à Morlaix, où les quelques dizaines de protestants que comptait la ville attendaient un pasteur. Selon Jean-Yves Carlier, Jenkins apprend le breton d'une manière originale :

*Les premières années de son ministère furent consacrées au travail linguistique. Le Gallois voulait toucher d'abord le peuple bretonnant. Il fallait donc constituer de toutes pièces les moyens de cette action. Les premiers mois, John Jenkins fut assidu... à la messe, dans le but d'analyser les sermons en breton et de se familiariser avec le langage religieux. C'est là qu'il se rendit compte que la traduction de Le Gonidec était trop intellectuelle : le réformateur de la grammaire bretonne avait fait un travail de puriste, mais qui était à peu près incompréhensible pour les paysans trégorrois et léonards. Il fallait utiliser une langue plus proche du peuple. C'est ce programme qu'il réalisa dans ses premiers tracts.*⁴³⁰

Jenkins travaille donc à une version de la Bible moins littéraire que celle de Le Gonidec. Il la fait ensuite diffuser par colportage, notamment dans le Trégor finistérien, à partir de 1844. Le très catholique Léon restera en effet fermé aux évangélisateurs gallois... Le clergé catholique réagit d'ailleurs violemment. Des affiches bilingues sont apposées dans les églises pour dénoncer « les livres hérétiques ». Plusieurs milliers d'exemplaires de la Bible de Jenkins seront cependant diffusés.

L'activité de Jenkins a eu un impact particulier dans la commune trégorroise de Tremel, dont plusieurs habitants se sont convertis. En 1861, Jenkins y entame la construction d'un temple qu'il appelle Hengoed (« le vieux bois »), du nom de son village d'origine.

⁴³⁰

Ibidem, p. 207.

Il eut douze enfants, dont l'un Albert fut également pasteur et celtisant. Il s'éteint en 1872 et il est enterré au cimetière de Morlaix, où sa tombe porte cette épitaphe en gallois : « *Gweinidog yr Evengil santailh in Morlaix am 38 blynedh, wedi ei dhanvon gan Christionogion o vro Cymri yn Pridain Vawr, at bregethu Iesu-Grist iw brodyr brethoniaid, at parai y maent yn tini gran gariad cydvroaidh frwy eud gisnidiad or un pobl cymreig* ». ⁴³¹

La mention de cette épitaphe « aux liens sympathiques d'une même origine celtique » est assez révélatrice des idées interceltiques de Jenkins et de nombre de protestants gallois. Jenkins a d'ailleurs été l'un des participants « étrangers » du Congrès celtique international de Saint-Brieuc, en 1867.



L'ABK, ou abécédaire de Jenkins, une méthode d'enseignement de la lecture en breton, créé par le pasteur gallois. (source : Carluer, *op.cit.*)

3.3.2 Les autres missionnaires gallois

John Jenkins n'a pas été le seul Gallois à tenter de convertir les Bretons. En 1842, un missionnaire méthodo-calviniste, James Williams arrive en Bretagne. Il est originaire de Laugharne, dans le Carmarthenshire. Il s'installe à Quimper où existait un noyau de protestants. Les églises galloises sont mises à contribution pour la construction d'un temple dans la capitale de Cornouaille. Le bâtiment est inauguré en 1847. Il diffuse également la Bible et les tracts en breton de John Jenkins dans les campagnes.

En 1866, James Williams atteint de graves problèmes de santé, retourne au pays de Galles dans le but de trouver un successeur. Le rapport de dépendance du protestantisme breton à l'égard du pays de Galles est alors très fort, ainsi que le souligne Jean-Yves Carluer : « Les liens avec le pays de Galles et le soutien financier étaient conditionnés par la venue d'un missionnaire d'outre-Manche » ⁴³². Finalement, il faudra attendre les années 1880 pour que Williams trouve un remplaçant : William Jenkyn Jones, né à Cei Newydd en 1852. Le pasteur

⁴³¹ « Ministre du saint Évangile à Morlaix pendant 38 ans, ayant été envoyé en basse Bretagne par des chrétiens gallois de Grande-Bretagne pour y prêcher l'évangile à leurs frères bas bretons auxquels les rattachent les liens sympathiques d'une même origine cymrique. »

⁴³² Jean-Yves Carluer, *op.cit.*, p. 219.



Le temple « gallois » de Lesconil, en pays bigouden (photo : Erwan Chartier)

Jones apprend rapidement le breton et va d'ailleurs publier un recueil de cantiques dans cette langue. Pour le nouveau pasteur, les choses sont cependant plus faciles que pour ses prédécesseurs. La troisième République a en effet instauré la liberté religieuse et le protestantisme est perçu d'un œil assez favorable par les Républicains qui y voient un allié contre le puissant clergé catholique. À la même époque, Lorient possède un petit centre protestant où officient deux pasteurs Gallois.

Les efforts de William Jenkyn Jones vont notamment se porter vers le pays Bigouden. La propagande méthodiste va se révéler efficace, malgré la réaction du clergé. Les protestants distribuent leur littérature, tout en prêchant l'abstinence alcoolique... En « sauvant » des buveurs invétérés, les protestants obtiennent quelques succès retentissants qui confortent leur emprise et, surtout, leur attirent la sympathie des femmes. Dans les années 1910, on comptait ainsi plusieurs centaines de protestants bigoudens. En 1910, d'ailleurs, William Jenkyn Jones entreprend une tournée au pays de Galles afin de lever des fonds pour la construction d'un temple à Lesconil. Construit dans un style architectural très gallois, ce dernier a été inauguré en août 1912 et a été appelé « Bethel ».

En quelques décennies, les Gallois, au nom des « liens sympathiques d'une même origine celtique » avaient donc eu un impact important sur la basse Bretagne. Grâce à leurs efforts prosélytes, ils ont réussi à convertir plusieurs centaines de Bretons et à construire quelques lieux de culte qui ne sont pas sans rappeler les chapelles galloises outre-Manche. Surtout, les Gallois se sont appuyés sur la langue bretonne et sur l'écrit pour diffuser leurs idées religieuses. C'est ainsi sous leur influence que la Bible a été traduite, dans une langue bretonne accessible. Selon Jean-Yves Carlier, ils auraient diffusé en langue bretonne « Cent mille Nouveaux Testaments, dix mille Bibles environ et une centaine de milliers de portions des Écritures ».

Il est étonnant de constater que le premier mouvement politique breton, l'URB, apparaît, en 1898, pratiquement au même moment où naît l'idée de relations interceltiques modernes, avec les rencontres de 1898, de l'Eisteddfod de 1899 puis les premiers congrès panceltiques. Il est vrai que pour les organisations des autres pays celtiques, l'émergence d'un mouvement structuré et quelque peu représentatif en Bretagne apparaissait comme une condition importante afin de nouer des liens avec la Bretagne.

Rassemblant quelques dizaines de membre, cette première Union régionaliste bretonne, ce premier Emsav, n'est cependant pas née de nulle part. Sa création avait été préparée par d'autres mouvements, moins politiques et plus culturels et par l'action de plusieurs intellectuels qui ont exalté l'histoire et la culture bretonne. Pour ce faire, ils ont mis en avant l'élément celtique de cette histoire, ainsi que les anciennes relations que la péninsule entretenait au Moyen Âge avec d'autres franges celtiques de l'Europe puis, à s'interroger sur la pertinence de renouer avec les derniers peuples celtes d'outre-Manche et particulièrement les « frères gallois » qui parlent une langue similaire. Dans ce proto-Emsav, celtisme et interceltisme semblent donc intimement liés.

Les considérations sur le passé celtique semblent se développer dès la fin du XVIII^e siècle, avec les écrits de plusieurs intellectuels qui créent, sous le Premier Empire, une Académie celtique approuvée par un Napoléon Ier qui s'était passionné pour les écrits de MacPherson. Cette Académie comme cette redécouverte des Celtes s'inscrit dans une mode beaucoup plus vaste de retour à l'Antiquité. Sous la Révolution en effet, la France se rêve en une nouvelle Rome, conquérante et rationnelle. Il est vrai qu'elle a trouvé sous César en un jeune général corse, Napoléon Bonaparte qui, en 1896, ramène de nombreux chefs-d'œuvre romains lors de ses campagnes contre les Autrichiens dans le nord de l'Italie puis, en 1798, fait rêver les Français avec la campagne d'Égypte et la redécouverte de cette autre fabuleuse civilisation du passé. Tout en ayant conscience de marquer l'histoire contemporaine, la société française se convertit donc à l'ancien. Les élégantes du Directoire, puis du Consulat et de l'Empire, s'habillent ainsi en Romaines. Paradoxalement, ce contexte n'est pas forcément favorable au celtisme. Les Gaulois apparaissent en effet comme les vaincus de l'histoire, des barbares frustrés et sauvages qu'heureusement les Romains ont « civilisés ».

Ce cliché va sans doute pousser les tenants du celtisme à vouloir parer les Celtes de toutes les vertus. Jacques Le Brigant comme Malo-Coret de La Tour d'Auvergne présentent ainsi langue celtique (dont le bas breton serait l'héritier) comme la langue mère de toutes les langues. Adam et Eve parlaient donc le celtique, tandis que le bas breton permettrait de comprendre le russe comme le tahitien. Leurs exagérations comme leurs extravagances vont amuser ou agacer. Elles discréditent aussi ceux que Baudouin de Maisson-Blanche a qualifiés de

« celtomanes ». Néanmoins, ainsi que le souligne Jean-Yves Guiomar : « La celtomanie pose des questions neuves, même si elle leur apporte des réponses souvent aberrantes ». Issu de l'Académie celtique, le grammairien Jean-François Le Gonidec va être ainsi l'un des premiers à nouer des contacts réguliers avec les Gallois. Dans les années 1820, le révérend Thomas Price convainc la *Bible society* de financer Le Gonidec afin qu'il traduise la Bible en breton.

Tout au long des siècles, les Celtes semblent faire preuve d'une étonnante persévérance à réapparaître régulièrement. Quelque peu délaissés en raison de l'engouement pour l'Antiquité gréco-romaine, ils reviennent à la mode au début du XIX^e siècle avec un courant littéraire et culturel né dans les Îles britanniques : le romantisme. En France, au début du XIX^e siècle, des écrivains bretons vont promouvoir ce romantisme aux accents souvent celtique, comme la Velleda, une terrible druidesse évoquée par le Malouin Chateaubriand. Un autre Malouin, Félicité Lamennais combat le rationalisme athée en promouvant un christianisme mystique et la liberté des peuples à disposer d'eux-mêmes. L'un des grands historiens de l'époque, Augustin Thierry tente d'expliquer le perpétuel état de guerre civile qui règne en France par une guerre des races entre le peuple gaulois et ses élites d'origine germanique. En contact avec des érudits bretons, marié à une Bretonne, il voit dans la Bretagne une exception. La noblesse bretonne est selon lui d'origine indigène, ce qui explique son rapport différent entre tiers état et noblesse. « Les gens du peuple en basse Bretagne n'ont jamais cessé de reconnaître dans les nobles de leurs pays des enfants de la terre natale »⁴³³, écrit-il ainsi.

Au XIX^e siècle, la noblesse bretonne entend en effet jouer un rôle politique et demeure légitimiste. Le souvenir des guerres de la chouannerie est toujours présent, témoignage d'une lutte commune des hobereaux et des paysans bretons contre les « bourgeois » républicains des villes. Mais ces nobles sentent bien que le monde change. Partout en Europe, en effet, la révolution industrielle commence à bouleverser le Continent. Des villes nouvelles, fondées sur l'industrie, apparaissent, comme Saint-Nazaire et ses chantiers, dans l'estuaire de la Loire. Le chemin de fer réduit les distances. Inauguré sous le Second Empire, il permet de mettre Brest et Quimper à moins d'une journée de voyage de Paris dans les années 1860. Mais cette accélération du progrès technique provoque également ce que le sociologue Max Weber a qualifié de « désenchantement du monde ». Les sociétés rurales et pastorales sont bouleversées par ces changements. Les vieux cadres culturels, les modes de vie disparaissent. Nombre de paysans abandonnent les campagnes pour trouver de l'embauche dans les grandes villes. Ils seront ainsi des dizaines de milliers de Bretons à partir travailler dans les industries nantaises ou parisiennes.

⁴³³ THIERRY Augustin, *Histoire de la conquête*, op.cit., p. 55.

Sentant venir la disparition de la société rurale traditionnelle et la venue d'un monde urbain et industriel qui ne leur plaît pas forcément, un certain nombre d'intellectuels vont participer à la création d'une « Celtie enchantée », à la construction d'une Bretagne idéale et idéalisée, réfugiée dans le passé. Une Bretagne où le passé le plus lointain semble encore très présent avec la survivance de coutumes et de pratiques religieuses étranges, presque païennes. En témoignent les débats autour du caractère « celtique » des mégalithes. Il faudra en effet attendre la fin du XIX^e siècle pour que s'impose véritablement dans l'opinion publique l'idée que ces monuments sont antérieurs aux Celtes et qu'ils n'étaient pas des autels sur lesquels les druides pratiquaient d'effroyables sacrifices humains.

C'est dans ce contexte de romantisme et de redécouverte du passé breton que vont avoir lieu les premières retrouvailles officielles entre Gallois et Bretons. En 1838, une délégation bretonne se rend en effet à l'Eisteddfod d'Abergavenny. Elle y est reçue avec les honneurs, tandis que l'un de ses membres, le jeune Théodore Hersart de La Villemarqué est très impressionné par la vigueur du mouvement culturel gallois, la manière dont il défend la langue et les coutumes de la principauté. Il est également sensible au mouvement néodruidique gallois, lancé un demi-siècle plus tôt par un personnage étonnant, Iolo Morganwg. Les rituels néodruidiques et les théories de Morganwg font forte impression sur le jeune écrivain qui se passionne pour l'Antiquité celtique. Quelques mois plus tard, La Villemarqué publie son recueil de chants et de contes traditionnels, le *Barzaz Breiz*. Ce livre va connaître un énorme succès littéraire qui dure toujours et fait de lui un classique pour comprendre la Bretagne. Or, ce livre est pétri de références interceltiques que La Villemarqué a parfois complètement inventées, à l'instar de la soi-disant fraternisation des bas Bretons et des Gallois lors de la bataille de Saint-Cast.

Auréolé de sa gloire littéraire, La Villemarqué semble avoir caressé l'ambition de monter un mouvement culturel et néodruidique d'une ampleur équivalente à celui des Gallois. Mais les talents d'organisateur de La Villemarqué paraissent avoir été moindres que ses qualités littéraires. Sa fraternité bretonne, la « Breuriez Breiz » n'aura qu'une existence erratique. Elle rassemble cependant des personnalités originales, comme l'écrivain Charles de Gaulle, l'oncle du général éponyme. Ce dernier rêve de projets interceltiques grandioses, comme une colonie bretonne et galloise en Patagonie. Il lance également un *Appel aux Celtes* aux forts accents racistes – les théories d'un Gobineau sont alors en vogue – qui ne sera guère entendu. Charles de Gaulle travaille également énergiquement à l'organisation d'un congrès celtique international qui aura lieu en septembre 1867, à Saint-Brieuc.

Ce congrès devait voir le triomphe des thèses bretonistes, du nom de ce courant historique et littéraire qui, depuis le début du XIX^e siècle, mettait en avant les particularités bretonnes.

Or, il va déboucher sur une sévère remise en cause de ces thèses. L'historien Arthur de La Broderie est attaqué sur la question des origines du peuple breton. Les Bretonistes estimaient en effet que ce peuple était essentiellement le résultat d'une immigration massive de Celtes insulaires durant le haut Moyen Âge. Les « romanistes » leur opposent une autre version, celle d'une fusion entre des petits groupes de Bretons insulaires et une masse armoricaine gallo-romaine. Mais la principale attaque vise La Villemarqué, accusé d'avoir inventé la plupart des chants du *Barzaz Breiz*, notamment ceux à la coloration celtique la plus prononcée. Devant l'outrage, La Villemarqué se mure dans le silence et refuse de répondre. La querelle du *Barzaz Breiz* commence et durera quelques décennies...

L'échec du congrès celtique de 1867 révèle combien le mouvement bretoniste et panceltique est alors lié à quelques personnalités. En effet, il faudra attendre une trentaine d'années et une nouvelle génération pour que ce mouvement réapparaisse. Les difficultés de La Villemarqué et la remise en cause des thèses bretonistes ne sont cependant les seules raisons de l'éclipse d'un tel mouvement qui avait été jusque-là essentiellement porté par des érudits issus de la noblesse légitimiste bretonne, alors engagée dans une lutte politique contre le Second Empire. Or, moins de trois ans après le congrès celtique de Saint-Brieuc, le régime de Napoléon III s'effondre. Mais il ne laisse pas la place à une nouvelle restauration monarchique, le prétendant des Bourbons refusant d'abandonner le drapeau fleurdelisé... La Troisième république s'impose dans les années 1870, sur fonds de nationalisme français exacerbé par la perte de l'Alsace-Lorraine. Curieusement, l'un des plus grands chantres de ce nationalisme sera le Trégorrois Ernest Renan, qui avait auparavant écrit de belles pages sur la « poésie des races celtiques ». Jusqu'à sa mort en 1892, Ernest Renan reste fidèle aux dîners celtiques de Paris, des agapes qui permettent aux celtisants de la capitale française de se rencontrer régulièrement. Ernest Renan n'est d'ailleurs pas le seul auteur breton à exalter littérairement les Celtes. Les romanciers Jules Verne et Paul Féval évoquent également les révoltes irlandaises, le fort caractère des Écossais ou les libertés bretonnes.

En 1900, Paris s'apprête à accueillir l'Exposition universelle. L'événement va constituer une occasion unique pour nombre d'intellectuels bretons de se rencontrer facilement, afin d'évoquer plusieurs projets à consonance interceltique ou régionaliste. En 1898 a en effet été lancée une Union régionaliste bretonne (URB). Lors de l'assemblée constitutive, elle reçoit avec enthousiasme la visite d'un étonnant Irlandais, Edmund Fournier d'Albe. Ce scientifique est alors en train de monter un mouvement panceltique, fondé sur des idéaux de paix et de fraternité, entre Bretons, Écossais, Gallois et Irlandais. Rapidement, les Manxois et les Corniques vont s'associer au projet. En 1899, des délégués des différents pays celtiques se rencontrent et échangent lors de l'Eisteddfod de Cardiff qui marque assurément le véritable

point de départ de l'interceltisme moderne. Dans la délégation bretonne, on compte des écrivains reconnus, comme Anatole Le Braz et Charles Le Goffic, mais également d'autres intellectuels appelés à jouer un rôle important dans le mouvement interceltique contemporain, comme le grammairien François Vallée. Celui-ci développe l'idée que pour forger une langue bretonne moderne, on peut s'inspirer des autres langues celtiques et particulièrement du gallois qu'il maîtrise d'ailleurs bien. Selon lui, le gallois peut être au breton ce que le latin et le grec sont au français. La délégation bretonne comprend également un jeune poète, François Jaffrennou. Comme le jeune La Villemarqué, une soixantaine d'années plus tôt, François Jaffrennou est très impressionné par le mouvement culturel gallois et la pompe des cérémonies néodruidiques. Comme en 1838, des Bretons sont d'ailleurs intronisés bardes. Jaffrennou y gagne le surnom de « Taldir », « Front d'acier ». De retour en Bretagne, quelque temps après l'inauguration de l'Exposition universelle de Paris, François Taldir Jaffrennou fait partie des créateurs du Gorsed des druides, bardes et ovates de petite Bretagne, affilié au Gorsedd du pays de Galles. Cette organisation est aujourd'hui la plus ancienne structure interceltique fonctionnant encore. Taldir Jaffrennou est aussi l'auteur d'une adaptation de l'hymne gallois en breton. En 1903, son « Bro Goz ma zadou » sera d'ailleurs adopté comme hymne officiel breton par l'URB.

Dans un contexte international favorable - malgré l'affaire de Fachoda, l'entente franco-britannique ne cesse de se renforcer face à la montée de l'impérialisme allemand -, les relations panceltiques semblent donc se développer au début du XX^e siècle. Jacobine et très centralisée, la Troisième république ne voit pas forcément d'un mauvais œil le développement d'un certain celtisme, qui rappelle aussi les origines gauloises de la France. Or, dans une optique de revanche face aux Allemands d'origine germanique, la figure du Gaulois est alors récupérée par l'historiographie nationaliste. De même, les autorités françaises ne s'opposent en aucune manière à l'arrivée de pasteurs gallois prosélytes en Bretagne., qui viennent faire concurrence à une Église catholique vue avec méfiance par la République. Ces pasteurs gallois vont être à l'origine de toute une littérature religieuse en langue bretonne. On leur doit également quelques temples dont l'un, à Lesconil en pays bigouden, semble avoir été directement transposé du pays de Galles.

Le panceltisme du début du XX^e siècle va cependant se heurter à un certain nombre d'obstacles, en premier lieu desquels la montée du nationalisme irlandais. En participant à l'Eisteddfod de Cardiff, en 1899, Anatole Le Braz notait que « finalement, tout cela est très anglais ». C'est bien ce que reprochent les militants républicains irlandais à ce mouvement panceltique, présidé par un *landlord* protestant et militaire britannique, lord Castletwon. La puissante ligue gaélique de Douglas Hyde va ainsi s'opposer à ce mouvement, hypothéquant

ainsi son développement. Après l'échec du congrès d'Édimbourg, en 1907, le panceltisme semble d'ailleurs marquer le pas, avant que la Première Guerre mondiale ne vienne bouleverser la donne.

Deuxième partie. L'interceltisme ou la résistible ascension d'une idéologie de la libération (1918-1945)

Le premier conflit mondial a profondément marqué la Bretagne et constitue une rupture tant dans l'Histoire de la péninsule que dans celle des mouvements d'affirmation de son identité. Cette rupture intervient tout d'abord par l'ampleur des pertes humaines : avec un chiffre proche de cent cinquante mille morts, la région est l'une des plus touchée de France. Les régiments bretons, constitués de ruraux capables d'endurer les plus durs combats, se sont illustrés sur tous les fronts. Mais, s'il a pu exister une fierté bretonne collective d'avoir constitué les régiments parmi les plus décorés de l'armée française, la vie dans les tranchées a surtout renforcé le sentiment national français. Par amalgame, elle a entraîné la généralisation de l'usage de la langue française, chez nombre de bas Bretons pour qui, jusque-là, ce n'était guère une langue usuelle. Blessés, traumatisés ou profondément marqués, les poilus bretons de retour dans leurs foyers en 1918 ont profondément changé. Ils contribuent aux grands bouleversements qui vont transformer la société rurale et traditionnelle bretonne au XX^e siècle. Dans la péninsule, la langue française se généralise, l'usage des costumes se perd, tandis que l'agriculture se modernise et que la Bretagne commence à s'urbaniser.

Le mouvement breton qui renaît en 1919 n'est plus tout à fait le même que celui qui est entré en sommeil en 1914. Après l'armistice, le nouveau mouvement a rapidement dépassé le cadre du régionalisme modéré. Il prône désormais un nationalisme plus offensif. Il est animé à ses débuts par une poignée de jeunes militants, anciens combattants ou étudiants pour la plupart. Ils fondent le Groupe régionaliste breton (GRB) et lancent une revue *Breiz Atao* (Bretagne toujours), dont le titre a fini par désigner le nationalisme de l'entre-deux-guerres. Complexe et divers, ce mouvement sera bien entendu influencé par les évolutions politiques et les idéologies des années 1920 et 1930, tant par les théories raciales qui se développent dans l'Entre-deux-guerres que par les idées de gauche, notamment la générosité internationaliste et le fédéralisme européen.

C'est dans ce contexte que l'interceltisme évolue. Plus conceptualisée, l'idée est aussi alimentée par l'exemple de la révolution irlandaise. Le sud de l'île est le premier État celtique à retrouver une certaine forme de souveraineté puis à accéder à l'indépendance. De quoi exalter bien des militants bretons. Durant l'entre-deux-guerres, l'interceltisme semble changer de nature. Plus que l'exemple du mouvement culturel gallois – avec ses druides et ses

défenseurs efficaces de la langue -, c'est désormais l'Irlande et ses libérateurs qui influent sur le mouvement breton. Plus que durant la période précédente, l'interceltisme devient le prétexte aux comparaisons politiques, dans une époque très marquée, par les combats idéologiques. L'interceltisme constitue dès lors une forme d'idéologie de la libération, une idéologie aux effets il est vrai résistibles, tant les différences entre pays celtiques rendent délicates voire impossibles les tentatives d'imposer des modèles extérieurs.

Chapitre IV. Les lendemains de Pâques 1916, une fascination irlandaise

Pendant quatre années, la Première Guerre mondiale a bouleversé l'Europe. En 1918, dans les débris des empires centraux, de nombreuses nationalités accèdent à l'indépendance et vont constituer des États indépendants. La Pologne renaît, la Finlande s'émancipe de la Russie, comme les pays Baltes. Tchèques et Slovaques fondent ensemble un nouveau pays, tandis que dans les Balkans, la création de la Yougoslavie, regroupant plusieurs peuples slaves, est perçue comme une solution aux conflits qui ont ensanglanté cette région au début du XX^e siècle. Ce nouveau « printemps des nations » concerne principalement l'Europe de l'Est et centrale. Pourtant, à l'ouest aussi, un peuple est sur le point de retrouver une partie de sa souveraineté : l'Irlande, dont la révolution amorcée en 1916 influe profondément sur les relations interceltiques et sur les mouvements bretons qui s'en réclament.

1. Une fascination irlandaise

Un événement va particulièrement marquer le mouvement breton au XX^e siècle. Il s'agit de l'insurrection irlandaise de 1916, puis la guerre civile entre 1919 et 1921, qui débouchent sur la création de l'État libre d'Irlande suivie par l'indépendance et la proclamation de la république dans les années 1940. Pour ses militants bretons qui, après la Première Guerre mondiale, penchent de plus en plus vers le nationalisme et le séparatisme, l'indépendance d'un pays celte est en effet un événement majeur. Outre une sympathie pour les insurgés et les républicains irlandais, qui existait avant la Première guerre mondiale, certains militants bretons vont voir dans *l'Easter week*, l'insurrection de Pâques, un exemple. Cette insurrection a en effet été menée par une petite minorité activiste, rejetée par la population jusqu'à ce que la répression britannique fasse basculer l'opinion publique en faveur de l'indépendance. Surtout, elle a été efficace et elle prouve donc que la violence politique peut être un moyen d'expression et que tout espoir n'est pas vain. De quoi galvaniser de jeunes militants en mal de repères et souhaitant trancher avec la tradition du régionalisme modéré. En témoigne ce souvenir d'Olier Modrel dans ses mémoires :

POBLACHT NA H EIREANN. THE PROVISIONAL GOVERNMENT OF THE IRISH REPUBLIC TO THE PEOPLE OF IRELAND.

IRISHMEN AND IRISHWOMEN In the name of God and of the dead generations from which she receives her old tradition of nationhood, Ireland, through us, summons her children to her flag and strikes for her freedom.

Having organised and trained her manhood through her secret revolutionary organisation, the Irish Republican Brotherhood, and through her open military organisations, the Irish Volunteers and the Irish Citizen Army, having patiently perfected her discipline, having resolutely waited for the right moment to reveal itself, she now seizes that moment, and, supported by her exiled children in America and by gallant allies in Europe, but relying in the first on her own strength, she strikes in full confidence of victory.

We declare the right of the people of Ireland to the ownership of Ireland, and to the unfettered control of Irish destinies, to be sovereign and indefeasible. The long usurpation of that right by a foreign people and government has not extinguished the right, nor can it ever be extinguished except by the destruction of the Irish people. In every generation the Irish people have asserted their right to national freedom and sovereignty, six times during the past three hundred years they have asserted it in arms. Standing on that fundamental right and again asserting it in arms in the face of the world, we hereby proclaim the Irish Republic as a Sovereign Independent State, and we pledge our lives and the lives of our comrades-in-arms to the cause of its freedom, of its welfare, and of its exaltation among the nations.

The Irish Republic is entitled to, and hereby claims, the allegiance of every Irishman and Irishwoman. The Republic guarantees religious and civil liberty, equal rights and equal opportunities to all its citizens, and declares its resolve to pursue the happiness and prosperity of the whole nation and of all its parts, cherishing all the children of the nation equally, and oblivious of the differences carefully fostered by an alien government, which have divided a minority from the majority in the past.

Until our arms have brought the opportune moment for the establishment of a permanent National Government, representative of the whole people of Ireland and elected by the suffrages of all her men and women, the Provisional Government, hereby constituted, will administer the civil and military affairs of the Republic in trust for the people.

We place the cause of the Irish Republic under the protection of the Most High God, Whose blessing we invoke upon our arms, and we pray that no one who serves that cause will dishonour it by cowardice, inhumanity, or rapine. In this supreme hour the Irish nation must, by its valour and discipline and by the readiness of its children to sacrifice themselves for the common good, prove itself worthy of the august destiny to which it is called.

Signed on Behalf of the Provisional Government,
THOMAS J. CLARKE,
SEAN Mac DIARMADA, THOMAS MacDONAGH,
P. H. PEARSE, EAMONN Ceannt,
JAMES CONNOLLY, JOSEPH PLUNKETT.

Reproduction de la
déclaration de la
République d'Irlande par
les insurgés, en 1916
(source : carte postale Irish
tourist board)

Cependant, nous étions allés en pèlerinage à Dublin en 1925, pour repérer sur les murs les traces des balles de 1916. Le fantôme de la semaine de Pâques, cette folie romantique pour les autres, cet acte raisonnable et calculé pour ceux de notre race – et qui fut payant –, hantait nos rêves. Mille fois, nous nous endormions en combattant dans l'hôtel des postes de Rennes, transformé en blockhaus et nous dormions heureux, sentant confusément qu'un acte de violence symbolique, qu'un sacrifice volontaire de la vie, une révolte même manquée aurait sur notre peuple dénaturé la valeur d'un traitement de choc, capable de causer cette mutation psychologique.⁴³⁴

⁴³⁴

Olier Mordrel, *Breiz Atao*, op.cit., p 78.

1.1 L'Irlande devient le premier pays celte indépendant

L'insurrection irlandaise a constitué un tel modèle pour le mouvement breton de l'entre-deux-guerres qu'il convient ici d'en retracer les grandes étapes.

1.1.1 La révolution irlandaise

L'Irlande d'avant la Première Guerre mondiale avait été travaillée par un certain nombre d'organisations nationalistes, dont le Sinn Féin (« Nous seuls », en gaélique), créé en 1905 et l'Irish workers travaillist party (IWTP) de James Connolly. À la veille du conflit, il existe également une organisation clandestine : l'Irish republican brotherhood (IRB, « fraternité républicaine irlandaise ») et deux organisations paramilitaires légales : l'Irish citizen army (ICA, contrôlée par Connolly) et les Irish volunteers. En 1914, le leader nationaliste Redmont, qui contrôlent les Irish volunteers provoque une scission en acceptant d'aider la Grande-Bretagne dans son combat contre l'Allemagne. Une partie des Irish volunteers va, de fait, servir sur le front. Mais la majeure partie des nationalistes estime que les difficultés britanniques sont une opportunité pour l'Irlande. Ils cherchent et obtiennent l'appui du Kaiser, pas mécontent de provoquer des troubles dans les îles Britanniques et d'affaiblir la Grande-Bretagne. Des livraisons d'armes allemandes sont ainsi effectuées en Irlande, tant d'ailleurs dans le camp républicain que chez les loyalistes d'Irlande du Nord.

Au début de 1916, les leaders républicains, notamment Patrick Pearse et James Connolly décident de provoquer un soulèvement armé. Il a lieu le lundi de Pâques 1916, à Dublin. Quelques centaines d'hommes prennent position dans la capitale irlandaise. Une Armée républicaine irlandaise (IRA) est créée en fusionnant les Irish volunteers et l'Irish citizen army. Mais la coordination entre les différents groupes est mauvaise. Les « volontaires » sont mal armés. En cinq jours, ils sont vaincus par l'armée britannique qui reprend violemment Dublin, n'hésitant pas à bombarder certaines parties de la ville avec des navires de guerre. Les derniers insurgés se rendent après avoir défendu la grande poste, un épisode héroïque qui marque profondément les esprits, non seulement en Irlande, mais aussi dans le monde entier. D'un point de vue militaire, l'insurrection de Pâques est un échec. D'un point de vue politique, il en est tout autrement. Patrick Pearse et les leaders nationalistes ont en effet proclamé la république. Capturés, les chefs de l'insurrection sont fusillés, à l'exception d'Éamon de Valera qui possédait la nationalité américaine. Cette répression brutale choque

l'opinion publique qui bascule. En décembre 1918, le Sinn Féin remporte les élections dans l'île et obtient 70 % des suffrages. Les députés nationalistes refusent de siéger à Londres et créent un parlement irlandais, le Dáil Éireann qui nomme un gouvernement, l'Aireacht. Au début de 1919, le parlement irlandais proclame l'indépendance.



Destruction dans le centre de Dublin, après les bombardements britanniques, en 1916 (source :A. Sutton).



Un groupe de combattant de l'IRA, dans le West Cork, en 1919 (source : A ; Sutton).

En janvier 1919, l'IRA tue deux policiers britanniques, un acte qui lance la guerre d'indépendance. Le chef de l'IRA, Michael Collins lance une guérilla sur le modèle de la guerre des Boers. La police britannique est constamment harcelée. Une vaste campagne de désobéissance civile est organisée. Les conducteurs de train refusent de transporter les troupes britanniques et les dockers cessent de décharger l'équipement des soldats. Les impôts ne sont plus collectés, des tribunaux populaires prennent le relais des institutions judiciaires britanniques. Les autorités britanniques perdent pied. Durant l'été 1920, ils recrutent une force paramilitaire, les Black and Tans, forte de sept mille hommes, qui se distinguent surtout par leurs exactions, les pillages de villes et villages et les exécutions sommaires. En octobre 1920, le maire de Cork, Terence Mac Swiney, emprisonné pour possession d'écrits séditeux, meurt au bout d'une longue grève de la faim. Ses funérailles sont suivies par une foule impressionnante.

À partir de novembre 1920 et jusque juillet 1921, L'Irlande est en proie à une escalade de la violence. Ainsi, le gouvernement britannique monte un groupe d'agents secrets, le Gang du Caire, chargé d'éliminer les membres du gouvernement clandestin d'Irlande et, en priorité, Michael Collins. Le 21 novembre, quinze des dix-huit agents sont assassinés par l'IRA. En représailles, les paramilitaires ouvrent le feu lors d'un match de football gaélique à Corke Park, à Dublin. Ce « Bloody Sunday » fait quatorze morts et soixante-cinq blessés, dont des enfants. Le 11 décembre, les soldats britanniques laissent brûler le centre de Dublin. Parallèlement, l'IRA se révèle de plus en plus audacieuse. Le 25 mai 1921, le bureau des douanes de Dublin, siège de l'administration britannique en Irlande, est pris d'assaut et détruits. Le 13 mai, cent vingt-quatre des cent vingt-huit sièges sont gagnés par le



L'un des chefs nationalistes irlandais, Michael Collins, a négocié le traité anglo-irlandais de 1921. Il sera abattu quelques temps plus tard par des combattants de l'IRA (source : A.Sutton).

Sinn Féin. Le gouvernement britannique décide d'ouvrir de négociations, poussé en cela par le roi George V, la Chambre des communes et une partie de l'opinion publique britannique, révoltés par les échos de la répression de plus en plus violentes et des exactions commises par les paramilitaires.



Eamon de Valera devient le chef de l'Etat libre d'Irlande en 1932 et travaille ensuite à obtenir l'indépendance totale de l'Irlande du sud, en 1949. Il fut un moment pressenti pour devenir le président du mouvement panceltique (source : A. Sutton).

Le 10 juillet 1921, une trêve est proclamée. Le 6 décembre 1921, un traité anglo-irlandais est signé par Lloyd George, Winston Churchill, Michael Collins et Arthur Griffith. Il est ratifié dans la foulée par les parlements britanniques et irlandais. L'Irlande est désormais un État libre, dont George V demeure le souverain théorique. Six comtés d'Irlande du Nord, à majorité protestante, reste loyale à la couronne britannique et demeure dans le Royaume-Uni. L'armée britannique quitte l'Irlande, à l'exception de quelques bases navales qu'elle occupe temporairement. Ce traité provoque une grave scission dans les rangs nationalistes, certains n'acceptant ni la partition de l'île ni le renoncement à la république. Entre juin 1922 et mai 1923, une guerre civile déchire l'Irlande, mais les partisans du traité sont victorieux. Michael Collins est cependant assassiné dans une embuscade. En 1932, le leader nationaliste Éamon de Valera remporte les élections en

1932 et va révoquer peu à peu la plupart des clauses du traité. Finalement, en 1937, une nouvelle constitution est adoptée, ce qui donnera lieu à un nouveau traité en 1938, avec la Grande-Bretagne. L'Irlande reste neutre pendant la Seconde Guerre mondiale. Il faut attendre 1949 pour que la république d'Irlande sera proclamée, trente-trois ans après l'insurrection de 1916.

1.1.2 Les réactions immédiates en Bretagne

En avril 1916 éclate l'insurrection de Pâques à Dublin. Elle est un échec militaire, mais politiquement, elle marque le début d'une lutte victorieuse qui aboutit à la création de l'État libre d'Irlande cinq ans plus tard. L'événement ne passe pas inaperçu dans les cercles bretons, même si la presse française de l'époque présente la révolte comme un coup de poignard dans le dos de l'allié britannique engagé dans le premier conflit mondial. Les répercussions immédiates de Pâques 1916 sont cependant limitées. Le jeune François Debauvais – un des futurs leaders nationalistes des années 1920 aux années 1940 – aurait placardé des tracts de soutien aux insurgés dans la ville de Rennes.

Le poète Camille Le Mercier d'Erm se fend lui d'un long poème sur les rebelles irlandais - une *Ode aux martyrs de 1916* -, dont ces strophes illustrant bien le transfert que peuvent effectuer certains militants bretons vis-à-vis de la cause irlandaise :

Mourez ! Mourez ! Vous qui luttiez pour l'Irlande

Mes frères, ô vous ses plus nobles enfants

Votre vie était sainte et votre mort est grande

Et votre mort nous défend

Le vent de la liberté qui souffle sur la lande

A réveillé tous les vaillants

Les Sinn ouest et les Fenians

Le vent de la liberté qui souffle sur la lande

Demain après les Fenians

*Réveillera les grands chouans.*⁴³⁵

Enfin, le penseur libertaire Émile Masson rédige un texte de réflexions, *Bretagne et Irlande*, retrouvé par Roger Faligot⁴³⁶, où il se montre plus circonspect que le reste de l'Emsav. En militant internationaliste, il critique certains aspects violents de la lutte irlandaise et il affirme ne pas voir dans les événements de Pâques, un exemple pour la Bretagne, malgré

⁴³⁵ LE MERCIER D'ERM Camille, *Irlande à jamais*, Éditions du Parti national breton, Dinan, 1919.

⁴³⁶ FALIGOT Roger, *La Harpe et l'Hermine*, Éditions Terres de brume, Rennes, 1994, page 41

l'admiration qu'il voue au grand leader syndical, Connolly. Rappelons cependant qu'en matière d'élégie sur la lutte des Irlandais, Masson ne fut pas toujours le dernier, en témoigne ce poème de jeunesse, *Bardit d'Armor*, publié sous le pseudonyme d'Erwan Gwesnou-Brenn en 1894, dans lequel on peut notamment lire :

O Celte d'Armor, entends-tu

Gémir le vent d'ouest sur la lande ?

Les Anglais ont encore battu

*Ton malheureux frère d'Irlande.*⁴³⁷

L'impact de Pâques 1916 et surtout de la guerre d'indépendance va être durable au sein du mouvement breton d'entre les deux guerres. Dans ses mémoires, Olivier Mordrelle confie que les militants nationalistes rêvaient de prendre la grande Poste de Rennes, parfait mimétisme d'avec le dernier carré de rebelles de l'IRA dans celle de Dublin en 1916. La figure du « *volunteer* » républicain irlandais, casquette sur la tête et fusil à la main, tendant des embuscades aux Anglais, va devenir une figure de référence pour les plus radicaux des militants bretons.

Ancien directeur de la revue historique *Dalc'homp soñj* dans les années 1980, Jacques-Yves Le Touze a bien connu d'anciens militants du second Emsav. Il confirme le poids qu'a pu avoir la question irlandaise dans la formation idéologique de ces derniers.

*Il y a quelque chose qu'on mesure mal aujourd'hui, c'est l'influence qu'ont pu avoir les événements de Pâques 1916 sur le mouvement breton de l'entre-deux-guerres, souligne-t-il. Je l'ai compris en interrogeant des anciens militants, comme Job Jaffré par exemple qui me disait : « Vous ne vous rendez pas compte, mais pour nous, c'était presque de l'actualité. Ces événements n'avaient que dix ou quinze ans quand nous avons commencé à militer. Nous avons eu des échanges, certains sont allés là-bas. Avec ses livres mais aussi ses conférences, Louis-Napoléon Le Roux nous a fait beaucoup connaître cette histoire. » Pour eux, c'était encore très fort.*⁴³⁸

Alors qu'il était finalement et avant tout culturel avant la Première Guerre mondiale, l'interceltisme prend une nouvelle dimension dans les années 1920. Il est désormais idéologique. La comparaison avec l'Irlande combattante puis émancipée devient un argument

⁴³⁷ LE MERCIER D'ERM, Camille, *les Bardes et poètes de la Bretagne armoricaine*, Plihon et Hommage, Rennes, 1918, p. 441.

⁴³⁸ Entretien, juin 2007.

politique. L'accession à une quasi-indépendance d'un pays celte – une première depuis la Renaissance devient porteuse d'espoir et de modèle pour un nationalisme breton encore en gestation. Mais les comparaisons entre pays sont toujours dangereuses et l'exemple irlandais a contribué aussi à pousser une partie du mouvement breton dans des voies sans issue.

1.2 Un compagnon de route de l'Irlande libre : Louis-Napoléon Le Roux

Né le 29 mai 1890, à Pleudaniel dans le Trégor, Louis-Napoléon Le Roux fait partie de ces personnages étonnants, volontiers fantasques, dont le mouvement breton accouche parfois. Son état civil ne mentionne que le prénom Louis, auquel il a sans doute rajouté le « Napoléon » qui illustre bien l'estime qu'il avait de lui-même. La poétesse Meavenn a côtoyé Le Roux, en Irlande, au début des années 1930. Le portrait qu'elle en dresse n'est guère flatteur : « Il avait ajouté “Napoléon” par mégalomanie ; si la biographie de Pearse avait fait grand bruit, c'était un personnage surfait. Très coureur, il vivait aux crochets des femmes. »⁴³⁹ Dans un article qu'il lui consacre en 1984, Yann Bouëssel du Bourg évoque, au contraire, « une forte et passionnante personnalité du premier Emsav »⁴⁴⁰.

Même s'il a eu une influence certaine sur le mouvement breton, notamment dans les années 1920 et 1930, on connaît relativement peu sa vie, dont une partie s'est déroulée il est vrai outre-Manche. Journaliste, il a fait ses premières armes à *ar Bobl*, le journal carhaisien de Taldir Jaffrennou, en 1909. Avant la guerre, il collabore sous divers pseudonymes à différents titres comme *Ouest-Éclair*, *le Clocher breton*, *l'Écho du Finistère*, *ar Vro*, *Brug*, *le Breton de Paris*, *les Argonautes*. En 1911, il compte parmi les fondateurs du Parti nationaliste breton. Il rédige d'ailleurs une brochure de propagande *Pour le séparatisme*, aux éditions du PNB et écrira dans l'organe du parti, *Breiz Dishual* (voir première partie, chapitre III). En 1914, peu de temps avant la guerre, il quitte la Bretagne pour le Royaume-Uni. Selon Yann Bouëssel du Bourg, il serait parti « avec l'intention d'étudier les différentes langues celtiques d'Outre-Manche. » Pour Éamon Ó Ciosáin, en revanche, c'est « sans doute pour échapper à la conscription »⁴⁴¹, qu'il aurait traversé la Manche. Le jeune nationaliste breton n'intégrera pas, en effet, l'armée française et ne participera pas aux hostilités. On sait peu de chose sur ses

⁴³⁹ FALIGOT Roger, *La Harpe et l'Hermine*, Éditions Terres de brume, Rennes, 1994, page 76.

⁴⁴⁰ Yann Bouëssel du Bourg, « Une forte et passionnante personnalité du premier Emsav, Louis-Napoléon Le Roux (1890-1944) », *Dalc'homp soñj* n° 7, Nevez amzer 1984, pages 24-25.

⁴⁴¹ Éamon Ó Ciosáin, « La Bretagne et L'Irlande pendant l'entre-deux-guerres », *Dalc'homp soñj* n° 29, Nevez amzer 1988, page 32.

premières années en Grande-Bretagne, avant de retrouver sa trace avec certitude en Irlande, en 1919.

1.2.1 Un « Breton Sinn Féiner »

Dans son ouvrage sur les relations entre la Bretagne et l'Irlande, le journaliste Roger Faligot affirme que :

*Médiateur entre l'Irlande et la Bretagne nationalistes, tel fut sans conteste Louis « Napoléon » Le Roux qui avait travaillé avec Masson pour la revue Brug. Insoumis en Bretagne en 1914, il s'était réfugié en Irlande. Selon ses dires, il aurait fait le coup de feu à Dublin en 1916.*⁴⁴²

Cette dernière information paraît invérifiable, Éamon Ó Ciosáin dans l'article qu'il lui consacre, note que sa présence est pour la première fois attestée à Dublin en octobre 1919, où il donne une conférence devant la Irish literary society sur les poètes irlandais et bretons du XIX^e siècle. Il s'y présente d'ailleurs comme « *a Breton Sinn Féiner* », ce qui semble indiquer qu'il n'a rien abdiqué de ses convictions nationalistes. Néanmoins, sa participation à l'insurrection de Pâques 1916 semble beaucoup plus sujette à caution, Le Roux n'hésitant pas, selon ses biographes, à enjoliver certains épisodes de sa vie.

Dans les années 1920, il semble avoir fait la navette entre les îles Britanniques, sans rentrer en Bretagne. Il est vrai que s'il s'était soustrait à la conscription, il ne devait guère pouvoir rentrer en France sans risquer une condamnation pour désertion. Louis-Napoléon Le Roux devient l'ami et un proche du fondateur du Labour, l'écossais J. Ramsay MacDonald, dont il écrit la biographie et dont il traduit un des ouvrages en français, *le Socialisme et la société*, paru aux éditions Flammarion. Mac Donald qui sera le premier travailliste à devenir le chef d'un gouvernement britannique en 1924, avait été un partisan du *Home rule* irlandais et, n'oubliant pas ses origines, avait été également membre de la *scottish home rule Association*, prônant une large autonomie pour l'Écosse. Il sera à nouveau Premier Ministre dans les années 1930, avant de décéder en 1937.

Malgré un côté parfois affabulateur, il est certain que Le Roux avait donc ses entrées dans les milieux gouvernementaux irlandais et britanniques. Selon plusieurs témoins, s'accordant une importance exagérée, il expliquait à qui voulait bien l'écouter qu'il était constamment suivi par les services secrets anglais et français, en raison de son activisme celtique... Le Roux semble s'être efforcé de faire connaître la question bretonne dans les autres pays

⁴⁴² FALIGOT Roger, *la Harpe et l'hermine*, Éditions Terres de brume, Rennes, 1994, p. 54.

celtiques. En 1930, il fait ainsi paraître un long article « the Revival off Brittany » dans le *Scots Independent* et dans *An Phoblacht*, le journal du Sinn-Féin. Il y dénonce le sort fait à la Bretagne par l'État français.

1.2.2 La vie de Patrick Pearse

En 1932 paraît son ouvrage le plus connu, *l'Irlande militante : la vie de Patrick Pearse*, imprimée à Rennes par l'imprimerie commerciale, dirigée par François Debauvais, un des leaders du Parti nationaliste breton (PNB). En 1930, Louis-Napoléon Le Roux s'était en effet rendu en Irlande avec l'objectif d'écrire une biographie de Wolfe Tone, le grand révolutionnaire irlandais de la fin du XVIII^e siècle et meneur de l'insurrection des Irlandais unis, soutenue par la première République française. Finalement, notre Breton abandonne rapidement son projet, pour entreprendre un autre ouvrage, concernant cette fois le poète et leader de l'insurrection de Pâques 1916, Patrick Pearse. Selon Éamon Ó Ciosàin : « Il se mit à rassembler toutes les informations qu'il pouvait trouver sur la vie de Pearse » et il interroge de nombreux témoins qui avaient connu Pearse. Louis-Napoléon Le Roux semble alors bien introduit dans les milieux républicains irlandais, notamment l'équipe de rédaction de *An Phoblacht*. Il y rencontre Franck Ryan, héros de la guerre d'indépendance et Geoffrey Coulter. Le Roux est également proche des républicains de gauche et du mouvement Saor Éire. Ces républicains s'opposent alors au gouvernement de Dublin qui a accepté la partition de l'île et prônent une indépendance totale (l'Irlande du sud n'est alors qu'un État libre et non une république souveraine, ce qu'elle deviendra en 1949). Mais ils sont divisés entre une tendance très militariste, adepte d'un nationalisme intégral et une autre tendance révolutionnaire de gauche. Le Roux, biographe du leader travailliste britannique J. Ramsay MacDonald, devait se trouver plus d'affinités avec les seconds.



Portrait de Patrick Pearse dans sa biographie rédigée par Louis-Napoléon Le Roux.

Traduite rapidement en anglais par un ami de Pearse, Desmond Ryan, l'ouvrage de Louis-Napoléon Le Roux rencontre un succès certain en Irlande et fait l'objet d'articles élogieux dans la presse. Il est vrai que les auteurs irlandais de l'époque hésitaient alors à se pencher sur des sujets encore brûlants. Selon Éamon Ó Ciosàin, l'ouvrage de Le Roux n'a été surpassé

qu'en 1978. La parution de cet ouvrage ne paraît pas étrangère à l'acquisition de la nationalité irlandaise qui lui est accordée en 1932 et dont il se montre très fier. Pour se faire une idée de l'accueil reçu dans les milieux autonomistes de l'époque, il suffit de reprendre les souvenirs de Yann Bouëssel du Bourg déclarant, en 1984, que :

*La Vie de Patrick Pearse a eu sur un grand nombre de jeunes Bretons et bretonnes d'entre les deux guerres infiniment plus d'influence que le Barzaz Breiz. Qui fut pour beaucoup d'entre nous un véritable livre de chevet et qui les a menés loin, à la prison, à l'exil, au peloton d'exécution ; c'est-à-dire à l'engagement total pour la patrie bretonne.*⁴⁴³

1.2.3 Les retours en Bretagne

Installé en Irlande, Louis-Napoléon Le Roux a fait quelques apparitions en Bretagne dans les années 1930. Mais autant ses ouvrages ont marqué le mouvement breton d'alors, autant ses tentatives de participer à la vie politique de son pays d'origine semblent avoir été peu couronnées de succès. Yann Bouëssel du Bourg avoue ainsi « de lui, nous n'avons rien su d'autre [que la vie de Patrick Pearse] ou à peu près. »⁴⁴⁴ Herri Caouissin se souvient d'un passage de Le Roux :

*En 1933, accompagné d'une jeune Irlandaise, Louis-Napoléon Le Roux accomplissait une sorte de Tro Breiz. Ainsi, il vint le 15 août au pardon de Koat Kev ressuscité et nous confia, sur le ton de conspirateur qu'il affectait, tandis que Xavier de Langlais croquait son profil si caractéristique : Très bientôt vous apprendrez du nouveau !*⁴⁴⁵

En effet, quelque temps plus tard, Le Roux lance un « Appel pour une Association nationale bretonne », qui réclame l'enseignement obligatoire du breton et de l'histoire de Bretagne dans les écoles. L'organisation, qui donne pour adresse une boîte postale à Guingamp, n'est pas sans rappeler dans ses objectifs la Ligue gaélique, à laquelle Le Roux consacra un livre en 1934. L'initiative n'a guère de succès, comme le note Herri Caouissin : « Cette association nationale bretonne n'eut qu'une existence éphémère et Louis-Napoléon Le Roux regagna son Irlande. » En 1932, Le Roux tente de fonder une nouvelle revue *Breiz Digabestr* (Bretagne sans entraves). Mais le projet n'a pas abouti.

⁴⁴³ Yann Bouëssel du Bourg, « Une forte et passionnante personnalité du premier Emsav, Louis-Napoléon Le Roux (1890-1944) », *Dalc'homp soñj* n° 7, Nevez amzer 1984, p. 24.

⁴⁴⁴ *Ibidem.*

⁴⁴⁵ *Dalc'homp soñj* n° 7, Nevez amzer 1984, p. 25.

1.2.4 La langue des relations interceltiques

Personnalité complexe, Louis-Napoléon Le Roux peut cependant se prévaloir d'avoir voyagé et de bien connaître la situation des différents pays celtiques. Alors que dans les années 1920, la mode de l'espéranto et les débats sur une langue universelle sont présents jusque dans les colonnes de *Breiz Atao* et de *Gwalarn* – Roparz Hemon y consacre ainsi plusieurs articles - Louis-Napoléon Le Roux publie une petite brochure, *la Langue des relations interceltiques*, pour la maison d'édition de son ami Le Mercier d'Erm. Ce petit essai qui pourfend au passage ce qu'il nomme « les langues artificielles », comme l'espéranto, est une nouvelle tentative de trouver des concrétisations aux relations entre les différents pays celtiques. Néanmoins, il reste extrêmement confus dans ses raisonnements. En introduction, Louis-Napoléon Le Roux reconnaît une fascination pour l'Irlande. « Mais n'oublions pas que, pour nous, la lumière vient de l'ouest, et que notre modèle de reconstitution nationale et notre foyer d'énergie sont en Irlande », écrit-il.⁴⁴⁶

Il ne s'agit pas pour lui de créer une nouvelle langue. Louis-Napoléon Le Roux ne se fait guère d'illusions sur un tel projet qui n'est pour lui qu'une chimère d'intellectuels.

*Au demeurant, une langue interceltique n'est demandée que pour l'usage de l'élite seule ! Mais est-elle vraiment nécessaire ? Si elle est une nécessité, elle s'imposera d'elle-même et aucune force ne pourra la refouler. Au contraire, si elle est, comme je le crois, une fantaisie sortie de quelques cerveaux sentimentaux, personne au monde ne pourra en l'imposer l'étude ou l'emploi. En tout cas, s'il faut une langue interceltique, qu'on la choisisse parmi les langues celtiques.*⁴⁴⁷

Le Roux va même plus loin dans son raisonnement : « Si l'on tient absolument à rejeter les langues celtiques comme “médium” interceltique qu'on élise le français ou l'anglais ! »⁴⁴⁸ Le Roux rejette les langues artificielles comme l'espéranto qu'il qualifie de « fantaisies lilliputiennes ou don quichottiques »⁴⁴⁹. Pour lui, l'espéranto ne peut être la langue interceltique, car c'est « une langue qui n'en est pas une, qui n'a de racines dans aucune source où puise l'esprit humain et qui ne saurait donc, dans l'avenir, avoir de prolongement dans aucune civilisation en progression. »⁴⁵⁰ Pas de novlangue donc, pour communiquer entre

⁴⁴⁶ LE ROUX, Louis-Napoléon, *la Langue des relations interceltiques*, Coédition A l'enseigne de l'Hermine, Dinard : Foyle's Welsh co., London, p. 35.

⁴⁴⁷ *Ibidem*, p. 22.

⁴⁴⁸ *Ibidem.*, p. 22.

⁴⁴⁹ *Ibidem.*, p. 25.

⁴⁵⁰ *Ibidem.*, p. 24.

Celtes : « Bref, si nous devons recourir à une langue interceltique, répète-il, pourquoi ne pas aller, sans ambiguïté – la force des choses nous y poussera malgré nous - aux langues naturelles, les nôtres ou à celles qui nous entourent. »

Louis-Napoléon Le Roux propose de se baser sur les langues celtiques existantes, d'en favoriser l'étude dans les différents pays, ce qui n'empêche pas l'emploi occasionnel d'autres langues comme l'anglais par exemple. Cela lui paraît en tout cas la solution la plus pragmatique.

*Pour avancer le relèvement de la langue celtique, il faut que celle-ci soit appuyée concurremment dans ses trois principales branches, constate-t-il. Mais l'élite s'est heurtée à un obstacle très gênant ; Les Bretons et les celtisants de Grande-Bretagne ne se comprennent pas !*⁴⁵¹

Il affirme avoir été un des premiers - « dans un grand périodique de Londres » - à réfuter l'idée que Bretons et Gallois pouvaient se parler sans problème dans leurs idiomes respectifs. Selon lui, ce n'est pas tellement une langue commune qu'il faut rechercher, mais « il s'agit donc de trouver un « médium », permettant aux différents celtisants des divers pays de s'entendre entre eux, c'est-à-dire adopter une langue qui fasse fonction de langue interceltique. »⁴⁵²

Que propose alors Louis-Napoléon Le Roux ?

*Assurément, la solution est simple et elle s'impose : que les Bretons apprennent le gallois et que les Gallois apprennent le breton, aux gaéliques, qui sont tous anglicisants, l'étude du gallois n'offre aucune difficulté. On déplore de part et d'autre l'ignorance de ces langues et les intéressés eux-mêmes ne les apprennent pas. Par elles, cependant, l'élite d'un pays pourra converser avec l'élite de l'autre pays et étendre son champ de culture.*⁴⁵³

Pour Le Roux, la comparaison entre les situations des différentes langues celtiques est importante, car le constat est amer. « Depuis quarante ans, on passe de la douleur au désespoir », écrit-il. Il y a « danger d'annihilation totale des langues celtiques » et donc de « disparition du sentiment nationale celtique », estime-t-il et ce, « au profit des diverses formes des civilisations anglo-saxonne ou franco-romaine »⁴⁵⁴. Il remarque au passage que « la Bretagne est le seul pays où les autorités civiles, où tous les pouvoirs combattent

⁴⁵¹ *Ibidem.*, p. 20.

⁴⁵² *Ibidem.*, p. 21.

⁴⁵³ *Ibidem.*, p. 21.

⁴⁵⁴ *Ibidem.*, p. 17.

ouvertement la langue et punissent les autochtones qui s'en servent »⁴⁵⁵, au contraire de la Grande-Bretagne qui accorde une certaine reconnaissance au gaélique et au gallois. Outre une sympathie nuancée pour les autorités britanniques, fréquente chez Louis-Napoléon Le Roux, l'interceltisme est une source de comparaisons et de suggestions pour son pays. « Pour connaître les moyens, que les Bretons se frappent le cœur : il en jaillira un monde de suggestions. »⁴⁵⁶ Dans cet ouvrage où les références religieuses sont fréquentes, il présente comme un devoir quasiment sacré que de préserver la langue bretonne comme les autres langues celtiques.

*La providence nous a rendus, nous Celtes, non pas seulement les dépositaires de notre langue, où que nous soyons et de quelque nom qu'elle nous soit connue, gaélique, galloise ou bretonne, mais elle nous a élus les continuateurs des pionniers de la renaissance celtique. Notre tâche est de conserver notre langue et de la défendre, notre devoir est de la cultiver par tous les moyens, y compris contre l'offensive des forces du dehors qui s'ameutent contre elle et contre les assauts qu'on lui livre du dedans.*⁴⁵⁷

Louis-Napoléon Le Roux estime en effet qu'il existe un véritable « peuple celtique », même si ce dernier ne peut être assimilé à une « race pure ». « Les peuples pur-sang n'existent plus et n'ont probablement jamais existé », écrit-t-il⁴⁵⁸. Il préfère utiliser le concept de civilisation :

*Il y a des civilisations viables et des civilisations du passé. Celles de la première catégorie renferment en elles le message du passé ; elles n'ont pas dit leur dernier mot, elles ne le diront peut-être jamais, car elles se renouvelleront sans cesse à travers des bouleversements intermittents de destructions et de créations.*⁴⁵⁹

Et les Celtes forment forcément une civilisation, tout en s'insérant dans un ensemble plus vaste :

J'entends ici la civilisation à laquelle appartiennent tous les membres de la communauté brittonique et les Bretons armoricains : la civilisation romano-chrétienne dans son aspect et dans sa variété celtique. Car, n'en déplaise aux sages et aux intéressés du dehors, la présence de la civilisation celtique s'impose parmi les civilisations en progrès et celles dont les effets se font le plus sentir en Europe

⁴⁵⁵ Ibidem., p. 18.

⁴⁵⁶ Ibidem., p. 19.

⁴⁵⁷ Ibidem., p. 16.

⁴⁵⁸ Ibidem., p. 6.

⁴⁵⁹ Ibidem., p. 9.

*occidentale où vivent, dans leur pleine individualité, les autres tronçons du peuple celtique.*⁴⁶⁰

Séparés par l'histoire et la géographie, les « quatre tronçons » n'en formeraient donc pas moins un « peuple celtique », dont le développement s'inscrit dans celui de l'Europe occidentale. Un peuple, dont les différentes variétés de langues sont « l'expression du sentiment national » et qui doit sa survie à son histoire :

*Le peuple celtique n'aurait pu survivre aux assauts des nations qui menaçaient de l'écraser entre leurs lourdes masses et l'Océan s'il n'avait possédé un formidable patrimoine national d'expérience à tous ses membres et une mangue vivante qui est l'élément essentiel de la vie, l'artère d'un peuple.*⁴⁶¹

Marié à une Irlandaise, Louis-Napoléon Le Roux continue d'écrire. En 1934, il fait paraître un ouvrage sur la Ligue gaélique. Puis, en 1936, il consacre une nouvelle biographie à l'un des auteurs de la déclaration d'indépendance de 1916, Tom Clarke. Selon Éamon Ó Ciosàin : « Ce livre est de loin le meilleur livre d'histoire de notre auteur et un fragment dactylographié conservé à la bibliothèque nationale de Dublin atteste de l'étroite collaboration, pour ne pas dire du contrôle, de gens ayant bien connu Clarke, et de ses collaborateurs les plus proches, tels que Diarmaid Lynch. La vie de Clarke est racontée dans un style simple et précis, les faits sont clairement agencés et appuient une analyse souvent fort intéressante. »⁴⁶² Louis-Napoléon Le Roux avait été hébergé pendant plusieurs mois par la veuve de Clarke pour rédiger sa biographie.

En 1939, il est licencié pour raisons économiques de *l'Irish hospital trust* et quitte l'Irlande pour revenir en Grande-Bretagne. Selon Éamon Ó Ciosàin, il se serait peut-être rendu en Bretagne durant les premiers mois de l'Occupation. Il se fixe ensuite à Londres, où il meurt en août 1944, vraisemblablement d'une maladie, même si la légende affirme qu'il aurait été victime d'une fusée V2. Selon Roger Faligot, après les biographies de Pearse et Clarke, il projetait d'écrire celles des autres meneurs de l'insurrection de 1916. Louis-Napoléon Le Roux aura, sans conteste eu une influence sur le mouvement breton de l'entre-deux-guerres. Plus que ses tentatives de transplanter des organisations irlandaises en Bretagne ou que de développer une utopique langue des relations interceltiques, Le Roux a surtout contribué à ancrer l'image d'une Irlande rebelle, insoumise et généreuse chez les nationalistes bretons.

⁴⁶⁰ *Ibidem.*, p. 12.

⁴⁶¹ *Ibidem.*, p. 15.

⁴⁶² Éamon Ó Ciosàin, « la Bretagne et L'Irlande pendant l'entre-deux-guerres », *Dalc'homp soñj* n° 29, Nevez amzer 1988, p. 34.

Une Irlande exemplaire qui marque profondément les militants bretons, comme le souligne Yann Bouëssel du Bourg :

*Le mouvement contemporain [...] est né au confluent de deux sources : l'histoire bretonne et l'histoire irlandaise. C'est incontestablement le greffon irlandais qui a donné au mouvement breton, à partir de cette époque, son audace intrépide et la pureté d'une doctrine sans équivoque. Les héros irlandais, ceux de la semaine de Pâques et Patrick Pearse en particulier, sont devenus nos héros au même titre que les héros bretons du temps passé et plus encore pour notre génération, parce qu'ils étaient de notre époque, plus près de nous en un sens que nos derniers héros bretons tombés il y avait trop longtemps et dont le souvenir s'estompait. Ainsi, la Pâques d'Irlande 1916 a-t-elle été pour nous le signe de notre résurrection et les héros de l'Easter week sont morts aussi pour nous.*⁴⁶³

⁴⁶³ Yann Bouëssel du Bourg, « Une forte et passionnante personnalité du premier Emsav, Louis-Napoléon Le Roux (1890-1944) », *Dalc'homp soñj* n° 7, Nevez amzer 1984, p. 24.

2. L'interceltisme et le mouvement nationaliste

Alors que le nationalisme était marginal avant la Première Guerre mondiale, en comparaison du régionalisme, il devient l'élément le plus dynamique du mouvement breton dans les années 1920. Très vite, les jeunes nationalistes se sont intéressés aux mouvements similaires dans les autres pays celtiques, afin d'y trouver des exemples édifiants ou une reconnaissance internationale. Une évolution logique, puisque le discours nationaliste qu'ils ont construit s'est en partie élaboré sur des arguments « celtiques », avec une généralisation des références à la civilisation celte de l'Antiquité et du haut Moyen Âge.

2.1 Pays celtiques et Panceltia dans *Breiz Atao*

2.1.1 Création et évolution de *Breiz Atao* (1919-1922)

En 1919, quelques jeunes intellectuels fondent le Groupe régionaliste breton (GRB). On y trouve des « anciens » du mouvement nationaliste d'avant-guerre, comme Camille Le Mercier d'Erm. Ils sont rejoints par de nouveaux venus : Olivier Mordrel⁴⁶⁴, François (Fañch) Debauvais, Yann Brickler ou Maurice (Morvan) Marchal. Le mouvement n'est régionaliste qu'en apparence, comme le souligne Michel Nicolas : « Le label de régionalistes dont ils se parent ne doit pas faire illusion : il s'explique par la conjoncture peu tolérante à l'égard d'un nationalisme "régional". »⁴⁶⁵ Dans les premiers temps, l'idéologie du GRB se situe d'ailleurs dans la mouvance maurrassienne. Ils lancent un journal, *Breiz Atao* (« Bretagne toujours »), appelé à connaître un certain succès et où ils expriment leurs idées.

Les membres du GRB espèrent alors convaincre les élites bretonnes de la justesse de leurs thèses et changer le pays « par le haut ». Des personnalités comme Morvan Marchal ou Olivier Mordrel entendent être les intellectuels et les têtes pensantes d'une « bourgeoisie nationale » bretonne qui peine cependant à émerger. Ils ne rencontrent en effet que peu d'échos, notamment au sein de la Fédération régionaliste bretonne, reconstituée après la guerre. Au contraire, sous l'impulsion de Nantais, à l'instar de Jean Choleau, celle-ci prône désormais la création d'une grande région « Armorique », avec la Bretagne et les départements limitrophes. Une idée qui provoque un vif rejet chez les membres du GRB qui

⁴⁶⁴ Fils d'un officier de l'armée française et d'une Corse, Olivier Mordrel a germanisé son patronyme en « Olier Mordrel ». Il utilise aussi parfois « Jean La Benelais » comme nom de plume.

⁴⁶⁵ NICOLAS, Michel, *le Séparatisme en Bretagne*, Brasparts, Éditions Beltan, 1986, p. 22.

s'orientent vers un nationalisme de plus en plus affirmé au fil des numéros de *Breiz Atao*. Selon Michel Nicolas :

*La démarche initiale du GRB revient par conséquent à tenter de motiver et mobiliser les couches économiques dirigeantes en vue d'obtenir pour la Bretagne l'équivalent d'un « Home Rule » irlandais. Le peuple breton est exclu de cette démarche : il s'agit d'obtenir le succès « par le haut », au nom même d'une philosophie et d'une pratique élitistes. Ce comportement se solde par un échec. S'inspirant d'exemples étrangers, l'élite nationaliste opère alors un virage radical et tente cette fois, dans un nouvel élan charismatique, de séduire les masses bretonnes.*⁴⁶⁶

Or, parmi les « exemples étrangers » dont vont s'inspirer les nationalistes, les pays celtes figurent bien entendu en bonne place. Très tôt, les références aux Celtes et aux pays celtiques apparaissent en effet dans *Breiz Atao*. Ainsi, dans le dixième numéro, en octobre 1919, Maurice Marchal signe un article sur « le Celtisme et l'âme bretonne ». Il y développe l'idée d'antagonisme entre civilisations celtique et latine :

*D'abord, si l'on examine ce courant de francisation, on se convainc bien vite qu'on est en face de la lutte morale de deux races, de deux civilisations. Il n'y a là pas moins qu'une lutte acharnée de la civilisation et de l'esprit latin pour repousser, réduire à néant, l'esprit de la civilisation celtique, encore vivante en Bretagne. Latins contre Celtes, là est toute la question.*⁴⁶⁷

Il rappelle que la Bretagne appartient à une communauté qui s'étend des brumes irlandaises aux rivages bretons :

*Les Celtes, dans les brumes de l'antique Hibernie ou sur le sol âpre et gris de l'Armorique ont créé toute une civilisation, œuvre du génie de la race. [...] Nous avons donc, nous autres Celtes bretons, un génie particulier qui a engendré une civilisation spéciale.*⁴⁶⁸

La tâche des nationalistes bretons doit donc être de promouvoir et de développer le celtisme :

Nous aurons donc en Bretagne une tâche primordiale à accomplir : pour sauver l'esprit de la race, il nous faut sauver le génie celtique ; pour sauver l'âme bretonne, il nous faudra lutter contre la latinisation sous toutes ses formes, il nous faudra

⁴⁶⁶ Michel Nicolas, *Emsav*, op.cit., p. 75.

⁴⁶⁷ Maurice Marchal, « le Celtisme et l'âme bretonne », *Breiz Atao* n° 10, octobre 1919, p. 1.

⁴⁶⁸ *Ibidem*.

receltiser, renationaliser la Bretagne. Et notre œuvre doit s'exercer dans tous les domaines de la pensée.

- Sauver la langue, création et interprète de la pensée celtique

- Sauver le costume [...]. C'est l'uniforme de notre race

- Créer un art breton, en s'inspirant des productions bretonnes des anciens âges, mais aussi et surtout en remettant à l'honneur les méthodes et l'ornement celtique.

- Sauver nos mœurs, notre musique, nos danses.⁴⁶⁹

Maurice Marchal développe sur le même thème quelques mois plus tard, dans un nouvel article intitulé cette fois « la Nationalité bretonne et le celtisme » :

Il faut donc que la Bretagne reste celtique ; et elle ne peut le rester que si elle demeure nationalité. Or, la Bretagne, où a existé et où existe encore le sentiment national, est une nation puissamment celtique, offrant toutes les caractéristiques d'une entité encore bien déterminée : qualités et défauts raciques, langues, costumes, art et surtout histoire. On conçoit donc que tout essai de receltisation à l'aide du développement de son immense héritage celtique amènera fatalement la renaissance du sentiment national breton. Cet éveil du sentiment national ne peut se faire que par une énergique propagande sur les trois points existants de notre celtisme : langue et littérature, histoire, costumes et art, donc maintien et développement de notre héritage celtique.⁴⁷⁰

Le journal du GRB évoque aussi les situations dans les autres pays celtiques et s'enthousiasme du « réveil celtique ». Ils commencent à façonner l'image d'une communauté de lutte entre pays celtiques. On peut ainsi lire en avril 1920 :

Aussi les Celtes, endormis depuis mille ans, s'éveillent, de la Cambrie à l'Écosse. Et cette Irlande martyrisée par vous, Saxons, depuis sept cents ans, sort du tombeau ; que lui fait votre Home Rule, elle veut la liberté... et elle l'aura.⁴⁷¹

Breiz Atao s'indigne ainsi d'une comparaison faite par le Premier Ministre Lloyd George, entre L'Irlande et la Bretagne. Lloyd George jugeant aussi chimérique une indépendance irlandaise qu'une autonomie bretonne. Ce qui ne manque bien évidemment pas d'agacer le rédacteur de *Breiz Atao* :

⁴⁶⁹ *Ibidem.*

⁴⁷⁰ Maurice Marchal, « la Nationalité bretonne et le celtisme », *Breiz Atao* n° 4, deuxième année, avril 1920, p. 1.

⁴⁷¹ « Chroniques des choses de la Bretagne », *Breiz Atao* n° 4, deuxième année, avril 1920, p. 2.

*L'Irlande étant outrageusement traitée par les Saxons et la Bretagne simplement ignorée et comprimée. Il s'ensuit que l'Irlande demande l'indépendance, et nous... l'autonomie. Mais oui, puissant Lloyd George, arbitre des destinées mondiales, il y a des Bretons à demander l'autonomie, et leur nombre grossit de jour en jour ; et cette autonomie, ce "Home Rule" breton que vous considérez comme impossible, qui nous avait été promise par le traité d'Union, nous l'avons eue jusque 1790.*⁴⁷²

L'Irlande est alors en guerre. Les nationalistes bretons prennent inmanquablement position pour les insurgés irlandais et entendent créer un mouvement de sympathie à leur égard. Ils dénoncent bien entendu les informations qu'ils estiment fausses et qui sont véhiculées par la presse « française ». C'est notamment le cas dans le numéro de juillet 1920 de *Breiz Atao* qui voit la création d'une « chronique panceltique », illustration de l'importance du sujet pour les membres du GRB. Un certain « O'K » condamne « La façon dont la presse française se fait l'écho de nouvelles absolument tronquées, quand elles ne sont pas radicalement fausses. »⁴⁷³ Il dénonce aussi l'affirmation selon laquelle Sinn Féin serait affilié à la troisième Internationale et aux bolcheviques :

Sans alliance aucune, les Sinn Féiners combattent pour l'indépendance de leur propre territoire. Puissent-ils, quand ils l'auront retrouvée et qu'ils auront secoué un joug qui leur est insupportable, jeter alors les yeux sur la Petite Bretagne et l'aider, dans la mesure du possible, à se renationaliser et à se receltiser. Nos frères d'Irlande ont de nombreux points communs avec nous et l'avenir de la race celte est dans le panceltisme.

L'année suivante, la recension du livre de Camille Le Mercier d'Erm, *Hymnes nationaux des peuples celtiques*, est l'occasion d'une nouvelle ode au panceltisme :

*Que l'exemple de nos frères gallois qui ont su donner à leur langue une part prépondérante dans leur vie nationale que l'exemple de nos frères Écossais qui se sont tous mis d'accord pour revendiquer l'autonomie de l'Écosse, que l'exemple de l'amour inouï de leur patrie et de leur race dont font preuve nos frères d'Irlande, donnent aux Bretons la ferme volonté de faire eux aussi le nécessaire pour sauver et relever la leur.*⁴⁷⁴

L'exemple irlandais continue d'inspirer les nationalistes qui se rendent en observateur au congrès irlandais de Paris, en janvier 1922 :

⁴⁷² Ibidem.

⁴⁷³ O'K, « Notes d'Irlande », *Breiz Atao* n° 7, deuxième année, juillet 1920, p. 4.

⁴⁷⁴ *Breiz Atao* n° 34, 15 octobre 1921, p. 4

*L'impression définitive que nous aurons rapportée du congrès irlandais, c'est cette admiration sans réserve pour le patriotisme et l'effort de relèvement de l'Irlande mais c'est aussi, par contre-coup, la honte de la veulerie et de l'impuissance bretonne. Que l'exemple de l'Irlande convainque donc les Bretons que rien n'est impossible aux Celtes !*⁴⁷⁵

Des Irlandais, les nationalistes bretons à Paris se souviennent en avoir rencontré. Certains semblent d'ailleurs assez pittoresques, à l'instar de Mac Giolla Bhríde, appelé Lord Ashbourne. En 1922, il visite le cercle celtique de Paris, que fréquente le jeune Roparz Hemon :

*An Iwerzhonad-se a vo bet ur garantez vras hag ur gasoni vras en e galon : karantez ouzh Iwerzhon, kasoni ouzh Bro-Saoz. [...] Er bloaz 1922 e oa, a gredan ; Studier e oan e Pariz. Un deiz, er skol vrezhoneg aozet gant ar C'hlec'h Keltiek, e welis un den gwisket evel Tiruheliz Bro Skos, dezhañ ur vrozenn verr, noazh zaoulun, mentet uhel, divskoaz ledan, blev gwenn war e-benn, heñvel e zoare ouzh hini ar Gaelted kozh.*⁴⁷⁶

2.1.2 La main tendue des Gallois

Mais l'Irlande n'est pas le seul pays à influencer la Bretagne, même si les prises de contacts sont parfois difficiles, comme cette description de la Ligue nationale écossaise, dans la rubrique « Celtia », sur laquelle l'auteur, Yann Brickler, avoue n'avoir que peu de renseignements, mais qui permet une nouvelle fois de faire des comparaisons avec la Bretagne :

La France mise devant le fait nie l'existence d'un nationalisme breton ; elle est farouchement décidée à n'en jamais reconnaître l'existence. Les Anglais ne sont point ainsi. Ils admettent que les Écossais puissent ne point faire partie de la nation anglaise. Ils sont prêts à traiter avec eux comme ils l'ont fait avec l'Irlande. C'est une différence. Notre époque prélude à de grands changements politiques et sociaux en Europe. Les Celtes doivent se rendre libres pour pouvoir y jouer leur rôle. Rendons les Bretons

⁴⁷⁵ Breiz Atao n° 38, 15 février 1922, p. 1

⁴⁷⁶ HEMON, Roparz, in *Dud am eus anavezet*, Mouladurioù Hor Yezh, 2008, p. 40 : « Cet irlandais-là a eu un grand amour et une grande haine dans son cœur : l'amour de l'Irlande et la haine de l'Angleterre. [...] C'était en 1922, je crois ; j'étais étudiant à Paris. Un jour, en cours de breton organisé par le Cercle celtique, nous avons vu arriver un homme habillé comme les highlanders d'Ecosse, avec une jupe courte, nu dessous, un haut manteau, les cheveux blancs sur sa tête, comme nous imaginions les anciens Celtes. »

*libres de disposer d'eux-mêmes et dans le cadre de l'Europe nouvelle, c'est eux qui détermineront en toute souveraineté, leur statut politique.*⁴⁷⁷

Mais en 1922, c'est surtout le pays de Galles qui retient l'attention. Ainsi, durant l'été, un article évoque l'échec d'une proposition d'autonomie galloise, lors d'un vote à la Chambre des communes :

*Les situations galloises et bretonnes ne sont pas sans similitudes. Il est curieux de le remarquer. Ici, comme là-bas, le même personnel usé et désuet, incapable de servir la cause du pays et qui prétend conserver la direction des affaires (ou plutôt le droit de ne rien faire à sa tête), et la même jeunesse qui monte, ardente, pleine de foi et décidée à tout pour faire triompher la cause de la patrie.*⁴⁷⁸

Des contacts semblent avoir été pris entre les nationalistes bretons et gallois. La Une du numéro double de *Breiz Atao* d'octobre et novembre 1922, témoigne des efforts du jeune mouvement à l'extérieur de la Bretagne. La Une du numéro est en effet consacré à un article intitulé « La main que nous tendent les Gallois » :

*Breiz Atao n'était connu jusqu'à ces derniers temps que d'un petit nombre de personnalités outre-Manche. Nous avons bien reçu d'elles des mots de félicitations et d'encouragement. Mais ces témoignages flatteurs n'étaient pas l'expression d'une opinion générale pour que nous puissions faire état d'eux et en tirer des certitudes nouvelles. Aujourd'hui, il n'en est plus de même. Des camarades, étudiants gallois, avec lesquels nous nous étions liés sur le sol français et breton, sont retournés chez eux. Loin d'oublier la cause bretonne qui avait fait vibrer leurs cœurs, ils s'en sont faits, là-bas, les champions bénévoles. Grâce à eux, en quelques mois, Breiz Atao a pénétré dans la plupart des milieux intellectuels, et une opinion galloise est en train de se former à l'endroit de notre mouvement. Beaucoup de Gallois puisaient, dans la lecture de notre cadavérique presse bretonne, l'opinion que la race sœur ne semblait pas devoir sortir de sa somnolence. Notre modeste revue et nos imprimés de propagande ont été une révélation pour eux.*⁴⁷⁹

Selon *Breiz Atao*, un article de l'hebdomadaire *Y Darian*, de juillet 1922, aurait indiqué :

⁴⁷⁷ « Celtia », *Breiz Atao* n°45, 15 septembre 1922.

⁴⁷⁸ *Breiz Atao*, n° 42, 15 juin 1922, p. 3.

⁴⁷⁹ « La main que nous tendent les Gallois », *Breiz Atao* n°46-47, octobre-novembre 1922, p. 1.

*Ce sont des Bretons de ce type, qu'un Celte de Galles ou d'Irlande doit rechercher pour leur serrer la main. Le temps où l'on se mettait à genoux pour mendier la sympathie est passé.*⁴⁸⁰

Ces propos ont de quoi ravir les nationalistes bretons qui appellent à un front commun :

*Vous avez raison, amis gallois de désirer que nos deux peuples se pénètrent pour se comprendre et s'entraider. Issus de la même mère, mais élevés à des écoles différentes, nous avons été, en partie débrettonnés par l'étranger. Pour pouvoir communier ensemble, nous sommes forcés de dépouiller nos personnalités françaises et anglaises et nous nous retrouverons des Celtes, tels que le furent nos ancêtres illustres du temps d'Arthur et du temps de Nominoë. Aussi, cette main que vous nous tendez, amis gallois, nous la saisirons avec joie et force. De nous savoir aimés et soutenus au-delà de la mer, dans ce pays qui fut le berceau de notre race malheureuse, nous nous sentons plus disposés encore à la lutte. Hier, nos pères disaient : Espérons ! Espérons ! Nous, leurs fils, nous n'acceptons plus les chaînes qu'ils n'osaient pas briser, contre lesquelles ils gémissaient seulement. Nous, nous disons : Travaillons. Par nos efforts, nous réaliserons l'union morale et intellectuelle des Celtes, en dépit de la haine de nos oppresseurs et des barrières monstrueuses appelées frontières, que leurs ambitions égoïstes ont tendues entre nous. De notre union naîtra la force, et la force nous donnera le triomphe.*⁴⁸¹

Il rappelle aussi la communauté culturelle et civilisationnelle entre les différentes contrées, argument maintes fois asséné :

*Le but final des Celtes, du Caithness au Bro Naoned, du Connacht au Monmouth est foncièrement un ; notre patrimoine de civilisation, notre héritage d'âme, sont les mêmes et les mêmes dangers les menacent. Pauvres d'esprit sont ceux que les passions politiques, que l'égoïsme particulariste, que les influences étrangères aveuglent et qui ne le voient point ! Celtia da virviken ! Celtia am byth !*⁴⁸²

En fait, deux des leaders du mouvement, Yann Bricler et Maurice Marchal préparent activement un voyage outre-Manche. Il s'agit du premier voyage officiel des jeunes nationalistes. Ils se font régulièrement l'écho des préparatifs, ainsi que de nouveaux courriers gallois dans les colonnes de *Breiz Atao*. Ainsi, dans le numéro 50, on apprend que :

Yann Brikler est de retour du Pays de Galles où il a été l'objet de réceptions enthousiastes. M. M. Marchal, empêché, n'a pu faire le voyage. [...] [II] nous dira

480 *Ibidem.*

481 *Ibidem.*

482 *Ibidem.*

*combien les Bretons sont connus et aimés là-bas ; quels résultats d'ordre moral et pratique auront donné son voyage.*⁴⁸³

En fin de compte, seul Brickler s'est rendu outre-Manche à l'occasion de la Saint-David, le 1^{er} mars, qui est la fête nationale galloise. Il en fait le compte-rendu quelque temps plus tard, dans *Breiz Atao*. Innovation par rapport aux précédents voyages interceltiques, Bricler n'a pas pris l'avion. « Breton nationaliste donc moderne, je me devais d'aller en Grande-Bretagne d'une façon moderne : je partis en avion », claironne-t-il.⁴⁸⁴ Outre l'énumération des personnes qu'il a rencontrées des lieux qu'il a visités, il développe sur l'utilité de l'interceltisme pour les nationalistes bretons. Ainsi, selon lui, *Breiz Atao* doit encourager les échanges avec les Gallois pour plusieurs raisons :

Tendre de plus en plus à répandre au pays de Galles la connaissance de la Bretagne en utilisant les revues galloises, et à l'aide des Gallois eux-mêmes. Inversement, détruire l'ignorance des Bretons au sujet de leur sœur Kembre, en incitant tous les journaux bretons à en parler. Breiz Atao se chargerait même d'envoyer les renseignements particuliers qu'on demanderait.

Rôle plus particulier de Breiz Atao :

1- Développer les liens entre jeunes des deux pays. Pour cela : instruire plus complètement les étudiants gallois des choses de Bretagne ; aider à des échanges de correspondance ; empêcher les Gallois à Rennes de se sentir isolés, organiser le placement des Gallois pendant les vacances dans des familles bretonnantes, ainsi que des échanges de jeunes gens entre famille bretonnantes et galloises.

*2- Marcher main dans la main avec la jeunesse nationaliste galloise dans notre action émancipatrice. Nous sommes bien en retard en Bretagne sur nos compatriotes gallois. Que cette impression très nette, loin de nous abattre et de nous décourager, nous encourage et nous fortifie.*⁴⁸⁵

En effet, pour lui, la situation du pays de Galles, et notamment les luttes en faveur de la langue, doit avoir force d'exemple pour la Bretagne. Pour les nationalistes, l'interceltisme permet d'aller chercher ailleurs des idées et de les transplanter dans leur pays. Il conclut ainsi son analyse des luttes galloises :

Chaque argument que donne Breiz Atao en faveur de l'autonomie complète est applicable en Galles et est utilisé en pratique constamment par ceux qui dirige le

⁴⁸³ « Bretagne et Galles », *Breiz Atao* n°50, janvier 1923, p. 5.

⁴⁸⁴ Yann Bricler, « Breiz Atao au pays de Galles », *Breiz Atao*, n°52-53, avril 1923, p. 302.

⁴⁸⁵ *Ibidem*, p. 303.

mouvement ici. Notre dépendance politique produit la dégénérescence intellectuelle, la débilité morale, l'invétérance sociale et le désavantage économique. Le mouvement gallois est loin d'avoir terminé sa carrière ; cependant, ayant vu ce qu'il a obtenu, nous pouvons nous permettre de jeter un coup d'œil sur son avenir. Il veut actuellement deux choses avant tout : obtenir l'autonomie politique par le retrait des députés du parlement de Londres et la constitution d'un gouvernement gallois ; ensuite émouvoir toutes les Galles sur la question de l'enseignement total en kemraeg. Mais en dehors de ces deux buts, il lui faudra songer à créer des méthodes d'éducation adaptées au caractère gallois, il lui faudra défendre l'idéal moral du pays de Galles ; il lui faudra travailler à receltiser les Gallois, à les rendre à la civilisation celtique et à développer les liens avec les autres peuples Celtes.

*Si donc les Gallois sont en avance sur les Bretons de cinquante ans, comme ils le disent, ils ont encore suffisamment de besogne à accomplir pour que nous ne désespérions pas de les rattraper en mettant les bouchées doubles.*⁴⁸⁶

À noter que l'Irlande fait toujours partie des préoccupations des animateurs du GRB dans ces années-là. Les échos de la guerre civile parviennent aux nationalistes bretons :

*Nous tous, Bretons, qui avons suivi la guerre des Celtes d'Irlande contre l'étranger avec tant de passion fraternelle, nous qui avons appris à prononcer avec recueillement les noms des héros qui les menaient au sacrifice, nous sentons nos cœurs se serrer lorsque nous apprenons que les balles qui abattent Childers⁴⁸⁷ sont irlandaises, et qu'elles sont l'instrument de sa justice.*⁴⁸⁸

Olivier Mordrelle se souvient d'ailleurs que :

*Par ailleurs, certains exemples nous impressionnaient. L'Irlande avait gagné son procès sous nos yeux, en élisant une majorité de Sinn Féiners qui, au lieu d'aller à Londres, s'étaient réunis à Dublin dans le Dail, pour fonder leur propre État. Nous potassions les écrits d'Arthur Griffith, le créateur de Sinn Féin, non pour suivre incontinent ses traces, mais plutôt pour nous imprégner de cette sorte d'esprit qui mène à la victoire.*⁴⁸⁹

⁴⁸⁶ Ibidem, p. 301.

⁴⁸⁷ Erskine Childers est un des leaders de l'IRA qui a refusé de déposer les morts et à été fusillé par les nationalistes en 1922.

⁴⁸⁸ Er Gédour, « Pour l'ordre dans la liberté », *Breiz Atao* n° 49, 15 janvier 1923, p. 3.

⁴⁸⁹ MORDREL, Olier, *Breiz Atao*, op.cit., p 76.

2.1.3 Panceltia, ou « Celtie toujours »

Le voyage de Brickler au pays de Galles et le décalage constaté entre les débuts difficiles du nationalisme breton et le profond ancrage du mouvement gallois dans la société, vont inciter les rédacteurs de *Breiz Atao* à intensifier l'aspect interceltique de leur revue. Olivier Mordrelle note ainsi que :

*La solidarité celtique, toujours vivement ressentie de ce côté-ci de l'eau, et sur laquelle nous fondions bien des espérances, ne pouvait pas entrer en jeu avant que ce décalage ne soit rattrapé. Aussi Breiz Atao fonda-t-il un supplément, Panceltia, avec un en-tête symbolique dessiné par Théophile Lemonnier qui était l'artiste peintre de la première équipe dont, quelques années plus tard, René-Yves Creston devait prendre la succession.*⁴⁹⁰

À partir du numéro 52, *Breiz Atao* (avril et mai 1923) change d'aspect, avec notamment une couverture cartonnée. Le journal prend un intitulé clairement nationaliste, puisque son sous-titre devient « La nation bretonne ». Preuve de l'importance de l'interceltisme chez les nationalistes, *Breiz Atao* est désormais présenté comme la « revue mensuelle du nationalisme breton et des relations interceltiques ». C'est d'ailleurs dans ce numéro, en ouverture, qu'Olivier Mordrelle développe pour la première fois sa conception de l'interceltisme qu'il va réellement théoriser. Il s'agit d'un long article, intitulé « les Avantages du Panceltisme ». Mordrel débute par ce constat :

La Bretagne souffre de son isolement. Attirée vers Paris par la centralisation, coupée de la mer qui la baigne par la frontière douanière, elle végète dans l'ignorance des peuples voisins et en dehors des relations internationales. Les points de comparaisons lui manquent pour se juger soi-même. Elle ignore le sort qui lui est fait parce qu'elle ne sait pas comment on vit en dehors de France. Tout ce qu'on lui dit lui semble la vérité, parce qu'elle ne sait pas qu'ailleurs on s'insurgerait contre les idées qui sont courantes en France et reconnues comme stupides et nocives à l'étranger. Elle se juge désuète, Barbare, inférieure, parce que le seul peuple avec qui elle a des relations le lui enseigne et qu'elle confond ce peuple avec l'humanité. En réclusion au milieu des mers grises, sur lesquelles ne sait pas que sans l'empire de la France, elle lancerait des flottes, elle regarde la vie s'épanouir hors de chez elle ; elle se croit condamnée par le ciel à l'ennui et à la misère éternelle.

Pour sauver la Bretagne, il faut donc l'ouvrir sur ces voisins celtes. Le voyage outre-Manche doit être favorisé afin de permettre aux Bretons de réfléchir hors du cadre français :

⁴⁹⁰ MORDREL, Olier, *Breiz Atao*, op.cit., p 77.

Nous apprendrons en Galles, en Irlande, en Écosse que nous appartenons à un peuple de 25 millions de Celtes avec lequel des états ont tous les jours à compter et que le titre de Celte est lumineux de prestige dès que l'on a quitté le sol français. Nous verrons, là-bas, qu'il est des pays où l'on salue notre nom de Bretons autrement que par des paroles d'ironie ou de condescendance ; des pays où nous sommes aimés pour nous-mêmes, parce que Bretons. Nous y retrouverons l'assurance en soi qui nous manque. Tout vibrant du souvenir de la liberté britannique et américaine, plein encore de l'enchantement où nous aura laissé la pureté de l'atmosphère celtique, le séjour dans une Bretagne empoisonnée par le réseau d'insanités françaises qui l'étouffe, nous paraîtra bientôt intolérable.

Selon Mordrel, le panceltisme présente d'autres opportunités :

- Les Bretons sont impuissants à se réaliser parce qu'ils ne savent pas distinguer ce qui, dans leur pays, est à eux de ce qu'il y a été apporté du dehors.

Au contact des Celtes insulaires, ils pourront éliminer de leur esprit, de leur culture, de leurs mœurs, les scories latines qui en rompent l'harmonie et en amoindrissent la force.

- Les Bretons veulent opposer à l'envahissement de la civilisation étrangère leur tradition propre : mais ils n'en possèdent que des vestiges mutilés et trop rares.

Le panceltisme nous remettra en possession des richesses de culture, d'art, de langue qu'à travers les nécessités de son histoire, la Bretagne a perdues et que nos frères ont conservées. Greffée d'éléments nouveaux et vivaces, la civilisation bretonne pourra se reprendre à vivre, espoir qui lui est interdit dans son isolement.

- Les Bretons ont perdu le sens des choses de leur pays, la notion de la destinée de leur race.

Le panceltisme nous fera sortir de notre ambiance pétrifiée, il nous plongera dans un courant de vie intense qui réveillera un génie, une sensibilité et un caractère endormis, abrutis par une trop longue servitude. Il fera de nous des Celtes intégraux, c'est-à-dire des hommes faisant figures d'hommes et capables d'accomplir sur terre, sous le regard de Dieu, œuvre humaine.⁴⁹¹

Et Mordrel de conclure :

Il y a des peuples qui vivent privés de lumière. Ces peuples sont condamnés. Leur âme est un taudis obscur. Et leurs pas chancelants les mènent vers l'abîme.

⁴⁹¹

Olier MORDREL, « les Avantages du Panceltisme », *Breiz Atao* n° 52, avril 1923, p. 1.

Il en est d'autres dont la route est éclairée par un grand soleil de vie, d'espoir, de gaieté. Ceux-là marchent sans peur et ils triomphent des embûches et du mal.

*Nous sommes un de ces peuples, et le soleil celtique nous illumine.*⁴⁹²

Afin de créer des « Celtes intégraux en Bretagne » et d'être illuminé par le « soleil celtique », la revue entend réaliser un important effort en matière de propagande et d'information panceltique. *Breiz Atao* va donc proposer des suppléments spéciaux, nommés « Panceltia ». On peut ainsi lire dans le numéro 56 :

*Breiz Atao a deux éditions. Dans la première, Panceltia contiendra des articles en breton et en français sur les pays celtiques d'outre-mer. Cette édition est destinée à nos abonnés de Bretagne et de France. Dans la seconde, Panceltia paraît en gallois et en anglais et fait connaître à nos frères insulaires la question bretonne moderne ; elle les tient au courant de la vie bretonne. Cette édition est envoyée à nos abonnés des pays celtiques et de Grande-Bretagne et des pays étrangers. Ceux de nos abonnés de Bretagne qui préféreraient recevoir la seconde édition sont priés de nous le faire savoir. Les deux éditions peuvent être envoyées sur demande contre paiement du montant de deux abonnements. Cette transformation sera bien accueillie. Elle permettra d'augmenter l'importance de Panceltia dès les prochains numéros et d'en accroître l'intérêt et pour les Bretons et pour les Celtes insulaires. Keltia da Viken !*⁴⁹³

De fait, dès le numéro 54 (juin 1923), une partie de la revue s'intitule désormais *Panceltia*, avec un article en anglais « *Insular celts and Breiz Atao* » qui débute, page 7, par cette phrase : « *Ever since Breiz Atao has been known to the Celts of Great Britain, it has found among them sincere friends and devoted defenders.* » et des articles en gallois. *Panceltia* y est ainsi définie en anglais :

Panceltia will make you know and love the Bretons

Panceltia will make you known an loved by the Bretons

Panceltia ought to be a bond of agreement and union between the Celts

Panceltia help in the formation of a Celtic patriotism

You ought to help Panceltia with your subscription and cooperation.

⁴⁹²

Ibidem

⁴⁹³

Breiz Atao n°56-57, août et septembre 1923, p. 20.

Mais c'est surtout dans le numéro d'octobre 1923, que l'on trouve un exemple d'utilité du panceltisme dans sa « version mordrelle ». Olivier Mordrelle y signe en effet un article « Pour sauver la race, remplaçons l'immigré français par l'immigré de Grande-Bretagne ». Il commence par un long constat sur l'arrivée de plus en plus massive de « Français » en Bretagne, même s'il ne juge pas opportun de les expulser :

*Nous ne pouvons pas empêcher l'immigration française. Nourrie par le fonctionnariat, nous la subirons tant que nous serons territoire français. Nous ne pourrions pas davantage songer à expulser nos immigrants, d'abord parce que nous ne le pouvons pas, ensuite parce que ce serait la plupart du temps inhumain.*⁴⁹⁴

D'où cette solution :

*Il ne nous reste qu'un moyen pratique de rétablir chez nous la pureté du sang et l'homogénéité de la population, c'est de faire appel à l'immigration de Grande-Bretagne. Répliquons à la famille franco-bretonne par la famille celto-bretonne. Faisons entrer sous nos toits des jeunes filles d'Irlande et de Galles au lieu des Parisiennes et des Bordelaises qu'y ont fait pénétrer nos pères. Associons à nos luttes et à nos entreprises des jeunes gens de la Grande-Bretagne et marions-les à nos sœurs, que les massacres de la guerre ont condamnées en si grand nombre au célibat. L'idée de ces unions interceltiques est juste, car elle n'est pas neuve. Les Bretons qui ont pris femme en Galles, en Écosse ou en Irlande sont assez nombreux depuis un demi-siècle.*⁴⁹⁵

Dès 1923, la conception de l'interceltisme prend donc une dimension raciale et ethnique très forte chez Mordrel. *Breiz Atao* continue de se faire l'écho des situations dans les autres pays celtiques. Les militants bretons font toujours des comparaisons, comme le montre un long article de Morvan Marchal sur « Bretagne et Irlande ».

L'Irlande, tout d'abord, nous est chère parce qu'elle est celtique, écrit-il. Elle se réclame des mêmes larges traditions ancestrales que nous. Elle est de même sang, de même esprit, de même âme. La première parmi les cinq sœurs d'extrême Occident, elle a héroïquement montré qu'elle ne voulait pas mourir. Et de tout cela, elle est près du cœur des Bretons. L'Irlande, d'autre part, était comme nous-mêmes, faibles, très faible en hommes et en or, en face d'un grand empire. Elle a tenté l'impossible rêve de

⁴⁹⁴ Olivier MORDREL, « « Pour sauver la race, remplaçons l'immigré français par l'immigré de Grande-Bretagne », *Breiz Atao* n° 58-59-60, octobre-décembre 1923, p. 378.

⁴⁹⁵ *Ibidem.*

*secouer le joug. Elle l'a, pour une part, réalisé. Elle nous a montré l'exemple du réveil nécessaire. Pour cela, elle passionne l'esprit des Bretons.*⁴⁹⁶

Marchal relève aussi que les nationalistes irlandais et le Sinn Féin ont, pour gagner, réveillé le « nationalisme celt ». Il exhorte les Bretons à faire de même :

*Comment alors, en Bretagne, renierions-nous, ou laisserions-nous périr quoi que ce soit de ce qu'il y a de celtique ? Comment accepterions-nous un bâtard bilinguisme, même en principe ? On a trop dit ici que le Breton devait être enseigné au seul profit du français. C'est enlever à notre langue son rôle de langue nationale, c'est en faire la servante du triomphe étranger, c'est la vassaliser. Les patriotes irlandais ont rendu au gaélique ses titres et veulent lui rendre sa place de langue de la nation. Les nationalistes bretons reconnaissent une langue à la Bretagne : la langue bretonne. Le Français ne doit y avoir que tout juste la place de l'anglais dans l'Irlande de demain.*⁴⁹⁷

En 1925 et 1926, Abeozen publie des cours de gallois dans *Panceltia*. À la même époque, François Vallée fait aussi paraître ses *Emvorennoù Bro Kembre*, « souvenirs du pays de Galles », relatifs à ses voyages outre-Manche dans les années 1900.

2.2 L'interceltisme au Parti autonomiste breton

À partir de septembre 1927, *Breiz Atao* change à nouveau de formule et de format. Le journal n'est désormais plus désigné que sous l'appellation « Organe du Parti autonomiste breton ». La mention « *Panceltia* » a disparu. Dès les premiers numéros, on retrouve les désormais classiques analyses de la situation irlandaise. Ainsi, dans l'édition de novembre 1927, on peut lire un long article « Comment on fait une nation », qui se conclut ainsi :

Grâce aux ouvriers de la renaissance, les révoltés de 1916 avaient derrière eux un pays bien constitué, prospère et doué d'un vigoureux esprit national. C'est pourquoi leur geste ne fut pas fou ; c'est pourquoi il ne fut pas vain : il devint évident que la politique irlandaise ne pourrait plus jamais être ce qu'elle était auparavant. L'héroïsme sublime de Pearse et de ses compagnons allait porter ses fruits : « Ils savaient qu'ils mourraient, mais que leur mort devait sauver l'Irlande ». Retenons

⁴⁹⁶ Morvan MARCHAL, « Irlande et Bretagne », *Breiz Atao* n°8 et 9, septième année, 1^{er} septembre 1925, p. 596.
⁴⁹⁷ *Ibidem*, p. 598.

*enfin de l'histoire tourmentée du Sinn-Féin qu'il est difficile à un parti extrémiste de gagner l'opinion sans avoir fait ses preuves.*⁴⁹⁸

Rapidement, une « chronique panceltique » refait son apparition. Avec de nombreuses comparaisons entre pays celtiques ce qu'explique d'ailleurs le numéro 7 de la nouvelle série :

*Morale : serrons-nous les coudes, les Celtes. Étudions-nous les uns les autres ; échangeons nos idées ; travaillons et attendons l'avenir avec confiance.*⁴⁹⁹

On remarquera néanmoins qu'en cette année 1927, la minorité qui intéresse surtout les rédacteurs de *Breiz Atao* est l'Alsace. De nombreux articles et comptes rendus évoquent la situation dans cette région, alors en proie à une importante agitation autonomiste.

2.2.1 Les liens avec le pays de Galles

Au second congrès du parti, à Châteaulin, en août 1928, deux « étudiants gallois » sont présents. Ils ne manquent pas eux non plus de faire des comparaisons, regrettant que la langue bretonne n'ait pas été plus employée par les orateurs ou que la présence féminine ne soit pas plus importante :

*Nous avons remarqué qu'il n'y avait que des hommes à faire un travail important : vendre des livres était le seul travail qu'on ait vu faire par l'élément féminin. Nous nous sommes donc demandé si les Bretonnes s'intéressaient beaucoup au mouvement ? Le contraire est arrivé à notre congrès à nous.*⁵⁰⁰

De la fin 1928 à 1929, *Breiz Atao* fait paraître régulièrement une histoire du pays de Galles, signée d'un certain G.D. Jones. En juin 1929, Olivier Modrel analyse les résultats des élections au pays de Galles et en Écosse, ce qui l'amène à cette remarque :

*En somme, toute la question en Galles, en Écosse, comme en Bretagne d'ailleurs, est d'arriver à ce résultat que l'autonomie soit l'enjeu des élections. Celles-ci prendraient alors la signification d'un plébiscite, dont on pourra tirer les conclusions favorables ou défavorables à l'avenir de nos mouvements de renaissance nationale.*⁵⁰¹

⁴⁹⁸ P.L. « Comment on fait une nation », *Breiz Atao* n° 4, 6 novembre 1927, p. 5

⁴⁹⁹ « Chronique panceltique », *Breiz Atao* n° 7, 18 septembre 1927.

⁵⁰⁰ « Lettre galloise », *Breiz Atao* n° 25, 16 septembre 1928, p. 3.

⁵⁰¹ Olier Mordrel, « les Elections en Galles et en Écosse », *Breiz Atao* n° 54, 16 juin 1929, p. 3.

Les contacts semblent cependant réels. Le leader du jeune mouvement nationaliste gallois, Saunders Lewis, qui a lancé le Plaid Cymru, écrit ainsi à *Breiz Atao* en septembre 1929. Il dénie s'être inspiré des nationalistes bretons pour fonder le parti.

*Je vois dire par un Allemand dans Breiz Atao que « le jeune mouvement nationaliste gallois est entièrement inspiré et guidé par vos doctrines ». Hélas ! Je ne connais qu'un seul Gallois qui se soit beaucoup inspiré du mouvement breton, c'est notre ami Ambrose Bebb. Mais depuis six mois, je trouve aussi dans votre journal des articles de M. Maurice Duhamel qui m'intéressent vivement.*⁵⁰²

Depuis 1927 et grâce à l'investissement croissant du musicologue Maurice Duhamel dans le mouvement autonomiste breton, *Breiz Atao* s'est en effet largement ouvert aux idées de fédéralisme international et de fédération européenne. Les articles sur ce sujet abondent et sont désormais bien plus nombreux que ceux consacrés au celtisme ou à l'interceltisme. Mais ce thème semble aussi toucher Saunders Lewis :

*M. Duhamel développe une thèse que j'ai soutenue moi-même à Machynlleth sur « Egwyddorion Cenedlaetholdeb », et que j'essaye toujours, dans notre journal, de faire accepter au pays de Galles, comme point central de notre politique. Il me semble maintenant que cette doctrine européenne peut être pour votre mouvement et le nôtre, le lien le plus puissant et une base importante de coopération.*⁵⁰³

Saunders Lewis expose même ses doutes sur l'interceltisme et voit dans le fédéralisme européen un courant beaucoup plus efficace pour rapprocher Bretons et Gallois :

*Nous nous lierons non comme Celtes – c'est un mot qui n'a pas pour moi beaucoup de sens – mais comme Européens. Nous tâcherons de construire une Europe qui ne sera plus un conglomérat d'États souverains, méfiants les uns des autres, mais qui sera encore une fois une unité spirituelle, riche de sa diversité même. Une Europe, dis-je, qui, dans un monde qui n'aspire qu'à s'américaniser, gardera sa valeur de complexité historique et d'inépuisable originalité.*⁵⁰⁴

Le Plaid Cymru enverra d'ailleurs un délégué au congrès de Rennes du PAB, en 1929.

2.2.2 Un interceltisme idéalisé

⁵⁰² Saunders Lewis, « Galles et Bretagne », *Breiz Atao* n° 65, 8 septembre 1929, p. 2.

⁵⁰³ *Ibidem.*

⁵⁰⁴ *Ibidem.*

Dans ses mémoires, publiées en 1973, Olivier Mordrelle revient longuement sur les débuts de *Breiz Atao* et indique que l'un des premiers soucis des jeunes nationalistes a été de définir la nation bretonne qu'ils entendaient réveiller. À ce propos, il confesse que :

*Pour moi, la nationalité était un phénomène collectif, exigeant le soutien des caractéristiques nationales. Elle pouvait avoir été et avoir disparu, même si quelques nostalgiques en avaient conservé le souvenir. De nouvelles conditions historiques peuvent aboutir à la formation d'une nationalité nouvelle. Les exemples abondent dans le monde. L'un de ceux auxquels nous pouvons être le plus sensible est le Canada français. J'allais au bout de ma pensée, en prétendant que peu importait si l'ancienne nationalité bretonne avait été effacée, parce que la Bretagne, sous mes yeux, réunissait les caractéristiques d'une nationalité moderne, malgré le fait que les Bretons ne s'en rendent pas compte.*⁵⁰⁵

La « nation » de *Breiz Atao* n'est donc pas tant fondée sur l'histoire, que sur des caractéristiques historiques, parmi lesquelles l'exaltation du passé celtique prend dont une place importante. Pareillement, à côté de cette « nation imaginée » que tentent de théoriser les membres du GRB puis du PAB, se développe un « interceltisme idéalisé » qui répond à deux fonctions. D'abord, une reconnaissance internationale, au travers de rencontres avec d'autres nationalistes, irlandais et gallois notamment. Reconnaissance de la lutte politique bretonne qu'illustrent bien les analyses de Brickler sur l'importance d'apparaître dans la presse galloise. Par ailleurs, cet interceltisme permet aussi de galvaniser les militants grâce à un certain nombre d'avancées obtenues dans les autres pays celtes (État libre d'Irlande, statut de la langue galloise...) et de fournir un certain nombre d'arguments idéologiques en vue de convaincre les Bretons.

Dès les années 1920 se développe donc un interceltisme plus idéologique et plus « utilitaire » que celui qu'avaient promu les tenants du régionalisme. Pour autant, ces derniers continuent à entretenir des contacts outre-Manche.

⁵⁰⁵ Olier Modrel, *Breiz Atao*, op. cit., p 63.

3- Un interceltisme dynamique chez des régionalistes en déclin

Ainsi que le souligne Michel Nicolas, « l'activité du mouvement breton entre les deux guerres ne saurait être réductible au seul GRB, à ses extensions et à ses dissidences »⁵⁰⁶. Le mouvement régionaliste est encore présent dans le débat politique breton, même s'il n'a plus la même audience qu'avant guerre. Les deux principales formations du premier Emsav, l'URB et la FRB, se reconstituent, mais elles semblent bien moins préoccupées de l'ouverture aux autres pays celtiques que dans la période précédente. Cependant, le régionalisme ne se résume pas à ces deux organisations et le mouvement breton est aussi affaire de personnes. Parmi les militants régionalistes, plusieurs personnalités vont ainsi prolonger un engagement interceltique sur le souvenir du panceltisme des années 1900, notamment Pierre Mocaër et Taldir Jaffrennou.

3.1 La situation du régionalisme

Après la Première Guerre mondiale, les deux principales formations régionalistes – l'URB et la FRB - reprennent donc leurs activités, mais peinent à retrouver une certaine dynamique. La sociologie de l'URB est de plus en plus marquée par la présence d'aristocrates, tendance déjà observable avant guerre. Néanmoins, cette catégorie sociale est alors en proie à diverses difficultés, en premier lieu desquelles l'effondrement de l'économie de rente. L'URB continue à prôner un régionalisme raisonnable sous la présidence du marquis de l'Estourbillon. Ce dernier possède toujours des relations outre-Manche, même s'il semble moins s'y déplacer qu'avant 1914. Ainsi, un député nationaliste gallois, Llewellyn Jones, élu de la circonscription de Flint, assiste au congrès de l'URB, à Morgat, en 1930. Mais les échanges restent fort limités. En fait, l'URB est en perte de vitesse. Il n'est pas anodin de constater qu'après la Seconde Guerre mondiale, elle va fusionner avec une autre organisation, où les membres de la noblesse sont encore très représentés : l'Association bretonne.

L'autre mouvement régionaliste modéré, la FRB renaît également après la guerre et semble, dans un premier temps, plus attractive que l'URB. Comme avant-guerre, elle privilégie un argumentaire économique. Mais, très rapidement, l'orientation de ses dirigeants vers une « grande région Ouest » va repousser les éléments attachés à un patriotisme breton traditionnel. Michel Nicolas remarque ainsi que :

⁵⁰⁶ Michel Nicolas, *le Séparatisme en Bretagne, op.cit.*, p. 25.

*On observe qu'en 1920 la FRB "émet le vœu que soit adopté le principe de vastes régions... que la région Ouest comprenne le Poitou, l'Anjou, le Maine et la Bretagne accrue du Cotentin avec Nantes comme capitale interprovinciale et Rennes, Tours, Poitiers comme chefs-lieux provinciaux... qu'au cas où le principe de grandes régions ne serait pas admis... que la Bretagne entière, accrue du Cotentin, d'une partie du Maine et d'une partie du Poitou, constitue une région avec Rennes et Nantes."*⁵⁰⁷

La FRB promeut désormais plus « l'Armorique » que la Bretagne, une évolution qui éloigne ses promoteurs de la recherche d'arguments « celtiques » pour construire leur discours. Ce dernier est d'ailleurs plus centré sur la construction d'un nouvel espace économique que sur les bases d'une hypothétique communauté culturelle transfrontalière. Rien de plus normal, dès lors, que les références à l'interceltisme se fassent rares au sein de la FRB. Celle-ci est d'ailleurs en déclin dès 1923. Outre les militants bretons, elle n'a guère convaincu les milieux économiques et va peu à peu disparaître.

3.2 L'interceltisme dans *Buhez Breiz*

Militant régionaliste depuis l'avant-guerre, Pierre Mocaër va de nouveau s'investir après la guerre. En janvier 1919, il est à l'origine d'une nouvelle revue, *Buhez Breiz* (la vie bretonne), qui entend promouvoir un régionalisme modéré :

*Nous voulons assurer la naissance d'une Bretagne où, moralement et matériellement, il fera meilleur vivre pour tous les Bretons, où les usines ne seront pas des prisons tristes et malsaines, où les fermes ne seront pas des taudis humides et des repaires de tuberculose, où les écoles ne seront plus les lieux où l'on apprenait aux enfants à mépriser leur pays et où on les punissait quand ils parlaient leur propre langue. Nous voulons aider à l'avènement d'une Bretagne réellement celtique, où il y aura du soleil pour tout le monde, où le travail joyeusement accompli sera fructueux et où la vie intellectuelle sera digne d'un peuple civilisé.*⁵⁰⁸

Très tôt, la nouvelle revue s'intéresse au celtisme et à l'interceltisme. Dès le premier numéro, François Vallée (Abherve) et Meven Mordiern font ainsi paraître leurs recherches sur les Celtes anciens : "*Notennoù diwar-benn ar Gelted koz, o istor hag o sevenadur*"⁵⁰⁹ et en

⁵⁰⁷ Michel Nicolas, *Emsav*, op.cit., p. 63-64.

⁵⁰⁸ Pierre Mocaër, « Notre programme », *Buhez Breiz*, n° 1, janvier 1919, p. 4.

⁵⁰⁹ « Notes sur les anciens Celtes, leur histoire et leur culture ».

lexicographie. On trouve également des articles sur l'histoire et la culture des autres pays celtiques.

Plus curieusement, Pierre Mocaër semble avoir poursuivi les échanges interceltiques pendant la guerre. Il aurait ainsi été présent à l'Eisteddfod d'Aberystwyth en 1916, ainsi que le rapporte Francis Gourvil :

*Pour l'édification de nos frères d'outre-mer, il y a condensé dans une langue claire, en un raccourci plein de choses intéressantes, l'histoire de la littérature bretonne et indiqué ses tendances actuelles sous l'influence des mouvements littéraires et nationaux d'Irlande et de Galles. [...] Il est à souhaiter qu'entre frères de race, nous nous connaissions aussi parfaitement que possible, les liens d'affection qui nous unissent ne sauraient qu'en être resserrés. M. Mocaër travaille plus ardemment que quiconque à nous faire connaître chez nos frères et cousins des îles Britanniques ; par là, il a droit à notre reconnaissance et à nos encouragements.*⁵¹⁰

Dès cette époque, Pierre Mocaër est secrétaire de la délégation bretonne au congrès interceltique d'Édimbourg. En août 1918, Pierre Mocaër fait d'ailleurs son éditorial sur « l'idée celtique ». Évoquant la renaissance culturelle de la Bretagne, de l'Irlande et du pays de Galles, Pierre Mocaër estime que la Grande-Bretagne, la France et même l'Italie, sont aussi celtiques d'une certaine façon.

*Ensuite, il ne faut pas oublier que ce n'est pas impunément que les Saxons ont conquis les riches plaines d'Albion ; ils n'ont pas détruit, ils n'ont pu détruire, au cours des invasions du VI au VIII^e siècle, qui les y amenèrent de Germanie, toute la population indigène et dans le peuple composite anglais de nos jours, il y a certainement un très fort élément celtique. Certains indices donnent d'ailleurs à penser que les Anglais deviennent de jour en jour plus celtiques et de moins en moins germaniques. De même, en France et dans l'Italie du Nord, il est de toute évidence que le fond de la population est demeuré, à peu de choses près, ce qu'il était avant que la civilisation gréco-latine s'imposât à ses régions. La langue a pu changer, les regards ont pu être éblouis par l'éclat de ce que nous appelons aujourd'hui la civilisation classique, mais serait-il raisonnable de prétendre que la mentalité celtique a été complètement détruite et que les Français d'aujourd'hui ne sont pas les descendants directs des Gaulois d'autrefois ? On ne voit pas quelle faute l'on commet en négligeant le facteur celtique, élément essentiel de la civilisation moderne.*⁵¹¹

Il y réitère sa croyance en une communauté des peuples celtiques contemporains.

⁵¹⁰ Buhez Breiz n°6, juin 1919, p. 166

⁵¹¹ Pierre Mocaër, « l'idée celtique », Buhez Breiz, n° 8, août 1919, p. 193-194.

*On pourrait croire qu'à la fin l'éloignement des peuples celtiques, leurs malheurs, leur lutte pour la vie, allaient rompre les liens de race et de civilisation qui les unissaient ; quoiqu'il soit indubitable qu'ils se relâchèrent beaucoup on peut dire qu'ils ne furent pas rompus ; l'idée celtique est, en effet, basée sur un dépôt d'idées et d'habitude qui furent communes aux différents peuples de la race avant leur séparation et qui ont servi de point de départ à leur développement intellectuel particulier, une fois qu'ils furent séparés.*⁵¹²

Les problèmes et les luttes ont également créé des points de rencontres entre ces peuples. L'interceltisme est aussi un moyen d'apprendre chez les autres :

*Leur histoire, qui a été similaire, les a enrichis, séparément, de points de vue communs nouveaux. C'est ainsi qu'il y a eu, dans les trois pays, la même lutte stupide et féroce pour assassiner la langue nationale, que ce fut le gallois, le breton ou l'irlandais et les nationalistes des trois pays s'intéressent en conséquence vivement, dans un but pratique, à ce qui se passe chez les autres.*⁵¹³

Quels sont les « traits psychologiques » communs aux Irlandais, Bretons et Gallois ?

*Mais nous autres Celtes, nous ne sommes pas les enfants du soleil : nous sommes les enfants du brouillard, mais c'est un brouillard doré que nous peuplons de nos rêves magnifiques, et ce monde imaginaire est, au fond, très réel. C'est pour nous une inépuisable réserve de forces et nos morts y vivent toujours. Le roi Arthur est toujours prêt à accourir à notre secours, car qu'il ait existé ou non, il n'est pas mort. Il est même plus vivant, plus agissant, plus réel que beaucoup de personnages en chair et en os. Le Français a le culte de la Beauté ; nous autres Celtes, Irlandais, Gallois, Bretons, nous la créons dans nos songes. Le Celte n'écrit pas toujours ; il contemple et il chante.*⁵¹⁴

Pour Pierre Mocaër, les « Celtes sont des jouisseurs d'idéal et des consommateurs de beauté » : « L'Anglais est un marchand, le Français un fonctionnaire, le Celte un contemplatif ». Il conclut sur un l'un des traits caractéristiques du mouvement breton, à savoir l'interceltisme. Il existe selon lui une réelle « solidarité celtique » :

Il y a du reste, un trait remarquable dans le mouvement breton contemporain et qui fait ressortir nettement la persistance du sentiment de solidarité celtique. C'est la place qu'occupent naturellement pour nous l'étude des mouvements gallois et irlandais et leur influence sur nos idées. En vérité, on ne saurait faire œuvre plus utile qu'en

⁵¹² Ibidem, p. 195.

⁵¹³ Ibidem.

⁵¹⁴ Ibidem, p. 196.

*contribuant à accélérer ce rapprochement mutuellement profitable des différents peuples celtiques et je suis persuadé qu'en établissant, ou pour parler plus exactement, en maintenant un commerce intellectuel entre les différentes nations celtiques, nous faisons œuvre pratique et utile non seulement pour ces nations, mais aussi pour la France et la Grande-Bretagne, les deux grandes nations solidaires des petites.*⁵¹⁵

C'est en février 1922 que commence à paraître dans *Buhez Breiz*, par épisode, une étrange œuvre romanesque, *Sketla*, dans le numéro 14, daté de février 1922. Le texte est présenté comme la transcription d'un manuscrit retrouvé en Égypte, alors qu'il s'agit en fait d'une œuvre coécrite par François Vallée et Meven Mordiern.

*Il s'agit des mémoires du mercenaire celte Segobranos (Sketla Segobrani) dont un de nos compatriotes, J.-M. Le Tarzec, fut assez heureux pour découvrir en Égypte, non le manuscrit primitif – ce qui serait d'un prix inestimable – mais un abrégé en mauvais latin, œuvre d'un obscur descendant du guerrier celte. C'est d'après les notes de Le Tarzec – un disparu de la guerre – qu'un groupe de celtisants de nos amis, au prix d'un labeur de plusieurs années, est parvenu à mettre sur pied les Sketla Segobrani. L'ensemble ne comprend pas moins de cinq gros volumes consacrés aux conditions primitives et aux principaux épisodes de l'histoire et de la légende des Celtes.*⁵¹⁶

L'exemple des autres pays celtiques est régulièrement avancé comme argumentaire. C'est ainsi l'un des buts d'un article du docteur Picquenard sur les langues brittoniques :

*Mais nous ne constituons pas le seul peuple de langue celtique qui existe dans l'univers. Il y a eu, il y a encore d'autres hommes à parler un idiome parent du nôtre. Connaître ces hommes, initier, dans la mesure du possible, à la langue qu'ils parlent ou qu'ils ont parlée, voilà notre second devoir de Bretons conscients de faire partie de la grande famille celtique.*⁵¹⁷

Le même auteur ressuscite le panceltisme et ses répercussions géopolitiques : « L'union, la cohésion de la famille panceltique qui comprend des millions de Bretons et de Gaëls, sera peut-être un important facteur de la paix et de l'équilibre mondiaux de demain. »⁵¹⁸

À noter que la Bretagne, peut, elle aussi, inspirer les autres pays celtes. Ainsi, dans le numéro d'avril 1923, de *Buhez Breiz*, Pierre Mocaër reproduit une lettre du secrétaire général de l'Association celtique, Rhys Phillips, concernant le « costume celtique » :

⁵¹⁵ Ibidem, p. 199.

⁵¹⁶ « Sketla », *Buhez Breiz*, n°14, février 1922, p. 52-53.

⁵¹⁷ Dr. Picquenard, « Introduction à l'étude des langues brittoniques », *Buhez Breiz*, n° 18, juin 1922, p. 194.

⁵¹⁸ Ibidem.

Je suis en train de faire des recherches en ma qualité d'organisateur du Comité du costume, fondé en 1921, à Caernarvon, et mon but est de rechercher jusqu'à quel point il est possible de reconstituer et de réhabiliter les costumes nationaux gallois des jeunes gens et des hommes de la période pré-normande, et il m'est apparu que la Bretagne pouvait être considérée comme la principale source de renseignements. Je vous demanderai donc votre appui pour me permettre de tirer de cette question tout le profit possible. Y a-t-il en basse Bretagne des traditions qui permettent d'établir un rapport entre les splendides costumes actuels et ceux des Bretons, Gallois et Cornouaillais qui se sont établis en Armorique et jusqu'à quelle époque de l'histoire bretonne peut-on faire remonter la mode actuelle ?⁵¹⁹

Ce à quoi répond assez justement Pierre Mocaër : « personnellement, nous croyons que les costumes bretons actuels sont surtout des survivances de types plus ou moins internationaux du Moyen Âge, mais dont le développement a été influencé par des traditions et des goûts celtiques et bretons ».

La revue va connaître rapidement des difficultés financières et s'arrête à plusieurs reprises, avant de disparaître en 1924. Néanmoins, Pierre Mocaër continue son action interceltique. Né en 1887, à Paris, puis revenu en Bretagne pour suivre ses études au lycée de Quimper, ce polyglotte a fait une carrière commerciale internationale qui l'a amené à se déplacer dans toute l'Europe. Dès 1912, il adhère à la FRB et collabore à différentes revues bretonnes. Après la Première Guerre mondiale, il est devenu le délégué breton du congrès celtique, dont il va organiser l'édition de 1924, à Quimper. À ce titre, il va être à de très nombreuses reprises en contact avec les autres acteurs de l'interceltisme. Très bon danseur, il se produit régulièrement en Grande-Bretagne avec sa femme.

À noter que Pierre Mocaër est demeuré un militant régionaliste politique. Il sera ainsi élu conseiller général d'Ouessant. Il a aussi tenté de participer à la mise en place d'un mouvement démocrate-chrétien breton, Adsao, avec l'abbé Madec, en 1928. Ce mouvement n'aura guère de suite. Après la Seconde Guerre mondiale, Pierre Mocaër continuera de jouer un rôle de premier plan au niveau culturel, en devenant le président de Kendalc'h, la puissante confédération des cercles celtiques.

⁵¹⁹

Rhys Phillips, « le Costume celtique », *Buhez Breiz*, n°28, avril 1923, p. 519.

3.3 Le retour de Taldir

Avant la Première Guerre mondiale, François Taldir Jaffrennou avait joué un rôle important dans la mise en place des relations interceltiques modernes. En 1918, il revient s'établir à Carhaix avec le statut d'ancien combattant. Il cède son imprimerie et va se lancer dans le commerce de spiritueux. Taldir n'entend pas renoncer à son engagement régionaliste. Il est membre de la FRB au début des années 1920, organisation dont il s'éloigne ensuite. Toujours membre du Gorsed, il va en prendre la tête après le décès d'Yves Berthou en 1932. Mais dès le milieu des années 1920, Taldir avait entrepris de relever l'organisation néodruidique, en sommeil depuis la guerre et en raison de la fragilité, tant psychologique que physique de Berthou. Dans les années 1920, Taldir



François « Taldir » Jaffrennou devient Grand druide de Bretagne en 1932. Il demeure l'un des grands acteurs de l'interceltisme breton dans la première moitié du XX^e siècle. (Cliché : archives ArMen)

est enfin à l'origine de plusieurs initiatives éditoriales régionalistes, *le Consortium breton* puis *an Oaled* (« le foyer »), où il développe une conception de l'interceltisme, héritière du panceltisme des années 1900. Durant toute la période de l'entre-deux-guerres, il semble aussi être resté membre de l'URB.

3.3.1 Un « Consortium breton »

Installé dans la capitale du Poher, François Jaffrennou s'investit dans la vie locale. Il est ainsi le fondateur de l'office du tourisme de Carhaix, en 1924. Quelques années plus tard, il fonde le Consortium breton, qui entend être un mouvement de promotion économique et intellectuelle. Le Consortium lance une revue éponyme, dont le sous-titre est « *Revue encyclopédique mensuelle illustrée* ». Elle est adressée à ceux « qui veulent créer dans l'élite

une opinion celtique, prélude indispensable du triomphe de notre mouvement »⁵²⁰. Plus que d'un mouvement politique, il s'agit d'un regroupement hétéroclite autour de Taldir Jaffrennou et du vicomte Saisy de Kerampuil, installé à Riec-sur-Belon, mais issu d'une vieille famille carhaisienne :

*Le Consortium breton est une union d'intérêts, une alliance (kevre) entre gens venus de tous les milieux, écrivains, ingénieurs, commerçants, laboureurs, décidés à s'épauler pour réussir légalement dans leurs affaires. Il va sans dire que si ces gens réussissent dans leurs entreprises, la cause du progrès et de la liberté en Bretagne en sera singulièrement avantagée.*⁵²¹

Saisy de Kerampuil avait comme projet la construction d'une centrale électrique fonctionnant à la tourbe, prélevée dans le Yeun-Elez. D'où son vif intérêt pour l'Irlande et l'Écosse, deux pays où ce genre d'énergie était alors fréquemment utilisé, la tourbe servant de moyen de chauffage, mais également de combustible pour des centrales.

Le Consortium breton disparaît assez rapidement. Créé en 1926-1927, il se délite en 1928 et ne semble plus avoir d'existence réelle en 1929. Son bilan en matière d'interceltisme n'est cependant pas négligeable, puisqu'il aura contribué à lancer le premier festival interceltique, à Riec-sur-Belon, en 1927 et à organiser un long voyage d'études d'un mois, dans les îles Britanniques, périple qui allait permettre aux régionalistes bretons de renouer certains contacts ou de faire de nouvelles connaissances.

3.3.2. Un voyage dans les pays celtiques en 1927

En juin 1927, une délégation du Consortium breton se rend dans les îles Britanniques. Elle se donne trois objectifs :

- a) *Déterminer les échanges de vues et d'œuvres entre les intellectuels et les lettrés de la Bretagne française et de la Bretagne insulaire ; les amener à se comprendre, à se compénétrer, par l'acquisition indispensable des langues française, anglaise et celte ;*
- b) *Jeter les bases d'échanges commerciaux directs par mer, importation, exportations, entre les producteurs et fabricants de la presqu'île armoricaine et leurs collègues de Galles, d'Irlande, d'Écosse ; travailler à abaisser les*

⁵²⁰ « Propagande », *le Consortium breton*, deuxième année, tome 3, avril 1928, p. 1.

⁵²¹ « Conseils à nos amis », *le Consortium breton*, première année, n°11-12, décembre 1927, p.3.

barrières douanières, à supprimer les passeports, à ramener le franc et le shilling à leur cours normal.

- c) *Organiser un va-et-vient touristique continu entre les îles de l'ouest de la France, créer ici un office des relations interfamiliales qui permette d'échanger les enfants au cours des vacances.*⁵²²
-

On est frappé par le côté relativement moderne de ce programme, notamment l'aspect économique et l'aspect touristique qui avaient, jusque-là, été peu abordés. Le mouvement interceltique se concrétisait jusqu'à présent essentiellement dans des congrès plutôt réservés à des érudits et des spécialistes.

Outre Léon Le Berre, la « mission » du Consortium breton comprend son président, le vicomte de Saisy de Kerampuil, Taldir Jaffrennou, un certain Boudart « ingénieur des Arts et Métiers, chargé de la partie technique de la visite ». Les membres se réunissent à Rennes, puis visitent Camille Le Mercier d'Erm à Dinard avant d'embarquer à Saint-Malo pour Southampton. Ils se rendent ensuite à Londres, où ils saluent la statue de Boadicee, une reine bretonne qui prit la tête d'une violente révolte contre les Romains au I^{er} siècle de notre ère. Puis, ils prennent le train pour l'Écosse. À Oban, ils rencontrent un représentant de Comunn Gàidhealach, Ian Moffat-Pender, qui arrive en kilt... Le climat les interpelle :

*Nous frissonnons un peu ; mais quel plaisir d'espérer que ce beau soleil qui se lève sur les hauteurs de la baie d'Oban, réchauffera cette belle nature et la fera accueillante pour les Bretons d'Armorique venus si loin parler de leur patrie bien-aimée à leurs cousins Gaëls.*⁵²³

La soirée est occupée par un dîner entre Bretons et Écossais, ponctué d'échanges sur l'interceltisme. Dans le compte-rendu de Léon Le Berre, on trouve cette justification à l'interceltisme économique :

M. Moffat-Pender exprime le bonheur qu'il ressent de voir cette communion fraternelle des deux branches de la famille celtique et souhaite leur coopération. M. de Saisy voit dans les Celtes le type le plus représentatif des civilisations du passé. Le Celtisme n'est pas prêt de périr en Bretagne ou en Écosse. Nous avons le même idéal d'indépendance et d'attachement aux traditions. Mais, aux luttes sanglantes de jadis, aux guerres des classes entre elles pour ou contre Albion, aux luttes entre Blois et Montfort, les temps modernes ont substitué les luttes économiques. Celui qui ne

⁵²² Léon Le Berre (Abalor), « la Mission du Consortium breton dans les îles Britanniques », *le Consortium breton*, août 1927, p. 719.

⁵²³ *Ibidem*, p. 720.

besogne est perdu et ce n'est pas sur nos gouvernements respectifs qu'il faut compter. La véritable indépendance de nos pays est la richesse. Il faut qu'aux chants des bardes, sous les latitudes celtes, s'adjoigne le travail commun et producteur, qui nous permettra de tenir en respect, sur le champ de bataille économique, ces Germains contre lesquels Bretons et Écossais ont guerroyé ensemble, témoin M. Moffat-Pender, blessé dans la Somme à la tête de ses Highlanders. Tous les Celtes en avant !⁵²⁴

La délégation doit en effet se rendre dans les îles Lewis, où se tient le festival culturel écossais, le Mod, à Stornway. Le 11 juin, les Bretons traversent les Highlands. Au son de la cornemuse, bien sûr...

M. Moffat-Pender a retiré, d'une valise, sa cornemuse. Comme beaucoup de notables écossais, il cultive volontiers le bagpipe ou pibbrog [sic]. Il monte avec soin ses pipeaux, il les essaye et alors le cher instrument appellera de basse Bretagne, aussi bien que des hauteurs du Morven, tout le rêve et tout l'émoi que contient pour un Celte ce mot magique : le biniou. Et ce sont aussi bien les luttes épiques des Highlanders, en kilt et tartan, les danses des belles filles à collerette, qui s'évoquent aux yeux de l'âme. Comme il est beau, ce barde, debout à l'avant de la barque courant sur l'eau calme vers les monts lumineux et noirs ! Comme elle est belle cette physionomie d'inspiré, rendue sacrée par l'harmonie dont, à son gré, elle guide les ondes sonores.⁵²⁵

L'interceltisme n'est pas antinomique d'une certaine convivialité arrosée, pas plus dans les années 1920 qu'aujourd'hui, comme semble l'indiquer la description de leur arrivée dans les Hébrides :

Dans le drawing-room où nous sommes introduits, une affiche nous avertit que les liqueurs excitantes ne peuvent « être obtenues » que de 11 heures à 3 heures et de 5 heures à 9 heures... Il faut croire que cette prohibition n'est là, comme dans maints pays celtes de ma connaissance, que pour la forme... Il y a longtemps que les 9 heures sont sonnées, et stout et whiskey reçoivent encore les hommages de leurs adeptes. La rubrique « fermeture tardive » ne s'applique ni aux clients ni au personnel même féminin du Lewis hôtel. Je dois dire que nous en profitons tous les premiers avant de gagner nos chambres.⁵²⁶

Selon Le Berre, les festivités du Mod rappellent « à s'y méprendre les concours du Bleun-Brug et autres associations bretonnes ». Quelques jours plus tard, ils sont à Édimbourg et invité à un dîner de la société royale celtique et du Club calédonien. De Saisy de Kerampuil y fait une allocution sur la nécessité de renouer les liens distendus par l'histoire :

⁵²⁴ Ibidem, p. 723.

⁵²⁵ Ibidem, p. 724-725.

⁵²⁶ Ibidem, p. 729.

*Les erreurs des Celtes ne sont-elles pas, dit l'orateur, la méconnaissance de nos pays du septentrion et de ce que peut l'union de leurs fils ? Le Consortium a pensé qu'il leur fallait leur place au soleil. La Bretagne se sent en mesure de sonner le réveil. On a dit l'Écosse pauvre... Elle a sa tourbe et par conséquent ses nitrates... Elle a ses laines et ses draperies.*⁵²⁷

Ils rencontrent également quelques Bretons installés en Écosse, dont une Mlle Le Caër et un industriel, bretonnant de surcroît, M. Toulalann, directeur d'une usine à Kirkaldy.

La délégation se rend ensuite au pays de Galles pour embarquer vers Dublin. L'Irlande n'est encore qu'un État libre, associé à la couronne. Ses dirigeants doivent prêter serment à la couronne britannique qui maintient, au sud, quelques bases navales. Tandis que le nord, l'Ulster, a fait sécession et est dirigé par les protestants unionistes. La délégation bretonne arrive dans un certain climat de tension qui suit les élections de 1927. Les partisans de l'État libre ont subi un net recul électoral au profit des républicains de leur leader Éamon de Valera qui accédera quelques années plus tard au pouvoir et proclamera la République. Là encore, les échanges sont forts cordiaux :

*Ce déjeuner, pour être universitaire, fut très gai, très à l'irlandaise... Au dessert, M. Coffey se félicite des relations fraternelles entre Irlande et Bretagne, toujours renouvelées depuis les temps où saint Colomban débarquait à Nantes. M. de Saisy est heureux de continuer sur le terrain économique ces traditions, de créer, s'il est possible, directement, entre les deux pays des échanges commerciaux. M. Douglas Hyde⁵²⁸ salue en nous plus que des amis : des cousins qui ne sont pas « germains », ajoute-t-il.*⁵²⁹

Plus tard, les Bretons sont reçus par Desmond Fitzgerald, ministre des Affaires étrangères et qui parlait le breton. Il avait été en effet exilé dans le Trégor, au début des années 1910. Ils sont également les invités du président de l'État libre, Cosgrave. La délégation bretonne a donc été reçue avec les honneurs par les autorités irlandaises. Léon Le Berre est d'ailleurs assez ironique sur le sujet. « Qui donc nous avait dit que nous ne verrions personne sans le visa du consul de France ? »⁵³⁰

Les Bretons embarquent à nouveau pour le pays de Galles où ils vont visiter Swansea. Là encore, l'accueil est chaleureux entre « frères bretons » :

⁵²⁷ *Ibidem*, p. 736.

⁵²⁸ L'un des fondateurs de la Ligue gaélique en 1893. De 1938 à 1945, il sera le premier Président de la République d'Irlande.

⁵²⁹ Léon Le Berre (Abalor), « la Mission du Consortium breton dans les îles Britanniques », *le Consortium breton*, août 1927, p. 741.

⁵³⁰ *Ibidem*, p. 743.

Ce qui ne meurt pas, au cœur des Gallois, c'est leur fidélité à eux-mêmes, à leur langue, à leur race... Si nous pouvions douter de ce que le mot de breton évoque dans une âme galloise, quelle meilleure preuve d'amour, que la réception qui nous est faite à la gare par les représentants de la municipalité de Swansea et les délégués de la grande société des Cymmrodorion, vouée à l'étude de la langue, de la littérature et de la musique galloise. Spécialité galloise, les Bretons ont droit à un poème, Croeso i'r Llydawiaid, « bienvenue aux Bretons » :

Er fod y mor yn rhannu

Ein daeryddfol stad

Mae calon Llydaw'n par 'nghlwm

*Wrth galon Cymru fad.*⁵³¹

Le Berre ne tarit pas d'éloges sur les Gallois :

*La fraternité celtique d'Écosse et d'Irlande n'est point un vain mot. Que dire de celle de la Cambrie ? C'est ce que nous avons senti d'une façon toute particulière, dans ce pays, qui a réalisé depuis des siècles, cet accord rêvé par le Consortium breton entre l'intellectualité et la science industrielle. [...] Pour eux, les affaires faites, le bureau fermé, la culture intime est aussi nécessaire que le sport et l'hydrothérapie. [...] La Cambrie est une Bretagne qui vit... Tâchons que notre Bretagne à nous ne s'endorme plus. Dihunomp !*⁵³²

Ce voyage d'une quinzaine de jours devait permettre de préparer le premier festival interceltique breton, qui allait se tenir quelques semaines plus tard, à la mi-août 1927, à Riec-sur-Belon.

En décembre 1927, le Consortium breton annonce que son président, le vicomte de Saisy de Kerampuil a effectué un voyage d'études en Irlande, à l'invitation du gouvernement de l'État libre. « Invité personnel du ministre du Commerce et de l'Industrie, M. de Saisy est arrivé à Dublin le 5 novembre. Il a été reçu sur le quai de la gare par M. Ferguson, sous-secrétaire d'État, l'un des délégués au congrès celtique de Riec-sur-Belon. »⁵³³ Le journal espère d'ailleurs que « le voyage de M. de Saisy aura une grande répercussion sur le terrain économique. Il en sortira entre la Bretagne et l'île verte une collaboration pratique et féconde,

⁵³¹ Bien que la mer/sépare notre état terrestre/le cœur de Bretagne s'accouple/par un nœud au cœur de la bonne Cambrie.

⁵³² Léon Le Berre (Abalor), « La mission du Consortium breton dans les îles britanniques », *le Consortium breton*, août 1927, p. 747.

⁵³³ « Le Président du consortium breton en Irlande », *le Consortium breton*, n°11-12, décembre 1927, p. 1308.

dont les résultats seront tangibles avant quelques années »⁵³⁴. En fait, cette visite ne semble guère avoir débouché sur des projets concrets.

3.3.3 Un « foyer » interceltique ?

Le Consortium breton disparaît assez rapidement, mais Taldir ne reste pas longtemps inactif. Il lance une nouvelle revue, *an Oaled*, le « foyer », qui fait une place importante à l'actualité des pays celtes et aux relations interceltiques. *An Oaled* devient aussi la voix du néodruidisme breton, du Gorsed, que Taldir tente de faire renaître et dont il deviendra le grand druide en 1933. Les articles qu'il rédige pour *an Oaled* sont parfois l'occasion de revenir sur les projets et les réalisations du mouvement panceltique. L'Irlande avait inspiré les régionalistes avant la guerre, mais ils se rendent compte que la révolution irlandaise a changé bien des choses. En 1929, Taldir évoque le projet de créer une ligue bretonne sur le modèle de la ligue gaélique. Selon lui, c'était François Vallée qui en avait eu le premier l'idée, vers 1900. Mais celle-ci n'avait pas abouti :

*Pour nous qui avons suivi depuis ses premières lueurs le Fainne an lae (Point du jour), il ne fait aucun doute que c'est la Gaelic League, malgré la modération de son programme plutôt littéraire, qui a préparé les voies du Sinn-Féin de 1916 et du Saorstat na hEireann de 1922. Une telle organisation est-elle impossible à réaliser en Bretagne ? Ce qu'il y a de certain c'est que Kevredigez vroadel Breiz ne l'a pas tentée. Ni Unvaniez Arvor non plus. Pas davantage les Bleun-Brug. Elles l'eussent pu grâce à leurs centaines de congrès. Le journal Ar Bobl l'avait ébauché en mai-juin 1914. Dans chacune des 114 communes où le journal avait un dépôt, il était créé une famille de Cousins et Cousines (kendirvi), qui recevaient un insigne vert et blanc où se détachait un buste de la reine. Les 18 troupes de théâtre populaire qui prenaient leur mot d'ordre au journal constituaient la charpente de l'édifice... qui ne fut d'ailleurs jamais créé. L'assemblée générale ayant été fixée à Carhaix, salle Le Coz, pour le 15 août 1914 ! Ce jour-là, les Kendirvi étaient loin.*⁵³⁵

Taldir déplore que la jeunesse bretonne ne reprenne pas cet exemple en 1929 :

Voilà comment procèdent les Highlanders à l'exemple des Irlandais. Les Gallois ont de même tout un réseau de sections patriotiques tendu sur la principauté. Il n'y a qu'en Breiz où cette organisation est embryonnaire. Si, avec le concours de tous, elle

⁵³⁴ Ibidem, p. 1309.

⁵³⁵ « L'Exemple des autres, chez les Gaëls », *an Oaled*, deuxième trimestre de 1929, p. 855.

*pouvait se réaliser, le mouvement aurait une assise solide ; il toucherait le peuple. C'est en regardant les autres qu'on peut améliorer soi-même son travail.*⁵³⁶

D'une manière générale, les références interceltiques d'*an Oaled* ne diffèrent guère des périodes précédentes ou du régionalisme classique. Elles se limitent la plupart du temps à l'évocation de la situation des autres peuples celtes. Parfois, on y trouve cependant des initiatives plus ordinales. Ainsi, en 1931, *an Oaled* propose de développer les « relations familiales entre pays celtiques » :

*Nous conseillons à nos amis de prendre l'habitude d'échanger leurs enfants des deux côtés de la Manche. M. Robert J. Walling, directeur d'un journal de Plymouth, nous aidera à tenter l'essai, en nous bornant à la Cornouailles anglaise, parce qu'elle est la plus rapprochée, et que le prix du voyage aller et retour, environ 800 Francs, est à la portée du plus grand nombre.*⁵³⁷

An Oaled se fait enfin régulièrement l'écho des fêtes gorsédiques qui accueillent tout au long des années 1930 de nombreuses personnalités venues d'outre-Manche. Des événements festifs qui, d'une certaine manière, préfigurent un interceltisme culturel appelé à se développer à la fin du XX^e siècle. Dans les comptes-rendus, on peut parfois relever des comparaisons politiques, comme lors des fêtes de Roscoff, où l'Écosse était invitée d'honneur. Taldir Jaffrennou explique en effet que :

*En Écosse, il y a des vellétés de self-government, de Home rule qui se manifestent dans l'élite de ceux qui déplore l'anglicisation et la perte de l'indépendance politique. Le Parti national réclame un parlement à Édimbourg, mais aux élections, il ne peut réussir à faire sa place. En Bretagne règne une semblable mentalité dans certains milieux intellectuels des grandes villes. Le parti autonomiste a fait connaître son programme, mais le peuple est resté indifférent.*⁵³⁸

Taldir estime d'ailleurs que les deux peuples sont soumis à une même situation d'acculturation et de domination :

Autre analogie entre les conceptions que les gouvernements français et anglais se font des Écossais et des Bretons. Ils répandent partout dans l'univers leur réputation de bravoure, de travail et de dévouement ; ils se flattent de posséder dans ces petits peuples les plus vaillants de leurs sujets, de leurs soldats, de leurs marins. Écossais et

⁵³⁶ *Ibidem*, p. 856.

⁵³⁷ « Les Relations familiales entre pays celtiques », *an Oaled*, premier trimestre 1931, p. 53.

⁵³⁸ Taldir Jaffrennou, « Analogies frappantes entre Écosse et Bretagne », *an Oaled*, n°49, troisième trimestre 1934, p. 261.

*Bretons, gens simples, se montrent très fiers de ces compliments. Les uns et les autres ont oublié leur ancienne grandeur : dans leur effacement actuel, ils sont bien faits pour se tendre la main.*⁵³⁹

Mais on ne peut guère dire qu'il ne donne de solutions pour sortir de cette situation. En tout cas, *an Oaled* se félicite du festival « scoto-breton » de Roscoff, car :

*Tous les journaux sérieux ont consacré des comptes-rendus flatteurs au congrès interceltique de Roscoff. Ils ont apprécié qu'il avait contribué à faire connaître dans l'univers le vrai visage de la Bretagne, qui vit et agit au-dessus des partis.*⁵⁴⁰

⁵³⁹

Ibidem.

⁵⁴⁰

« Le Gorsed de Roscoff et le festival scoto-breton », *an Oaled* n° 50, quatrième trimestre 1934, p. 331.

4. Les congrès celtiques des années 1920

Dans les années 1900, le mouvement panceltique, qui avait permis la tenue de grands congrès, avait connu une grave crise, due à la méfiance des nationalistes irlandais vis-à-vis d'une idéologie considérée par eux comme trop « protestante » et « britannique ». Après les graves difficultés financières du congrès d'Édimbourg, plus aucun véritable congrès panceltique n'aura lieu avant la Première Guerre mondiale. Pourtant, durant le conflit, plusieurs personnalités galloises imaginent le faire ressusciter. S'ils n'auront sans doute pas l'apparat des congrès d'avant-guerre, les nouveaux congrès celtiques continuent de réunir des personnalités et des érudits des pays celtiques. Ils servent également de caisse de résonance à bien des revendications.

4.1 La relance du congrès celtique

Dans les années 1930, Taldir Jaffrennou qui avait pourtant été à l'origine de bien des initiatives en matière d'interceltisme, se plaignait que le mouvement n'a pas retrouvé l'énergie des débuts et l'enthousiasme des premiers congrès panceltique :

*Ce qui lui manque avant tout, c'est un bulletin, un organe périodique dans les quatre langues : anglais, français, gaélique et bretonique. La formule de Celtia était la seule vraie. À la tête un commanditaire comme lord Castletown ; un animateur polyglotte comme d'Albe ; un comité international, un congrès annuel. Ainsi, le contact serait maintenu.*⁵⁴¹

Pourtant, dès 1917, le Gallois Edwards-Thomas Jones entend relancer le mouvement. Il lance un appel à l'Union des sociétés galloises. Lors de l'Eisteddfod de Birkenhead. Edwards-Thomas Jones crée alors une conférence celtique (Celtic conférence). Il n'a alors aucun doute sur la nécessité d'une renaissance du panceltisme :

This awakening has become vitally essential to the well-being of humanity, under the stress of widespread materialist reaction ; for, whatever may be the fate of Teutonism in the field, it has won the homage of assimilation and imitation, conscious and unconscious, in the most diversified and unexpected quarters, completely conquering its antagonists, even though it moves itself to the inevitable and final failure. Conquered or unconquered, vanquished or victorious, it still triumphs so long

⁵⁴¹ Taldir Jaffrennou, « les Débuts d'une Renaissance (1898-1904) vue à travers les lettres des Celtes étrangers à Taldir », *an Oaled* n° 51, premier trimestre 1935, p. 60.

*as human civilization and international relations base their final sanctions upon force as the dominating factor most assuredly the negation of the gospel of Celticism.*⁵⁴²

Les premiers rassemblements ont lieu ensuite à Neath, au pays de Galles, en 1918, puis à Édimbourg, en 1920 et à Glasgow en 1921, afin de mettre une nouvelle organisation permanente, le congrès celtique. Il a pour but le développement des relations et de la coopération entre les six pays celtiques. Douze congrès ont eu lieu dans l'entre-deux-guerres, deux en Bretagne, deux en Irlande, trois dans l'île de Man, trois en Écosse, mais aucun en Cornouailles. Dès 1920, Edwards-Thomas Jones espère faire participer les communautés celtes « d'outre-mer ». Il met sur pied un comité directeur, dont les premiers délégués seront S.P. Mac Enri pour l'Irlande, G.W Mackay pour l'Écosse et Pierre Mocaër pour la Bretagne. À noter que, sous l'influence de Rhys Phillips de Swansea, qui n'aimait pas le terme « panceltique », désormais trop associé au pangermanisme, les organisateurs emploient le mot « celtique ». Rhys Phillips devient le secrétaire du congrès celtique au début des années 1920.

Enfin, Pour Edwards-Thomas Jones, ces congrès doivent avoir une teneur avant tout culturelle :

*The permanent task of the Congress is surely first to see that in every Celtic area, wheresoever Celts in appreciable numbers assemble, the fullest facilities are provided for the exhaustive study and exposition of the Celtic languages and literatures, and of the dramatic story of the Celtic race, and, in like manner, to ensure that in the educational systems of England, the overseas Dominions, the United States, and France, the very material contribution of the Celtic peoples to the literature, history, and development of Western Civilization be adequately appreciated, effectually and faithfully expounded and emphasized, a vista of activity and watchful persistence, sufficient to tax the energies of the most enthusiastic.*⁵⁴³

⁵⁴² Ce rappel à la réalité est devenu primordial au bien-être d'une humanité subissant une poussée matérialiste très répandue ; car, quoi qu'il advienne du germanisme sur le champ de bataille, il a gagné l'hommage de l'assimilation et de l'imitation, conscientes ou inconscientes, dans les milieux les plus divers et improbables, vainquant ses adversaires, et combien même se dirige-t-il vers une défaite inévitable et totale. Conquis ou non, vaincus ou victorieux, il continuera à triompher tant que la civilisation humaine et les relations internationales baseront leurs sanctions finales sur la force en tant que pouvoir suprême, sans aucun doute le contraire de ce sur quoi repose le Celticisme.

(Reproduit dans une adresse à la Celtic Society of Australia, Sydney, par le docteur T. J. Kiernan, le 29 octobre 1949. publiée sur le site internet du Celtic Congress.)

⁵⁴³ Le Congrès doit d'abord et inmanquablement veiller à ce que, dans chaque région celte, partout où des Celtes se trouvent en nombre suffisants, soit fournis tous les éléments d'un dispositif facilitant l'étude et l'expression entières des langues et littératures celtiques, de même que le rappel de l'histoire dramatique de la race celte. Avec la même attention, le congrès s'assurera que, dans les systèmes éducatifs mis en place en Angleterre, dans les dominions, aux États-Unis et en France, les participations très concrètes des Celtes à la littérature, à l'histoire et au développement de la civilisation occidentale pussent être appréciées à juste titre, soient efficacement et fidèlement exposées et mises en valeur – de manière à former un éventail d'activités et une vigilance de tous les instants, capables de capter les énergies des plus enthousiastes. (Reproduit dans une

Aucun délégué breton ne sera présent à Édimbourg au congrès celtique qui aura finalement lieu en 1920. Néanmoins, Émile Masson fait parvenir un rapport sur la Bretagne : « *the Position of Armorica in the present time* », qui sera lu durant les sessions du congrès.

Régulièrement invités aux Eisteddfod, les Bretons peinent à envoyer des délégations. *Buhez Breiz* s'en fait l'écho en 1922.

*L'Eisteddfod nationale galloise de 1922 a eu lieu du 7 au 12 août, à Ammanford, près de Swansea. Une invitation avait été adressée à quelques personnalités panceltiques qui devaient recevoir l'hospitalité chez lady Howard Stepney, au château de Cil-Maen-Llwyd, en Llanelly. M.M. Pierre Mocaër et Taldir Jaffrennou, invités comme Bretons n'ont pu malheureusement s'y rendre. Mais ils remercient bien vivement lady Howard et M. Rhys Phillips de l'honneur qu'ils ont bien voulu leur réserver, et espèrent que, sans tarder, les circonstances permettront de nouveau à nos compatriotes de reprendre avec les Celtes de Galles, d'Irlande et d'Écosse les relations interrompues par la guerre.*⁵⁴⁴

En 1921, le congrès celtique se tient du 4 au 14 juillet, à Douglas, sur l'île de Man. Il a pour thème « les traits communs des Celtes au Moyen Âge ». Douglas Hyde, futur président irlandais, y fait une allocution remarquée sur le livre de Fermoy, un long poème en gaélique, transcrit dans un manuscrit du XV^e siècle et redécouvert en Australie. Des spectacles musicaux et des danses sont également proposés aux congressistes. Invité, le journal *Breiz Atao* décline l'invitation :

*Pas pu envoyer de délégations, mais un télégramme « Comité directeur de l'union de la jeunesse bretonne et direction de la revue nationaliste Breiz Atao adressent au congrès leurs félicitations et l'assurance de leur confraternité celtique. »*⁵⁴⁵

Dès cette année-là est édité un *Celtic Who's who*. Il est publié par le trésorier du Congrès celtique, Lachtan Mac Bean.

adresse à la Celtic Society of Australia, Sydney, par le docteur T. J. Kiernan, le 29 octobre 1949. Reproduit sur le site internet du Celtic Congress.)

⁵⁴⁴ « L'Eisteddfod de 1922 », *Buhez Breiz*, n°20, août 1922, p. 270-271.

⁵⁴⁵ *Breiz Atao*, n° 31, juillet 1921, p. 3

4.2 Le congrès celtique de Quimper

Réunion de doctes érudits, les congrès celtiques sont pourtant jugés par les militants politiques bretons comme des occasions de nouer des contacts ou de faire parler d'eux. Le premier congrès celtique à se tenir en Bretagne, en 1924, à Quimper, en sera ainsi le prétexte.

De leur côté, les nationalistes affichent, dès août 1924, leur intention de participer au congrès. Dans son numéro 68, *Breiz Atao* indique avoir reçu une invitation de Pierre Mocaër.

*C'était avec empressement que nous répondions à cet appel : les réunions de la grande famille celtique disséminée à travers les continents par les vicissitudes de l'Histoire ne pouvaient nous laisser indifférents. Nous y voyons, outre un moyen d'affirmer l'existence d'une personnalité objective de la Bretagne et d'exalter le sentiment breton, la possibilité de nouer de plus intimes relations interceltiques.*⁵⁴⁶

Puis les choses se corsent quand les nationalistes apprennent qu'il y aura une cérémonie d'hommage à la Tour d'Auvergne avec des drapeaux français et que le comité d'organisation a déclaré : « toute pensée séparatiste était aussi vaine que criminelle ». Les nationalistes réagissent donc vivement :

*Que les régionalistes du comité, pris de peur, aient cru avant qu'on ne leur demande et sans consulter l'ensemble des participants d'affirmer le loyalisme béat et le bêlant patriotisme français de tout le congrès, cela nous ne pouvions le laisser passer. Peu nous importe que ce soit la frousse ou une si grande bonne volonté qu'elle ressemble à de la platitude ou encore un opportunisme enfantin qui les ait poussés dans cette voie. Notre conduite était tracée, notre retrait devait suivre.*⁵⁴⁷

Dans le numéro suivant de leur revue, les nationalistes laissent libre cours à leur indignation.

On a invité à ce congrès des Gallois, des Irlandais, des Écossais, ces gens sont des ressortissants de l'Empire britannique. Il leur est donc parfaitement loisible de professer vis-à-vis de la France les sentiments qui leur plaisent. Ils viennent à Quimper en s'autorisant de l'origine commune de leur race et de la nôtre, pour des études en commun sur notre patrimoine commun. Ils viennent à Quimper pour s'occuper de la Celtie et de la Bretagne, laissant sur le paquebot leur qualité de Britannique pour ne rester que des Celtes qui vont voir des Celtes. Et c'est à cette occasion que l'on vient déclarer que ce congrès servira « les intérêts d'une plus grande France ! ». Mais qu'est-ce que vous voulez que ça leur fiche aux Gallois et aux Cornwalliens, la

⁵⁴⁶ « Le Congrès panceltique et nous », *Breiz Atao* n°68, août 1924, p. 453.

⁵⁴⁷ *Ibidem*.

*puissance française ! Viennent-ils pour cela ? J'entends d'ici les cris de putois que pousseraient nos loyaux régionalistes si l'an prochain, les organisateurs du congrès panceltique d'Édimbourg ou d'Aberystwyth déclaraient à grand fracas que ce congrès est organisé dans le but d'augmenter le faste de la Couronne d'Angleterre. À quelles protestations, à quelles débordantes manifestations de fidélité amoureuse à la France n'assisterait-on pas !*⁵⁴⁸

Ils annoncent que les nationalistes bretons seront présents :

Devant les insanités d'une semblable taille, nous avons plus que jamais le devoir d'être là et de nous montrer. Il est essentiel que ceux qui vont être huit jours durant les hôtes de la Bretagne n'emportent pas le seul souvenir de tartarinades de cet ordre. Il faut leur montrer qu'il y a tout de même quelques Bretons qui n'ont pas la colique au moindre sourcil froncé des autorités françaises. Il faut que nous soyons à Quimper.

Nous comptons y être.

Nous comptons nous y montrer.

Nous n'avons pas l'intention de saboter le congrès, encore moins de nous livrer à des actes de violence comme on nous en a calomnieusement prêté la pensée.

Nous voulons organiser une série de manifestations dignes et calmes.

Le numéro d'octobre 1924 de *Breiz Atao* se fait donc l'écho des actions nationalistes au congrès de Quimper. Pas moins de quatre pages sont consacrées à l'événement :

*Le samedi matin 6 septembre, une auto poussiéreuse file le long de l'Odét, fanion herminé claquant au vent, Breiz Atao écrit en lettres énormes sur le dos de la carrosserie. Elle vient se ranger devant l'hôtel du lion d'or, quartier général pour la durée des événements. Ce sont les journaux et les imprimés qui arrivent directement de Rennes.*⁵⁴⁹

Ils distribuent des tracts dans la ville, aux passants comme aux participants du congrès. Le ton va rapidement monter, selon *Breiz Atao* :

Vers 22 h 30, à la sortie de la conférence inaugurant le congrès, quelques-uns de nos camarades distribuent des tracts. Ce geste inoffensif suffit à déclencher les injures

⁵⁴⁸ Breiz Atao n° 70, octobre 1924, p. 463.

⁵⁴⁹ Ibidem, p 476

d'une bande de Français et d'apprentis Français. [...] Une pluie d'insultes, d'insanités, de provocations dépassant toute mesure et où éclatait une incroyable haine s'abat sur nos camarades. C'était peu compter avec le sang breton. Ah ! le beau réveil breton auquel nous avons assisté à cet instant précis ! Les poings se tendent, les « bec'h d'ar C'hallaoued ! » explosent dans les gorges bretonnes. Les insultes françaises redoublent. Il ne leur manquait pour être sincères que « sales Bretons ! ». Nos ordres impérieux empêchent de dégénérer en bataille rangée ce qui resta une altercation mouvementée.

Le dimanche, le climat est toujours tendu :

Devant notre force et malgré notre passivité manifeste, la préfecture conserve ses craintes. Elle envisage en dernière heure, l'interdiction du cortège des drapeaux. Une solution de moyen terme est trouvée. Le cortège aura lieu. Mais ce qu'on supprimera c'est le drapeau tricolore qui devait le précéder, et ce qui n'a pas lieu c'est l'exécution de "la Marseillaise" à l'issue de la cérémonie du serment. Est-ce assez ? On n'en juge pas ainsi. Il faut parer à toute éventualité. Aussi mobilise-t-on soixante gendarmes qui attendent, l'arme au pied, prêts à bondir.

Non sans une certaine exagération, les nationalistes estiment avoir remporté une petite victoire symbolique. Concernant leur réunion publique, ils exultent en en faisant le compte-rendu :

Dimanche après midi, les nationalistes tiennent meeting et au premier rang des auditeurs, la plus grande partie des délégués gallois, irlandais ou écossais plus curieux que tous d'entendre nos orateurs. "Le panceltisme nous dessillera les yeux, lance Mordrel. Nous apprendrons de l'autre côté du détroit que nous sommes un peuple fort et un peuple sain. Ce qui fait notre ridicule à Paris fait notre gloire là-bas. Le séjour dans une Bretagne empoisonnée par le réseau des insanités françaises nous paraîtra bientôt intolérable. Nous nous demanderons comment nous avons pu vivre en paix jusque-là dans un pays qui est chez nous et où nous sommes en fait à l'étranger. Si les Celtes insulaires quittent la Bretagne avec la conviction qu'ils laissent derrière eux un peuple frère qui les aime, si vous Bretons, conservez de ces journées que vous appartenez à une grande race, eh bien la réunion panceltique et notre effort pour la faire réussir n'auront pas été vains⁵⁵⁰."

Breiz Atao en tire cet enseignement :

Nous nous félicitons plus que jamais de nous être retirés du congrès. Grâce à nous, les Celtes insulaires ont vu que toute la Bretagne n'est pas satisfaite de son sort, ravie

⁵⁵⁰

Ibidem, p. 477.

*de 250 000 morts, derrière le préfet et M. Goasguen qui espère qu'avant peu « plus rien ne distinguera la Bretagne de la France ». Grâce à nous, les insulaires, les Gallois surtout, ont vu qu'il existait une âme bretonne qui était autre chose qu'une nuance de l'âme française et qui était la même que la leur. Ils ont été enthousiasmés.*⁵⁵¹

Il est à noter qu'ils ne sont pas les seuls à être circonspects. Un journaliste gallois, J.-D. Jones écrit :

*Sous peu nous aurons un congrès panceltique à Quimper, des représentants de tous les pays celtiques y assisteront ; il y aura des fêtes celtiques, on évoquera avec enthousiasme les belles traditions de nos ancêtres, mais qu'est-ce qu'on fera pour nous les malheureux modernes ? Nous avons ici une occasion sans pareille de nous consolider en une véritable union panceltique, non pas seulement panceltique par nos traditions communes, mais panceltique par notre commun désir d'affranchissement ; la Bretagne seule, le pays de Galles seul, ne peuvent guère attirer beaucoup d'attention sur leurs revendications. Mais une Bretagne, un pays de Galles faisant partie d'un bloc panceltique, qu'un membre représente officiellement à Paris et à Londres ne peut plus être ignoré des grandes puissances. Que le congrès panceltique revêtît donc un aspect plus actuel, plus politique, plus utilitaire. Nous ne voulons pas ici amoindrir l'excellent travail qu'a fait le congrès depuis sa fondation, nous voulons seulement suggérer qu'il serait peut-être temps qu'on y introduise un nouvel ordre du jour. Faisons en sorte que le congrès panceltique soit une véritable société des nations celtiques.*⁵⁵²

Mais l'agitation des jeunes nationalistes ne semble guère avoir plus troublé le congrès qui se déroule par ailleurs sans encombre. Les conférences se succèdent suivant un schéma bien rodé. Le mardi 9 septembre conférence de James Bouillé sur l'art en Bretagne.

*La séance de l'après-midi, comme celle du matin, se tient à l'Odéon, a lieu sous la présidence de Mrs Campbell, déléguée d'Écosse. Mrs Campbell, avant de donner la parole à miss Agnes O' Farrelly, prononce quelques mots où elle dit l'affinité des races bretonnes et écossaises.*⁵⁵³

O' Farrelly fait un exposé des luttes irlandaises contre la Grande-Bretagne : « Comme les Bretons, les Irlandais veulent garder la langue de leurs ancêtres, et il n'y a pas de sacrifices qu'ils ne fassent pour ce résultat. »⁵⁵⁴

Le soir, au théâtre municipal, a lieu une seconde séance de musique celtique.

⁵⁵¹ Ibidem, p 478.

⁵⁵² Breiz Atao, n°70, octobre 1924, p. 485.

⁵⁵³ « Compte-rendu du congrès panceltique de Quimper », Buhez Breiz n°48, décembre 1924, p. 1169.

⁵⁵⁴ Ibidem.

*Ce concert, plus spécialement consacré à une musique celtique savante, et dont les thèmes sont pris au folklore musical celtique, groupait les noms des Bourgault-Ducoudray, Thielemans, Paul Martineau, Swan Hennessy, Guy Roparz, Paul Ladmirault, Rhené-Baton, Paul Vuillemin. Les plus caractéristiques de leurs compositions ont été soit chantées, soit exécutées par des amateurs de la région que le public enthousiasmé ne se lassait pas d'acclamer et de rappeler.*⁵⁵⁵

Durant l'entracte, Charles Collin, titulaire des grandes orgues de la cathédrale de Rennes, définit les caractères de la musique celtique : « franchise, spontanéité, richesse et clarté. Des liens de parenté unissent les modes celtiques aux modes utilisés par les Grecs. »

Le congrès se tient en même temps que celui du Bleun-Brug ; c'est donc l'occasion pour l'évêque du Finistère, monseigneur Duparc d'intervenir : « Il exalte l'Irlande catholique dont il a rapporté une profonde impression ; il n'oublie pas non plus le pays de Galles, dont quelques-uns de nos saints nationaux sont originaires ».⁵⁵⁶ Le samedi 13 septembre, Taldir donne une conférence sur « l'idéal celtique ».

Malgré les incartades des nationalistes de *Breiz Atao*, les régionalistes bretons ont donc montré qu'ils étaient capables d'organiser un événement international. Il faudra cependant attendre une dizaine d'années avant qu'un autre congrès celtique ne soit organisé en Bretagne.

4.3 Les congrès de la fin des années 1920

En 1925, le congrès se tient une nouvelle fois à Dublin, sous les hospices de Douglas Hyde. François Jaffrennou fait savoir qu'il ne pourra s'y rendre en raison de la dépense engendrée. Des fonds lui sont avancés, ainsi qu'à quelques Gallois, dont Saunders Lewis, universitaire et futur fondateur du parti nationaliste Plaid Cymru. Jaffrennou se voit ainsi allouer 45 livres d'aides, ce qui ne sera pas sans générer de tensions avec les organisateurs. Du côté des nationalistes, qui s'étaient illustrés lors du congrès de Quimper, ce sont cette fois Roparz Hemon, Morvan Marchal et Olivier Mordrelle qui représentent le mouvement nationaliste. Les contacts noués ne semblent pourtant guère avoir débouché, ainsi que le reconnaît Olivier Mordrelle :

Au congrès celtique de Dublin, en 1925, malgré la forte opposition des conformistes régionalistes, tant Bretons que Britanniques, Roparz Hemon et moi, tenterons de

⁵⁵⁵

Ibidem.

⁵⁵⁶

Buhez Breiz, n°48, p. 1172.

*réaliser une union des jeunes celtes nationalistes, à la suite d'une prise de contact chez le président Éamon de Valera. C'était prématuré. Beaucoup d'Irlandais connaissaient le nom des stations de métro de New York, mais plaçaient Rouen en Bretagne. Quant aux Écossais, ils n'avaient même pas appris à citer la Bretagne quand ils énuméraient les nations celtiques.*⁵⁵⁷

Marchal et Mordrel rencontreront d'ailleurs le ministre des Affaires étrangères, Desmond Fitzgerald, qui les interpellent en breton, lors de l'entracte d'une pièce donnée à l'Abbey Theatre.⁵⁵⁸

Roparz Hemon est quant à lui piqué qu'on lui reproche de parler anglais avec les délégués non bretons :

*Aet 'oan da Zulenn gant Bretonned all d'ur Chendalc'h hollgeltiek. Eno e kejis gant Lord Ashbourne. Kentañ a lavaras din e voe : "C'hwi, Bretoned, arabat deoc'h amañ klask komz saozneg. Diskouezit da dud ar gêr-mañ ez eus yezhoù estreget ar saozneg milliget. Komzit brezhoneg etrezoc'h, ha gant tud ar vro-mañ, komzit galleg, me ho pe." Va c'hrediñ a c'hellit, n'hor boa c'hoant ebet da gonz galleg, dreizst-holl dirak dulenniz, a o are dechet dija da ober "the little Frenchmen" ac'hanomp. Ur brezegenn a ris e saozneg e skol-veur Dulenn diwar-benn Breizh. Biskoazh n'on bet pardonet gant Lord Ashbourne.*⁵⁵⁹

Pour l'année 1926, le congrès envisage de se tenir en Cornouailles. Un historien, Morton Nance est contacté, mais il avoue avoir les plus grandes difficultés à organiser l'événement. De toute façon, la Grande-Bretagne étant paralysée par des grèves au printemps 1926, le congrès est annulé. Suite à cet échec, la Cornouailles n'obtiendra l'organisation du congrès que pour l'édition de 1939. Elle devait avoir lieu en septembre et sera annulée par le début de la Seconde Guerre mondiale.

L'organisation d'un « Festival interceltique » à Riec-sur-Belon, en 1927, crée quelques tiraillements cette année-là. L'une des déléguées écossaises du congrès, Mai Roberts, vote fermement contre l'envoi de délégations, arguant que le seul congrès celtique officiel doit se

⁵⁵⁷ MORDREL, Olier, *Breiz Atao*, op.cit., p 77.

⁵⁵⁸ Olier MORDREL, « Notes d'Irlande et d'outre-Manche », *Breiz Atao* n° 89, mai 1926, p. 682.

⁵⁵⁹ HEMON, Roparz, an *Dud am eus anavezet*, Mouladurioù Hor Yezh, 2008, p. 41 : J'étais allé à Dublin avec d'autres bretons au congrès interceltique. Là, j'ai parlé avec Lord Ashbourne. Il a commencé par me dire : "Vous les Bretons, il ne faut pas que vous parliez l'anglais ici. Faites découvrir aux gens de cette ville qu'il y a d'autres langues que l'anglais maudit. Parlez breton entre vous, et avec les gens des autres pays, parlez français, je vous en prie. Vous me croirez si vous le voulez, nous ne voulions pas parler français, surtout devant les Dublinois. C'était déjà assez dur de se faire qualifier de "petits Français". J'ai fait une conférence en anglais sur la Bretagne à l'université de Dublin. Lord Ashbourne ne m'a jamais pardonné, et il ne m'a ensuite plus écrit que des lettres courtes et brèves.

tenir à Bangor. Non sans perfidie, Mary Williams note que les délégués gallois présents à Riec « n'étaient pas des personnalités de premier plan »⁵⁶⁰.

En 1928, le congrès panceltique est organisé une nouvelle fois sur l'île de Man. En 1929, c'était au tour de Glasgow, en Écosse, d'accueillir le congrès panceltique. Six délégués bretons sont attendus. La préparation du congrès est perturbée par les tentatives de récupération par le national Party of Scotland. Edwards-Thomas Jones est obligé de rappeler le caractère apolitique du congrès.

⁵⁶⁰ Historique des congrès celtiques, sur le site internet du Congrès celtique.

5- Le début des fêtes celtiques

L'interceltisme contemporain s'incarne dans de grands rassemblements festifs, dont l'actuel Festival interceltique de Lorient en est sans doute la meilleure représentation. Néanmoins, ces événements ne sont pas si récents et puisent dans une tradition déjà ancienne de fêtes interceltiques. Les premiers « festivals interceltiques » remontent, en Bretagne, aux années 1920. On retrouve de nombreux membres du Gorsed dans leur organisation, qui préfigurent à bien des égards les futurs rassemblements des années 1970. Ils mettent également en valeur l'un des domaines où l'interceltisme a trouvé une véritable concrétisation : la musique.

5.1. Réinvention de la musique celtique

La musique est très tôt apparue aux promoteurs de l'interceltisme comme un élément fédérateur et rassembleur, tout en étant porteuse d'une identité commune. Les pays celtiques se caractérisent en effet par l'utilisation d'instruments spécifiques et hautement identifiables, comme la cornemuse ou la harpe, par des pratiques musicales originales et par un réel engouement populaire pour ces musiques. Porteuse de convivialité, la musique celtique apparaissait donc très tôt comme un lien entre ces pays. Mais comment définir cette musique ? Le 3 août 1912, lors du congrès de la FRB à Douarnenez, Maurice Duhamel faisait une conférence sur la musique celtique. Ce musicologue confirmé qui, par la suite, devait s'engager dans l'autonomisme breton et le fédéralisme européen évoquait ainsi cette musique :

Comme le faisait remarquer un jour le directeur du Clocher breton, la musique d'un pays, d'ordinaire ce sont les opéras, les symphonies, les pièces de musique de chambre que produisent les compositeurs de ce pays. Vous vous doutez que les nations celtiques : l'Irlande, le pays de Galles, la Bretagne n'ont eu ni les moyens ni les loisirs de composer quatuors, symphonies et drames lyriques. Depuis des siècles, elles ont dû lutter pour conserver chaque jour ce patrimoine sacré qu'est une langue nationale ; et le problème quotidien a été, pour elles, celui de leur existence même. Traquées en leur parler, dans leurs usages, dans leur façon de sentir et d'imaginer, les nations celtiques

*ne pouvaient produire un grand musicien celte : lorsque leurs fils allaient étudier dans les conservatoires, c'est l'art de l'Allemagne ou de l'Italie qu'on leur enseignait.*⁵⁶¹

Pour lui, donc, il faut définir autrement cette musique, forcément populaire, un « art rustique et spontané » :

*La musique celtique, c'est la chanson d'un tisserand, d'un matelot, d'une mendiante ; c'est l'air que souffle dans son instrument un biniou de Cornouaille, ou un piper des Highlands. C'est l'émanation mélodique de nos montagnes, de nos landes, de nos côtes. C'est un art tout rustique et spontané. Mais ne nous y trompons pas. Cette rusticité voile une tradition très complexe et très savante. Cette spontanéité cache des règles très précises et très strictes qu'ignorent ceux-là mêmes qui les observent sans le savoir. Et c'est ainsi que la musique celtique – cet art demeuré essentiellement populaire – est plus riche que la musique savante, en ce qui forme les éléments mêmes de toute musique : le rythme et les modes.*⁵⁶²

Selon lui, la musique est le moyen pour les Celtes de retrouver leur personnalité :

*Nous rapprocher de nos pères, c'est donc le meilleur moyen d'être nous-mêmes. Nous conformer à la tradition qu'ils nous légèrent, c'est le seul moyen, pour nous, de créer une œuvre personnelle. C'est nous placer sur le seul terrain où notre âme ait chance de fleurir avec éclat et de donner ses fruits ; c'est continuer un sillon commencé ; c'est unir nos efforts aux efforts de ceux dont nous descendons et préserver leur héritage d'énergie latente, pour qu'en profitent à leur tour ceux qui sont nés ou ceux qui naîtront de nous ; c'est, en un mot, par une sorte de magnétisme occulte, accroître notre propre force de la force de ceux qui suivirent avant nous la route de notre race.*⁵⁶³

Enfin, la musique celtique est pour lui, un moyen efficace de reconnaissance, bien au-delà des pays celtes, grâce à une « troisième vague celtique » :

Deux fois déjà, les Celtes ont conquis le monde. Ils l'ont conquis une première fois par les armes, au temps où ils se donnaient pour empire tous les territoires compris entre les côtes de l'Atlantique et de la Méditerranée et de la mer Noire et où ils s'en allaient pour se distraire, tirer la barbe des sénateurs romains. Ils l'ont conquis une seconde fois au Moyen Âge par leur littérature, lorsque les romans arthuriens vinrent

⁵⁶¹ Maurice Duhamel, « la Musique celtique, expression de la race », conférence du 3 août 1912, rapportée dans *l'Heure bretonne* du 12 avril 1941, p. 3.

⁵⁶² *Ibidem.*

⁵⁶³ *Ibidem.*

*à la fois modifier la sensibilité et humaniser les mœurs des sociétés européennes. Ils doivent le conquérir une troisième fois par leur musique.*⁵⁶⁴

Très tôt, dans *Breiz Atao*, la préoccupation de s'inspirer des autres pays celtiques dans le domaine culturel se fait jour. Ainsi, dans le numéro du 15 février 1922, un article est consacré à la chanson chez les Celtes d'outre-Manche. Il est particulièrement représentatif de la manière dont les nationalistes bretons tiennent à tirer profit de l'interceltisme.

La chanson des Celtes d'outre-Manche comme notre vieille chanson bretonne est celtique de technique et de tradition. Son avantage sur la chanson bretonne est qu'elle a conservé une grande vitalité. La chanson irlandaise et écossaise notamment, renouvelée par des chansonniers contemporains ou relativement contemporains, nationale et non paysanne, rivalise avec la chanson anglaise et est prise non seulement en pays celtiques, mais encore à Londres, aux États-Unis, partout où il y a des peuples de langue anglaise ou néoceltes.

La musique celtique est ici présentée comme un moyen de revitaliser la culture bretonne. Elle est un héritage :

*La diffusion de la musique celtique en Bretagne par la chanson aura plusieurs effets ; d'abord celui de procurer aux Bretons des satisfactions musicales qui leur sont presque inconnues actuellement. Notre oreille, gâtée par la mélodie latine, par la rengaine parisienne, a perdu le sens des délicatesses de rythme, les fantaisies de mesure, des oppositions de valeurs musicales qui ravissent dans la musique celtique. Nous devons à la chanson celtique une rééducation de notre sens auditif. La musique celtique aura pour effet de développer notre personnalité intuitive.*⁵⁶⁵

Cette volonté de promouvoir un art et une musique celtique est, par exemple, réaffirmée quelques années plus tard avec l'organisation d'un concours « pour mieux faire connaître la musique celtique », où il est présenté comme « destiné à contribuer, en Bretagne, à la vulgarisation de la merveilleuse musique celtique d'outre-Manche ». « Les concurrents auront à adapter les paroles bretonnes à un ou plusieurs airs donnés ; ils pourront s'inspirer du texte (gallois, anglais, dialecte écossais ou irlandais). »⁵⁶⁶

En 1927, Maurice Duhamel fait ainsi paraître un recueil de six pièces pour piano, intitulé *Six pièces pour piano. Selon le Consortium breton*,

⁵⁶⁴ Ibidem.

⁵⁶⁵ « Chanson interceltique, les Celtes d'outre-Manche » *Breiz Atao* n°38, 15 février 1922, p. 3.

⁵⁶⁶ *Breiz Atao* n° 36, 15 décembre 1921, p. 3.

*On y trouve le cachet particulier des genres de chaque pays celte : de la Bretagne avec Cortège de noces en Trégor et Soir de mai dans l'Argoat ; de Galles avec Chanson galloise ; de l'Écosse avec Dans les brumes des Hébrides, Cornemuse des Highlands et Danses des épées.*⁵⁶⁷

Il est vrai que Maurice Duhamel, l'un des principaux dirigeants autonomistes de l'époque, était militant breton et possédait donc une conscience interceltique.

Des années 1920 aux années 1930, on assiste à l'apparition de fêtes « celtiques » ou interceltiques. Taldir Jaffrennou a conservé les annonces d'un certain nombre de ces événements qui permettent également de se faire une idée de l'ambiance prévalant à l'époque⁵⁶⁸. Ainsi, le 18 août 1928, à Quimperlé, se déroulent des « Grandes luttes interceltiques », à l'initiative de la Falsab. Les 8 et 9 juin 1930 a lieu le festival celtique de Dinard. On y chante le « Bro goz » et des chants et airs traditionnels bretons. Le lundi est consacré à un grand tournoi de lutte bretonne avec des champions de basse Bretagne. Le dimanche 13 septembre 1929 se tiennent les grandes fêtes « celtiques » de Minibriac (elles étaient juste « bretonnes » en 1925), comprenant un défilé en costumes historiques, un pardon breton et une veillée.

5.2 Le « festival interceltique » de 1927

Le 19 août 1927 se tient le « festival interceltique de Riec-sur-Belon », une manifestation en partie organisée par *le Consortium breton*, une revue imaginée par Taldir Jaffrennou et dont le directeur en était Jean de Saisy de Kerampuil, résidant alors à Riec-sur-Belon. Le but de cette revue était clair, il s'agissait de « créer dans l'élite une opinion celtique »⁵⁶⁹. Elle était financée par un groupe d'affaires qui avait également avancé les fonds pour la manifestation de Riec. Sans trop de modestie, la revue qualifiait d'ailleurs l'événement ainsi de « festival interceltique de Riec, le plus beau qui ait été vu au monde »⁵⁷⁰.

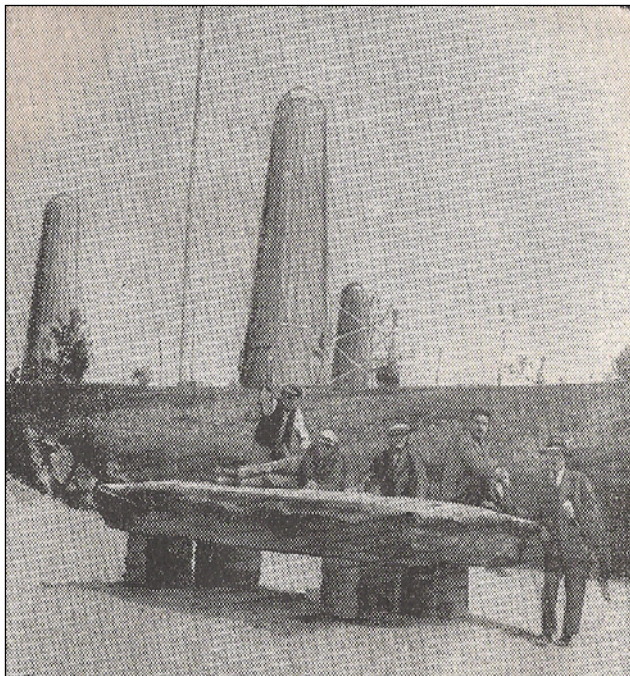
On y trouvait des délégations écossaise, cornique, galloise, manxoise et irlandaise, mais également occitane, canadienne et flamande. Pas moins de cent cinquante personnes constituaient les délégations des pays celtiques. « Cinq autocars, dirigés par M. Quillivéré,

⁵⁶⁷ *Le Consortium breton*, décembre 1927, p. 1297.

⁵⁶⁸ Ces tracts et ces affichettes sont conservés dans les liasses 44 J 24 et 44 J 25, aux archives départementales du Finistère, à Quimper.

⁵⁶⁹ « Propagande », *le Consortium breton*, n°16, avril 1928, p. 305.

⁵⁷⁰ *Ibidem*.



La construction du dolmen et des menhirs en « béton et grès aggloméré » pour le festival interceltique de Rieg-sur-Belon, en 1927 (source : *le Consortium breton* n°18)

entrepreneur de transports à Saint-Pol-de-Léon, ont été, vendredi 12 août, chercher au débarquement à Saint-Malo, les délégués des îles Britanniques et leurs bagages. »⁵⁷¹

Se souvenant des incidents du Congrès celtique de Quimper, les promoteurs du festival et les membres du *Consortium* incitent les nationalistes à se faire discrets :

Le consortium breton n'a rien de commun avec les éphèbes en mal de réclame, pour la plupart étrangers au pays, qui ont profité de la fête des reines de Cornouaille pour répandre des tracts criminels de nature à discréditer la Bretagne. Ils agiront sagement en s'abstenant de récidiver au Festival interceltique, car la police étant assurée par les ouvriers des usines de Riec eux-mêmes, les perturbateurs éventuels, d'où qu'ils

*viennent, seront durement reçus.*⁵⁷²

La matinée du samedi 13 août commence par un défilé dans les rues de Riec-sur-Belon :

*En tête marchent les bagpipers d'Écosse, précédant leur délégation, suivis à quelque distance par les groupes de binious bretons de Riec, Bannalec, Pont-Aven, Carhaix, Saint-Thois, etc. Puis viennent quinze magnifiques bannières armoriées des anciens pays de Bretagne, prêtées par l'Union régionaliste bretonne. Les délégations d'Irlande, de Galles et de Cornwall suivent, mêlées aux délégués des sociétés régionalistes de Bretagne ; puis viennent les aspirants bardes, la bannière des bardes, le drapeau breton, enfin la longue théorie des ovates, bardes et druides en robes vertes, bleues et blanches.*⁵⁷³

Le festival marque la renaissance du Gorsed de Bretagne, que Taldir réorganise en palliant à l'absence d'Yves Berthou. Le futur troisième « grand druide de Bretagne » fait installer un cromlech, constitué de cinq « menhirs », sur la lande Kerco, une installation influencée par les cérémonies galloises. Il s'agissait d'ailleurs de menhirs modernes :

⁵⁷¹ « les Fêtes interceltiques de Riec-sur-Belon », *le Consortium breton*, septembre 1927, p. 826-827.

⁵⁷² Le gars Pelo, « en réponse aux gros méchants du Consortium breton », *Breizh Atao*, 1^{er} septembre 1927, n° 1, p. 3.

⁵⁷³ « Les Fêtes interceltiques de Riec-sur-Belon », *le Consortium breton*, septembre 1927, p. 828.



Le festival interceltique de 1927 : en haut, des femmes de la délégation galloise, en costume traditionnel.
En bas, le défilé du pipe band écossais fait grande impression.
(Source : *le Consortium breton* n° 18).

*Ils ont la forme de troncs de cône et sont bâtis en moellons massifs, recouverts d'un crépi de ciment orné de cannelures longitudinales. Le sommet des colonnes a la forme d'une calotte ; et à l'entourage de la base, sont moulées d'énormes hermines frangées du plus bel effet. Le médaillon est à peu près au milieu de la colonne et contient une plaque de marbre où sont gravés le nom et les œuvres de Gilles de Kerampuil ; Auguste Brizeux ; Hersart de La Villemarqué ; Jean-Pierre Le Scour, Théodore Botrel.*⁵⁷⁴

⁵⁷⁴

« Échos du festival interceltique », *le Consortium breton*, octobre 1927, p. 957.

En dessous de cet étonnant monument, des trous de deux mètres de profondeur ont été creusés. Ils renferment des bouteilles contenant des parchemins en latin, anglais, breton, français et gaélique où est écrite cette profession de foi interceltique :

*L'an de grâce 1927, le 13 août, au lendemain de la Grande Guerre d'où naquit la liberté des peuples, qui marqua le terme de la force opprimant le droit, les différents rameaux de la grande famille Celte, réunis sur la lande de Kervo, ont élevé cinq colonnes mémorales à ceux qui menèrent le bon combat breton, afin que dans l'avenir leurs descendants sachent qu'en ce jour mémorable est née la grande ligue celtique qui barrera le chemin au germanisme, pour que la liberté ancestrale règne sur le monde et que l'épée d'Arthur voie ses deux tronçons ressoudés pour le plus grand bien de l'humanité.*⁵⁷⁵

Le Gorsed se tient dans un cercle de douze pierres, où se trouve un dolmen. « Celui-ci est une table en aggloméré de grès et de ciment de 6 mètres de long sur 3 mètres de large ». Taldir préside en tant que délégué de Berthou qui n'a pu venir. Il est nommé sous le titre de « druide-coadjuteur ». Il y a aussi un représentant gallois, délégué par l'archidruide Pedrog. Bretons et Gallois procèdent à la cérémonie des deux glaives. « Le druide Conan proclame l'union indissoluble des deux tronçons de la race celte séparée par la mer »⁵⁷⁶. Plusieurs nouveaux membres sont ensuite intronisés, dont le docteur Cotonnec. On compte également une bardesse, mademoiselle Nathalie de Volz-Kerhoënt, de Quiberon.

Les délégués étrangers prennent la parole. Puis les membres du clergé bénissent les cinq colonnes-menhirs du festival. « Et le cortège se reforme. Les *bagpipes* écossais font entendre leur son puissant, en même temps que les binious leur musique aigrette. »⁵⁷⁷ Un grand banquet est ensuite servi en plein air à plus de deux mille convives. Un second banquet, le dimanche midi, en attire cinq cents de plus. L'après-midi, selon les organisateurs, trente mille personnes occupent la colline de Kerco où ont lieu des jeux athlétiques, un tournoi de lutte, des concours de gavottes et des « danses au biniou », mais également des démonstrations de danses écossaises. « Les chœurs des Gallois, chantés par tous les membres de cette délégation, les femmes en costume national, elles aussi, chœurs qui ont été longuement écoutés et bissés »⁵⁷⁸.

Certains délégués étrangers semblent avoir gardé un fort bon souvenir :

J'ai regardé avec honneur et privilège d'avoir pu un peu collaborer avec vous pour aider la cause celtique que vous développez avec tant d'habileté en Bretagne écrivait

⁵⁷⁵ *Ibidem.*

⁵⁷⁶ « Les Fêtes interceltiques de Riec-sur-Belon », *le Consortium breton*, septembre 1927, p. 830.

⁵⁷⁷ *Ibidem.*

⁵⁷⁸ « Les Fêtes interceltiques de Riec-sur-Belon », *le Consortium breton*, septembre 1927, p. 835.

quelque temps plus tard Augusta Lamont, de la délégation écossaise.⁵⁷⁹ [...] Ce que nous désirons de tout notre cœur est le succès de vos grandes entreprises. Que votre exemple et votre succès fortifient les efforts de nous autres, les Celtes d'outre-mer.

Les joueurs écossais semblent également avoir apprécié d'entendre leurs homologues bretons. Un certain Malcom Johnston, de la société des *pipers* d'Édimbourg écrit ainsi :

De retour à la maison, je me remémore cette assemblée de Riec, et je vous demande d'être mon interprète auprès du Comité pour le remercier de sa grande hospitalité. Ce fut très réconfortant pour moi de voir combien les Celtes de Bretagne aiment entendre notre instrument national. De mon côté, j'espère pouvoir un jour me mettre à l'étude du biniou.⁵⁸⁰

Selon les organisateurs, le succès de la fête aurait stupéfié les délégués étrangers :

Qu'ajouter de plus ? Ce fut une féerie pour les yeux, pour les oreilles ; les plus raffinés y ont trouvé des sensations inédites et originales ; le peuple s'est amusé sainement et patriotiquement. [...] Nous n'avons pas entendu une critique ; quant aux délégués des îles Britanniques, leur stupéfaction devant cette organisation dont on ne croyait pas ce pays capable, n'est pas prête de se dissiper, et leurs journaux, comme d'ailleurs ceux de Paris, se sont fait l'écho de l'excellente impression qu'a laissé au monde entier, le festival inter-Celtique de Riec-en-Cornouaille⁵⁸¹.

Il est assez tentant de faire le parallèle avec les futurs festivals interceltiques de Lorient à l'époque contemporaine, le Gorsed et les mégalithes en béton en moins : un public nombreux, des délégations de tous les pays celtes, une certaine convivialité, des cornemuses... Même si le festival interceltique de Riec n'eut pas de suite immédiate, il fait incontestablement figure de précurseur en la matière.

⁵⁷⁹ « Échos du festival interceltique », *le Consortium breton*, octobre 1927, p. 952.

⁵⁸⁰ « Échos du festival interceltique », *le Consortium breton*, octobre 1927, p. 955.

⁵⁸¹ « Les Fêtes interceltiques de Riec-sur-Belon », *le Consortium breton*, septembre 1927, p. 835.

5.3 Les fêtes Gorsédiques

Le festival interceltique de Riec-sur-Belon marquait une forme de renaissance du néodruidisme breton, qui allait s'exprimer régulièrement à travers des manifestations culturelles à forte tonalité interceltique. Durant l'été 1933, le Gorsed se tient en parallèle de fêtes celtiques et bardiques à Plestin-les-Grèves. C'est à cette occasion que Taldir est élu grand druide, en présence de Gallois. Les cérémonies sont d'ailleurs qualifiées de « congrès celtique » dans *an Oaled*. Le terme évoluera par la suite plutôt vers « fêtes interceltiques ».

5.3.1 Les cérémonies du Gorsed avec Taldir

Ce sont des années 1930 que semblent dater les premières invitations festives à d'autres peuples celtes. Ainsi, un « grand festival celtique » (Bretagne-Écosse) se déroule à Roscoff du 28 au 31 juillet 1934, en parallèle du Gorsed. Il semble que c'est surtout la cornemuse écossaise qui y a été invitée. Il est vrai que le port léonard était l'endroit propice à inviter des



La délégation écossaise au fêtes de Roscoff, en 1934 (source *Dalc'homp soñj* n°18)

Écossais, puisque c'est là qu'avait débarqué, en 1548, la célèbre reine d'Écosse, Marie Stuart, qui devait être mariée au Dauphin. C'est également de Roscoff qu'arrive, en 1745, Charles-Edouard Stuart, Bonnie Prince Charlie, après avoir été récupéré en Écosse, par deux navires français, suite à l'échec du soulèvement qu'il avait tenté contre l'Angleterre. Des reconstitutions historiques sont d'ailleurs organisées lors du Gorsed.

Les trois jours sont rythmés par des cérémonies druidiques, des défilés, des discours et des concerts. On note ainsi la présence d'un harpiste, Heloise Russell-Fergusson, présentée comme « l'incomparable bardesse des îles Hébrides ; qui s'est rendue célèbre dans les

grandes capitales en interprétant le répertoire écossais de Margaret Kennedy-Fraser ». Elle est venue là à l'invitation de Taldir Jaffrennou. Selon Armel Morgant :

En réalité, Heloise Russell-Fergusson, née à Glasgow, n'est pas ilienne et réside alors à Port-Appin, sur la côte sud-ouest de l'Écosse. Son répertoire se compose de musiques qu'elle a elle-même recueillies à travers l'archipel des Hébrides, ainsi que d'emprunts aux publications de Marjory Kennedy-Fraser. Elle quitte la Bretagne avec le titre de bardesse sous le nom de Scotia (qui n'est d'ailleurs pas sans rappeler celui de Gwalia de Bessie Jones) et qu'elle utilisera souvent par la suite pour se produire à travers le monde.⁵⁸²

On reverra Heloise Russell-Fergusson l'année suivante lors d'un « concert celtique » à Rennes, en prélude à la première du film de Jean Epstein, *Kan ar mor*, puis à Vannes, en 1939, lors des fêtes du Gorsed.

Les discours du Gorsed sont également l'occasion de rappeler les vieux liens et les « analogies frappantes entre Écosse et Bretagne », comme l'explique Taldir Jaffrennou : « Nos deux petites nations semblent d'autant plus faites aujourd'hui pour s'étudier et se fréquenter que leur Histoire présente des analogies nombreuses. »⁵⁸³

5.3.2 Gorsed et festival interceltique

À la fin des années 1930, le caractère interceltique des fêtes gorsédiques se renforce. Ainsi, toujours en lien avec le Gorsed, un « grand festival celtique » se tient à Quimperlé du 27 au 31 juillet 1935. Il fut marqué par une visite des « délégués de la France celtique », c'est-à-dire les membres du collège bardique des Gaules, dont le grand druide était Philéas Lebesgue (que l'on retrouvera plus tard lors des premières relations entre Bretons et Galiciens) et qui avait été autorisé par le Gorsedd de Galles, lors de l'Eisteddfod de Wrexham, en 1933. *An Oaled* signale que « le concours de tant d'hommes cultivés venant à la Bretagne comme les Hébreux exilés marchaient vers la Terre promise, a été particulièrement apprécié »⁵⁸⁴. Il est vrai que, parmi les « druides » de France, on comptait Marcel Diamant-Berger, président des Israélites anciens combattants français. À cette occasion défilent les « binious et bagpipes » de la KAV (Kenvreuriez ar viniaourien, la « fraternité des joueurs de cornemuses », le premier groupe de sonneurs de petites et grandes cornemuses qui s'était constitué en région parisienne).

⁵⁸² Armel MORGANT, « Harpe et Bretagne, deux siècles d'histoire », *ArMen* n°140, mai-juin 2004, p. 13.

⁵⁸³ « Analogies frappantes entre Écosse et Bretagne », *an Oaled* n°49, troisième trimestre 1934, p. 261.

⁵⁸⁴ « Gouel braz ar vro 1935, fêtes celtiques et Gorsed des bardes de Quimperlé », *an Oaled* n°54, quatrième trimestre 1935, p. 333.

Le dimanche 23 août 1936, un « grand festival celtique des Côtes-du-Nord » est organisé à Binic avec, au programme, une grand-messe, un dépôt de gerbes, un grand défilé de cercles celtiques, un banquet, une veillée bretonne et un feu de joie. Cette année-là, le Gorsed s'est tenu à Guéméné-sur-Scorff. Il faut l'occasion d'un vibrant hommage à l'universitaire et celtisant, Joseph Loth, originaire de cette commune du pays Pourlet.

Du 24 au 31 juillet 1937, un « grand festival celtique, national et international » est couplé au Gorsed. Il se tient à Perros-Guirec. De même, du 30 juillet au 1^{er} août 1938, le Gorsed et le



L'assistance aux fêtes gorsédiques de Perros6guirec, en 1937 (Source : *Dalc'homp soñj* n°18)

grand festival celtique, national et international se tiennent à Châteaulin et, du 29 juillet au 1^{er} août 1939, à Vannes. La Seconde Guerre mondiale mettra bien entendu fin à ces cérémonies.

À Perros, un « grand concert de Gala celtique » est ainsi donné. Il était d'ailleurs à la pointe de la technologie, puisque :

*Radio Rennes, avec son directeur, M. David, diffusa le concert. Les possesseurs de postes s'en déclarèrent très satisfaits. C'était la première fois que l'État, qui a centralisé la TSF, autorisait la transmission d'un concert breton. On devine les démarches qu'il a fallu faire pour cela.*⁵⁸⁵

Les invités « celtiques » étaient la Scottish country dance society et le baryton gallois Owen Bryngwyn. Le reste des cérémonies prend parfois des allures grandioses. Outre, un hommage aux morts, des pièces de théâtre, un concours d'enseignes en breton, une exposition, une grande fête de nuit est donnée à Trestraou, avec feux d'artifice et parade du sous-marin *le Rubis*. Au casino de Perros, Taldir prononce une profession de foi qui ne manque pas de rappeler les principes interceltiques du Gorsed. Dans la première partie de l'allocution, en français – et d'ailleurs adressée « à messieurs les Français » -, il rappelle que l'une des règles du Gorsed est « le développement des relations intellectuelles entre les Bretons de France et ceux des îles Britanniques »⁵⁸⁶. Dans la seconde partie, en anglais, il affirme :

*If the celtic people is now but a fringe of peninsulas, a collar of isles, facing the sea in the end of Europe, if our old little nations have lost the best of all goods, their independance, they have, however, saved their character, their langage, their uses, and a lot of their costumes. We have especially saved our peculiar mind, which is a mind of civilization and peace ; and we are proud to say that this mind is for something in the actual friendship whose ties ar bound now between France and Great Britain.*⁵⁸⁷

Le Gorsed de 1938 fut essentiellement marqué par la venue d'une délégation de Corniques, dont le grand druide de Cornouailles, Mordon Nance, qui prononça un discours sur le « carn », le 1^{er} août. L'édition était d'ailleurs placée sous le signe de la « fraternisation des deux Cornouailles au Gorsed de Châteaulin ».

À Vannes, en 1939, il s'agissait de commémorer les quarante ans de panceltisme et d'interceltisme contemporains. *Ouest-Éclair* du 25 octobre note que « M. Jaffrennou a fait ressortir toute l'importance que doit revêtir la manifestation projetée, qui commémorera le 40^e anniversaire de la reprise des relations panceltiques (1899) et la réception solennelle à Vannes

⁵⁸⁵ « Gorsed et festival interceltique », *an Oaled*, n°62, quatrième trimestre 1937, p. 284.

⁵⁸⁶ Taldir, « Profession de foi du Gorsedd de 1937 », *an oaled*, n°62, quatrième trimestre 1937, p. 295.

⁵⁸⁷ Taldir, « Profession de foi du Gorsedd de 1937 », *an oaled*, n°62, quatrième trimestre 1937, p. 296.

de la première délégation de Gallois, conduite par M. Alfred Thomas, barde porte-glaive et Alderman de Cardiff ».

6. L'interceltisme par le sport

La musique n'est pas le seul domaine culturel où se développe l'interceltisme. Le sport, et particulièrement les sports traditionnels vont également constituer le terreau de bien des initiatives, alors que se forment de puissantes fédérations, notamment en Irlande et en Bretagne.

6.1 Des sports celtiques ?

6.1.1 Des pratiques issues de la société rurale traditionnelle

Depuis l'Antiquité, l'existence de pratiques sportives chez les Celtes est attestée. Il s'agissait d'abord d'exercices à caractère militaire, comme la lutte, citée dans plusieurs textes archaïques. Des jeux collectifs sont également mentionnés tôt dans l'histoire. La littérature arthurienne évoque d'ailleurs ces sports, puisqu'un auteur médiéval, Layamon, écrit, en 1205, que : « au deuxième couronnement du roi Arthur, parmi les festivités, il y eut un jeu où les invités poussaient des balles à travers champs »⁵⁸⁸.

Dans les différents pays celtiques, notamment en Bretagne, des pratiques sportives spécifiques se sont maintenues, étroitement liées à la société rurale traditionnelle. Les luttes en sont un bon exemple, principalement la lutte bretonne, ou gouren, pratiquée lors des pardons et qui va connaître un spectaculaire renouveau au XX^e siècle. Selon l'historien du sport, Georges Cadiou, ces tournois de pardon constituaient de véritables « olympiades bretonnes », au caractère celtique prononcé :

À la lutte s'ajoutaient d'autres sports et jeux spécifiquement paysans, lancer de pierre lourde, lever de perche, etc. que l'on pratiquait notamment après les moissons. Fêtes, danses et sports étaient intimement mêlés avec ce rituel bien celtique du défi en toute chose : "Piv eo ar mestr ?" "Qui est le maître ?"»⁵⁸⁹

Les jeux traditionnels de balle étaient également populaires dans les différents pays celtiques. Ils étaient parfois joués avec une crosse et se sont perpétués en Irlande et en Écosse, sous la forme du *hurley* et du *shinty*. Ces deux sports sont aujourd'hui structurés et font

⁵⁸⁸ GARCIA, Henri, *la Fabuleuse histoire du rugby*, Paris Éditions Odil, 1985, p. 29.

⁵⁸⁹ CADIOU, Georges, *les Origines des sports en Bretagne*, Morlaix, Skol Vreizh, 1995, p. 8.

l'objet de championnat dans ces deux pays. Le *hurley* irlandais serait ainsi pratiqué par plus de cent mille personnes. Une forme galloise existait également, le *knappan*, mais elle semble avoir disparu. Il est vrai que sa pratique n'était pas de tout repos, en témoigne ce passage de George Owen, dans sa *Description du comté de Pembroke* :

*Et c'est un étrange spectacle que celui des mille ou quinze mille hommes nus, s'élançant en grappes compactes en avant ou en arrière, suivant les mouvements du knappan. Dans leur chasse furieuse, ils ne respectent ni haie, ni palissade, ni mur, ni colline, ni vallon, ni buisson, ni rivière, ni rocher, ni aucune espèce d'obstacle infranchissable. Les cavaliers sont armés de gourdins monstrueux, longs de trois pieds et demi, et aussi gros que possibles. [...] La partie terminée, on voit les joueurs regagner leurs maisons, le corps contusionné, boitant, la figure couverte de meurtrissures et la tête fendue ; ce qui ne les empêche pas de rire et de plaisanter.*⁵⁹⁰

En Bretagne, la soule qui donnait lieu à des batailles homériques et parfois mortelles entre villages, est encore pratiquée dans quelques rares villages du centre du Morbihan. Or, au fur et à mesure que va disparaître la société rurale traditionnelle, plusieurs mouvements de sauvegarde de ces pratiques sportives vont se constituer, particulièrement en Bretagne. L'organisation de rencontres sportives internationales autour de ces jeux va également être l'occasion de développer une nouvelle dimension de l'interceltisme.

6.1.2 Une fonction politique

Avec la création de grandes compétitions internationales au XX^e siècle (jeux olympiques, championnats du monde et d'Europe), le sport acquiert une nouvelle dimension politique, devenant un catalyseur du nationalisme. Plusieurs mouvements de libération nationale vont très tôt percevoir les opportunités offertes par le développement du sport moderne. C'est notamment le cas du mouvement tchèque Sokol, fondé en 1862 par Miroslav Tyrš et Jindřich Fügner. Il mêle pratiques sportives, activités culturelles et affirmation patriotique. À la fin du XX^e siècle, les manifestations de Sokol rassemblent jusqu'à cinq cent mille personnes. Son règlement de 1912, définit Sokol comme : « organisation nationale qui cultive la gymnastique [...] pour donner au peuple des fils sains et forts, unissant l'éducation physique à l'éducation morale, par une culture systématique de la beauté, de la morale et de la bravoure, pénétrée par

⁵⁹⁰ Thierry Jigourel, « le Jeu de soule, l'un des deniers sports traditionnels collectifs », *ArMen* n°139, mars 2004, p. 13.

l'esprit national et démocratique ». Sokol va jouer un rôle déterminant dans l'émergence d'un sentiment national tchèque jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale, qui voit la création d'un État entre Tchèques et Slovaques, la Tchécoslovaquie.

Une vingtaine d'années après la création de Sokol naît en Irlande, en 1884, la *Gaelic athletic association*, GAA. Son but est la préservation des sports traditionnels irlandais, le *hurley*, le football gaélique, le handball, le *rounders* et le *carnogie*, alors en perte de vitesse face aux sports « britanniques », football et rugby. Pour ses promoteurs, il s'agissait aussi de développer l'esprit patriotique irlandais et de restaurer les Tailteann Games, sortes de jeux olympiques de l'Irlande antique.

Au début du XX^e siècle, la GAA va jouer un rôle important dans le renforcement du sentiment national. Elle a structuré et réglementé les sports gaéliques, pratiqués encore aujourd'hui par des dizaines de milliers de sportifs. Devenue rapidement une organisation de masse (la GAA a compté jusqu'à 800 000 adhérents), elle a accompagné le renouveau culturel avec la Ligue gaélique, les passerelles entre les deux organisations étant d'ailleurs nombreuses. Elle a joué également un rôle politique certain, les joueurs de *hurley* utilisant volontiers leurs crosses contre la police britannique. Enfin, après la partition, la GAA a maintenu une structure propre à toute l'île. Son championnat continue d'être unitaire et fait participer des équipes d'Irlande du Nord.

La GAA a enfin servi de modèle pour d'autres pays celtiques, même si celui-ci semblait difficilement transposable hors de l'île verte.



Des lutteurs représentés sur la croix de Kells, en Irlande (source : Falsab)

6.2 Gouren et mouvement breton

Sport « national » de la Bretagne, le gouren a été très tôt exalté par les régionalistes bretons. Ainsi, en 1835, le poète Auguste Brizeux assiste à un tournoi de lutte celtique à Scaër. Les luttes bretonnes le fascinent et lui inspirent plusieurs strophes de son poème *les Bretons*. Dans l'une d'elles, il fait clairement allusion au caractère celtique de la lutte :

Et moi, poète errant conduit à ces grands jeux

Un frisson de plaisir courut sur mes cheveux

Dans vergers bretons, sous nos chênes antiques,

C'était un souvenir des coutumes celtiques

Déjà si j'aimais bien mon pays, de ce jour,

Je sentis dans mon cœur croître encore cet amour.

Le gouren se pratique alors essentiellement en marge des pardons, qui constituent, en basse Bretagne, les grands événements festifs de l'époque. C'est le cas en Cornouaille où plusieurs personnalités, dont Henri Le Rodallec, tentent de codifier ce sport et de fédérer les lutteurs au début du XX^e siècle. Une société des luttes bretonnes voit le jour à Scaër avant la Première Guerre mondiale. Dès 1912, elle organise un championnat de lutte bretonne. Sur le programme de la seconde édition, en 1913, on peut également voir une référence à des « jeux celtiques ». Il s'agit en fait de jeux traditionnels bretons : levée de perche, boules, *men pouez*... L'emploi du mot celtique n'est pas anodin. On le retrouve à de très nombreuses reprises dans les années 1910 et 1920. On compte aussi de grands tournois dans les régions de Quimperlé, de Lorient ou dans le Trégor.

Le mouvement de réforme du gouren va intervenir après la Première Guerre mondiale, durant laquelle de nombreux lutteurs, mais également des organisateurs de tournoi, ont été tués. Il est d'ailleurs intéressant de constater qu'un mouvement similaire émerge dans un autre pays celtique, où la lutte reste bien implantée : la Cornouailles britannique. En Bretagne, un semblant d'organisation paraît avoir perduré autour d'Hennebont. Le journaliste Job Jaffré, écrit à propos du gouren : « La guerre semblait lui avoir porté un coup mortel [...], mais c'est

le sport national des Bretons. C'est la seule raison qui explique sa résurrection »⁵⁹¹. Dès 1929, un tournoi est organisé à Huelgoat à l'échelle de la Bretagne, à l'initiative de la fédération des syndicats d'initiative de Bretagne et de Taldir Jaffrennou. Un certain nombre de personnalités y assistent, dont le maréchal Foch...



Lutteurs bretons représentés dans *la Galerie armoricaine* de Lalaisse, paru en 1846.

⁵⁹¹ JAOUEN Guy, *les Luites celtiques de Bretagne et du Cornwall, du jeu au sport ?*, Saint-Thonan, Éditions Confédération Falsab, 2005, p. 174.

6.3 La Falsab et les tournois interceltiques

La nécessité d'organiser et de codifier le gouren afin d'en faire un sport moderne doit beaucoup à un médecin régionaliste, le docteur Charles Cotonnec. Celui-ci est né à Saint-Thurien, dans le Finistère, en 1876. En 1879, la famille déménage pour Trévarez, à Saint-Goazec, où le comte de Kerjégu a embauché son père pour s'occuper de la ferme du manoir. L'enfant apprendra l'anglais auprès de la préceptrice du château, la maîtrise de cette langue lui servant par la suite à nouer des liens outre-Manche. Après une scolarité brillante, il fait médecine à Nantes puis à Paris. Il y devient un gymnaste accompli. En 1905, il s'installe à Hennebont, où il sera élu sur une liste de gauche en 1912. Après la guerre, il reprend des études de chirurgie à Paris et revient s'installer en 1923 à Quimperlé. Il met notamment au point une pommade pour calmer la douleur qui lui vaut le surnom de « Pareour », le « guérisseur ». Il est également membre du Gorsed. Excellent bretonnant, il écrit dans la revue vannetaise *Dihuamb* et déclarait fréquemment « qu'il eut préféré qu'on lui coupât la langue plutôt qu'on lui interdise de parler breton »⁵⁹².

Ami de Taldir, il est intronisé barde au Gorsed de 1927 qui se tient en parallèle au festival interceltique de Riec-sur-Belon. Un délégué cornique, William Tregoning Hooper, président de la Cornish wrestling association (CWA), est très impressionné par le tournoi de lutte bretonne organisé à Riec-sur-Belon. Un journaliste breton note d'ailleurs que :

*Le délégué qui, le samedi 13, parla en cornique sur le dolmen, M. William Tregoning Hooper, de Falmouth, était venu comme représentant l'Association des lutteurs de Cornwall. Il paraît que les Cornouaillais de là-haut eux aussi raffolent de ce spectacle, comme les gens de Scaër, de Fouesnant, de Hennebont, de Scrignac, de Guerlesquin et de Callac. [...] Les accrochages témoignèrent chez ces athlètes ruraux d'une force musculaire et d'une souplesse naturelle peu communes, telles que ces vertus physiques ne peuvent, aux dires des ethnologues, se rencontrer à l'état originel que chez des « pur-sang », chez des hommes de race très supérieure, de même d'ailleurs que la grâce féminine innée chez certaines paysannes, et qui ne s'obtient pas à l'aide de fards, ne peut avoir d'autre motif que le fait même de la pureté primitive de la race blanche chez les Armoricaïnes.*⁵⁹³

À cette occasion, Hooper et Cotonnec vont lier des liens d'amitié et vont entretenir une longue correspondance, d'où va sortir l'idée de projets communs. Ainsi, dès le 11 novembre 1927, Tregoning Hooper écrit à Cotonnec : « J'ai été ravi de constater que cet ancien jeu

⁵⁹² *Ibidem*, p. 184.

⁵⁹³ « Échos du festival interceltique », *le Consortium breton*, octobre 1927, p. 959.

celtique est encore si populaire en Bretagne. Il m'apparaît presque identique au nôtre. »⁵⁹⁴ Dans la même lettre, il estime d'ailleurs qu'il serait intéressant de fédérer les organisations bretonnes et corniques : « J'adorerais voir vos lutteurs combattre au Cornwall. Je ne sais comment ceci pourrait être organisé, mais cela arrivera un jour, j'en suis certain. »

Les Corniques s'affrontaient déjà contre leurs voisins du Devon, mais Hooper estime que « l'amitié cornique-bretonne serait certainement ravivée si nous pouvions avoir des tournois de lutte cornique et bretonne intercomtés. » Les deux hommes vont donc travailler en commun pour mettre en place ces tournois « interceltiques », le terme est désormais adopté. Cela aura une influence sur la lutte bretonne, car s'il est décidé que les deux pays conservent leurs styles de lutte différents, les participants luttant alternativement dans l'un ou l'autre style, ce sont les catégories de poids corniques qui vont s'imposer. Dans son règlement, la Falsab utilise des mesures en livres britanniques (130, 145, 160 et plus de 160 livres) qui correspondent à 59, 65,5, 72,5 et plus de 72,5 kg. L'interceltisme aura donc eu une certaine influence sur l'évolution du gouren.

Au printemps 1928, le docteur Cotonnec réunit quelques amis afin de créer un Comité de lutte bretonne de Quimperlé et de travailler à l'organisation d'un grand tournoi interceltique, dont la date est fixée au 9 août. Le comité de Quimperlé prend finalement en charge les frais de voyage de quatre lutteurs corniques, qui faillirent ne pas venir en raison de problèmes de passeports. Plusieurs milliers de personnes assistent aux deux phases du tournoi. Le matin voit en effet s'affronter une vingtaine de lutteurs bretons, les quatre vainqueurs concourant l'après-midi contre les Corniques. La mise en avant des relations interceltiques fut une réalité, ainsi que le souligne Guy Jaouen :

Dans son discours final, le docteur Cotonnec ne fit même pas référence au résultat sportif (un match nul entre les deux équipes), mais il mit en avant les retrouvailles entre deux familles trop longtemps séparées et qui se retrouvaient à une fête où il se



Livret de la Falsab, illustré par René-Yves Kreston, dans les années 1950.

⁵⁹⁴ Guy Jaouen, *op.cit.*, p. 184.

*déclara touché par les “gestes de loyauté, d’union et d’amitié” qui ressortait de l’événement.*⁵⁹⁵

C’est à cette époque, sans doute influencé par l’olympisme, que Charles Cotonnec à l’idée de faire prêter serment aux lutteurs. Un serment de « combattre loyalement et d’accepter la défaite sans malice », traduit en breton, en anglais et en français dans le règlement de 1930 de la Fédération des amis des luttes et sports athlétiques bretons (Falsab), créée en 1930 à l’échelle de la Bretagne, le 30 mars 1930 qui a pour but :

La pratique des luttes et des sports athlétiques bretons : lever de la perche, lancement de la pierre lourde, la corde, le jeté de boule (boulteunn), civière, etc.

*La propagation et l’encouragement de la jeunesse pour les exercices physiques de plein air*⁵⁹⁶.

Entre-temps, en août 1929, un second championnat interceltique s’était déroulé, à Camborne, en Cornouailles. Cet « interceltique » était organisé en parallèle du premier Gorsedd des bardes de Cornwall, auquel assistaient des délégués bretons et gallois. Lutte celtique et bardisme étaient donc étroitement associés à l’époque.

Le docteur Cotonnec n’entendait d’ailleurs pas se limiter aux tournois de lutte avec les Corniques. Il envisageait également de mettre en place des « olympiades celtiques », réunissant des sportifs bretons, irlandais, écossais, gallois, corniques et manxois. Un projet auquel adhérerait son ami Tregoning Hooper. La revue régionaliste *an Oaled*, animée par Taldir Jaffrennou, dans son premier numéro de 1931, insistait d’ailleurs sur la permanence des sports interceltiques :

*Les petites nations d’origine celto-gaéliques n’ont pas que la communauté de langage. Elles ont conservé beaucoup plus de traditions identiques que les observateurs superficiels ne le pensent. [...] En Cornouailles anglaise, la lutte debout s’est conservée de même que chez nous jusqu’à nos jours. En haute Écosse, les montagnards de certains comtés s’amuse encore au lever de la perche, jeu si couru dans la haute Cornouaille. La revue sportive, Match, en a dernièrement publié des photos documentaires. Enfin, notre sport bas breton de la pierre lourde (men pouez) n’est autre que le Lancer de poids anglo-saxon et notre baz horel ou baz dotu est le similaire du golf.*⁵⁹⁷

⁵⁹⁵ Ibidem, p. 186.

⁵⁹⁶ Ibidem, p. 193.

⁵⁹⁷ « Les Sports interceltiques », *an Oaled*, premier trimestre 1931, p. 55.

Néanmoins, aucun autre projet interceltique ne vit le jour, sans doute en raison de la mort prématurée de Charles Cotonnec en 1935. Son action ne devait cependant pas rester sans héritage, les tournois annuels entre Bretons et Corniques se sont effet poursuivis pendant plus de cinquante ans, jusqu'aux années 1980, qui connurent un nouvel essor des relations interceltiques en matière de luttes celtiques.

Dans une Europe bouleversée après la Première Guerre mondiale, l'interceltisme reprend donc au cours des années 1920 et au fur et à mesure que renaissent d'anciennes structures, dont le fonctionnement avait été interrompu par le conflit et que se développent de nouvelles organisations. Après 1918, on assiste ainsi au relèvement du mouvement panceltique, tel qu'il existait avant guerre. Il s'incarne dans une manifestation annuelle, le congrès celtique, qui réunit des intellectuels venus de tous les pays celtiques, mais peine à élargir son audience. Il ne parvient guère non plus à développer de moyens de coordination, ainsi que le regrettent d'anciens piliers de ce mouvement en Bretagne, comme Taldir Jaffrennou. Ce dernier va d'ailleurs concurrencer d'une certaine façon le congrès en relançant le mouvement néodruidique breton et en organisant diverses fêtes et festivals interceltiques, qui connaissent un grand succès populaire et préfigurent d'une certaine façon l'interceltisme contemporain. La musique joue ainsi un rôle important, les formations de cornemuse écossaises faisant visiblement déjà forte impression en Bretagne. Autre illustration d'un interceltisme convivial, le début de compétitions sportives interceltiques, avec notamment des tournois de lutte entre Bretons et Corniques.

Si un certain panceltisme, animé par des historiens et des érudits, perdure après la Première Guerre mondiale, si un interceltisme « culturel », musical et sportif, commence à émerger, l'interceltisme des années 1920 est aussi politique et idéologique. L'époque est en effet très marquée par les affrontements entre idéologies, notamment totalitaires avec le fascisme qui vient de triompher en Italie et le communisme stalinien qui s'installe en URSS. Ces idéologies vont se répandre et influencer différents mouvements dans toute l'Europe et, bien entendu, en Bretagne. Le mouvement breton de l'après guerre est en effet marqué par l'apparition d'un courant nationaliste. Ce dernier est marqué par deux modèles : l'autonomisme alsacien, qui se développe en réaction aux excès commis par l'administration française après le retour de l'Alsace-Lorraine dans le giron français, et le mouvement républicain irlandais qui, après l'insurrection de Pâques 1916, est parvenu à obtenir la création d'un État libre en Irlande du sud. Idéalisé, le modèle de Pâques 1916 va renforcer les nationalistes les plus radicaux dans l'idée qu'une avant-garde déterminée est capable de se sacrifier et peut ainsi faire basculer la situation en Bretagne. Ce raisonnement va influencer l'évolution du mouvement breton, pour qui l'interceltisme commence à revêtir la forme d'une véritable « idéologie de la libération ».

Chapitre V. L'interceltisme des années 1930

Quelques mois après le crash d'octobre 1929, à la bourse de New York, la crise économique mondiale s'étend à l'Europe. La grande dépression va bien évidemment concerner la Bretagne et les autres pays celtiques. La Grande-Bretagne est ainsi particulièrement touchée. Dans toute l'Europe, les économies se contractent et les gouvernements prennent des mesures protectionnistes. Le contexte n'est donc guère favorable aux échanges interceltiques. Ils continuent néanmoins, même si les délégations bretonnes par exemple, semblent bien moins fournies qu'auparavant. L'interceltisme est aussi le fait de militants qui font de longs séjours à l'étranger, à l'instar de la poétesse Fant Meavenn qui découvre une Irlande sans doute moins libre qu'elle ne le pensait, ou de l'écrivain, ethnologue et dessinateur galicien, Castelão, qui parcourt la Bretagne au début des années 1930.

La décennie semble également marquée par l'éclatement du mouvement Breiz Atao, entre deux grandes tendances. L'une, de sensibilité de gauche, semble plus intéressée par le fédéralisme européen, voire la question des nationalités en URSS que par un éventuel resserrement des liens panceltiques. La seconde, nationaliste, voit se développer en son sein une tendance national-socialiste et raciale. Pour ses idéologues, comme Olivier Mordrelle, l'interceltisme et le celtisme semblent alors devenir le moyen de lier Celtes et Germains, par des solidarités raciales « nordiques », augurant du rapprochement futur de certains nationalistes bretons avec l'Allemagne nazie.

1. Deux Bretonnes en Irlande, Meavenn et Vefa de Saint-Pierre

L'histoire de l'interceltisme comme du mouvement breton est ponctuée de personnages hauts en couleur, aux destins étonnants et volontiers anticonformistes. La complexité de leurs engagements ainsi que les aléas de leurs pérégrinations illustrent combien il est parfois difficile de faire rentrer l'interceltisme dans un moule idéologique, tant celui-ci semble le fruit de rencontres, de hasards, de voyages autant que de sensibilités. La vie de Louis-Napoléon Le Roux en est bon exemple. Le cas de deux Bretonnes, aux parcours et aux origines fort différentes, l'est tout autant. Vefa de Saint-Pierre, issue d'une famille de la haute aristocratie, embrasse très tôt la cause du régionalisme breton. Grande voyageuse, elle se rend à plusieurs reprises en Irlande et en Écosse d'où elle ramène divers reportages pour la presse bretonne ou catholique. Elle revient ainsi très émue du congrès eucharistique de Dublin en 1932. Fant Rozenn, Meavenn de son nom de poétesse, se rend, elle aussi, en Irlande au début des années 1930. Officiellement, elle est jeune fille au pair. Militante nationaliste, elle a en fait été envoyée là-bas par le parti pour nouer des liens avec les républicains irlandais.

1.1 Une « Marckiewicz bretonne »

Taxer d'anticonformiste Vefa de Saint-Pierre n'a rien d'un euphémisme. Née en 1872 dans une famille de la noblesse légitimiste – son père est alors un proche du comte de Chambord, le prétendant au trône de France après la chute du Second empire –, Geneviève (Vefa) de Méhérenc de Saint-Pierre se distingue très vite par un caractère marqué et se rêve en aventurière. Sa gouvernante de Pléguien, où se trouve le château familial, devra ainsi user de moult stratagèmes pour la dissuader, à dix ans, d'embarquer comme mousse sur un cargo de Pontrioux. Mais, dans son milieu, lorsqu'on est une femme, on n'a guère le choix qu'entre les ordres et le mariage. Vefa de Saint-Pierre se laisse d'abord séduire par le service de Dieu et rejoint les oblats de Saint François-de-Salles. En 1899, elle fait partie d'une mission en Équateur. Mais la grâce se faisant attendre, elle ne prononcera jamais ses vœux définitifs. En 1905, elle renonce à sa vocation religieuse. Dans son milieu, ce genre de décision a un parfum de scandale. Pourtant, Vefa de Saint-Pierre rebondit. Elle publie ses premiers articles, des souvenirs de l'Amérique du Sud. Par la suite, elle continue d'assouvir sa passion des voyages à l'occasion de reportages pour des revues catholiques. Elle effectue même un tour du monde.

Au cours de ces périples, elle ne manque jamais de rencontrer les communautés bretonnes éparpillées sur le globe.

1.1.1 La comtesse autonomiste

Vefa de Saint-Pierre a une autre grande passion : la Bretagne. Elle lui est née lors de ses années d'adolescence à Paris, lorsqu'elle ne supportait pas les quolibets adressés à de jeunes immigrées bretonnes de condition plus modeste. Bien plus tard, elle apprend le breton, rentre au Gorsed de Bretagne comme bardesse sous le pseudonyme de Brug ar Menez du « la bruyère des Montagnes noires » et soutient activement le mouvement catholique Bleun-Brug. Elle effectuait des dons importants aux écoles catholiques de la région de Châteauneuf-du-Faou, à la condition que la langue bretonne y soit enseignée. En cachette, elle subventionnait aussi le mouvement laïc Ar Falz, qui travaillait à l'enseignement du breton dans les écoles publiques. Vefa de Saint-Pierre fut une véritable dame patronnesse pour le mouvement breton. Elle recevait régulièrement des intellectuels bretons dans son « Hôtel celtic » de Saint-Brieuc et son manoir de Spézet.

Dès le lendemain de la Seconde Guerre mondiale, elle adhère à l'Union régionaliste bretonne. Elle fréquentait aussi régulièrement le presbytère du prêtre nationaliste Jean-Marie Perrot, où elle arrivait en conduisant seule son automobile. Selon sa biographe, Claire Arlaux, « participant avec flamme aux débats sur l'avenir de la Bretagne, elle sidérait souvent les ecclésiastiques présents par la crudité de ses propos. Quand ce n'était pas par manque de modération, de prudence même dans l'affirmation de patriotisme »⁵⁹⁸.

Présente dans la délégation bretonne au congrès celtique de Dublin, en 1921, elle avait été fortement influencée par les héros - et surtout les héroïnes ! - de la guerre d'indépendance. Au point de souvent s'y référer.

Avec ses cheveux bruns coupés à la Jeanne d'Arc, écrit Claire Arlaux, sa voix de stentor, ses tenues strictes et ses chapeaux d'homme, « la comtesse » était déjà une figure du mouvement breton, connue comme le loup blanc. Elle aimait qu'on la comparât à la comtesse polonaise, madame de Marckiewicz⁵⁹⁹ ou à miss O'Farrell,

⁵⁹⁸ ARLAUX, Claire, *une Amazone bretonne, Vefa de Saint-Pierre (1872-1967)*, Spézet, Keltia graphic, 2000, p. 190.

⁵⁹⁹ En fait, Constance Marckiewicz, de son nom de jeune fille Gore-Booth était Irlandaise et de père britannique. Militante du droit des femmes, elle épouse, en 1893, un aristocrate polonais, Caimir Marckiewicz. Revenue en 1903 à Dublin, elle s'intéresse au socialisme et prend parti pour l'indépendance de l'Irlande. En 1908, elle adhère à Sinn Féin et, l'année suivante, fonde la section jeunesse de l'Irish republican brotherhood, la Fraternité républicaine irlandaise. En 1911, elle subit sa première arrestation. Pendant l'insurrection de 1916, elle est nommée commandant en second de l'Irish citizen army. Aux côtés de quatorze autres Irlandaises, elle combat les armes à la main. Capturée, elle n'est condamnée à la prison à vie qu'en raison de l'interdiction de la peine de mort aux femmes. Ministre du Travail dans le gouvernement provisoire de de Valera, elle reprend les armes

*ajoutait que, comme les héroïnes de l'insurrection irlandaise de 1916, elle n'hésiterait pas « à faire le coup de feu ».*⁶⁰⁰

La chose peut prêter à sourire, mais elle n'était pas forcément à prendre à la légère chez ce personnage hors du commun. Vefa de Saint-Pierre était en effet une passionnée de chasse et une fine gâchette. Lors d'un voyage en Amérique du Nord en 1906, elle avait chassé des ours et des orignans dans le Grand Nord canadien ! La presse américaine l'avait qualifiée de « *modern Diana* ». Dans le pays de Spézet, on raconte toujours cette fois où elle aurait tué un sanglier à la dague. Ou cette fameuse journée d'octobre 1910, lorsqu'elle fit face à quatorze sangliers et en tua trois ! Personnalité généreuse et parfois excentrique, Vefa de Saint-Pierre était donc une maîtresse femme et pour ce qui est du coup de fusil, la menace n'était donc pas à prendre à la légère. En 1932, elle se réjouira publiquement de l'attentat contre le monument de l'Union à Rennes... D'un régionalisme prudent, en vogue dans l'aristocratie bretonne du début du XX^e siècle, Vefa de Saint-Pierre était passée à un autonomisme assumé, voire à un nationalisme affirmé.

1.1.2 Une comtesse bretonne en Irlande

Vefa de Saint-Pierre proclamait avec une grande fierté sa celtitude. Depuis son voyage en 1906 aux États-Unis, elle était membre de l'Union des Celtes d'Amérique et des *Dominion*. Elle y avait reçu l'insigne de la confrérie, un anneau doré dont, paraît-il, c'était le seul bijou que cette comtesse, assez peu féminine il est vrai, consentait à porter. Elle s'était rendue également à plusieurs reprises dans les différents pays celtiques. Mais le voyage qui devait le plus la marquer fut celui de l'été 1932, à l'occasion du congrès eucharistique. Elle en a écrit de nombreux comptes-rendus dans *le Nouvelliste de Bretagne* – une publication catholique –, dans *an Oaled* et *Feiz ha Breiz*. Revenue en Bretagne, elle a fait une synthèse de ses articles et de ses impressions dont elle a confié la traduction à son ami l'écrivain Erwan Le Moal (le barde Dir na dor). Paru sous le titre *Iwerzon gwelet gant eur Vretonez* (« l'Irlande vue par une Bretonne »), il a connu un certain succès dans un paysage éditorial en langue bretonne alors assez pauvre.

Elle a aussi parfois écrit dans *Breiz Atao*. En avril 1930, elle livre ainsi son avis sur une possible langue des relations interceltiques. Selon elle, ce doit être l'anglais, notamment pour pouvoir communiquer avec les Irlandais :

pendant la guerre civile. Partisane d'une ligne intransigeante face aux Britanniques, elle s'exile ensuite aux USA, où elle continue de lever des fonds pour la lutte. Elle sera ensuite élue au Parlement irlandais sous les couleurs du Fianna Fail. Elle s'éteint en 1927

⁶⁰⁰ Claire Arlaux, *op. cit.*, p 191

*Certes, je pense avec M. Beuzidou, que nous n'aurons jamais trop de relations avec nos frères du pays de Galles, mais je puis vous assurer qu'aux États-Unis et en Australie, les relations avec les groupements irlandais si unis, si puissants si hospitaliers sont aussi agréables que profitables. Lorsqu'on se présente à eux comme Breton, fier de sa foi, de sa race, de sa langue, on est fêté et reçu avec une cordialité toute fraternelle. Cultivons donc l'amitié avec nos frères celtes : si nous en avons le loisir, apprenons le gallois, rien de mieux, mais en attendant de le savoir, nous leur ferons toujours plaisir en leur parlant en anglais. Cette langue, en effet, a cessé d'être le monopole de la petite Angleterre pour devenir une langue universelle ; les firmes, les banques et les compagnies de navigation, même non britanniques, l'ont imposée aux cinq parties du monde.*⁶⁰¹

Après sa mort, son amoir de Menez Kamp à Spézet, est devenu au début des années 1970, un foyer de culture bretonne et celtique. C'est là qu'est née la Coop Breizh, une entreprise destinée à distribuer des produits culturels bretons et qui, depuis, est également devenue une maison de disque et d'édition.

⁶⁰¹ Jenovefa a Zant Per, « Une opinion, la langue des relations interceltiques », *Breiz Atao*, n° 98, 26 avril 1930, p. 3.



En 1932, Meavenn pose devant le monument de Rennes détruit par un attentat nationaliste (Source *Dalc'homp soñj* n° 2).

1.2 Meavenn, une « jeune folle » en Irlande

Durant l'été 1931, une jeune femme franchit les portes du collège des Irlandais, situé sur la colline Sainte-Genièvre, à Paris. Françoise Rosec est licenciée d'anglais et a commencé à apprendre le gaélique dans la capitale française. Elle a rendez-vous avec le directeur du collège pour obtenir des recommandations afin de devenir jeune fille au pair en Irlande, une île pour laquelle elle avait développé une grande passion, ainsi qu'elle devait l'expliquer au directeur du collège des Irlandais. Mais ses motivations n'étaient pas que culturelles. Françoise Rosec était depuis plusieurs années déjà membre du PAB. Elle y écrivait notamment des articles pour la rubrique féminine de *Breiz Atao*, sous le nom de plume de Meavenn (« je veux »). En 1931, elle rejoint le Parti national breton, où l'on cherche à développer les relations avec les *Sinn Féiners*. Meavenn est en fait choisie par le parti pour aller étudier les méthodes irlandaises.

Elle arrive donc à l'automne 1931 dans une Irlande à un tournant de son histoire. Le Finn Gael, les conservateurs nationalistes, sont au pouvoir depuis qu'ils ont gagné la guerre civile au début des années 1920. En leur sein s'est développé un courant fasciste, les chemises bleues de Eoin O'Duffy, dont certains membres iront combattre aux côtés des franquistes, en

Espagne, durant la guerre civile. L'IRA qui a refusé la partition de l'île et le traité de 1921, continue de combattre. Une nouvelle force, le Fianna Fáil (« les soldats de la destinée », une référence aux légendaires « guerriers de Finn » de l'Antiquité) a fait son apparition, fondée par Éamon de Valera. Ce dernier sait qu'il peut gagner les élections l'année suivante. Il espère ainsi renégocier le traité de 1921 et faire accéder l'Irlande à une réelle indépendance.

La jeune bretonne a aussi pour but de faire parler de la Bretagne. Ainsi, le 6 novembre, Meavenn évoque la Bretagne, lors d'une interview donnée au quotidien, *the Irish Press*. *Breiz Atao* s'en fait l'écho :

Cet article qui débute par un exposé historique, est surtout conçu au point de vue culturel et linguistique. Cet article contribuera sans doute à familiariser les Irlandais

*dont on avait coutume de regretter l'ignorance en la matière, avec la Bretagne et le mouvement national breton.*⁶⁰²

Comme le souligne Roger Faligot, l'Irlande que découvre Meavenn est sans doute loin du pays magnifié par les nationalistes bretons :

*L'IRA que découvrit Meavenn était donc rongée de perplexité. Ses chefs étaient un jour incarcérés, le lendemain libérés. Plus de cent mille chômeurs poussaient les républicains à se faire avant tout les défenseurs des classes défavorisées. L'Irlande elle-même, coupée en deux, en voie de « dégaélisation » avait des côtés décevants pour la fière bretonne encore pleine d'illusions. Elle nota tout ce qu'elle vit scrupuleusement et y trouva même matière à un petit roman, ar Folez Yaouank, plus tard adapté au cinéma par Julien Duvivier sous le titre la Jeune folle.*⁶⁰³

Ces désillusions sont confirmées par les articles de la jeune Brestoïse dans la presse militante bretonne. Dans le numéro 148 de *Breiz Atao*, de janvier 1932, Meavenn donne ainsi ses impressions sur la situation irlandaise :

*Avant de venir ici, et de voir, je pensais que l'Irlande avait gagné sa liberté par le traité de 1921. Je ne le pense plus. Et, si la Constitution est aujourd'hui suspendue, si le pays est sous le régime de la dictature militaire, c'est parce que les Irlandais ont compris qu'ils étaient encore sous le joug britannique – et parce qu'ils essaient de s'en délivrer.*⁶⁰⁴

Elle est toute aussi critique concernant la situation économique et sociale :

*Les derniers chiffres accusent plus de cent mille chômeurs en Irlande. Il n'est pas vrai que l'État libre a travaillé à la prospérité du pays. Les travaux d'électrification par le Shannon ont coûté cinq fois plus que les plans le prévoyaient. Aujourd'hui, non seulement l'électricité est chère, mais on a institué une nouvelle taxe « de luxe » sans doute, pour la renchérir. Jusqu'à l'Irish Independent, journal gouvernemental, qui reconnaissait hier la carence des dirigeants de l'État libre, en ajoutant qu'il ne faut pas juger un gouvernement sur le travail de dix ans. Faut-il attendre un siècle ?*⁶⁰⁵

Elle fait aussi part de la répression dont souffrent les républicains :

Tous les journaux républicains, toutes les organisations républicaines, toutes les réunions républicaines sont supprimées. Raids, fouilles, enquêtes, procès,

⁶⁰² « Dre brevat c'horn ar bed keltieg », *Breiz Atao* n° 147, décembre 1931, p. 19.

⁶⁰³ FALIGOT Roger, *la Harpe et l'hermine*, op. cit., p. 76.

⁶⁰⁴ Fant, Meavenn, « L'Irlande aujourd'hui », *Breiz Atao* n° 148, janvier 1932, p. 13.

⁶⁰⁵ *Ibidem*, p. 14.

*condamnations, emprisonnements arrivent tous les jours. L'autre jour, à une danse irlandaise dans Dublin, quinze jeunes gens ont été arrêtés – quelques-uns parce qu'ils étaient connus comme républicains, les autres parce qu'ils avaient chanté « the Soldier's song ». On arrêtait les gens pour cette raison, en 1920, sous le régime anglais. Les républicains attendent aujourd'hui. Les dictatures n'ont jamais mené qu'aux révolutions. Une heure viendra où la république d'Irlande sera enfin proclamée – où le rêve de Wolfe Tone, d'Emmet, des Fenians, des volontaires de Connolly sera enfin réalisé.*⁶⁰⁶

Outre Louis-Napoléon Le Roux qu'elle ne semble guère avoir apprécié, Meavenn rencontre Ernst Joynt (Earnan de Sùinta) qui s'était rendu au congrès de Châteaulin du PAB, en 1927. Ernst Joynt avait également fait paraître des articles sur l'histoire de l'Irlande, en français, dans *Breiz Atao*. Il était alors l'un des leaders de la Ligue gaélique et il a introduit Meavenn dans le mouvement culturel et linguistique irlandais.

Deux républicains vont particulièrement impressionner Meavenn : Ernie O 'Malley et Franck Ryan. Ce dernier, héros de la guerre d'indépendance et de la guerre civile. En 1931, il était l'éditeur d'*an Phoblacht*, l'hebdomadaire républicain qui se vendait alors à quarante mille exemplaires. Ryan était également membre de l'exécutif de l'IRA, une organisation qui intéressait beaucoup la tendance dure du mouvement breton. Interrogée par Roger Faligot, Meavenn reconnaît que les échanges n'avaient pas une vocation uniquement culturelle : « Ryan pouvait faciliter des stages qui n'avaient plus rien à voir avec les problèmes de typographie ou de mise en page. Ce qu'il fit... »⁶⁰⁷

Meavenn est resté en Irlande jusqu'à la fin de l'année scolaire 1932. Quelques semaines après son retour, le 7 août 1932, un attentat détruit le monument de l'union de la Bretagne à la France, à Rennes. Meavenn se fait photographier devant les ruines du monument et y gagne alors le surnom de « Vierge rouge des autonomistes bretons », expliquant aux journaux parisiens que, si elle n'était pour rien dans l'attentat, elle le regrettait...

Mariée à un militant breton, Loeiz Andouard, elle continue de militer au Parti national breton, ainsi que dans l'association des instituteurs publics en faveur de l'enseignement du breton, ar Falz. Pendant la guerre, elle collabore avec Roparz Hemon à ces émissions en breton sur radio Rennes. Après avoir divorcé de Loeiz Andouard, elle devient la compagne d'un autre militant breton, Jean-Marie Chantreau, qui devient, en 1944, l'un des responsables du Bezen Perrot, une unité bretonne intégrée à la Waffen-SS. Forcée de fuir après la défaite de l'Allemagne, le couple se réfugie en Irlande quelque temps. Rentrée en France dans les

⁶⁰⁶

Ibidem

⁶⁰⁷

FALIGOT Roger, *la Harpe et l'Hermine*, op.cit., p 78.

années 1950, installée à Paris, Fant Meavenn va écrire dans la presse parisienne sous le pseudonyme de Catherine Beauchamps.

2. Un nouveau pays celte, la Galice ?

C'est dans les années 1920 et 1930 qu'un nouveau venu fait son apparition dans les relations interceltiques modernes : la Galice. Cette région du nord-ouest de la péninsule Ibérique a développé une identité particulière, basée notamment sur le souvenir de son passé celtique durant l'Antiquité. On y parle une langue distincte du castillan, le *galego*, mais il s'agit avant tout d'un idiome roman. Enfin, l'un des grands marqueurs de l'identité galicienne réside dans le personnage du « gaitero », le joueur de cornemuse, ce qui a permis aux Galiciens de s'intégrer au mouvement musical interceltique. Dans l'entre-deux-guerres, plusieurs intellectuels galiciens vont tenter de nouer des contacts avec des correspondants dans les pays celtiques, dont la Bretagne. La péninsule va en effet acquérir un statut particulier dans l'imaginaire galicien.

2.1 Le problème des origines celtiques de la Galice

La Galice occupe l'extrémité nord-ouest de la péninsule Ibérique et fait partie de l'Espagne. On y parle une langue latine, le *galego*, qui est apparenté au portugais. Durant l'Antiquité, la région semble avoir été en partie peuplée de celtibères, même si la civilisation dite des castros, de petites agglomérations fortifiées que l'on retrouve également dans le nord du Portugal, présente de forts caractères endogènes. Les spécialistes discutent toujours du caractère celtique ou non du nord-ouest de l'Ibérie dans l'Antiquité. Plusieurs textes mythologiques irlandais font venir les ancêtres des Gaëls de cette région. Au début du haut Moyen Âge, un petit groupe d'immigrés bretons semble s'être installé sur le littoral nord de la Galice. Ils y auraient fondé l'évêché de Bretoña, mentionné dans des textes du VI^e siècle.

La question des origines celtiques de la Galice va ressurgir au XIX^e siècle. En 1838, un premier auteur, José Verea y Aguiar affirme que la Galice est celtique. Dix ans plus tard, Martinez Padin reprend cette thèse dans son *Histoire politique, religieuse et descriptive de la Galice*, dont un des chapitres s'intitule « Entrée et installation des Celtes en Galice ». Il se fonde sur la présence de mégalithes et affirme que les castros étaient des temples celtiques. En 1865, un autre auteur, Benito Vicetto va encore plus loin en affirmant qu'en fait, non seulement la Galice est celte, mais qu'elle est le berceau de cette civilisation. Selon lui, les Gaulois et les Celtes auraient quitté cette région pour s'étendre en Espagne, peupler la Gaule et coloniser le nord-ouest de l'Europe... À la même période, un autre historien signale que « bien avant les Phéniciens, les Celtes armoricains visitèrent nos côtes et jetèrent en Galice le

germe d'une civilisation plus avancée que celle du peuple primitif »⁶⁰⁸. C'est la première mention de liens entre la Bretagne et la Galice, concept voué à un bel avenir. De même, lorsque le poète Edouardo Pondal (1835-1917) compose un hymne national galicien, il l'intitule le « foyer de Brogan », du nom d'un guerrier celte mythique qui proclame :

Nous sommes des Alains

Nous sommes des Celtes et des Suèves

Mais pas des Castellans

Nous sommes des Galiciens

Vous seriez des Ibères

Nous sommes des Celtes

*Nous sommes des Galiciens.*⁶⁰⁹

Cette mode du celtisme apparaît au XIX^e siècle en plein développement d'un nationalisme galicien. Pour se forger une légitimité, suivant un processus déjà connu, ce dernier cherche donc des ancêtres prestigieux aux Galiciens et ils les trouvent chez les Celtes. Ainsi que le souligne Francisco Calo Lourido :

*L'Espagne étant pleine d'Ibères, si la Galice veut être différente, si elle veut avoir une personnalité authentique, elle doit être celte. En plus, elle sera apparentée racialement avec la Bretagne, l'Irlande, l'Écosse, le pays de Galles... c'est-à-dire avec des peuples bien différenciés, ayant des cultures et des langues propres et qui, depuis des siècles, furent exploités et opprimés par d'autres (Espagne, France, Angleterre...) L'atlantisme sera défendu face à la "décadente Méditerranée".*⁶¹⁰

Ces idées sont reprises par les intellectuels et les leaders du nationalisme galicien du début du XX^e siècle. C'est le cas des membres des *Irmandades da Fala*, les « confréries de la langue », créées en 1916 et qui, jusqu'à la guerre civile, constituent le fer de lance de ce « galéguisme ». On y compte plusieurs écrivains qui vont exalter le caractère celtique et tenter de nouer des relations dans les autres pays celtiques, notamment la Bretagne, qui occupe une place très particulière dans la littérature et l'imaginaire galicien contemporain. L'universitaire

⁶⁰⁸ Rapporté dans : Francisco Calo Lourido, « les Inventeurs d'une Galice celte », *ArMen* n°79, septembre 1996, p. 22.

⁶⁰⁹ *Ibidem*, p. 24

⁶¹⁰ *Ibidem*, p. 25.

Olga Novo souligne l'importance de la celtophilie des intellectuels galiciens des années 1920 :

*Au sein des Fraternités de la langue se forme le noyau du Parti Galéguiste fondé en 1931. Dans les œuvres de ces rénovateurs de la prose galicienne, dans la pensée nationaliste de ces intellectuels considérés comme les “pères de la patrie galicienne”, résonne encore avec force le mythe celte. En ce sens, Vicente Risco dans son nationalisme à caractère raciste différenciera la “race” galicienne de l’espagnole par le caractère celte de la première comme il l’exprime ici : “L’Ibère est simplement un passionnel. [...] Le celte, par contre, est un sentimental. La différence ici, se fait encore plus profonde, entre certains Espagnols et nous. La façon de percevoir détermine la conception de la vie”. Pour Risco, dans les années postérieures à la Grande Guerre, le nouvel élan des pays celtes marque “le déplacement définitif du centre de gravité du monde, de la Méditerranée vers l’Atlantique, et la fin de la civilisation latine. [...] Pour la nation galicienne cela signifie la supériorité indiscutable de notre race sur les races brunes eurafricaines d’Ibérie, et par conséquent, l’injustice qu’il y a à être dominé et gouvernés par eux. Cela signifie notre capacité à créer des valeurs culturelles et sociales qui nous soient propres, et par là, notre droit à avoir une existence internationale, et l’injustice du fait que la Castille soit notre voix dans le monde. [...] Cela signifie que [...] nous n’avons aucune vraie affinité ethnique avec les peuples de la péninsule et que, par contre, nous en avons, et de très grandes, avec d’autres peuples européens : avec l’Irlande, avec la Bretagne, l’Écosse et le pays de Galles”.*⁶¹¹

2.2 Prises de contact

Jusqu’à la fin des années 1920, les références à la Galice sont très rares dans la presse et dans les ouvrages bretons. On évoque bien sûr la civilisation celtibère qui, autrefois, occupait une partie de l’Espagne et du Portugal actuels. Mais peu de Bretons, même ceux disposant d’une conscience militante, ne s’aventuraient à voir dans cette région du nord-ouest de l’Espagne une nouvelle terre celtique.

Il semble que les Galiciens aient été invités au congrès panceltique de 1924, qui s’est tenu à Quimper. Ainsi qu’en témoigne cet article dans *Buhez Breiz* :

Comme dans beaucoup d’autres provinces espagnoles, le mouvement régionaliste galicien est très vivant en Galice. Comme on le sait, les Galiciens ont du sang celtique

⁶¹¹ Olga Novo, « le Rêve d’une *Armórica Galaica* : la Bretagne dans la littérature galicienne », conférence au festival de Lorient, 7 août 2009.

*dans leurs veines et ont même reçu comme l'Armorique, quoiqu'à un moindre degré, les émigrants de Grande-Bretagne à la suite de l'invasion anglo-saxonne. Le dialecte parlé à l'heure actuelle par les Galiciens se rapproche beaucoup plus du portugais que du castillan, mais les intellectuels du pays n'ont pas perdu le sentiment de leurs attaches celtiques et M. Vicente Risco réclame dans la revue Nos qu'il dirige, une place pour son pays dans le monde celtique. C'est avec intérêt que nous suivrons ce mouvement sur lequel la Bretagne est peut-être appelée à exercer quelque influence.*⁶¹²

À cette occasion, il est d'ailleurs fait mention du projet d'organiser le congrès à Bordeaux :

*Marcel Alioth, le président des Bretons de Bordeaux (l'Armor) donne lecture des lettres d'excuses de Galiciens qui n'ont pu venir assister au congrès de Quimper. Bordeaux, qui est une véritable colonie de Galiciens et de Bretons, serait un lieu tout à fait désigné pour un prochain congrès panceltique.*⁶¹³

Les contacts semblent cependant avoir été pris dans les années 1920, grâce à un intermédiaire assez inattendu, Philéas Lebesgue (1869-1958). Cet agriculteur de l'Oise était un polyglotte doué qui maîtrisait très bien le portugais. En 1896, le *Mercure de France* lui confie ainsi sa rubrique « lettres portugaises ». Il est l'un des découvreurs en France de du poète Fernando Pessoa. C'est, semble-t-il, lors d'un voyage au Portugal qu'il passe par la Galice, dont la langue est très proche du Portugais, et qu'il rencontre plusieurs intellectuels galiciens. Il écrira plusieurs articles pour la revue galéguiste *Nos*. Il est notamment en contact avec l'un des théoriciens du galléguisme, Vicente Risco.

Philéas Lebesgue parlait et comprenait également le breton et le gallois. Intéressé par l'ésotérisme (comme Risco), il est en contact avec le Gorsed de Bretagne, qui le fait d'ailleurs « druide d'honneur » en 1928. Lebesgue est également l'un des promoteurs du néodruidisme français. En 1933, il devient d'ailleurs grand druide du collège bardique des Gaules, fondé par son ami Jacques Heugel. Il apparaît probable que Lebesgue a servi d'intermédiaire entre Taldir, qu'il connaissait bien, et Risco, qui cherchait alors à établir des liens avec la Bretagne.

Dans le premier numéro d'*an Oaled* de 1929, Taldir évoque ainsi les « Gallegos d'Espagne », un pays dont, selon lui, les « trois millions d'habitants irrédentistes portugais ne supportent plus le joug de la Castille »⁶¹⁴. Pour lui, le caractère celtique de ce peuple ne fait donc désormais plus de doute. Il est donc légitime d'établir des relations :

Ils s'appellent eux-mêmes dans le dialecte, O Poblo Gallego, c'est-à-dire Ar Bobl Galleg (le Peuple Gallique), et ils ont une littérature, un art, une archéologie qui n'est

⁶¹² « Galice », *Buhez Breiz*, n°16, avril 1922, p. 126.

⁶¹³ « Compte-rendu du congrès panceltique de Quimper », *Buhez Breiz* n°48, décembre 1924, p. 1174.

⁶¹⁴ Taldir Jaffrennou, « les "Gallegos" d'Espagne », *an Oaled*, premier trimestre 1929, p. 698.

*ni espagnol ni mauresque mais celte. La caractéristique de leur race est la saudade, disent-ils, c'est-à-dire d'être sauteuse, frondeuse, légère, comme il est coutume de représenter les Celtes. Ils se rapprochent beaucoup des Bretons par leur christianisme primitif. Autrefois, expose l'un de leurs leaders, Vicente Risco, la Galicie était indépendante, et depuis cinquante ans, un parti s'est constitué chez elle qui réclame l'autonomie intégrale.*⁶¹⁵

On s'amusera bien sûr de l'enthousiasme de Taldir et de ses erreurs de traduction. La « saudade » désigne la nostalgie, le spleen, en portugais et en galicien. Un sentiment d'ailleurs lui aussi souvent attribué aux Celtes... Reste qu'en cette année 1929, des premiers contacts épistolaires semblent établis. Taldir Jaffrennou a ainsi reçu une lettre de Vicente Risco, qui lui écrit par l'intermédiaire de Phileas Lebesgue et qui cherche des contacts parmi « les représentants du mouvement celtique en Bretagne ». Il présente la Galice comme un pays en plein renouveau culturel, puisque cette identité s'affiche même dans le sport et l'industrie :

*Le celtisme a inspiré les vers d'un de nos plus grands poètes, Edouard Pondal, qu'on appelle "le barde", le peuple reçoit ses récits avec joie et orgueil, et le celtisme pénètre aujourd'hui jusque dans les noms des équipes de football et des produits industriels.*⁶¹⁶

Vicente Risco n'omet pas d'évoquer le problème de la langue :

*Certes, nous avons perdu l'antique langue celte, et maintenant nous parlons un dialecte néolatin dont le portugais est la forme officielle et que nous devons préserver de la puissante intromission de l'espagnol qu'on impose à la chaire, à la cour, à l'école. Mais la perte de ce lieu est-elle suffisante pour que trois millions de Celtes soient pour les autres des inconnus ?*⁶¹⁷

En fait, Vicente Risco cherche à prendre contact avec le Gorsed. Il semble avoir échoué avec celui de Galles :

*C'est pour cela que je vous écris. Nous voulons connaître ici l'organisation bardique, ses fins, son esprit, son règlement, sa possible adaptation même à notre pays ; nous voulons connaître la littérature de la langue armoricaine, l'histoire et le folklore.*⁶¹⁸

⁶¹⁵ Ibidem, p. 699.

⁶¹⁶ Ibidem, p. 700.

⁶¹⁷ Ibidem.

⁶¹⁸ Ibidem

On imagine sans peine la satisfaction de Taldir Jaffrennou devant une telle demande. Lui qui, une trentaine d'années plus tôt avait fait partie de ceux qui avaient demandé l'autorisation au Gorsedd gallois de fonder une organisation bardique bretonne, se trouvait en position d'être sollicité cette fois.

Il affirme avoir donné toutes sortes de renseignements à Vicente Risco et avoir procédé à un échange entre les revues *an Oaled* et *Nos*. En réponse, par lettre du 9 février 1929, Risco lui annonçait la visite d'un Galicien :

*Prochainement arrivera en Bretagne l'un des plus grands artistes de la Galice, le peintre Alphonse R. Castelão, qui va en voyage d'études pensionné par la Junta de Ampliacion de Estudios, qui fonctionne au ministère de l'Instruction publique de Madrid. Il veut étudier l'art populaire breton, notamment les calvaires et les croix dont nous avons aussi beaucoup en Galice.*⁶¹⁹

Jaffrennou lui assurait que « le Senor Castelão sera le bienvenu dans les milieux bardiques de Breiz et que ceux-ci faciliteront dans la mesure de leurs moyens la mission de liaison dont ses braves compatriotes l'ont chargé dans notre presqu'île »⁶²⁰. La Galice n'était d'ailleurs pas la seule terre d'Espagne que Taldir considérait comme celtique. Il estimait que la langue basque comportait de nombreux termes celtes et que ce peuple pouvait descendre en partie des celtibères. Plus original encore, Taldir Jaffrennou pensait que la Catalogne pouvait également être qualifiée de celtique :

*La Catalogne ! Au nom si gaulois... C'est le même chef Catwallon qui a laissé son vocable guerrier à la Catalaunie de l'Espagne et aux champs Catalauniques de France. Les Catalans sont de race celtique, incontestablement.*⁶²¹

Mais cette tentative d'annexion de la Catalogne au domaine celtique ne semble guère avoir été suivie d'effets. Contrairement à la Galice qui, dans les années 1930, va commencer à être intégrée aux relations interceltiques.

⁶¹⁹ *Ibidem*, p. 701.

⁶²⁰ *Ibidem*

⁶²¹ *Ibidem*, p 699.

2.3 Les pierres de Castelão ou quand la Bretagne devient une « Galice idéale »

Le « peintre » que Taldir Jaffrennou se propose d'accueillir en Bretagne n'est autre que Alfonso Daniel Manuel Rodríguez Castelão, considéré comme le père du nationalisme galicien moderne. Né en 1886 à Buenos Aires, en Argentine, il revient au pays en 1900 et suit des études de médecine. Dès 1904, il collabore à différentes publications et s'engage dans des mouvements galéguiste. En 1920, il fonde la revue *Nós*, qui existe toujours. Journaliste, écrivain et dessinateur, il est l'auteur de l'un des textes fondateurs du nationalisme galiciens : *Sempre e Galiza*. Engagé en politique, il devient député du parti galéguiste en 1931 et se rapproche des républicains espagnols. Son opposition au franquisme l'oblige à s'exiler après la guerre civile. Il finira sa vie en exil, en Argentine, continuant à soutenir le mouvement galicien alors clandestin.



Buste de Castelão à Rianxo, sa ville natale (source : Luis Miguel Bugallo Sánchez).

Sa venue en Bretagne s'explique autant par des raisons personnelles que par curiosité intellectuelle. Selon Olga Novo :

*En 1928, à la mort de son fils unique de 14 ans, les amis du couple formé par Castelão et Virxinia Pereira, les poussent à réaliser ce voyage en Bretagne, afin de les éloigner pour un temps de Galice et du traumatisme terrible et récent de la mort du fils. Castelão, en effet, sollicite une bourse de recherche à la “Junta de Ampliación de Estudios” (commission pour la prolongation d'études) du gouvernement espagnol, afin de voyager en Bretagne pendant quatre mois. Ainsi, entre mai et août 1929, Castelão parcourt la Bretagne en compagnie de son épouse, en dessinant les croix de pierre et les calvaires, à la rencontre des terres de Cornouaille, Léon, Trégor, Vannes.*⁶²²

Le voyage de Castelão en Bretagne donne lieu à un livre, *As cruces de pedra na Bretaña*, (les croix de pierre de Bretagne), publié en 1930 avec 151 dessins d'étude des croix et calvaires de la péninsule, auxquels il faut ajouter quelques croquis de personnages, de scènes de travail ou d'intérieurs. Arrivé en train depuis Paris au mois de mai, Castelão visite d'abord Quimper et le pays bigouden et le cap Sizun. En Août, il est dans le Léon, puis dans le Trégor

⁶²² Olga Novo, « le Rêve d'une *Armórica Galaica*: la Bretagne dans la littérature galicienne », conférence au festival de Lorient, 7 août 2009.

et le pays de Saint-Brieuc. Les contacts avec le mouvement breton sont difficiles à cerner. Selon Olga Novo :

Dans l'une des premières cartes postales de Bretagne, Castelão parle du climat breton : "Querido Javier"⁶²³ : Ya llevo varios días en Breaña. Tiempo podrido. Empiezo por Quimper. Sólo llevo vistos dos cruceros, pues con la lluvia estamos bloqueados. Esto resulta interesante y la vista se regala viendo cosas y gentes que parecen nuestras. Vida cara ; para ingleses. Ya te contaré. Trabajaré cuanto pueda. Te abraza tu buen amigo, Castelão". ("Cher Javier, Je suis déjà depuis quelques jours en Bretagne. Temps pourri. Je commence par Quimper. Je n'ai encore vu que deux croix de pierres, car nous sommes bloqués par la pluie. Tout cela est intéressant et l'on se régale à la vue de choses et de gens qui semblent bien de chez nous. La vie est chère ; comme pour des Anglais. Je te raconterai. Je vais travailler tout mon possible. Je t'embrasse, ton bon ami, Castelão").⁶²⁴

Il a eu des contacts avec les membres de la Société d'histoire et d'archéologie du Finistère, qui le font visiter les musées de Penmarc'h et de Quimper. Il a très probablement rencontré Taldir Jaffrennou.

Même s'il n'a guère débouché sur des réalisations concrètes, ce voyage de Castelão est important, dans le sens où il inaugure les relations entre Galiciens et Bretons, qui se développeront surtout à partir des années 1970 et la fin du franquisme. Castelão va en effet évoquer et faire connaître la Bretagne dans son pays. Selon Olga Novo, il a participé à la construction de l'image d'une « Bretagne idéalisée » en Galice.

Le voyage de Castelão en Bretagne constitue un élément important dans l'histoire de la connaissance et de l'échange avec cette Bretagne rêvée, et désormais étudiée sous un angle scientifique et artistique à travers les yeux d'un peintre qui devenaient aveugles. En Bretagne Castelão trouvera le refuge nécessaire et l'apaisement de la douleur à travers la contemplation de la beauté et le travail quotidien. Cette errance à la découverte du pays breton l'amènera en outre à pénétrer le secret et l'humilité de ce peuple breton priant, brûlant le goémon, fabriquant des châles exquis, s'abritant de la pluie persistante ou exhibant avec fierté de parfaites coiffes qui s'élèvent, défiant les vents.⁶²⁵

À travers l'influence de Castelão se dessine donc l'une des fonctions de l'interceltisme : la reconnaissance internationale de la Bretagne.

⁶²³ Carte postale de Bretagne (sans spécification de lieu) en mai 1929 adressée à Javier Sánchez Cantón.

⁶²⁴ Olga Novo, « le Rêve d'une *Armórica Galaica* : la Bretagne dans la littérature galicienne », conférence au festival de Lorient, 7 août 2009.

⁶²⁵ Olga Novo, « le Rêve d'une *Armórica Galaica* : la Bretagne dans la littérature galicienne », conférence au festival de Lorient, 7 août 2009.

3. Celtisme et interceltisme dans l'art

Les arts graphiques sont l'une des disciplines où l'interceltisme a pu s'exprimer d'une manière générale, en alternant les références à l'art des Celtes de l'Antiquité avec des créations modernes. Ce renouveau d'un art interceltique intervient dans l'entre-deux-guerres, période durant laquelle l'art moderne redécouvre l'abstraction et les arts premiers. L'art celtique ancien avec ses courbes et ses motifs étranges fascine alors nombre d'intellectuels, dont André Breton ou André Malraux qui écrivent d'ailleurs des textes sur l'art gaulois. En Bretagne, des artistes aux idées autonomistes ou nationalistes vont également se fédérer pour développer un art moderne celtique.

3.1 Les Seiz Breur

3.1.1 Renouveler l'art breton

La fondation des Seiz Breur (« les sept frères ») marque une rupture dans l'histoire de l'art en Bretagne, avec l'arrivée d'un groupe de jeunes artistes militants et décidé à inscrire leurs œuvres à la fois dans la modernité et dans une vie nationale bretonne à laquelle ils entendent participer. Les prémices du groupe sont à rechercher dans la rencontre entre quatre artistes, René-Pierre⁶²⁶ Creston, sa femme Suzanne Candré, Jeanne Malivel et Georges Robin à Paris, où ils suivent les cours du soir de breton, donnés bénévolement par Eugène Régnier. Ils sympathisent et rejettent la vision surannée de la Bretagne qui prévaut alors dans la production artisanale et artistique, avec ses « biniouseries » qu'ils abhorrent. Ils rejettent ainsi un certain folklore qui produit des meubles, des faïences et tant d'autres objets au style surchargé, dont l'unique but semble de répondre aux clichés folkloriques des touristes.

Pour eux, art et artisanat doivent donc s'associer pour puiser dans la richesse des traditions bretonnes – et par-delà, dans le riche fonds culturel celtique – afin d'inspirer l'art moderne, c'est-à-dire, à l'époque, les arts décoratifs. En septembre 1923, les trois artistes, accompagnés de la femme de René-Yves Creston, Suzanne, se rendent au pardon de Notre-Dame du Folgoët, où ils sont éblouis par la richesse et la beauté des costumes comme des traditions religieuses. Ou, comme le remarque Daniel Le Couédic :

⁶²⁶ Il changera ensuite son prénom en « René-Yves », sans doute plus breton. De la même façon, il bretonisera parfois son patronyme en « Kreston ».

*L'histoire, telle que O.-L. Aubert l'a racontée veut que ce soit au village de Salaün, dans le chatoïement des costumes et des rubans, émerveillés par la magnificence de cette basse Bretagne qu'ils découvraient, que les trois jeunes gens se seraient promis de constituer une fraternité d'artistes et d'artisans voués à la Bretagne, et ils auraient décidé de faire de la grande exposition d'art appliqué qui s'annonçait, le premier jalon de redressement escompté.*⁶²⁷

Ils décident alors de lancer une fraternité au service de la Bretagne, ar Seiz Breur, les sept frères, qui réunira des peintres, des sculpteurs, des dessinateurs qui travailleront avec des ébénistes, des ferronniers, des brodeurs, des luthiers, des architectes. De fait, ils vont totalement révolutionner la production artisanale bretonne, avec notamment de nouvelles figures géométriques et abstraites, directement inspirées par les motifs celtiques anciens.

Les Seiz Breur sont aussi un groupe militant. Leur devise est :

Netra na den ne vir ouzimp kerzout war-du ar pal

Avel a-dreñv, avel a-benn, Seiz Breur, war-eeun !

C'est-à-dire :

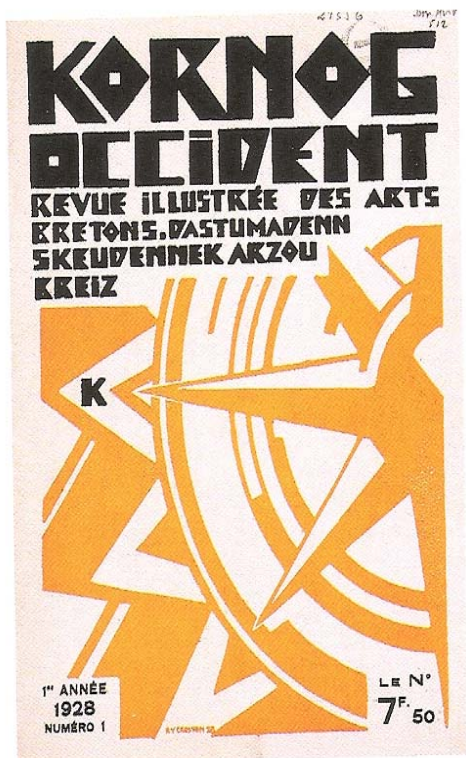
Rien ni personne ne nous empêcheront de marcher vers le but

Vent arrière, vent debout, Seiz Breur, tout droit !

L'identité bretonne est pour eux un combat dans lequel l'art doit également jouer. L'avènement d'un art breton nouveau et moderne doit galvaniser le sentiment national breton. Nombre d'entre eux vont d'ailleurs adhérer au Groupe régionaliste breton, puis au parti autonomiste breton et au Parti national breton. Ils illustrent aussi la revue du parti, *Breiz Atao*. On retrouve d'ailleurs parmi les premiers membres deux futurs architectes, Olivier Mordrelle et Morvan Marchal, qui figurent parmi les piliers du mouvement Breiz Atao.

En 1925, les Seiz Breur déclenchent l'enthousiasme à l'exposition internationale des arts décoratifs de Paris. Pendant un an, ils ont en effet préparé le mobilier et les arts ménagers qui seront exposés au pavillon Ty Breiz. René-Yves Creston et Jeanne Malivel ont réalisé *l'Ostée* (la pièce commune en pays gallo), qu'ils décorent de meubles, tissus imprimés et de faïences. Leur production étonne et détonne. Mais les Seiz Breur se font remarquer. Hélas, l'année suivante, en 1926, Jeanne Malivel meurt prématurément.

⁶²⁷ Daniel Le Couédic, « Les Seiz Breur, les temps des intuitions (1925-1935) », *ArMen* n° 52, juillet 1993, p. 61.



Le premier numéro de *Kornog*, la revue des Seiz Breur, ornée d'une rose des vents « celtique », indiquant l'occident (Bibliothèque de Quimper)..

3.1.2. De Kornog à Keltia

Dans leur entreprise de renouvellement du fonds artistique breton, les Seiz Breur puisent leur inspiration dans le légendaire celtique et breton, comme les récits autour de Brocéliande ou de l'Ankou. Ils puisent aussi aux sources de l'art celtique, notamment dans les motifs décoratifs irlandais du Moyen Âge, avec leurs entrelacs et leurs figures abstraites. Ils sont les véritables initiateurs d'un art celto-breton qui se perpétue encore aujourd'hui.

René-Yves Creston va tenter de théoriser ce mouvement en lançant une revue, *Kornog* (« Occident »). C'est aussi le nom d'un manifeste paru en 1927, dans lequel les Seiz Breur affirment « les conceptions artistiques que défendra Kornog seront furieusement modernes, car tout art qui ne crée plus est un art mort ». Les Seiz Breur sont alors aussi inspirés par

le Bauhaus allemand ou le mouvement britannique des Arts & Crafts qui a initié le « *modern style* ». Le manifeste proclame en effet :

Kornog veut, détruisant la muraille qui bouche la vue dehors et qui s'appelle Paris et son emprise intellectuelle, faire entrer directement les jeunes bretons, comme ceux d'un peuple libre, dans le grand mouvement d'échanges d'idées internationales, et leur faire connaître, sans passer par Paris, l'art des autres peuples.

À cette volonté d'ouverture internationale s'ajoutaient des préoccupations interceltiques, en direction de l'Irlande notamment, puisque le document stipule également que :

Kornog fera connaître aux jeunes artistes et musiciens bretons l'héritage des arts anciens d'Irlande et de Bretagne. Il sera le lien artistique entre les Celtes.

Il s'agit d'un appel en direction de l'artiste James Bouillé, passionné par l'art irlandais et que Creston venait de rallier aux Seiz Breur après la mort de Jeanne Malivel avec laquelle il ne s'entendait guère. James Bouillé était très lié au grammairien et écrivain François Vallée, grand promoteur lui-même de l'interceltisme.

Plus d'une cinquantaine d'artistes rejoindront les Seiz Breur. « La personnalité des principaux dirigeants de l'Unvaniezh ar Seiz Breur fut divulguée le 29 mars 1929, lors d'une manifestation irlando-bretonne organisée pour donner un peu de faste à l'assemblée générale constitutive », note Daniel Le Couédic.⁶²⁸ René-Yves Creston en était président, secondé par Jean Guinard et James Bouillé. L'ébéniste Joseph Savina en était élu secrétaire général. En raison de tensions entre Creston et Bouillé, la revue *Kornog* s'arrête à l'hiver 1930.

Mais l'année suivante, René-Yves Creston fait paraître une nouvelle revue, *Keltia*. Selon Daniel Le Couédic, il s'agissait d'une :

*Nouvelle revue qui, avec beaucoup d'audace, affichait une ambition internationale : fédérer les diverses composantes artistiques de la Celtie, y compris celles que développaient ses fils installés en Amérique du Nord. Dans les recherches d'annonces publicitaires rémunératrices, ils permettaient de se targuer d'un "rayon d'action de 5 000 kilomètres".*⁶²⁹

La une du premier numéro énumère les noms des six nations celtiques et s'intitule « Cahiers interceltiques d'art et de littérature ». *Keltia* entend promouvoir un « bloc culturel celtique » encore à construire. En effet, la revue proclame :

Le bloc culturel germanique existe

Le bloc culturel latin existe.

Seul le bloc culturel celte n'existe pas.

Nous sommes les héritiers d'une des plus vieilles et des plus glorieuses civilisations du monde.

Nous sommes une force

Mais nos énergies sont éparses et notre action est nulle.

Les Celtes rêvent, les autres races agissent.

Et cependant notre rôle n'est pas terminé.

Au milieu des civilisations mécaniques et matérialistes, la civilisation celtique, fruit de l'esprit et du cœur, doit briller d'une clarté nouvelle, être le havre de paix, dans le fracas de la vie moderne.

⁶²⁸ Ibidem, p. 69.
⁶²⁹ Ibidem.

Selon Daniel Le Couédic, cet interceltisme était cette fois un repli et un assagissement :

*Le manuel de Keltia n'évoquait guère la fougue de Kornog. Il n'y était plus question d'être "furieusement moderne". Le désir de se tenir à l'écart, de faire de la Celtie, Bretagne incluse, un sanctuaire dans un monde livré au saccage, l'emportait désormais.*⁶³⁰

Creston et l'équipe de *Keltia* annonçaient le programme des quatre premiers numéros de la revue qui devait être trimestrielle. Le premier devait traiter de la faïence, le second des dentelles et broderies, la typographie et l'illustration devaient fournir la matière du troisième tome. Enfin, le quatrième tome devait être consacré à la sculpture dans les pays celtiques. Mais la revue resta morte née, en raison des problèmes financiers et du surplus de travail qu'elle impliquait pour des artistes à l'emploi du temps déjà bien chargé. À noter qu'en 1932, les documents relatifs à la parution d'un nouveau numéro de *Keltia* furent saisis par la police qui cherchait les auteurs de l'attentat de Rennes. Creston y vit une bonne excuse pour enterrer définitivement le projet.

Malgré ses aléas, le mouvement continua d'attirer des adhérents, notamment après 1932 et sa réorganisation par Aubert. En 1937, les Seiz Breur s'occupèrent ainsi du stand de la Bretagne à l'exposition des arts décoratifs de Paris. En avril 1939, René-Yves Creston veut réorganiser les Seiz Breur, mais quelques mois après, le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale éparpille les membres de la confrérie. Celle-ci renaît une fois les désordres de la débâcle française passée. Certains de ses membres militent au PNB, qui prône la collaboration avec l'Allemagne, d'autres font confiance au Maréchal Pétain pour régionaliser la France, d'autres enfin, pencheront rapidement pour la résistance. Les Seiz Breur continuent cependant leur action pendant la guerre, participant entre autre à la Foire-exposition de Rennes en 1941. Plus tard, René-Yves Creston obtient pour les Seiz Breur, le statut d'associé à l'Institut celtique mené par Roparz Hemon. En 1943, Xavier de Langlais le remplace. À la Libération, de nombreux membres des Seiz Breur seront incarcérés, dont James Bouillé qui devait décéder en mai 1945. Deux membres furent exécutés par la Résistance, Christian Le Part et Danio, l'ancienne amie de Jeanne Malivel avec laquelle elle avait écrit une courte histoire de Bretagne.

À la Libération, les Seiz Breur disparaissent, mais ils laissent un héritage important, en raison de l'œuvre accomplie :

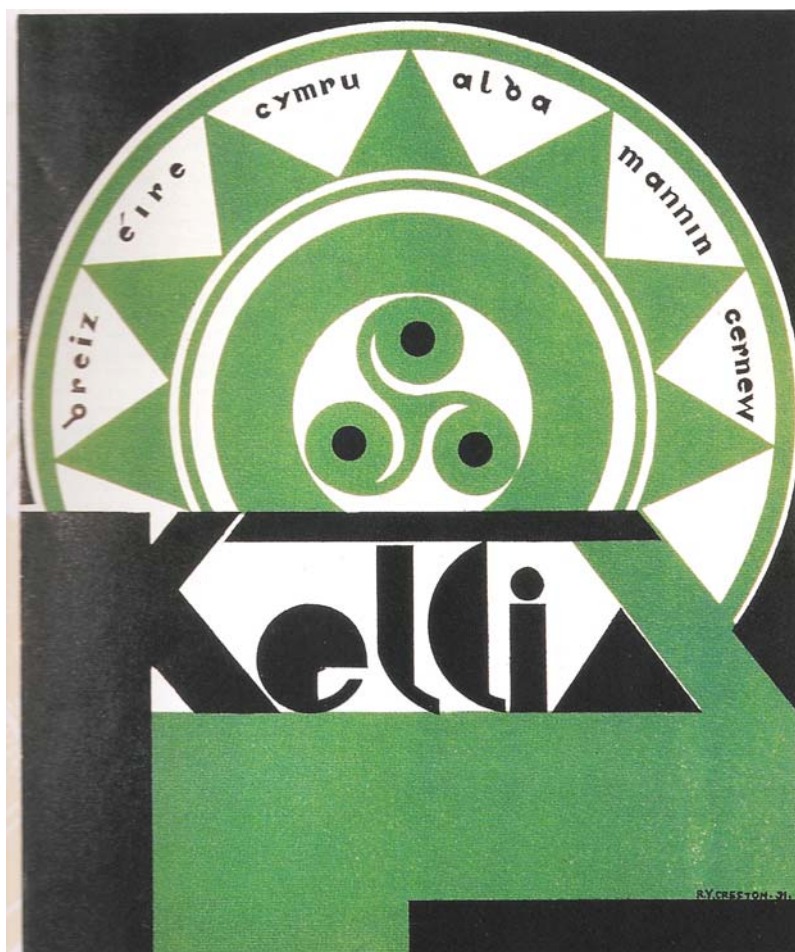
Il nous paraît en effet indéniable que les artistes bretons de l'entre-deux-guerres remplirent une mission historique : il faut peut-être même leur attribuer la place

⁶³⁰

Ibidem, p 70.

*prépondérante dans la refondation de la Bretagne qui s'opéra miraculeusement au terme de la société de tradition.*⁶³¹

Plusieurs groupes se sont ensuite réclamé des Seiz Breur et du celtisme, l'un des plus notables, fondé à la fin des années 1990, est le collectif Spered Kelt (« esprit celt »).



Le premier numéro de *Keltia* avec les noms des différents pays celtiques (source : Bibliothèque de Quimper).

⁶³¹ Daniel Le Couédic, « les Seiz Breur, l'éclatement », *ArMen* n° 55, novembre 93, p. 72.

3.2 René-Yves Creston, artiste interceltique

3.2.1 Un artiste moderne et militant

Né en 1898, à Saint-Nazaire, René-Yves Creston est l'un des fondateurs des Seiz Breur et l'un des artistes bretons qui a été le plus fortement marqué par l'interceltisme. Après une première formation aux beaux-arts de Nantes, il obtient une bourse pour poursuivre des études à Paris, où il s'inscrit, en 1923, aux Beaux-Arts. Après avoir perdu ses parents à 21 ans, il continue de fréquenter la région nazairienne, notamment les marais de Brière et le littoral de la presqu'île de Guérande, où il dessine à l'encre de chine les paludiers ou les pêcheurs. Selon Daniel Le Couédic : « D'une adolescence au double visage, il avait gardé une fidélité à des idéaux plus libertaires que socialistes et une passion pour la mer, celle des grands navires océaniques et de ceux qui les construisaient, travailleurs mi-ouvriers, mi-paysans. »⁶³²

En 1922, il débute également une collaboration avec les faïenceries Henriot, à Quimper, pour lesquelles il produit des services de table inspirés par la région de Guérande. Il se taille également une réputation de peintre décorateur, en travaillant sur de grandes fresques sur la vie rurale et maritime bretonne.

Exilé à Paris, le besoin de Bretagne se fait sentir. Après les cours aux Beaux-Arts, il apprend le breton à la Sorbonne, où il rencontre la jeune peintre Jeanne Malivel et le sculpteur Georges Robin, avec lesquels il va donc fonder les Seiz Breur.

Engagé dans la rénovation de l'art breton, René-Yves Creston ne néglige pas sa carrière et son dessin qui prend de plus en plus un aspect ethnographique. Ainsi, en 1929, il embarque à Fécamp sur les navires partant pour la pêche à la morue en Islande. La qualité de ses dessins et peintures, qui rendent compte de la rudesse de la vie à bord, lui vaut d'embarquer, en 1933, sur le *Pourquoi pas ?*, commandé par Charcot, lors d'une expédition au Groënland. Les tableaux qu'il réalise constituent un véritable reportage, ceci lui permet d'obtenir le titre de peintre de la Marine. En 1936, il rentre au département Arctique du musée de l'Homme. Il se rapproche de Georges-Henri Rivière, qui vient de créer le musée des Arts et Traditions populaires et qui demeure l'un des précurseurs de l'ethnologie française. En 1938, René-Yves Creston reprend des études et obtient un diplôme d'ethnologie et d'anthropologie.

⁶³² Daniel Le Couédic, « Les Seiz Breur, les temps des intuitions (1925-1935) », *ArMen* n° 52, juillet 1993, p. 63.

3.2.2 « Éduquer le peuple breton »

Creston reste un militant. Quand la guerre éclate, il participe à l'Institut celtique et dirige la section arts. Il dessine aussi pour *l'Heure bretonne* et *la Bretagne*. Parallèlement, il rentre dans la résistance au sein du réseau du musée de l'Homme. Il aurait ainsi obtenu les plans des défenses de la base de Saint-Nazaire qu'il fait parvenir aux Britanniques. Alors qu'il avait été emprisonné en 1942, pour des activités supposées de résistance, il est à nouveau incarcéré quelque temps à la Libération. Sur son parcours pendant la guerre, on peut suivre Daniel Le Couédic, lorsqu'il estime que :

*En fait, à bien des égards, les évolutions en cours laissaient entrevoir une facilité d'action dont il n'avait jamais encore bénéficié. Aussi, s'accommodant d'un cadre idéologique qui ne lui inspirait aucune inclination, Creston choisit la ligne ondulante qui lui dictait ses aspirations assimilées aux intérêts supérieurs de la Bretagne.*⁶³³

Après la Libération, désormais proche du parti communiste, il s'intéresse surtout à la muséographie. René-Yves Creston rentre au CNRS. En 1953, il boucle une thèse sur le costume breton qui fait toujours référence. Il imagine la création d'un musée phare « pour éduquer le peuple breton », autour duquel graviteront plusieurs musées locaux, des « conservatoires du folklore vivant ». Ses réflexions vont profondément influencer Georges-Henri Rivière lorsqu'il réorganise les musées bretons quelques années plus tard, action qui aboutira à la fondation du musée de Bretagne à Rennes, en 1957. Creston sera d'ailleurs nommé conservateur du musée de Saint-Brieuc, dont il va imaginer la muséographie jusqu'à sa mort survenue en 1964.

⁶³³ Daniel Le Couédic, « les Seiz Breur, l'éclatement », *ArMen* n° 55, novembre 93, p. 61.

4 Le congrès celtique dans les années 1930

4.1. Une manifestation en déclin ?

Le congrès celtique de 1924 avait déjà illustré la fracture entre régionalistes et nationalistes. Les deux courants ne vont cesser de diverger sur l'utilité de ces rassemblements interceltiques. Les régionalistes semblaient attachés à ce type de manifestations. Dans son compte rendu du congrès de 1932, *an Oaled* souligne que « ces congrès sont des manifestations essentielles de la Vie intellectuelle celtique, et permettent aux éléments actifs de notre Race dispersée de demeurer en contact. »⁶³⁴ néanmoins, une certaine lassitude semblait percer, comme dans ce compte-rendu du congrès de Londres, en 1930, où l'on peut lire :

*Nous remarquons que depuis douze ans qu'existe cette association celtique, elle n'a pas encore créé ce par quoi elle eut dû commencer, un organe commun à tous les Panceltes du monde. Celle qui la précéda (1900-1908) avait meilleur travail en moins de temps.*⁶³⁵

Du côté des nationalistes, en revanche, on se montre beaucoup moins passionnés par cette forme d'interceltisme. En 1930, le congrès celtique se tient ainsi à Londres et pour les nationalistes bretons, il s'agit d'une manifestation sans grand intérêt. Olivier Mordrelle remarque :

*Mais ceci dit, quelle sera l'utilité pratique et quels seront les résultats pratiques des réunions de Londres ? On peut sans crainte affirmer qu'ils seront restreints, eu égard aux expériences passées. Les congrès panceltiques se tiennent, en effet, en dehors des préoccupations des Celtes agissants. Ils portent l'empreinte de l'époque où l'action celtique était la chose d'hommes de cabinet qui étudiaient la matière celtique pour leur plaisir ou leurs travaux érudits, mais sans prendre aucune part directe pour la langue ou la nationalité.*⁶³⁶

Et il conclut :

⁶³⁴ « Le Congrès panceltique de 1932 », *an Oaled* n°43, premier trimestre 1933, p. 69.

⁶³⁵ « Échos et nouvelles d'actualité celtique », *an Oaled* n° 33, troisième trimestre 1930, p. 246.

⁶³⁶ Olier Mordrel, « le Congrès panceltique », *Breiz Atao*, n° 101, 18 mai 1930, p. 1.

*C'est une loi naturelle que les sociétés évoluent. Depuis trente ans, les divers mouvements celtiques ont totalement changé de physionomie et il semble indispensable que le congrès panceltique, issu d'une conception vieillie, sous peine de voir s'éloigner de lui les éléments vivants, suive aussi le mouvement.*⁶³⁷

Le Parti autonomiste breton rejoint le Scottish nationalist party et la Ligue gaélique pour poser quelques conditions au congrès panceltique, notamment la nécessité d'évoquer l'état actuel des langues celtiques. Des conditions qui seront rejetées. « L'écroulement du congrès panceltique est uniquement imputable d'une part à son organisation insuffisante, de l'autre à sa servilité à l'égard de l'Angleterre officielle qui a éloigné de lui tous les Celtes dignes de ce nom », affirme le comité directeur du PAB, en Une de *Breiz Atao* du 20 juillet 1930.

Les Bretons ne semblent pas s'être rendus au congrès celtique de l'île de Man, en 1931. Le congrès adoptera cependant une motion en solidarité pour les victimes du *Saint-Philibert*, un navire qui avait chaviré dans l'estuaire de la Loire, faisant plusieurs centaines de victimes.

Le Congrès de 1932 s'est tenu du 5 au 10 décembre à Truro, en Cornouailles. « Les Cornouaillais désirent instamment voir de nombreux Bretons, appartenant à toutes associations indistinctement, participer à ce Festival qui sera remarquable. »⁶³⁸ Mortin Nance, le secrétaire général écrit d'ailleurs que : « L'hospitalité sera offerte à tous les délégués bretons, car les Bretons sont nos plus proches parents, et nuls autres ne seront accueillis avec autant d'enthousiasme ». ⁶³⁹

Mais peu de Bretons semblent intéressés. Il est vrai que les liaisons transmanche n'étaient pas forcément aisées : « Le second jour du congrès, arriva une délégation bretonne, composée de M.M. Francis Gourvil, Florian Le Roy et René Daniel, qui s'étaient embarqués à Plougasnou sur un bateau thonier et avaient débarqué dans la baie de Newlyn, après 14 heures de traversée. »⁶⁴⁰

Le panceltisme d'antan et les congrès celtiques ne semblent plus séduire la jeunesse militante bretonne. Taldir y voit un effet de la Première Guerre mondiale :

Assurément, la génération de 1919 a cru devoir abandonner les Grâces pour les Euménides, mais n'est-ce pas dû au traumatisme nerveux que son adolescence a reçu de la conflagration universelle ? Attendons. Quand le monde aura retrouvé son équilibre après une longue paix, les jeunes s'embarqueront encore pour l'Imrama de saint Brendan et l'Irlande libérée de ses soucis politiques, se mettra résolument à la tête d'une union interceltique que propulseront une instruction générale plus répandue

⁶³⁷ *Ibidem.*

⁶³⁸ « Le Congrès panceltique de Cornwall », *an Oaled*, troisième trimestre 1932, p. 559.

⁶³⁹ *Ibidem.*

⁶⁴⁰ « Le Congrès panceltique de 1932 », *an Oaled*, n°43, premier trimestre 1933, p. 71.

*et une facilité de plus en plus large de communications. Cette union interceltique qui pouvait être prématurée en 1838 et même en 1899, ne le sera plus quand l'Europe elle-même se sera ralliée au Fédéralisme international.*⁶⁴¹

Plus pragmatique sans doute sur les causes du désengagement de la jeunesse, Cecil Williams remarquait, en 1932 : « la cause de la désaffection pour l'association est qu'on y lit trop de mémoires. On devrait consacrer plus de temps à intéresser la jeunesse. Sans des fêtes et des manifestations de jeunes, la langue et la culture celtiques s'en iront. »⁶⁴²

De même, *an Oaled* déplore le manque de structuration de la Celtic association et du congrès, comme on peut le lire dans le compte-rendu du congrès de Truro :

*La Celtic association n° 3 n'a pas d'organe, ce qui ne lui laisse qu'une vie intermittente, celle des six jours du congrès annuel. Ce n'est que si le gouvernement de l'État libre prenait le panceltisme en remorque que ce serait intéressant. Mais pour l'instant, il est absorbé par sa lutte pour la vie.*⁶⁴³

L'Irlande a en effet d'autres difficultés, en 1932, que les relations interceltiques. Mais le congrès semble également séduire de moins en moins d'autres organisations. On remarquera que lors de la séance d'ouverture du congrès de Truro, le 6 septembre 1932, aucune personnalité de l'URB et du Gorsed ne représente pour la Bretagne, mais qu'on ne compte également aucun membre du Gorsedd gallois. Quant à la présidente de la Celtic association, miss O'Farrelly, elle ne pouvait que regretter la faiblesse du mouvement : « Alors que nous devrions être 400 ou 500 membres, dit-elle, j'ai le regret de constater que je n'ai perçu que 30 cotisations, en 1931-1932. J'ai en caisse 14 livres, 9 shillings et 9 pences. »⁶⁴⁴

Cette édition du congrès celtique sera marquée par une expérience d'unification du celtique parlé. Imaginer une langue des relations interceltiques semble en effet l'un des grands projets des tenants de l'interceltisme dans l'entre-deux-guerres. En tout cas, à Truro, il semble y avoir quelques avancées, ainsi que le relate *an Oaled* :

Mais comment s'entendre lorsqu'on parle des dialectes si dissemblables ? Le miracle eut lieu. Il est vrai qu'on avait affaire à de savants polyglottes. D'un côté de la salle se mit le groupe linguistique gaël : Irlandais, Manxois, Écossais ; de l'autre le groupe linguistique brittonique, Gallois, Corniques, Bretons. Et le président ouvrit la conversation en cornique. L'un répliquait en irlandais, l'autre en gallois, l'autre en

⁶⁴¹ « Taldir Jaffrennou, « les Débuts d'une renaissance (1898-1904) vus à travers les lettres des Celtes étrangers à Taldir », *an Oaled* n° 51, premier trimestre 1935, p. 61.

⁶⁴² « Le Congrès panceltique de 1932 », *an Oaled* n°43, premier trimestre 1933, p. 71.

⁶⁴³ « Le Congrès panceltique de 1932 », *an Oaled* n°43, premier trimestre 1933, p. 69.

⁶⁴⁴ « Le Congrès panceltique de 1932 », *an Oaled* n°43, premier trimestre 1933, p. 71.

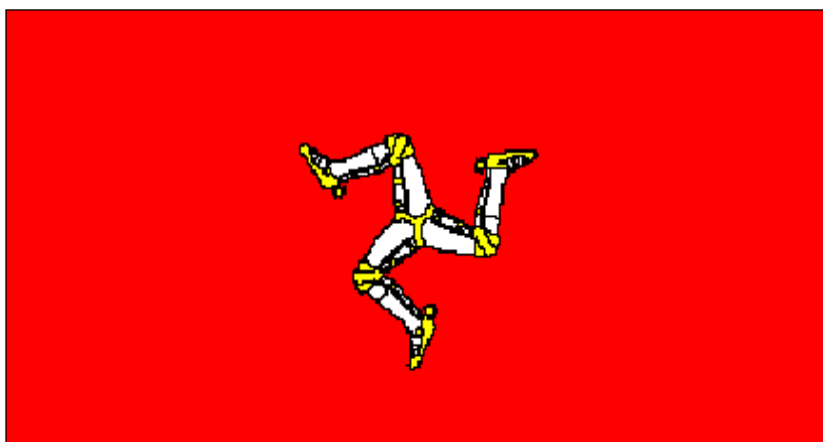
*breton. Le colloque dura une heure de cette façon originale, au bout de laquelle il fallut souffler. La discussion fut résumée et expliquée en anglais pour finir. M. Jenner conclut qu'il ne fallait pas tirer argument de cet essai pour espérer voir bientôt les petits pays celtiques se comprendre avec leurs langages, non plus qu'avec une Celtie unifiée. Il faudra encore longtemps, et peut-être toujours avoir recours à une lingua franca étrangère. Mais qu'importe : le principal est que l'on possède des éléments du dialecte du voisin en plus du sien propre.*⁶⁴⁵

Le congrès de Truro fut enfin l'occasion pour les druides bretons et gallois de rendre visite à leurs homologues corniques, qui avaient obtenu l'autorisation de créer un collège bardique en 1926. Une cérémonie eut lieu le vendredi 9 septembre.

4.2 Les derniers congrès panceltiques

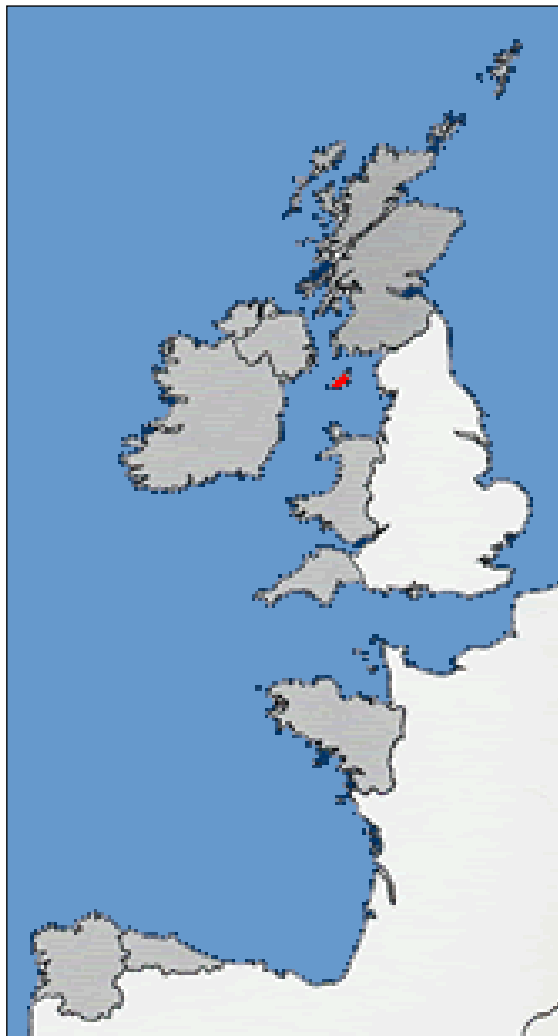
4.2.1 L'implication des Manxois

Dans les années 1920 et 1931, le congrès celtique s'est tenu à trois reprises (1921, 1931 et 1936) à Douglas, la capitale de l'île de Man. Avant la Première Guerre mondiale, quelques délégués manxois avaient déjà participé aux réunions panceltiques, mais c'est donc à partir de 1921 que les délégués des autres mouvements celtiques, et particulièrement les Bretons, ont pu découvrir cette île qui demeure le moins connu des pays celtes.



Le drapeau manxois (collection : Erwan Chartier)

⁶⁴⁵ « Le Congrès panceltique de 1932 », *an Oaled* n°43, premier trimestre 1933, p. 71.



L'île de Man au cœur de l'Europe celtique (source : bureau du tourisme de Man)

D'une superficie de 572 km², cette île est située dans la mer d'Irlande, entre l'Écosse, l'Irlande et le pays de Galles. La présence des Celtes remonte à la Protohistoire, où elle était peuplée par une population brittonique, avant d'être colonisée à la fin de l'Antiquité par des Scots d'Irlande, qui y ont importé leur langue. La langue manxoise se rattache au gaélique, dont elle a commencé à diverger à partir du XV^e siècle. Elle a été également très marquée par les Vikings qui ont occupé l'île du IX^e au XI^e siècle. Objet de rivalités entre Irlandais, Écossais et Anglais au Moyen Âge, elle est vendue à la Couronne britannique en 1765. De ce fait, elle possède le statut particulier de dépendance de la Couronne et ne fait pas partie du Royaume-Uni, même si ce dernier peut y intervenir pour des questions régaliennes, comme la Défense. De par ce statut, l'île ne fait d'ailleurs pas partie de l'Union européenne de nos jours... En 1866, l'Île de Man obtient un gouvernement autonome et les premières reconnaissances linguistiques. En effet, cette année-là, le parlement de Westminster adopta la *Loi sur les douanes, les ports et les fins*

publiques de l'île de Man (Isle of Man Customs, Harbours, and Public Purposes Act, 1866). En vertu de cette loi, l'île de Man a été considérée comme un État dépendant de la Couronne anglaise et non du Royaume-Uni. Ce statut signifiait que l'île de Man pouvait adopter ses propres lois et les faire appliquer grâce à un système judiciaire particulier et à sa police locale ; l'île pouvait aussi percevoir elle-même les impôts, taxes et douanes. Le Parlement local (le *Tynwald Court*), qui existe depuis plus de mille ans, semble être la plus vieille institution du genre dans le monde.

Ce statut d'autonomie de l'île de Man existe encore aujourd'hui. En effet, l'île dispose d'un parlement local, le *Tynwald Court*, composé de la Maison des clefs (« the House of Keys ») et du Conseil législatif (« the Legislative Council »), et présidé par un lieutenant-gouverneur nommé par le souverain d'Angleterre. Le gouvernement manxois n'est autorisé à s'occuper que des affaires intérieures de l'île et siège à Douglas, la capitale. Toutefois, les lois adoptées par le Parlement de l'île de Man sont soumises à l'assentiment royal.

Dès le XIX^e siècle, un mouvement pour la sauvegarde du gaélique manxois s'est créé, alors que la pratique de la langue était en chute libre. Cette langue est proche du gaélique écossais, avec une forte influence du norvégien. Le manxois est une langue celtique qui a conservé des traits plus proches de l'écossais que de l'irlandais, mais il contient des caractéristiques à la fois archaïsantes (des mots anciens disparus en écossais et en irlandais) et innovatrices (surtout en phonétique, en morphologie et en syntaxe). En 1894 est ainsi publié un *Livre de prière* commune, rédigé en manxois et qui avait été écrit en 1610, par l'évêque John Philipps. Dès 1804, un premier dictionnaire de Manxois avait vu le jour. Pour enrayer la pratique du manxois, une société pour son enseignement est créée en 1899.

Le dernier locuteur de manxois de langue maternelle, Ned Maddrel, s'est éteint en 1974. Ce n'est d'ailleurs qu'à partir des années 1990 que le manxois a fait l'objet de réelles faveurs en vue de sa renaissance et de son développement. En 2001, on recensait d'ailleurs plus de mille sept cents locuteurs de manxois – sur une population d'un peu plus de soixante-dix mille habitants. Il est de nouveau enseigné et connaît un réel regain d'intérêt.

Le congrès celtique a été l'occasion pour les Manxois de se faire connaître, notamment dans les pays celtiques de langue brittonique où cette île était et demeure méconnue.

4.2.2 Des congrès savants déconnectés d'une situation internationale tendue

L'une des questions posée aux rares Bretons venus au congrès celtique de Truro était de savoir s'ils seraient capables d'organiser le prochain congrès celtique, en 1933. *An Oaled* relate que :

*La question du congrès de 1933 retint longuement l'attention. C'est en effet le tour de la Bretagne de le prendre en charge, et bien que M. Francis Gourvil fasse remarquer qu'elle est à même de l'organiser, l'absence de certains directeurs de société ne laisse pas d'inquiéter miss O'Farrelly sur leurs dispositions. Il est décidé qu'elle se mettra en rapport avec M. Pierre Mocaër, délégué permanent à Brest, qui avisera.*⁶⁴⁶

Finalement, ce congrès se déroula effectivement à Dinard, sans laisser de souvenirs particulièrement marquants. Il est ainsi révélateur que la revue *an Oaled* n'en fasse ni

⁶⁴⁶

« Le Congrès panceltique de 1932 », *an Oaled* n°43, premier trimestre 1933, p. 71.

mention ni compte-rendu, ce qui laisse supposer d'une certaine fâcherie, cette année-là, entre Taldir Jaffrennou et les promoteurs du mouvement panceltique.

En 1935, le congrès Panceltique se tient à Cardiff. Le Gorsed, le Bleun-Brug, les Cercles celtiques et le PNB y sont représentés. Le Bleun-Brug était représenté par l'abbé Perrot et son secrétaire Herri Caouissin qui séjournèrent déjà au pays de Galles depuis l'été. Ils avaient assisté à l'Eisteddfod de Carmarthen. L'abbé Perrot se montrait en effet vivement intéressé par une organisation galloise de jeunesse Yr Urdd. Cette organisation, qui existe toujours, met notamment en place des concours divers pour les jeunes lors des Eisteddfodau locaux et de l'Eisteddfod national. En 1934, un groupe de jeune gallois avait, semble-t-il effectué une croisière en Bretagne et au Portugal au cours de laquelle ils avaient rencontré l'abbé Perrot. Ce dernier s'enthousiasme pour la jeunesse galloise :

*Ce qui m'étonne, déclare-t-il au journal Y Ford Gron, c'est l'action des enfants et la perfection de leur gallois. Autre différence, vous vous servez toujours du gallois dans vos programmes, vos affiches, vos pourparlers. En Bretagne, quoique plus du tiers de la population totale possède la langue, c'est le français qui est la langue officielle partout.*⁶⁴⁷

Avec sa solide silhouette de Léonard, le recteur catholique ne semble pas avoir été trop dépaysé chez les protestants gallois, remarque d'ailleurs le journaliste : « Bien que c'était son premier voyage chez nous, j'ai constaté que beaucoup pensaient qu'il était Gallois, tant il nous ressemblait comme mentalité et physionomie »

En 1937, à Édimbourg, le docteur Pol Le Diverrière, installé au pays de Galles, représente la Bretagne et vient lire une communication sur la situation de la langue bretonne. Marié à une chanteuse galloise et désormais membre de l'université de Swansea, il est désormais très intégré en Grande-Bretagne. En 1938, au congrès qui se tient à nouveau sur l'île de Man, Le Diverrière fait cette fois une communication sur la littérature galloise du haut Moyen Âge. Cette même année, Norton Nance évoque la langue cornique et les progrès réalisés pour la ressusciter. Mais la guerre n'allait pas tarder à mettre un terme à ces doctes discussions.

⁶⁴⁷

« Journaux et revues », *an Oaled*, quatrième trimestre 1935, p. 407.

5. Interceltisme, fédéralisme, socialisme

Les années 1920 et 1930 sont marquées par la montée de nouvelles idéologies. À gauche, le développement du communisme est un élément déterminant pour éclairer cette période. Après la révolution russe, en 1917, le communisme s'impose comme une force politique conquérante. En 1920, au congrès de Tours, la majorité des socialistes français fondent le parti communiste français dont l'une des grandes figures des années 1920 et 1930 est le Breton Marcel Cachin. Né à Plourivo, près de Paimpol, attaché au breton « langue des paysans et des ouvriers », ce dernier entretient de bonnes relations avec des personnalités du mouvement breton, dont l'instituteur laïc, Yann Sohier, qui fonde dans les années 1930, le mouvement et la revue *ar Falz*, la « faucille », militant pour l'enseignement du breton dans l'enseignement public. À la fin des années 1920, plusieurs militants autonomistes se sont d'ailleurs rapprochés du communisme, Maurice Duhamel, l'un des principaux dirigeants du PAB, a même fait une demande d'adhésion au Komintern... Une partie des autonomistes bretons a été sensible aux positions de l'URSS et de Staline sur les nationalités.

Les rapports semblent plus difficiles avec la social-démocratie. Il est vrai que les socialistes français cultivent une vieille tradition jacobine et centralisatrice. Une social-démocratie qui, au niveau européen, commence à accéder aux postes gouvernementaux, en raison des effets et des suites de la crise économique mondiale de 1929. En Grande-Bretagne, un nationaliste breton, Louis-Napoléon Le Roux est ainsi proche du premier travailliste à accéder au poste de Premier Ministre, Ramsay MacDonald.

Quels rapports le mouvement breton entretient-il avec ces forces de gauche et ces idéologies ? À l'aube des années 1930, il apparaît profondément divisé. En 1930, malgré la présence de son candidat aux législatives de Guingamp, il n'obtient que des scores anecdotiques. Le découragement gagne les militants du PAB qui se divisent en plusieurs tendances, dont les deux principales sont le courant fédéraliste, mené par des personnalités comme Maurice Duhamel ou Goulven Mazéas, aux sensibilités plutôt de gauche, et le courant nationaliste, regroupant des leaders historiques comme Olivier Mordrelle, Célestin Lainé ou Fañch Debauvais, pour qui la question nationale prime en tout sur la question sociale. Au congrès de 1931, le PAB éclate en plusieurs mouvements, dont deux se réclament de la gauche, la Ligue fédéraliste de Bretagne et le Parti national-révolutionnaire breton (PNRB). Dans quelle mesure, l'interceltisme occupe-t-il une place dans le discours de ces Bretons de gauche, plus sensibles, semble-t-il, aux discours sur le fédéralisme européen et sur les nationalités d'URSS qu'aux vieilles relations entre « cousins celtes » ?

5. 1 Les fédéralistes

Lors de l'éclatement du PAB, la plupart des intellectuels et des militants de sensibilité de gauche (Goulven Mazéas, Morvan Marchal ou Maurice Duhamel) fondent la Ligue fédéraliste de Bretagne (LFB). La majorité des adhérents du PAB adhèrent d'ailleurs à cette nouvelle formation. Si le PNB et Debauvais récupèrent le titre *Breiz Atao*, les fédéralistes lancent un nouvel organe de presse, *la Bretagne fédérale*. Dans le premier numéro, ils se présentent comme :

*Des hommes positifs, conscients de ce qu'ils sont, pénétrés d'un idéal de fraternité des peuples, apportent les premières pierres qui supporteront le seul édifice sur lequel on pourra asseoir la paix du monde : le fédéralisme.*⁶⁴⁸

Dans le premier numéro, on parle des menaces d'Anschluss en Autriche, de l'indépendance de la Lituanie ou de l'Alsace, mais guère des pays celtiques. En décembre 1931, le second numéro de *la Bretagne fédérale*, *Breiz Kevredel* présente la politique extérieure de la Ligue :

*Internationale : relations avec les mouvements minoritaires en Europe, mouvements celtiques, mouvements d'Europe centrale. Prise de contact ou reprise des relations avec le congrès panceltique. Les associations fédéralistes européennes. Admission au congrès des minorités de Genève.*⁶⁴⁹

Lors du congrès d'hiver de la Ligue, qui se tient à Saint-Malo, le 26 décembre 1931, Morvan Marchal évoque d'ailleurs d'une manière assez classique les avantages du panceltisme, qu'il met cependant au même niveau qu'une coordination des minorités nationales en France :

*L'orateur fait le parallèle entre le panceltisme, lieu de rencontre fructueux de peuples de même origine sur le plan intellectuel et artistique et notre politique minoritaire et fédéraliste française, admirables moyens de combat politique contre l'ennemi : l'État centralisateur.*⁶⁵⁰

En février 1932, le journal de la Ligue fait une recension élogieuse du livre de Louis Napoléon Le Roux, *la Vie de Patrice Pearse*. Le leader irlandais est présenté comme un exemple et une source d'inspiration :

⁶⁴⁸ Goulven Mazéas, « La Bretagne fédérale », *la Bretagne fédérale*, *Breiz Kevredel*, n° 1, novembre 1931, p. 5.

⁶⁴⁹ « Ligue fédéraliste de Bretagne. Congrès d'hiver », *la Bretagne fédérale*, *Breiz Kevredel*, n°2, décembre 1931, p. 3.

⁶⁵⁰ « Congrès d'hiver à Saint-Malo », *la Bretagne fédérale*, *Breiz Kevredel*, n°3, janvier 1932, p. 14.

*Parmi les figures glorieuses qui dominent l'histoire de l'Irlande, celle de Patrice Pearse nous fascine plus que toutes les autres, parce que Pearse est de notre génération et qu'il s'est signalé comme constructeur, c'est-à-dire réalisateur, au premier rang des activités nationalistes de l'Irlande. Il voua toute sa vie à organiser les Irlandais pour une offensive suprême contre la Conquête en Irlande.*⁶⁵¹

L'ouvrage de Le Roux est donc vivement recommandé aux fédéralistes bretons :

*Il a présenté Pearse, catholique sincère et austère à la tête de la puissante Irish republican brotherhood, association chère aux Irlandais, mais terreur des conquérants. Que Le Roux ait réussi dans une entreprise aussi difficile, sans commettre un impair et malgré la réserve que lui imposaient les hommes et les termes des associations patriotiques irlandaises, notamment l'IRB, cela prouve qu'il était éminemment désigné pour écrire cette Vie de Patrick Pearse qui est un livre à acheter, à lire et à répandre.*⁶⁵²

Pour les fédéralistes bretons, la décentralisation de la France doit permettre à l'identité celtique de la Bretagne de s'épanouir :

*Fédérons d'abord les États existant, à l'intérieur. Que chaque minorité, faible ou importante, jouisse de toute liberté pour le développement de sa langue, de sa culture, de ses arts. Dans la république fédéraliste française, par exemple, la nation celtique de Bretagne, la nation italote de Corse, la nation germanique d'Alsace auront leur libre place, à droits égaux d'instruction et d'esprit, auprès des Français d'oïl et d'oc.*⁶⁵³

Le celtisme ancien, le bardisme influencent aussi le fédéralisme breton. Morvan Marchal appartient ainsi au Gorsed de Bretagne, qu'il quittera ensuite pour développer un néodruidisme plus « mystique ». Dans le dixième numéro de la revue, en novembre 1932, on peut lire un texte de La Villemarqué sur le bardisme, réfugié dans les campagnes bretonnes :

*Là, seulement, la race celtique n'a point dégénéré. Vous l'y trouverez au grand air sur la colline, au milieu de ses dolmens et de ses croix, des tombeaux druidiques et des espérances chrétiennes... Ses femmes sont toujours aussi chastes, ses jeunes hommes toujours aussi fiers ses filles aussi belles dans leurs corsets de velours noir.*⁶⁵⁴

De même, des articles sur « la Vie privée des Celtes aux premiers siècles de notre ère », paraissent régulièrement en 1932 sous la signature de H. Quilgars.

⁶⁵¹ « La Vie de Patrice Pearse », *la Bretagne fédérale, Breiz Kevredel* n° 4, février 1932, p. 21.

⁶⁵² *Ibidem.*, p. 22.

⁶⁵³ Morvan Marchal, « la Paix », *la Bretagne fédérale, Breiz Kevredel* n°7, août 1932, p. 10.

⁶⁵⁴ « Un débris du bardisme », *la Bretagne fédérale, Breiz Kevredel* n°10, 11 novembre 1932, p. 2.

Le numéro 12 de *La Bretagne fédérale, Breiz Kevredel* évoque le mouvement réclamant l'autonomie en Écosse, en reproduisant un article d'un journal britannique et sans approfondir la question ni en tirer des comparaisons pour la Bretagne. À partir de 1934, la Ligue semble plus se soucier d'antifascisme et de front rouge que d'interceltisme. *La Bretagne fédérale, Breiz Kevredel* titre ainsi, en avril 1934 : « Front rouge républicain ! Front rouge prolétarien ! Front rouge minoritaire ! » Le journal se moque d'ailleurs de Louis-Napoléon Le Roux et de ses appels à une insurrection « à l'Irlandaise » :

Louis-Napoléon Le Roux nous écrit dans Breiz Dishual : « Pour nous, nous devons rechercher la mort utile, celle-là seule qui libérera la vie de demain. » Outre, Boufre, que vous me feriez dire. Louis-Napoléon hisse le drapeau breton et pan, pan sur les « gallaoued ». Mort glorieuse sans doute, mais nous aurons au moins la consolation de ne pas perdre tout à fait le souvenir de notre nouvel Arthur. Pour six francs, nous annonce-t-il, on peut se procurer son portrait sur veto crème.

*Crème, voyons, le Roux, c'est bien édulcoré. Tirez-nous ça sur papier rouge ou sur papier vert. Au moins, ça fera un peu Sinn Féin.*⁶⁵⁵

La Ligue fédéraliste disparaît vers 1935, même si plusieurs de ses militants continuent de militer dans différentes organisations culturelles ou politiques notamment les Bretons émancipés de région parisienne. D'une manière générale, cette tendance aura montré une sensibilité assez faible aux thèmes interceltiques, préférant largement développer sur le pacifisme, le fédéralisme international ou l'antimilitarisme.

5.2 Le Parti national révolutionnaire breton

Au moment de son éclatement, en 1931, le PAB se divise donc en deux tendances, les fédéralistes et les nationalistes. Une troisième tendance se développe surtout dans le Trégor-Goëlo : le Parti national révolutionnaire breton (PNRB), constitué essentiellement des sections du Trégor, du Goëlo et de haute Cornouaille du PAB. Ce mouvement éphémère se classe à gauche, voire à l'extrême gauche. Des actions conjointes seront menées avec le Parti communiste. Ainsi, le 22 septembre 1932, Marcel Cachin, directeur de *l'Humanité*, ami de Yann Sohier, se rend à Guingamp à l'invitation des communistes et du PNRB. Selon *an*

⁶⁵⁵ Job Kermeur, « Échos », *la Bretagne fédérale, Breiz Kevredel* n°20, avril 1934, p. 2.

Oaled : « Ensemble, ils se rendent à la foire du Mené Bré, où ils exhortent les paysans à refuser les impôts et les fermages. »⁶⁵⁶

Le PNRB publie un journal, *War Zao* (« debout »), présenté comme un journal populaire breton et dont la devise est « *Breizad Bepred, treitour biken, kentoc'h mervel* ». ⁶⁵⁷ Dans l'éditorial du premier numéro, en juillet 1931, les dirigeants du PNRB expliquent leurs buts !

« Si War Zao reparaît aujourd'hui, ce n'est pas sans raison grave. Par discipline, les nationalistes bretons du Trégor, du Goëlo et des hautes Cornouailles avaient cessé de faire paraître leur organe. Ils avaient mis leur confiance en Breiz Atao et espéraient qu'il deviendrait l'organe du redressement national », mais constatent la scission et reprennent leur liberté.

Ils ne remettent pas en cause le travail de *Breiz Atao*, mais pointent les contradictions du mouvement : « Mais, car il y a un « mais », on peut leur reprocher de ne pas avoir défini leur doctrine et par la suite, de ne pas avoir su s'y cantonner. » Ils reprochent surtout au PAB, son manque de réalisme :

Le rude contact avec les nécessités de l'existence, avec les lois économiques qui régissent notre Bretagne, comme les autres pays, la désillusion de constater que les Bretons ont en grande partie perdu leur sentiment national, l'amertume de sentir la division extrême des partis et la jalousie de certaines individualités, la difficulté de concilier la doctrine avec la propagande, allaient entraîner les chefs du parti à une succession d'abandons doctrinaires dont le Congrès de Châteaulin marque l'étape la plus importante.

Ils critiquent aussi bien le PNB que la Ligue fédéraliste :

Quand Eur Ger et le nouveau Breiz Atao reparlent de nationalisme sans avouer que leurs chefs ont fait le lit du fédéralisme et de leurs adversaires actuels de la nation bretonne, ils nous semblent bien inconséquents. Quand la Nation bretonne veut nous convaincre qu'elle n'est pas l'organe du fédéralisme international, mais du fédéralisme des minorités de France et que le fédéralisme français n'exclut pas le nationalisme breton, cela nous semble simplement puéril. Il y a uniquement heurt entre la doctrine internationaliste tendance Duhamel, Lamour, et la doctrine fédéraliste française, tendance conservatrice ou tout bonnement régionaliste.

⁶⁵⁶ *An Oaled*, n° 43, premier trimestre 1933, p. 45.

⁶⁵⁷ « Toujours Bretons, traîtres jamais, plutôt mourir ».

Ce premier numéro de *War Zao* livre quelques renseignements sur l'interceltisme au sein du PNRB. Ainsi, l'éditorialiste se moque des théories de certains nationalistes sur l'usage de l'espéranto dans les relations interceltiques :

L'espéranto était recommandé aux celtisants par Mordrel, ou tout au moins aux partisans de l'entente interceltique et l'ambiance aidant, Roparz Hemon lui-même s'excusait de ne pas employer cette langue que un peu plus tard un vrai nationaliste d'avant-guerre (et ils se comptent) qualifiait de « langue de zinc » (la langue des relations interceltiques par L.N. Le Roux).

Par ailleurs, il reproche aux fédéralistes de ne jamais évoquer la question interceltique :

L'on parlait de fédération européenne aux congrès en oubliant de dire si la communauté britannique ferait partie de ce projet, car nous n'avons jamais entendu Duhamel ni Debauvais s'expliquer clairement sur ce point.

Les relations ne tarderont pas non plus à se tendre avec le PNB, accusé d'être élitiste et de ne pas se préoccuper du peuple :

[À War Zao] nous continuerons notre double travail de sape de l'organisation impérialiste française et de réveil de l'esprit national du peuple breton qui doit en définitive lui assurer la liberté. [...]

*La liberté de la Bretagne ne peut se concevoir sans la liberté du peuple breton : or ce peuple comprend également des paysans et des ouvriers, nous dirons même que c'est cet élément pauvre qui en constitue la partie de beaucoup la plus importante. Il nous semble donc logique d'étudier ses aspirations afin de lui montrer que la plupart de ces dernières ne peuvent se réaliser que dans une Bretagne libre. Comprendre l'âme populaire bretonne est la première condition lorsqu'on veut s'occuper d'un mouvement breton et pour cela il est nécessaire de vivre sa vie.*⁶⁵⁸

Comme d'autres mouvements, le PNRB se réfère à l'exemple irlandais et prône un panceltisme somme toute traditionnel. Ainsi, le PNRB :

Préconise le relèvement de la Bretagne par les Bretons exclusivement, contrairement aux « frères bretons » qui envisagent d'autres moyens, et estime que cette force suffit. Il s'inspire du passé du peuple irlandais pour imiter son exemple, sans pour cela oublier que des intérêts économiques et des raisons d'ordre intellectuel l'incitent à se rapprocher de la grande communauté celtique dont Galles, Cornwall et Écosse font partie. Les Bretons des deux Bretagne sont frères : par suite, la question

⁶⁵⁸

Beuzidou, « Réponse à Breiz Atao », *War Zao* n° 4, 4 novembre 1931, p. 1.

*panceltique ne peut les laisser indifférents et les relations entre le parti et les mouvements nationalistes d'outre-Manche sont à établir sur des bases convenables.*⁶⁵⁹

Dans le second numéro, il est d'ailleurs proposé de lier fédéralisme et interceltisme dans le programme du parti :

*II Fédéralisme et INTERCELTISME : Le fédéralisme offre l'avantage d'être une formule plutôt qu'un programme. Il ne lie pas le parti et est suffisamment souple pour épouser toutes les tendances. Il peut se concevoir dans le cadre français comme dans le cadre continental européen, comme dans le cadre de la communauté britannique.*⁶⁶⁰

Cela se révèle aussi une critique des fédéralistes bretons :

Il n'en est pas moins vrai que le jour où le peuple breton aura repris connaissance de son individualité et où il sera sur le point de réaliser la nation bretonne, le fédéralisme pourra et devra l'intéresser. Seulement peut-être sera-t-il parlé à cette époque de la communauté britannique [sic] et de la place que Eirann et Breiz doivent y occuper sous forme de tremplin économique et culturel entre l'Europe et l'Amérique, ce dont les fédéralistes bretons n'ont jamais soufflé mot.

Dans ce second numéro, Louis-Napoléon Le Roux fait une critique de la situation en Irlande, où le gouvernement de l'État libre tente de freiner les nationalistes opposés au traité anglo-irlandais de 1921, menés par Éamon de Valera. Le Roux écrit ainsi : « dans l'État muselé d'Irlande [...] personne n'y est libre excepté les policiers civils, les seuls hommes qu'un gouvernement commandé depuis Londres et affolé dans son pays a au la maladresse d'armer. »⁶⁶¹

Et les insurgés irlandais continuent d'être une référence pour les « nationaux révolutionnaires » bretons :

Il faut donc chercher à faire régner dans notre parti une discipline calquée sur celle qui a fait la force des Sinn-Féiners. Il faut suivre ce qui se passe de l'autre côté de la Manche et profiter de l'expérience de nos frères d'Eirann. Les Fenians d'Amérique dont on se gaussait avant-guerre, ont fait quelque chose de tangible en peu de temps. Nous qui vivons cette époque, comprenons les leçons de l'histoire et ne nous accrochons plus longtemps à un corps-mort. Jam foetet ! aurait dit de lui Calloc'h. La meilleure façon d'aller droit notre chemin sur la « route du but lointain » dont parle

⁶⁵⁹ War Zao n° 1, juillet 1931, p. 1.

⁶⁶⁰ War Zao n°2, 23 août 1931, p. 1.

⁶⁶¹ Ibidem, p 2.

Danio est de comprendre la leçon d'énergie et de persévérance que nous donne ces jours-ci la République d'Irlande. ⁶⁶²

Pour l'auteur de cet article, Beuzidiou :

Le foyer celtique n'a plus qu'un cierge d'allumé, ne nous bornons pas à faire des vœux pour que le vent saxon ne l'éteigne pas, mais comprenons le sacrifice des jeunes gens de la semaine sainte à Dublin et tirons-en pour nous-mêmes un enseignement au cours de ces heures malsaines où le matérialisme français nous pénètre.

Les nationaux révolutionnaires n'auront guère le loisir d'imiter leurs exemples irlandais. Le mouvement disparaît assez rapidement, ses membres intégrant d'autres formations ou abandonnant l'action politique. Première formation bretonne d'extrême-gauche, le PNRB n'a pas laissé d'héritage d'immédiat, puisqu'il faut attendre la fin des années 1960 pour voir réapparaître une extrême-gauche bretonne.

⁶⁶²

Beuzidiou, « L'exemple d'Irlande », *War Zao* n°2, 23 août 1931, p. 3.

5.3 Les Bretons émancipés

La revue « bardique et régionaliste », *an Oaled*, de Taldir Jaffrennou, salue à sa manière la création du groupe des Bretons émancipés de Paris, rappelant ses attaches avec le Parti communiste :

*De quelque côté que vienne le renfort, il n'est pas loyal de distinguer entre les idéologies. C'en est une que celle qui anime le Groupe des Bretons laïques émancipés, fondé à Paris par des Bretons du parti rouge, sous le patronage de Marcel Cachin. War Sao (c'est le titre du journal que publie le groupe) a pour but de lutter contre le Fascisme oppresseur des individus et des peuples.*⁶⁶³

On sent que le communisme n'est sans doute pas l'idéal des néodruides bretons qui reconnaissent cependant quelques mérites à l'action des rédacteurs de *War Sao* : « Ils s'efforcent de guider les forces communistes, que sont les masses bretonnes de la banlieue parisienne, vers un idéal de celtisme et de fierté raciale dont il y a lieu d'attendre pour elles des résultats bienfaisants »⁶⁶⁴. On doute que les Bretons émancipés aient goûté l'hommage. L'organisation se positionne clairement contre le fascisme, qu'elle qualifie d'« oppresseur des individus et des peuples », contre qui il convient de dresser un « front populaire breton »⁶⁶⁵ :

Dans le premier numéro, Marcel Cachin explique ainsi les buts de l'association :

*Mais nous sommes décidés à défendre le legs émouvant des générations qui ont fait des Bretons ce qu'ils sont aujourd'hui. La langue bretonne, la culture bretonne, la tradition bretonne, l'histoire bretonne, nous voulons ici les respecter et les faire aimer. Nous voulons être les plus hardis pionniers et constructeurs de la véritable civilisation humaine de demain. Mais nous contribuerons à cette grande œuvre avec les qualités et les vertus propres du peuple dont nous sommes issus, dont nous sommes fiers et auquel nous restons attachés filialement par tous nos sentiments et par toutes nos pensées.*⁶⁶⁶

La revue, dans laquelle écrit l'écrivain bretonnant Abeozen, évoque régulièrement la situation des minorités nationales en URSS. Alors que la guerre civile fait rage en Espagne, elle prend parti pour la cause basque. Dans le premier numéro, les lecteurs peuvent participer à une souscription « au profit des femmes et des enfants basques, victimes du fascisme » et

⁶⁶³ « Les Bretons émancipés », *an Oaled*, troisième trimestre 1938, p. 236.

⁶⁶⁴ *Ibidem*.

⁶⁶⁵ *War Sao*, n°1, juin et juillet 1937, p. 1.

⁶⁶⁶ « Notre camarade Marcel Cachin parle », *War Sao*, n°1, juin et juillet 1937, p. 1.

Notre Camarade MARCEL CACHIN vous parle...

Il convient de féliciter les camarades des « Bretons émancipés » qui ont pris l'initiative d'éditer ce journal.

Leur idée première a été de créer un lien entre les Bretons déjà groupés dans les diverses sections de notre organisation de la région parisienne. C'est que ceux-ci sont déjà nombreux et les progrès des Bretons émancipés sont constants. Ce journal contribuera à étendre et à renforcer l'organisation dont nous voulons faire l'une des plus importantes parmi les fédérations d'originaires à Paris.

Nous voulons aussi accomplir une besogne d'unité et de rassemblement de tous les travailleurs bretons qui ont quitté notre petite patrie pour venir ici gagner leur vie. Nous pensons que cette tâche d'unir tous nos compatriotes est désormais la plus essentielle. Ce journal s'y emploiera avec persévérance. L'unité est le bien le plus précieux des travailleurs. Ils ne sauront conquérir leur bien-être et leur liberté qu'en écartant les divisions entretenues par leurs ennemis.



MARCEL CACHIN
Sénateur de la Seine, notre Président d'honneur

Il est indispensable, à nos yeux, que des relations de plus en plus suivies existent entre les Bretons de Paris et leurs frères restés au pays.

War Sao ! Debout pour l'émancipation et pour l'union de tous les Bretons !

Camarade Breton émancipé, tu as le droit d'être fier.

Il fallait du courage pour porter cette appellation « BRETON EMANCIPE » dont les deux termes paraissent, à beaucoup, se contredire. Tu l'as fait en dépit des aboiements scandalisés de ceux que ce nom, qui ressemble à un cri de révolte, dérangeait dans leur égoïsme. Bien plus. Tu l'as justifié par ton action qui a entraîné à ta suite un nombre toujours grossissant de compatriotes.

✽

Avant toi, être breton était synonyme d'obscurantisme religieux, de soumission résignée à l'oppression du capitalisme pour lequel notre pays constituait une source inépuisable de serviteurs sans défense et qu'on pouvait exploiter impunément. Tu as montré que le Breton est un homme libre et qu'il en revendique tous les droits. Tu as pris conscience de ta qualité de prolétaire, et avec toute la générosité de ton âme idéaliste et l'ardeur de ta race, tu t'es jeté dans la bataille sociale pour défendre tes intérêts et ceux de la classe à laquelle tu appartiens. Tu as conçu et tu veux conquérir pour toi et pour tes enfants une vie plus saine et plus heureuse, où le travail, les loisirs et l'étude s'équilibrent harmonieusement.

Avant toi, il n'y avait pas de moqueries et d'outrages qu'on ne fit subir aux Bretons du fait de leurs origines. Depuis cette vieille péronnelle de Sévigné, qui essayait sa verve caustique sur ceux-là mêmes qui, au prix de leur sueur, lui permettait de mener une vie oisive et inutile, jusqu'au malhonnête inventeur de Bécassine, les gens de ta race étaient vilipendés, rabaissés au-dessous de la condition humaine. Meurtris dans leurs sentiments les plus intimes et les plus sacrés, moralement diminués, victimes offertes à toutes les injustices, ils n'osaient plus porter le nom de leurs pères. Le nom même de breton était devenu ignominieux. Il n'acquiesçait quelque prestige aux yeux des bourgeois snobs et bornés que s'il était porté, précédé de la particule, par quelque riche désœuvré. Mais le paysan, l'ouvrier, le domestique n'avaient pas le droit d'avoir une patrie, ni celui, quand ils étaient bretonnants, de parler la langue qu'ils avaient apprise sur les genoux de leur mère.

Bravement, tu as revendiqué le nom de tes pères, tu as réhabilité leur langue et parce qu'il appartient d'abord à ceux qui le perpétuent par leur travail, tu as proclamé le droit d'aimer ton pays.

Tu t'es vraiment EMANCIPE de toutes les forces d'oppression qui faisaient de toi un paria.

✽

Camarade Breton émancipé, ta tâche ne fait que commencer. Ce que tu as obtenu, tu dois en faire bénéficier tes compatriotes, émigrés comme toi ou restés au pays.

L'œuvre n'est pas facile : beaucoup d'entre eux sont sous l'influence de leurs ennemis, et quelques-uns se sont habitués au joug qui les écrase au point qu'ils finissent par ne plus le sentir. Cependant, tous ont parfois la claire conscience de leur misère et la volonté d'en sortir.

Tu sauras leur parler, parce que tu es un des leurs, parce que leurs misères tu les a connues, leurs aspirations ce sont les tiennes.

Tu sauras aider les ouvriers, isolés et inorganisés, qui doivent se montrer prudents dans un pays où les possédants peuvent si facilement se venger de celui qui veut briser ses chaînes.

Tu sauras gagner la confiance des paysans qui ont le légitime souci de conserver leur langue et qui, plutôt que d'y renoncer, sont restés en dehors des grands courants humains et de l'universel mouvement d'émancipation. Par des journaux et des livres écrits en langue bretonne tu leur porteras la vérité.

Partisan résolu de la laïcité et de la liberté de conscience, tu sauras comprendre les sentiments religieux de ce peuple, qui, trahi par ses classes dirigeantes n'eut pendant longtemps d'autre issue à ses aspirations spirituelles que la religion et d'autres guides que les prêtres. Souvent issus du peuple, ceux-ci le trahirent et se souvinrent qu'ils doivent être à son service, comme ils le

La Une du premier numéro de *War Sao*, en 1937 avec, à gauche, le portrait du « camarade » Marcel Cachin. (Photo Erwan Chartier).

dans le quatrième numéro, un article « La nation basque vit toujours », est consacré au président basque nationaliste Aguirre.

En revanche, *War Zao* n'évoque pas les pays celtes et ne semble guère se soucier d'internationalisme. Les réseaux des Bretons émancipés paraissant pourtant être impliqués dans l'arrivée en France, puis dans son installation en Bretagne, d'une grande militante de la cause irlandaise, Muriel MacSwiney. Elle avait été l'épouse du maire nationaliste de Cork, Terence MacSwiney qui, emprisonné, entame une grève de la faim en 1920. Il meurt après soixante-quatorze jours de jeûne, le 24 octobre 1920, dans la prison de Brixton. L'événement va avoir un retentissement mondial et achever de faire basculer l'opinion publique irlandaise en faveur des nationalistes, tout en persuadant le gouvernement britannique qu'il faut

négocié. Plus tard, sa veuve Muriel, quitte l'Irlande qu'elle juge peu conforme au projet initial des républicains.

En 1946, deux militants communistes, anciens des Bretons émancipés, Gabriel Jaffrès et sa femme, permettent la réouverture de Ker Vreiz, un centre culturel breton, à Paris. Par l'intermédiaire de Pierre Laurent, Muriel MacSwiney, immigrée à Paris et défendant des opinions communistes – « mais je ne pense pas que Staline aurait voulu d'elle », a confié Pierre Laurent à Roger Faligot – y donne des conférences sur l'Irlande, le soulèvement de 1916 et la guerre d'indépendance. Toujours selon Roger Faligot, elle aurait eu cette proposition surprenante de Nasser : « En 1956, par exemple, lors de la nationalisation du canal de Suez, son ami Nasser demanda à Muriel Mac Swiney de trouver des pilotes irlandais et bretons pour remplacer les Britanniques et ainsi contrôler les opérations sur le canal. »⁶⁶⁷ Dans les années 1970, à l'automne de sa vie Muriel MacSwiney s'est installée à Plestin-les-Grèves.

⁶⁶⁷ FALIGOT, *la Harpe et l'Hermine*, op.cit., p. 64.

6 L'interceltisme, entre nationalisme et tentations fascistes

En 1931, une bonne partie des militants du PAB fonde un nouveau parti, le Parti national breton, d'inspiration nationaliste. L'un de ses leaders, Fañch Debauvais, récupère le titre du PAB, *Breiz Atao*, qui reprend sa parution jusqu'à la fin des années 1930. Si, dès ses débuts, le PNB estime que la question sociale sera résolue lorsque la question nationale bretonne aura été réglée, et développe une idéologie plutôt réactionnaire et de droite, il attire aussi à lui des personnalités de gauche, comme l'instituteur Yann Sohier. La composition du PNB est en fait complexe, même si l'élément qui semble dominer est celui de la petite bourgeoisie commerçante, issue notamment des petites villes bretonnes et pour qui la défense d'une certaine « personnalité bretonne » va de pair avec la défense de ses intérêts supposés. La question de l'interceltisme trouve un écho favorable sur ce terreau, tant dans l'exaltation de l'ancienne société celtique que dans la mise en avant de valeurs « celtes », comme l'individualisme, ou l'héroïsme, ce dernier continuant bien entendu d'être incarné par les insurgés irlandais de 1916.

Les années 1930 sont également marquées par l'apparition d'un courant ultranationaliste, en marge et parfois en dehors du PNB. Ce mouvement est ouvertement raciste et s'exprime dans la revue d'études, *Stur*. Il utilise l'idée panceltique pour tenter d'accréditer le concept d'une communauté raciale « nordique » ou « hyperboréenne », entre Celtes et Germains. Ce courant annonce les tentations nazies d'une partie des nationalistes pendant la Seconde Guerre mondiale et prépare une certaine collaboration idéologique.

6.1 Le Parti national breton et l'interceltisme

En 1931 naît donc le Parti national breton, le PNB, qui récupère le titre *Breiz Atao*. Contrairement aux mouvements de gauche breton, la question du celtisme et de l'interceltisme y est très vite évoquée. Dès le quatrième numéro de la nouvelle formule de *Breiz Atao*, un article de « J. la B. »⁶⁶⁸ évoque la question des Celtes, dans un article intitulé « Heure d'une race ». Il estime que l'époque leur réserve certaines opportunités :

⁶⁶⁸ Il s'agit sans doute des initiales de Jean La Bénélais, l'un des pseudonymes d'Olier Mordrel.

*Mais maintenant que l'on découvre que l'homme a des droits, en face de l'abstraction étatique, en face de l'argent, en face de l'inhumain, ils doivent faire entendre leur voix, celle de leur palpable civilisation, la plus humaine qui soit, faite de tous les phénomènes individuels. S'ils ne le font pas, c'est qu'ils ne diront jamais rien, c'est qu'ils sont inaptes à dire quoique ce soit.*⁶⁶⁹

Qu'entend Mordrel par Celte ? Il tente ici une définition :

*Quand nous disons Celtes, nous ne proférons pas avec emphase un mot vide de sens. Celtes, nous avons quelque chose derrière nous et l'on n'a pas tout expliqué de nous en nous appliquant, n'en déplaie à tel savant en us ou en oth, l'étiquette de « communautaires de clan » ou telle autre qui ferait de nous des frères de lait, en la science sociale, de n'importe quelle tribu de pasteurs échappée des ères primitives. La formation sociale qui fut la nôtre, il y a deux mille ans, ne nous était pas particulière. Il y a belle lurette que nous ne vivons plus en clans. Nous avons participé au grand développement de la civilisation européenne, dont nous ne sommes restés un peu à l'écart que volontairement. C'est un esprit national propre qui nous anime, indépendant du temps et des contingences matérielles, et qui a nous a toujours poussé à tout sacrifier aux libertés secrètes de l'homme, même nos intérêts, même notre indépendance.*⁶⁷⁰

6.1.1 Les apports de l'interceltisme

À la fin de 1932, Meavenn anime une rubrique « Keltia » dédiée aux pays celtes. Mais pendant les années qui suivent, on trouve assez peu de références aux questions celtiques. En août 1934, *Breiz Atao* s'en prend avec ironie aux fêtes gorsédiques de Roscoff, où des Écossais étaient invités : « Nous ne croyons pas que cette année, le Gorsed de Roscoff ait marqué un progrès. Le nombre de déguisés reste respectable, mais celui des Bretons sérieux n'augmente pas. »⁶⁷¹ Par ailleurs, le rédacteur de *Breiz Atao* laisse percer une certaine admiration pour les artistes écossais qui se sont produits dans le port léonard et en tire cette conclusion sur les apports de l'interceltisme à la culture bretonne :

On n'est pas toujours très fier de se sentir Breton à la suite des comparaisons avec les Celtes d'outre-Manche que les manifestations interceltiques provoquent. Nous

⁶⁶⁹ J. la B., « Heure d'une race », *Breiz Atao* n° 149, février 1932, p. 4.

⁶⁷⁰ *Ibidem*, p. 5.

⁶⁷¹ « Les Écossais à Roscoff », *Breiz Atao* n° 204, 5 août 1934, p. 3.

avons fait quelques progrès, nous chantons mieux, nous avons rendu la vie et un peu plus d'allure à nos luttes et nos danses. Mais il reste un immense effort à faire. ⁶⁷²

En 1935, *Breiz Atao* commercialise une *Histoire de l'Irlande*, de E. Joynt qui « a été écrite par un Irlandais pour les Bretons ». Et, bien sûr, pour les vingt ans de Pâques 1916, *Breiz Atao* sort un numéro spécial sur « le glorieux anniversaire ». Par la suite, *Breiz Atao* se contente surtout de faire des comptes-rendus des affaires de l'île, comme dans le numéro du 28 juin 1936, où le journal évoque la situation tendue en Irlande, suite à l'exécution de deux personnalités, l'amiral Sommerville et John Egan, par l'IRA. ⁶⁷³

En août 1936, *Breiz Atao* se fait l'écho du discours de Éamon de Valera à la Société des nations que vient d'intégrer l'Irlande :

Il a placé les nations, et particulièrement les grandes puissances responsables de la politique internationale devant les faits ; il leur a donné une leçon d'objectivité et de réalisme et leur a tracé leur devoir impérieux si elles désirent ⁶⁷⁴ réellement la paix : pour éviter la guerre, elles doivent faire les sacrifices nécessaires et aller, avec la volonté de les solutionner, au devant des causes de guerre qui sont avant tout le mécontentement de nations traitées avec injustice et contraintes de subir par la force un sort parfois intenable.

Le journal précise d'ailleurs : « on remarquera que nous avons toujours soutenu cette politique dans B.A. »

6.1.2 Des nationalistes gallois trop non-violents ?

C'est également avec enthousiasme que *Breiz Atao* célèbre l'incendie d'une caserne de l'armée britannique par des nationalistes gallois, dont leur leader, Saunders Lewis. Ces derniers protestaient en effet contre l'implantation de militaires anglophones dans la péninsule de Llyn, au nord-ouest du pays de Galles, une zone très majoritairement composée de locuteurs gallois. Dans la nuit du 7 septembre 1936, les professeurs Saunders Lewis, Valentine et D.J. Williams rentrent dans l'aéroport de la Royal Air Force en construction. Ils maîtrisent le gardien puis incendient les bâtiments avec de l'essence. Après quoi, ils vont se constituer prisonniers à Pwllheli. La nouvelle de l'attentat, l'identité des auteurs puis leur

⁶⁷² *Ibidem.*

⁶⁷³ « Échos d'Irlande », *Breiz Atao* n°254, 28 juin 1936, p. 3.

⁶⁷⁴ « Nouvelles d'Irlande », *Breiz Atao*, n°257, 9 août 1936, p. 3.

incarcération provoquent un vif émoi au pays de Galles et embarrassent fortement la justice britannique qui les condamne d'abord à neuf mois de prison puis, sous la pression populaire, sera contrainte d'être clément envers les accusés. Cette action non-violente, bien que saluée, n'est pas présentée comme exemplaire dans *Breiz Atao* :

*En Angleterre, le respect de la liberté de conscience et l'indépendance d'une partie de la presse permettent à l'héroïsme d'un Mac Swinney ou des incendiaires de Llyn, de porter plein effet. En France, la cautèle latine sait faire la conspiration du silence, autour d'un acte qui gêne l'État à moins qu'elle n'hésite pas à diffamer les auteurs. Chez nous, la lutte est plus dure et elle sera facilement impitoyable. La langue galloise est reconnue et enseignée. Chaque comté gallois jouit d'une certaine autonomie administrative. Le pays de Galles est maître de son enseignement public. Nous ne connaissons rien de semblable. Et c'est pourquoi nos terroristes préfèrent la guerre secrète à des revendications de responsabilité dont la naïveté provoquerait sans doute la risée de l'opinion française.*⁶⁷⁵

L'année 1936 correspond en effet à un durcissement de la situation, tant du côté des nationalistes qui « musclent » leur discours que des autorités françaises qui combattent vigoureusement l'autonomisme, même au niveau culturel. Une pétition pour l'enseignement du breton « ar Brezhoneg er skol », signée par de nombreux conseils municipaux, se voit opposer une fin de non-recevoir. Le climat social se tend aussi avec la fin du Front populaire et l'arrivée de Daladier au pouvoir qui entend « remettre le pays au travail ».

Dans ce contexte, marqué enfin par la guerre civile en Espagne – *Breiz Atao* se fait l'écho régulièrement de la situation en Catalogne et au Pays Basque -, l'exemple gallois, culturel et non-violent, semble donc s'éclipser face au modèle irlandais de lutte armée. Quoique. Dans *Breiz Atao* du 13 juin 1937, Olivier Mordrelle relate sa rencontre fortuite avec Frank Ryan, ancien leader de l'IRA dans les années 1920. Lorsque ce dernier lui explique qu'il part en Espagne pour commander le bataillon irlandais de la première brigade internationale, Olivier Mordrelle ne cache pas son désarroi. Ryan lui explique qu'il fallait sauver l'honneur des Irlandais après l'envoi d'un bataillon de fascistes irlandais, commandés par O'Duffy.⁶⁷⁶ Il lui déclare aussi :

⁶⁷⁵ J. la B. « Héros gallois », *Breiz Atao* n° 260, 4 octobre 1936, p. 1-3.

⁶⁷⁶ Les chemises bleues, commandées par un ancien activiste de l'IRA, O'Duffy, étaient un mouvement réactionnaire et catholique conservateur. En Espagne, une partie d'entre eux est décédée à la suite d'erreurs de tirs franquistes ou de maladies...

*Et puis, mon cœur est dans ce combat, crois-le bien. Là-bas, ce n'est pas une guerre espagnole, c'est le début d'une grande guerre internationale, avec deux camps que nous avons en Irlande.*⁶⁷⁷

Et à Mordrel qui tente de lui expliquer qu'en Bretagne, du moins chez les nationalistes bretons, le clivage fasciste/antifasciste n'a pas de sens, Frank Ryan ajoute, non sans à-propos :

*Je comprends, mais n'êtes-vous pas loin du peuple ? Le peuple breton doit savoir que la liberté signifie pour lui moins de misère, une vie plus confortable, le pain assuré, sinon il ne suivra pas !*⁶⁷⁸

Les nationalistes d'alors, toujours tenants du « *na gwenn na ruz* », « ni blanc, ni rouge » c'est-à-dire un intenable ni droite ni gauche, sont loin d'être réceptifs aux arguments de Frank Ryan. D'ailleurs, *Breiz Atao* se fend d'une note, en fin d'article, pour expliquer :

*Notre sympathie instinctive pour tout ancien camarade d'action celtique et frère de race accomplissant ce qui est son idéal ne doit laisser entendre que nous approuvions quelque participation celtique que ce soit aux luttes pour ou contre le fascisme. C'est une dangereuse illusion dont sont victimes nos amis irlandais que de croire à l'utilité pour leur pays de la victoire du général Franco ou celle du général Miaja. Tout sang celtique répandu au loin au service de causes étrangères est perdu pour la cause celtique. [...] Nous Bretons, ne commettons pas, par entraînement généreux, la même erreur. Aucune cause ne nous paraît plus importante que la libération de la Bretagne ; et aucune cause ne nous paraîtra plus importante, quand la Bretagne sera libérée, que le relèvement et l'agrandissement de la Bretagne.*⁶⁷⁹

6.1.3 Un interceltisme en arrière-plan

L'interceltisme ne semble plus la préoccupation majeure, dans les deux dernières années de parution de *Breiz Atao*, années marquées bien sûr par une actualité internationale chargée avec la montée des périls qui aboutiront à la déclaration de la guerre. Une demi-page du journal nationaliste relate cependant la reprise des actions de l'IRA, en janvier 1939. Jean La Benelais (pseudonyme d'Olivier Mordrelle) en conclut que ;

⁶⁷⁷ Olier Mordrel, « Les Irlandais en Espagne », *Breiz Atao* n°278, 13 juin 1936, p. 2.

⁶⁷⁸ *Ibidem*

⁶⁷⁹ *Ibidem*

*Si demain la lutte s'intensifie chez nos frères irlandais, qu'ils sachent que nos cœurs battront à l'unisson des leurs sur la terre celtique continentale, où leurs héros ont engendré plus d'un fils spirituel. Et si chez nous, un jour, la lutte doit prendre un caractère plus rude qu'aujourd'hui, ce sera pour nous un grand réconfort et un grand encouragement de savoir qu'au nord comme au sud, il y a des Celtes qui marchent vers l'est.*⁶⁸⁰

En effet, Mordrel compare Gwenn-ha-du et l'IRA :

Dans les textes publiés par ces deux organisations, on retrouve le même esprit chevaleresque et la même rigueur idéaliste. Le même parfum de pureté monte des deux côtés de la Mer celtique ! Tous Bretons biens nés, quelle que soit leur opinion, sentiront cela et en seront troublés.

Une analyse qui révèle clairement les orientations désormais pro-allemandes des leaders nationalistes bretons et annonce les choix militaires faits à la fin de la Seconde Guerre mondiale...

6.2 Quand Gwenn-ha-du se prend pour l'IRA

L'exemple le plus frappant de volonté d'imitation de l'Irlande par les nationalistes bretons réside sans aucun doute dans la création d'un groupe clandestin dans les années 1930. Cette organisation est baptisée « Gwenn-ha-du » (« noir et blanc », les couleurs du drapeau breton). Elle a été créée par un jeune ingénieur chimiste, Célestin Lainé, qui rêve d'en découdre avec les Français. Elle va entrer en action en 1932, à la faveur des cérémonies organisées pour célébrer le quatrième centenaire de l'union de la Bretagne à la France. Dans la nuit du 6 au 7 août, un militant, André Geoffroy, dépose la bombe artisanale - c'est Lainé qui l'a mise au point -, dans la couronne de la statue du roi de France Charles VIII, située dans la niche centrale de la mairie de Rennes. Cette statue fait partie d'un monument symbolisant cette union de la Bretagne à la France. Il est entièrement détruit dans l'explosion. L'impact médiatique est énorme et fait couler beaucoup d'encre dans la presse nationale sur l'autonomisme breton.

⁶⁸⁰ Jean La Bénélais, « L'IRA reprend la lutte », *Breiz Atao* n°321, 29 janvier 1939, p. 3.



La Une de *Breiz Atao* sur l'insurrection de 1916 : le phénomène d'identification à l'IRA fonctionne alors à plein (photo Erwan Chatier)

Parmi les réactions à l'attentat, les nationalistes bretons reçoivent un soutien irlandais de poids, celui de Frank Ryan, alors directeur d'*an Phoblacht*, le principal journal républicain :

*Quand en Irlande, on saute des statues de personnages royaux, l'« outrage » indigné les Britanniques. De même aujourd'hui, « l'outrage breton » indigné les Français. Mais les Bretons et tous les amis de la liberté accueillent un geste qui proclame qu'une petite nation de plus a juré de s'affranchir.*⁶⁸¹

Quelque temps plus tard, dans la nuit du 19 au 20 novembre, une nouvelle explosion endommage la voie

ferrée à Ingrandes, à la frontière entre la Bretagne et l'Anjou. L'action est à nouveau revendiquée par Gwenn-ha-du. La société secrète entre ensuite en sommeil pour quelques années. Célestin Lainé a en effet dû déménager dans le nord de la France pour trouver du travail. Il faudra attendre son retour pour que les actions reprennent. C'est notamment le cas au printemps 1936, lorsque Gwenn-ha-du réalise une série d'attentats contre les cinq préfectures bretonnes. Il s'agit pour les clandestins bretons de lutter contre l'administration française, mais aussi de commémorer l'insurrection irlandaise de 1916. Quelque temps plus tard, en effet, Gwenn-ha-du envoie un texte de revendication :

*Tout notre sang pour la Bretagne, pas une goutte pour la Bretagne. C'est notre mot d'ordre en ce jour, vingtième anniversaire de l'héroïque insurrection de Pâques 1916 qui assura la libération de l'Irlande, la première d'entre les nations celtiques qui ait recouvré la liberté.*⁶⁸²

⁶⁸¹ « Une Opinion irlandaise », *Breiz Atao*, 13 août 1932, p. 2.

⁶⁸² « Communiqué de Gwenn-ha-du », *Breiz Atao* n° 248, 26 avril 1936, p. 1.

Sous le pseudonyme de « Ab Arzel », probablement celui de Célestin Lainé, on peut lire, en février 1939, une comparaison entre Gwenn-ha-du et l'IRA. Comparaison qui ne méconnaît pas les différences de nature entre les deux organisations :

*Ultimatum, bombes, arrestations au petit bonheur, trouvailles sensationnelles, chou blanc de la police, ça se passe tout à fait comme pour nos soldats de Gwenn-ha-du. Les Irlandais ont plus de souffle et d'intensité, ce qui veut dire plus d'hommes et de moyens. Ils emportent en quantité sur l'armée nationale bretonne, mais non point en termes de qualité. La quantité c'est une affaire de recrutement. Ah ! Si je n'étais trop vieux garçon et si j'avais la chance d'être moins repéré, je sais bien où serait ma place et je m'y préparerais en cultivant les trois vertus cardinales : la discrétion, la chimie et le tir au pistolet.*⁶⁸³

L'auteur se félicite des menaces du gouvernement français d'interdire *Breiz Atao* et le parti national breton. Son article est une ode à la clandestinité :

*Alors, il ne restera plus que Gwenn-ha-du, et sans activité concurrente et parallèle, pour occuper l'activité des Bretons qui ont ce qu'il faut où je pense. [...] Grâce aux Français nous serions poussés à combattre sur les seuls terrains du mystère, de la cheddite et de l'illégalité, les préférés des Celtes en matière d'activité, de propagande et de compréhension.*⁶⁸⁴

Il leur prédit aussi une situation à l'irlandaise :

*Venez-y donc, Messieurs les Français, et sévissez ferme si vous avec l'illusion que cela arrangera vos affaires de peuple moribond. En tout cas, nous, ça arrangera bien les nôtres. C'est que la Bretagne, voyez-vous, ce n'est pas comme l'Alsace ni la Corse. C'est plutôt quelque chose comme l'Irlande et tous les savants – même allemands, ne vous déplaise – sont d'accord là-dessus. La Bretagne, c'est le pays de Cadoudal et de la chouannerie [...] Demandez donc à vos petits copains anglais ce qu'ils pensent de leurs Irlandais.*⁶⁸⁵

Parmi les journalistes parisiens dépêchés en Bretagne pour enquêter sur le mouvement breton, on trouve Morvan Lebesque, en reportage pour *Détective*, qui a une bonne connaissance du milieu puisqu'il en a été membre quelques années auparavant. Il connaît bien les acteurs – il obtient l'interview d'un membre de Gwenn-ha-du – et les postulats idéologiques des nationalistes bretons, ainsi que leurs modèles. C'est ainsi qu'il peut écrire :

⁶⁸³ Ab Arzel, « Propos acérés : « Gwenn-ha-du » irlandais », *Breiz Atao* n°332, 12 février 1939, p. 1.

⁶⁸⁴ *Ibidem*.

⁶⁸⁵ *Ibidem*, p. 1 et 3.

Il est sûr que les séparatistes, même très inférieurs numériquement, attendent leur heure en reprenant la formule irlandaise qui a si bien réussi à de Valera et à ses amis : English difficulties, Irish opportunities. Les séparatistes traduisent cette formule par « tout ce qui est néfaste à la France, nous est profitable ». [...] Les révolutions sont toujours l'œuvre des minorités. En Armor, une minorité décidée à tout a engagé un duel avec le gouvernement. Elle profitera de tous les conflits, de toute révolution possible.⁶⁸⁶

En effet, Célestin Lainé et ses sympathisants poursuivront d'une manière tout aussi radicale leur imitation de l'Irlande, pendant la Seconde Guerre mondiale, avec beaucoup moins de succès que les Irlandais des années 1910.

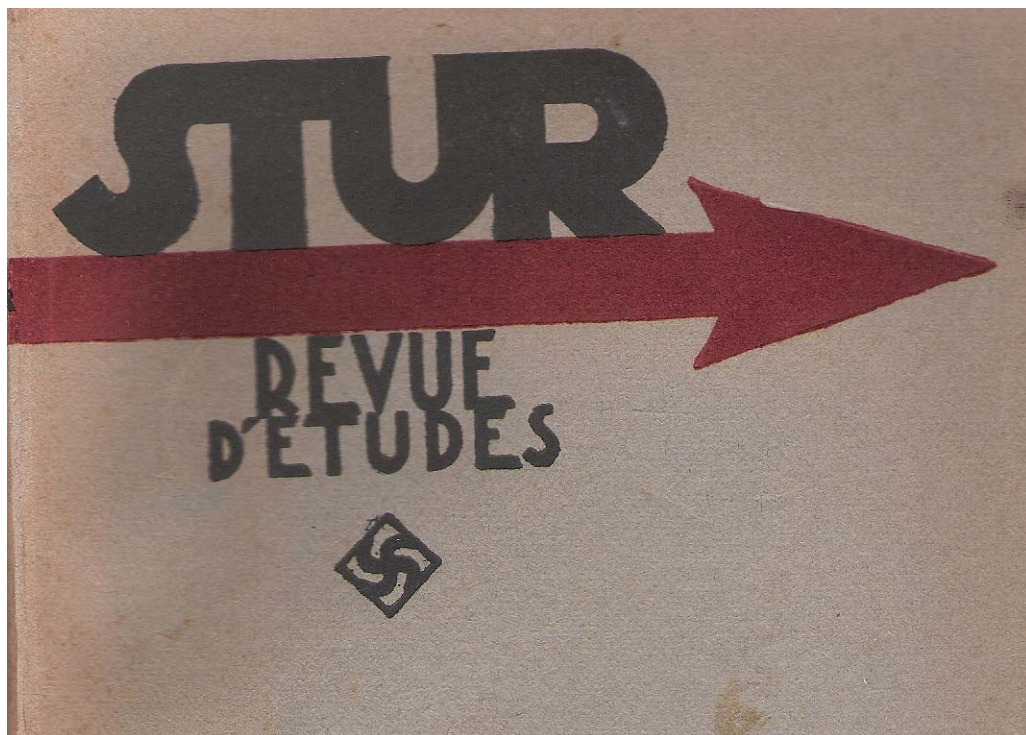
Bien des années plus tard, Yann Fouéré rencontre l'ancien leader nationaliste, Saunders Lewis en 1946. Il fait alors ce parallèle, assez pertinent, entre les membres de Gwenn-ha-du et les nationalistes gallois de 1936 qui avaient brûlé une caserne anglaise :

Le parallélisme avec la Bretagne me frappait. Il ne me paraissait pas seulement accidentel. 1932 qui vit la destruction par les nationalistes bretons du monument symbolisant l'union de la Bretagne à la France à Rennes, marquait le quatrième centenaire du traité entre les deux pays, traité rejeté et renié par la France en 1789. 1936 qui vit l'incendie de la caserne de l'armée de l'air anglaise de Penrhos, dans la péninsule de Llyn, marquait aussi le quatrième centenaire de l'acte d'union qui avait purement et simplement annexé le pays de Galles à la couronne anglaise. La différence essentielle entre les deux gestes était que les trois Gallois s'étaient immédiatement constitués prisonniers, alors que les Bretons, auteurs de l'attentat de 1932, s'étaient bien gardés de le faire. La justice britannique ne juge que les faits et les conséquences. Elle ne juge pas les motivations politiques des accusés. La Justice française n'a pas ces scrupules. Les Gallois ne pouvaient être condamnés que pour l'incendie volontaire ; les Bretons auraient été inculpés de "tentative d'atteinte à l'intégrité du territoire national" qui entraîne des peines beaucoup plus lourdes. Et pourtant ce n'est que par des procès largement publicisés que ces actions peuvent avoir la large répercussion publicitaire que l'on en attend.⁶⁸⁷

⁶⁸⁶ Morvan Lebesque, « Pâques terroristes en Bretagne », *Détective*, 20 avril 1936.
⁶⁸⁷ FOUERE, Yann, *la Maison du Connemara*, Spézet, Coop Breizh, 1995, p. 32.

6.3 Les Celtes et la civilisation nordique dans *Stur*

En 1935, Olivier Mordrelle lance une revue théorique, *Stur*, « le gouvernail », qui se donne pour ambition de fournir un socle idéologique au nationalisme breton. Outre la recherche d'exemples dans les autres pays celtiques, *Stur* se distingue par l'élaboration d'une doctrine raciste, qui va servir de socle à l'extrême-droite bretonne. Ce racisme tente de s'accaparer le celtisme qu'il définit en opposition au latinisme et au cosmopolitisme. Les rédacteurs de *Stur* tentent également de définir une communauté raciale et culturelle entre Germains et Celtes qui, à la fin des années 1930, préfigure la future collaboration entre ces militants bretons d'extrême-droite et l'Allemagne nazie.



Une couverture de la revue *Stur*, sur laquelle se détache l'*Hevoud*, un motif celtique qui n'est pas sans rappeler la croix gammée nazie...

6.3.1 L'Irlande combattante et l'Écosse démocratique

Rapidement, on trouve dans *Stur* des études sur les pays celtiques. Ainsi, dès le numéro 5, en janvier 1936, on trouve une longue analyse sur l'Irlande, « Après douze ans d'État libre ». Elle est signée par trois initiales : L.M.A. Peut-être s'agit-il d'un texte de Meavenn, alors mariée à Loeiz Andouard et qui était adhérente du PNB. Le texte fait un rappel historique de la situation dans l'île depuis le traité de 1921 et notamment depuis la prise du pouvoir par Éamon de Valera et le Fianna Fáil, à la faveur des élections de 1931. Il rappelle les évolutions institutionnelles et les liens de plus en plus distendus entre l'État libre et la Grande-Bretagne. L'article revient aussi, mais sans sympathie, sur la constitution d'un mouvement fasciste irlandais, les chemises bleues de O'Duffy, en 1932. Le mouvement y est présenté comme hostile à l'indépendance de l'Irlande :

*Cette organisation était appuyée par tous ceux qui étaient hostiles à la libération de l'Irlande, notamment ceux qui étaient en état de la soutenir financièrement ; elle avait pour objet de museler les républicains et prônait l'établissement d'un régime corporatiste.*⁶⁸⁸

Le but de cette étude est bien sûr d'alimenter la réflexion des nationalistes bretons, particulièrement sur les divergences politiques entre les partis irlandais et sur la manière dont la Grande-Bretagne continue d'exercer son influence, même dans l'État Libre, à travers le traité de 1921 :

*Il n'est pas de notre tâche de dire si les uns et les autres ont eu raison dans ce cas spécifique, mais les douze années de cette histoire d'Irlande sont de celles qui peuvent donner à réfléchir aux leaders des nations sujettes sur le danger d'accepter pour le compte de leur pays un compromis, dans des conditions analogues.*⁶⁸⁹

L'auteur dénonce aussi la propagande britannique qui continue de présenter l'Irlande comme une partie du Royaume-Uni. Selon lui, l'étude de la question irlandaise est un devoir pour les Bretons :

Les Irlandais américains seuls à l'extérieur réalisent la situation irlandaise avec leur esprit, leur cœur et leur état d'âme irlandais et représentent une force d'influence sur l'opinion américaine. De nous, les Irlandais peuvent attendre autre chose que l'ignorance, l'indifférence et même que l'intérêt objectif mêlé de sympathie. Hommes

⁶⁸⁸ L.M.A., « Après douze ans d'État libre », *Stur* n°5 et 6, janvier-avril 1936, p. 70.
⁶⁸⁹ *Ibidem*, p. 73.

*et femmes conscients de notre nationalité bretonne, regardent l'Irlande comme un pays frère, une patrie spirituelle.*⁶⁹⁰

Il déplore cependant l'ignorance des Irlandais sur la situation bretonne, malgré l'existence d'une « communauté raciale » :

On n'a pas conscience de l'existence d'une large communauté raciale et d'héritage traditionnel avec les autres pays celtiques et ce dernier mot n'évoque rien, sinon quelque chose de strictement irlandais, qui a avantage à être remplacé par « gaëlic ». Il est douloureux de constater que le public irlandais même instruit ignore tout de la Bretagne.

L'auteur évoque d'ailleurs la situation des pêcheurs, où toute solidarité celtique semble bien absente :

*Les principales relations qui existent actuellement entre l'Irlande et la Bretagne sont celles de la chasse donnée aux bateaux de pêche bretons fréquentant en fraude les eaux irlandaises et leur condamnation, lorsque pris, à une amende comme "french trawlers poaching in Irish waters" devant les tribunaux. Dernièrement, un jugement a été rendu en gaëlic, anglais et français contre des pêcheurs bretons dont aucune de ces langues n'était leur, par leurs « frères celtiques ».*⁶⁹¹

Quelques années plus tard, *Stur* publie également des passages de la traduction en français du livre de Dan Breen, *My fight for irish freedom*, retraçant l'itinéraire de ce commandant de l'IRA pendant la guerre d'indépendance. C'est l'occasion pour *Stur* de revenir à des thèmes désormais classiques sur Pâques 1916 : le rôle victorieux d'une avant-garde éclairée et les comparaisons avec la Bretagne. On peut ainsi lire que :

*Cette lecture sera d'autant plus précieuse pour nous Bretons que les événements narrés par Dan Breen se déroulent dans un pays dont la situation politique présente de grandes analogies avec celle de la Bretagne et au milieu d'un peuple dont les affinités spirituelles avec le nôtre ne sont pas niables.*⁶⁹²

Néanmoins, les rédacteurs de *Stur* ne font pas montre de la même sympathie vis-à-vis des nationalistes écossais, auxquels ils reprochent d'être trop démocratiques et internationalistes. Le manifeste du Parti national écossais, SNP, est ainsi vertement critiqué. *Stur* s'indigne ainsi que « L'Écosse selon ses interprètes du SNP tient énormément aux « libertés » qu'elle doit au

⁶⁹⁰ *Ibidem*, p. 103.

⁶⁹¹ *Ibidem*, p. 104.

⁶⁹² R.K., « Soloheadbeg », *Stur* n° 14 et 15, juillet 1938, p. 22.-23.

régime démocratique anglais ; elle repousse l'évolution vers un régime d'autorité qui les compromettrait ; elle récuse "l'impérialisme qui les conduit à la guerre". »⁶⁹³ Le nationalisme trop modéré du SNP n'est donc pas du goût de *Stur* :

*Encore une fois, où est-il question dans tout cela de rendre l'Écosse aux Écossais ? Ces gens-là parlent exactement comme s'ils étaient des compatriotes de M. Eden et nous ne sommes pas surpris d'entendre dire qu'une certaine jeunesse écossaise est impatiente de manifester d'autres tendances. Tant que le SNP considérera que son rôle est de jouer sa partie dans la « défense de la démocratie » sur l'échiquier de la politique britannique, nous ne nous sentirons guère d'idées en commun avec lui. L'erreur des Basques du parti d'Aguirre qui ont joué leur nationalité sur la carte du Front populaire n'est pas à recommencer. Nous préférons l'exemple des Finlandais en 1917, qui ont profité des guerres impérialistes non pour défendre des utopies, mais pour balayer les étrangers de leur sol.*⁶⁹⁴

6.3.2 Un « racisme breton » contre le latinisme

Stur dénonce avec mépris l'idée d'une France celtique :

*Que les Français, peuple de métis, à la civilisation détachée du tronc populaire, reviennent à une conscience plus juste de leurs origines ethniques diverses ; que dans l'Est et le Nord, ils se sentent Germains, dans le sud Latins, Sarazins [sic] ou tout ce qu'ils voudront, voire gaulois en Anjou, c'est leur affaire et nous n'y voyons rien à redire. Mais, que ces bâtards, renégats par goût et vocation de tous les peuples dont ils sortent, ennemis séculaires de la Bretagne celtique que tous, moines, évêques, rois, princes, philosophes, gouvernants, professeurs, historiens, ils ont tout fait en mille ans pour conquérir, écraser, niveler, exploiter, morceler, disperser, pourrir, que ces gens-là osent maintenant prétendre que ce sont eux les Celtes et que nous devons les suivre ?*⁶⁹⁵

Sous couvert de celtisme, Mordrel entend donc se rapprocher de l'Allemagne, dénonçant le métissage « latin » et la perte des valeurs aristocratiques celtiques...

Pourquoi serait-il impie que nous ayons entre gens du Nord, les mêmes exaltations de parenté, les mêmes tendresses que les Français ont pour tout peuple se parant du titre de latin, que tous les dits Latins ont entre eux, même quand la langue, le sang, le

⁶⁹³ E.G., « Confrontations : un manifeste écossais », *Stur* n° 14 et 15, juillet 1938, p. 36.

⁶⁹⁴ *Ibidem*, p. 37.

⁶⁹⁵ « Le Collège bardique des Gaules », *Stur* n° 7 et 8, octobre 1936-janvier 1937, p. 84-85.

*climat, la civilisation et les intérêts les séparent ? À nos yeux, il y a moins de déshonneur à se rapprocher des gentlemen d'outre-Manche ou des hobereaux de Prusse que des rastaquouères de Valachie et des mulâtres brésiliens que Paris accueille en enfants prodiges !*⁶⁹⁶

Stur revendique d'ailleurs d'avoir esquissé « ce qui peut être un racisme breton », dans un but de préservation du « génie celtique », en opposition à l'affairisme juif, à la modernité et surtout au latinisme :

*Nous voyons les dangers que fait courir au génie celtique l'envahissement de la civilisation mécanisée ; nous n'ignorons pas non plus quelle responsabilité ont les affairistes et intellectuels de race juive dans les développements catastrophiques de ses positions matérialistes. Mais il n'en est pas moins vrai que sur le plan précis de la culture intellectuelle, c'est le latinisme qui reste le grand ennemi. C'est le seul, qui depuis deux mille ans, a sapé, puis étouffé la société celtique, ses arts, ses aspirations et ses manières de vivre. C'est lui qu'il faut éliminer, avant d'espérer pouvoir nous retrouver et nous réaliser.*⁶⁹⁷

Pour Stur, la France est une civilisation latine et ne peut en aucun cas se revendiquer du celtisme :

*Il y a des Celtes et il y a des Français. Prétendre que les Français sont des Celtes n'est pas suffisant pour rapprocher les Bordelais des bas Bretons ou pour permettre de considérer les Highlanders comme un rameau de la race française un peu éloigné dans le nord. Si les Français sont des Celtes, alors les Irlandais ? On ne peut pas prétendre que Français et Irlandais ne font qu'une race et un peuple ! Si les uns sont des Celtes, les autres sont autre chose ; il n'y a pas à sortir de là. D'ailleurs, derrière leur attitude « celtique », ces Français restent des Français.*⁶⁹⁸

6.3.3 Celtes et Germains réunis dans une communauté nordique

Au fur et à mesure des numéros, c'est en fait une forme de fascisme à la bretonne qui s'esquisse avec de fortes tendances au racisme. On peut ainsi lire, dans la critique du livre

⁶⁹⁶ Ibidem, p. 77.

⁶⁹⁷ Katuvolkos, « la Route vers nous-mêmes », *Stur* n° 13, avril-juin 1938, p. 11.

⁶⁹⁸ « Encore le “Gorsedd” des Gaules ! », *Stur* n°13, avril-juin 1938, p. 35.

d'un nazi flamand, Declèene, *le Règne de la race, vers un monde nouveau, le point de vue d'un chrétien*⁶⁹⁹, que : « Le livre de M. Declèene nous suggère l'ouvrage parallèle que devra nous donner le plus tôt possible l'un de nos érudits bretons, sous peine de voir l'idée du celtisme diminuer dans cet ensemble culturel nordique qui s'élabore et avec lequel nous avons de si puissantes attaches. »⁷⁰⁰

Dans le même numéro, *Stur* se fait l'écho d'articles flamands racistes qui confondent un peu trop Celtes et Germains. Même si un article du *Lion des Flandres* tenait à préciser que les Bretons, parlant une langue celtique, étaient d'authentiques « Nordiques ». En effet, précisait-il :

*Ne mêlons pas les serviettes avec les torchons, les Celtes authentiques, nobles fils du Septentrion, avec les mixtures inavouables de Ligures, d'Ibères, de Phéniciens, d'Arabes, qui se parent du titre grotesque de Gallo-romains. Ne confondons pas les hardis conquérants venus du Nord (« nos ancêtres étaient grands, ils avaient les yeux bleus et les cheveux blonds »), et les résidus de race alpine et d'indéracinables tribus aborigènes, bien antérieures aux Celtes, que César a baptisés du terme géographique de Galli et qui se retrouvent inchangés dans les massifs restés longtemps inabordables de l'Auvergne et les plateaux quasi inaccessibles des Ardennes*⁷⁰¹.

Le rédacteur de *Stur* tient à préciser : « Il est vrai que nous préférons encore le germanisme un peu trop systématique des descendants des Francs, au soi-disant celtisme équivoque, et pour tout dire écœurant, dont sont en train de se parer un certain nombre de Français sous la bannière du Gorsedd des Gaules. »⁷⁰²

On retrouve l'idée d'une communauté nordique, entre Celtes et Germains, dans un autre article, « Nos deux bases : Irlande et Prusse », paru dans le numéro 9 de *Stur* : « Le but de cette étude est de mettre en évidence les relations profondes qui nous incorporent à cette voûte nordique dont la base orientale est la Prusse et la base occidentale l'Irlande, voûte dont l'existence contient toutes nos possibilités, et d'en tirer les conclusions pratiques. »⁷⁰³ On y glose sur les vertus des « Hyperboréens » :

Enfin, l'unité hyperboréenne se manifeste principalement dans la culture qui n'a qu'un but individuel, le héros guerrier, et qu'un but collectif, l'aristocratie des braves. Les témoignages méditerranéens s'accordent tous à reconnaître que la bravoure, la fidélité et l'hospitalité sont les vertus fondamentales qui caractérisent à la fois Celtes et

⁶⁹⁹ Paru aux éditions Sorlot, Paris, en 1936. Il était aussi en vente au bureau rennais de *Breiz Atao*.

⁷⁰⁰ « Le Règne de la race », *Stur* n° 7 et 8, octobre 1936-janvier 1937, p. 103.

⁷⁰¹ « Celtisme et germanisme en France », *Stur* n° 7 et 8, octobre 1936-janvier 1937, p.81.

⁷⁰² *Ibidem*, p. 78.

⁷⁰³ Allbrogat, « Nos deux bases : Irlande et Prusse », *Stur* n°9, avril 1937, p. 55.

*Germanis. Ils sont d'accord en cela avec ce qui a été conservé de l'ancienne culture nordique.*⁷⁰⁴

Donc, à l'exemple irlandais vient, dans l'extrême droite bretonne, s'ajouter l'exemple allemand. L'auteur, Allbrogat affirme en effet que :

*Il n'y a pas de différence essentielle entre germanisme et celtisme ; ce sont deux aspects différents d'un seul et même nordisme, deux faces également nécessaires à sa réalisation complète. Notre double devoir : cultiver en nous Bretons, l'esprit héroïque du celtisme : regardons le matin vers l'Irlande. Cultiver les vertus germaniques de continuité et de discipline : regardons le soir vers la Prusse.*⁷⁰⁵

L'article est écrit en 1937, mais présage assez de l'évolution de cette tendance du nationalisme breton qui se tourne désormais vers l'Allemagne, espérant sa victoire dans un conflit à venir, ainsi qu'en témoigne la conclusion de l'article : « Sur nos deux bases, l'Irlande et la Prusse, relevons-nous assurés de réaliser notre idéal le plus profondément ancré dans notre sang, le nouvel Empire du Nord qui repoussera les gens de l'Est et du Sud et brillera sans pareil sur toute la planète. »⁷⁰⁶

Olivier Mordrel, alias Jean La Benelais, essaye lui aussi de rattacher le monde celté à une civilisation du Nord, qui se définit bien évidemment en opposition aux mondes latins et méditerranéens :

*Il y a le nord où il neige ; il y a le nord où il pleut. Brest et Dublin où les mimosas poussent en pleine terre ne sont pas des pays latins. Le mot Nord doit se juger et prendre sa place par rapport à la Méditerranée et non par rapport à Reims ou Gand. Son sens et sa valeur ne doivent pas être restreints géographiquement ni diminués moralement. Nord ne signifie pas un pittoresque de croisière au Spitzberg, mais un passé épique et un génie lyrico-plastique qui ont dominé l'Europe pendant mille ans, une famille de peuples, une culture qui vient et une foi qui grandit. Il y a eu et il y aura un monde nordique, comme il y a eu un monde romain, comme il y a un monde musulman.*⁷⁰⁷

⁷⁰⁴ Ibidem, p. 58.

⁷⁰⁵ Ibidem, p. 65.

⁷⁰⁶ Ibidem.

⁷⁰⁷ Jean La Benelais, « Impressions nordiques », *Stur* n° 11, octobre 1937, p. 72.

Marquées par une violente crise économique qui exacerbe les rapports sociaux, les années 1930 voient le développement des idéologies totalitaires. En Italie, le fascisme est solidement installé, tandis qu'en Allemagne, les nationaux-socialistes prennent le pouvoir. L'URSS de Staline finance le Komintern afin d'exporter la révolution bolchevique dans le monde. Fragilisés par la grande dépression, les pays européens doivent faire face à de graves troubles dans leurs empires coloniaux. Des mouvements nationalistes et communistes prônent ainsi l'indépendance en Indochine française, tandis que Ghandi trouve de plus en plus de partisans dans les Indes britanniques.

Dans ce contexte particulier, l'interceltisme évolue également et est influencé par les idéologies alors en vogue. Le mouvement autonomiste breton se scinde lui-même, en 1930-1931, sur des clivages idéologiques. La majorité des adhérents du PAB fondent la Ligue fédéraliste de Bretagne. Militant pour une Bretagne autonome dans une France fédéralisée au sein d'une Europe unie, les fédéralistes bretons montrent une sensibilité assez faible pour le thème de l'interceltisme. Certains de ces militants sont proches du parti communiste français, dont l'un des leaders, Marcel Cachin, est originaire de Plourivo et se montre sensible à la question bretonne. À l'extrême-gauche, l'éphémère Parti national révolutionnaire breton revendique aussi un certain interceltisme et présente la révolution irlandaise en exemple. Mais ces militants des années 1930 se montrent aussi sensibles au sort d'autres minorités, Basques et Catalans notamment, lorsque la guerre d'Espagne débute. Très vite contrôlée par les franquistes, la Galice ne bénéficie pas autant de cette attention. C'est pourtant dans les années 1930 que les premiers contacts semblent pris avec les Bretons. L'écrivain et leader nationaliste Castelão séjourne en effet dans la péninsule et rencontre des militants régionalistes. De retour dans son pays, il évoque la Bretagne qui va ensuite occuper une place importante dans la littérature galicienne.

L'Irlande et sa révolution servent surtout d'exemple à l'autre grand groupe issu de la scission du PAB, les nationalistes. Les références sont encore nombreuses dans *Breiz Atao*, notamment lorsque les nationalistes bretons décident d'imiter l'IRA et de passer à l'action clandestine. Entre 1932 et 1939, plusieurs attentats sont commis en Bretagne, notamment au printemps 1936, lorsque les préfectures bretonnes sont attaquées à l'occasion du vingtième anniversaire de l'insurrection irlandaise. Paru en 1932, *la Vie de Patrick Pearse* de Louis-Napoléon Le Roux a exalté bien des imaginations en Bretagne... Néanmoins, les comparaisons ont leurs limites et même dans le camp nationaliste, on se rend bien compte que les situations irlandaises et bretonnes n'ont rien à voir. Les articles de Fant Meavenn, écrits depuis l'île verte, dresse le portrait d'un pays encore déchiré par la guerre civile, où les

républicains sont traqués par les autorités de l'État libre jusqu'à la victoire de de Valera. Elle décrit aussi une société pauvre, cléricale et encore coloniale à bien des égards.

L'interceltisme constitue-t-il une idéologie ? Par ce terme, on peut désigner un ensemble d'idées, de pensées philosophiques, sociales, politiques, morales, religieuses, propre à un groupe, à une classe sociale ou à une époque. C'est également un système d'idées, d'opinions et de croyances qui forme une doctrine pouvant influencer les comportements individuels ou collectifs. Pour Marx, une autre façon de définir le terme idéologie est d'y voir une doctrine politique qui propose un système unique et cohérent de représentation et d'explication du monde qui est accepté sans réflexion critique. Pour lui, l'idéologie est un système d'opinions qui sert les intérêts des classes sociales et conduit à une perception faussée de la « réalité » sociale, économique et politique, propre à cette classe.

À bien des égards, l'interceltisme peut donc être considéré comme une idéologie des années 1920 aux années 1940. Une idéologie de la libération d'abord : nombre de militants bretons entendent imiter les Irlandais et rêvent d'une indépendance pourtant bien hypothétique. Les Gallois qui ne revendiquent qu'une certaine autonomie et des droits culturels semblent surtout inspirer les régionalistes, notamment des personnalités comme Taldir Jaffrennou qui avaient déjà participé au mouvement panceltique du début du XX^e siècle.

Enfin, pour certains, l'interceltisme et l'héritage des Celtes servent d'arguments pour l'élaboration d'une idéologie raciste. On peut notamment la voir se développer dans la revue d'études *Stur*, dirigée par Olivier Mordrelle. Tout au long des années 1930, ce dernier va se radicaliser et adhérer aux thèses nationales-socialistes. Pour se mettre en adéquation avec les Nazis allemands, il théorise un celtisme raciste. Les Celtes et leurs descendants bretons sont présentés comme une race nordique, aryenne et proche parente des Germains. Une race différente des Français qui malgré leur substrat gaulois sont, pour les rédacteurs de *Stur*, trop latinisés, voire trop « juifs »... Ces théories ne séduisent qu'une minorité de militants bretons et doivent être replacées dans leur contexte, celui d'une France et d'une Europe où l'antisémitisme est alors très développé. Elles vont cependant pouvoir s'exprimer lors de la Seconde Guerre mondiale et l'occupation de la Bretagne.

Chapitre VI. Les relations interceltiques à l'épreuve de la Seconde Guerre mondiale

Après la crise internationale de 1938 sur les Sudètes de Tchécoslovaquie, les nationalistes bretons du PNB ne cachent guère leur inclinaison pour le Reich et entendent profiter des difficultés françaises du moment. Dans les rangs les plus radicaux, on se prépare à la lutte clandestine. Depuis le printemps 1938, Debauvais a fui en Belgique. Dans un contexte de fortes tensions internationales, le gouvernement français durcit ses positions et restreint les libertés publiques. Le très jacobin Daladier entend renforcer le centralisme français, au point que certains historiens contemporains évoquent un « État pré-fasciste » pour qualifier la France de 1938-1939. Le 25 mai 1938, un décret-loi de Daladier rétablit le délit d'opinion en matière d'intégrité nationale. Plusieurs militants bretons sont alors arrêtés et condamnés, dont Debauvais à son retour de Belgique. Il sera libéré en juillet 1939, après sept mois en prison. Entre-temps, la situation internationale s'est encore détériorée et la guerre semble inévitable. En août 1939, le pacte germano-soviétique entraîne une répression contre les communistes français. Les nationalistes bretons sentent qu'une menace similaire plane sur eux. Olivier Mordrel et Fañch Debauvais fuient et arrivent en Allemagne le 29 août... Le 1^{er} septembre, l'Allemagne envahit la Pologne et la France décrète la mobilisation générale. Après une drôle de guerre qui dure jusqu'au printemps, les chars allemands déferlent sur la France. En quelques semaines, la Troisième république s'effondre et l'armistice intervient le 22 juin 1940.

La débâcle française en mai et juin 1940 apparaît comme une divine surprise aux nationalistes bretons. En août 1939, Mordrel et Debauvais ont été accueillis par le docteur Oxo Wagner, un abonné de longue date de *Breiz Atao*. Après la signature de l'armistice, avec d'autres cadres du PNB, ils font le tour des camps de prisonniers en proposant aux Bretons qui le souhaitent d'être libérés. Selon Kristian Hamon, environ six cents Bretons pourront ainsi rentrer chez eux⁷⁰⁸. À la fin juin 1940, Mordrel et Debauvais sont rentrés en Bretagne et espèrent obtenir l'indépendance d'une Bretagne qu'ils conçoivent comme un protectorat dans la nouvelle Europe à l'heure allemande. Un hebdomadaire, l'Heure bretonne, est lancé pour la

⁷⁰⁸ HAMON, Kristian, les Nationalistes bretons sous l'Occupation, Plougastell-Daoulas, Éditions an Here, 2001, p. 45.

propagande du parti. Jugé trop extrémiste, Mordrel sera cependant écarté à la fin de 1940, au profit de membres du PNB plus modérés, dont Raymond Delaporte qui prend la tête du parti.

Si le théoricien proche du national-socialisme, Olivier Mordrelle tente toujours dans ces années d'Occupation une hypothétique synthèse entre germanisme et celtisme, l'interceltisme apparaît d'autant moins d'actualité pour les nationalistes bretons que les autres pays celtes leur sont désormais inaccessibles. L'Irlande reste neutre durant le conflit, tandis que les Gallois et les Écossais combattent dans les troupes britanniques, à l'exception de quelques nationalistes qui ont préféré opter pour un statut d'objecteur de conscience. Pour autant, toute référence à l'interceltisme a-t-elle disparu dans le discours nationaliste breton des années 1940 ? De même, les nombreux Bretons qui combattent du côté des Alliés, dont certains étaient des militants avant guerre, ont-ils manifesté une sensibilité particulière à l'interceltisme en côtoyant des Gallois, des Corniques ou des Écossais ? Enfin, dans quelle mesure les vieux réseaux interceltiques ont-ils fonctionné à la fin de la guerre, lorsque de nombreux militants bretons ont dû s'exiler en raison de leur collaboration avec les Allemands ?

1. Des Celtes dans un le grand Reich allemand

Le celtisme n'est pas l'apanage des pays celtes contemporains. Les études celtiques sont d'ailleurs nées en Allemagne au XIX^e siècle. Dans les années 1930, certains idéologues nazis incluent les Celtes dans leurs théories raciales et des contacts avaient été pris avec certains intellectuels bretons, gallois, écossais et irlandais. En Bretagne, certains de ces contacts vont donc être réactivés lors de l'occupation, certains cercles allemands décidant de jouer la carte nationaliste bretonne.

1.1 Les Celtophiles allemands

L'intérêt pour la civilisation celtique est très ancien en Allemagne, pays où les études celtiques sont très développées dans plusieurs universités. C'est notamment par le biais de l'archéologie et de la linguistique que les Allemands vont s'intéresser aux minorités celtiques dès le XIX^e siècle. Au fur et à mesure de la montée des tensions avec la France et la Grande-Bretagne, cet intérêt scientifique va faire place à un intérêt stratégique. Les nationalistes celtes sont perçus comme une manière de pauser des difficultés aux gouvernements de Londres et de Paris. L'idée, lancée par le fantasque Lionel Radiguet, au début du XX^e siècle, d'une possible intervention des Allemands en faveur des Bretons, provoque ainsi une vague de réactions d'indignation en France, totalement disproportionnée avec la réalité d'une telle collaboration. À l'inverse, quelques années plus tard, Guillaume II s'invite dans le jeu irlandais, fournissant des armes à la fois aux loyalistes protestants, qui organisent des milices en Ulster, et aux républicains qui déclencheront leur insurrection, en 1916. Ces derniers justifieront l'aide allemande par le slogan « *England's difficulty's is Irland's opportunity* », « les difficultés de l'Angleterre sont une opportunité pour l'Irlande », slogan qui va beaucoup influencer les nationalistes bretons, avec des conséquences importantes pendant la Seconde Guerre mondiale.

1.1.1. Celtes et théories nazies

L'intérêt des spécialistes allemands des études celtiques pour la Bretagne était déjà ancien, tout comme les éventuelles implications politiques. Ainsi, Roger Faligot affirme que : « Le

dossier de l'affaire Dreyfus, par exemple, fait apparaître que l'attaché militaire allemand en poste à Paris recevait dans l'après-guerre de 1871, un prêtre breton représentant la renaissance celtique, une sorte de précurseur de l'abbé Yann-Vari Perrot »⁷⁰⁹. Dans les années 1920 se met en place un congrès européen des nationalités, CEN, contrôlé par les Allemands, qui accueillera, en 1928, l'autonomiste breton Maurice Duhamel, sans que des projets concrets en aient découlé.

En 1927 déjà, lors du congrès fondateur du PAB, à Châteaulin, se trouvait un étudiant allemand, Hans-Otto Wagner. Membre d'une association nationaliste et pangermaniste, Wagner rédige ensuite un rapport pour le ministère des Affaires étrangères allemand (Auswärtiges Amt (AA)), où il évoque ses rencontres au sein du mouvement breton. En 1928, selon Lionel Boissou : « Wagner ne ménageait pas ses efforts pour mettre en relation “les milieux officiels allemands et le mouvement autonomiste breton” »⁷¹⁰

Dès l'arrivée des nazis au pouvoir et dans la perspective d'un conflit en Europe, les services secrets allemands mettent en place une structure destinée à préparer des opérations clandestines auprès des différentes minorités nationales, le Sous-groupe n° 7 de l'Abwehr, dirigée par le Major Woss. Ils vont travailler sur les minorités germaniques, notamment les Tyroliens ou les Flamands, mais également celtiques. L'Abwehr finance le Deutsche Gesellschaft für Keltische Studien (DGKS), « Société allemande pour les études celtiques », dirigée par le docteur Kurt Georg Haller. Sous couvert d'études scientifiques, cet organisme créé en 1936 prend contact avec différents mouvements politiques dans les pays celtiques. Ce qu'explique Lionel Boissou :

Au demeurant, cette société fournissait une couverture idéale à bien des activités menées au nom de la culture pour le compte des services de propagande allemands. Au cours de la deuxième moitié des années trente, l'Abwehr II, spécialisée dans le sabotage et l'insurrection des minorités à l'étranger, s'intéresse tout particulièrement au mouvement nationaliste breton en lui apportant un discret soutien financier. Mais le soutien de l'Abwehr est aussi logistique et idéologique (livraison de tracts et d'armes).⁷¹¹

On y retrouve d'ailleurs Hans-Otto Wagner, ainsi que des celtologues réputés, comme Friedrich Mülhausen et Léo Weisgerber. C'est ainsi son directeur, le docteur Kurt-Georg Haller, qui accueille les deux leaders nationalistes bretons, Olivier Mordrelle et Fañch

⁷⁰⁹ FALIGOT Roger, *la Harpe et l'Hermine*, op.cit., p 88.

⁷¹⁰ BOISSOU Lionel, « l'Allemagne et le nationalisme breton (1939-1945) », in BOUGEARD Christian (sous la direction de), *Bretagne et identités régionales pendant la Seconde Guerre mondiale*, Brest, CRBC, UBO, 2002, p. 324.

⁷¹¹ *Ibidem*, p. 325.

Debauvais, en 1939, à Berlin. Il leur demande de prouver que les nationalistes bretons représentaient vraiment une force politique conséquente, afin de recevoir l'aide allemande, ce que beaucoup doutaient alors en Allemagne. En pleine offensive allemande, un membre de la DGKS, en juin 1940, Willy Krogmann, publie ainsi un pamphlet intitulé *Die Bretagne den Bretonen, Breiz da Vreiziz !* (la Bretagne aux Bretons). En revanche, les services de l'Abwehr eurent plus de difficultés avec les mouvements gallois et écossais.

Les nationalistes bretons peuvent également compter sur des contacts au sein de la SS et de son service de renseignement, le *Sicherheitsdienst* (SD). L'un de ses officiers est en effet un ancien autonomiste alsacien, Hermann Bickler, qui a connu les Bretons dès les années 1920. C'est lui qui est chargé des relations avec le PNB, comme l'indique Mordrel :

*Bickler fut l'un des plus fermes amis de Breiz Atao. Incorporé dans l'armée allemande avec ses compagnons, il avait été versé dans la SS et, après avoir suivi des cours spéciaux, envoyé dans les services de contre-espionnage en France, où le servait sa parfaite connaissance du français. À la tête de l'Abteilung IV du SD à Paris, dont dépendaient les questions des minorités, il fut le protecteur de l'Emsav et des Bretons en général.*⁷¹²

Cet intérêt allemand pour la question bretonne est justifié par le principe du *Völkisches*, développé notamment par Werner Best, qui devait jouer un grand rôle dans le soutien allemand aux Bretons. Pour lui, la Bretagne était une ethnie « de race celtique ». Après la victoire allemande, la Bretagne devait jouer le rôle de « sentinelle de l'Allemagne sur la façade atlantique », face à de possibles invasions. Selon Lionel Boissou : « Contrairement à Himmler, Best considérait que l'alliance des peuples celtes (Bretagne, Irlande, pays de Galles) au sein d'un continent européen régénéré et sous domination allemande, en affaiblissant la Grande-Bretagne, ne pourrait que servir les intérêts de la Grande Allemagne. »⁷¹³

Tous les Allemands ne sont pas convaincus des ressemblances entre Celtes et Germains. *L'Heure bretonne* du 8 mars 1941, révèle ainsi qu'un professeur de l'université de Hambourg, Wilhelm Heinitz a effectué des travaux sur les liens entre race et musique. « Il a divisé la réceptivité musicale des différents types d'Européens en plusieurs groupes dont les différences sont à base raciale : c'est ainsi que la sensibilité musicale du Celte est très différente de celle du Germain. »⁷¹⁴ En fait, dès le début de l'Occupation, plusieurs membres de l'état-major allemand et des autorités allemandes, dont l'ambassade de Paris, considèrent

⁷¹² MORDREL Olier, *Breiz Atao, op.cit.*, p. 89.

⁷¹³ BOISSOU Lionel, « l'Allemagne et le nationalisme breton (1939-1945) », in BOUGEARD Christian (sous la direction de), *Bretagne et identités régionales pendant la Seconde Guerre mondiale*, Brest, CRBC, UBO, 2002, p. 329.

⁷¹⁴ « Races et musiques », *L'Heure bretonne* n°35, 8 mars 1941, p. 3.

qu'il ne faut pas aider les nationalistes bretons. L'idée d'une Bretagne autonome est même dénoncée comme un danger en raison de ses liens avec les autres pays celtiques. C'est du moins ce que laisse à supposer une circulaire du 8 juillet 1940, attribuée au maréchal Ribbentrop et enjoignant d'arrêter tout soutien aux nationalistes bretons :

*Je prie le haut commandement de la Wehrmacht de faire comprendre à l'amiral Canaris qu'il faut abandonner toute idée d'un soutien au mouvement insurrectionnel en Bretagne. À en juger d'après la situation réelle sur place, la réussite d'un tel mouvement est pour le moins incertaine. Cela étant, nous n'avons pas non plus à l'heure qu'il est, le moindre intérêt à affaiblir le gouvernement Pétain en encourageant un tel processus. Mais surtout, à long terme, la solution d'une Bretagne faisant partie d'une France affaiblie sera plus avantageuse pour nous que la création d'un État plus ou moins autonome et dont les habitants ont des liens multiples avec les îles Britanniques, ce qui pourrait éventuellement faciliter la tâche des Anglais sur le Continent en leur servant de terrain d'action pour leur politique.*⁷¹⁵

1.1.2 La Bretagne, tête de pont vers l'Irlande ?

Après la défaite française et l'invasion allemande, la Bretagne occupe une position stratégique dans la bataille de l'Atlantique qui se profile. Les Allemands vont d'ailleurs réquisitionner les principales installations militaires et ils vont fortifier le littoral breton. La Bretagne apparaît aussi comme une tête de pont idéale pour favoriser des opérations allemandes en Irlande. L'État libre d'Irlande était pourtant officiellement neutre. Le 3 septembre 1939, suite à un discours de de Valera, le Dail (parlement) proclame la neutralité de l'Eire. Néanmoins, l'Irlande du Nord, sous souveraineté britannique, va être impliquée dans le conflit. Les installations portuaires et militaires y seront bombardées par les Allemands qui projettent également d'armer l'IRA pour que celle-ci lance de nouvelles opérations afin d'obtenir la réunification de l'île.

Au début de l'été 1940, l'opération Homard, visant à débarquer un agent secret, Obed Hussein, est un échec. Le yacht qui le transporte, le *Soazic*, confisqué à Camaret, appartenait à l'attaché militaire français en Suisse. Présente à Camaret, la femme de ce dernier avertit son mari de l'opération qui prend lui-même contact avec les autorités britanniques et irlandaises. À son arrivée à Baltimore Bay, Hussein est arrêté par les Irlandais. Il ne pourra pas réaliser les plasticages de navires britanniques pour lesquels il avait traversé la mer.

⁷¹⁵ BOISSOU Lionel, « l'Allemagne et le nationalisme breton (1939-1945) », in BOUGEARD Christian (sous la direction de), *Bretagne et identités régionales pendant la Seconde Guerre mondiale*, Brest, CRBC, UBO, 2002, p. 327.

L'Abwehr lance ensuite l'opération « Colombe », où réapparaît un personnage déjà évoqué, Frank Ryan. Les Allemands sont en effet allés chercher ce dernier dans les geôles franquistes où il croupissait depuis sa capture par les Italiens, lors de la guerre d'Espagne. En tant que commandant de brigade internationale, il aurait dû être fusillé, mais l'intervention de son ancien compagnon, Éamon de Valera, notamment par le biais du Vatican, lui vaut d'échapper à la peine capitale. L'Abwehr avait d'abord demandé son avis aux fascistes irlandais, les chemises bleues de Eoin O'Duffy. Ce dernier avait trouvé l'idée saugrenue, en effet Ryan était pour lui un « rouge », qui n'avait rien à faire avec les Allemands. Il semble en fait que ce soit directement grâce aux Bretons, particulièrement Mordrel, que Ryan ait été libéré en 1940. En juillet 1940, l'état-major allemand envisage d'envoyer en Irlande un autre ancien chef de l'IRA, Sean Russell, accompagné du Breton Fred Moyse. Mais ce dernier sera remplacé par Frank Ryan, au dernier moment, dans le sous-marin allemand. Frappé par une crise d'appendicite en pleine mer, Russel décède d'une péritonite dans le sous-marin. Sans contact, Ryan décide de rentrer avec les Allemands. Il semble alors avoir séjourné quelque temps à Rennes. Il y aurait d'ailleurs rencontré Mordrel. Par la suite, Frank Ryan refuse de jouer un rôle quelconque pour les nazis et d'entretenir des liens avec les Bretons. Les Allemands, quant à eux, devaient renoncer à leurs projets irlandais assez rapidement. Ainsi que le souligne Jean Guiffan :

Ryan fut ramené en Allemagne où il mourut de maladie en 1944. Après ce fiasco, la collaboration entre l'IRA et le III^e Reich tourna court, les autorités allemandes se rendant vite compte de la faiblesse et des divisions internes de l'armée clandestine, ne voulant pas d'autre part s'aliéner de Valera qui menait alors une dure répression contre son ancienne organisation. En effet, le gouvernement de Dublin n'avait pas attendu le déclenchement de la guerre pour tenter de démanteler l'IRA.⁷¹⁶

Jean Guiffan souligne cependant que la neutralité de l'Irlande fut en fait très bienveillante envers les Alliés, particulièrement après l'entrée en guerre des États-Unis, où la communauté irlandaise est très puissante :

Malgré la neutralité hautement proclamée, les autorités irlandaises elles-mêmes collaborèrent étroitement avec les Alliés dans certains domaines dès le début du conflit : transmission de bulletins météorologiques ; autorisation de survol de l'espace aérien, de « poursuites » dans les eaux territoriales de l'Eire, d'installation et d'utilisation de radios et de radars. Depuis les travaux d'Eunan O'Halpin, on sait avec plus de précision que les services secrets irlandais (G2) travaillaient déjà avec leurs

⁷¹⁶ Jean GUIFFAN, « la Vraie-fausse neutralité irlandaise pendant la Seconde Guerre mondiale », in BOUGEARD Christian (sous la direction de), *Bretagne et identités régionales pendant la Seconde Guerre mondiale*, Brest, CRBC, UBO, 2002, p. 313.

*homologues anglais (MI5) et Américains (OSS) avant le conflit, et que la collaboration se poursuivait durant toute la guerre malgré les relations diplomatiques tendues qui existaient entre le gouvernement de Dublin et les Alliés. C'est notamment cette étroite collaboration qui rendit inopérante l'espionnage des agents allemands en Irlande.*⁷¹⁷

Néanmoins, l'Irlande continuera pendant toute la Seconde Guerre mondiale de constituer comme un exemple aux nationalistes bretons à deux titres : le fait que les Irlandais n'ont pas hésité à se rebeller en pleine Première Guerre mondiale et que leur neutralité leur assure un avantage certain dans cette guerre.

1.2. Nationalistes bretons et Troisième Reich

1.2.1 L'affaire du Gwalarn, ou l'imitation de l'Irlande combattante

Dès la fin des années 1930, des contacts avaient été pris entre nationalistes bretons et irlandais, en relation avec l'Abwehr. Un membre du PNB installé à Bruxelles, Fred Moyse, est contacté par un ancien de l'IRA, O'Donovan, durant l'été 1938. Ce dernier rencontre aussi Fañch Debauvais chez Moyse. C'est par ces contacts que vont être mis en place les principes d'une collaboration logistique entre Bretons et Irlandais. Selon Roger Faligot :

*À nouveau, le 15 mai 1939, Jim O'Donovan rend visite à Fred Moyse qui, ce même printemps, gagna Londres où Léo Millardet assurait des liaisons. On se souvient que ce dernier s'était d'abord installé en Irlande en 1928 et connaissait bien les républicains. Selon les consignes, il devait passer des codes à l'IRA, via un ami Écossais. C'est « du panceltisme actif », aurait dit Fred Moyse qui était aussi lié à d'autres militants autonomistes flamands, basques, écossais et gallois.*⁷¹⁸

Comme le remarque Roger Faligot⁷¹⁹, il n'est pas inintéressant de constater que l'un des membres les plus actifs du groupe clandestin Gwenn-ha-du, Robert (Bob) Le Helloco, a été le préfacier de l'édition française de *Mon combat pour l'Irlande*, de Dan Breen, publiée en 1939, à Rennes. Ce livre était déjà considéré comme l'un des grands classiques sur la guérilla et devait d'ailleurs inspirer bien des révolutionnaires aux quatre coins du globe. Cette préface,

⁷¹⁷ Ibidem, p. 317.

⁷¹⁸ FALIGOT, Roger, *la Harpe et l'hermine*, op.cit., p. 92.

⁷¹⁹ FALIGOT, Roger, *la Harpe et l'hermine*, op.cit., p. 85.

signée sous le pseudonyme de Robert Kadig (« *kadig* » peut se traduire par « petit combat » en breton), témoigne de l'influence durable de l'insurrection irlandaise sur la faction la plus violente du mouvement nationaliste breton. Or, au début de l'été 1939, Le Helloco va monter ce qu'il nomme « *Abadenn* Casement », « l'opération Casement », du nom de ce chef nationaliste irlandais, qui s'était fait prendre en 1916, après un débarquement d'armes et qui avait été pendu par les Anglais. Cette opération avait pour but de débarquer des armes allemandes en Bretagne. Le Helloco avait en effet suivi une formation auprès de l'Abwehr, les services secrets militaires allemands, dirigés par l'amiral Canaris.

Le Helloco recrute plusieurs nationalistes bretons pour cet épisode qui ressemble beaucoup aux livraisons d'armes effectuées par les Allemands aux Irlandais durant la Première Guerre mondiale. Accompagné de Lainé, Le Helloco et ses compagnons récupèrent un vieux thonier, le *Gwalarn*. Dans la Manche, ils transbordent des armes d'un navire provenant de Hambourg, le 10 août 1939. Mais une caisse de tracts imprimés en Allemagne tombe à l'eau. Elle sera récupérée sur une plage par hasard, ce qui alertera les autorités françaises. Le débarquement aura cependant bien lieu sur la côte trégorroise. Les armes seront entreposées, mais ne serviront guère jusqu'à l'arrivée des troupes allemandes en Bretagne qui exigeront alors leur restitution. Cependant, la police française alertée de l'opération, effectue des rafles qui vont avoir pour effet de radicaliser encore plus le mouvement breton.

En fait, il s'agissait d'une opération combinée entre l'IRA, le service spécial de Lainé et les services secrets allemands. Quelques semaines auparavant, Célestin Lainé pour les Bretons et Sean O'Mahoney s'étaient rendus à Hambourg pour finaliser cette opération. Une partie des armes était en effet destinée aux Irlandais, qui les débarqueront à Cork. Depuis mars 1939, l'IRA avait lancé une campagne de bombes en Angleterre, dans l'espoir de profiter de la situation internationale pour obtenir un retrait britannique en Irlande du Nord.

1.2.2 Les nationalistes Bretons et l'Occupation

Les leaders nationalistes bretons qui avaient fui au début des hostilités et dont plusieurs se trouvaient en Allemagne, reviennent en Bretagne durant l'été 1940, quelque temps après l'arrivée des troupes allemandes. Les nationalistes bretons obtiennent quelques moyens et quelques mesures en leur faveur. Les prisonniers bretons qui sont volontaires peuvent être libérés des camps allemands. Le PNB est recréé, comme son service d'ordre, les *bagadoù stourm* (« groupes de combat », dirigés par Yann Goulet et Alan Louarn). Ils lancent un

hebdomadaire, *l'Heure bretonne* pour sa propagande. Mais l'occupant se rend rapidement compte que le PNB n'est guère qu'une force politique marginale. À l'automne 1940, Olivier Mordrelle, très pro nazi et extrémiste, est écarté et remplacé par le modéré Raymond Delaporte. Selon l'historien Kristian Hamon, l'idéologie du PNB est fort diverse :

*Au niveau de la pensée politique, c'était une auberge espagnole, avec plusieurs tendances qui cohabitaient. Une petite majorité se réclamait du nazisme. Jugeant ce dernier trop brutal, les intellectuels du mouvement étaient, eux, plus tournés vers le fascisme italien, ses idéaux d'ordre et de grandeur nationale. Comme cela se passait d'ailleurs partout en Europe, y compris, bien sûr, en France. Plus que par une idéologie claire, les modérés du parti étaient attirés par une utopie floue, tournée vers le passé, s'appuyant sur les traditions, la religion le corporatisme. Un peu comme le salazarisme au Portugal.*⁷²⁰

Si le PNB se range dans le camp de la collaboration avec l'occupant allemand, il se distingue des autres forces politiques autorisées par une attitude hostile au régime de Vichy et à sa « révolution nationale ». Le PNB juge Vichy trop centralisatrice, conforté en cela par la décision du régime de séparer la Loire-Atlantique du reste de la Bretagne, en 1941, lors de la création de nouvelles préfectures de région.

Nationalistes et séparatistes, les dirigeants du PNB vont longtemps espérer que les Allemands créent un protectorat breton indépendant. Comme les autres pays celtes, il aurait un rôle à jouer dans l'Europe dominée par l'Allemagne nazie. Le 7 septembre 1941, au congrès du PNB, Raymond Delaporte déclare ainsi :

*La Bretagne, second État celtique, nous n'envisagerons de le reconstituer que dans l'Europe nouvelle, repoussant les sollicitations de ses adversaires déclarés ou honteux.*⁷²¹

L'anglophobie et les déclarations anti-britanniques sont alors l'une des principales raisons d'évoquer l'interceltisme. Lequel s'inscrit dans la perspective d'une Europe nouvelle comme l'indique Raymond Delaporte dans l'éditorial du numéro du 15 octobre 1941 :

Avec la défaite des Anglo-Saxons, nous n'attendons pas seulement l'effondrement des vieux et perfides ennemis des Celtes.

⁷²⁰ CHARTIER, Erwan, LARVOR, Ronan, *la Question bretonne, enquête sur les mouvements politiques bretons*, Plougastell-Daoulas, Éditions an Here, 2001, p. 139.

⁷²¹ Raymond Delaporte, « Notre second congrès de cadres : militants d'aujourd'hui, élite dirigeante de demain », *l'Heure bretonne* n° 62, 13 septembre 1941, p. 1.

Nous n'attendons pas seulement la défaite des oppresseurs de l'Irlande, de la Cambrie et de l'Écosse.

Nous n'attendons pas seulement la défaite militaire de ceux qui, si souvent, ravagèrent les côtes bretonnes au cours de notre longue histoire.

Nous attendons l'abdication totale de ceux qui n'ont su organiser, en Europe, que le mensonge, la misère et l'oppression. Le mensonge d'une fausse liberté. La misère dans un Continent qui regorgeait de richesses. L'oppression des petits peuples et de ceux qui voulaient les sauver.

La dernière phase de la Guerre commence avec l'écrasement de la Russie soviétique. Elle marquera pour les Celtes, aux côtés des autres peuples nordiques, le début d'une nouvelle ère de leur histoire.

Une ère que leurs historiens ne leur permettaient plus de prévoir. L'ère de la construction d'une société celtique.⁷²²

La création d'un État breton sous protectorat allemand n'interviendra jamais. Les Allemands vont se servir des nationalistes bretons pour faire pression sur le régime de Vichy, mais ils ne semblent jamais les avoir jugés suffisamment crédibles pour envisager un tel statut. Les Allemands vont également tenter de récupérer le mouvement culturel, sous prétexte d'études celtiques.

1.2.3 L'institut celtique, ou les tentatives allemandes de récupération du mouvement culturel

Lors de son installation à Paris, Werner Best, chaud partisan de l'instauration d'un État breton, fait appel à un universitaire, spécialiste de sociolinguistique celtique, Leo Weisberger. Bon connaisseur de la Bretagne, ce dernier sera chargé, pour le compte de différents organismes allemands, de plusieurs missions dans la péninsule. Il obtient la création d'émissions en langue bretonne, sur radio Rennes. Elles sont confiées à l'écrivain Roparz Hemon. Celui-ci se permet quelques considérations radiophoniques contre l'Angleterre. Ainsi, le 20 février 1942, sur radio Rennes, il évoque MacGiolla Brhigde, Lord Ashbourne, un Irlandais qui lui battait froid depuis le congrès celtique de 1925, à Dublin. À cette époque,

⁷²² Raymond Delaporte, « L'Europe va se reconstruire », *l'Heure bretonne* n°67, 17 octobre 1941, p. 1.



Louis Nemo, alias Roparz Hemon, l'un des pères du breton moderne a été l'animateur de l'institut celtique pendant la Seconde Guerre mondiale (cliché *Dalc'homp soñj* n°24)

Roparz Hemon avait en effet commis l'indélégance de faire une conférence en anglais. Roparz Hemon se souvenait de ce personnage étonnant, qui voulait faire l'union des Celtes contre « la lourdeur des gens de Londres » :

*Bez 'e voe unan eus ar Gelted-se o doa komprenet e oa dlead an holl Gelted en em anavezout gwelloc'h hag en em unaniñ. Gwellout an holl Gelted unanet a-enep ar Soaz a oa huñvre Mac Giolla Bhridhe, un huñvre a zeuio da wir hep mar a-raok pell. Siwazh, pa ne vo mui amañ an devezh kaer-se : sevenadur kozh Keltia oc'h advleuniañ, gwarezet diouzh yev pounner tud Londrez.*⁷²³

Toujours en étroite relation avec Roparz Hemon, qui en assurait la présidence, Leo Weisberger obtient aussi la création d'un Institut celtique ou Framm Keltiek Breizh (FBK). Elle aura lieu lors de la « semaine celtique », qui se tient du 20 au 25 octobre 1941, à Rennes. Les buts de l'Institut celtique sont d'aider à la

renaissance bretonne en travaillant à :

- 1- *Encourager et organiser les études intéressant la vie du peuple breton.*
- 2- *Susciter et développer toutes les manifestations propres de génie de ce peuple, en dehors de toute action politique.*
- 3- *Appuyer le rayonnement de la langue bretonne et de la littérature d'expression bretonnante.*

Il est réellement constitué en mai 1942, à Nantes. « Ici est l'avant-garde du mouvement breton », commente *l'Heure bretonne* du 13 juin 1942, en page 3. Leo Weisberger est en tout cas très satisfait des activités de l'Institut celtique qui fonctionne en collaboration avec le séminaire d'études celtiques de l'université de Bonn qu'il dirige. En février 1944, il expliquait ainsi l'intérêt d'avoir créé cet Institut celtique :

⁷²³ HEMON, Roparz, in *Dud am eus anavezet*, Mouladurioù Hor Yezh, 2008, p. 42 : Il y avait un de ses Celtes qui avait compris qu'il fallait que si tous les Celtes se connaissaient, ils seraient unis. Voir tous les Celtes unis contre l'Anglais : tel était le rêve de Mac Giolla Bhride, un rêve qui n'est pas loin d'être vrai. Hélas, il ne sera plus là pour voir cette belle journée : la vieille culture celtique qui redémarre, débarrassée du poids des gens de Londres.

*Le Framm a multiplié de façon significative ses activités (réunions et rencontres) ainsi que les lieux où elles se déroulent. Ce faisant, ces travaux et ces rencontres ont pris une importance croissante pour les objectifs de l'administration militaire allemande étant donné qu'ils constituent un moyen efficace pour influencer des parties importantes de la population et qu'ils permettent en outre de faire passer des idées allemandes.*⁷²⁴

Leo Weisberger était également le seul membre du jury du prix Ossian, attribué par la *Hansische Stiftung* (« fondation hanséatique ») et destiné à d'éminents représentants de la « civilisation celto-germanique ». Il était doté d'une somme de dix mille Marks, soit l'équivalent de deux cent mille francs de l'époque. En 1942, Werner Best suggère qu'il soit attribué à Roparz Hemon et demande à Weisberger une expertise sur l'œuvre de Hemon. Le rapport ne sera envoyé qu'en janvier 1945, puis transmis à Goebbels alors que le Reich s'effondrait. Roparz Hemon ne se verra donc jamais remettre le prix Ossian. Le rapport de Weisberger insiste sur l'intérêt de l'argument celtique pour les Allemands :

*L'attitude du professeur Nemo [Roparz Hemon] à l'égard de l'Allemagne se caractérise par deux faits incontestables : d'une part, la situation fondamentale de la Celtitude bretonne qui suggère à tous les Bretons lucides une collaboration avec l'Allemagne, ensuite par l'estime personnelle qu'il voue aux réalisations de l'Allemagne dans tous les domaines et plus particulièrement à la recherche scientifique allemande.*⁷²⁵

Avant de conclure :

*Récompenser le professeur Nemo en tant que figure de proue du domaine celtique en lui décernant le prix Ossian serait reconnaître à sa juste valeur non seulement l'attitude irréprochable, les réalisations remarquables ainsi que l'engagement germanophile d'un Breton, mais aussi trouver un écho favorable auprès de tous ceux de ses compatriotes qui, comme lui, croient fermement à une organisation rationnelle d'une Europe dirigée par l'Allemagne.*⁷²⁶

Sous prétexte de celtisme et d'émancipation culturelle bretonne, l'Institut celtique, le Framm Keltiek a donc constitué une nouvelle forme de récupération par certains cercles allemands. En raison des conditions particulières liées à la Seconde Guerre mondiale, cet organisme n'aura guère eu l'occasion de promouvoir l'interceltisme.

⁷²⁴ BOISSOU Lionel, « l'Allemagne et le nationalisme breton (1939-1945) », in BOUGEARD Christian (sous la direction de), *Bretagne et identités régionales pendant la Seconde Guerre mondiale*, Brest, CRBC, UBO, 2002, p. 333.

⁷²⁵ *Ibidem*, p. 334-335.

⁷²⁶ *Ibidem*, p. 335.

1.3 Des difficultés d'exalter l'interceltisme dans *l'Heure bretonne* pendant le conflit

Avec la Grande-Bretagne en guerre contre l'Allemagne, il devient difficile pour les nationalistes bretons d'exalter les liens de solidarité avec les autres peuples celtes d'outre-Manche. Il y est cependant parfois fait allusion, notamment dans un souci de propagande anti-britannique. Ainsi, dès le second numéro de *l'Heure bretonne*, dans un article à la Une, le 21 juillet 1940, le rédacteur souligne qu'entre autres défaites, « en 1916 et en 1923, l'Angleterre n'a pas gagné la guerre en Irlande ».⁷²⁷ L'Irlande est encore mentionnée, quelques semaines plus tard, lorsque le journal nationaliste dénonce la situation en Ulster :

*Dans les six comtés, une partie importante de la population, coupée par une frontière arbitraire du reste de la nation irlandaise, se voit poussée au désespoir par la persécution incessante qui fait peser sur elle le gouvernement de marionnettes installé à Belfast par la seule force anglaise. Il en résulte une véritable tyrannie contre les hommes qui refusent de voir démembrer leur patrie pour la plus grande gloire de l'empire britannique.*⁷²⁸

Quelque temps plus tard, Olivier Mordrelle y expose les bénéfices géostratégiques que l'ensemble des pays celtiques pourraient retirer d'une alliance avec le Reich :

*Qui tient la Bretagne commande les derrières de l'Angleterre. L'Irlande les domine plus directement, mais l'Irlande est une île et, à ce point de vue, en état d'infériorité par rapport à nous. La puissance maritime anglaise l'isole de ses amis naturels et la paralyse. La Bretagne, du fait qu'elle est attachée au Continent, est libre de la tutelle anglaise. Elle menace l'Angleterre au cœur et dans le dos, sans avoir rien à craindre d'elle, car elle a le Continent, c'est-à-dire l'anti-Angleterre, derrière elle et avec elle. L'Irlande, bastion antianglais, n'est en mesure de jouer un rôle international qu'en établissant une liaison avec le Continent, c'est-à-dire en s'appuyant sur la Bretagne qui, géographiquement, lui tend la main. LA BRETAGNE VALORISE L'IRLANDE.*⁷²⁹

Les nationalistes bretons s'inscrivent volontiers dans la propagande anti-britannique prônée par les autorités allemandes. On trouve des articles à tendance anglophobe dans *l'Heure bretonne* qui rappelle régulièrement les « seize siècles de guerres anglo-bretonnes »⁷³⁰, particulièrement au moment du bombardement de la flotte française par les

⁷²⁷ « Une absurde légende : l'Angleterre invincible », *l'Heure bretonne* n°2, 21 juillet 1940, p. 1.

⁷²⁸ « La Guerre blanche en Irlande du Nord », *l'Heure bretonne*, n° 5, 11 août 1940, p. 3.

⁷²⁹ Olier Mordrel, « Bretagne, pointe de l'Europe », *l'Heure bretonne*, n° 10, 15 septembre 1940, p. 1.

⁷³⁰ Notamment dans le numéro 13, du 8 octobre 1940.

Britanniques, à Mers el-Kébir. Ce thème est développé, par exemple, dans un article, en breton, sur les bombardements de Lorient, en mars 1943 : « *Bro Saoz ? Enebourez a viskoaz ar Vretoned, ne zisonj ket he gasoniou koz.* » (« L'Angleterre ? L'ennemi de toujours des Bretons, n'oublie pas leurs forfaits passés »).⁷³¹

Les comparaisons avec l'Irlande sont récurrentes. Comme par exemple en avril 1941 :

*Tout y est, depuis Bécassine, nos parlementaires grotesques d'hier, et la stupide toquade pour la mode de la capitale, jusqu'à l'oubli de nos traditions nationales, de notre histoire, de notre langue. Les Irlandais ont triomphé de tout cela ; demain, nous aussi, nous aurons triomphé, grâce au Parti national breton.*⁷³²

La situation au pays de Galles est aussi fréquemment évoquée. Dans le numéro 51, daté du 25 juin 1941, *l'Heure bretonne* reproduit un article de l'Agence française d'information de presse (AFIP), intitulé « l'Angleterre de la nation cambrienne ». L'hebdomadaire nationaliste remarque qu'il n'a été nulle part reproduit dans les journaux français. En effet « la presse française n'aime pas parler des minorités nationales. La question nationale cambrienne fait trop penser à la question bretonne et il est délicat de parler de corde dans la maison d'un pendu. »⁷³³ Il s'agit d'un article décrivant le pays de Galles comme une nation distincte de l'Angleterre. Il débute d'ailleurs par des considérations interceltiques :

*Les Gallois sont les frères de race des Irlandais et des Bretons. Ils se nomment eux-mêmes cambriens. Le lien qui unit ces trois peuples est l'appartenance linguistique et culturelle à la famille des peuples celtes, qui après un sommeil de plusieurs siècles, a retrouvé au cours des six dernières décades une vie nouvelle et autonome.*⁷³⁴

L'article évoque aussi les rapports entre Gallois et Anglais.

*Les rapports de l'Angleterre avec le pays de Galles n'ont jamais été aussi vexatoires que ceux avec l'Irlande ; c'est que le pays de Galles se tenait, comme une menace, aux portes mêmes de l'Angleterre, tandis que l'Irlande restait « la lointaine île insoumise ». Cependant, le niveau de vie du peuple gallois est assez souvent inférieur à celui du peuple anglais ; la série ininterrompue de grèves galloises et des actes de sabotage du pays de Galles témoigne nettement de la vérité de cette affirmation.*⁷³⁵

⁷³¹ Tin Gariou, « *An Oriant ha tan-gwall ar Saozon* », *l'Heure bretonne* n° 137, 5 mars 1943, p. 1.

⁷³² « L'Irlande a aussi eu ses bécassines », *l'Heure bretonne*, n° 39, 5 avril 1941, p. 1.

⁷³³ « L'Angleterre et la nation cambrienne », *l'Heure bretonne* n° 51, 25 juin 1941, p. 5.

⁷³⁴ *Ibidem.*

⁷³⁵ *Ibidem.*

Cet article s'inscrit dans une production anglophobe, alors courante dans la presse française de l'époque, même s'il reste mesuré. L'exposé ne dénote guère non plus de la production de la presse militante bretonne de l'époque. D'ailleurs, les rédacteurs de *l'Heure bretonne* semblent surtout l'avoir reproduit pour pouvoir exprimer la satisfaction de voir une partie de leurs thèmes repris dans la presse française.

Le 20 août 1941, un nouvel article fait l'apologie de la politique neutraliste irlandaise, menée par « son grand chef », Éamon de Valera :

*Jusqu'à ce jour, en dépit de la bourrasque qui souffle sur le monde, l'Irlande s'est sagement tenue en dehors du conflit. Sourde à toute sorte de sollicitations, elle a tenu à maintenir et sa neutralité et son indépendance.*⁷³⁶

Il est à noter que le thème de la neutralité, notamment de la neutralité d'une Bretagne indépendante, a été l'un des arguments brandis par les nationalistes bretons depuis les années 1930. La conclusion de l'article est un vibrant hommage à la réunification irlandaise, exemple de lutte pour tous les Celtes :

*Le jour est proche où l'Eire, ce premier État celtique ressuscité, sera définitivement délivrée et réalisera sa dernière aspiration : l'unité. Et ce sera un jour d'allégresse pour tous les Celtes du monde.*⁷³⁷

On continue d'exalter la « Celtie ». Le numéro du 25 octobre 1941 est ainsi l'occasion d'évoquer les caractères et vertus des Celtes : « braves à la guerre, l'imagination vive, embellissant leur vie de poésies et d'œuvre d'art, éloquents, amoureux des belles couleurs ou des belles choses, gais, frondeurs. »⁷³⁸ On y évoque aussi le rôle des « Celtes dans le monde nouveau » :

*Nous appelons les Celtes à cette grande œuvre de restauration de la grande Celtie, de renaissance celtique. Nous les appelons à l'action, à l'effort inimaginable qui leur rendra à eux et à leur civilisation, la place au soleil à laquelle ils ont droit. Les temps sont venus pour la Celtie. Demain, son poids pèsera peut-être plus lourd qu'on ne le croit dans la balance des peuples.*⁷³⁹

⁷³⁶ « Guidée par son grand chef de Valera, l'Irlande maintient sa neutralité », *l'Heure bretonne* n°60, 20 août 1941, p. 1.

⁷³⁷ *Ibidem*, p. 2.

⁷³⁸ R.Y.C., « La Celtie, ce qu'elle fut, ce qu'elle est, ce qu'elle doit être », *l'Heure bretonne* n° 68, 25 octobre 1941.

⁷³⁹ *Ibidem*, p. 2.

L'auteur a beau vouloir oublier « le temps des rêveries poétiques, des beaux rêves et des beaux poèmes à la gloire de la grandeur celtique que nos bardes de Galles et de Bretagne multipliaient depuis cinquante ans », il n'est guère plus concret qu'eux... On retrouve le même thème développé dans un article sur le « réveil des Celtes », en octobre 1942. L'auteur y écrit :

*Le réveil des peuples est proportionné à leur sommeil. Le nôtre sans doute sera long. Il occupera tout ce siècle. Nous aurons des impatiences et des revers et la Celtie n'aura pas le visage des nations que nous avons connues. Peuple celtique continental, elle ne saurait être pour nous qu'une étroite alliance. Nous n'en réaliserons pas moins l'union des Bretons et des Gaëls qui nous permettra seule d'être libres. Nous construirons la Celtie. La liberté ne viendra que comme un fruit mur et longtemps mérité, quand nous aurons souffert, bataillé, espéré. Et les fruits passeront la promesse des fleurs.*⁷⁴⁰

À la fin de l'année 1941, suite à l'entrée en guerre des États-Unis d'Amérique après le bombardement de Pearl Harbor, les nationalistes bretons s'inquiètent d'une possible invasion de l'Irlande et s'indignent des pressions exercées sur le gouvernement de Valera. « L'Irlande se défendra », affirme *l'Heure bretonne* le 7 février, en Une du numéro 82. Un an et demi plus tard, *l'Heure bretonne* se gausse de la presse française qui a rendu compte des élections en Irlande :

*Les journaux sont pleins de « verte Erin », de « peuple fier », de « farouches idéalistes », de « militants indomptables ». Que l'Irlande soit verte, fière, indomptable et farouche, les Bretons le savent depuis longtemps, puisqu'ils mènent un même combat. Il est d'ailleurs piquant de voir aujourd'hui tant d'hommages rendus à des gens qui, après tout, aux termes de la terminologie journalistiques n'étaient il y a vingt-cinq ans que des « agitateurs sans scrupule », des « rebelles » et une poignée d'agités.*⁷⁴¹

À partir de 1942, le thème de la France « celtique » est également abordé. Pas toujours dans un sens favorable, comme dans cet article aux relents antisémites, « les Français sont-ils des Juifs ? » du 25 juillet 1942 :

Il est assez plaisant, à l'heure où de bons Français découvrent le celtisme et se voudraient les purs descendants des Arvennes, de leur opposer leurs propres déclarations d'hier et d'aujourd'hui. Car enfin, ne nous a-t-on pas rabâché que la France était une nation latine ? Nous connaissons mieux que tout autre, l'élément

⁷⁴⁰ Alan, « le Réveil des Celtes », *l'Heure bretonne* n° 116, 3 octobre 1942, p. 2.

⁷⁴¹ « L'Irlande, la presse et nous », *l'Heure bretonne* n°155, 11 juillet 1943, p. 1.

*celtique auquel la France doit tant de sa grandeur défunte. Mais les Français ne sont pas des Celtes. Et le celtisme ne s'acquiert pas si facilement. M. de Gâtinais, délégué à la jeunesse bretonne, peut nous écrire : la France sera celte ou ne sera pas. Il faudrait d'abord que la France fût française. Or, il est trop aujourd'hui pour reculer : la France conservera, nous dit M. Crouzet, ses demi-Juifs et autres métèques.*⁷⁴²

L'exemple gallois continue à tenir un rôle dans le domaine culturel. *L'Heure bretonne* du 12 février 1943, rend compte d'une conférence à Ker-Vreiz sur la « littérature galloise ». « Le gallois joue pour les Bretons le même rôle que le latin pour les Français. C'est dire toute l'importance de l'étude de la langue et de la littérature galloise. »⁷⁴³

En 1944, le vent a déjà tourné et une défaite de l'Allemagne et de l'Axe se profile. À *l'Heure bretonne*, on continue cependant à croire en une possible fédération des Celtes dans une hypothétique « Europe nouvelle », ainsi que l'exprime un certain Keroual, en janvier 1944, à propos de de Valera :

*La seule formule qui puisse éviter les conflits est celle du fédéralisme. C'est pourquoi nous espérons avec ferveur que l'Europe nouvelle sera une fédération de peuples qui, sans négliger certaines interdépendances économiques et la nécessité d'un coude à coude communautaire, permettra à tous les groupements ethniques, Bretons compris, d'affirmer leur personnalité. La fédération était déjà un principe de gouvernement quand les Celtes dominaient l'Europe. C'est un signe des temps que les principes de la paix future nous soient rappelés par un homme que tous les Celtes du monde considèrent comme le premier d'entre eux.*⁷⁴⁴

Les nationalistes bretons tentent de se persuader que les Gallois vont suivre une « voie bretonne » et demander l'indépendance, en février 1944 :

*Et voici que l'Irlande s'est réveillée ! La première... Voici que le mouvement breton accuse une ampleur soudaine. Voici que les Gallois rappellent qu'ils ont droit, eux aussi, à l'expression de leur personnalité, qu'il existe un mouvement écossais que la répression officielle ne parvient pas à étouffer entièrement, que le dialecte cornique si proche du breton, retrouve ses fidèles dans le Cornwall de Grande-Bretagne ! Ce sont des signes qui ne trompent pas et qui doivent retenir l'attention des politiques avertis.*⁷⁴⁵

⁷⁴² « Les Français sont-ils des Juifs ? », *l'Heure bretonne* n° 106, 25 juillet 1942, p. 2.

⁷⁴³ « La Littérature galloise », *l'Heure bretonne* n°134, 12 février 1943, p. 2.

⁷⁴⁴ St Kerdual, « M. de Valera éclaire quelques principes de la paix future », *l'Heure bretonne* n° 182, 16 janvier 1944, p. 2.

⁷⁴⁵ Yves Kernec, « Au pays de Galles », *l'Heure bretonne* n°183, 30 janvier 1944, p. 2.

Les rédacteurs de *l'Heure bretonne* peuvent même écrire sur « les peuples celtiques en effervescence » en mars 1944 et se bercer d'illusions :

On a le droit de conclure de tous ces incidents récents que les peuples celtiques sont lassés de la politique de guerre suivie par la cité de Londres. Les Celtes de Grande-Bretagne et d'Irlande sont en train de redevenir un atout sur l'échiquier diplomatique. Le fait est en lui-même sensationnel et préfigure des « temps nouveaux » où selon d'antiques prophètes, les deux tronçons du glaive d'Arthur seront rassemblés.

La grande espérance celtique, célébrée par les bardes au cours des âges malheureux et qui nous touche, nous Bretons, autant que nos frères d'outre-Manche, commencerait-elle à se préciser ?⁷⁴⁶

Le débarquement des troupes alliées en Normandie, en juin 1944, puis la bataille de Normandie et la libération de la Bretagne vont apporter un démenti cinglant à ces théories. Lorsque les blindés américains de Patton pénètrent dans la péninsule, *l'Heure bretonne* a cessé de paraître. Quant aux nationalistes bretons, une poignée a choisi de s'engager dans le Bezen Perrot, aux côtés des Allemands. D'autres fuient ou se cachent. Dans leur exil, nombre d'entre eux vont d'ailleurs être contraints de réactiver leurs vieux contacts avec les Celtes de Grande-Bretagne et d'Irlande.

⁷⁴⁶

St K, « les Peuples celtiques en effervescence », *l'Heure bretonne* n°191, 26 mars 1944, p. 2.

2. L'Interceltisme du côté des Alliés

L'étude de la Seconde Guerre mondiale en Bretagne ne saurait bien évidemment se limiter à l'attitude des nationalistes vis-à-vis de l'occupant allemand. Dans leur très grande majorité, les Bretons ont rejeté l'occupant. Beaucoup – dont des militants bretons – ont rejoint les forces alliées en Grande-Bretagne. Ils rejoignaient d'ailleurs de nombreux patriotes gallois et écossais qui s'étaient eux aussi engagés contre le nazisme. Dans les années 1960, la reine Élisabeth II irrita d'ailleurs à plusieurs reprises le régime gaulliste en rappelant dans des discours officiels la valeur de la marine bretonne du temps de l'indépendance et des traditions maritimes partagées avec « la vaillante Bretagne » dont les fils luttèrent aux côtés de la Grande-Bretagne dès juin 1940 quand tout semblait perdu. L'arrivée de ces Bretons en Grande-Bretagne va permettre l'émergence de nouveaux liens et de nouvelles solidarités.

2.1 La position des nationalistes gallois et écossais

La Seconde Guerre mondiale n'était pas forcément propice aux revendications nationalistes dans les régions périphériques britanniques, ainsi que le remarque le spécialiste de la question écossaise, Gilles Leydier : « La Seconde Guerre mondiale sera une occasion exceptionnelle de réactiver ce nationalisme britannique, en fournissant, à travers Hitler et la dictature nazie, un formidable Autre contre lequel faire bloc. »⁷⁴⁷ Comment ont donc réagi les mouvements nationalistes gallois et écossais ? Contrairement aux nationalistes bretons, ils ne devaient pas se tourner vers l'Allemagne, malgré les efforts de l'Abwehr principalement. Selon Roger Faligot :

Au pays de Galles, le service secret de l'amiral Canaris avait également tenté de monter un réseau sous l'égide du Gallois Jessie Owens (alias Snow), qui en réalité fut « retourné » par les Anglais. Avec son aide, un groupe de nationalistes gallois fut ainsi démantelé. Avec le recul, on se demande d'ailleurs si les Anglais ne poussèrent pas au crime. La plupart des séparatistes dirigés par Gwilym Williams ne se seraient pas mis au service des nazis si le trop habile Snow ne les avait contactés ! Peut-être voulait-on faire d'une pierre deux coups et discréditer par la même occasion le vaste mouvement

⁷⁴⁷

LEYDIER Gilles, *la Question écossaise*, Rennes, PUR, 1998, p. 39.

*culturel qui s'était fait jour en faveur de la langue galloise depuis le début de l'année 1939.*⁷⁴⁸

2.1.1 Les nationalistes gallois

Au pays de Galles, le parti nationaliste Plaid Genedlaethol Cymru, avait été également approché par les Allemands, dès les années 1930. Contrairement au PNB, Plaid Cymru n'était pas indépendantiste, mais autonomiste, insistant essentiellement sur le combat culturel. Pour son leader, Saunders Lewis, l'action de Plaid Cymru :

*N'est pas un combat pour l'indépendance, mais pour la civilisation du pays de Galles. Il réclame le droit à la liberté pour le pays de Galles et non l'indépendance. Le droit de siéger à la Société des nations et à la Société européenne en vertu de la valeur de la civilisation.*⁷⁴⁹



Le président de Plaid Cymru, Saunders Lewis, en 1936 (*Dalc'homp soñj* n°19).

Avant la Seconde Guerre mondiale, Saunders Lewis et Ambrose Bebb, les théoriciens du parti, sont très influencés par le nationalisme intégral prôné par Charles Maurras. Il semble que Saunders Lewis ait rencontré de hauts dignitaires nazis, sans pour autant marquer de l'attrance pour l'extrême-droite. Après la déclaration de guerre, les nationalistes gallois vont adopter une politique de neutralité. Plaid Cymru laisse libre ses membres et ses sympathisants de participer ou non à l'effort de guerre. Saunders Lewis comme les principaux dirigeants du mouvement considèrent en effet que cette nouvelle guerre n'est que le prolongement de la Première Guerre mondiale, causée par l'impérialisme des grands États européens. Ce faisant, les nationalistes gallois ne portent pas de jugement sur l'essence du nazisme et sur son idéologie, pourtant fort différente de celle de l'Allemagne impériale d'avant 1918.

La position officielle de Plaid Cymru pendant le conflit demeure que si le pays de Galles est une nation, il a le droit de décider de son attitude propre dans la conduite de la guerre et

⁷⁴⁸ FALIGOT Roger, *la Harpe et l'Hermine*, op.cit., p. 91.
⁷⁴⁹ Lewis, Saunders, *Principles of nationalism*, 1975, p. 9.

que les Gallois peuvent rejeter l'idée de servir dans d'autres armées que la leur. Selon Lewis, « *The only proof that the Welsh nation exists is that there are some who act as if it did exist* »⁷⁵⁰ (« La seule et unique preuve que la nation galloise existe réellement est qu'il existe certaines personnes qui agissent comme si elle existait. »). Sans souhaiter une victoire de l'Allemagne, les dirigeants nationalistes espéraient aussi qu'un nombre significatif de Gallois refuserait de servir dans l'armée britannique. Plusieurs dizaines de nationalistes gallois demandèrent le statut d'objecteur de conscience, mais la plupart le firent pour des raisons religieuses, ce qui était plus efficace pour l'obtenir. Vingt-quatre militaires demandèrent cependant ce statut en avançant des raisons politiques, ce qui leur valut des peines d'emprisonnement. Pour Saunders Lewis, le fait que des Gallois refusent de participer à ce conflit prouvait que la nation galloise restait solide, malgré d'importantes pressions. On notera que le futur leader du parti, Gwynfor Evans⁷⁵¹, sera objecteur de conscience. Il abandonnera cependant son métier d'avocat pendant le conflit, préférant travailler dans une ferme.

Le conflit marquera cependant une importante évolution du mouvement politique gallois, qui prend conscience, à la faveur d'élections universitaires en 1943, qu'il représente une véritable force politique. De fait, après le conflit, Plaid Cymru se développera à nouveau gagnant peu à peu plusieurs élections, notamment législatives. Dès les élections de 1945, Plaid Cymru obtient localement des scores importants. Il enverra son premier député à Westminster en 1974. Cependant, selon Hervé Abalain les positions très arrêtées de Saunders Lewis ne furent pas bénéfiques au Plaid Cymru. « Pendant la guerre, la neutralité prônée par plusieurs de ses membres fut interprétée comme un soutien aux régimes fascistes, ce qui jeta le discrédit sur le parti lui-même. »⁷⁵² Après 1945, Saunders Lewis abandonne d'ailleurs toute fonction politique et se concentre sur son œuvre littéraire.

2.1.2 Les nationalistes écossais

L'attitude des nationalistes écossais ne sera guère différente. Fondé en 1934, le Scottish nationalist party (SNP) est alors la principale organisation. Pendant la guerre, son leader, le professeur Douglas Young milite pour une stricte neutralité dans le conflit et pour que les Écossais aient le droit de refuser la conscription. Il argumente sur le fait que l'acte d'union

⁷⁵⁰ John Davies, *a History of Wales*, London, Penguin, 1994, p. 599.

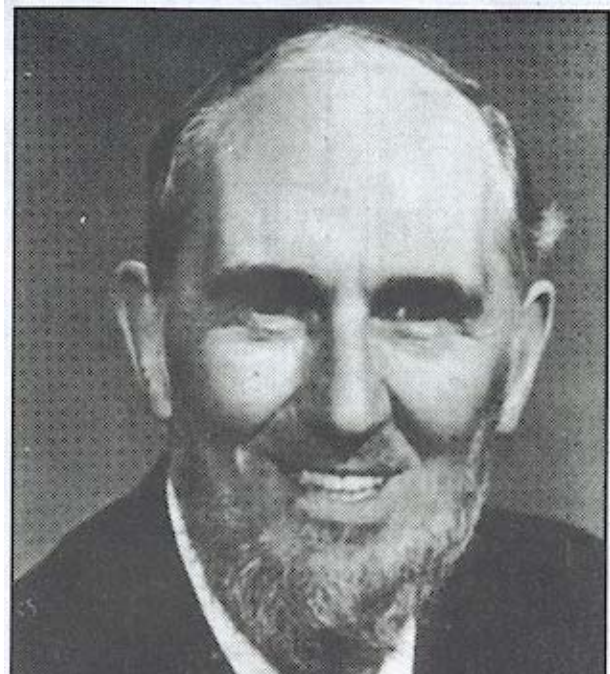
⁷⁵¹ Il sera élu président de Plaid Cymru en 1945.

⁷⁵² ABALAIN Hervé, *Histoire du pays de Galles*, Paris, Éditions Jean-Claude Gisserot, 1991, p 106.

entre l'Écosse et l'Angleterre, stipule que les Écossais servant dans l'armée britannique peuvent refuser de combattre hors des îles Britanniques. L'attitude de Young lui vaut d'être accusé de lutter contre l'effort de guerre britannique face au nazisme. Young sera d'ailleurs emprisonné pour refus de servir dans l'armée britannique. Le SNP organisera des « sérénades » de cornemuses devant sa prison.

L'attitude du SNP pendant la guerre ne devait pas lui porter préjudice, puisque le parti obtint son premier parlementaire en 1945. Le nationalisme devait ensuite se développer de manière spectaculaire dans l'après-guerre et devenir l'une des grandes forces politiques de l'Écosse.

Même si les nationalistes écossais et gallois ont pu s'attirer des antipathies, ils n'ont cependant jamais appelé à collaborer avec l'Allemagne, contrairement à certaines factions du républicanisme irlandais ou au Parti national breton. Plaid Cymru et le SNP sortent donc de la guerre sans le discrédit qui a frappé leurs correspondants bretons. De plus, si les mouvements nationalistes gallois et écossais prônent donc la « neutralité », ce choix ne perturbera guère l'effort de guerre britannique. Au contraire, des centaines de milliers de Gallois ou d'Écossais, mais aussi des Corniques, des Manxois et même des volontaires irlandais s'engagent pour lutter contre le nazisme. Le plus fort symbole de cette implication reste sans doute ce musicien écossais, parachuté dans le bocage normand et jouant de la cornemuse à Pegasus Bridge. Or, dans ce combat, ils sont aussi rejoints par des Bretons.



Douglas Young, président du SNP pendant la Seconde Guerre mondiale (source : site du SNP).

2.2 Des Bretons aux côtés des Alliés : Sao Breiz

Sans revenir sur le célèbre épisode des pêcheurs de l'île de Sein partant rejoindre le général de Gaulle après l'appel du 18 juin, force est de constater que les Bretons forment une part non négligeable des Forces françaises libres (FFL) en voie de structuration en Grande-Bretagne en 1940. C'est bien évidemment particulièrement le cas dans les Forces navales françaises libres (FNFL). On y compte d'ailleurs des militants bretons, culturels ou politiques. On y trouve par exemple des membres du Gorsed qui vont très vite entrer en relation avec des membres des organisations néodruidiques galloises et corniques.

Plusieurs vont s'investir dans l'effort de propagande alliée, dont le plus célèbre exemple demeure le Douarneniste Yves Morvan, alias Jean Marin, qui devient l'une des voix de la France libre, en animant les émissions *Ici la France* de la BBC. Il s'agit pour eux de contrer la propagande du PNB et, pour cela, les comparaisons avec les situations des autres pays celtiques peuvent se révéler pertinentes. Ainsi, dans l'émission *Ici la France* du 27 juillet 1940, Jean Marin se livre à un plaidoyer en faveur de l'identité bretonne :

*Soyez assurés que lorsque sera venue l'heure du traité de la paix avec les Alliés, le gouvernement français saura prendre en considération vos légitimes desiderata et saura leur donner une solution qui vous satisfera profondément puisqu'elle vous permettra, selon votre volonté, de demeurer français et selon le vœu de votre cœur de vous sentir plus bretons que jamais par le maintien harmonieux et libre des traditions qui font votre originalité. Une telle solution, loin d'être impossible, a déjà donné satisfaction, en Angleterre, aux Gallois.*⁷⁵³

En août 1940 se constitue une association de Bretons, Fidel Armor, sous le patronage de Charles de Gaulle et sous la présidence de madame Thébault-Montgermont. Il s'agit d'une association d'entraide et de solidarité. Mais, assez vite, elle va prendre de l'ampleur et jouer un rôle politique. Elle est rebaptisée Sao Breiz (« debout Bretagne ») et va compter plusieurs centaines de membres. Une revue éponyme permet d'assurer la liaison entre les différents groupes répartis en Grande-Bretagne puis dans les territoires libérés. Comme le constate l'historien Jean-Jacques Monnier, dont le père était membre de Sao Breiz, l'interceltisme est fréquemment évoqué dans les colonnes de Sao Breiz :

Mais la sympathie pour les Bretons est appuyée, étayée sur de nombreux témoignages d'actes de bravoure, rapportés par la revue. Là aussi, l'histoire commune aux Celtes est invoquée : "En dehors de sa province, le Breton sera dépaysé,

⁷⁵³ Jakez Gaucher, « Sao Breiz, les Bretons de la France libre, 1940-1945 », *Dalc'homp soñj* n° 11, 1984, p. 22.

*éternellement, et il n'aura qu'un souci, y revenir un jour, vieillir et mourir. Cependant, cette fois, l'exil lui aura été moins cruel. Car Galles et Cornouailles font partie de la vieille terre de ses aïeux, "Bro goz va Zadoù". C'est de là qu'ils partirent autrefois pour l'Armorique. Le Breton y retrouve un peu ses habitudes, beaucoup sa langue. C'est dans les forêts de ces pays, sur les mers qui baignent leurs côtes que se déroulent les aventures d'amour et de mort que ses vieux poètes, bien longtemps avant Béroiul et Chrétien de Troyes, durent chanter dans la belle langue celtique et qui formèrent la "Matière de Bretagne".*⁷⁵⁴

Dans un autre numéro, on trouve un article intitulé « Suite à la geste celtique » et signé du pseudonyme « Keben de Locronan », où il est expliqué que :

*Les Écossais, les Gallois, les Irlandais n'aiment-ils pas passionnément leur province ? Ne concernent-ils pas jalousement leurs traditions, leur langue, leur costume ? L'Angleterre n'a pas de meilleurs soldats !*⁷⁵⁵

Certains membres de Sao Breiz vont avoir particulièrement l'occasion de constater l'existence d'une solidarité interceltique. C'est le cas de l'artiste, Léopold Pascal qui va devenir le peintre officiel des FNFL, le 1^{er} septembre 1941. Jusqu'à cette date, il effectue plusieurs missions d'appui à la Résistance en Bretagne pour le compte des services spéciaux britanniques. Dans ses nouvelles fonctions, il réalise un grand nombre d'œuvres picturales où la Bretagne est à l'honneur. Il fait aussi de nombreuses fresques sur des navires et des bases navales. S'il exerce son talent à travers toute la Grande-Bretagne, c'est en Écosse que son travail artistique s'avère le plus prolifique. À Greenock où son souvenir est encore présent, Léopold Pascal va décorer la base FNFL ainsi que différents bâtiments militaires et municipaux. La Bretagne et l'Écosse sont naturellement ses sujets de



Léopold Pascal (à gauche), sur un navire des FNFL en 1941 (source J.J Monnier).

⁷⁵⁴ MONNIER Jean-Jacques, *Résistance et conscience bretonne (1940-1945), l'hermine contre la croix gammée*, Fouesnant, Éditions Yoran Embanner, 2007, p. 149.
⁷⁵⁵ *Ibidem*.

prédilection. Lord Inverclyde, un grand ami de la Bretagne, favorisera l'œuvre de l'artiste morlaisien en terre écossaise.

Un autre Français libre, Jean Fustec, - souvent prénommé Yann -, devient le « pharmacien de la France libre », avec son épouse Jeanne. Ils figurent parmi les cofondateurs de l'association. Avant-guerre, le couple avait fréquenté le cercle celtique de Rennes, « Yann » était même alors adhérent du PNB avant la guerre et abonné à *Breiz Atao*. Il a fortement contribué à donner une marque interceltique aux rassemblements organisés au Royaume-Uni. En effet, malgré les difficultés liées à la guerre, des manifestations festives interceltiques vont être organisées à cette période par Sao Breiz, comme le souligne Jean-Jacques Monnier :

*La vocation de l'association devient aussi culturelle et interceltique, avec une participation aux rassemblements culturels de Cornouailles britannique, d'Écosse et du pays de Galles. Le collège des bardes de Cornouailles est à l'origine de la création d'une association sœur, « the Friends of Brittany », qui participe à la collecte de fonds. Elle met à la disposition des Bretons son assistance pour accueillir et secourir des réfugiés bretons dans tout le Royaume-Uni.*⁷⁵⁶

La solidarité interceltique se concrétise d'abord en Cornouailles :

*Un Breton-Cornish Committee s'est formé à Penzance en septembre 1942. Après un banquet rassemblant plusieurs centaines de personnes, le médecin général Sicé insista sur ces rapports entre Cornouailles et Bretagne : "Et les faits sont tels qu'aujourd'hui encore, nous avons repris la route du Sud au Nord et nous sommes revenus en Cornouailles reprendre racine, reprendre nos attaches et c'est d'ici que nous nous referons le trajet pour aller reconquérir notre Bretagne parce que l'Allemand ne la gardera pas".*⁷⁵⁷

Jean Le Fustec a rapporté d'étonnants témoignages de solidarité interceltique :

*Un jour, on était avec un officier gallois de l'Intelligence Service, un commandant (écossais) de la Royal Navy, Xavier et le docteur Vourc'h dans une petite salle. À la fin du repas, on a chanté le "Bro Goz ma zadoù", chacun chantait dans sa propre langue et tout le monde avait les larmes aux yeux... C'était en 1944 : c'est formidable ce qu'on a communiqué ce soir-là !*⁷⁵⁸

⁷⁵⁶ Ibidem, p. 154.

⁷⁵⁷ Ibidem, p. 155.

⁷⁵⁸ Ibidem, p. 151.

Les Bretons sont régulièrement invités en Cornouailles, où ils tentent de recréer des groupes de danses bretonnes. Ainsi Jeanne Le Fustec se souvient d'une invitation en Cornouaille :

*Nous ne voulions plus de ces costumes qui ne ressemblaient en rien aux nôtres. On décida de les faire nous-mêmes. Avec du tissu noir de black-out à rideaux, chaque fille confectionna sa jupe froncée et son corsage. Les femmes réussirent à réaliser une imitation très réussie de la coiffe de Pont-Aven. Et les hommes réalisèrent des chapeaux bretons à l'aide de chapeaux de prêtres garnis d'un ruban noir dont les bouts flottaient dans le dos.*⁷⁵⁹

La Bretonne a d'ailleurs été marquée par l'étonnante similitude entre la Bretagne et la Cornouailles :

*Et nous partîmes pour Land's End, à l'extrémité de la Cornouailles. Nous eûmes la surprise de découvrir un véritable village de pêcheurs bretons, réfugiés là tous ensemble, hommes et femmes, tout au moins ceux qui n'étaient pas en âge d'être mobilisés. Dans le petit village, on se serait cru dans un port breton". Tout s'y prêtait : le paysage, les habitants et même la langue qu'ils parlaient dans les rues. Inutile de dire si nous fûmes bien accueillis. Quelques jours plus tard, j'y retournais d'ailleurs en permission de huit jours".*⁷⁶⁰

Les Bretons de Sao Breiz se rendent également en Écosse, notamment en octobre 1942, pour les fêtes celtiques de Glasgow, où les Bretonnes présentes arborent la coiffe. Le docteur Sicé prend la parole devant plus de quatre mille personnes pour rappeler la parenté celtique unissant Bretagne et Écosse :

*Personne n'a fui. Un Breton ne fuit jamais. Ils sont partis. Ils ont repris la route de l'Atlantique et de la Manche, vieille mer qui unit nos deux pays, et sont remontés vers la racine commune, vers la racine celtique, et ici en Grande-Bretagne, ils ont retrouvé leurs anciennes familles.*⁷⁶¹

⁷⁵⁹ Ibidem, p. 157.

⁷⁶⁰ Ibidem.

⁷⁶¹ Ibidem, p. 157.



Des Bretons et Bretonnes de Sao Breiz, lors d'un rassemblement en Grande-Bretagne en 1942 (Source *Dalc'homp soñj* n° 11).

Selon Jean Le Fustec, ces relations auront également des répercussions après-guerre :

*C'est grâce à la manifestation de Glasgow que la ville de Brest, à la Libération, eut un biniou d'honneur offert par lord Inverclyde. C'était un geste entre la Bretagne et l'Écosse car à Glasgow, nous n'avions pas de biniou et ce fut un Écossais qui joua les danses bretonnes.*⁷⁶²

Par ailleurs, lord Inverclyde a proposé le parrainage de Glasgow à Saint-Nazaire, lors d'une visite dans le port breton très endommagé après les hostilités. La ville de Cardiff a également offert une ambulance à l'hôpital de Saint-Nazaire.

Le groupe Sao Breiz s'est dissous à la fin des années 1940. Néanmoins, après guerre, il devait avoir un dernier impact sur le phénomène interceltique contemporain. Lors d'un congrès, à Morlaix, en 1947, un jeune musicien breton est très marqué par un *pipe band* de Glasgow venu jouer. Il s'agit de Polig Monjarret qui devait ensuite lancer le mouvement des bagadoù en Bretagne et permettre l'impressionnant renouveau de la cornemuse en Bretagne.

⁷⁶²

Ibidem.

3. Au nom de la solidarité celtique : l'après-guerre

La fin de la Seconde Guerre mondiale voit les illusions des nationalistes bretons s'écrouler. Le mouvement est choqué par l'exécution, le 12 décembre 1943, de l'abbé Jean-Marie Perrot, à Scrignac. Dans les mois qui précèdent, Célestin Lainé avait constitué une milice qui comptera soixante-dix membres environ d'après les travaux de Kristian Hamon. Au début de 1942, il lui donne le nom de Bezen Perrot, en hommage au prêtre nationaliste assassiné. Le Bezen Perrot est intégré à la Waffen-SS et combat sous uniforme allemand. Il est utilisé contre la Résistance en Bretagne.

À la Libération, plusieurs militants nationalistes sont exécutés. Beaucoup préfèrent fuir, d'abord vers l'Allemagne puis, une fois le Troisième Reich vaincu, vers d'autres cieux. Or, dans ce long exil, de nouvelles solidarités interceltiques vont se faire jour.

3.1 L'arrivée « tolérée » des nationalistes bretons en Irlande

Le 30 avril 1945, Hitler se suicide dans son *bunker* de Berlin. Peu après, à Dublin, le Président Éamon de Valera vient présenter ses condoléances à l'ambassade d'Allemagne. Pour le Président de l'Eire, il ne s'agissait que d'un rituel diplomatique, en aucun cas d'une adhésion aux idées défendues de l'Irlande. Mais ce geste a bien entendu provoqué la colère des Alliés contre l'Irlande du Sud, demeurée neutre pendant le conflit. Quelques mois ou quelques années plus tard, l'île accueille discrètement des exilés bretons, qui vont s'y installer durablement. À noter que des nationalistes flamands qui s'étaient également compromis avec les Allemands se sont aussi exilés en Irlande après la guerre.

On y trouve particulièrement des anciens du Bezen Perrot. Alors que les Alliés progressent vers Rennes, Célestin Lainé et ses miliciens préfèrent en effet filer avec les Allemands. Ainsi que le souligne Kristian Hamon :

*Les plus coupables du Bezen se garderont bien de revenir en France. Vivant sous de fausses identités, ils choisiront l'exil en Irlande ou en Amérique latine. Six d'entre eux seront condamnés à la peine de mort par contumace, les autres aux travaux forcés à perpétuité.*⁷⁶³

⁷⁶³

HAMON Kristian, *le Bezen Perrot*, Fouesnant, Éditions Yoran Embanner, 2004, p. 166.

C'est ainsi que plusieurs leaders du Bezen, dont son fondateur Célestin Lainé et l'un de ses seconds, Alan Heusaff s'installent en Irlande.

Selon l'historien Éamon O Ciosàin, vingt-deux miliciens du Bezenn Perrot s'exilent en Irlande, avec une vingtaine d'autres nationalistes. On y rencontre par exemple Yann Goulet, l'ancien chef des *bagadoù stourm*, le service d'ordre du PNB, qui jouera un nouveau rôle dans les années 1950. Ancien directeur du journal *la Bretagne*, l'ancien sous-préfet et leader des régionalistes, Yann Fouéré s'installe également en Irlande, après s'être un temps réfugié au pays de Galles où l'accueille l'un des leaders nationalistes, Gwynfor Evans. Dans *la Maison du Connemara*, un récit biographique, il se souvient ainsi

*En cet été de 1946, un an à peine après la fin des hostilités de la Deuxième Guerre mondiale, les frontières européennes étaient toutes étroitement gardées et difficiles à traverser. Mon passeport et mon visa étaient en règle, ils portaient ma propre photo, mais ils portaient aussi un nom qui n'était pas le mien. Il fallait que j'entre dans la peau d'un nouveau personnage que je ne connaissais qu'à peine. Je devais oublier mon passé et, le cas échéant, m'en imaginer un autre.*⁷⁶⁴

Yann Fouéré va se lancer dans la pisciculture dans le Connemara, avant de pouvoir rentrer en Bretagne dans les années 1950, après la révision de son procès et son acquittement. Il conservera cependant son activité irlandaise et jouera un rôle important dans le troisième Emsav, ainsi que dans les relations interceltiques des années 1960 et 1970. Selon Yann Fouéré, le premier nationaliste breton est arrivé en Irlande en août 1946, en provenance du pays de Galles. Il s'agissait de Yann Goulet. Si les nationalistes gallois ont aidé efficacement les Bretons, la situation de ces derniers était beaucoup plus précaire en Grande-Bretagne, dont le gouvernement était lié à la France, qu'en Irlande. D'après Yann Fouéré, ne connaissant absolument personne en Irlande, Yann Goulet parvient à prendre contact avec un militant breton, par le biais de sympathisants républicains, Louis Millardet, qui fait lui-même figure de précurseur en matière de réfugié politique :

Originaire de Guingamp, Millardet, militant de Breiz Atao, exerçait la profession de négociant en pommes de terre. Il avait monté en Irlande une petite entreprise d'import-export entre l'Irlande et la Bretagne. Il avait transformé son nom en Millarden qui faisait plus couleur locale. Il n'avait pas hésité par le passé à aider Breiz Atao et les militants qui faisaient appel à son concours. On disait qu'il avait été indirectement mêlé à l'attentat de Rennes qui avait provoqué la destruction du monument de l'Union

⁷⁶⁴

FOUERE, Yann, *la Maison du Connemara*, Spézet, Coop Breizh, 1995, p. 11.

*de la Bretagne à la France en 1532. Comment expliquer autrement son immigration en Irlande, vers la même époque ? disait-on couramment.*⁷⁶⁵

Outre Yann Goulet, Millardet devait aider quelque temps plus tard, trois autres nationalistes bretons, arrivés en Irlande par un navire de plaisance : Jacques de Quelen, Charles Le Goanac'h et Gwion Hernot.

*Ils avaient fait, en septembre 1946, la traversée de Pornic à Cork, sur un bateau de plaisance. Le bateau avait été loué à Nantes par François Goasdoué, représentant du PNB en Loire-Atlantique.*⁷⁶⁶

Les Bretons ne devaient d'ailleurs pas être accueillis les bras ouverts. Ils étaient en effet juste tolérés par la République. Faute de trouver rapidement un emploi, beaucoup vécurent dans une certaine misère pendant quelques années. Roger Faligot écrit que :

*L'accueil en Irlande fut très mitigé. Les Irlandais avaient plus de sympathies pour la France combattante et républicaine et ne comprenaient pas l'action des Bretons. Éamon De Valera, bien que francophile, fit exception et se montra compatissant mais, en vertu de son éminent rôle politique, devait demeurer discret. Grâce à lui, toutefois, Yann Goulet devint sculpteur officiel de la république d'Irlande, proclamée en 1949.*⁷⁶⁷

Roparz Hemon évoque cependant l'aide précieuse fournie par certains réseaux irlandais, dont l'action de Donn Piatt, un linguiste chargé de la traduction des actes juridiques en gaélique. Il aurait ainsi fourni une aide logistique aux Bretons :

*Da heul trubuilhoù ar brezel, eñ hag e wreg a reas o seizh gwellañ evit harpañ ar Vrezhoned harluet en iwerzhon, o reiñ da zarn anezho – din-me e-touez ar re all – boued ha lojeiz e-pad mizioù. O zi a oa deuet da vezañ un "Ti Breizh". Eno e veze digemeret hegarat tud hor bor. Atav e oa eno ur gambr evit nep Breizhad a yae da c'houlenn.*⁷⁶⁸

Certains firent cependant carrière en Irlande. L'un des anciens du PNB de Saint-Malo et membre directeur des *bagadoù stourm*, Ernest Lelandais se lance, avec des amis, dans la fabrication de chips, les fameux paquets de « *crips* » qu'on retrouve dans tous les pubs

⁷⁶⁵ FOUERE, Yann, *la Maison du Connemara*, Spézet, Coop Breizh, 1995, p. 49.

⁷⁶⁶ FOUERE, Yann, *la Maison du Connemara*, op.cit., p. 50.

⁷⁶⁷ FALIGOT Roger, *la Harpe et l'hermine*, op.cit., p 108.

⁷⁶⁸ Après les troubles de la guerre, lui et sa femme pour aider les Bretons réfugiés en Irlande, leur donnant un coup de main – à moi parmi d'autres -, de la nourriture et un logement pendant des mois. Leur maison était devenue une « maison de la Bretagne ». Ici étaient accueillis aimablement les gens de notre pays. Il y avait toujours une chambre pour tout Breton qui venait le demander.

d'Irlande. Selon Roger Faligot, « l'image des Bretons d'Irlande fut associée à ces frites craquantes. »

Enfin, le cas de Roparz Hemon est plus particulier, puisque ce dernier ne s'est pas réfugié en Irlande, mais a décidé de s'y installer en 1946. En effet, à la Libération, on lui reproche des écrits antisémites et surtout des textes anti-français publiés avant et pendant la guerre. Arrêté et poursuivi pour « atteinte à la sûreté extérieure de l'État », il passe un an en détention préventive. Son procès s'ouvre le 15 mars 1946, à Rennes. Il axe sa défense sur le fait qu'il n'a agi que dans le domaine culturel, sans activités politiques sérieuses. Par ailleurs, il souligne que depuis son incarcération, il a bénéficié de la mobilisation de « milliers de Celtes d'outre-Manche en sa faveur ». Roparz Hemon est relaxé du crime de trahison, mais il est néanmoins « déclaré » en état d'indignité nationale pour avoir « postérieurement au 16 juin 1940, soit sciemment apporté en France ou à l'étranger une aide directe ou indirecte à l'Allemagne ou à ses alliés, soit porté atteinte à l'unité de la nation ou à la liberté des Français, ou à l'égalité entre ceux-ci »⁷⁶⁹. Concrètement, il ne peut plus exercer de fonction dans la fonction publique et donc son métier d'enseignant.

Pour cette raison, et sans doute pour d'autres plus personnelles, Roparz Hemon part pour l'Irlande en juillet 1947. Il est accueilli par Oscar MacUillis qu'il avait connu en 1925, au congrès celtique. Les relations de Roparz Hemon lui permettront d'obtenir un poste de professeur à l'Institute for advanced studies, à Dublin. Dès lors, Roparz Hemon ne revient plus en Bretagne jusqu'à sa mort. Il va se consacrer à son œuvre littéraire. Il écrit dans tous les genres (poésie, théâtre, dictionnaire, essais...) et lance la revue *ar Bed keltiek* (« le monde celtique »), puis collabore à la revue *al Liam* (« le lien », dirigée par Ronan Huon). Roparz Hemon décède en 1978.

⁷⁶⁹ Ordonnance du 26 décembre 1944.

3.2 Une commission galloise enquête sur l'épuration en Bretagne

Comme pour Roparz Hemon, les relations interceltiques de certains militants bretons devaient se révéler cruciales au moment de la Libération. Ce fut ainsi le cas d'André Geffroy, alias « Jaffrès » ou « le grand Jeff ». Ce proche de l'abbé Perrot, membre du PNB, habitait Locquirec au moment de l'affaire du *Gwalarn*, un déchargement d'armes auquel il avait participé. Mais, en 1944, il est arrêté pour sa participation aux activités du Kommando Landerneau, chargé de lutter contre la Résistance dans le Finistère, ainsi que son rôle dans le démantèlement du réseau de Résistance du commandant d'Estienne d'Orves. Il sera condamné à mort, mais verra sa peine commuée en travaux forcés, sur décision du président Auriol en 1953⁷⁷⁰. En effet, Geffroy a pu bénéficier de solides soutiens outre-Manche, en Irlande où l'un des héros de l'indépendance, Dan Breen, intervient en sa faveur, mais aussi au pays de Galles où un groupe d'admiratrices aurait monté un comité de soutien à son attention.

C'est en effet du pays de Galles que devaient s'exprimer les plus importants soutiens à l'égard des Bretons inquiétés à la Libération. Le sort de Taldir Jaffrennou, condamné et exilé à Bergerac après la guerre, explique ce soutien. Grand druide de Bretagne, Jaffrennou parvient à prendre contact avec le gorsedd gallois. C'est du moins ce qu'estime Yann Fouéré dans la Bretagne écartelée :

*Le procès de Taldir cependant eut une conséquence que les autorités « provisoires » de la quatrième République n'avaient pas prévue. Grand druide de Bretagne, Taldir possédait des amitiés nombreuses dans les pays celtiques d'outre-mer et notamment au pays de Galles, puisque le Gorsedd de Bretagne n'est qu'une branche du Gorsedd Gallois. Les mouvements gallois, écossais et irlandais avaient entretenu depuis le début du siècle des relations suivies avec le mouvement breton. Le cas de Taldir devait donc particulièrement intéresser les peuples celtiques et soulever leur émotion.*⁷⁷¹

Yann Fouéré était aussi en contact avec les nationalistes gallois. Il est un moment hébergé par Gwynfor Evans, le président du Plaid Cymru. C'est d'ailleurs au pays de Galles que commence à se mettre en place une campagne contre la répression que subissent les militants bretons et sur les supposés excès de l'épuration en Bretagne :

Lorsque la vérité commença à être levée, lorsque les relations interrompues par les cinq années de guerre et d'Occupation, reprirent entre la Bretagne et les autres pays celtiques, des lettres et articles de personnalités galloises publiées dans la presse

⁷⁷⁰ À ne pas confondre avec un autre André Geffroy, surnommé « Ferrand » et membre du Bezen Perrot qui lui a été fusillé pour ses activités pendant la guerre.

⁷⁷¹ FOUERE Yann, *la Bretagne écartelée*, Paris, Nouvelles Éditions latines, 1962, p.126-127.

*britannique commencèrent à attirer l'attention de l'opinion sur la véritable nature de la répression qui sévissait en Bretagne. Des cas précis étaient évoqués, des détails publiés. Dans les mois qui suivirent, la campagne galloise en faveur des Bretons poursuivis et condamnés s'intensifia, s'étendit aux autres pays celtiques et en Angleterre, et même sur le continent américain où les minorités nationales de l'Europe de l'Est sont restées groupées et puissantes. En Angleterre, de grands quotidiens comme le News chronicle et le Liverpool Daily Post n'hésitaient pas à évoquer "l'affaire bretonne"*⁷⁷².

Agacé par ces articles dans la presse britannique, l'ambassadeur de France à Londres, M. René Massigli propose qu'une délégation de personnalités vienne constater d'elle-même la réalité de l'épuration en Bretagne. Avec l'accord du ministère français des Affaires étrangères, une invitation est envoyée au comité de l'Eisteddfod, le 10 janvier 1947, lui demandant de désigner huit personnes « pour visiter Paris et la province de Bretagne où l'on espérait qu'ils trouveraient plaisir à visiter des endroits connus et à rencontrer des professeurs et intellectuels, en particulier à notre vieille université de Rennes. »⁷⁷³

Une délégation galloise, comprenant plusieurs personnalités du Gorsedd et des parlementaires britanniques, se rend donc officiellement en Bretagne pour enquêter sur les excès de la justice française vis-à-vis du mouvement breton. En fait, L'Eisteddfod a demandé :

Que les membres de la délégation aient toute liberté d'enquêter sur la part faite à la langue et à la culture bretonnes dans le système d'enseignement actuellement en vigueur en Bretagne.

*Qu'il leur soit permis, sans surveillance d'aucune sorte, de rencontrer certains militants bretons connus au pays de Galles.*⁷⁷⁴

Les Gallois séjournent de la mi-avril à la mi-mai 1947 à Paris et en Bretagne. selon Yann Fouéré :

De retour en Grande-Bretagne, la délégation se mit au devoir de rédiger un rapport officiel. Ne se contentant pas de ce qu'elle avait vu et entendu, elle tint à compulser un certain nombre de documents qu'elle avait réunis, et son rapport, établi fin juin 1947, ne fut rendu public qu'au mois d'août à l'occasion de l'Eisteddfod de Colwyn Bay. Le conseil de l'Eisteddfod fit remettre simultanément à l'ambassade de France et à la

⁷⁷² Ibidem, p. 127.

⁷⁷³ Ibidem, p. 141.

⁷⁷⁴ Ibidem, p. 142.

*presse le document que la délégation avait rédigé, et qui avait été imprimé en gallois et en français dans une même brochure.*⁷⁷⁵

Les conclusions de la délégation semblent avoir quelque peu agacé les autorités françaises. *le Peuple breton*, en octobre 1947, se fait l'écho des conclusions du rapport gallois :

*Il est certain qu'au point de vue de la renaissance bretonne, l'événement le plus important de l'année – tant par ses répercussions nationales que par son incidence internationale – restera la visite effectuée en Bretagne, du 22 avril au 14 mai, par une délégation officielle du conseil de l'Eisteddfod national du pays de Galles. Présidée par M. W. J Gruffydd, député aux Communes, cette délégation offrait, par sa composition, toutes les garanties de sérieux, de compétence et d'objectivité : elle n'était pas formée d'agitateurs politiques mais de quatre professeurs de faculté, d'un avocat, d'un haut fonctionnaire honoraire du ministère, du président de la confession congrégationaliste et de l'archidruide du pays de Galles.*⁷⁷⁶

Cette revue, que venait de lancer Joseph Martray, se faisait un plaisir de reproduire les passages du rapport mettant en cause les autorités françaises :

*Le gouvernement français maintient qu'il a agi envers les Bretons dans la conduite de l'épuration, exactement comme il a agi envers les autres Français. La question pour nous, cependant, est de savoir si le gouvernement français a, depuis la Libération de la France, persécuté certains Bretons non pas parce qu'ils avaient collaboré avec les Allemands, mais parce qu'ils ont défendu des idées bretonnes durant l'occupation de la France... Il convient de souligner qu'aucun Français, en dehors des Bretons, ne peut être accusé d'avoir mené une telle propagande et que, par conséquent, l'argument officiel qui consiste à dire que les Bretons ont été traités de la même façon que les Français perdent, de ce simple fait, la plus grande garantie de poids.*⁷⁷⁷

Pour les Gallois, la nécessaire condamnation de l'attitude des militants les plus extrémistes du mouvement breton pendant l'Occupation, ne devait pas servir à discréditer toute idée bretonne :

Il paraît incontestable que le gouvernement français s'est servi comme prétexte de l'action de quelques extrémistes peu nombreux, qui, eux, ont vraiment collaboré avec les Allemands, pour tenter de jeter le discrédit sur le mouvement breton dans son ensemble et pour persécuter des gens qui ne méritaient pas de l'être. On espérait, de

⁷⁷⁵ Ibidem, p. 143

⁷⁷⁶ « La délégation galloise vient de publier son rapport », *le Peuple breton* n° 1, octobre 1947, p.13.

⁷⁷⁷ Ibidem, p. 14.

*cette façon, porter un coup mortel à toutes les formes d'activités en faveur de la Bretagne, et jeter la suspicion sur tous ceux qui s'étaient livrés à cette action.*⁷⁷⁸

Le rapport pointait aussi la politique agressive du gouvernement français vis-à-vis de la culture bretonne :

Le gouvernement français est désireux d'encourager les traditions locales et les coutumes bretonnes, comme les danses, les chants nationaux et ainsi de suite, mais quand nous avons posé une question au sujet de l'enseignement de l'histoire d'une Nation, on nous a répondu que ce que le ministère de l'Éducation nationale entendait par là, c'était de donner des leçons d'histoire purement locale au sujet des oiseaux, des animaux, des fleurs, des sites, etc. d'une ville ou d'un village. Quant à l'enseignement de la langue bretonne, comme à celui de l'histoire de Bretagne (et qu'il soit permis de rappeler ici que la Bretagne possède une histoire qui, dans certaines périodes, contient même plus de sujets et de raisons d'études que l'histoire du pays de Galles), le ministère y est irréductiblement opposé.

*Ce sont des soucis politiques et non des soucis d'instruction et d'éducation qui commandent cette attitude... Il nous sera peut-être permis de faire ressortir au gouvernement français combien cette attitude est contraire à la tradition de liberté créée par la France.*⁷⁷⁹

Le Peuple breton rapporte également la réponse de l'ambassade de France à Londres : « La France ne reconnaît pas l'histoire de la Bretagne comme étant distincte de l'histoire de la France ; enfin elle considère que le bilinguisme est contraire à sa constitution. »⁷⁸⁰

Un *Welsh-Breton committee* est ensuite constitué. Il diffuse une version en anglais du rapport de l'Eisteddfod. Elle était précédée d'une préface critique vis-à-vis du gouvernement français :

*L'opinion internationale aussi bien que l'opinion française, trop souvent égarées par les thèmes officiels de propagande du gouvernement, doit connaître la vérité. Le monde doit savoir si oui ou non la France est coupable en Bretagne de persécutions véritables et de ce crime de génocide ou crime contre un groupe humain, que l'organisation des Nations Unies s'efforce en ce moment de définir pour pouvoir le réprimer.*⁷⁸¹

⁷⁷⁸ Ibidem, p.15.

⁷⁷⁹ Ibidem.

⁷⁸⁰ Ibidem.

⁷⁸¹ FOUERE Yann, *la Bretagne écartelée*, Paris, Nouvelles Éditions latines, 1962, p. 147.

À la suite de la publication du rapport, une vaste campagne sera organisée avec succès. Sur place, en réalité, la répression s'était déjà fortement atténuée. Des procès de militants bretons eurent cependant lieu jusqu'en 1948. Quant à Yann Fouéré, condamné tout d'abord par contumace, il devait ensuite voir son procès révisé. Il est réhabilité dans les années 1950, ce qui lui permet de revenir en Bretagne.

Plusieurs militants bretons s'installeront au pays de Galles après la guerre, dont le fils de Taldir, Gildas Jaffrennou. En 1946-1947, on y trouve également Bob Le Helloco, qui va se charger de traduire une brochure écrite par Fouéré en anglais et éditée par le plaid Cymru.⁷⁸² Ils vont ainsi monter un *Welsh-breton committee*, hébergé à Cardiff par des nationalistes gallois.

3.3 Un roman interceltique d'extrême-droite : *Plus de pardons pour les Bretons de Saint-Loup*

Bien que paru en 1971, le roman *Plus de pardons pour les Bretons* paraît un bon résumé de l'état d'esprit et des vicissitudes des nationalistes bretons et de leur idéologie « interceltique » des années 1920 à la Seconde Guerre mondiale. La fin du roman, qui relate les attentats du FLB, tente de faire accroire à une continuité entre les activistes du second *Emsav* et ceux des années 1960, ce qui dans le cas du FLB paraît très douteux. *Plus de pardons pour les Bretons* n'est pas, à proprement parlé un *best-seller*, mais il a connu une diffusion assez large pour un ouvrage faisant l'apologie de l'extrême droite du mouvement breton. Il continue d'ailleurs d'être diffusé dans les cercles d'extrême-droite bretons – notamment le parti *Adsav* apparu dans les années 1990. Les militants de ce parti font d'ailleurs fréquemment référence aux « patries charnelles », un concept développé par l'auteur du roman, Saint-Loup.

3.3.1 Un auteur connoté

Il apparaissait intéressant ici d'évoquer ce roman car, bien qu'écrit sous une forme littéraire, il reprend un certain nombre des concepts racistes appliqués aux Celtes par le national-socialisme. En ce sens, il se présente comme l'héritage, mais également l'histoire de ce courant de pensée, révisé à l'usage des générations futures dont ces militants. En réécrivant ce passé, Saint-Loup appelle de ces vœux à l'émergence d'une nouvelle génération de

⁷⁸² FOUERE, Yann, *la Maison du Connemara*, Spézet, Coop Breizh, 1995, p. 42.

« défenseurs de la race celte ». Il n'est d'ailleurs pas anodin que cet ouvrage paraisse à la même période que les mémoires d'Olivier Mordrel⁷⁸³. Ce dernier y expose ses idées et n'émet guère d'autocritique ou de remords sur la période la plus trouble du mouvement breton, si ce n'est celle d'avoir échoué. Cet héritage s'incarne aujourd'hui dans le parti Adsav, certes minoritaire et isolé du reste du mouvement breton.

Plus de pardons pour les Bretons est-il un roman d'extrême droite ? Le *curriculum vitae* de son auteur ne laisse guère de doutes. Saint-Loup est en effet le nom de plume de Marc Augier, né le 19 mars 1908, à Bordeaux, et mort en 1990 à Paris. D'abord sympathisant socialiste, ce journaliste se convertit au national-socialisme après un voyage en Allemagne en 1929 et la lecture d'Alphonse de Châteaubriant. Il est séduit pas le néopaganisme du nazisme, le retour aux temps anciens contre la décadence induite selon lui par le judéo-christianisme. Pendant la Seconde Guerre mondiale, son engagement est sans ambiguïté... Il dirige *Jeunes pour l'Europe nouvelle*, la revue de jeunesse du groupe Collaboration, puis devient le rédacteur-en-chef de *la Gerbe*, l'un des titres les plus collaborationnistes de l'époque. Membre du bureau politique du Parti populaire français de Jacques Doriot, puis il s'engage dans la Légion des volontaires français et de partir pour le front de l'Est. Il suit également une formation à l'Allgemeine-SS de Hildesheim et suit comme correspondant de presse l'unité française de la Waffen-SS, la division Charlemagne qui, rappelons-le, sera l'une des dernières à combattre les Soviétiques à Berlin. À la fin de la guerre, Marc Augier est également responsable de la publication *Devenir*, organe officiel de la Waffen-SS française.

À la Libération, il rentre donc dans la clandestinité. Grand sportif et alpiniste confirmé, il publie un roman de montagne, *Face Nord*, sous le pseudonyme de Saint-Loup, dont les droits lui permettent de s'enfuir en Argentine où il demeurera jusque dans les années 1950. On dit qu'il y fut le moniteur de ski d'Eva Peron... En 1953, il manque d'obtenir le Goncourt pour *la Nuit commence au Cap Horn*, avant que *le Figaro littéraire* ne révèle la véritable identité de Saint-Loup, ce qui provoque une levée de boucliers. Jusqu'à sa mort, il publie une série d'ouvrages, notamment sur les SS français et Belges, ainsi que sur les mouvements régionalistes.

En effet, Marc Augier, alias Saint-Loup se fait le chantre d'un certain régionalisme, de l'amour de ce qu'il nomme les « patries charnelles », parmi lesquelles il place bien évidemment la Bretagne et la Celtie.

⁷⁸³ MORDREL Olier, *Breiz Atao*, op.cit.

3.3.2 Un Panceltisme d'extrême-droite

Son héros, Cian, est un républicain irlandais qui a participé aux événements de 1916, puis à la guerre civile de 1919 à 1921. C'est un guerrier celte, mais un il n'a pas l'héroïsme de ses ancêtres car : « C'est la trahison de la race. Nous sommes bien toujours des Celtes, mais des Celtes physiquement et moralement dégénérés par rapport aux fondateurs de la lignée. »⁷⁸⁴ Il s'est exilé à Saint-Malo car il est en opposition à la partition de l'île, acceptée par plusieurs dirigeants nationalistes. Cela ne lui pose pas de problème, car pour lui la Celtie est un ensemble : « D'ailleurs, il faut élargir notre horizon irlandais, déclare Cian, et considérer la Celtie comme un tout, travailler à la libération simultanée de la Bretagne, du pays de Galles et de Man. »⁷⁸⁵ Cian appartient à la « nation celtique »⁷⁸⁶, telle que Saint-Loup va essayer de la définir. En Bretagne, il rencontre une étrange femme aux cheveux rouges, la Morigane, qui lui donnera deux jumeaux, Ogma et Lug, ainsi qu'un fils adoptif, Gwalarn. Les références à la mythologie irlandaise et celtique païenne sont ici évidentes. La Morigane habite Saint-Quay-Portrieux, une curieuse villa où les croix gammées foisonnent, notamment une pierre comportant un double swastika, ce qui donne lieu à ce dialogue :

_ Jamais je n'ai vu ce genre d'Hevoud double, et vous ?

_ Mon père avait transporté ici cette pierre qu'il trouva dans l'île où je suis née. Il m'en expliqua le symbole. Quand le swastika tourne vers la gauche, c'est qu'elle représente la croix des hommes qui vivent "avec le temps", ceux qui ne résistent pas à l'évolution, donc à la dégradation universelle.

Cian sursauta et murmura

_ C'est le symbole des Celtes, aussi bien Irlandais que Bretons ! Celui d'une race qui dégénère !

La Morigane reprit :

_ Quand la swastika accomplit sa rotation vers la droite, elle devient l'emblème des hommes "contre le temps", ceux qui veulent renverser l'évolution, remonter le cours de la décadence, retrouver avant le terme fatal la pureté originelle.

_ C'est la croix du Parti national-socialiste allemande, n'est-ce pas ?

⁷⁸⁴ Saint-Loup, *Plus de pardons pour les Bretons*, Paris, Presses de la cité, 1971, p.18.

⁷⁸⁵ *Ibidem*, p. 19.

⁷⁸⁶ *Ibidem*, p. 46.

*– Oui, mais les hommes “contre le temps” ne réussissent jamais. On ne s’oppose pas à l’évolution. Il faut que ce qui doit être soit.*⁷⁸⁷

Cian s’engage dans le mouvement breton, ce qui vaut des descriptions complaisantes des principaux leaders de la mouvance nationaliste d’alors, Fañch Debauvais, Olivier Mordrel et Célestin Lainé. Les deux fils de Cian ne vont pas décevoir leur père. Ogma, le « guerrier », s’engage sur les conseils de son frère aux côtés des Basques durant la guerre d’Espagne :

*Les Basques ne sont pas des Celtes, c’est vrai, mais luttent comme nous pour retrouver une patrie charnelle. Tous les opprimés doivent se prêter main-forte, quelle que soit leur race ! Alors, si tu veux te battre pour une belle cause, choisis provisoirement celle-là. Tu reviendras riche d’expérience et disponible pour la bataille des Celtes quand l’heure sera venue de la livrer.*⁷⁸⁸

Revenu au pays, Ogma s’engage logiquement au Lu Vrezhon après la défaite française, puis au Bezenn Perrot. Il finit dans la Waffen-SS et meurt face aux Soviétiques. Cian a continué d’aider les nationalistes bretons. Il s’engage à leur faciliter le débarquement d’armes allemandes en 1940, alors qu’elles étaient destinées à l’IRA irlandaise. Mais, comme il l’explique à Célestin Lainé : « Mes fils sont Bretons et le destin de la Celtie reste indivisible. En Irlande, la libération est en bonne voie, ici elle n’est pas commencée. Donc l’Ulster peut attendre ! »⁷⁸⁹ De même, la défaite française ne semble guère déplaire au héros Cian, même s’il déplore l’attitude des Bretons :

*La victoire d’Hitler n’est pas une victoire ordinaire ! Dans les fourgons de l’armée allemande, elle apporte une nouvelle conception de l’homme défini selon la race. L’indépendance des Celtes sera reconnue, tout comme celle des Germains et des Alpains. Mais, aliénés par un siècle de propagande antiboche, les Bretons ne pardonneront jamais le fait accompli par d’autres qu’eux-mêmes.*⁷⁹⁰

On connaît la suite des événements. À la fin de la guerre, Cian lance désabusé à la Morigane : « Que nous reste-t-il à faire, sinon à reprendre le combat pour la liberté de la Celtie, incomplètement gagné en Irlande et totalement perdu en Armorique ? »⁷⁹¹ Il s’installera ensuite au pays de Galles pour y fabriquer des explosifs à destination des indépendantistes locaux et livre des armes sur son navire, le *Saint-Gwénolé*, au profit d’une mystérieuse « armée celtique internationale », qu’il présente à son fils Lug :

⁷⁸⁷ *Ibidem*, p. 128-129.

⁷⁸⁸ *Ibidem*, p. 196.

⁷⁸⁹ *Ibidem*, p. 231.

⁷⁹⁰ *Ibidem*, p. 281-282.

⁷⁹¹ *Ibidem*, p. 436.

*Lug apprit ainsi de son père ce qu'il ignorait jusqu'ici : l'existence d'un noyau de combattants clandestins qui s'entraînaient à la guerre ; tantôt en Irlande, tantôt sur les territoires de l'Écosse du nord et, parfois, dans les montagnes galloises. Ils provenaient de l'IRA irlandaise, de la silencieuse Bretagne qui, dans sa subconscience, préparait déjà le FLB, de la fraction extrémiste de l'ICA gallois, et du Fleminch Quebec and Naga, organisation canadienne séparatiste. Dans les limites de ses possibilités, le Saint-Gwénolé croisait sans relâche entre les terres irrédentistes qui recherchaient leur unité.*⁷⁹²

Quant au troisième fils, Gwalarn, issu d'une union entre la Morigane et un marin grec, il trahit, évidemment. Il s'engage dans la Résistance et prend part à l'exécution de l'abbé Perrot. Après guerre, son demi-frère Lug vient lui demander des comptes et lui annonce sa fin prochaine. Pour lui, il n'est guère étonnant qu'il a trahi, puisqu'il n'est pas de « pure race » :

*Ta trahison n'est d'ailleurs qu'à moitié condamnable, puisque tu ne relèves pas de notre race. Les Celtes ne pouvaient exiger de toi une fidélité inconditionnelle à une époque où la conscience raciale ne comptait guère pour les Bretons ignorants.*⁷⁹³

⁷⁹² Ibidem, p. 500.

⁷⁹³ Ibidem, p. 479.

En Irlande, dans les années 1970, l'ancien chef du Bezenn Perrot, cette petite unité de nationalistes bretons engagés dans la SS, Célestin Lainé explique son geste à un jeune activiste breton. Jakez Bernard se souvient ainsi que :

*Lainé m'a dit qu'ils savaient que l'Allemagne allait perdre la guerre, en 1944, lorsqu'ils ont créé le Bezenn. Il m'a expliqué que leur geste n'était pas militaire mais symbolique et politique. En portant l'uniforme allemand contre des unités françaises, ils voulaient faire quelque chose d'inouï, d'impardonnable, d'inoubliable. Comme les Irlandais en 1916.*⁷⁹⁴

« Comme les Irlandais en 1916 »... La formule revient régulièrement des années 1920 à 1940. Elle illustre la fascination qu'a exercée l'insurrection républicaine de Pâques 1916 sur le deuxième Emsav, qui se développe à partir des années 1920. Au régionalisme tranquille et de notables du premier Emsav, avant la Première Guerre mondiale, succède en effet un mouvement breton plus radical dans son discours et ses prises de position. La période est marquée par l'apparition d'un mouvement autonomiste puis nationalistes structuré. Or, pour cette nouvelle génération qui fonde le Groupe régionaliste breton en 1919 puis le Parti autonomiste breton en 1928, l'Irlande constitue indubitablement l'exemple à suivre. Contrairement à leurs aînés, ces militants ne pensent pas qu'il faut sauvegarder la personnalité bretonne et les spécificités culturelles de la péninsule, comme ont su le faire les Gallois. Ils s'inscrivent dans une nouvelle démarche qui leur fait réclamer l'autonomie politique pour la Bretagne, puis son indépendance. Celle-ci est désormais jugée possible puisqu'un autre pays celte, l'Irlande, est devenu un État libre en 1921, avant de s'émanciper encore plus dans les années 1930, avec l'arrivée au pouvoir d'Éamonn de Valera. L'Irlande leur fournit une méthode, celle de l'insurrection de 1916, menée par une infime minorité de militants, quelques centaines d'hommes, mais très déterminé et près au sacrifice. L'action entraînant la répression qui, en retour, nourrit la révolution. L'Irlande leur enseigne également que le vieil adage qui veut que les ennemis de mes ennemis sont mes amis, toutes les alliances sont possibles, notamment celle avec l'Allemagne. En pleine guerre mondiale, alors que nombre de leurs compatriotes combattaient sur le Continent, les nationalistes irlandais n'ont pas hésité à accepter des armes allemandes. Vingt ans plus tard, les nationalistes bretons vont s'allier à l'Allemagne d'Hitler, sans avoir compris sa différence de nature avec l'Allemagne du Kaiser...

L'exemple Irlandais est récurrent dans la presse militante de l'époque, comme dans les écrits d'un personnage hors norme, Louis-Napoléon Le Roux. Fondateur en 1911 du premier parti nationaliste breton, il passe la Manche durant l'été 1914 par refus de servir dans l'armée

⁷⁹⁴

Entretien avec Jakez Bernard, Guingamp, 10 août 2005.

française. Après guerre, il deviendra un proche du leader travailliste d'origine écossaise, Ramsey Mac Donald. Il a également des contacts en Irlande, où il se rend régulièrement dans les années 1920 et où il commence à écrire les biographies des leaders de l'insurrection de 1916. Sa *Vie de Patrick Pearse*, éditée en français au début des années 1930, va avoir un impact important sur toute une génération de militants. Yann Buoëssel du Bourg se souvenait, en 1984 :

*La Vie de Patrick Pearse a eu sur un grand nombre de jeunes Bretons et bretonnes d'entre les deux guerres infiniment plus d'influence que le Barzaz Breiz. Qui fut pour beaucoup d'entre nous un véritable livre de chevet et qui les a menés loin, à la prison, à l'exil, au peloton d'exécution ; c'est-à-dire à l'engagement total pour la patrie bretonne.*⁷⁹⁵

Louis-Napoléon Le Roux n'est pas le seul Breton à avoir des contacts avec l'Irlande. En 1931, le PNB envoie une jeune militante, Fant Meavenn, en Irlande. Officiellement, elle part comme jeune fille au pair. Officieusement, elle doit nouer des contacts avec les membres de l'IRA afin que par solidarité interceltique, ils enseignent quelques techniques aux Bretons. Elle croise notamment la route de l'un des héros de 1916 qui, par suite, s'illustre pendant la guerre d'Espagne : Franck Ryan. Sorti des geôles franquistes par les Allemands, il repasse par la Bretagne en 1940 afin d'être conduit en Irlande. Mais l'opération tourne court et cet homme de gauche refusera ensuite de collaborer avec les nazis.

D'autres nationalistes bretons traversent la mer à l'occasion des congrès celtiques qui renaissent après la Première Guerre mondiale. Le premier congrès à se tenir en Bretagne, en 1924, est l'occasion pour les militants du GRB de faire de la propagande, tout en heurtant les régionalistes. L'année suivante, Olier Mordel, Morvan Marchal et Roparz Hemon se rendent au congrès celtique de Dublin. Ils y nouent des contacts et reviennent confortés dans l'idée de développer un interceltisme politique. Olivier Mordrelle estime en effet que l'interceltisme est réellement un argument politique :

Nous apprendrons en Galles, en Irlande, en Écosse que nous appartenons à un peuple de 25 millions de Celtes avec lequel des états ont tous les jours à compter et que le titre de Celte est lumineux de prestige dès que l'on a quitté le sol français. Nous verrons, là-bas, qu'il est des pays où l'on salue notre nom de Bretons autrement que par des paroles d'ironie ou de condescendance ; des pays où nous sommes aimés pour nous-mêmes, parce que Bretons. Nous y retrouverons l'assurance en soi qui nous

⁷⁹⁵ Yann Buoëssel du Bourg, « Une forte et passionnante personnalité du premier Emsav, Louis-Napoléon Le Roux (1890-1944) », *Dalc'homp soñj* n° 7, Nevez amzer 1984, p. 24.

*manque. Tout vibrant du souvenir de la liberté britannique et américaine, plein encore de l'enchantement où nous aura laissé la pureté de l'atmosphère celtique, le séjour dans une Bretagne empoisonnée par le réseau d'insanités françaises qui l'étouffe, nous paraîtra bientôt intolérable.*⁷⁹⁶

Par idéologie on entend un ensemble d'idées, de pensées philosophiques, sociales, politiques, morales, religieuses, propre à un groupe, à une classe sociale ou à une époque, ou un système d'idées, d'opinions et de croyances qui forme une doctrine pouvant influencer les comportements individuels ou collectifs. Force est de constater qu'un certain interceltisme qui se développe en marge du nationalisme breton et qu'il alimente répond à cette définition. L'interceltisme est d'abord une idéologie de la libération : nombre de militants bretons entendent imiter les Irlandais et rêvent d'une indépendance pourtant bien hypothétique. Les Gallois qui ne revendiquent qu'une certaine autonomie et des droits culturels semblent surtout inspirer les régionalistes, notamment des personnalités comme Taldir Jaffrennou qui avaient déjà participé au mouvement panceltique du début du XX^e siècle.

La chose est nette à la fin des années 1930, lorsque la revue d'extrême-droite, *Stur*, développe des thèses proches du national-socialisme et entend lier celtisme et germanisme. Les Celtes et leurs descendants bretons sont présentés comme une race nordique, aryenne et proche parente des Germains. Une race différente des Français qui malgré leur substrat gaulois sont, pour les rédacteurs de *Stur*, trop latinisés, voire trop « juifs »... Ces théories ne séduisent qu'une minorité de militants bretons et doivent être replacées dans leur contexte, celui d'une France et d'une Europe où l'antisémitisme est alors très développé. Elles vont cependant pouvoir s'exprimer lors de la Seconde Guerre mondiale et l'occupation de la Bretagne. Une partie du mouvement breton s'engage dans la collaboration. Un choix qui va cependant avoir pour conséquence de mettre l'interceltisme en sommeil : difficile alors de faire l'apologie des liens avec les « frères celtes d'outre-Manche » quand ceux-ci sont très largement engagés dans les armées alliées. Ces liens, les Bretons de la France libre, notamment ceux du réseau Sao Breiz, sur lesquels l'historien Jean-Jacques Monnier écrit :

Mais la sympathie pour les Bretons est appuyée, étayée sur de nombreux témoignages d'actes de bravoure, rapportés par la revue. Là aussi, l'histoire commune aux Celtes est invoquée : "En dehors de sa province, le Breton sera dépaysé, éternellement, et il n'aura qu'un souci, y revenir un jour, vieillir et mourir. Cependant, cette fois, l'exil lui aura été moins cruel. Car Galles et Cornouailles font partie de la

⁷⁹⁶

Olier Mordrel, "les Avantages du panceltisme", *Breiz Atao* n°52, avril-mai 1923, p. 1.

*vieille terre de ses aïeux, “Bro goz va Zadoù”. C’est de là qu’ils partirent autrefois pour l’Armorique. Le Breton y retrouve un peu ses habitudes, beaucoup sa langue.*⁷⁹⁷

Les solidarités interceltiques seront réactivées à la fin de la Seconde Guerre mondiale, lorsque de nombreux militants bretons optent pour l’exil. La plupart vont s’établir en Irlande, où ils sont juste tolérés. Quelques-uns passent par le pays de Galles, où ils sont réellement aidés par les nationalistes locaux. Ceux-ci parviennent à convaincre un certain nombre de personnalités de se rendre en Bretagne pour une commission d’enquête sur les excès de la répression policière contre le mouvement breton. Les autorités françaises sont d’ailleurs mises dans un certain embarras par cette initiative, qui constitue l’un des premiers succès politiques de l’Emsav après guerre.

À côté de cet interceltisme politique et idéologique, l’interceltisme traditionnel, héritier du panceltisme du début du XX^e siècle, a perduré. Les congrès celtiques ont ainsi été réactivés après la Première Guerre mondiale. Ils se sont tenus avec une remarquable régularité, tous les ans. Réunissant des érudits et des intellectuels, ils n’ont cependant guère eu de réalisations concrètes ni permis autre chose que des prises de contact entre personnalités des différents pays celtiques. Les acteurs du mouvement panceltique ont également continué leur action, en premier lieu desquels Taldir Jaffrennou. Dans les années 1920, il participe à la création d’un consortium breton qui, pour la première fois, utilise l’interceltisme comme argument économique. Des Bretons entendent s’inspirer des Irlandais pour construire une usine électrique fonctionnant à la tourbe des monts d’Arrée. Cet éphémère consortium semble également à l’origine du premier « festival interceltique » qui se tient à Riec-sur-Belon durant l’été 1927. Malgré son nom, cette manifestation est très différente de l’actuel festival de Lorient où la musique est l’élément fédérateur. En 1927, le festival interceltique est avant tout marqué par les cérémonies néodruidiques d’un Gorsed de Bretagne que Taldir tente de faire renaître. C’est également à cette occasion et à cette époque que sont mises en place les bases d’un interceltisme « sportif » qui perdure jusqu’à nos jours, avec notamment l’organisation régulière de tournois de lutte entre Bretons et Corniques. Les régionalistes et Taldir Jaffrennou semblent enfin avoir joué un rôle dans les premiers contacts avec les Galiciens. Entre mai et août 1929, l’écrivain et homme politique nationaliste Castelão fait un séjour en Bretagne et contribue, à son retour, à forger l’image d’une Bretagne idéalisée dans la littérature galicienne.

L’interceltisme dans les années 1930 explore de nouvelles voies culturelles, notamment

⁷⁹⁷ MONNIER Jean-Jacques, *Résistance et conscience bretonne (1940-1945), l’hermine contre la croix gammée*, Fouesnant, Éditions Yoran Embanner, 2007, p. 149.

dans les arts plastiques avec le mouvement Seiz Breur. De nombreuses œuvres des artistes de ce collectif intègrent des éléments « celtiques », comme par exemple les entrelacs irlandais. Ces œuvres d'art ont contribué à concrétiser l'interceltisme. Alors que l'idée politique bretonne a été largement discréditée après la Seconde Guerre mondiale en raison de la collaboration de certains nationalistes avec les Allemands, l'interceltisme qui se développe à partir de la fin des années 1940 sera d'ailleurs essentiellement culturel.

Troisième partie. L'interceltisme contemporain, un internationalisme post-national

L'interceltisme s'est spectaculairement développé dans la seconde moitié du XX^e siècle. Il est aujourd'hui considéré comme l'une des composantes de l'identité bretonne contemporaine. Ainsi, le présupposé d'une « Bretagne-pays celtique » s'est aujourd'hui largement imposé dans l'opinion publique. Comment expliquer ce succès ? Il semble d'abord s'appuyer sur une troisième forme d'interceltisme, à dominante culturelle, qui s'est imposée dans l'après guerre. Il a contribué à l'émergence de nouvelles pratiques musicales qui ont rencontré un large écho dans le public. Il a été porté par des artistes reconnus qui ont forgé une nouvelle image de l'interceltisme. Sa réussite la plus éclatante résidant dans le succès confirmé d'années en années du Festival interceltique de Lorient qui s'est imposé comme l'un des grands rendez-vous culturels européens.

Néanmoins, cet interceltisme culturel et populaire s'appuie aussi sur les anciens réseaux créés au XX^e siècle, comme le Gorsed de Bretagne ou le congrès celtique. Plusieurs intellectuels ont également fourni un socle à cet interceltisme moderne, grâce notamment aux centres d'études celtiques et à la presse spécialisée. L'interceltisme contemporain est aussi alimenté par de nouveaux réseaux, comme par exemple la Ligue celtique mise en place dans les années 1960, avec un but politique. L'interceltisme continue en effet de fonctionner comme une référence politique pour nombre de formations bretonnes. Plus que les Irlandais de 1916, ce sont désormais les autonomistes écossais et gallois qui semblent servir de modèle.

À côté de ces interceltismes intellectuel, politique et culturel semble se développer une nouvelle forme de relations institutionnelles. Elle s'incarne ainsi dans les jumelages entre villes bretonnes, irlandaises et galloises. Cet interceltisme pourrait connaître un nouveau développement avec la création de véritables pouvoirs régionaux et dans le mouvement plus large de la construction européenne.

Chapitre VII. La naissance d'un interceltisme culturel dans les années 1950

Après la Seconde Guerre mondiale, le mouvement breton va connaître, au niveau politique, une longue traversée du désert, en raison de l'opprobre jeté sur lui par la collaboration de certains avec l'occupant allemand. L'absence de nombreux cadres, en exil ou interdits de séjour en Bretagne, empêchait également tout mouvement de repartir avant le milieu des années 1950. Dès lors, pour nombre de militants bretons, le champ culturel est apparu comme un moyen d'investissement pertinent. De fait, la seconde moitié du XX^e siècle va être marquée en Bretagne par un *revival* culturel très important, particulièrement dans le domaine musical. Mais ce renouveau n'aurait probablement pas été possible sans l'apport de l'interceltisme. Les relations interceltiques vont en effet permettre aux artistes bretons d'acquérir de nouveaux instruments, d'échanger et de se perfectionner outre-Manche. De péninsulaire, la culture bretonne devient largement internationale, se faisant connaître à l'étranger et augmentant d'autant son audience. C'est également à cette période que se met en place le principal événement reliant les pays celtiques, le festival interceltique de Lorient, qui a drainé des centaines de milliers de personnes depuis sa création en 1970. Les années 1950 et 1960 semblent donc importantes pour expliquer l'émergence d'un interceltisme culturel contemporain, portées par de nouvelles structures et associations qui ont notamment permis l'acclimatation en Bretagne de nouveaux instruments de musique venus d'outre Manche. Parallèlement, comment l'interceltisme politique et le panceltisme traditionnel se perpétuent-ils ?

1. Le réinvestissement dans le culturel

La collaboration de certains nationalistes bretons avec l'occupant allemand a jeté le discrédit sur l'idée bretonne à la Libération. Nombre de cadres de l'Emsav préférèrent alors se réinvestir dans les organisations culturelles qui vont se développer dans l'après-guerre, tandis que l'interceltisme fournit de nouvelles références dans des pays d'outre-Manche, qui n'ont rien à voir avec l'Allemagne.

1.1 L'acclimatation de la cornemuse écossaise en Bretagne

1.1.1 La cornemuse, instrument celtique ?

Depuis l'Antiquité, la cornemuse a été jouée en Europe et autour du bassin méditerranéen. Sa pratique a perduré dans les pays celtiques, où sont utilisées des variantes suivant les régions. Traditionnellement, en Bretagne, on joue ainsi d'une cornemuse à un bourdon, le biniau. Sous sa forme actuelle, il daterait du XVII^e ou du XVIII^e siècle. Il est joué « en couple » et accompagne une bombarde, une sorte de hautbois. En Loire-Atlantique, on sonne également une autre cornemuse, la veuze.

Or, les relations interceltiques vont faire considérablement évoluer la pratique de la cornemuse. Lors des premiers échanges, les Bretons sont en effet frappés par les formations écossaises. « Ah ! Nos pauvres biniaus de Bretagne, en comparaison, quelle misère ! », écrit Anatole Le Braz après l'Eisteddfod de Cardiff, en 1899. Les Bretons ont en effet découvert la *Highland bagpipe*, ou grande cornemuse écossaise, qui possède trois bourdons et dégage un son des plus majestueux. Selon Armel Morgant :

À ce que l'on sait, l'instrument n'avait originellement rien d'écossais, et a fortiori, rien de « celtique », terme il est vrai de nos jours des plus galvaudés. Les premières représentations dont on dispose en Écosse ne remontent guère au-delà du XV^e siècle, et les spécialistes s'accordent généralement pour dater son arrivée dans ce pays du XII^e au XIII^e siècle. On est déjà bien loin de l'Antiquité celtique !⁷⁹⁸

⁷⁹⁸

MORGANT, Armel, *Bagad, vers une nouvelle tradition*, Spézet, Coop Breizh, 2005, p. 22.

Depuis la seconde moitié du XIX^e siècle, les sonneurs de cornemuse écossaise sont rassemblés en *pipe bands*, dont les premiers groupes se sont formés dans les régiments écossais de l'armée britannique. Il s'agissait d'utiliser les qualités sonores des cornemuses pour accompagner les troupes au combat. C'est ce genre de formations, aux allures quelque peu martiales, mais très impressionnante pour quiconque la voit évoluer pour la première fois, qui a tant marqué les intellectuels bretons participant au mouvement panceltique du début du XX^e siècle. Charles Le Goffic en ramène quelques exemplaires, dont l'un semble avoir été acquis par Jean Guillerm, de Belle-Isle-en-Terre, dans le Trégor, qui en joue régulièrement dans les fêtes de la région.

Dans l'entre-deux-guerres, la pratique de la grande cornemuse va se développer grâce aux musiciens Hervé Le Menn et Gildas Jaffrennou, le fils de Taldir. Dans les années 1930, on voit ainsi Gildas Jaffrennou sonner de sa grande cornemuse dans les fêtes du Gorsed, que préside son père. En 1932, Hervé Le Menn, un Breton immigré en région parisienne, monte un groupe de sonneurs sur le modèle écossais, la *Kernvreuriez ar Viniaouerien* (KAV, « fraternité des sonneurs de biniou »). L'ensemble comptera jusqu'à une trentaine de membres. Un certain Weiss, un alsacien passionné de culture celtique, aurait offert plusieurs cornemuses. Dorig Le Voyer, fait partie de ce premier groupe. Il va ensuite devenir luthier, avant de jouer un rôle décisif dans le développement du phénomène des bagadoù. KAV précède d'une vingtaine d'années la création des bagadoù bretons, mais déjà, cette organisation préfigure la structuration du monde de la cornemuse en Bretagne. Ainsi, Hervé Le Menn met l'accent sur la formation des musiciens et rêve de voir s'ouvrir des « écoles de biniou » en Bretagne.

1.1.2 La *Bodadeg ar Sonerion* (BAS)

La *Kenvreuriez ar Viniaouerien* n'allait pas tarder à faire des émules en Bretagne. En 1937, lors des fêtes du Bleun-Brug, à Plougastel-Daoulas, des sonneurs décident de créer une organisation semblable. Mais le projet semble ne pas s'être concrétisé rapidement. Il faut en fait attendre le début des années 1940, pour qu'il soit réactivé lorsque Dorig Le Voyer, démobilisé et installé à Rennes, rencontre un autre jeune passionné de musique bretonne, Polig Monjarret. Ce dernier se serait découvert une vocation de sonneur en entendant Dorig le Voyer un soir de répétition au cercle celtique de Rennes.

À la même époque, Polig Monjarret fréquente un jeune vicaire de Guingamp, l'abbé Louis Le Floc'h, connu sous son nom de plume de « Moadez Glanndour ». C'est, semble-t-il, à ce

moment qu'il va avoir l'idée de créer la Bodadeg ar Sonerion (BAS), l'une des plus anciennes associations culturelles bretonnes actives :

*C'est en suivant les cours de breton de l'abbé Louis Le Floc'h que Polig Monjarret a trouvé ce nom. Expliquant les verbes et les substantifs, l'abbé avait pris le verbe bodañ (réunir en assemblée), qui devient bodadeg (assemblée, réunion), par exemple bodadeg ar sonerion. Polig s'en est souvenu. En octobre 1942, il présente le projet, par courrier, à une dizaine de sonneurs de sa connaissance. En novembre, il lance une enquête pour savoir combien il reste de sonneurs de tradition et envoie une centaine de lettres à des maires et des recteurs de paroisses : vingt réponses lui indiquent en tout une soixantaine de noms. Il en rencontrera en fait très peu : c'est la guerre.*⁷⁹⁹

Les premières activités de BAS ont lieu le 23 mai 1943, lors d'un concert en ouverture du congrès de l'institut celtique de Roparz Hemon. La formation comporte trois bombardes, deux tambours et trois cornemuses écossaises, sonnées par Polig Monjarret, Efflam Curven et Robert Marie. Ils intègrent la section de musique populaire de l'institut celtique. Dorig Le Voyer en devient le premier président, Polig Monjarret le secrétaire et Robert Marie le trésorier. Les statuts de la BAS de 1943 stipulent, dans l'article 2, que : « la BAS n'accepte comme membres actifs que les Bretons de race ». Le mot « race » sera remplacé, en 1946, par « de naissance ». Le compositeur Jeff Le Penven est nommé « censeur musical ». En effet, le règlement intérieur stipule que « le censeur a le pouvoir d'interdire tout air non celtique ». Très tôt, en effet, les promoteurs de la BAS ont décidé de dépasser la musique bretonne pour intégrer les autres musiques celtiques. En 1944, la BAS comptait plus d'une centaine de membres, dont plusieurs se sont engagés dans la Résistance, à l'image d'Iffig Hamon qui a rejoint le maquis.

Seule une vingtaine répond à Polig Monjarret en 1946, lorsqu'il décide de relancer le mouvement avec Dorig Le Voyer, devenu par ailleurs son beau-frère. Les débuts sont marqués par un travail de collecte, mais aussi de censure parfois excessive menée par Jef Le Penven sur les airs qu'on lui rapporte :

*Le Penven se livre en effet à un tri impitoyable, rejetant les airs d'origines irlandaise, écossaise ou galloise, ainsi que nombre d'airs dits « locaux », rapportés de Paris ou d'ailleurs et adaptés par les musiciens du cru. Un peu effrayé, Polig Monjarret décidera au bout d'un an de conserver discrètement tout ce qu'il collecte.*⁸⁰⁰

⁷⁹⁹ Yves Labbé, « Polig Monjarret, un pionnier du renouveau musical », *ArMen* n°53, août 1993, p. 46.
⁸⁰⁰ *Ibidem*, p. 48.

La BAS va également rapidement prendre part aux échanges interceltiques. Les relations interceltiques commencent en effet à reprendre peu à peu après la Seconde Guerre mondiale, en témoigne cette visite de joueurs de cornemuse écossais et irlandais en 1946, à un camp à Argol. Avec la BAS, ils défilent dans Brest, en jouant des airs de leurs pays :

Si cette manifestation est la première de cette envergure, nous savons qu'elle ne sera pas la dernière et que d'autres suivront bientôt, tous les pays celtiques ayant à cœur de renforcer les liens qui doivent unir les différents rameaux de notre race. Bevet Keltia !⁸⁰¹



Le camp des sonneurs de 1947, réunissant des Bretons, des Écossais et des Irlandais. Ci-dessus, le lever des couleurs (source : archives ArMen).

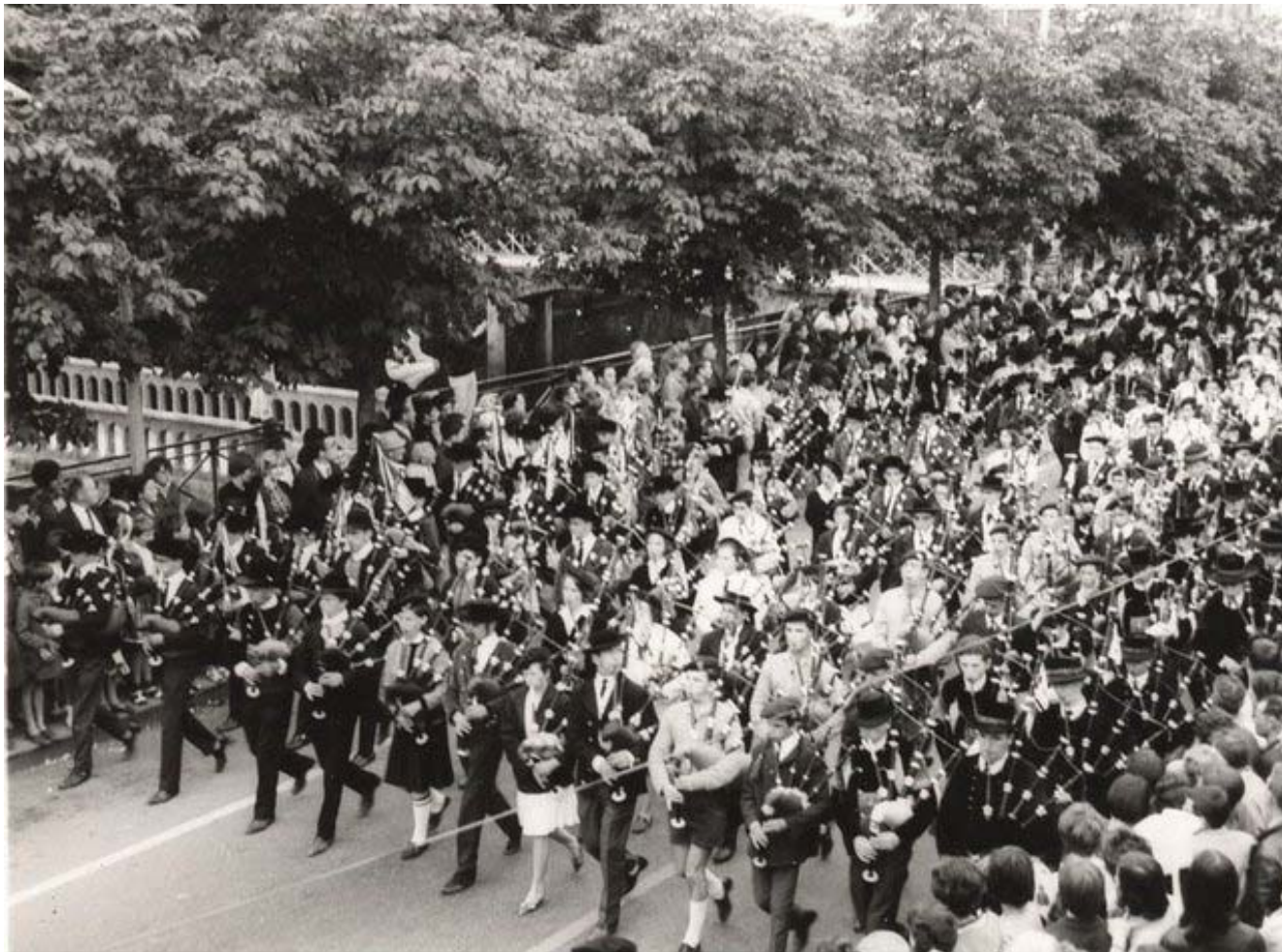
En 1947, les participants du troisième camp école viennent sonner à Morlaix, pour le congrès du groupe « Sao Breizh », les anciens des Forces françaises libres en Grande-Bretagne. Ils y côtoient une délégation écossaise, le City Glasgow police pipe band. Polig Monjarret est très impressionné et, en 1947, il s'en inspire pour monter une formation musicale, à Carhaix où il est installé. En mai 1948, la « clique » de Carhaix défile pour la première fois et provoque un réel enthousiasme. De nombreuses villes vont se doter de formations similaires qui prennent le nom de bagadoù (« groupes », en breton). En 1946, dans un régiment de Dinan, plusieurs sonneurs avaient également constitué un groupe qui préfigura également les bagadoù

⁸⁰¹

Sant Briag, « relations interceltiques », les Cahiers de Brocéliande, n° 1, janvier 1947, p 62.

modernes. L'une des « institutions » de la musique bretonne contemporaine, l'une des plus représentatives de l'identité bretonne, est donc une création des années 1940, directement inspirée par les échanges interceltiques.

Le cinquième camp école de BAS prend d'ailleurs une forme interceltique plus nette encore. Organisé en juillet 1949, à Fouesnant, on y rencontre six Irlandais sonneurs de *uilleann pipes* et de *war-pipes*, six Gallois, huit Écossais et deux Cornouaillais britanniques. En plus de soixante ans d'existence, la BAS qui est aujourd'hui devenue l'une des grandes fédérations culturelles bretonne, a multiplié les échanges avec les autres contrées celtiques et permis une large diffusion de la grande cornemuse écossaise – également appelée biniou braz, ou « grand biniou » - dans la péninsule. Dans les années 1950, chaque ville de Bretagne s'est désormais dotée d'un bagad, voire de plusieurs comme à Quimper ou Brest. Il n'est d'ailleurs pas inintéressant de constater que le phénomène des bagadoù s'est développé essentiellement à partir de centres urbains, et non dans les campagnes qui constituaient jusque-là le terreau de la musique populaire bretonne. Comme si la population des villes bretonnes se montrait plus réceptive à cette nouvelle pratique culturelle, reliée au vieux fonds populaire breton, mais en grande partie importée, notamment d'Écosse. L'un des spécialistes de la musique bretonne contemporaine, Armel Morgant, remarque ainsi que :



L'un des premiers triomphes des sonneurs, lors du festival de Cornouailles, à Quimper, au début des années 1950 (source : BAS).

Ce que je trouve remarquable dans le mouvement de BAS, c'est la manière dont l'idée de musique bretonne « a pris corps » pour devenir une véritable composante de l'identité bretonne. On peut dire d'une certaine façon que le concept de musique bretonne est consubstantiel à BAS. Aussi, depuis 1950, tous les musiciens, groupes ou même mouvements musicaux prétendant faire de la musique bretonne, n'ont pu échapper aux représentations et aux imaginaires de la BAS.⁸⁰²

⁸⁰²

MORGANT, Armel, *Bagad*, op.cit. p 40.

1.1.3 Le Scolaich Beg an Treis

Impossible d'étudier le phénomène des bagadoù sans évoquer une initiative, directement inspirée par l'Écosse (son nom lui-même est en gaélique) et qui a contribué à structurer ce mouvement à l'image de ce qui se faisait outre-Manche : le Scolaich Beg an Treis. Selon Armel Morgant, « au tout début des années 1960, tout ce que les bagadoù comptaient alors de forces vives et novatrices s'y retrouvent pour participer à un travail pédagogique fondamental ».⁸⁰³

Cette structure est née de la rencontre entre le sonneur Henri Léon et le chercheur et universitaire Donatien Laurent. Ce dernier avait en effet commencé à fréquenter l'Écosse au début des années 1950. En 1952, il rencontre Seumas MacNeill, *piper* et directeur du College of piping, une institution dédiée à la cornemuse et fondée après la Seconde Guerre mondiale. Donatien Laurent, qui joue lui-même de la cornemuse, revient en Écosse en 1954. Il a en effet obtenu une bourse d'études. Il se rend alors dans les Hébrides où il rencontre le grand soliste, John MacFadyen. Il y acquiert également une véritable cornemuse écossaise, qu'il ramène en Bretagne. Henri Léon et Donatien Laurent créent en 1954, une structure de recherche et de pédagogie au sein de BAS. En effet, selon Armel Morgant :



Henri Léon, dit « la Pie », l'un des sonneurs de cornemuses écossaises dans les années 1950.

*Tout en restant en prise avec la tradition (Donatien Laurent commence alors ses collectes de terrain à travers la Bretagne), il s'agit pour eux de procéder au renouvellement des rythmes, des formes et des structures mélodiques bretonnes adaptables à un ensemble créé de fraîche date à partir d'un exemple étranger, vecteur de la nouvelle musique de la Bretagne d'après-guerre.*⁸⁰⁴

Henri Léon et Donatien Laurent se rendent en Écosse en 1956, afin de suivre un stage de cornemuse écossaise dans les Hébrides. Ils commencent même à s'initier au *pibroch*, la « grande musique » de cornemuse. Ils sont les premiers Bretons à rentrer au pays avec des diplômes officiels de cornemuse écossaise. De ce séjour, Henri Léon revient avec le projet de créer une structure similaire au College of piping et de traduire des méthodes écossaises.

⁸⁰³ Ibidem., p. 113.

⁸⁰⁴ Ibidem., p. 114.

Le « Scolaich Beg an Treis » est donc lancé après le retour d’Heri Léon de son service militaire. Animé par ce dernier, avec Donatien Laurent et un autre sonneur, Alain Le Hégarat, il s’agit d’une structure destinée à former les moniteurs et les éléments les plus prometteurs des bagadoù. Deux stages annuels sont organisés à l’école de Melon-Porspoder, dans le haut Léon, non loin de la place de Beg-an-Treis « dont l’aspect n’est pas sans rappeler certains sites d’Écosse », selon Armel Morgant⁸⁰⁵. Les stagiaires sont notamment initiés aux musiques irlandaises et écossaises, ce qui aura bien sûr une influence sur le style des bagadoù. Mais Heri Léon décède dans un accident de la route en 1962. Le Scolaich continuera néanmoins à fonctionner jusqu’en 1965.

1.2 La harpe, un autre instrument celtique

Associée aux bardes, la harpe occupe une place importante dans l’imaginaire celtique et plusieurs spécimens remontant au Moyen Âge sont conservés en Irlande – dont elle est l’un des emblèmes officiels –, au pays de Galles et en Écosse. Ces harpes primitives celtiques se distinguent par une caisse de résonance volumineuse et une taille importante. En Bretagne, si sa présence est attestée au Moyen Âge, sa pratique semble avoir disparu à l’époque moderne.

1.2.1 Un instrument romantique

Au XIX^e siècle, dans sa correspondance avec La Villemarqué, le révérend Thomas Price s’interrogeait sur la date de sa disparition dans la péninsule. Les intellectuels bretons de l’époque n’étaient pas insensibles aux charmes de cet instrument. Ainsi, le poète Brizeux publie en 1839, un recueil intitulé *Telenn Arvor*, la « harpe d’Armor » où l’on peut lire ses vers :

Chante, ô harpe !

Les Bretons

Hélas ! ont bien peu de consolation.

⁸⁰⁵

Ibidem, p. 115.



Une harpe médiévale conservée au musée de l'histoire d'Ecosse, à Edimbourg.

Le mot même de *telenn* semble être un emprunt au gallois et c'est La Villemarqué, dans son introduction au *Barzaz Breiz* qui lance l'idée que la harpe aurait été introduite par les bardes et les religieux gallois durant le haut Moyen Âge. La question semble avoir divisé les intellectuels bretons du XIX^e siècle, certains comme Narcisse Quellien ou même Maurice Duhamel doutant que cet instrument, dans sa variante celtique insulaire, ait effectivement été joué en Bretagne. En tout état de cause, c'est grâce aux premiers échanges interceltiques modernes que la harpe a fait sa réapparition en Bretagne. Au congrès celtique international de 1867, à Saint-Brieuc, le harpiste gallois Thomas Gruffyd interprète quelques morceaux avec sa fille Suzanna. Cette dernière, devenue Suzanna Richards, accueille avec sa harpe

la délégation bretonne venue à l'Eisteddfod de 1899. Taldir Jaffrennou tombe quant à lui sous le charme d'une élève de Suzanna Richards, Maggie Jones, à laquelle il dédiera d'ailleurs un poème *Ar c'han a gane Maggi*, « le chant que chantait Maggie ».

Le premier harpiste breton moderne semble avoir été le Lorientais Pol Diverrière. Pendant ses études de médecine à Paris, il semble s'être initié à la harpe. Peut-être auprès d'une certaine Jeanne Delacour, harpiste et pianiste, qui fréquentait à la même époque la paroisse bretonne de l'abbé Cadic, à Paris. Devenu barde en 1904, sous le pseudonyme d'Ab Sulio, puis de Tangwall. En 1908, il rencontre, aux fêtes de Brest, la harpiste officielle du Gorsedd du pays de Galles, miss Bessie Jones (Telynores Gwalia) qu'il épouse en 1913. Installé au pays de Galles, devenu conservateur des manuscrits à la Bibliothèque nationale d'Aberystwyth, Paul Le Diverrière revient régulièrement jouer de la harpe en Bretagne, notamment pour le Gorsedd. Mais il ne semble pas avoir fait école.

En 1934, à l'invitation de Taldir Jaffrennou, une harpiste écossaise, Heloise Russell-Fergusson vient jouer en Bretagne. Le fils de Taldir, Gildas est alors installé à Carhaix en tant qu'ébéniste-menuisier. Il a aussi effectué des travaux de lutherie et sera l'un des premiers Bretons à jouer de la cornemuse écossaise. En 1934, il relève les mesures de la harpe d'Heloise Russell-Fergusson, grâce auxquelles il va élaborer un premier instrument. Selon

Armel Morgant : « Il utilise à cette fin ce qui reste d'un avion de bois, qu'en compagnie d'un ami, il avait construit quelque temps auparavant »⁸⁰⁶.

Ce premier essai ne semble guère avoir été concluant. Après la Seconde Guerre mondiale, Gildas Jaffrennou s'installe au pays de Galles. Il entre en contact avec la veuve d'Arnold Dolmetsch, un luthier suisse et pionnier de la redécouverte des musiques anciennes. C'est par ce biais qu'il obtient les plans d'une harpe celtique qui lui inspirent un premier prototype, puis les autres instruments qu'il réalisera. Des années 1950 aux années 1970, Gildas Jaffrennou a en effet construit plus de six cents harpes celtiques.

1.2.2 La harpe celtique des Cochevelou

Un autre Breton, dès les années 1930, avait dans l'idée de construire une réplique de harpe celtique. Georges Cochevelou, qui était alors en relation avec François Jaffrennou. Au début des années 1940, il réside en Auvergne, où il rencontre Jean-Marie Hamonic, professeur de harpe au conservatoire de Clermont-Ferrand. Ce dernier lui explique le fonctionnement de la harpe classique et quelques secrets de fabrication. Rentré à Paris, il rencontre Gildas Jaffrennou et la harpiste irlandaise, Roisin Ni She O Tuama.

En avril 1953, Georges Cochevelou achève sa première harpe. Il la fait essayer à Denise Mégevand et lui demande de donner des cours à son fils Alan. Denise Mégevand se passionne pour l'instrument. Sans abandonner la harpe classique, elle compose de nouveaux arrangements pour cet instrument. Elle conçoit aussi une méthode et réalise des premiers enregistrements. Mais c'est surtout son élève qui va faire parler de lui.

En novembre 1953, à la maison de la Bretagne à Paris, une conférence-récital est donnée par Denise Mégevand sur la harpe celtique, à l'issue de laquelle le jeune Alan Cochevelou qui n'a que six mois de harpe dans les doigts monte sur scène et enchante le public. Il ne tardera à se faire connaître sous le nom d'Alan Stivell et acquiert une notoriété internationale. Avant de connaître le succès que l'on sait et étourdir l'Olympia en 1972, Alan Stivell se produit en compagnie de la chanteuse cornouaillaise Andrea Ar Gouilh, avec laquelle il enregistre ses premiers disques pour le label quimpérois, Mouez Breiz, dont le logo fait d'entrelacs dans un style « celtique », a été dessiné par Polig Monjarret. Alan Stivell est issu du groupe scout Bleimor de Paris, au sein duquel a été organisée une formation de harpistes, dès les années 1950, la Telenn Bleimor. Selon Armel Morgant, il s'agit de :

⁸⁰⁶ Armel Morgant, « Harpe et Bretagne, deux siècles d'histoire », *ArMen* n°140, mai-juin 2004, p. 14.

*Un ensemble exclusivement féminin qui se fera entendre jusque 1972. Denise Mégevand est le premier professeur d'un ensemble qui permettra à de jeunes harpistes de se révéler : Madeleine Buffandeau, Brigitte Géraud, Mariannig Larc'hantec, Kristen Noguès, Françoise Johannel, Rozenn Guilcher, pour ne citer que celles qui feront leur métier de la musique.*⁸⁰⁷

Il est évidemment difficile de déterminer toutes les vocations qu'ont suscitées les Cochevelou. Mais, dans la foulée, plusieurs Bretonnes et Bretons se mettent à la harpe. Après avoir découvert la harpe celtique en 1958 avec Alan Stivell, la *Pennsoner* du bagad de Redon, Soazig Noblet, fonde l'ensemble de harpes, les Tregeriz, en 1968. Dans ces années-là, pour ne donner qu'un exemple, le bagad de Saint-Malo acquiert trois harpes Cochevelou. C'est aussi en écoutant Alan Stivell qu'un jeune étudiant de Rennes, Rémi Chauvet, éprouve un choc. Il abandonne le piano, se met à la harpe et au néodruidisme en prenant le nom de Myrdhin.

En quelques décennies, la harpe celtique s'est imposée dans le paysage musical breton. Une épreuve de harpe figure ainsi au concours du Kan ar Bobl (« le chant du peuple »), l'un des grands rassemblements de musique traditionnelle bretonne. Longtemps, le gagnant de cette épreuve a représenté la Bretagne au concours Keltavision de Killarney, en Irlande. Par ailleurs, les stages et les écoles de harpe celtique se sont multipliés en Bretagne. Dinan est ainsi devenue un centre reconnu de formation à cet instrument. Depuis 1984, Dinan accueille tous les ans les Rencontres internationales de harpe celtique, où alternent stages, colloques, exposition et concours de composition et d'interprétation. Les harpistes bretons se sont fédérés dans les années 1960 dans une éphémère Telennou Breiz, qui a ensuite été remplacée par la dynamique fédération Telenourien Vreizh, dont le premier président fut Gildas Jaffrennou. Notons enfin que l'un des principaux fabricants de harpes, Camac, est basé en Bretagne, à Ancenis. Plusieurs centaines de ces instruments y sont fabriquées chaque année.

Instrument plus ou moins emblématique des Celtes anciens, la harpe s'est donc fait une place en Bretagne, au point d'apparaître aujourd'hui comme un instrument traditionnel alors que sa réintroduction est relativement récente. Fruit des échanges interceltiques des XIX^e et XX^e siècles, elle incarne donc, d'une certaine façon, l'internationalisation de la musique celtique.

⁸⁰⁷

Armel Morgant, « Harpe et Bretagne, deux siècles d'histoire », *ArMen* n°140, mai-juin 2004, p.15.

1.3 Une figure de l'interceltisme contemporain, Polig Monjarret

Jusqu'à sa mort, en 2003, Polig Monjarret a été un militant breton engagé dans l'interceltisme. Il a été à l'origine de nombreuses initiatives, dont le Secours populaire interceltique (Spi) ou Bodadeg ar Sonerion (BAS). On le retrouve également à la croisée de nombreux mouvements. Infatigable voyageur, il se targuait de s'être rendu plus de deux cents fois en Irlande... Ayant débuté son engagement pendant la Seconde Guerre mondiale, Polig Monjarret n'a pas échappé aux doutes sur son attitude face à l'occupant allemand.

1.3.1 Un jeune sonneur et militant

Paul, « Polig », Monjarret est né le 31 juillet 1920. Après la défaite, il s'engage dans les Centres de jeunesse. Il y suit une formation de moniteur, à l'école de formation des cadres à Mordelles, en Ille-et-Vilaine, puis devient moniteur. Il est ensuite assistant de direction, puis détaché à la délégation régionale de Rennes jusqu'au mois d'août 1942. Avec les Chantiers de jeunesse, les Centres de jeunesse avaient été créés en juillet 1940 par Vichy pour lutter contre le chômage et l'oisiveté provoqués par la guerre et la défaite. Le décret signé par le maréchal Pétain précise que « l'organisation des Groupements de Jeunesse se propose de donner aux jeunes hommes de France, toutes classes confondues, un complément d'éducation morale et virile qui, des mieux doués fera des chefs et de tous des hommes sains, honnêtes, communiant dans la ferveur d'une même foi nationale. » Il s'agit donc d'une organisation « maréchaliste », sans qu'on puisse forcément en déduire que Polig Monjarret adhérerait alors au régime du maréchal, ainsi que le souligne Kristian Hamon :

*Gardons-nous du raccourci un peu facile du type « tous collabos ». À l'instar de Joseph Martray, que Polig Monjarret a probablement rencontré à Mordelles, beaucoup de ces jeunes basculeront dans la Résistance. Faut-il voir dans cet engagement une sorte de continuité du scoutisme dont Polig Monjarret était fortement imprégné ? C'est une hypothèse, puisqu'il fut avant guerre, chef du groupe des Éclaireurs de France de Guingamp, groupe qui sera dissous au début de l'Occupation.*⁸⁰⁸

En 1942, de retour à Guingamp, il adhère au Parti national breton, une décision motivée entre autre par le souhait d'échapper au Service du travail obligatoire (STO). Il écrit trois articles dans *l'heure bretonne* et vend d'ailleurs ce journal au son du biniou, ce qui lui vaudra

⁸⁰⁸ Kristian Hamon, « Il y a soixante ans : le procès de Polig Monjarret », projet d'article pour *Ar Soner*, 27 septembre 2005.

quelques ennuis à la Libération. Il participe également au camp des bagadoù stourm d'août 1943 à Landivisiau. Il démissionne du PNB peu après. De peur d'être arrêté pour s'être soustrait au STO, Polig Monjarret se réfugie chez son ami Dorig Le Voyer à Ploërmel. Le 4 juin 1944, on le retrouve au Théâtre de Vannes où il déclare :

*J'ai prononcé lors d'une fête pour les sinistrés bretons, un discours où je disais que la politique menée par certains Bretons n'avait réussi qu'à rendre impopulaires ceux qui s'intéressaient à faire revivre la langue, les coutumes et l'art breton. Je terminais en disant que j'espérais pouvoir fraterniser avec les autres Bretons d'outre-Manche.*⁸⁰⁹

Polig Monjarret sera dès lors recherché par la Gestapo. « En juillet 1944, mon mari est mal vu des Allemands car il avait annoncé une réunion prochaine des Celtes d'outre-Manche », confirme sa femme, Louise Le Foll, lors d'une audition par la police en juillet 1945⁸¹⁰. On imagine en effet que son appel à fraterniser avec les « autres Bretons » et les « Celtes d'outre-Manche » n'a guère été apprécié par les autorités d'Occupation. Les Celtes en question servant dans l'armée britannique qui allait débarquer en France en juin 1944. Il est arrêté par les Allemands qui lui reprochent « d'avoir la majorité de sa famille dans la Résistance et d'avoir provoqué à Vannes une réunion du maquis et prononcé un discours qui tendait à présenter comme des amis les ennemis de la Bretagne »⁸¹¹. Il est déporté au STO en Allemagne. À la Libération, il sera interné pendant cinq mois en raison de son appartenance au PNB. Il est acquitté lors de son procès.

1.3.2 Le militant culturel et interceltique

Polig Monjarret demeure l'une des grandes figures de la musique traditionnelle bretonne, dont il a été l'un des plus efficaces artisans du renouveau. En 1942, il participe ainsi à une noce à Locmaria-Berrien, en centre Bretagne, avec Loeiz Ropars de Poullaouen et Iffig Hamon. Polig Monjarret y joue de la grande cornemuse écossaise :

*Loeiz nous a présentés aux fiancés. Quand ils ont vu un « biniou à trois étages qui faisait de la bombarde avec » (une grande cornemuse à trois bourdons, accompagnée d'une bombarde), ça leur a plu tout de suite.*⁸¹²

Selon Loeiz Ropars, cette noce fut une révélation :

⁸⁰⁹ Procès verbal de police du 2 juin 1945, cité par Kristian Hamon dans « Il y a soixante ans : le procès de Polig Monjarret », projet d'article pour *ar Soner*, 27 septembre 2005.

⁸¹⁰ *Ibidem.*

⁸¹¹ *Ibidem.*

⁸¹² Yves Labbé, « Polig Monjarret, un pionnier du renouveau musical », *ArMen* n°53, août 1993, p.44.

*La participation à cette noce fut pour Polig une véritable révélation. Il s'est rendu compte qu'on pouvait, en musique, faire quelque chose en lien direct avec le peuple, ce qu'il n'avait pu ressentir en étant en ville dans un cercle celtique.*⁸¹³

Polig Monjarret va ensuite se lancer activement dans le développement du mouvement culturel, à travers notamment la BAS qu'il a contribué à fonder et le bagad de Carhaix qu'il a créé. Il se rend également outre-Manche, dès 1947. Invité par l'organisation de jeunesse galloise Y Urdd, il rencontre ainsi Gildas Jaffrennou, installé à Harlech.

Polig Monjarret participe également, en 1950, à la création de la confédération Kendalc'h (« maintenir »), dont Pierre Mocaër devient le premier président. En 1951, Polig Monjarret abandonne son activité de tapissier et devient permanent de Kendalc'h. Pendant quatre ans, il va abattre un travail de titan, se dépensant sans compter pour relancer des fêtes folkloriques ou en créer de nouvelles. C'est au début des années 1950 qu'il découvre l'Irlande :

*Tout a commencé dans les années 1950. Ma fille de dix-huit mois avait la polio et ici personne n'a voulu m'aider, ni la sécu, ni rien. Les seuls qui m'ont aidé, c'étaient les Irlandais qui sortaient de cinq ans de blocus et qui étaient pauvres comme Job. J'avais demandé de l'aide à mon copain, secrétaire de la Pipers Association, qui était venu en Bretagne e 1949, participer à un camp de sonneurs à Fouesnant. Il y avait à Dublin un hôpital pour enfants qui soignait la polio. Je n'avais pas un rond, ils ont payé l'avion à ma femme et à ma fille. Elle a été soignée six mois là-bas, jamais je n'oublierai ce geste.*⁸¹⁴

En avril 1955, Polig Monjarret démissionne de Kendalc'h, fatigué « par les murs d'incompréhension pour faire progresser l'esprit breton à l'intérieur des cercles celtiques. » Il part travailler quelques mois en Afrique. À son retour, il participe à nouveau aux activités de la BAS et s'engage au MOB de Yann Fouéré, de 1957 à 1961. Membre des jurys aux concours de bagadoù organisés par la BAS, il devient un pilier du festival des cornemuses de Brest qui, en 1970, s'installe à Lorient et devient le festival interceltique. Alors Lorientais, Polig Monjarret a eu une part active dans ce déménagement. « On voulait dépasser le stade des bagadoù et des cercles celtiques, en s'ouvrant à d'autres pays et à d'autres aspects culturels. »⁸¹⁵

⁸¹³ Ibidem.

⁸¹⁴ Yann Rivallain, « Bretagne-Irlande, trente ans de jumelages », *ArMen* n° 134, mai 2003, p. 28.

⁸¹⁵ Ibidem, p. 56.



La statue de Polig Monjarret, sur un banc de la place des Pêcheurs, à Lorient (photo : Erwan Chartier).

Polig Monjarret est en effet un militant interceltique convaincu. Dès années 1960 jusqu'à sa mort, il confiait avoir effectué plus de deux cents voyages en Irlande. Il est vrai que Brittany Ferries lui avait confié la tâche de développer les jumelages entre l'Irlande et la Bretagne. Ces nombreuses visites vont être le prétexte à de nouvelles initiatives interceltiques.

Ainsi, en 1974, il ramène trois poneys du Connemara d'Irlande. En les découvrant lors du festival interceltique, le directeur des haras de Lamballe, trouve les bêtes magnifiques et lui propose de fonder une association d'éleveurs. Polig Monjarret refuse, mais un article dans le *Paysan breton* change la donne et de nombreuses personnes lui téléphonent pour se procurer des bêtes. Polig Monjarret se fait donc maquignon et importe une centaine de bêtes. Grâce à son initiative, la Bretagne compte aujourd'hui plusieurs dizaines de poneys irlandais.

En août 1972, Polig Monjarret est présent dans le Kerry à la finale du Fleadh Cheoil, le grand rassemblement culturel traditionnel irlandais. Des milliers de chanteurs, de musiciens et de danseurs se produisent à cette occasion dans des concours. Cet événement va directement lui inspirer la création du Kan ar Bobl (« le chant du peuple »), dont la première édition a lieu

en 1973, à Lorient. Comme en Irlande, il organise des concours par pays, avant une grande finale nationale. En quelques années, le Kan ar Bobl s'est imposé comme l'un des grands événements culturels bretons. Sa finale a désormais lieu à Pontivy. Il constitue en tout cas un nouvel exemple de transposition réussie d'une initiative prise dans un autre pays celtique vers la Bretagne.

Au début des années 1970 toujours, révolté par la situation créée par les troubles en Irlande du Nord, il crée le Secours international celtique, le Spi (« espoir » en breton) qui permettra d'accueillir des dizaines d'enfants irlandais en Bretagne.

À l'origine du développement de la cornemuse écossaise en Bretagne, fondateur des grandes confédérations BAS et Kendalc'h, de la création du festival interceltique de Lorient ou du Kan ar Bobl, Polig Monjarret demeure l'un des grands artisans du renouveau culturel breton de la seconde moitié du XX^e siècle. Il a également œuvré au développement des relations interceltiques, y trouvant à la fois une source d'inspiration pour des initiatives en Bretagne et une ouverture pour oxygéner la culture bretonne moderne. Il a enfin contribué au développement des jumelages grâce auxquels des milliers de Bretons ont pu découvrir l'Irlande et les autres pays celtiques, mais aussi de s'ouvrir à ces cultures. En ce sens, Polig Monjarret reste donc l'une des grandes figures de l'interceltisme contemporain.

2. Le congrès celtique international et la Ligue celtique

Après la guerre, le Congrès celtique renaît et une première édition aura lieu à Dublin, tandis qu'un autre congrès est organisé à Saint-Brieuc, mais ne semble guère avoir une grande audience outre-Manche. Les premiers congrès celtiques de l'après-guerre présentent une forme assez similaire à ceux de la première moitié du XX^e siècle, avec des journées d'études et des conférences et de doctes discussions sur la survie des langues celtiques. Mais, dans les coulisses, ils sont une occasion pour une partie des cadres du mouvement breton, désormais exilé en Irlande et en Grande-Bretagne après la Libération, de reprendre contact avec les militants bretons nationalistes qui sont restés en Bretagne. Dans la seconde moitié du XX^e siècle, le congrès celtique semble avoir pris une connotation de plus en plus politique, notamment dans les années 1960 et 1970, tandis que les « exilés » bretons vont être également les chevilles ouvrières d'une nouvelle organisation, la Ligue celtique, aux objectifs ouvertement politiques.

2.1 Le congrès interceltique de Saint-Brieuc en 1947

En juin 1946 paraissait une nouvelle revue à l'intitulé « celtique » : *Celta*, éditée par le « centre d'études littéraires, touristiques et artistiques de Bretagne ». Ses présidents d'honneur en étaient le préfet des Côtes-du-Nord, Henri Avril et le maire de Saint-Brieuc, Charles Royer. Alain Le Diuzet était le président du cercle. L'éditorial proclamait :

Celta, libre de toute attache politique ou religieuse acceptera tous les concours, d'où qu'ils viennent, dans un but exclusivement culturel. Nous associerons ainsi nos efforts à ceux de nos amis des autres provinces dont l'idéal se confond avec le nôtre et qui



La Une du premier numéro de *Celta* (archives départementales du Finistère).

Il s'agit d'une revue éditée à l'initiative de quelques intellectuels, de tendance régionaliste, où sont publiées des études historiques, littéraires et quelques poésies. Le bandeau de couverture, avec des motifs celtiques, a été dessiné par Xavier de Langlais. *Celta* prend cependant position pour l'enseignement du breton, notamment dans le but de lutter contre le séparatisme :

*À la suite d'une intervention de Celta auprès des conseillers généraux des Côtes-du-Nord, un vœu a été adopté à l'unanimité, demandant l'enseignement facultatif du breton dans les lycées, collèges, écoles normales de la Bretagne bretonnante. Nous remercions chaleureusement le conseil général de son vote qui vient appuyer celui du conseil général du Finistère. Lorsque l'enseignement de la langue bretonne sera devenu effectif, l'idée séparatiste aura vécu.*⁸¹⁷

L'activité principale de ce groupe semble d'avoir organisé un « congrès interceltique », du 19 au 27 juillet 1947, à Saint-Brieuc. Il s'agissait d'abord de célébrer le quatre-vingtième anniversaire du congrès de 1867. La manifestation était d'ailleurs placée sous un parrainage de haute volée, avec un comité de patronage présidé par Léon Blum, où l'on trouvait quelques poids lourds politiques bretons, comme Tanguy-Prigent, alors ministre de l'Agriculture, René Pleven et André Colin, anciens ministres centristes, ainsi que le communiste Marcel Cachin. Y siégeaient enfin Pierre-Henri Teitgen, vice-président du Conseil et Pierre Bourdan, ministre des Arts et des Lettres.

Parmi les membres du comité d'honneur, on reconnaissait quelques figures déjà connues du mouvement breton, comme Xavier de Langlais ou René-Yves Creston, et des nouveaux militants, comme Dorig Le Voyer qui avait fondé la BAS quelques années auparavant. Un certain Pierre Hélias, qui ne se prénommait pas encore « Pierre-Jakez » était conseiller technique pour les questions de radio.

Le programme des festivités annonce les buts essentiels de *Celta* et de ce congrès. Il s'agissait tout d'abord de commémorer le congrès de 1867, car :

Cette rencontre, destinée à rapprocher les membres de la famille celtique, Gaëls et Bretons, avait été organisée par la Société d'émulation des Côtes-du-Nord qui comptait, parmi ses membres, plusieurs historiens de grande classe dont les recherches font encore de nos jours autorité. [...] C'est en reprenant, sous un aspect plus scientifiquement actuel, les travaux de ses illustres devanciers que Celta entend

⁸¹⁶ « Présentation », *Celta* n° 1, juin 1946, p. 1.

⁸¹⁷ « L'Enseignement de la langue bretonne », *Celta* n° 3, novembre-décembre 1947.

*célébrer le quatre-vingtième anniversaire du Congrès de 1867, apportant sa modeste contribution à l'étude des caractères communs des peuples celtes.*⁸¹⁸

L'autre but du congrès de 1947 était en effet le renouvellement des relations interceltiques :

*Le rapprochement que nous voulons opérer dans le domaine des connaissances intellectuelles, nous entendons qu'il s'effectue dans celui de la reprise des relations avec nos "cousins" de Grande-Bretagne, relations qui doivent être renouées plus étroitement après l'isolement forcé de la longue et cruelle période de la guerre.*⁸¹⁹



Programme du premier congrès celtique d'après-guerre (source : ADF)

Celta donnait d'ailleurs aux relations interceltiques une connotation politique, celle de renforcer les liens entre la France et la Grande-Bretagne :

*L'importance de ces contacts entre Bretons et Celtes d'outre-Manche ne peut échapper à personne. Dans le cadre de l'alliance franco-britannique, ils renforceront pour leur part les liens unissant nos deux grands pays. Car, aux relations traditionnelles, ils superposent les liens inébranlables qui naissent d'une communauté d'origine.*⁸²⁰

Le congrès est ouvert par l'inauguration d'expositions, consacrées à l'art et au livre breton. Le dimanche 27 juillet, le vélodrome de Saint-Brieuc accueille une « grande journée folklorique » avec des « danses, chants, chœurs, poésies de toute la Bretagne », le tout clôturé par le « Bro goz ma zadoù ». En même temps que le congrès, l'Association bretonne tenait également son congrès, avec notamment une conférence sur « les Influences celtiques dans le mouvement romantique ». Ce type de congrès ne devait pas avoir de suite.

⁸¹⁸ Programme du congrès interceltique organisé par Celta, Saint-Brieuc, 1947, p. 4.

⁸¹⁹ Ibidem, p. 5.

⁸²⁰ Ibidem.

2.2 Les congrès celtiques de l'après-guerre

Les relations interceltiques furent interrompues pendant la Seconde Guerre mondiale, mais un congrès celtique eut lieu à nouveau à Dublin en 1947, un autre au pays de Galles en 1948 après l'Eisteddfod national.

2.2.1 Des congrès classiques

Le mouvement du congrès celtique qui reprend après la guerre, est l'héritier du mouvement panceltique du début du XX^e siècle. Pendant quelques jours, de doctes orateurs se succèdent pour évoquer les situations dans leurs pays ou soulever quelques questions d'ordre historique. Concernant le premier congrès d'après-guerre, qui se déroule du 22 au 30 juillet 1947, *le Peuple breton* indique que :

*Que dire des réunions qui furent ensuite consacrées chaque jour à tour de rôle aux différents pays ? Disons simplement qu'un exposé de leurs situations particulières fut brossé par les chefs des délégations et qu'un conférencier fut chargé dans chaque cas de faire une étude sur un sujet arrêté d'avance, le tout donnant naturellement lieu à une discussion animée. En ce qui concerne la Bretagne, Roparz Hemon avait été spécialement invité à traiter celui de l'unification du breton et sa conférence remporte le succès qu'elle méritait par son sérieux et les suggestions qu'elle apportait. C'est en effet, là, un problème qui intéresse beaucoup l'opinion irlandaise en ce moment parce qu'il se pose là-bas aussi d'une manière aiguë pour le gaélique.*⁸²¹

Ce congrès fut l'occasion d'une nouvelle résolution demandant au gouvernement français de prendre des mesures en faveur de la langue bretonne :

*Le congrès celtique international, réuni à Dublin du 22 au 30 juillet 1947, après examen de la situation des langues celtiques dans leurs pays respectifs, exprime son profond étonnement que le gouvernement français interdise l'enseignement du breton dans les écoles de Bretagne, en dépit des demandes des Bretons de toutes opinions et de tous partis. Le congrès considère que cette politique est opposée aux principes de base et viole ceux de la Liberté et de la Justice. Il demande respectueusement au gouvernement français d'autoriser et de protéger l'enseignement du breton dans les écoles primaires et secondaires de Bretagne.*⁸²²

⁸²¹ « Le Congrès interceltique », *le Peuple breton*, octobre 1947, p. 19.

⁸²² *Ibidem*.

Ce congrès de Dublin a également été l'occasion pour les nationalistes bretons exilés au pays de Galles et en Irlande, de se retrouver et de rencontrer des militants restés en Bretagne. Yann Fouéré se souvient d'y être allé, malgré des difficultés financières :

*Ce qui m'y décida fut l'utilité, sinon la nécessité, maintenant qu'un autre contingent de réfugiés bretons se trouvait en Irlande, de mettre au point une structure de coordination de nos efforts et de nos activités. Raymond Delaporte m'avait fortement encouragé à me rendre à Dublin où nous devions nous rencontrer pour nous concerter sur les structures éventuelles à mettre en place à cette fin. En même temps, cela allait nous permettre de rencontrer à nouveau les militants bretons venus de Bretagne qui devaient se rendre au congrès, sous la férule de Pierre Mocaër, à l'époque et depuis de longues années secrétaire perpétuel de la branche bretonne du congrès celtique international.*⁸²³

À cette occasion, Millardet lance un journal, *Celtic times*, qui avait pour ambition d'être le journal mensuel des pays celtiques. La délégation bretonne est composée les frères Ollivier, Visant Seité, Erwan Tymen et le docteur Libéral. Toujours selon Yann Fouéré :

*Nous pûmes au cours d'une réunion restreinte examiner la situation en Bretagne et encourager le docteur Libéral à prendre la direction et l'animation du Bleun brug, auquel l'assassinat de l'abbé Perrot par la "Résistance française" quatre ans auparavant, avait porté un coup dont il ne s'était pas encore relevé. Nous ne pûmes que donner notre soutien, malheureusement plus platonique que pratique, aux frères Ollivier dans leur projet de publication d'un journal nationaliste qui se heurtait toujours à l'opposition des services français de l'Information.*⁸²⁴

Au congrès de 1949 qui se tint à Bangor, au pays de Galles, le congrès celtique adopta de nouveaux statuts qui sont toujours ceux en vigueur aujourd'hui pour l'essentiel. Les objectifs du congrès celtique sont le maintien de la culture, des idéaux et des langues des peuples celtiques, le développement des contacts intellectuels et une coopération étroite entre les associations et organisations des différents pays celtiques. Il fut convenu qu'un congrès international serait désormais tenu chaque année dans l'un des pays celtiques, à tour de rôle. Le premier « congrès celtique international » s'est tenu en Cornouailles. Il a eu lieu à Truro en 1950. Entre-temps, en Bretagne, Pierre Mocaër monte une Association bretonne des relations interceltiques, l'Abri. En 1951, elle organise le congrès de Quimper, qui se tient en même temps que les fêtes de Cornouaille. Mocaër peut compter pour l'organisation, sur la toute nouvelle confédération Kendalc'h qui regroupe les cercles celtiques et les sonneurs de la

⁸²³ FOUERE, Yann, *la Maison du Connemara*, op.cit., p. 74.

⁸²⁴ *Ibidem*, p. 75.

BAS. Il invite d'ailleurs les adhérents de Kendalc'h à persévérer dans le domaine interceltique :

*Nous ne pouvons que trop recommander à la nombreuse jeunesse qui se trouve aujourd'hui fédérée sous l'égide de Kendalc'h de se livrer à ces études sur les pays frères. Ils en tireront un grand profit, et comme il est de plus en plus question de multiplier les contacts par des manifestations importantes, il est indispensable que nos jeunes ne se trouvent pas en état d'infériorité face à leurs camarades d'outre-Manche, qui sont en général beaucoup plus documentés qu'eux sur ces questions. Nous ne saurions trop conseiller aux cercles en particulier de mettre les études celtiques : histoire, géographie, folklore au programme de leurs soirées.*⁸²⁵

Les choses ne se font sans provoquer des remous, comme s'en émeut Pierre Mocaër dans *ar Soner* de septembre 1952, où il se désole qu'une association concurrente ait été montée par un Breton exilé à Dublin et que l'Abri ait été exclu du congrès de 1952, sur l'île de Man :

*Nos amis sont au courant des difficultés qui furent suscitées l'année dernière à l'Association bretonne des relations interceltiques parce qu'elle avait organisé le congrès celtique international à la même époque que les fêtes de Cornouaille, jugées impures et insuffisamment bretonnes par un de nos compatriotes qui a quitté Paris en 1947 pour résider à Dublin et a perdu tout contact direct avec la Bretagne depuis de longues années. Il a depuis formé une organisation dissidente et, profitant de l'ignorance des nouveaux dirigeants du mouvement à l'Isle-de-Man, il s'est arrangé de manière à ce que nous ne fussions même pas invités à participer au récent congrès tenu dans cette île. Le résultat a été très simple : un seul et unique Breton y a représenté la Bretagne et c'était l'instigateur lui-même de toute cette histoire. Triste conséquence de la désunion. D'un autre côté, les fêtes de Cornouaille avaient invité en 1950 un certain nombre de délégués manxois. Ils ont été cordialement reçus chez nous et auraient peut-être pu s'en souvenir.*⁸²⁶

En 1962, le congrès se tient à Tréguier. C'est l'occasion pour les Bretons de faire entendre à leurs homologues un récital de harpe celtique. Georges Cochevelou en retient l'ambiance :

*Le final de la dernière soirée du congrès interceltique, dans le cadre évocateur du cloître de la cathédrale de Tréguier, a été un moment d'intense émotion. La conscience d'appartenir à un seul et même peuple était évidente pour tous. Pour la première fois au congrès interceltique, la harpe bretonne se faisait entendre.*⁸²⁷

⁸²⁵ « Kendalc'h keltieck », *ar Soner*, avril 1952, p. 8.

⁸²⁶ Pierre Mocaër, « splendide isolement », *ar Soner*, septembre 1952, p. 1.

⁸²⁷ Georges Cochevelou, « la Harpe bretonne au congrès interceltique », *l'Avenir de la Bretagne* n°62, 18 octobre 1962.

C'est Alan Stivell et Andrea ar Gouilh qui se sont produits devant les délégués du congrès. « J'eus cependant le plaisir de m'apercevoir que ses harmonisations et compositions entièrement modales et toujours calquées sur la métrique du rythme des poètes avaient été fort appréciées par nos visiteurs gallois, irlandais et écossais. »⁸²⁸

Il y eut de 1964 à 1968 une tentative éphémère de créer un Congrès Celtique de la Jeunesse (*Celtic Youth Congress*).

2.2.2 Le souffle de mai 1968 sur le congrès celtique

Les congrès de la fin des années 1960 et des années 1970 allaient sentir passer le souffle des révoltes qui bousculaient alors l'Europe occidentale et prendre une orientation plus politique. En 1968, quelques mois après les événements de mai, le passage du congrès celtique à Fougères est l'occasion d'une démonstration politique bretonne. Le correspondant de *l'Avenir de la Bretagne* sur place est séduit par l'ambiance chaleureuse et militante :

*À Fougères, chacun avait adopté une autre manière de penser, de se comporter. La Celtie triomphait, s'imposait dans la rue, au sein du public. Notre civilisation avait droit de cité, s'exprimait librement. Les emblèmes claquaient au vent, les langues maternelles reconstituaient la grande famille. L'Histoire, la nôtre, s'installait à la tribune et jugeait l'oppresseur, la liberté chantait sur scène, explosait dans les cabarets. Tout cela ne s'analyse guère. Une fois de plus, de tels moments se vivent.*⁸²⁹

Pour lui, le congrès a été « une grande démonstration d'unité et de force ». Notamment lorsqu'un intervenant qui prônait « l'unité française » s'est fait huer, au son « *d'ar Challaoued er maez !* » (« Les Français dehors »). Yves Le Roux rapporte ainsi que :

*“Kendalc'h an trec'h”, nous disait Per Denez, le grand homme de ce congrès. “Vous vaincrez, nous affirmait un Écossais, membre influent du SNP (Parti nationaliste écossais). Moi-même, je ne pensais pas vivre pour l'indépendance de l'Écosse et je crois que nous serons libres dans deux ou trois ans.” A Fougères, de grandes espérances ont grandi. Une jeunesse monte avec la fierté de sa culture, avec son réalisme politique. Elle joue des coudes aux avant-postes du combat. Un combat qui fut et qui est toujours le même en Celtie. Oui, Per Denez, l'Irlande nous a montré le chemin.*⁸³⁰

⁸²⁸ Ibidem.

⁸²⁹ Yves Le Roux, « Fougères, le triomphe de la Celtie », *l'Avenir de la Bretagne* du 12 septembre 1968,

p. 2.

⁸³⁰

Ibidem

En 1974, le congrès interceltique de Nantes sera tout aussi animé, avec une orientation très politique. Cette édition est d'abord un succès, puisque selon *le Peuple breton*, entre sept cent cinquante et huit cents personnes ont pris part aux débats qui se sont déroulés à la faculté des Lettres, dont près de trois cents Gallois qui ont donné « un récital de leurs chants communautaires nationaux »⁸³¹. Ronan Le Prohon⁸³² salue d'ailleurs l'adoption d'une « déclaration des droits culturels » :

*Cette déclaration qui reprend d'une manière solennelle l'essentiel des revendications culturelles des formations politiques qui mènent dans les pays celtiques le combat pour les libertés, pourra désormais servir de référence. Elle marque en tout cas une nette politisation du congrès celtique international qui est ainsi un peu sorti de l'académisme apolitique qui limitait jusqu'à présent son influence et son rayonnement.*⁸³³

L'Avenir de la Bretagne salue également les changements :

*Il est vrai que cette fois, le congrès interceltique fut plus un congrès de travail qu'un doux ronronnement de retrouvailles avec longues tergiversations sur le passé. Le remue-ménage, dominé par les clartés de Per Denez et Guy Caro, n'aura fait que briser le bocal dans lequel certains intellectuels voulaient, une fois de plus, enfermer la culture celtique en général et bretonne en particulier.*⁸³⁴

Une commission semble particulièrement avoir « secoué le cocotier des notables élitaires », la commission 6 « liaison entre le combat culturel et le combat économique et social ». Outre une motion pour demander la réunification de la Bretagne historique, cette commission parvient à faire adopter par le congrès cette motion :

C'est le peuple des travailleurs qui produit et qui a permis que survive la culture spécifique des nationalités opprimées. Pour que cette culture se développe, il est nécessaire que le peuple dans son ensemble et pas seulement une "élite", parfois isolée dans un ghetto, prenne en charge le combat culturel. C'est pourquoi nous invitons les mouvements culturels et militants culturels à travailler en participant et en soutenant

⁸³¹ R.L., « Kendalc'h keltiek etrevroadel 1974 », *le Peuple breton* n°132, octobre 1975, p. 14.

⁸³² Ronan Leprohon est l'un des fondateurs de l'UDB, dont il a été l'un des dirigeants charismatiques dans les années 1970. Il quitte l'UDB entre 1982 pour le Parti socialiste et devient alors conseiller régional, puis revient à l'UDB en 1998 et assure la direction de la revue *le Peuple breton*.

⁸³³ *Ibidem*.

⁸³⁴ Ronan Ulliac, « Nantes, congrès interceltique, un nouveau départ ? », *l'Avenir de la Bretagne*, octobre 1974, p. 11.

*activement les divers combats économiques, sociaux et politiques des travailleurs et de la jeunesse et en réalisant leur liaison avec le combat culturel.*⁸³⁵

Néanmoins, les congrès celtiques ne semblent guère avoir élargi leur audience dans les années 1970 et 1980. Le domaine où l'interceltique s'exprime alors avec le plus de vigueur semblant alors la musique.

2.2 La création de la ligue celtique

Les congrès celtiques ont, jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, constitué la concrétisation la plus visible de l'idée panceltique et interceltique. Dès les origines, les acteurs de ce mouvement avaient fait le choix de maintenir une certaine neutralité politique, notamment après la Première Guerre mondiale, ce qui provoque l'incompréhension de militants politiques rêvant d'une véritable internationale interceltique. Dès les années 1920, en Bretagne, les nationalistes avaient critiqué les congrès celtiques qui selon eux se limitaient à de longs et ennuyeux débats d'érudits plutôt qu'à un interceltisme actif.

2.2.1 Les précédentes tentatives de création d'une ligue celtique

Dès le début du XX^e siècle, certains militants avaient émis l'idée du lancement d'une organisation interceltique à but politique. En 1900, un premier projet de « Ligue celtique » était évoqué, sans lendemain. En 1918, des Écossais annonçaient également la création d'une ligue celtique, mais le projet resta lettre morte.

En 1932, *an Oaled* se fait l'écho de la création d'une nouvelle Ligue celtique en Amérique, à Baltimore, dont le secrétaire général serait un certain Gerard Mac Caffey et son président, Ruraidh Stuart Erskine of Marr, par ailleurs leader du Parti nationaliste écossais (SNP)⁸³⁶. Le but de l'organisation est clairement politique :

⁸³⁵ Ibidem.

⁸³⁶ Ruadri Stuart Erskine était entré en contact avec Taldir Jaffrennou dès 1901. Il demandait à Taldir de lui fournir un article sur le mouvement breton pour son magazine qui « faisait le meilleur pour la Panceltisme ». La lettre est reproduite dans *an Oaled* n° 51, premier trimestre de 1935.

*Passant en revue l'histoire qui montre que les Celtes conquis par les autres races, puis la renaissance de leur esprit de Nation au XIX^e siècle, il conclut qu'à l'exception de l'Irlande, les autres, Écosse, Galles, Cornwall, Bretagne sont sur la défensive. Il faut qu'elles se connaissent, se groupent et s'appuient les unes aux autres pour exiger l'égalité avec les autres races indépendantes.*⁸³⁷

La Ligue avait également créé un hymne interceltique, baptisé « Eirighidh fheara Celtiah ! », « Levez-vous, hommes de Celtia ! ». *An Oaled* approuvait le programme de cette ligue et ne rejetait le président du SNP comme président : « Nous souhaitons que l'honorable Erskine of Marr, dont la fortune est grande, réussisse à devenir le chef interceltique qui galvanise les éléments susceptibles de marcher dans nos cinq ou six petits pays divisés par la mer, les mœurs, les langues ».⁸³⁸ Mais les régionalistes estimaient, non sans réalisme, que le choix de Baltimore était fort peu judicieux :

*En toute sincérité, c'est trop loin. Et la grandeur de la plupart d'entre nous, nous attache à nos rivages ! Une équipe de globe-trotters serait d'abord à créer et à payer par le comité de la Ligue. Ensuite, un bulletin hebdomadaire de liaison. En dehors de là, nous resterons dans les nuées immatérielles.*⁸³⁹

Ce projet ne semble guère avoir eu de suite et il faudra donc attendre les années 1960 pour que de nouvelles tentatives aient lieu.

2.2.2 La création de la Ligue celtique

Alors qu'un mouvement politique breton, le MOB, renaît à la fin des années 1950, plusieurs personnalités évoquent la possibilité d'une organisation fédérant les principaux mouvements nationalistes des pays celtiques. En 1961, deux Bretons, Alan Heusaff et Yann Fouéré fondent avec les Gallois Gwynfor Evans et J.E. Jones (alors président et secrétaire général de Plaid Cymru) la Ligue celtique à Rhosllanerchrugog, près de Wreccsam, au pays de Galles. L'ancien membre du Bezen Perrot, réfugié en Irlande où il va consacrer d'importants travaux à la linguistique bretonne, Alan Heusaff, devient le premier président de la Ligue. Il le restera jusqu'en 1984. En 2000, Yann Fouéré en faisait l'hommage :

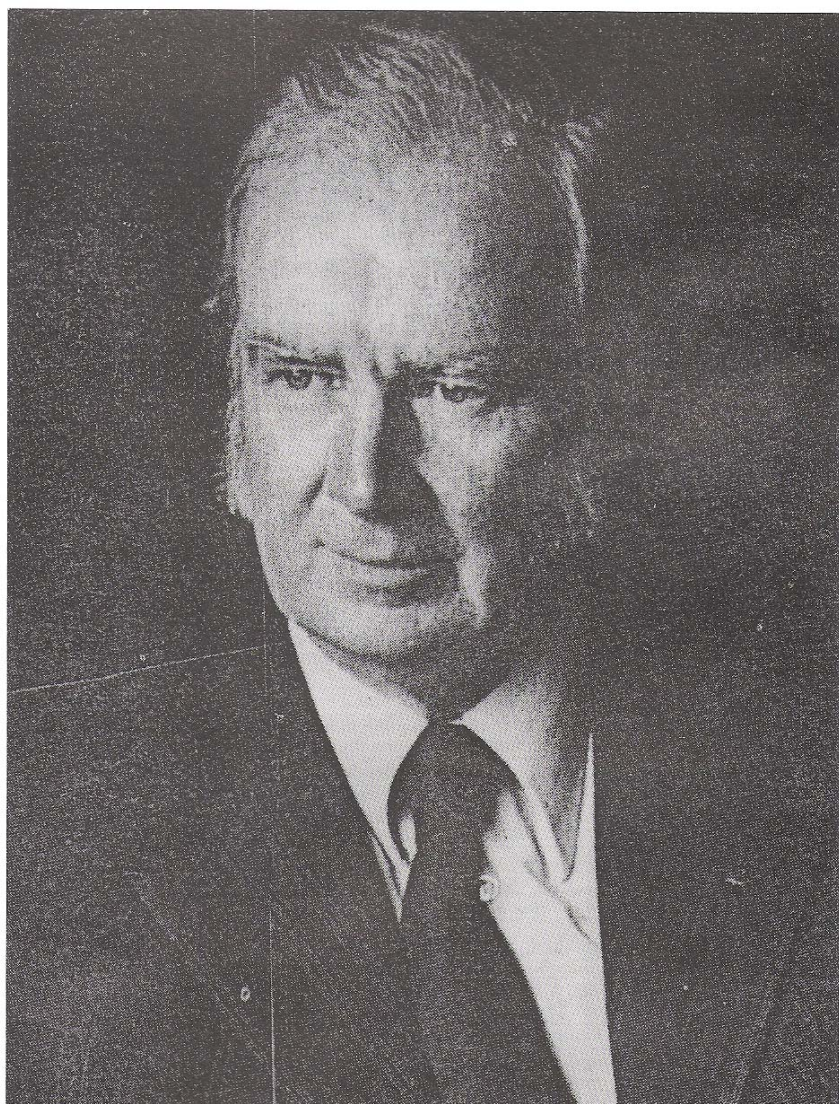
⁸³⁷ « Une nouvelle ligue celtique », *an Oaled*, deuxième trimestre 1932, p 486.

⁸³⁸ *Ibidem.*

⁸³⁹ *Ibidem.*

*Alan devint peu après le secrétaire général de la nouvelle organisation politique internationale. Il était pour ce faire l'homme idoine : il parlait et écrivait couramment l'anglais, le français, le breton et le gaélique. Grâce à Bride O'Doherty, son épouse qu'il avait rencontré à l'université de Galway, il put faire du gaélique la langue de son foyer. Alan, tout en continuant à s'occuper activement de la Ligue celtique, n'oubliait pas sa patrie d'origine. C'est grâce à lui et à son travail pratique persévérant que nous pûmes faire paraître à nouveau le bulletin de presse Breton News, rédigé en anglais, à l'usage de la presse mondiale. Le bulletin parut régulièrement de 1960 à 1972. Il fut pratiquement remplacé par Carn, la revue trimestrielle de la Ligue celtique, qui paraît encore à ce jour... Sans Alan Heusaff rien de tout cela n'aurait été possible : la persévérance, hélas ! n'est guère une vertu bretonne...*⁸⁴⁰

En 1972, la Ligue lance une nouvelle revue, *Carn* et en 1974, elle se dote d'une branche américaine, la *Celtic league, american branch*, dont le siège est à New York. La Ligue est en effet organisée en branches, dont les six principales concernent les pays de langue celtique : Bretagne, Cornouailles, Écosse, Île de Man, Irlande et pays de Galles. L'une des polémiques internes les plus retentissantes a concerné la question de la Galice et des Asturies. La Ligue celtique a en effet décidé de ne pas les intégrer dans son organisation, considérant qu'il ne s'agissait pas de nations celtiques, puisqu'aucune langue celtique n'y



Gwynfor Evans, le président du Plaid Cymru dans les années 1950 est l'un des fondateurs de la Ligue celtique (cliché *Dalc'homp soñj*).

⁸⁴⁰

Yann FOUERE, « Alan heusaff, le persévérant », *l'Avenir de la Bretagne* n°431, janvier 2000, p. 2.

est parlée et qu'aucun écrit de quelque nature que ce soit, tant littéraire qu'administratif, n'y a été rédigé dans une langue celtique depuis plus d'un millénaire.

La Ligue celtique s'est donnée pour but fondamental de contribuer aux luttes des six nations celtiques « pour fixer ou garder leur liberté politique, culturelle, sociale et économique »⁸⁴¹. Pour cela, elle entend agir sur plusieurs points :

- **Encourager la coopération entre les peuples celtes.**
- **Développer la conscience de leur relation particulière et la solidarité entre eux.**
- **Faire en sorte que nos luttes nationales et nos réalisations soient plus connues à l'étranger.**
- **Faire campagne pour qu'une association formelle des nations celtes ait lieu une fois que deux nations celtes ou plus aient obtenu l'autonomie.**
- **Préconiser l'utilisation des ressources nationales de chacun des pays celtiques au bénéfice de tous leurs habitants.**⁸⁴²



La carte des six nations celtes représentées à la Ligue celtique figure régulièrement à la Une de *Carn*.

Le mouvement va prendre rapidement position sur différents sujets politiques, comme la reconnaissance des langues minoritaires, la réunification de l'Irlande, le retour de la Loire-Atlantique en Bretagne. Le 4 novembre 1965, la Ligue celtique envoie ainsi à l'ONU un

⁸⁴¹ Site internet de la Ligue celtique : celticleague.net.

⁸⁴² *Ibidem*

mémorandum sur les droits de la Bretagne, de l'Écosse et du pays de Galles à l'autodétermination. Une initiative que salue *l'Avenir de la Bretagne* qui appelle les Bretons à participer à cette Ligue :

*Il n'est pas sans intérêt de rappeler cette communication et cette initiative au moment où la Ligue celtique se dispose à organiser à Dublin le samedi 9 avril, une table ronde internationale à laquelle nos compatriotes qui visiteront la capitale irlandaise à l'occasion du cinquantenaire de la rébellion de 1916 sont cordialement invités.*⁸⁴³

La Ligue celtique a également servi, via *Carn*, de sources d'informations et de comparaison entre les différents pays celtiques.

La Ligue celtique est par exemple intervenue dans les années 1970 sur la question des prisonniers du Front de libération de la Bretagne (FLB) ou de militants arrêtés, notamment Yann Fouéré, placé en détention préventive plusieurs mois en 1975. Dans *l'Avenir de la Bretagne* du 10 juillet 1969, un article en page 2, indique en effet que :

*Sur l'initiative de M. Royston Green, secrétaire de la section cornique de la Ligue celtique et membre du parti communiste britannique (les Bretons renégats Hamon, Le Gall et autres Leizour pourraient en prendre de la graine), une lettre officielle émanant de personnalités dirigeantes des mouvements nationaux des pays celtiques a été adressée à tous les candidats aux élections françaises. Cette lettre leur demandait s'ils étaient élus de prendre des mesures en faveur des patriotes bretons emprisonnés, dont le seul crime était d'avoir affirmé le droit du peuple à la liberté nationale.*⁸⁴⁴

Dans les années 1980 et 1990, elle a également publié plusieurs communiqués enjoignant à la France d'adopter une politique plus favorable en faveur de la langue et de la culture bretonne. Elle a notamment milité pour la signature et la ratification de la charte européenne des langues minoritaires par la France.

⁸⁴³ « La Bretagne, la ligue celtique et l'ONU », *l'Avenir de la Bretagne* du 10 février 1966, p. 2.

⁸⁴⁴ « Solidarité celtique », *l'Avenir de la Bretagne*, 10 juillet 1969, p. 2.

3. Le retour du mouvement breton et l'interceltisme

3.1 Le retour du mouvement breton : *le Peuple breton*

L'une des premières manifestations du retour du mouvement breton, après la Seconde Guerre mondiale, consiste en la parution d'un mensuel d'information politique, le *Peuple breton*. Son premier numéro, en octobre 1947, le présente ainsi comme l'« organe de tous ceux qui se trouvent aujourd'hui d'accord sur un vaste programme d'émancipation de notre peuple »⁸⁴⁵. Son rédacteur en chef est Joseph Martray. Né à Lamballe, en 1914, ce dernier devient rédacteur en préfecture dans les années 1930. Il est alors proche du Parti national breton. Pendant la guerre, il devient délégué régional adjoint à la Jeunesse et président de l'Union folklorique de Bretagne. En 1942, il entre au comité consultatif de Bretagne, mis en place par le régime de Vichy pour laisser un espace aux régionalistes et tenter de contrer la propagande nationaliste bretonne. Parallèlement, il s'engage dans la Résistance au réseau « Défense de la France ». C'est la Résistance française qui lui aurait donné l'autorisation de prendre le poste de rédacteur en chef, fin 1943, du quotidien *la Dépêche de Brest*, dont Yann Fouéré avait pris le contrôle. Martray devient également rédacteur en chef du journal régionaliste *la Bretagne*, également dirigé par Fouéré. Quelque temps après le débarquement, Joseph Martray prend le maquis et quitte ses fonctions. Un geste qui n'est pas dépourvu d'intérêt stratégique, ainsi que l'affirmait Yann Fouéré dans *la Patrie interdite* :

*À la suite du débarquement allié la réception des informations, l'organisation de la distribution, étaient devenues impossibles. [...] Martray en avait donc profité pour disparaître, lui aussi. Je ne m'en étonnais pas outre mesure : j'étais persuadé qu'il tentait de mettre en action le plan qu'il m'avait exposé et auquel j'avais acquiescé. Il nous fallait essayer de sauver quelque chose afin de ne pas laisser le mouvement breton désarmé, privé de toute tribune et de tout moyen de s'exprimer. Il avait donc été convenu que le moment venu, il rejoindrait un groupe clandestin d'instituteurs laïques affilié à la Résistance. [...] Ce groupe s'efforcerait de s'emparer avec lui des presses de la Dépêche et de faire échec à toute tentative de reprise en main complète par [...] l'ancienne administration du journal*⁸⁴⁶.

⁸⁴⁵ *Le Peuple breton* n° 1, octobre 1947, p. 1.

⁸⁴⁶ FOUERE Yann, *la Patrie interdite*, Paris, France Empire, 1987, p. 322.

Après la Seconde Guerre mondiale, Joseph Martray s'installe à Paris où il devient journaliste. Il devient également l'un des promoteurs du fédéralisme européen, qu'il va tenter d'associer avec plus ou moins de succès à la question bretonne. En 1949, il sera d'ailleurs le premier secrétaire de l'Union fédéraliste des communautés ethniques européennes (UFCEE, plus connue sous FUEV ses initiales en allemand), créée au palais de Chaillot, à Paris. Mais dès 1947, il tente donc de relancer un mouvement breton, par le biais du *Peuple breton* (titre dont il cédera par la suite les droits à l'Union démocratique bretonne), où l'interceltisme occupe une certaine place. Elle publie régulièrement des articles d'Irlande, d'Écosse et de Galles :

*Les articles publiés établiront des deux côtés de la Manche une liaison dont le besoin se trouve de plus en plus ressenti ; ils permettront à nos lecteurs de se faire une idée sur les problèmes vitaux, économiques, sociaux ou culturels qui se posent chez les peuples celtiques.*⁸⁴⁷

Cette stratégie ne laisse pas dupes les adversaires du mouvement. Ainsi, en janvier 1948, Joseph Martray évoque un article d'un certain De La Tocnaye, dans la *Vie de l'Union fédérale bretonne*, qui s'en prenait à l'interceltisme du Peuple breton :

*Car, enfin, pourquoi inviter toujours les étrangers, Celtes ou non, à se mêler de nos affaires, à nous Bretons ? Pourquoi, aujourd'hui, cette avalanche de journaux, de brochures, de tracts rédigés en anglais ? Nous nous passerions fort bien de ces tutelles et de ces protections toutes prêtes, le cas échéant, à devenir des protectorats. Avant-hier l'Allemagne, hier l'Angleterre, aujourd'hui l'Irlande, demain l'URSS peut être ou l'Amérique ? La Bretagne est donc à ce point aveulée qu'il lui est impossible de se tirer d'affaire elle-même ? Et faut-il que toujours un tiers intervienne pour la rendre suspecte au gouvernement avec lequel elle doit, elle aurait puissance de traiter ? Qui sait si, plus sûre d'elle-même, elle n'aurait pas déjà eu gain de cause, tout au moins en partie, sans ces interventions inopportunes ? Et ne pourrait-on, pour elle, paraphraser la boutade célèbre : « Mon Dieu, préservez-moi de mes amis, je me charge des autres ! »*⁸⁴⁸

Ce à quoi répond Martray :

La sympathie des Gallois, des Écossais et des Irlandais pour la Bretagne est aussi désintéressée que celle des Bretons pour le pays de Galles, l'Écosse et l'Irlande. Sans doute notre époque n'est-elle plus habituée à ces « sympathies désintéressées » d'un

⁸⁴⁷

⁸⁴⁸ « Peuples celtiques », *le Peuple breton* n°2, novembre 1947, p. 17.

Le Peuple breton n° 4, p. 13.

*peuple à l'autre ; raison de plus pour ne pas heurter l'affectueuse solidarité celtique par des mots regrettables.*⁸⁴⁹

Quelques mois plus tard, *le Peuple breton* publie une interview de Sean Mac Bride, ministre des Affaires étrangères d'Irlande, alors en visite à Paris. Les questions ne concernent pas que la seule Irlande, mais aussi la situation des autres pays celtiques :

Question : Pensez-vous que les pays celtiques Bretagne, Galles, Écosse soient appelés, avec l'Irlande, à jouer un rôle dans l'évolution internationale actuelle ?

*Certainement et dans le sens que je viens d'indiquer : dans la mesure où ils représentent ces notions de liberté, de dignité et d'indépendance, les peuples celtiques peuvent contribuer beaucoup à créer cet idéal qui nous fait aujourd'hui défaut.*⁸⁵⁰

Dans le dixième numéro, J.W. Hugues déplore que, parallèlement au développement des luttes dans chacun des pays celtiques, il n'y ait pas plus d'organisation commune et de coordination :

*Devant cette communauté de lutte, on peut regretter que les peuples celtiques n'aient pas encore entre eux, sur le terrain politique, un lien qui leur permettrait de coordonner utilement leur action. Beaucoup y pensent actuellement et il serait bon que, dans cette période vraisemblablement décisive, une ligue celtique soit fondée. Elle servirait de liaison entre tous nos pays et formerait aussi l'embryon de notre représentation collective sur le plan européen.*⁸⁵¹

En 1948, une pétition signée par des personnalités galloises et irlandaises est adressée à Henri Queuille, président de l'assemblée nationale française :

*Au mois d'août dernier, les « amis de la culture bretonne » ont envoyé directement à la présidence du gouvernement français, avec les noms de plus de trois mille signataires des pays celtiques de Grande-Bretagne et d'Irlande, une pétition demandant énergiquement l'enseignement de la langue et de l'histoire de Bretagne qui sont complètement exclues des écoles d'État de ce pays. Une lettre accompagnait cette pétition pour l'appuyer. [...] Aucune réponse n'est parvenue du gouvernement français.*⁸⁵²

Le Peuple breton retranscrit les conclusions des promoteurs de la pétition :

⁸⁴⁹ Ibidem, p. 14.

⁸⁵⁰ *Le Peuple breton* n° 7, avril 1948, p. 25.

⁸⁵¹ J.W. Hugues, « actualité celtique, *le Peuple breton* n° 10, juillet-août 1948, p. 24.

⁸⁵² « La langue bretonne et l'opinion celtique », *le Peuple breton* n° 16, février 1949, p. 27.

*Le manque de courtoisie du gouvernement français à l'égard de notre pétition et son attachement persévérant à une politique de proscription de la langue bretonne ne peuvent signifier qu'une chose : ce gouvernement est indifférent à la destruction de la culture bretonne. Les gens qui, en tous pays, donnent une valeur aux choses de l'esprit, seront choqués de voir, à notre époque, les droits humains élémentaires d'une communauté sans défense traités avec mépris par le puissant État français qui se fait gloire de son amour pour la culture et la civilisation et qui se proclame lui-même le champion de la liberté et des droits démocratiques. La culture est indivisible. Si la culture bretonne était perdue, nous serions tous pauvres. C'est pourquoi nous pensons que tous les gens soucieux de justice élèveront la voix avec nous pour protester et pour dénoncer la triste situation dans ce coin de l'Europe occidentale qu'est la Bretagne.*⁸⁵³

La parution du *Peuple breton* s'arrête dans le courant de 1949. Joseph Martray va orienter ensuite son action sur le terrain de l'économie et du développement de la Bretagne, à travers la création du Comité d'étude et de liaisons des intérêts bretons, le Celib, créé en 1950, où la dimension interceltique n'était pas non plus absente.

3.2 Yann Fouéré et le MOB

Un homme a incarné le renouveau du nationalisme breton dans les années 1950 et 1960 : Yann Fouéré. Réfugié au pays de Galles puis en Irlande en 1946, il s'y constitue des réseaux interceltiques qui lui serviront ensuite pour ses causes.

3.2.1 L'exilé de la Maison du Connemara

Né en juillet 1910, à Aignan, dans le Gers d'une famille originaire des Côtes-d'Armor, Yann Fouéré a toute sa vie milité pour la Bretagne. Dès 1934, il fait partie d'un groupe d'étudiants qui créent « ar Brezoneg er skol », (ABES, « le breton à l'école »). L'initiative la plus connue de ce groupe sera de faire signer par les communes bretonnes un vœu pour que le breton soit enseigné officiellement en même temps que le français dans les écoles publiques de basse Bretagne.

Juriste de formation, Yann Fouéré entre au ministère de l'Intérieur en 1936, où il va notamment aider les réfugiés nationalistes basques. En 1940, il sera quelques mois nommé

⁸⁵³

Ibidem.

sous-préfet de Morlaix. Il crée le quotidien *la Bretagne*, en 1941, avec l'appui de l'industriel quimpérois Jacques Guillemot, puis prend le contrôle de *la Dépêche de Brest et de l'Ouest* en 1942. Fouéré cherche alors à composer avec les Allemands comme avec Vichy, prétendant incarner un courant régionaliste modéré, pour lequel il fait valoir la nécessité de céder quelques concessions, sous peine de voir les nationalistes du PNB se radicaliser. Pragmatique, Fouéré doutait de la stratégie séparatiste du PNB. L'homme est nommé secrétaire général du Comité consultatif de Bretagne, dont les membres sont nommés par l'administration de Vichy. On y trouve notamment Taldir Jaffrennou. À la Libération, Yann Fouéré est arrêté en août 1944 et reste détenu jusqu'en août 1945. Quelque temps plus tard, il préfère s'enfuir, avant son procès en 1946 à la suite duquel il est condamné à perpétuité aux travaux forcés.

Après avoir traversé la Manche, Yann Fouéré est en effet hébergé par le président du parti nationaliste gallois, le Plaid Cymru. Gwynfor Evans va ensuite prendre une part active pour monter la commission d'enquête galloise sur les éventuelles persécutions dont auraient souffert les militants bretons après la guerre. Yann Fouéré entend continuer son action politique et publie alors un ouvrage en anglais, *Breton nationalism*. C'est Gwynfor Evans qui le préface, avec une belle profession de foi interceltique :

*Le peuple gallois, qui entretient tant de liens avec le peuple breton, à la responsabilité bien particulière de l'assister dans sa lutte pour la survie. Cette responsabilité est en fait partagée par tous les peuples celtiques du monde entier, et notamment par l'Irlande et l'Écosse.*⁸⁵⁴

Yann Fouéré est alors clandestin. Il occupe divers postes d'enseignant de français pendant plusieurs mois, tout en militant activement, notamment pour dénoncer la « répression française » en Bretagne auprès de l'opinion publique britannique. Ce qui ne manque pas d'attirer l'attention des services français. Il a raconté ses pérégrinations dans un ouvrage autobiographique, *la Maison du Connemara*. Au début de 1948, il reçoit un avis d'expulsion par les autorités britanniques.

Yann Fouéré passe alors la mer d'Irlande, tout en constatant que les relations entre Gallois et Irlandais ne sont pas exemptes de méfiance. Ce qui lui inspire cette pensée sur l'interceltisme :

Les élites des nations celtes, certes, sont inspirées de la fraternité celtique et connaissent les liens qui existent entre nos peuples par les communautés d'origine, de culture, de tradition et parfois de combat. Mais il reste encore beaucoup à faire pour

⁸⁵⁴

« Gwynfor Evans », *l'Avenir de la Bretagne*, n°463, juillet 2005, p. 6.

*que la masse de ces peuples en prenne une conscience active. De nos jours encore, la majorité des unionistes qui s'opposent aux nationalistes sont des descendants de colons écossais.*⁸⁵⁵

3.2.2 Allers et retours en Bretagne

En 1955, Yann Fouéré ayant obtenu quelques garanties, rentre en France pour la révision de son procès au cours de laquelle il est acquitté. Il peut désormais recommencer des activités politiques. En 1956, il participe donc à l'élaboration d'un projet pour l'organisation de la Bretagne, qui est d'ailleurs une reprise d'un projet de statut de la Bretagne qu'il avait rédigé dans l'intérêt du comité consultatif de Bretagne, pendant l'Occupation. Ce texte va permettre de lancer un mouvement politique, le Mouvement pour l'organisation de la Bretagne, le MOB, qui rencontre un certain succès et attire, dans un premier temps, de nombreux élus déjà actifs au Comité d'études et de liaisons des intérêts bretons. Un journal, *l'Avenir de la Bretagne*, est lancé en 1958. Après un certain développement, le MOB connaît de fortes tensions à cause de jeunes militants, beaucoup plus sensibles aux discours de gauche et aux critiques de l'impérialisme et du colonialisme que ne le sont leurs aînés, dont certains sont d'ailleurs d'anciens cadres du mouvement breton d'avant et de pendant la Seconde Guerre mondiale.

En 1964, une scission intervient au sein du MOB et la majorité des jeunes part fonder l'Union démocratique bretonne, qui se veut « bretonne et socialiste ». Quelques autres jeunes pensent qu'il faut imiter les Irlandais et commencent à envisager la création d'une organisation clandestine. Celle-ci entre en scène à partir de 1966, avec la création d'un Front de libération de la Bretagne (FLB), auquel s'adjoint une armée républicaine bretonne (ARB). L'organisation commettra près de quarante attentats jusqu'à la fin 1968. Yann Fouéré s'engage rapidement au « Kuzul meur », le grand conseil. Il semble l'auteur de plusieurs textes du FLB. L'organisation est démantelée par la police et la plupart des membres sont arrêtés à la fin de 1968 et au début de 1969. Yann Fouéré échappe à la police en retournant opportunément s'occuper de son entreprise en Irlande. Il restera d'ailleurs dans l'Île verte jusqu'à l'amnistie prononcée, durant l'été 1969, après l'élection de Georges Pompidou à la présidence de la république.

S'il continue à jouer un rôle au FLB et à Strollad ar Vro, Yann Fouéré est relativement marginalisé par les jeunes militants qui s'engagent dans les années 1970. D'octobre 1975 à

⁸⁵⁵ FOUERE, Yann, *la Maison du Connemara*, op.cit., p. 88.

février 1976, il sera d'ailleurs emprisonné lors d'une opération anti-FLB, avant d'obtenir un non-lieu. Au début des années 1980, il participe enfin à la création du Parti pour l'organisation d'une Bretagne libre, où il a milité jusqu'aux années 2000. Il a également écrit de nombreux ouvrages de politiques, dont *l'Europe aux cent drapeaux*, un plaidoyer en faveur d'un fédéralisme européen. À noter que ses enfants se sont insérés dans la société irlandaise. Son fils, Erwan Fouéré, a fait une brillante carrière de diplomate pour la République d'Eire.

3.2.3 L'interceltisme dans les premières années de l'Avenir de la Bretagne

Paradoxalement, il faut attendre quelques années avant que l'interceltisme ne devienne un thème fréquent dans *l'Avenir de la Bretagne*, créé en 1958. Le premier texte consacré à ce sujet, n'apparaît en effet qu'en 1961, lorsqu'est publié un article intitulé « Cet individualisme des peuples celtes » :

*L'individualisme est donné comme l'un des défauts caractéristiques du peuple celte. Défaut... ou qualité ! Peut-être les deux selon les conséquences du moment. Dans les grands combats de l'Histoire, il est source de faiblesse, on lui attribue les défaites gauloises devant les légions romaines, chaque tribu menant son jeu sans se soucier de sa voisine et de l'intérêt général ; on lui attribue les défaites d'une France émietlée par la féodalité.*⁸⁵⁶

Avant de conclure que même s'il est pénalisant, cet individualisme fait partie intégrante de la personnalité bretonne :

*La Bretagne risque de piétiner longtemps en cet état de faiblesse. Mais si ses personnalités étaient si bien neutralisées qu'aucune ne songerait même à proposer une solution et donc à l'opposer à celle du voisin, de ce jour-là, il n'y aurait plus de Bretagne.*⁸⁵⁷

Dans le même numéro, un article est consacré à ce qui va devenir l'un des thèmes importants du discours nationaliste traditionnel en Bretagne : l'attractivité économique de l'Irlande indépendante. *L'Avenir de la Bretagne* reprend un article des *Échos* qui souligne en effet que : « l'Irlande attire les investisseurs étrangers ». L'article évoque notamment la création d'un « port franc aérien » à Shannon, dans l'ouest du pays. De fait, cet aéroport va

⁸⁵⁶ M.B-J Kanaber, « Cet individualisme des peuples celtes... », *l'Avenir de la Bretagne* n° 39, avril 1961, p. 6.
⁸⁵⁷ *Ibidem.*

devenir un lieu d'escale entre l'Europe et les États-Unis.⁸⁵⁸ D'ailleurs, presque un an plus tard, Yann Poupinot salue la décision de la société aéronautique française, Henry Potez, de décentraliser une partie de sa production... « en Celtie », c'est-à-dire en Irlande. Ce qui l'amène à cette comparaison avec la Bretagne :

*Nous nous réjouissons pour nos cousins de l'Île verte. Qu'il nous soit permis de constater que cela leur est arrivé parce qu'ils s'occupent eux-mêmes de l'organisation de leur territoire.*⁸⁵⁹

Dans le numéro 89 du 7 décembre 1963, de *l'Avenir de la Bretagne*, Yann Fouéré compare l'assassinat du président Kennedy à celui de l'abbé Perrot, dans un article intitulé « Sur deux Celtes assassinés », même si cette association lui paraît, même à lui, quelque peu osée :

*Il se peut, certes, en raisonnant avec notre temps, qu'il n'y ait aucune mesure entre l'humble prêtre de campagne et le grand de ce monde, si ce n'est l'identité de leur fin et l'immense fraternité de la mort. Mais ces deux hommes étaient de même race : ils étaient frères de sang. Les accents des binious d'Irlande auraient pu accompagner le cercueil du premier comme ils ont accompagné celui du second. Pour porter J-M Perrot, nous n'étions que quelques dizaines de Bretons fidèles. John Kennedy avait le monde...*⁸⁶⁰

En 1966, les nationalistes bretons célèbrent, comme avant guerre, le souvenir de l'insurrection de 1916, dont on fête cette année-là les cinquante ans. *L'Avenir de la Bretagne* annonce qu'une délégation bretonne sera présente :

*Un certain nombre de Bretons vont se rendre en Irlande à cette occasion : pèlerinage aux sources, hommage à des morts héroïques, ou communion d'idée avec un geste qui depuis cinquante ans a inspiré à tous les coins du monde d'innombrables mouvements de libération nationale ? Sauront-ils ces Bretons, faire comprendre au reste de la Bretagne ce que fut le message de 1916 et la portée de ce sacrifice.*⁸⁶¹

Car 1916 doit bien entendu servir d'exemple pour les Bretons. Ce qui n'est pas anodin alors qu'on sait qu'une partie des militants du MOB prépare le passage à la clandestinité et que le FLB ne va pas tarder à faire parler de lui. L'éditorial conclut ainsi :

Nos compatriotes sauront-ils tirer de ces événements la leçon qui convient ? Chez nous aussi, il y a eu, et il y a encore des « fous » et des « sages ». Hélas ! Ce sont

⁸⁵⁸ « L'Irlande attire les investisseurs étrangers », *l'Avenir de la Bretagne* n° 39, avril 1961, p. 8.

⁸⁵⁹ Yann Poupinot, « Décentralisation française... en Celtie ! », *l'Avenir de la Bretagne* n° 49, février 1962, p. 3.

⁸⁶⁰ Yann Fouéré, « Sur deux Celtes assassinés », *l'Avenir de la Bretagne* n° 89, 7 décembre 1963, p. 8.

⁸⁶¹ « Pâques 1916 : l'Irlande célèbre le sacrifice de 1916 », *l'Avenir de la Bretagne* du 10 mars 1966, p. 1.



Manifestation à Dublin du congrès celtique de la jeunesse en faveur des droits de la Bretagne, le 2 août 1967 (source : *l'Avenir de la Bretagne*).

*souvent les sages qui sont chez nous aussi des insensés. La Bretagne ne serait pas là où elle en est, si au cours du dernier demi-siècle, ses sages avaient su jouer au fou, si ses fils avaient su garder leur travail et leur rang pour elle au lieu de se laisser exploiter et massacrer pour des causes qu'ils n'étaient pas la leur. La Bretagne serait aujourd'hui sortie de ses difficultés économiques et sociales. Elle aurait cessé d'être une colonie. La mer lui serait grande ouverte. Elle dirigerait librement ses propres affaires et disposerait de son propre destin. Et il y aurait aujourd'hui beaucoup plus de Bretons vivants.*⁸⁶²

Selon *l'Avenir de la Bretagne*, près de trois cents Bretons feront le déplacement. À partir de 1966 d'ailleurs, *l'Avenir de la Bretagne* recommence à donner des nouvelles des autres pays celtiques sous forme de brèves. Il est vrai que l'actualité est assez riche ces années-là, avec notamment l'élection d'un ami de Yann Fouéré, Gwynfor Evans, comme député en 1966. À la surprise générale, il devient le premier nationaliste gallois à siéger à Westminster.

⁸⁶²

Ibidem.

L'Avenir de la Bretagne se fait également l'écho de manifestations de solidarité interceltique, comme cette manifestation à Dublin, le 2 août 1967.



Le première page de l'Avenir de la Bretagne d'avril 1966 évoque le devenir de l'insurrection irlandaise et la présence d'une délégation bretonne sur place (source : bibliothèque municipale de Quimper).

3.3 L'interceltisme : un débouché international pour le Celib

3.3.1 La critique du centralisme politique et économique

L'année 1947 est marquée par le lancement du plan Marshall, des aides économiques destinées à la reconstruction de l'Europe afin d'éviter de trop grands désordres sociaux qui auraient pu favoriser le développement du communisme. L'État français reçoit ces aides et met en place un commissariat au plan, chargé de réorganiser l'économie française. Cela se traduit par un renforcement des déséquilibres entre Paris et les territoires périphériques. La même année paraît *Paris et le désert français*, dont l'auteur, Jean-François Gravier dénonce les excès de centralisation administrative et politique et leurs conséquences dans l'économie et préconise de nouvelles politiques en matière d'aménagement du territoire. Il est vrai qu'en ces débuts de la quatrième République, la centralisation de la France est à son apogée. Les structures régionales n'existent pas et le territoire est découpé en départements où les préfets assurent réellement le pouvoir, les compétences comme les possibilités d'initiative des conseils régionaux étant très limitées. Outre ce pouvoir politique, la capitale concentre la majeure partie des emplois de décision en matière économique. De même, la quasi-totalité des sièges sociaux des grandes entreprises se trouvent à Paris qui continue à se développer et à attirer de nouvelles populations.

Cet excès de centralisation est particulièrement ressenti en Bretagne, où la plupart des notables conservent une inclinaison girondine. Dans les années 1920 et 1930, la région a connu une certaine agitation autonomiste puis nationaliste. Mais les compromissions avec l'occupant allemand d'une bonne partie de ces nationalistes dans les années 1940 ont durablement discrédité tout mouvement politique breton dans l'après-guerre. À la fin des années 1940 et dans les années 1950, la critique du centralisme français va donc davantage s'exprimer dans les milieux économiques, parallèlement à la modernisation rapide de l'agriculture bretonne. De manière générale, à la fin des années 1940, la région est également très en retard en matière d'équipements. Dans les campagnes, par exemple, le pourcentage de foyers privés d'électricité est très supérieur à la moyenne française. En 1952, seuls 60 % des Bretons y ont ainsi accès. Le réseau routier est limité, ce qui contribue à marginaliser encore plus l'ouest de la péninsule. Chez les élus bretons et les décideurs économiques se fait jour l'idée qu'il faut réagir et organiser une réaction pour assurer le développement de la région.

3.3.2 La création du Celib

Le 22 juillet 1950, un groupe de personnalités lance une structure, le Comité de liaison des intérêts bretons, qui deviendra rapidement le Comité d'études et de liaisons des intérêts bretons (Celib). On retrouve parmi les fondateurs Joseph Martray, Joseph Halléguen et, surtout, René Pleven. Ce dernier est un des grands leaders du centrisme français et l'un des poids lourds de la politique en Bretagne. Il sera deux fois Président du conseil de la quatrième République. L'objectif du Celib, rapidement présenté comme un « lobby breton » est d'encourager le développement économique de la Bretagne, d'en faire une région prioritaire en matière d'aménagement du territoire, de la sortir de son isolement intellectuel et matériel, de lutter contre l'exode et de rétablir un solde migratoire positif, de maintenir et de développer son héritage culturel. Lors des élections législatives de 1951, le Celib interpelle les candidats et leur propose de créer un intergroupe parlementaire. Seuls les communistes refusent cette proposition. Le 30 octobre, le Celib se structure en association et reçoit des financements de collectivités locales, dont les cinq départements de la Bretagne historique. René Pleven en est le président et il est assisté de trois vice-présidents ; Paul Ihuel, député du mouvement républicain populaire (MRP) du Morbihan, d'André Morice, député radical de Loire-Inférieure (devenue aujourd'hui la Loire-Atlantique) et de François Tanguy-Prigent, député socialiste du Finistère. Les parlementaires bretons se réunissent une fois par mois.

Peu à peu, le Celib réussit donc à mobiliser au-delà des clivages politiques traditionnels. Selon Michel Nicolas, « l'originalité du Celib réside dans sa réussite sur trois plans : l'union des forces vives en Bretagne, l'efficacité des pressions sur le pouvoir et la qualité reconnue de sa réflexion. » Au milieu des années 1950, il va réussir à réunir la plupart des parlementaires bretons, les conseils régionaux, les élus de mille deux cents communes, dont les maires des grandes villes bretonnes, les syndicats, les organisations patronales, les chambres de commerce et d'industrie, des universitaires et les associations de défense de la langue et de la culture bretonnes. En 1952, un rapport sur l'aménagement de la Bretagne est présenté par le CELIB. Il sera utilisé quelques années plus tard par le gouvernement Guy Mollet pour l'élaboration d'un programme d'action régionale. Grâce à l'action du Celib, en juillet 1956, un premier programme d'action régional est publié. Il y évoque les dossiers prioritaires que sont le développement de l'agriculture, les activités maritimes, l'industrialisation, le développement du tourisme. Pour y aboutir, une Société de développement de la Bretagne et une Société d'économie mixte pour l'aménagement et l'équipement de la Bretagne sont créées en 1957. Des ultimatums sont régulièrement adressés au pouvoir, parfois suivis d'effets, notamment en matière agricole.

Le Celib est alors à son apogée, mais le renversement de la quatrième République, l'arrivée au pouvoir du général de Gaulle et la création de la cinquième République changent la donne. Le nouveau pouvoir se méfie de cette structure. Il entend « centraliser la décentralisation » et reprendre les choses en main. En 1959 sont donc créées vingt-une régions programmes, dont les Pays-de-la-Loire qui englobent la Loire-Atlantique, détachée de la Bretagne. En 1962, l'assemblée générale du Celib adopte une loi-programme pour la Bretagne, rédigée par le géographe Michel Phlipponneau. Mais le gouvernement français ne la prend pas en compte et refuse de la financer. En 1964 sont créées les Commissions de développement économique régional, Coder. Elles sont réglementées de manière très stricte. C'est le préfet qui les convoque et un quart des membres sont nommés par le pouvoir. En Bretagne, les notables s'y rallient. René Pleven est élu président et Joseph Martray en devient le premier secrétaire, ce qui entérine le déclin du Celib en tant que structure originale. René Pleven, amer, déclare ainsi en février 1964 : « Oui, c'est vrai, nous avons été trompés. Mais je préfère pour ma part être du côté de ceux qui se sont trompés que du côté de ceux qui se trompent. » Le Celib connaîtra cependant un regain d'activité à la fin des années 1960. Plusieurs de ses animateurs obtiendront ainsi un certain nombre de concessions dans la foulée de mai 1968 (le plan routier breton, la création d'une université à Rennes, le port de Roscoff...), alors que le pouvoir craint une extension de la contestation étudiante. En 1971, un nouveau Celib, animé notamment par le maire de Brest, Georges Lombard, lance un livre blanc pour la Bretagne. Mais, cette nouvelle structure n'aura pas l'influence du Celib des années 1950-1960 et elle disparaît rapidement.

3.3.3 Ouverture internationale et interceltisme

Parmi les principales victoires du Celib figure l'ouverture de la Bretagne à l'international, une priorité pour ses promoteurs, rejoints en cela par le monde agricole breton et principalement Alexis Gourvennec, le leader paysan, pour qui il était impératif d'obtenir un port en eau profonde dans le Léon, afin de trouver de nouveaux débouchés aux produits bretons. En 1996, il expliquait ainsi que :

Si on avait une chance de gagner la bataille, c'était à Roscoff qu'il fallait créer un port. L'Angleterre est à 130 km d'ici ; à la Sica⁸⁶³ de Saint-Pol-de-Léon, nous sommes plus près de Plymouth que de Rennes, plus près de Londres que de Paris. [...] La Bretagne a été une région prospère quand elle a fait du commerce par la mer. C'était

⁸⁶³ La Société d'intérêts collectifs agricoles, créée en 1961 à Saint-Pol-de-Léon. Elle a changé la commercialisation des produits agricoles, en supprimant les intermédiaires et en introduisant un système d'enchères publiques, le marché au cadran.

*au XV^e et au XVI^e siècle. Il y avait 2 000 bateaux dans la marine de commerce bretonne, qui allaient charger du vin à Bordeaux, complétaient le chargement avec du sel à Guérande, et allaient vendre du vin et ce sel aux îles anglo-normandes, en Angleterre et dans les pays nordiques. On était un peuple de marchands et on était riche. Au XIX^e siècle, on a tourné le dos à la mer et on a regardé Paris. On a continué au XX^e siècle et on s'est littéralement effondré. L'Histoire nous apprenait que la mer était un élément de richesses fantastique.*⁸⁶⁴

Le principe d'un port en eau profonde à Roscoff sera obtenu après 1968 et sera à l'origine de la création de la compagnie Brittany Ferries, qui va permettre le développement des échanges maritimes entre la Bretagne et les autres pays celtiques.

En 1964, le Celib lance aussi un comité Bretagne-Irlande, afin de développer les échanges entre la Bretagne et l'île, notamment dans le domaine économique. En fait, le comité va rester longtemps en sommeil, du fait de l'absence de liaisons régulières entre les deux pays. Il va prendre une tout autre ampleur au début des années 1970, avec le lancement de la compagnie de transports Brittany ferries. Surtout, en 1972, Polig Monjarret accepte le poste de responsable des relations publiques du comité. Il est chargé de multiplier les jumelages entre villes bretonnes et irlandaises. Il confiait en 1993 :

*Mon rôle consiste à trouver des bons contacts en Irlande. Comme pour les noces d'autrefois, je fais le baz valan, l'entremetteur.*⁸⁶⁵

Cette volonté du CELIB d'ouvrir la Bretagne à l'international et tout naturellement vers les îles Britanniques et les cousins celtes est ainsi exprimée par l'un des acteurs de cette aventure, Claude Champaud :

*Nous avons vu pourquoi et comment la France avait coupé la Bretagne de l'empire des mers, portant ainsi un coup d'arrêt à la fortune bretonne. Retrouver notre vocation millénaire ne relevait pas du rêve, mais d'un parfait réalisme politique si on se souvient que sans hier, aujourd'hui ne saurait préparer demain.*⁸⁶⁶

⁸⁶⁴ Yvon Rochard, « Paysans et armateurs, Brittany Ferries : l'histoire d'un pari », *ArMen* n° 73, janvier 1996, p. 4.

⁸⁶⁵ Yves Labbé, « Polig Monjarret, un pionnier du renouveau musical », *ArMen* n°53, août 1993, p. 56.

⁸⁶⁶ CHAMPAUD, Claude, *À jamais la Bretagne*, Mayenne, Éditions régionales de l'Ouest, 1998, p. 84.

Chapitre VIII. Le temps des hérauts : un interceltisme multiforme (1970 – 2000)

Les années 1970 sont marquées par l'émergence de nouveaux porte-paroles de la cause bretonne : des chanteurs et des musiciens qui conquièrent un public très large. Ces artistes sont aussi engagés et jouent un rôle politique. Michel Nicolas analyse ainsi le rôle des musiciens bretons contemporains :

*Car la chanson bretonne produit les hérauts d'une véritable épopée. Le phénomène fonctionne sur un mode proche de ce que le militant antifasciste italien Antonio Gramsci a traduit par le concept d'"intellectuels organiques". Il désigne de cette façon les penseurs qui, analysant et interprétant les évolutions s'érigent de ce fait en porte-parole des mouvements sociaux. Leur discours donne un sens général à ce qui n'apparaît pas toujours lisible par les protagonistes eux-mêmes. En transposant ce principe à la Bretagne, on peut estimer qu'à travers leurs chansons, les auteurs contestataires des années 1960-1970 « interprètent », dans tous les sens du terme, la question bretonne. Parodiant Gramsci, il ne serait pas excessif de les qualifier de « chanteurs organiques », tant le contenu des chansons et le charisme de certains d'entre eux en a fait des représentants emblématiques.*⁸⁶⁷

Ces nouveaux hérauts de la cause bretonne participent à la création d'un nouveau discours interceltique, notamment Alan Stivell qui est sans doute l'une des personnalités bretonnes à incarner le plus ce phénomène. Pour autant, l'interceltisme traditionnel n'a pas disparu. L'interceltisme continue ainsi de fonctionner pour les formations politiques qui sont particulièrement actives dans les années 1970.

⁸⁶⁷

NICOLAS, Michel, *Bretagne, un destin européen*, op.cit., p. 130

1- O Keltia ! : un interceltisme musical

La musique et le chant ont été l'un des éléments moteurs de l'interceltisme contemporain en Bretagne, particulièrement grâce à des artistes militants comme Glenmor, Alan Stivell ou Gilles Servat qui ont porté à la fois un discours revendicatif et une certaine idée celtique. Le concept même de musique celtique s'est imposé depuis quelques décennies, porté il est vrai par des artistes qui ont su adapter de nouveaux instruments et mélodies en Bretagne.

1.1. Glenmor, le retour des bardes

1.1.1 Un barde engagé

Le chanteur Émile Le Scanv (1931-1996), « Glenmor », incarne le renouveau de la musique bretonne contemporaine. Il est né dans une famille de cultivateurs du centre Bretagne, où le breton est la langue du quotidien. Glenmor est donc issu de cette société rurale traditionnelle, qu'il ne cessera ensuite d'exalter. Ses premières années sont chaotiques, ainsi que le rappelle Daniel Morvan :

De taverne rurale en bistrot de Montparnasse, le rhapsode paysan brûla une à une ses multiples vies, tour à tour "chrétien récalcitrant" issu du petit séminaire de Quintin, "clochard céleste" souffrant de tuberculose, avant de prendre sa forme définitive : celle du barde qui n'est pas plus poète que le chanteur, mais l'épicentre des colères sourdes. "Suis barde de petite Bretagne/de moindre pays/Personne ne me tint conseil/seuls les chemins/et les vents me furent maîtres."⁸⁶⁸

Issu d'un milieu bretonnant, c'est en breton que Glenmor compose ses premiers poèmes. S'il ne montre guère d'inclinaison ni de vocation ecclésiastique au petit séminaire de Quintin, il y côtoie des prêtres sympathisants du Parti national breton (PNB), qui vont l'influencer politiquement. Après le service militaire et des études de philosophie à Rennes, il part « sur la route » entre 1952 et 1953. Il semble avoir fait un tour d'Europe en « routard », avant de revenir chez lui, en Bretagne. Il repart ensuite à Paris, où il exerce plusieurs métiers, puis se rend dans un sanatorium en Belgique. C'est dans ce pays qu'il rencontrera Jacques Brel et où il se fera d'abord connaître en tant que chanteur. Puis, à partir des années 1960, Glenmor va devenir le héraut des révoltes bretonnes. Les cheveux longs, la barbe broussailleuse et le

⁸⁶⁸

Daniel Morvan, Ronan Le Coadic, « Kenavo Glenmor », *ArMen* n° 79, septembre 1996, p. 12.

verbe haut, il en vient à incarner une image du barde moderne, comme surgit de l'Antiquité celtique pour chanter les révoltes modernes.

Glenmor va aussi coller à son époque, celle de l'après mai 1968, qui voit un renouveau des revendications régionalistes et une mode pour le « retour à la terre », laquelle intègre une nouvelle dimension du celtisme.

En 1969, Glenmor triomphe à la Mutualité, l'enregistrement du concert débouchant sur un premier disque chez Barclay. Ensuite, pendant trente ans, il sillonne la Bretagne et l'Europe, donne des centaines de concerts et participe à différentes initiatives politiques.



Glenmor chantant à Saint-Aubin-du-Cormier dans les années 1970 (cliché Glenmor an distro).

Après ses funérailles en 1996, Hervé Le Borgne, biographe et président de l'association « Glenmor an Distro », estimait que Glenmor avait joué un rôle fondamental dans l'évolution de la revendication bretonne :

*La réussite de Glenmor peut se mesurer à ce qui a changé en Bretagne entre les années 1960 et aujourd'hui. En trente ans, nous sommes passés de la réprobation envers les "collabos" de Breiz Atao à l'unanimité autour de la culture bretonne. Quelle mairie, quelle chambre de commerce n'arbore pas son drapeau breton, autrefois interdit ? Le militantisme s'est inscrit dans la vie publique, personne aujourd'hui ne songe à nier la culture bretonne, et c'est grâce à Glenmor.*⁸⁶⁹

Barde révolté, Glenmor fut donc le chantre du nationalisme breton des années 1970 et 1980. À l'instar de bien des musiciens irlandais, il compose plusieurs *Protest songs*, au ton parfois très virulents, comme cette chanson « les Nations ».

Les nations ont le droit de briser leurs chaînes

ou le trône des tyrans

les nations ont le droit de vendre leurs peines

⁸⁶⁹

Daniel Morvan, Ronan Le Coadic, « Kenavo Glenmor », *ArMen* n° 79, septembre 1996, p. 12.

aux rêves de leurs enfants
elles ont le droit de chanter au cœur des nuits
l'hymne que leurs morts ont béni
elles ont le droit de chanter au pli des jours
leurs libertés et leurs amours
Les bardes ont levé la pierre du tombeau
pour pleurer leur bannière brisée
et leurs chants retrouvent les mille échos
les mille échos de leur passé
et leurs chants racontent l'histoire
les rudes sentiers de leur gloire
les mille combats de nos princes et nos rois
et la grandeur du pays d'autrefois

Et parmi les « nations », il y a bien sûr pour Glenmor, celles qui composent la Celtie.

1.1.2 Le chantre de la Celtie

Glenmor a écrit plusieurs chansons en rapport avec sa fonction de barde, qu'il prenait au sérieux et dont il estimait qu'elle était l'héritière d'une longue tradition, ancrée dans la mémoire populaire bretonne. Dans « le Récit bardique », il définit ainsi les bardes d'Occident :



La statue de Glenmor, dans les jardins du Tabhor, à Rennes (source : Erwan Chartier)

Bonnes gens point n'a de nom

le barde qui ne chante

qu'un pays déjà vieux d'étoiles et sillons

point n'a de gloire bonnes gens

la princesse qui n'enfante

que bâtard de roi ou prince mécréant

à mon chant ne cherchez point querelle

gardez vos cœurs de nos pluies et nos vents

ma voix n'est douce bonne ni belle

Dans un autre album, *Apocalypse*, il a composé une chanson sur Tir na nóg, le paradis des anciens Celtes. Cette chanson est un exemple des multiples références de Glenmor à la mythologie celtique :

*Trois fois il dut reprendre son vol
tant était lourde la barque
et contraires les vents
il lui fallait toucher le rivage
avant que l'obscur ne fasse hurler les morts
l'aigle millénaire
mènera-t-il nos âmes au port ?*

DU HAUT DE VIGIE

*Du haut de vigie
voici l'horizon
voici le rivage
de la terre de vie
de la terre des sages
du haut de vigie
aux rives d'un monde achevé
Epona nous mène à l'éternité
et l'aigle qui tire le bateau
déchire les airs et brise les vents
vers la terre des jeunes d'occident
du haut de vigie
voici l'arbre en fleurs
voici l'arbre de vie
fleurant la jeunesse*

la sève des forts
l'oubli des tristesses
du haut de vigie
aux rives d'un monde achevé
Epona nous mène à l'éternité
et l'aigle qui tire le bateau
déchire les airs et brise les vents
vers la terre des jeunes d'occident
ici le monde est accompli
aux rives d'un monde de joie.

On y trouve plusieurs références claires au fonds païen celte, comme celle d'Epona, une déesse celtique, souvent associée à la jument. Pour le barde de Glomel, il existait également des liens entre Celtes. Selon Glenmor, les Bretons sont des Celtes en raison de leur individualisme et de leur anarchisme naturel. Il déclarait ainsi à propos de la bretonitude, au sociologue Ronan Le Coadic :

*Ca forme un tout, qui fait qu'un Breton est breton, avec son élément un peu individualiste ; ce qui est très celtique. Nous ne sommes pas capables de nous organiser en État, c'est sans doute la raison pour laquelle les Celtes n'ont jamais eu d'État, d'ailleurs. Et l'Irlande, qui en a un, n'a guère réussi. Nous sommes un peu des libertaires de nature. L'individu, chez nous, prime sur l'organisation sociale.*⁸⁷⁰

Pour lui, la celtitude est une ouverture au monde : « Donc, c'est une espèce d'accueil celtique qui est un des traits riches de notre pays »⁸⁷¹, indique-t-il dans le même entretien.

Fidèle en cela à une vieille tradition bardique bretonne, Glenmor a chanté la Celtie. Il l'invoque aussi dans sa chanson « O Keltia », écrite sur un album en hommage au journaliste et écrivain Morvan Lebesque :

O Keltia
ar mor a glemm fenoz
dindan treid an estren

⁸⁷⁰ Daniel Morvan, Ronan Le Coadic, « Kenavo Glenmor », *ArMen* n° 79, septembre 1996, p. 14.
⁸⁷¹ *Ibidem.*

Breizh a glemm

O Keltia

'n avel a yud fenoz

dindan gwask ar gall

Breizh a yud

O Keltia

Lez-Breizh a zo distro

an avel hag ar mor

sur a gano

O Keltia

Alors qu'on aurait pu croire qu'il aurait écrit sur l'Irlande, une seule chanson évoque clairement un autre pays celtique. Il s'agit de « War Hent Dundee », sur la route de Dundee, dans l'album *Ouvrez les portes de la nuit* :

Un deiz 'hed un hent koz

war menezioù Bro-Skos

dindan ur gwall amzer

amzer un abardeiz

'm oa kejet da lavar mat

gant perlez dous ar roz

o hont evel don-me

war hent ker Dundee

Lavaret din ma dous

hag-eñ eo hir an hent

re hir e vo goude

pa ne vit ken ganin

gwelloc'h eo dimp neuze

daleal war menez

pe tremen hep dale

e kreiz ker Dundee

kouezhet a oa noz du

pa oamp ni erruet

e straedoù gleb ar ger

e lec'h ma oa he zi

kuitaet en deus c'hanon

hep lavar ger din me

o lezel va-unan

e kreiz ker Dundee

En incarnant le renouveau du bardisme breton et en chantant les revendications bretonnes, Glenmor a préparé et accompagné un mouvement culturel qui n'a cessé ensuite de se développer dans les années 1970, avec des artistes qui ont eux aussi évoqué l'interceltisme à leur manière.

1.2 La harpe celtique d'Alan Stivell

L'année 1972 est marquée par le triomphe d'un jeune musicien breton à l'Olympia, Alan Stivell. Surfant sur la vague folk des *seventies*, avec ses arrangements uniques, il enflamme la salle parisienne. Pour la première fois, la musique bretonne explose et séduit un public bien au-delà des frontières de la péninsule. L'enregistrement qui en découle fait d'ailleurs désormais figure de classique. Armel Morgant rappelle :

Il profite de la grande vague folk des années 1960 pour se faire connaître du grand public. Il prend part aux hootenannies, traditionnelles réunions folk du centre américain du boulevard Raspail. Toujours à Paris, il fait partie de l'équipe fondatrice du folk-club Le Bourdon, passe à l'Olympia et connaît le succès que l'on sait à partir de 1972. L'instrument qu'il emploie désormais n'est plus celui des débuts, mais une harpe bardique inspirée de celle dite de Brian Boru, datée du XV^e ou du XVI^e siècle. C'est sous son signe qu'a eu lieu le grand mouvement d'intérêt pour la musique

*bretonne durant ces années 1970 et dans lequel s'enracinent tant de musiques d'aujourd'hui.*⁸⁷²

Pour Jacques Péron et Jean-Pierre Pichard, le succès de l'Olympia est également l'une des grandes dates de la musique celtique contemporaine :

*Ainsi ce concert de 1972 qui vit Stivell triompher à l'Olympia. Un moment qui voyait la ré-émergence de la musique bretonne et plus largement celtique, fusionnant les instruments traditionnels et ceux contemporains, plus représentatifs des modes musicales du moment. La découverte par toute une génération de ce que la folk music doit au monde celtique va sortir cette musique de la confidentialité dans laquelle elle était confinée. Les artistes échangeront désormais par-dessus les mers, les frontières, ce qui est devenu les références communes d'une génération.*⁸⁷³

1.2.1 Naissance de la « pop celtique »

Qui était ce jeune musicien ? Né en 1944, dans une famille bretonne exilée et mélomane. À huit ans, le jeune Alain Cochevelou se passionne pour la harpe celtique que lui a fabriquée Georges, son père. Il s'initie d'abord aux cantiques bretons, puis aux thèmes irlandais. La véritable découverte de la « grande musique » écossaise et irlandaise aura lieu en 1955 :

*Lors des fêtes des cornemuses de Brest, on s'est lié d'amitié avec une famille de harpistes irlandaise, les O'Tuama, et aussi des Écossais. Les O'Tuama nous ont aidés à découvrir la musique gaélique. Ils nous ont montré la bonne partition, les syncopes écossaises, pour jouer par exemple "Hirvoudou/Ye banks and braes".*⁸⁷⁴

Dès 1953, il commence à se produire en concert. En 1959 paraissent les deux premiers disques où il se produit. Ils sont édités par la maison de disque quimpéroise Mouez Breiz (« voix de Bretagne ») et où il accompagne la chanteuse Andréa ar Gouilh. Influencé par la musique traditionnelle bretonne comme par celle des pays celtiques, il enregistre ensuite son premier disque, *Musique gaélique*, tandis que la harpe celtique s'implante de plus en plus en Bretagne. Mais il ne s'agit pas du seul instrument qu'Alan Stivell maîtrise. Il sonne aussi de la cornemuse et de la bombarde, chez les scouts Bleimor de Paris, où il est entré dès 1954 et qui se transforme peu à peu en bagad. En 1961, Alan Stivell en devient d'ailleurs le *pennsoner*, en remplacement de Donatien Laurent. En 1966, le bagad Bleimor sera d'ailleurs sacré champion

⁸⁷² Armel Morgant, « Harpe et Bretagne, deux siècles d'histoire », *ArMen* n°140, mai-juin 2004, p.15

⁸⁷³ PERON, Jacques, PICHARD, Jean-Pierre, *Bretagne, temps interceltiques*, Paris, Éditions du Layeur, 1999, p. 5.

⁸⁷⁴ « Alain Stivell, quarante ans de musique bretonne contemporaine », *ArMen* n° 87, août 1997, p. 32.

de Bretagne. Il joue aussi en couple. En 1966, 1968 et 1969, Alan Stivell et Youenn Sicard gagnent le championnat de Bretagne des sonneurs de couple à Gourin.

Dès 1958, il a aussi découvert le rock'n'roll. « De but en blanc, je me suis dit : ce qu'il nous faut, c'est des groupes des rock'n'roll bretons ! ». ⁸⁷⁵ Il estime d'ailleurs que cette musique a des origines celtiques. La vague folk de la décennie suivante sera également un choc :

C'est cette vague folk américaine qui a tout déclenché. Je me sentais tellement en prison en France que tout ce qui venait de l'extérieur évoquait pour moi la liberté. Comme la culture bretonne était écrasée, on avait envie de serrer la main au monde celtique et à tout ce qui venait une connotation un peu cousine de notre musique, comme le negro spiritual, la musique d'Amérique du Sud... ⁸⁷⁶

Au milieu des années 1960, il fréquente le centre culturel américain de Paris, où il découvre le *bluegrass* et le folk américain, Bob Dylan et Joan Baez. Le journaliste de *Rock and Folk*, Jacques Vassal se souvient de sa rencontre avec Alan Stivell, en 1966, dans l'une des *hootenanny* du centre américain :

Et puis arriva Alan Stivell et sa harpe celtique. Un instrument cristallin à faire rêver, étonnant, original. Longtemps Alan fut l'une des attractions les plus demandées dans les hootenannies : il était le seul à jouer cette musique et il le faisait bien. ⁸⁷⁷

L'année suivante, en 1967, il joue dans un restaurant de Bénodet, dont l'un des serveurs est un certain Daniel Le Braz. Alan Stivell vient de rencontrer son guitariste, qui prendra ensuite le nom de scène de Dan Ar Braz. Il enregistre ses premiers 45 tours de « pop celtique », fait une tournée en Grande-Bretagne avec les Moody Blues, avant d'enregistrer, en 1971, *Renaissance de la harpe celtique*, qui va connaître un immense succès, tant en Europe qu'aux États-Unis et au Japon. Puis c'est le succès de l'Olympia, amplifié par sa diffusion dans l'émission Musicorama d'Europe 1. Tournées, concerts et disques s'enchaînent. Il revendique une musique évolutive, ancrée dans une tradition, mais également portée par la modernité. Ce qui ne va pas non plus sans critique, notamment chez les partisans d'une musique traditionnelle... exclusivement bretonne :

La percée de Stivell dans les médias imposant l'existence d'une musique celtique contemporaine marque d'un sceau indélébile les jeunes Bretons des années 1972-1975. Et si les choix musicaux de l'artiste sont parfois âprement critiqués par des tenants

⁸⁷⁵ Ibidem, p. 35.

⁸⁷⁶ Ibidem, p. 36.

⁸⁷⁷ Ibidem, p. 36.

*d'un courant plus traditionnel, l'intérêt de son aventure pour la promotion de la culture bretonne n'est jamais contesté. C'est à cette époque que des musiciens, aujourd'hui réputés, ont commencé à mener des danses ou à chanter des gwerzioù, portées par la déferlante de ces "années Stivell".*⁸⁷⁸

1.2.2 Une œuvre profondément marquée par l'interceltisme

À partir de 1977, il commence à travailler sur une « symphonie celtique ». Influencé par le grand compositeur irlandais, Seàn O'Riada, l'album éponyme sort en 1979 et un grand spectacle est donné au festival interceltique de Lorient en 1980. Alan Stivell y développe une œuvre unique, alliant les héritages musicaux des différents pays celtiques aux influences rock et folk, et métissant le tout avec d'autres musiques, comme celle du trio berbère Djurdjura. Le succès est important, notamment en Italie. Cet album le consacre comme vedette internationale. Il enchaîne les tournées aux États-Unis, où sa musique est d'ailleurs plus classée « *new age* » que celtique.

Dès les années 1970, Alan Stivell théorise l'interceltisme. En 1978, il la définit ainsi dans *le Peuple breton*. La musique est alors une résistance :

*Seulement, dans le monde actuel, il est difficile de lutter contre les influences extérieures exagérées que nous imposent principalement les impérialismes américain et français. On ne peut aujourd'hui prétendre s'exprimer librement, en échappant à la volonté impérialiste, sans faire un effort de ré-enracinement dans la continuité de la culture populaire bretonne, par l'étude de la langue et de la musique traditionnelle. Il faut avoir intériorisé la Bretagne passée.*⁸⁷⁹

Et il définit ainsi les caractéristiques de la musique celtique :

Sur le plan de la création, ça se traduit par certaines caractéristiques qui sont des constantes de la musique celtique. La phrase musicale se construit sur un squelette pentatonique et un bourdon, et en principe la quarte et la sixte sont augmentées d'un quart de ton, ce qui correspond à l'échelle de la cornemuse écossaise. Sur le plan rythmique, l'interprétation est influencée comme par un aimant tournant lentement à l'arrière-plan. Et ça, c'est très particulier à la musique celtique, qui correspond bien,

⁸⁷⁸ Ibidem, p.38.

⁸⁷⁹ « L'itinéraire d'Alan Stivell », *le Peuple breton* n°171, février 1978, p. 26.

*finalement, à l'art décoratif celtique basé sur des spirales et des courbes, où un ordre existe, mais se laisse cacher presque complètement par la fantaisie.*⁸⁸⁰

Les années 1980 seront plus en demi-teinte. Puis, en 1993, il sort un album de reprise chez Dreyfus, *Again*, où se côtoient de nombreux artistes comme Kate Bush ou Sean Mac Gowan. C'est à nouveau un succès. Pour Hervé Le Meur, directeur de la maison de disque Keltia Musique à Quimper :

*Dreyfus a investi sur Stivell, il y a notamment eu des pubs à la télévision, ce qui n'était jamais arrivé à un album de musique bretonne. Le succès a été au rendez-vous. Mais, surtout, cela a relancé la musique bretonne et celtique en France et en Bretagne. Cela a amorcé la vague celtique des années 1990 et l'intérêt du public pour ce type de musique. On a d'ailleurs vu arriver une nouvelle génération de fans, à côté de celle des années 1970. Il y a eu un renouvellement de générations.*⁸⁸¹

Alan Stivell a, depuis, sorti de nouveaux albums, aux sonorités « celtiques » toujours aussi affirmées. Il chante en breton, en français, en anglais, mais également en gaélique et en gallois. Certaines de ses chansons sont de véritables hymnes à l'interceltisme. Selon lui, la communauté celtique contemporaine est une réalité concrète :

La Celtie n'est, ni plus ni moins, un mythe que la France, sauf si on ne définissait la France que par une organisation administrative, un État et par l'histoire récente de cet État. La Celtie et la France : la Bretagne a un pied dans chacune de ces entités. Je veux citer ici en premier l'élément qui est le comble du concret : un type de construction majoritaire (si, hors Bretagne, on exclut les constructions trop récentes) dans les six pays celtiques et, ceci, uniquement dans ces pays ; ce que des gens jamais sortis de l'Hexagone nomment « la maison bretonne l' ». ⁸⁸²

Bien évidemment, Alan Stivell se présente comme un défenseur de la musique celtique :

En effet, même si, heureusement, des ethno-musicologues comme Donatien Laurent et Yves Defrance admettent plutôt cette réalité, je suis le seul à en avoir fait une spécialité. Ayant fait le choix de privilégier concerts et enregistrements, je n'ai pu l'enseigner. Je défends la musique celtique depuis mon enfance. Il y a heureusement un certain nombre de gens qui ressentent la musique celtique, à travers mon interprétation ou mes créations ou celles d'autres musiciens. Ceux qui ne ressentent rien disent que c'est une illusion (un peu comme un aveugle qui dirait à un voyant que celui-ci est dans l'erreur). Mais, en plus, ils ont "un point de vue" sur quelque chose

⁸⁸⁰ *Ibidem.*

⁸⁸¹ Entretien avec Hervé Le Meur, septembre 2006, Quimper.

⁸⁸² Entretien avec Alan Stivell le 23 mars 2010.

*qu'ils n'ont pas étudié. Ils pensent avoir plus raison, par "intuition", je suppose. En 2010, j'ai défendu la musique celtique pendant plus d'un demi-siècle. J'ai eu beaucoup de contradicteurs. Aucun, en cinquante ans, n'a tenté de s'attaquer à mes arguments.*⁸⁸³

Comment définir cette musique, dont certains musiciens nient le concept ? Alan Stivell estime qu'elle a à la fois un sens géographique et un sens plus suggestif :

*Le premier sens de “musique celtique” est, tout bêtement, la musique jouée dans les pays celtes, sans critère musicologique, comme on peut dire “musique française”. Pour sa deuxième signification, il faut expliquer ce qu'on ressent quand on dit “ça sonne celtique”. Il y a un certain nombre de critères objectifs rassemblés, d'une manière unique, dans la musique celtique. On ne pourrait se servir de l'un ou de l'autre de ces critères pour la définir ; c'est l'ensemble de ces critères qui est propre à la musique celtique. Ces différents éléments sont réunis et le plus détectable en pays Fisel, une partie du Vannetais, au Donegal, au Connemara, dans les Hébrides. On voit donc, qu'au sens ethnomusicologique, la musique celtique existe de manière très minoritaire à l'intérieur même des pays celtes. C'est une des difficultés pour l'approcher, certains ne percevant que le majoritaire. Et ils ne comprennent pas l'idée, apparemment paradoxale, d'une approche de l'identité d'une famille de peuples par des aspects minoritaires. Si on fait le parallèle avec les langues, il est pourtant simple d'entrevoir qu'une minorité de bretonnants permet à l'ensemble du peuple breton de se prévaloir d'une culture originale ; de même quiconque défend richesse et diversité de culture et de pensée du genre humain est amené à privilégier l'originalité.*⁸⁸⁴

Alan Stivell donne d'ailleurs dix points qui, selon lui, permettent de définir cette musique celtique :

- *Gammes defectives (certaines notes de la gamme diatonique-touches blanches du piano sont évitées au moins dans une partie d'un morceau), ceci davantage que dans les musiques plus “normalement européennes”).*

- *Intervalles non-tempérés (ou suivant d'autres tempéraments (chose qui s'est perdue dans la musique occidentale classique, puis dans une bonne partie de la musique populaire d'Europe).*

- *Une façon particulière de donner l'impression de se jouer du tempo mélodie ou marche traditionnelle bretonne, interprétation du sean-nos ou chant traditionnel gaélique).*

⁸⁸³ Ibidem.
⁸⁸⁴ Ibidem.

- Importance du “tuilage” (début et fin de phrases se croisant, faisant perdre un peu l'impression qu'il y a un début, une fin) sous différentes formes.
 - Rythmes pas strictement binaires ou ternaires, basés sur des fractions plus subtiles.
 - Structures le plus souvent simples (8 temps, etc.)
 - Mais cycles rythmiques complexes et superposés, superpositions rythmiques dans l'interprétation (ceci peut donner l'illusion de mesures composées).
 - Esthétique des timbres : plus grande mise en valeur des harmoniques et des aigus (biniou kozh, bombarde, cornemuse écossaise, harpe cordes métal).
 - Le principe du bourdon influence fortement les mélodies celtiques, avec les intervalles non-classiques.
 - L'influence de langues de même famille. Des rythmes, des syncopes sont nés notamment sous l'influence des langues celtiques. On retrouve par exemple au pays de Galles certaines syncopes cousines de syncopes écossaises, comme les langues sont cousines, avec les intervalles non-classiques, cela influe sur l'harmonisation moderne.⁸⁸⁵
-

1.3 Gilles Servat sur les routes irlandaises

Né en 1945, à Tarbes, dans une famille d'origine nantaise, Gilles Servat explose sur la scène bretonne avec un tube « la Blanche hermine » qu'il a joué avec succès au Ti Jos, le bar emblématique des Bretons de Paris, rebaptisé « café national » par Glenmor. Le succès est tel que le jeune homme va s'y produire pendant deux ans. Il est vrai que « la Blanche hermine » s'est imposée depuis comme l'un des plus fameux *protest songs* bretons. Quarante ans plus tard, l'auteur relativise :

C'était le début des années 1970, la situation était totalement différente d'aujourd'hui : Pompidou, Marcellin et Pleven étaient au pouvoir. Dès que tu demandais quelque chose, c'était le coup de bâton sur la gueule. Il n'y avait pas

885

Ibidem.

*d'ouverture sur l'Europe. Le monde semblait bouclé, sans futur. À l'époque, donc, je pensais que si les Bretons devaient continuer à exister, il y aurait des luttes violentes.*⁸⁸⁶

1.3.1 Des montagnes du Connemara aux quais de Dublin

Dans les années 1970, Gilles Servat chante la Bretagne, ses « prolétaires », le « travail et la peine ». Il s'engage à l'UDB. Il apprend le breton auprès d'Anjela Duval et Yann-Ber Piriou, milite activement pour l'environnement, avant une relative traversée du désert dans les années 1980... Période qui ne sonne nullement creux pour lui :

*C'est le moment où les Bretons sont passés du verbal au concret. Il y a eu moins de manifs et de grands concerts, mais on a créé Diwan et des écoles de musique. Aujourd'hui, c'est toute une génération de jeunes qui déboulent, qui parlent breton et qui ont une production musicale extraordinaire.*⁸⁸⁷

Cette période va être l'occasion de découvrir ou redécouvrir le monde celte, « ar Bed keltiek », comme la boutique de son ami et musicien, le quimpérois Gweltaz Ar Fur. Gilles Servat se rend au pays de Galles, où il fait un gala de soutien aux mineurs en grève contre les fermetures de mines décidées brutalement par le Premier Ministre Margaret Thatcher. Il remporte un certain succès, en interprétant l'hymne breton et gallois. Il se rend également à plusieurs reprises en Écosse, dont il retient la beauté des paysages. Mais c'est l'Irlande qui l'a le plus fasciné et influencé. Celtisme et interceltisme se mêlent d'ailleurs dans cette fascination irlandaise :

*C'est une terre où on est toujours proche du mythe. Par exemple, je connais un lieu, près de Sligo, où il y a deux cimetières préhistoriques, près de l'endroit supposé de la bataille de Mogthura. Quand on s'y trouve, on est dans le mythe, on revoit la bataille, on imagine les hommes qui se sont battus là.*⁸⁸⁸

Il découvre l'ouest irlandais et ses paysages sauvages, en séjournant chez des amis bretons, dans le Connemara. L'endroit lui inspirera plusieurs chansons et un petit livre sur le Connemara où il écrit :

J'ai connu dans le Connemara l'ivresse d'Halloween et la neige de l'hiver, des printemps agités, des fins d'été paisibles, j'ai souvent marché dans les champs d'Iris,

⁸⁸⁶ CHARTIER Erwan, *Gilles Servat, portrait*, Spézet, Éditions Coop Breizh, 2006, p. 32.

⁸⁸⁷ *Ibidem*, p. 69.

⁸⁸⁸ *Ibidem*, p. 76.

*au bord de la côte, mais je ne les ai jamais vus fleurir, ni les rhododendrons vers
Moyard ou Cashel, ni les bruyères empourprant les collines. Et tant d'autres choses
qu'il me reste à découvrir ! Je reviendrai. Jusqu'à la fin.*⁸⁸⁹

Une autre Irlande, plus urbaine cette fois, va lui inspirer un nouvel album. Venu en 1995, à Dublin, participer à *l'Héritage des Celtes*, il revient l'année suivante dans la capitale irlandaise pour enregistrer *Sur les quais de Dublin*, avec Brian Masterson, dans les mythiques studios Windmill Lane. Il y exprime une attirance toute teintée de nostalgie pour l'Irlande, comme dans la chanson éponyme de l'album :

Sur les quais mouillés de Dublin

J'ai traîné pendant des heures sans fin

Par-dessus les flots de la Liffey

Le ciel est si vaste ici

Ha penaos é er ster d'en endéru

Pe valéés du-hont édan gwé an aod

Ha pe ya en héol kreiz er hogus

De doullein o hof ged é skinéu

Des oiseaux volaient sous les grains

Deux grandes cheminées fumaient au loin

Des bateaux attendaient le départ

Sur la mer qui nous sépare

Dans un pub jouaient des musiciens

J'ai cherché la chaleur des humains

Ils ont joué Carrickfergus pour moi

*Et je ne pensais qu'à toi*⁸⁹⁰.

Il enregistrera plusieurs albums en Irlande à la fin des années 1990 et au début des années 2000. Une période qui marque un retour de Servat vers des musiques traditionnelles, irlandaises notamment. Il explique ainsi que :

⁸⁸⁹ SERVAT Gilles, *Connemara*, photographies de Didier Houeix, Rennes, Éditions Apogées, 1998, p. 16.
⁸⁹⁰ CHARTIER, Erwan, *Gilles Servat, op.cit.*, p. 78.

*J'ai toujours cherché des formes musicales qui sonnaient celtique. En employant le mode de ré, par exemple, en me rapprochant du pentatonique, ou en employant des instruments bretons et irlandais.*⁸⁹¹

Autre Irlande qui a influencé Gilles Servat, celle du Nord et bien entendu le combat républicain.

*Je ne suis jamais allé en Irlande du Nord. Par contre, j'ai chanté pour des républicains dans des galas. Je suis ainsi allé à un festival anti-impérialiste, dans les années 1970. C'était très impressionnant, car il y avait une cérémonie avec des types de l'IRA. Ils étaient en uniforme et à visage découvert et présentaient le drapeau de l'IRA, la charrue étoilée.*⁸⁹²

Il avoue aussi avoir été particulièrement touché par une lettre que lui a envoyée un détenu républicain, Jim MacGloulin. Il y avait dedans un dessin représentait le drapeau de l'IRA et celui de la Bretagne, avec entre les deux, le portrait de James Connolly, l'un des chefs de l'insurrection de 1916, fusillé par les Anglais, avec cette phrase de Connolly : « le socialiste d'un autre pays est un compatriote, le capitaliste de mon pays est un ennemi naturel ». En remerciement, il composera une version arrangée du traditionnel « the Foggy Dew », avec ce couplet en français :

Je porte sur mon cœur un mouchoir peint

Avec le visage de James Connolly

Un mouchoir envoyé par un camarade

Emprisonné à Long Kesh

Et dans les arbres de Bretagne

Tous les oiseaux chantent pour vous

Pour les hommes courageux qui tombèrent

Pour toi en prison

*Pour la liberté qui fleurit dans la rosée.*⁸⁹³

Quelle est son analyse sur la situation désormais apaisée en Ulster ? En 2003, il répondait, en faisant cette comparaison avec la Bretagne :

⁸⁹¹ Ibidem, p. 80.

⁸⁹² Ibidem.

⁸⁹³ Ibidem.

Selon moi, ce n'est pas une guerre de religion, mais une guerre coloniale. Le problème, c'est comment évolue la cause. Celle des républicains est fondamentalement juste, mais on ne peut pas la dévoyer par des attentats aveugles. D'un autre côté, quand vous humiliez autant les gens – bien des leaders protestants qualifiaient jusqu'à il y a peu les Irlandais de "nègres roux" -, quand vous les opprimez autant, comment voulez-vous que cela ne finisse pas mal ? C'est incroyable, les marches des orangistes dans les quartiers républicains. C'est vraiment de la provocation que d'aller célébrer la défaite des catholiques, plus de trois siècles après, dans l'endroit où ils vivent. Imaginez un peu qu'à Saint-Aubin-du-Cormier, il y aurait des gars qui, tous les ans, défileraient avec des drapeaux tricolores en gueulant "les Bretons sont des cons" ! J'imagine la réaction... Comment veux-tu que la violence s'arrête à partir du moment où il y a autant de racisme et de discriminations ?⁸⁹⁴

1.3.2 Du druidisme aux chroniques d'Arcturus

Si l'Irlande l'a inspiré, le chanteur Gilles Servat est également allé à la rencontre du vieux fonds culturel celtique pour créer son œuvre. À travers nombre de ces textes, c'est une certaine idée de l'environnement, qu'il soit naturel ou humain, que Gilles Servat a tenu à défendre :

Je pense que la culture d'un peuple est révélatrice de ses structures sociales. On a perdu beaucoup de structures paysannes en passant au monde urbain d'aujourd'hui. Même s'il nous reste la musique et la langue. Mais, dans la culture d'un peuple, il y a aussi sa façon d'envisager l'au-delà, la spiritualité qu'il a pu développer.⁸⁹⁵

Gilles Servat s'est interrogé sur la manière dont les Celtes envisageaient leurs rapports avec le divin. Cette recherche l'a poussé à se pencher sur les textes anciens, irlandais principalement et à suivre, en auditeur libre, les cours de Christian-J. Guyonvarc'h, à l'université de Rennes. Une matière celtique qui nourrit son œuvre contemporaine. Durant l'été 2006, il confiait ainsi :

Je continue à travailler sur les textes irlandais anciens. J'ai récemment traduit l'Histoire du cochon de Mac Datho, un texte extraordinairement rabelaisien. Du coup, à l'instigation de Jean-Claude Fournier, j'en ai fait un spectacle avec le

⁸⁹⁴ Ibidem, p. 81-82.

⁸⁹⁵ Entretien en avril 2002, à Locoal-Mendon.

*guitariste Nicolas Quémener et le dessinateur Lidwine. Avec de l'ancien, on ne cesse de créer du neuf !*⁸⁹⁶

La fréquentation des textes irlandais anciens a aussi influencé l'écriture de ses chansons :

*Les gens ne s'en rendent pas forcément compte. J'ai essayé de confronter leurs points de vue au nôtre. C'est par cette confrontation qu'ils éclairent notre présent. « Yawankiz ma bro » en est un exemple : j'ai voulu jeter sur notre monde, le regard des anciens Celtes. Pour eux, nous serions des sortes de nécrophages. Ils considéraient que tout ce qui était figé était mort. D'où leur refus de l'écriture. De même, dans « Yezhoù bihan », j'ai voulu intégrer le schéma tripartite des sociétés celtiques anciennes. Le premier couplet évoque les étoiles, le ciel et correspond à la fonction sacerdotale. Le second parle de sang, d'armes, de cris et se rapporte à la fonction guerrière. Le troisième enfin, îles verdoyantes et sillons des vagues, évoque la fonction productrice.*⁸⁹⁷

Gilles Servat a aussi intégré la plus ancienne organisation néodruidique et interceltique, le Gorsed de Bretagne. Une « conviction personnelle », qui n'est nullement un besoin de retrouver une spiritualité ancienne :

*Les druides de l'Antiquité ont disparu. D'ailleurs, si nous nous retrouvions plongés dans la société des Celtes anciens, nous ne le supporterions pas. C'était une société sans séparation entre le religieux et le reste.*⁸⁹⁸

L'idée de plongeon dans la société celtique ancienne, Gilles Servat l'a concrétisée en écrivant *les Chroniques d'Arcturus*, une épopée fantastique en cinq volumes. Dans ce récit, Gilles Servat invente un nouveau monde, avec sa langue et sa géographie, mais où les références à la matière celtique abondent :

*J'ai imaginé une planète où les gens vivraient comme dans les récits mythiques irlandais et arthuriens. Des gens venant d'un monde un peu comme le nôtre y débarquent. Je raconte donc le choc entre deux cultures avec, grossièrement, pour trame, l'histoire du roi Arthur luttant contre les envahisseurs.*⁸⁹⁹

Sans prétentions historiques, *les Chroniques d'Arcturus* sont avant tout un roman d'aventure, d'*heroic fantasy*. « C'est très celte, explique-t-il, le roman d'aventures, ce principe

⁸⁹⁶ Entretien le 23 juillet 2006, à Quimper.

⁸⁹⁷ *Ibidem*.

⁸⁹⁸ Entretien en avril 2002, à Locoal-Mendon.

⁸⁹⁹ CHARTIER, Erwan, *Gilles Servat, op.cit.*, p. 88.

d'avoir une quête, des trucs à trouver, des épreuves en cours de route et des choses à découvrir pour surmonter les épreuves. »⁹⁰⁰

1.4 L'Héritage des Celtes

Depuis les années 1950, les musiciens bretons se sont lancés dans la vague de la musique celtique, contribuant à renouveler complètement le genre. Outre les œuvres de Glenmor, Alan Stivell ou Gilles Servat, qui figurent parmi les artistes les plus connus, de nombreux autres disques ont été depuis produits dans ce genre, notamment dans les années 1990, qui ont vu un renouveau spectaculaire de la musique bretonne et celtique, consacré par le succès de *l'Héritage des Celtes*. Imaginé par Dan Ar Braz, avec des artistes venus de tous les pays celtiques, enregistré à Dublin, cet album révèle la popularité de l'interceltisme musical en Bretagne. Ce dernier s'incarne dans la popularité des musiques irlandaises, qui s'est traduite par l'introduction récente d'un nouvel instrument en Bretagne, le *uilleann pipe*.

1.4.1 Le succès d'un album interceltique

Après un relatif « creux de la vague » dans les années 1980, la musique bretonne et celtique effectue un spectaculaire retour dans les années 1990, après le succès de l'album *Again*, d'Alan Stivell. L'année suivante, une aventure artistique et interceltique va connaître également un grand succès, l'album *l'Héritage des Celtes*, enregistré à Dublin en 1995 et mené par le guitariste Dan Ar Braz. À l'origine, il s'agissait d'une création musicale pour le festival de Cornouaille, à Quimper, en 1994. Dan Ar Braz invite d'ailleurs son ami le chanteur Gilles Servat, pour chanter quelques morceaux, dont *la Blanche hermine*. Le producteur quimpérois Jakez Bernard prend ensuite les choses en main et rassemble plusieurs grands noms des musiques bretonne, écossaise, irlandaise, galicienne et galloise pour enregistrer l'album, sous la direction de Brian Masterson. On y retrouve ainsi l'irlandais Donall Lunny, des Chieftains ou la chanteuse des Hébrides, Karen Matheson. L'héritage des Celtes fait un

⁹⁰⁰

Ibidem.

triomphe en Bretagne, puis en France où il remporte deux victoires de la musique et se vend à des centaines de milliers d'exemplaires.

Pour les musiciens, cet album reste une aventure, même s'il a permis de relativiser la force des liens artistiques entre les différents pays celtiques. Ainsi pour Gilles Servat, il n'y a guère de reconnaissance des Bretons outre-Manche :

*Dans les pays celtes, c'est un peu plus mitigé. Nous n'avons jamais réussi à exporter nos disques là-bas. Beaucoup de musiciens bretons maîtrisent la musique irlandaise aussi bien que les Irlandais. Mais le contraire est loin d'être vrai. Nous avons sans doute plus de connaissances que les musiciens irlandais et écossais, mais nous n'avons pas encore la reconnaissance.*⁹⁰¹

Le producteur Jakez Bernard estime quant à lui qu'il y a une certaine reconnaissance de la musique bretonne, chez les musiciens des autres pays celtiques :

*Si le grand public, là-bas, ignore tout de la situation en Bretagne, les professionnels avec qui nous avons des contacts savent ce qui se passe ici. Je pense quand même que les Bretons ont toujours eu l'idée de travailler avec tout le monde plutôt que de rester dans leur coin. Comme le reconnaissent les Galiciens, nous sommes les seuls à tenir compte des autres pays celtes. Mais je suis patient. Je pense que dans quelques années, nous ferons quelques coups en Irlande et dans les îles Britanniques.*⁹⁰²

Enfin, le guitariste Dan Ar Braz estime qu'il y a un problème d'identification de la Bretagne à la France :

*Je garde quand même un peu d'amertume avec les artistes des autres pays celtes qui ont toujours droit au tapis rouge lorsqu'ils viennent en Bretagne, alors que la réciproque est loin d'être vraie. Cela dit, en ce qui concerne l'internationalisation de la musique bretonne, le problème tient à l'ambiguïté entre France et Bretagne. À l'étranger, ils ne font pas la différence. Or, il faudra la faire pour s'imposer car, désolé, ce que nous faisons, ce n'est pas de la chanson française.*⁹⁰³

⁹⁰¹ CHARTIER, Erwan, Gilles Servat, *op.cit.*, p. 85.

⁹⁰² *Ibidem.*

⁹⁰³ *Ibidem.*

1.4.2 L'engouement breton pour les musiques irlandaises

Le succès de *l'Héritage des Celtes* est en fait venu confirmer l'engouement des Bretons pour les musiques celtiques et particulièrement irlandaises. Une tendance qui s'est développée en toute convivialité, avec la création de dizaines de pubs de style irlandais en Bretagne, mais également de très nombreuses tournées de groupes traditionnels dans la péninsule. Grâce aux pubs, depuis une trentaine d'années, une pratique musicale très spontanée, les sessions, a également été introduite. Il s'agit d'un rassemblement informel de musiciens de musique traditionnelle qui se rassemblent le soir pour jouer et improviser sur des thèmes irlandais ou bretons.

Cet intérêt n'est pas commun à la Bretagne, les Irlandais ont réussi une véritable « mondialisation » de leur culture, exportant un peu partout des pubs irlandais, où est diffusée leur musique. Mais ils ont trouvé un terreau particulièrement favorable en Bretagne, où les musiciens locaux ont également adopté et « acclimaté » l'un des instruments les plus emblématiques d'Irlande, le *uilleann pipe*. Il s'agit d'une cornemuse à soufflet, se jouant sur deux octaves contrairement à la cornemuse écossaise qui ne dispose que d'une octave. L'un des meilleurs spécialistes du genre en Bretagne, Ronan Le Bars, remarque que :

*C'est un instrument très particulier, assez anarchique, ce qui est lié à son histoire. Les Irlandais l'ont en effet développé après que Cromwell leur ai interdit de jouer de la cornemuse debout et qu'il a été interdit de jouer de l'orgue dans les églises catholiques d'Irlande. Il possède un régulateur à cause de cette dernière interdiction. À l'origine, on parlait d'ailleurs de "union pipe". C'est aussi un instrument plus adapté à la musique de groupe, qu'on peut jouer en intérieur. Enfin, je pense que son succès est aussi dû à son aspect visuel, qui le rend attractif.*⁹⁰⁴

Le *uilleann pipe* est arrivé en Bretagne dans les années 1970, dans la foulée de sa redécouverte en Irlande. Ronan Le Bars rappelle ainsi que :

*L'instrument avait presque disparu en Irlande à cette époque. Il est revenu grâce aux groupes de folk, alors qu'il était plutôt joué en solo avant. L'un des grands artisans de son renouveau a été Sean O'Riada des Chieftains, puis des groupes comme Planxty ou Boxty bands se sont réapproprié le uilleann pipe.*⁹⁰⁵

C'est également à cette époque que la Bretagne va découvrir l'instrument :

⁹⁰⁴ Entretien avec Ronan Le Bars, Guingamp, le 3 avril 2010.
⁹⁰⁵ *Ibidem*.

*Comme ces groupes ont beaucoup tourné en Bretagne dans les années 1970 et 1980, le uilleann pipe s'est fait connaître chez nous. À la même époque, des Bretons ont commencé à s'y mettre, comme Alan Cloître ou Patrick Mollard, mais cela restait marginal. Lorsque j'ai commencé à en jouer vers 1985-1986, après une formation à la grande cornemuse en bagad, je m'y suis mis tout seul, en écoutant les disques. Aujourd'hui, c'est beaucoup plus développé. Il y a des stages, des cours réguliers, des méthodes. Régulièrement, des pipers irlandais viennent en Bretagne pour faire des formations. Cet instrument a un bel avenir chez nous.*⁹⁰⁶

Dans les années 1980, des premiers groupes bretons ont également adopté cet instrument, comme Pennou⁹⁰⁷ souklm, dans lequel joue désormais Ronan Le Bars :

*Ce n'est pas un instrument fait pour la musique bretonne, le staccato a ainsi du mal à tomber juste sur les rythmes bretons. Il faut donc faire des compromis pour que cela soit à la fois joli à entendre et dansable.*⁹⁰⁸

Ronan Le Bars fait d'ailleurs partie de ces nombreux musiciens bretons qui restent septiques sur l'existence d'une musique celtique, même s'il constate que quelque chose est en train d'émerger aujourd'hui, grâce aux rencontres régulières entre musiciens des différents pays celtiques :

*Honnêtement, il y a pour moi des styles irlandais, bretons, écossais, galiciens qui sont vraiment très différents entre eux. Il est dur de définir des origines communes, sauf peut-être dans le fait qu'une partie des airs vient de chants de travail, remontant à très loin. Le mot celtique est devenu quelque chose d'un peu fourre-tout pour englober des réalités plus complexes. Cela étant, depuis quarante ans, la Bretagne est devenue une plaque tournante pour les musiciens irlandais, écossais ou galiciens. Ce qui n'est pas du tout le cas chez eux, où ils invitent peu de musiciens bretons et considèrent cette musique comme un peu "fantaisiste". Cela a influencé la musique bretonne.*⁹⁰⁹

Pour lui, la musique bretonne, bien que très ancrée dans une tradition, serait presque devenue aussi une « musique interceltique » :

Grâce à tous leurs festivals interceltiques et des échanges sonores qui en ont découlé, les Bretons se sont beaucoup enrichis de ces apports d'autres pays. On a ainsi parfois interprété de la musique bretonne à la manière des Irlandais. C'est la chance de la musique bretonne, d'avoir une musique traditionnelle très ancrée et d'être

⁹⁰⁶ Ibidem.

⁹⁰⁷ « Pennou skoulm » signifie les « têtes de noeud » en breton

⁹⁰⁸ Ibidem.

⁹⁰⁹ Ibidem.

*capable d'ouverture pour s'approprier ce que les autres font avec une certaine rigueur. Cela nous rend aussi plus créatifs. Je constate depuis quelques années que les groupes irlandais sont obligés de tourner aux USA pour se faire de l'argent. Ils s'adaptent à l'oreille américaine et jouent de plus en plus une musique standardisée et lyophilisée. Ils ont déjà perdu beaucoup de style. C'est dommage. Sauf en Irlande du Nord où, du fait de l'histoire, jouer de la musique irlandaise possède une forte connotation affective et politique. Ils conservent un respect plus grand pour leur musique.*⁹¹⁰

1.4.3 Des Celtes en Bretagne

Enfin, si de nombreux musiciens sont allés se former dans d'autres pays celtiques, si certains Bretons ont longtemps séjourné outre-Manche, comme le joueur de cornemuse Patrick Mollard qui s'est formé au *pibroch* auprès des mythiques Bob de Ballmoral, la réciproque est également vraie. Des musiciens et des artistes venus de tous les pays celtiques se sont également rendus en Bretagne, s'y sont installés ou y ont puisé leur inspiration.

Le plus fameux est sans doute le Galicien Carlos Nuñez. Il a découvert la Bretagne via le festival interceltique, où il joue, à treize ans, avec une quarantaine d'autres *gaiteros*⁹¹¹, dans le spectacle de Shaun Davey, *the Pilgrim*. À 16 ans, il reviendra à Ploemeur, au conservatoire de musique traditionnelle. C'est aussi là qu'il rencontre Paddy Moloney des Chieftains, avec lesquels il a également joué :

*En arrivant à Ploemeur, j'ai découvert tout un univers de musiciens qui faisaient un travail formidable. Il y avait là Gilles le Bigot, qui m'a fait écouter la maquette d'un groupe qui allait devenir Barzaz, c'était fantastique ! Mes maîtres de cornemuse, Jean-Luc Le Moine, puis Patrick Mollard m'ont ouvert les portes de leur musique. Un soir, Polig Monjarret est arrivé au stage avec Paddy Moloney des Chieftains, qui fêtait ses cinquante ans : cinquante Guinness pour lui et autant de whiskies pour Polig ! Patrick Molard m'a alors demandé de jouer un morceau de Gaïta pour Paddy. Ca a été un moment magique pour moi. À partir de là, je suis venu tout le temps en Bretagne.*⁹¹²

Carlos Nuñez participe aussi à l'*Héritage des Celtes* de Dan ar Braz :

Le travail de préparation de ce disque m'a aussi permis de mieux comprendre la Galice celtique et d'approfondir ma relation avec mon pays. Les gens avaient peur de

⁹¹⁰ Ibidem.

⁹¹¹ Joueur de gaita, la cornemuse écossaise.

⁹¹² Yann Rivallain, « Carlos Nuñez, un pont entre Bretagne et Galice, », *ArMen* n° 135, p. 44

*se dire celtes en Galice. Il y avait un mouvement anti-celtique très fort. Moi, plus j'avancais, plus j'étais convaincu qu'il y avait quelque chose.*⁹¹³

Se présentant comme un ambassadeur de la Bretagne dans son pays, il estime que celle-ci s'est fait connaître et reconnaître à l'étranger grâce à l'interceltisme musical :

*Les Galiciens savent que la Bretagne est un pays frère, un pays celtique, mais ils n'en connaissent pas grand-chose aujourd'hui. C'était la même chose en Irlande, il y a quelques années. Quand je disais Irlande, on me répondait Islande, Écosse. Voyez aujourd'hui ! Maintenant c'est au tour de la Bretagne de se faire connaître. Il y a un côté universel dans la musique bretonne. Je me souviens d'un an dro énorme, dansé par des centaines de Japonais ; c'était incroyable de voir l'expression dans le regard des Japonais qui dansaient ce soir-là. Partout où l'on va, la musique bretonne fascine les gens. Avant, la Bretagne c'était surtout Astérix et Obélix, il est temps de montrer au monde de quoi il s'agit vraiment.*⁹¹⁴

L'une des grandes voix du pays de Galles, qui a côtoyé Bob Dylan, Meic Stevens entretient également un rapport fort avec la Bretagne. Il a fait de fréquents séjours en Bretagne, notamment après un premier divorce en 1975, où il découvre Rennes et sa « rue Saint-Michel » dont il tirera une chanson. Il déclarait en 1990 au *Peuple breton* :

*La Bretagne a les mêmes problèmes que le pays de Galles, une péninsule habitée par les descendants des anciens Bretons, maintenant dépendant largement du tourisme, pour renforcer son économie traditionnelle, fondée sur l'agriculture et la pêche. [...] J'ai beaucoup de bons amis en Bretagne, toutes sortes de gens, ouvriers, enseignants, agriculteurs, pêcheurs, médecins, fabricants de lambic ! Je m'y sens tout à fait chez moi. Nous avons même prévu de vivre ici.*⁹¹⁵

Il voyait d'ailleurs de fortes similitudes entre les deux peuples et attendait des solutions européennes :

Je pense que les Français et les Anglais ne s'intéressent pas à notre culture et à ce que nous pouvons offrir de vraiment précieux, mais seulement à notre terre, à l'argent qu'ils peuvent retirer des impôts, etc. Nous avons besoin d'un plus grand degré d'autonomie, comme l'Irlande, plus de contrôle de nos terres et de notre richesse. Les relations entre Galles et Bretagne pourraient être plus étroites, nous pourrions mieux traiter nos problèmes économiques. Pour l'instant, nous avons surtout des échanges

⁹¹³ Ibidem., p. 47.

⁹¹⁴ Ibidem., p. 49.

⁹¹⁵ « Meic Stevens répond à nos questions », le *Peuple breton* n°320, été 1990, p. 30.

*culturels. Il serait bon que les organisations paysannes et ouvrières puissent discuter leurs problèmes mutuels.*⁹¹⁶

Meic Stevens a également écrit deux autres chansons sur la Bretagne : « Erwan Kenavo », en hommage au dessinateur et militant, Erwan Kervella, décédé dans un accident de la route et « Douarnenez » sur la vie animée du port cornouaillais.

Enfin, on peut citer l'un des plus fameux membres des Chieftains, Paddy Moloney, qui partage une partie de son temps en Bretagne, où il a acheté une maison dans le centre du Morbihan.

⁹¹⁶

Ibidem.

2- Le festival interceltique de Lorient

S'il est un lieu où s'incarne l'interceltisme, c'est bien entendu à Lorient, lors du festival qui lui est consacré, chaque été. La création de cet événement, qui ne s'est pas faite sans aléas, remonte au début des années 1970, alors que la vague musicale celtique commençait à se faire sentir.

2.1 La création du festival interceltique

L'organisation de grands concours de cornemuse et de musique bretonne remonte à la fin du XIX^e siècle, mais sans constance. Il faut attendre l'émergence d'une organisation structurée, la BAS, pour que l'idée d'un concours régulier se fasse jour. La première édition aura lieu à Brest, en 1953, à l'occasion du dixième anniversaire de BAS. Très vite, la manifestation se transforme en « festival international des cornemuses ». Plusieurs Écossais viennent ainsi faire office de jurés lors des concours, ainsi que le rappelle Armel Morgant :

Pendant quelques années, des instrumentistes écossais de renom furent invités à se joindre aux jurés bretons, bien sûr pour ce qui concernait cornemuses et batteries. Le règlement en vigueur à l'époque est bien clair à ce sujet. Il précise en effet que "provisoirement", il était possible d'admettre "dans les jurys un ou deux étrangers pour juger les chapitres purement techniques (binious et batteries). Dans les faits, il fut assez vite décrété que les musiciens bretons avaient assez vite acquis une maturité musicale suffisante en la matière qui leur permettait à l'avenir de se passer de l'expérience séculaire des Écossais."⁹¹⁷

Les bagadoù ont, en effet, été classés en catégories, suivant le niveau technique des formations. À partir des années 1960, un champion de Bretagne est désigné à Brest, parmi les meilleures formations bretonnes. Le festival des cornemuses semble bien ancré à Brest, où il se déroule sur le cour Dajot. Mais, à la fin des années 1960, la municipalité Lombard décide de refaire cette promenade surplombant le port de commerce. Des travaux qui contrarient les organisateurs du festival. Ils décident de quitter Brest. Installé près de Lorient, à Ploemeur, Polig Monjarret leur propose alors de rejoindre le port morbihannais.

⁹¹⁷ MORGANT, Armel, *Bagad, op.cit.*, p 66.

En 1971, la première édition lorientaise est modeste, mais comporte les ingrédients qui vont faire le succès du festival, comme un défilé de sonneurs et de danseurs, un fest-noz et une soirée folk. Cette dernière sera d'ailleurs un succès, selon le journaliste Fañch Gestin :

La première soirée folk fait craquer le palais des congrès. Alan Stivell est déjà là, et Servat et les sœurs Goadec. Les truculents Dubliners préfigurent une inépuisable cohorte de musiciens irlandais qui, d'été en été, font chavirer les cœurs lorientais. Et puis une inconnue, dont c'est le premier tour de chant hors de son Cornwall natal... Elle deviendra le porte-bonheur du festival, elle s'appelle Brenda Wootton.⁹¹⁸

Une soirée thématique sur la cornemuse est aussi animée par Bernard de Parades. Jean-Pierre Pichard défend également l'intérêt de mêler compétitions musicales et manifestations plus grand public :

Comme il s'agit d'une manifestation identitaire pour les Bretons et le monde celtique, il y aura, dès cette première fois, confrontation et palmarès pour dégager et promouvoir de la manière la plus sérieuse qui soit, ce qu'il y a de mieux dans diverses disciplines ; mais comme il s'agit d'une manifestation ouverte sur un public plus large, la fête ne sera pas oubliée pour autant, à travers les multiples occasions qu'offriront les bals, la cotriade géante du port, les feux d'artifice... Et tout ceci baigne dans le chatoiement des couleurs des broderies, des costumes des danseurs et les sonorités des bagadoù Bleimor et de Lann-Bihoué.⁹¹⁹



La première affiche du Festival interceltique de Lorient, en 1970 (cliché : FIL)

Il insiste également sur le fait que la force du festival réside dans sa capacité à fédérer des acteurs très divers :

⁹¹⁸ Fañch Gestin, « Vingt-cinq ans de passion interceltique », *ArMen* n°69, juillet 1995, p. 5.

⁹¹⁹ PERON, Jacques, PICHARD, Jean-Pierre, *Bretagne, temps interceltiques*, Paris, Éditions du Layeur, 1999, p. 8-9.

La Marine nationale, dimension importante de Lorient, est présente, derrière les organisateurs de cette manifestation. Municipalité, chambre de commerce, syndicat d'initiative et, surtout, le premier cercle, celui de Guergadic, de Polig Monjarret et derrière eux, le Bodadeg ar sonerion, War'l leur et les bénévoles qui permettront au soir du 8 août de prendre rendez-vous pour l'année suivante. L'aventure pouvait commencer !⁹²⁰

Les organisateurs du festival interceltiques reconnaissent d'ailleurs le rôle de BAS dans l'identité de la manifestation : « Si le festival des cornemuses évolue dès 1972 vers le festival interceltique, c'est qu'auparavant une graine avait été semée qui avait vu la BAS mettre en place toute sorte d'échanges culturels avec Irlande, Écosse, pays de Galles et même la Galice. »⁹²¹

À partir des années 1970, le festival interceltique des cornemuses s'installe donc dans la durée à Lorient. Le concours proprement dit se déroule au stade du Moustoir. En 1972, le festival invite également des *pipe-bands* écossais et irlandais. L'affiche du festival, signée Michaud-Vernez, présente d'ailleurs trois sonneurs en costumes de ces différents pays. Des musiciens et des chanteurs gallois, manxois ou corniques sont également de la fête. À partir de 1973, le Kan ar Bobl se greffe à l'organisation du FIL. Cette manifestation est inspirée du Fleadh Cheoil irlandais. Une manifestation qui renforce encore la dimension interceltique de Lorient, selon Jean-Pierre Pichard :

En 1973 viendront les années Kan ar Bobl, une scène pour les chants du monde celte, faite de retour sur le patrimoine commun, mais surtout sur l'expression du moment, diverse, engagée parfois, en prise toujours avec le quotidien de l'âme celte et dont les groupes et individus se font l'écho. Chaque printemps verra les jeunes talents s'affronter avant la consécration l'été suivant aux côtés des autres déjà connus (le Kan ar Bobl, qui se tient le premier week-end des vacances scolaires du printemps, sélectionne chanteurs et musiciens devant représenter la Bretagne au concours celtavision de Killarney qui a lieu vers la mi-mai). Ceux-là ont pour nom Dubliners, puis Chieftains en 1974, Mac Calmans d'Écosse, déjà acclamés l'été précédent et les chanteurs ou les groupes découverts précédemment et devenus d'une année sur l'autre des valeurs reconnues du festival comme Gweltaz Ar Fur, ar Bleizi ruz, Diaouled ar Menez ou Dir ha tan et les Djiboudjep, piliers des ambiances nocturnes de Lorient.⁹²²

L'année 1975 est marquée par la présence d'une forte délégation manxoise et par la victoire du bagad Kemper sur la Kevrenn Sant-Mark.

⁹²⁰ Ibidem, p. 9.

⁹²¹ PERON, Jacques, PICHARD, Jean-Pierre, *Bretagne, temps interceltiques*, op.cit., p. 4.

⁹²² PERON, Jacques, PICHARD, Jean-Pierre, *Bretagne, temps interceltiques*, op.cit., p. 13.

À partir de 1976, la Galice est régulièrement invitée et la nouvelle devise du festival est adoptée : « *Seiz Bro, un ene* », « Sept pays, une âme ». Comme le remarque Fañch Gestin : « De la Corogne à Falkirk, de Cardiff à Galway, on converge vers Lorient, cédant à je ne sais quel appel ancestral, et par-dessus tout à un amour immodéré de la musique et de la fête »⁹²³. Pour Jean-Pierre Pichard, le choix de Lorient s'imposait assez naturellement :

*Sans doute que « An Oriant », port de L'Orient devenu Lorient avait envie de renouer avec cette ouverture qui avait été à l'origine de sa création. En s'adressant par-dessus les frontières historiques, politiques, économiques et surtout physiques à tous les cousins de la façade atlantique pour leur proposer une grande réunion de famille, il était fidèle à son histoire bretonne et ouverte sur l'Océan. Aujourd'hui que ces années ont passé, il est possible de voir le chemin parcouru qui passe par l'Irlande, l'île de Man, le pays de Galles, la Cornouailles, les Asturies et la Galice.*⁹²⁴

2.2. Un lieu de création interceltique

Les années 1970 furent donc bouillonnantes. En 1978, le festival invite une première grande star internationale, la chanteuse américaine Joan Baez. À la fin du concert, elle sera même initiée à la gavotte et aux danses bretonnes. Les années 1980 sont marquées par de grandes créations sur des thèmes celtiques, comme la *Symphonie celtique* d'Alan Stivell, *Tristan and Isolde* des Chieftains, *Lug* de Roland Becker, *le Vaisseau de pierre* des Tri Yann ou les *Celtophonies* de Marc Steckar. À ce sujet, Fañch Gestin écrit que :

*Les créateurs se succèdent, qui célèbrent les noces de la cornemuse, de la bombarde, de l'uilleann pipes avec l'orchestre classique, fondent ensemble chants et musique des pays celtes ; intègrent à l'occasion des musiques indiennes ou kabyles. Loin de confiner la musique celtique à un ghetto traditionaliste, le festival ouvre largement ses fenêtres au rock, au jazz et à toutes les techniques laser et vidéos.*⁹²⁵

Dès 1979, le spectacle *Kenadenn Penn ar bed* annonçait cette tendance. Sur une musique de Jeff Le Penven et des textes de Pierre-Jakez Hélias, la formation la Cantate du bout du monde, évoquait l'épopée des peuples celtes. Autre invité, l'Irlandais Shaun Dewey, qui a marqué Lorient comme le souligne Jean-Pierre Pichard :

⁹²³ Fañch Gestin, « Vingt-cinq ans de passion interceltique », *ArMen* n°69, juillet 1995, p. 7.

⁹²⁴ PERON, Jacques, PICHARD, Jean-Pierre, *Bretagne, temps interceltiques*, op.cit., p. 6.

⁹²⁵ Fañch Gestin, « Vingt-cinq ans de passion interceltique », *ArMen* n°69, juillet 1995, p. 9.

*Shaun Dewey dans le Brendan voyage, mettra en scène cornemuse irlandaise et grand orchestre dans une œuvre déconcertante qui transportera le public, avant de récidiver l'année suivante avec la Suite celtique de Lorient (the Pilgrim) où il réussit le tour de force d'intégrer à sa partition tous les instruments des pays celtes.*⁹²⁶

En 1984, les Asturies sont accueillies comme le huitième pays celtique. Dans les années 1990 et 2000, le festival va d'ailleurs s'ouvrir aux diasporas celtes en invitant l'Australie ou l'Acadie. Cette extension celtique, en grande partie due au premier directeur du festival, Jean-Pierre Pichard, en laisse parfois plus d'un dubitatif. Ce dernier se défend et évoque l'extraordinaire attractivité des musiques celtiques :

*Elles sont à ce point dynamiques qu'elles feront des adeptes et noueront des contacts au-delà des mers ; Québec, Australie, Louisiane et même Japon ne resteront pas insensibles aux sonorités venues de Lorient et entreront dans la ronde. Une telle réussite a de quoi irriter dans un monde de festival où aides et subventions viennent souvent corriger faible fréquentation ou politique dispendieuse. Ici, l'idée a fécondé un terrain de création des plus propices et les acteurs de ce renouveau musical et culturel ne s'y sont pas trompés, accourus de tous les coins du monde celtique.*⁹²⁷

Il est vrai d'ailleurs que l'idée d'associer les communautés celtiques d'outre-Atlantique, d'Australie ou de Nouvelle-Zélande a germé très tôt, dès le début du XX^e siècle, dans le mouvement panceltique. Dans ce domaine, d'autres font intervenir l'humour, tels ces Spézétois qui, dans les années 1980, inventent une nouvelle nation celtique, les Kaol-moc'h, avec son hymne et son drapeau.

Les années 1990 seront celles de la maturité et de la reconnaissance. Désormais, le FIL s'étale sur une dizaine de jours, début août, et draine des centaines de milliers de personnes. Il se professionnalise et embauche des permanents. L'ouverture internationale, via l'interceltisme, était également une stratégie pour Jean-Pierre Pichard :

Sur le plan externe, la stratégie consista à monter en puissance hors de France afin de pouvoir se faire ensuite connaître dans l'Hexagone. Il faut noter qu'en dehors de ce manque de reconnaissance en France, un nombre non négligeable de Bretons souffrait du complexe d'avoir une culture différente et vivaient difficilement une sorte de « syndrome de Bécassine ». Grâce à l'aide de journalistes étrangers, habitués du festival, des réseaux furent créés dans presque tous les pays d'Europe et aux États-Unis. Alors que les conférences de presse déplaçaient peu de monde à Paris, elles attiraient des journalistes à Milan et Stuttgart. L'intérêt pour le festival interceltique

⁹²⁶ PERON, Jacques, PICHARD, Jean-Pierre, *Bretagne, temps interceltiques*, op.cit., p. 15.

⁹²⁷ PERON, Jacques, PICHARD, Jean-Pierre, *Bretagne, temps interceltiques*, op.cit., p. 17.

*commença à croître en Europe à tel point que quelques années plus tard, un quart des spectateurs venait de pays étrangers.*⁹²⁸

Le festival se lancera ensuite à la conquête de Paris, à travers des concerts de la Saint-Patrick puis les nuits celtiques au stade de France de Saint-Denis au début des années 2000. Des expériences marquantes, mais qui devaient ne pas se révéler concluantes d'un point de vue financier et être donc abandonnées.

Jean-Pierre Pichard a en effet réussi à médiatiser d'une manière sans précédent le phénomène interceltique. La presse régionale et locale a débordé suivi, rivalisant chaque année pour trouver des angles, des titres ou des superlatifs nouveaux, l'exercice devenant presque un genre en soit. La presse « nationale » française s'y est également convertie. Le 8 août 1998, *le Figaro* tire « la tribu celte se serre les coudes ». Deux jours avant, *Libération* avait également titré en une « Bardés de celtitude », avec les drapeaux des pays celtiques. Même la revue *Hérodote* consacre un article à la question, en 1999 : Dominique Roudaut y explique que :

*Certains journalistes ne parlent plus seulement de Bretons, de Gallois, d'Irlandais... mais également de Celtes. Dès lors, l'émergence de cette identité celtique ainsi que les vellétés émancipatrices qui agitent d'une ampleur inégale chacun des six pays jettent une nouvelle lumière sur le panceltisme, idéal plus que projet géopolitique, né au XIX^e siècle avec l'éclosion du mouvement littéraire romantique, tendant au rapprochement des pays celtiques jusqu'à, phase extrême et jamais réellement envisagée, la constitution d'une confédération des pays celtiques.*⁹²⁹

⁹²⁸ PERON, Jacques, PICHARD, Jean-Pierre, *Bretagne, temps interceltiques*, op.cit., p. 20-21.

⁹²⁹ Dominique Roudaut, « La Celtie : “C’hwec’h bro un ene”, “six pays une âme”, des vellétés émancipatrices des pays celtiques à l'émergence de la Celtie », *Hérodote* n°95, quatrième trimestre 1999, p. 78.

3. Sport et interceltisme

L'interceltisme moderne semble indissociable d'une certaine forme de convivialité. Cette dernière s'incarne bien entendu dans la musique, mais également dans différentes pratiques sportives, issues de la tradition, puis structurées en disciplines modernes. Ainsi, les tournois interceltiques de lutte des années 1930 ont-ils donné lieu à la création d'une compétition européenne, tandis que plus récemment ont été mis sur pied des jeux interceltiques nautiques. Dernièrement, dans les années 2000, la Bretagne a également vu l'acclimatation d'un nouveau sport collectif, directement venu d'Irlande, le football gaélique, qui compte désormais plusieurs équipes dans la péninsule.

3.1 La fédération internationale de lutte celtique

Au début des années 1930, le docteur Charles Cotonnec, restaurateur du gouren en Bretagne et fondateur de la Falsab avait eu l'idée de créer des « olympiades celtiques » réunissant des athlètes des six pays celtiques. Mais ces échanges se limitèrent pendant plusieurs décennies à des tournois de lutte entre Bretons et Corniques, une compétition inaugurée en 1928. En 1969, le lutteur Padrig Ar Goarnig – alors en dissidence avec la Falsab – imagine une réunion de lutteurs venus de tous les pays celtiques. Il prend en ce sens des contacts, mais l'initiative n'a pas eu de suite. L'idée était néanmoins lancée car, l'année suivante, le comité directeur de la Falsab reprenait le concept lors de son comité directeur de juin 1970. Il prône la création d'une fédération internationale de lutte celtique, même si la création d'un tel organisme apparaît difficile aux dirigeants de la Falsab en raison des différences importantes entre les luttes pratiquées dans ces pays.

Dans les années 1970, la lutte cornique connaît un certain déclin, tandis que la vieille Falsab est remise en cause par des lutteurs plus jeunes qui créent une fédération de gouren. Au début des années 1980, la CWA cornique préfère rompre avec les Bretons. Il est vrai que ces rencontres britto-corniques semblaient aller en sens unique. Elles attiraient de nombreux spectateurs en Bretagne où le gouren allait connaître un important développement, notamment dans les années 1990 et 2000. En Cornouailles, ces compétitions restaient très confidentielles. De plus, la fédération de gouren, présidée par Bruno Le Joncour, entame dans les années 1980, une procédure de reconnaissance auprès du ministère. Dans ce cadre, l'organisation de rencontres internationales apparaissait également comme un élément positif.

Un autre membre actif de la fédération de gouren et de la Falsab, Guy Jaouen, se rend à plusieurs reprises en Irlande, en Écosse, en Cornouailles, au pays de Galles et dans le Cumberland. Cette région du nord-ouest de l'Angleterre se nomme aujourd'hui la Cumbria, un nom voisin du gallois, Cymru, le « pays des compatriotes ». Au haut Moyen Âge, cette région a résisté plus longtemps aux invasions anglo-saxonnes et conserve des traces celtiques, principalement dans sa toponymie. On y pratique également une forme de lutte, le back hold.

Les voyages de Guy Jaouen vont déboucher sur l'organisation d'un camp international de lutte celtique durant l'été 1985. Il sera le prétexte à de nombreux échanges et à l'évocation de projets communs. Guy Jaouen se rappelle des « six heures d'entraînement sportif par jour, des soirées passées à construire des plans, faire la fête, et surtout beaucoup apprendre des uns et des autres. »⁹³⁰ Ce camp va rapidement déboucher sur l'idée d'un championnat interceltique, ouvert à trois styles de lutte : breton, cornique et Cumberland. Dans la foulée est mise en place une Fédération internationale de lutte celtique à Cardiff, dont Guy Jaouen devient le président. Elle regroupe la Cumberland and West-Morland wrestling association, la fédération de gouren, la scottish amateur wrestling association et des organisations corniques et galloises. Le premier championnat sera organisé à Lorient, durant le festival interceltique de 1986.

Qui dit lutte celtique, ne dit pas forcément lutteur celtique. Depuis les années 1990, le championnat international de lutte celtique n'a cessé de se développer. Il accueille désormais des lutteurs de toute l'Europe, venant souvent de régions à la forte identité : Frise, Sardaigne, îles Canaries, Islande... En 1991, il prend d'ailleurs le titre de championnat d'Europe. Il réunit depuis des dizaines de lutteurs chaque année. Selon Guy Jaouen :

*Tout est fait pour éviter d'être débordé par l'enjeu sportif, comme les hymnes, rites aux accents trop souvent nationalistes, qui sont écartés. C'est avant tout un lieu d'échange important sur les expériences des uns et des autres, et c'est surtout un lieu de rencontres humaines et culturelles. Les championnats deviennent des occasions de revoir des amis, presque des cousins au bout de quelques années.*⁹³¹

L'évolution du gouren à travers l'interceltisme est intéressante à plus d'un point. Élevé au rang de « sport national » des Bretons au XIX^e et XX^e siècle, cette forme de lutte très liée à la société rurale traditionnelle a survécu et s'est développée grâce à une codification des règles et à la mise en place d'une structure commune à la Bretagne, dès les années 1930. Mais ce

⁹³⁰ Guy Jaouen, *les Luittes celtiques de Bretagne et du Cornwall, du jeu au sport ?*, Saint-Thonan, Éditions Confédération Falsab, 2005, p. 199.

⁹³¹ Ibidem, p. 202.

renouveau du gouren a également été possible grâce à l'organisation de rencontres « interceltiques », même si ces dernières se sont longtemps limitées à la Cornouailles britannique. Ces compétitions internationales ont assuré un surcroît de prestige au gouren. Elles ont également été à l'origine de rencontres individuelles. On remarquera qu'au-delà de tout effort de théorisation, l'interceltisme ne se développe jamais aussi bien que lorsqu'il est associé à une certaine convivialité et à des liens humains. Dans les années 1980, l'aspect interceltique de la lutte a été relancé par l'organisation d'un championnat d'Europe annuel. Il n'est pas anodin que s'il s'agit d'un championnat de lutte celtique, il s'est très rapidement élargi à d'autres régions européennes, possédant une forte identité, mais sans revendiquer une identité celtique. À l'instar de la musique celtique, la lutte a réussi à élargir son audience bien au-delà des frontières des pays celtes.

3.2 D'autres initiatives sportives interceltiques

3.2.1 Les jeux nautiques interceltiques

Dans les années 1990, le conseil général du Finistère acquiert l'ancien Hôtel de la mer, à Morgat. Les élus cherchent une nouvelle destination à ce vaste bâtiment, construit par la famille Peugeot à la belle époque. L'un des principaux responsables politiques du département, Jean-Yves Cozan a alors l'idée d'y installer l'association Nautisme en Finistère et de lui confier l'organisation de « jeux nautiques interceltiques ». La première édition aura lieu en 1995. Il s'agit de sports nautiques

« classiques » : voiles, surf, kayak, aviron. Les jeux nautiques interceltiques sont d'ailleurs reconnus par la fédération internationale des sports nautiques.

Les compétitions ont lieu chaque été, et regroupent des sélections de plusieurs régions celtiques, auxquelles – comme dans le cas du championnat d'Europe de lutte celtique – sont venues se greffer d'autres régions européennes, comme le nord du Portugal ou le Pays basque.

Rassemblant plusieurs centaines de compétiteurs, les jeux nautiques interceltiques n'oublient pas l'aspect culturel. Les délégations défilent dans les villes organisatrices devant leur drapeau et sont accompagnées de musiciens et de danseurs traditionnels.



Le défilé des athlètes lors des jeux nautiques interceltiques de Morlaix (source : site de la fédération des jeux nautiques interceltiques).

3.2.2 Du foot gaélique en Bretagne

Depuis les années 1990, un nouveau sport, venu d'un pays celtique, a fait son apparition en Bretagne, le football gaélique qui compte aujourd'hui une dizaine d'équipes dans la péninsule. Contrairement à la plupart des pays européens, en Irlande, les sports collectifs les plus populaires ne sont ni le rugby ni le football – appelés ici « sports britanniques » -, mais les sports gaéliques, dont le hurley et le football gaélique. Témoignage de la popularité de ce dernier, la finale *All-Ireland* réunit près de quatre-vingt mille personnes dans le mythique stade de Croke Park de Dublin, le troisième week-end de septembre. Un chiffre énorme pour une île de six millions d'habitants. Ce stade, d'une capacité équivalente à celui du stade de France, est la propriété de la Gaelic athletic association, la puissante association qui structure ce sport resté amateur.

Jusqu'à présent, le football gaélique n'avait guère dépassé les frontières de l'île, à l'exception de certains pays où la diaspora irlandaise est importante. En Europe, quelques équipes se sont montées dans différentes métropoles, la plupart du temps autour d'un pub irlandais et ne réunissant que des natifs de l'île. Une sorte de championnat « continental » réunit une dizaine d'équipes au cours de minitournois qui ont lieu toute l'année.

À la fin des années 1990, deux premières équipes bretonnes se sont constituées et ont intégré ce championnat d'Europe. Mais, si elles comprenaient quelques Irlandais, ces équipes ont essentiellement recruté des Bretons. Les Irlandais ont en fait permis de former les joueurs et d'initier les Bretons aux règles de ce sport, qui se pratique au pied et à la main. À Rennes, l'équipe s'est ainsi formée autour de passionnés d'Irlande, fréquentant un pub du centre-ville, le Wesport inn, situé rue de Dinan et qui continue de soutenir le club rennais. Au bout de quelques années, le profil des joueurs de football gaélique a commencé à évoluer. Plusieurs joueurs sont venus pour des raisons sportives, plus que culturelles. Quelques joueurs de rugby se sont ainsi convertis à ce sport très physique et plus rapide que leur discipline d'origine.



Un match de football gaélique à Perros-Guirec (source : Ligue bretonne de football gaélique).

Au début des années 2000, le football gaélique a connu un développement spectaculaire dans la région rennaise, grâce aux établissements scolaires. Des initiations au football gaélique ont été proposées et ont rencontré un accueil favorable chez les jeunes, tant chez les garçons que chez les filles. Depuis 2008, le Rectorat de Rennes a inscrit le football gaélique sur la liste des sports pouvant être enseignés au collège et pouvant être présentés au baccalauréat.

Plusieurs équipes féminines se sont montées, particulièrement à Rennes et à Bain-sur-Oust, en 2002. Les clubs bretons se sont structurés. Une fédération française des sports gaéliques a été constituée pour obtenir des subventions, une reconnaissance du ministère et des facilités pour les assurances. Elle a également fait venir des *coachs* irlandais pour assurer des formations en Bretagne. Un championnat de Bretagne est également organisé. Il se déroule tout au long de l'année et sa finale a lieu au moment de la Saint-Yves, le 19 mai. Toujours au printemps, des compétitions ont lieu lors des fêtes gallèses de Monterfil, où sont notamment venues des équipes étrangères, dont celle de la police de New York. En juin 2008, un nouveau palier a été franchi avec la création d'une Ligue bretonne de football gaélique, dont le but est de « promouvoir ce fantastique sport irlandais, à fort caractère celte, et d'en organiser le développement, elle entend devenir un acteur sportif et culturel majeur en Bretagne, pour que celle-ci devienne une région pilote dans le développement du football gaélique. »

Une équipe de Bretagne a également été créée. Elle affronte régulièrement d'autres sélections. Si le football gaélique continue à se développer en Bretagne, elle sera peut-être en mesure de se comparer à des équipes de comtés irlandais. Mais le niveau est encore loin d'être atteint pour cela.

Grâce à quelques passionnés d'Irlande, en quelques années, un nouveau sport s'est donc implanté en Bretagne, où certaines équipes, comme Brest, ont clairement mis en avant le caractère interceltique qui les motivait. De même, la Ligue bretonne de football gaélique a pris pour exemple la GAA irlandaise :



Logo du club de Perros-Guirec ((source : Ligue bretonne de football gaélique)).



Affiche d'un tournoi de football gaélique en 2010 ((source : Ligue bretonne de football gaélique)).

*Ainsi, à l'instar de la Gaelic Athletic Association, qui participe activement depuis sa création à faire vivre la culture irlandaise, la Ligue bretonne de football Gaélique entend s'affirmer comme acteur de la vie culturelle Bretonne, en favorisant notamment les échanges vers l'Irlande, mais aussi vers d'autres pays.*⁹³²



Le logo de la jeune Ligue bretonne de football gaélique.

⁹³²

Présentation sur le site internet de la Ligue bretonne de football gaélique, mars 2010.

4- Agitation nationalitaire et interceltisme

Si l'interceltisme a surtout triomphé dans le domaine culturel, il a également continué d'influer sur le champ politique, quels que soient les courants de pensée et les différents mouvements politiques qui se sont développés depuis les années 1970. Politiquement, la période contemporaine a été marquée par la permanence d'un courant nationaliste contemporain après la disparition du MOB, la création d'un mouvement autonomiste de gauche durable, l'Union démocratique bretonne (UDB) et par la radicalisation d'une partie des militants au sein d'une gauche radicale bretonne et de mouvements clandestins. Même si l'interceltisme n'apparaît plus autant comme une « idéologie de la libération » comme dans l'entre deux guerres, il continue de nourrir la réflexion politique de ces mouvements et les pays celtes demeurent source d'inspiration comme de comparaison.

4.1 Le nationalisme traditionnel : du MOB au Parti breton

4.1.1 Une baisse d'attractivité durant les années 1970

Le Mouvement pour l'organisation de la Bretagne, MOB, disparaît à la fin des années 1960. Il renaît sous une nouvelle forme, en 1972, avec le lancement de Strollad ar Vro (« le groupe du pays »), dont les initiales SAV signifient également « lève-toi » ou « debout ». Il s'est constitué autour de *l'Avenir de la Bretagne* qui demeure contrôlé par Yann Fouéré. Les comparaisons avec les autres pays celtiques continuent. Ainsi, un long dossier consacré au pays de Galles est présenté dans *l'Avenir de la Bretagne*. On peut y lire que :

Pays de Galles et Bretagne : sans nul doute les deux pays celtiques les plus proches l'un de l'autre. Ces deux nations sœurs, en plus d'une même composante biologique, ont en commun :

Une histoire mouvementée, faite de luttes incessantes contre leurs trop entreprenants voisins.

Une économie qui frise l'inconcevable avec des atouts non exploités.

Des problèmes linguistiques et sociaux non résolus.

*Le pays de Galles veut absolument s'en sortir. Pour cela, il a choisi d'un côté une voie légale : c'est le Plaid Cymru, et l'autre l'action violente : c'est la FWA. En tant que militants bretons, nous devons connaître le pays de Galles : notre dossier constitue une approche à cette connaissance.*⁹³³

Mais Strollad ar Vro se fond dans le Front socialiste autogestionnaire breton en 1975, année où disparaît également *l'Avenir de la Bretagne* pour quelque temps, suite à l'emprisonnement pendant quelques mois de Yann Fouéré. Après sa libération, ce dernier a, en effet, joué un rôle moins actif, tant sur la scène politique que dans le mouvement clandestin, les jeunes militants du Front de libération de la Bretagne voyant d'un mauvais œil cet élément jugé trop à droite et trop lié au passé compromettant de l'Emsav pendant la Seconde Guerre mondiale.

4.1.2 L'interceltisme au sein du Parti pour l'organisation pour une Bretagne libre

Ce courant de pensée nationaliste se donne cependant un nouveau cadre avec le lancement du Parti pour l'organisation d'une Bretagne libre (POBL), au début des années 1980. Ce mouvement réunira jusqu'à trois cents militants et fait reparaître *l'Avenir de la Bretagne*. En 1991, le POBL a présenté un *Projet de loi portant sur un statut d'autonomie pour la Bretagne*, dans lequel sont définies les orientations du parti :

Le POBL est un mouvement fédéraliste : l'objectif qu'il poursuit est la reconquête pour la Bretagne de sa souveraineté nationale, assurant au peuple breton l'exercice de tous les droits et libertés politiques, administratifs, économiques, sociaux, culturels et financiers nécessaires au maintien de son identité. Le POBL est démocratique : la souveraineté nationale implique que le peuple breton, par l'intermédiaire de ses représentants au sein d'une assemblée démocratiquement élue, soit en mesure de régler lui-même ses propres affaires.

Au gré des numéros de *l'Avenir de la Bretagne*, qui a continué à paraître jusqu'à la fin des années 2000, malgré la disparition du POBL durant cette décennie, on retrouve un usage assez classique de l'interceltisme : références répétées à l'Irlande indépendante, aux autonomies écossaises et galloises...

⁹³³ « Cymru », *l'Avenir de la Bretagne*, mai 1972, p. 10.

L'interceltisme culturel sert aussi parfois d'arguments. Ainsi, le journaliste Thierry Jigourel explique, en 1998, à propos du festival interceltique de Lorient :

Avec près de quatre cent mille entrées pour sa vingt-huitième édition, le FIL a battu tous les records d'influence. Il est devenu le premier festival d'Europe et le premier rassemblement interceltique du monde. Il faut croire qu'il ne plaît guère à Paris, dont la presse s'est enfin décidée à faire quelque écho, puisque le ministère français de la « culture » de Madame Trautmann n'a accordé que cent mille francs de subvention, soit une goutte d'eau dans un budget de vingt millions de francs. Tant mieux, c'est une preuve supplémentaire que le réveil des Celtes fait peur à la « culture » officielle de l'État jacobin !⁹³⁴

Le festival de Lorient y est d'ailleurs présenté d'une façon assez lyrique, comme « les noces royales » des Celtes, le lieu où « la Celtie se libère » :

Au mois d'août, à la culminance du soleil, durant la période de Lugnasad, la Bretagne continentale s'éveille. Elle chante et danse et re-chante, comme si elle sortait d'un trop long cauchemar, d'une étrange léthargie.⁹³⁵

Le ton est tout aussi lyrique, mais un peu moins politique quelques années plus tard :

Qu'importe, Lorient, le temps d'une dizaine, se pare des plus beaux atours. Le bleu et l'or des Asturies côtoient le vert de l'Irlande et le superbe rouge du pays de galles. La ville blanche resplendit dans le soleil couchant et résonne de toutes les cornemuses des Celtes qui reconquirent le monde ou, du moins, le leur ! L'avenue de la Perrière devient un Avalon idéal et des milliers de fées au regard océan investissent des estaminets où un élixir de jouvence aux reflets noirs délie les langues et fait tourner les têtes les plus solides.⁹³⁶

À la fin des années 1990, la dévolution et les élections galloises et écossaises sont également saluées comme une source d'inspiration pour la Bretagne, même si ce sera l'UDB qui va le plus tirer profit de cet événement. Dans *l'Avenir de la Bretagne*, Jakez Gaucher évoque ce « grand moment d'histoire dans les pays celtiques » :

Ce 6 mai 1999 : cette date sera certainement marquée dans les livres d'histoire de l'Écosse et du pays de Galles, comme un moment important pour ces pays frères sur la voie de la démocratie et de l'autonomie. Sans doute retiendra-t-on que Tony Blair,

⁹³⁴ Thierry Jigourel, « A Lorient, la Celtie se libère », *l'Avenir de la Bretagne*, n° 423, septembre 1998, p. 8.

⁹³⁵ *Ibidem.*

⁹³⁶ Thierry Jigourel, « FIL 2000, la celtic connexion », *l'Avenir de la Bretagne* n° 435, septembre 2000, p. 6.

Premier Ministre d'origine écossaise, fut celui par lequel tout est arrivé... Pourtant les Travaillistes architectes de cette nouvelle structure politique à trois – Angleterre, Écosse et pays de Galles – n'ont pas pris conscience que ces nouvelles élections étaient plus que des élections : elles venaient conforter les vœux les plus chers des nationalistes écossais et gallois : prendre leur destin en main !⁹³⁷

4.1.3 Le parti breton

Moribond au début des années 2000, le POBL disparaît au profit d'une nouvelle formation qui se veut plus ambitieuse, le Parti breton, fondé en 2001. Ce parti se positionne entre le centre-gauche et le centre-droit au niveau économique et social, mais se présente comme indépendantiste et nationaliste au niveau institutionnel. Il se veut également très proeuropéen. La place étant déjà prise au sein de l'Alliance libre européenne par l'UDB, le Parti breton n'a pas encore réussi à nouer d'alliances avec d'autres formations nationalistes outre-Manche, malgré les bons contacts qu'entretiennent certains de ses membres en Écosse et au pays de Galles. L'un des dirigeants du Parti breton, Jacques-Yves Le Touze est ainsi membre du SNP écossais.

Dans son discours, le Parti breton a multiplié les références aux autonomies de nombreuses régions d'Europe, comme la Catalogne ou le Pays basque, mais également et bien évidemment au pays de Galles et à l'Écosse. Dès sa fondation, il défendait d'ailleurs une conception politique proche de Plaid Cymru et du SNP. Ainsi, lors de sa présentation en mars 2003, ses promoteurs expliquaient que :

Ses thèses et ses objectifs sont proches de ceux du Scottish National Party (Parti national écossais) et du Plaid Cymru (Parti national gallois). La Bretagne est en devenir et doit retrouver ses droits de Nation à part entière au sein de l'Union Européenne bientôt élargie aux pays d'Europe centrale et orientale. Nous aspirons à développer harmonieusement notre pays pour en faire une région européenne dynamique et forte de son identité, solidaire des autres peuples. Nous voulons apporter notre contribution à la construction européenne, d'abord en exploitant nos propres ressources pour résoudre nos propres problèmes et répondre ainsi aux besoins et

⁹³⁷ Jakez Gaucher, « Élections au Parlement écossais et à l'assemblée galloise : un grand moment d'histoire dans les pays celtiques », *l'Avenir de la Bretagne*, n° 428, juillet 1999, p. 7.

*attentes de la population bretonne, ceci dans le cadre d'une véritable solidarité et dans la protection vigilante des droits fondamentaux individuels et collectifs.*⁹³⁸

En 2009, il félicitait ainsi l'Alliance libre européenne et appelait à un accord avec les autres formations politiques bretonnes, dont l'UDB, en vue des régionales :

*À notre avis, les points de convergences démocratiques pour la Bretagne entre le Parti breton et l'Union démocratique bretonne sont importants. Notre volonté commune de voir la Bretagne réunifiée et accéder, au minimum, à un statut d'autonomie politique comparable à celui de l'Écosse, de la Catalogne ou du Pays basque est sans doute objectivement plus fondamentale que l'attraction de l'UDB pour les Verts et le PS.*⁹³⁹

Le Parti breton a repris une partie du corpus idéologique du nationalisme breton traditionnel, en le modernisant cependant et en le débarrassant de certaines scories du passé. Le Parti breton a acquis une modeste crédibilité électorale en 2009 et en 2010, en se présentant seul aux Européennes, puis en alliance avec le mouvement « Nous te ferons Bretagne », du maire de Carhaix et l'Alliance des écologistes indépendants. Sur les cinq départements de la Bretagne historique, cette dernière liste a obtenu près de soixante mille voix au premier tour des régionales. Les références à l'Écosse et au pays de Galles ont été constantes à cette occasion. La comparaison du budget du conseil régional de Bretagne et des structures galloises et écossaises est ainsi régulièrement mise en avant :

*Avec un budget d'à peine plus d'un milliard d'euros par an, quand l'Écosse, avec un million d'habitants de plus, dispose d'un budget annuel de 40 milliards d'euros, la région Bretagne administrative ne pèse guère plus que la métropole rennaise ou le département de la Loire-Atlantique. Le budget annuel de la Loire-Atlantique est de 846 millions d'euros, et celui de la ville de Rennes plus la métropole de 903 millions d'euros. On peut comparer aussi ce budget régional au déficit de 140 milliards annoncé en 2010 de la France.*⁹⁴⁰

De même, quelques jours avant le scrutin régional breton de 2010, le Parti breton communique à nouveau sur l'Écosse :

Le 25 février dernier, le gouvernement écossais, dirigé par Alex Salmond du Scottish National Party a fait connaître son projet de référendum en vue d'étendre les pouvoirs du Parlement écossais. Le Parti breton salue cet événement, nouvelle étape

⁹³⁸ Communiqué du Parti breton, le mercredi, 05 Mars 2003. Source : site internet du Parti breton.

⁹³⁹ Communiqué du 26 août 2009.

⁹⁴⁰ Communiqué du Parti breton, le lundi, 28 Décembre 2009 : « L'engagement du Parti Breton dans la liste "Nous te ferons Bretagne" dépasse largement le cadre des élections régionales ».

dans la gestion autonome de l'Écosse, faisant suite à un processus réussi et pacifique de dévolution.

Le secrétaire aux « Affaires extérieures », Alexandre Delin estime que :

Le parallèle avec la Bretagne est très évocateur : en 1532, la Bretagne a été rattachée au royaume de France, et elle perdit toutes ses institutions autonomes en 1789. Depuis, les gouvernements français successifs n'ont eu de cesse de la diviser et de l'affaiblir pour étouffer toute revendication d'autonomie. Aujourd'hui encore, le conseil régional de Bretagne administrative (privée d'un cinquième de son territoire) fait pâle figure par rapport au Parlement écossais : de simples pouvoirs de gestion administrative sans moyen de décider et de mettre en place une véritable politique de développement, et un budget quarante fois inférieur à celui de l'Écosse. La Bretagne est encore loin de la situation écossaise, mais il nous appartient de lancer le processus de prise en mains de nos intérêts dès maintenant.⁹⁴¹

Selon l'un des dirigeants actuels du Parti breton, Jacques-Yves Le Touze, l'interceltisme a des limites. Se basant sur son expérience personnelle, il estime ainsi que :

Adolescent, l'Irlande était pour moi un exemple de révolution culturelle, politique réussie. Pâques 1916 me fascinait. Je suis allé passer une année scolaire à Dublin, en première et je suis tombé de mon nuage. L'île était alors dans un triste état. J'ai fréquenté les milieux militants, la Ligue gaélique et tous ces machins. Je n'en reste pas fasciné, même si ce pays continue de m'intéresser. Aller dans les pays celtiques d'Outre-Manche demeure un grand plaisir, je trouve que cela permet de s'ouvrir, de sortir de l'Hexagone, sans tomber dans un interceltisme béat. Cela m'intéresse, mais dès les années 1970, je considérais que le travail devait se faire en Bretagne. J'ai constaté dans les années 1980, combien les Bretons se servaient de la Révolution⁹⁴² irlandaise par procuration, sans doute pour éviter d'avoir à la faire chez eux. Dans les milieux bretons de Paris, on s'énervait ainsi beaucoup sur Bobby Sand, mais, après, il n'y avait personne pour bosser sur la Bretagne. Polig Monjarret était aussi très énervé par ces Bretons qui se transformaient là-bas en révolutionnaires irlandais, mais ne faisaient plus rien une fois revenu.

Il évoque ainsi le peu de solidarité et de retours de la part des Irlandais

On s'est beaucoup préoccupé des Irlandais mais force est de constater qu'ils n'en ont pas grand chose à faire de nous. Je l'ai constaté lors de l'année de l'imaginaire irlandais en France. On s'est démené pour faire quelque chose de bien au FIL, avec trois ou quatre conférences par jours... On avait l'aide des ministères irlandais mais,

⁹⁴¹ Communiqué du 6 mars 2010 du Parti breton.

⁹⁴² Entretien avec Jacques-Yves Le Touze, 20 juillet 2007.

*quand on leur a demandé s'ils pouvaient faire quelque chose pour faire connaître la Bretagne en retour, la réponse a été négative. Cela illustre bien les limites de la « solidarité celtique ». il faut d'ailleurs noter que les Irlandais et, dans une moindre mesure, les Écossais, jouent la carte française contre l'Angleterre et donc ne vont pas se fâcher pour nous. Il y a un mythe de l'amitié britto-irlandaise, qui en fait se limite à quelques milliers de militants de part et d'autre, mais ne concerne ni la population ni le gouvernement. Je me suis souvent engueulé avec des Irlandais qui me traitaient de Français. Je leur balançais qu'ils étaient Anglais...*⁹⁴³

Il défend cependant l'idée de comparaison entre la Bretagne et les pays celtiques pour une utilisation politique, avec là encore des réserves :

*Paradoxalement, le pays avec lequel la Bretagne a le plus de rapports, le pays de Galles, est celui qui fait le moins rêver les Bretons... sauf peut-être les Léonards. Or, on constate que ce sont les jumelages qui tiennent le mieux. Avec l'Écosse, il y a une exemplarité historique forte : ils ont été un État, ont longtemps conservé un parlement... Mais, eux, ils ont gardé une conscience historique et nationale très forte. Je pense que les actions en faveur de la mise en valeur de l'histoire écossaise pourraient nous inspirer. On peut utiliser les exemples des pays celtiques pour faire évoluer les mentalités bretonnes. Mais ce ne sont pas des cas transposables.*⁹⁴⁴

Reste à savoir si ces comparaisons régulières avec les autonomies galloises et écossaises se révèlent un argument réellement percutant et efficace dans une opinion publique bretonne qui vote majoritairement sur des problématiques françaises ou régionales.

⁹⁴³ *Ibidem.*
⁹⁴⁴ *Ibidem*

4.2. L'UDB d'un interceltisme prolétarien aux réseaux politiques européens

Début 1964 est créée l'Union démocratique bretonne (UDB), dont la charte, si elle ne parle pas d'interceltisme, proclame :

10 - l'UDB affirme que l'intégration fédéraliste des peuples européens est nécessaire à leur plein épanouissement.

*11- L'UDB demande une solidarité efficace entre tous les peuples.*⁹⁴⁵

Ce nouveau parti est issu d'une scission du MOB et va se développer dans les années 1970, rassemblant jusqu'à mille cinq cents militants. L'UDB rompt également à cette époque avec le nationalisme breton traditionnel en privilégiant des alliances avec les partis de gauche, communistes et socialistes. Tout au long des années 1970, l'UDB qui s'impose comme la force la plus dynamique de l'Emsav, condamne également les attentats du Front de libération de la Bretagne. Au début des années 1980, l'UDB connaîtra une crise importante, avec le départ de la Fédération de Brest et du Léon, partie fonder le mouvement Frankiz Breizh. Son discours breton et de gauche, qui commençait à être entendu par l'opinion publique sous la présidence de Giscard d'Estaing, perd de sa percussive avec l'arrivée de la gauche au pouvoir en 1981. L'UDB va cependant connaître un renouveau à partir des années 1990. En 2004, trois conseillers régionaux UDB ont été élus au conseil régional et l'ancien porte-parole du parti, Kristian Guyonvarc'h a obtenu la vice-présidence aux affaires européennes et internationales du conseil régional. En 2010, l'UDB a obtenu quatre conseillers généraux en Bretagne, grâce à une alliance avec les écologistes.

Dans quelle mesure l'UDB a-t-elle été sensible à l'idée interceltique ? Il semble que dans un premier temps, cette question soit demeurée secondaire dans un parti qui opte pour une organisation marxiste-léniniste et semble se soucier d'autres minorités que les autres peuples celtes. Le premier article consacré à un autre peuple minoritaire, en mars 1964, n'est ainsi pas consacré à un pays celtique, mais au Pays basque. Il faut en fait attendre février 1965, pour voir Yann-Ber Piriou faire un compte rendu de la thèse de doctorat soutenue par Léon Fleuriot sur l'établissement des Bretons en Armorique. Un sujet qui lui permet d'aborder les racines celtiques de la Bretagne. Yann-Ber Piriou estime que :

⁹⁴⁵

« Charte de l'UDB », *le Peuple breton* n° 1, janvier 1964, p. 1.

*Le discrédit dans lequel sont traditionnellement tenues l'histoire de Bretagne et les études celtiques en général, ne favorise guère la formation de chercheurs compétents. Notre reconnaissance envers des pionniers comme Léon Fleuriot n'en est donc que plus grande.*⁹⁴⁶

L'UDB développe un discours de gauche, multiplie les analyses sur les problèmes sociaux et économiques de la Bretagne. Le grand rêve interceltique semble bien loin de se militantisme breton modernisé. Il faut même attendre l'été 1966, pour que *le Peuple breton* salue l'élection de Gwynfor Evans au Parlement britannique et l'été 1967 pour voir enfin un article conséquent, consacré au pays de Galles, en l'occurrence un compte-rendu des élections au pays de Galles, par Pol Queinnec. Il évoque les bons résultats du Plaid Cymru et souligne que :

*La campagne électorale fut passionnante, drainant des foules énormes de part et d'autre. Pour la première fois, on s'accorde à dire que la majorité des jeunes se sont prononcés en faveur du nationalisme gallois, rompant ainsi avec la tradition la plus enracinée.*⁹⁴⁷

Militant de longue date à l'UDB et historien de ce mouvement, Jean-Jacques Monnier indique que :

*Yann-Ber Piriou et Paol Queinnec, deux des fondateurs, ont vécu au Pays de Galles à l'époque où y ont noué des relations particulières. Les élections de 1966 où le Plaid Cymru obtient son premier siège ont un retentissement important, comme en témoigne *Le peuple breton*, le mensuel du parti. Les succès du SNP sont également suivis de près. Quand il y a une catastrophe dans un village minier gallois, le parti tout entier est commotionné et solidaire.*⁹⁴⁸

Mais dans l'ensemble, durant les années 1960, *le Peuple breton* évoque plus la situation au Moyen-Orient, la question kurde, la guerre du Vietnam ou le génocide au Biafra que la situation dans les autres pays celtiques. En mars 1969, l'UDB publie ainsi une longue interview d'ETA, l'organisation clandestine basque.

⁹⁴⁶ « Yann-Ber Piriou, « le Peuple breton se penche sur son passé », *le Peuple breton* n° 15, février 1965, p. 3.

⁹⁴⁷ P et J Queinnec, « Elections au pays de Galles », *le Peuple breton* n°44, juillet 1967.

⁹⁴⁸ Entretien avec Jean-Jacques Monnier, le 3 avril 2010.

4.2.1 Avec le Sinn Féin officiel : la question irlandaise vue d'un point de vue marxiste

En novembre 1969, *le Peuple breton* consacre un long article à l'Irlande, signé N Donguy. Le chapeau indique qu'il s'agit du début d'une plus longue étude et la justifie :

*Nous commençons dans ce numéro l'examen de la situation de l'Irlande en Ulster comme dans la République, car la séparation des deux parties de l'Irlande ne permet pas de comprendre ce qui s'est passé cet été. De même, il n'est pas possible de rendre compte de la complexité et de l'étendue du problème si l'on ne se replace pas dans les conditions où se trouvaient l'Irlande et la lutte anti-impérialiste dans le monde au moment de la partition : c'est pourquoi nous reprenons les données fondamentales de la question irlandaise, article qui sera suivi dans le prochain numéro de l'examen de la situation résultant des luttes menées cet été par le prolétariat d'Ulster et des problèmes de l'organisation des luttes.*⁹⁴⁹

L'analyse que livre *le Peuple breton* est bien différente de celles des nationalistes traditionnels qui évitaient par exemple de trop mentionner le passé de syndicaliste et de socialiste de James Connolly. *Le Peuple breton* se livre ainsi à une analyse de la situation économique avec une grille de lecture très marxiste. Ainsi, il dénonce l'aliénation de l'Irlande du Sud au capital britannique :

*Cela a conduit à la situation actuelle : colonisation économique par le grand capital et installation d'usines pirates du même style qu'en Bretagne. On donne l'exemple d'une usine française qui, à peine terminée, a préféré fermer parce que l'exploitation ne s'avérerait pas assez rentable. Mieux, l'Irlande a posé sa candidature au Marché commun, alors que pour l'année 1966, la balance des échanges avec l'Angleterre était déficitaire de 42 millions de livres.*⁹⁵⁰

L'auteur de l'article termine sur cette comparaison entre l'Irlande et d'autres pays dont la Bretagne :

Si la colonisation de l'Ulster est proche de celle qu'a connue l'Algérie, celle de l'Irlande du Sud rappelle par bien des côtés la Bretagne. Les socialistes considèrent

⁹⁴⁹ N. Donguy, « 1916-1969 : le combat de l'Irlande continue », *le Peuple breton*, n°73, novembre 1969, p. 5.
⁹⁵⁰ *Ibidem*, p. 7.

*que la révolution nationale commencée en 1916 a été trahie et que depuis le pays a vécu un demi-siècle de déclin. La libération nationale reste toujours à faire.*⁹⁵¹

Le Peuple breton va rendre compte régulièrement des événements en Ulster. Ainsi, en 1971, le journal de l'UDB évoque la situation politique :

*La gauche irlandaise au Nord comme au Sud progresse de façon accélérée à la faveur de la guerre. Mais dans le cas d'une Irlande unie, sera-t-elle assez forte pour prendre le pouvoir ? Cela semble douteux dans l'immédiat, mais sera possible demain. La bourgeoisie réactionnaire du Sud l'a si bien compris qu'elle désire arriver au plus vite à un accord avec Londres et les orangistes, au mépris des intérêts des travailleurs s'il le faut et gagner ainsi de vitesse le mouvement révolutionnaire. Aux travailleurs des deux Irlande de manifester qu'ils ne sont pas d'accord ! Le jour n'est peut-être pas si lointain où tous les Irlandais, ouvriers et paysans, s'uniront derrière le drapeau des travailleurs – la charrue et les étoiles – pour la construction d'une Irlande socialiste.*⁹⁵²

En mai 1972, *le Peuple breton* publie une lettre du président du Sinn Féin, Tomás MacGiolla qui appelle à la solidarité internationale avec la Bretagne :

En fait, je suis convaincu que le Marché commun a été construit sur la peur, la peur à l'égard des peuples ex-coloniaux qui ont brisé les chaînes de l'impérialisme et la peur à l'égard de ceux qui se lèvent et s'unissent pour abattre à jamais les nations impérialistes, fondées sur le capitalisme des monopoles. Je vous envoie le salut et le témoignage de solidarité d'une très petite nation perdue dans l'Atlantique, à vous et aux autres peuples opprimés.

*Nous devons renforcer les contacts que nous avons déjà eus, nous devons aboutir à une unité d'action dans notre combat révolutionnaire, pour que l'oppression d'un soit l'oppression de tous, que la victoire pour un devienne la victoire pour tous.*⁹⁵³

Il s'agit du Sinn-Féin officiel, qui d'ailleurs publie quelque temps plus tard un long texte sur l'autre tendance républicaine, les provisoires, « le Sectarisme et les *provisionnals* »⁹⁵⁴, dans le numéro d'août 1972. Cette relation avec le Sinn Féin officiel s'explique aussi par l'évolution politique de l'UDB. Jean-Jacques Monnier note ainsi que :

⁹⁵¹ Ibidem.

⁹⁵² K, « la Colonie d'Irlande », *le Peuple breton* n°96, octobre 1976, p. 11.

⁹⁵³ « Tomás MacGiolla, « le Président du Sinn Féin s'adresse au Peuple breton », *le Peuple breton* n°103, mai 1972, p. 2.

⁹⁵⁴ *Le Peuple breton* n°106, août 1972.

Dès 1969, la fondation du cartel GALV et les premières marches non violentes pour les droits culturels des Bretons sont marquées par le mouvement des droits civiques (Irlande, États-Unis). Après une crise de croissance marquée par une crise interne et des exclusions (essentiellement des étudiants, d'abord de Paris, puis de Rennes), l'UDB rompt avec le courant libertaire et se trouve fortement influencée, à l'époque, par le courant marxiste et par le poids dominant de la région brestoise. La grille de lecture de la crise irlandaise va être celle du Sinn Féin officiel et non pas celle des provos (soutenue par le mouvement breton traditionnel).⁹⁵⁵

En fait, le Sinn Féin officiel et sa branche militaire, l'IRA officielle, sont déjà en déclin. À la fin de cette année, le service des affaires extérieures de l'UDB dénonce la répression britannique et la torture en Ulster. Il associe également les deux pays dans la lutte pour l'émancipation :

Pays colonisés à la périphérie des anciens impérialismes, l'Irlande et la Bretagne se trouvent aujourd'hui confrontées avec les effets du marché commun et deviennent ainsi une solution de rechange aux défaites que ces impérialismes ont subi dans leurs colonies d'outre-Mer. Chômage, sous-emploi, impossibilité d'accumulation du capital, investissements étrangers qui accaparent un surprofit produit par les travailleurs, population active aux structures archaïques, telle est la réalité pour le peuple irlandais et le peuple breton.⁹⁵⁶

En 1974, les militants UDB aident le Comité de solidarité avec le peuple irlandais pour une tournée en Bretagne d'un délégué du Sinn Féin officiel, visant à dénoncer tout autant la répression britannique que l'action de l'IRA provisoire, désormais hégémonique dans le camp républicain : « Ces meetings furent également l'occasion de démonter les mécanismes du système impérialiste en Irlande, au Nord et au Sud, et dénoncer les actions sectaires et irresponsables des Provos qui mènent un combat douteux. »⁹⁵⁷

Traitant l'IRA provisoire « d'organisation ultranationaliste et semi-fasciste » dans *le Peuple breton*, en février 1976, Cathal Goulding, chef d'État-major d'une IRA officielle très marginalisée et ne combattant plus, continue d'appeler à une certaine solidarité, notamment entre prolétaires des pays celtes :

Notre lutte en Irlande est une lutte pour notre libération nationale et pour la justice sociale ; Nous ne pouvons espérer établir notre indépendance nationale et notre indépendance sociale sans nous trouver engagés dans la révolution internationale.

⁹⁵⁵ Entretien avec Jean-Jacques Monnier, le 3 avril 2010.

⁹⁵⁶ Service des affaires extérieures de l'UDB, « Irlande du Nord », *le Peuple breton* n°113, mars 1973, p. 15.

⁹⁵⁷ « Peuples opprimés, Irlande », *le Peuple breton* n° 125, mars 1974, p. 14.

*Notre lutte, ici en Irlande, est, par exemple, la lutte des Bretons, la lutte de la classe ouvrière anglaise, la lutte de la classe ouvrière au pays de Galles et en Écosse ; c'est la lutte de la classe ouvrière dans tous les pays capitalistes du monde. Nous considérons la lutte de libération nationale que nous menons ici comme un simple moyen au service d'une fin.*⁹⁵⁸

4.2.2 La lutte des Galiciens contre le franquisme

En janvier 1970, la chronique internationale est consacrée à la Galice, encore sous le joug du franquisme. Jean Roudaut évoque le caractère celtique de cette région du nord-ouest de la péninsule Ibérique :

*“Seiz Bro, un ene”, “sept pays, une âme”, dit-on souvent des pays celtiques. On connaît généralement six d’entre eux : l’Irlande, le pays de Galles, l’Écosse la Grande-Cornouaille, l’île de Man et la Bretagne ; le septième que l’on oublie souvent, c’est la Galice, située au nord-ouest de la péninsule Ibérique, en bordure de l’Atlantique. C’est pourtant, à bien des égards, un pays frère de la Bretagne : vieux massif montagneux, aux côtes découpées, au climat humide, au sol riche près des côtes, pauvre à l’intérieur du pays couvert de landes et de forêts ; population dense de paysans et de pêcheurs, le long des côtes, vieux pays catholique aussi avec le célèbre pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle.*⁹⁵⁹

Mais c’est aussi à la solidarité socialiste que l’auteur appelle, en évoquant l’action de l’Union du peuple galicien (UPG) :

Qu’on soit d’accord ou non avec ce programme politique, on se doit si l’on est socialiste, de soutenir la lutte de libération nationale et sociale du peuple galicien. À l’heure actuelle, la répression franquiste se durcit sans cesse en Galice, tout en restant plus subtile qu’en Euskadi, où l’héroïque peuple basque en connaît les aspects les plus inhumains.

*Vive la Galice libre et socialiste !*⁹⁶⁰

Au début des années 1970, l’UDB invitera et organisera une tournée pour l’écrivain Méndez Ferrin. *Le Peuple breton* consacrera également plusieurs articles à l’UPG. En 1976, alors que la transition démocratique commence, le service des relations internationales de

⁹⁵⁸ « Une déclaration de Cathal Goulding, chef d’état-major de l’IRA officielle », *le Peuple breton* n° 147, février 1976, p 16.

⁹⁵⁹ Jean Roudaut, « le combat du peuple galicien », *le Peuple breton* n° 75, janvier 1970, p. 9.

⁹⁶⁰ *Ibidem*.



En 1979, à la veille des premières élections européennes, l'UDB s'interroge sur la place des minorités dans la Communauté européenne.

l'UDB revient sur la lutte des Galiciens : « Au moment où tout le monde s'interroge sur ce que sera l'après-franquisme, et alors que la Galice offre une frontière commune avec le Portugal, il lui faut avoir les yeux tournés vers ce pays, vers ce peuple dont nous pouvons être assurés qu'il en étonnera plus d'un. »⁹⁶¹

4.2.3 Les Celtes et l'Europe des peuples libres

En février 1974, l'UDB, le Sinn Féin officiel et l'UPG galicienne signent un texte commun « sur une analyse du fait colonial et impérialiste en Europe, et montrant la nécessité pour tous les

peuples opprimés d'Europe de fonder leur combat sur une lutte de masse dirigée par le prolétariat et répondant à la violence de l'impérialisme »⁹⁶².

Mais on parle plus de solidarité socialiste et de réponse révolutionnaire que d'interceltisme :

Au nom de nos trois peuples, nous appelons toutes les organisations révolutionnaires des peuples opprimés d'Europe à se joindre à nous dans le combat pour la destruction de l'impérialisme et pour l'établissement d'une Europe socialiste des peuples.

*Prolétaires de tous les pays et peuples opprimés : unissez-vous !*⁹⁶³

À noter que le mouvement d'extrême gauche gallois, Cymru Goch (« pays de Galles rouge ») signera par la suite cette « charte internationale de Brest ». En juillet 1974, des

⁹⁶¹ « En lutte depuis quarante ans, la Galice », *le Peuple breton* n°144, novembre 1975, p. 14.

⁹⁶² « L'Action internationale de l'UDB : un accord capital », *le Peuple breton* n°126, avril 1974, p. 16.

⁹⁶³ *Ibidem*.

Bretons dont plusieurs militants de l'UDB sont refoulés à leur entrée en Grande-Bretagne. Le parti proteste vivement et affirme qu'il ne continuera « pas moins à renforcer les liens avec les organisations sœurs combattant outre-Manche (Sinn Féin officiel en Irlande, Cymru Goch au pays de Galles) afin de construire ensemble l'Europe des peuples libres. »⁹⁶⁴ Les Bretons devaient se rendre à un festival anti-impérialiste en Irlande du Sud :

*Les mesures policières déployées pour la circonstance par le gouvernement réactionnaire irlandais et par le gouvernement travailliste anglais, de complicité, furent importantes. Le courrier du festival de Dublin fut ouvert et c'est ainsi que le nom de notre camarade Le Henaff qui devait représenter l'UDB à Dublin figura sur les listes de la police anglaise. En réalité, ces précautions n'empêchèrent pas nos camarades Le Gad et Servat de représenter l'UDB à Dublin, ni nos camarades Rannou et Pasquiou de faire de même à Belfast où ils purent lire le message de solidarité de notre parti.*⁹⁶⁵

En janvier 1975, l'UDB salue les progrès des partis nationalistes aux élections galloises et écossaises. En octobre 1974, avec un peu plus de 30 % des voix, le Scottish nationalist party (SNP) est en effet devenu la deuxième force politique d'Écosse. *Le Peuple breton* donne alors la parole à Donald Anderson, membre des « Scottish republican clubs ». Ce dernier indique que :

*La lutte nationale que nous soutenons est partie intégrante de la lutte internationale pour le socialisme et nous ne serons pas à même d'aider nos camarades d'outre-Mer tant que nous n'aurons pas nous-mêmes brisé nos liens. Le socialisme doit signifier le droit de tous les peuples à disposer d'eux-mêmes ou alors nous laisserons l'impérialisme s'étendre comme cela se vérifie souvent dans le monde. Bonne chance à vous Bretons dans votre lutte. Nous avons besoin de nous soutenir les uns les autres.*⁹⁶⁶

Jean-Jacques Monnier estime rétrospectivement :

En 1974 est singée la Charte de Brest, qui unit dans une analyse et des solidarités communes des mouvements et partis nationalitaires d'extrême gauche d'Europe. Parmi eux, le Sinn Féin officiel, l'UPG (Galiciens), et de petits mouvements du même type du Pays de Galles et d'Écosse. L'UDB de l'époque préfère des alliances avec des partenaires faibles mais marqués à gauche à des alliances avec de grands partis frontistes. C'est conforme au refus de la démarche "apolitique" du MOB dans les

⁹⁶⁴ R.L., « la Police anglaise refoule des militants UDB ! », *le Peuple breton* n°131, septembre 1974, p 14.

⁹⁶⁵ *Ibidem.*

⁹⁶⁶ Donald Anderson, « Après le succès nationaliste aux élections, la situation en Écosse », *le Peuple breton* n°134, janvier 1975, p. 14.

*années 1960, et de Strollad ar Vro, dans les années 1970. Toutefois, à la fin de la décennie, l'UDB noue des contacts plus étroits avec le Plaid Cymru et le SNP, qui ont connu des évolutions à gauche marquées.*⁹⁶⁷

En 1977, dans sa nouvelle charte, en matière internationale, l'UDB réaffirme que :

L'UDB se prononce pour l'établissement d'une Europe socialiste avec tous les peuples qui la compose sur un même plan d'égalité, de respect et de reconnaissance réciproque.

L'UDB réaffirme son attachement aux principes de l'internationalisme prolétarien et au respect des droits des peuples à disposer d'eux-mêmes.

*L'UDB, solidaire des peuples opprimés, condamne l'impérialisme, cause de leur aliénation économique, sociale, culturelle et politique.*⁹⁶⁸

4.2.4 En direct de Belfast

À partir de 1980, *le Peuple breton* va publier des reportages plus journalistiques et peut-être moins militants que les articles jusque-là présentés dans ces colonnes. Ainsi, en septembre 1980, Patrick Kernan écrit sur « la guerre des gosses » et l'ambiance de Belfast :

*Difficile de ne pas être sensible à l'atmosphère feutrée, au silence baignant ces longues avenues qui descendent de la gare vers le centre-ville. Certes, il est huit heures du soir et les gens s'en sont retournés de leur travail, de leurs achats. Sans doute est-ce l'immobilité de quelques soldats, épaules plaquées au mur d'un immeuble, fusil dirigé vers le sol ou pointé vers une cible invisible, qui donne ce sentiment d'ambiance figée, d'attente apparemment sans fin.*⁹⁶⁹

Un reportage qui évoque la haine à fleur de peaux des gamins des ghettos républicains, un récit assez différent des clichés militants plutôt habituels dans la presse militante de l'époque :

Qu'est-ce qu'ils en pensent, eux, de la "guerre de libération nationale" ? Pour eux, qu'est-ce que représentent les "Brits" ? Leur guerre est-elle la même que celle des adultes ? Sur quelles bases reposera leur future conscience politique ? Une chose est sûre : la haine de l'occupant est la première leçon qu'ils apprennent. Sans avoir à potasser leur livre d'histoire, officielle ou non. Et qu'ils décident plus tard de passer ou

⁹⁶⁷ Entretien avec Jean-Jacques Monnier, le 3 avril 2010.

⁹⁶⁸ « La Charte de l'UDB », *le Peuple breton* n° 158, janvier 1977, p. 14.

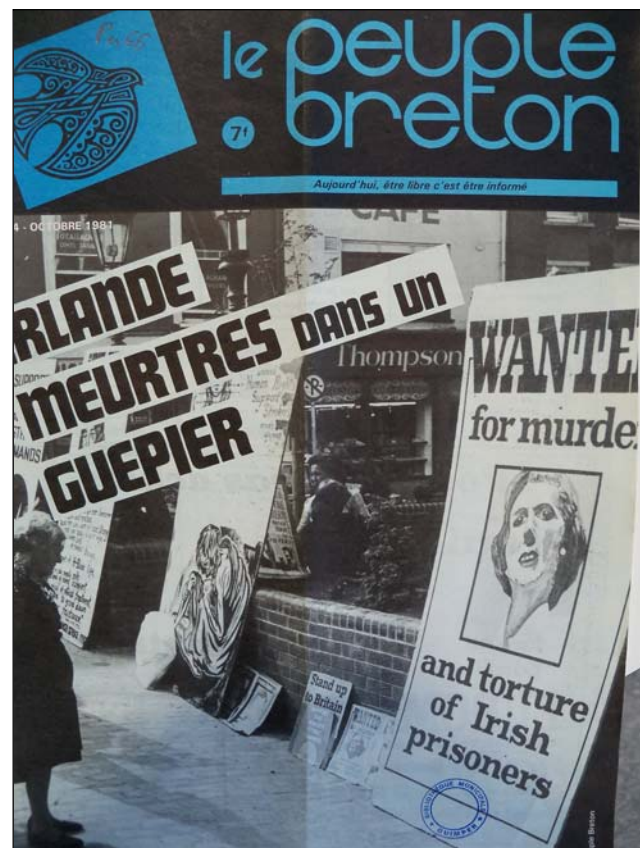
⁹⁶⁹ « Belfast, Irlande du Nord, la guerre des gosses », *le Peuple breton* n°201, septembre 1980, p. 20.

*non la frontière qui mène aux actes de mort, cette pensée ne les quitte jamais. Avec un maître mot : “Go home !”*⁹⁷⁰

En 1981, Les prisonniers de l’IRA provisoire et de l’INLA se lancent dans des grèves de la faim. La mort de plusieurs d’entre eux, dont Bobby Sands, entre-temps élu au Parlement britannique, provoque l’indignation générale. L’UDB continue cependant d’apporter son soutien à la tendance « officielle ». En visite en Irlande, Jean-Christophe Cassard explique que :

*Le seul parti de gauche dans la République est le Sinn Féin the worker’s party (SFTWP), ex-Sinn Féin officiel, solidement implanté dans les quartiers populaires et héritier de la tradition républicaine de James Connolly. [...] Le SFTWP, avec lequel l’UDB entretient depuis plus de dix ans des relations suivies, est incontestablement la seule organisation socialiste militante, et le seul parti irlandais à proposer des analyses approfondies de l’impérialisme moderne et à offrir des solutions pour une Irlande indépendante, démocratique et maîtresse de son destin. Mais le combat sera long et difficile, tant les mentalités restent conditionnées par l’Église catholique et les mythes surgis d’un passé « révolutionnaire » qui le fut si peu.*⁹⁷¹

La question de l’alliance avec le camp « officiel » commence à se poser dans les années 1980 à mesure que ce camp s’affaiblit et que l’UDB adopte des postures idéologiques moins marxistes. Ainsi, en mars 1982, le *Peuple breton* consacre un dossier de plusieurs pages à l’Irlande, dont une interview croisée de Seamus Lynch, représentant du SFTWP et de Richard MacAuley, du Sinn-Féin « *provisional* ». En décembre 1983, le *Peuple breton* interviewe un journaliste breton installé en Irlande, Roger Faligot, qui lui fournira ensuite des articles de qualité sur le conflit en Ulster.



La Une du *Peuple breton* n°215, en novembre 1981, lors de la grève de la faim des prisonniers républicains.

⁹⁷⁰ Ibidem, p. 22.

⁹⁷¹ Jean-Christophe Cassard, « Eire, retro-colonie anglaise ou néo colonie US », le *Peuple breton* n°215, novembre 1981, p. 21.

4.2.5 Réseaux internationaux et Alliance libre européenne

En juin 1979 ont lieu les premières élections européennes, l'occasion pour l'UDB de se pencher sur la situation des autres pays autonomistes en Europe, dont ceux des pays celtes. Le numéro de mai 1979 est donc consacré aux « oubliés de l'Europe des neuf », sous-entendu les peuples minoritaires. En effet, souligne le *Peuple breton* : « Le problème posé par l'existence de ces nationalités – certaines se sont donné des organisations de lutte de libération nationale – est de toute évidence un problème de dimension européenne. Tous les pays européens sont concernés. »⁹⁷²

Le Peuple breton fait donc le tour des pays celtes. En Écosse, il présente le SNP, la gauche écossaise lui paraissant marginale :

*En dehors du SNP, la gauche écossaise (par exemple les Scottish republican clubs) n'a jamais réussi à dépasser la dimension groupusculaire. Ses relations avec les provos irlandais ne sont pas de nature à faciliter une réelle implantation de masse.*⁹⁷³

Même analyse pour le pays de Galles : « À gauche, le Cymru Goch est un petit parti socialiste (signataire de la charte de Brest) dont la stagnation reflète assez bien la difficulté propre à la Grande-Bretagne de se rassembler sous la bannière socialiste ». *Le Peuple breton* évoque également la situation en Cornouailles, même s'il se montre assez pessimiste sur cette région :

*De tous les pays celtiques des îles Britanniques, la Cornouailles est certainement la plus assimilée (la langue cornique a disparu au XIX^e siècle) ce qui explique, du moins en partie, que le courant nationaliste soit encore nettement marginal. L'autre raison tient sans doute à l'incapacité du mouvement nationaliste cornique à appréhender une situation qui a beaucoup d'égards ressemble à celle de la Bretagne : faible industrialisation : population active [sic].*⁹⁷⁴

Les alliances européennes sont encore limitées, mais elles ne vont pas tarder à s'élargir du fait de la construction européenne et de l'évolution du parti. Dès 1975, en effet, s'est constitué un Bureau européen des nations sans États, qui ouvre une permanence à Bruxelles. On y retrouve le Plaid Cymru et le SNP. À l'issue du scrutin européen de 1979, plusieurs députés nationalistes sont élus dans la nouvelle institution et constituent un groupe indépendant. En 1981, ils sont à l'origine de l'Alliance libre européenne (ALE), qui entend représenter les « peuples sans État d'Europe de l'ouest ». Grâce aux réseaux de Yann Fouéré, le POBL fait

⁹⁷² « Les oubliés de l'Europe des neuf », le *Peuple breton* n°186, mai 1979, p. 4.

⁹⁷³ *Ibidem.*

⁹⁷⁴ *Ibidem.*

partie des membres fondateurs. L'UDB y est admise en tant qu'observatrice en 1984. Cette période est un tournant pour l'historien du mouvement, Jean-Jacques Monnier :

Le tournant a lieu en 1984. Après le congrès de Pâques, la fédération de Brest et du Léon quitte l'UDB. Les élections européennes vont avoir lieu. Il est trop tard pour envisager des alliances puisque les listes, en France, doivent être présentées au niveau de l'État tout entier. L'UDB prend contact à Strasbourg avec le groupe ALE, ou Alliance libre européenne, fondée en 1980 et dans lequel Yann Fouéré, lié au MOB puis au POBL, disposait d'une place de membre cofondateur. L'ALE, animée par le parti démocrate flamand Volksunie (anciennement chrétien-démocrate), songeait à renforcer l'ALE en y faisant rentrer des partis plus représentatifs et progressistes. De 1984 à 1986, le rapprochement s'est poursuivi. De représentant de mouvement, Yann Fouéré est devenu "personnalité ès qualités", avant de se retirer. La souplesse des 2 côtés a pu résoudre ce problème de cohabitation. Double changement : évolution de l'ALE vers la gauche (la VU participe à des gouvernements de gauche en Belgique), réalisme plus grand de l'UDB qui admet que l'on doit travailler avec des partenaires qui ont des traditions politiques différentes, pourvu que l'engagement démocratique soit clair. La charte de l'ALE est désormais très proche des "fondamentaux" de l'UDB (fédéralisme, écologisme, non-violence, démocratie).⁹⁷⁵

En octobre 1987, l'UDB semble désormais bien implanté dans le réseau ALE :

D'observateur, l'UDB est devenue membre à part entière de l'ALE. Elle espère pouvoir organiser en Bretagne une prochaine assemblée générale, la prochaine étant déjà prévue en Sardaigne.⁹⁷⁶

En 1989, l'UDB soutient les Verts lors des élections européennes, ceux-ci ont en effet passé un accord avec l'ALE et ont accepté que l'autonomiste corse, Max Siméoni, figure en troisième position sur leur liste. Siméoni est élu et choisit comme assistant parlementaire, un jeune membre de l'UDB, Kristian Guyonvarc'h qui va s'initier aux arcanes de la politique européenne et va infléchir le discours du parti, dans un sens plus favorable à l'intégration européenne. En juin 1990, l'UDB affirme, par exemple, que l'internationalisation de la Bretagne est une priorité, sans pour autant évoquer un quelconque aspect interceltique :

L'opinion et le pouvoir français considèrent comme légitime la volonté d'unification des Allemands. Et celle des Basques ? Et celle des Irlandais ? Et les droits des Bretons à affirmer leur identité et à réunifier leur territoire ? Là, motus, on n'en parle pas. C'est tabou. Le fédéralisme que l'on conseille aux autres – et qui a fait ses preuves – n'est pas envisagé. La loi française ne reconnaît aucun des peuples de

⁹⁷⁵ Entretien avec Jean-Jacques Monnier, le 3 avril 2010.

⁹⁷⁶ « L'Assemblée générale de l'Alliance libre européenne », *le Peuple breton* n°286, octobre 1987, p. 4.

*l'État français. D'où la nécessité de porter la question bretonne sur le plan européen et de l'internationaliser.*⁹⁷⁷

4.2.6 L'opportunité des autonomies galloises et écossaises.

Le 1^{er} mai 1997, les élections législatives en Grande-Bretagne voient la victoire du Parti travailliste et l'arrivée au pouvoir d'un jeune Premier Ministre, d'origine écossaise, Tony Blair. « Les pays celtes ont chassé les conservateurs », écrit Yves Jardin dans *le Peuple breton* :

*Ce qui apparaît comme l'une des leçons du scrutin, c'est qu'il n'y aura plus de députés conservateurs pour représenter les pays celtes aux Communes. Il n'y en a plus en Écosse où ils étaient majoritaires dans les années 1950 ; il n'y en a plus au pays de Galles, où ils étaient une quinzaine au début des années 1980 ; il n'y en a plus en Cornouailles (faisant partie de l'Angleterre) ; il n'y en a pas non plus en Irlande du Nord où l'emportent les clivages confessionnels. En fait, le parti conservateur apparaît de plus en plus comme un parti anglais.*⁹⁷⁸

Yves Jardin évoque d'ailleurs une possible « politique nouvelle » vis-à-vis de l'avenir institutionnel de l'Écosse, du pays de Galles et de l'Irlande du Nord. En effet, avec Tony Blair, les choses vont évoluer rapidement. Le 24 juillet, le Premier Ministre annonce qu'il va présenter deux projets d'autonomie pour l'Écosse et le pays de Galles. Dans le premier cas, il s'agit de la création d'un parlement écossais, puis d'un exécutif et du transfert de Londres vers Édimbourg d'un grand nombre de compétences, à l'exception de la diplomatie, et de la défense et des politiques macroéconomiques. Le pays de Galles, quant à lui, se verrait doté d'une assemblée de soixante membres, qui n'aurait pas le pouvoir de légiférer, mais qui serait consultée dans la plupart des domaines. Elle se verrait également doté d'un budget non négligeable. L'un des leaders de l'UDB, Kristian Guyonvarc'h réagit aussitôt à cette annonce :

On ne peut que partager cette idée selon laquelle l'autonomie des peuples et des régions et la construction européenne ont partie liée. La Bretagne aussi a besoin d'autonomie, car l'autonomie est la condition sine qua non d'une vraie responsabilité politique, économique et culturelle sans laquelle la Bretagne n'aurait aucune chance de participer activement à l'Europe de demain, qui s'étendra jusqu'à l'Oural.

⁹⁷⁷ « Internationaliser la question bretonne », *le Peuple breton* n° 318, juin 1990, p. 4.

⁹⁷⁸ « Élections britanniques : les pays celtes ont chassé les conservateurs », *le Peuple breton* n° 402, juin 1997, p. 23.

*L'alternative à l'autonomie, c'est le libéralisme et le centralisme comme une victime résignée du système ou prendre le risque, pour le pouvoir central, d'alimenter les tensions du recours à la violence et les extrémistes, ce que la Bretagne a su jusqu'à présent éviter, non sans l'apport constructif de l'UDB.*⁹⁷⁹

Les médias bretons et français rendent compte des référendums qui voient le oui l'emporter en septembre 1997. Une victoire qui apparaît comme une aubaine politique pour les autonomistes bretons. Kristian Guyonvarc'h félicite Tony Blair et son modernisme, opposé au conservatisme jacobin français :

*Il faut souligner la clairvoyance et la lucidité de Tony Blair qui ne s'est pas souvent contenté de proposer de nouveaux pouvoirs aux Écossais et aux Gallois, mais s'est engagé dans la campagne pour le Oui, tant en Écosse qu'au pays de Galles en payant de sa personne. Les réformes institutionnelles qui figuraient à son programme (statuts particuliers pour l'Écosse et le pays de Galles, régionalisation en Angleterre, création d'un conseil du grand Londres) sont aux antipodes du jacobinisme français qui confond à dessein égalité et uniformité. Il faut souhaiter que l'esprit de modernité qui souffle sur la Grande-Bretagne saura inspirer ceux qui nous gouvernent en France.*⁹⁸⁰

Quelques mois plus tard, l'UDB recueille près de quarante-neuf mille voix sur la Bretagne historique, soit près de quinze mille voix de plus que la liste « Peuple breton, peuple d'Europe » en 1992, même si le résultat reste faible en pourcentage, avec seulement 3 % des électeurs. Surtout, dans la foulée des élections, l'UDB présente, le 10 juillet 1998, un « Projet de statut particulier pour la Bretagne », qui semble directement influencé par les dévolutions galloises et irlandaises. *Le peuple breton* révèle d'ailleurs que :

*L'élaboration de ce document a été entamée au lendemain des référendums en Écosse et au pays de Galles qui déboucheront dès 1999 sur l'élection d'un parlement écossais et d'une assemblée galloise et, en l'an 2000, sur l'entrée en vigueur des statuts d'autonomie pour ces régions, avec la clef des budgets annuels de 140 milliards de francs pour l'Écosse (5,1 millions d'habitants) et de 75 milliards de francs pour le pays de Galles (2,8 millions d'habitants), à comparer au budget de 3 milliards de francs de l'actuelle région administrative Bretagne sans la Loire-Atlantique (2,9 millions d'habitants).*⁹⁸¹

⁹⁷⁹ Kristian Guyonvarc'h, « Autonomie pour l'Écosse et le pays de Galles : des leçons pour la Bretagne... et la France », *le Peuple breton* n°405, septembre 1997, p. 3.

⁹⁸⁰ Kristian Guyonvarc'h, « Écosse et pays de Galles, le choix de l'avenir », *le Peuple breton* n°406, octobre 1997, p. 3.

⁹⁸¹ « Projet de statut particulier pour la Bretagne », *le Peuple breton* n°417, septembre 1998, p. 17.

Les autonomies galloises et écossaises, comme celles de l'Espagne vont d'ailleurs servir aux autonomistes comme aux nationalistes bretons à présenter la France comme un pays en retard en matière d'organisation administrative, thème qui semble avoir été bien compris dans l'opinion publique : « Dorénavant, la France est le dernier grand État de l'Union européenne où le pouvoir normatif, c'est-à-dire le pouvoir de légiférer et de réglementer, est totalement concentré, en l'occurrence à Paris. »⁹⁸² Ce qui d'ailleurs interpelle Dominique Roudaut dans *Hérodote* :

*Le « projet de statut particulier pour la Bretagne - Un danvez statut evit Breizh » de l'Union démocratique bretonne rappelle en guise de propos préliminaire la récente décentralisation dont ont bénéficié deux terres celtiques d'outre-Manche. Le processus propre à chaque pays celtique repose principalement sur des arguments de nature identitaire, des considérations économiques, la celtitude et ses limites. Ces vellétés émancipatrices associées à la multiplication des échanges interceltiques conduisent à réactualiser l'idéal panceltique.*⁹⁸³

L'UDB se présente comme un parti autonomiste, alors que les partis comme Plaid Cymru et le SNP se définissent comme nationalistes et même indépendantistes dans le cas des Écossais. Jean-Jacques Monnier préfère insister sur les convergences entre ces différents mouvements :

*Les convergences programmatiques sont très fortes : orientation sociale forte, conception ouverte de la société, volonté de promotion des cultures propres, intégration des immigrés, respect des minorités. Mais chaque État a son histoire propre, ses représentations. Il se trouve qu'au Royaume uni, le mot "nationaliste" est moins ambigu que dans l'hexagone. La revendication de l'UDB est un statut d'autonomie (ni plus, ni moins) et la reconnaissance du peuple breton, dans une France et une Europe fédérales. Le Plaid Cymru n'est pas pour l'indépendance même si une bonne partie de ses militants la souhaiterait. La réalité historique de l'Écosse est aussi spécifique. Au sein de l'ALE, les différences historiques amènent des différences dans les formations politiques. Elles partagent des valeurs et orientations communes (voir charte de l'ALE), ce qui permet un bon fonctionnement du groupe Verts-ALE.*⁹⁸⁴

On souligne toutefois ses limites de l'exemple de ces pays dans la vie politique bretonne :

Un risque tout de même : la transposition mécanique des situations et des avancées des uns ou des autres. Ne jamais oublier le poids de l'histoire et singulièrement des

⁹⁸² *Ibidem.*

⁹⁸³ Dominique Roudaut, « La Celtie : “C’hwec’h bro un ene”, “six pays une âme”, des vellétés émancipatrices des pays celtiques à l’émergence de la Celtie », *Hérodote* n°95, quatrième trimestre 1999, p.79.

⁹⁸⁴ Entretien avec Jean-Jacques Monnier, le 3 avril 2010.

pratiques jacobines. La transposition sans nuance de l'exemple irlandais de libération nationale a été la source de bien des errements.

4.3 Interceltisme et lutte armée

S'il est un domaine politique où l'interceltisme a continué d'alimenter une certaine idéologie de la libération, c'est sans doute celui de l'action clandestine et de la lutte armée. En effet, la période contemporaine est marquée, dans les pays celtiques,

4.3.1 Terrorisme celtique et « général micro » en Irlande

Au début des années 1960, le MOB marque le pas. En son sein, de jeunes militants se demandent s'il ne serait pas plus efficace de faire parler la poudre pour faire avancer le combat breton. Ils sont bien sûr influencés par la guerre d'Algérie qui se termine, mais également par l'Irlande, qui continue d'être une référence dans le mouvement breton. Ainsi, en mai 1962, dans *l'Avenir de la Bretagne*, Yann Fouéré évoque un « terrorisme celtique », aux formes chevaleresques :

S'il se trouve un jour en Bretagne une nouvelle génération pour décider de reprendre le combat des hommes de Gwenn-ha-du et des formations bretonnes, elle devra mettre son honneur à rester fidèles aux méthodes du terrorisme celtique et aux leçons que lui a dictées l'IRA.

Plusieurs groupes se forment, dont un Front de libération de la Bretagne (FLB) et une Armée républicaine bretonne (ARB) qui fusionneront et qui passent à l'action entre 1966 et 1969, période durant laquelle une quarantaine d'attentats seront commis. Or, à cette période, l'Irlande joue un rôle important dans le développement du mouvement clandestin breton. Selon un jeune militant de l'époque, Ronan Kerhousse : « La tête du mouvement était en Irlande à l'époque, les ordres en tout cas en venaient, dont celui nous désignant comme objectif la CRS 13. »

C'est en effet de Dublin que parviennent les communiqués du FLB. Ils sont relayés par le Comité national de la Bretagne libre (CNBL), présidé par Yann Goulet, un militant breton exilé en Irlande depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Quel était le rôle réel joué par ce

CNBL et quel a été son impact ? L'idée d'un « comité » basé en Irlande et relayant le discours des séparatistes bretons semble de Yann Fouéré, qui se rend fréquemment en Irlande où il possède une entreprise dans la région de Galway. Il est en contact avec Yann Goulet qui, lui, est installé à Bray, dans la banlieue de Dublin depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Devenu sculpteur (il a ainsi reçu de nombreuses commandes de l'État irlandais), Yann Goulet a aussi un sérieux passif en matière de militantisme breton, puisqu'il a été le responsable des Bagadoù stourm, le service d'ordre en uniforme du Parti nationaliste breton durant la Seconde Guerre mondiale.

Dès le dernier trimestre de 1967, Goulet cherche à mettre sur pied ce « Comité national de la Bretagne libre ». Il adresse en ce sens une lettre à plusieurs personnalités de l'Emsav, dans laquelle il expose ses projets :

Des circonstances aussi favorables doivent être utilisées, mais tous les militants bretons qui, d'une façon ou d'une autre, se sont trouvés mêlés aux événements de ces derniers temps peuvent affirmer que les bénéfices de ces circonstances exceptionnelles ne pourront être récoltés que s'il se forme immédiatement une union de toutes les organisations qui se déclarent ouvertement nationalistes bretonnes. Le temps où chacun se croyait plus digne que son voisin de parler au nom du mouvement breton est désormais périmé et ne saurait plus jamais réapparaître. L'effort doit être collectif, car l'aide qui pourrait nous être apportée ne saurait être fragmentaire. Elle ne s'adressera pas à divers représentants d'une infinité de chapelles. Le destinataire ne peut être qu'une seule organisation qui représentera toutes les tendances, sans aucune exclusive.

En conséquence, Goulet annonce :

Un certain nombre de patriotes bretons appartenant à diverses organisations nationales ont décidé la formation immédiate d'un « Comité national de la Bretagne libre », dont les buts seront d'aider à la libération de la Bretagne par tous les moyens en son pouvoir. Pour faciliter les contacts à l'échelon international le siège du comité a été fixé à Dublin.

Selon Goulet, toujours, la composition du comité restera secrète, ce qui évite de se poser la question de la réalité des organisations réellement représentées à l'intérieur.

Les contacts avec l'appareil du FLB-ARB sont cependant réels. Comment s'opèrent-ils ? Certains témoins nous ont confirmé avoir communiqué avec Yann Goulet, par correspondance et au moyen de codes. De même, les fréquents déplacements de Yann Fouéré entre la Bretagne et l'Irlande ont aussi pu lui permettre de faire le lien avec les deux organisations. Le CNB entre véritablement en action le 26 janvier 1968. Suite à la vague

d'attentats du 11 et 12 janvier, Goulet intervient alors auprès de diverses ambassades à Dublin. Quelques semaines plus tard, et à la demande du FLB, il adresse une lettre de revendication au Président de la République française.

Le 1^{er} avril 1968, ce qui n'était peut-être la meilleure date pour renforcer la crédibilité de son comité, Goulet envoie une note au rédacteur en chef du *Monde*, dans laquelle il affirme encore que le CNBL regroupe sept organisations nationales bretonnes, dont le FLB. Tout au long de cette année-là, le CNBL fait parvenir aux médias français les communiqués du FLB-ARB. Yann Fouéré aurait été désigné pour représenter le FLB auprès du CNBL.

La personnalité de Yann Goulet n'est, en tout cas, pas sans rebuter certains militants qui ne veulent pas qu'on compare leur combat à celui des nationalistes bretons des années 1930 et 1940. Ainsi, il y a un problème souligné par un communiqué en date du 28 avril 1968. Le FLB se croit obligé d'affirmer : « contrairement à ce qui a été affirmé par la presse française, le cadre du CNBL et les organisations qui le composent sont presque dans leur totalité des hommes jeunes résidant en Bretagne, trop jeunes pour avoir pu appartenir à des groupes d'avant 1944 et ne pouvant de ce fait être accusés de collaboration avec les nazis. » En 1972, l'un des accusés du premier procès FLB explique que l'organisation n'a pas besoin de « général micro en Irlande ».⁹⁸⁵

Quelle réalité donner à l'influence de Yann Goulet sur le mouvement ? Pour Ciàran Le Noach, un journaliste irlandais d'origine bretonne qui l'a connu dans sa jeunesse, Yann Goulet « était quelqu'un qui parlait beaucoup, qui se donnait une certaine importance, mais ne semblait pas très sérieux. »⁹⁸⁶ Un jugement confirmé par de nombreux anciens militants du FLB qui insistent sur le côté mégalomane de l'intéressé. Beaucoup d'anciens activistes le surnommaient le « général micro » de Dublin. Il sera totalement marginalisé au milieu des années 1970, lorsqu'une nouvelle génération d'activistes, plus révolutionnaires que nationalistes, s'engage dans la lutte clandestine.

Yann Fouéré lui rendait hommage, dans *l'Avenir de la Bretagne* :

Lorsque vers le milieu des années 1960, le FLB (Front de libération de la Bretagne) fit son apparition, Yann Goulet participa à la création du Comité national de la Bretagne libre. Il en devint le porte-parole officiel et se chargea de diffuser dans la presse internationale, les communiqués de l'organisation clandestine, donnant ainsi

⁹⁸⁵ CHARTIER Erwan, CABON, Alain, *le Dossier FLB, plongée chez les clandestins bretons*, Spézet, Éditions Coop Breizh, 2006, p. 109.

⁹⁸⁶ Yann Goulet, qui a réalisé de nombreuses œuvres d'art pour l'État irlandais, avait cependant de bonnes entrées dans le mouvement républicain et même ailleurs... En 2003, plusieurs journaux irlandais ont révélé que c'était lui qui aurait mis en relation, vers 1971, le colonel Kadhafi et l'IRA provisoire. Dans les années 1970 et 1980, la Libye a livré près de deux cents tonnes d'armes aux combattants irlandais.

*une sorte de vitrine légale et officielle à l'étranger. Cela lui valut d'ailleurs nombre de désagréments personnels.*⁹⁸⁷

Il rappelait également les liens très forts que Goulet avait noués avec l'Irlande :

*Yann Goulet avait, entre-temps, acquis la nationalité irlandaise : il baptisa sa maison Koat-Keo. Il mena longtemps dans sa patrie d'exil une vie difficile et dure, n'hésitant pas à accepter les travaux les plus pénibles pour faire vivre les siens. Devenu professeur d'art dans une école professionnelle de Bray, il poursuivait en même temps sa carrière artistique. Il devint l'un des sculpteurs quasi-officiels de l'Irlande. On lui doit plusieurs monuments, dont celui de la Custom House, à Dublin, est le plus connu. Les représentants de la RHA⁹⁸⁸, ceux du Sinn Féin républicain d'Irlande, étaient présents à ses obsèques. J'ai été heureux de pouvoir apporter à ce combattant intraitable, intransigeant et valeureux de notre combat national, l'hommage et le salut de tous les patriotes et militants nationalistes bretons... le Tir na Nog des Celtes vient d'ouvrir pour l'accueillir : car il a bien mérité de sa patrie.*⁹⁸⁹

4.3.2 L'Irlande du Nord fantasmée

Le FLB des années 1970 a-t-il eu des contacts avec l'IRA irlandaise ? Malgré des contacts communs, notamment grâce à Fouéré et Goulet, il ne semble pas que les républicains irlandais aient été intéressés par une collaboration entre les deux organisations. Les rumeurs de jeunes Bretons partant se former dans des camps de l'IRA semblent infondées. Ce qui n'a pas empêché des contacts, ainsi que le confirme Michel Herjean, un ancien activiste des années 1970 :

Par le SPI (Secours populaire interceltique), on m'a présenté un jour de jeunes Irlandais, qui nous ont fait un appel du pied. Nous sommes allés là-bas, avec d'autres militants. Nous avons rencontré des gens proches de l'INLA (Irish national libération army), très politisée et située à gauche de l'IRA. Un couple d'Irlandais est aussi venu en Bretagne. C'est ainsi que j'ai appris à faire des bombes incendiaires avec des capotes qui servaient de retardateurs dans des paquets de cigarettes (vingt minutes après, l'acide traversait le préservatif), des lettres piégées (cela ne m'a jamais servi), une charge creuse (cela a servi contre les cuves de la marine nationale à Brest), des

⁹⁸⁷ Yann Fouéré, « l'Artiste et le combattant, Yann Goulet », *l'Avenir de la Bretagne*, n°430, novembre 1999, p. 2.

⁹⁸⁸ Royal hibernian academy, l'organisation des artistes irlandais.

⁹⁸⁹ Yann Fouéré, « l'Artiste et le combattant, Yann Goulet », *l'Avenir de la Bretagne*, n°430, novembre 1999, p. 2.

charges cisailantes (pour faire tomber les poteaux). Cela m'intéressait de me perfectionner, même si la lutte en Bretagne restait au stade de la violence symbolique, puisqu'il fallait tout faire pour qu'il n'y ait pas de bavures, c'est-à-dire de blessés ou de morts. Quoi qu'on ait pu imaginer, nos rapports avec les Irlandais ont toujours été extrêmement clairs : ils ne feraient rien contre la France, dont ils avaient besoin dans leur stratégie internationale. Ok pour manifester ensemble, mais il ne s'agissait pas du même combat. Nous ne jouions pas dans la même catégorie. Jeter des cocktails Molotov dans les bus ou prendre d'assaut une prison, ce n'était pas pour nous. C'est une utopie que de comparer au nôtre des combats comme ceux des Irlandais ou des Basques. Pourquoi se seraient-ils embêtés avec un petit mouvement breton, que sa population ne suit pas ?⁹⁹⁰

En fait, les jeunes Bretons qui partent en Irlande vont surtout voir... d'autres Bretons. Des témoins confirment le rôle joué par les « anciens » installés dans la verte Erin. Jakez Bernard, engagé en 1976 dans le commando Rivoal des Côtes-du-Nord, confie :

Je me suis rendu à plusieurs reprises en Irlande au début des années 1970. Il y a eu du recrutement pour le FLB là-bas, car c'était un endroit où il n'existait pas la pression qu'on connaissait en Bretagne. On pouvait dire tout et n'importe quoi sans être inquiété, sans être paranoïaque. Durant mes séjours, je suis allé manger la langouste à Galway⁹⁹¹, j'ai traîné avec Alan Heusaff. J'ai rencontré Yann Goulet. Je ne me prononce pas trop sur son rôle au FLB, que je ne connais pas très bien. Par contre, c'était un artiste brillant. Un personnage lyrique, passionné, enflammé. Il faut le comprendre comme ça.⁹⁹²

À l'instar de Jakez Bernard, plusieurs jeunes Bretons semblent s'être rendus en Irlande dans les années 1970, dans la perspective de trouver « la porte d'entrée » du mouvement clandestin.

4.3.3 Un commando FLB réfugié en Irlande et au pays de Galles.

En 1979, un commando du FLB fait sauter la villa du commissaire Le Taillanter chargé de la lutte contre le FLB. Les quatre hommes qui ont participé à l'opération savent que la police va tout faire pour trouver leur identité et « venger » leur chef. Deux d'entre eux, Bernard Alexandre et Yves M. décident de quitter la Bretagne pour échapper aux policiers. C'est

⁹⁹⁰ ' CHARTIER Erwan, CABON, Alain, *le Dossier FLB*, op.cit., p. 133.

⁹⁹¹ *Private joke* fréquemment utilisée par les militants bretons pour signifier qu'ils ont rencontré Yann Fouéré qui avait monté une entreprise d'aquaculture dans le Connemara.

⁹⁹² CHARTIER Erwan, CABON, Alain, *le Dossier FLB*, op.cit., p. 111.

alors que commence une assez extraordinaire cavale. Les deux militants du FLB, en fuite, sont conduits en voiture jusqu'à Vitré, à la frontière bretonne, où ils prennent un train pour Paris. « Là, on a été hébergé par un vieux copain d'enfance. Un Ch'ti d'origine et un chic type. Pour nous avoir pris en charge, il a fait six mois au trou. »⁹⁹³ Le lundi matin, ils se rendent au Havre, où ils prennent un *ferry* pour Roslare en Irlande. Visiblement, les policiers français ont déjà lancé des recherches. « Après être sortis du bateau, les douaniers irlandais nous ont fait signe d'attendre quand ils ont examiné nos papiers. Ils ont fait passer tous les autres passagers. Avec Yves, on était prêt à sauter dans l'eau et à passer en force. Mais, finalement, ils nous ont redonné nos passeports et nous ont fait passer. Je suis certain qu'ils savaient quelque chose, mais qu'ils ont choisi de ne rien faire ! »⁹⁹⁴

Les deux compères traversent l'Irlande, en stop – « et il pleut dans ce pays ! »- et arrivent exténués à Galway, où ils retrouvent leur ami Marcel. Bernard Alexandre et son compagnon vont rencontrer des Bretons installés en Irlande. Cette communauté va largement les aider et ils vont y rester un an. « On a redynamisé un réseau de gens, se souvient Bernard Alexandre. Dont certains avaient connu ce qu'était l'exil. Il y a eu une véritable solidarité. »⁹⁹⁵ Ils seront rejoints par d'autres militants bretons, notamment des insoumis au service militaire et, donc, considérés comme déserteurs par l'État français. Il y a aussi un autre membre du FLB, du commando Rostrenen passé par la Galice, qui parvient à les rejoindre avant de revenir en Bretagne et de se faire prendre. Leurs compagnes vont les accompagner là-bas. « Ma fille est née en Irlande », confie Bernard Alexandre. Les choses auraient pu continuer si un Comité pour les droits bretons n'avait été monté quelque temps plus tard. Yves M. participe à une grève de la faim organisée devant l'ambassade de France par ce mouvement. « Les flics français savaient qu'on était là et ont protesté auprès des autorités irlandaises. Tant qu'on était discret, celles-ci fermaient les yeux en faisant semblant de ne pas savoir où on était. Mais, avec cette grève de la faim, cela devenait plus délicat »⁹⁹⁶, estime Bernard Alexandre. La *Special Branch*, les services secrets irlandais confisquent ses papiers à Yves M., avec ordre de revenir les récupérer huit jours plus tard.

Cela posait un gros problème à l'Irlande qui n'avait pas d'accord d'extradition avec la France, et ne voulait pas vraiment en avoir vu la situation au Nord, se rappelle Bernard Alexandre. La législation prévoyait qu'on aurait pu être jugé par un tribunal spécial. Mais, visiblement, cela embarrassait beaucoup la République irlandaise. Un

⁹⁹³ *Ibidem*, p. 195.

⁹⁹⁴ *Ibidem*.

⁹⁹⁵ *Ibidem*, p 196.

⁹⁹⁶ *Ibidem*.

*avocat nous a confié que le plus probable serait qu'on soit arrêté officieusement et mis sur un bateau vers la France... On a compris qu'il fallait partir.*⁹⁹⁷

Les deux membres du FLB envisagent de se rendre en Algérie, où ils ont des contacts et savent qu'ils peuvent compter sur un réseau de Bretons installés là-bas et proches du FLN. Ils reprennent donc le chemin de l'exil. « On est passé au pays de Galles, où on connaissait des gens, puis on a pris le *ferry* Plymouth-Santander. En Espagne, on est descendu jusqu'à Alicante, en pensant passer par Gibraltar et le Maroc. Mais là, on s'est aperçu qu'il fallait un passeport. On était coincé, d'autant qu'on avait des galères de voiture... » Ils remontent alors au Pays basque où ils vont être hébergés pendant plusieurs semaines par des membres du Parti national basque (PNV). Yves M. décide ensuite de s'en aller au Venezuela dont le gouvernement a accepté d'accueillir les membres de l'ETA politico-militaire, une organisation clandestine qui a décidé d'abandonner la lutte armée. Bernard Alexandre rejoint un ami en Côte d'Ivoire, où il restera presque un an. Après la victoire de la gauche française, en mai 1981, les promesses d'amnistie convainquent Bernard Alexandre de revenir en Europe. Il s'installe avec sa famille chez des militants gallois.

Les applications pratiques de l'interceltisme prennent parfois des directions inattendues et curieuses. Ainsi Bernard Alexandre retrouve au pays de Galles Bernez Corbel, un réfractaire au service militaire dans l'armée française pour raisons politiques. La défense du gallois et des sanctuaires où cette langue est parlée par une majorité de la population y prend parfois des formes radicales, en témoigne l'apparition de mouvements hostiles à l'installation d'anglophones dans ces zones. Leurs militants n'hésitent pas à brûler les maisons secondaires des « Anglais » qui viennent s'installer au pays de Galles.

Quand on est arrivé au pays de Galles, des gars de la police britannique sont venus nous dire : vous pouvez vous installer ici, après tout, nous non plus on n'aime pas trop les Français, mais vous restez tranquilles et vous ne vous faites pas remarquer. On a dit d'accord, mais bon, après on était hébergé par des militants gallois. On discutait, on refaisait le monde et il y avait parfois des applications pratiques. À l'époque, il y avait un groupe qui s'appelait, je crois, « Tân, tân, tân »⁹⁹⁸. Ils brûlaient des maisons de riches Anglais qui venaient s'installer chez eux, achetaient les plus beaux coins et refusaient d'apprendre le moindre mot de gallois. Bref, on leur a fait partager l'expérience qu'on avait en Bretagne pour mieux faire brûler un bâtiment. On leur a

⁹⁹⁷

Ibidem.

⁹⁹⁸

« Feu, feu, feu » en français.

notamment appris à faire des mèches lentes avec des Tampax. Ils ne connaissaient pas le truc !⁹⁹⁹

À noter que si les troubles en Irlande du Nord provoquent une certaine fascination chez les radicaux bretons, dans le reste du mouvement breton, ils sont à l'origine de diverses manifestations de solidarité.

⁹⁹⁹ Entretien avec Bernard Alexandre 14 août 2005.

4.3.4 Solidarités irlandaises

En 1971, Polig Monjarret va s'acquitter de sa dette morale envers les Irlandais, qui l'avait aidé, une vingtaine d'années plus tôt, à soigner sa fille atteinte de la polio. Il rencontre en effet l'écrivain Liam O'Flaherty :

On s'était caché dans les toilettes pour rester dans un pub de Dublin, pendant la fermeture de l'après-midi. On s'est mis à parler de la Bretagne et de l'Irlande et, au bout d'un moment, Liam m'a demandé : les Gallois aident les enfants d'Ulster, les Écossais les aident aussi... Vous, les Bretons, vous faites quoi pour eux ? Ca m'a fait mal aux tripes !¹⁰⁰⁰

En octobre 1971, de retour en Bretagne, Polig Monjarret réunit des associations culturelles, dont Kendalc'h, BAS, le Bleun-Brug ou la Falsab, afin de lancer une structure de solidarité. Elle est baptisée Secours populaire interceltique, le Spi, mot signifiant « espoir » en breton. En 1995, le président du SPI, Pierre Bernard, expliquait que :

C'est une idée de Polig Monjarret. Et compte tenu des relations ancestrales entre la Bretagne et l'Irlande, ainsi que les liens personnels de Polig avec les Irlandais, notre association s'était donné pour but de venir en aide aux Irlandais, suite aux événements qui s'étaient multipliés en Irlande du Nord à partir de 1967. [...] Au départ, nous voulions aider les populations des quartiers sinistrés qui étaient visés. Les premières manifestations de solidarité ont consisté à envoyer des vêtements, des couvertures, des batteries de cuisine, etc. grâce à la bienveillance des chalutiers lorientais et ételois, ainsi qu'au soutien matériel fourni par deux responsables de la chambre de commerce de Lorient, Armel Henrio et Yves Tymen, tous bien connus dans l'Emsav.¹⁰⁰¹

La solidarité bretonne va permettre à de jeunes irlandais d'Ulster d'échapper quelques semaines aux troubles et à la guerre. Près de deux mille enfants seront ainsi accueillis dans des familles bretonnes. Selon Polig Monjarret :

Tout le monde avait un petit Irlandais chez lui, de Derry, de Belfast. Les gosses arrivaient en haillons ! Les mômes du Bogside de Derry n'avaient souvent jamais mangé de viande, quand ils voyaient une pomme ou un bout de chocolat, ils chialaient, c'était la fête.¹⁰⁰²

Pierre Bernard explique quant à lui qu'une certaine sélection était faite :

¹⁰⁰⁰ Yann Rivallain, « Bretagne-Irlande, trente ans de jumelages », *ArMen* n° 134, mai 2003, p. 29.

¹⁰⁰¹ Jakez Gaucher, « le Spi, entraide interceltique », *l'Avenir de la Bretagne* n° 394, avril 1995, p. 9.

¹⁰⁰² Yann Rivallain, « Bretagne-Irlande, trente ans de jumelages », *ArMen* n° 134, mai 2003, p. 29.

*Le double critère que nous demandons aux enseignants des écoles de Belfast ou de Derry d'appliquer dans le choix des enfants, c'est le point de vue de l'âge, d'avoir entre dix et treize ans, et sur le plan social, de donner la priorité aux enfants défavorisés, dont un parent est enfermé dans un camp d'internement, comme celui de Long Kesh, par exemple.*¹⁰⁰³

L'action du Spi fera en tout cas connaître la Bretagne en Irlande, où peu connaissaient ce pays celtique continental. Ce qui vaut également dans l'autre sens, comme l'expliquait Pierre Bernard :

*Beaucoup de Bretons, de familles, de maires, ont eu l'occasion de découvrir l'Irlande. Le fait que, tous les ans, pendant près d'un quart de siècle, la presse, la radio et la télévision régionales se soient intéressé au SPI et à ses actions humanitaires, a permis d'éveiller une curiosité et entraîne des réalisations dans les domaines les plus variés. Nous avons même vu, en 1992, un Irlandais marié à une Bretonne, venir accueillir à Roscoff, un enfant d'Irlande du Nord. Pourquoi ? Parce qu'au début des années 1970, cet Irlandais était un enfant venu en Bretagne grâce au SPI.*¹⁰⁰⁴

Pour Pierre Bernard, en tout cas, cette solidarité s'est révélée à sens unique :

*C'était le grand rêve de Polig, au départ, de créer dans chaque pays celtique une organisation semblable pour venir en aide à toute personne souffrant de troubles politiques ou autres. Cela ne s'est pas fait. Nous avons pris des contacts au niveau des ambassades, des associations celtiques en Irlande, en Écosse, au pays de Galles, en Galice, en Cornouailles, dans l'île de Man. Mais ce sont toujours les Bretons qui prennent les initiatives.*¹⁰⁰⁵

Cette solidarité envers l'Irlande du Nord a pris aussi des formes plus politiques. Dans les années 1980, les sections de l'association militante « Solidarité Irlande » ont été particulièrement nombreuses et actives en Bretagne. Avec la fin des troubles, dans les années 1990, ces structures ont peu à peu disparu. Même si le SPI a continué à fonctionner jusqu'à la fin des années 1990.

Il convient également de noter que certains Bretons ont été arrêtés, dans la région de Guingamp, durant l'automne 2003, dans le cadre d'une enquête sur un réseau d'aide à une organisation armée irlandaise, l'IRA véritable, qui n'a pas rendu les armes, malgré les accords de cessez-le-feu. Mais ce réseau ne semble pas avoir d'autre réalité que policière et reposait

¹⁰⁰³ Jakez Gaucher, « le Spi, entraide interceltique », *l'Avenir de la Bretagne* n° 394, avril 1995, p. 9.

¹⁰⁰⁴ *Ibidem.*

¹⁰⁰⁵ *Ibidem.*

avant tout sur des amitiés nouées entre Bretons et Irlandais dans le cadre du festival culturel de la Saint-Loup, à Guingamp.

4.3.5 Interceltisme et gauche radicale bretonne

Si le FLB a compté plusieurs dizaines de membres et des centaines de sympathisants en Bretagne, durant les années 1970, aucune formation politique représentant ses idées n'a émergé. Il faut donc attendre 1983 pour que soit créé un « SinnFéin breton », baptisé Emgann, la « bataille » en breton. Il rassemble des anciens activistes du FLB et des militants des comités pour l'amnistie, les Kuzulioù an distaoladeg (KAD). Emgann se présente alors comme un « mouvement de libération du peuple breton et pour le socialisme autogestionnaire ». Il s'inscrit clairement à l'extrême-gauche et refuse de condamner la violence politique qui continue dans les années 1980 et surtout la fin des années 1990, avec des attentats de l'Armée révolutionnaire bretonne (ARB). En 1998, Emgann change d'intitulé et devient le « mouvement de la gauche indépendantiste ». En avril 2000, une bombe explose au restaurant Mac Donald de Quévert, près de Dinan. Les soupçons de la police se portent sur la mouvance ARB et sur Emgann, dont plusieurs membres sont incarcérés. Lors du procès de Quévert, en 2004, aucun des trois inculpés ne sera condamné pour cette action. La question de l'identité des poseurs de bombes à Quévert reste un mystère. La gauche indépendantiste bretonne a été déstabilisée par cette affaire. La mouvance s'est néanmoins restructurée. En octobre 2009, Emgann s'est dissous et la majorité de ses militants ont rejoint une nouvelle formation, Breizhistance-Parti socialiste de Bretagne.

Largement adossée à la lutte clandestine, Emgann dès ses débuts s'est inspiré des mouvements irlandais. L'un des membres historiques du mouvement, Patrick Corlay, a également longtemps milité dans l'association Irlande libre. Il s'est rendu à plusieurs reprises dans l'île, pour rencontrer notamment Rory O'Brady, le président de Sinn Féin provisoire, avant que Gerry Adams et Martin Mac Guinness ne prennent la présidence du mouvement au milieu des années 1980. Rory O'Brady a ensuite participé à la création d'un nouveau mouvement, le « republican Sinn Féin », dont la branche armée, Real IRA, n'a pas toujours désarmé et continue des attentats, même si elle n'a jamais eu la force de frappe de l'IRA provisoire. En 2003, Patrick Corlay indiquait :

*L'Irlande, c'est un peu l'amante dangereuse. On écoute la musique, on découvre les auteurs, l'histoire. On ne peut être qu'éberlué par la puissance créative de cette île et par les massacres que son peuple a subis.*¹⁰⁰⁶

Porte-parole d'Emgann à la fin des années 1980, emprisonné entre 2000 et 2004 puis relaxé dans l'affaire de Quévert, Gaël Roblin estime que les générations précédentes de militants étaient plus sensibles à l'interceltisme :

*En fait je pense que les militants qui ont animé historiquement la gauche indépendantiste ont été plus marqués par l'interceltisme que les générations arrivées dans la lutte depuis les années 1990. La Gauche indépendantiste (GI) dans sa version non légale a souvent cherché des exemples, des inspirations outre Manche. En témoigne le sigle "Armée Républicaine Bretonne" inspiré par l'IRA, même si après le R est devenu "révolutionnaire". Il me semble que des associations culturelles comme Skol an Emsav, où ont milité bon nombre de personnalités ayant une certaine connivence avec la GI, sont directement inspirés du mouvement linguistique Gallois. Tout comme Stourm ar Brezhoneg. Plus tard, l'idée de Gouel Broadel ar Brezhoneg (la fête nationale de la langue bretonne) portée par Yann Puillandre, militant historique de la GI légale et non légale, puise sans doute ses racines dans la grande fête de la langue galloise « Eisteddfod ». Les militants de l'ARB ou des insoumis bretons ont été cachés en Irlande à la fin des années 1970. Les journaux militants bretons comme Bremañ ou Combat Breton se faisaient l'écho des luttes irlandaises ou galloises de façon récurrente jusqu'à la fin des années 1980. Emgann a eu des relations régulières avec Republican Sinn Fein, en Irlande. Nous avons fait un meeting commun en 2005 contre le traité constitutionnel européen à Rennes. Au pays de Galles nous avons échangé avec Cymru Goch (the welsh socialist, « pays de Galles rouge »).*¹⁰⁰⁷

Il explique que les militants bretons indépendantistes de gauche des années 1990 et 2000 ont été plus marqués par les exemples basques et corses qu'irlandais ou gallois, du fait notamment de la facilité à échanger avec le Pays basque :

À titre personnel, je pense que l'interceltisme est un mythe et quelque chose d'utile. Il y a incontestablement un fond culturel commun et certainement des modes de vies relativement proches... Même si chaque pays est très différent, il y a aussi des similitudes socio-économiques. Le cadre légal et institutionnel est très différent. Et donc difficilement exportable en Bretagne... D'où l'intérêt croissant des militants indépendantistes pour le Pays Basque Nord ou la Corse. Je constate aussi que l'on va vite au pays basque. Depuis Nantes, on met 4 h 30 pour aller à Bayonne maintenant.

¹⁰⁰⁶ CHARTIER, Erwan, LARVOR, Ronan, *la France éclatée, enquête sur les régionalistes, autonomistes et indépendantistes*, Spézet, Coop Breizh, 2004, p. 160.

¹⁰⁰⁷ Entretien avec Gaël Roblin, 1^{er} février 2010, à Rennes.

*Les votations citoyennes en Catalogne ou au Pays basque nord récemment organisées influencent plus ma réflexion pour la Bretagne que le conflit nord irlandais ou la situation en Cornouailles. De surcroît le débat religieux est moins prégnant en Catalogne ou au Pays Basque...*¹⁰⁰⁸

Même si, selon lui, les pays celtes continuent de stimuler la réflexion des indépendantistes bretons :

*Bien sûr l'accession des nations celtes à une forme plus ou moins avancée de souveraineté fait progresser le débat aussi, même dans les esprits des élus. Il est certain que lorsque des élus du conseil régional de Bretagne vont en voyage au pays de Galles cela doit influencer leur réflexion sur la nécessité d'une dévolution à la bretonne. Mais de là à passer aux actes... c'est une autre affaire. Je crois que ce sont surtout les marchands de toutes sortes qui font de belles recettes grâce à l'interceltisme. Toutefois je me rappelle en tant qu'ancien détenu politique que les lettres et les actions de soutiens en Irlande ou en Cornouaille étaient assez nombreuses. je dois dire que ça 'a fait plaisir de recevoir les vœux des prisonniers de l'IRA pour Noël en prison. Je recevais beaucoup de journaux Irlandais aussi. Notamment de Republican Sinn Féin et de l'IRSP.*¹⁰⁰⁹

Gaël Roblin indique qu'en matière d'exemple celtique, l'Écosse a joué un certain rôle ces dernières années, avec les bons scores électoraux du SSP :

*Le nationalisme écossais est moins marqué par la violence donc plus facilement vendable comme référence en Bretagne. Emgann a d'abord eu des liens avec le Scottish republican socialist movement. Au milieu des années 1990, le SSP a assumé leur héritage en revendiquant « independance, internationalism and socialism » et en les intégrant au côté de petits groupes trotskistes. Pour nous, ce n'était pas un modèle mais un référent important car des groupes trotskistes existent en Bretagne (la Ligue communiste révolutionnaire (LCR) ou le Nouveau parti anticapitaliste(NPA)) et ont une influence certaine. Parler du combat du SSP qui a eu jusqu'à cinq députés au parlement écossais était pour nous un moyen de mettre l'extrême gauche devant ses contradictions en Bretagne. Même si le SSP est moins fort qu'avant et affaibli par la scission "Solidarity", cela reste vrai. D'ailleurs en Corse, le NPA est intégré à un groupe qui s'appelle "A Manca" (la gauche) et qui est clairement... indépendantiste.*¹⁰¹⁰

¹⁰⁰⁸ Ibidem.

¹⁰⁰⁹ Ibidem. IRPS : Irish republican socialist party, le parti républicain socialiste irlandais est la branche politique de l'armée nationale de libération irlandaise, l'INLA, un groupe paramilitaire surtout présent à Derry et qui observe un cessez-le-feu depuis 1998.

¹⁰¹⁰ Ibidem.

Enfin, il rappelle qu'il existe aussi quelques liens avec la Galice :

*Nous avons eu des contacts formels à la fin des années 1990 avec un courant indépendantiste radical autour du groupe : Primera Linha MLN qui est une organisation communiste et indépendantiste qui anime avec d'autres la plateforme électorale Nos-UP. L'intérêt est réel mais notre travail en commun est assez symbolique. Comme souvent les liens internationaux sont surtout animés par des amitiés individuelles qui durent plus que certains partis ou formations.*¹⁰¹¹

4.3.6 L'exemple linguistique gallois

Si l'Irlande semble avoir été l'un des grands exemples pour les activistes bretons, les Gallois ont également pu servir d'exemple, particulièrement en ce qui concerne les luttes linguistiques. Parlée par plus de 20 % de la population, soit près de six cent mille personnes, la langue galloise est en effet beaucoup plus pratiquée que le breton. Depuis 1967, plusieurs lois ont été votées pour sa préservation et le développement de son utilisation, notamment dans la vie publique. Les militants linguistiques en Bretagne prennent régulièrement pour exemple les Gallois afin de revendiquer un statut officiel pour la langue bretonne.

En mars 1970, Yann Fouéré signe ainsi un article intitulé « les Gallois montrent le chemin ». Il explique que :

*Au lieu de se perdre en d'innombrables discussions, pétitions et rassemblements, les Bretons feraient bien de s'inspirer de l'exemple que leur donnent les défenseurs des droits de la langue galloise, groupés au sein de la Welsh language society, auprès de laquelle notre Galv fait bien pâle figure. Non contents d'avoir obtenu l'enseignement de leur langue à tous les degrés et son utilisation à tous les examens, les Gallois se préoccupent à présent d'obtenir la reconnaissance de leur langue dans l'administration et la vie publique. Après que de nombreux Gallois ont refusé de payer des amendes de toute nature qui leur étaient infligées, à la suite de procès-verbaux rédigés en anglais, les autorités britanniques ont fini par les dresser en gallois.*¹⁰¹²

Cette forme d'actions directe plaît à Fouéré. Il exhorte donc les Bretons à en faire autant :

¹⁰¹¹ Ibidem.

¹⁰¹² Yann Fouéré, « les Gallois montrent le chemin », *l'Avenir de la Bretagne*, le 12 mars 1970, p. 8.

*Les Bretons seraient-ils à ce point aliénés, francisés et fonctionnarisés qu'il ne puisse se révéler parmi eux trois ou quatre douzaines de militants – car les militants gallois de cette non-violence ne sont pas plus nombreux – disposés à adopter des méthodes semblables, les seules capables d'attirer l'attention de l'opinion française et mondiale sur le génocide culturel pratiqué par l'administration française en Bretagne ?*¹⁰¹³

En 1980, les militants bretons s'enthousiasment pour la grève de la faim de Gwynfor Evans qui a obtenu, par ce moyen, la création de la chaîne de télévision en gallois, S4C. Même l'UDB félicite le parlementaire gallois qui dénonce le génocide du peuple breton, lors d'une visite à Rennes, à l'automne 1980. Gerard Provost juge bien naïf le « radicalisme gallois ». Il écrit ainsi dans *le Peuple breton* :

*“Le mot le plus proche pour qualifier la position du gouvernement français face à la culture bretonne, c'est génocide.” Gwynfor Evans vient tranquillement de lâcher sa « bombe » au club de la presse de Rennes, ce 19 novembre : quelques stylos sont restés suspendus. Dame, on n'est jamais trop précis dans les comptes-rendus ! Pour des gens habitués à des violations des droits de l'homme à l'extérieur exclusivement (je vous renvoie à votre radio habituelle), il y a de quoi se racler la gorge.*¹⁰¹⁴

Au début des années 1980, des militants bretons proches d'Emgann et de la gauche radicale bretonne, créent Stourm ar Brezhoneg, « le combat pour la langue bretonne ». Ils s'inspirent notamment des méthodes de Cymdeithas yr Iaith Gymraeg, la très efficace « société de la langue galloise », créée en 1962-1963. Cymdeithas yr Iaith Gymraeg a mené diverses actions pour la création d'une chaîne de radio puis de télévision en gallois et l'officialisation de cette langue. Elle s'est illustrée par des actions non-violentes mais énergique afin d'obtenir une signalisation routière bilingue, en détruisant de nombreux panneaux monolingues en anglais. À partir de 1984, les Bretons de SAB vont directement reprendre ces méthodes. Des centaines de barbouillages de panneaux routiers ont lieu dans toute la Bretagne. Plusieurs activistes seront d'ailleurs arrêtés. Entre 1984 et 1988, douze procès ont lieu ; dix-neuf condamnations sont prononcées, assorties de vingt-neuf mois de prison ferme ou avec sursis et 210 000 francs de dommages et intérêts. Mais la méthode paye : dès 1986, le conseil général des Côtes-du-Nord installe des panneaux bilingues. Le Finistère suit peu après. Comme au pays de Galles, Stourm ar Brezhoneg lance aussi des

¹⁰¹³ Ibidem.

¹⁰¹⁴ Gerard Provost, « Gwynfor Evans, vous avez dit génocide ? », *le Peuple breton* n°205, décembre 1980, p. 19.

campagnes de *Boycott*, notamment de la redevance télévisuelle, dans le but d'obtenir une télévision en breton. Il n'a pas rencontré le même succès que les Gallois.

Les années 1970 auront vu un spectaculaire retour des Celtes dans le monde. Avec la mode hippie et les cheveux longs, le développement d'une forte contestation sociale, dénonçant notamment les sociétés occidentales sclérosées basées sur l'ordre et de nombreux autres facteurs, les Celtes apparaissent particulièrement dans l'esprit du temps. On les présente comme les premiers anarchistes, ayant développé une spiritualité supposée proche de la nature qui inspire le mouvement New Age qui apparaît dans ses années-là. Les guerriers celtes, avec leur chevelure broussailleuse et leur amour de la liberté deviennent des modèles, particulièrement dans cette Bretagne des années 1970 où l'image du militant breton se transforme. Plus en phase avec les discours gauchistes de l'époque, il arbore volontiers des pantalons pattes d'eph', une longue chevelure et, en médaillon ou en bijou, l'emblème celtique par excellence : le triskell.

Cette mode a été en grande partie portée par de nouveaux bardes. Glenmor, Servat ou Stivell chantent la Bretagne et ses luttes. Ils exaltent aussi l'interceltisme sur fond d'engouement pour la musique irlandaise. Stivell devient dans les années 1970 une vedette internationale. Il se produit dans les autres pays celtiques où il demeure sans aucun doute le Breton le plus connu. Il a le talent de lancer une « pop celtique » pleine de modernité. Un peu plus de vingt ans plus tard, son ancien guitariste Dan Ar Braz connaît le succès avec un album très interceltique : *l'Héritage des Celtes*. Depuis les années 1970, c'est en fait un véritable interceltisme culturel qui a émergé. Il a acquis une dimension réellement populaire grâce essentiellement au festival interceltique de Lorient, qui est aujourd'hui l'une des plus importantes manifestations culturelles européennes. En une quarantaine d'années, le FIL a contribué au succès et à la diffusion de la musique celtique dans le grand public. Il a aussi contribué au rapprochement de deux nouvelles régions « celtiques », la Galice et les Asturies. Dans une moindre mesure, cet interceltisme culturel a aussi influencé un interceltisme sportif, avec de grandes rencontres conviviales, en lutte ou en sports nautiques, tandis que le football gaélique semble s'implanter durablement en Bretagne. Plusieurs projets existent d'ailleurs, dont un tournoi de football entre les équipes des neuf pays celtiques en 2012.

En matière politique, l'interceltisme a continué de jouer un rôle idéologique. Les mouvements nationalistes bretons traditionnels ont repris une partie du discours des années 1920 et 1930. Depuis une cinquantaine d'années, le MOB, strollad ar Vro, le POBL ou, plus récemment, le Parti Breton, présentent les pays celtiques comme des exemples de développement pour la Bretagne. Ce discours semble cependant avoir une efficacité limitée

dans l'opinion publique bretonne. Il s'est diversifié dans les années 2000, avec la très forte croissance économique de l'Irlande. Néanmoins, depuis la crise de 2008, les références au tigre celtique apparaissent moins pertinentes, tandis que les législations sociales tant de la Grande-Bretagne que de l'Irlande ne séduisent pas forcément les jeunes Bretons. Créé en 1964 par de jeunes militants de gauche, l'UDB s'est développé dans les années 1970 et demeure l'organisation politique bretonne la plus structurée. Dans un premier temps, ses membres se sont montrés peu sensibles à l'interceltisme, cherchant des exemples ailleurs que dans les pays celtes ou nouant des relations avec des organisations peu représentatives comme le Sinn Féin officiel. À partir des années 1990 et du rapprochement avec l'Alliance libre européenne, une organisation où les partis nationalistes écossais et gallois sont présents, l'UDB a développé une nouvelle sensibilité aux arguments interceltiques. C'est notamment le cas depuis 1999 et la Dévolution en Écosse et au pays de Galles. La création d'assemblées autonomes, dotées de budgets et de compétences étendues est régulièrement citée en exemple. Cet argument, régulièrement repris par la presse bretonne, semble avoir un certain impact dans la population bretonne.

Enfin, les cercles les plus radicaux ont également été touchés par l'interceltisme. Dans les années 1960, des militants franchissent le pas de l'action clandestine avec la création d'un Front de libération de la Bretagne et d'une Armée d'abord républicaine puis révolutionnaire, responsable de plusieurs dizaines d'attentats jusqu'en 2000. Pour les membres du FLB-ARB, l'IRA provisoire est longtemps restée une référence. Mais peu de relations semblent s'être nouées entre activistes bretons et irlandais, au contraire de ce qui a pu se passer entre Bretons et Basques. Cette mouvance radicale bretonne s'est également inspiré des organisations galloises de défense de la langue et de méthodes radicales pour obtenir une signalisation bilingue sur les routes bretonnes.

Si, depuis les années 1970, l'interceltisme culturel a connu une grande réussite, l'interceltisme idéologique continue donc de constituer une réalité.

Chapitre IX. Les anciens et nouveaux réseaux de l'interceltisme

En près de deux siècles, l'interceltisme a donc pris des formes diverses en Bretagne. Il a d'abord été l'apanage de cénacles d'intellectuels passionnés par l'histoire et les traditions de leur pays, qu'ils ont placé dans une Celtie "enchantée", héritière des Celtes de l'Antiquité et permettant aux Bretons de renouer avec le « pays de leurs pères », les îles Britanniques. L'interceltisme a ensuite accompagné et structuré le discours des mouvements politiques bretons. En leur fournissant des exemples de luttes et leur offrant des opportunités de reconnaissance internationale, il a fait figure d'une « idéologie de la libération » pour nombre de militants. Amorcé avant la Seconde Guerre mondiale, un interceltisme culturel – musical essentiellement – a émergé à partir des années 1950. Contrairement aux périodes précédentes, cet interceltisme a touché un très large public, porté par des hérauts comme Alan Stivell et de grands rassemblements, comme le festival interceltique de Lorient.

Qu'en est-il aujourd'hui ? Phénomène complexe et protéiforme, l'interceltisme breton continue de s'appuyer sur un socle intellectuel, alimenté par des universitaires, des écrivains et toute une presse. Les vieux réseaux comme la Ligue ou le congrès celtique fonctionnent toujours, même s'ils n'ont plus leur lustre d'antan, tandis que de nouveaux réseaux semblent se constituer, grâce notamment aux facilités de transport et au développement des jumelages. Aujourd'hui, l'interceltisme profite des progrès de la construction européenne, qui abolit les frontières interétatiques, sape l'idéologie des États-nations et favorise l'émergence de nouveaux pouvoirs régionaux. C'est dans ce cadre que semble pouvoir se développer une nouvelle forme d'interceltisme institutionnel, même si les accords et les coopérations entre régions celtiques en sont encore à leurs balbutiements.

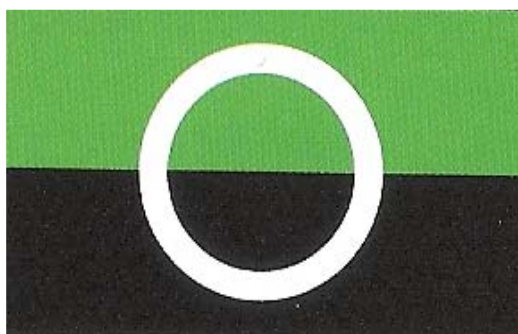
1. Anciens et nouveaux réseaux interceltiques

Lancé au XIX^e siècle, le mouvement interceltique a débouché sur la création d'un certain nombre d'institutions qui fonctionnent plus ou moins efficacement, mais qui lui donnent une certaine lisibilité, voire une réalité.

1.1 De la difficulté de se doter d'une bannière interceltique

Pourtant volontiers adeptes des étendards et des drapeaux, les premiers promoteurs de l'interceltisme semblent avoir singulièrement tardé avant d'imaginer en créer pour symboliser leur mouvement. Il est vrai que les grands rassemblements interceltiques voient régulièrement défiler les drapeaux « nationaux ». Plusieurs tentatives ont été cependant effectuées pour donner sa bannière à l'interceltisme, mais aucune ne paraît avoir durablement abouti.

En 1929, l'irlando-Américain G.W. Mac Caffrey semble avoir été le premier à imaginer un drapeau interceltique, dont le dessin a été perdu. Il était aussi le fondateur d'une ligue celtique qui n'eut guère de suite. C'est en revanche à la Ligue celtique créée après la Seconde Guerre mondiale qu'on doit une nouvelle tentative, dessinée par A. Evans. Le motif est divisé horizontalement en deux. La partie supérieure est verte, l'autre noire.



Le drapeau de A. Evans.

Un cercle celtique blanc est posé au centre. Le vert symbolise l'Irlande et le pays de Galles, le blanc et le noir se retrouvent sur les drapeaux cornique et breton. Le cercle, dit cercle d'Iona (une île où se trouve l'ancien monastère de saint Columba, entre l'Irlande et

l'Écosse) symbolise l'Écosse et l'île de Man. Quant à la division horizontale du drapeau, elle rappelle celle du drapeau gallois.

Un autre drapeau fut imaginé aux États-Unis dans les années 1950, par des membres américains de la Ligue celtique. Il est vert, avec un triskell d'or, posé dans un cercle doré, sur fond bleu. Selon deux spécialistes, « le vert symbolisait la terre et la réalité concrète, le bleu le ciel et le changement révolutionnaire, et l'or les richesses de la vie ».¹⁰¹⁵ Ce drapeau n'a volontairement aucune ressemblance avec les drapeaux des six pays celtiques.



Le drapeau interceltique des « Américains », dans les années 1950.

Toujours dans les années 1950, un Breton, Robert Berthelie, invente un autre drapeau assez similaire. Il s'agit d'un double triskell enlacé. L'un représente les pays de culture gaélique, l'autre les trois pays de culture brittonique. Le tout est inscrit dans un cercle celtique doré, signe supposé de ralliement des Celtes. Selon les mêmes auteurs, « le vert symbolise aussi bien la liberté que le vent de la mer qui relie les pays celtiques. » Depuis les débuts de l'interceltisme, trois couleurs prédominent dans le mouvement : le vert, l'or et le mauve (couleur de la bruyère, décrétée « fleur celtique » depuis le congrès panceltique de Caernarvon, en 1904).

¹⁰¹⁵ Kervella (D), Bodloré-Penlaez, *Guide des drapeaux bretons et celtes*, Fouesnant, Yoran Embanner, 2007, p. 165.



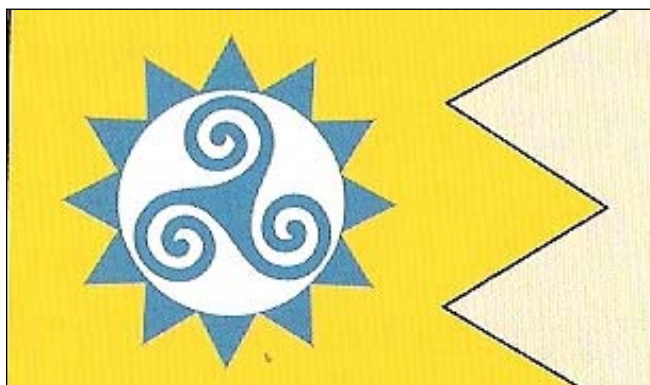
Le drapeau de Robert Berthelien.

Dans les années 1980, le docteur Michel Gabicher, de Châteaubriant, imagine une bannière plus guerrière, le « Celtic Union ». On y compte sept couleurs et le dessin est assez compliqué. On y trouve Exalibur, l'épée magique du roi Arthur, symbole de l'unité celtique sur fond de soleil couchant sur la mer. L'épée noire et blanche symbolise la Bretagne, le ciel bleu l'Écosse, la mer verte, l'Irlande, le soleil jaune la Galice, la couronne rouge le pays de Galles et enfin les reflets oranges représentent l'île de Man et la Cornouailles.



Le « Celtic union » du docteur Gabicher.

En 1932, René-Yves Creston imagine une bannière celtique, comportant un triskell bleu sur fond jaune. Ce drapeau « panceltique » est censé représenter la marche des Celtes vers l'occident.



Le drapeau panceltique de René-yves Creston.

Enfin, plus récemment, un drapeau interceltique est apparu, formé par un *patchwork* des six nations celtiques avec, sur fond noir au centre, un triskell blanc.



Le drapeau mêlant les bannières des six pays de langue celtique.

compréhensible par le grand public et a été décliné sous forme de bannière et d'autocollants. De fait, il semble être le drapeau interceltique le plus efficace et le mieux compris du public.

L'interceltisme ne possède en revanche aucun hymne officiel, même si le *gospel* « Amazing grace » fait figure de morceau de ralliement.

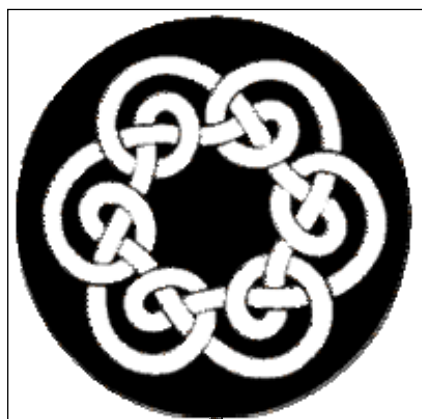
1.2 Des réseaux qui perdurent

Riche d'une histoire plus que centenaire, le mouvement interceltique contemporain est toujours porté par un certain nombre de réseaux et d'organisations qui perdurent dans le temps, même si elles semblent parfois peiner à retrouver une certaine attractivité. Les congrès celtiques internationaux existent toujours et rassemblent, chaque été, plusieurs dizaines d'intellectuels venus des différents pays celtiques. La Ligue celtique poursuit également ses activités et se recentre sur la question des droits de l'homme. Enfin le Gorsed de Bretagne compte une cinquantaine de membres. Ils se rendent régulièrement en Cornouailles et au pays de Galles, lors de rassemblements néodruidiques.

1.2.1 Les congrès celtiques contemporains

Créé au début du XX^e siècle, le congrès celtique constitue donc l'une des plus anciennes organisations panceltiques et demeure un rendez-vous important pour certains intellectuels. Il n'a guère varié depuis ses origines, même si le site de présentation du congrès celtique affirme :

*Les congrès Celtiques n'ont plus grand-chose à voir aujourd'hui avec les doctes réunions du début de ce siècle. Il n'y est guère question de linguistique ou d'archéologie, mais bien plutôt de la situation présente et future des langues celtiques, de leur place dans la vie publique, dans l'enseignement, à la radio et à la télévision ; une place de choix est faite également à l'économie.*¹⁰¹⁶



Le nœud celtique est l'emblème du congrès celtique.

On remarquera que l'un des derniers congrès celtiques, celui de Sligo en 2009, était consacré aux « noms de lieux dans les pays celtiques », ce qui n'augurait pas d'une ouverture évidente vers le grand public. Plusieurs congrès se sont tenus en Bretagne. En 1981, Lannion accueillait ainsi un congrès consacré à « l'actualité et l'avenir des langues celtiques ». En 1989, Les débats du congrès de Lesneven portaient sur la place des pays celtiques en Europe. En 1995, c'était au tour de Lorient d'accueillir le congrès, consacré « aux droits de l'Homme dans les pays celtiques ». En 2001, le congrès celtique revenait à des thèmes plus érudits, puisque les travaux de cette édition qui se tenait à Rennes, portaient sur le

¹⁰¹⁶

Site internet : celtic-congress.org

rôle de l'Histoire dans les pays celtiques contemporains. En 2006, enfin, c'est Carhaix, dont le maire Christian Troadec affiche des convictions très régionalistes, qui a organisé le congrès. Le thème retenu était « les arts visuels dans les pays celtiques ». Outre des conférences, d'autres manifestations étaient proposées en parallèle, dont un défilé de mode.

Le congrès est l'occasion de prendre des décisions et des motions en assemblée générale. Les motions concernant généralement les droits culturels des peuples celtiques sont adressées aux gouvernements concernés, au nom des six pays rassemblés, même si ce genre semble avoir peu d'impact dans le cas de la Bretagne. Ainsi, en 1997, à Dublin, le congrès demande à la France de signer la charte européenne des langues les moins répandues.



L'affiche du dernier congrès celtique qui s'est tenu en Bretagne : l'édition de 2006 à Carhaix.

Plus que centenaire, le congrès celtique reste cependant cantonné à des milieux restreints et peine à s'ouvrir à de nouvelles catégories. Même s'il fédère un certain nombre d'intellectuels, il a depuis longtemps abandonné son rôle moteur dans le développement de l'idée interceltique. Néanmoins, le congrès celtique existe toujours et se tient avec régularité, constituant l'un des rendez-vous du mouvement interceltique.

1.2.2 La Ligue celtique

La Ligue celtique poursuit également ses activités. Elle laisse à chaque branche le soin de définir ses priorités :

Chaque nation celte est conditionnée par une histoire différente et il ne faut donc pas s'attendre à une uniformité au niveau de la pensée, mais laisser plutôt la diversité s'exprimer à l'intérieur de la Ligue celtique. Ainsi nous pouvons mieux identifier les domaines de coopération possible et formuler éventuellement une politique commune détaillée. Avec cela, nous pouvons mener à bien quel type de relations entre nos

*communautés leur permettront de jouir des libertés et de privilèges, tant au niveau individuel qu'à l'échelle communautaire.*¹⁰¹⁷

En Bretagne, l'essentiel de la contribution de la branche locale semble se résumer à envoyer des articles à la revue *Carn*. Selon « GiKeltik », le secrétaire de la section bretonne :

*Ar pal kentañ a zo skrivañ pennadoù evit ar gazetenn Carn. An eil, kemer perzh er Vodadeg-Veur (AGM)... Respont d'ar goulennoù savet gant an izili e-Breizh hag er broioù keltiek.*¹⁰¹⁸

Des délégations bretonnes participent toutefois à des rassemblements des autres branches. Outre-Manche, la Ligue celtique a connu un certain rajeunissement, notamment au pays de Galles. C'est d'ailleurs un Gallois, Rhisiart Talebot, installé en Cornouailles, qui en est actuellement le secrétaire général. En Bretagne, la situation a aussi évolué depuis 2009 et la création d'une association, comme l'explique GiKeltik :

*Ar Celtic League- SKOURR-BREIZH a zo ur gevredigezh nevez (2009) hervez lezenn 1901. Er c'hantved tremenet ne oa ket bet aotreet gant ar stad ! Abaoe 2009 ar gwirioù Mab Den a zo aet war raok a drugarez da bed ar gwir, en hon Kumunniezh Europaat, hag er stad Frañs war an dro. Met taolomp evezh, ar Gwirioù-se a elfe mont war o c'hiz peogwir Ar mennozhioù unvan (la pensée unique) a zo atav kreñv E bed an Deskadurez stad & ar Politikerezh... Skourr-Breizh/Celtic League a zo ul liamm etre ar broioù keltiek. An hini nemetañ war an dachenn bolitikel, ekonomikel, sokial ha sevenadurel. Abaoe ganidigezh Skourr-Breizh ez eus tro-dro ugent ezel e Breizh hag kemend-all war an douar-bras... (on the Continent !!!).*¹⁰¹⁹

Ses campagnes actuelles consistent donc à soutenir toutes les initiatives visant à une plus grande souveraineté politique des pays celtiques. La Ligue celtique favorise donc un certain nombre de mouvements nationalistes et indépendantistes. Elle a ainsi soutenu récemment un mouvement visant à créer une assemblée autonome en Cornouailles. Concernant la Bretagne, la Ligue celtique a voté plusieurs motions demandant la libération des prisonniers politiques dans les années 2000 ou demandant le rattachement de la Loire-Atlantique à la région Bretagne.

¹⁰¹⁷ Site internet de la Ligue celtique : celticleague.net

¹⁰¹⁸ Interview le 28 mars 2010 : « Le premier but est d'écrire des articles dans la revue *Carn*. Le second est de peser dans les assemblées générales... Répondre aux questions que posent les branches bretonnes et des autres pays celtiques.

¹⁰¹⁹ La Ligue celtique est une nouvelle association (2009), créée sous la loi de 1901. Au siècle dernier, elle n'avait pas été autorisée par l'État. Désormais, les droits de l'homme vont de l'avant et merci au monde judiciaire de notre communauté européenne et dans l'État français. Mais ces droits ne peuvent être tous appliqués en raison de la force de la pensée unique dans l'administration et le monde politique. La Ligue celtique est un lien entre les pays celtiques, le seul en matière politique, économique, sociale ou culturelle.

The protection and promotion of human rights runs through much of the work of the Celtic League. Over the last few years we have campaigned heavily for the rights of prisoners from the Celtic countries, in particular Breizh (Brittany) and Éire (Ireland). Two current campaigns that are active are the repatriation of Noel Maguire from Whitemoor Prison in England to Portlaoise Prison in Ireland and the welfare and repatriation of Michael Campbell, who is being held in a prison in Lithuania. The League is also still currently campaigning for the rights of seriously ill and terminally ill prisoners. The League also has a long lasting concern about the human rights abuses by the French police and judicial system in their treatment of Breton political activist. In 1999 the French police rounded up numerous Breton activists without charge and put several of them in detention for many years. The League has been involved in the campaign to get the prisoners released and to clear their names.¹⁰²⁰

La Ligue celtique a également engagé une nouvelle réflexion sur la question des droits de l'homme et entend étendre son action à d'autres minorités :

In addition the League also works, in a limited capacity, for the human rights of other peoples in the world who we express our solidarity with e.g. the Tibetans, Maoris and the Basques. Over the last few years, the League has been particularly concerned about the abuse of political human rights by the Spanish state authorities in their banning of numerous Basque political parties and political publications. In connection with this the League has been highly concerned about Spanish anti terrorist legislation and court judgements, which has seen the arrest, prolonged detention and illegal dispersal of hundreds of people.¹⁰²¹

Néanmoins, son implantation comme son recrutement restent très marginaux en Bretagne, où elle compte entre trente et quarante membres. GiKeltik explique néanmoins que la Ligue celtique a encore un rôle à jouer :

¹⁰²⁰ La protection et la promotion des droits de l'homme sont des thèmes souvent présents dans les travaux de la Celtic League. Ces dernières années, nous nous sommes énormément battus en faveur des droits des prisonniers dans les pays celtes, en particulier en Bretagne et en Irlande. Actuellement, il existe deux campagnes pour lesquelles nous sommes particulièrement actifs : d'une part le rapatriement de Noel Maguire, actuellement détenu à la prison de Whitemoor en Angleterre, vers celle de Portlaoise en Irlande, d'autre part la protection sociale et le rapatriement Mickael Campbell, retenu dans une prison lithuanienne. En outre, la League continue de lutter en faveur des droits des prisonniers gravement malades ou malades en phase terminale. La League s'est également depuis longtemps inquiétée des entorses aux droits de l'Homme à mettre à l'actif de la police et du système judiciaire français dans leur traitement de militants politiques bretons. En 1999, la police française a interpellé plusieurs militants bretons sans qu'il y ait de charge contre eux et en a incarcéré un certain nombre pendant plusieurs années. La League s'est engagée dans la campagne pour que ces prisonniers soient libérés et leurs noms blanchis.

¹⁰²¹ Par ailleurs, la League travaille, à la mesure de ses capacités, pour les droits d'autres individus dans le monde, à l'égard desquels nous exprimons notre solidarité, par exemple, les Tibétains, les Maoris et les Basques. Ces dernières années, la League s'est tout particulièrement inquiétée des entorses aux droits de l'homme à mettre sur le compte des autorités représentantes de l'État espagnol, qui ont interdit de nombreux partis politiques basques ainsi que des publications au contenu politique. En lien direct avec ceci, la League a exprimé ses préoccupations concernant les lois anti-terroristes et la sévérité des verdicts en Espagne, qui ont abouti à l'arrestation, la détention prolongée et l'exil forcé illégal de centaines de personnes.

Istor ar broioù keltiek o deus cheñchet abaoe ar penn kentañ. Dreist holl, ar Peace-Processes e bro Iwerzhon hag all, o deus lakaet an izili da sellet ouzh an dazont en un doare nevez. Gwirioù Mab-Den eo ar pal kentañ da lakaat war vell. E-Breizh, lezvarn ar Gwirioù Mab Den Europa a zo a-bouezh bras evit ma vefe doujet ouzh : “Chapter for lesser spoken languages” & “Pobl Breizh” e-giz ur Bobl gant Gwirioù... Liammoù etre ar broioù keltiek ? Krouiñ an devolution e Breizh e-giz er bro Gembre & Alba... er XXI^{ved} Kantved eo dav lakaat war wel ar budget simbolek araok ar galloudoù. Ar re mañ a vo tamm be damm ar memes re hag a vez kavet dija, en Europa. Setu perak 21bn€ a zo ur minimum, en Unvaniezh-Europa, er XXI^{ved} Kantved, da lakaat dirag 1bn€ evit sikour ar vreizhiz da gompren pelec’h e vez doujet eus Gwirioù Mab-Den, hen hon Kumunniezh Europa. Lakaat ar vreizhiz da c’houzout ez eus ur vro geliek eus Kerne-Veur, gant memes kudennoù hag e-Breizh keñver an Devolution, er C’hantved mañ.¹⁰²²

1.2.3 Le Gorsed de Bretagne : une organisation interceltique centenaire

Dans l’entre-deux-guerres, Taldir Jaffrennou avait pris en main les destinées du Gorsed, avant de devenir grand druide, en 1933. Sous sa houlette, les druides bretons prennent part à de nombreuses rencontres interceltiques, représentant ainsi la Bretagne outre-Manche. Dès cette période, leur rassemblement annuel devient l’occasion de grandes fêtes interceltiques, qui ne sont pas sans rappeler les futurs événements festifs des années 1970 à nos jours. L’aspect interceltique du Gorsed s’est renforcé avec la création, en 1928, d’un Gorsedd de Cornouailles britannique, dont les membres sont depuis associés aux cérémonies de

l’Eisteddfod gallois et du Gorsed breton. L’actuel grand druide de Bretagne, Per-Vari Kerloc’h explique ainsi que :

Nous les recevons lors du Gorsed digor chaque mois de juillet. Depuis notre centenaire, en 1999, nous avons d’ailleurs décidé de faire plus participer les Corniques à la cérémonie du mariage des glaives. Il s’agit d’un mouvement très dynamique en

¹⁰²² L’Histoire des pays celtique a bien changé depuis la création. Le processus de paix en Irlande et d’autres choses ont amené les branches à voir l’avenir sous un angle nouveau. En Bretagne, la Cour européenne des droits de l’homme est très importante, notamment pour la charte européenne des langues minoritaires et pour faire du peuple breton un peuple avec des droits. Quels liens interceltiques ? Avoir la dévolution en Bretagne comme au pays de Galles et en Écosse. Au XXI^e siècle, il est temps d’avoir un budget symbolique avant d’avoir des pouvoirs. Il va devenir peu à peu ce qu’il est ailleurs en Europe. 21 milliards d’euros sont un minimum, dans l’Europe du XXI^e, sont à mettre en parallèle du milliard d’euros, pour aider les Bretons à comprendre comment sont respectés les droits de l’homme dans notre communauté européenne. Faire savoir aux Bretons que la Cornouailles est un pays celtique, avec les mêmes problèmes, et qu’en Bretagne, on peut avoir la dévolution ce siècle-ci.



De gauche à droite, des druides bretons, gallois et corniques lors du Gorsedd de Truro en 2009 (source : Per-Vari Kerloc'h).

*Cornouailles, où il a réussi à fédérer des personnes très diverses. Nous nous y rendons également régulièrement.*¹⁰²³

Après la Seconde Guerre mondiale, les travaux du Gorsed n'ont repris qu'en 1950. Pierre Loisel a occupé la fonction de grand druide de 1956 à 1980. Il s'oppose alors aux divers courants spiritualistes, dont plusieurs feront scission à cette période pour fonder des organisations plus ou moins éphémères. Une nouvelle personnalité bretonne lui succède en 1980 : le docteur Gwenc'hlan Le Scouëzec, fils du peintre Maurice Le Scouëzec. Auteur d'un *best-seller* dans les années 1960, *le Guide noir de la Bretagne mystérieuse* et membre fondateur de diverses organisations comme Skoazell Vreizh ou l'éphémère Parti communiste breton dans les années 1970, Gwenc'hlan Le Scouëzec (décédé en 2008) est aussi un personnage médiatique, régulièrement invité sur les plateaux de télévision. Sous son patronage, le Gorsed a pris plusieurs positions sur des sujets de société, pour condamner le racisme ou, en 1999, pour protester contre la non-ratification de la charte européenne des langues minoritaires dans une lettre ouverte à Jacques Chirac. Gwenc'hlan le Scouëzec va impulser une ligne plus spiritualiste et ésotérique au druidisme breton, ce qui va d'ailleurs provoquer des départs, comme celui de l'écrivain Yann Brekilien. Sous l'impulsion de

¹⁰²³

Entretien avec Per-Vari Kerloc'h, novembre 2007, à Quimper.

Gwenc'hlan Le Scouëzec, le Gorsed de Bretagne est aussi devenu la *Breudeuriezh drouized, barzed hag ovizion Breizh*, la Fraternité des druides, bardes et ovates de Bretagne.

Si la plus ancienne des organisations, le Gorsed, met en avant sa filiation galloise et laisse une totale liberté de conscience, il existe à côté un certain nombre de groupes druidiques qui se sont développés en marge du Gorsed, dont ils sont pour la plupart issus. Ces “collèges” ou “clairières” druidiques portent des noms parfois intrigants comme le Compagnonnage druidique d’Hyperborée, le Grand collège druidique des chênes de la forêt de Brocéliande ou le Nemeton Koat Lugernos... S’ils s’inscrivent beaucoup moins dans le mouvement interceltique contemporain, ils contribuent néanmoins à alimenter une certaine mode pour le celtisme.

Avec une cinquantaine de membres actifs, des relations régulières avec le pays de Galles et la Cornouailles, le Gorsed de Bretagne demeure la principale organisation néodruidique. La dimension interceltique continue d’y être un élément important, ainsi que l’explique Per-Vari Kerloc’h :

*Plutôt que d’interceltisme, je parlerais de liens entre les peuples brittoniques (breton, gallois et cornique), car il n’y a pas de mouvements néodruidiques comparables en Écosse et en Irlande. Les membres du Gorsed de Bretagne sont automatiquement membres des Gorsedd de Galles et de Cornouailles, aux cérémonies desquels nous envoyons des délégations. Ces échanges ont également permis de nouer des liens personnels.*¹⁰²⁴

Créé il y a plus d’un siècle, il demeure la plus ancienne organisation interceltique en activité.

¹⁰²⁴ Erwan Chartier, « le Druidisme contemporain », *ArMen* n° 162, janvier 2008, p. 30.

1.3 Un nouveau domaine interceltique : l'audiovisuel

Les études universitaires, le sport et la musique ne sont pas les seuls domaines du champ interceltique contemporain. Depuis les années 1980, il existe également un « festival du film des pays celtiques », un événement itinérant entre les différents pays. Présente dans les débuts, la Bretagne y tient une place mitigée, en raison de la faiblesse de sa production cinématographique et de l'absence de réelle télévision régionale. Dans ce domaine encore, l'interceltisme tient matière à comparaisons qui ne sont pas toujours flatteuses pour la Bretagne.

1.3.1 La création du festival

La première édition du festival du film des pays celtiques s'est tenue dans les îles de South Uist et de Benbeculca, dans les Hébrides occidentales, en Écosse. Il s'agit de la zone du territoire écossais où la pratique de la langue gaélique est la plus vivace. Michael Russel, devenu ministre de la Culture de l'Écosse en 2008, en est à l'origine. À l'époque, il animait une association, Cinema Sgìre, qui réalisait des petits films et vidéos pour la population locale. Il a alors l'idée d'inviter des confrères d'autres pays celtiques pour partager leurs expériences, notamment dans la production cinématographique en langues minoritaires. Erwan Moalic, directeur de l'association Daoulagad Breiz et cheville ouvrière du festival du film de Douarnenez fait partie des représentants bretons. Les moyens sont limités et parfois artisanaux, mais cette première édition donne lieux à des débats et à des échanges. Interrogé par Yann Rivallain, l'Irlandais Con Bushe se souvient qu'il y avait : « un véritable engouement pour la découverte ou la redécouverte d'un héritage commun et la prise de conscience que nous pouvions apprendre et réaliser beaucoup de choses ensemble. »¹⁰²⁵

En 1980, la production de film est alors limitée en Bretagne, mais la situation n'est guère plus reluisante au pays de Galles ou en Écosse. En fait, la production est encore médiocre et il n'existe pas de chaînes régionales. La deuxième édition du festival a lieu au pays de Galles, à Harlech et prend un tour plus revendicatif et politique. En effet, elle coïncide avec l'annonce de la création d'une chaîne de télévision en gallois. La revendication est ainsi portée par le député nationaliste Gwynfor Evans qui menace, en 1982, de faire une grève de la faim si elle n'aboutit pas. Le gouvernement britannique, ébranlé par les décès des grévistes de la faim irlandais à la même époque, juge bon de ne pas ouvrir un second front. Une chaîne de télévision publique, Sianel Pedwar Cymru (S4C) est lancée en 1982. Cette création est

¹⁰²⁵

Yann Rivallain, « le Festival interceltique du film », *ArMen* n°170, mai 2009, p.36-35.

montrée en exemple dans les autres pays celtiques, particulièrement en Bretagne. Les programmes en breton, confiés au chanteur et poète Youenn Gwernig, y ont augmenté depuis le changement de majorité, en mai 1981. Mais la Bretagne ne dispose pas d'une réelle chaîne de télévision.

Les Bretons voient une forme d'émulation dans ces premières éditions. Présent dès la première édition, Erwan Moalic se souvient :

En Bretagne, le festival a toujours eu un caractère culturel et ouvert au public. Il s'agissait pour nous de comprendre l'autre à travers l'audiovisuel. Nous étions aussi convaincus que c'était à travers des relations internationales de ce type que les Bretons prendraient conscience du potentiel dans ce domaine, se formeraient au métier, trouveraient des idées, car, à Paris, on se moquait éperdument de l'idée de faire du cinéma ou de la télévision en région.¹⁰²⁶

Les producteurs bretons y voient aussi un avantage. Pour toucher des aides européennes, ils doivent en effet monter des projets transfrontaliers. Le festival du film interceltique leur offre donc l'opportunité de nouer des contacts afin de monter des dossiers avec des partenaires implantés dans deux autres États européens, l'Irlande et le Royaume-Uni.

1.3.2. Éditions bretonnes et occasions manquées

¹⁰²⁶

Ibidem, p. 38.

Ce sont les Bretons qui vont organiser la sixième édition, en 1985. Le festival se tient sous la présidence de Per Denez. La logistique est assurée par l'association de promotion de l'audiovisuel en Bretagne, Daoulagad Breizh. Le début du festival a lieu à Rennes, où est implanté le siège régional de FR3. La seconde partie se déroule à Douarnenez et les festivaliers sont déplacés dans un train spécial, le



Un torque, les récompenses décernées lors des festivals du film et de la télévision interceltiques.

« Celtic express » qui, pour l'anecdote, sera le dernier train à emprunter la voie Douarnenez-Quimper. En 1989, une nouvelle édition se tient en Bretagne, à Roscoff. Elle est organisée par Daoulagad Breizh et l'Institut culturel de Bretagne. D'autres éditions bretonnes auront lieu à Lorient (1993) et Quimper (2002). Mais l'organisation de telles manifestations est de plus en plus difficile en Bretagne. En effet, dans les îles Britanniques, ce sont désormais de puissants groupes de télévision publique (BBC, S4C, RTE) qui financent la manifestation. En Bretagne, les collectivités locales se contentent de déléguer au monde associatif qui se retrouve obligé d'éponger les déficits lorsque les subventions viennent à manquer. Quant à FR3, devenue France 3 Ouest, elle a, semble-t-il, provoqué certains blocages. D'autres acteurs pointent le décalage devenu de plus en plus important entre un monde associatif breton resté dans une optique très « socioculturelle » de l'audiovisuel et les professionnels britanniques et irlandais, gérant d'importants budgets, disposant de véritables moyens de diffusion et intégrés dans le marché audiovisuel anglophone. Ancien producteur et réalisateur, Michel Le Guilloux explique que :

*France 3 Bretagne-Pays-de-la-Loire avait peu de moyens et pas de pouvoir de décision. À Paris, la chaîne n'avait que peu d'intérêt pour ce festival, car il n'avait pas de retombées médiatiques en France. Si, en plus, on leur expliquait que c'était pour défendre les langues celtiques, alors là, ils rigolaient franchement.*¹⁰²⁷

La création, au début des années 2000, de la télévision privée TV Breizh, dédiée à la Bretagne et aux pays celtiques, suscite bien sûr des espoirs. La chaîne ne cache pas ses ambitions interceltiques. Elle est dirigée à ses débuts par Rozenn Milin, une ancienne animatrice de FR3 Bretagne qui a également travaillé pour la chaîne galloise S4C et qui parle

¹⁰²⁷

Cité par Yann Rivallain, *op.cit.*, p 39.

parfaitement gallois et anglais. Les deux premières années, la chaîne propose d'ailleurs de nombreuses séries et films venant des pays celtiques. Le projet est porté par Patrick Le Lay, alors président de TF1 et qui n'a jamais caché ses convictions bretonnes. En novembre 2000, il déclare au magazine *ArMen*, à propos de l'existence d'une « communauté celtique » :

*C'est vrai que c'est un mythe, mais à force de le travailler, on le fait devenir réalité. Les cultures dominantes finissent par devenir des évidences et les cultures minoritaires, ou bien disparaissent ou bien ont honte d'être elles-mêmes. On est en train de créer des choses nouvelles en se rattachant à une idée qui peut être abstraite. C'est ça qui est bien.*¹⁰²⁸

Pour lui, l'interceltisme était avant tout un argument culturel :

*Sur le plan économique, la communauté celtique n'existe pas, mais elle n'a pas vraiment de raisons d'exister. Pourquoi voulez-vous qu'il y ait des relations privilégiées entre la Bretagne, sinon qu'il y a des bateaux bretons qui vont pêcher en Écosse. Les liens privilégiés économiques, pour la Bretagne, c'est quand même plutôt avec la France et le Continent. Ce qui est important, ce n'est pas qu'il existe une télévision pour l'ensemble des pays celtiques. Il existe des télévisions au pays de Galles, en Irlande, en Écosse, et chacune a sa propre approche. Mais c'est bien que sur le plan culturel, on se rattache à une certaine mouvance, et je pense que les initiatives qu'on prend vont tisser dans les années à venir des liens intellectuels, culturels et artistiques comme l'a fait le festival de Lorient.*¹⁰²⁹

Mais le projet se révèle rapidement un échec commercial, en raison notamment du refus du CSA d'accorder des fréquences hertziennes à TV Breizh qui reste cantonnée au câble et au réseau satellite. Peu à peu, la part des programmes bretons et « celtiques » diminue au point d'avoir pratiquement disparu à la fin des années 2000.

Depuis 2002, aucun festival du film interceltique ne s'est tenu en Bretagne. France 3 s'est ainsi officiellement désengagée. Vu le peu de retombée et le coût du voyage, nombre de producteurs et de réalisateurs bretons ont cessé de s'y rendre dans les années 2000. Malgré une revendication constante depuis les années 1970, aucune télévision régionale publique n'a été créée en Bretagne, ce qui limite les opportunités pour les diffuseurs de programmes des autres pays celtiques. Par ailleurs, de l'avis de plusieurs participants, la barrière de la langue a joué, nombre de professionnels bretons ne maîtrisant pas forcément bien l'anglais...

¹⁰²⁸ Yvon Rochard, « TV Breizh, première chaîne privée régionale et bilingue d'Europe », *ArMen* n°116, novembre 2000, p. 9.

¹⁰²⁹ *Ibidem*.

Quel bilan tirer d'une trentaine d'années de festival du film interceltique ? Selon Yann Rivallain :

*Les liens noués ont ponctuellement débouché sur des coproductions ou des achats de programmes, notamment dans l'animation. Mais les exemples sont rares, même entre les autres pays celtiques.*¹⁰³⁰

Les Bretons commencent cependant à revenir au festival. Il s'agit d'une génération d'acteurs de l'audiovisuel, comprenant notamment les membres de la filière du doublage en langue bretonne et les producteurs de nouvelles éditions en breton diffusées sur internet. En 2009, trois œuvres bretonnes ont ainsi été présentées au festival qui se tenait à Caernarvon, au pays de Galles. La révolution de l'audiovisuel sur internet pourrait en effet quelque peu changer la donne dans l'avenir, mais la Bretagne reste aujourd'hui très en retard en matière d'interceltisme audiovisuel.

¹⁰³⁰ Yann Rivallain, *op.cit.*, p 40.

2- Le socle intellectuel

Dès ses débuts, l'interceltisme a été façonné par des intellectuels bretons qui lui ont donné une consistance intellectuelle. Aujourd'hui encore, l'interceltisme semble alimenté par des réseaux intellectuels principalement à travers les études celtiques, où se mêlent recherches sur l'histoire des Celtes et de l'identité bretonne contemporaine. Il a aussi été alimenté par un certain nombre d'écrivains et de journalistes. Ces différentes structures ont permis de développer un message interceltique, véhiculé ensuite par un certain nombre de médias.

2.1 Les études celtiques en Bretagne

2.1.1 Les études celtiques à l'université de Rennes

2.1.1.1 La mise en place des études celtiques à Rennes

Les études celtiques à l'université de Rennes remontent aux années 1880. Joseph Loth y dispense alors le premier cours de celtique, concernant l'étymologie et la littérature brittonique ancienne. Loth sera nommé professeur au Collège de France en 1910. En 1903, les conseils généraux des cinq départements bretons votent un budget pour financer une « chaire de celtique », où Anatole Le Braz interviendra. Parmi les autres grands noms des études celtiques à Rennes au début du XX^e siècle, figurent Georges Dottin (1863-1928) et Pierre Le Roux (1874-1975) qui remplace Joseph Loth. En 1911, un diplôme d'études celtiques et un diplôme supérieur d'études celtiques sont créés. Le second comprend une épreuve supplémentaire de gallois ou d'irlandais. Ces deux diplômes existent encore.

En 1945, le chanoine Falc'hun occupe la chaire de celtique, reconnue officiellement après le vote de la loi Deixonne en 1951. Falc'hun va cependant devenir la bête noire des nationalistes bretons. Il a en effet créé une orthographe dite « universitaire » qu'il entend imposer aux dépens de l'orthographe bretonne unifiée, le *peurunvann*. Bien qu'imaginée à la fin des années 1930, celle-ci a eu le tort d'être adoptée sous l'Occupation. Opposé au nationalisme breton, le chanoine Falc'hun est également l'un des opposants à l'idée interceltique. Il défend d'ailleurs l'idée que la langue bretonne descend en partie du gaulois

continental et non du brittonique insulaire, particulièrement le dialecte vannetais. En 1981, il écrit ainsi :

*Je suis persuadé que le dialecte vannetais, surtout au sud du Blavet, est une survivance gauloise peu influencée par l'apport breton, et les autres dialectes un gaulois simplement plus marqué par la langue des immigrants d'origine insulaire.*¹⁰³¹

En 1965, Falc'hun quitte Rennes pour la nouvelle université de Bretagne occidentale, créée à Brest, où il ne cherchera guère à développer les relations interceltiques. Il est remplacé à Rennes par Léon Fleuriot, qui est alors enseignant à l'École des hautes études en sciences sociales, à Paris.

2.1.1.2 Cursus en breton et réseaux interceltiques

Les sensibilités de Léon Fleuriot, spécialiste du breton ancien, maîtrisant les autres langues celtiques, sont tout autres que celles du chanoine Falc'hun. Léon Fleuriot considère la langue bretonne contemporaine comme un sujet d'étude à part entière et va donc sortir son enseignement d'une certaine forme d'archéologie linguistique où elle était jusque-là confinée. Il va grandement contribuer à l'essor de l'enseignement du breton en tant que tel, secondé par Pierre Denis (Per Denez) qui devient son assistant en 1970. Fondateur de revue, auteur d'une méthode d'apprentissage du breton, Per Denez est aussi un angliciste et il maîtrise le gallois. Il prendra d'ailleurs la parole dans cette langue, lors d'un Eisteddfod. Universitaire militant, il s'oppose aussi intellectuellement au chanoine Falc'hun et les années 1970 et 1980 sont marquées par un antagonisme prononcé entre les départements de breton des universités de Rennes et Brest.

Au début des années 1970, Rennes II met également sur pied une maîtrise de celtique, cependant il manque encore la licence de breton et de celtique, qui ne sera créée qu'en 1981, mais sans le DEUG. Il faudra donc attendre 1989 pour qu'enfin un cursus complet en celtique et breton soit proposé. L'université de Rennes II a formé des centaines d'étudiants en breton, en études celtiques, mais également en gallois et irlandais. Leur enseignement est assuré par deux lecteurs, un pour chaque langue. Ils sont en poste pour deux ans et sont des locuteurs de langue maternelle. Certains de ses lecteurs, après cet épisode universitaire, ont d'ailleurs continué à garder des liens avec la Bretagne et contribué au développement des relations interceltiques. Parmi les universitaires en contact avec le département de celtique de Rennes,

¹⁰³¹ FALC'HUN, *Perspectives nouvelles sur l'histoire de la langue bretonne*, Paris, Union générale d'édition, 1981, p. 530.

on peut citer le nom de Rita Williams, une linguiste galloise qui a notamment traduit Roparz Hemon. Elle a favorisé la création de plusieurs jumelages entre les deux pays et s'est vue remettre le collier de l'Hermine, en remerciement de son action pour la Bretagne. Le département d'espagnol de l'université de Rennes II propose par ailleurs des cours de galicien.

Le département de breton et celtique de Rennes II a également multiplié les échanges avec d'autres universités dans les pays celtiques, ce qui a permis d'envoyer plusieurs centaines d'étudiants en échanges Erasmus en Irlande, au pays de Galles ou en Galice, contribuant là encore à un développement des échanges interceltiques. L'activité de recherche sur la matière celtique se traduit enfin à travers la revue *Klask*.

2.1.1.3 Le centre d'études irlandaises

Dans le domaine des relations interceltiques à Rennes II, il faut également prendre en compte le centre de recherches irlandaises, fondé en 1975 par le professeur Jean Noël. Aujourd'hui, le master d'études irlandaises de Rennes demeure le seul dans l'Hexagone à proposer un enseignement de gaélique irlandais. Les sujets de recherches sont multiples. L'un des enseignants-chercheurs de ce centre, Yann Bevant, explique que :

*Les études irlandaises sont pluridisciplinaires. Nous sommes en effet à la croisée de plusieurs matières : civilisation, histoire, littérature et linguistique... Les sujets d'études sont donc variés.*¹⁰³²

Le centre est aussi associé à d'autres équipes sur des thèmes de recherches communs, comme les études celtiques et les études postcoloniales. La structure rennaise a également développé une importante activité éditoriale à travers des revues comme *Études irlandaises*, publiée avec les autres centres d'études irlandaises de Caen, Paris VIII et Lille, ainsi que *Klask*, avec le département de celtique de Rennes. Le centre a édité sept ouvrages depuis 2008 sur la Bretagne et l'Irlande. Sans oublier la traditionnelle publication des actes des colloques organisés à Rennes, dont celui de 2002, ayant pour thème "Bretagne-Irlande, régions celtiques, régions périphériques". Yann Bevant, indique :

Le fait que nous soyons en Bretagne explique le dynamisme des études irlandaises à Rennes. Outre des affinités culturelles, il y a ici un intérêt très fort pour ce pays. La

¹⁰³² Entretien le 15 décembre 2010.

*présence d'une communauté irlandaise importante en Bretagne est un autre facteur d'explication.*¹⁰³³

La force du Centre d'études irlandaises s'incarne à travers le réseau international dans lequel il s'insère et qui permet l'organisation de projets scientifiques et l'échange d'étudiants. Le centre rennais est bien évidemment en relation avec des universités irlandaises à Belfast, Dublin, Galway, Cork et Limerick. Il a aussi noué des liens avec l'université de Liverpool en Angleterre et de Harvard, aux États-Unis. Pour les étudiants vivant l'étranger ou non-assidus souhaitant suivre le master d'études irlandaises, le centre vient de développer de nouvelles méthodes d'enseignement à distance, via internet.

À Rennes, l'intérêt pour l'Irlande s'est enfin traduit par la remise du titre de docteur *honoris causa* à plusieurs personnalités irlandaises, dont la Présidente de la République, Mary Robinson, en 1996, ou le prix Nobel de la paix, John Hume, en 2007.

2.1.2 Le Centre de recherche bretonne et celtique de Brest

2.1.2.1 Un centre de recherche sur les pays celtiques

Le Centre de recherches bretonne et celtique (CRBC) de Brest est né en 1969, dans la foulée de la création d'une nouvelle université de Bretagne occidentale dans la cité du Ponant. En une quarantaine d'années, le CRBC a joué un rôle important dans le développement des études celtiques et dans la recherche sur les pays celtiques contemporains, auxquels l'université de Brest a consacré de nombreux colloques et parutions. Lors de la première réunion qui s'est tenue le 29 septembre, ses fondateurs lui donnaient la mission d'être « sur le plan national, le centre de recherche concernant la basse Bretagne et, sur le plan international, l'un des centres de recherches concernant la Bretagne et les pays celtes. »¹⁰³⁴ Dirigé par le professeur Yves Le Gallo, le CRBC entendait privilégier une certaine pluridisciplinarité concernant les recherches :

Celles-ci se développeront sous les formes les plus diverses, mais selon une perspective essentielle de la pluridisciplinarité, dans des domaines tels que

¹⁰³³ *Ibidem.*

¹⁰³⁴ Collectif, le CRBC, *quarante ans au service de la recherche sur la Bretagne et les pays celtiques*, Brest, CRBC-UBO, 2009, p. 5.

En 2009, le directeur du CRBC, Jean-François Simon définissait ainsi les axes de recherches de cet organisme, qui est désormais associé à la section de celtique et au centre d'études irlandaises de Rennes II :

*Ces dispositions récentes accentuent l'intérêt manifesté par le CRBC pour les questions scientifiques relevant de l'aire culturelle que sa désignation évoque : implanté à la pointe de Bretagne, dans une région où le breton continue d'être une langue vivante, le laboratoire affirme son intention de porter tout particulièrement son attention aux "langues/littératures – sociétés/cultures de la Bretagne et des pays celtiques", synthétisant de la sorte son projet scientifique dans un intitulé où les marques du pluriel évoquent la grande diversité des situations rencontrées : langues celtiques dont le breton, mais aussi langue gallèse, littérature écrite, mais aussi littérature orale, sociétés et culture du passé, mais aussi du présent...*¹⁰³⁶

Le CRBC possède également l'un des fonds documentaires les plus importants sur les domaines bretons et celtiques, soit plus de cinquante-deux mille ouvrages, deux mille titres de revues et seize mille documents sonores. Il a d'ailleurs passé un accord avec la bibliothèque de l'abbaye de Landévennec, où se trouve aussi un fonds exceptionnel sur ces domaines. Ce fonds documentaire est destiné à alimenter le vaste questionnement sur la celticité, ainsi que le souligne Jean-François Simon :

*Or, à une époque où la référence à la "celticité" fait flores, évidemment dans toute l'Europe du nord-ouest historiquement concernée par le domaine celtique, mais aussi à l'échelle de la communauté européenne tout entière, dans la quête de symboles et la volonté qui sont les siennes de se réapproprier, voire de réinventer un passé collectif, et même quand le monde outre-Atlantique s'interroge sur les réalités culturelles résultant des mouvements migratoires des siècles passés, le CRBC a pour vocation de fournir des repères fiables que seule la science autorise, et par là les moyens d'apporter des réponses aux questions que les uns et les autres peuvent se poser.*¹⁰³⁷

Le CRBC publie deux revues sur la Bretagne et les pays celtiques : *Triade* et *Kreiz*. Il a été animé par de grands spécialistes des pays celtiques, au premier rang desquels le musicien et ethnologue Donatien Laurent.

¹⁰³⁵ *Ibidem.*

¹⁰³⁶ *Ibidem*, p. 6-7

¹⁰³⁷ *Ibidem*, p. 54.

2.1.2.2 Donatien Laurent, une figure de l'interceltisme

Le second directeur du CRBC, entre 1987 et 1999, sera Donatien Laurent, spécialiste des littératures orales et grand connaisseur de l'archipel interceltique qu'il n'a cessé de parcourir. Né en 1935, dans une famille militante, installée à Paris, il vient d'abord à l'interceltisme par la musique, notamment par le biais du bagad Bleimor, où il apprend la cornemuse. Dès 1952, il traverse la Manche à la découverte des autres pays celtiques. Nathalie Couilloud, qui lui a consacré un portrait, écrit :

*En 1952, Donatien a 17 ans ; il part en Écosse avec Bleimor, sur les traces des "grands frères" musiciens, dont les instruments, la technique, le doigté sont au plus haut niveau. Une soirée au College of piping de Glasgow, la rencontre de Seumas Mac Neill et de John MacFadyen, une participation à la grande fête culturelle galloise, l'Eisteddfod, sur le chemin du retour, marque profondément le jeune homme.*¹⁰³⁸

Deux ans plus tard, il y retourne et sera l'un des acteurs de l'introduction de la cornemuse écossaise en Bretagne. En effet, Nathalie Couilloud note :

*Arrivé à Londres, il rejoint l'Écosse en stop et s'offre deux mois de pérégrination, dont un mois sur l'île de Skye où il s'intéresse à la culture gaélique et où il rencontre la famille du piper John MacFadyen. Il est invité au château de Dunvegan par dame Flora, dernier chef du clan MacLeod. C'est là qu'est conservée la fameuse cornemuse enchantée des MacCrimmon. Il revient avec sa première cornemuse, second hand (d'occasion) achetée à Glasgow, une méthode et... un kilt !*¹⁰³⁹

Membre du Scholaich Beg an Treis, il est aussi compositeur. Plusieurs des airs qu'il a créés dans les années 1950, souvent influencés par ce qu'il avait entendu en Écosse, figurent désormais parmi les « classiques » joués par les bagadoù. Il suit ensuite des études de sciences politiques, d'anglais, le cours de langue et littérature celtique d'Édouard Bachellie, à l'École pratique des hautes études. Il s'engage ensuite dans un cursus d'ethnologie et d'anthropologie, avec Leroi-Gourhan. En 1964-1965, Leroi-Gourhan lui propose de participer à la grande enquête pluridisciplinaire à Plozévet. Il est le seul bretonnant parmi les chercheurs. En 1966, il entre au CNRS et va orienter ses recherches vers la littérature orale bretonne. En 1964, il décide de travailler sur La Villemarqué et entreprend de se faire sa propre opinion sur l'authenticité des chants du *Barzaz Breiz* et se rend chez les descendants de La Villemarqué

¹⁰³⁸ Nathalie Couilloud, « Donatien Laurent, aux sources de l'ethnologie bretonne et celtique », *ArMen* n° 134, mai 2003, p. 17.
¹⁰³⁹ *Ibidem*.

pour chercher dans les archives familiales. Là, il découvre trois cahiers surchargés de notes : les cahiers de collecte de La Villemarqué. Donatien Laurent démontre que si La Villemarqué a bien adapté et embelli les chants, il les a cependant bien collectés lui-même. Les recherches, puis la thèse de Donatien Laurent, soutenue en 1975, mettent un terme à une querelle du *Barzaz Breiz* ouverte en 1867, lors du congrès celtique international de Saint-Brieuc.

Certaines recherches l'amènent également à des rencontres interceltiques étonnantes. Ainsi, en 1959, à la demande d'un professeur de Cardiff qui prépare une réédition du *Livre noir de Carmarthen*, il enquête sur la *gwerz* de Iannig Skolan, qui a des similitudes avec un chant gallois, racontant les aventures d'un certain Iscolan. En interrogeant une vieille chanteuse de Plouyé, celle-ci se met à chanter la *gwerz*, en prononçant un fameux vers analogue à celui du livre gallois. Selon Nathalie Couilloud, ce fut un moment d'émotion pour Donatien Laurent :

*Ce sont huit cents ans d'histoire qui remontent à la surface du temps, depuis la rédaction du Livre noir dont Donatien Laurent explique que le scribe n'avait fait que copier des poèmes encore plus anciens pour les sauver de l'oubli ! Sensation de vertige en voyant ressurgir ce si lointain passé de la bouche de personnes qui, ne sachant ni lire ni écrire leur propre langue, ont pu conserver intacte la mémoire orale de cette matière traditionnelle.*¹⁰⁴⁰

Il s'est aussi intéressé aux Celtes anciens et a déterminé que la Troménie de Locronan était basée sur un fonds celtique très ancien, au-delà des apports chrétiens. Cette étude des anciens Celtes est aussi pour lui une forme d'humanisme : « En étudiant les Celtes, parce qu'ils nous sont encore vaguement accessibles, nous dialoguons sans doute avec des couches plus anciennes, plus profondes et peut-être communes de l'humanité ».¹⁰⁴¹

Donatien Laurent demeure l'un des grands spécialistes de la civilisation celtique tant ancienne que contemporaine, qu'il a contribué à faire connaître auprès du grand public.

¹⁰⁴⁰ *Ibidem*, p 20.
¹⁰⁴¹ *Ibidem*.

2.2 Interceltisme et littératures bretonnes contemporaines

L'interceltisme est aussi une affaire de subjectivité et de rêve. De nombreux écrivains bretons ont contribué à alimenter ce rêve interceltique par leur plume, soit en exaltant le souvenir des Celtes anciens, soit en contribuant à alimenter l'interceltisme contemporain, soit en le vivant, comme Youenn Gwernig, parti vivre à New York dans les années 1950. Une ville possédant une importante communauté irlandaise-américaine.

2.2.1 Armorican dream de Youenn Gwernig

Né à Scaër en 1925, Youenne Gwernig a très tôt été sensibilisé à la culture bretonne. Son père milite au PAB puis au PNB. À treize ans, il s'initie à la bombarde, puis au biniou. Il acquiert ensuite une cornemuse écossaise, dans des conditions relativement rocambolesques qui éclairent sous un jour original les conditions de la diffusion de cet instrument en Bretagne :

*C'était une cornemuse Robinson. Je l'ai achetée à un Écossais établi à Jersey, qui en importait illégalement en Bretagne. Lors d'un voyage, il en avait ainsi caché une dizaine dans un voilier. Il ne voulait pas payer les douanes françaises.*¹⁰⁴²

Avec ce nouvel instrument, il anime bals, mariages et de nombreuses fêtes. Dans un train qui le ramène d'une noce à Plouha, à la fin des années 1940, il rencontre un autre sonneur qui n'a rien à lui envier au niveau de la carrure : Polig Monjarret. Devenus amis, ils vont sillonner la Bretagne et sonner en couple. En 1950, les deux hommes intègrent le bagad Kemper. Ils feront partie des premiers musiciens à participer au « triomphe des sonneurs », le grand défilé musical qui clôt les fêtes de Cornouaille depuis les années 1950.

Puis, au milieu des années 1950, Youenn Gwernig choisit de traverser l'Atlantique. Il parle un peu l'anglais, pratiqué notamment avec les soldats américains qui assiégeaient Lorient. En 1957, il rejoint sa sœur à New York, avec sa cornemuse Robinson dans ses bagages. Il y retrouve bien sûr l'importante diaspora bretonne :

Il y avait pas mal de festoù-noz. On allait surtout à Manhattan, chez Lozac'h de Langonnet. Derrière le bar, il y avait une grande salle pour danser. On se retrouvait

¹⁰⁴²

Erwan Chartier, « Youenn Gwernig », *ArMen* n° 127, septembre 2002, p. 26.

*aussi chez lui le dimanche, pour voir les résultats des matchs de foot au pays. Et puis, on avait notre propre équipe de football : le stade breton de New York. Plusieurs fois, je suis allé les encourager.*¹⁰⁴³

Youenn Gwernig noue alors de nombreux liens avec les Irlando-Américains. « On sortait souvent chez eux, on allait à leurs céili. ». L'œuvre romanesque principale de Youenn Gwernig, *la Grande tribu*, paru chez Grasset au début des années 1980, est un récit burlesque et jubilatoire de ses aventures dans le New York celtique des années 1950 et 1960. Il entraîne le lecteur dans une gigantesque bringue à travers une ville surprenante et multiculturelle. À l'époque, il envoie aussi régulièrement des poèmes en breton pour la revue *Al Liam*. Par moult hasard, il va rencontrer les principaux écrivains de la *beat generation* américaine et notamment le plus célèbre d'entre eux, Jack Kerouac.

*C'est quand il a écrit Satori à Paris, que j'ai compris qu'il cherchait ses racines. J'ai entamé une correspondance avec lui. Il m'a demandé de traduire mes poèmes en anglais et, après les avoir lus, il m'a invité chez lui, à Ellis, dans le Connecticut. On avait convenu d'un mot de passe : c'était "Cadoudal". Je pensais avoir affaire à un géant de la littérature, j'ai eu droit à un grand gars qui m'a dit, avec un accent canadien : "t'es ben grand toé !". C'était le matin, il m'a proposé de boire quelque chose. Il n'avait pas de café, donc il a ouvert une bouteille de Bourbon. C'était un peu dur d'avaler de l'alcool à 8 h du matin ! Après, on a passé un week-end extraordinaire, à causer tous les deux.*¹⁰⁴⁴

Youenn Gwernig se souvient également d'avoir passé une matinée sur la plage de Long Island, avec l'auteur de *Sur la route*, à lui décrire l'arrivée des Bretons en Armorique, au haut Moyen Âge. La scène ne devait pas manquer de piquant... Kerouac et Gwernig se verront ainsi à de nombreuses reprises, même si Kerouac ne pourra venir en sa compagnie voir la terre de ses ancêtres avant sa mort. Pour Gwernig comme pour d'autres auteurs bretons, l'œuvre de Kerouac conserve en effet quelque chose de très « celtique », notamment dans ses errances et dans ses intempérances. Selon Mikaëla Kerdraon :

*Sa quête spirituelle rejoint, d'une certaine façon, la vieille quête celtique – Kerouac n'est-il pas d'origine bretonne ? L'Ouest américain n'est peut-être pas si différent de l'ouest armoricain, la route aussi y va toujours plus loin. Et son mal de vivre rejoint le mal du siècle qu'un Breton avait fait naître à l'orée sur XIX^e siècle.*¹⁰⁴⁵

¹⁰⁴³ Ibidem, p. 28.

¹⁰⁴⁴ Interview de Youenne Gwernig pour *ArMen* en juillet 2002.

¹⁰⁴⁵ KERDRAON, Mikaëla, *Xavier Grall, une sacrée gueule de Breton*, Plougastell-Daoulas, Éditions an Here, 2000, p. 227.

Gwernig revient s'installer en Bretagne en 1971, dans les monts d'Arrée. Il débute alors une carrière de chanteur, avec un premier album, *Distro ar Gelted*, « le retour des Celtes ». En 1981, il deviendra même directeur des programmes en breton, sur France 3 régions. Il reste l'un de grands poètes bretons contemporains, malgré une suite assez décevante de *la Grande tribu*, parue en 2003¹⁰⁴⁶. Tant par ses chansons que par ses poèmes, il a contribué à exalter une certaine forme de celtisme aux formes éminemment modernes, alimentée par ses expériences interceltiques américaines.

2.2.2 Le celtisme libertaire de Morvan Lebesque

Morvan Lebesque est né à Nantes en 1911. Issu d'un milieu modeste, élève brillant, il fait ses études comme boursier au lycée Clémenceau où, au contact des enfants de la bourgeoisie nantaise, il développe un profond sens de la rébellion. Une révolte qu'il va encore amplifier en embrasant la cause autonomiste bretonne à la sortie de l'adolescence. En 1929, il adhère au PAB et écrit ses premiers articles dans *Breiz Atao*. Il devient ensuite un véritable cadre du parti, rédigeant des textes et animant des réunions publiques. Au moment de l'éclatement du PAB, il ne choisit ni la tendance fédéraliste pour laquelle il avait des affinités intellectuelles ni la tendance nationaliste. Il semble en fait que Morvan Lebesque se soit quelque peu servi dans les caisses du parti... Il choisit d'intégrer quelques mois un groupuscule d'extrême-droite, le Parti national intégral breton, pour lequel il écrira deux articles à connotation raciste. En 1932, il quitte la Bretagne pour Paris où il vit de multiples expédients, tout en commençant à se faire un nom dans la presse parisienne et en fréquentant assidûment les théâtres, son autre grande passion avec la Bretagne.



Morvan Lebesque dans les années 1960 (collection familiale).

Il retrouve celle-ci en 1940, après la débâcle. Pendant quelques semaines, en août et septembre, il occupe la tâche de rédacteur en chef de *l'Heure bretonne*, la nouvelle revue lancée par les nationalistes bretons. Puis il revient à Paris, où il écrit des articles culturels dans *Je suis partout* et dans *le Petit parisien*. Après la guerre, Morvan Lebesque devient lecteur chez Robert Laffont, maison d'édition où il publie son seul roman, *Soldats sans espoirs*, en

¹⁰⁴⁶

Youenn Gwernig, *Appellez-moi Ange*, Éditions Blanc Silex, 2003.

1947, puis chroniqueur à *Carrefour*. En 1952, il rentre au *Canard enchaîné* dont il va devenir rapidement l'une des "plumes" les plus reconnues. Chaque semaine, pendant dix-huit ans, il écrit une chronique et devient, selon l'expression de Ronan Leprohon : « une référence morale de la gauche française »¹⁰⁴⁷. Rapidement, il trouve son style et développe un humanisme très libertaire :

*Ses références sont plus à rechercher dans la gauche antiautoritaire, chez les socialistes utopiques comme Proudhon. Car Lebesque reste avant tout un libertaire ne cachant pas sa méfiance, voire son aversion, pour les structures étatiques et les institutions. Nombre de ses chroniques prennent ainsi pour cible l'armée, l'Église et l'administration. Après 1958, Morvan Lebesque devient un farouche opposant au gaullisme de la V^e République, forme la plus achevée selon lui de "l'État caserne napoléonien".*¹⁰⁴⁸

Morvan Lebesque évoque relativement peu la Bretagne dans ses écrits au *Canard Enchaîné*. On retrouve cependant quelques références aux Celtes, comme dans cette chronique intitulée « En pèlerinage avec Froissard », où il développe sur la religion des Celtes, présentée comme plus tolérante que le christianisme :

Car les Celtes avaient une religion, encore plus ancienne que la vôtre. Elle tenait en peu de mots : ils adoraient la nature. Ils trouvaient ce monde si beau et si bien fait pour l'homme qu'ils le vénéraient, non seulement "par le chêne et par le gui", mais sous toutes ses formes visibles. Et cela les avait conduits à une métaphysique assez particulière. Scandalisés par l'injustice de la mort, les Celtes la niaient – comme vous, oui. Mais, amoureux de la nature, c'est dans ce monde et dans nul autre qu'ils imaginaient la résurrection. L'homme revenait et revenait sans cesse, sous des enveloppes différentes, jusqu'à ce que, parvenu à la plus haute sagesse, il acceptât d'un cœur libre son anéantissement. Et comme ce monde si beau ne pouvait être que bon – car beauté et bonté se reflètent –, les Celtes expliquaient le mal par une imperfection provisoire dont l'homme se libérait peu à peu par ses incarnations successives.

Dans une autre chronique, en 1961, écrite dans le contexte de la fin de la guerre d'Algérie, il évoque l'Irlande, non comme un modèle de nation en lutte, mais comme l'illustration que l'indépendance ne résout pas tous les problèmes sociaux. Il y dresse en effet le portrait de Seán O'Casey, syndicaliste, rebelle, soldat républicain, auteur dramatique et écrivain reconnu internationalement, mais qui préfère s'exiler en Grande-Bretagne que de vivre dans l'État

¹⁰⁴⁷ Entretien avec Ronan Leprohon, Brest, avril 2003.

¹⁰⁴⁸ CHARTIER, Erwan, *Morvan Lebesque, le masque et la plume d'un intellectuel en quête de Bretagne*, Spézet, Coop Breizh, 2007, p. 99.

libre irlandais. Car, explique Morvan Lebesque : « après sept siècles d'un des plus terribles asservissements que l'Histoire ait connus, l'Irlande a libéré son territoire. Mais elle a oublié de se libérer elle-même. »¹⁰⁴⁹ Selon Morvan Lebesque, elle est demeurée :

*Une petite nation arriérée et dévote, au fort pourcentage d'alcooliques, elle n'a plus ni savants, ni penseurs, ni poètes : elle a répudié ses gloires incontestables et contraint à l'exil ses plus grands auteurs : Joyce, Flaherty, O'Casey [...]; tel est le destin d'un peuple soumis au cléricalisme le plus étroit, à la niaiserie de patronage, à l'asphyxie prétendue "morale" ; et où l'on préfère l'imbécile qui se tait à l'homme de génie qui parle.*¹⁰⁵⁰

Pour Lebesque, l'Irlande de 1916 n'est donc pas forcément un exemple, car il existe deux libertés, celle d'un pays et celle de ses habitants :

*Lorsqu'un O'Casey, gloire de l'Irlande, en est réduit à demander asile au libéralisme anglais, il est permis de penser : non, ce n'était pas la peine de faire la révolution. Ils sont morts en vain, les rebelles de 1916. En vain, ils ont agonisé, percés de balles, tandis que les canons anglais tonnaient sur la Liffey. Si je ne suis pas libre dans ma patrie, c'est toute ma patrie qui ne l'est pas.*¹⁰⁵¹

Au milieu des années 1960, Morvan Lebesque revient peu à peu à l'idée bretonne. Il collabore à la revue *ar Vro*, dirigée alors par Meavenn qu'il avait connu au début des années 1930. Il se rapproche également de l'UDB, dont il apprécie la tentative de réconcilier idée progressiste et bretonne. Pendant quelques années, il signe des billets dans *le Peuple breton*. En 1970, il publie un livre qui a considérablement marqué le mouvement breton contemporain : *Comment peut-on être breton ? Essai sur la démocratie française*. Cet ouvrage fait figure de testament, car Lebesque décède d'un arrêt cardiaque l'année suivante, lors d'une tournée au Brésil. Mélange d'éléments personnels – notamment son itinéraire dans le mouvement breton des années 1920 –, de considérations politiques et morales, *Comment peut-on être breton ?* évoque également à plusieurs reprises l'idée interceltique. Outre une unité de civilisation, Morvan Lebesque développe l'image d'un Celte libertaire, marginalisé par la révolution industrielle, les États-nations et le capitalisme, mais qui se réconcilie avec la modernité de la fin du XX^e siècle.

¹⁰⁴⁹ Morvan Lebesque, « les Deux libertés », *le Canard enchaîné*, 15 février 1961.

¹⁰⁵⁰ *Ibidem.*

¹⁰⁵¹ *Ibidem.*

Il évoque bien la richesse de la matière de Bretagne, de son génie par rapport aux littératures classiques, qui s'exprime aussi bien dans le *Barzaz Breiz* de La Villemarqué que dans les écrits des surréalistes nantais, comme Vaché ou Breton :

*Je reconnus la matière de Bretagne, source prisonnière éclatant le rocher des siècles : un monde d'images étranger au classicisme, une quête de joie sans rapport avec le morne métier de plume célébré dans les manuels – l'appréhension du vrai au-delà du visible. Et je compris alors qu'à travers une langue que les pouvoirs appelaient salement un idiome local, j'avais retrouvé une culture immortelle – avant tout, et commandant une nation.*¹⁰⁵²

Dans son itinéraire et sa formation, il évoque aussi l'Irlande, qu'il qualifie « d'autre patrie de mon âme ». Ainsi, évoquant son impatience d'adolescent avant un premier voyage en vélo en Bretagne :

*Je me revois, frémissant d'une impatience que je n'ai jamais plus ressentie, moi qui depuis ai parcouru la moitié de la planète, sauf, tant d'années plus tard, cette nuit de l'arrivée à Shannon où, sur le banc de l'aéroport, chauffant mes mains à mon irish-coffee, je me projetai en pensée vers cette autre patrie de mon âme, l'Irlande, errant déjà dans les rues de Dublin parmi les rouquins à casquettes, courant sur la lande du Connemara et les rochers du Donegal, essoufflé, extasié, à la poursuite de cette Celtie qui sans cesse me fuit pour m'ouvrir de nouveaux royaumes.*¹⁰⁵³

Plus que la Bretagne, la Celtie est une source d'imaginaire pour cet écrivain et critique qui était d'ailleurs l'un des spécialistes français de Shakespeare, un auteur dont il pensait qu'il était sans doute d'origine galloise, en raison des multiples influences celtiques présentes dans ses pièces. La Celtie de Morvan Lebesque est un continent imaginaire :

*Car elle était bien plus qu'une Suisse ou une Espagne. Je croyais traverser une province, je frappais à la porte d'un monde. Et aujourd'hui, des lochs d'Écosse aux coteaux de Nantes, je n'aurais pas trop d'une autre vie pour me rassasier de cette terre d'Occident qui reflète ses deux rives semblables dans la mer.*¹⁰⁵⁴

Mais il se garde de toute celtomanie. Il revient même sur ce courant de la fin du XVIII^e siècle et ses outrances, notamment par rapport à la nécessité de créer une identité bretonne ancrée dans la réalité de son époque :

¹⁰⁵² LEBESQUE, Morvan, *Comment peut-on être breton ? Essai sur la démocratie française*, Paris, Seuil, 1970, p. 30.

¹⁰⁵³ LEBESQUE, Morvan, *op.cit.*, p. 32.

¹⁰⁵⁴ *Ibidem.*

*Les celtomanes, doux érudits qui, tel Le Brigant, ne s'intéressent pas vraiment au breton, mais au celtique, langue archaïque et légendaire, autorisant les plus suaves rêveries. Une langue que les pouvoirs assassinent devient res nullius, chose à tout le monde et à personne que chacun tire vers ses mythes personnels. Quiconque s'approche du breton, on s'interroge : vient-il aider un peuple ou courtiser une fée ? Dans leur cabinet fantastique, les celtomanes ne se demandent pas pourquoi le peuple breton doit être autorisé à parler breton, mais si Adam parlait le celtique au paradis terrestre.*¹⁰⁵⁵

Plus loin, Morvan Lebesque se moque également des druides modernes et des réunions panceltiques du début du XX^e siècle, auxquelles il a pu assister :

*Périodiquement, de braves notaires ou apothicaires, d'ailleurs bons érudits, se baptisaient cœur d'Acier ou Fils d'Arthur, revêtaient la robe blanche des druides ou des ovates et tenaient leur Gorsedd, reproduction de l'Esitedfood [sic] gallois, en quelque site touristique pourvu d'un dolmen. On accueillait en grande pompe à la gare nos homologues de Galles et d'Écosse, on se rassemblait autour de l'aire sacrée et le Grand druide, Taldir, auteur d'un célèbre pamphlet anti-alcoolique (mais de son état, marchand de cidre et de spiritueux) montait sur la pierre, réunissait les deux tronçons du glaive et proclamait solennellement que « la paix régnait sur les Celtes » ; le second druide lançait alors un appel de trompe.*¹⁰⁵⁶

La Celtie de Lebesque est aussi une géographie. Dénonçant la prison que constitue l'État français centralisé pour les peuples qui y vivent, Morvan Lebesque démonte la théorie nationaliste française des « frontières naturelles » avec des arguments interceltiques :

*Et il faudra le mouvement actuel de l'Europe pour que le moindre touriste reconnaisse cette évidence : il n'y a pas de frontières naturelles. La Bretagne ressemble plus au pays de Galles qu'à l'Anjou et de chaque côté des Pyrénées, on trouve des Basques et des Catalans d'États différents mais de même race. L'homme appartenait à un groupe précis tout en se reconnaissant citoyen de l'Europe que ses clercs et marchands sillonnaient : le voici naturalisé d'un État calfeutré.*¹⁰⁵⁷

Et il se fait le chantre d'une certaine diversité française, aux origines gauloises :

Cette France si admirablement diverse, les régimes successifs n'ont pu niveler ses paysages ; mais ces terres qui changent merveilleusement tous les cent kilomètres, où la bruyère, le chêne et l'olivier se relaient et enseignent le passage d'une civilisation à

¹⁰⁵⁵ Ibidem, p. 104.

¹⁰⁵⁶ Ibidem, p. 178.

¹⁰⁵⁷ Ibidem, p. 53.

*une autre, où le soc découvre parfois une déesse gauloise au regard insupportable de fierté.*¹⁰⁵⁸

Morvan Lebesque n'échappe pas aux comparaisons avec les autres pays celtiques, présentés comme des exemples, notamment en matière linguistique :

*C'est simple : nous ne sommes dans aucun des pays qui, en préface à toute citoyenneté, ont inscrit, quel que soit leur régime, la défense des cultures minoritaires. Nous ne sommes pas en Angleterre, où le gallois, l'écossais et même le manx (mille locuteurs !) sont enseignés avec l'anglais dans les écoles d'État, où le pays de Galles bénéficie comme d'un droit naturel du bilinguisme (noms des villes, plaques des rues, inscriptions routières dans les deux langues).*¹⁰⁵⁹

En revanche, il se défie des comparaisons trop poussées avec l'Irlande, dont la libération n'a pas résolu tous les problèmes ainsi qu'il l'exprimait déjà dans *le Canard enchaîné* en 1961 et qu'il répète dans *Comment peut-on être breton ?* :

*L'Irlande, la seule nation libérée d'Europe qui n'ait surmonté ni la misère ni l'obscurantisme clérical. On propose souvent l'exemple irlandais aux vellétés séparatistes bretonnes. À tort, car les conditions diffèrent du tout au tout. Mais aussi absurdement, car cet exemple se retourne contre ceux qui l'emploient. Que signifie l'indépendance quand elle aboutit, comme en Irlande, à l'exil des intelligences, quand un Joyce, un O'Casey, un Beckett sont amenés à s'expatrier ? Connaissant l'Irlande, son esprit, ses mœurs, sa jeunesse socialiste et révolutionnaire, fidèle à l'esprit de Connolly, qui monte actuellement à l'assaut des bastions cléricaux, je suis persuadé qu'elle entrera à son tour dans la grande mutation de notre époque.*¹⁰⁶⁰

Il estime ainsi que la fascination de nombre de militants bretons de l'entre-deux-guerres pour l'Irlande a été une erreur :

*N'importe : présent ou futur, l'exemple irlandais ne nous concerne pas. L'Irlande et la Bretagne ont des affinités spirituelles, leur destin politique ne peut se comparer. Ce fut l'erreur des anciens mouvements bretons d'être obsédés par cette identification que le lucide Émile Masson dénonçait déjà. Notre patrie à nous, est en France. En France, notre communauté. En France, notre avenir.*¹⁰⁶¹

¹⁰⁵⁸ Ibidem, p. 84.

¹⁰⁵⁹ Ibidem, p. 156.

¹⁰⁶⁰ Ibidem, p. 216.

¹⁰⁶¹ Ibidem.

Morvan Lebesque pressent également combien l'interceltisme va pouvoir jouer un rôle important dans la prise de conscience identitaire de la jeune génération de Bretons de la fin des années 1960 :

De jeunes Bretons découvrent l'Irlande, l'Écosse et dans le pays de Galles, presque trait pour trait, une autre Bretagne. À l'heure où l'Angleterre recolle au Continent, les Celtes de deux États se rencontrent, se reconnaissent – assemblées interceltiques de Fougères, de Quimper, stages d'étudiants bretons à Carmarthen – et vérifient cette vérité que refusent les habitudes mentales françaises et que les civilisations pourtant, nous crient aux oreilles : la mer ne sépare pas mais unit. Dès aujourd'hui, les Celtes n'ignorent plus qu'ils forment une communauté spirituelle et qu'ils ont, dans la mutation que nous vivons, leur mot à dire.¹⁰⁶²

Morvan Lebesque fait partie des intellectuels français qui ont le mieux accueilli la révolte de Mai 68. Le côté libertaire de cette révolution lui plaisait, mais il voyait aussi un moyen d'en finir avec l'extrême centralisation française, avec l'autoritarisme et le nationalisme de la cinquième République. Il considère enfin Mai 68 et ses prolongements, comme une révolution sociétale qui permettait aux Bretons et plus généralement aux Celtes de se réconcilier avec leur époque. Cela se traduit dans le domaine artistique :

Il est d'étranges rendez-vous, comme si le temps gardait des peuples en réserve. En prévision de quel Emsav les Celtes ont-ils, par exemple, préservé leurs images de la dictature formelle du classicisme ? Le fait est qu'à l'époque où l'art d'Occident, "non plus reproducteur mais créateur", se convertit à l'abstraction, l'art celte – du livre irlandais de Kells comme des signes monumentaux bretons – "apparaît comme la forme la plus satisfaisante et la plus parfaite d'art représentatif qu'ait connu l'Europe". Cette fidélité à ce qui fut, n'est plus, sera, s'alimente au foyer de la mémoire : forcé de se souvenir puisque écarté des médias du conquérant, le colonisé devient un témoin que la révolution du temps retrouve à sa place exacte.¹⁰⁶³

L'interceltisme est enfin un humanisme pour Lebesque :

À l'heure où ils émergent enfin de leur enfer historique, nul esprit de domination en eux. Le Celte est un universaliste. Il ne se révolte que pour obtenir la juste paix et l'unité plurielle ; seule, elle apaisera sa soif du monde. De Segalen à Le Clézio, de Kerouac à Dylan Thomas (je n'aurai garde d'oublier Chateaubriand et ses Amériques – ressentez cette passion de tout étreindre, du brin d'herbe au cosmos, de tout comprendre – com-prendre, comme Claudel disait co-naître !

¹⁰⁶² Ibidem, p. 205.

¹⁰⁶³ Ibidem, p. 207.

Morvan Lebesque est donc l'un des premiers à percevoir et à théoriser l'interceltisme culturel qui se développe à partir des années 1970 et qu'il va associer aux revendications bretonnes.

2.2.3 Le Celte imaginé de Xavier Grall

Né en juin 1930, à Landerneau, Xavier Grall incarne une autre facette du bardisme breton contemporain. Parti à Paris, il y commence une carrière de journaliste, avant de revenir profondément marqué par la guerre d'Algérie et une séance de torture à laquelle il a assisté. Installé à Paris, il devient éditorialiste à *la Vie catholique*, écrit des poèmes, ébauche des romans. Dans les années 1960, il se « convertit » à la Bretagne qui occupe désormais la plupart de ses pensées et influencera son œuvre. Xavier Grall écrit pour la revue *ar Vro* de Meavenn, puis *Bretagne magazine* de Jean Bothorel. Au début des années 1970, il revient habiter en Bretagne, dans la région de Pont-Aven, où il mourra, en 1981. Considéré comme l'un des écrivains bretons contemporains majeurs, il a lui aussi contribué à forger une certaine idée celtique et interceltique, rêvant de « bardes imaginés » qui seraient les nouveaux rebelles de la Celtie moderne.

Tout au long de sa vie, Xavier Grall sera le poète et la plume d'une Bretagne exaltée et aventureuse, inscrite dans une Celtie imaginée et mythique. Dans *le Chant funèbre pour un autre temps*, Grall recherche une Celtie paradisiaque, peuplée des poètes. Selon sa biographe Mikaëla Kerdraon :

*Les personnages de Chant funèbre pour un autre temps affichent la même carte de visite un peu stéréotypée : derniers descendants d'une vieille famille aristocratique et celte. "Une obsessionnelle fascination de la mort ne tuait jamais en eux un amour désœuvré de la vie. Ils avaient la religion de la terre et de la mer aussi bien que la religion de l'éternel. Leurs joies étaient souvent tristes et leurs tristesses étaient d'étranges gaietés. C'étaient des Celtes."*¹⁰⁶⁴

Ce texte sera refusé par différents éditeurs. Grall y renonce, pour en faire un nouveau roman, *les Lèvres autour des dents*, dont lequel l'un des trois personnages, monsieur de Montfort incarne selon lui, la figure du Celte, qui est « un être absent du monde ». Finalement, le récit sera retravaillé sous une troisième mouture et intitulé *le Gaël fou*, dans

¹⁰⁶⁴ KERDRAON, Mikaëla, *Xavier Grall, une sacrée gueule de Breton*, Plougastell-Daoulas, Éditions an Here, 2000, p. 160.

lequel les deux héros, Hervé et Sterenn ont fui vers l'Irlande, « un pays hors du temps » que Grall a découvert en 1965. En juillet 1966, il écrit d'ailleurs un article sur les îles d'Aran pour *Bretagne magazine*.

Le Celte, pour Grall, est un grand rebelle, qu'incarnent certaines figures contemporaines. Comme l'écrivain Céline : « Céline n'est pas français, Céline est un Celte. Halluciné, il est Celte par sa puissance fabulatrice. »¹⁰⁶⁵ Mais la figure qui incarne le plus cette révolte celtique, c'est bien entendu Glenmor, auquel l'écrivain se lie d'une longue amitié :

*C'est un Celte, avec toutes ses ferveurs et ses colères. Cela éclate. Il y a là-dedans du psaume et du cri. Il s'appelle Glenmor [...]. Il est l'un des derniers bardes de notre temps.*¹⁰⁶⁶

Et c'est d'ailleurs tout l'histoire, plus ou moins exagérée du bardisme, qu'il revisite dans un autre de ses textes, *le Barde imaginé*, récit d'une révolte et d'une certaine rage bretonne, dopée aux arguments celtiques. Mystique, prophète, Grall écrit encore un long texte, *Stèle pour Lamennais*, pour un écrivain qui lui ressemble, Félicité Lamennais. Né à Saint-Malo, ce prêtre d'abord ultramontain s'est brouillé avec le Saint-Siège, après 1830, sur la question des nationalités et des aspirations à la liberté des peuples catholiques d'Europe : Belges, Irlandais et Polonais. Félicité Lamennais rejoindra les socialistes dans les années 1840.



Le « barde » Xavier Grall dans les années 1970 (source : Kerdraon Mikaëla)

Dans une lettre à Alain Guel, Xavier Grall l'évoque comme un autre grand rebelle celte :

*En voici un qui se trouve être de ma famille. Ma famille de foi et de querelle. Ma famille celtique. Ce rôleur sublime, ce prophète enflammé, ce visionnaire fougueux en qui je perçois toute la passion, toute la rêverie, toute la douleur de ma race.*¹⁰⁶⁷

En 1969, après les premières arrestations de membres du FLB, Xavier Grall s'engage et fait partie des fondateurs, avec Gwenc'hlan Le Socuëzec et l'avocat Yann Choucq, de

¹⁰⁶⁵ Saint-Herbot, « Céline jazz's band », *Bretagne magazine* n°21, Août 1967.

¹⁰⁶⁶ Xavier Grall, « L'Anti yéyé », *la Vie catholique illustrée*, 6 avril 1966.

¹⁰⁶⁷ Lettre à Alain Guel, 17 septembre 1977.

Skoazell Vreizh, le « secours breton ». Il commence aussi à écrire un roman, *Keltia Blues*, dont les premiers jets paraissent dans *l'Avenir de la Bretagne*, sous forme de billets, des textes incisifs qui réclament l'autonomie de la Bretagne. Quelque temps plus tard, avec Glenmor et Alain Guel, il lance la revue *la Nation bretonne*. Dans l'édito du deuxième numéro, daté du 15 janvier 1970, intitulé « je te salue Océan », il rappelle son souhait d'une Bretagne militante, mais ouverte sur le monde et l'océan celtique :

*Nous ne voulons pas d'une Bretagne repliée sur elle-même. [...] La Bretagne est à refaire, à réinventer de fond en comble. Pour ce, il faut du souffle, de l'imagination et cette espèce de hauteur spirituelle sans laquelle chacun retombera dans un régionalisme désuet et vain.*¹⁰⁶⁸

Il espère également que l'entrée prochaine de la Grande-Bretagne et de l'Irlande dans le Marché commun va tirer « les lignes de force de l'Europe vers l'ouest ». Dans *la Fête de nuit*, qui reprend les principes de *Keltia Blues*, Grall prédit ce qu'il nomme le « temps celtique » :

*Une grande mue habitait l'Europe [...] la libération viendrait du pays des lochs et des vagues [...] Après le cycle de la raison viendrait celui du rêve.*¹⁰⁶⁹

Il prédit aussi la victoire d'un « socialisme lyrique », forcément très celtique, une société où « selon la loi celte, le poète aurait son mot à dire dans l'organisation de la cité. »¹⁰⁷⁰

Écrivains engagés, Youenn Gwernig, Morvan Lebesque et Xavier Grall ont développé chacun à leur manière une certaine vision de l'interceltisme et du celtisme contemporain. Ils ne sont, bien entendu, pas les seuls auteurs bretons à avoir écrit sur de tels sujets. En histoire, on peut ainsi citer les travaux de Jakez Gaucher sur l'histoire des pays celtiques (Skol Vreizh, Morlaix, 1998). D'autres écrivains ont écrit fréquemment sur les autres pays celtes, comme le Quimpérois Hervé Jaouen, qui a situé plusieurs de ses récits en Irlande. Les maisons d'édition bretonnes ont favorisé la diffusion de ce genre. Plusieurs d'entre elles publient régulièrement des contes et récits des pays celtiques. D'autres, comme An Here, aujourd'hui disparue, ou Terre de Brume, ont publié des traductions d'ouvrages littéraires d'écrivains celtes. Terre de Brume a développé des collections baptisées « bibliothèque irlandaise », « bibliothèque écossaise », « bibliothèque galicienne » et « bibliothèque galloise ». Dans cette dernière collection, on trouve par exemple *Étoile blanche sur fond rouge* de Robin Llewellyn, un

¹⁰⁶⁸ Xavier Grall, « Je te salue Océan », *la Nation bretonne* n°2, 15 janvier 1970, p. 1.

¹⁰⁶⁹ GRALL, Xavier, *la Fête de nuit*, Paris, Éditions Mazarine, 1979, p. 32.

¹⁰⁷⁰ *Ibidem*, p. 66.

écrivain gallois qui maîtrise d'ailleurs bien la langue bretonne. Certaines maisons d'édition ont également publié des essais ou des récits de voyages sur les pays celtiques, comme la collection « Terres celtiques » d'Apogée, à Rennes ou Coop Breizh, qui a édité *une Aventure galloise*, de l'universitaire Jean-Yves Le Dizez. Depuis une vingtaine d'années, toute une littérature spécifique a donc commencé à émerger et à contribuer à alimenter l'idée interceltique.

2.3 L'interceltisme dans la presse bretonne, l'exemple de *Dalc'homp soñj* et d'*ArMen*

La presse bretonne a également beaucoup contribué ses dernières années à donner une certaine consistance à l'interceltisme, en dehors des revues et des médias militants. La presse régionale quotidienne s'est ainsi fait régulièrement l'écho de diverses manifestations interceltiques. Depuis 1998, elle s'intéresse également aux dévolutions écossaises et galloises et à leurs conséquences. Par exemple, *le Télégramme de Brest* a consacré plusieurs enquêtes à ces sujets. Cet engouement s'explique également par l'engagement de journalistes sensibles à ces questions. Pour eux, ramener un reportage des pays celtiques est également une source d'émulation et de prestige, par rapport à une actualité régionale ou locale souvent plus terne. Le paysage médiatique breton a été marqué depuis les années 1980 par l'apparition d'une presse magazine généraliste. L'interceltisme y tient une place variable. Ainsi, la décennie 1990 a été marquée par l'émergence de titres à vocation touristique : *Pays de Bretagne* et *Bretagne magazine*. Du fait de la personnalité de son rédacteur, Didier Houeix, *Pays de Bretagne* a très vite marqué un certain intérêt pour des sujets « celtiques », notamment irlandais. Appartenant au groupe Freeway qui a connu de graves difficultés au début des années 2000, la revue a disparu, pour laisser sa place à un éphémère *Celtics* qui traitait de l'actualité musicale interceltique. En 2003, un ancien journaliste de *Pays de Bretagne* et de *Celtics*, Thierry Jigourel a d'ailleurs tenté de lancer un magazine entièrement tourné vers l'interceltisme : *Univercelte*. Mais ce titre s'est révélé peu rentable et a cessé très vite lui aussi de paraître.

Créé en 1998 par les groupes Milan presse et le Télégramme, *Bretagne magazine* a, dans un premier temps, montré une certaine sensibilité aux thématiques interceltiques. Vendu

essentiellement hors de Bretagne ou à des personnes extérieures à la région, *Bretagne magazine* s'est désormais recentré sur des sujets "bretons".

En revanche, deux magazines, l'un disparu et l'autre en activité, ont alimenté le lectorat breton en articles sur les pays celtiques : *Dalc'homp soñj* et *ArMen*.

2.3.1 L'interceltisme militant de *Dalc'homp soñj*

C'est en 1982 qu'a été créée la « revue historique bretonne » *Dalc'homp soñj*, autour de laquelle gravitent plusieurs personnalités nationalistes comme Herri Caouissin ou Jacques-Yves Le Touze. La revue, dans ses débuts, affiche d'ailleurs une forte connotation nationaliste, ne serait-ce que dans les thèmes retenus. Le deuxième numéro, en août 1982, est ainsi consacré aux cérémonies de 1932 autour du quatrième centenaire de l'Édit d'union de la Bretagne à la France, ainsi qu'aux attentats autonomistes de cette année-là. La revue revendique d'ailleurs une « Histoire militante » :

*HISTOIRE car nous nous consacrons à l'étude de l'histoire de notre pays ;
MILITANTE car nous voulons faire connaître l'histoire de Bretagne à nos compatriotes par les moyens les plus divers (revues, conférences, journées commémoratives, audiovisuel...) pour qu'ils prennent conscience de l'existence d'un "pays breton", d'un "peuple breton", d'une "nation bretonne". Cette démarche n'est nullement passéiste ou romantique, au contraire : elle procède d'une volonté d'éducation du peuple breton afin qu'il retrouve sa mémoire historique¹⁰⁷¹.*

Au fil des années, la revue va se professionnaliser. La maquette s'éclaircit et les contributions sont plus variées, avec notamment l'apport d'historiens et d'universitaires reconnus. Petit à petit également, les rédacteurs vont introduire des sujets « interceltiques ». Contrairement aux revues militantes classiques, il s'agit d'articles plus fouillés et s'étalant sur plusieurs pages, qui sont parfois le fait d'universitaires étrangers. Les arrière-pensées sont aussi évidentes : il s'agit d'informer les Bretons, ou du moins les militants bretons, de l'histoire des autres nationalismes celtiques. Ainsi, dans le numéro 9, à l'automne 1984, *Dalc'homp soñj* consacre un article de Seumas Filbin aux « guerres d'indépendance

¹⁰⁷¹ Jacques-Yves Le Touze, « Histoire militante, », *Dalc'homp soñj*, n° 4, printemps 1983, p. 2.

écossaises : William Wallace et Robert Bruce ». D'autres articles seront consacrés à l'Écosse, et notamment à la question des origines bretonnes de la famille royale des Stuart¹⁰⁷².

Le pays de Galles va également tenir une place importante dans la revue. Avec principalement des articles d'histoire rédigés par le président du Plaid Cymru, Gwynfor Evans. Celui-ci a d'ailleurs écrit une histoire du pays de Galles en anglais, *Land of my fathers*. Dans le numéro de l'automne 1985, il donne un article à *Dalc'homp soñj* sur Caradog, un chef Breton qui s'opposa de nombreuses années à la conquête romaine. Les intentions « interceltiques » des rédacteurs de *Dalc'homp soñj* sont relativement limpides. En témoigne le chapeau de l'article qui indique :

*Nous commençons par ce premier article à publier une petite « histoire du pays de Galles », réalisée par notre ami Gwynfor Evans. Le pays de Galles, pays frère de la Bretagne a su, à travers les siècles, conserver et défendre son identité nationale malgré les nombreuses infortunes subies par ces « Bretons du nord ».*¹⁰⁷³

D'autres articles ont une connotation sans doute moins militante, mais se révèlent d'un intérêt historique certain, comme cette contribution d'Harri Roberts, à la question des rapports entre Henri Tudor et le duché de Bretagne, dans le numéro de l'été 1985. *Dalc'homp soñj* est en effet l'une des premières revues bretonnes à proposer fréquemment des traductions de

¹⁰⁷² Les Stuart descendraient d'un noble breton, Alan FitzAlan, originaire du pays de Dol et arrivé en Grande-Bretagne avec les armées de Guillaume le Conquérant.

¹⁰⁷³ Gwynfor Evans, « Caradog à la naissance du pays de Galles », *Dalc'homp soñj*, diskar amzer 1985, n° 13, p. 5.



Publicité pour le numéro spécial de *Dalc'homp soñj*, consacré à la Révolution irlandaise de 1916 (cliché : *Dalc'homp soñj* n°16)

travaux historiques réalisés dans d'autres pays celtiques. Enfin *Dalc'homp soñj* évoque également des initiatives culturelles, en espérant qu'elles puissent inspirer les Bretons, comme cet article de Jakez Gaucher, consacré à l'écomusée de Saint-Fagans, au pays de Galles. Ce dernier est présenté comme :

*Une des réalisations les mieux réussies en Europe et un témoignage authentique de la vie traditionnelle galloise depuis deux siècles et demi. Au moment où de prétentieux personnages veulent déposséder les pays de Bretagne de leurs monuments et habitats traditionnels pour les rassembler dans une sorte de parc de loisirs improprement appelé "Ti Polis" et en faire une façade ridicule et coûteuse de notre patrimoine national, il nous a semblé important de montrer ce que nos cousins gallois ont réalisé chez eux. En espérant que ce témoignage aidera à comprendre la véritable fonction de "musée populaire" et que se réalisera prochainement un musée de ce type en Bretagne.*¹⁰⁷⁴

Jakez Gaucher a également consacré un long article à Saunders Lewis et aux premiers temps du Plaid Cymru.

L'Irlande a particulièrement constitué une source d'articles dans *Dalc'homp soñj*, avec notamment une longue étude d'Éamon O'Cisàin sur Louis-Napoléon Le Roux, au printemps 1988. Surtout, en 1986, la revue fait paraître un numéro spécial sur l'insurrection de 1916, en faisant appel à de nombreux spécialistes irlandais. Jacques-Yves Le Touze se souvient ainsi que :

*En 1986, on a fait un numéro spécial de Dalc'homp soñj sur Pâques 1916. C'était le soixante-dixième anniversaire. Il a très bien marché, et j'ai eu beaucoup de retours dans les médias bretons, mais aussi irlandais car j'avais trouvé des photos dans le fonds ancien de Roger-Violet qui étaient inconnues en Irlande. On est même passé à la télé irlandaise et on a eu droit à un article dans le Irish Times. Cela nous a également permis de nouer des contacts avec des historiens irlandais.*¹⁰⁷⁵

Dalc'homp soñj arrête sa parution en 1989, faute d'avoir trouvé un lectorat suffisant et en proie à des difficultés financières. Elle constitue une expérience originale, celle d'une revue au départ à vocation très militante, qui a ensuite réussi à ouvrir sa ligne éditoriale et, ce faisant, à élargir son audience. *Dalc'homp soñj* est également l'un des premiers exemples de revues bretonnes à s'être réellement et régulièrement penché sur les autres pays celtiques, en proposant des articles historiques de grande qualité.

¹⁰⁷⁴ Jakez Gaucher, « Amgueddfa Werin Cymru, le Musée national du pays de Galles », *Dalc'homp soñj* n°22, Nevez amzer 1988, p. 40.

¹⁰⁷⁵ Entretien avec Jacques-Yves Le Touze, 20 juillet 2007.

2.3.2 « L'archipel de nos rêves » dans la revue *ArMen*

Une autre revue, *ArMen*, a largement contribué à alimenter le lectorat breton en articles sur les pays celtiques. Le concept d'une revue grand public sur la Bretagne remonte aux années 1970. Il faudra cependant attendre la décennie suivante pour qu'un véritable projet soit mis en place. Il est porté par le Centre de recherche bretonne et celtique (CRBC) de l'université de Brest, notamment par l'ethnologue Donatien Laurent et par une entreprise, Le Chasse-Marée, créée en 1981 pour lancer une revue d'ethnologie maritime du même nom, dont le dirigeant Bernard Cadoret entend diversifier les activités en lançant un nouveau titre consacré à la Bretagne et aux pays celtiques. En septembre 1982, un accord est signé entre la Société d'ethnologie bretonne (SEB, liée au CRBC) et Le Chasse-Marée qui annonce le lancement d'une revue trimestrielle « de présentation et d'impression très soignées, donnant une part importante à l'iconographie ». La nouvelle revue, *ArMen* ne verra donc le jour qu'en 1986. Elle porte le nom du célèbre phare, à l'ouest de l'île de Sein. L'une des « plumes » de la revue, l'écrivain Jean-Pierre Abraham, avait d'ailleurs été l'un des derniers gardiens de ce phare.

Les deux premiers rédacteurs embauchés, Fañch Postic et Yves Labbé donnent une ligne éditoriale très axée sur l'ethnologie et le patrimoine. Cependant, dès les premiers numéros, la revue consacre des articles à des entreprises ou des sujets plus contemporains. Depuis son origine, *ArMen* a également ouvert très largement ses colonnes aux universitaires, dont les articles de vulgarisation ont contribué à assurer la crédibilité de la revue. Comme le souligne Yvon Rochard qui en a été l'un des rédacteurs : « *ArMen* conjugue modernité et tradition, cherche à réunir la basse Bretagne qui est son berceau et une haute Bretagne s'étendant résolument jusqu'à Clisson, et emprunte à la fois aux domaines de la presse et de l'édition. » La présentation est en effet très soignée : la maquette a été imaginée par le graphiste finistérien Bernard Le Quellec. Le talent du photographe Michel Thersiquel, qui sera l'un des piliers de la revue, lui donne une identité visuelle très forte.

Le lancement de la revue, en février 1986, est un succès et le premier numéro doit être réimprimé pour répondre aux demandes de réassort. Plusieurs milliers de personnes s'abonnent, assurant une base financière solide à la revue. Le nombre maximum d'abonnés a été atteint en 1991, avec près de douze mille abonnements payants. La revue s'apprête à fêter ses vingt-cinq ans d'existence et continue de bénéficier d'un solide socle d'abonnés, ainsi que d'une certaine reconnaissance, tant dans les milieux universitaires que journalistiques. Dès ses débuts, *ArMen* entendait traiter des pays celtiques, rebaptisé avec humour « l'archipel de nos

rêves » par les deux premiers rédacteurs, Yves Labbé et Fañch Postic. Ce dernier se souvient d'ailleurs que :

L'expression "archipel de nos rêves" venait du fait que ces pays exerçaient une attraction puissante sur notre imaginaire, mais aussi parce que dans les débuts de la revue, nous avons beaucoup de mal à trouver des auteurs capables d'écrire sur ces régions. Nous n'avions pas de réseaux d'auteurs fiables et les échanges entre universitaires étaient encore limités. Le premier sujet "celtique" a ainsi traité de la représentation géante du cheval préhistorique d'Uffington, dans le premier numéro. C'est un peu dans l'urgence que je l'ai écrit. Après, nous sommes partis là-bas et nous avons ramené des articles. Plusieurs auteurs se sont également attachés à traiter de ces sujets.

C'est le pays de Galles qui a ensuite eu les honneurs d'*ArMen*, notamment en 1987, dans le numéro 8, avec un long article du journaliste Jean-Jacques Chapalain sur le rugby gallois. Ce dernier, indépendant de la rédaction mais ayant de nombreux liens avec Le Chasse-Marée, était marié à une Galloise et disposait de bonnes entrées dans ce pays. Le pays de Galles a ensuite été traité par différents auteurs.

L'Irlande a également fait l'objet de plusieurs études. En avril 1990, l'écrivain Hervé Jaouen raconte sa pêche au saumon en Irlande et, un an plus tard, il évoque la « guerre des gaules » des pêcheurs irlandais contre les nouvelles réglementations imposées par le gouvernement irlandais. En février 1991, dans le numéro 33, *ArMen* propose un premier grand reportage ethnographique sur la collection Albert Kahn et ses clichés du début du XX^e siècle pris en Irlande. Suivront nombre d'articles, notamment de l'universitaire Daniel Giraudon, sur les « traditions de Mai » (n° 84, avril 1997), sur « Puck fair » (juin 1998, n°97) ; « les tours rondes » (n°102, avril 1999). En avril 1996 (n° 76), « les murs d'Irlande du nord parlent », un article de Jean Guiffan sur les *murals*, les fresques à caractère politique qu'on trouve tant du côté républicain que loyaliste. En mai 1997 (n°85), Françoise Fouché livre un reportage sur les sports gaéliques en Irlande et leur influence politique, particulièrement dans la formation du sentiment national irlandais ou l'histoire de la Guinness, en décembre 2000 (n°116). L'Écosse, la Cornouailles et la Galice ont également été évoquées dans les colonnes d'*ArMen* sous plusieurs angles : ethnologique, politique, historique. Les auteurs d'*ArMen* se sont également penchés sur différentes réalisations culturelles ou économiques dans les pays celtiques. En près de vingt-cinq ans et plus de cent soixante-dix numéros, *ArMen* a publié des dizaines d'articles sur les pays celtiques. Ils constituent une sorte d'encyclopédie sur cette matière, sur laquelle nombre de sujets non traités abondent encore.

3- Des *car-ferries* et des jumelages pour développer les échanges interceltiques

Pour les pionniers des relations interceltiques, du XIX^e siècle jusqu'à la seconde moitié du XX^e siècle, l'une des principaux obstacles aux échanges entre « cousins celtes » résidait dans la difficulté à voyager. Visiter l'Irlande, l'Écosse, le pays de Galles ou même la proche Cornouailles, relevait bien souvent de l'expédition. Il fallait prendre le bateau, trouver ensuite un moyen de transport jusqu'aux régions celtiques, passer la douane... À partir des années 1970, les choses changent rapidement, du fait de la construction européenne et du développement des relations maritimes et aériennes. Encouragés par l'Europe, les jumelages entre communes bretonnes et communes des autres pays celtiques, ont permis des échanges durables et nombreux, aboutissant à une certaine « massification » des relations interceltiques. L'interceltisme est en effet indissociable de la notion de voyage, avec la part de rencontres humaines, de découvertes intellectuelles et de convivialité qu'elle comprend.

3.1 La Brittany Ferries favorise les voyages interceltiques

À partir des années 1970, les échanges entre la Bretagne et les pays celtiques vont se développer en bénéficiant d'une nouvelle donne, celle de la construction européenne abolissant progressivement les anciennes frontières. L'Europe est également à l'origine du mouvement des jumelages, qui va permettre de tisser de nouveaux liens entre communes du continent et contribuer à toucher des publics jusque-là peu concernés par les échanges interceltiques. Enfin, depuis les années 1970, la Bretagne peut compter sur un véritable outil de développement international, la compagnie Brittany Ferries, qui a ouvert des lignes entre la péninsule, la Grande-Bretagne et l'Irlande, tout en favorisant les échanges culturels et les jumelages.

3.1.1 La création de la Brittany Ferries

En 1970, les travaux commencent sur le site du Bloscon, à Roscoff, pour créer un port en eau profonde, l'une des grandes revendications portées à la fois par les agriculteurs léonards et par le Celib. Mais les promoteurs du projet ont un problème : quels navires vont-ils aborder

sur les rivages léonards ? Aucun armateur français, britannique ou européen ne croit en effet dans la viabilité économique du projet. La solution va donc venir de Bretagne, grâce à un capitaine de marine marchande, Jean Hénaff. Constatant que la marine française est alors en déclin, du fait notamment des retombées de la décolonisation, il estime que pour lutter contre le chômage des marins, il faut créer de nouveaux armements. Il monte un projet avec d'autres marins bretons, mais il lui manque les financements.

La solution se fera grâce à l'entremise d'André Colin, l'un des poids lourds politiques de la Bretagne des années 1970, alors président du conseil général du Finistère. Au printemps 1972, il réunit Jean Hénaff et Alexis Gourvennec à la chambre de commerce et d'industrie de Morlaix. La rencontre est décisive et, à son issue, une société d'armement est créée. Elle se nomme Bretagne-Angleterre-Irlande (BAI), un patronyme limpide quant aux objectifs affichés par cette entreprise. Quelques mois plus tard, Jean Hénaff déniché un premier bateau qui vient d'être construit dans un autre pays celte, la Galice. Il achète en effet un navire construit par les chantiers de Vigo pour la marine israélienne qui s'était désengagée. Pour son achat, Alexis Gourvennec réussit à convaincre les conseils d'administration de la Sica, de la Caisse mutuelle d'assurance agricole de Landerneau, les chambres de commerce de Morlaix et de Saint-Malo, la chambre d'agriculture du Finistère. Les banques, Crédit Agricole en tête, suivent. Ce premier navire, le *Kerisnel*, est destiné au transport de marchandises et entre en service au mois de décembre 1972. Le 2 janvier 1973, il transporte les trois premiers camions de marchandises vers Plymouth. La veille, la Grande-Bretagne est entrée dans le marché commun.

L'activité se développe lentement, puis va s'accélérer avec l'acquisition d'un *car-ferries*, qui peut désormais transporter des particuliers et des voitures individuelles dans de bonnes conditions. Avec son entrée en service en 1974, la BAI entre dans une nouvelle dimension, d'autant que cette année-là, elle réalise un grand coup de marketing en transportant les coureurs du tour de France pour un aller et retour entre Plymouth et Roscoff. Elle adopte un nouveau nom commercial : la Brittany Ferries. Une autre ligne va également être ouverte entre Saint-Malo et Portsmouth, après un blocus musclé de la cité corsaire pour empêcher la compagnie TT Ligne de s'y implanter.

3.1.2 Une ligne Bretagne-Irlande

La compagnie va ensuite ouvrir une ligne supplémentaire à destination de l'Irlande, facilitant et raccourcissant grandement le voyage entre la Bretagne et cette île, puisqu'auparavant, les Bretons devaient soit se rendre au pays de Galles pour prendre un autre *ferry*, soit passer par Le Havre. Christian Michielini, le directeur général de BAI n'était pourtant pas convaincu de l'opportunité d'ouvrir une ligne directe entre Roscoff et l'Irlande. C'est Polig Monjarret qui va le convaincre, grâce à un procédé original :

*J'ai demandé à un copain, professeur du côté de Youghal, de m'aider en chargeant les élèves de noter le numéro des plaques étrangères dans le coin. Le résultat était sans appel : tous départements confondus, c'était les cinq départements bretons qui arrivaient en tête.*¹⁰⁷⁶



Les différentes lignes exploitées par la Brittany Ferries (source : site BAI).

Par la suite, Brittany Ferries va faire de Polig Monjarret un véritable ambassadeur breton pour développer les échanges et les jumelages.

Dans les années 1980, Brittany Ferries connaît des difficultés financières, mais l'implication des collectivités territoriales, notamment de la région et des départements bretons, va permettre un nouvel essor. Elle franchit le Couesnon et ouvre de nouvelles lignes depuis la Normandie.

Outre la Grande-Bretagne, la Brittany Ferries a développé son offre vers l'Irlande. Il est vrai qu'elle est concurrencée, depuis les années 1990, par la compagnie Irish Ferries, qui a ouvert une ligne depuis Brest vers l'Irlande. En 2004, Brittany Ferries a ainsi lancé le *Pont-Aven*, un ferry de grande capacité et plus rapide que ses prédécesseurs, qui effectue un aller et retour hebdomadaire entre Roscoff et Cork.

¹⁰⁷⁶

Yann Rivallain, « Bretagne-Irlande, trente ans de jumelages », *ArMen* n° 134, mai 2003, p. 31.



Mis en service en 2004, le Pont-Aven assure la liaison hebdomadaire entre la Bretagne et l'Irlande (source : Brittany Ferries).

Depuis quarante ans, Brittany Ferries a incontestablement constitué un vecteur de développement des relations interceltiques, en facilitant les échanges économiques et touristiques.

Depuis les années 1990, un nouveau moyen de transport s'est développé entre les différentes parties de l'archipel celtique : l'avion, avec notamment la création de compagnies *low cost*, dont la plus importante est Ryanair, basée en Irlande et qui dessert les aéroports de Brest et Dinard. Une autre compagnie, Arann Air, propose des vols entre Lorient et l'Irlande. L'avion *low cost* a surtout révolutionné la façon de voyager des Irlandais, leur permettant de quitter facilement leur île et à bas prix, alors que le pouvoir d'achat n'a cessé d'augmenter dans l'île avec l'essor économique des années 1990. Mais pour leur destination de vacances, les Irlandais ont souvent privilégié des destinations plus lointaines et ensoleillées que la Bretagne.

3.2 Les jumelages entre villes bretonnes et d'autres pays celtiques

3.2.1 Les jumelages européens

Les jumelages entre communes sont un phénomène relativement récent. L'idée remonte au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, à l'initiative de cinquante villes qui se sont réunies au sein du conseil des communes d'Europe, en 1951. Le but de cette démarche était de rapprocher les populations divisées par le conflit et les tensions nationalistes. Les premiers jumelages concerneront ainsi des communes allemandes et françaises, dans un objectif de réconciliation entre les deux pays.

En France, ce mouvement est initié par le mouvement fédéraliste qui milite pour la construction européenne. À travers les jumelages, il s'agissait donc de faire émerger une citoyenneté européenne et, en filigrane, de créer une Europe fédérale. Le conseil des communes et régions d'Europe explique ainsi que « un jumelage est la rencontre de deux municipalités en vue d'agir ensemble dans une perspective européenne, confronter les problèmes et développer des liens de plus en plus étroits et amicaux l'une envers l'autre. » Au milieu des années 2000, plus de quinze mille communes européennes étaient ainsi jumelées, ce qui est révélateur de l'ampleur du phénomène.

Depuis 1989, le parlement européen a mis en place un programme de promotion des jumelages européens qui permet de financer jusqu'à la moitié des coûts de transport et d'hébergement. Le nombre de jumelage permet de refléter le dynamisme culturel et l'europhilie d'une région, ce qui est particulièrement le cas de la Bretagne. Elle se place en troisième position des régions françaises pour le nombre de jumelages. Il est vrai que ces échanges lui ont permis de renouer des liens anciens, comme le remarque Michel Nicolas :

Historiquement, en effet, la Bretagne a toujours entretenu des rapports étroits avec la Cornouailles, le Devon, le pays de Galles et l'Irlande, conséquence de l'immigration des IV^e, V^e et VI^e siècles. Bien que distendus, les liens culturels se sont maintenus malgré tout pendant des siècles. L'Europe revitalise cet aspect parfois méconnu de l'identité bretonne. Dans ce contexte, il n'y a pas lieu d'être surpris du nombre élevé de connexions établies entre communes de Bretagne et celles des pays celtiques

*(notamment pays de Galles et Irlande) : comparativement aux jumelages avec l'ensemble des autres États de l'Union européenne, ils arrivent largement en tête.*¹⁰⁷⁷

3.2.2 Les jumelages avec l'Irlande

Selon l'Association française du conseil des communes et régions d'Europe, la Bretagne historique compte près d'une centaine de jumelages avec l'Irlande, soit plus des deux tiers des jumelages entre des communes françaises et l'île verte. Pour donner une autre comparaison, la Bretagne compte à peu près le même nombre de jumelages avec l'Irlande qu'avec l'Allemagne. Ce phénomène est relativement tardif et remonte aux années 1970. Il découle directement du développement de l'interceltisme moderne qu'il a, en retour, contribué à alimenter. Selon Yann Rivallain :

*Ce phénomène est largement concomitant à la découverte de l'Irlande par de nombreux Bretons au début des années 1970. L'attrait de la musique irlandaise, la participation d'artistes bretons aux manifestations de ce pays, la vague interceltique portée par Alan Stivell et le festival de Lorient les poussent vers cet autre pays celtique.*¹⁰⁷⁸

Polig Monjarret va être à l'origine de l'un des premiers jumelages. Au début des années 1970, les chambres de commerce de Galway et de Lorient ont en effet noué des contacts en vue de favoriser les activités de pêche et de débarquement du poisson en Irlande par les pêcheurs bretons. Comme les projets peinent à se concrétiser, le maire de Lorient demande alors à Polig Monjarret de monter un jumelage. Il parvient à prendre contact avec le maire de Galway, via un Breton installé là-bas. Les choses vont s'accélérer avec la visite, en 1972, de l'équipe de rugby de Lorient à Galway, où les joueurs sont reçus avec chaleur. Les échanges se développent ensuite, avec notamment les écoles.

La première charte de jumelage britto-irlandaise est signée entre Lorient et Galway, en 1975. Quelque temps plus tard, une seconde convention est signée entre Clohars-Carnoët et Dunmore East. Un bateau de pêche de Clohars-Carnoët avait fait naufrage non loin de ce port du sud-est de l'île. Les Bretons avaient été hébergés dans les familles irlandaises, qu'ils reçurent ensuite chez eux pour les remercier. De ces échanges devaient découler le second jumelage irlando-breton.

¹⁰⁷⁷ NICOLAS Michel, *Bretagne, un destin européen*, Rennes, PUR, 2001, p. 177.

¹⁰⁷⁸ Yann Rivallain, « Bretagne-Irlande, trente ans de jumelages », *ArMen* n° 134, mai 2003, p. 28.

Très vite l'exemple de Lorient va faire des émules, qui se tournent vers Polig Monjarret. Il est sollicité pour trouver des communes irlandaises à jumeler. Pendant plusieurs années, il va sillonner l'île à la recherche de communes. Il n'est sans doute pas un hasard si les régions où les jumelages entre l'Irlande et la Bretagne sont les plus nombreux, sont le pays de Lorient et le Trégor. Installé à Lorient, Polig Monjarret est en effet originaire du Trégor. Dans une conversation, il le reconnaissait volontiers :

Dans le Léon, ils se sont davantage jumelés avec le pays de Galles. C'est culturel. J'ai d'ailleurs encouragé des gens de Lesneven qui m'avait sollicité à aller plutôt chez les Gallois. À mon avis, ils se seraient emmerdés en Irlande et les Irlandais avec eux. Les Léonards sont trop austères pour l'Irlande, alors qu'avec les Trégorrois ça marche ! Comme on dit, un enterrement dans le Trégor est beaucoup plus marrant qu'un mariage dans le Léon !¹⁰⁷⁹

Les choses vont s'accélérer à partir de 1978, avec l'ouverture d'une ligne de la Brittany ferries vers l'Irlande. La Brittany Ferries accorde une réduction de 20 % aux adhérents de Bretagne-Irlande. Un grand nombre de passagers des ferries voyagent d'ailleurs dans le cadre d'échanges liés aux jumelages. L'armateur breton a très vite conscience de l'intérêt à favoriser les jumelages. Il finance d'ailleurs les voyages de Polig Monjarret. Le succès est tel que, dans les années 1980, Polig Monjarret décide de réorganiser l'association, avec la création de fédérations départementales, ce qui permet de le décharger de beaucoup de travail, en impliquant les délégués départementaux. « Ca a mouillé pas mal de gens, ils se sont peu à peu adressés à leurs fédérations et cela marchait mieux », explique Polig Monjarret¹⁰⁸⁰. Depuis, le rôle de la confédération Bretagne-Irlande consiste à négocier des conditions particulières de voyage avec les compagnies aériennes et maritimes et à développer des outils de communication. À l'inverse, il n'existe aucune structure similaire en Irlande.

La nature de ces jumelages est évidemment très différente suivant leur taille ou le degré d'implication des bénévoles. D'autant que plusieurs obstacles se sont dressés dont, en premier lieu, l'organisation territoriale irlandaise et l'extrême centralisation du pays :

La recherche de partenaires en Irlande a souvent été difficile pour les candidats au jumelage. L'organisation administrative du pays, héritée de son passé colonial, n'a rien à voir avec le système français qui accorde une liberté non négligeable aux communes. Certaines villes irlandaises sont gérées par un town clerk, un fonctionnaire qui ne dispose que de peu de pouvoirs, d'autres n'ont que des représentants dotés de titres purement honorifiques. Dans les premières années, le concept même de

¹⁰⁷⁹

Conversation avec Polig Monjarret en avril 2002.

¹⁰⁸⁰

Yann Rivallain, « Bretagne-Irlande, trente ans de jumelages », *ArMen* n° 134, mai 2003, p. 30.

« twinning » était si peu courant en Irlande qu'un clerc de mairie, après avoir poliment écouté Polig Monjarret faire son exposé, lui avait demandé de lui rappeler quelle était la marque de thé pour laquelle il travaillait.¹⁰⁸¹

Si de grandes villes bretonnes comme Rennes, Quimper, Lorient ou Brest se sont jumelées avec des agglomérations de taille comparable en Irlande, respectivement Cork, Limerick, Galway et Dun Laoghaire, beaucoup de jumelages concernent des petites villes ou des villages, ce qui donne une identité particulière aux jumelages Bretagne-Irlande. La première fonction de ces jumelages concerne l'échange de personnes, des jeunes notamment, dans le cadre d'échanges linguistiques. Ils ont permis à des milliers de Bretons de découvrir l'Irlande et, inversement, à de nombreux Irlandais de visiter une région, la Bretagne, qui leur est apparue à bien des égards originale par rapport au reste de la France. Même si beaucoup d'Irlandais sont arrivés en Bretagne avec en tête de nombreux clichés sur... la France, ses vins et ses fromages. Le président du comité de jumelage Quimper-Limerick explique :

Il faut comprendre l'image qui est donnée de l'Irlande en Bretagne et inversement. En Irlande, on ne parle pas de la Bretagne à l'école par exemple. Beaucoup de participants arrivent avec des images de bérêts basques et de tour Eiffel dans la tête, pas de dolmens ou de menhirs. Pour beaucoup, la Bretagne c'est uniquement un petit drapeau à l'entrée des villes d'Irlande. Ils ne découvrent le pays que lorsqu'ils participent aux jumelages. Les Irlandais qui comprennent la culture bretonne sont ceux qui étudient le gaélique et revendiquent leur culture celtique. Lorsqu'ils sont dans les jumelages, la dimension britto-irlandaise est présente, mais c'est loin d'être toujours le cas.¹⁰⁸²

Pourtant, nombre de ces jumelages ont une vocation identitaire. Le rôle joué par la culture bretonne est bien entendu difficile à mesurer dans ces échanges. Il est ainsi remarquable que les panneaux des jumelages à l'entrée des villes sont très souvent rédigés en breton et en gaélique. La dimension musicale et les danses irlandaises comme bretonne jouent également un rôle important dans la réussite de ces jumelages.

Les jumelages peuvent prendre une dimension politique et permettre la reconnaissance d'une certaine identité bretonne. Les délégations bretonnes sont donc souvent accueillies avec des drapeaux bretons, et non français, en Irlande. L'implication de militants bretons dans les associations de jumelage a également contribué à développer cette dimension politique bretonne. Jacques-Yves Le Touze, un militant breton de la région de Lorient, estimait que :

¹⁰⁸¹ Twinings est une marque de thé bien connue, Yann Rivallain, « Bretagne-Irlande, trente ans de jumelages », *ArMen* n° 134, mai 2003, p. 31.

¹⁰⁸² Yann Rivallain, « Bretagne-Irlande, trente ans de jumelages », *ArMen* n° 134, mai 2003, p. 31.

« Polig Monjarret me disait souvent que le concept de départ de l'association Bretagne-Irlande était de permettre aux Bretons de s'ouvrir en allant là-bas, de se tourner plus vers l'ouest que vers l'est. »¹⁰⁸³

Ce genre de position ne plaît pas toujours. Par exemple, lors du jumelage entre Shannon et Guingamp, un conseiller municipal en visite en Irlande avait protesté contre l'absence de drapeau français dans les cérémonies¹⁰⁸⁴. Polig Monjarret se souvient quant à lui d'un épisode survenu dans le Mayo :

Il y avait un Breton qui était consul de France à Dublin. À chaque nouvelle signature de jumelage, il était là au premier rang alors qu'il n'était pas invité. Lors d'une cérémonie de jumelage dans le Mayo, il était debout comme tout le monde au moment où l'orchestre a interprété l'hymne irlandais puis l'hymne breton, le « Bro gozh ma zadoù ». À la fin du morceau, tout le monde s'est rassis. Il a piqué une colère car il n'y avait pas eu « la Marseillaise ». Il a demandé aux musiciens de la jouer mais ils ne la connaissaient pas et n'avaient même pas de partition. Ils ont tout de même essayé, c'était une catastrophe. Il n'y avait qu'un seul type debout, c'était le consul de France ! [...] C'est uniquement après les premières rencontres que les Irlandais se sont rendus compte qu'ils étaient tombés sur des frères. À Kanturk, après leur première visite à Rostrenen, les Irlandais nous ont accueillis avec des drapeaux bretons sur toutes les fenêtres et un élu a fait un discours sur l'histoire de Bretagne en comparant la durée de l'occupation de son pays à celle de la Bretagne !

Dès la fin des années 1990, le dynamisme de l'association Bretagne-Irlande semble cependant s'être émoussé. Les Bretons ont du mal à trouver de nouvelles villes irlandaises, quant aux Irlandais, ils semblent désormais plus intéressés par des destinations au climat plus « chaud ». Néanmoins, depuis une trentaine d'années, les jumelages entre la Bretagne et l'Irlande ont permis un incontestable rapprochement entre les deux pays, permettant de tisser des liens solides, de créer de nouveaux réseaux et, peut-être et surtout, de permettre une meilleure visibilité de la Bretagne à l'extérieur.

¹⁰⁸³ Entretien avec Jacques-Yves Le Touze, 20 juillet 2007.

¹⁰⁸⁴ Entretien en mai 2002 avec Daniel Personnic, président du comité de jumelage Guingamp-Shanon jusqu'en 2003.

3.3.3 Les jumelages avec le pays de Galles

Si les jumelages entre la Bretagne et l'Irlande ont bénéficié du dynamisme et des réseaux d'une forte personnalité comme Polig Monjarret, la situation est différente avec le pays de Galles, où une telle personnalité ne s'est jamais dégagée. Les jumelages entre Gallois et Bretons se sont surtout développés à partir des années 1980, mais certaines initiatives sont beaucoup plus anciennes. L'une des premières villes bretonnes à se jumeler est en effet Nantes, qui se rapproche de Cardiff, en 1964. À la fin des années 1970, Guérande se jumelle avec Dolgellau et Plomelin avec Crymych. À la différence des Irlandais, les Gallois sont souvent à l'origine de jumelages. C'est ainsi Llandysul qui a contacté Plogonnec. En 2010, on recensait une cinquantaine de jumelages entre communes bretonnes et galloises, dont une dizaine en Loire-Atlantique.

La dimension historique et culturelle est souvent très présente. Dans le courant des années 1970, Saint-Brieuc s'est jumelée avec Aberystwyth en s'appuyant sur l'histoire de Briec, l'un des sept saints fondateurs de la Bretagne, qui était originaire du Cardigan, la région du pays de Galles, dont Aberystwyth est l'une des principales cités. La volonté de mettre en avant l'interceltisme est souvent clairement annoncée. C'est le cas du jumelage guérandais qui découle directement du congrès celtique de 1974, à Nantes. Quelque temps plus tard, un « comité interceltique de jumelage Guérande-Dolgellau » est mis en place. Il comprend des militants bretons, comme Jakez Gaucher, Per Loquet, Bernard Le Nail ou Jean-Pierre Vincent. Ses buts affichés sont d'ailleurs de développer la connaissance des langues bretonnes et galloises et la culture celtique.

Comme pour l'Irlande, les jumelages sont aussi le fait de petites communes rurales et de villes moyennes. Dans les jumelages les plus dynamiques, on retrouve des militants bretons engagés, comme Guy Le Lay à Plomelin ou Jean-Jacques Monnier, à Lannion. L'optique militante est d'ailleurs souvent présente. Guy Le Lay explique :

*Nous voulions une équipe qui parlait gallois, pas question de se jumeler avec une ville frontalière ou une station balnéaire. Nous avons penché pour Crymych, car ils parlaient gallois et avaient une école où on pouvait aller jusqu'au bas dans cette langue. [...] Dès que les Gallois sont venus en 1984, avec deux cars, on s'est rendu compte que le noyau dur était très impliqué dans la culture galloise. C'est exactement ce que l'on cherchait, on voulait montrer qu'il n'y avait pas que la France et l'Angleterre.*¹⁰⁸⁵

¹⁰⁸⁵

Yann Rivallain, « les Jumelages Bretagne-pays de Galles », *ArMen* n°175, mars 2010, p. 8.

Jean-Jacques Monnier indique, quant à lui, que :

*L'interceltisme, c'est plutôt une proximité et un intérêt mutuel, qui peuvent parfois déboucher sur des solidarités concrètes. Une connaissance en profondeur des réalités des autres. Proximité géographique, culturelle, de situation périphérique, de minorité. Ce n'est pas un monde clos comme le montre l'entrée de la Galice, des Asturies, de Cantabrie etc. Dans ce cercle d'intérêt mutuel. Proximité humaine aussi, avec de nombreux "mariages mixtes" et maintenant, beaucoup de Gallois venus s'installer en Bretagne. Les jumelages font vivre au jour le jour cette solidarité. Ils permettent aussi un va-et-vient permanent : déplacements, idées, retours d'expériences, caisse de résonance.*¹⁰⁸⁶

C'est aussi un militant « régionaliste » et culturel, Yann Jestin, qui est à l'origine du jumelage entre Lesneven et Carmarthen. Un comité de jumelage est monté, avec des personnes venant d'horizons différents. Il va être le moyen de faire de la « pédagogie » interceltique, selon Yann Jestin :

*Beaucoup ne connaissaient pas le pays de Galles. Cela aurait été l'Angleterre, pour eux, c'était pareil. J'ai dû expliquer les différences et le maire en a conclu qu'on allait retrouver de la famille.*¹⁰⁸⁷

Ces échanges ont également été l'occasion pour les Bretons de faire preuve de solidarité, notamment au début des années 1980, lors des grandes grèves des mineurs contre le gouvernement de Margaret Thatcher qui démantelait presque toutes les activités minières assurant la prospérité du sud du pays de Galles depuis la fin du XIX^e siècle. En trois mois, quinze mille francs seront ainsi récoltés dans la région guérandaise et nazairienne, pourtant elle-même en pleine crise à l'époque. La Brittany Ferries prendra à sa charge le passage de deux voitures et d'une remorque pleine de jouets et de vêtements pour les enfants de mineurs gallois.

Comme pour l'Irlande, la Brittany Ferries va encourager la tendance, selon Yann Rivallain :

Au fil des ans, plusieurs milliers de personnes ont ainsi rempli les cars affrétés par les différents comités. Un flux intéressant et encouragé sur le plan tarifaire par la

¹⁰⁸⁶

Entretien avec Jean-Jacques Monnier, le 3 avril 2010.

¹⁰⁸⁷

Ibidem.

*Brittany Ferries. Cette dernière a d'ailleurs joué un rôle déterminant dans le mouvement de jumelage des villes bretonnes vers les pays celtiques.*¹⁰⁸⁸

Certaines initiatives ont eu une connotation très identitaire, comme en 2004, à Lesneven, où une importante délégation galloise avait été invitée pour le centenaire de l'adoption du « Bro gozh ma zadoù » comme hymne national breton, par l'Union régionaliste bretonne, en 1903. Comme souvent lors des échanges entre communes léonardes et galloises, un concert de chorales des deux pays a été donné.

Les jumelages entre la Bretagne et le pays de Galles ont été particulièrement soutenus par le conseil régional qui, il est vrai, a signé un accord de coopération avec l'Assemblée nationale galloise. La région Bretagne fournit des moyens de coordination et des supports informatiques pour favoriser les échanges. Il existe également une l'association Bretagne-Pays de Galles, fondée en 1987 après la visite de Bretons à l'Eisteddfod. Mais elle n'a jamais eu le rôle joué par Bretagne-Irlande. Les différents comités locaux n'ont en effet pas forcément ressenti le besoin de se fédérer.

Selon Yann Rivallain, les retombées de ces jumelages sont profondes :

*En quarante ans, des milliers de Bretons et de Gallois ont tissé des liens durables dans des domaines multiples à travers les jumelages. À raison d'une cinquantaine de participants par jumelage à chaque voyage annuel, sans compter les cercles, chorales, randonneurs, golfeurs, etc., on devine qu'au cours des trois dernières décennies, les jumelages ont eu un bénéfice comparable pour les adultes à celui du programme Erasmus pour la mobilité des étudiants.*¹⁰⁸⁹

Il y voit d'ailleurs l'une des formes d'interceltisme les plus enracinées et les plus durables :

*Souvent occultés par les rassemblements musicaux, les jumelages méritent sans doute d'être reconnus comme une des expressions les plus profondes de l'interceltisme. À leur manière, ils ont contribué au rapprochement de peuples divisés par l'Histoire, valorisé des héritages communs et ouvert l'esprit de plusieurs générations à la diversité et à l'échange. Constater que les relations entre la Bretagne et le pays de Galles n'ont jamais été aussi étroites et que chaque année, des liens sont aussi tissés avec de nouvelles régions du monde ne peut que renforcer le sentiment que les jumelages font partie des belles utopies du siècle dernier, à entretenir sans modération.*¹⁰⁹⁰

¹⁰⁸⁸ Ibidem, p. 8.
¹⁰⁸⁹ Ibidem, p. 12.
¹⁰⁹⁰ Ibidem.

3.3.4 Les jumelages avec les autres pays celtiques

Les jumelages avec les autres pays celtiques n'ont pas connu le même niveau de développement qu'entre la Bretagne et le pays de Galles ou l'Irlande. Le faible niveau d'échanges avec l'île de Man ou l'Écosse s'explique aisément par les difficultés d'un long voyage, relativement pénible quand on sait que la majorité des délégations se déplace en car.

La longueur du trajet n'a pas arrêté quelques délégations courageuses pour se jumeler avec la Galice. Beaucoup plus proche géographiquement, la Cornouailles a enfin vu fleurir plusieurs jumelages avec la Bretagne, mais ces derniers ont une connotation beaucoup moins politique et culturelle que ceux avec le pays de Galles ou l'Irlande. On citera cependant l'exemple de Ploërdut, jumelée avec Saint-Stithians. Yves Le Guilloux, le maire qui avait lancé le jumelage dans les années 1980, confiait en effet :

*Être Celte aujourd'hui est pour moi une manière d'être citoyen du monde. Ploërdut a été fondée par un Gallois, Ildut, pendant le haut Moyen Âge. C'est pourquoi nous sommes en quelque sorte retournés sur ses traces, outre-Manche, en nous jumelant avec une commune de Cornouailles, un pays traversé et évangélisé par ce saint.*¹⁰⁹¹

Les jumelages avec l'Écosse demeurent en revanche quasiment inexistants.

¹⁰⁹¹ Entretien le 12 janvier 2010, à Ploërdut.

4. Accords internationaux et interceltisme

En 2004, la région Bretagne a signé avec l'Assemblée galloise un accord de coopération. Un premier accord qui pourrait en annoncer d'autres, ainsi qu'un nouveau développement de l'interceltisme institutionnel. Ce dernier est favorisé par deux tendances de fond. La première réside dans la décentralisation des grands États européens et donc la création de collectivités régionales dans les pays celtes qui possèdent les compétences nécessaires pour développer ce genre d'échanges. La seconde est la construction européenne qui supprime les frontières administratives et favorise les échanges entre les Finistères celtiques, désormais unis au sein d'un même ensemble politique. Ce développement des échanges entre régions européennes de tradition celtique est d'autant plus logique qu'elles partagent des problématiques communes, dues notamment à leur position géographique excentrée par rapport au centre économique de l'Europe.

4.1 Des régions européennes périphériques

4.1.1 Centre et périphéries celtiques

Depuis le haut Moyen Âge, l'axe lotharingien, reliant le sud-est de l'Angleterre à l'Italie du nord a constitué l'une des grandes zones d'échanges et de développement du continent européen, une tendance accentuée avec la révolution industrielle puis dans la seconde moitié du XX^e siècle, lorsque les géographes forgent le terme de « banane bleue » pour évoquer cette région, dont les premières photos satellites montrent qu'elle demeure éclairée la nuit, en raison de sa concentration de population. À partir des années 1950, plusieurs intellectuels commencent à réfléchir sur les moyens d'éviter une trop grande marginalisation des régions de la façade Atlantique, comme la Bretagne. Loin d'être excentrée, la péninsule est en effet insérée dans les flux maritimes depuis l'Antiquité. L'une des principales difficultés pour la Bretagne est donc de réussir à capter une partie de ces flux.

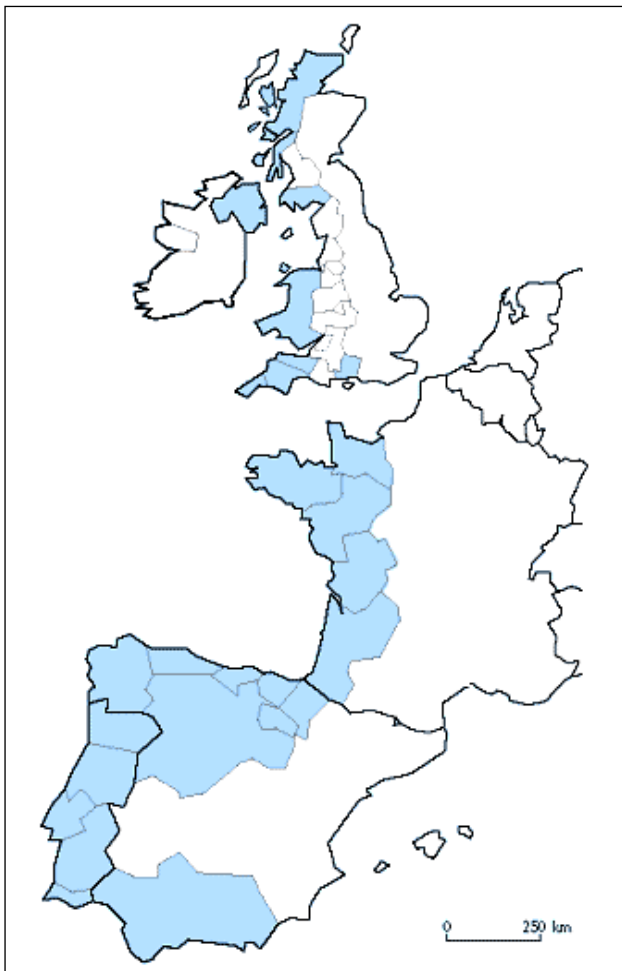
Cette problématique semble avoir été intégrée par le Celib dans les années 1960. La volonté du Celib d'ouvrir la Bretagne à l'international et tout naturellement vers les îles Britanniques et les cousins celtes s'est traduite par la création de nouvelles structures, à l'échelon européen. Claude Champaud note ainsi :

Nous avons vu pourquoi et comment la France avait coupé la Bretagne de l'empire des mers, portant ainsi un coup d'arrêt à la fortune bretonne. Retrouver notre vocation millénaire ne relevait pas du rêve, mais d'un parfait réalisme politique si on se souvient que sans hier, aujourd'hui ne saurait préparer demain. Toutefois, plus pragmatique encore, une autre analyse détermina la fondation de la Conférence des régions périphériques maritimes (européennes). Il s'agit de la prise en compte d'un phénomène que nous avons déjà rencontré en évoquant l'histoire de l'Armorique [...] Ce phénomène est notre pire ennemi. Comme l'hydre de Lerne, il a plusieurs têtes : le recentrage parisien français, la concentration lotharingienne des richesses et des hommes en Europe, le décentrage européen vers un Est qui joua historiquement dans l'imaginaire européen un rôle analogue à celui que le "mythe de l'ouest" a joué en Amérique du Nord. C'est essentiellement pour que les institutions européennes ne succombent pas, en tout cas pas complètement à ces vieux démons de notre vieux continent que fut créé et que s'est développée la CRPME.¹⁰⁹²

En 1973 est donc créée la Conférence des régions périphériques maritimes d'Europe (CRPME), dont le siège est installé à Rennes. Elle a pour but de défendre les intérêts des régions littorales face aux régions continentales plus industrialisées, notamment sur l'axe rhénan. On remarquera que si cette conférence n'a bien évidemment pas un caractère interceltique, les pays celtiques y sont englobés. Situés à l'extrémité ouest du continent européen, outre des affinités culturelles, ces pays doivent en effet affronter des contraintes géographiques et économiques similaires.

Rapidement, au sein de la CRPME sont apparues des problématiques plus « atlantistes » et, depuis la fin des années 1980, l'une des six commissions géographiques de cette structure se concentre sur l'arc atlantique qui regroupe un certain nombre de régions celtiques.

¹⁰⁹² CHAMPAUD, Claude, *À jamais la Bretagne*, Mayenne, Éditions régionales de l'Ouest, 1998, p. 84.



En bleu, les régions appartenant à la commission arc atlantique (source : site de la commission arc atlantique).

4.1.2 L'arc atlantique

Comment exister pour la Bretagne en Europe ? Sa position géographique peut en effet apparaître comme un handicap. Ainsi que le souligne Michel Nicolas :

*La grande question pour la Bretagne réside dans son désenclavement. Elle se trouve aux marches de l'«Europe utile» de plus en plus continentalisée, symbolisée par un espace centré sur la banane bleue. De plus, les premières ouvertures à l'est donnent à redouter une réorientation géographique des aides communautaires. La France ne peut rester indifférente à cette situation, par crainte de voir toute une moitié de son territoire « en dérive » au sein de cet espace. L'Europe ne saurait non plus admettre cette situation, de sorte que l'intérêt porté au développement de la façade atlantique relève des mêmes enjeux. Dans cette zone qui s'étire du nord de l'Écosse au sud du Portugal, il apparaît que la Bretagne pourrait jouer un rôle central en tant que passage obligé de toutes les routes maritimes ou terrestres.*¹⁰⁹³

C'est dans ce cadre que sont apparues plusieurs structures transrégionales autour de l'arc atlantique et, plus récemment, de l'arc Manche.

4.1.2.1 La commission arc atlantique

Conséquence des travaux de la CRPME, une commission « atlantique » des régions européennes a donc été mise en place. Elle regroupe vingt-sept régions et entend d'ailleurs promouvoir un « régionalisme atlantique ». Ce dernier va s'incarner à travers le concept d'arc atlantique, qui se veut un contre-balancier à la « banane bleue » européenne, le vieil axe lotharingien reliant le sud-est de l'Angleterre à l'Italie du nord, en passant par la vallée du Rhin. En 1989 est lancé, à Faro, au Portugal un programme européen de coopération

¹⁰⁹³ NICOLAS, Michel, *Bretagne, un destin européen*, op.cit., p. 174.

interrégionale, baptisé « arc Atlantique ». Comme le souligne Michel Nicolas, il a des répercussions sur les relations interceltiques :

*Ce programme de coopération est certes d'essence économique, étant orienté entre autres vers la pêche, le tourisme, les transports, mais il provoque aussi le rapprochement de toutes les régions celtiques, que les nationalismes étatiques avaient jusque-là séparées. Le facteur culturel, en effet, accompagne les initiatives économiques. À travers l'arc atlantique, tout un réseau interceltique est de la sorte réactivé et fortifié. La Bretagne se trouve ainsi en situation de recouvrer la part d'identité liée à cet ensemble culturel traditionnel que son rattachement à l'ensemble français avait occulté.*¹⁰⁹⁴

Le lobbying autour de l'arc atlantique peut se révéler efficace, comme le remarque la géographe Olivia Tambou :

*En septembre 1989, 35 députés européens élus dans des régions de la façade atlantique de l'Europe se regroupent au sein de l'Atlantic group. Ces députés obtiendront une ligne budgétaire de 8 millions d'écus en faveur des régions atlantiques : le programme Atlantis. Cette thématique sera reconduite dans le cadre des actions pilotes de l'article 10 du FEDER. En tant que lobbying régional, la commission de l'arc atlantique va également fournir une expertise technique tant auprès de la DATAR que de la Commission européenne.*¹⁰⁹⁵

C'est ainsi que la commission européenne a financé sur cet espace, la première étude prospective « Europe 2000 ». Elle a aussi cofinancé des programmes de coopération (programme réseaux 1990-1993, Finatlantic 1991-1994, action-pilote Atlantis...).

L'arc atlantique a ensuite été la zone d'expérimentation des programmes de coopération interrégionale Interreg IIC, entre 1997 et 2000, Interreg IIB (2000-2006). Deux régions « celtiques » ont assuré la présidence de la commission arc atlantique, la Galice entre 1998 et 2002 et les Asturies entre 2006 et 2008. Selon son site, la commission arc atlantique s'attache :

À intégrer les projets de coopération à géométrie variable, conduits dans tous les domaines de développement régional soutenable, dans une stratégie cohérente. Tel a été l'objet d'une étude de coopération interrégionale réalisée avec les régions par la cellule de prospective des périphéries maritimes et publiée en novembre 2000.

¹⁰⁹⁴ NICOLAS, Michel, *Bretagne, un destin européen*, op.cit., p. 175.

¹⁰⁹⁵ Olivia Tambou, « De l'arc Atlantique à la coopération interrégionale », in (sous la direction de Marc Humbert), *la Bretagne à l'heure de la mondialisation*, Rennes, PUR, 2002, p. 94.

On trouve actuellement dans la commission arc atlantique des régions de huit pays celtiques : la Galice, les Asturies, la Bretagne, la Cornouailles britannique, le pays de Galles, l'Irlande du Nord et plusieurs régions d'Écosse. En revanche, aucun comté de la république d'Irlande n'en fait partie.

En juin 2002, la commission de l'arc Atlantique a ainsi défini les thèmes d'action prioritaires :

Les transports : amélioration de l'accessibilité interne et externe, intermodalité, développement des liaisons maritimes.

Le développement durable et en particulier la gestion intégrée des zones côtières.

La pêche, dans le cadre des contraintes imposées par la politique communautaire.

*La recherche et l'innovation au service de la compétitivité globale de l'espace atlantique.*¹⁰⁹⁶

Des axes, comme le développement des moyens de transports, pourront donc, à l'avenir, se révéler pertinents dans une stratégie de développement des relations interceltiques. La commission faisait cependant le constat que :

*La côte atlantique est caractérisée par sa nature dynamique (fortes marées, érosion, vents forts et tempêtes, côte sauvage et activités qui y sont liées) et par périphéricité. En effet, les régions de l'arc atlantique sont situées loin des centres de décision et du cœur économique de l'Europe. Cela se traduit par un réseau urbain assez faible et des zones rurales en déclin. Les options de développement de la côte atlantique ne doivent pas s'arrêter à une gestion intégrée, mais chercher à promouvoir le caractère singulier, unique de cet espace qui est son atout principal.*¹⁰⁹⁷

Or, ce « caractère unique et singulier » n'est-il pas en grande partie sous-tendu par l'existence de spécificités régionales fortes, qu'elles soient de nature celtiques ou autres, en particulier basques. ? L'arc atlantique apparaît ainsi comme l'un des axes d'un nouvel interceltisme, à caractère institutionnel cette fois.

¹⁰⁹⁶ Site internet de la commission arc atlantique, mars 2010.
¹⁰⁹⁷ *Ibidem.*

4.1.2.2 La conférence des villes de l'arc atlantique

Issue de la CRPME, la commission arc atlantique n'est pas la seule structure à se revendiquer de cet espace. Il existe également une Conférence des villes de l'arc atlantique (CVAA). Elle a été créée en 2000, à l'initiative de Rennes, qui accueille d'ailleurs son siège. Elle fédère aujourd'hui plus de trente membres dont, concernant les pays celtiques : Cork, Cardiff, Brest, Lorient, Rennes, Nantes, Gijon, La Corogne, Saint-Jacques de Compostelle, Vigo. L'un des objectifs de la CVAA est de :

*Favoriser les synergies et les partenariats entre les villes membres afin d'œuvrer à l'émergence d'un espace de solidarité et au développement des projets de collaboration. La CVAA entend également promouvoir les intérêts des villes atlantiques et celui des villes en général au niveau communautaire, pour un aménagement équilibré et polycentrique du territoire européen.*¹⁰⁹⁸

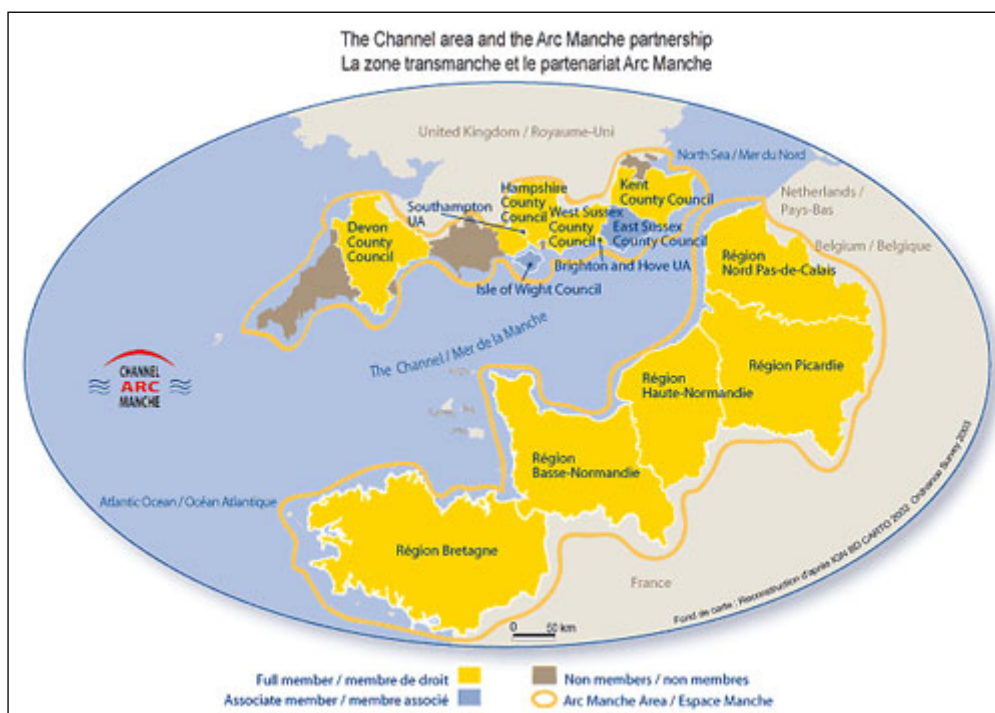
Même si l'accent n'est pas forcément mis sur l'interceltisme, la CVAA insiste également sur le patrimoine commun de ces villes : « de par une histoire souvent comparable, les villes de l'arc atlantique partagent une forte identité culturelle qu'il convient de valoriser. La culture est en outre un excellent moyen de rapprocher les citoyens et de les convaincre de l'importance du projet européen. » La CVAA regroupe principalement des agglomérations importantes de la façade européenne atlantiques. Son rôle n'est pas négligeable, notamment dans le cas breton. En effet, du fait de la répartition des pouvoirs entre collectivités locales, les agglomérations de l'État français disposent de moyens et de compétences que n'ont guère leurs homologues étrangères, où ce sont les régions qui disposent des budgets les plus importants et des compétences adéquates. La communauté urbaine de Rennes a ainsi longtemps eu un budget supérieur à celui de la région Bretagne. Le développement des relations interceltiques dans le cadre de grandes agglomérations européennes est donc un axe intéressant.

¹⁰⁹⁸

Site internet de la Conférence des villes de l'arc atlantique.



Carte des villes membres de la conférence des villes de l'arc atlantique (source : site internet CVAA).



Carte des différentes régions membres ou candidates du réseau arc Manche (source : site internet arc Manche).

4.1.3 L'arc Manche

Depuis l'Antiquité, la Manche constitue l'une des portes d'entrée du continent européen. Longtemps terrain d'affrontements entre la France, la Grande-Bretagne et les Pays-Bas, elle est aujourd'hui l'une des mers du monde les plus fréquentées par les navires de commerce. Cette intégration aux grands flux mondiaux crée bien sûr des richesses. Elle est aussi source de problèmes communs aux deux rives de cette véritable "autoroute de la mer" qu'est devenu le "Channel", notamment en termes de pollution et de marées noires, ainsi que de gestion des flux de personnes et de marchandises.

En 2003, un réseau informel de collectivités locales s'est donc constitué des deux côtés de la Manche. Il avait pour but d'échanger et de mettre en place des initiatives et des projets communs, dans un cadre européen. En octobre 2005, ces discussions ont abouti à la création d'une assemblée des régions de l'arc Manche, auquel participe bien entendu la Bretagne. On retrouve aussi les deux régions normandes, la Picardie et le Nord-Pas-de-Calais, le Kent, l'East et le West Sussex, le comté de Hampshire et le Devon. Les relations interceltiques pourraient s'y voir renforcées avec l'entrée dans la structure du comté de Cornouailles.

D'ores et déjà, ces régions pèsent d'un poids non négligeable, avec plus de cinquante-cinq millions d'habitants, répartis sur une superficie de deux cent mille kilomètres carrés, dont

quatre cents îles. Les services regroupent 69,56 % des emplois, contre 12,22 % pour l'industrie et 1,76 % pour l'agriculture. Ces régions reçoivent aussi plus de quatre-vingts millions de touristes chaque année. La dimension maritime de cet espace est bien entendu très importante, puisqu'il regroupe dix-huit quartiers maritimes, cinquante des principaux ports de pêche européens et cent soixante ports de plaisance.

L'institution a déjà commencé à fonctionner, essentiellement de manière réflexive. "Les membres de l'arc Manche ont souhaité, à travers le principe des "conférences arc Manche", proposer un lieu de réflexion, d'échanges et de débats sur les principaux enjeux partagés en Manche et sur toutes les questions relatives au développement du partenariat franco-britannique", expliquent ses promoteurs. À l'intérieur de ce cadre, plusieurs coopérations transfrontalières se sont mises en place. Ainsi, une fédération des ports régionaux et locaux de la Manche a été créée, le 1^{er} février 2007, à Saint-Brieuc.

La Bretagne est déjà intégrée dans diverses structures internationales, dont les réseaux de l'arc atlantique. L'arc Manche présente cependant un intérêt supplémentaire, puisqu'il pourrait, à court terme, devenir une nouvelle eurorégion. Ces entités, qui réunissent des collectivités territoriales de différents pays européens existent déjà, comme l'eurorégion Pyrénées-Méditerranée, qui regroupe le Languedoc-Roussillon, Midi-Pyrénées, la Catalogne, l'Aragon et les Baléares. L'arc Manche serait cependant la première eurorégion reliée par une mer. Tout au long de son histoire, la Bretagne a tiré sa prospérité des échanges internationaux et maritimes, nul doute donc, qu'une coopération renforcée avec ses voisins d'outre-Manche ne puisse être que bénéfique. Elle permettra de renforcer des liens avec la Cornouailles britannique, dont le comté a déjà noué plusieurs programmes de développement avec le conseil général du Finistère.

4.2 Décentralisation et construction européenne

4.1.1 La décentralisation permet de nouvelles coopérations

Longtemps, la coopération entre pays celtiques a été difficile en raison de l'absence de structures politiques idoines. En 1899, lorsque naît le mouvement panceltique, il n'existe ainsi ni exécutif, ni parlement ou assemblée spécifiques dans aucun des pays celtiques. La Bretagne n'a alors aucune existence institutionnelle. Le Royaume-Uni reconnaît des identités spécifiques à l'Irlande, à l'Écosse – qui dispose de son propre système judiciaire – ou au pays de Galles, mais aucune de ses régions ne possède d'assemblées autonomes au début du XX^e siècle, sauf l'île de Man qui possède l'un plus vieux parlement du monde, le Tynwald et qui se voit reconnaître, en 1866, un statut d'autonomie.

L'histoire du panceltisme comme de l'interceltisme est d'ailleurs indissociable de celles de mouvements demandant l'autonomie – le Home rule –, voire l'indépendance, dans les pays celtes. Ces mouvements se sont opposés, tout au long du XX^e siècle, à des États centraux, avec plus ou moins de succès. L'Irlande a été le premier pays celtique à reconquérir une partie de sa souveraineté, au prix d'une insurrection et d'une guérilla contre la Grande-Bretagne puis d'une guerre civile. Il faudra attendre 1949 pour que la République soit proclamée sur les vingt-six comtés du sud de l'île. Le Nord se constitue en État orangiste, où la majorité protestante monopolise le pouvoir, jusqu'aux années 1960. Au début des années 1970, Londres reprend le pouvoir et dissout le Parlement de Stormont, à Belfast. Il faudra attendre l'accord du vendredi saint, en 1998, puis le désarmement des principales organisations clandestines, pour qu'une nouvelle Assemblée d'Irlande du Nord soit mise en place. Basée sur le principe de cogestion des affaires entre les différentes communautés, elle dispose désormais de larges compétences.

Écossais, Gallois, Bretons ou Galiciens ont également revendiqué la création d'assemblées autonomes. Les premiers à l'obtenir sont les Galiciens. À la chute du franquisme, une nouvelle constitution espagnole est adoptée, en 1978, qui prévoit de larges autonomies provinciales. L'un de ses principaux rédacteurs est un ancien ministre franquiste d'origine galicienne, Manuel Fraga Iribarne, qui dirigera d'ailleurs la *Xunta de Galicia*, l'exécutif de

cette communauté autonome, entre 1990 et 2005. Les Asturies sont également reconnues comme une région autonome, mais ne disposent pas des mêmes compétences que la Galice.

En France, qui demeure l'un des pays les plus centralisé d'Europe, la victoire des socialistes en mai 1981 fait évoluer les choses dans le domaine de l'organisation territoriale. En 1982, les lois Defferre de décentralisation instituent des conseils régionaux élus au suffrage universel et dotent les régions de compétences, même si celles-ci sont bien moindres que leurs homologues européennes. En Bretagne, le premier conseil régional est élu en 1986, mais le département de Loire-Atlantique n'est pas rattaché à la région Bretagne. De nouvelles lois de décentralisation au début des années 2000, accordent des compétences supplémentaires à la région. En 2004, la région Bretagne change de couleur politique, avec l'élection à sa présidence de l'ancien maire de Lorient – et en tant que tel sensibilisé à l'interceltisme –, Jean-Yves Le Drian, qui va lancer des initiatives en vue de coopérations renforcées avec les autres pays celtiques.

Enfin, en 1998, dans la foulée de son élection, le Premier Ministre britannique, Tony Blair, annonce l'organisation de référendums sur la création d'un parlement écossais et d'une assemblée galloise. Après la victoire du oui, les dévolutions écossaise et galloise entraînent la création de nouvelles structures autonomes. Les exécutifs gallois et irlandais disposent en effet de certaines prérogatives et constituent désormais des interlocuteurs pour développer de nouvelles coopérations. La Cornouailles britannique demeure un comté d'Angleterre, doté d'un conseil aux compétences réduites. Au début des années 2000, un vaste mouvement s'est fait jour pour demander la création d'une assemblée cornique. Ce mouvement a permis de rassembler près de cinquante mille signatures en faveur de cette assemblée, mais le gouvernement britannique n'a pas donné suite.

Par ailleurs, le règlement du conflit nord-irlandais a donné lieu à la création d'une nouvelle structure politique, regroupant les différentes régions celtiques insulaires et l'Angleterre : le conseil des îles Britanniques, ou conseil britannico-irlandais. Il a surtout permis de renforcer les coopérations entre la république d'Irlande et l'Irlande du Nord.

La fin du XX^e siècle et le début du XXI^e siècle ont donc vu l'émergence de pouvoirs régionaux dans les différents pays celtes. Ceux-ci devraient d'ailleurs accroître leurs compétences, notamment au pays de Galles et en Écosse où les mouvements nationalistes ont gagné du terrain et ont créé des dynamiques en ce sens. Il est vrai également que le contexte européen est favorable au développement de ces pouvoirs régionaux, dont l'interceltisme peut apparaître comme un axe de développement à l'international.

4.1.2 La construction européenne encourage l'interceltisme

Le développement du mouvement panceltique puis interceltique est également très lié à la situation européenne. En 1899, lorsque les promoteurs de ce mouvement se réunissent, ils entendent promouvoir la paix en Europe. L'avenir ne devait guère leur donner raison avec, au siècle suivant, deux terribles guerres mondiales. Après la Seconde Guerre mondiale, la situation va cependant évoluer avec les débuts de la construction européenne. La France fait partie des six signataires du traité de Rome, en 1957, qui crée le Marché commun, mais ni la Grande-Bretagne, l'Irlande ou l'Espagne n'en font encore partie. Dans les années 1960, le général de Gaulle freine un premier élargissement en direction des îles Britanniques. Il faut attendre le 22 janvier 1972 pour que la Grande-Bretagne et l'Irlande signent le traité d'entrée dans le Marché commun, traité qui entre en vigueur en 1973. En 1986, l'Espagne, avec la Galice et les Asturies, intègre également la communauté européenne. Aujourd'hui, un seul pays celtique ne fait pas partie de l'Union européenne : l'île de Man. Ce territoire est en effet une dépendance de la couronne d'Angleterre, qui n'appartient pas au Royaume-Uni, mais relève directement de la famille royale anglaise. Dans les années 1970, le gouvernement insulaire a par ailleurs décidé d'adopter des dispositions fiscales qui en font une sorte de « paradis fiscal », ce qui a incité les Manxois à rester en dehors de l'Union européenne et de ses règles communes.

Par la suite, différents traités vont accélérer l'intégration européenne, ce qui a pour première conséquence de lever les obstacles à la mobilité des personnes, même si l'Irlande et la Grande-Bretagne n'ont pas intégré l'espace Schengen avant le traité de Lisbonne en 1997. De même, la création d'une monnaie unique, l'euro, entrée en vigueur en 2001, a encore plus resserré les liens avec l'Irlande. La Grande-Bretagne a jusqu'à présent conservé la livre. Un membre des premiers congrès panceltiques des années 1900 serait sans nul doute étonné de la facilité de voyager entre l'Irlande et la Bretagne un siècle plus tard.

La construction européenne a également favorisé l'émergence des pouvoirs régionaux, en adoptant le principe de subsidiarité qui veut que la responsabilité d'une action publique, lorsqu'elle est nécessaire, doit être allouée à la plus petite entité capable de résoudre le problème d'elle-même. Michael Keating note que :

Les conceptions de l'identité et de l'action, tournées vers l'extérieur ou l'intérieur, ont trouvé dans le thème de l'Europe des régions, comme ordre transnational en

*évolution, le lieu de leur réconciliation. L'Europe a facilité la construction de communautés régionales imaginées en offrant un nouvel espace discursif, marqué par les thèmes de la modernité et du développement. Elle a aussi permis aux régions de se projeter par-delà l'État et, en s'affirmant en tant qu'acteurs dans la sphère transnationale, de renforcer leur identité chez elles.*¹⁰⁹⁹

Depuis les années 1990, les régions se sont imposées comme l'un des acteurs de la construction européenne. Institué par le traité de Maastricht, un Comité des régions de l'union européenne a été créé en 1994. Il a pour vocation à relayer les avis des collectivités locales et régionales auprès de la commission européenne. Il n'a cependant aucun pouvoir et ne rend que des avis. En fait, une nette différence est très vite apparue entre les régions disposants de réels pouvoirs, notamment législatifs et les autres structures, comme les régions françaises. Les régions disposant de compétences et de budgets importants, comme les communautés espagnoles, la Bavière ou l'Écosse ont pu ainsi mener d'importantes actions de *lobbying* auprès des instances européennes, afin de faire avancer leurs intérêts. La devise de l'Europe étant « l'unité dans la diversité », nombre de ces régions ont donc décidé de promouvoir cette diversité pour mieux défendre leurs identités. Un haut fonctionnaire de la Generalitat de Catalogne, Jaume Angerri i Auberni, déclarait ainsi, à Rennes, en 2002 :

*Une Europe envisageant sa constitution politique pour le XXI^e siècle ne sera forte que si ses citoyens en décident volontairement ainsi. Si, grâce à la richesse linguistique, historique et culturelle, elle parvient à construire une nouvelle maison commune dans le respect de la diversité, et qu'elle réussit en même temps à instaurer l'efficacité aux différents échelons de ses pouvoirs publics, l'Europe pourra devenir une référence mondiale.*¹¹⁰⁰

L'Europe, mais aussi la mondialisation, ont également favorisé une certaine construction identitaire interceltique, ainsi que le souligne Dominique Roudaut dans *Hérodote* :

Les années 1960 marquèrent le point de départ de la reviviscence identitaire ou du moins la redécouverte d'une culture menacée d'extinction. Depuis, le mouvement s'est amplifié à la faveur peut-être de la mondialisation et de la construction communautaire. En effet, face à une tendance croissante à l'uniformisation, les populations qui ont pu conserver une identité propre la redécouvrent et la cultivent, ce qui serait un moyen de se raccrocher à quelque chose d'authentique et de rassurant

¹⁰⁹⁹ Michael Keating, « Culture, institutions et développement dans huit régions d'Europe », in *Identités et démocratie, diversité culturelle et mondialisation : repenser la démocratie*, sous la direction de Ronan Le Coadic, Rennes, PUR, 2003, p. 180.

¹¹⁰⁰ Jaume Angerri i Auberni, « Pour une Europe encourageant ses identités historiques et politiques », in *Identités et démocratie, diversité culturelle et mondialisation : repenser la démocratie*, sous la direction de Ronan Le Coadic, Rennes, PUR, 2003, p. 301.

*permettant à des individus de ne pas se sentir submergés dans l'océan globalisé mais intégrés à une communauté. Le contexte communautaire est également propice à l'affirmation des particularismes puisque l'Europe tend à offrir des perspectives nouvelles aux régions (l'Europe des régions) avec la possible application du principe de subsidiarité à l'échelle régionale et les nombreuses aides communautaires qui, dans une certaine mesure, tendent à éloigner l'État central des régions pour les rapprocher de Bruxelles. Dès lors, les identités locales ont un avenir puisque les régions ont des perspectives.*¹¹⁰¹

La période contemporaine est marquée par l'émergence d'espaces transnationaux dans lesquels un nouvel espace européen interceltique pourra peut-être se constituer. Ainsi, selon Olivia Tambou, les régions de l'arc atlantique ont fait l'objet d'une attention suivie au niveau européen :

*La commission européenne va se lancer dans un certain nombre d'études prospectives. L'étude Europe 2000+ proposa en annexe un premier découpage géographique du continent européen en huit régions transfrontalières parmi lesquelles figure l'arc Atlantique. La commission décidera ensuite de donner vie à ces regroupements transnationaux en adoptant un volet C à l'initiative INTERREG II. Il s'agissait de faciliter la mise en place de projets communs au sein de ces espaces transnationaux.*¹¹⁰²

Ce programme INTERREG dans lequel la Bretagne s'est insérée marque aussi la reconnaissance par l'Union européenne de la pertinence des coopérations infra-étatiques dans une optique d'aménagement du territoire. De telles initiatives sont appelées à se développer, notamment entre régions celtiques. L'intégration européenne n'est-elle pas non plus sans danger pour certaines régions, notamment celle de l'espace celtique ? En effet, Michael Keating remarque que :

*Les effets de l'intégration européenne sur les régions sont, à certains égards, similaires à ceux de la mondialisation. On observe des changements dans la géographie de la production et la création de nouveaux espaces fonctionnels, les régions et les localités entrent en concurrence au niveau des marchés européens sans le manteau protecteur de l'État.*¹¹⁰³

¹¹⁰¹ Dominique Roudaut, « la Celtie : “C’hwech’h bro un ene”, “six pays une âme”, des velléités émancipatrices des pays celtiques à l'émergence de la Celtie », *Hérodote* n°95, quatrième trimestre 1999, p. 81.

¹¹⁰² Olivia Tambou, « De l'arc Atlantique à la coopération interrégionale », in (sous la direction de Marc Humbert), *la Bretagne à l'heure de la mondialisation*, Rennes, PUR, 2002, p. 95.

¹¹⁰³ Michael Keating, « Culture, institutions et développement dans huit régions d'Europe », in *Identités et démocratie, diversité culturelle et mondialisation : repenser la démocratie*, sous la direction de Ronan Le Coadic, Rennes, PUR, 2003, p. 176.

Il remarque cependant que :

L'intérêt régional pour les politiques de l'Union européenne est lié aux fonds structurels, mais il est aussi engagé par les politiques de la concurrence, les politiques sectorielles, notamment l'agriculture, la pêche et l'industrie, la réglementation environnementale et la culture. On a également fait de l'Europe un usage symbolique, comme une arène dans laquelle les régions peuvent se projeter, contribuant ainsi à consolider leur identité et le sentiment qu'elles ont, chez elles, d'un intérêt partagé.

Un autre domaine européen où l'interceltisme a permis des avancées est celui de la défense des langues minoritaires. Ce sont en effet des militants pour le gaélique d'Irlande et d'Écosse, ainsi que des Gallois qui sont à l'origine de bien des initiatives. En 1981, le futur prix Nobel de la paix et député européen d'Irlande du Nord, John Hume avait proposé une motion en faveur des langues minoritaires. Adoptée, elle aboutira au rapport de l'Italien Gaetano Arfé qui marque le coup d'envoi d'une politique européenne en faveur des langues minoritaires. Cet activisme aboutit, en 1984, à la mise en place du Bureau européen pour les langues les moins répandues (en anglais "*European bureau for lesser-used languages*" (EBLUL)), créé en 1982 et qui a d'abord été présidé par l'Irlandais Donall O' Riagàin. Dans les années 1990, c'est la Bretonne Ana-Vari Chapalain qui en a pris la présidence. Cet organisme de lobbying avait d'ailleurs une antenne à Dublin et une autre à Bruxelles, où il était chargé d'intervenir auprès des institutions européennes en faveur des langues minoritaires, dont bien entendu les langues celtiques. Ses membres ont notamment contribué à la rédaction de la charte européenne des langues minoritaires, signée mais non ratifiée par la France. EBLUL est aujourd'hui dissous.

L'Europe a enfin financé les réseaux Mercator :

Le réseau Mercator (nom emprunté du géographe Gerardus Mercator, 1512 - 1594) fut créé en 1987 à partir d'une initiative de la Commission européenne visant à répondre à l'intérêt croissant pour les langues régionales et minorisées et à satisfaire le besoin chaque fois plus pressant des communautés linguistiques européennes d'échanger des expériences et de promouvoir la coopération. Par le biais du réseau Mercator, il a été possible d'améliorer l'accès de tous les intéressés à l'information et de réaliser son échange d'une manière plus systématique.¹¹⁰⁴

L'une des trois branches, Mercator-Média, est basée à l'université du pays de Galles, à Aberystwyth. Elle est chargée d'étudier les rapports entre les médias, les nouvelles technologies et les langues minorisées.

¹¹⁰⁴

Site du réseau mercator : ciemen.org

4.1.3 Les accords internationaux avec le pays de Galles

Le 15 janvier 2004, le président Josselin de Rohan et le Premier Ministre gallois, Rodhri Morgan signent le protocole d'un accord entre la Bretagne et le pays de Galles dans la volonté de « développer et de consolider les relations d'amitiés [...], de resserrer les liens institutionnels, économiques et culturels, dans un souci de développement réciproque et durable au bénéfice des habitants des deux régions. »¹¹⁰⁵ Ce protocole est avant tout à vocation économique, puisqu'il prévoit de :

Renforcer la coopération économique entre les deux régions, notamment en acquérant une meilleure connaissance des caractéristiques économiques des deux régions afin d'identifier les opportunités de coopération en matière d'échanges interentreprises, y compris les entreprises du secteur du tourisme.

Consolider les liens établis et mettre en œuvre des projets communs dans le domaine du nautisme et des activités maritimes, avec comme objectif de constituer une offre touristique structurée et de qualité.

Développer les actions de coopération dans le domaine de l'éducation et de la formation, dans les limites des compétences des deux régions, notamment en favorisant les échanges de jeunes dans le domaine de la formation initiale ou continue.

*Renforcer les opportunités de développement d'échanges économiques dans le domaine agroalimentaire grâce à la coopération et à la participation à des salons professionnels et des opérations de promotion et encourager les relations entre les groupes alimentaires spécialisés et les coopératives des deux régions.*¹¹⁰⁶

Le protocole souligne également l'importance de certaines structures déjà existantes : « Renforcer la coopération des deux régions dans le cadre de la conférence des régions maritimes périphériques, en particulier au sein de la commission Arc atlantique. » Enfin, ce texte, ratifié dans les langues anglaise, française et galloise, comprend un volet culturel :

Mettre en œuvre des projets dans le domaine culturel afin de favoriser les échanges entre les institutions et les acteurs de la culture, en particulier afin de renforcer les intérêts communs liés à la culture celtique.

¹¹⁰⁵ Protocole d'accord entre la région Bretagne et l'Assemblée pour le pays de Galles, 16 juin 2006.
¹¹⁰⁶ *Ibidem.*

Partager et promouvoir les meilleures pratiques en matière de programmation linguistique entre les institutions chargées de promouvoir les langues bretonne et galloise.

*Développer les échanges d'expériences et d'information dans tous les domaines d'intérêt mutuel.*¹¹⁰⁷

Il est à noter que ce protocole d'accord a été établi par Josselin de Rohan, sans concertation avec son vice-président à l'identité bretonne, le régionaliste indépendant Jean-Yves Cozan. Deux mois plus tard, Josselin de Rohan était battu aux élections régionales, face au socialiste Jean-Yves Le Drian.

Le 16 juin 2006, le président du conseil régional de Bretagne et celui de l'exécutif gallois ont signé, à Rennes, un plan de coopération entre le pays de Galles et la Bretagne. Il s'agit du plus poussé et du plus médiatique projet d'échange international développé par la région Bretagne depuis sa création. Imaginé sous le mandat de Josselin de Rohan, durant lequel le président gallois Rodhri Morgan s'était rendu en Bretagne, l'accord a été finalisé durant la mandature suivante. Il faut sans nul doute y voir l'influence du vice-président aux affaires extérieures du conseil régional, l'élus UDB Christian Guyonvarc'h.

Outre les volets économiques et sociaux, le nouvel accord possédait cette fois des closes en matière d'environnement et de santé. En matière de culture, il faisait pour la première fois mention du terme « celte » et « interceltique » :

La coopération en matière culturelle existe de longue date entre les deux cousines celtes. Il s'agira de poursuivre cette coopération et encourager les projets de découverte commune, sur la base des priorités suivantes :

Le soutien au développement de projets culturels communs, en particulier afin de renforcer les intérêts communs liés à la culture celtique.

La participation aux festivals et événements promouvant les liens interceltiques.

L'échange d'expérience en matière d'organisation des filières dans le domaine de la création culturelle (musique traditionnelle...) et des médias (audiovisuel, radiophonie...)

Le renforcement du partenariat et de l'échange de meilleures pratiques entre le Welsh language board et l'Office de la langue bretonne et, plus largement, entre toutes

¹¹⁰⁷

Ibidem.

Jean-Yves Le Drian et Christian Guyonvarc'h avaient des projets de partenariat avec deux autres pays celtiques, la Galice et l'Écosse. Jean-Yves Le Drian a d'ailleurs emmené une délégation en Écosse, mais le changement de pouvoir au sein du Parlement écossais, les travaillistes perdant les élections face aux indépendantistes du SNP qui dirigent l'Écosse depuis 2007, semble avoir mis en sommeil un éventuel accord. Le statut et les futures compétences des régions françaises étant conditionnés à la future loi sur le statut des collectivités territoriales, il est difficile de prévoir si de nouveaux accords verront le jour dans les années à venir. Ils dépendront surtout de l'obtention d'une véritable autonomie financière de la région Bretagne, avec notamment un budget important et comparable à des régions de taille équivalente, tant en Grande-Bretagne qu'en Espagne. Par ailleurs, l'élection de conseillers régionaux autonomistes s'est faite, en 2010, sur une liste concurrente de celle du président sortant Jean-Yves Le Drian. Sans l'aiguillon des élus UDB, il pourrait se révéler moins réceptif aux arguments interceltiques pour sa seconde mandature.

¹¹⁰⁸

Coopération entre le pays de Galles et la Bretagne, plan d'action.

Conclusion

Étudier l'interceltisme, même cantonné au seul point de vue breton, constitue un étonnant voyage dans le temps comme dans l'espace. En effet, pour appréhender ce que représentent aujourd'hui les relations interceltiques, il convient de se plonger dans un passé parfois fort lointain, tout en fréquentant les différents « finistères » d'Europe occidentale qui se prévalent d'un héritage celtique.

Cette recherche s'est d'abord révélée un voyage dans le temps, puisque l'interceltisme en tant que concept se rapporte et puise sa légitimité dans l'une des plus anciennes civilisations européennes, celle des Celtes de l'Antiquité et du Moyen Âge. Difficile en effet de dissocier à l'origine « interceltisme », c'est-à-dire la recherche de relations entre peuples contemporains de tradition celtique et « celtisme », notion englobant à la fois l'étude des anciens Celtes et nostalgie plus ou moins affirmée de cette période. Si l'anthropologue Benedict Anderson estime que la nation est « perçue à la fois comme une fatalité historique et comme une communauté imaginée »¹¹⁰⁹, l'interceltisme semble donc singulièrement correspondre à ce constat. Il constitue en effet une forme originale de pan-nationalisme ou d'internationalisme ; car, ceux-ci promeuvent une idéologie qui entend rassembler des nations, des peuples ou des communautés possédant un fonds historique commun, malgré des évolutions différentes. Ce fonds historique est en grande partie « imaginé » et s'avère à bien des égards une construction intellectuelle ou idéologique. Il n'en finit pas moins par prendre une certaine réalité dans l'opinion et tend à devenir une évidence.

Le souvenir des Celtes anciens

Si le discours sur l'interceltisme est nourri par le souvenir de la civilisation celte de l'Antiquité, en quoi ce dernier se manifeste-t-il une construction contemporaine plutôt qu'une réalité historique ? Dans l'Antiquité, en effet, le terme même de celte semble poser problème. Les Grecs nomment « *Keltoi* » les peuples du Nord, tandis que les Latins luttent dès le IV^e siècle avant notre ère contre différents peuples « *galli* » ou gaulois, d'abord en Italie du nord puis en Gaule transalpine. Au premier siècle avant notre ère, César soumet les Gaulois et les décrit comme différents des peuples vivant outre-Rhin en Germanie, une typologie qui apparaît cependant plus dictée par des impératifs politiques que des considérations ethnologiques réelles. Il n'en demeure pas moins qu'entre le V^e et le I^{er} siècle avant notre ère,

¹¹⁰⁹ ANDERSON, Benedict, *l'Imaginaire national, réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte, 2002, p. 19.

une importante civilisation, comprenant de nombreux points culturels communs, s'est développée dans toute l'Europe, de l'Anatolie aux îles Britanniques, de l'actuelle Pologne à la péninsule Ibérique. Si l'archéologie moderne a mis en évidence des traits communs entre les différentes tribus celtes, particulièrement en ce qui concerne l'architecture, l'urbanisme, l'art ou les structures militaires, les indices d'une identité commune restent cependant ténus. La civilisation celtique demeure profondément polycentrique et revêt des aspects différents selon les régions et les époques. On peut émettre l'hypothèse que cette absence de centralité est à l'origine du fort engouement et des sentiments d'appartenance qui se sont développés dans les siècles suivants. La diversité de ses aspects permet une identification plus aisée. Ajoutons par ailleurs que l'extrême étendue des territoires que cette civilisation a touchés explique également la force de l'héritage des Celtes. En reflux à partir du II^e siècle avant Jésus-Christ, les Celtes ont été en grande partie intégrés dans l'Empire romain à l'exception de l'Écosse et de l'Irlande. Mais cette intégration n'a pas signifié une assimilation totale et un vieux fonds celtique a longtemps perduré. La civilisation celtique ne se limite donc pas à l'Antiquité. Incorporés peu à peu au monde romain, les Celtes ont préservé des caractères communs pendant longtemps. À l'extrême ouest de l'Europe, de nouvelles entités indépendantes ont émergé, dont les actuels pays celtes sont les héritiers. Christianisés, mais conservant des traits culturels originaux, ces pays celtes du haut Moyen Âge ont exercé une forte influence sur le Continent. Par ailleurs, durant le haut Moyen Âge, plusieurs entités celtiques, préservant entre autre leur langue, ont subsisté à l'ouest du Continent. Ces « Finistères » celtiques ont alors eu un rayonnement culturel important, principalement à travers l'activité intellectuelle des moines irlandais ou de la riche « matière de Bretagne », un ensemble de récits et de mythes liés au roi Arthur. Les mythes celtiques font, au Moyen Âge déjà, l'objet de récupérations politiques. Plus tard, ces Celtes médiévaux feront également partie des références des tenants de l'interceltisme contemporain.

Une Celtie réenchantée et romantique

Le sociologue Max Weber a forgé le terme de « désenchantement du monde » pour qualifier le recul des pratiques religieuses, particulièrement les rites populaires et « magiques » dans le monde moderne. Cette entrée dans un nouveau monde n'est pas perçue comme un progrès, mais comme la destruction d'une harmonie séculaire. Le rejet de la modernité par les romantiques se traduit ainsi par la recherche d'un paradis perdu, situé non pas dans une contrée lointaine, mais dans un passé exalté. Le début du XIX^e siècle est donc marqué par la redécouverte du Moyen Âge ou par une fascination pour les sociétés antiques, notamment celles exaltant l'héroïsme, en premier lieu desquelles les sociétés celtes. Ce

courant s'oppose bien évidemment au rationalisme des Lumières. Or, dans une Bretagne profondément marquée par les affrontements entre chouans et républicains pendant la Révolution française, une partie des élites intellectuelles de l'époque va s'opposer aux courants rationalistes et positivistes. On constate que deux des grandes figures du romantisme en France, François-René de Chateaubriand et Félicité Lamennais, sont Bretons. Dans la péninsule, sous la Restauration, la noblesse occupe toujours une position importante. Elle entend conserver son influence dans la paysannerie qui constitue alors la majeure partie de la population, en prônant des valeurs et un passé commun, dans lequel l'élément celtique va prendre une place non négligeable. Pendant une cinquantaine d'années, des érudits aux thèses plus ou moins farfelues, des linguistes et des historiens vont ainsi construire une Celtie « enchantée » ou du moins « réenchantée », dont la Bretagne est présentée comme l'ultime conservatoire sur le continent européen. Au début du XIX^e siècle, les Celtes passionnent les érudits bretons. Certains ont adhéré à la « celtomanie », ce courant de pensée parfois extravagant qui prêtait une influence exagérée aux Celtes et qui voyait dans le bas breton la langue mère de l'humanité. Si leurs théories fantaisistes font désormais sourire, les idées des celtomanes ont continué à alimenter un certain enthousiasme pour la matière celtique.

Après la Révolution, de nouveaux travaux, réalisés par des historiens prestigieux comme Augustin et Amédée Thierry, commencent à populariser la figure du Gaulois et des Celtes dans l'opinion française ainsi qu'en Bretagne. Augustin Thierry va contribuer à développer une image sympathique des Celtes. Il présente en effet les Gaulois comme les ancêtres véritables des Français, la noblesse étant issue des envahisseurs barbares germaniques. Il insiste également sur la particularité des Bretons, venus de Grande-Bretagne et ayant fusionné avec les Armoricains. Historien, il réalise un tableau des peuples celtes de son époque, alimentant l'idée d'une communauté celtique par-delà les mers. Augustin Thierry a eu une influence importante sur les historiens et les intellectuels Français du XIX^e siècle. D'autres auteurs, comme Michelet ou Guizot, reprennent en partie ses théories. Augustin Thierry est également en relation avec des personnalités bretonnes, dont nombre appartiennent au courant bretoniste qui naît après la Restauration. Essentiellement animé par des historiens, ce mouvement va lui aussi travailler à mettre en lumière les particularités de l'histoire bretonne, dont les origines de la Bretagne, reliée à l'histoire prestigieuse des Celtes de l'Antiquité. Les Bretons sont présentés comme une « race résistante », ayant tenu tête aux Anglo-Saxons comme aux Francs. Ils rencontrent d'autant plus d'écho qu'en Bretagne, le passé le plus lointain semble parfois encore très présent à travers la survivance de coutumes et de pratiques religieuses étranges, presque païennes. En témoignent les débats autour du caractère « celtique » des mégalithes. Il faudra en effet attendre la fin du XIX^e siècle pour que s'impose véritablement

dans l'opinion publique l'idée que ces monuments sont antérieurs aux Celtes et qu'ils n'étaient pas des autels sur lesquels les druides pratiquaient d'effroyables sacrifices humains.

La mise en valeur de ce passé celtique apparaît comme une sorte de revanche intellectuelle pour ces érudits bretons qui voient leur pays de plus en plus intégré dans la construction étatique française. Ainsi, les Bourbons se sont bien gardés, après la Restauration, de supprimer les départements et de restaurer les anciennes provinces, en premier desquelles la Bretagne. Au XIX^e siècle, celle-ci continue d'être privée de toute représentation institutionnelle. La mise en valeur de son riche passé et de l'antériorité de ses origines par rapport à la France apparaît comme un moyen d'affirmer l'existence d'une communauté bretonne encore réelle.

Les premières relations interceltiques

En mettant en valeur le passé celtique de la Bretagne, en mettant en évidence les liens historiques et linguistiques existant entre Bretons du Continent et de Grande-Bretagne, ces intellectuels ne pouvaient également que pousser à renouer des liens entre les deux rives de la Manche. Le grammairien Jean-François-Marie Le Gonidec en est le précurseur. Il entre en contact avec des Gallois qui lui confient la tâche de traduire la Bible en langue bretonne, ouvrant la voie à des relations intellectuelles appelées à se développer ensuite. Un autre facteur va jouer dans ce mouvement de relations interceltiques, les rapports politiques entre la France et la Grande-Bretagne. Après plus d'un siècle d'affrontements, entre la fin du XVII^e siècle et 1815, les deux États s'engagent dans une paix durable. Malgré une méfiance mutuelle, les relations économiques, mais également culturelles peuvent reprendre. Les obstacles qui empêchaient Bretons et Gallois de communiquer se lèvent donc et les « frères » celtes vont se retrouver lors d'un voyage fondateur, en 1838.

Cette année-là, une délégation bretonne se rend en effet à l'Eisteddfod d'Abergavenny, le grand événement culturel gallois. Elle y est reçue avec les honneurs, tandis que l'un de ses membres, le jeune Théodore Hersart de La Villemarqué est très impressionné par la vigueur du mouvement culturel gallois, la manière dont il défend la langue et les coutumes de la principauté. Il est également sensible au mouvement néodruidique gallois, lancé un demi-siècle plus tôt par un personnage étonnant, Iolo Morganwg. Quelques mois plus tard, La Villemarqué publie son recueil de chants et de contes traditionnels, le *Barzaz Breiz*. Ce livre connaît un énorme succès littéraire. Il fait désormais figure d'incontournable pour comprendre la Bretagne. Or, ce livre est pétri de références interceltiques que La Villemarqué a parfois complètement inventées, à l'instar de la prétendue fraternisation des bas Bretons et des Gallois lors de la bataille de Saint-Cast. Auréolé de sa gloire littéraire, La Villemarqué caresse

l'ambition de monter un mouvement culturel et néodruidique d'une ampleur équivalente à celui des Gallois. Mais La Villemarqué se révèle un piètre organisateur. Sa fraternité bretonne, la « Breuriez Breiz » n'aura qu'une existence erratique. Elle rassemble cependant des personnalités originales, comme l'écrivain Charles de Gaulle, l'oncle du général éponyme. Le celtisant Charles de Gaulle rêve de projets interceltiques ambitieux, comme une colonie bretonne et galloise en Patagonie. Il lance également un *Appel aux Celtes* aux forts accents racistes – les théories de Gobineau sont alors à la mode – qui ne sera guère entendu. Charles de Gaulle travaille également énergiquement à l'organisation d'un congrès celtique international qui aura lieu en septembre 1867, à Saint-Brieuc. Il devait constituer le triomphe des thèses bretonistes, il débouche sur une sévère remise en cause de ce courant de pensée. La principale attaque vise La Villemarqué, accusé d'avoir inventé la plupart des chants du *Barzaz Breiz*, notamment ceux à la coloration celtique la plus prononcée. Devant l'outrage, La Villemarqué se mure dans le silence et refuse de répondre. La querelle du *Barzaz Breiz* commence et durera quelques décennies... L'échec du congrès celtique de 1867 révèle surtout combien les mouvements bretoniste et panceltique sont alors liés à quelques personnalités. En effet, il faudra attendre une trentaine d'années et une nouvelle génération pour que ce mouvement réapparaisse. Les difficultés de La Villemarqué et la remise en cause des thèses bretonistes ne sont cependant pas les seules raisons de l'éclipse d'un tel mouvement qui avait été jusque-là essentiellement porté par des érudits issus de la noblesse légitimiste bretonne, alors engagée dans une lutte politique contre le Second Empire. Le régime de Napoléon III s'effondre Moins de trois ans après le congrès celtique de Saint-Brieuc. La troisième République s'impose dans les années 1870, sur fonds de nationalisme français exacerbé par la perte de l'Alsace-Lorraine. Curieusement, l'un des plus grands chantres de ce nationalisme sera le Trégorrois Ernest Renan, qui avait auparavant écrit de belles pages sur la « poésie des races celtiques ». Jusqu'à sa mort en 1892, Ernest Renan reste fidèle aux dîners celtiques de Paris, des agapes qui permettent aux celtisants de la capitale française de se rencontrer régulièrement. Ernest Renan n'est pas le seul auteur breton à exalter littérairement les Celtes. Les romanciers Jules Verne et Paul Féval évoquent également les révoltes irlandaises, le fort caractère des Écossais ou les libertés bretonnes.

Panceltisme et naissance de l'Emsav

Il est étonnant de constater que le premier mouvement politique breton, l'URB, apparaît, en 1898, pratiquement au même moment où naît l'idée de relations interceltiques modernes. Il est vrai que pour les organisations des autres pays celtiques, l'émergence d'un mouvement

structuré et quelque peu représentatif en Bretagne apparaissait comme une condition importante afin de nouer des liens avec la Bretagne.

Rassemblant quelques dizaines de membres, cette première Union régionaliste bretonne, ce premier Emsav, n'est cependant pas née de nulle part. Sa création avait été préparée par d'autres mouvements, moins politiques et plus culturels et par l'action de plusieurs intellectuels qui ont magnifié l'histoire et la culture bretonne. Pour ce faire, ils ont mis en avant l'élément celtique de cette histoire, ainsi que les anciennes relations que la péninsule entretenait au Moyen Âge avec d'autres franges celtiques de l'Europe puis, à s'interroger sur la pertinence de renouer avec les derniers peuples celtes d'outre-Manche et particulièrement les « frères gallois » qui parlent une langue similaire. Dans ce proto-Emsav, celtisme et interceltisme semblent donc intimement liés. En 1898 a en effet été lancée une Union régionaliste bretonne (URB). Lors de l'assemblée constitutive, elle reçoit avec enthousiasme la visite d'un étonnant Irlandais, Edmund Fournier d'Albe. Ce scientifique est alors en train de monter un mouvement panceltique, fondé sur des idéaux de paix et de fraternité, entre Bretons, Écossais, Gallois et Irlandais. Rapidement, les Manxois et les Corniques vont s'associer au projet. En 1899, des délégués des différents pays celtiques se rencontrent lors de l'Eisteddfod de Cardiff qui marque assurément le véritable point de départ de l'interceltisme moderne. Dans la délégation bretonne, on compte des écrivains reconnus, comme Anatole Le Braz et Charles Le Goffic, mais également d'autres intellectuels appelés à jouer un rôle important dans le mouvement interceltique contemporain, comme le grammairien François Vallée. Celui-ci développe l'idée que pour forger une langue bretonne moderne, on peut s'inspirer des autres langues celtiques et particulièrement du gallois qu'il maîtrise d'ailleurs bien. Selon lui, le gallois peut être au breton ce que le latin et le grec sont au français, une langue de référence pour forger des néologismes.

La délégation bretonne comprend également un jeune poète, François Jaffrennou. À l'instar de La Villemarqué, une soixantaine d'années plus tôt, François Jaffrennou est très impressionné par le mouvement culturel gallois et la pompe des cérémonies néodruidiques. Comme en 1838, des Bretons sont d'ailleurs intronisés bardes. Jaffrennou y gagne le surnom de « Taldir », « front d'acier ». De retour en Bretagne, quelque temps après l'inauguration de l'Exposition universelle de Paris, François Taldir Jaffrennou fait partie des créateurs du Gorsed des druides, bardes et ovates de petite Bretagne, affilié au Gorsedd du pays de Galles. Cette organisation est aujourd'hui la plus ancienne structure interceltique fonctionnant encore. Taldir Jaffrennou est aussi l'auteur d'une adaptation de l'hymne gallois en breton. En 1903, son « Bro Goz ma zadou » sera d'ailleurs adopté comme hymne officiel breton par l'URB.

Dans un contexte international favorable - malgré l'affaire de Fachoda, l'entente franco-britannique ne cesse de se renforcer face à la montée de l'impérialisme allemand -, les relations panceltiques se développent au début du XX^e siècle. Jacobine et très centralisée, la troisième République ne voit pourtant pas forcément d'un mauvais œil ce mouvement panceltique en relation avec les origines gauloises de la France. En effet, dans une optique de revanche face aux "Germain", la figure du Gaulois est alors récupérée par l'historiographie nationaliste française. De même, les autorités françaises ne s'opposent en aucune manière à l'arrivée de pasteurs gallois prosélytes en Bretagne qui viennent faire concurrence à une Église catholique perçue avec méfiance par la République. Ces pasteurs gallois vont être à l'origine de toute une littérature religieuse en langue bretonne. On leur doit également quelques temples dont l'un, à Lesconil en pays bigouden qui semble avoir été directement transposé depuis le pays de Galles.

Le panceltisme du début du XX^e siècle va cependant se heurter à un certain nombre d'obstacles, en premier lieu desquels la montée du nationalisme irlandais. En participant à l'Eisteddfod de Cardiff, en 1899 et aux premières réunions panceltiques, Anatole Le Braz notait que « finalement, tout cela est très anglais ». C'est bien ce que reprochent les militants républicains irlandais à ce mouvement présidé par un *landlord* protestant, lord Castletown. La puissante ligue gaélique de Douglas Hyde va ainsi s'opposer à ce mouvement, hypothéquant son développement. Après l'échec du congrès d'Édimbourg, en 1907, le panceltisme semble d'ailleurs marquer le pas, avant que la Première Guerre mondiale ne vienne bouleverser la donne.

L'exemple de la méthode irlandaise

Après 1918, l'interceltisme entre en effet dans une nouvelle phase, ponctuée par un événement majeur, la révolte irlandaise de 1916. « Comme les Irlandais en 1916 »... La formule revient régulièrement dans les années 1920 à 1940 à travers la presse militante bretonne. Elle illustre la fascination qu'a exercée l'insurrection républicaine de Pâques 1916 sur le deuxième Emsav qui se développe à partir des années 1920. Au régionalisme tranquille et de notables du premier Emsav, avant la Première Guerre mondiale, succède en effet un mouvement breton plus radical dans son discours et ses prises de position. La période est balisée par l'apparition d'un mouvement autonomiste puis nationaliste structuré. Or, pour cette nouvelle génération qui fonde le Groupe régionaliste breton en 1919 puis le Parti autonomiste breton en 1928, l'Irlande constitue indubitablement l'exemple à suivre. Contrairement à leurs aînés, ces militants ne pensent pas qu'il faille seulement sauvegarder la personnalité bretonne et les spécificités culturelles de la péninsule comme ont su le faire les

Gallois. Ils s'inscrivent dans une nouvelle démarche qui leur fait réclamer l'autonomie politique pour la Bretagne, puis son indépendance. Celle-ci est désormais jugée possible puisqu'un autre pays celte, l'Irlande, est devenu un État libre en 1921. L'Irlande leur fournit une méthode, celle de l'insurrection de 1916, menée par une infime minorité de militants, quelques centaines d'hommes, très déterminés et prêts au sacrifice. L'action entraîne la répression qui, en retour, nourrit la révolution. L'Irlande leur enseigne également que toutes les alliances sont possibles, notamment celle avec l'Allemagne. En pleine guerre mondiale, alors que nombre de leurs compatriotes combattaient sur le Continent, les nationalistes irlandais n'ont pas hésité à accepter des armes allemandes. Vingt ans plus tard, les nationalistes bretons vont s'allier à l'Allemagne d'Hitler, sans avoir pris conscience des différences de nature de celle-ci avec l'Allemagne du *Kaiser*...

L'exemple Irlandais est récurrent dans la presse militante de l'époque, comme dans les écrits d'un personnage hors norme, Louis-Napoléon Le Roux. Fondateur en 1911 du premier Parti nationaliste breton, il passe la Manche durant l'été 1914 par refus de servir dans l'armée française. Après guerre, il deviendra un proche du leader travailliste d'origine écossaise, Ramsay MacDonald. Il a également des contacts en Irlande, où il se rend régulièrement dans les années 1920 et où il commence à écrire les biographies des leaders de l'insurrection de 1916. Sa *Vie de Patrick Pearse*, éditée en français au début des années 1930, va avoir un impact important sur toute une génération de militants. Yann Bouëssel du Bourg se souvenait, en 1984 :

La Vie de Patrick Pearse a eu sur un grand nombre de jeunes Bretons et bretonnes d'entre les deux guerres infiniment plus d'influence que le Barzaz Breiz. Qui fut pour beaucoup d'entre nous un véritable livre de chevet et qui les a menés loin, à la prison, à l'exil, au peloton d'exécution ; c'est-à-dire à l'engagement total pour la patrie bretonne.¹¹¹⁰

Louis-Napoléon Le Roux n'est pas le seul Breton à avoir des contacts avec l'Irlande. En 1931, le PNB envoie une jeune militante, Fant Meavenn, en Irlande. Officiellement, elle part comme jeune fille au pair. Officieusement, elle doit nouer des contacts avec les membres de l'IRA afin que par solidarité interceltique, ils enseignent quelques techniques aux Bretons. Elle croise notamment la route de l'un des héros de 1916 qui, par la suite, s'illustre pendant la guerre d'Espagne : Frank Ryan. Sorti des geôles franquistes par les Allemands, il repasse par la Bretagne en 1940 afin d'être conduit en Irlande. Mais l'opération tourne court et cet homme de gauche refuse ensuite de collaborer avec les nazis.

¹¹¹⁰ Yann Bouëssel du Bourg, « Une forte et passionnante personnalité du premier Emsav, Louis-Napoléon Le Roux (1890-1944) », *Dalc'homp soñj* n° 7, Nevez Amzer 1984, p. 24.

Une idéologie interceltique ?

D'autres nationalistes bretons traversent la mer à l'occasion des congrès celtiques qui renaissent après la Première Guerre mondiale. Le premier congrès à se tenir en Bretagne, en 1924, est l'occasion pour les militants du GRB de faire de la propagande, tout en heurtant les régionalistes. L'année suivante, Olier Mordel, Morvan Marchal et Roparz Hemon se rendent au congrès celtique de Dublin. Ils y nouent des contacts et reviennent confortés dans l'idée de développer un interceltisme politique. Olivier Mordrelle estime en effet que l'interceltisme constitue réellement un argument politique :

*Nous apprendrons en Galles, en Irlande, en Écosse que nous appartenons à un peuple de 25 millions de Celtes avec lequel des états ont tous les jours à compter et que le titre de Celte est lumineux de prestige dès que l'on a quitté le sol français. Nous verrons, là-bas, qu'il est des pays où l'on salue notre nom de Bretons autrement que par des paroles d'ironie ou de condescendance ; des pays où nous sommes aimés pour nous-mêmes, parce que Bretons. Nous y retrouverons l'assurance en soi qui nous manque. Tout vibrant du souvenir de la liberté britannique et américaine, plein encore de l'enchantement où nous aura laissé la pureté de l'atmosphère celtique, le séjour dans une Bretagne empoisonnée par le réseau d'insanités françaises qui l'étouffe, nous paraîtra bientôt intolérable.*¹¹¹¹

Par idéologie, on entend un ensemble d'idées, de pensées philosophiques, sociales, politiques, morales, religieuses, propre à un groupe, à une classe sociale ou à une époque, ou un système d'idées, d'opinions et de croyances qui forme une doctrine pouvant influencer les comportements individuels ou collectifs. Force est de constater qu'un certain interceltisme qui se développe en marge du nationalisme breton répond à cette définition. L'interceltisme est d'abord une idéologie de la libération : nombre de militants bretons entendent imiter les Irlandais et rêvent d'une indépendance pourtant bien hypothétique. Les Gallois qui ne revendiquent qu'une certaine autonomie et des droits culturels semblent surtout inspirer les régionalistes, notamment des personnalités comme Taldir Jaffrennou qui avaient déjà participé au mouvement panceltique du début du XX^e siècle. L'interceltisme est aussi instrumentalisé à des fins idéologiques, comme lorsqu'à la fin des années 1930, la revue d'extrême-droite, *Stur*, développe des thèses proches du national-socialisme et entend lier celtisme et germanisme. Les Celtes et leurs descendants bretons sont présentés comme une race nordique, aryenne et proche parente des Germains. Une race différente des Français qui malgré leur substrat gaulois sont, pour les rédacteurs de *Stur*, trop latinisés, voire trop

¹¹¹¹ Olier Mordrel, "les Avantages du panceltisme", *Breiz Atao* n°52, avril-mai 1923, p. 1.

« juifs »... Ces théories ne séduisent qu'une minorité de militants bretons et doivent être replacées dans leur contexte, celui d'une France et d'une Europe où l'antisémitisme est alors très développé. Elles vont cependant pouvoir s'exprimer lors de la Seconde Guerre mondiale et l'occupation de la Bretagne. Une partie du mouvement breton s'engage dans la collaboration. Ce choix va cependant avoir pour conséquence de mettre l'interceltisme en sommeil : difficile alors de faire l'apologie des liens avec les « frères celtes d'outre-Manche » quand ceux-ci sont très largement engagés dans les armées alliées. Ces liens, les Bretons de la France libre les réanimeront, notamment ceux du réseau Sao Breiz, sur lesquels l'historien Jean-Jacques Monnier écrit :

Mais la sympathie pour les Bretons est appuyée, étayée sur de nombreux témoignages d'actes de bravoure, rapportés par la revue. Là aussi, l'histoire commune aux Celtes est invoquée : "En dehors de sa province, le Breton sera dépaysé, éternellement, et il n'aura qu'un souci, y revenir un jour, vieillir et mourir. Cependant, cette fois, l'exil lui aura été moins cruel. Car Galles et Cornouailles font partie de la vieille terre de ses aïeux, "Bro goz va Zadoù". C'est de là qu'ils partirent autrefois pour l'Armorique. Le Breton y retrouve un peu ses habitudes, beaucoup sa langue."¹¹¹²

D'autres solidarités interceltiques seront réactivées à la fin de la Seconde Guerre mondiale, lorsque de nombreux militants bretons optent pour l'exil. La plupart vont s'établir en Irlande, où ils sont juste tolérés. Quelques-uns passent par le pays de Galles, où ils sont aidés par les nationalistes locaux. Ceux-ci parviennent à convaincre un certain nombre de personnalités de se rendre en Bretagne pour une commission d'enquête sur les excès de la répression policière contre le mouvement breton. Les autorités françaises sont d'ailleurs mises dans un certain embarras par cette initiative, qui constitue l'un des premiers succès politiques de l'Emsav d'après-guerre.

Les débuts de l'interceltisme culturel

À côté de cet interceltisme politique et idéologique, l'interceltisme traditionnel, héritier du panceltisme du début du XX^e siècle, a perduré. Les congrès celtiques ont ainsi été réactivés après la Première Guerre mondiale. Ils se sont tenus avec une remarquable régularité, tous les ans. Réunissant des érudits et des intellectuels, ils n'ont cependant guère eu de réalisations concrètes ni permis autre chose que des prises de contact entre personnalités des différents pays celtiques. Les acteurs du mouvement panceltique ont également continué leur action, en premier lieu desquels Taldir Jaffrennou. Dans les années 1920, il participe à la création d'un

¹¹¹² MONNIER Jean-Jacques, *Résistance et conscience bretonne (1940-1945), l'hermine contre la croix gammée*, Fouesnant, Éditions Yoran Embanner, 2007, p. 149.

consortium breton qui, pour la première fois, utilise l'interceltisme comme argument économique. Les Bretons entendent s'inspirer des Irlandais pour construire une usine électrique fonctionnant à la tourbe des monts d'Arrée. Cet éphémère consortium semble aussi à l'origine du premier « festival interceltique » qui se tient à Riec-sur-Belon durant l'été 1927. Malgré son nom, cette manifestation est très différente de l'actuel festival de Lorient où la musique est l'élément fédérateur. En 1927, le festival interceltique est avant tout marqué par les cérémonies néodruidiques d'un Gorsed de Bretagne que Taldir tente de faire renaître. C'est également à cette occasion et à cette époque que sont mises en place les bases d'un interceltisme « sportif » qui perdure jusqu'à nos jours, avec notamment l'organisation régulière de tournois de lutte entre Bretons et Corniques. Les régionalistes et Taldir Jaffrennou semblent enfin avoir joué un rôle dans les premiers contacts avec les Galiciens. Entre mai et août 1929, l'écrivain et homme politique nationaliste Castelão fait un séjour en Bretagne et contribue, à son retour, à forger l'image d'une Bretagne idéalisée dans la littérature galicienne.

L'interceltisme dans les années 1930 explore de nouvelles voies culturelles, essentiellement dans les arts plastiques avec le mouvement Seiz Breur. De nombreuses œuvres des artistes de ce collectif intègrent des éléments « celtiques », comme par exemple les entrelacs irlandais. Ces œuvres d'art ont contribué à concrétiser l'interceltisme. Alors que l'idée politique bretonne a été largement discréditée après la Seconde Guerre mondiale en raison de la collaboration de certains nationalistes avec les Allemands, l'interceltisme qui se développe à partir de la fin des années 1940 sera d'ailleurs principalement culturel.

Le temps des hérauts et le revival de la musique celtique

Au sortir de la Seconde Guerre mondiale, la revendication bretonne apparaît singulièrement discréditée et associée à la collaboration de certains nationalistes avec l'occupant allemand. L'investissement en politique est désormais difficile et nombre de militants préfèrent s'investir dans le domaine culturel, en matière musicale ou linguistique. Plusieurs personnalités de ce mouvement tissent des liens outre-Manche, à l'instar de Polig Monjarret qui va être l'un des artisans de l'introduction de la cornemuse des Highlands en Bretagne et la création du mouvement des « cliques » musicales, appelées par la suite *bagadoù*, organisés sur le modèle des *pipes-bands écossais*. La fédération des sonneurs, la BAS, va former des centaines de sonneurs. Les concours qu'elle organise vont générer une forte émulation pour la musique bretonne ou celtique. Dans les années 1950 et 1960, un autre instrument de tradition celtique va connaître un certain succès : la harpe. Au début des années 1970, un jeune harpiste breton, Alan Stivell obtient une reconnaissance planétaire et devient le

héraut d'une Bretagne qui entend retrouver ses racines celtiques et réclame la reconnaissance de son identité. D'autres chanteurs charismatiques comme Glenmor et Gilles Servat chantent aussi la Celtie et ses luttes. Ils accompagnent l'engouement pour une musique celtique qui est resté très fort jusqu'à nos jours. Dans les années 1990, un spectacle créé pour le festival de Cornouaille, *l'Héritage des Celtes* est également un triomphe en Bretagne, en France et en Europe.

Cet interceltisme musical et culturel, facilement appropriable par des publics extérieurs au mouvement breton a été porté par de grands événements dont le festival interceltique de Lorient. Créé en 1971, le FIL est devenu une institution qui a grandement contribué à crédibiliser l'idée interceltique. Depuis les années 1990, il est devenu l'un des grands événements culturels européens. Il a favorisé d'une manière conviviale les échanges entre habitants des différents pays celtiques et permit la reconnaissance dans la « famille celte » des Asturies et de la Galice, des régions de la péninsule Ibérique où l'on ne parle pourtant pas de langue celtique, mais qui se prévalent d'un fonds historique commun et de pratiques musicales particulières. Grâce au FIL, la cornemuse s'est ainsi imposée comme l'un des symboles contemporains des Celtes.

Le retour du mouvement breton, interceltisme et politique

Le mouvement politique breton réapparaît dans les années 1950 et 1960, sur fonds de contestation identitaire dans de nombreux pays européens. L'interceltisme va constituer une source de références et d'arguments pour ce troisième Emsav. Dès la fin des années 1940, la revue *le Peuple breton*, dirigée par Joseph Martray, avait mis en avant la situation au pays de Galles et en Irlande, saluant notamment les conclusions de la commission d'enquête galloise. Dans les années 1960, le MOB et son journal *l'Avenir de la Bretagne*, font également de fréquentes allusions aux autres pays celtes. L'un des dirigeants de ce mouvement, Yann Fouéré, partage par ailleurs son temps entre la Bretagne où il a repris des activités politiques et l'Irlande, où il possède une entreprise de pisciculture. Plus tard, dans les années 1990 et 2000, pour les mouvements se réclamant du nationalisme breton traditionnel, comme le POBL ou le Parti breton, l'interceltisme continue d'être utilisé comme argument politique. On y vante particulièrement les succès culturels gallois ou le dynamisme économique de l'Irlande.

Les années 1960 sont marquées par l'apparition de nouveaux mouvements, plus à gauche et plus radicaux que le nationalisme traditionnel. En 1964 est créée l'Union démocratique bretonne qui prend une orientation marxiste dans les années 1970, tout en nouant des alliances électorales avec les partis de gauche français. L'interceltisme ne semble alors pas une

préoccupation déterminante, même si des contacts sont noués avec l'Union du peuple galicien ou le Sinn Féin officiel, deux groupes d'extrême gauche. Il faut plutôt attendre la fin des années 1990, pour que l'UDB prenne en exemple les autonomies galloises et écossaises accordées par le gouvernement de Londres. L'UDB a alors développé des contacts avec d'autres formations nationalistes écossaises et galloises qui ont milité pour ces dévolutions, notamment au sein de l'Alliance libre européenne.

Les années 1960 et 1970 sont également marquées par l'apparition et le développement d'organisations clandestines, dont la principale est le Front de libération de la Bretagne chapeautant une Armée républicaine bretonne, ARB, qui devient « révolutionnaire » au fur et à mesure que son discours se gauchise dans les années 1970. Pour le FLB, l'Irlande reste une source d'inspiration. L'IRA provisoire mène en effet une lutte armée contre l'armée britannique et les milices loyalistes d'Irlande du Nord. Mais les contacts entre clandestins bretons et irlandais restent anecdotiques, même si la République d'Irlande, où vivent un certain nombre de militants bretons depuis la Seconde Guerre mondiale, constitue parfois une destination visant à recruter de nouveaux militants.

D'une manière plus générale, l'interceltisme a donné à ces mouvements politiques bretons une certaine reconnaissance internationale, grâce à des échanges plus ou moins réguliers avec d'autres formations dans les pays celtiques. Il a également permis une certaine ouverture internationale à la revendication bretonne à travers des exemples pris dans d'autres pays européens et permis ainsi de dépasser le simple cadre politique français. Comme dans les années 1920 et 1930, l'interceltisme politique a fonctionné comme une idéologie de la libération, même si celle-ci présente bien des limites. Le relatif anonymat de la Ligue celtique, une organisation regroupant des nationalistes de différents pays celtiques, en apporte l'illustration. Cette ligue n'a jamais vraiment réussi à constituer un puissant lobbying ou à porter des actions concrètes. Son activité se résume aujourd'hui essentiellement à un rôle d'information et au passage de communiqués le plus souvent ignorés des médias. Il est vrai qu'en la matière comme dans d'autres domaines, les Bretons semblent avoir été les plus demandeurs. En revanche, contrairement à d'autres pan-nationalismes, l'interceltisme n'a jamais été porté par l'impérialisme d'un pays souverain et n'a donc pas débouché sur les excès du pangermanisme ou du panslavisme.

Des réseaux durables

Née au XIX^e siècle, l'idée interceltique s'est concrétisée dans un certain nombre de structures qui se sont révélées durables. Comme le souligne l'universitaire Hervé Le Bihan :

*Je crois beaucoup plus à l'interceltisme comme une mise en réseau, avec des Bretons, des Gallois, des Irlandais ou autres qui n'ont pas les mêmes statuts et les mêmes revendications, mais qui échangent régulièrement sur leurs expériences. Je pense aussi que l'interceltisme est, dans tous les cas, une notion idéologique, qu'on y adhère ou qu'on le rejette.*¹¹¹³

Ainsi, au début du XX^e siècle, le mouvement panceltique a organisé des congrès internationaux qui en ont constitué la manifestation la plus concrète. Erratique avant la Première Guerre mondiale, leur organisation est devenue annuelle à partir des années 1920. Aujourd'hui encore, le congrès celtique international est l'héritier de cet interceltisme « intellectuel ». Par ailleurs, ces premières rencontres panceltiques ont permis à des personnalités bretonnes de redécouvrir le mouvement néodruidique gallois. De retour en Bretagne, plusieurs d'entre elles ont fondé le Gorsed de Bretagne qui est désormais la plus ancienne structure interceltique bretonne. Même si le Gorsed n'a pas réussi à devenir l'académie intellectuelle et artistique qu'ambitionnaient ses créateurs, il compte toujours plusieurs dizaines de membres et envoie régulièrement des délégations à l'Eisteddfod gallois ou aux cérémonies du Gorsedd de Cornouailles britannique.

D'autres réseaux sont apparus au XX^e siècle, comme la Ligue celtique qui cherche désormais à retrouver un second souffle en orientant son discours sur les droits de l'Homme. Ainsi, en matière sportive, la lutte bretonne a acquis une autre dimension à travers des rencontres régulières avec des pratiquants cornouillais, puis l'organisation d'un championnat d'Europe des luttes celtiques. Les réseaux tissés par les grands festivals bretons dont, bien sûr, le Festival interceltique de Lorient, semblent tout aussi durables. En revanche, la part des Bretons dans le Festival de cinéma et des télévisions des pays celtiques semble plus mitigée. L'absence de réelle télévision bretonne et la faiblesse de la production cinématographique bretonne les marginalisent par rapport aux autres pays celtiques qui ont vu l'émergence d'une industrie puissante dans ces domaines.

Les débuts d'un interceltisme institutionnel

Après l'interceltisme « intellectuel », touchant des érudits et des historiens passionnés par les racines celtiques de la Bretagne s'est développé un interceltisme plus politique et idéologique, parallèlement aux évolutions du second Emsav vers le nationalisme. Après la Seconde Guerre mondiale, la dimension culturelle de l'interceltisme est devenue importante et

¹¹¹³ Erwan Chartier, « Hervé Le Bihan : l'interceltisme est une mise en réseau », *ArMen* n°176, mai 2010, p. 53.

s'est concrétisée par l'organisation de grands événements ou dans le succès des musiques celtiques. Depuis la fin des années 1970, parallèlement à ces trois formes, l'interceltisme semble prendre une nouvelle orientation, plus institutionnelle. Les quarante dernières années ont en effet été marquées par les progrès de la construction européenne et par un mouvement de décentralisation régionale dans la plupart des pays européens.

La construction européenne est allée de pair avec un mouvement de décentralisation dans les pays d'Europe de l'ouest. Dans l'Espagne post-franquiste, la Galice obtient le statut de communauté autonome à la fin des années 1970. Les lois Defferre de décentralisation instaurent la création d'un conseil régional de Bretagne dont les premiers membres sont élus au suffrage universel en 1986. À la fin des années 1990, la dévolution permet à l'Écosse de se doter d'un parlement et au pays de Galles d'une assemblée. Après les accords de paix, l'Irlande du Nord obtient également de larges compétences. Ces différentes entités régionales, disposant de pouvoirs et de budgets très différents - le conseil régional de Bretagne ne dispose ainsi que de compétences réduites et de peu de moyens financiers -, ont commencé à développer des politiques internationales. L'interceltisme pourrait connaître de nouvelles formes de développement dans ce cadre. Un premier accord de coopération entre le pays de Galles et la Bretagne a ainsi été mis en place en 2004. D'autres pourraient suivre même si, dans ce domaine encore, les Bretons semblent plus demandeurs que les autres exécutifs de régions celtiques. Ces échanges institutionnels s'inscrivent eux aussi dans la construction européenne avec la mise en place de structures interrégionales, comme l'arc Atlantique et l'arc Manche, auxquelles la Bretagne participe.

Le voyage fait en effet partie des « activités interceltiques » et la presse bretonne conserve de nombreux comptes-rendus de séjours de délégations bretonnes dans les îles Britanniques depuis 1838. Certaines ne manquent d'ailleurs pas d'intérêt ethnologique, d'autres laissent transparaître l'émotion qui étreint parfois ces Bretons retrouvant « la terre des ancêtres » que ces derniers avaient quittée au haut Moyen Âge. Le lecteur se retrouve partie prenante d'une nouvelle odyssée celtique où mille détails exotiques sont mis en exergue. Les membres de ces délégations du XIX^e et du début du XX^e siècle seraient sans doute bien étonnés des facilités de circulation aujourd'hui. La construction européenne a en effet permis de simplifier les formalités douanières et la mise en place de lignes de *ferries* régulières permet de se rendre facilement en Grande-Bretagne et en Irlande, là où autrefois le voyage pouvait prendre plusieurs jours. Ils seraient même stupéfaits d'apprendre que désormais l'Irlande et la Bretagne partagent une monnaie commune, l'euro. Cette facilité pour voyager entre les différentes régions celtiques a également favorisé le développement d'échanges réguliers. Les jumelages entre villes bretonnes, galloises et irlandaises se sont ainsi considérablement

développés depuis une trentaine d'années. De nombreux Bretons ont ainsi pu découvrir d'autres pays et culture celtique. Les jumelages ont beaucoup fait pour ancrer l'idée interceltique dans la population.

Interceltisme et mondialisation

Grâce à la construction européenne et au développement des moyens de transports, les autres pays celtiques sont aujourd'hui beaucoup plus facilement accessibles aux Bretons. Mais n'ont-ils pas parallèlement perdu en attrait et en exotisme ? La question mérite d'être posée dans un monde de plus en plus ouvert où des destinations lointaines, mais plus ensoleillées, sont désormais proposées à de faible prix. L'intérêt des Irlandais pour la Bretagne semble ainsi avoir souffert de cette concurrence. L'homogénéisation des modes de vie et la mondialisation enlèvent sans doute également en attrait le voyage dans les îles celtiques, tout en se montrant parfois menaçantes pour leurs identités.

L'identité celtique de ces différents pays a en effet largement été conservée par les sociétés rurales traditionnelles. Ces dernières ont préservé les langues celtiques, des modes de vie, des pratiques sociales. Or, depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, ces sociétés rurales traditionnelles ont aujourd'hui pratiquement disparu. Même si les identités des pays celtiques ont évolué et se sont adaptées avec plus ou moins de succès à des modes de vie urbaines et planétaires, dans quelle mesure garderont-elles leur originalité dans quelques décennies ? Le déclin de la pratique sociale des langues celtiques constitue une évolution inquiétante en ce sens.

Néanmoins, la mondialisation peut avoir des impacts positifs sur l'interceltisme. Elle permet aujourd'hui un développement des échanges d'information. Peut-être verra-t-on ainsi se développer un cyberinterceltisme dans l'avenir ? La Bretagne, grâce à ses artistes notamment, a conservé une visibilité internationale que lui envie d'autres régions voisines. Cependant, l'interceltisme a aussi joué un rôle important pour la reconnaissance internationale de la Bretagne depuis plus d'un siècle. Il pourrait également se révéler un atout dans les décennies à venir d'autant que, dans un monde de plus en plus mondialisé, nombre de personnes se cherchent des racines. L'interceltisme convivial et ouvert qui s'est développé ces dernières années peut ainsi apporter des réponses et du lien à des sociétés en pleine mutation. Depuis plus de vingt-cinq siècles, malgré des périodes d'oubli ou de marginalisation, les Celtes n'ont-ils d'ailleurs pas fait preuve d'une belle constance à revenir sur le devant de la scène et à provoquer des modes plus ou moins durables ?

Intellectuel, culturel, politique ou institutionnel, l'histoire de l'interceltisme est déjà riche depuis un siècle et demi en Bretagne. Plusieurs champs d'étude restent à explorer. Plusieurs

biographies des acteurs de ces mouvements demeurent ainsi à écrire ou à approfondir. La vie de Louis-Napoléon Le Roux, par exemple, présente encore bien des zones d'ombre. De même, l'interceltisme éclaire sous un angle nouveau l'évolution de certains mouvements politiques. Enfin, plus largement, de nombreuses questions demeurent concernant la perception de ce concept dans les autres pays celtiques. Comment ces derniers vivent-ils en effet leur identité celtique ? L'interceltisme a-t-il débouché sur des réalisations concrètes comme en Bretagne ? Enfin, comment la Bretagne est-elle perçue, connue et reconnue dans ces pays ? Le développement de l'interceltisme contemporain passe sans doute aussi par un approfondissement théorique auquel ce travail se propose d'apporter quelques premières orientations.

Bibliographie

Ouvrages généraux

- ANDERSON (Benedict), *L'imaginaire national, réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte, 2002.
- CABANEL (Patrick), *la Question nationale au XIX^e siècle*, Repères, Paris, La Découverte, 1997.
- CITRON (Suzanne), *le Mythe national*, Paris, les Éditions ouvrières, 1987.
- CHARTIER (Erwan), LARVOR (Ronan), *la France éclatée ?, enquête sur les régionalistes, autonomistes et indépendantistes*, Spézet, Coop Breizh, 2004.
- COLLECTIF (Henri Giordan, dir.), *les Minorités en Europe. Droits linguistiques et droits de l'Homme*, Paris, Éditions Kimé, 1992.
- COLLECTIF (Ronan Le Coadic (Ronan, dir.), *Identités et démocratie, diversité culturelle et mondialisation : repenser la démocratie*, Rennes, PUR, 2003.
- COLLECTIF (Ronan Le Coadic, dir.), *Identités et sociétés de Plougastel à Okinawa*, Rennes, PUR, 2007.
- COLLECTIF (Ronan Le Coadic, dir.), *Bretons, Indiens, Kabyles... Des minorités nationales ?*, Rennes, PUR, 2009.
- CROISAT (Maurice), *le Fédéralisme dans les démocraties contemporaines*, Paris, Monchrestien, 1995.
- HOSBAWN (Eric), *Nations et nationalismes depuis 1780. Programme, mythe, réalité*, Paris, collection folio histoire, 2002.
- LAFFONT (Robert), *la Révolution régionaliste*, Paris, Gallimard, 1967.
- LAFFONT (Robert), *Nous, peuple européen*, Éditions kimé, Paris, 1991.
- OZOUF (Mona), *Composition française*, Paris, Gallimard, 2009.
- THIESSSE (Anne-Marie), *la Création des identités nationales en Europe*, Paris, Seuil, 1999.
- THIERRY (Augustin), *Dix ans d'études historiques, troisième édition revue et corrigée*, Paris, Éditions Tossier.
- WIEVIORKA (Michel), *la Différence*, Paris, Balland, 2001.

Ouvrages sur les Celtes et l'interceltisme

- ABALAIN (Hervé), *Histoire du pays de Galles*, Paris, Éditions Jean-Claude Gisserot, 1991.
- ABHERVE, *Geriou keumraek ha brezonek*, Ti moulerez sant Gwilhern, Sant Brieg, 1907.

- AURELL (Martin), *La légende du roi Arthur*, Paris, Perrin, 2007.
- ALLEN (S), *Le guerrier celte*, Nantes, Illustoria, 2001.
- BERRESFORD ELLIS (Peter), *The Celtic Dawn : A History of Pan Celticism*, Constable, London, 1993.
- BRUNAU (Jean-Louis), *les Druides. Des philosophes chez les Barbares*, Paris, Seuil, 2006.
- BRUNAU (Jean-Louis), *Nos Ancêtres les Gaulois*, Paris, Seuil, 2008.
- COLLECTIF, *Parcours pays de Galles-Bretagne, Triade n°1*, CRBC, Brest, 1995.
- COLLECTIF, *Europe unie, royaume désuni ? Les enjeux de la dévolution*, colloque international de Brest, février 2000, CRBC/Université de Bretagne occidentale, Brest, 2000.
- COLLECTIF (Joseph rio, dir.), *Mémoire, oralité, culture dans les pays celtiques*, Rennes, PUR, 2008.
- DUVAL (Pierre-Marie), *les Celtes*, Paris, Gallimard, 1977.
- EVANS (Gwynfor), *Land of my fathers*, Talybont, Y Lolfa, 1992.
- FALIGOT (Roger), *La Harpe et l'Hermine*, Éditions Terres de brume, Rennes, 1994
- FEVAL (Paul), *les Libérateurs de l'Irlande*, tome I, *Les Molly-Maguire*, Éditions de l'Aube, Paris, 2006.
- FOUERE (Yann), *l'Europe aux cents drapeaux*, Paris, presses d'Europe, 1968.
- FOUERE (Yann), *la Maison du Conemara*, Spézet, Coop Breizh, 1993.
- GAUCHER (Jakez), *Histoire des pays celtiques*, Morlaix, Skol Vreizh, 1998.
- GLANNDOUR (Maodez), *Dre inizi ar bed keltiek*, Al Liam, 1991.
- GUYONVARCH (Christian-J), LE ROUX (Françoise), *la civilisation celtique*, Rennes, Éditions Ouest-France université, 1990.
- GUYONVARCH (Christian-J.), LE ROUX (Françoise), *la société celtique*, Rennes, Éditions Ouest-France université, 1991.
- KERVELLA (Divi), BODLORE-PENLAEZ (Mikaël), *Guide des drapeaux bretons et celtes*, Fouesnant, Yorna Embanner, 2007.
- KRUTA (Venceslas), *les Celtes, histoire et dictionnaire*, Paris, Robert Laffont, 2005.
- LOYER (Olivier), *les Chrétientés celtiques*, Rennes, Éditions Terre de Brume, 1993.
- LA TOUR d'AUVERGNE (Malo-Coret), *Origines gauloises, celle des plus anciens peuples de l'Europe, puisées dans leur vraie source*, troisième édition, P.F Fauche, Imprimeur, Hambourg, 1801.
- LE BRAZ (Anatole), *Voyage en Irlande, au pays de Galles et en Angleterre*, Rennes, Terre de brume, 1999.
- LE ROUX (Louis-Napoléon), *la langue des relations interceltiques*, Coédition A l'enseigne de l'Hermine, Dinard : Foyle's Welsh co., London, 1930.

LE ROUX (Louis-Napoléon), *la Vie de Patrick Pearse, l'Irlande combattante*, Rennes, Nouvelles imprimeries bretonnes, 1932.

LEYDIER (Gilles), *la Question écossaise*, Rennes, PUR, 1998.

O'LUAIN (Cathal), *For a celtic future, a tribute to Alan Heusaff*, Dublin, the Celtic league, 1983.

PERON (Jacques), PICHARD (Jean-Pierre), *Bretagne, temps interceltiques*, Paris, Éditions du Lateur, 1999.

POUSSARD (Anne), *l'Arc Atlantique : Chronique d'une coopération interrégionale*, Presses universitaires de Rennes, 1997.

THIERRY (Amédée), *Histoire des Gaulois, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la complète domination romaine*, Paris, Sautet et Cie, libraires, Alexandre Mesnier, 1828.

THIERRY (Augustin), *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands, de ses causes et de ses suites jusqu'à nos jours en Angleterre, en Écosse, en Irlande et sur le continent*, Paris, Garnier frères éditeurs, 1825.

SAINT-LOUP, *Plus de pardons pour les Bretons*, Paris, Presses de la cité, 1971.

SCULFORT DE BEAUREGARD (S), *le Panceltisme universel et pacifique, contre le pangermanisme envahisseur et l'impérialisme anglais*, Paris, Honoré Champion, libraire-éditeur, 1903

VIARD (Jean), *les Grandes chroniques de France*, Paris, 1920,

SERVAT Gilles, *Connemara*, photographies de Didier Houeix, Rennes, Éditions Apogées, 1998.

Ouvrages sur la Bretagne

ARLAUX (Claire), *une Amazone bretonne, Véfa de Saint-Pierre*, Spézet, Keltia Graphic, 2000.

BLANCHARD (Nelly), *un Agent du Reich à la rencontre des militants bretons : Léo Weisgerber*, Brest, leoriou bihan 11, Brud Nevez, 2003.

BROUDIG (Fañch), *Histoire de la langue bretonne*, Rennes, Éditions Ouest-France, 1999.

CABON (Alain), CHARTIER (Erwan), *le dossier FLB, plongée chez les clandestins bretons* (en collaboration avec Alain Cabon), Editions Coop Breizh, Spézet, 2006.

CADIOU (Georges), *les Origines des sports en Bretagne*, Morlaix, Skol Vreizh, 1995.

CADIOU (Georges), *l'Hermine et la croix gammée. Le Mouvement breton et la collaboration*, Paris, Mambo, 2001.

- CAERLEON (Ronan), *Complots pour une république bretonne*, Paris, La Table ronde, 1967.
- CAERLEON (Ronan), *la révolution bretonne permanente*, Paris, La Table ronde, 1969.
- CAERLEON (Ronan), *Au village des condamnés à mort*, Paris, La Table ronde, 1970.
- CALVEZ (Ronan), *la Radio en langue bretonne, Roparz Hemon et Pierre-Jakez Hélias : deux rêves de la Bretagne*, Rennes, PUR, 2000.
- CARLUER (Jean-Yves), *Protestants et Bretons, la mémoire des hommes et des lieux*, Carrières-sur-Poissy, Éditions de la Cause, 2003.
- CHAMPAUD (Claude), *À jamais la Bretagne*, Mayenne, Éditions régionales de l'Ouest, 1998.
- CHARTIER (Erwan), LARVOR (RONAN), *La question bretonne, enquête sur les mouvements politiques bretons*, Plougastel-Daoulas, An Here, 2002.
- CHARTIER (Erwan), *Gilles Servat, portrait*, Moëlan-sur-Mer, Editions Blanc Silex, 2003.
- CHARTIER (Erwan), *Morvan Lebesque, le masque et la plume d'un intellectuel en quête de Bretagne*, Editions Coop Breizh, Spézet, 2007.
- COLLECTIF (Erwan Chartier, dir.), *Carhaix, 2000 ans d'histoire au cœur de la Bretagne*, Éditions ArMen, Telgruc-sur-Mer, 2005.
- COLLECTIF (marc Humbert, dir.), *la Bretagne à l'heure de la mondialisation*, Rennes, PUR, 2002.
- COLLECTIF (Noël-Yves Tonnerre, dir.), *Chroniqueurs et historiens de la Bretagne du Moyen Âge au milieu du XXe siècle*, Rennes, PUR/Institut culturel de Bretagne, 2001
- D'ARGENTRE (Bernard), *Histoire de Bretagne des roys, ducs, comtes et princes d'icelle, l'establissement du royaume, mutation de ce tiltre en duché, continué iusques au temps de madame Anne, dernière duchesse et Royne de France, ar le mariage de laquelle passa le Duché en la maison de France*, Paris, chez Dv Pvys, 1588.
- DE ROSTRENEN (Grégoire), *Dictionnaire françois-celtique ou françois-breton*, Rennes, Vatar, 1732.
- DURAND (Pierre), *Breizh hiziv (Bretagne aujourd'hui), Anthologie de la chanson en Bretagne*, Paris, Hoswald, 1976.
- FAVREAU (Francis), *Bretagne contemporaine*, Morlaix, Éditions Skol Vreizh, 1993.
- FLEURIOT (Léon), *les Origines de la Bretagne*, Paris, Payot, 1980.
- FOUERE (Yann), *la Bretagne écartelée*, Paris, Nouvelles Éditions latines, 1962.
- FOUERE (Yann), *la Patrie interdite*, Paris, France Empire, 1987.
- FREVILLE (Henri), *Archives secrètes de la Bretagne (1940-1944)*, Rennes, Ouest-France, 1985.

JAFFRENNOU (Taldir), *Articles, doctrines et discours* (1898-1911), Carhaix, Editions ar Bobl, 1912.

JAOUEN (Gilles), *les Lutttes celtiques de Bretagne et du Cornwall, du jeu au sport ?*, Saint-Thonan, Éditions de la confédération Falsab, 2005.

JARDIN (Louis), *la vie et les œuvres de Jean-François-Marie-Auguste-Agathe Le Gonidec, grammairien et lexicographe breton (1775-1838)*, autoédition, Brest, Imprimerie commerciale, 1949.

GICQUEL (Yvonig), *le Conseil consultatif de Bretagne. Un essai de décentralisation au milieu duXX^e siècle*, Rennes, Imprimerie Simon, 1960.

GRALL (Xavier), Glenmor, Paris, Seghers, 1972.

GUIOMAR (Jean-Yves), *le Bretonisme, les historiens au XIXe siècle*, Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne, Mayenne, 1987.

HAMON (Kristian), *les Nationalistes bretons pendant l'Occupation*, Plougastel-Daoulas, An Here, 2001.

HAMON (Kristian), *le Bezenn Perrot. 1944, des nationalistes bretons sous uniforme allemand*, Fouesnant, Yoran Embanner, 2004.

HEMON (Roparz), *an Dud am eus anavezet*, Mouladurioù Hor Yezh, 2008.

KERDRAON (Mikaëla), *Xavier Grall, une sacrée gueule de Breton*, Plougastell-Daoulas, Éditions an Here, 2000.

LA VILLEMARQUE (Théodore-Hersart de), *Chants populaires de la Bretagne, Barzaz Breiz*, réédition de l'édition de 1867, Paris, Librairie académique Perrin, 1963.

LEBESQUE (Morvan), *Comment peut-on être breton ? Essai sur la démocratie française*, Paris, Seuil, 1970.

LE COADIC (Ronan), *l'Identité bretonne*, Rennes, PUR / Terre de brume, 1999.

LE GOFFIC (Charles), *l'Âme bretonne*, Paris, H. Champion, 1902-1903.

LE MERCIER D'ERM (Camille), *Les bardes et poètes nationaux de la Bretagne armoricaine*, Plihon et Hommaye, Rennes, 1918.

LEVOT (Pierre), *Biographie bretonne, recueil de notices sur tous les Bretons qui se sont fait un nom*, 2 volumes, Paris, 1850-1857.

LE STUM (Philippe), *Le néodruidisme en Bretagne, origine, naissance et développement (1890-1914)*, Rennes, Éditions Ouest-France, 1998.

MARTRAY (Joseph), *la Région pour un État moderne*, Paris, France Empire, 1970.

MARTRAY (Joseph), *les vingt ans qui transformèrent la Bretagne. L'épopée du Celib*, Paris, France Empire, 1983.

- MARTRAY (Joseph), OLLIVRO (Jean), *la Bretagne au cœur du monde nouveau*, Rennes, les Portes du large, 2002.
- MONNIER (Jean-Jacques), *Histoire de l'Union démocratique bretonne*, Lannion, Presses populaires de Bretagne, 1998.
- MONNIER (Jean-Jacques), *Résistance et conscience bretonne (1940-1945), l'hermine contre la croix gammée*, Fouesnant, Éditions Yoran Embanner, 2007.
- MORDREL (Olier), *Breiz Atao ou histoire et actualité du nationalisme breton*, Paris, A. Moreau, 1973.
- MORVAN (Françoise), *François-Marie Luzel, une biographie*, Rennes, Terre de brume/Presses universitaires de Rennes, 1999.
- NICOLAS (Michel), *Histoire du mouvement breton*, Emsav, Paris, Syros, 1982.
- NICOLAS (Michel), *le Séparatisme en Bretagne*, Braspart, Beltan, 1986.
- NICOLAS (Michel), *Histoire de la revendication bretonne*, Spézet, Coop Breizh, 2007
- NICOLAS (Michel), *Bretagne, un destin européen*, Rennes, PUR, 2001.
- OLLIVIER (Jean-Paul), *De Gaulle et la Bretagne*, Paris, Éditions France Empire, 1987
- RIO (Joseph), *Mythes fondateurs de la Bretagne*, Rennes, Éditions Ouest-France, 2000
- SAINCLIVIER (Jacqueline), *la Bretagne de 1939 à nos jours*, Rennes, Éditions Ouest-France, 1989.
- TANGUY (Bernard), *Aux origines du nationalisme breton*, Paris, Union générale d'éditions, 1977.

Articles

- Jean Balcou, « Le celtisme de la Tour d'Auvergne », *Bulletin de l'Association bretonne*, tome CX, Congrès de Carhaix, 2001
- Nathalie Couilloud, « Donatien Laurent, aux sources de l'ethnologie bretonne et celtique », *ArMen* n° 134, mai 2003, p 16-26.
- Fransisco Calo Lourido, « les Inventeurs d'une Galice celte », *ArMen* n°79, septembre 1996, p. 20-29.
- Erwan Chartier, « Des carnyx gaulois découverts en Corrèze », *ArMen* n° 146, mai 2005, p 62-63.
- Erwan Chartier, « Quand les Gaulois devinrent romains », *ArMen* n° 162, janvier 2008, p. 59-60.
- Gwendal Denis, « Edmund Edward Fournier d'Albe, esquisse d'un portrait », in *Bretagne-Irlande, pérégrinations*, Rennes, TIR, 2009, p.31-37.

- Patrick Galliou, « l'Âge d'or du monde celtique, l'Europe de La Tène », *ArMen* n° 98, novembre 1998
- Fañch Gestein, « Vingt-cinq ans de passions interceltiques », *ArMen* n° 69, juillet 1995, p. 2-13.
- Jean Guiffan, « Irlande et Bretagne du V^e au XXI^e siècle », *ArMen* n°172, Septembre 2009, p. 6-15.
- Eva Guillourel, « Chanson politique et histoire : le combat de Saint-Cast et les Anglais sur les côtes de Bretagne au XVIII^e siècle », *Annales de Bretagne et des pays de l'ouest*, tome 114, n°4, 2007.
- Pierre-Yves Lambert, « la Langue des Celtes », *l'Archéologue*, numéro 103, août 2009.
- Donatien Laurent, « La Villemarqué et le *Barzaz-Breiz*, naissance de la littérature orale », *ArMen* n° 18, décembre 1988.
- Daniel Le Couédic, « Les Seiz Breur, les temps des intuitions (1925-1935) », *ArMen* n° 52, juillet 1993, p. 58-73.
- Daniel Le Couédic, « les Seiz Breur, l'éclatement », *ArMen* n° 55, novembre 93, p. 58-72.
- Arthur Le Moyne de La Borderie, « Première colonies bretonnes dans la péninsule armoricaine », *la Revue de Bretagne et de Vendée*, tome IX, 1861.
- Arthur Le Moyne de La Borderie « Caractère national de la race bretonne dans l'histoire », *la Revue de Bretagne et de Vendée*, tome I, 1864.
- Daniel Morvan, Ronan Le Coadic, « Kenavo Glenmor », *ArMen* n° 79, septembre 1996, p. 10-19.
- Fañch Postic, « Premiers échanges interceltiques », *ArMen* n° 125, novembre 2001
- Ernest Renan, « la Poésie des races celtiques », *la Revue des deux mondes*, février 1854
- Loïc Rignol, « Augustin Thierry et la politique de l'histoire. Génèse et principes d'un système de pensée », *Revue d'histoire du XIX^e siècle* [en ligne], n° 25, 2002
- Bernard Rio, « Jules Verne, vingt mille lieux chez les Celtes », *ArMen* n°149, novembre 2005, p 38-45.
- Yann Rivallain, « Bretagne-Irlande, trente ans de jumelages », *ArMen* n° 134, mai 2003, p. 28-35.

Table des matières

Remerciements :	3
Sommaire	5
Liste des abréviations	7
INTRODUCTION	9
1. La question des pan-nationalismes	12
1.1 Le pangermanisme	13
1.2. Le panslavisme	15
1.3 Panarabisme et berbérisme	16
1.4. L'interceltisme, communauté imaginée	17
2. Le monde celtique dans l'Antiquité	19
2.1 Le premier âge du Fer, Hallstatt	20
2.2 Le deuxième âge du Fer, La Tène	23
2.3 La civilisation celtique	28
2.3.1 Des traits culturels et artistiques communs	28
2.3.2 Une société guerrière	31
2.3.3 Les druides et la question religieuse	35
2.4 Celtes, Gaulois et Germains : problèmes de définition	38
2.5 Celtes et romanisation	41
3. Les Celtes du Moyen Âge à la Renaissance	46
3.1 Les Finistères celtiques	46
3.2 Arthur et la résistance bretonne	48
3.2.1 Arthur, héros bardique	49
3.2.2 L'utilisation du mythe arthurien par Geoffroy de Monmouth et les Plantagenêt	52
3.2.3. Arthur et l'Armorique	54
3.3 Les chrétientés celtiques	56
3.4 Premières celtomanies européennes du XVI ^e au XVIII ^e siècle	59
3.4.1 Les celtophiles de la Renaissance	59
3.4.2 Débuts du néodruidisme et franc-maçonnerie	61
3.4.3 L'ossianisme	63
3.4.4 Le celtisme français	66
3.4.4.1 Un peuple gaulois ?	66
3.4.4.2. L'académie celtique	67
4. La Bretagne, une péninsule celtique sur le Continent	72
4.1 Un passé doublement celtique	72
4.1.1 Le passé gaulois de l'Armorique	72
4.1.2 L'émigration bretonne en Armorique	75
4.2 Une principauté indépendante	77
4.2.1 La Bretagne des rois	77
4.2.2 Les ducs de Bretagne, de grands féodaux européens	79
4.2.3 L'État breton du XV ^e siècle, l'idéologie indépendantiste et les racines celtiques de la Bretagne	81
4.3 Une province particulière	83
4.3.1 La Bretagne province	83
4.3.2 Résistances culturelles et passé celtique	85
4.3.2.1 Bertrand d'Argentré	85
4.3.2.2 Les mauristes bretons	88

PREMIERE PARTIE : LES PREMICES DE L'INTERCELTISME 93

Chapitre I. Romantisme et Celtisme, la construction d'une Celtie « enchantée » 95

1. Les celtomanes bretons de la fin du XVII^e siècle au début du XIX^e siècle..... 96
 - 1.1 Le Brigant, prince des Celtomanes..... 96
 - 1.2 La Tour d'Auvergne et les Gaulois..... 98
 - 1.3 L'influence de la celtomanie bretonne au début du XIX^e siècle..... 101
 - 1.4 Les premiers liens avec les Gallois : la Bible de Le Gonidec 103
2. L'influence des frères Thierry sur le passé celtique 107
 - 2.1 La guerre des races, moteur de l'Histoire chez Augustin Thierry..... 108
 - 2.2 Les Bretons chez Augustin Thierry 110
 - 2.3 Les Gaulois d'Amédée Thierry..... 115
 - 2.4 Monarchie de Juillet et histoire locale 119
3. Le courant bretoniste au XIX^e siècle..... 122
 - 3.1 Les origines du courant bretoniste..... 122
 - 3.2 La classe d'archéologie de l'Association bretonne..... 125
 - 3.3 Celtes et mégalithes..... 129

Chapitre II. La génération La Villemarqué ou les débuts erratiques des relations interceltiques 135

- 1- Le voyage de 1838 des Bretons au pays de Galles, point de départ des relations interceltiques 136
 - 1.1 Les préparatifs..... 136
 - 1.2. L'Eisteddfod d'Abergavenny 139
 - 1.3 Prolongations au pays de Galles et dans l'Angleterre arthurienne..... 142
2. Du *Barzaz Breiz* au Breuriez Breiz : succès et aléas de la mode celtique en Bretagne 145
 - 2.1 La Villemarqué, un MacPherson breton ?..... 146
 - 2.1.1 La Villemarqué et le succès du *Barzaz Breiz*..... 147
 - 2.1.2 Aux origines de l'interceltisme breton ? 149
 - 2.1.3. Un exemple de chanson populaire au service de la cause bretonne et du panceltisme : « la bataille de Saint-Cast », « Emgann Sant-Kast »..... 152
 - 2.2 Imiter les Gallois ? 155
 - 2.3 L'appel aux Celtes de Charles de Gaulle..... 158
 - 2.3.1 « Malaise de la race celtique »..... 159
 - 2.3.2 Comment peut-on être celtique ?..... 161
 - 2.3.3 Un panceltisme conservateur 163
 - 2.3.4 Des projets interceltiques 164
 - 2.3.5 L'union celtique..... 166
 - 2.3.6 Une colonisation celtique..... 168
3. Deux initiatives interceltiques : le congrès celtique de Saint-Brieuc et le projet de colonie celtique en Patagonie 171
 - 3.1 Une occasion manquée : le congrès celtique de Saint-Brieuc de 1867..... 171
 - 3.1.1 Organiser un Eisteddfod breton..... 172
 - 3.1.2 Le triomphe des thèses bretonistes ? 176
 - 3.1.3 La question des origines..... 180
 - 3.2 Un projet de colonie interceltique en Patagonie 184
 - 3.2.1 Un « refuge culturel » gallois en Argentine..... 184
 - 3.2.2 Utopies bretonnes..... 185
4. Folkloristes et écrivains, sentiments celtiques..... 189
 - 4.1 François-Marie Luzel et la Breuriez Breiz Izel : plutôt Bretons que panceltes 189
 - 4.2 Trois écrivains bretons et les Celtes : Paul Féval, Ernest Renan et Jules Verne 191
 - 4.2.1 Paul Féval, des sociétés secrètes irlandaises au patriotisme breton 191
 - 4.2.2 L'univers celtique de Jules Verne 193
 - 4.2.3 Ernest Renan et la race celtique..... 195
 - 4.2.4 Les dîners celtiques 202

Chapitre III. Les Bretons dans le mouvement panceltique 207

- 1- Le panceltisme 209
 - 1.1 La naissance du panceltisme (1897-1900) 209

1.1.1. Des échanges outre-Manche	209
1.1.2 La délégation bretonne à l'Eisteddfod de 1899	213
1.2 Le premier congrès panceltique de Dublin en 1901	220
1.2.1 Le premier congrès panceltique.....	221
1.2.2 Un personnage hors du commun : Edmund Fournier d'Albe.....	224
1.3 Les autres manifestations panceltiques du début du XX ^e siècle	226
1.3.1 La question de la Cornouailles	226
1.3.2 Le congrès de Caernarvon.....	228
1.3.3 Le congrès d'Édimbourg.....	232
1.3.4 Les congrès « belges ».....	235
1.4 Le Panceltisme vu par l'écrivain Charles Le Goffic	237
1.5 François Vallée, linguistique et interceltisme	242
1.6. Le voyage d'Anatole Le Braz en Irlande	245
2. Panceltisme et régionalisme breton	249
2.1 La naissance du régionalisme breton	249
2.1.1 La création de l'URB.....	249
2.1.2 L'exaltation de la Celtie dans les congrès de l'URB.....	251
2.2 Le « Bro goz ma zadou », un hymne binational	253
2.3. L'interceltisme dans un journal régionaliste : <i>ar Bobl</i> (1904-1914)	255
2.4 La fédération régionaliste de Bretagne et la revue <i>Brittia</i>	261
2.4.1. La Fédération régionaliste de Bretagne	261
2.4.2 La revue <i>Brittia</i> et les pays celtiques.....	262
2.5. Les premiers nationalistes.....	265
2.5.1. La première formation ouvertement nationaliste bretonne	266
2.5.2 Les luttes celtiques dans les colonnes de <i>Breiz Dishual</i>	267
2.5.3 L'exemple du Home rule	269
3. Un interceltisme spirituel.....	271
3.1- Le Gorsed de Bretagne, une institution interceltique.....	271
3.1.1 La création du Gorsedd de Bretagne.....	272
3.1.2 Les premières années du druidisme breton.....	275
3.2 Interceltisme et catholiques.....	279
3.2.1 De Feiz ha Breiz au Bleun Brug.....	279
3.2.2 Cennad Catholig Cymru, des missionnaires bretons chez les Gallois.....	280
3.3 Interceltisme et protestants.....	283
3.3.1 Le pasteur John Jenkins.....	284
3.3.2 Les autres missionnaires gallois	285

DEUXIEME PARTIE. L'INTERCELTISME OU LA RESISTIBLE ASCENSION D'UNE IDEOLOGIE DE LA LIBERATION (1918-1945).....295

Chapitre IV. Les lendemains de Pâques 1916, une fascination irlandaise..... 297

1. Une fascination irlandaise	297
1.1 L'Irlande devient le premier pays celte indépendant	299
1.1.1 La révolution irlandaise	299
1.1.2 Les réactions immédiates en Bretagne	303
1.2 Un compagnon de route de l'Irlande libre : Louis-Napoléon Le Roux	305
1.2.1 Un « Breton Sinn Féiner »	306
1.2.2 La vie de Patrick Pearse.....	307
1.2.3 Les retours en Bretagne	308
1.2.4 La langue des relations interceltiques.....	309
2. L'interceltisme et le mouvement nationaliste	314
2.1 Pays celtiques et Panceltia dans <i>Breiz Atao</i>	314
2.1.1 Création et évolution de <i>Breiz Atao</i> (1919-1922)	314
2.1.2 La main tendue des Gallois	318
2.1.3 Panceltia, ou « Celtie toujours »	323
2.2 L'interceltisme au Parti autonomiste breton	327

2.2.1 Les liens avec le pays de Galles	328
2.2.2 Un interceltisme idéalisé.....	329
3- Un interceltisme dynamique chez des régionalistes en déclin	331
3.1 La situation du régionalisme	331
3.2 L'interceltisme dans <i>Buhez Breiz</i>	332
3.3 Le retour de Taldir.....	337
3.3.1 Un « Consortium breton ».....	337
3.3.2. Un voyage dans les pays celtiques en 1927	338
3.3.3 Un « foyer » interceltique ?	343
4. Les congrès celtiques des années 1920	346
4.1 La relance du congrès celtique.....	346
4.2 Le congrès celtique de Quimper	349
4.3 Les congrès de la fin des années 1920	353
5- Le début des fêtes celtiques	356
5.1. Réinvention de la musique celtique	356
5.2 Le “festival interceltique” de 1927.....	359
5.3 Les fêtes Gorsédiques	364
5.3.1 Les cérémonies du Gorsed avec Taldir.....	364
5.3.2 Gorsed et festival interceltique.....	365
6. L'interceltisme par le sport	369
6.1 Des sports celtiques ?.....	369
6.1.1 Des pratiques issues de la société rurale traditionnelle	369
6.1.2 Une fonction politique	370
6.2 Gouren et mouvement breton.....	372
6.3 La Falsab et les tournois interceltiques.....	374
Chapitre V. L'interceltisme des années 1930	379
1. Deux Bretonnes en Irlande, Meavenn et Vefa de Saint-Pierre	380
1.1 Une « Marckiewicz bretonne »	380
1.1.1 La comtesse autonomiste	381
1.1.2 Une comtesse bretonne en Irlande.....	382
1.2 Meavenn, une « jeune folle » en Irlande	384
2. Un nouveau pays celte, la Galice ?.....	388
2.1 Le problème des origines celtiques de la Galice	388
2.2 Prises de contact	390
2.3 Les pierres de Castelão ou quand la Bretagne devient une « Galice idéale ».....	394
3. Celtisme et interceltisme dans l'art	396
3.1 Les Seiz Breur	396
3.1.1 Renouveler l'art breton.....	396
3.1.2. De Kornog à Keltia.....	398
3.2 René-Yves Creston, artiste interceltique.....	402
3.2.1 Un artiste moderne et militant	402
3.2.2 « Éduquer le peuple breton »	403
4 Le congrès celtique dans les années 1930	404
4.1. Une manifestation en déclin ?	404
4.2 Les derniers congrès panceltiques	407
4.2.1 L'implication des Manxois.....	407
4.2.2 Des congrès savants déconnectés d'une situation internationale tendue	409
5. Interceltisme, fédéralisme, socialisme.....	411
5. 1 Les fédéralistes.....	412
5.2 Le Parti national révolutionnaire breton.....	414
5.3 Les Bretons émancipés.....	419
6 L'interceltisme, entre nationalisme et tentations fascistes	422
6.1 Le Parti national breton et l'interceltisme	422
6.1.1 Les apports de l'interceltisme	423
6.1.2 Des nationalistes gallois trop non-violents ?.....	424
6.1.3 Un interceltisme en arrière-plan.....	426

6.2 Quand Gwenn-ha-du se prend pour l'IRA	427
6.3 Les Celtes et la civilisation nordique dans <i>Stur</i>	431
6.3.1 L'Irlande combattante et l'Écosse démocratique	432
6.3.2 Un « racisme breton » contre le latinisme	434
6.3.3 Celtes et Germains réunis dans une communauté nordique.....	435
Chapitre VI. Les relations interceltiques à l'épreuve de la Seconde Guerre mondiale	441
1. Des Celtes dans un le grand Reich allemand	443
1.1 Les Celtophiles allemands	443
1.1.1. Celtes et théories nazies	443
1.1.2 La Bretagne, tête de pont vers l'Irlande ?	446
1.2. Nationalistes bretons et Troisième Reich	448
1.2.1 L'affaire du Gwalarn, ou l'imitation de l'Irlande combattante.....	448
1.2.2 Les nationalistes Bretons et l'Occupation	449
1.2.3 L'institut celtique, ou les tentatives allemandes de récupération du mouvement culturel	451
1.3 Des difficultés d'exalter l'interceltisme dans <i>l'Heure bretonne</i> pendant le conflit.....	454
2. L'interceltisme du côté des Alliés.....	460
2.1 La position des nationalistes gallois et écossais.....	460
2.1.1 Les nationalistes gallois	461
2.1.2 Les nationalistes écossais	462
2.2 Des Bretons aux côtés des Alliés : Sao Breiz	464
3. Au nom de la solidarité celtique : l'après-guerre	469
3.1 L'arrivée « tolérée » des nationalistes bretons en Irlande.....	469
3.2 Une commission galloise enquête sur l'épuration en Bretagne	473
3.3 Un roman interceltique d'extrême-droite : <i>Plus de pardons pour les Bretons</i> de Saint-Loup	477
3.3.1 Un auteur connoté	477
3.3.2 Un Panceltisme d'extrême-droite	479
TROISIEME PARTIE. L'INTERCELTISME CONTEMPORAIN, UN INTERNATIONALISME POST-NATIONAL	487
Chapitre VII. La naissance d'un interceltisme culturel dans les années 1950	489
1. Le réinvestissement dans le culturel	490
1.1 L'acclimatation de la cornemuse écossaise en Bretagne	490
1.1.1 La cornemuse, instrument celtique ?.....	490
1.1.2 La Bodadeg ar Sonerion (BAS).....	491
1.1.3 Le Scolaich Beg an Treis.....	496
1.2 La harpe, un autre instrument celtique	497
1.2.1 Un instrument romantique	497
1.2.2 La harpe celtique des Cochevelou.....	499
1.3 Une figure de l'interceltisme contemporain, Polig Monjarret.....	501
1.3.1 Un jeune sonneur et militant	501
1.3.2 Le militant culturel et interceltique.....	502
2. Le congrès celtique international et la Ligue celtique.....	506
2.1 Le congrès interceltique de Saint-Brieuc en 1947.....	506
2.2 Les congrès celtiques de l'après-guerre	509
2.2.1 Des congrès classiques	509
2.2.2 Le souffle de mai 1968 sur le congrès celtique	512
2.2 La création de la ligue celtique.....	514
2.2.1 Les précédentes tentatives de création d'une ligue celtique	514
2.2.2 La création de la Ligue celtique	515
3. Le retour du mouvement breton et l'interceltisme	519
3.1 Le retour du mouvement breton : <i>le Peuple breton</i>	519
3.2 Yann Fouéré et le MOB	522
3.2.1 L'exilé de la Maison du Connemara	522
3.2.2 Allers et retours en Bretagne	524

3.2.3 L'interceltisme dans les premières années de l'Avenir de la Bretagne.....	525
3.3 L'interceltisme : un débouché international pour le Celib.....	529
3.3.1 La critique du centralisme politique et économique	529
3.3.2 La création du Celib.....	530
3.3.3 Ouverture internationale et interceltisme.....	531
Chapitre VIII. Le temps des hérauts : un interceltisme multiforme (1970 – 2000)	533
1- O Keltia ! : un interceltisme musical	534
1.1. Glenmor, le retour des bardes	534
1.1.1 Un barde engagé.....	534
1.1.2 Le chantre de la Celtie.....	536
1.2 La harpe celtique d'Alan Stivell	541
1.2.1 Naissance de la « pop celtique »	542
1.2.2 Une œuvre profondément marquée par l'interceltisme	544
1.3 Gilles Servat sur les routes irlandaises	547
1.3.1 Des montagnes du Connemara aux quais de Dublin.....	548
1.3.2 Du druidisme aux chroniques d'Arcturus.....	551
1.4 L'Héritage des Celtes.....	553
1.4.1 Le succès d'un album interceltique.....	553
1.4.2 L'engouement breton pour les musiques irlandaises	555
1.4.3 Des Celtes en Bretagne	557
2- Le festival interceltique de Lorient	560
2.1 La création du festival interceltique.....	560
2.2. Un lieu de création interceltique	563
3. Sport et interceltisme.....	566
3.1 La fédération internationale de lutte celtique.....	566
3.2 D'autres initiatives sportives interceltiques.....	569
3.2.1 Les jeux nautiques interceltiques.....	569
3.2.2 Du foot gaélique en Bretagne	570
4- Agitation nationalitaire et interceltisme.....	573
4.1 Le nationalisme traditionnel : du MOB au Parti breton.....	573
4.1.1 Une baisse d'attractivité durant les années 1970.....	573
4.1.2 L'interceltisme au sein du Parti pour l'organisation pour une Bretagne libre	574
4.1.3 Le parti breton.....	576
4.2. L'UDB d'un interceltisme prolétarien aux réseaux politiques européens.....	580
4.2.1 Avec le Sinn Féin officiel : la question irlandaise vue d'un point de vue marxiste.....	582
4.2.2 La lutte des Galiciens contre le franquisme	585
4.2.3 Les Celtes et l'Europe des peuples libres	586
4.2.4 En direct de Belfast	588
4.2.5 Réseaux internationaux et Alliance libre européenne.....	590
4.2.6 L'opportunité des autonomies galloises et écossaises.	592
4.3 Interceltisme et lutte armée	595
4.3.1 Terrorisme celtique et « général micro » en Irlande.....	595
4.3.2 L'Irlande du Nord fantasmée	598
4.3.3 Un commando FLB réfugié en Irlande et au pays de Galles.....	599
4.3.4 Solidarités irlandaises.....	603
4.3.5 Interceltisme et gauche radicale bretonne	605
4.3.6 L'exemple linguistique gallois	608
Chapitre IX. Les anciens et nouveaux réseaux de l'interceltisme.....	613
1. Anciens et nouveaux réseaux interceltiques.....	614
1.1 De la difficulté de se doter d'une bannière interceltique	614
1.2 Des réseaux qui perdurent.....	618
1.2.1 Les congrès celtiques contemporains	618
1.2.2 La Ligue celtique.....	619
1.2.3 Le Gorsed de Bretagne : une organisation interceltique centenaire	622
1.3 Un nouveau domaine interceltique : l'audiovisuel	625

1.3.1 La création du festival	625
1.3.2. Éditions bretonnes et occasions manquées.....	626
2- Le socle intellectuel.....	630
2.1 Les études celtiques en Bretagne.....	630
2.1.1 Les études celtiques à l'université de Rennes.....	630
2.1.1.1 La mise en place des études celtiques à Rennes.....	630
2.1.1.2 Cours en breton et réseaux interceltiques	631
2.1.1.3 Le centre d'études irlandaises.....	632
2.1.2 Le Centre de recherche bretonne et celtique de Brest.....	633
2.1.2.1 Un centre de recherche sur les pays celtiques.....	633
2.1.2.2 Donatien Laurent, une figure de l'interceltisme	635
2.2 Interceltisme et littératures bretonnes contemporaines	637
2.2.1 Armorican dream de Youenn Gwernig.....	637
2.2.2 Le celtisme libertaire de Morvan Lebesque	639
2.2.3 Le Celte imaginé de Xavier Grall.....	646
2.3 L'interceltisme dans la presse bretonne, l'exemple de <i>Dalc'homp soñj</i> et d' <i>ArMen</i>	649
2.3.1 L'interceltisme militant de <i>Dalc'homp soñj</i>	650
2.3.2 « L'archipel de nos rêves » dans la revue <i>ArMen</i>	653
3- Des <i>car-ferries</i> et des jumelages pour développer les échanges interceltiques.....	655
3.1 La Brittany Ferries favorise les voyages interceltiques	655
3.1.1 La création de la Brittany Ferries	655
3.1.2 Une ligne Bretagne-Irlande	657
3.2 Les jumelages entre villes bretonnes et d'autres pays celtiques	659
3.2.1 Les jumelages européens	659
3.2.2 Les jumelages avec l'Irlande.....	660
3.3.1 Les jumelages avec le pays de Galles	664
3.3.2 Les jumelages avec les autres pays celtiques.....	667
4. Accords internationaux et interceltisme.....	668
4.1 Des régions européennes périphériques	668
4.1.1 Centre et périphéries celtiques.....	668
4.1.2 L'arc atlantique.....	670
4.1.2.1 La commission arc atlantique.....	670
4.1.2.2 La conférence des villes de l'arc atlantique	673
4.1.3 L'arc Manche	675
4.2 Décentralisation et construction européenne	677
4.1.1 La décentralisation permet de nouvelles coopérations.....	677
4.1.2 La construction européenne encourage l'interceltisme	679
4.1.3 Les accords internationaux avec le pays de Galles.....	683
CONCLUSION.....	687
Bibliographie.....	705
Table des matières	713

